1re Série.

PREMIER VOLUME.

L. CURMER.

69, rue Richelieu.

LES BEAUX-ARTS

ILLUSTRATION

DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE.

PARIS

1845.

Digitized by Google

Digitized by Google

I. 8

AK 104/69

LES

BEAUX-ARTS.

Digitized by Google

Paris. — Typographie SCHNEIDER ET LANGRAND, rue d'Erfurth, 1.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

BEAUX-ARTS

ILLUSTRATION

DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE.

PREMIER VOLUME.

PARIS.

L. CURMER, 49, RUE DE RICHELIEU,

AU PREMIER.

Digitized by Google

Jules Marcy 1862

Digitized by Google

CHARLES QUINT ramassant le pinceau du TITIEN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ILLUSTRATION

DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE.

SALON DE 1843.

—

INTRODUCTION.

I.

A force de zèle, de bonne volonté, d'étude et de bienveillance, et avec le concours des plus ingénieux artistes et des plus honnêtes esprits, nous voulons réunir dans un seul et même cadre, ou, si vous aimez mieux, dans une seule et même critique tous les grands arts! nous voulons enfin mener de front la poésie et la musique, l'art du peintre et l'art du sculpteur, le récit du romancier et les compositions de l'architecte. Pourquoi donc, en effet, s'il est vrai que la peinture et la sculpture, la poésie et la musique, les longs travaux de l'architecte, qui demandent des années de manœuvres, et l'improvisation rapide du romancier, qui s'en va, la bride sur le cou, à travers les domaines sans limites de la fiction, ne sont, à tout prendre, que le résultat de la même inspiration poétique, le même besoin de jeter au dehors le trop plein de son âme et de son cœur; pourquoi ne pourrait-on pas réunir dans le même livre, écrit sans apprêts, au courant du style et de la pensée, l'histoire complète de tous ces arts, l'honneur impérissable de l'esprit humain, qui sont destinés à marcher au même but, après avoir eu le même point de départ? Rien ne parait plus simple et plus naturel au premier abord; mais cependant que de divisions et de subdivisions ne trouvez-vous pas dans les travaux de la critique! Au lieu d'embrasser d'un coup d'œil universel tous les hommes passionnés pour la forme, tous les rêveurs qui cherchent et qui invoquent l'idéal, tous ces

Digitized by Google

beaux esprits laborieux qui s'enivrent de la beauté poétique, celui-ci amoureux de la forme, celui-là passionné pour la couleur, cet autre qui court incessamment après les mélodies errantes : pourquoi donc la critique se plaît-elle si fort à n'étudier qu'un petit recoin de ces vastes domaines? Pourquoi cette analyse infatigable s'attache-t-elle ainsi aux détails et non pas à l'ensemble? Comment se fait-il, je vous prie, que chacun des arts qui charment le monde, ces produits excellents des civilisations savantes, ces nobles efforts de l'intelligence humaine, qui tiennent l'un à l'autre par une chaîne d'or dont le premier anneau est au ciel, consentent ainsi à se renfermer dans les plus étroites limites, à vivre si près l'un de l'autre, à ce point que parmi les beaux-arts chaque artiste ne lit et ne peut lire que le journal ou le livre écrit pour lui seul et non pas pour tous ses frères, les autres créateurs? A ce compte, chaque artiste possède son journal tout comme il a son fauteuil au coin de son feu. C'est ainsi qu'on écrit des journaux pour les architectes, où il n'est parlé que d'architecture; c'est ainsi que le musicien a son journal à part, où il n'est parlé que de musique, et toujours ainsi pour le peintre aussi bien que pour le sculpteur, pendant que les journaux les plus littéraires consacrent tout leur intérêt et toute leur attention aux œuvres les plus fugitives du théâtre, comme s'il n'y avait plus rien à étudier en dehors du théâtre des Variétés ou de l'Opéra-Comique! A ces questions, qui paraissent très simples en apparence, il n'y a pas de réponse à faire, ou plutôt il n'y avait qu'une réponse, l'égoïsme impuissant des inventeurs et l'insuffisance de la critique. Les uns et les autres, tant ils sont habitués à cette vie de serre-chaude, ils redoutent l'espace, le grand air, la contemplation des choses vues de haut. Hélas! hélas! nous sommes si loin de ces temps heureux où le même homme, nommé Michel-Ange, était tout à la fois le peintre des *trois Parques*, le sculpteur du Moïse, l'architecte de Saint-Pierre de Rome, le constructeur des remparts de Florence, le poëte émule du Dante! C'était le temps où l'art, quel qu'il fût, appartenait à chacun et à tous, le temps de l'âge d'or des beaux-arts, où nul n'avait songé à entourer son champ d'une muraille; la poésie était le fonds commun où ils allaient tous puiser à pleines mains les plus nobles inspirations.

De toutes les promesses que nous pouvons faire à nos lecteurs et que sans doute nous devrions leur faire dans notre intérêt bien entendu, nous ne voulons nous permettre que les plus faciles, ou tout au moins celles que nous réaliserons à l'instant même. Par exemple, puisque nous avons parlé du Louvre, vous pouvez être sûr que nous écrirons avec le plus grand soin l'histoire du salon de chaque année, celui de 1843 tout le premier. Cette histoire de l'exposition annuelle, qui se rattache, dans son ensemble, à tant d'efforts, à tant de témoins, à tant de noms propres, à tant d'émotions diverses, nous la voulons faire authentique, sérieuse, complète. Dans le courant de ces divers chapitres, écrits en toute sincérité d'esprit et de conscience, vous verrez combien de questions se rattachent parfois à la plus frivole composition qui passe sous vos yeux; vous verrez comment une œuvre sans nom peut vous conduire aux plus importants résultats; car la critique est de sa nature ondoyante et diverse; elle est primesautière comme la poésie; elle s'en va de çà et de là, cherchant sa proie, dispensant à pleines mains sa louange ou son blâme; elle est infatigable, elle est curieuse, elle est taquine, elle veut tout voir, tout savoir, tout entendre. Mais enfin, pour peu qu'elle soit habile et sage, elle se fait pardonner toutes ses exigences à force de bienveillance et de sincérité.

Il n'est pas que plus d'une fois vous ne vous soyez trouvé au beau milieu d'une salle de spectacle en présence d'une toile baissée, et vous demandant à vous-même quel drame va s'agiter tout-à-l'heure, quelle en sera la décoration et le costume, et quels comédiens vont venir? Alors, pour peu que l'entr'acte se prolonge, vous vous mettez vous-même à composer votre drame, vous en êtes à la fois le poëte, le décorateur et le comédien, et vous trouvez que jamais l'intérêt n'a été poussé plus loin... Il en est ainsi de l'impatience du spectateur devant les portes fermées du Louvre : que se passe-t-il dans ces murailles? quelles œuvres vient-on d'y porter? quel est le nom de ces toiles? comment faut-il appeler ces marbres? quand donc nous sera-t-il permis d'étudier une à une ces compositions venues de toutes les parties du monde? Impatience bien naturelle : mais cependant il faut attendre que le Louvre soit ouvert, que les ta-

Digitized by Google

bleaux soient à leur place, que le livret soit imprimé ; en un mot que la toile se lève enfin pour laisser apparaître les héros de la décoration du drame... Tout ce qu'on peut faire à cette heure, c'est de recueillir, sans trop y prendre garde, les bruits, les récits et les rumeurs de l'atelier.

Ces rumeurs sont de trois sortes : les unes ont pour objet les tableaux envoyés au Louvre, les autres ne s'occupent guère que des tableaux dont le Louvre sera privé ; la dernière rumeur enfin, triste rumeur et tout-à-fait indigne de gens appelés à décider du sort de leurs confrères les artistes, s'occupe surtout des œuvres refusées, des travaux à qui le Louvre est fermé, des malheureux à qui leurs juges ferment sans pitié et sans appel les portes du Louvre, les privant ainsi, en pure perte, de leur part dans le combat, dans la victoire et dans la défaite. Voilà quelles sont tout d'abord les préoccupations de cette exposition qui revient une fois chaque année. Ceci est le résultat d'une mesure prise après la révolution de juillet, mesure vivement attaquée, vivement défendue de part et d'autre. Nous voulons parler de l'exposition annuelle, pour laquelle nous ne dissimulerons pas nos sympathies, sans nier cependant la solennité et l'intérêt immense des expositions qui n'arrivaient que tous les deux ans et qui gagnaient en intérêt, en luttes acharnées, en passions de tout genre, ce qu'elles ont gagné depuis du côté de la facilité, de l'invention et surtout *du grand nombre* des tableaux et des statues. En ce temps-là, nous parlons de l'an 1820 à 1830, c'était une des obligations des artistes célèbres de ne pas refuser cette bataille qui revenait régulièrement une fois toutes les deux années. Ainsi, ils avaient tout le temps voulu pour accomplir de grandes et sérieuses compositions ; deux années quand on a plus de vingt ans, c'est une grande partie dans la vie d'un homme ! on y regarde à deux fois pour ne pas en tirer tout le parti possible. On se dit à soi-même que la revanche ne sera pas facile à prendre en cas de défaite, et enfin l'artiste, maître de lui-même et de son art, médite avec soin, étudie et compose à loisir, revient avec lenteur sur l'œuvre commencée, si bien qu'au jour de la bataille il se présente armé de toutes pièces ; en même temps le public qui n'a pas été poursuivi par toutes sortes de compositions flamboyantes, qui ne s'est pas habitué à voir revenir tous les dix mois cette longue série de tableaux improvisés, la plupart du temps, pour la circonstance, le public apporte dans son admiration quelque chose de plus calme, dans son blâme plus de sérieux, dans sa louange plus de vérité ; il se croirait bien injuste s'il ne jugeait pas avec sang-froid ce qui a été produit avec tant de peine. Sans nul doute, à l'envisager sous ce point de vue, la question n'est pas douteuse : l'exposition de peinture avait plus de force, d'éclat, d'autorité et de vigueur, quand elle ne revenait que tous les deux ans.

Mais d'autre part, ce serait peu connaître l'esprit français si on voulait nier aux défenseurs de l'exposition annuelle, que cette fréquente communication avec la foule, ait servi admirablement la vivacité, la grâce et la légèreté de nos artistes. Songez donc à cela : savoir que votre nom va reparaître tous les ans en plein Louvre, savoir que son œuvre à peine terminée obtiendra tous les honneurs de ces nobles galeries consacrées par tant de chefs-d'œuvre, voir passer devant soi, sans attendre deux années les plus nobles récompenses, vaincu aujourd'hui se dire à soi-même. — Je reviendrai demain à la charge, — avoir, en un mot, son jour et son heure chaque année, son jour d'attention et d'intérêt, son heure de bruit et de renommée, c'est une grande joie pour ces jeunes et rebelles esprits, c'est leur conquête de juillet, c'est la fête annuelle de leur génie, c'est l'aiguillon généreux qui les pousse et qui les presse. Maintenant qu'ils ont pris l'habitude de couvrir une toile avec aussi peu de sans-gêne que nous couvrons, nous autres, d'une encre noire, une page de blanc vélin, nos artistes se sont mis à composer toutes leurs œuvres avec la hâte, mais aussi avec l'éclat de l'improvisation. Point de retard, point de relâche ! Marche ! marche ! Il faut aller encore, il faut aller toujours. L'habitude est prise et pour longtemps ; vous leur accorderiez maintenant deux années au lieu d'une, ils ne sauraient que faire de la première année ; ils la perdraient en causeries inutiles, en folles passions, en dissertations politiques et littéraires. Ce serait la moitié de leur vie que vous effaceriez sans profit pour personne. Laissons-leur donc leurs joies accoutumées, et chaque année, laissons-leur cette façon d'improviser toutes choses. Où est le mal, après tout ?

Digitized by Google

Ne dites pas que cette habitude de l'art au jour le jour pourra s'emparer des artistes les plus sévères. Ceux-là ne dépendent ni de l'heure, ni du moment; ils obéissent à la vocation, à l'idée qui les obsède, ils vont lentement parce qu'ils veulent toucher le but. Eh! qui donc a jamais empêché un esprit sérieux d'être un esprit sérieux?

Peut-être, à nous entendre raconter nous-mêmes les difficultés de l'entreprise, trouvera-t-on qu'en effet nous acceptons tout d'abord un fardeau trop lourd pour des écrivains indépendants de toute coterie et de tout système? Peut-être dira-t-on que c'est chose peu adroite de nous priver, dès la première page de cette *Revue*, de l'appui des chefs d'école, de la protection des coteries, de la faveur des maitres, si puissante sur l'opinion des élèves; cette crainte est aussi la nôtre, et nous convenons très volontiers que c'est pousser la hardiesse un peu loin : cependant, nous prions notre lecteur d'être bien persuadé que plus notre tâche est difficile, plus nous l'avons acceptée avec empressement, avec courage. Nous n'irons au-devant de personne, à la bonne heure! mais il faudra bien qu'on vienne à nous, quand, après les premières expériences de notre critique, on se verra forcé de convenir que ceci est, à tout prendre, un journal de bonne foi. Ainsi donc le sort en est jeté; nous sommes entrés, et pour longtemps, dans cette carrière épineuse; nous y sommes entrés sans aucune ambition personnelle, sans aucune rivalité préméditée; nous n'avons en tout ceci personne à flatter, personne à punir, nous n'avons aucun parti pris soit du côté des désagréments soit du côté de l'enthousiasme. Fasse le ciel que nous ne soyons devant le soleil et sur le terrain de personne, et qu'enfin nous trouvions grâce devant le public d'élite auquel nous nous adressons, par la sincérité de nos opinions, bien plus que par l'élégance de notre style; par toute la puissance de notre bon sens, bien moins que par la grâce de notre esprit! Pour donner une date certaine à une entreprise d'art et de littérature qui doit résumer à elle seule l'histoire de tous les arts contemporains, nous avons choisi la seule époque qui nous parût favorable, l'instant où la bruyante joie s'est apaisée, l'instant où le bon sens est revenu dans ce peuple tout occupé de fêtes et de plaisirs. A la fin donc, l'hiver s'est enfui, ou peu s'en faut, emportant avec lui ses frimas, ses nuages, ses délires; déjà le bal fait silence; la fête s'arrête; l'étude est remise en honneur; l'artiste épie avec ivresse le retour fortuné de la lumière et du printemps : c'est une belle heure pour publier notre journal, c'est l'heure où le poëte va redevenir un poëte, où l'architecte pourra jeter dans les entrailles de la terre les fondations solennelles de son chef-d'œuvre longtemps rêvé; c'est l'heure où l'oiseau recommence son chant interrompu, où la fleur nouvelle brise les langes qui enveloppaient sa beauté. Déjà le paysagiste se met en route pour chercher quelques-uns de ces beaux coins de terre dont il a le secret après Dieu; le peintre de marine est sur son navire, étudiant les mâts et les cordages. Sur la rive, le romancier compose ses longues histoires de crimes innocents et d'amours coupables, l'historien étudie les ruines à demi revêtues de la mousse printannière. C'est l'heure enfin où le vieux Louvre, ouvrant ses portes solennelles, offre un asile glorieux au travail de toute l'année. Arrivez tous, qui que vous soyez, vous qui savez tenir d'une main ferme et savante la brosse, le ciseau, le burin, les grands outils de la pensée humaine; arrivez dans ces galeries admirablement éclairées, les vieux maitres vont vous faire place; Rembrandt et Titien, André del Sarte et Raphaël, et les Flamands, qui s'enivrent de bière et de fumée, vont vous abandonner pour deux mois ces murailles hospitalières afin que vous sachiez à votre tour ce que vous pouvez attendre de l'admiration et de la louange des hommes. Arrivez, tout est prêt pour vous recevoir. Avant un mois, la foule impatiente se pressera aux portes du Louvre pour vous saluer de son premier sourire, de son premier regard, vous les nouveaux venus dans le royaume des beaux-arts. Solennité imposante tout à la fois et charmante! C'est déjà un certain honneur d'être placé au nombre des vaincus: car il ne faut pas s'y tromper, il en est du Louvre comme de cette science dont il est dit dans l'Évangile, beaucoup d'appelés, et peu d'élus. On vous appelle, accourez tous; heureux celui qui sera choisi par la renommée et par la gloire! Et quant aux autres, que leur importe? leur tour viendra demain.

Cependant il faut reconnaitre que l'exposition

Digitized by Google

annuelle a eu cela de nuisible, qu'elle a été un grand prétexte aux maitres, aux talents reconnus, aux célébrités déjà faites, pour ne plus se commettre avec les jeunes talents qui commencent, qui entrent dans la carrière tout bouillants de zèle et d'ardeur, et qui, parfois même, ont l'insolence d'enlever à leurs ancêtres l'attention et l'enthousiasme de la foule. Rien n'est plus vrai, les grands artistes, eux qui ont fait leurs preuves, ont fini par renoncer aux honneurs de l'exposition. On dirait qu'ils s'y trouvent mal à l'aise, tant ils sont étouffés par les œuvres de leurs disciples; on dirait que ce grand jour leur fait peur, et qu'ils renoncent à l'admiration de la foule pour ne pas s'exposer à ses jugements. C'est ainsi que M. Ingres, cet homme débattu, qui devait donner l'exemple de tous les dévouements, pour s'être trouvé blessé par quelques paroles ironiques lancées contre le *Saint Symphorien*, son dernier ouvrage, n'a plus rien voulu exposer depuis ce jour funeste. A ces causes, le Louvre a été privé de *la Vierge à l'Hostie*, qui est à Saint-Pétersbourg; de *l'Odalisque*, qui appartient à M. Marcotte, de l'admirable Stratonice, le merveilleux petit chef-d'œuvre qui a été une des dernières joies de son royal propriétaire, du portrait de M. le duc d'Orléans (hélas! le malheureux prince si plein de vie et de jeunesse, il avait un pied dans la tombe!) et enfin le *Saint Pierre*, revenu de Rome tout exprès pour rester enfoui dans l'atelier de M. Ingres. Supposez donc ces cinq ou six œuvres inédites exposées en plein Louvre, et vous verrez soudain l'intérêt tout-puissant qui s'attachera à une exposition ainsi composée. De quel droit, cependant, le chef d'une école, un membre de l'Institut de France, un maitre suivi, écouté à ce point là, se peut-il retirer d'une bataille dont il est tout à la fois le drapeau, le chef et le mot d'ordre? Certes c'est faire payer un peu cher un moment de mauvaise humeur et un tableau manqué dans plusieurs de ses parties; c'est déparer à plaisir cette fête solennelle des beaux-arts; c'est diminuer notre gloire aux yeux des étrangers; c'est ôter à l'élève une grande partie de son enseignement. Ces sortes de bouderies sont indignes d'un grand esprit, elles ôtent à un artiste quelque chose de sa puissance, elles le reléguent au rang des talents épuisés, elles avancent l'heure des oublis. Achille retiré sous sa tente n'est pas un exemple qu'un artiste doive suivre; l'un et l'autre ils ne sont beaux qu'au milieu de la bataille, au plus fort de la mêlée, celui-ci qui venge *Patrocle*, celui-là qui fait oublier le *Saint Symphorien* à force de simplicité et de grandeur, comme aussi nous ne comprenons guère de quel droit un autre chef d'école, mais dans un genre bien différent, M. Paul Delaroche, après tant de succès de tout genre, après le *Cromwell*, la *Jane Gray*, le *Charles Ier insulté*, la *Mort du duc de Guise*, en un mot tous ces drames sanglants ou terribles auxquels se pressait la foule comme s'il se fût agi d'un spectacle gratis sur un théâtre du boulevard, a pu renoncer si vite à la popularité, à l'intérêt, à l'émotion qui entouraient ses tableaux. Quel mal lui a-t-on fait à celui-là? L'éloge lui a-t-il jamais manqué, et avec l'éloge, l'admiration? Au contraire, on se pressait à s'étouffer autour de ses toiles; on admirait à haute voix, on se laissait là plus qu'ailleurs dépouiller de sa bourse, de sa montre et de ses mouchoirs de poche; il était autant, que M. Biard, la providence des filous et des tireurs de laine. Mais non, il a mieux aimé ne plus paraître au salon, et distribuer çà et là ses tableaux l'un après l'autre. Peu lui importe même qu'on les admire de nos jours : la postérité les admirera plus tard. Cette année, dit-on, M. Paul Delaroche pouvait exposer trois ou quatre tableaux, et il ne s'est pas donné la peine de les envoyer au Louvre. Ainsi a fait Jules Dupré, dont les frais paysages étaient la joie la plus douce des connaisseurs. On l'aimait pour sa grâce imitative, pour le calme et la fraicheur de ses paysages, pour la solennité de ses soleils couchants. Eh bien! Jules Dupré ne veut plus de cette gloire charmante. Il se figure qu'il a assez combattu pour combattre encore, qu'il n'a plus qu'à jouir de sa renommée et de sa gloire, et qu'enfin, si la foule veut savoir ce qui se passe sous le ciel de Jules Dupré, la foule doit venir le chercher dans son atelier... Tel est le raisonnement de ces maladroits artistes; ils ne voient plus qu'une petite exposition en famille pendant qu'ils s'enivrent eux-mêmes de la louange obligée du visiteur...

Tant pis pour nous, et aussi tant pis pour lui! Le public parisien s'habitue bien vite à ne plus admirer ceux qu'il admire le plus; il oublie facilement les renommées qui l'ont occupé sans fin

et sans cesse. Que de grands écrivains sont déjà dans l'ombre! Que de célèbres chanteurs dont on ne sait plus les noms! L'autre jour encore nous avons vu, oh! honte et vanité de la gloire, mademoiselle Taglioni elle-même réduite à payer, dans les annonces d'un journal, une mention de sa gloire passée. Voilà ce que M. Delaroche ne devrait pas oublier non plus que M. Jules Dupré et les autres dédaigneux de l'exposition. Il leur serait si facile de ne pas mépriser ce public qui les aimait tant, de lui rendre ses joies et ses terreurs accoutumées!

Et le public leur saurait tant de gré de reconnaitre sa toute-puissance! Peut-être un jour, quand ils voudront revenir au Louvre, on leur dira : *il n'est plus temps*!

Un autre absent volontaire, un autre ingrat qui ne peut rien gagner à se retirer de ce concours annuel, c'est M. Camille Roqueplan; était-il assez plein de couleur, d'harmonie, d'invention, mais aussi était-il assez loué, applaudi, fêté! Il n'est personne qui ne se souvienne avec un sourire du jeune J.-J. Rousseau jetant des cerises dans le tablier de Mlle Gallet et même un peu plus haut. — Et *le Lion amoureux*, quelle belle fille, quel humble animal! Comme le public charmé se plaisait à la contemplation de ces deux ennemis! Que peut gagner M. Roqueplan à renoncer aux hommages de chaque année? Et M. Marilhat, qu'y gagnera-t-il? Sa *Caravane* dans le désert et les nombreux souvenirs de l'Egypte, et la *Jérusalem* qu'il avait vue d'aussi haut que M. de Lamartine en personne, avaient été autant de succès à chaque exposition nouvelle. Decamps disait lui-même de M. Marilhat : *Je voudrais faire un ciel aussi bien que Marilhat!* Cependant M. Marilhat disparait pour ne plus revenir. — M. Flers en fait autant, à ce qu'on dit, et ainsi nous perdrons tout à la fois l'Egypte de Mehemet-Ali et les bords de la Creuse, le domaine pittoresque de M. Flers et de George Sand! Espérons cependant que ce n'est pas un arrêt définitif, et que ces talents populaires n'ont pas quitté le Louvre sans espoir de retour.

Les autres absents de cette année, mais pour ceux-là il faut être indulgent, car s'ils restent éloignés du Louvre, c'est la faute du temps et non pas la leur, ce sont MM. Horace Vernet, Decamps, Ary Scheffer, trois talents bien différents et bien aimés, celui-là toujours jeune, toujours hardi, le peintre ordinaire des soldats et des capitaines, qui les mène à la bataille, tambour battant et enseignes déployées; cet autre, le plus fin, le plus admirable, le plus énergique des coloristes, plein d'esprit à la fois et de bon sens, actif et passionné et toutefois ne donnant rien au hasard; ce dernier enfin, le rêveur allemand aimé de Goëthe, un peintre à l'inspiration poétique, qui a aimé la Marguerite d'une amour toute paternelle, que M. le duc d'Orléans appelle *son ami* dans l'acte de ses dernières volontés, de ses dernières amitiés, nous devrions dire. Mais hélas! Horace Vernet, le lieutenant-général de la peinture historique, est devenu une espèce de bohémien qui passe tour-à-tour de Saint-Pétersbourg à Moscou, des déserts de l'Afrique au désert de Versailles; Decamps, au contraire, est un homme casanier, tout rempli de caprices, qui obéit au moindre rayon de soleil, qui déteste le vent et la pluie, et le nuage surtout; il a commencé un tableau admirable que lui seul il pouvait entreprendre : *Josué arrêtant le soleil*. C'est une mêlée d'hommes, de chevaux, de chars brisés, de poussière et de sang, immense toile de douze pieds, et soudain en un geste de Josué le soleil s'arrête, pendant que les hommes poursuivent leur œuvre de destruction et de carnage! Ce tableau, ce chef-d'œuvre, n'est pas encore terminé, et pourquoi? Parce que Decamps aura trouvé trop froid notre soleil de mars! Ou tout au moins, s'il est absent cette année, l'intrépide coloriste, soyez sûrs qu'il aura eu en lui-même quelques-uns de ces petits motifs qui ont la force et la valeur des plus grandes raisons, quand ils ont passé par ces pauvres âmes en peine qu'on appelle des artistes. Quant à M. Ary Scheffer, sa nouvelle Marguerite n'est pas prête encore. Quelque chose manque à sa grâce allemande, à sa beauté virginale, à sa douleur intérieure, à quelque chose qui marque son idéal : Ary Scheffer le cherche encore. Cependant qui l'empêchait d'envoyer à l'exposition deux beaux portraits de deux femmes d'une beauté bien différente, l'une, mignonne, jolie, heureuse et calme, l'autre, fort belle, épanouie, éclatante, vingt ans, vingt belles années brunes et presque italiennes, et pour porter ces années là le plus grand nom du monde moderne, le nom de Bonaparte. Ce portrait là est pourtant une des

Digitized by Google

meilleures toiles de M. Ary Scheffer. Et qui le croirait ? Diaz lui-même, cet homme de la fantaisie, si rempli d'éclat, de caprices, de bonne humeur, un homme qui invente même des fleurs, il ne veut plus se montrer au Louvre, l'ingrat, à qui le Louvre était tout prêt à pardonner, même ses plus vives folies ! Quelle mouche a piqué Diaz ?

Mais, sans contredit, celui de tous les artistes dont l'absence se fera le plus sentir cette année, l'homme qu'on ne saurait trop regretter dans cette ardente mêlée des intelligences, c'est l'homme autour duquel il se fait chaque année comme une émeute de vérités et de paradoxes, c'est M. Eugène Delacroix. Voilà le véritable artiste militant ! Aussi peut-il dire, mieux que personne, — ma vie est un combat ! Autour de chacun de ses tableaux, les deux écoles se livrent une bataille acharnée : ce sont des injures qui ne peuvent être comparées qu'aux louanges adressées au même peintre. Lui cependant, homme d'un rare esprit, d'un sang-froid éprouvé, d'une patience que rien n'abat ou ne décourage, il reste calme au milieu de cette mêlée ardente des enthousiasmes et des révoltes ; faites comme lui, laissez les dédaigneux s'écrier en hochant la tête : c'est un Titien qui s'est trompé de route, un Paul Véronèse qui s'est égaré dans le pays des brouillards ; et à ces dédaigneux répondez sans crainte : c'est un bel esprit très éloquent, qui se défend par la parole quand la couleur est impuissante à le défendre. Jamais un salon ne sera complet sans la présence de M. Delacroix et de ses œuvres. Mais hélas ! à force de luttes et de travaux non interrompus depuis dix ans, et tout brisé qu'il est encore par ses tableaux de la Chambre des Députés et de la Chambre des Pairs, M. Eugène Delacroix a senti enfin le besoin de quelque repos. Il s'est retiré de la lutte cette année, il est allé visiter de nouveau sa véritable patrie, l'Italie ; mais l'an prochain, soyez-en sûrs, vous le retrouverez sur la brèche : là il a vécu, là il mourra, comme il a vécu, en combattant.

II.

Ceci dit, nous n'aurons qu'à rappeler nos souvenirs d'atelier, et nos dernières promenades à travers ces longues avenues de murailles où plus rien ne reste à cette heure que l'espérance, pour vous donner un avant-goût non pas de l'exposition, ce qu'à Dieu ne plaise ! mais du livret qui se vendra bientôt à la porte du Louvre. Ce livret contient les noms des artistes et l'indication de leurs œuvres, et pour aujourd'hui nous n'en voulons pas davantage. Prenons-les donc un peu au hasard et nommons-les, sauf à revenir sur des erreurs inévitables en un pareil sujet. Vous aurez donc un grand tableau de M. Louis Boulanger, *la mort de Messaline*, un grand drame emprunté à Tacite et sur lequel Tacite a jeté de si austères, de si profondes couleurs. Vous rappelez-vous ce que dit Brantôme de cette *gentille* Romaine ? M. Louis Boulanger s'en sera souvenu à coup sûr : « Qui a vu « la statue de Messaline, trouvée ces jours pas- « sés en la ville de Bourdeaux, advouera qu'elle « avoit bien la mine de faire une telle vie. C'est « une médaille antique trouvée parmi des ruines, « qui est très belle et digne d'être étudiée. « C'estoit une très grande femme, de fort belle « et haute taille ; les beaux traits de son visage « et sa coiffure tant gentille à l'antique romaine « et sa taille très haute desmontroient bien « *qu'elle estoit ce qu'on a dit.* » Vous aurez un tableau de M. Léon Coignet, *le Pérugin dessinant sa fille morte ;* — un *Jérémie* et quatre beaux portraits de M. Lhéman ; — *la Confession du Giaour*, œuvre remarquable, dit-on, de M. d'Anthoine, un nouveau-venu dans la carrière ; — un tableau de Charlet enfin, un vrai tableau tout rempli de son invention et de son esprit. Il y avait déjà bien longtemps que pareille joie ne nous avait été donnée. Depuis son triste et lugubre épisode de la *Retraite de Russie*, Charlet était revenu à ses compositions fugitives ; il avait traduit en se jouant le *Mémorial de Sainte-Hélène*, et rien qu'à voir ces compositions trop rapides, on n'espérait guère que l'illustre peintre reviendrait si vite aux compositions sérieuses. Ainsi a-t-il fait cependant. Cette fois encore, Charlet revient à ses soldats, à ses histoires de batailles et de bivouacs ; il raconte d'une voix émue les misères et les désolations de la bataille ; on dit qu'il a été terrible ; nous sommes sûrs qu'il a été touchant.

M. Jacquand, ce Lyonnais qui n'a qu'un défaut, d'être trop vrai, a étudié avec le soin scrupuleux, auquel il nous a habitués, les costumes

Digitized by Google

et les mœurs du siècle passé. Son tableau est un tableau tout littéraire ; il représente le café Procope à cet instant de rébellion vive et gaie où le café Procope était le rendez-vous universel des poëtes, des écrivains et des philosophes du règne de Louis XV. Là, si l'histoire de M. Jacquand est complète, vous retrouverez tous réunis ces terribles beaux esprits qui ont si fort amusé le monde avant de l'épouvanter par une révolution sans exemple. Il me semble même que sans trop d'efforts on peut composer à l'avance le tableau de M. Jacquand. Vous connaissez le lieu de la scène ; car le café Procope existe encore. Placez donc dans un coin du salon, Gilbert qui rumine tout bas la satire du XVIIIe siècle, et à l'endroit le plus apparent, Diderot qui éclate, d'Alembert qui cause tout bas, Helvétius qui prête l'oreille, le baron d'Holbach qui sourit ; sur le seuil de la porte, Jean-Jacques Rousseau, qui n'ose ni entrer ni sortir ; non loin de Gilbert, Fréron, qui protége le grand poëte, Lekain et Fleury, qui s'en vont d'un groupe à l'autre, et dans la rue, Mlle Contat, qui passe appuyée sur le bras de Beaumarchais, pendant que Grimm tout essoufflé s'en vient demander à Diderot sa première lettre sur le salon de 1753 ; car lui aussi, Diderot, il parlait des beaux-arts : vous savez avec quel enthousiasme, quelle verve et quel délire ! Le tableau qu'il avait vu, il le représentait *ad vivum*, il vous le représentait par la voix, par la parole, par le geste : on voyait rien qu'en l'écoutant, mais on voyait bien plus loin qu'il n'avait vu lui-même sur la toile du peintre ; on voyait tout ce qu'il avait découvert dans les profondeurs de son esprit.

N'oublions pas Meissonier ; peu s'en est fallu qu'il n'arrivât trop tard, ce patient et laborieux artiste, qui est presque né Flamand, qui est aussi bien qu'un Flamand. Nous lui devons déjà de patients et merveilleux petits chefs-d'œuvre dignes de Metzu et de Gérard Dow : *les Joueurs d'échecs*, *le Fumeur*, *le Joueur de basse*. Disons tout, son tableau de cette année n'est pas encore achevé tout-à-fait ; mais qu'importe ? pourvu que rien ne manque lorsque le grand jour sera venu !

Parmi les tableaux d'histoire, nous pouvons signaler à l'avance *l'Apparition de l'ange à Agar*, par Guermau Bohn, *l'Enfance du Giotto*, de M. Vidal, et surtout trois tableaux de M. Robert Fleury ; même aujourd'hui nous sommes assez heureux pour donner le tableau de ce maître auquel nous consacrerons un plus long examen ; *Charles Quint ramassant le pinceau du Titien*, noble composition qui est autant à la gloire du Titien que de l'empereur et roi de toutes les Espagnes. L'auteur de la *Naissance de Henri IV*, Eugène Devéria, s'était fait représenter au Louvre par une *odalisque*. L'odalisque d'Eugène Devéria a été refusée !

Nous ne savons pas encore si le héros du salon, le lion du Louvre, le favori des belles dames, l'auteur du *Décaméron* après Boccace, M. Winterhalter, dans ce grand nombre de têtes couronnées ou non couronnées qui sortent de ses mains, aura trouvé le temps de composer un tableau pour charmer les yeux de nos belles Parisiennes. Mais en revanche, nous pouvons annoncer à l'avance un nouveau Winterhalter, un coloriste de la même école, un amoureux de la forme, un grand coureur des plus beaux et des plus jeunes modèles, M. Papety, puisqu'il faut l'appeler par son nom. L'an passé, par ces grandes chaleurs de l'été, M. Papety a envoyé de Rome une toile immense sur laquelle il avait représenté toutes les joies ardentes de la jeunesse : ici le vin, plus loin l'amour, et tout là-bas les poëtes qui chantent, et sous ces arbres frais les Grâces qui dansent, et sur le devant de la scène des enfants qui jouent avec des fleurs. C'est tout-à-fait l'ode d'Horace encore plus languissante qu'amoureuse, et qui cherche sous les ombrages à se rappeler les amours de la veille. Ce tableau n'était encore qu'à l'état d'une esquisse très bien commencée, et cependant la foule le regardait avec ardeur. Maintenant que l'œuvre est accomplie, nous allons la juger, mais à coup sûr la foule sera là.

Depuis tantôt dix années le paysage se trouve en grand progrès à chaque exposition nouvelle. On dirait que ces bruits de révolution et de tempête politique ont épouvanté les plus jeunes artistes, et qu'ils sont allés chercher au loin un peu de silence, un peu de repos. Les monuments de la Rome antique, les divers aspects de la féconde Normandie, les ruines de l'Orient les ont vus tour-à-tour, ces Bohémiens de l'art, et de leurs longs voyages ils sont revenus tout chargés de souvenirs. A l'aspect de ces œuvres si calmes, si reposées, le public s'est consolé de toutes ces scènes

de terreur et de violence que l'histoire passée et l'histoire présente ont fourni en si grand nombre au Musée de Versailles. C'est là ce qui a fait une partie du succès des plus excellents paysagistes de ce temps-ci, Louis Cabat, le rêveur, Paul Huet, le Normand, encore cette année étant allé chercher ces inspirations en Italie, au Mondore ; on dit déjà qu'un de ses tableaux a été refusé ; Edouard Bertin, austère et grand, Marilhat, tout plein des feux du Midi, Jeanron ingénieux, Loubon, Chevandier, qui revient de Brindes, ce même lieu où le poëte Horace suivit Mécène et Virgile ; Châtillon, Français, refusés cette année, tout comme Ch. Flandrin ; A. Corot, refusé, lui aussi, cruautés inutiles dont le roi lui-même s'est indigné ! Brune, qui se souvient des bords heureux de la Loire, Adolphe Leleux, un vrai Breton de la Bretagne, Wickenberg, qui aime la neige et les glaces tout autant que s'il était le Jules Dupré de la Laponie, Thuillier, inspiré par le ciel de Naples, Laviron, un sérieux disciple d'Horace, Grésy, un vrai Provençal, qui se révèle par quatre beaux paysages tous remplis des feux pittoresques de ce vieux Midi inspirateur ; ce sont là des noms heureux : quelques-uns de ces noms-là sont populaires, les autres le seront bientôt. Tels seront les paysagistes de cette année, et à côté de ceux-là les heureux peintres de la terre ferme, du rosier qui fleurit, du chêne qui verdoie, du soleil qui flamboie dans le lointain ; n'oublions pas les paysagistes de la mer, les peintres de marine, enfants de l'Océan et des mers du Nord : Gudin, qui a soulevé tant de tempêtes, Morel Fatio, qui a été matelot, qui sait mieux que personne comment se tend et se plie une voile, E. Isabey, qui ne quitte guère les rivières de la France, Lepoitevin, et enfin un Anglais bien modeste, peu connu, mais destiné à une célébrité incontestable : cet Anglais se nomme Milbourne ; il a longtemps habité les bords de la mer, longtemps il a vécu de ce bruit et de cette écume, et maintenant il s'en vient demander à Paris un peu de cette renommée que Paris ne refuse jamais aux hommes d'un talent sincère ; un autre peintre de marine, M. Emeric, a jeté dans les eaux de sa peinture *l'Artémise*, un des nombreux navires qui rappellent avec orgueil le nom du prince de Joinville. Ce sont là des promesses certaines, et nous ne pouvons encore que promettre, mais avant un mois nous aurons bien d'autres merveilles à vous conter.

Après ou avant le paysage, vient le portrait. Faire un portrait a été de tout temps œuvre de grand peintre. Les plus excellents génies dans la peinture ont signé de leurs noms des portraits qui sont regardés comme leurs chefs-d'œuvre. On ne saurait séparer le souvenir de Léon X du nom de Raphaël. Qui parle du roi Charles Ier, parle en même temps du portrait de Vandick. M. Ingres et M. Bertin l'aîné, dont il a fait l'admirable portrait, sont désormais destinés à vivre aussi longtemps l'un que l'autre dans la mémoire des hommes. Dieu merci, cette année encore, les portraits ne manqueront pas au Louvre. M. Champmartin n'a pas oublié son beau portrait de M. le duc de Crussol, de madame de Mirbel, et M. le duc de Fitz-James, ses plus belles pages. Guignet, qui était un nouveau venu il y a trois ans, se tiendra cette année à la plus belle place ; on peut en attester cette tête énergique et fine, fière et douce, sortie toute vivante de ses mains. Flandrin s'est souvenu qu'il lui fallait trouver le pendant de cette belle et douce figure qui parait, il y a deux ans, le grand salon du Louvre. Mais quoi ! savez-vous ce que l'on raconte déjà ? On dit que le seul portrait que M. Flandrin ait fait cette année, le portrait de sa mère, a été refusé par MM. les jurés patentés séant au Louvre ! Plus la chose est incroyable, plus elle nous paraît possible, et certes ce n'est pas nous qui voudrions parier pour M. Flandrin, tant nous connaissons ses juges. Chassériau, à peine a-t-il achevé sa belle chapelle de l'église de Saint-Méry, a voulu représenter dans une seule toile ses deux jeunes sœurs, chastes et douces têtes toutes remplies de noblesse et de candeur. Léhmann, de son côté, s'est amusé à représenter une jolie petite fille qu'on pourrait appeler le Printemps, une belle tête fine et fière en plein Été, une mélancolique figure, rien n'y manque que le sombre Hiver ! Le jeune Rodolphe Léhmann a envoyé d'Italie une belle et charmante et nerveuse fille de Caprée, énergique et vive nature. — Léon Coignet, lui aussi, a fait de beaux portraits, et aussi M. Roller, le facteur de pianos, qui s'est posé avec autant de bonheur dans les expositions

Digitized by Google

du Louvre qu'à l'exposition de l'industrie. Qui encore? le frère de M. Guignet se montre digne de marcher à la suite de son frère; sans oublier un très fin et très joli portrait par M. Pétrus Perlet, l'auteur de la *Françoise de Rimini*. Un portrait, par M. Louis Boulanger; et enfin, dans un cadre de moindre dimension, les beaux portraits d'Isabey, le peintre aimé de l'Empereur et des beautés de sa cour, Isabey qui a conservé quelque chose de la grâce et de la jeunesse de ses modèles. Arrive enfin, glorieuse et triomphante, un artiste sérieux, Mme de Mirbel, leur maître à tous, et Mme Sophie Filhol, sa consciencieuse et patiente élève, qui occupera en l'absence du maître la première place parmi les peintres en miniature, et Maxime David, non moins habile à reproduire les grâces et la beauté des plus charmantes; voilà, certes, de quoi vous tenir pour contents : voilà assez de peintres de portraits pour rassurer les grands hommes de notre âge et toutes les belles personnes qui s'inquiètent de cette beauté qui passe. Hélas! à quoi bon tant d'inquiétudes cruelles? Si vous êtes inquiet pour votre gloire, mon brave monsieur, jetez-vous aux pieds de M. Ingres; et vous, madame, si vous tenez à revoir dans l'avenir cette fine fleur de jeunesse printanière de vos dix-huit ans à peine accomplis, priez et suppliez Mme de Mirbel, ou tout simplement ce spirituel vieillard Isabey, qui a arraché à l'oubli tant de frais visages, l'orgueil de la cour impériale.

De son côté, le pastel, cette fine et légère et fugitive façon de reproduire la beauté humaine, ne sera pas en retard avec le portrait à l'huile, avec la miniature ou le crayon. Nous ne sommes pas assurés de la même durée éternelle, j'y consens; mais nous, le pastel, nous la couleur fugitive qu'un rayon de soleil emporte, nous sommes vive, éclatante, charmante, nous sommes faite pour que rien ne nous échappe de ce qui est beau, de ce qui passe, s'envole en chantant la nuit dans le ciel. De ces contre-révolutionnaires qui portent écrits sur leur drapeau le nom de Latour, on peut dire que Maréchal de Metz est le chef, il a donné le signal, il a exposé les premiers pastels; vous rappelez-vous son jeune Bohémien tout noir et sa belle jeune fille en robe rose? C'était du Maréchal tout pur. Après lui est venu un grand dessinateur à qui rien n'échappe, Giraud en personne, et cette année encore (témoin son beau portrait de M. Alexandre Dumas pour cette année) il a agrandi sa collection de portraits d'une singulière façon. Mais écoutez-nous, et ceci est une grande nouvelle! — Voici venir dans cette lice du pastel, nouvellement ouverte, un rude et habile jouteur, un artiste éminent à plusieurs titres : Antonin Moine, pour tout dire. Celui-là, vous le savez, il excelle à reproduire toutes sortes d'œuvres excellentes qu'on dirait échappées à quelque habile Florentin du XVIe siècle. C'est à lui que l'église de la Madeleine doit ses deux admirables bénitiers, c'est à lui que nous devons toutes ces belles statuettes d'un si parfait travail, que même le gamin qui passe les salue avec respect. Eh bien! Antonin Moine, tout-puissant par la forme et par la grâce, gagnait à peine de quoi vivre alors qu'il demandait la vie au marbre, à la pierre, au bronze, jusqu'à ce qu'enfin il se soit avisé de dessiner au pastel. Alors tout d'un coup cet excellent artiste s'est mis à gagner beaucoup d'argent. Les plus grands seigneurs, les plus jolis enfants, les plus belles personnes se sont fait un honneur de venir poser dans l'atelier d'Antonin Moine. Mais aussi que de beaux visages! que de nobles têtes! que de vives et pétillantes images qu'on ne peut se lasser de regarder! Voilà donc une fortune d'artiste faite tout d'un coup et de la façon la plus élégante. Au reste, vous assisterez bientôt à cette révélation toute nouvelle du talent d'Antonin Moine qui ne s'est pas encore repenti, Dieu merci! d'avoir quitté le marbre, qui est éternel, pour le pastel qui brille un jour.

En fait de portraits au pastel, on cite encore quatre frais et charmants essais de M. Vidal : le portrait de Mme Nathan Treilhet, le portrait de M. Loubon (celui-là aussi il a exposé une belle *Vue du Havre* que lui a commandée M. le ministre de l'intérieur), et enfin le portrait d'une odalisque, vive et brillante, une véritable odalisque de Paris!

Sans compter les hommes et les œuvres que nous oublions, Gigoux, Steinhel, Riesener, Cottreau, aimable talent, Biard, un homme qui rit trop et trop souvent, Mme veuve Lavallard, qui s'est inspirée du roman de Georges Sand : André, et ces deux paysagistes génevois Ca-

Digitized by Google

lame et Diday, et Amaury Duval, mais on n'est pas sûr qu'il expose cette année, et Dubuffe, car nous acceptons même M. Dubuffe. Et en effet pourquoi donc ne pas lui rendre la justice qui lui est due, à cet homme heureux qui a conquis tant de suffrages? Pourquoi donner ce cruel démenti à tant de beaux visages qui n'ont voulu être peints que par M. Dubuffe? Nous savons très bien tous les dédains que soulève la verve docile de M. Dubuffe parmi les grands peintres, nous savons que c'est à qui en rira de pitié, mais cependant il faut bien tenir compte à un homme, quel qu'il soit, de sa popularité, de son succès, une popularité de dix ans, un succès de tous les jours; sans valeur on ne réussit pas ainsi.

Tant que M. Pradier sera de ce monde, tant que Duret, son ami, et Jouffroi, l'auteur de la *Jeune Grecque*, qui confie son secret à Vénus, — le secret des jeunes cœurs, — l'auteur du beau fronton des Jeunes Aveugles, auront des travaux dignes d'eux, tant que M. David trouvera à reproduire, dans les villes et dans les villages de la France, quelque grand homme inconnu, tant que E. Simart, l'auteur énergique de *l'Oreste*, pourra se livrer à cette précieuse étude de l'antiquité qui l'a si bien inspiré une première fois, tant que Mlle de Fauveau, avec une patience de ciseleur, retrouvera dans une âme bien inspirée les beautés des élégances de l'histoire et des croyances d'autrefois, tant que Fratin et son camarade Barye pourront tout à l'aise faire rugir les lions et les tigres, tant que Klagmann, le florentin, à qui nous devons l'admirable fontaine de la place Richelieu, à qui M. le comte de Paris devra sa première épée, restera le maître de l'ornement et du goût architectural, tant que M. de Triquety se souviendra des chefs-d'œuvre d'André de Pise et de Lorenzo Ghiberti, vous pouvez être assuré que la sculpture ne manquera jamais à la France. —Nous ne savons guère ce que la sculpture tient en réserve pour le salon de cette année, mais notre bonheur a voulu qu'un soir, aux flambeaux, nous ayons vu passer devant nous une belle et grande et fière Troyenne, toute remplie de force, de grâce et de majesté. Sa tête était haute, son regard inspiré; elle avait le port et le geste d'une déesse. Quelle était cette femme, où allait-elle ainsi, par cette nuit profonde, à la lueur des pâles flambeaux, d'un pas si ferme et si solennel? Cette femme, c'était la Cassandre d'Homère et de Virgile, un des types les plus complets que la poésie antique ait inventés. — Que de courage! que de patience! que de malheurs!

Voilà tout ce que nous avons pu recueillir sur la prochaine exposition du Louvre, ne tenez pas compte, nous vous en prions, de ces notes fugitives, prenez-les tout au plus pour ce qu'elles sont, des ouï-dire, des souvenirs incomplets, des apparitions d'une minute, des souvenirs confus, un pêle-mêle incertain de toute sorte de noms propres et d'œuvres sans nom, dont nous ne pourrons sortir que le jour du grand jour où le Louvre sera ouvert.

Nous sommes assez heureux pour pouvoir donner dès aujourd'hui deux dessins des plus jolis paysages de l'exposition.

UNE VUE PRISE A ALMALE.

Peinte par M. LEGENTIL.

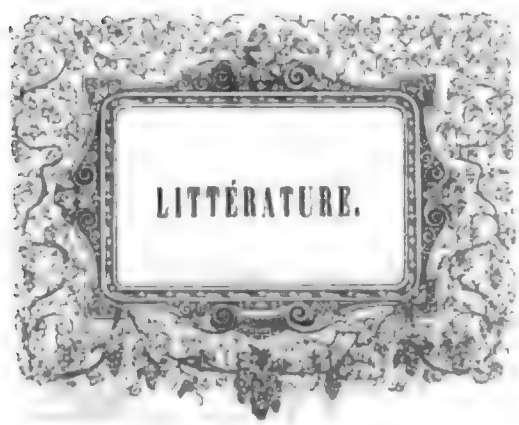
UN PASTEL.

Par M. FLERS.

P. S. Nous apprenons à l'instant même un nouveau refus que jamais nous n'eussions cru possible. Cet artiste, si plein de conscience et de talent, si sévère à lui-même,

Digitized by Google

si consciencieux travailleur, dont nous vous annoncions avec tant de joie l'œuvre nouvelle, l'œuvre de tout une année, *la mort de Messaline*, eh bien! le jury, ou plutôt la commission militaire séant au Louvre, a refusé le tableau de Boulanger! Voilà donc l'œuvre d'une année tout entière réduite à rien. Voilà un grand esprit tout-à-fait découragé, voilà à quoi cela vous mène, pauvres amoureux de la forme et de la couleur, d'être jugés par des architectes, par des musiciens et par des graveurs. Parmi les refusés on nomme encore M. Baron et surtout le sculpteur Préau ; mais celui-là, c'est son lot de chaque année. Entre lui et le jury, c'est un duel à mort : plus il compose de statues et plus on lui en refuse, et certes il sera bien étonné le jour où il apprendra qu'on lui a accordé enfin la faveur de six pieds cubes dans cette affreuse cave où se morfondent les Vénus, les Hercules, les Fleuves, les Zéphirs, les Apollons et les Amours.



LETTRE A STÉPHEN.

Voilà encore, mon ami, un charmant voyage que je fais sans changer de place. Quand vous êtes en bateau, il semble que le bateau est immobile et que les deux rives fuient de chaque côté en déroulant à vos yeux leurs rivages, leurs peupliers, et leurs saules, et leurs fleurs diverses, et les maisons qui les bordent : c'est une chose qu'on a remarquée cent fois ; mais les gens sont si décidés à ne voir que ce qu'ils ont lu, que je n'ai jamais vu consigné nulle part que si les bords du rivage paraissent marcher en sens inverse du bateau, cette illusion ne s'étend qu'à une certaine distance, et que s'il se trouve plus près de l'horizon d'autres arbres et d'autres bâtiments, ceux-ci semblent au contraire suivre le sens du bateau, et que ces deux lignes d'arbres et de maisons se croisent d'une marche simultanée en sens opposé.

Il me semble être le jouet d'une illusion semblable à celle qu'on éprouve en voiture et en bateau ; lorsque je vois les fleurs paraître chacune à leur tour autour de moi, je crois presque voyager. Il paraîtrait en effet que l'on change de place, tant l'on voit changer de décors et d'acteurs la scène, quelque petite et resserrée qu'il me plaise de la choisir. Il n'y a pas un acteur qui paraisse avant son tour ; ils semblent sortir chacun de la terre ou de leur enveloppe à un signal ou plutôt à une réplique donnée. Asseyez-vous et voyagez :

Le vent aigre de l'hiver a balayé les feuilles ; les troncs et les branches dépouillés des arbres offrent des couleurs variées ; le bois du *cornouiller* est d'un rouge éclatant, celui du frêne doré est jaune, les branches du *genêt d'Espagne* sont du vert de l'émeraude, le tronc du *bouleau* est blanc, les branches qui ont poussé sur les *tilleuls* pendant l'été, sont d'un rouge violet ; il y a un *framboisier* que les jardiniers appellent à bois bleu, et qui est d'un violet splendide ; quelques *érables* ont leurs branches vertes ; le *noyer d'Amérique* est noir. Mais les mousses végètent et fleurissent, et au pied d'un arbre, la *rose de Noël*, *l'ellébore noir* épanouit ses fleurs semblables à des roses simples, blanches ou rose pâle ; le *tussilage* odorant, *l'héliotrope d'hiver* étale du sein d'un large feuillage ses houppes grises et roses qui répandent au loin une suave odeur de vanille.

Mais décembre est fini, ces deux acteurs disparaissent au premier signal que donnent les gelées ; voici janvier qui couvre la terre de neige, la gelée fend les arbres, c'est une scène nouvelle ; le rouge-gorge s'approche des maisons en voltigeant, le calycanthe du Japon ouvre sur celles de ses branches nues qui sortent de la neige de petites fleurs pâles, jaunes et violettes, qui exhalent un doux parfum qui rappelle à la fois l'odeur du jasmin et celle de la jacynthe ; c'est un long monologue, c'est la seule fleur qui s'épanouisse en plein air pendant les grands froids ; bientôt ses fleurs se dessèchent et tombent, ses branches grises restent nues ; les feuilles ne se montreront qu'au printemps qui va paraître avec le mois de février. Les *coudriers* laissent pendre leurs longs chatons jaunes et ouvrent leurs petits pinceaux carmin ; le *daphné lauréole* dont je vous parlais tout-à-l'heure, est bientôt suivi d'un autre *daphné* qu'on appelle *bois gentil*, et qui a des fleurs pareilles aux siennes, mais lilas rose ou bleuâtre ; *l'hépatique* ouvre ses petites roses doubles, roses ou bleu foncé ; c'est une sorte de premier acte, une exposition où les personnages se sont présentés presque un à un, ou au plus deux à deux.

Mais en mars les arbres à fruits étalent leur riche parure ; l'amandier se couvre de fleurs blanches rosées, l'abricotier de fleurs blanches, le pêcher de fleurs roses ; auprès de l'eau, le *pas-d'âne* ouvre ses houppes dorées ; les *primevères* fleurissent sur la terre et les *giroflées* jaunes sur les murs ; les *crocus* ouvrent dans le gazon, parmi les étoiles blanches des *paquerettes*, comme de petits lis, leurs corolles jaunes, violettes ou rayées de violet et de blanc ; quelques violettes fleurissent sous les feuilles sèches tombées des arbres à l'automne ; puis tout cela disparaît comme d'un coup de baguette.

La *jacinthe* ouvre ses épis bleus, bleu-violet, roses, blancs ou jaunâtres, et toutes les fleurs qui l'ont précédée reconnaissent ce signal et disparaissent ; leur rôle est joué, elles reviendront l'année prochaine à une autre représentation.

Regardez-les bien, admirez leurs formes variées, leurs

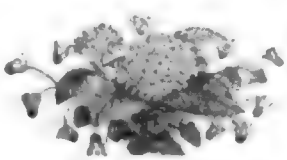
Digitized by Google

couleurs fraîches ou éclatantes, respirez leurs parfums divers, vous ne les verrez peut-être plus ; vous avez tout au plus à voir vingt ou trente représentations semblables.

Mais vous les voyez partir sans regret, elles sont remplacées par tant d'autres ! En effet, les fleurs seront bientôt si nombreuses, qu'il devient impossible de les compter ; tout fleurit ou semble fleurir, arbres, herbes, papillons, mais chacun à son jour, chacun à son heure, aucun ne devance, aucune ne dépasse le moment prescrit. Le printemps et l'été s'écoulent, la foule s'éclaircit ; les *reines marguerites*, la vraie fleur de l'automne, sont remplacées par les *dahlias*, les *dahlias* par les *asters*, les *asters* se fanent à l'apparition des *chrysanthèmes* de l'Inde. Il y a une variété de *chrysantheme*, à petites fleurs jaunes, qui paraît la dernière de toutes et ferme la marche. Et avec chaque feuille, chaque fleur, naissent et meurent les insectes qui les habitent et qui s'en nourrissent et aussi ceux qui mangent ceux-là ; les fleurs sèment leurs graines, qui sont des œufs ; les insectes pondent leurs œufs, qui sont des graines ; après quoi refleurissent les ellébores et les tussilages et éclosent les insectes auxquels ces plantes appartiennent. Une fleur qui naît ou qui meurt, c'est un monde avec ses habitants.

Mais si vous ne voulez pas attendre toute l'année, ou si votre mémoire vous sert mal, restez là seulement une journée, voyez comme tout passe devant vous, voyez comme tout voyage pour vous montrer des objets nouveaux.

ALPHONSE KARR.



LA SAINTE-CHAPELLE.

Les travaux qui s'exécutent en ce moment au Palais-de-Justice ont vivement excité l'attention des artistes, des antiquaires et de tous ceux qui s'intéressent à l'embellissement de la capitale. Déjà plusieurs journaux ont annoncé que par suite de ces travaux, la Sainte-Chapelle allait être compromise, et la Commission des monuments historiques a adressé à M. le ministre de l'intérieur une réclamation que le *Journal des Débats* a publiée, pour protester contre un projet qui semble, sinon adopté, du moins approuvé par le Conseil municipal.

La Revue des beaux-arts ne pouvait demeurer étrangère à l'examen d'une question aussi grave, et c'était un devoir pour nous de recueillir tous les renseignements et de faire part à nos lecteurs des réflexions qu'ils nous peuvent suggérer.

Avant tout, nous rappellerons en deux mots la situation actuelle de la Sainte-Chapelle. Au nord, ses contre-forts touchent au bâtiment qui forme l'aile gauche de la façade du Palais-de-Justice : à l'ouest elle communique à ce même bâtiment par une espèce de galerie construite au-dessus du porche de la chapelle basse. L'ancienne Cour des Comptes, placée du même côté, permet à peine au spectateur d'apercevoir la façade de la chapelle. A l'est, entre son chevet et le bâtiment parallèle à la rue de la Barillerie, il n'y a qu'un passage encore plus étroit. Ce n'est que la façade sud de la Sainte-Chapelle que le spectateur peut examiner à distance convenable, dans la cour de la Sainte-Chapelle. Cette cour autrefois s'étendait jusqu'aux maisons qui bordent le quai des Orfèvres.

Lorsqu'il fut question d'agrandir le Palais-de-Justice on imposa à l'architecte, comme l'une des conditions principales de son programme, *la conservation* de la Sainte-Chapelle. Ce mot de conservation signifiait-il seulement qu'on ne la détruirait point ? Non sans doute, personne n'avait l'idée de pareil acte de vandalisme, mais on voulait que les dispositions nouvelles du Palais-de-Justice tendissent au dégagement de la Sainte-Chapelle, la fissent paraître sous l'aspect le plus favorable à son architecture. Tel est, personne n'en doutera, le sens du mot *conserver* pour un artiste.

Depuis longtemps les membres des Cours avaient demandé que la Sainte-Chapelle fût rendue au culte et affectée aux cérémonies religieuses auxquelles ils assistent en corps ; le gouvernement avait accueilli ce vœu avec empressement ; il avait prescrit les réparations nécessaires ; il y avait alloué une somme d'environ 500,000 fr. M. Duban, spécialement chargé de ce travail, avait encore reçu du Ministre de l'Intérieur la mission de rechercher les traces de l'ancienne décoration, et d'étudier les moyens de la rétablir. Le talent de l'architecte, le résultat heureux de ses recherches, ne permettaient pas de douter que la pensée du Ministre ne se réalisât de la manière la plus exacte et la plus complète.

On voit que l'administration apprécie l'importance de la Sainte-Chapelle, et qu'elle n'hésite point à souscrire des sacrifices considérables pour lui rendre son ancienne magnificence.

En même temps que le Ministre de l'intérieur s'occupait de faire restaurer cet édifice avec tous les soins convenables, M. Huyot présentait son projet pour l'agrandissement du Palais-de-Justice.

Ce fut en 1838, je crois, que le premier examen de ce projet eut lieu dans le conseil des bâtiments civils, où avaient été appelés MM. le préfet de la Seine, le préfet de police, les présidents des Cours et les procureurs généraux. Si nous sommes bien informés, plusieurs membres du conseil demandèrent dès lors que les constructions nouvelles s'étendissent jusqu'au quai, et qu'à cet effet on fît l'acquisition d'une île de maisons située à l'angle du quai des Orfèvres et de la rue de la Barillerie. Il en résultait, pour la Sainte-Chapelle, l'agrandissement de la cour de la Sainte-Chapelle ; pour le Palais-de-Justice, plus d'espace ; pour la Préfecture de police, en particulier, une sécurité plus grande ; enfin, sous le rapport de l'art, il est inutile de remarquer les avantages obtenus par ce développement du projet. Depuis la rue de Harlay jusqu'à la rue de la Barillerie, c'était une ligne d'architecture qui devait produire un effet grandiose.

M. le préfet de la Seine, au nom de l'administration municipale, sans nier les avantages de cette proposition, objecta, dit-on, la dépense des acquisitions demandées, il croyait qu'elles pouvaient être ajournées. Tant de travaux étaient nécessaires en attendant, qu'on pouvait réserver cette partie du projet. Le conseil n'en fit point une condition, et le projet de M. Huyot fut adopté après un certain nombre d'amendements.

La mort de M. Huyot, survenue avant qu'il eût fait les modifications demandées, fit remettre à M. Duc la direction des travaux du Palais-de-Justice. Nous ignorons quels changements cet architecte a faits au projet de M. Huyot; on nous assure que jusqu'à présent il n'en a communiqué aucun au conseil des bâtiments civils, et son intervention ne s'est manifestée que par la démolition de quelques maisons donnant sur la cour de la Sainte-Chapelle, et par des travaux d'appropriation dans le bâtiment de la Cour des Comptes. M. Duc passe pour un homme de talent; il a dû travailler d'après les idées de M. Huyot et d'après les siennes : d'où vient donc que l'on ne sache pas encore à quoi s'en tenir sur l'ensemble des constructions qu'il doit diriger ?

Mais, en ce qui concerne la Sainte-Chapelle, on a déjà des indices alarmants de la manière dont on entend la traiter. Loin de réserver la question de l'acquisition des terrains à l'angle de la rue de la Barillerie et du quai des Orfèvres, on paraît vouloir la trancher tout d'abord. L'administration municipale vient de décider l'ouverture d'une rue parallèle au quai. Entre cette rue et la cour de la Sainte-Chapelle doivent s'élever, à une hauteur considérable, les bâtiments affectés aux tribunaux de police correctionnelle et à la préfecture de police. On bâtit donc dans la cour de la Sainte-Chapelle; on la réduit d'un tiers; on obstrue le seul côté par où la Sainte-Chapelle était encore dégagée.

Ce n'est pas tout : on veut augmenter la largeur du bâtiment qui donne sur la rue de la Barillerie; c'est encore réduire la cour de la Sainte-Chapelle, empiéter sur le passage déjà si étroit, qui sépare ce bâtiment du chevet de la Sainte-Chapelle.

Enfin, l'on parle d'une galerie, ou de je ne sais quelle construction, qui viendrait s'appuyer à l'Ouest sur la Sainte-Chapelle.

Ainsi, de tous les côtés, le monument de Saint-Louis serait resserré, disons mieux, emprisonné, privé d'air, de lumière, de moyens d'écoulement pour les eaux. La cour de la Sainte-Chapelle deviendrait une espèce de puits; les bâtiments qui l'enfermeraient au Sud se développeraient sur une rue étroite, ou plutôt sur une impasse, ayant pour vis-à-vis des cabarets et les plus sales maisons de l'île.

Nous laissons de côté tout ce qu'il y a de mesquin, de ridicule et d'inconvenant dans un tel projet; nous n'avons à nous occuper ici que du préjudice qu'il porte à l'un des plus beaux monuments du moyen âge. Quoi ! ce serait au moment où l'on fait de grandes dépenses pour restaurer la Sainte-Chapelle, qu'on l'enfermerait ainsi par des constructions nouvelles! Le ministre qui a compris qu'un monument aussi original devait recouvrer son antique splendeur, ce même ministre détruirait d'une main ce qu'il restaure de l'autre! nous ne pouvons le croire. Pareille pensée ne peut être discutée sérieusement.

D'après les rapports qui nous sont communiqués par des personnes bien informées, c'est de l'administration municipale que viennent toutes les difficultés. La question d'économie est mise en avant; on sait quelle est toute-puissante aujourd'hui. De la part d'un bourgeois de Paris qui se fait bâtir une maison, l'on conçoit de l'hésitation à faire un sacrifice qui momentanément lui imposera quelque gêne. L'avantage qu'il retirerait de son sacrifice n'intéresse que lui seul; sa jouissance n'a que la durée de sa vie. L'administration municipale au contraire doit se préoccuper de l'avenir. Elle ne travaille pas pour elle-même, mais pour un être immortel, qui est la ville de Paris. Les considérations d'économie sont bien faibles lorsqu'il s'agit de convenance, de dignité, de grandeur, de respect pour les souvenirs du passé. Si l'on exécutait le projet contre lequel nous réclamons, dans quelques années d'ici qui penserait à l'économie obtenue par l'administration municipale? Mais tant que durerait la Sainte-Chapelle, tant que dureraient les constructions mesquines du Palais-de-Justice, on dirait que la capitale de la France a été administrée, en une certaine année, par des hommes qui ne comprenaient point leur grande mission.

LES BURGRAVES,

Trilogie par M. Victor HUGO.

Première représentation.

Une grande douleur, pour tous ceux qui savent combien est rare la faculté poétique, c'est de la voir se perdre en bizarres caprices, se dépenser au service de systèmes éphémères, de théories inconstantes et mal digérées. Ce

Digitized by Google

mauvais emploi d'une des grandes forces humaines, a pour résultats ordinaires des œuvres plus tristes encore à contempler que ne sauraient l'être les conceptions de la médiocrité la plus déplorable. Il en est de ces dernières comme d'une femme douée de peu d'attraits, mais qui n'offense point le regard par un vain déploiement de luxe. La laideur simple et nue, naturelle et modeste, n'a rien qui nous choque ou blesse en nous le sentiment de l'harmonie ; mais, lorsqu'autour d'elle chatoie la soie aux brillants reflets, lorsqu'à son front les diamants scintillent, lorsque les fleurs les plus aimées ornent sa tête sans noblesse, ses cheveux durement nuancés, son buste difforme, le contraste qu'elle nous offre a quelque chose d'irritant et d'amer. On lui en veut de cette lutte inutile, de cet assemblage déplacé. On regrette un gaspillage sans résultats. On serait tenté de punir l'imprudente qui, loin de s'embellir ainsi, flétrit, en pure perte, mille précieuses parures. Une fois dans cette disposition d'esprit, l'or ne brille plus, les fleurs semblent fanées, les diamants restent sans clartés et ternis ; tout cela n'est que toile gommée, fils d'archal, clinquant et strass, sans valeur et sans prestige.

Cette triste impression, ce découragement, nous les avons rapportés du Théâtre-Français, le jour où s'est produit pour la première fois aux regards du public le nouveau drame de M. Victor Hugo ; et, depuis ce jour, nous avons, de tous côtés, entendu l'écho de notre pensée retentir autour de nous. Aussi pouvons-nous, pleinement rassurés, essayer de nous en rendre un compte exact.

Il est mal aisé de deviner le point de vue dominant auquel s'est placé M. Hugo en écrivant *les Burgraves*. Il a généralement pour habitude de mêler dans ses drames un lambeau d'histoire, tant bien que mal étudiée et comprise, à une espèce de mythe social dont il garde souvent seul l'intelligence secrète. Mais d'ordinaire, ce dernier élément prévaut sur l'autre. L'histoire ne fournit guère au drame que les décors, les costumes et quelques-uns de ces menus détails, à l'exactitude desquels le poète accorde si volontiers une importance exagérée : la litière de Richelieu, par exemple, ou le blazon d'Angelo (d'or, à la serre d'aigle), la liste civile de Marie de Neubourg, dans *Ruy Blas* :

> La maison de la reine. . . . . .
> Coûte par an six cent soixante quatre mille
> Soixante-six ducats. . . . . .

Ou bien (dans *Ruy Blas*, encore) la liste des impôts :

> . . . . . L'impôt de huit mille hommes,
> L'almojarifazgo, le sel, mille autres sommes,
> Le quint du cent de l'or, de l'ambre et du jayet, etc.

Lorsque ces enfantillages d'érudition n'ont que la seconde place, et laissent la fable se dérouler sans trop d'encombre, on les subit sans les écouter, sans y prendre goût, comme remplissage indifférent. Mais dans la trilogie récente, réclamant tout-à-coup une importance inusitée, l'histoire prétend avoir le pas. Elle se prélasse en tableaux nombreux, en tirades incessantes. Le drame au contraire s'efface et se fait petit : si bien qu'on se demande à quoi la critique doit se prendre, et si, pour juger l'incroyable légende inventée par M. Hugo, il ne faut pas recourir aux annales de l'Empire, plutôt qu'à une poétique quelconque.

L'auteur des *Burgraves* ne gagnerait rien à une pareille enquête. Historiquement parlant, son drame nous semble aussi faux que sa fable est inacceptable, si on l'analyse à titre de conception purement dramatique. Non que nous attachions trop d'importance à la résurrection apocryphe de l'empereur Barberousse. La légende et la ballade autorisaient jusqu'à un certain point cette dérogation à la vérité des faits (1). Mais à l'époque où on nous transporte, il est au moins bizarre de nous montrer en Allemagne la féodalité presque détruite, et n'ayant d'asile que dans un seul burg : l'empire, toutefois, inclinant à sa ruine, et ne pouvant se reconstituer que par les mains de ce vieux monarque ressuscité ; les vertus de l'âge chevaleresque, la bravoure, la loyauté, l'hospitalité antiques, remplacées déjà par les vices raffinés de la civilisation.

En 1210, — telle est à peu près la date qu'on doit assigner aux *Burgraves*. — la grande guerre entre l'empire et la papauté absorbait tous les intérêts secondaires. Il y avait bien les dissensions civiles des Welfs et des Weiblingen, les querelles entre la maison de Bavière et la maison de Hohenstauffen ; mais la grande affaire de Frédéric Barberousse, et après lui de Henri VI, et du fils de ce dernier, Frédéric II, fut la lutte gigantesque de l'Allemagne contre l'Italie. Le symbole historique de cette époque, si on tentait de l'introduire à la scène, serait donc une action quelconque où, l'intérêt Guelfe et l'intérêt Gibelin étant mis aux prises, on verrait le pape excommunier l'empereur, les haines des factions déchirer chaque ville d'Italie, les croisades forcées de Frédéric, l'ex-pupille d'Innocent III s'alliant aux Sarrazins contre le souverain pontife, et les mœurs orientales réagissant sur celles du Nord.

Dans ce drame que nous indiquons, il ne faudrait pas accorder un rôle trop important à l'aristocratie allemande. Grafs, Margraffs et Burgraffs, domptés par Henri le Saint et par Conrad le Salique, ne remuèrent point ou remuèrent peu sous Barberousse. La preuve, c'est qu'il consacra librement la meilleure partie de son règne à battre en brèche la puissance du pape, et à saper, en Italie, les libertés municipales. Les républiques et Rome soutinrent le choc. A la tête de la ligue, Vérone remplaça Milan. Alexandre III, le pape des Italiens, foudroya Victor, le pape de l'empereur. La grande bataille de Legnano, la diète de Constance, terminèrent la défaite de ce dernier ; mais, même vaincu, il avait si peu à redouter de ses nobles, qu'il put sans crainte et sans imprudence entreprendre la croisade où il trouva la mort dans les eaux du Cydnus.

(1) Il y a sur ce sujet une délicieuse ballade de Frédéric Ruckert « Le vieux Barberousse jamais ne mourut. Il s'est mis, pour dormir, dans un château souterrain...

« Le siége de l'empereur est d'ivoire ; la table où il appuie la tête est de marbre — Sa barbe n'est pas blanche ; elle est couleur de feu. Elle a percé la table où son menton repose. — Sa tête hoche comme dans un rêve ; son œil est à demi ouvert, etc. »

Digitized by Google

Les mêmes remarques s'appliquent au temps où Frédéric II régnait (1210). Jusqu'en 1245, c'est-à-dire jusqu'à ce que le concile œcuménique de Lyon l'eût déclaré athée et l'eût excommunié, il soutint avec succès l'effort d'une guerre acharnée. Serait-ce là le fait d'un prince gêné par les turbulences d'une forte aristocratie?

Quant à la corruption des mœurs chevaleresques, que M. Victor Hugo a voulu peindre après Goëthe, il n'est pas besoin d'une grande érudition historique pour s'apercevoir qu'elle n'existait pas en 1210, au point où les *Burgraves* nous la montrent. Un simple souvenir littéraire nous suffira. Dans un pays où Goetz de Berlichingen vécut au XVIe siècle, il est bien évident qu'au XIIe la chevalerie existait encore avec toute sa naïveté, toute sa force, toute sa verdeur primitives. Goetz (1480-1562) n'aurait pas été le Dernier chevalier Allemand, si, vingt ans après la mort de Frédéric Barberousse (1190-1210), les châteaux-forts du Rhin eussent été gardés par des Burgraves aussi corrompus que Hatto, Gorlois, Lupus, et les autres héros de la trilogie nouvelle. Ici toute démonstration serait superflue. Les dates parlent plus haut que le raisonnement.

M. Victor Hugo a donc, et c'est sa coutume, méconnu, oublié les plus simples notions historiques dans sa pièce, où l'histoire joue le principal rôle, et où il affecte jusqu'à satiété l'érudition des choses inutiles. Cette pièce, envisagée comme symbole d'une époque, comme image d'un siècle, donnerait la plus fausse idée de ce siècle et de cette époque. En l'acceptant ainsi, on serait amené à confondre le rôle de Barberousse avec celui de Louis XI, ou même avec celui de Richelieu. C'est tout dire.

Chercherons-nous maintenant à cette trilogie, une portée, un sens philosophique? La déception sera plus amère encore. On a remarqué comme un des contre-sens les plus étranges de la pièce, que les vieux Burgraves, dont on oppose les mœurs patriarcales, à l'insolence, à la dureté de cœur, à la couardise de leurs jeunes successeurs, sont eux-mêmes des hommes de sang et de pillage. Le centenaire Job, à bon droit excommunié par le pape, est fratricide, au moins d'intention, et, de fait, il a un viol sur la conscience. Son fils Magnus, qui prêche si bien l'obéissance filiale, la religion du serment et les devoirs de l'hospitalité, n'en est pas moins un brigand achevé. Lorsqu'il reproche à ses enfants leurs exploits de grand chemin, ce n'est pas qu'il les blâme de ces exploits en eux-mêmes, mais seulement parce qu'au lieu de s'embusquer en personne au détour des routes, ils y envoient leurs lieutenants et leurs coupe-jarrets. Leur oisiveté, leurs plaisirs efféminés le révoltent, non leurs crimes, leurs rapines, leurs tyrannies. Si donc il y a une conclusion à tirer de cette étude, en tant qu'elle touche à la psychologie, c'est qu'on peut, confondant les notions du bien et du mal, être à la fois un scélérat et un homme vertueux : mériter en même temps le respect et la corde; être vénérable et fort bon à pendre : Quel parti la morale peut-elle tirer de cette thèse?

Allons plus loin. Admettons avec les partisans de l'art pour l'art que l'étude des passions, légitime dès qu'elle est sincère, peut se passer de but et d'intentions moralisatrices; que le poëte a suffisamment rempli son devoir quand il a exactement réfléchi les travers, les inconséquences, les maladies du cœur humain, et qu'il est utile par cela seul qu'il est vrai. Admettons tous ces axiomes, bien vieux déjà et puissamment réfutés avant nous, ce qui nous dispense de les discuter de nouveau; M. Hugo n'en restera pas moins au-dessous de sa tâche ainsi réduite. Nous l'avons trouvé historien inexact, philosophe nul; comme observateur et peintre des passions, il est encore plus fautif, s'il est possible.

La vengeance d'abord, — ensuite l'amour, le remords, et l'honneur chevaleresque, tels sont les sentiments mis en jeu dans les diverses péripéties de ce drame étrange. Pas un n'est vrai, car pas un ne donne sa mesure exacte dans ses manifestations extérieures.

Et en premier lieu, les lois du temps sont absolument méconnues dans le personnage de Guanhumara, qui personnifie la vengeance. Quelque idée que l'on se fasse d'une rancune corse, la plus longue, la plus irrémissible, la plus envenimée qui soit, il est difficile d'imaginer qu'elle ne soit en rien atténuée par le travail destructeur des années. L'outrage dont se plaint Guanhumara, le meurtre de son amant égorgé sous ses yeux, ne remontent pas à moins de soixante et dix ans. Elle le dit elle-même :

> Les hommes de cent ans en avaient alors trente.

Alors jeune et superbe, elle est presque centenaire au moment où elle parle ainsi. Elle a subi, depuis, toutes les vicissitudes d'une existence errante; esclave, elle a gémi sous le fouet de vingt maîtres; Bohémienne, elle a fait plusieurs fois le tour du monde, et l'on veut que sa soif de vengeance subsiste encore, ardente comme au jour du déshonneur; on veut, de plus, que cette passion si vive ait été contenue pendant soixante et dix ans; on veut que pour la préparer plus terrible, cette femme, dévorée de haine, ait pu s'exposer, et s'exposer autant à la perdre. Mais qui donc, connaissant l'instabilité de la vie, donnera cinquante ans de répit à son ennemi? Qui donc comptera sur les chances d'une existence presque merveilleuse? Où vit-on jamais — comme dans la pièce nouvelle de M. Hugo, — cinquante ans après un outrage, l'offensé voulant et pouvant se venger, ajourner encore à vingt ans de là, l'offenseur plus qu'octogénaire. Comment concilier tant de passion et tant de longanimité?

De tous côtés, dans le drame, des inconséquences pareilles. Un jeune franc-archer élevé dans le respect de la foi jurée, s'engage solennellement envers sa mère adoptive, et en échange d'un service important, à tuer, quel qu'il soit, l'homme qu'elle lui désignera. Elle exécute ce qu'elle a promis, et ce qu'elle a promis est de guérir la maîtresse du jeune homme. La condition est à peine remplie que ce dernier s'apprête à fuir au loin avec sa bien-aimée, sans prendre le moindre souci de la vengeance à laquelle il est désormais associé.

Plus tard, placé entre la nécessité d'assassiner un vieillard qu'il vénère ou de voir expirer sa maîtresse à ses yeux, le même personnage est sur le point de s'arrêter à ce dernier parti; que dis-je, il s'y décide; et s'il change d'avis, c'est que le vieillard en question se dénonce à

Digitized by Google

lui comme ayant, il y a soixante-dix ans, commis un crime abominable. Qu'importe ce crime, depuis longtemps expié, à un homme dont la reconnaissance arrêtait le bras tout-à-l'heure, quand il s'agissait de sauver ou de perdre ce qu'il a de plus cher au monde?

Chacun des personnages se dément ainsi, tour-à-tour. L'Empereur Barberousse, qui nous est donné comme la plus forte tête de l'empire, vient se mettre à la discrétion de ses ennemis les plus acharnés, dans une vraie tanière de loups, sans autre cuirasse qu'un manteau de mendiant; encore s'empresse-t-il de le rejeter à la première occasion qui s'offre, et saisissant une épée (Barberousse a quatre-vingt-douze ans), il appelle au combat un de ses hôtes. Ne mérite-t-il pas bien l'apostrophe insolente de Magnus :

Oui, rien qu'à ta sottise on t'aurait reconnu.

Et quel respect veut-on nous donner pour un pareil fou?

Mais que dire surtout du vieux Job le Maudit, cet éternel antagoniste des empereurs, quand nous le voyons, pris à l'improviste, s'agenouiller devant son plus mortel ennemi, lui livrer ses enfants, ses vassaux, sa seigneurie, et, comme s'il n'avait pas assez de tant d'humiliations, se passer lui-même au cou le carcan des esclaves; le tout, dans l'intérêt abstrait de la monarchie allemande?

C'est assez insister sur ce point. Nous avons voulu faire au drame de M. Victor Hugo les honneurs d'une discussion sérieuse, et pour cela, il nous a fallu l'élever à une hauteur qu'il n'a pas, lorsqu'au lieu de l'analyser en détail, on le juge dans son ensemble, comme fable, comme récit scénique.

Ici, toute vraisemblance disparaît; toute raison, toute logique manquent; le fil qu'on veut saisir se rompt à chaque instant; le fantôme qu'on veut étreindre n'offre aucune prise, aucune substance à la main étonnée. Sous des centaines et des centaines de vers retentissants, voici ce qu'on finit par découvrir :

Deux frères, Fausto et Donato, aimaient la même femme, une Corse, nommée Ginevra; Donato fut préféré. Fausto, furieux et jaloux, surprit les amants, perça son frère d'un coup d'épée et le jeta dans le Rhin. Ginevra, réduite à la condition d'esclave, fut vendue à plusieurs maîtres, s'échappa de chez l'un d'eux, et vagua dans les trois parties du monde alors connu. Chemin faisant, et après cinquante années, elle trouva moyen de dérober à Fausto, devenu burgrave de l'empire, un enfant, le dernier de sa vieillesse. Elle l'éleva précieusement au lieu de le tuer; et ceci, remarquez-le, sans songer qu'il pût un jour servir à sa vengeance.

Mais un jour elle se retrouva, vieillie et méconnaissable, dans le château de son ennemi, avec Otbert, l'enfant volé, devenu franc-archer. Ce jeune homme s'éprit de la nièce du vieux burgrave. Elle se mourait d'une lente consomption. Ginevra, maintenant appelée Guanhumara, pouvait la sauver à l'aide d'un philtre. De là, entre elle et son fils adoptif, ce pacte dont nous avons déjà parlé. Régina est guérie; Otbert a promis de servir Guanhumara dans sa vengeance. L'idée de faire tuer le père par le fils est enfin venue à cette femme.

Une nuit, en effet, elle pénètre dans une tour solitaire, où le vieux burgrave était enfermé, seul avec ses remords. Après s'être fait reconnaître, elle lui annonce qu'il va périr de la main d'Otbert, de ce fils perdu depuis vingt ans. Le centenaire accepte avec résignation ce châtiment du fratricide, pourvu qu'Otbert, après l'horrible crime qu'il va commettre sans le savoir, continue à ignorer le secret de sa naissance. Ce traité se conclut, et Guanhumara se cache pour se repaître à l'aise du dénouement horrible qu'elle a préparé.

Otbert, cependant, dont elle a exalté les sens et fortifié le courage par des boissons enivrantes, arrive décidé à payer sa dette de sang. Il sait d'ailleurs que sa maîtresse, plongée par un second philtre dans un sommeil dont Guanhumara peut seule la tirer, doit périr s'il hésite; et il va frapper, lorsqu'il reconnaît le Maudit. Ici une scène véritablement inouïe, où la victime sollicite en pleurant de l'assassin qu'elle bénit, un coup de poignard qui va le rendre parricide, tandis que l'amant éperdu sacrifie héroïquement sa maîtresse à ce vieillard dans lequel il a le bon esprit de deviner un père. Nous avons déjà remarqué l'insuffisance du motif qui le décide à frapper lorsque Job, pour l'y décider, lui fait l'aveu du crime qu'il croit avoir commis jadis : mais nous n'avons pas signalé cette autre invraisemblance, plus forte encore, qui tranche par une brusque péripétie ce nœud si péniblement formé. Donato, sauvé miraculeusement, et qui s'est non moins miraculeusement dissimulé jusqu'alors, reparaît en personne pour attester l'innocence du Maudit, que, grâce à Dieu, cette résurrection soustrait à la vengeance de Guanhumara. Celle-ci s'empoisonne, sans qu'on puisse savoir pourquoi et sans autre raison qu'un serment illusoire. Elle avait juré qu'un cercueil, apporté dans le souterrain où ces choses se passent, n'en sortirait pas sans cadavre. Le Maudit et Régina lui manquant à la fois, elle se punit de n'avoir pas prévu que Donato pourrait reparaître. Ce *casuisme* puéril couronne dignement une œuvre qui par la vulgarité de ses éléments dramatiques, par le choix des moyens, l'absurdité des combinaisons, s'assimile aux travaux les moins populaires de M. Joseph Bouchardy.

En dehors, à côté de cette action, se trouve l'épisode historique qui encombre de ses détails oiseux les deux premières *journées* du drame. Cet épisode est le retour de l'empereur Barberousse (autrefois Donato), qui reparaît après qu'on l'a cru mort depuis vingt ans, et s'introduit, (inconcevable folie), dans le château des burgraves. Il se fait reconnaître d'eux, sans aucune sorte de raison, et va périr sous leurs coups, lorsqu'il plaît au vieux Job de se déclarer, nous l'avons dit, son très humble esclave. Le respect dû à l'aïeul l'emporte sur tout autre sentiment dans le cœur de ces chevaliers si farouches, si corrompus, et, sur l'ordre de l'empereur, ils se rendent bénévolement en prison, d'où rien ne nous apprend qu'ils soient jamais sortis.

Avec de tels éléments, il était impossible de construire une pièce supportable, et le talent de M. Hugo ne suffisait pas, tout incontestable qu'est ce talent, à sauver, par

des beautés dithyrambiques, son œuvre vouée à l'ennui. Lui-même l'a senti, et jamais peut-être il n'a mis autant de soin à parer sa poésie de ces brillantes antithèses, de ce coloris puissant qui naguère, au temps de leur nouveauté, lui avaient fait de si fanatiques partisans. Par malheur, il en est de ces ressources, purement plastiques, comme des escamotages adroits que se permettent les peintres de second ordre. Tout ce qui est manière, procédé, *ficelle*, s'use à la longue. La vérité seule peut durer, surtout au théâtre, où le spectateur ne vient pas chercher de la rhétorique, mais des émotions et des enseignements.

M. Hugo, d'ailleurs, a donné tort à sa poésie par la surabondance avec laquelle il en a laissé déborder les flots. La pièce n'est qu'une succession de longs soliloques; chaque personnage s'emparant à son tour de la parole pour faire briller son éloquence pendant dix minutes ou un quart d'heure, tout au moins. Le premier éblouissement passé, le premier prestige évanoui, on prend ces redondances en peur et en ennui, comme ces insupportables bavards dont la conversation est un supplice, et qui peuvent dire impunément, sans que personne les admire ou les réfute, les plus belles choses ou les plus grandes niaiseries du monde.

En somme, c'est là un échec, un échec comme *Marie Tudor*, un échec plus rude qu'*Angelo*. Quelques beaux vers, çà et là semés, ne prévaudront pas contre l'irrésistible langueur dont le spectateur est saisi en les attendant. Nous n'avons jamais vu, à pareille épreuve, se révéler tant d'impatiences et de mécontentements. La *bonne jeunesse* elle-même, les prétoriens du parterre, les disciples dont les loges étaient peuplées, glacés dans leur enthousiasme, et paralysés dans leurs sympathies, ne protégeaient qu'imparfaitement l'œuvre nouvelle. Que deviendra-t-elle devant le public indifférent et railleur?

Beauvallet et Geffroy (Job et Otbert) ont fait de leur mieux, et nous en disons autant de Ligier (Barberousse), sur les épaules duquel pèsent les monologues les plus énormes. Quant à Mme Mélingue, elle a justifié, sinon les procédés cavaliers de M. Hugo envers Mlle Maxime, du moins la décision qui appelle une héroïne de l'Ambigu à prendre rang parmi les sociétaires du Théâtre-Français.

O. N.

Arrivée de l'empereur Frédéric Barberousse.

MUSIQUE.

LES ITALIENS ET ROUCONI.

La saison des Italiens avance à grands pas vers sa fin. Rien ne trahit les approches du printemps comme ces représentations extraordinaires qui se succèdent coup sur coup: chaque lundi voit un bénéfice. L'autre semaine c'était la Grisi qui faisait, avec *Otello*, les honneurs de la soirée en belle et vaillante Desdemona qu'elle est. Cette semaine, Mario nous a donné *don Pasquale* et le troisième acte du chef-d'œuvre de Rossini, où le jeune ténor vient de conquérir de nouveaux droits à la faveur du public élégant qui l'a désormais adopté. Mario est un Maure fort poli et tout-à-fait civilisé. Si Kean exagérait par moment sa rudesse du personnage, si le fougueux et sublime tragédien de *Covent-Garden* et de *Drury-Lane* affectait d'apporter dans la création de Shakspeare les élans sauvages, l'énergie brutale et les cheveux crépus de l'Éthiopien hideux que sa jalousie finit par rendre stupide, on peut reprocher à Mario de trop donner dans le parti

Digitized by Google

contraire. Il y a du Pâris et du Léandre dans sa manière de jouer Otello, et l'imagination n'a certes plus grand effort à faire pour comprendre comment l'Hélène vénitienne s'est éprise d'un pareil noir, qui ne diffère guère du dandy le plus blanc que par la légère teinte de bistre dont il se cuivre le visage. Gentilhomme vénitien au premier acte, à la façon de Talma, Africain pur sang au second, Mario change de costume à chaque scène; c'est un luxe de cachemires et de turbans dont rien n'approche, un appareil de sabres damasquinés, de burnous et de kandjiars à confondre de stupeur dans sa stalle le dilettante habitué depuis dix ans à cette admirable casaque rouge et aux classiques pantalons verts qui composaient l'accoutrement forain de Rubini dans ce rôle. Au bon temps d'Elleviou, dans l'âge d'or des bottes à revers et des aigrettes de diamants, un pareil déploiement d'armes et d'étoffes eût fait à coup sûr la fortune d'un chanteur. Heureusement Mario se recommande par des titres plus sérieux, et si sa voix, plus vibrante qu'agile, ne se prête pas volontiers aux vocalisations dont abonde la cavatine d'entrée, elle prend, nous pouvons le dire, une belle et glorieuse revanche dans le magnifique andante du duo avec Iago au second acte, où le jeune ténor sait trouver, même après Rubini, des accents pathétiques d'un rare effet. La représentation de Mario est jusqu'ici le plus brillant bénéfice que les bouffes aient donné cet hiver. Au moins cette fois les loges étaient remplies, et l'on n'y voyait pas de ces figures de l'autre monde, qu'on rencontre trop souvent les jours où vaquent les abonnements accoutumés; car, il faut bien en convenir, il n'y a qu'un public pour les *Italiens*, public élégant, difficile, qui se connaît, qui aime à se retrouver, à se coudoyer, à se rendre visite de loge à loge, et qui a fini par faire de cette jolie salle, toute d'or et de lumière, un lieu de réunion où le spectacle et la musique ne sont plus qu'un charmant accessoire. En dehors de ce public, le vrai, l'unique maître du logis, point de salut, et ce qui peut advenir de plus heureux à une représentation extraordinaire du lundi, c'est de ressembler à la plus ordinaire des représentations de la semaine. La soirée de Mario avait cet avantage, et l'enthousiasme des spectateurs, chaque fois qu'il a voulu se faire jour, s'est tout simplement traduit par des bravos sans appeler à son aide toutes ces ridicules démonstrations auxquelles on avait pu assister aux bénéfices précédents. Nous avouons, pour notre part, avoir fort peu goûté l'à-propos de cette couronne monstrueuse jetée à M. Lablache et qui risquait de l'assommer du coup. Quant aux deux colombes décochées à la Grisi le soir de la première représentation d'*Otello*, et venant s'abattre chastement aux pieds de la belle Desdemona éplorée et toute frémissante encore des chants du *Saule*, quelle que fût l'allusion pure et délicate contenue dans ce pudique et doux envoi, nous eussions volontiers préféré aux blanches messagères de Paphos les sublimes accents de la fille d'Elmiro en butte à la rage du Maure, et cette magnifique scène du dénouement, si déchirante et si tragique, dont l'hilarité de la salle, provoquée par la malencontreuse boutade, a rendu l'exécution impossible. Cependant, en dehors de ces ovations faméliques, si complaisamment décernées par d'honnêtes amis à toute épreuve, on trouve généralement que l'enthousiasme du public à l'égard des chanteurs italiens a beaucoup diminué cette année. Déjà, l'hiver dernier, il s'en fallait que l'empressement fût tel que nous l'avions tous vu, sinon aux temps éternellement mémorables de la Malibran et de la Sontag, du moins aux premiers temps de la troupe actuelle, qui n'a pas moins fourni d'une carrière de dix ans; terrible chiffre lorsqu'il s'agit de voix! L'administration fera bien d'y songer, et le plus tôt possible, aujourd'hui ou demain, car à la saison prochaine peut-être qu'il serait trop tard. En dix ans, une voix, si robuste qu'en soit le métal, une voix s'altère et s'ébrèche, et, resterait-elle invariablement dans sa fraîcheur et sa beauté premières, on doit finir par se lasser de l'entendre. Rubini a compris à merveille la situation. Quoi qu'on en ait dit, il y a deux ans, il a quitté notre scène à propos, et les mêmes qui gémissaient de sa retraite à cette époque la lui conseilleraient de toutes leurs forces aujourd'hui. Qu'on cesse de répéter qu'il n'y a point de combinaison possible en dehors de ce que nous avons. Cette quiétude béate où l'administration s'endort sur la foi d'antécédents glorieux sans doute, mais que le temps en partie a déjà périmés, aura pour résultat, si l'on n'y prend garde, d'engendrer la routine. En Italie, de grands chanteurs se forment, pour qui, depuis plus de cinq ans, Mercadante, Donizetti, Ricci, écrivent leurs opéras; et nous autres, nous n'en savons rien. Que M. Lablache et M. Tamburini trouvent fort commode de s'en tenir à leurs vieilles leçons et de ne pas changer une seule note à leur répertoire, rien de mieux: mais que nous soyons assez dupes pour nous laisser éternellement payer de la même monnaie, et battre bénévolement des mains chaque fois que nous voyons apparaître cette espèce de serinette organisée, qui fonctionne régulièrement, six mois à Paris et six mois à Londres, et qu'on appelle aujourd'hui la troupe des Italiens, voilà ce qui ne saurait se concevoir. On va se récrier sans doute et dire que nous traitons les chefs-d'œuvre avec bien de l'irrévérence. Personne plus que nous n'admire les grands maîtres de la scène italienne; mais aussi, qu'on y pense un peu, toujours les mêmes chefs-d'œuvre et toujours les mêmes chanteurs pour les interpréter! Qui ne sait aujourd'hui Tamburini et Lablache par cœur? Qui ne sait que la voix de l'un chevrotte au point de ne plus pouvoir procéder que par saccades, et que, dans le sublime organe de l'autre, le temps a fait d'irréparables trouées? Je ne prétends pas dire ici que tous les opéras qui se composent au-delà des Alpes sont des chefs-d'œuvre; mais encore serait-il bon de les entendre au moins une saison, ne fût-ce que pour connaître ce qui se fait au pays de Cimarosa et de Rossini, que pour apprendre au juste où en est la musique sur cette belle terre des orangers et de la mélodie. Quant aux virtuoses, Poggi, Moriani, la Trezzolini, sont des renommées européennes que personne aujourd'hui ne conteste. Milan, Naples, Rome, Vienne et Londres, toutes les capitales ont reçu la visite de ces hôtes chanteurs qui voyagent portant avec eux tout un répertoire inédit; à nous seuls

Digitized by Google

il est donné d'ignorer tout, chanteurs et répertoire, et cela par le seul fait de l'invincible résistance d'une combinaison illustre qui se sent vieillir et répugne aux modifications les plus indispensables. Qu'arrive-t-il quand une tour refuse absolument de réparer ses brèches? un beau matin elle croule en masse et rien ne subsiste de ce qu'on aurait pu sauver : ainsi il en adviendra du Théâtre Italien de Paris si l'administration n'y prend garde; qui sait, le Théâtre-Italien est peut-être destiné à périr par les éléments mêmes qui ont si fort contribué à fonder pour un temps sa gloire et sa fortune. Remarquez bien que nous ne prétendons pas qu'on doive renvoyer personne et faire, comme on dit, maison nette; à Dieu ne plaise! La Grisi et la Persiani ont encore de beaux jours à fournir, Mario commence et grandit, et Tamburini lui-même ainsi, que le vieux Lablache, peuvent rendre encore des services; mais tout en restant ce qu'on est, ne pourrait-on essayer de se régénérer, de s'infuser dans les veines quelque peu de sang nouveau, et convient-il à l'administration d'épouser les petites querelles de certains artistes au point de conspirer elle-même avec eux contre les seules chances qu'il y ait de raviver dans l'avenir un enthousiasme qui s'éteint? Voyez en effet ce qui se passe à l'endroit de Ronconi, l'un des illustres de cette jeune Italie musicale dont nous parlions tout-à-l'heure. Ronconi que Milan, Venise, Naples et Rome accueillent par des ovations triomphales, aux pieds de qui Vienne jette ses couronnes et Londres ses guinées, Ronconi se prend un beau jour du désir bien naturel chez un grand artiste de briguer les applaudissements du public de Paris et de venir faire consacrer par lui un talent de premier ordre et qui compte la jeunesse au nombre de ses avantages. Sitôt arrivé, il chante, quoi de plus simple! il chante une cavatine à l'ambassade de Naples, il en chante une autre au Luxembourg, chez Mme la duchesse Decazes, et de ce moment le voilà connu, le voilà célèbre; on l'accueille, on le fête, on le choie, les salons se le disputent à prix d'or, il n'y a plus dans le monde de musique sans lui, et les plus illustres patronages se déclarent en sa faveur. Après un tel début il semble naturellement que l'administration du Théâtre Italien n'aura rien de plus pressé que de se mettre à la disposition de Ronconi et de saisir à la volée cette occasion qui s'offre d'elle-même de signaler son zèle dans l'avenir. Pas du tout, l'administration fait la sourde oreille; au lieu d'applaudir de toutes ses forces à cette gloire naissante, elle s'en offusque; les amours-propres s'irritent, les haines s'enveniment, et bientôt il n'est pas de vexations, pas d'ennuis et de tracasseries mesquines qu'on épargne au pauvre grand chanteur assez naïf pour n'avoir compté que sur son talent, assez fou pour s'être imaginé qu'un art tel que le sien, soutenu par l'enthousiasme des salons et l'admiration de tout ce qui se connaît en musique à Paris, triompherait aisément d'une intrigue de coulisses.

Dans un moment où l'administration du Théâtre-Italien sollicite des chambres une subvention, elle fera bien de se garder de semblables abus et de se guider avec courage et fermeté contre les envahissements de l'esprit de coterie.

Ronconi représente pour nous tout un système nouveau, car il est le jeune et brillant coryphée de toute une école de chant que nous ignorons encore, de l'école moderne italienne, aux débuts de laquelle il faudra bien pourtant que nous assistions.

REVUE DES CONCERTS.

PREMIER ARTICLE.

CONCERTS DU CONSERVATOIRE.

Constatons tout d'abord que les concerts ont présenté, cette année, un intérêt vif et mérité. L'art y a eu une part plus large, plus intelligente que de coutume; il a exercé une influence salutaire sur la composition des programmes, et nous avons vu les solistes les plus éminents cesser de chercher uniquement dans le mérite de la difficulté vaincue les éléments de leurs succès. La tradition paganinienne s'efface par degrés; il se manifeste même une tendance générale, tant chez les chanteurs que chez les instrumentistes, à faire prédominer le chant large, méthodique, sévère, sur les interminables et anti-musicales vocalises de la vieille école italienne. D'un autre côté, si les artistes déjà en possession d'une juste renommée nous ont prouvé cette année qu'ils n'avaient rien perdu de leurs droits à nos suffrages, des talents nouveaux se sont produits, et quelques-uns ont un éclat et un succès qui menacent les vieilles réputations... — Il faut reconnaître en même temps que le patronage accordé à l'art musical devient chaque jour plus libéral et plus éclairé. Les salons s'ouvrent en foule, avec une bienveillance et une cordialité inépuisables, aux artistes qui ne veulent affronter la redoutable épreuve du concert public qu'avec un nom déjà connu, aux jeunes talents qui ont besoin de surmonter ce premier et souvent invincible obstacle, l'émotion, l'émotion si funeste, si mortelle pour le mérite, et presque toujours pour le véritable mérite. Les Sociétés de concerts elles-mêmes cèdent à l'entraînement général, et, malgré leur culte exclusif pour les maîtres, elles se décident enfin à prêter aux jeunes compositeurs l'appui de leur intelligent orchestre. Aussi le mouvement musical est-il immense en France, malgré les obstacles apportés à son libre développement par les imperfections et les abus mêmes de nos institutions musicales officielles.

La saison des concerts a été inaugurée, comme toujours, par les solennités de la Société du Conservatoire. Toutes les formules de l'apologie ont depuis longtemps été épuisées pour rendre justice aux grandes qualités de cet orchestre sans rival. On a tout dit sur cet ensemble ir-

Digitized by Google

réprochable, sur cette précision rigoureuse et savante, sur cette interprétation chaude, colorée, ardente, et cependant sévère et contenue de toutes les beautés de l'œuvre, sur ce sentiment profond de l'ensemble et des détails qui semble familier à chaque symphoniste. Mais si la part de l'éloge a été si large, si prodigue, celle d'une sage et impartiale critique reste encore à faire. Ainsi personne n'a encore élevé la voix, ce nous semble, pour se plaindre de l'infériorité manifeste de la partie vocale des concerts de la Société. Et cependant il est notoire, pour ne parler ici que des chœurs, qu'ils ne sont ni assez nombreux, ni suffisamment exercés. Tous ceux qui ont entendu la dernière exécution de la neuvième symphonie de Beethoven l'ont constaté avec nous. On sait que dans cette œuvre du maître, les morceaux chantés n'ont pas l'ampleur, la richesse et l'originalité du reste de la composition. Pour être entendus avec plaisir, ils ont besoin d'être relevés par le nombre et la qualité des voix, et s'ils ne sont attaqués que par une vingtaine de choristes seulement, et, en outre, avec une justesse douteuse et une mesure chancelante, ils ne sauraient produire qu'un médiocre effet. Nous devons ajouter que de son côté l'orchestre laisse beaucoup à désirer dans l'accompagnement des voix et même des instruments. Cet accompagnement manque de légèreté et de prestesse; il astreint trop sévèrement le soliste aux allures rhythmiques du morceau, et gêne ainsi l'exécution. L'art si difficile d'accompagner consiste précisément à laisser du champ et de l'espace au chanteur, à deviner, à prévoir, ou au moins à saisir vivement toutes ses intentions pour les seconder, à savoir regagner sur une mesure ce qui a été perdu sur la précédente, en un mot à suivre, à obéir, et à ne jamais s'imposer. Au contraire, l'orchestre du Conservatoire, quand il accompagne, a le tort de se croire toujours en pleine symphonie; il est raide, exigeant, impérieux, et surtout trop bruyant.

Notre second grief contre la Société des concerts, c'est le choix souvent hasardeux, quelquefois malheureux des solistes dont elle prend les débuts sous ses auspices, et l'exclusion qu'il lui est souvent arrivé de faire peser sur des artistes d'un grand mérite. Nous pourrions faire des citations; nous préférons, pour ne blesser aucun amour-propre, en appeler, à cet égard, aux souvenirs anciens et récents des habitués des concerts. Nous devons dire, d'ailleurs, que les choix les plus critiqués n'ont pas été l'œuvre de la commission administrative de la Société, mais le résultat de l'influence trop exclusive qu'exerce dans son sein un homme dont nous n'entendons nier ni le talent, ni les services, mais dont on nous a souvent signalé les préventions injustes et les engouements irréfléchis, l'illustre chef des concerts.

Nous avons une troisième observation à soumettre à la Société, sur la composition même des programmes de ses concerts. C'est à tort, selon nous, qu'elle y fait figurer exclusivement, depuis quinze ans, les symphonies de Beethoven; elle a ainsi à peu près épuisé aujourd'hui une ressource précieuse qu'elle aurait dû ménager avec plus de soin; il lui eût été facile, par exemple, de n'en donner que trois par saison, en les répétant une fois chacune au besoin, et de répartir ainsi en trois années l'œuvre complète du maître; personne n'y eût perdu, ni le public, auquel on aurait fait entendre, comme l'essaie aujourd'hui, un peu tardivement, la Société, les meilleures symphonies d'Haydn, de Mozart ou des maîtres contemporains, ni la Société, qui se serait ainsi réservé les moyens d'affrioander pour longtemps ses habitués. L'inconvénient que nous venons de signaler n'existerait pas au même degré, si le public des concerts se renouvelait plus souvent; mais on sait qu'il n'en est pas ainsi. Par mesure d'économie, la Société s'est en quelque sorte inféodée à la petite salle des Menus, qui ne lui coûte rien, mais où elle ne peut admettre qu'un nombre fort restreint d'auditeurs qui ont eu l'art, en outre, de constituer en privilége, en monopole inviolable, leur entrée aux concerts. Il arrive de là que si la Société voit ses recettes assurées, elle est obligée, par compensation, de subir les aristocratiques exigences de son public d'élite, et aujourd'hui elle reconnaît que le goût de ce public sybarite s'est considérablement affadi, et que Beethoven ne lui suffit plus. Dans une vaste salle, au contraire, avec un auditoire nombreux et varié, Beethoven seul pouvait suffire à défrayer la Société pour de longues années.

En même temps qu'elle avoue implicitement sa faute à cet égard, la Société essaie de la réparer en admettant aux honneurs du répertoire ordinaire les noms de Mozart et d'Haydn. Eh bien! s'il faut dire toute notre pensée, nous craignons que le remède n'arrive un peu tard; nous craignons que le public des Menus, exclusivement et trop longtemps nourri de la manne céleste des symphonies du grand maître, ne répugne à un aliment plus terrestre...

Ces diverses observations nous amènent naturellement à faire connaître nos idées sur les réformes que nous voudrions voir introduire, au profit de l'art, dans l'organisation de la société des concerts. Et d'abord il en est une qui nous semble fondamentale et que nous demandons avec une grande confiance dans ses résultats, c'est qu'elle soit érigée en institution nationale et placée sous le patronage du gouvernement, qui peut seul l'obliger à remplir la mission qu'elle a eue ou qu'elle a dû avoir pour but de remplir lors de sa fondation. Quelle est cette mission? d'une part, de populariser, en France, les œuvres des maîtres tant anciens que modernes, tant nationaux qu'étrangers, et d'ouvrir ainsi à l'art des voies nouvelles et fécondes; de l'autre, de favoriser l'essor de l'école française de composition, en encourageant les débuts. Sous ce dernier rapport, la Société n'a pas produit ses fruits; si elle admet volontiers sur ses pupitres une partition étrangère inédite en France, c'est qu'elle a pour garant le nom déjà célèbre de l'auteur. Mais pour accorder la même faveur aux compositeurs français peu ou point connus, il lui faudrait courir un risque, risque peu dangereux, il est vrai, mais qu'elle ne veut pas accepter, parce qu'une pensée financière bien plus qu'artistique a présidé à sa formation. Aussi, bon nombre de jeunes gens d'un incontestable mérite, nourris des plus fortes études, frappent-ils chaque année inutilement à sa porte, implorant seulement la faveur d'une lecture préliminaire.

BEAUX-ARTS.

Par ordonnance du roi, M. *Ch. Texier* a été nommé commissaire royal près les établissements des beaux-arts : École des beaux-arts, École gratuite de dessin des garçons et des demoiselles. Par sa nouvelle position, M. Ch. Texier est chargé d'assurer l'exécution des réglements et des décisions du ministre. La nécessité de cette surveillance est depuis longtemps reconnue.

—M. le ministre de l'intérieur vient de commander à M. *Daumas*, sculpteur, une statue représentant le génie de la navigation, destinée à la ville de Toulon.

—Le renouvellement des statues du jardin du Luxembourg, mutilées presque toutes, paraît décidé par M. le ministre de l'intérieur ; mais ces travaux ne peuvent être exécutés que d'année en année, selon les ressources du budget des beaux-arts. Deux statues sont commandées : Velleda à M. *Maindron*, et la célèbre sainte Geneviève à M. *Mercier*. Le choix de ces sujets indique que l'administration préfère, pour cette décoration, les personnages de notre histoire aux personnages grecs et romains, et aux figures allégoriques.

—Il vient d'être pris, par le ministre de l'intérieur, une décision qui a pour but d'éloigner les sollicitations des artistes sans talent. A l'avenir, les ouvrages commandés par le gouvernement, et qui n'auront pas été convenablement exécutés, seront laissés à la charge des artistes. Cette sage mesure mettra l'administration en garde contre des influences tout-à-fait étrangères aux beaux-arts.

—Le conseil municipal de la ville de Lyon a voté l'érection d'une statue en bronze de Jean Cléberger, premier fondateur de l'aumône générale, qui dota la ville de Lyon de plus de dix millions. M. le ministre de l'intérieur a alloué, pour ce monument, une somme de six mille francs.

—La gabarre *l'Expéditive*, qui apporte en France le sarcophage antique que le roi a fait acheter à Salonique et les sculptures que M. Ch. Texier a recueillies à Magnésie de Méandre, a terminé, depuis quelque temps, sa quarantaine à Toulon. Elle a repris la mer et fait voile pour le Havre, où elle abordera dans les premiers jours d'avril. Les marbres seront déposés sur des chalands, et dirigés sans délai sur Paris. Le gouvernement compte en faire une exposition publique. Ce sarcophage est, dit-on, de la plus grande beauté. Quant aux bas-reliefs du temple de Diane, ils consistent en 81 mètres de frise représentant des combats de Grecs et d'Amazones : leur antiquité remonte à Alexandre ; nous n'avons pas de sculptures de cette époque. Nous devons ces précieux morceaux à l'expédition de MM. *Ch. Texier, Clerget et Clément Boulanger*, enlevé trop tôt aux arts au milieu de nombreux travaux commencés.

—M. le ministre de l'intérieur vient d'acheter à madame veuve *Blanchard*, mère du jeune artiste récemment décédé, une copie de la Galathée de Raphaël. Ce tableau est destiné à l'École des beaux-arts, à laquelle il a été donné sur l'instante recommandation de M. *Ingres*.

—M. le ministre de l'intérieur vient d'acheter un buste de *Lebrun* exécuté par Houdon. Ce buste est destiné à l'Académie Française. La figure amaigrie du poëte rappellera sans doute aux habitués de l'Institut cette épigramme :

Lebrun de gloire se nourrit,
Aussi voyez comme il maigrit !

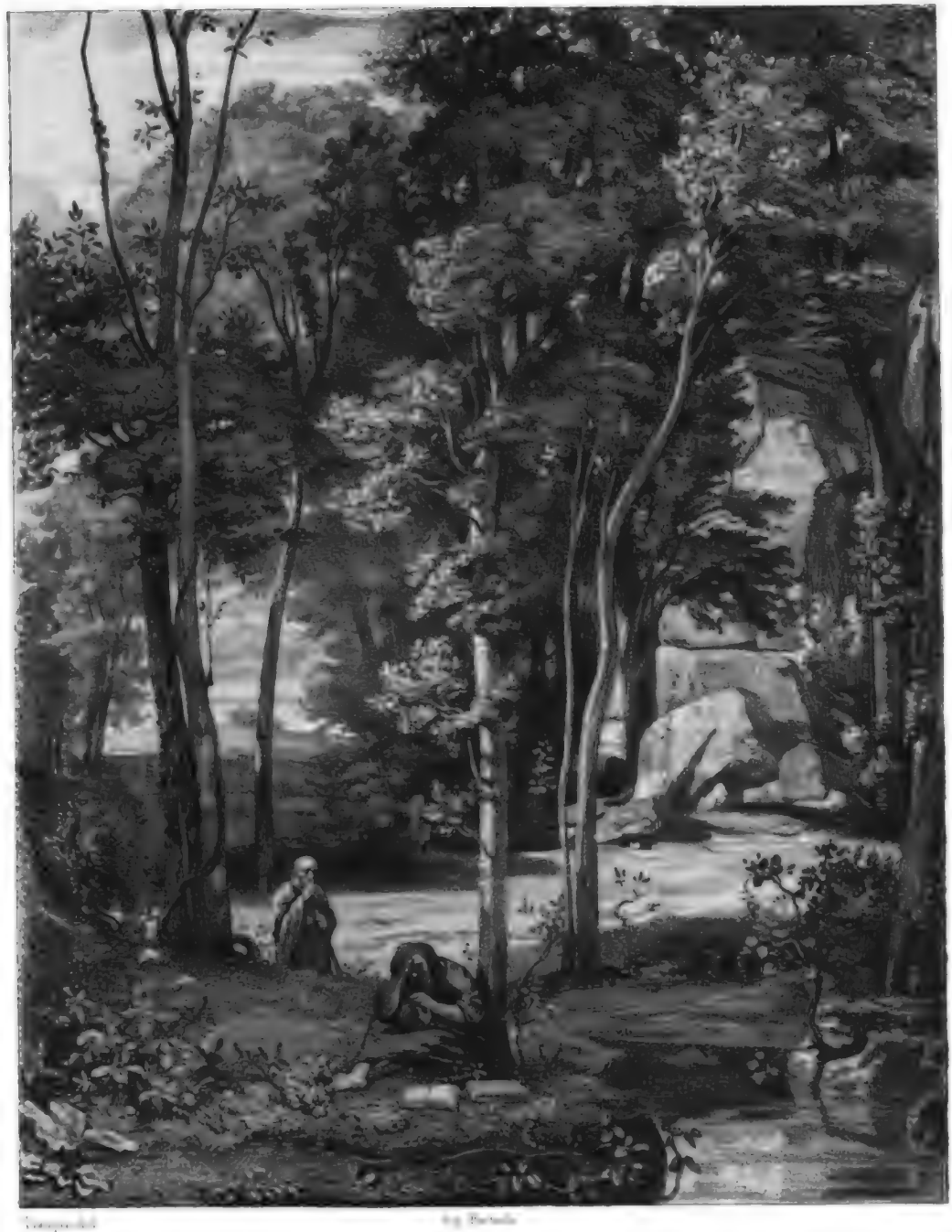
Physionomie parisienne.

Le costume parisien subit de si fréquentes transformations qu'il est difficile aux étrangers d'en suivre toutes les phases. Nous nous proposons de donner fréquemment des dessins destinés à constater non seulement la forme des vêtements, mais encore l'élégance de la physionomie parisienne ; M. Gavarni a bien voulu se charger de cette partie de notre travail, dont la distinction est assurée par ce précieux concours.

Digitized by Google

La Commentaire

Digitized by Google



DÉMOCRITE

Digitized by Google

SALON DE 1843.

Le 15 mars donc, à l'heure de midi, se sont ouvertes les portes du Louvre. La foule impatiente s'est précipitée dans ces immenses galeries, chacun cherchant son nom et le nom de ses amis; vous pensez avec quelles angoisses! Ce jury du Louvre, dont les jugemens sont sans appel, cette ridicule contrefaçon du Conseil des Dix, a pesé cette année, plus que jamais, sur les destinées des artistes et des beaux-arts, si bien que nul, dans les plus célèbres, et nul parmi les moins connus, ne se sentait à l'abri de ces lâches et injustes violences. Aussi, fallait-il les voir, les uns et les autres, les martyrs de cette année, courant çà et là avec toutes sortes d'inquiétudes, ou bien cherchant dans le *livret* l'indication de leurs tableaux; et si par hasard il se trouve que le tableau en litige n'a pas été chassé honteusement du Louvre, alors la sérénité, l'espoir, reparaissent sur ces fronts abattus. Pourtant, qu'il y a loin encore entre les honneurs de l'exposition et le succès? Que disons-nous, le succès? moins que cela, un peu de bruit, un peu de fumée, un peu du rien sonore dont se compose la renommée.

Voici ce qu'on disait dans la foule avant que le Louvre ne fût ouvert. On disait que le jury avait reculé lui-même devant quelques-unes de ses brutalités de cette année. On disait que le portrait de Flandrin et le tableau de Louis Boulanger, et les paysages de Corot, avaient fini pas trouver grâce devant MM. les inquisiteurs de la peinture et de la sculpture; même, cette bonne nouvelle avait été transmise en toute hâte à M. Louis Boulanger, qui avait accepté cette prompte réparation... on ajoutait que l'indignation contre de pareils refus avait été unanime, universelle, que plus d'un maître avait enfin pris le parti de son élève; M. Ingres lui-même, dans l'accès de son premier étonnement, avait déclaré que jamais il ne remettrait les pieds à l'Académie des Beaux-Arts, et que peu s'en fallut qu'il ne donnât à l'instant même sa démission. Vaines espérances, vaines

menaces! L'auteur du *Mazeppa*, du *Triomphe de Pétrarque*, des *Amours poétiques*, Louis Boulanger, et le paysagiste Corot, et Flandrin, l'élève bien-aimé de M. Ingres, n'ont pas obtenu leur entrée au Louvre; les proscrits sont restés les proscrits. On n'en a pas voulu, on n'en veut pas. Le Roi lui-même, qui avait témoigné à qui de droit son mécontentement de toutes ces injustices et de toutes ces violences malhabiles, n'a pas eu assez de crédit pour ouvrir les portes de son Louvre aux tableaux refusés; seulement, il s'est trouvé que nous ne savions pas tous les refus du jury. C'est ainsi qu'aux noms déjà cités il faut ajouter le nom de M. Perlet, de M. Laviron, de M. Boissard, de M. Abel Lordon, de M. Barye, ce même Barye, à qui feu M. le duc d'Orléans (protecteur éclairé qui manquera aux artistes) avait été obligé, il y a trois ans, d'accorder une place dans sa maison pour que l'habile sculpteur y pût exposer son beau surtout renvoyé du Louvre! Mais aussi, qui donc avait pu donner cet espoir aux artistes refusés, que cet implacable jury reviendrait *sur son extermination?*

Cependant, soyons justes, ceci est le crime non seulement des musiciens, des graveurs, des architectes et des aveugles de l'Académie des Beaux-Arts, mais ceci n'arrive que par la faute et la coupable négligence des cinq ou six hommes de quelque mérite, dont s'honore à bon droit cette Académie. Sans nul doute, M. Ingres n'est que juste lorsqu'il ouvre son atelier au tableau de Flandrin, son élève; mais cependant si M. Horace Vernet, si M. Ingres, si M. Paul Delaroche, si M. Pradier, si quelques autres de la même valeur, consentaient à accepter la place qui leur revient dans le jury, s'ils étaient là, chaque jour, pour défendre pied à pied les tableaux et les statues de leurs élèves, vous verriez que ces injustices inexplicables ne seraient pas si faciles. Mais cela paraît beau à ces Messieurs de s'absenter, de s'abstenir, de dire: *Je n'y étais pas!* Ils s'en lavent les mains comme fait Pilate. Se laver les mains, à la bonne heure; mais qui empêche d'être juste envers tous et de défendre ces jeunes gens qui sont sous votre garde? Combattez d'abord pour le bon droit, et vous vous laverez les mains plus tard quand la bataille sera gagnée. Le malheur de toute cette discussion, c'est que la plainte est trop méritée, c'est qu'elle est trop facile, c'est qu'on ne saura pas à qui s'en prendre parmi ces juges qui se cachent dans l'ombre et qui appellent, à l'aide de leur justice, les lâches mystères du bulletin secret. On ne procédait pas autrement, à Venise, par la gueule de fer du palais ducal.

Entrons cependant, et quels que soient les absents, occupons-nous des habiles, des heureux, des favoris de la fortune. Le jury a eu beau refuser des toiles et des plâtres (et des portraits, cinq cents portraits refusés en un seul jour!) vous avez encore cette année mille cinq cent quatre-vingt-dix-sept morceaux de peinture, de sculpture ou d'architecture, qui partiront dans deux mois on ne sait pour quelles contrées lointaines, inconnues, dans le dépôt des vieilles lunes et des étoiles de rebut. Mille cinq cent quatre-vingt-dix-sept, et l'on se plaint que ce soit une exposition peu nombreuse! Toutefois, je voudrais bien voir, au milieu de ce *tohu bohu* de la forme et de la couleur, quelques-uns de ces visiteurs novices qui s'en vont le livret à la main, s'expliquant à eux-mêmes le nom de tous ces portraits, le sujet de tous ces drames, le coin de terre où se trouvent tant de paysages nouvellement découverts. C'est à s'y perdre, c'est à se briser le crâne de chagrin, c'est à se noyer de confusion dans toutes ces mers et dans tous ces lacs: où sommes-nous? dans quel pays? dans quel siècle? sur quels bords habités ou sauvages? A la cour de quel monarque absolu? Tout d'abord on n'en sait rien. On regarde sans rien voir, on écoute sans rien entendre, c'est la confusion des langages, des colères, des haines, des amours, des joies et des douleurs de l'humanité. Vous en êtes ébloui, abasourdi, hébété.

Peu à peu cependant, tout se remet autour de vous et en vous-même. Vous finissez par vous faire jour dans ce pêle-mêle étrange de formes et de peintures, vous portez votre attention et votre regard sur un même point, et vous vous dites: *Je ne verrai que cela aujourd'hui!* c'est la seule façon raisonnable de bien voir une longue suite de peintures, et même de belles peintures. Ainsi vous avez étudié les chefs-d'œuvre du palais Pitti, salle par salle, et non pas en courant, en toute hâte, comme si la Bianca Capello allait passer dans ses plus beaux atours. Ainsi ferons-nous pour le Musée du Louvre. Voulez-

Digitized by Google

vous, par exemple, que nous commencions par le tableau de M. Horace Vernet? On disait qu'il n'avait rien envoyé au Louvre cette année; il a envoyé une belle toile, bien peinte et bien dessinée, qui a nom Juda et Thamar. C'est encore et toujours l'Orient que M. Vernet a bien vu et bien étudié et dont il s'est passionné comme on se passionne pour la chaleur, pour le soleil, pour la vie. Dans un petit coin du désert, qui manque d'air et d'espace, Thamar, jeune et bien faite, ouvre à peine deux beaux yeux noirs tout brillants d'intelligence et de poésie. A coup sûr, cette femme est là pour faire tomber le vieux Juda dans un piége. On dit que c'est là un chapitre de la Bible; à la bonne heure, si non c'eût été de la belle et bonne pornographie. Certes, cette jambe nue, cet œil provoquant, ce sein qui bat, nous paraissent faits tout exprès pour induire Juda en tentation. Juda ressemble un peu trop à l'Holopherne du même peintre. Un beau chameau, un chameau à la Decamps, le pied solide, les naseaux ouverts, n'est pas le personnage le moins important de cette prétendue scène biblique. Voilà un artiste qui dure, M. Horace Vernet! Voilà un homme qui ne se fie pas à l'esquisse, qui ne se contente pas d'indiquer un tableau, mais qui achève avec soin son œuvre commencée; en un mot, ce que fait M. Horace Vernet, c'est de la peinture. Il aime son art au point de ne rien céder ni au caprice, ni à la fantaisie, ni à l'idéal; vous pouvez regarder longtemps ces solides peintures sans avoir peur de vous tromper ou d'être trompé. Ne me parlez pas des faiseurs de dupes dans les arts! et cependant que de dupes ils ont faites, tous nos illustres modernes, à commencer par la musique scintillante de Rossini, par l'éloquence de M. Berryer, par les vers de M. Casimir Delavigne, par les tragédies de M. Victor Hugo, à finir par les déclamations éloquentes de M. de Lamennais et les utopies merveilleuses de ce grand écrivain appelé George Sand!

Puisque nous parlons de la vraie et sincère peinture, arrêtons-nous devant le tableau de M. Robert Fleury, et regardons-le tout à notre aise. Nous avons été assez heureux, et vraiment c'est jouer de bonheur, pour donner dans ce livre la représentation très exacte de ce beau tableau : *Charles-Quint ramassant le pinceau du Titien*. Mais quelle que soit la fidélité de l'image, l'image ne saurait rendre la force, la grâce, le calme de cette admirable composition. Titien, le vieux maître, si vénérable, a laissé tomber son pinceau aux pieds de l'Empereur de toutes les Espagnes, pendant que l'Empereur et sa cour étaient attentifs et tout occupés à regarder l'œuvre nouvelle! Alors Titien descend de son échelle pour ramasser le noble outil échappé à ses mains puissantes; ce que voyant, Charles-Quint se baisse et de sa main royale il ramasse le pinceau du vieillard. C'est une scène pleine d'intérêt, de charme et d'une certaine grâce historique qui n'est pas sans grandeur. Nous avons entendu des connaisseurs qui se plaignaient du sang-froid, de l'assurance et du peu d'émotion du peintre, se voyant ainsi secouru par un si grand roi; nous avouons que pour notre part nous ne comprenons guère cette critique. Quoi donc! il eût fallu, pour bien faire, que l'empereur se fût précipité sur le pinceau du maître, et que les courtisans se fussent précipités à l'exemple de l'empereur, et que Titien fût descendu en toute hâte de son échafaudage, en s'écriant : — *Que faites-vous, sire?* Quoi donc! cette noble tête du roi, ce beau front du grand peintre, tous ces jeunes gens, et ces vieux seigneurs de la cour, les uns et les autres ils auraient joué le mélodrame à propos d'une action de bon goût et qui ne sera jamais plus royale que lorsqu'elle sera plus simplement accomplie? Mais voilà ce qu'on ne peut pas faire comprendre à certaines gens qui visent toujours à l'effet, au bruit, au mouvement en toutes choses. M. Robert Fleury ne pouvait pas mieux faire que de se maintenir dans cette simplicité. D'une action bien naturelle, l'emphase peut faire facilement une niaiserie. Lisez par exemple les *Mémoires de Dangeau*, à ce passage où il est raconté qu'un jour le comédien Dancourt marchait à reculons en parlant au roi Louis XIV. Comme on approchait de l'escalier, le roi retint le comédien par le bras : — *Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber!* Quoi de plus simple? quoi de plus naturel? Et ne voyez-vous pas que M. de Dangeau parlant de cette belle action, est pour le moins fort ridicule de s'écrier : — *Le grand roi?* encore une fois, M. Robert Fleury a eu franchement raison de ne pas ressembler à M. de Dangeau.

M. Léon Cogniet, un autre maître, obtiendra, en concurrence avec M. Robert Fleury, les honneurs de cette exposition qu'à eux deux ils ont sauvée. Ceci est de la grande peinture et sérieusement méditée, sentie, accomplie. Ce grand peintre dont Venise s'honore, le Tintoret est assis au lit de mort de sa fille. Il fait nuit, la lampe projette des clartés rougeâtres derrière un long rideau de soie; à demi enveloppée dans son suaire, la jeune fille étendue là conserve encore cette rare et limpide beauté qui était l'orgueil de son père et l'orgueil de Venise. Est-il bien vrai, juste ciel! que la mort ait passé par là? Quoi! ces beaux yeux ne vont plus s'ouvrir? Rien ne bat plus sous ce jeune sein affaissé sur lui-même. Ces belles mains sont mortes comme tout le reste. Plus rien ne reste de l'âme heureuse et tendre qui habitait ce noble corps. Lui, cependant, le malheureux père, il veut au moins arracher à la mort le souvenir de cette beauté anéantie, et il appelle à son aide tout son courage. La tête du peintre ressemble parfaitement à cet admirable portrait du Tintoret que nous admirons au musée du Louvre. De ce beau modèle, M. Léon Cogniet s'est inspiré avec un rare bonheur.

M. Granet, cela va sans dire, n'a pas oublié de nous faire part de ses travaux de l'année. C'est un artiste laborieux, d'une conscience facile à vivre, qui ne donne rien au hasard, et qui depuis bien longtemps nous fait admirer avec le plus grand sang-froid du monde le même moine, gris ou blanc, avec ou sans capuchon. Il faut une grande habileté, savez-vous, et pas mal de bonheur pour faire accepter ainsi et célébrer par toutes sortes de louanges le même tableau pendant vingt ans de sa vie. Un moine, plutôt heureux que malheureux, plutôt bienveillant que fanatique, plutôt rassasié et chancelant sous le petit vin du couvent qu'à jeun et en prières, tel est le héros sempiternel de M. Granet; un monastère bien tenu, bien bâti, pas trop gothique, pas trop sombre, tel est le lieu de la scène; une cruche de grès, un banc, une belle lumière qui s'échappe des arceaux, des verres, quelquefois même un livre et un Christ, tels sont les accessoires. Ne demandez rien de plus à M. Granet; il ne sait faire que cela, il n'a fait, il ne fera que cela toute sa vie; il ne veut pas, ou, pour mieux dire, il ne peut pas en faire davantage. Quand il ne s'en prend pas aux moines, M. Granet s'en prend aux religieuses, ce qui est un bon moyen de retrouver son couvent, son livre, son Christ, sa lumière bleue et les dalles sonores qui se perdent dans le lointain. Voilà comment cette année encore vous avez de M. Granet le *Monastère de Sainte-Claire* à Rome, le *Pharmacien du couvent*, une triste et froide raillerie qui ne vaut pas les bouffonneries de M. Biard; de beaux petits solitaires qui se bâtissent une chapelle: le monument sera long à faire, tant nos architectes y mettent de précaution et de cérémonie. Ce qui vaut encore un peu moins que ces trois tableaux-là, c'est le *Baptême de M. le duc de Chartres* dans la chapelle des Tuileries. La chapelle des Tuileries n'est pas un monument religieux; c'est un salon disposé pour qu'on y puisse entendre la messe: il fait nuit, on est au mois de novembre, les cierges jettent une clarté trop vive pour un homme qui aime le clair-obscur, et enfin cet or, ces broderies, ces grands cordons, ces riches uniformes, ces plumes flottantes, toute cette soie, tout ce velours ont dû rendre M. Granet bien malheureux. Laissons-le enveloppé dans sa robe de moine, les mains dans les deux manches, la tête ensevelie sous le capuchon; M. Granet a renoncé depuis longtemps à Satan, à ses pompes, à ses œuvres et à ses vanités.

Tout au rebours, voici un très-aimable et très-égrillard coloriste, M. Eugène Giraud; celui-là, il a jeté depuis longtemps le froc aux orties, il aime avant tout les couleurs chatoyantes, les meubles dorés, les nœuds, les aciers, les cordons, les diamants, l'or et les perles; tout ce qui luit, tout ce qui reluit, tout ce qui brille est de son domaine. Apportez, apportez les tissus les plus divers, les satins, les taffetas, les velours, les étoffes rayées, les bas de soie, les paniers, les éventails, les talons rouges, et surtout donnez-lui des jambes effilées, des mains blanches et mignonnes, des dents qui brillent, des lèvres pétillantes, des yeux de vingt ans et des corps de seize ans à peine; faites en sorte que vos modèles soient bruns et blonds, qu'ils aient des cheveux longs et touffus et des tailles à entrer dans vos dix doigts, et vous verrez comment notre homme saura tirer bon parti de ces jeunesses, de ces élégances, de ces fantaisies. En pareille occurrence, M. Granet tournerait la

Digitized by Google

tête, et c'est à peine s'il risquerait un œil. M. Giraud, lui, l'effronté! il regarde ces belles petites personnes de façon à les faire rougir, si elles avaient le temps de rougir. Mais, ma foi! il s'agit bien de rougir! Il s'agit que ces jolis petits êtres du Versailles de M. le Régent sont occupés à faire des crêpes. C'était là le grand grand plaisir du jeune roi Louis XV. Des crêpes, un feu bien flambant, toute la cour dans ses plus beaux atours, les Dubarrys en fleur, les Pompadours naissantes, les belles petites Châteauroux qui s'essayent déjà aux tendres sourires; voilà le thème de M. Eugène Giraud. Il s'exerce à reproduire toutes ces grâces, toutes ces malices. Après le jeu de faire des crêpes, arrive le colin-maillard. C'est une nouvelle et bien plus gentille façon d'entasser les jeunes femmes sur les jeunes femmes, les fleurs sur les fleurs. Dans un beau petit bosquet, présidé par un faune qui joue de la flûte, sont réunies les plus jolies filles qui se puissent voir, et les plus espiègles. Un petit abbé, gros, gras, joufflu, rose et blanc, les yeux bandés, les mains tendues, s'en va cherchant à prendre la première venue... Elles, cependant, les folâtres, elles se précipitent pour n'être pas touchées. Celle-ci se met à l'abri d'un joli petit mousquetaire de la reine, cette autre vient de tomber *tout à trac*, comme dirait Brantôme, et je plains le jeune abbé d'y mettre tant de conscience! Il verrait deux bien jolies jambes et deux très petits pieds : l'abbé Voisenon n'y eût pas manqué. Telle est cette aimable petite scène pleine d'esprit, de goût et d'élégance. Ce qu'on pourrait reprocher à tous ces mignons personnages, c'est qu'il y a en tout ceci bien plus de soie et de paniers que de toute autre chose. Ces jolies femmes sont admirablement vêtues : mais peut-être le peintre ne s'est-il pas assez souvenu qu'un coup de vent pourrait soulever ces jupes si bien faites; et alors, que verrait-on? Voilà la question, et si nous nous la permettons, bien qu'elle soit indiscrète, c'est qu'à coup sûr le roi Louis XV l'aurait faite en sa qualité de grand connaisseur et de grand amateur.

Dans ce salon de 1843, dont le jury a été si cruel, on a eu raison de refuser toutes les allusions à la mort de M. le duc d'Orléans, triste mort, dont ces Messieurs se seraient fait un prospectus; mais cependant d'horribles choses se sont glissées au Louvre. Avez-vous vu, par hasard, cette affreuse image de *Napoléon sur son lit de mort?* cette fois il ne s'agit plus d'un homme, il s'agit d'un cadavre. Le visage est livide, les mains sont difformes, le corps a été violemment placé dans cet uniforme verdâtre, dans ce chapeau étriqué, dans ces bottes déformées. Attendez encore quelques heures, et vous verrez l'écume et la mousse venir à la bouche de ce mort. C'est horrible à voir! jamais Curtius n'a étendu dans ses salons mortuaires une plus effroyable figure de cire. Tableau triste, œuvre sans dignité, mélodrame impitoyable, peinture de fossoyeur! Et voilà donc ce qu'ils ont fait déjà de cette noble tête, de ce front intelligent, de ce regard qui éclairait le monde, de cette main qui portait d'une façon si vaillante le sceptre et l'épée! Voilà ce qu'ils ont fait de la chanson de Béranger, de l'apothéose de l'Europe entière, de l'homme que la France a été chercher au-delà des mers, dans cette île où il avait trouvé un repos si calme et solennel!

ENVIRONS DE LYON, PAR M. BLANCHARD.

Digitized by Google

OMBRA ADORATA.

I.

De toutes les villes d'Allemagne, Mayence est une des seules qui soient réellement libres, car elle n'a même pas la peine de se gouverner. Dans ce pays de princes et de philosophes, son existence est exceptionnelle : elle n'a ni cour, ni université, ni grand-duc, ni étudiants, peu de *Raths* et pas un seul savant.

Appartenant nominalement au grand-duc de Hesse-Darmstadt, et gouvernée (quant au département civil du gouvernement) par des Darmstadtois, elle est occupée par des Prussiens et des Autrichiens, qui, dès que dix heures sonnent, ferment les portes de la ville à ses habitants, et les empêchent de rentrer chez eux *sans passe*. Malgré tout cela, le véritable *Bürger* allemand ne se trouve en quelque sorte qu'à Mayence. Phlegmatique et indépendant, bienveillant mais entêté, — maître de dire et d'écrire tout ce qu'il voudra, — ravi de sa liberté; — sinon riche, du moins à son aise, dans un pays où si peu suffit aux besoins de la vie, — détestant les Prussiens et se moquant des Autrichiens, il se soumet à tout en grognant contre tous, — et dit qu'il est bien fier d'être Mayençais, — tout en regrettant de ne pas être Français, et en rappelant à tout le monde qu'il l'était en 1814.

Le duc de Nassau, quoique si voisin, honore rarement la bonne ville de Mayence de sa présence; tout au plus si l'aristocratique marchand d'eau de Seltz abandonne une fois par an Biberich et la Platte, ses chiens, ses chasses et ses courtisans, pour venir s'installer dans la loge des étrangers, lorsque les troupes de Francfort, de Manheim ou de Darmstadt prennent le parti de massacrer *Don Juan* au théâtre de Mayence.

Nulle part, en Allemagne, mène-t-on plus joyeuse vie que dans la ville natale de Faust et de Guttemberg?

Vous êtes-vous jamais arrêté sur le pont de bateaux, et, le dos tourné à Cassel, avez-vous regardé Mayence quand le soleil se couche derrière elle à la fin d'un beau jour d'été? Elle est bien belle alors! Ses tours et ses clochers se dessinent sur le ciel, qui semble vouloir l'envelopper dans son manteau d'or et de flamme, tandis que le Rhin, calme dans la conscience de sa force, roule ses ondes bleues et profondes devant elle, et se tortille à ses pieds comme un serpent familier à ceux de sa maîtresse. Il lui chante à voix basse une mystérieuse chanson d'amour, — musique à laquelle elle s'est endormie depuis des siècles. A gauche, la petite Weisenau se niche coquettement dans son berceau de vignes comme une chatte blanche dans un panier de mousse verte; tandis qu'à droite Mombach et Gonzenheim ont l'air d'être gardés à vue par les grands et sombres peupliers qui s'élèvent le long du rivage, et qui, à la lumière incertaine du jour qui s'en va, ressemblent à de noires ombres gigantesques et tristes, qui reviennent en soupirant visiter les lieux où elles ont aimé autrefois.

Quand le jour se baisse, — que la gentille ville goûte son premier sommeil — (car elle se couche de bien bonne heure), — et que le silence n'est interrompu que par la cloche sainte et sonore de la cathédrale, ou par la trompette qui sonne la retraite sur les remparts, traversez le pont, et rentrez dans la ville par la *Paradeplatz*. Au clair de la lune vous apercevrez encore quelques couples qui se sont attardés exprès en revenant de la promenade. Vous verrez briller des petites lumières dans les étages supérieurs de presque toutes les maisons, et derrière des rideaux tout blancs, se tracer des ombres de femmes; ou bien de temps en temps une jeune fille qui, ne pouvant supporter la chaleur de sa chambre, vient respirer l'air de la nuit et sentir l'odeur des tilleuls, à sa croisée ouverte.

Quittez la *Paradeplatz*, et allez plus loin. Vous monterez la *Grosse-Bleiche;* en passant devant les deux casernes de cavalerie, vous entendrez les vifs et joyeux propos de quatre ou cinq dragons prussiens, et autant de uhlans autrichiens, qui achèvent de fumer leur pipe. A l'hôtel d'Angleterre il y aura encore des lumières dans la grande salle, et autour de la *Neue-Brunnen* vous verrez un groupe de jeunes filles jasant et riant à voix basse, leur cruche à la main, et leurs magnifiques cheveux nattés comme des couronnes autour de leur tête : — ce sont des servantes qui, sous prétexte d'aller chercher de l'eau à la fontaine, viennent passer quelques instants à causer avec leurs amants ou leurs amies, — et qui, en allant regagner la maison, n'ont qu'un désir au monde : — celui de se faire suivre, prendre la taille ou embrasser par le premier passant. Maintenant, tournez à gauche; passez dans la *Thier-markt-Strasse*, et dites si elle n'est pas bien jolie avec ses blanches maisons, et le vieux château du commandant prussien qui la termine? — Mais ici arrêtons-nous : c'est avec les habitants d'une de ces maisons à jardins et à jalousies qu'il faut que je vous fasse faire connaissance.

Friedrich, — ou, comme on l'appelait ordinairement, *Fritz* Felsenheim avait quitté l'université et demeurait à Mayence, sa ville natale, depuis un an. Il était l'unique enfant d'un père et d'une mère qui l'aimaient également : le premier, parce qu'il en était fier, — la seconde, parce qu'elle ne pouvait s'en empêcher. Après bien des discussions conjugales, sur la meilleure ou la plus mauvaise manière d'élever les enfants, on finit par tomber d'accord, et à l'âge de quatorze ans, le petit Fritz fut envoyé à la plus turbulente université d'Allemagne, — à Heidelberg.

gitized by Google

Son père mourut, et, à l'époque dont je vous parle, Fritz avait une très belle fortune, une assez belle figure, — et, de plus, vingt ans.

Il était bien le meilleur enfant du monde; prêt à se battre avec le premier venu, et à donner sa fortune entière pour un ami; aimant sa mère à l'adoration, et sa cousine Berthe comme une sœur; faisant de très beaux vers, — chantant assez mal avec une magnifique voix de basse-taille, — sachant le Faust et le don Juan par cœur, — jouant Karl Moor à ravir, — écrivant mainte page fort nébuleuse sur le suicide, — et fumant quinze pipes par jour. — Après cela, il est certain que, dans tout autre pays du monde, Fritz Felsenheim eût passé pour fou. En Allemagne on le regardait comme un *schwarmer*, mais en France ou en Angleterre, il lui eût été impossible d'échapper à Bedlam ou à Charenton.

Il croyait à tout; sa tête était remplie de douces illusions et de gentilles superstitions. Il rêvait l'amour, mais l'amour éthéré, l'amour des sylphes et des ondines. — Il était poète moins par la tête que par le cœur, — et follement épris de la nature. Au grand désespoir de sa mère, il allait quelquefois passer des nuits entières à rêvasser dans les champs, — se couchant sous un arbre, et regardant la lune et les étoiles. Il prétendait avoir vu et entendu d'étranges choses dans ses promenades nocturnes, et croyait que les fleurs lui racontaient leurs secrets d'amour le soir sous les acacias. Il passait des heures entières à contempler les rayons tremblants de la lune qui frémissent de plaisir lorsqu'ils se baignent dans l'onde, et vous lui eussiez dit qu'une des étoiles du ciel était amoureuse de lui, qu'il vous eût naïvement demandé laquelle, et se serait mis, de la meilleure foi du monde, à l'adorer de toutes les forces de son âme.

Le cabinet de travail de Fritz donnait sur un jardin situé derrière la maison. Ce jardin se composait d'un assez large carré, flanqué des deux côtés de sycomores, de lilas et d'acacias; une grande pelouse verte au milieu, — une haute muraille blanche au fond, — et, dans un coin, une espèce de berceau où, dans la belle saison, quand elle n'allait pas à *l'Anlage* avec sa nièce, Mme Felsenheim prenait son café tous les jours après dîner.

Fritz venait de rentrer. — La matinée était superbe, et midi n'avait pas encore sonné. A peine eut-il jeté sur une table sa casquette d'étudiant, qu'il alla prendre un très-beau *meerschaum* accroché à la glace, et, se laissant tomber dans un fauteuil près de la croisée ouverte, se mit à savourer nonchalamment les délices du tabac.

C'était une de ces splendides journées du mois de juin qui vous rendent tout travail impossible, et vous font rêver d'amour les yeux à moitié fermés. Le soleil brillait dans tout l'éclat de sa gloire, — le ciel était d'un bleu ardent, — l'oiseau se taisait sur sa branche; les ailes du vent étaient tellement chargées d'odeurs aromatiques que, ne pouvant voler, il s'était endormi, et prenait son sommeil, mollement bercé sur le haut des arbres dont les feuilles se ployaient à peine sous son poids imperceptible. Les fleurs qui remplissaient le parterre fait au centre de la pelouse verte exhalaient des soupirs parfumés. Elles parlaient un doux et mystique langage, — chantaient au soleil de petits hymnes embaumés, — et répandaient autour d'elles comme une vapeur d'harmonie.

Fritz était immobile depuis un quart d'heure, lorsque tout-à-coup, en levant la tête, il lui échappa une exclamation de surprise et de joie, et, laissant tomber sa pipe, il s'élança vers la fenêtre.

Sur le grand mur blanc, au fond du jardin, se dessinait clairement et distinctement une ombre de femme. Elle était debout, mais sa figure était tournée de telle sorte qu'on ne pouvait voir que la forme de la tête, la ligne du cou et la taille. Il est certain que ce dut être l'ombre d'une femme faite à ravir; car sa tête était petite comme celle de Vénus, sa taille fine comme celle d'une Circassienne, et son cou gracieux comme celui d'une gazelle. Elle était grande et avait je ne sais quoi d'étrange et d'élégant qui lui prêtait un charme inexprimable. La tête se penchait, — la taille se cambrait, — le cou se balançait. — Il y avait, dans cette ombre délicieuse, de la grâce, de la mollesse et du caprice. Elle était fine comme la demoiselle bleue qui voltige sur l'étang, et souple comme le roseau sur lequel elle se repose.

— Ah! enfin te voilà, belle ombre chérie! — s'écria Fritz en extase. — Pourquoi, pendant tant de jours, m'as-tu abandonné à la tristesse et à l'ennui? rêve de ma pensée! — reflet de mon âme! — toi que, depuis plus d'un an, j'aime de toute l'énergie de mon cœur, de toute l'ardeur de mon imagination! toi qui m'as rendu insensible aux charmes des filles de la terre, ne prendras-tu jamais une forme pour que je puisse te toucher, — une voix pour que je puisse t'entendre? — Créature née dans l'azur du ciel, et bercée sur les nuages! s'il m'est interdit de m'élever jusqu'à ta sphère, ne descendras-tu pas une seule fois jusqu'à la mienne? La brise du soir n'égarera-t-elle jamais une tresse de ta chevelure soyeuse sur ma joue brûlante? ton haleine humide et tiède ne rafraîchira-t-elle jamais ma lèvre altérée? Jamais je ne verrai tes yeux baisser le voile de leurs chastes paupières sous la flamme de mes yeux! ni ton cou de cygne se redresser palpitant et nerveux sous ma main frémissante!..... Il y a eu des moments où je me plaisais à t'imaginer belle d'une terrestre beauté. Je rêvais des petites veines bleues sous ta peau transparente, — et sur ta nuque forte et blanche des petits anneleis d'or, — plus que le duvet de la pêche, moins que la mousse de la rose. Je me figurais ton front comme une fleur de magnolia, — tes cheveux comme le feuillage brun du chêne en automne, sur lequel tombe un rayon du soleil couchant, — ton teint délicat comme l'anémone des bois, — et ta peau fraîche comme la jacinthe qui secoue de ses pétales les gouttes de la pluie d'avril.... Tout cela n'est donc qu'une illusion trompeuse!... Toi-même, tu n'es qu'un rêve, ô ma belle vierge céleste!.... Ta demeure éternelle est au ciel, et ce que je vois n'est que ton reflet. — Mais, pourquoi, toi seule entre toutes tes sœurs, as-tu le pouvoir de te refléter ainsi sur la terre? Est-ce l'amour qui te donne cette puissance? l'amour pour un mortel!... Par pitié, ô mon âme, ne t'en vas pas ainsi.... Dis-moi, faut-il mourir pour te trouver et te rejoindre-là haut dans les espaces?..

— Dis-moi, m'aimeras-tu ?..... Elle est partie !..... — Je crois que je suis fou !....

Avec cette exclamation, — certes bien motivée, — Fritz retomba épuisé dans son fauteuil.

La porte s'ouvrit doucement, et sa cousine Berthe entra dans la chambre. Le tapant légèrement sur l'épaule : — Fritz, dit-elle de sa voix enfantine, veux-tu me faire lire un peu du Faust ?

Fritz parut médiocrement goûter la proposition ; mais, vaincu par les cajoleries de sa cousine, il finit pourtant par l'accepter, et Berthe se mit à chercher avec ardeur le livre qu'elle désirait.

Berthe Waldmann était la fille du frère de madame Felsenheim, qui, par amour pour une Viennoise qu'il finit par épouser, était entré au service d'Autriche. Mme Waldmann mourut en donnant la vie à son unique enfant, et Berthe demeura à Vienne dans la maison de son père jusqu'à l'âge de six ans. Encore jeune, M. Waldmann fut atteint d'une maladie fort grave et n'eut que le temps de remettre en mourant sa fille entre les bras de sa sœur chérie, qui, lors des premières nouvelles de sa maladie, était accourue en toute hâte à ses côtés. Sa tante ramena Berthe à Mayence, et là, installée dans la maison de M. Felsenheim, elle fut élevée avec Fritz jusqu'au départ de celui-ci pour Heidelberg. Elle ne possédait pour toute indépendance que la très petite fortune de son père (car les parents de sa mère l'avaient déshéritée lors de son mariage avec M. Waldmann). Elle était pauvre, mais elle avait seize ans et la beauté d'un chérubin. Elle tenait du sang autrichien de sa mère ces grands yeux clairs et bleus qui ont dans leur regard un mélange si extraordinaire d'innocence et d'amour, que, chez l'enfant, il y a de la langueur jusque dans leur naïveté, et chez la jeune fille de la naïveté jusque dans leur langueur. Sa lèvre rouge et humide comme une cerise mouillée par la pluie lui venait aussi du Danube, — tandis que comme toutes les jeunes filles des bords du Rhin, sa chevelure était un manteau épais qui lui descendait jusqu'aux talons, — un véritable flot de cheveux fins et soyeux, blonds comme de l'or pâle. Son teint ressemblait à la fleur du pommier au printemps, et ses dents aux blanches clochettes du muguet. Puis elle possédait une petite figure si ronde, si gaie et si joyeuse qu'on se sentait heureux en la voyant. Avec cela, le nez retroussé le plus capricieux, et le menton le plus agaçant du monde. Quant à son pied, je n'en dirai rien ; — pour le pied d'une Allemande, ce n'était ni trop grand ni trop plat ; et sa main et son oreille pouvaient rivaliser de petitesse avec celles d'un enfant.

Dans sa nature, Berthe, comme toutes les jeunes filles (surtout de son pays) — était doucement et tranquillement coquette. Elle rougissait et tressaillait quand on lui disait de jolies choses, et avait assez l'habitude, en écoutant d'une oreille les compliments qu'on lui faisait en face, de tendre l'autre pour savoir si on ne parlait pas d'elle à l'extrémité de la chambre. Du reste, jamais fille d'orfèvre de Nuremberg ou d'Augsbourg ne fut plus fidèle aux traditions de la vie domestique allemande.

Berthe avait filé sa dot depuis qu'elle demeurait chez sa tante, et tricoté, Dieu sait combien de paires de bas et de bretelles, sans compter les coussins et les cordons de sonnette qu'elle avait brodés. Elle était l'âme de la maison, dirigeait et ordonnait tout, — surveillait la grande lessive, faisait les confitures et les comptes, et en signe de tout cela, portait à sa ceinture un énorme trousseau de clés.

La jeune fille s'approcha de son cousin, le volume de Faust à la main. Elle l'ouvrit à l'endroit où Marguerite entre chez Marthe pour lui montrer les bijoux et se plaindre de ce qu'elle n'ose les porter dans la rue. Là-dessus Berthe se permit certaines remarques, et exprima sa vive désapprobation des moyens quelque peu vulgaires qu'emploie Faust pour séduire Gretchen. Fritz se mit en devoir de défendre l'héroïne de Goëthe, et fit à ce sujet un discours fort savant dans lequel il invoqua l'autorité d'Homère et de la Genèse, compara les tragiques grecs aux maîtres chanteurs du moyen-âge, cita du latin, du grec et de l'hébreu, soutint plusieurs théories plus ou moins paradoxales, et parla convenablement du subjectif et de l'objectif. Il n'était qu'à la moitié de sa dissertation lorsqu'il s'interrompit :

— Je ne puis pas t'expliquer cela, Berthe, dit-il avec un léger sourire, tu n'y comprendrais rien ; — les femmes ne peuvent pas entrer assez avant dans les hautes régions de l'intelligence.

— Le fait est — dit Berthe, qui, pendant tout le temps que parlait son cousin, avait été occupée à feuilleter le livre qu'elle tenait à la main — le fait est, Fritz, que j'ai fort peu compris ce que tu viens de me dire ; mais je sens que, si j'eusse été Gretchen, je n'aurais voulu, pour tout cadeau de Faust, qu'un petit *vergissmeinnicht* bleu, qu'il aurait cueilli en se promenant avec moi le soir au bord de l'eau, et qui m'eût dit tout bas mille choses plus douces et plus tendres de sa part que ne l'eût fait la plus belle chaîne d'or du monde.

— Va ! — tu es un enfant !... lis.

Elle s'assit à ses côtés, et bien, bien près de lui.

Ils lurent jusqu'à l'endroit où Gretchen cueille la petite fleur pour l'interroger :

— Ah ! enfin nous y voilà ! Cela te ressemble, Bertchen, c'est bien toi.

« Il m'aime, — pas. — Il m'aime, — pas.

« Il m'aime. »

— Eh bien ! — s'écria Fritz — qu'est-ce que tu as à présent ? je ne t'entends pas. Ce n'est pas comme cela qu'il faut dire ce passage-là. — Mets-y donc un peu d'expression, un peu de feu ! — (Mais tu ne comprends pas cela, toi !) — Voyons, — je m'en vais le lire un peu.

A partir de cet endroit, Fritz commença à lire, avec l'accent qu'ils demandent, et l'enthousiasme qu'ils excitent, les vers délicieux qui suivent, et où Faust dit à Marguerite qu'il l'aime.

« Comprends-tu maintenant tout ce que c'est : *il l'aime !* »

— Mais, enfant ! qu'est-ce donc qui t'arrive ? tu as l'air de vouloir te trouver mal.

— Je ne sais pas ce que j'ai — dit-elle d'une voix étouffée, et en frissonnant. — Je crois qu'il va y avoir

Digitized by Google

de l'orage : — il y a sans doute du tonnerre dans l'air. —

Fritz achevait à peine de lire les derniers vers de la scène, lorsque le son d'une cloche vibrante retentit dans toute la maison. Berthe se leva tout-à-coup, et s'écriant : — Voilà la cloche du dîner.

Et disparut de la chambre avec la rapidité d'un éclair, laissant son cousin dans l'étonnement le plus profond.

— Ah ! Seigneur Dieu ! — dit-il avec un air de découragement et de mépris, en fermant le livre — quelles folles créatures que ces petites filles ! ça ne comprend rien !

Quelques jours après la scène que nous venons de décrire, Fritz eut avec sa mère un entretien fort long et dans lequel il lui annonça, non sans quelque embarras et de nombreuses périphrases, son intention de quitter Mayence pendant plusieurs mois, et de visiter Paris. Madame Felsenheim jeta les hauts cris, pleura, menaça de se trouver mal, et épuisa toutes les ressources de la stratégie féminine, mais en vain. Fritz y opposait une résistance opiniâtre, et finit par parler de sa santé, que ruinait lentement, à ce qu'il prétendait, l'ennui et la monotonie de sa ville natale. — Si je reste ici, s'écria-t-il tout-à-coup, je deviendrai fou. — Je n'étais pas né pour végéter de la sorte. J'ai besoin de changement, d'activité, de mouvement, de bruit. — Je veux me distraire, m'oublier !

L'air de notre Allemagne, l'eau de notre Rhin, les pins de nos bois, les vignes de nos montagnes, sont trop pleins de fantaisie et de poésie pour moi. Ils me parlent une langue trop douce à mon âme, trop pernicieuse à ma raison, et me disent de leurs mille voix, vagues et mélodieuses, des choses qui m'embrasent le cœur et qui me font perdre la tête. Il faut couper court à tout cela ; j'en ai le cerveau malade.

Quand madame Felsenheim vit que la détermination de son fils était inébranlable, et que, par conséquent, ses pleurs ne servaient plus à grand'chose, — elle s'essuya les yeux, et lorsque son agitation se fut un peu calmée : — Mais dans ce cas-là, objecta-t-elle, que deviendra Berthe ? Elle est dans l'âge où une jeune fille doit se marier. Et qui sait si à Paris tu ne formeras pas quelque autre attachement !

A ce mot la discussion recommença de plus belle. Le projet favori de Mme Felsenheim et de son défunt époux avait été le mariage de leur fils avec la jeune orpheline, et Berthe se regardait comme la fiancée de son cousin. Or Fritz venait de déclarer à sa mère que jamais cette union tant désirée ne pourrait avoir lieu. Il fondait sa détermination sur ce que leurs caractères ne se convenaient nullement, et sur ce qu'il n'existait pas entre leurs deux âmes cette mystérieuse intelligence inséparable de l'amour :

— Enfin, dit-il, pour résumer tout en un seul mot, nous ne sommes pas nés l'un pour l'autre !

A cette formule sacramentelle des enfants désobéissants, Mme Felsenheim ne sut opposer aucun argument victorieux. Fritz assura que sa cousine ne ressentait pour lui que l'amour d'une sœur ; et sa mère voyant l'inutilité absolue de ses efforts, finit par avouer qu'elle avait déjà congédié plus d'un prétendant à la main de Berthe, et même que peu de jours avant, un excellent parti s'était présenté dans la personne d'un riche négociant nommé Frantz Meyer. Fritz se hâta de profiter de l'occasion. Il fut convenu que l'on présenterait ce nouveau fiancé à la petite, et que, Dieu aidant, on la marierait au plus tard dans trois mois ; après quoi Fritz se rendrait à Paris en passant par la Hollande et la Belgique. Force fut à Mme Felsenheim d'accepter ces conditions, et elle promit de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour assurer le mariage de sa nièce.

Rentré dans sa chambre, Fritz se mit à fumer avec persévérance pendant une heure ; puis prenant un livre, il s'assit près de la croisée ouverte, et lut jusqu'à ce que la nuit l'empêchât de distinguer une syllabe d'une autre.

Qu'elle est délicieuse, la première demi-heure d'une nuit d'été ! Le vent secoue ses ailes, se réveille, et commence à chuchotter avec les larges feuilles des grands arbres. La terre altérée tend sa coupe avide à la rosée ; — une molle vapeur argentée et tiède s'exhale de partout : — le bleu éclatant du ciel est remplacé par cette douce teinte grise si harmonieuse et si tendre. Vers l'horizon il y a une pâle lueur jaune, — dernier reflet du soleil qui s'éteint, — et dans sa lumière se lève — limpide et lumineuse — la mystique étoile du soir. Elle brille d'un éclat pur et tempéré, et semble se baigner dans une onde transparente et dorée. L'étoile du soir.... la première qui se lève au ciel ! que de choses son blanc rayon éveille dans le cœur ! Que de fantômes tristes il chasse, — que d'ombres chéries, que de souvenirs pieux et sacrés il évoque ! .... Vous l'avez vue, cette étoile immaculée, lorsque dans votre enfance, — agenouillé aux pieds de votre mère, — vous récitiez tout bas votre prière du soir. Vous l'avez vue lorsque, impatient, vous êtes arrivé une heure trop tôt à votre premier rendez-vous d'amour ; et vous l'avez regardée, pendant que durait cette heure aux ailes de plomb, — jusqu'à ce qu'elle soit devenue plus brillante et le ciel plus obscur, et que vous ayez entendu les pas de votre maîtresse dans la mousse. Vous l'avez vue, lorsqu'après avoir dit un long adieu à tous ceux qui vous aimaient, vous vous êtes trouvé seul sur le vaste Océan, errant et isolé, — le ciel sur votre tête, l'onde sous vos pieds. — Timide et tremblante, elle est sortie de l'onde, et vous a parlé de ceux que vous aviez quittés. — Elle vous parle de Dieu, de votre maîtresse et de vos foyers : Religion, amour et patrie ! et quel langage avez-vous trouvé parmi les hommes qui vaille le sien ? Elle vous rappelle ce jardin, ombragé de noisetiers, où vous avez passé votre enfance, et ces aubépines sous lesquelles vous jouiez avec cette pauvre petite sœur si blonde et si rieuse, qui dort à présent sous le grand marronnier dans le cimetière de la paroisse. Elle vous rappelle les compagnes et les jeux, les joies et les peines de votre enfance ; — les amitiés et les illusions, les espérances et les craintes de votre jeunesse : — Elle vous dit que vous teniez le bonheur, et que vous l'avez jeté loin de vous, cette pauvre petite fleur si humble et si douce, — bluet caché parmi les épis du vaste champ de la vie !

— pour courir après l'ambition qui vous leurrait par ses brillantes couleurs, et qui, comme le fruit du lac Asphaltite, cache, sous son écorce éclatante, de la poussière et des cendres! oh! regardez-la bien, cette étoile divine..... vous trouverez, dans ses rayons, espoir pour l'avenir, consolation pour le passé. — Malheur à vous si elle ne vous dit plus rien; — mais, trois fois malheur à vous si elle ne vous a jamais rien dit!

La voûte du ciel était devenue d'un bleu sombre. La nuit s'avançait en silence; — les innombrables astres du firmament s'allumaient sous ses pas et venaient éclairer sa fête éternelle.

Fritz contemplait depuis quelque temps la splendeur silencieuse de ce tableau solennel, quand soudain vint à paraître l'ombre sur la muraille blanche. Cette fois-ci, elle était comme enchâssée dans un cadre. On ne lui voyait pas plus bas que les genoux; sa petite tête était penchée sur sa main, et ses longs cheveux épars cachaient sa taille fine et son joli cou.

Fritz la regarda tristement pendant quelques minutes.

— Ombre mystérieuse! — dit-il enfin, — toi qui chasses le sommeil de mes yeux appesantis et la paix de mon âme troublée, qui me fais douter de ma propre existence et de la réalité des choses qui m'entourent, — que viens-tu me dire de ta voix muette dans ce moment? Viens-tu me reprocher de quitter ces lieux où je t'ai vue, où je t'ai aimée? ou bien viens-tu me rassurer par ta présence et me dire que tu me suivras dans mon exil volontaire?... Hélas! malheureux!... suis-je donc fou?... Oh! mon Dieu!... amoureux d'une ombre!... Que dis-je? Non! tu es le reflet vaporeux d'un être plus vaporeux encore, qui ne se peut révéler aux fils de la terre que dans la beauté de la forme, non dans celle de la couleur. Tu es attachée à ma destinée; — tu es à moi par la force de la pensée — et par la puissance de l'amour pur et infini que j'ai pour toi. Tu ne me quitteras pas! Tu ne me quitteras jamais! A ma dernière heure, tu viendras planer autour de ma tête, et dès que mon âme sera libre, elle s'envolera — Psyché immortelle! — avec toi vers les espaces où, reprenant ta couleur à mesure que tu approches du soleil, — tu te développeras à elle dans toute ta glorieuse et immatérielle beauté!.... Là-haut comme ici tu seras toujours à moi. — Comment!... déjà tu m'abandonnes!...

L'ombre avait disparu.

Arthur Dudley.

PASTEL D'APRÈS M. FLERS.

Digitized by Google

GALERIE AGUADO.

I.

Sous peu de jours, la collection de peintures de M. Aguado sera vendue à l'encan. Ces nombreuses et remarquables dépouilles des palais et des églises d'Espagne seront de nouveau dispersées. Il est probable que la plus grande partie sortira du pays.

C'est chose, de nos jours, assez rare en France que la formation d'une galerie privée de quelque importance. L'état et la nature des fortunes n'y permet guère ce genre de luxe ; mais plus rare encore est la stabilité de ces sortes de propriétés, et leur conservation dans les mêmes mains, et dans le même lieu. La mort de leur fondateur est d'ordinaire le signal de leur disparition ; elles figurent dans l'actif de la succession au même rang que le reste du mobilier, et elles éprouvent le même sort.

La fortune si diverse des productions de l'art, aux différentes époques de la civilisation, fournirait matière à de curieuses et instructives recherches. Leur destinée commerciale notamment est encore presque entièrement inconnue ; et il est vraiment dommage que les statisticiens modernes, qui cherchent les chiffres de toutes choses, n'aient pas encore attaqué ce point intéressant de l'histoire économique des nations. C'est à peine s'il existe quelques éléments d'une statistique de ce genre. Quelques archéologues allemands, tels que Volkel, Sickler et Jacobs, en ont rassemblé des matériaux pour les temps antiques ; mais ils n'ont traité avec détail qu'une des faces du sujet, l'inventaire des objets d'arts de toute espèce, et particulièrement des statues et des tableaux enlevés à la Grèce par les Romains, pendant le premier siècle qui suivit la conquête, et transportés par eux à Rome. Ce fut un pillage en grand, exécuté dans des proportions gigantesques, et au prix duquel les expéditions modernes du même genre n'ont été qu'un jeu. Quand on eut cessé de piller, on commença, et l'on continua longtemps à acheter. Le commerce des produits de la sculpture et de la peinture devint une branche importante et toute nouvelle d'exploitation. Le goût de l'art ou plutôt du faste, qui s'y associe, était devenu pour les riches Romains une fureur, et cette passion ne se calma que sous les derniers empereurs, c'est-à-dire lorsque tout ce que la Grèce possédait d'objets d'arts transportables eut été entassé dans les édifices de Rome, dans les palais et les villas des grands. C'est ainsi que les monuments innombrables de l'art grec passèrent en masse en Italie, où ils restèrent enfouis sous terre, pendant la longue nuit du bas-empire et du moyen-âge, et dont ils ne sortirent que vers le XVe et le XVIe siècles ; mais il n'en sortit que des débris, la plus grande partie avait péri sous les longs ravages du temps, ou sous les coups plus prompts et aussi sûrs de la barbarie. La peinture surtout fut totalement anéantie, et sans la préservation miraculeuse des murs de Pompei, nous n'en saurions que ce que peuvent en apprendre quelques obscurs et rares passages des écrivains anciens.

L'Italie fut, dans le monde moderne, sous le rapport de l'art, ce qu'avait été la Grèce dans le monde ancien. Riche déjà des dépouilles anciennement arrachées aux villes grecques qu'une longue possession avait fait siennes, elle y joignit bientôt les abondants produits de son propre sol. Un art nouveau, rival de l'art antique, s'y développa avec une puissance inouïe de fécondité dans tous les genres. La peinture y atteignit promptement l'excellence qu'elle avait eue aux plus belles époques de l'antiquité, et, suivant toute apparence, la surpassa par la variété et le nombre des applications, par la grandeur des œuvres, par la perfection des procédés techniques. L'Italie, revêtue de ces splendides ornements, brillait au milieu de l'Europe encore à demi barbare d'un éclat éblouissant. Les peuples accouraient de loin pour la voir, attirés par la douceur souveraine du spectacle qu'elle donnait au monde. Mais bientôt ils ne se contentèrent plus d'aller la visiter et l'admirer chez elle. La vue de ces richesses ne leur suffit plus ; ils voulurent aussi en avoir leur part. Les riches et nombreux visiteurs qu'elle recevait dans ses nobles cités, rois, princes et grands, n'en sortirent plus sans emporter avec eux quelques-uns des précieux joyaux qu'elle seule savait faire, et dont ils voulaient orner leurs demeures. Dès ce moment les produits de l'art italien commencèrent à se répandre au dehors, et il n'y eut bientôt plus une ville capitale en Europe, un palais de souverain et de grand seigneur qui ne pût montrer des spécimens plus ou moins nombreux et choisis de sa noble industrie. C'est ainsi que se formèrent les premiers noyaux des galeries royales et princières de l'Europe. Ce mode d'acquisition ne fut malheureusement pas toujours le seul en usage. L'Italie reçut trop souvent d'autres visites que celles des acheteurs ; elle aussi, comme la Grèce son aînée, vit plus d'une fois ses murs dépouillés par la violence. Les dernières de ces excursions ne sont pas bien anciennes. Les généraux des armées qui, il y a quarante ans, se disputaient la conquête de l'Italie, n'imitèrent que trop bien, dans leur amour pour les beaux-arts, les procédés expéditifs des

Flaminius, des Marcellus, des Métellus et des Mummius. On appelle aujourd'hui ces sortes de faits d'armes des *razzias*. Napoléon, qui faisait tout en grand, et suivait volontiers, dans la partie extérieure de son rôle, les traditions des triomphateurs romains, chargeait les fourgons de nos armées de statues et de tableaux. Il eut même, a-t-on dit, l'idée de transporter de toutes pièces à Paris la colonne trajane, exploit, certes, sans rival ni précédent. On sait comment les fruits d'une conquête que les circonstances rendaient légitime, nous ont été ravis. On pourrait se consoler de cette perte, si les prétendus réparateurs de l'injure faite à l'Italie n'avaient, en lui restituant ces dépouilles, demandé en échange de ce service le sacrifice le plus dur que puisse faire un peuple, celui de sa liberté, et enfin le dernier de tous, celui de sa nationalité.

Mais passons sur ces souvenirs. Nous ne voulons, en les rappelant, qu'indiquer les voies diverses par lesquelles se sont formées et accrues les collections d'art publiques et privées en Europe, dont l'Italie a été le fonds commun dans tous les temps.

La formation de galeries de tableaux (car il ne s'agit ici que de peinture) des Pinacothèques, est un événement naturel et forcé dans la vie des peuples arrivés tard dans la carrière de la civilisation et qui n'ont pas un art indigène. Ne produisant pas pour leur propre compte, mais cependant assez cultivés pour aimer les plaisirs de l'esprit et assez riches ou assez forts pour se procurer les moyens de se satisfaire, ils vont se pourvoir ailleurs. C'est ce que firent les Romains, et c'est ce qu'ont fait les Anglais. Cependant, dans les pays mêmes où l'art local a eu le développement le plus riche et le plus parfait, il arrive un temps où, par suite de l'affaiblissement du principe religieux, qui est toujours la source première de l'activité esthétique, par suite des progrès de la richesse et du goût du luxe qui l'accompagne, les productions de l'art perdent en grande partie leur destination primitive, comme expression des idées sociales, nationales et religieuses, et ne servent plus qu'à satisfaire les goûts individuels. La peinture quitte alors les temples, les édifices nationaux, les tombeaux, les places publiques, et fait son entrée dans les palais privés des princes et des grands, des riches, puis dans les maisons des moindres citoyens, s'amoindrissant de plus en plus esthétiquement et matériellement pour s'ajuster de tout point aux conditions de sa nouvelle demeure. Ce moment est marqué d'ordinaire par le passage de la peinture sur mur à la peinture sur tableaux. Après le siècle de Périclès, la Grèce avait déjà beaucoup de galeries privées (sans compter les musées publics, qui d'ailleurs ne ressemblaient nullement aux nôtres par leur destination); mais c'est à Rome que cette sorte de luxe prit le plus d'extension. La pinacothèque était une pièce obligée dans toute maison de ville ou de campagne un peu respectable; elle entrait dans les plans de l'architecte, comme la bibliothèque et la salle à manger. Celle de Lucullus est restée célèbre. La concurrence des collecteurs élevait alors comme aujourd'hui le prix des ouvrages à des prix très hauts. Des courtiers ou experts parcouraient la Grèce pour acheter des peintures au compte de leurs patrons. Il y avait des marchands, des restaurateurs, des contrefacteurs de tableaux; bref, tout un système de commerce régulier. La marche fut à très peu près la même en Italie, à l'époque de la renaissance. Les œuvres primitives de la peinture italienne sont des sujets presque exclusivement sacrés, exécutés à fresque sur les murs des églises, des cloîtres, des cryptes, des cimetières. Jusque vers le milieu du XVe siècle, il n'y eut que peu ou point de peintures faites pour des particuliers et pour leur usage personnel. Ce n'est que du temps de Raphaël, et par suite de l'extension rapide de la peinture à l'huile, que les papes d'abord, puis les souverains qui succédèrent aux nombreuses républiques, puis les seigneurs de moindre rang et les nobles marchands des villes commerçantes et industrielles de Florence, de Gènes et de Venise, et enfin jusqu'aux citadins aisés des petites capitales, voulurent avoir des tableaux dans leurs palais et dans leurs maisons. Tant que la production fut dans sa force et dans sa période d'ascendance, la décoration des édifices publics, religieux et civils, se partagea le travail des artistes, concurremment avec les commandes particulières. Plus tard, c'est-à-dire vers le milieu du XVIIe siècle, la production se ralentit et se détériora. Les ouvrages de la belle époque devenus plus précieux furent alors recherchés avec plus de soin, et recueillis avec respect; on songea, ce qu'on n'avait pas fait jusqu'alors, à les *conserver*. Ils furent successivement réunis dans des galeries qui faisaient l'orgueil des possesseurs. C'est dans le XVIIe et le XVIIIe siècle que se formèrent, indépendamment des dépôts publics des villes, ces collections fameuses dont quelques-unes subsistent encore, non toutefois sans quelques déchets. Il suffit de citer parmi les anciennes les galeries *Aldobrandini*, *Barberini*, *Borghèse*, *Sciarra-Colonna*, *Corsini*, *Falconieri* (depuis du cardinal Fesch), *Giustiniani*, *Ghigi*, *Lancelloti*, *Spada*, *Doria*, à Rome; à Florence, celles de *Ricardi*, *Pitti*, *Corsini*, à Gènes, *Balbi*, *Cambiasi*, *Doria*, *Durazzo*, *Spinola*; à Vérone, *Bevilacqua*; celles des ducs de Modène et de Mantoue. Parmi celles de formation plus récente, mais aussi de moindre importance, et qui mériteraient pour la plupart la dénomination plus modeste de cabinets, on connaît les collections *Longhi* et *Pino*, à Milan; *Lecchi* et *P. Tosi*, à Brescia; *Brignola*, *Pallavicini*, à Gènes; *Aldoerandi*, *Magnani*, *Marescalchi*, *Zambercari*, à Bologne. Grand nombre de ces galeries n'existent plus, et il en est peu qui n'aient été plus ou moins démembrées. Celle des ducs de Mantoue, célèbre entre toutes, fut achetée par Charles Ier et passa tout entière en Angleterre; celle des ducs de Modène fut acquise par le duc de Saxe et forma la base du musée de Dresde; et celle de Giustiniani est venue se fondre en 1825 dans la galerie royale de Berlin. L'Italie, accablée par l'infortune, a été ainsi souvent réduite à vendre pièce à pièce son mobilier, heureuse quand on ne le lui a pas pris de force. Cependant, malgré ses pertes si fréquemment renouvelées, bien qu'elle donne toujours et ne reçoive jamais, elle est encore le pays le plus riche en tableaux, semblable à ce merveilleux petit chien du conte qui, en se-

Digitized by Google

connut sa patte, faisait tomber des perles tant qu'on en voulait.

En Angleterre, où l'art indigène, du moins en peinture, est à peu près nul, les collections particulières de tableaux se sont multipliées plus que partout ailleurs. C'est le pays des véritables pinacothèques privées. Des circonstances toutes spéciales y favorisent leur formation et en assurent la fixité et la perpétuité. La stabilité des grandes fortunes territoriales et leur transmission intégrale par le droit d'ainesse, s'opposent à ces dispersions si fréquentes dans les autres pays. Aussi tout ce qu'il entre en Angleterre d'objets d'art y reste, et y change rarement de maître. Les tableaux appendus aux murs des vieux châteaux de Londres ou des comtés y sont comme incorporés, et ne s'en détachent pas facilement. Ils y restent religieusement conservés de génération en génération comme les portraits de famille et les armoiries héréditaires. Les nobles d'Angleterre n'ont pas encore été réduits, comme ceux d'Italie et de France, à faire argent de leur ameublement. Une statistique complète des tableaux de toutes les écoles existant en Angleterre donnerait un chiffre très élevé. Les Anglais font en ceci le contraire des Italiens; ils achètent toujours et ne vendent jamais; et comme ils ont la plus grosse bourse et sont de leur nature acheteurs, ils jouent depuis deux à trois siècles le principal rôle sur le marché des arts. Ils n'ont pas, à la vérité, la main aussi sûre dans ce genre de produits que dans beaucoup d'autres, et tout n'est pas également de bon aloi dans ce qu'ils achètent; mais ils ont à la longue et sur la quantité amassé plus de peintures qu'il ne semblent en avoir besoin, si l'on en juge par le peu d'influence que ces beaux modèles ont eu sur la marche de l'art en Angleterre et sur le goût public. Le principal attrait de la peinture des grands maîtres est peut-être pour ceux qui l'achètent, et la gardent sous triple clé dans leurs châteaux-forts, sa rareté et son haut prix; et il est permis de croire qu'en général, chez ce peuple, si fortement et merveilleusement organisé d'ailleurs, l'art ne provoque pas une admiration plus éclairée et une sympathie plus vive, que celles qu'on accorde sur le continent à ces rares et singuliers ouvrages d'orfévrerie, de menuiserie, de tabletterie, désignés dans la langue des commissaires-priseurs sous le titre d'objet de *haute curiosité*.

Quoi qu'il en soit, l'ostentation de la richesse, ou si l'on veut le sentiment d'un besoin d'imagination, a de bonne heure introduit le goût de la peinture, ou du moins des tableaux, parmi les hautes classes de la société anglaise. Dès le commencement du XVIe siècle, Henri VIII, qui, bien que très peu catholique et très peu papiste, aimait cependant les images, commença une collection; un siècle après, Charles Ier, qui était amateur et connaisseur, l'agrandit considérablement, surtout par l'acquisition de de la galerie des ducs de Mantoue, qu'il paya 80,000 livres; le goût du roi donna le ton, et la mode des tableaux s'établit. C'est alors que se formèrent les collections longtemps fameuses du comte d'Arundel, de lord Montague, et celle plus illustre encore du duc de Buckingham. Cromwell, bon protestant s'il en fut, et contempteur des superfluités de cour, vendit aux enchères, en 1637, la galerie du roi Charles. Tous les amateurs de l'Europe y accoururent. L'ambassadeur d'Espagne acheta pour son maître, Philippe IV, une partie de tableaux si considérable qu'il en chargea dix-huit mules. Louis XIV fit aussi, par l'intermédiaire d'un banquier bolonais, acheter bon nombre de morceaux choisis, qui sont encore au Louvre aujourd'hui. Les galeries du duc de Buckingham et du comte d'Arundel eurent le même sort. Les deux successeurs de Charles Ier refirent la collection dissipée par Cromwell; mais en 1697 l'incendie du palais de White-Hall réduisit en cendres plus de sept cents tableaux.

C'est pendant le XVIIIe siècle qu'eut lieu la composition de la plupart des galeries particulières, qui ont eu tant de renom et dont bon nombre subsistent encore. La plupart se trouvaient dans des châteaux, telles que celles des ducs de *Marlborough*, *Bedford*, *Devonshire* et *Hamilton*, des comtes de *Leicester*, *Exeter*, *Pembroke*, de lord *Cowper*, à Panshanger.

Le XIXe a vu aussi se former d'autres cabinets plus ou moins connus, notamment ceux du marquis de *Stratfford*, de lord *Carlisle* et du duc de *Bridgewater*, tous trois composés avec les débris de la précieuse et à jamais regrettable galerie du régent, dite galerie du Palais-Royal; puis ceux de *M. Angerstein*, de sir *G. Beaumont*, de *M. Holwel Carr* et du marquis de *Londonderry*, si abondants en Corrège, vrais et suspects; toutes ces collections se sont fondues dans celle qu'on appelle aujourd'hui la galerie nationale.

En l'état les plus remarquables pinacothèques sont: en première ligne, celle de *Bridgewater*, la plus importante des galeries britanniques, celle du château de *Windsor* unique pour les Van-Dyck, du duc de *Devonshire*, riche en Italiens et qui s'enorgueillit de la possession du fameux *Liber veritatis* de Claude Lorrain; de *Hampton-Court*, insigne entre toutes par les Cartons de Raphaël; des ducs de *Marlborough*, *Stratfford*, *Wellington*, du marquis de *Westminster*, de lord *Grey*, lord *Normanton*, de MM. *Woodford*, *Okley*, *Rogers*, *Jolly*, *Hope*, Ab. *Hume*, etc.

Nous savons peu sur les collections privées en Allemagne, soit vieilles, soit nouvelles. Mais plusieurs de ses musées royaux ou nationaux ont pris racine dans des cabinets formés par des amateurs. Ainsi le musée de Cologne fut à son origine l'œuvre d'un chanoine nommé Wolraff. Celui de Francfort, la ville libre, est dû à l'honnête bourgeois Stædel. La pinacothèque de Munich, logée dans un temple dorique grec, composée primitivement de l'ancienne collection des ducs de Bavière, puis accrue par l'adjonction de la galerie de Dusseldorf, a été en dernier lieu enrichie de nombreux et très précieux *specimens* gothiques, rassemblés par les deux zélés champions de l'art archaïque chrétien, les frères Boissérée. Il faut aussi accorder un souvenir à la magnifique collection du prince de Leuchtenberg, qui pendant longtemps fut sans rivale parmi les galeries privées de l'Europe. On sait également que le musée actuel de Berlin, commencé par les rois de Prusse, a dû beaucoup à l'acquisition de la galerie Giustiniani opérée en 1813, et à celle du cabinet de M. Solly en 1821.

En Russie on ne cite guère que la galerie de l'Ermitage, constituée par Catherine, et qui eut pour base le cabinet de sir Robert Walpole.

La France, depuis le siècle de Louis XIV concentrée dans sa capitale, a eu aussi quelques collections du premier ordre, mais qui n'ont eu qu'une existence éphémère. Dans le dix-septième siècle on citait celle du cardinal Mazarin, absorbée à sa mort dans le Louvre. Plus tard vinrent celles des ducs de Praslin et de Choiseul, et du prince de Conti; mais la plus riche sans comparaison et la plus choisie fut celle du régent au Palais-Royal, vendue en 1792 par Philippe d'Orléans, père du roi, et qui passa presque tout entière en Angleterre. Deux siècles auparavant, c'était la cour de France qui achetait les tableaux des princes anglais vendus par Cromwell!.. toutes les écoles, moins l'espagnole, étaient représentées dans cette galerie d'élite par des morceaux du premier rang. Le ministre Calonne s'était composé un cabinet remarquable par ses Flamands et où apparurent quelques spécimens de l'école espagnole. Mais il prit aussi en 1795 le chemin de l'Angleterre. On parla pendant quelques années du cabinet du citoyen Nobil, vendu et dispersé en 1801. Lucien Bonaparte avait dans sa collection, assez médiocre du reste, les premiers beaux espagnols connus en France, indépendamment de ceux du Louvre, et apportés, sauf erreur, par le général Sébastiani. Les tableaux de Lucien furent vendus en 1815; mais la plus belle peut-être des galeries particulières, formées à Paris, après celle du Palais-Royal, fut celle du receveur général Lapperière vendue en 1817. Les amateurs en ont sûrement gardé la mémoire: elle est inscrite dans le catalogue des cabinets ayant privilége d'ennoblir les œuvres qui ont eu l'honneur d's être admises. C'est vers la même époque que fut vendue la collection de M. de Talleyrand, très maigre, mais bien choisie. Tout-à-fait de notre temps on a vu ou on voit encore les galeries de la duchesse de Berry, vendues après 1850 et dont quelques beaux morceaux, recueillis par la famille Périer, sont en ce moment même de nouveau à l'encan; celles de Sébastien Erard, de Bonnemaison, Somnariva, du maréchal Soult, du marquis d'Espagnac et enfin celle qui sert de prétexte à cette trop longue digression statistique, la galerie de M. Aguado, marquis de las Marismas.

L. Peisse.

MURILLO.

Digitized by Google

LES VISIONS.

Etant un jour, tout seul, à la fenêtre,
Il m'apparut tant d'objets merveilleux,
Que, pour beaucoup, j'eusse désiré d'être
Avec quelqu'un, n'en croyant pas mes yeux
Je vis d'abord une blanche gazelle
Sortir d'un bois. Sur l'herbe encor nouvelle,
Sur les buissons, le gentil animal
Triait les fleurs; moi, sans songer à mal,
Je l'appelai: mais une affreuse bête
Vint à sa place, et, redressant vers moi
Les yeux hagards de son énorme tête,
Me repondit d'un menaçant aboi
Qui me remplit de tristesse et d'effroi.

Je vis ensuite une voile dorée
Qui sur la mer glissait obliquement,
Et ressemblait, par la brise échancrée,
Au blond croissant qui vogue au firmament.
La nef montrait de grands rebords d'ivoire
Epanouis sur sa carène noire,
Et des agrès aux joyeuses couleurs,
Comme effilés d'une étoffe de fleurs.
Je saluais son heureuse venue,
Lorsque, soudain, dégorgea de ses flancs,
A bruit sinistre, une poudreuse nue
Qui se roula sur mes membres tremblants,
Et m'imprégna de miasmes sanglants.

Sur le bosquet qui coiffe la colline
Un beau laurier suspendait ses rameaux
Le vent faisait de l'aigrette argentine,
Sous le soleil, pétiller les émaux,
Et m'apportait, mêlée à la musique
Des oisillons, une odeur balsamique
Qui me ravit. Et je dis en mon cœur
Arbre divin, bienheureux le vainqueur
Dont les bourgeons tresseront la couronne!
Hélas! hélas! ce n'était plus déjà
Qu'un tronc brisé, gluant et qu'environne
Un noir serpent qui vers moi s'allongea:
D'où mon plaisir en horreur se changea.

D'un rocher vert clairement égouttée,
Une eau d'argent filtrait sous le gazon,
Éparpillant à la rive abritée
Ses fleurs d'azur et sa fraîche chanson.
Les chevrepieds turbulents ni les pâtres
Ne hantaient point ces retraites bleuâtres:
C'étaient toujours des groupes ingénus,
Des chœurs dansants de nymphes aux bras nus.
Mais, quand j'allai pour m'asseoir sous l'ombrage,
Je ne trouvai qu'un marecage infect,
Des joncs velus, une fange sauvage
D'où m'observait quelque reptile abject;
Et je m'enfuis à ce hideux aspect.

Du haut des airs descendait sur ses ailes
Cet oiseau d'or qui naît au Paradis,
Et l'on eût dit, à voir les étincelles
Qui frémissaient sur ses flancs arrondis,
Que du soleil quelque habitant splendide
Venait toucher à notre terre aride.
Béni sois-tu, céleste messager!
Viens te poser sur ce bel oranger
Dont les parfums rappellent ta patrie.
Viens... Mais, grand Dieu! le phénix n'était plus
Qu'un hibou lourd, tournoyant et qui crie:
Présage sombre à troubler les élus,
Qui me laissa jusqu'en l'âme perclus.

Voilà qu'enfin passe une belle dame
Dans la vallée où nichent les oiseaux.
Parmi les fleurs et l'herbe qui se pâme
Ses petits pieds semblent deux tourtereaux,
Lorsque, amoureux, tour à tour ils se suivent.
Son ample jupe, où ses formes décrivent
Des arcs moirés, est un tissu changeant
De neige et d'or; un long voile d'argent
Flottant plus haut, dérobe son visage.
O doux zéphyr! ton autel aura tort,
Si tu ne viens écarter ce nuage.
La brise alors, soufflant un peu plus fort,
Me montra.. quoi? La face de la Mort.

O ma chanson, certes, tu peux le dire,
Fidèlement, dans ces six visions
La muse aidant, j'ai décrit le martyre
Qu'a fait subir à mes illusions
Un monde amer plein de déceptions.

Le comte FERDINAND DE GRAMONT

BORDS DE L'OING, PAR M. ANDRÉ GIROUX.

UNE

MÉDAILLE ACADÉMIQUE.

Une discussion assez curieuse s'est élevée récemment entre l'Académie des inscriptions et belles-lettres et le Ministère de l'intérieur. Il est à craindre que le ministère de l'intérieur n'ait raison, et que le docte aréopage ne se soit quelque peu fourvoyé : le bon sens vaut quelquefois la science.

On sait que l'Académie des inscriptions et belles-lettres est, de temps immémorial, en possession du droit de rédiger les légendes et les exergues des médailles historiques que le gouvernement fait frapper.

Il paraît que son ambition s'était élevée plus haut, qu'elle voulait étendre son autorité jusqu'à composer elle-même les types des médailles, ce qui aurait réduit l'art du graveur au métier de praticien. L'administration, qui doit défendre la liberté et la dignité des artistes, a repoussé cette prétention, et l'Académie a dû se borner à la rédaction des légendes et des exergues. Chaque fois qu'un type de médaille lui est soumis, il faut voir avec quelle solennité on s'assemble, avec quelle gravité on discute sur les mots, les syllabes et les virgules. Et qu'en sort-il souvent?...

La dernière médaille soumise à l'Académie est la médaille commémorative des funérailles de l'empereur Napoléon, laquelle a été commandée à M. Barre. Voici la légende et l'exergue qu'elle a adoptées et proposées :

NEAPOLIO VOTI COMPOS
CINERES CONDITI.
D. XV. DEC. MDCCCXL.

L'Académie s'est rappelé le vœu exprimé par Napoléon dans son testament : « Je désire que mes cendres re-
« posent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peu-
« ple que j'ai tant aimé! » Ce vœu ayant été rempli par la translation des restes du grand homme à Paris, sur les bords de la Seine, elle a voulu signaler cet événement par l'exergue : *Cineres conditi*, et elle a ajouté la légende : *Neapolio voti compos*.

L'intention était bonne assurément, mais peut-on en dire autant de la manière dont elle est exprimée ?

L'Académie le soutient à coups de dictionnaires, entassant citations sur citations, Pélion sur Ossa. Elle arrive à prouver, quoi ? Que l'expression *voti compos* est latine, ce qu'on sait du reste sans être académicien. Mais ce n'est pas là la question.

La question, la voici : L'expression *voti compos*, qui signifie celui qui possède ce qu'il a souhaité et qui en jouit, peut-elle être appliquée à un personnage qui n'existe plus ? Peut-on dire d'un personnage mort *voti compos* ?

Dans les exemples cités par l'Académie il ne s'agit que de personnages vivants.

Il nous semble que l'Académie a fait de la poésie, sans s'en douter peut-être, mais d'une manière inopportune, en supposant que Napoléon revit pour jouir de l'accomplissement de son vœu. La langue numismatique est une langue sévère comme l'histoire qu'elle décrit. D'ailleurs, cette figure de rhétorique n'est-elle pas en désaccord avec l'exergue *cineres conditi* ?

Quant au mot *cineres*, est-il convenablement appliqué dans un temps où il n'est pas d'usage de brûler les morts ? C'est encore de la poésie.

Nous soumettons très humblement ces observations à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en lui demandant pardon de la liberté grande, et sans même lui rappeler que quand on veut imposer ses décisions on doit se donner la peine d'avoir raison.

BEAUX-ARTS.

La ville des Andelys fait élever, avec le concours du département de l'Eure, un monument à la mémoire de Nicolas POUSSIN. Le ministre de l'Intérieur vient d'accorder les marbres nécessaires pour ce monument.

— M. le Ministre de l'intérieur a commandé un grand paysage historique à M. Edouard BERTIN.

— M. LEBAS, membre de l'Institut, envoyé en Grèce par M. le ministre de l'instruction publique, a reçu de M. le ministre de l'intérieur la mission de faire opérer le moulage des plus précieux fragments de sculpture antique recueillis par le gouvernement grec. Une somme de 12,000 fr. a été allouée à cet effet.

— Le même ministre a pareillement souscrit au remarquable ouvrage de M. LETAROUILLY, sur *les Édifices de Rome*.

— Le beau tableau de M. INGRES, *Jésus au milieu de ses disciples, donnant les clefs du paradis à saint Pierre*, tableau qui était à Rome et qui a été rendu à la France, par les soins de l'administration des Beaux-Arts, sera bientôt placé dans la galerie du Luxembourg.

Physionomie parisienne.

Digitized by Google

GAVARNI.

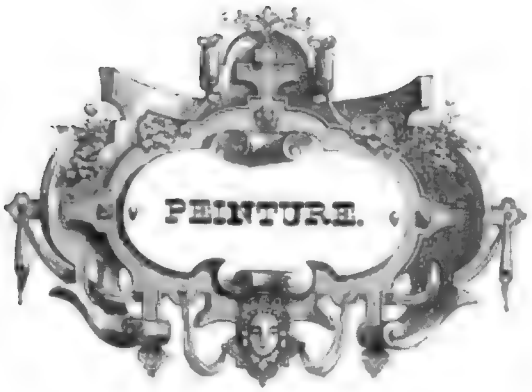
Les Lutins

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



SALON DE 1843.

Nous écrivons, sans y mettre trop d'art et de recherche, cette histoire du Salon de 1843. Nous savons très bien ce qui manque à cette exposition annuelle, mais c'est justement parce que l'année prochaine doit amener à coup sûr ses quinze cents ou ses deux mille tableaux, que nous allons çà et là, un peu au hasard, cherchant les noms inconnus, les toiles que personne ne veut découvrir, et nous sommes bien fiers quand nous avons fait, dans l'univers des choses inconnues ou méconnues, quelque heureuse découverte. Par exemple, avez-vous bien regardé, mais regardé avec indulgence, avec sympathie, un tableau bizarre intitulé : *la Barque de Caron ?* Oui, c'est lui-même, c'est le vieux nocher des enfers, c'est le vieillard avare et goguenard à qui Lucien prête de si bonnes plaisanteries, Caron le bouffon de la mort, juge aussi redoutable à lui seul que Minos, Eaque et Rhadamanthe, à eux trois ; car, en vérité, son jugement à lui, c'est l'ironie, c'est l'insulte, c'est le bon mot. La barque du vieux nautonnier est remplie jusqu'aux bords ; il passe d'une rive à l'autre les pâles humains, et des humains de tous les rangs ; le soldat et la courtisane, le buveur et le monarque, le poëte et le législateur, ils y sont tous ; chacun d'eux a gardé le caractère et la physionomie qui lui est propre, debout à la poupe du navire se tient Mercure, pendant qu'à la proue un joueur de flûte chante l'hymne des morts. Tout cela est calme, triste. On rêve à voir passer toutes les puissances déchues, les vertus, les vices, les royautés, la fortune, la beauté, la jeunesse. D'où vient la lumière dont le tableau est éclairé ? on n'en sait rien. Où est l'ombre ? Il n'y a pas d'ombre pour les ombres. Même il est à craindre que cette absence d'ombre ne soit un système de l'auteur, car dans son tableau de la Vierge en prière (la Vierge est grande et belle, et suppliante, comme doit l'être la mère du Christ), l'ombre manque ; la figure s'est détachée de la façon la plus bruyante et la plus brusque. On dit que M. Bard explique cette lumière monotone par la disposition de son atelier ; en ce

cas M. le ministre de l'intérieur fera bien, s'il commande des tableaux à M. Bard, d'y mettre cette condition qu'il prendra un autre atelier, quelques belles murailles par lesquelles M. Eugène Delacroix aura passé.

Trois jolis petits tableaux, mais si fins et d'un fini si précieux ! Le peintre heureux s'appelle Charles Béranger. Il a laissé là les batailles, la mythologie, les portraits, les grandes toiles, les cercles historiques; ma foi ! celui-là ne s'inquiète ni du passé, ni du présent, ni de l'avenir ; ni du roman, ni du conte, ni de l'histoire ; il se contente à très peu de frais : un lapin pris au piége : un beau faisan doré par le soleil et par l'amour ; un coq de bruyères, qui ce matin encore chantait un hymne matinal, et avec cela des fruits, des fleurs, mais des fruits tout veloutés, tout charnus, l'honneur et la fatigue de la branche qui les porte, et avec si peu M. Charles Béranger va faire ses preuves de talent. C'est de la nature morte, dit le livret, le livret en parle bien à son aise, nature morte tant que vous voudrez, mais cependant quelles belles couleurs, quel doux incarnat, quel plumage ! Rien ne manque à ces trois jolies toiles, sinon d'avoir cinquante ans de plus et d'être signées d'un nom hollandais.

Un autre nouveau venu, M. Compte-Calix, a composé avec beaucoup d'esprit et de goût un petit drame dont le sujet est assez vague, mais qu'importe ? Un vieillard, une femme d'un certain âge, une très belle personne qui prête l'oreille à je ne sais quel récit, un fort beau garçon bien vêtu qui n'écoute guère, mais qui regarde de tous ses yeux la jolie fille, et voilà notre tableau achevé. A coup sûr ce n'est pas là un grand art, mais c'est du goût et de l'esprit. M. Alexandre Desgoffe fait applaudir son Cyclope, le Cyclope de l'Odyssée ; la montagne se perd dans le ciel ; de ce côté de la terre tout n'est que roche et broussailles ; tout là-bas s'étend la mer, et dans la mer une barque s'enfuit. Au sommet du rocher, trève de colère et de douleur, le Cyclope brandit une énorme pierre. Qui donc a dessiné si hardiment cet Hercule ? Il ne ressemble guère aux bons-hommes que Messieurs les paysagistes ont coutume de planter dans leurs tableaux entre leurs choux et leurs épinards. Quoi qu'il en soit, M. Desgoffe est un homme d'un mérite qu'on ne saurait contester. — M. Louis Gamain a toutes les qualités d'un voyageur qui a beaucoup vu, qui a beaucoup étudié. Sa *vue de Saint-Pierre de la Martinique* est, dit-on, d'une grande vérité. C'est un homme très ingénieux, très habile, qui devine ce qu'il ne sait pas. Il a établi sur la place de la Concorde une *vue de l'île de Sainte-Hélène*, et en a fait tout à la fois un vaste tableau et un drame plein d'intérêt. Dans ce tableau vous voyez s'agiter le navire qui revient en France chargé des dépouilles mortelles de l'empereur. — M. Geffroy, l'acteur du Théâtre Français, comédien froid, sérieux, qui ne gâte rien, qui n'ajoute rien à l'œuvre qu'on lui confie, n'est pas non plus un peintre sans mérite. Sur quatre ou cinq portraits qu'il a faits cette année, il en est un fort joli et plein de grâce enfantine que bien des gens méticuleux voudraient avoir signé. — M. Guermann-Bohn a placé son Agar, non pas dans le désert sans eau et sans arbre, mais sous un beau ciel, sous des arbres dans un grand espace doucement éclairé. — M. Edouard Hostein n'y va pas de main morte : voilà un beau sentier qui se perd finement dans la montagne, voilà de beaux arbres bien nourris et bien verdoyants qui se sentent du voisinage de ce beau lac. — M. Prosper Lafaye, grand amateur de bahuts, de sculptures en bois, d'ivoires précieux, de faïences, de verrotérie, d'armures, de poignards, de poteries, d'étoffes éclatantes, de toutes sortes de lambeaux chatoyants au soleil, en a entassé tant qu'il en a pu trouver dans une assez grande toile que l'on prendrait pour l'enseigne d'un antiquaire : la toile achevée, il l'a appelée Metzu. Nous ne sachons pas que Metzu ait jamais possédé autant de bric à brac, surtout nous sommes bien sûrs qu'il n'en a jamais tant fait poser en une seule fois.

Non, certes, non, n'en déplaise à M. Lépaulle, Mme Stoltz n'est pas si laide qu'il l'a faite ; elle n'a pas ces gros traits d'une femme de quarante ans; elle n'a pas cet air vieillot, ce regard éteint; surtout elle n'a pas ces mains mal dessinées ; mais au contraire cette femme est blanche jusqu'à la pâleur ; sa tête est fatiguée, mais c'est la fatigue passionnée d'une femme jeune encore ; son œil est vif, hardi, passionné ; il regarde bien ce qu'il veut voir ; ses mains sont très belles, très bien faites, et certes elle ne l'ignore pas, tant elle aime à les montrer. Otez

Digitized by Google

ses mains à Mme Stoltz, donnez-lui les deux moignons que lui impose le peintre ordinaire des majestés de l'opéra, soudain Mme Stoltz perd toute sa valeur, elle n'est plus bonne qu'à remplir les rôles de coryphée. C'est qu'en effet elle joue le drame avec ses mains, et même aux endroits difficiles, quand la voix lui manque, quand elle comprend qu'elle vient d'entrer dans un de ces tons fabuleux qui ne sont pas dans la femme, l'habile femme qu'elle est, elle chante avec ses mains. De bonne foi, on ne comprend guère comment M. Lépaulle, qui a souvent fait ses preuves de talent, s'amuse ainsi de gaieté de cœur, à se faire des ennemies implacables de toutes les femmes qui lui tombent sous les mains. Il a fait un portrait de Mme Taglioni que Mme Taglioni ne pouvait pas regarder en face. A l'exposition de 1841, il a envoyé une image de Mme Fargueil, dévorée par les vers du tombeau, et maintenant il copie Mme Stoltz d'une façon aussi cruelle que pourrait le faire le daguerréotype en fureur; on n'est pas plus cruel que cela.

Çà, faites-vous petit, glissez-vous au milieu de la foule, approchez-vous autant que vous pourrez vous approcher, et si vous avez une loupe, avancez, vous et votre loupe, nous allons admirer, vous et moi, le nouveau chef-d'œuvre de M. Meissonier, un chef-d'œuvre d'un demi-pied tout au plus: le frère du joueur de basse, le frère des joueurs d'échecs, un peintre, mais un peintre du siècle passé, Greuze, par exemple. Voici la scène: dans son atelier tout rempli d'ébauches, d'esquisses, de dessins, de tableaux dont la muraille est couverte, le peintre, assis devant sa toile, met la dernière main à l'œuvre nouvelle. Toute son attention, tout son esprit, toute son âme, le peintre les a portés sur ce point unique. Assis derrière sa chaise, deux gentilshommes, deux amateurs de peinture, le Paul Perrier et le Paturle de 1765, deux hommes d'un goût bienveillant et sûr, suivent d'un regard charmé tout le travail de l'artiste. Rien de plus, rien de moins. Mais cependant la scène est si calme, le bonheur de ces trois personnages est si complet, tous ces détails sont compris et rendus avec tant de grâce et tant d'esprit, qu'il est impossible de ne pas rester longtemps en contemplation devant cet aimable petit chef-d'œuvre. — Un portrait d'homme du même Meissonier nous a fait regretter que l'homme assez heureux pour rencontrer un pareil peintre n'ait pas eu assez de goût pour faire poser à sa place quelque belle jeune fille de seize ans. A coup sûr ce Monsieur en pantalon gris, à l'abdomen plus que naissant, aux formes arrondies, au visage déjà vieux, n'est pas très désagréable à regarder; il doit même avoir pour ses amis cette bonne et franche apparence de la vie heureuse qui embellirait les plus laids visages; mais cependant combien M. Meissonier eût été plus à l'aise si on lui avait donné à reproduire, la tête souriante, les yeux bleus ou noirs, les bras, les mains, la taille souple et fine, la robe blanche de quelque belle enfant qui vient d'entrer dans les premiers jours de son joli mois de mai.

Le Négrier de M. Morel-Fatio n'est rien moins qu'une tragédie terrible, mais cette tragédie a toutes les apparences d'un mélodrame au bon vieux temps de M. Guilbert de Pixéricourt. Une belle frégate donne la chasse à un bateau de forbans: les embarcations du vaisseau royal ont pris corps à corps ces écumeurs de la mer; le feu est partout, partout le sang, partout le carnage. A la fin le *Négrier* est mis en fuite, et pour se soulager il jette à la mer sa cargaison humaine: vous voyez tous les malheureux nègres s'agiter dans les flots. Ceci est l'œuvre d'un marin, d'un homme qui sait le nom de tous les cordages, qui a monté à tous les mâts, qui connait son navire comme vous connaissez votre chambre à coucher; M. Morel-Fatio est plein d'invention, plein d'idées, pleins de furies soudaines. Malheureusement il se plaît dans la confusion et dans le désordre; il n'a aucune pitié pour les yeux de celui qui regarde sa mer, son ciel, ses hommes, ses navires; tant pis pour les curieux s'ils ne savent pas se retrouver dans tout ce pêle-mêle sanglant! On n'arrive pas à la popularité par de pareilles mêlées; nous préférons de beaucoup à toute cette boucherie, cette *flotte hollandaise* au milieu de cette mer si transparente et si calme: la flotte est à l'ancre et va partir; mais cependant laissez-la se ravitailler.

Le fil de la Vierge, par M. Quantin: ce n'est pas un tableau, c'est une vision, c'est une fantaisie, c'est un rêve. La Vierge se promène dans les airs, portée sur un bel ange du ciel, et portant elle-même son enfant bienheureux. L'air est pur et limpide: à cette distance de la

terre tout vous apparaitd'une transparente blancheur ; l'enfant est blanc, la mer est blanche; la Vierge file ce lin innocent dont se fabrique le lange des nouveau-nés, le voile des chastes fiancées, le linceul des saints vieillards. L'enfant Jésus joue avec le fuseau de sa mère, et çà et là il envoie sur la terre ces fils légers qui voltigent autour du printemps. — Pourquoi donner dans le grand salon une si belle place au n° 1102, représentant *l'éternel jeune prêtre dans la campagne romaine*, que tout voyageur se croit obligé de rapporter dans son album? Nous cherchons en vain le rare mérite de ce tableau vert-pomme, de cet enfant malade, de cette campagne sans grandeur qu'on appelle *une étude d'après nature*. Que signifie cette colonne cannelée, brisée à hauteurd'appui? et à quoi songeaient Messieurs les jurés tourmenteurs de cette année quand ils recevaient avec tant de complaisance cette toile d'écolier? Voudraient-ils nous prouver par là leur dévouement pour le nom de M. de Ségur? Rien de mieux ; mais au Louvre il n'y a pas d'autre gentilhomme que Rubens et les autres de sa taille ; ce qui vous donne le droit de vous inscrire sur le livre d'or du Musée du Louvre, ce n'est pas le nom que s'est fait votre père, c'est le nom que vous vous ferez vous-même, vous tout seul. Si nous avions l'honneur de nous nommer M. le comte Gaëtan de Ségur, nous serions bien malheureux de voir nos œuvres innocentes exposées à un si grand jour.

Voulez-vous une belle mer qui brille au loin d'un éclat joyeux? Voulez-vous le bruit, l'activité, l'alerte intelligence d'un port de mer, des barques, des canots, des navires, la vapeur qui jette sa fumée, puis aussi tout le brio de cette nappe d'eau blanche et azurée? Etudiez avec soin *la vue du port de Boulogne*, par M. Eugène Isabey. M. Eugène Isabey n'a jamais été plus vif, plus animé, plus heureux, plus vivant. C'est un maître dans l'art de reproduire le ciel, les eaux, les rivages bruyants, les ouvrages avancés dans la mer, les hommes et les femmes de ces maisons flottantes, l'espace enfin, l'air libre et pur! Son *port de Boulogne* est une des belles et bonnes études du salon de cette année. M. Joyant, qui l'an passé encore savait trouver sur sa palette une lumière si claire et si limpide, n'a pas été aussi heureux cette fois. Sans nul doute sa *vue de Campo-Vaccino* est faite avec une grande exactitude, mais est-ce bien là le soleil qui éclaire le forum, est-ce là le soleil naturel de tant de ruines et de tant de grandeurs?

Un très joli tableau, sans contredit, c'est le tableau de M. Leleux. Vous savez que l'habile artiste excelle à reproduire le côté triste et pauvre de la campagne. Il n'embellit rien de ce qu'il a sous les yeux, peut-être même n'a-t-il jamais lu une seule idylle en toute sa vie. Théocrite et Virgile sont des poètes tout-à-fait inconnus de M. Leleux; ou bien, si par hasard il a découvert, sur ces beaux rivages, à l'ombre des lauriers roses, au murmure des frais ruisseaux, ces bergers galants et damerets, ces bergères coquettement parées, ces poètes, ces improvisateurs, ces Ménalque, ces Amyntas, ces Galatée, ces Lycoris, M. Leleux, à l'aspect de cette nature sans tache, sans haillons, sans misère, se sera-t-il écrié que Virgile et Théocrite, et tous les faiseurs de Bucoliques étaient des menteurs! Pour lui, il n'étudie que le côté positif de la campagne. Il en veut à la vérité la plus vraie, à la douleur plus qu'à la joie, aux haillons plus qu'aux gazes flottantes, au fumier bien plus qu'aux fleurs ; il a parcouru pas à pas la Bretagne, il a reçu l'hospitalité dans ces pauvres cabanes, il a mangé de ce pain noir, il a vu ces pauvres gens raccommoder leurs vieux habits, et comme il les a vus il les a faits. Voilà ce qui explique cette profonde indigence, ces têtes tristes et fatiguées, ces vêtements misérables, ces mets grossiers, ces repas sans joie, ce repos sans plaisir, et même ce soleil terne et ce paysage morne auxquels le peintre ordinaire des paysans bretons nous avait habitués. Il avait renoncé tout d'abord à la poésie, il n'en voulait pas, il évitait ces vains ornements, cette inutile parure; il voulait être vrai, rien de plus, rien de moins... Oui, mais la poésie n'est pas si obéissante qu'on le pense, elle est trop juste de son essence pour prendre au mot l'homme de talent qui lui dit : *Va-t-en!* Malgré vous-même, la poésie paraît et se montre dans votre œuvre. Vous la retrouvez au milieu de votre vérité la plus sérieuse, elle sourit doucement au peintre qui la chasse; et lui alors, la voyant si belle, il n'ose plus lui résister. Telle est l'histoire des tableaux de M. Leleux. A l'insu même du peintre austère, on a regardé ses tristes héros sous leur côté poétique, et voilà pourquoi on les a aimés. Peu à peu

Digitized by Google

cependant le peintre a ajouté quelques grâces à ses compositions nouvelles ; il s'est transporté sous un ciel moins sévère, sur une terre plus bienveillante ; il était en Bretagne, le voici dans la Navarre ; ses Bretons affamés mangeaient leur pain de seigle, il nous montre aujourd'hui non plus des bûcherons malheureux et mal vêtus, mais des chanteurs ambulants qui chantent leurs plus vives chansons à la porte d'une hôtellerie. Voilà donc Théocrite et Virgile qui reprennent leurs droits dans ces agrestes paysages. A la fin, voilà notre peintre qui se déride, qui s'humanise, qui habille avec plus de soin et d'élégance ses personnages. Cette composition de M. Leleux est pleine de goût, d'esprit, de bonne grâce ; et maintenant, puisqu'il est en si bon chemin, que ne pousse-t-il jusqu'en Espagne, ou qui mieux est, jusqu'en Italie, où il pourra rencontrer quelques-uns des laboureurs, quelques-uns des poëtes inspirés de Léopold Robert ?

La *vendangeuse de Capri*, de M. Rodolphe Lehmann, vous représente une très jolie fille brûlée au soleil d'Italie ; la prunelle est noire, les cils n'en finissent pas, la gorgerette s'entrouvre sans coquetterie, et cependant au plus bel endroit ; la bouche est trop mignonne, les mains ne sont pas tout-à-fait les mains d'une vendangeuse des rochers de Capri, mais en fin de compte, il y a là-dedans de la vie et du soleil, et des raisins, trois bonnes choses. L'an passé, ce même M. Rodolphe Lehmann nous avait montré la sœur de cette Gracia, la vendangeuse ; vous la voyez encore traversant les blés d'un pas quelque peu solennel, sa quenouille au côté, son fuseau à la main.

Félicitons M. Biard, il a renoncé pour cette fois à son métier de bouffon ; quelque ami sûr lui aura fait comprendre que le peintre ne doit pas jouer sur la toile le même jeu que M. Odry ou M. Vernet sur leur théâtre. Autrefois la foule, amie des vaudevilles joués gratis, se pressait pour rire aux compositions burlesques de M. Biard, tout autant que pour s'attrister aux mélodrames de M. Paul Delaroche ; mais quand on avait bien ri au nez de M. Biard, quel profit en retirait sa gloire ? On riait, et voilà tout. Combien je préfère un spectateur attentif qui se prend à rêver devant une œuvre nouvelle, dont il cherche à comprendre toute la portée. Malheureusement il ne suffit pas de ne pas faire rire, il faut plaire aux yeux, plaire à l'esprit, ne pas se peindre en toutes sortes de complications impossibles, ne pas se tenir sans cesse sur le même bloc de glace mal taillé, en un mot, ne pas se faire Lapon ou Groënlandais, car la Laponie et le Groënland ne seront jamais la patrie des peintres. — Un autre malheur de M. Biard c'est d'avoir été condamné à faire des tableaux historiques de deux événements qui ne tiendront jamais, quoi qu'on fasse, une grande place dans l'histoire. Certes quand on lit le matin dans un journal que le *prince de Joinville a visité un village d'Arabes au sommet du Liban*, que le prince de Joinville *s'est agenouillé au Saint-Sépulcre*, on se dit à soi-même : ce jeune prince est un heureux voyageur ; mais revoir, sept ans après, ce *fait-Paris* devenu le sujet d'un tableau d'histoire, il y a de quoi s'étonner. C'est faire de l'histoire à bon marché, c'est donner trop d'importance aux plus simples événements de cette vie de voyages et d'aventures. Si, en un mot, vous avez le droit de nous représenter le *prince de Joinville chez les Maronites*, pourquoi ne pas nous montrer M. le comte de Paris se promenant dans les allées de Saint-Cloud, ou M. le duc de Montpensier mettant le feu à son premier canon ? C'est un malheur d'exposer un artiste du mérite de M. Biard à s'occuper de pareils détails, bons, tout au plus, pour alimenter les gazettes du soir.

Mais notre plus grand sujet d'étonnement et de tristesse, ça a été le tableau de M. Papety. L'autre jour encore nous vous parlions de cette belle toile si remplie d'éclat, de jeunesse, de pensée d'amour. Nous vous disions comment, l'été passé, ce curieux tableau nous revenait de Rome au milieu des louanges et des applaudissements unanimes. Ce n'était pas tout-à-fait un tableau mais c'était l'esquisse charmante d'un poëme érotique. Sur cette toile ou plutôt sous ces beaux arbres, l'artiste avait réuni, comme à plaisir, toutes les joies des hommes, les joies permises et non permises. Là, le poëte lit ses vers à ses disciples qui l'écoutent ; la jeune fiancée d'hier est devenue ce matin même une tendre épouse— l'étonnement mêlé de langueur est encore dans ses yeux ! — Dans le fond du bosquet, voyez danser sur la verte pelouse ces nymphes dignes des campagnes de Tibur. — Tout en face de cette belle fille qui dort, regardez cette jeune

femme coquette et blanche, qui essaie à son beau front une couronne de fleurs. D'où vient cette voix qui chante sur la lyre ? C'est la Tyndaris qui récite la molle élégie de Tibulle. Sur le devant du tableau, voyez se rouler au milieu des fruits et des fleurs, ces beaux enfants d'une nudité pleine de grâces. — L'instant d'après, le chasseur appelle son chien pour chasser la bête fauve dans les forêts du Soracte. — Les buveurs réveillés avec le jour vident l'amphore aux larges flancs; — partout le rire, la poésie, la rêverie, le repos, l'herbe fraiche, les doux sourires, les molles langueurs. Mais aussi, quel succès, quel triomphe, quelle admiration! c'était, parmi ces Parisiens émerveillés, à qui s'arrêterait devant cette toile adorée pour y contempler comme le reflet de sa jeunesse évanouie.... mais aujourd'hui quel affreux changement s'est opéré dans cette composition tant aimée! justes dieux! est-ce bien là la même toile? Qu'est devenue toute cette fraicheur? tout cet éclat? qu'a-t-on fait de toute cette beauté? Je ne puis plus vous reconnaitre, tant vous êtes vieillis les uns et les autres, vous, les jeunes gens amoureux, vous, les joyeuses et belles filles qui nous rappeliez toutes les senteurs des jardins de Naples, toutes les clartés de son beau ciel! Or voilà sans doute ce qui sera arrivé à la toile de M. Papety. De son esquisse il a fait un tableau; ces beautés du corps à peine indiquées, il les a complétées; il a voulu accomplir, jusqu'à la fin, ce rêve du printemps et de l'été; c'est grand dommage. L'esquisse exprime toute la jeunesse du tableau, et le peu d'innocence qui lui restait s'est évanoui pour ne plus revenir. Cette douce clarté s'est assombrie, ces belles chairs sont devenues plus vigoureuses et moins jeunes, ces jolies filles ont acquis de l'embonpoint aux dépens de leur fraicheur. En même temps le grand défaut de cette composition, élevée à la dignité d'une œuvre sérieuse, s'est fait sentir plus que jamais. Ce défaut là, c'est le défaut d'unité, c'est la diffusion de tous ces grands bonheurs, çà et là répandus. En effet, pas un de ces heureux du monde ne tient à son voisin; en vain les avez-vous étalés sur la même toile dans les postures les plus diverses, ils restent séparés l'un et l'autre à ce point que l'homme qui chante n'entend pas les vers du poëte, que le poëte ne voit pas les enfants jouant à ses pieds, que les enfants ne se doutent pas qu'ils peuvent mêler à leurs jeux ce beau chien qui s'ennuie, et qu'enfin les buveurs eux-mêmes s'éloignent sans jeter un coup d'œil sur l'admirable femme de vingt ans dont le profil effleure, en se jouant, les coupes remplies! Ainsi dans ce tableau où sont entassées tant de joies diverses, vous ne voyez que des joies isolées, des couples solitaires, des bonheurs non partagés, fades et stériles bonheurs! quelle faute! Voilà des amoureux qui ne boivent pas, voilà des buveurs qui ne font pas l'amour; et pourtant il eût été si facile de compléter leur sensation. En un mot, tout en conservant ses belles qualités d'élégance et de bonne grâce, le tableau de M. Papety a perdu une grande partie de sa vivacité et de son charme. On dirait d'une ode d'Horace traduite en vers alexandrins. C'est qu'aussi en toutes choses rien n'est plus facile à faire qu'une belle esquisse, mais rien n'est plus rare qu'une œuvre achevée; il n'y a que les grands artistes qui complètent leur pensée; les autres beaux esprits n'achèvent jamais rien pour avoir le droit de recommencer toujours.

Nous allons bien étonner M. Papety, car après toutes les louanges dont il a été accablé déjà, toute comparaison lui paraitra insupportable; cependant nous n'hésitons pas à lui dire que pour l'idée, pour le sentiment qui a dicté cette idée là, pour le mérite enfin, non pas seulement de la composition, mais de l'exécution, nous préférons de beaucoup, à tout ce bruit de couleurs, à ce pêle-mêle d'attributs et d'emblèmes, un tableau de M. Charles Gleyre, intitulé *le Soir*. L'idée de ce tableau est une idée poétique et touchante. Sur le fleuve, qui est immense, passe une barque toute remplie de jolies filles au tranquille sourire, de jeunes gens pleins de force et de grâce; ici des enfants, là des poetes; mais les uns et les autres, même dans leur joie, ils restent calmes; ils rougiraient de s'abandonner à la volupté présente comme font les héros de M. Papety.

La barque obéit au flot qui la pousse, le vent enfle la voile, toute cette jeunesse disparaitra bientôt... Cependant, assis sur la rive, un vieillard, à l'œil pensif, au geste résigné, regarde cette eau qui coule et cette barque qui passe... Hélas! le malheureux vieillard, cette barque qui s'en va, elle emporte sa jeunesse évanouie. Là sont entassés pêle-mêle ses admirations, ses

Digitized by Google

enthousiasmes, ses jours de fête et de poésie, ses amitiés et ses amours. La barque va disparaître dans le lac, la lune va se cacher dans le nuage, le vieillard va mourir. — Élégie sévère et sérieuse, autant que la chanson de M. Papety est lascive et passionnée. Cette seule idée que cet homme est vieux et qu'il passe en revue ses plus beaux rêves d'autrefois suffirait à donner de l'intérêt à la composition de M. Gleyre. Ajoutez que tout cela est d'un grand style, que rien n'est accordé ni à la facilité de la main, ni à l'improvisation du moment; voilà un de ces tableaux qui se peuvent regarder sans trouble, et dont le sens se fait comprendre, sinon sans regret et sans tristesse, du moins sans rougeur au front et sans remords dans le cœur.

VUE DU PORT DU HAVRE, PAR M. LOUBON.

LITTÉRATURE.

UMBRA ADOPTA.

—

II.

Le 3 juillet de l'année 1851, la *Fremdenliste* de Wiesbaden annonça à cette ville de bains et de jeux, de dupes et de fripons, l'arrivée de *Mme Felsenheim mit Familie und Bedienten aus Mainz* (1).

C'est une chose bien remarquable que ces quatre ou cinq pages qui, pendant la saison des eaux, sortent tous les matins de la *Hofbuchdruckerei* (2) de Ludwig Schellenberg. Tout en elles est curieux, même le papier et l'encre, dont le premier, tout jaune, ressemble à une toile d'araignée qu'on aurait arrachée au cabinet d'un antiquaire, et dont la seconde, d'un brun sale, donne aux mots qu'elle imprime l'apparence des araignées elles-mêmes mortes de faim dans leurs propres tissus. Sous un point de vue moral, la *liste des étrangers* est aussi fort intéressante. De tous les individus dont les noms sont inscrits là, le plus grand nombre des hommes vient pour tromper, le reste, pour être trompé: parmi les femmes, la majorité a pour objet l'exploitation; la minorité, la continuation d'une intrigue amoureuse commencée autre part. Quant à ceux qui viennent *aux eaux* pour leur santé, il y en a si peu qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Là vous déchiffrez avec peine les noms les plus bizarres; vous voyez dans toute sa force l'amour de l'Allemand pour les titres, et surtout l'avidité avec laquelle les femmes partagent les honneurs de leurs maris. Ne la trouvez-vous pas imposante cette armée féminine où vous voyez la Frau Feldmarschalin, la Frau Generalin, la Frau Obristin, et la Frau Majorin (1) manœuvrer bien plus scientifi-

(1) Madame Felsenheim, avec famille et domestiques, de Mayence.

(2) Imprimerie de la cour.

(1) Madame la feld-maréchale, madame la générale, madame la colonelle, etc.

quement que ne l'ont jamais fait leurs pacifiques maris, qui se contentent de fumer et de jouer, et qui portent leurs différentes croix en silence. Il faudrait avoir un cœur de fer pour ne pas se sentir ému en voyant son nom imprimé à côté de celui de la Frau Geheim-Consistorial-Râthin und general-superintendin von Knochensplitter, ou de la Frau Ober-Appellations-Gerichts Präsidentin von Knippkaulchen (1)!

Entre deux Anglais, dont les noms archi-démocratiques de Thompson et de Smith semblaient exclure la possibilité de se tromper sur leur condition, mais qui, malgré tout cela, se trouvaient chacun revêtu, par l'auteur inconnu de la *Fremdenliste*, du titre d'*Edelmann;* entre ces deux *cockneys*, et un Kaiserlich-Koniglich-Oestereichischer Ober-Lieutenant (2) se trouvait, comme je vous l'ai déjà dit, Mme Felsenheim mit Familie aus Maintz.

Avant de quitter Mayence on avait fait comprendre à la petite Berthe que son cousin partait pour Paris, qu'il n'y avait aucune chance qu'elle devînt un jour Mme Friedrich Felsenheim, et qu'il vaudrait mille fois mieux qu'elle se résignât de suite à devenir Mme Frantz Meyer. Berthe, à ce qu'il paraît, comprit tout cela fort bien, car elle agréa la demande en mariage de M. Meyer, et consentit à l'accepter pour son seigneur et maître aux premiers jours du mois de septembre, et avant le départ de son cousin pour Paris.

Depuis que Berthe était fiancée on remarquait chez elle un très grand changement. Moins rieuse, moins étourdie, plus silencieuse et plus posée, elle n'allait jamais lire les poëtes allemands dans la chambre de son cousin, n'arrosait plus ses géraniums à la fenêtre, ne faisait la coquette avec personne, et devenait d'une indifférence complète pour tous les compliments qu'on lui adressait, et pour toutes les jolies choses qu'on lui disait. Elle ne boudait plus, ne faisait plus sa petite moue, et ne se fâchait jamais. Elle était moins gaie sans doute, mais moins heureuse.... en vérité, je ne le crois pas. Après cela, on ne peut guère juger d'une Allemande comme d'une autre femme, car lorsqu'elles ont le plus profond chagrin elles ne perdent jamais ni leur fraîcheur, ni leur bonne humeur, ni leur appétit, mais mangent, boivent et dorment absolument comme si de rien n'était; la matière exerce une puissance miraculeuse sur ces filles germaniques; elle lutte avec l'âme d'une vaillante façon, et finit presque toujours par remporter une victoire signalée. Le futur mari de Berthe, quant au physique, était un homme grand, robuste et fort; il avait des cheveux blonds et des joues rouges, des yeux ouverts et clairs, des dents blanches, un cou gros et court, des épaules et une poitrine d'Hercule. Quant au moral, c'était un *Mainzer Bürger* de trente-cinq ans, franc, honorable et sincère; mais froid, prudent et réservé. Pensant tout ce qu'il disait, mais ne disant pas tout ce qu'il pensait. Aimant l'argent à cause de la considération qu'il donne. Donnant peu, mais ne prêtant jamais. Ne se mettant jamais en colère et parlant fort peu. Préférant la politique à la poésie, et la pipe à toutes les deux. N'agissant jamais que d'après les conseils de la raison, ne faisant rien avec précipitation, ayant en horreur l'enthousiasme, et envisageant le laisser-aller comme un crime. Jouissant d'une santé de fer, passant toutes ses matinées dans les affaires, et une partie de toutes ses soirées au Casino. Lisant *l'Allgemeine Zeitung* pour s'instruire, et le *Didaskalia* (1) pour s'amuser. Abonné au théâtre, et s'appelant Meyer, parce qu'il ne s'appelait pas Hoffmann.

Le matin du 6 septembre était fixé pour le mariage le soir du même jour pour le départ de Fritz. On était à la veille. Après le dîner, Mme Felsenheim proposa une promenade à Sonnenberg, et on se mit en route. En sortant de leur maison dans la Louisen-Strasse, Berthe se préparait à prendre le bras de son cousin, lorsque sa tante s'interposa entre les deux, et prenant elle-même celui de son fils, dit à voix basse à Berthe: Oublies-tu donc que tu es fiancée? — La pauvre enfant rougit jusqu'au blanc des yeux, et prit en silence le bras que lui offrait son *brautigam*.

Le chemin qui conduit de Wiesbaden à Sonnenberg passe à travers un jardin continuel. Après avoir quitté les cygnes et les tulipiers, les lacs et les bosquets du Kur-Saal, un petit sentier, couvert de sable jaune et fin, se déroule devant vous comme une couleuvre au soleil, et va serpenter capricieusement jusqu'à ce qu'il s'arrête aux

(1) Madame la conseillère consistoriale intime et sur-intendante-générale, et madame la présidente de la cour suprême de cassation.

(2) *Edelmann* veut dire *homme noble*. *Cockney* (assez mal traduit par le mot *badaud*) est le terme que l'on adopte d'ordinaire en parlant des épiciers de la cité de Londres. Lorsqu'on écrit le nom d'un officier au service d'Autriche, on fait toujours précéder son grade des mots *Kais*: *Konig*: *Oestr.* (impérial, royal, autrichien.)

(1) La *Gazette universelle d'Augsbourg*. — Le *Didascalia* est un petit journal qui paraît à Francfort.

Digitized by Google

pieds des ruines mêmes. A droite, une petite baie d'arbustes fleuris; et plus loin, des prés où, dans l'herbe haute, verte et dorée, s'élève la Spirée-Ulmaire, appelée par les Allemands *die Wiesenkoniginn*, qui balance élégamment sa jolie tête blanche en jetant aux vents ses parfums. A gauche, sous les grands arbres, et presque caché par les broussailles qui descendent jusqu'à son lit, coule, ou plutôt sautille, un petit ruisseau qui a sa source dans les montagnes, et qui vient causer avec les fleurs de la vallée. Jamais ruisseau ne fut plus gai et plus bavard que celui-là; il a un chant de joie pour chaque rayon de soleil qui arrive jusqu'à lui, et des paroles douces et gentilles pour les petits cailloux blancs avec lesquels il joue toute la journée. Mais aussi, quelquefois il se trouve avoir un démêlé avec une grosse pierre, qui se plante au milieu de son chemin, et ne veut pas bouger. Il faut voir alors comme il s'emporte, comme il devient tout blanc d'écume, et comme il fait un bruit terrible!

Fritz seul, absorbé dans la magnificence du tableau qui se déroulait à ses yeux, se tenait au sommet de la tour d'où la vue est si belle; les autres erraient encore dans le labyrinthe qui entoure la base des ruines. Le ciel était tout en feu, et à l'horizon, au couchant de pourpre attendait le soleil, qui, avant de s'endormir, semblait vouloir éteindre la terre dans un immense baiser de flamme.

Fritz resta encore quelque temps sur la tour; et puis tout d'un coup, avec une exclamation de surprise, s'en alla en courant, et descendit l'escalier quatre à quatre. Il avait vu l'ombre, cette ombre qui le rendait fou, sur un vieux pan de mur ruiné, tout près de la grande porte d'entrée. Quand il fut en bas elle avait disparu. Il soupira et dit en murmurant: Elle avait pourtant l'air triste!

— Qui avait l'air triste?

Il se retourna, sa cousine était à côté de lui.

— Qu'ai-je donc dit? demanda Fritz d'un air étonné; et puis avant qu'elle eût eu le temps de lui répondre, il ajouta en riant: C'est que j'ai un peu l'habitude de parler tout haut.

Berthe secoua la tête.

Fritz cueillit quelques œillets sauvages, et en fit un petit bouquet qu'il donna ensuite à sa cousine.

Tiens, Berthe, dit-il, ces petites *roses du ciel* (1) n'entrent point dans les cadeaux de noces, mais gardes-les pour moi, et quand je serai loin, pense quelquefois à notre promenade à Sonnenberg. Berthe prit les fleurs, ne dit rien, et s'en alla en courant comme un chevreuil qui entend un coup de fusil dans le taillis. Fritz demeura stupéfait.

— Pas un mot! se dit-il enfin; et ma mère qui prétendait que cette fille m'aimait!

Il était près de huit heures, Mme Feisenheim reprit le bras de son fils pour retourner à la maison. La promenade fut silencieuse; la mère pensait que le lendemain à cette heure, elle ne verrait plus son fils; le fils pensait à mille choses extravagantes; le fiancé à la beauté de Berthe; et Berthe à je ne sais quoi, à sa toilette de mariée peut-être?

Lorsqu'on se sépara pour la nuit, Fritz remarqua que Berthe n'avait plus ses fleurs. — Elle les aura jetées! se dit-il, en gagnant sa chambre.

Une fois seul, Fritz se mit à penser sérieusement au lendemain; à ce doux pays qu'il allait quitter; à cette tendre mère qu'il allait abandonner; et plus encore, au mystérieux objet de son aveugle idolâtrie. Puis il repassait dans sa tête mille rêves, mille projets, mille plans pour l'année de liberté et d'indépendance qui, le lendemain, devait commencer pour lui. Il faut avouer que lorsqu'on est Allemand, et qu'on a vingt ans, le *vagabondage* a un attrait irrésistible.

L'Allemand ne voyage pas, il vagabonde; erre le jour dans les bois, fait des sonnets aux fleurs dans les vergers; se couche la nuit dans les champs, ou sous une vieille tour ruinée; s'endort en écoutant le chant plaintif du vent qui siffle parmi les orties, ou le cri lugubre de l'oiseau de nuit qui gémit parmi les ruines; et rêve amour: amour! et les temps passés. L'aventure et l'imprévu ont des charmes indicibles pour ce fils bien-aimé de la fantaisie, qui a tout le code de l'ancienne chevalerie errante dans le cœur, et ne peut faire un pas dans l'existence comme le reste du monde.

Comme il respirait l'air frais de la fenêtre, il entendit sonner dix heures. Une pensée soudaine traversa son esprit.

— Il n'est pas tard, murmura-t-il, si j'y allais... je la reverrais peut-être!

En deux minutes il fut dans le jardin; et comme il se retournait pour fermer la porte qui donnait sur la rue, il aperçut une lumière dans la chambre de sa cousine.

— Pas encore couchée! dit-il; — je parierais qu'elle est occupée à essayer ses robes, à se mirer dans la glace, et peut-être à répéter la scène de demain!.... Ma petite

(1) En allemand *Himmelsschaken*.

Digitized by Google

cousine doit être folle de joie dans ce moment! Elle est si insouciante, si insensible à tous les sentiments profonds du cœur!

Après une demi-heure de marche, Fritz se trouvait encore une fois sur cette jolie terrasse, bordée, des deux côtés, d'arbres fruitiers, et qui domine le vieux château de Sonnenberg. Il s'arrêta un instant pour admirer la mélancolique beauté de cette noire ruine qui s'élevait, morne et silencieuse, dans la pâle clarté de la lune. Le chèvrefeuille secouait les parfums de sa chevelure embaumée à la brise nocturne, et entrelaçait les sombres ruines de ses bras flexibles.

Fritz passa sous le portail, et, après avoir fait quelques pas en avant, s'arrêta; puis, s'asseyant sur l'herbe, se mit à regarder le vieux mur croulant.

— C'est là que je l'ai vue pour la dernière fois, ce soir! se dit-il. Qui sait si demain je la reverrai? Si elle ne me punira pas d'avoir quitté ces lieux!..... Amour, ton culte se compose de douces et consolantes superstitions! Il me semble depuis que j'aime cet être insaisissable et invisible pour moi, que nous nous sommes déjà aimés dans le ciel d'un amour infini, mais indéfinissable. Oh! oui, j'en ai la conviction... mon âme a vécu avec toi dans le royaume des anges! mais elle en a été exilée pour avoir désiré connaître l'amour comme il existe parmi les hommes, et pour s'être abaissée jusqu'à leur niveau. Je t'ai été infidèle, ô ma belle immaculée, et j'en subis la punition; mon âme est enchaînée à la terre, condamnée à souffrir pendant toute la durée de la vie d'un homme!... Cependant, toi, tu m'as pardonné, et c'est pour cela que tu viens te montrer à moi, et me consoler dans ma captivité. Mon âme aspire toujours vers toi; elle a soif de sa patrie: — je sens frémir ses ailes dans ma poitrine; j'entends sa voix qui résonne dans mon cœur et demande sa liberté.

Oh! si elle pouvait briser les liens qui l'enchaînent, et la retiennent dans son obscure prison de chair! Si elle pouvait prendre son essor et remonter vers toi!... et pourtant, il suffirait d'un moment, d'un mouvement de cette main pour la délivrer... et alors peut-être serait-elle encore punie pour n'avoir pu supporter avec résignation le châtiment qui lui fut infligé avec justice. — Souffrons, aimons et attendons. Sur la terre, nous ne sommes que fiancés; mais notre union aura lieu dans le ciel...

A ce moment la rêverie de Fritz fut interrompue par l'apparition de l'ombre même, qui, au clair de la lune se traçait sur le mur du portail. Elle était debout, et son attitude exprimait une tristesse profonde. Sa tête, penchée sur sa poitrine, était cachée dans ses deux mains. Dès que Fritz la vit, il se leva, et s'élança vers le portail. Elle disparut aussitôt, et au même moment il y eut un bruit parmi les broussailles au pied de la vieille tour, comme lorsqu'on lance un lièvre dans la fougère. Fritz n'en entendit rien, et vit seulement que l'ombre s'était évanouie.

— Ame que j'adore! s'écria-t-il, pourquoi me fuis-tu ainsi? Reviens, oh! reviens! que je te voie un moment, un seul moment!

Fritz continua d'implorer la mystérieuse ombre pendant près d'un quart d'heure, mais elle ne se laissa pas fléchir, et, désespérant de la revoir cette nuit, il reprit son chemin vers la maison; puis, s'arrêtant sur le petit pont de bois, et regardant Sonnenberg pour la dernière fois, il dit, avec un soupir:

— Elle pleurait cependant! peut-être était-ce pour moi qu'elle pleurait!

En entrant par la petite porte du jardin, minuit sonnait; il remarqua que la lumière était éteinte chez Berthe.

— Elle dort bien, ma cousine, dit-il, tandis que moi!...

. . . . . .

Quinze jours s'étaient écoulés depuis le mariage de Berthe et le départ de son cousin pour Paris.

Onze heures venaient de sonner, tout Mayence dormait depuis une heure. Berthe veillait dans sa chambre, assise sur un sopha, devant une petite table à ouvrage sur laquelle elle appuyait son bras; elle paraissait absorbée dans une méditation profonde. Sur la table, gisait un petit morceau de papier blanc que de temps en temps elle portait à ses lèvres et embrassait avec effusion.

Tout-à-coup ses idées parurent subir un changement complet; car, après avoir pour la vingtième fois embrassé le papier mystérieux, elle le jeta avec un mouvement rapide sur le parquet, loin d'elle, et s'écriant:

— Ah! je suis bien coupable!

Laissa tomber sa tête sur la table, et fondit en larmes.

On frappa doucement à la porte. Berthe se leva, s'essuya les yeux, courut ramasser le petit papier blanc qu'elle cacha dans son sein, et après avoir, par un véritable instinct de femme, remis en ordre tout ce qui se trouvait autour d'elle, alla ouvrir la porte, qui était fermée à double tour. — Son mari se présenta à elle. A son air embarrassé on aurait dit qu'elle ne l'attendait pas.

Il entra dans la chambre, ferma la porte, et prenant la main de sa femme:

— Comment! pas encore couchée? s'écria-t-il; pas même déshabillée! que faisais-tu donc?

Berthe baissa les yeux, et répondit en rougissant qu'elle lisait.

— Tu lisais!... mais il se fait bien tard. Voyant que tu n'éteignais pas ta lumière, j'ai eu peur que tu ne fusses malade; — en disant ces mots, il attira vers lui sa femme et l'embrassa. Berthe devint pâle, et s'éloigna de son mari d'un air presque effrayé:

— Mon enfant, reprit-il, avec l'accent d'une tendresse profonde, tu me caches quelque chagrin. Tu as pleuré ce soir encore... — Puisque tu ne peux pas me cacher que tu souffres, dis-moi la cause de ta souffrance. Que regrettes-tu? que désires-tu? — Il me semble que la manière dont j'ai accueilli une conduite qui eût impatienté tout autre homme au monde, me donne au moins des droits à ta confiance. Sois donc un peu moins sévère, un peu moins réservée avec moi. Ne sais-tu pas que je t'aime, que tu es tout mon bonheur!

A mesure que Berthe s'apercevait de la tendresse toujours croissante de son mari, elle devenait plus pâle

Digitized by Google

et plus tremblante. Mais à ces dernières paroles, elle parut reprendre toute sa force, et, s'arrachant à son étreinte, elle courut se jeter à genoux devant le Christ placé au pied de son lit.

Son mari prit un air sévère.

— Berthe, dit-il, que signifie ceci?

La pauvre enfant leva ses mains jointes vers le crucifix, et dit en sanglotant :

— Dieu tout-puissant, donnez-moi la force de lui tout dire!

M. Meyer semblait s'attendre à quelque confession fâcheuse, car lorsque sa femme vint s'agenouiller devant lui, et lui dit d'une voix entrecoupée :

— J'ai un secret à vous révéler.

Il lui répondit sèchement et sans la relever.

— Je suis préparé à tout entendre.

Les yeux de Berthe étaient baissés, et d'une voix presque éteinte :

— J'aime mon cousin Friedrich! balbutia-t-elle.

— Et *lui*... Vous aimait-il aussi? demanda lentement son mari.

Berthe releva la tête et joignant les mains, s'écria avec désespoir en versant un torrent de larmes :

— Oh! non!... il ne m'a jamais aimée!... voilà ce qui me rend si malheureuse!..

A cet aveu si naïf, M. Meyer respira.

— Votre cousin savait-il que vous l'aimiez? demanda-t-il.

— Non! il ne s'en est jamais aperçu, et s'obstinait à ne pas vouloir le croire!..

Son mari lui tendit la main, et avec un doux sourire de bienveillance sur les lèvres :

— Viens, ma pauvre petite, dit-il, mets-toi à côté de moi, et raconte-moi tout. Je t'ai dit que tu n'avais pas de meilleur ami que moi.

Quelque peu rassurée par les paroles de son mari, Berthe trouva le courage de lui raconter toute son histoire, depuis le moment où elle vint habiter la maison de son oncle; comment elle fut élevée par M. et Mme Felsenheim dans la constante croyance qu'elle devait épouser Fritz, et quelle douleur amère elle ressentit le jour où sa tante lui apprit que ce mariage ne se ferait pas, et lui en proposa un autre.

— Devant-elle je dissimulais parfaitement le chagrin qui me consumait, dit Berthe en terminant son récit; mais, seule, je me livrais à un désespoir sans bornes, et, pendant un mois entier, je ne me suis endormie chaque nuit que dans les pleurs.

— Pauvre enfant! que je te plains!

Et M. Meyer embrassa tendrement les beaux yeux bleus de Berthe.

— Maintenant, poursuivit-elle d'une voix basse et tremblante, vous saurez une faute bien grave que j'ai commise : — Vous vous rappelez, sans doute, que la veille de notre mariage, qui fut aussi celle du départ de Fritz, nous allâmes tous à Sonnenberg. Arrivés au château, mon cousin monta à la tour, je me mis à errer dans le jardin, et vous restâtes avec ma tante. Au bout d'une demi-heure, je rencontrai Fritz qui descendait des ruines : il me prit la taille, et, en me baisant la main, me donna un petit bouquet de fleurs sauvages, qu'il venait de cueillir, et me dit de le garder comme un souvenir de lui..... Je ne pus lui dire un seul mot... Je courus me cacher au fond du jardin, où je passai près d'une heure à pleurer et à me désoler. Pendant tout le temps du souper, je n'osai lever les yeux ni sur vous, ni sur Fritz; — et ce fut le cœur plein d'amour pour mon cousin que je vous jurai fidélité et obéissance le lendemain à l'autel!..

Berthe s'arrêta, et, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, parut accablée de douleur et de honte. Son mari l'entoura de ses bras :

— Ma pauvre Berthe, lui dit-il, je ne puis toujours que te plaindre...

— Écoutez! continua-t-elle d'une voix éteinte mais ferme, j'ai un devoir à accomplir envers vous. Je vous ai dit que Fritz, en me donnant ces fleurs, me dit de les garder et de penser à lui : il me les a données innocemment; ce n'est point ainsi que je les ai prises. Depuis ce moment elles ne m'ont jamais quittée, et je passe la moitié de mes nuits à leur parler de Fritz. Elles couchent sur mon cœur, et je m'éveille au milieu de mon sommeil pour les embrasser.

Berthe tira de son sein le petit papier blanc qu'elle y avait caché en entendant frapper, et le lui tendant :

— Tenez, dit-elle, ces pauvres petites fleurs, mon bonheur et ma consolation, — les voici! ce sont les dernières choses ici qui puissent me parler de lui.... prenez-les! et qu'il ne me reste plus aucune trace d'un amour criminel!

Son mari avait pris le papier, et, l'ayant ouvert, contempla en silence les fleurs sèches et décolorées qu'il renfermait; puis, le lui rendant :

— Reprends tes fleurs, mon enfant, lui dit-il.

Berthe poussa un cri de joie, et ne put s'empêcher de saisir la main de son mari, qu'elle couvrit de baisers.

— Oh! vous êtes un ange de bonté! que de reconnaissance je vous dois!..

— Tu ne m'en dois aucune, ma chère amie. Il y a bien peu de femmes qui, se croyant coupables, auraient la courageuse franchise d'avouer leur faute à leur mari.

— Que vous me faites de bien, par tout ce que vous me dites!... L'idée d'avoir pu manquer à mes devoirs me rendait si malheureuse!.... Mais aussi, ajouta-t-elle, je crains que vous ne soyez moins indulgent lorsque vous saurez ce qu'il me reste à vous dire.

— Tu me le diras demain, ma pauvre Berthe, dit M. Meyer, car voici minuit qui sonne, et tu es horriblement fatiguée : — tes yeux se ferment malgré toi.

En disant cela, il avait enlevé Berthe comme on enlèverait un enfant, et, l'ayant placée sur ses genoux, commençait à dégrafer sa robe. Triomphant, avec une douce et enjouée tendresse, de la résistance que lui opposait Berthe, de sa rougeur et de sa confusion, M. Meyer acheva la toilette de sa femme aussi lestement que l'eût pu faire la plus habile camériste.

— J'ai sommeil, murmura doucement Berthe...

Digitized by Google

Dès qu'elle fut couchée, elle tendit sa petite main à son mari, en lui souhaitant la bonne nuit d'une manière fort gracieuse.

— Mais non, *Liéchen*, lui dit-il, je ne m'en vais pas encore; je veux te voir bien endormie avant de me retirer... Causons un peu... parle-moi de ton cousin.

— Ah! pauvre Fritz! dit-elle avec un soupir.

. . . . . .

. . . . . .

(*La fin à la prochaine livraison.*)

ARTHUR DUDLEY.

GALERIE AGUADO.

II.

Le marquis de Las-Marismas, avec un titre si sonore et ses soixante millions, était autorisé à avoir des habitudes de grand seigneur. Il savait sans doute que le goût des belles superfluités est un des attributs distinctifs de la noblesse opulente ou de l'opulence titrée. Dans l'ancien régime, la fantaisie des tableaux n'était permise qu'aux ducs et pairs ou aux traitants.

La galerie Aguado a été placée beaucoup trop haut; elle veut être princière; mais elle ne l'est que par le local. Sa composition se ressent de la hâte qu'on a mise à remplir des places vides. Elle offre dans l'ensemble beaucoup de futurs et de remplissages. Un cabinet de peinture est une de ces choses qui ne s'improvisent pas; ce n'est qu'à la longue et par des épurations successives, dirigées par un goût sûr et suivies avec patience, qu'on peut amener à bien une telle œuvre. On doit y procéder surtout par voie d'exclusion; mais lorsqu'on est pressé de jouir et qu'on a beaucoup d'argent, on est assez naturellement porté à croire qu'il ne s'agit que d'ordonner. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans cette collection des morceaux d'un rare mérite, mais on regrette de les voir en trop d'endroits en si mauvaise compagnie; en somme, elle est ou trop grande ou trop petite; trop grande, si on la considère comme un cabinet choisi d'amateur consommé et connaisseur, qui ne doit rien souffrir d'équivoque; trop petite, si on veut la prendre pour un de ces musées encyclopédiques, qui, comme celui du Louvre, admettent le mélange et les disparates.

M. Aguado, en formant sa galerie, donna la préférence aux tableaux espagnols; c'est l'école espagnole qui y domine, et par le nombre des œuvres et par le mérite. Il aurait dû se restreindre à cette spécialité pour laquelle il était le mieux en mesure de se compléter. Ses emprunts aux autres écoles sont en général très malheureux. Si même on considérait cette collection uniquement comme un *spécimen* de l'école espagnole, on aurait le droit d'être sévère, car depuis un quart de siècle, et surtout depuis ces dernières années, les maîtres espagnols ne sont plus tellement rares en France qu'on puisse se contenter, dans une collection qui se respecte, d'œuvres du second et même du troisième ordre. La peinture espagnole a été des dernières à se produire dans les musées européens, elle n'y a pénétré qu'avec difficulté et comme par accident. Cette rareté relative avait pour cause principale la loi d'Espagne qui prohibait l'exportation des tableaux, sous les peines les plus rigoureuses. Cependant le Louvre en possédait d'ancienne date quelques-uns d'un grand prix; et on en vit passer quelques autres dans les collections de Calonne et de Lucien Bonaparte. L'invasion française, en 1808, fit cesser la prohibition, et le marché de la peinture fut ouvert; les Anglais s'y présentèrent des premiers; leurs agents firent, au milieu même des troubles de la guerre et des révolutions, de nombreux achats. Les riches dépôts des palais *Santiago*, *d'Alba*, *Altamira*, et du prince de la Paix, furent démembrés; l'Escurial même fournit son contingent, ainsi que le célèbre couvent de Loeches; les monastères et les églises également. C'est à cette époque que le maréchal Soult acquit les précieux morceaux de sa petite, mais incomparable collection. Enfin, il y a peu d'années, la formation du *Musée espagnol*, au Louvre, a mis sous nos yeux une masse de peintures qui, bien qu'étrangement mêlées, donnent une idée plus que suffisante de l'école de la Péninsule.

Ainsi donc, comme choix, la galerie Aguado n'offre en peinture espagnole, sauf trois ou quatre exceptions, rien qu'on ne pût aisément trouver à Paris, soit au Louvre, soit chez le duc de Dalmatie. La collection Soult, toute seule, était, il y a peu de temps, et est même encore supérieure. Il faut par conséquent rabattre beaucoup de l'admiration un peu bruyante dont le cabinet du marquis de Las-Marismas a été l'objet dans ces derniers temps. On conçoit l'opportunité de ce bruit à la veille d'une vente; mais les simples curieux ne sont pas tenus de penser sur ce point comme les prospectus.

Un coup d'œil jeté sur cette galerie suffira pour justifier et ces éloges et ces critiques.

L'école espagnole entre pour plus de moitié dans le total des peintures. D'après le calcul du catalogue, qui compte toujours largement, il n'y aurait pas moins de

Digitized by Google

cinquante-cinq Murillo, *dix-sept* Velasquez, *douze* Zurbaran, *treize* Ribera, *quatorze* Alonzo Cano. Nous ne discuterons pas en détail l'authenticité de chacun des ouvrages attribués à ces maîtres, quoiqu'il y eût des raisons très valables d'opérer sur cette liste une notable réduction. Mais quelque opinion qu'on ait sur l'originalité des œuvres inscrites sous ces noms retentissants, on ne peut guère se faire illusion sur leur valeur intrinsèque. La majeure partie sont des productions relativement peu importantes. L'ensemble a, s'il est permis de le dire, un air de pacotille qui contraste assez désagréablement avec la richesse des bordures et la magnificence architecturale des salons; c'est ainsi qu'au théâtre on intercale aux premiers sujets un certain nombre de comparses pour remplir les vides de la scène.

Le morceau capital de Murillo est *la mort de sainte Claire*, œuvre qui peut compter parmi les bonnes du maître, mais non parmi les meilleures. Il y a dans le ton général une certaine faiblesse et un défaut d'unité qu'on ne rencontre pas d'ordinaire dans les peintures, même moins importantes, de ce peintre. Les figures, toutes féminines, sauf celle du Sauveur qui, sans sa barbe, pourrait facilement être pris aussi pour une des jeunes filles de son escorte, ont cette élégance et cette grâce délicates qui charment dans les femmes de Murillo. L'exécution, assez inégale, a pourtant toute la légèreté aérienne et vaporeuse propre à ce maître, et qui rend souvent sa peinture un peu superficielle. Quant au style, à l'idéal, au sublime, soit de la forme, soit du sentiment, on sait que ces qualités supérieures sont à peu près absentes de l'école espagnole, et particulièrement inconnues de Murillo. Le beau n'y atteint presque jamais jusqu'au grand. Murillo vous fait rarement perdre terre; il vous retient dans une région moyenne. Chez lui tout est aimable dans le sens le plus favorable du mot, mais rien ne surprend, ne frappe, ni ne pénètre. A l'époque où la peinture était définie un *art d'agrément*, Murillo aurait pu être donné comme le type de la perfection. Son *Saint François en prière* est d'une exécution vigoureuse et achevée. La figure du saint est remarquable par le sentiment d'exaltation ascétique qui y est empreint. L'ascétisme monacal, dans ses diverses formes, est le seul côté élevé de l'âme que les Espagnols aient su exprimer avec une certaine grandeur. La tête juvénile de l'ange est d'une vivacité à la fois spirituelle et ingénue qui ravit. La *Réception de saint Gilles par un pape* a, en effet, comme dit le catalogue, un air magistral que n'offrent pas communément les tableaux de Murillo. La vérité parfaite des têtes, la justesse du geste, la fermeté inusitée du dessin, la sobriété de l'exécution, recommandent cette peinture, qui manque cependant encore de ce qu'on appelle style dans le sens élevé du terme. La *Madone dans une gloire* est une de ces compositions favorites où Murillo déployait à son aise, et comme en se jouant, les mille et une charmantes prouesses de sa touche. Des nichées de chérubins y montrent leurs faces rebondies, à peau transparente, aux lèvres rosées, à l'œil souriant et espiègle. La couleur douce, vive, souple et insaisissable, donne aux hommes du métier, pour parler leur langage, un de ces délicieux *ragoûts* dont ils savent seuls apprécier la saveur. Il en est de même de la petite composition de *Jacob luttant avec l'ange*, remarquable par un effet de crépuscule et par son charmant paysage. Murillo a souvent peint le paysage, qu'il traitait d'une manière toute conventionnelle et fantastique, mais piquante et pleine d'imagination. Il a aussi deux portraits. Celui d'un moine (n° 85) est le plus beau. Les Espagnols ont excellé dans le portrait. Celui-ci peut être donné comme un des plus beaux types du maître et de l'école. Nous ne parlons pas d'une quarantaine d'autres Murillo plus ou moins sincères, dont la plupart pèchent par le défaut le plus habituel de ce maître, l'insignifiance de la composition et le lâché de l'exécution.

Velasquez est avec Murillo le plus grand talent de son école; mais quoique moins fécond, il a plus de physionomie, et une individualité bien plus caractérisée. Sa peinture a un cachet de puissance, d'imprévu, d'originalité, de spécificité dont on n'a guère que trois ou quatre autres exemples aussi saillants dans le Corrège, dans Rubens, dans Rembrandt. Il est le roi du portrait. Il y en a plusieurs dans la galerie Aguado. Celui de la *dame à la mantille* a conquis tous les suffrages; ceux des profanes, par la grâce coquette de la pose, le goût piquant de l'ajustement, et la vérité puissante de la tête; ceux des habiles, par la fraîcheur et la vivacité de la touche, et par cette étonnante désinvolture de l'exécution qui en d'autres mains serait une fanfaronnade, mais qui dans celles de Velasquez est le superlatif de la distinction. La *Bohémienne* est aussi une œuvre de marque. Nous nous taisons sur le reste.

Treize Ribera! c'est beaucoup; c'est trop pour la responsabilité du catalogue. Il y en a un cependant hors ligne, c'est la *descente de croix*. Celui-ci n'a pas besoin de certificat d'experts. Il est à regretter qu'il ait un peu poussé au noir; car le noir n'est pas ce qui manque à la peinture de Ribera. Comme composition, style et caractère, on n'a pas beaucoup à attendre de ce peintre; mais il nous donne ici tout ce qu'il eut jamais de plus saisissant comme imitateur savant et profond de la nature, rendue avec cet accent d'exagération qui est le propre de l'art. Le corps nu du Christ, et surtout sa main gauche et le bras pendant, sont peints avec une étonnante vigueur. Il est probablement impossible d'aller plus loin en ce genre. Le catalogue, qui est un grand dissertateur, est muet sur ce tableau. « Sans renoncer, dit-il, aux oppo- « sitions qui donnent à sa peinture tant de ressort et de « relief, et produisent toujours un effet si magique et si « puissant, le grand peintre a tempéré, cette fois, les « témérités, l'audace de son génie, en imprimant à sa « composition un caractère particulier de grandeur et « de majesté. » La grandeur et la majesté de Ribera! O catalogue, tu es un puissant critique!

Le *Repos de la sainte famille* est exécuté dans la manière de l'*adoration des bergers* du Louvre, à laquelle il ferait un intéressant pendant; c'est aussi un morceau d'élite et du meilleur temps de Ribera.

Sous le n. 190, le livret nous donne un *martyre de saint Barthelemy*. Ce prétendu Ribera n'est, si nous ne nous

trompons infiniment, qu'une copie, et une copie assez médiocre d'un original qui est, comme chacun sait, à la galerie de Dresde. L'histoire de ce tableau est très connue. Il fut peint pour le duc d'Ossone, vice-roi à Naples, qui l'envoya en Espagne; d'Espagne, il alla à Hambourg; vendu ensuite au roi de Pologne, il revint en dernier lieu à la galerie des ducs de Saxe. Il a été gravé par Keil. La méprise est donc un peu forte, même pour un catalogue officiel.

Mais l'indulgence et la libéralité du catalogue, déjà si marquées à l'endroit des peintres espagnols, perdent tout frein avec les maîtres d'Italie. Il annonce d'abord imperturbablement cinq Raphaël, ni plus ni moins. Sur ces cinq, on ne peut raisonnablement lui en accorder qu'un, la petite *madone*, qui provient originairement de la galerie du *Palais-Royal*, et qui même a été tenu longtemps pour suspect.

Le catalogue n'est pas moins magnifique pour le Corrége. Il nous en promet huit. Ce maître n'est pourtant pas commun; le Louvre n'en a que trois. Nous doutons qu'il y en ait un seul d'authentique. La *madone* (n. 284) est, suivant toute apparence, un fragment copié du célèbre tableau dit *de saint Georges et de saint Pierre martyr*, qui est à Dresde, et qui a été gravé plusieurs fois. Les quatre petits tableaux des évangélistes n'ont pas de rapport avec les compositions des pendentifs de la coupole de Saint-Jean de Parme. S'il fallait les attribuer à quelqu'un, ce serait peut-être à Lanfranc. Le catalogue n'est pas moins précieux, au sujet d'un de ces Corrége bâtards (le n. 285, *épisode du massacre des innocents*) : « Nous « avons examiné ce tableau avec tout le respect et la cir« conspection que commande le grand nom du Corrége. « Il résulte de cet examen... que son authenticité ne aurait être le sujet d'un doute pour nous; toutefois, nous « ne voulons exprimer ici qu'une conviction personnelle « qui, pour n'être pas une autorité, n'en est pas moins « entière. » O catalogue! tu es un bien grand diplomate!!

Léonard de Vinci et André del Sarto ne sont pas mieux traités, ainsi que Mantegna.

Le catalogue nous leurre aussi d'une fausse espérance pour ses trois Rembrandt. La *tête de vieillard* est une bonne peinture, mais elle est fortement suspecte. Quant à la grande composition des *deux mendiants*, on peut la considérer comme apocryphe.

On pourrait beaucoup étendre ces observations; celles-ci suffiront pour édifier les simples sur la valeur des étiquettes du catalogue.

Cependant, malgré ces nombreuses illusions, la galerie Aguado est encore assez riche pour tenir un rang honorable dans l'histoire des pinacothèques. Les Murillo, les Velasquez, les Ribera et autres Espagnols, le petit Raphaël, deux beaux paysages de Ruisens, un Téniers exquis, un bon Van-Dyck (Christ mort), un excellent Canaletti, composent un ensemble de peintures fort distingué. Nous ne repoussons que les exagérations.

Il y a aussi quelques marbres à la galerie Aguado, deux Canova et une figure du sculpteur allemand Schadow. La *nymphe couchée* de Canova est une réminiscence de l'hermaphrodite, avec une teinte presque pornocratique; c'est une figure gracieuse, travaillée avec ce fini coulant et cette recherche un peu académique de la ligne que poursuivait ce statuaire. En face, se trouve la figure de Schadow, froide, raide et guindée, et qu'on a mise là sans doute pour faire voir ce que devient un marbre dans les mains d'un Italien et dans celles d'un Allemand. Quant à la *Madeleine*, on sait qu'elle passe pour le chef-d'œuvre de Canova; c'est la plus grande réputation de statue de notre siècle. Elle est si connue qu'il serait superflu de donner sur cette célébrité un avis qui, n'étant pas conforme à l'opinion générale, aurait besoin d'être longuement motivé. Nous ne croyons pas que les Anglais laissent échapper cette bonne fortune. Canova est pour eux le roi des sculpteurs, comme on le leur a dit en Italie. Suivant toute probabilité, la Madeleine passera le détroit.

Nous ignorons si la liste civile fera quelques acquisitions. Elle serait bien inspirée de soutenir ses Espagnols du Louvre de quelques-uns des Velasquez, des Murillo et des Ribera de M. Aguado. Elle ne rencontrerait peut-être pas ici les difficultés diplomatiques qui firent jadis échouer les longues négociations relatives à des tableaux de la même école.

L. Peisse.

VELASQUEZ.

Digitized by Google

ADIEUX A L'ITALIE.

Impatient d'errer sur l'écumant empire,
Déjà, levant ton ancre, ô mon léger navire,
De la reine des mers tu fuis les doux remparts;
La nuit sur ton chemin allume ses étoiles,
Le souffle d'Orient frissonne dans tes voiles,
Tes voiles s'enflent, et je pars!

Adieu forêts de pins, bosquets de lauriers-roses,
Molles fleurs d'orangers nouvellement écloses,
Neiges de l'Apennin qu'empourpre un ciel de feu,
Temples où l'âme entrer respire l'ambroisie,
Terre des voluptés et de la poésie,
Italie, Italie adieu!

Adieu Campo Santo, fier de tes tombes noires!
Gouffre où vont s'engloutir nos rêves et nos gloires,
Lit vaste où les pasteurs dorment avec les rois!
Adieu joutes sur l'eau, nocturnes sérénades!
Adieu mes chants d'amour, mes longues promenades,
Mes promenades dans les bois!

Adieu jeunes beautés propices aux poètes,
Qui le matin chantez comme des alouettes
Dans la gondole errante au sein du flot riant,
Et qui, le soir, dansez au bord de la lagune
Tandis que pour vous voir le flambeau de la lune
Monte léger à l'Orient.

Adieu de l'art divin glorieuse phalange,
Raphaël, Canova, Corrége, Michel-Ange,
De l'immortalité mystérieux élus!
Toiles qui respirez, marbres où le sang coule,
Bronzes qui pleins de vie êtes sortis du moule,
Adieu! je ne vous verrai plus!

Je ne vous verrai plus, jardins aromatiques,
Verts olympes peuplés de tous les doux antiques,
Labyrinthes de fleurs où j'allais m'oublier!
Cloîtres où des captifs usent leur vie entière
A prier, à creuser leur tombe au cimetière,
A retourner leur sablier!

Je ne te verrai plus, tour gigantesque et grise,
Qui penches ton vieux front sur les débris de Pise
Comme un père pleurant sur le cercueil d'un fils,
Et qui, retentissant du fond de tes entrailles
Sembles, pendant la nuit, sonner les funérailles
De la gloire de ton pays!

Je ne vous verrai plus, lacs où rogue le cygne,
Ormeaux entrelacés de guirlandes de vigne,
Torrents qui des rochers pleuvez à gros bouillons,
Myrtes, acacias à l'élégante tige,
Monts où le thym fleurit, collines où voltige
Un peuple ailé de papillons!

Je ne vous verrai plus, rochers, désertes cimes
Où tous deux, elle et moi, souvent nous nous assîmes
Pour contempler le ciel et pour nous reposer:
Gazons voluptueux, forêts sériennes
Où mes lèvres un jour puisèrent sur les siennes
La chaste ivresse d'un baiser!

Harmonieux vallons, vaporeuses collines,
Palais éblouissants, portiques en ruines,
Précipices témoins de mes jeunes amours,
Et toi, de ma pensée ô blanche souveraine,
C'en est fait, loin de vous le flot jaloux m'entraîne!
Adieu donc, adieu pour toujours!

L. DELATRE.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

M. le Ministre de l'Intérieur vient de donner des ordres pour qu'à l'avenir les bureaux des théâtres royaux ne soient pas fermés au public le jour des premières représentations.

— On parle d'un projet de loi qui serait présenté aux Chambres pour la réduction du droit des hospices sur les recettes des théâtres.

— On annonce aussi une mesure qui aurait pour objet de modifier le comité de lecture du Théâtre-Français. — Les dernières pièces reçues par les comédiens français ne justifient que trop cette modification depuis longtemps demandée.

— La commission spéciale des théâtres royaux se réunit maintenant au Ministère de l'Intérieur. On sait qu'elle tenait ses séances à l'Opéra, ce qui était aussi contraire à sa dignité qu'au bien du service. Il paraît que M. le Ministre de l'Intérieur a étendu ses attributions à l'examen des questions qui intéressent les autres théâtres de Paris.

— M. le Ministre de l'Intérieur a souscrit à cent exemplaires du *Voyage en Perse* de MM. *Coste et Flandrin*. Cet ouvrage important doit être publié en sept années.

— Les exercices des élèves du Conservatoire commenceront aussitôt que la salle de théâtre des Menus-Plaisirs sera terminée. S. M. a voulu se charger de la dépense des décorations et accessoires. Les élèves répètent *le Mariage de Figaro* de Mozart, et un acte d'*Armide*.

— La loi sur la police des théâtres sera incessamment présentée à la Chambre des Pairs. MM. les auteurs dramatiques ont demandé à être entendus de M. le Ministre de l'Intérieur. Le projet délibéré par le Conseil d'État n'a été l'objet d'aucune objection de leur part.

— Il est enfin décidé que le Théâtre-Français ne donnera plus de primes aux auteurs. Seulement M. le Ministre de l'Intérieur a autorisé l'administration de ce théâtre à assurer aux auteurs certains avantages proportionnés aux recettes produites par les ouvrages nouveaux.

— Le jury de peinture n'a pas seulement refusé des tableaux de jeunes peintres, il a refusé un dessin de M. Ingres, fait sous ses yeux, d'après un de ses ouvrages, et auquel il a mis la main.

« Ils refusent ce qui est au-dessous d'eux, disait un de nos peintres les plus célèbres en parlant du jury; mais ils refusent aussi ce qui est au-dessus d'eux. »

On remarque que parmi les artistes refusés au salon de cette année les protégés du Prince Royal sont en majorité MM. Barye, Dauzats, Louis Boulanger, Paul Huet, tous favorisés par l'affection du prince.

Si nous ne comptons pas parmi ces noms ceux de MM. Scheffer et Decamps, on prétend qu'il faut attribuer leur abstention à la certitude d'un refus de la part du jury.

Voici l'explication de cette hostilité : le Prince Royal aimait et encourageait les efforts des artistes qui cherchaient dans l'art une nouvelle voie de progrès, et il a souvent témoigné un touchant mécontentement pour des rigueurs auxquelles, du reste, on mettait encore une certaine réserve.

La mort du Prince a laissé le champ libre à ces messieurs, et ils ont frappé ceux que sa protection avait mis à couvert de leur témérité!

Nous désirons, du reste, que pour l'honneur du jury et le respect dû à une si grande infortune, cette explication ne soit qu'une supposition gratuite.

Physionomie parisienne.

SORTIE DU SPECTACLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PAUL HUET

Le Crépuscule

Digitized by Google

Digitized by Google

SALON DE 1843.

Cette année encore, les trois Flandrin, Auguste, Paul, Hippolyte, ont inscrit leurs noms amis et fraternels sur la même page du livret. Depuis tantôt dix années le public s'était habitué à les saluer tous les trois avec cette bienveillance que le public de Paris ne refuse jamais au talent et à la jeunesse. Hélas! Auguste Flandrin est mort avant que le Louvre ne fût ouvert, il est mort laissant après lui une bonne et douce renommée, le souvenir d'un esprit calme, d'un talent sérieux, d'un honnête cœur. C'est ainsi que chaque année, un de ces noms parmi les noms les plus remplis d'avenir, manque à l'appel de ses rivaux, de ses émules. Clément Boulanger, qui avait en lui-même tant de verve et de courage, n'est pas revenu de son voyage dans les ruines de l'Orient; Bouchot, qui avait toutes les qualités d'un grand peintre, l'auteur des funérailles de Marceau, la plus belle page du moderne Versailles, Bouchot est mort déjà depuis deux ans, et l'esquisse admirable de son chef-d'œuvre se morfond dans le Louvre banal de M. Susse, attendant, mais en vain, un acheteur. Grâce à ses deux frères qui le pleurent, Hippolyte et Paul, le nom d'Auguste Flandrin se représentera longtemps dans les expositions du Louvre. Quatre portraits sont signés d'Auguste Flandrin. La plus importante de ces toiles représente le révérend père Colonnia, dont M. Flandrin a fait une austère et énergique figure qui a toutes les dimensions et toute la vigueur du portrait historique. Certes, lorsqu'il professait la rhétorique dans ce beau collége de jésuites de Lyon, tout resplendissant de peintures à fresque dont les traces se voient encore, et lorsqu'à peine quelques savants de la ville avaient entendu parler de lui, Dominique Colonnia ne se doutait guère qu'un jour, à cent ans de distance il mourut en 1741 la ville de Lyon reconnaissante voudrait avoir le portrait de son excellent et modeste antiquaire. En ceci la ville de Lyon a été bien inspirée. Peu de gens, pas même le major Martin, qui lui a laissé tant d'argent, ont autant aimé cette ville que le père Colonnia. Il y a passé cinquante-neuf ans de sa vie sans en sortir. Le pape Clément IX voulut en faire le précepteur de son neveu, mais Colonnia, peu jaloux d'une si haute fortune, avait à compléter l'histoire des antiquités lyonnaises. M. Auguste Flandrin donne à cet homme excellent un grand air d'autorité, tout au rebours de l'histoire, qui nous le montre vif, alerte, d'une taille plus que médiocre, l'œil plein de feu et plein d'esprit. Le savant jésuite a beaucoup écrit pour un homme de son temps; de nos jours, il passerait à peine pour un écrivain laborieux. Il était poëte à ses heures, témoin deux tragédies et un ballet. Une de ces tragédies avait pour héros *Germanicus*, et certes on pouvait plus mal choisir. Ainsi donc, cet homme oublié depuis plus d'un siècle, ce savant dépassé, ce théologien qu'on ne lit plus, ce faiseur de tragédies classiques qui n'ont été jouées qu'une

seule fois dans les murs du collége, voilà tout d'un coup une ville entière qui s'en souvient et qui lui rend les honneurs qui lui sont dus. En fin de compte, la gloire vous arrive toujours quand elle doit vous venir!

M. Hippolyte Flandrin, vous le savez, avait fait le portrait de sa mère, le portrait d'une mère, l'ange gardien de votre vie, la sainte femme dont le doux visage se baissait à votre berceau. Un cœur qui ne bat plus que pour vous, des yeux qui ne voient plus que vous seul au monde, des mains qui vous bénissent, une bouche qui vous sourit, de beaux cheveux blanchis au service de sa famille: comment ne pas faire une très belle œuvre quand on est un grand artiste, et quand on a de la reconnaissance plein le cœur? Pas un des plus grands hommes de la peinture n'a manqué ce chef-d'œuvre de la piété filiale. Plus d'une fois nous avons eu sous les yeux le portrait de la mère de Rembrandt fait par son fils, et il nous était impossible de ne pas pousser un cri d'admiration, rien qu'à voir revivre cette femme. Eh bien! Messieurs du jury ont refusé le portrait que M. Hippolyte Flandrin avait fait de sa mère. Ce portrait, qui est la gloire et la consolation de cette famille, ils n'en ont pas voulu. Ils n'ont pas craint d'affliger tout à la fois le peintre et le fils! Ils ont été sans pitié comme ils sont sans vergogne! Au reste, on raconte que M. Hippolyte Flandrin avait le pressentiment de cette mésaventure; il ne voulait pas exposer à un pareil affront le portrait de sa mère, il fallut que M. Ingres en donnât l'ordre à son élève, pour que celui-ci consentit à exposer son tableau. L'ordre une fois donné, M. Ingres est resté dans son atelier, il n'a pas songé qu'il avait le droit d'aller défendre en plein jury l'œuvre de son élève, et maintenant il offre à M. Flandrin son atelier, pour exposer le tableau refusé, comme si l'atelier de M. Ingres valait le Louvre tout entier!

Quant au portrait unique de M. Hippolyte Flandrin qui a trouvé grâce devant le jury, c'est un très beau et très fin travail; mais savez-vous où cette épave glorieuse d'un glorieux naufrage a été déposée? On a placé ce très beau portrait dans un coin de la galerie, à contre-jour, dans une ombre où il est impossible de le bien voir, en un mot, avec autant de sans-gêne que s'il s'agissait du portrait de Phanor, le chien de Terre-Neuve. A force d'être cruelle, la persécution finirait par être risible. Quoi donc, vous n'êtes pas contents de refuser le portrait de sa mère, vous cachez son autre portrait comme si c'était la honte du salon! Mais si M. Hippolyte Flandrin vous gêne à ce point-là, que ne lui faites-vous trancher la tête à l'instant même?

Cependant, M. Paul Flandrin, qui ne se doutait guère des désastres dont son frère était menacé, envoyait au Louvre deux beaux paysages, d'une solide et nette peinture, sans détour, sans recherche, sans coquetterie et même sans trop de grâce; un petit coin de la franche nature italienne découpé dans un bel endroit. Il y a sur les bords du Tibre un paysage plein d'air et de force appelé *la Promenade du Poussin*. Là venait rêver et méditer le peintre honnête homme, dont la vie austère et grave se peut offrir pour exemple à tous les artistes, à tous les poëtes, à tous les beaux rêveurs à venir. On vous montre encore cette promenade du Poussin, tout comme à Florence on vous désigne la place où s'asseyait le Dante, pendant que le dôme s'élevait aux vers de ce poëme qu'il se récitait tout bas au fond de son âme en rêvant à Michel-Ange. C'est cette *promenade du Poussin* qu'a représentée M. Paul Flandrin, et ce jour-là, peut-être, il a fait son plus beau paysage. Dans un petit cadre vous pouvez voir les deux frères, Hippolyte et Paul; Hippolyte a posé, Paul a été le peintre. Il a voulu nous montrer son frère un peu plus beau qu'il n'est peut-être; pour lui, il s'est fait tel qu'il est. De ces deux portraits, le portrait de Paul est le meilleur. Pour tout dire, l'un et l'autre ils ont noblement et dignement protesté contre les rigueurs peu salutaires du jury de peinture. Répondre par de beaux ouvrages, ne rien accorder à la rigueur pas plus qu'à la flatterie, c'est une belle vengeance, une vengeance honorable et à laquelle tous les moralistes doivent applaudir, car ces vengeances-là produisent les beaux tableaux, les beaux vers, les belles actions.

M. Henri Lehmann est sans contredit un peintre habile, plein de zèle, plein d'ambition. Il est un de ceux qui rêvent les grands honneurs de la peinture, la gloire d'abord et ensuite la popularité. Donnez-lui Notre-Dame de Paris à couvrir de peintures, il ne dira pas non. C'est un esprit actif, qui se tourmente et qui s'agite peut-

Digitized by Google

être avant le temps ; rien n'est plus digne d'intérêt et de sympathie que les luttes de ces jeunes gens acharnés à leur œuvre. Tout ce qu'ils peuvent entreprendre, ils l'entreprennent ; tout ce qu'ils peuvent chercher de nouveau, ils le cherchent avec une ardeur presque fébrile. Laissez-les faire ! ces jeunes gens ont une des grandes qualités du talent : la fécondité. Ils produisent, ils travaillent, ils cherchent, ils rêvent, ils vont en avant toujours, quelquefois les yeux fermés. Ceux-là, si on en veut tirer parti, il est nécessaire de les mettre à l'œuvre, ne leur donnez ni paix ni trêve, menez-les brutalement et de façon à ce qu'ils demandent enfin quelque répit, pour savoir où ils en sont, eux et leurs œuvres. L'an passé, si nous avons bonne mémoire, M. Henri Lehmann s'était annoncé par trois grandes toiles qui ne doutaient de rien, et surtout par une terrible flagellation qui se sentait à merveille du voyage de Rome. Cette année, en fait de peinture historique, M. Lehmann a produit un Jérémie. Le prophète est encore dans l'accablement des menaces et des foudres qui lui arrivent de la part de Dieu. L'ange inspirateur penché sur Jérémie, l'ange de vengeance et de haine, les ailes déployées, les mains tout ouvertes, comme si elles avaient lâché déjà toutes les colères dont elles sont remplies, semble lui souffler la parole éloquente sous laquelle Jérusalem doit bondir comme un chevreau qui a perdu sa mère. Dans tout ce tableau il y a un grand effort pour être neuf, pour être terrible, mais l'effort se fait trop sentir. La tête du prophète manque de conviction, la pose de hardiesse : on ne comprend pas très bien comment tout à l'heure il saura accomplir sa mission terrible. — Faut-il dire toute ma pensée ? c'est là encore une esquisse, c'est une belle idée habilement indiquée, c'est une promesse, mais la promesse d'un homme de talent. A ce Jérémie je préfère, et de beaucoup, trois à quatre portraits de ce même M. Henri Lehmann : une petite fille de douze à treize ans, la tête couronnée de roses fraîches comme les joues de cette belle enfant ; une dame à robe jaune, la robe ornée de dentelles. Nous sommes déjà loin de la jeune fille, de cette tête mignonne, de ce limpide regard, de ce front pur sur lequel la vue même ose à peine se poser. Arrive ensuite, d'un pas tant soit peu solennel, une assez belle dame à l'air plus fier qu'imposant ; c'est là une femme d'une belle race ; le nez bien posé au beau milieu du visage, ce qui est rare ; le regard imposant, les mains très belles, une chaude fourrure sur ses épaules un peu mates ; la jeunesse n'est pas encore évanouie tout-à-fait, mais quoi ! déjà elle pose un pied sur cette frêle épaule pour s'envoler tout au loin. Aimez-vous mieux cette dame enveloppée d'un burnous blanc ? Il était impossible de la vêtir d'une façon plus simple et plus pittoresque ; les yeux sont grands et brillants, la peau est très blanche, la joue est creusée, on dirait par la fièvre, la poitrine est maigre, les mains sont maigres comme la poitrine, et cependant à toute cette maigreur le peintre a su donner une grande fraîcheur, la fraîcheur de la santé et du printemps. On ne saurait trop louer M. Lehmann pour la façon dont il habille ses personnages. Ce jupon blanc à raies bleues, par exemple, ces dentelles, et ces belles fleurs, et ces bijoux et tous ces heureux détails qui font reconnaître les plus belles dames du plus grand monde, est-il facile de les mieux rendre et de les mieux copier que M. Henri Lehmann ?

Mais revenons à ceux qui commencent, aux nouveaux venus qui se disent : Ce sera grand hasard si quelque regard indifférent daigne s'arrêter sur mon humble toile ! Voilà justement les braves gens que nous aimons à secourir. Cela nous plaît et nous charme de leur venir en aide, dussions-nous entendre crier à nos oreilles : — Fi donc, vous trouvez cela beau ? vous avez le front de louer des peintres que personne n'a vus ni connus ? vous vous fatiguez à regarder des choses hors de toute portée ? Laissons dire les mécontents et leur louange, et cependant rendons justice à qui de droit. — *L'évanouissement de la Vierge* par M. Pilliard, c'est le sujet d'un beau tableau souvent entrepris. Il est d'usage que le Christ, placé sur le premier plan, traîne sa croix dans la voie douloureuse, pendant que, tout au bas de la dure montagne, la Vierge s'évanouit à la vue de tant de douleurs. Cette fois la sainte Vierge est le personnage principal de ce drame plus touchant que divin. Le Christ va pour gagner le mont des Oliviers, la Vierge tombe accablée et mourante, un ange la soutient ; tout cela est grave et bien digne d'un homme qui donne ainsi son adresse sur le livret : — *Via capo, le Case* 56, *a Rome*.

M. Glaise est un homme d'un mérite qu'on

ne saurait contester; il compose avec soin, il étudie, il cherche, et quand il a trouvé il cherche encore. Ses *baigneuses du jardin d'Armide* ne ressemblent ni aux femmes de M. Papety, ni aux femmes de M. Winterhalter. Ce sont des femmes en chair et en os, belles, fortes, peu mignardes et qui attendent le héros de pied ferme. Le paysage n'a pas été copié dans le poëme du Tasse, il a été copié dans le grand livre ouvert à tous les peintres, à tous les poëtes, à tous les hommes qui savent regarder et se souvenir. Nous aimons beaucoup moins l'humilité de son *Elisabeth de Hongrie*. Cette Elisabeth est une sainte d'invention toute récente, d'une canonisation peu authentique qui est devenue nouvellement à la mode, tout comme l'était sainte Julithe il y a trois ou quatre ans. Qu'est devenue cette sainte Julithe? Après avoir été représentée si souvent, après après avoir intéressé la faveur de tant de peintres et de tant de sculpteurs, la sainte Julithe a été replongée dans le commun des Martyrs. On lui dressait des autels il y a trois ans, on ne brûlerait plus aujourd'hui le plus petit cierge à son intention. Chose étrange! que la mode se fasse sentir même pour les saints et pour les saintes qui sont dans le Ciel! — Un assez bon paysage de M. Gresy *le mois d'août*, — *la communion de la sainte Vierge* par M. Emile Lafon (saint Jean l'évangéliste est fort beau, et surtout un grand tableau de M. Laemlein : *Thabitha ressuscitée par saint Pierre*, voilà de quoi tirer tous ces nouveaux venus de leur obscurité première. Ils vont s'en réjouir de toutes leurs forces, les imprudents, mais combien ils se trouveraient à plaindre, si en effet ils pouvaient savoir toute la peine, tous les soins, toutes les inquiétudes que va leur donner ce peu de renommée et d'attention. Que d'exigences nouvelles! que de comparaisons offensantes! — Il faisait bien mieux que cela tel jour, en tel année! va-t-on leur dire pendant vingt ans de leur vie. Toujours est-il que cette composition de M. Laemlein vaut la peine qu'on l'étudie et qu'on la loue. Sur son lit de mort cette belle jeune fille est tombée expirante. Sa sœur, sa mère, sa grand'mère, chacun la pleure. Cependant le saint Pierre est au chevet de la morte, et soudain le mouvement, la pensée, la vie reparaissent sur ce visage inanimé. Oh! miracle! la mère ne peut pas en croire ses yeux. La jeune sœur à genoux remercie le Ciel et doute encore : une petite servante avertit d'un geste charmant la vieille aïeule, qui déjà s'est enveloppée dans son deuil : en même temps le père qui vient pour fermer les yeux de son enfant, la trouvant ainsi ranimée et vivante, recule d'épouvante et de joie; le saint reste calme et convaincu. C'est un drame plein d'intérêt et de charmants détails. Rappelez-vous ce nom-là désormais : Alexandre Laemlein.

Dans la province de Constantine M. Dauzats a copié avec bonheur l'arc de triomphe de Djimilah. M. Prosper Baccuet, capitaine à l'armée d'Afrique, n'a pas été moins heureux que M. Dauzats. Honneurs mérités, honneurs rendus à cette noble ruine que M. le duc d'Orléans a signalée le premier et qui sera transportée dans le Paris moderne en témoignage de notre conquête. A en juger par le paysage de M. Dauzats et du capitaine Baccuet, l'arc de Djimilah mérite toutes ces sollicitudes. Ce sont de vieilles pierres que l'on dirait branlantes, mais le tout-puissant soleil les soutient et les protége depuis bientôt deux mille années. — M. Decaisne a composé un beau plafond pour l'une des salles du palais du Luxembourg; c'est toujours de l'allégorie : la justice protége la force, le travail protége l'ordre, les figures sont grandes et belles, la composition est digne du lieu qui l'a inspirée. M. Decaisne est un homme fait pour cette peinture monumentale, cependant nous admirons toujours comment peuvent faire les peintres pour que *la justice* ne ressemble pas à *la force*, pour que *l'ordre* n'ait pas les mêmes attributs que le *travail*. Au reste, pour composer les plafonds des vastes salles du Luxembourg, on fera bien de choisir des hommes habiles et capables de se défendre contre M. Ingres, qui prépare, lui aussi, son plafond pour la Chambre des Pairs; rappelez-vous *l'apothéose d'Homère*! — M. Borget est un grand voyageur, il a tout vu, à ce qu'on dit, même la Chine, et la Chine si jalouse de ses beautés cachées a posé devant M. Borget. Sa *rue de Calcutta* est une chose amusante, intéressante, variée, et pardessus le marché assez bien peinte, quoique l'on puisse fort se dispenser d'être un bon peintre lorsqu'on vient de si loin, du pays des peintres chinois! — Madame Calamatta, la digne femme du célèbre graveur Ca-

Digitized by Google

lamatta, expose trois tableaux et entre autres *la Vierge et l'enfant Jesus qui benissent l'ordre des Dominicains*. Les Dominicains sont d'un assez triste effet dans ce tableau, et veritablement on ne sait guere pourquoi donc l'enfant Jesus se hâte si fort de benir ces brûleurs de gens; la Vierge ressemble un peu trop à des vierges célebres qui habitent le palais Pitti a Florence; toutefois faut-il reconnaître que voilà une jeune femme bien disposée pour l'art de son adoption: madame Calamatta a toutes les allures d'un vrai peintre; aussi bien, pour le sentiment de la forme, pour le dessin, pour la grâce, pour l'intelligence des belles choses, elle est à bonne école. — M. Charles Muller, qui s'était annoncé à l'exposition de 1838 d'une si éclatante façon, a cette fois été en exagerant les défauts et les excentricités de la première jeunesse; il était hardi jusqu'à l'audace, maintenant il est audacieux jusqu'à la folie. Son *combat des Centaures et des Lapithes* est un veritable fouillis, dans lequel vous voyez jambe de ci, jambe de là, un bras de ce côté, un bras de l'autre côté et le sein au hasard, toutes sortes d'hommes et de femmes mêlés et confondus d'une façon inextricable. Que de bonnes et précieuses qualités ces jeunes gens nous font haïr!

M. Auguste Pichon a fait un bon portrait de M. Hippolyte Prévôt, le sténographe du *Moniteur*. — Un amateur des tableaux du second ordre, un amateur pauvre, comme vous et moi, ne dédaignerait pas la *rue de Nantes* de M. Emile Loubon dont le nom s'est trouvé associé à de si heureuses compositions. — J'en dis autant des *Syrènes* de M. Menn de Genève, seulement je voudrais qu'au préalable on fit d'Ulysse une syrène ou que tout au moins on nous délivrât de cet habile homme. Que diriez-vous d'une carafe d'orgeat placée entre vingt bouteilles de vin du Rhin? Cet Ulysse gâte tous les tableaux dans lesquels on le fait paraître. Il est froid, méthodique, fièrot, bâbleur; on dirait d'un huissier soupant au café de Paris, entre une belle danseuse de l'Opéra (s'il en est) et le jeune homme que notre huissier doit arrêter le lendemain. D'un œil il couve sa proie, l'autre œil est pour la belle danseuse: arrêter l'un et prendre l'autre, quelle joie! se dit Ulysse. Ulysse, Énée, Mentor, Mornay, tous ces sages de poëme épique, méfiez-vous-en dans vos tableaux, ils ne vous porteront pas bonheur.

Un grand vieux chêne, une verte colline, une forêt éclairée par le soleil du soir, un terrain ferme et solide, de belles plantes bien étudiées, un profond et naïf sentiment de la nature verdoyante et sereine; voilà le paysage de M. Henri Milbourne. On n'est pas plus simple, on n'obéit pas avec plus d'abandon à l'inspiration de la campagne. M. Milbourne est un des bons peintres de l'Angleterre, qui recherche ses marines avec un louable empressement. — *Item*, un très bon portrait, par M. Belloc.

Nous avons cependant à faire justice de plusieurs qui étaient nés tout exprès pour soutenir la grande peinture, et qui après les premiers efforts, se sont retirés de la lice, découragés et confus. M. Schopin, par exemple, de quel droit a-t-il abandonné le grand art pour la marchandise? De quel droit s'est-il mis au service des faiseurs et des marchands de gravures? A peine de retour de son voyage à Rome, il avait exposé un grand tableau de la Cenci marchant au supplice. C'était un drame tout rempli de terreur et d'invention. L'auteur en ce temps là avait été beaucoup loué et beaucoup critiqué, ce qui est un grand témoignage pour le succès. Voyez maintenant où il en est venu en moins de de dix années! Il en est venu à inventer des *Paul et Virginie* pour les amateurs d'estampes. La petite Virginie dans un coin avec le petit Paul, attendant que leur chien fidèle vienne leur annoncer que le dîner est servi. Paul et Virginie qui se disent adieu sur la plage, et le tour est fait. Le bourgeois qui passe s'écrie en souriant: *Je connais l'anecdote*, et il achète les deux gravures tout encadrées. Ainsi, le tableau se vend en détail, oui, mais en gros personne n'en veut. Plus l'image devient populaire, plus le tableau paraît trivial. Chassez les marchands du Louvre! Ne laissons pas les spéculateurs profiter de ces plafonds dorés, de cette magnificence presque royale, de cette affluence encore si grande, quoi qu'on fasse pour déshonorer ce noble rendez-vous de tous les arts. — Ce que nous disons là pour M. Schopin, à plus forte raison devons-nous le dire pour M. Steuben. C'est un malheur, vraiment, que M. Steuben ait voulu devenir riche à son tour. Il a oublié, à ce métier là, toute la dignité de l'art. Avez-vous vu, par

Digitized by Google

exemple, son Napoléon qui lit un journal pendant que le petit roi de Rome (sage effet de la lecture) s'est endormi sur les genoux de son père? Voilà pour le Napoléon musqué, pommadé, j'ai presque dit frisé! Avez-vous vu ce gros homme au ventre proéminent, la tête couverte d'un laid foulard, le corps revêtu d'une robe de basin à peine blanc, qui dicte ses mémoires au général Gourgaud? Voilà pour le Napoléon mal vêtu et accablé de pauvreté et de misère. De ces deux Napoléons, de ces deux trahisons de M. Steuben, je préfère encore le dernier. — M. Steuben s'est bien gardé de l'exposer au Louvre, il l'a laissé chez le marchand qui l'a commandé; mais pourquoi donc alors nous montrer ce beau garçon coiffeur nommé Joseph qui ne veut pas baiser sur le front la femme de M. le sous-préfet Putiphar? Cette dame a beau faire, elle a beau présenter à ce digne jeune homme le petit bout de son sein qui ressemble à une fraise, c'est du fruit défendu pour messire Joseph, et d'ailleurs il ne veut pas se décoiffer. L'instant d'après, Dalila, encore moins vêtue que madame Putiphar, obtient de son amant Samson, qui a tout obtenu d'elle, le secret de sa chevelure. Ces deux femmes, à les bien regarder, sont, à coup sûr, les deux sœurs jumelles; l'une vaut l'autre: elles ont à leurs côtés deux jeunes gens remarquables par leurs chevelures, et cependant, juste ciel! quelle différence! madame Putiphar veut perdre Joseph parce qu'il ne l'a pas voulu aimer; mademoiselle Dalila veut perdre Samson parce que celui-ci l'a trop aimée; celle-ci montre sa gorge nue pour tenter ce jeune homme, qui n'en veut pas; celle-là montre sa gorge nue pour rassasier ce jeune homme qui n'en veut plus; l'une se contenterait d'une seule boucle de ces beaux cheveux, à celle-là il faut la chevelure tout entière. — Ces deux femmes, dans la pensée du peintre et du marchand, sont destinées à servir de pendant l'une à l'autre. Mais quels profonds et ingénieux penseurs, M. Jazet et M. Steuben!..

Tout bien vu, tout bien réfléchi, nous ne pouvons pas célébrer plus qu'il ne convient les deux tableaux de M. Jacquand; *le café Procope* et le *Cabinet de lecture au café Procope*, M. Jacquand n'était pas fait pour aborder ce sujet quasi historique. A vrai dire, c'est un copiste habile, c'est un imitateur très exact, il fait tout ce qu'il voit et il le fait à merveille; il ne ressemble pas mal à cet ouvrier chinois qui rapportait un habit dont il avait reproduit même les taches d'huile et de vin; et c'était ce qui lui avait coûté le plus, disait l'ouvrier: en un mot, M. Jacquand doit être considéré comme le plus habile garçon tailleur, pour les moines, qui soit sorti des mains de M. Granet. Mais demandez au peintre en question une des scènes du temps passé, dites-lui d'inventer et non pas de se souvenir, de reproduire et non pas de copier, et vous jetterez cet excellent homme dans un grand embarras. Dans ce *café Procope*, qui voyez-vous tout d'abord? Voltaire et Piron, dit M. Jacquand. J'en suis fâché pour M. Jacquand, mais Voltaire, que je sache, n'allait guère au cafe Procope pour se faire *engueuler* (c'est le mot) par cet oisif, buveur, bavard et insolent Piron. Voltaire a été, de son vivant, un véritable aristocrate, qui par-dessus toutes les foules méprisait et haïssait la foule littéraire. A Dieu ne plaise que cet homme, qui travaillait la nuit et le jour, cet admirable ignorant qui éprouvait le besoin d'apprendre tant de choses, ce bel esprit d'une raillerie si élégante et si fine, s'en vint passer sa vie dans un lieu public, pour que chacun le pût aborder et interroger tout à l'aise! Non pas, certes; mieux que personne, Voltaire savait très bien que les hommes de son génie doivent se tenir dans un certain lointain, favorable à la gloire, et à aucun prix, lui qui avait tant à perdre à se commettre avec des va-nu-pieds, vous ne lui eussiez fait jouer ce rôle de plaisant et de paillasse dans un café tout rempli des curieux et des jaloux de son génie et de sa gloire. Piron, à la bonne heure, celui-là est véritablement un poète de café, un bel esprit, un critique, un tapageur de café; il a besoin de bruit, d'émotion, de satires, d'oreilles attentives et d'auditeurs exercés à répéter ses bons mots, à colporter ses épigrammes. Et dans ce mauvais lieu de la poésie et de la littérature, savez-vous encore qui l'on a placé? Jean-Jacques Rousseau! Gresset! Sainte-Foix! Latour, l'abbé Arnauld, l'abbé Prévost, sans compter Crébillon fils, Joseph Vernet, Boucher, Carle Vanloo, Marmontel, et.... Fréron! Fréron au milieu de tout ce monde qui vient pour assister au duel parlé de Voltaire et de Piron!

Digitized by Google

C'est peu savoir l'histoire de l'époque que l'on veut reproduire ; c'est peu connaître les hommes que l'on veut réunir sur le même théâtre. Ajoutez que ces hommes sont vêtus comme des mannequins ; pas une perruque n'est bien posée, pas un habit n'est fait à la taille de l'homme qu'il habille, pas un visage n'est celui du personnage représenté. Tout cela est d'un ton criard et faux qui fait peine à voir. J'en dis autant du *Cabinet de lecture*, qui est occupé à peu près par les mêmes personnages : mais ces personnages sont au repos. C'est là, nous dit M. Jacquand, que Voltaire et Piron venaient se *livrer à l'étude !* Une petite fille égrillarde et vêtue à l'aventure, sans trop de souci de sa gorge et de son mouchoir, est assise au comptoir sans que pas un de ces messieurs lui dise un mot de galanterie ou de politesse : il est impossible de respecter davantage un *maître d'étude*. Singulières mœurs, singulier tableau, et que tous ces gens là si faciles à vivre, si hableurs, si peu infatués de leur mérite, grands orateurs de la borne, grands politiques de carrefour, seraient bien étonnés de se voir ainsi travestis tantôt en énergumènes qui se disent des injures ou qui vont se donner des coups de poing, tantôt en petits écoliers qui étudient leur leçon de la journée ! Comme ils seraient étonnés de voir au milieu d'eux Voltaire entre Fréron et Boissy, Rousseau entre Crébillon fils et le maréchal de Bellisle : et Gilbert, Gilbert qui vivait d'une bavaroise au lait prise à crédit au *café Procope*, qu'en a donc fait M. Jacquand ? Et Diderot ? Diderot où est-il ? et le baron Grimm ? et maître Helvétius, qu'en avez-vous fait ? et Lekain et Préville, les voisins du café Procope ; et notre ami Greuze, qui était si jeune et si beau, et d'Alembert dont vous ne parlez pas ? Mais Diderot absent, Diderot le censeur qui a prodigué entre ces quatre murailles le meilleur de son esprit et le plus incisif de son cœur, Diderot absent du *café Procope*, juste ciel ! qu'en a-t-on fait ? à quoi pensait M. Jacquand ?

M. Jacquand, M. Jacquand, laissez là l'amour, et faites de la mathématique ; laissez là les philosophes, et revenez à vos moines, c'est le plus sûr.

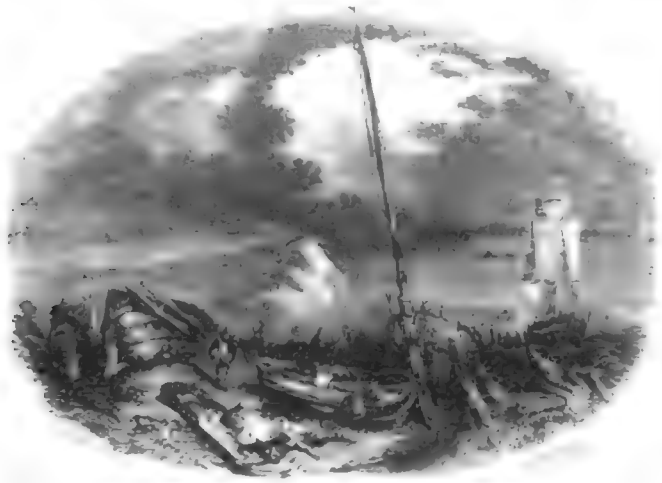
Je l'avouerai, mais tout bas, en confidence, et le soir, pour n'avoir pas trop à rougir, on a placé dans le grand salon, au pied du *pâtre de la campagne romaine*, certain petit tableau papillotant, encadré dans un cadre noir. M. Patry, l'auteur de ce petit cadre, a franchement abordé la question, et vous dit, mais la franchement : Voulez-vous voir une courtisane ? entrez d'un pas hardi, c'est le bon moment pour la bien voir. Il fait chaud, la rue est pleine de soleil ; la jalousie est tirée à demi ; la dame est toute nue, plus un voile d'une gaze transparente qui recouvre sa tête, son corps, ses deux pieds ; mais quel voile ! du vent tissu, du vent brodé ! C'est comme un vernis qui donne plus de transparence au tableau. Toute nue qu'elle est, cette belle et insouciante personne, qui doit être florentine ou vénitienne, est merveilleusement parée : des rubis, des perles, des diamants, des anneaux d'or, cela éclate et brille, son cou, ses bras, ses mains en sont chargés. La cage est digne de l'oiseau : ce sont des murailles bien ornées ; un vaste paysage recouvre la muraille ; les meubles les plus riches, les tentures les plus rares, les glaces, les pânneaux sculptés, les mille petites recherches, le lit surtout, le lit tout doré, tout flamboyant, rien n'y manque : sans compter les aiguières, les flacons, les vêtements épars, l'éventail, les plus fins jouets de la beauté. Nous parlions tout-à-l'heure de peintres chinois ; ce tableau de M. Patry est de la belle et bonne chinoiserie.

Quelques-uns s'écrient : ce n'est pas de la peinture ! — Et pourquoi donc, je vous prie, ne serait-ce pas de la peinture ? Quoi qu'il en soit, je connais un acheteur du tableau de M. Patry ; non pas que cet acheteur veuille placer à l'endroit le plus apparent de sa maison une peinture presque lascive, mais sur quelque beau coffre d'ivoire, ou, mieux encore, sur quelque beau coffre d'ébène, rehaussé d'un velours rouge et tout rempli de riches dentelles, de bijoux, ou, à défaut de ces richesses, rempli tout simplement de billets doux, ce tableau de M. Patry serait tout-à-fait à sa place ; l'enseigne serait faite de la marchandise, et réciproquement.

Je sais un homme énergique et fier dont le tableau a été refusé. Cet homme, dont le tableau était tout l'avenir, a retiré son œuvre sans se plaindre. Il n'a dit son nom à personne, il a refoulé son indignation jusqu'au fond de son âme, et cependant il a trouvé un horrible châti-

ment, à infliger à ses juges, — horrible pour lui, qui le subit tout le premier, horrible aussi pour l'homme sur qui retombe cette juste peine. Donc tous les jours à la même heure, notre peintre refusé va se poser devant la *Vue de la vallée d'Enfer*, par M. Bidault; devant la *Vue d'Entraigues, sur la route d'Avignon à Carpentras*, par M. Bidault; devant la *Vue de la première arcade du Pont du pape à Rome;* par M. Bidault. Ceci fait, notre homme s'en va saluer la *Judith* de M. Blondel, après quoi il part d'un immense éclat de rire, et il s'en revient chez lui content... et vengé.

P. S. La réunion des artistes dédaignés par le jury a adressé au Roi lui-même ses humbles, ses justes plaintes. Les artistes au Louvre, aussi bien que les artistes refusés, tiennent à honneur de signer cette pétition. Quelques-uns même s'en font un devoir, et à la tête de ceux-là M. Ingres, qui a signé d'une main ferme quasi indignée. On attend la signature de M. Horace Vernet.



MARÉE BASSE (CÔTES D'ANGLETERRE), PAR M. HOGUET.

LITTÉRATURE.

UMBRA ADORATA.

III.

Un an s'était écoulé, et Fritz n'était revenu à Mayence que depuis quelques jours. C'était une belle soirée du mois d'octobre : M. Meyer lisait les journaux au Casino; Mme Felsenheim brodait chez une de ses amies; Fritz lisait *Jean-Paul* dans sa chambre, tandis que Berthe tricotait des bretelles à ses côtés.

Le séjour de Paris avait fait infiniment de bien à Fritz. Il commençait à réfléchir sérieusement sur les folies de sa conduite passée, ne se sentait plus le même désir de parcourir les champs la nuit, et ne sortait jamais sans gants; ce qui faisait dire aux Mayençais qu'il était un grand original.

Fritz déposa son livre, et se tournant vers sa cousine :

— Berthe, lui dit-il, te semble-t-il qu'une année entière se soit écoulée depuis que nous lisions le Faust dans cette même chambre?

— Non, en vérité; mais le temps passe si vite lorsqu'on est heureux ou qu'on s'amuse, que ce n'est point étonnant que nous lui trouvions des ailes; car toi, tu t'amuses, et moi je suis heureuse autant qu'on peut l'être sur la terre.

— Tu ne crois donc pas que je sois heureux, moi?

— Tu *n'aimes* pas?

— Et tu n'admets pas le bonheur sans amour?

Digitized by Google

— L'absence du malheur, si, — mais le véritable bonheur, — non !

— Au fond, tu as raison, Berthe : loin d'être heureux, j'ai la parfaite conscience de ce dont je manque. Mon cœur a soif de bonheur ; tu crois que je m'amuse ? Ce que je cherche dans le plaisir, c'est purement la distraction. J'ai un vide dans le cœur. Je n'ai personne à qui dire toutes les choses qui me passent par la tête ; personne à qui confier toutes les sensations qui remplissent mon âme.

En ce moment Lenchen, la vieille femme de chambre de madame Felsenheim, entra et posa une lampe sur la table près de laquelle travaillait Berthe. Quand elle fut sortie, madame Meyer, regardant fixement son cousin, lui dit :

— Tu n'es pas franc avec moi, Fritz. Tu aimes quelque femme à Paris.

— Ah ! ma bonne Berthe, si je te disais tout ce qui s'est passé dans ma tête il y a un an, tu verrais bien le contraire ; mais je m'en garderai fort, car tu me croirais fou... moi-même je ne suis pas très sûr de ne pas l'avoir été.

Berthe se leva, et, s'approchant de son cousin, passa entre la lampe et la fenêtre.

— Parles donc, cher Fritz..... Il y a un an, dis-tu ? c'était par conséquent avant mon mariage.

— Oh ! oui, bien avant. Mais je t'en prie, laisse-moi oublier une chose qui m'a fait douter de ma raison et de mon existence.

En disant ces mots, Fritz tourna la tête du côté du jardin, mais à peine eut-il fait ce mouvement,

— Seigneur Dieu ! s'écria-t-il, *elle* est là ! Et se cachant la figure dans ses mains : — Je ne veux plus la voir, dit-il ; mais toi, Berthe, regarde la muraille en *face*, et tu verras la cause de ma folie et de mon malheur.

Berthe regarda la muraille avec attention.

— Je ne vois rien, Fritz.

— Comment ! tu ne vois rien !... Ne serait-elle donc visible que pour moi ? murmura-t-il ; puis, étendant son bras dans la direction du jardin : Tiens, Berthe, dit-il, regarde bien encore.... sur cette grande muraille là-bas, ne vois-tu *rien*, absolument *rien* ?

— *Rien que mon ombre !* — répondit-elle avec le plus grand calme.

Fritz laissa tomber ses deux bras, et regardant fixement sa cousine, lui dit avec une expression d'indicible ironie :

— *Ton* ombre !... Tu voudrais me persuader que c'est là ton ombre !... Sais-tu que s'il en était ainsi, ce serait un grand malheur, car je t'aurais aimé éperdûment pendant plus de deux ans.

— Je ne te comprends pas, Fritz, dit Berthe d'un air presque effrayé : tu es certainement fou !

Je l'ai été, dit-il en soupirant ; peut-être le suis-je encore !... Mais écoute. C'était la nuit de la mort de mon pauvre père. Il allait un peu mieux : ma mère dormait, exténuée par six nuits passées à le veiller, et, te laissant auprès de notre cher malade, je fus me jeter tout habillé sur mon lit ; et là, au milieu d'un sommeil inquiet et agité, je fis un rêve qui m'impressionna vivement : je rêvais que j'étais auprès de mon père mourant ; la lampe était éteinte ; mais un rayon de lune qui pénétrait dans la chambre par la fenêtre vis-à-vis de son lit, tombait directement sur sa tête et répandait comme une auréole de lumière pâle et argentée autour de sa figure plus pâle encore. Il dormait, et sa respiration était calme et régulière comme celle d'un enfant. En tournant la tête, j'aperçus au pied de son lit une femme qui, les mains jointes et levées vers le ciel, priait en silence. Elle était debout dans le rayon de la lune, mais ne jetait point d'ombre, car il semblait qu'elle même en fût une. Elle était transparente, et je voyais la lumière à travers son corps. Je ne pus distinguer les traits de sa figure, mais jamais je ne vis dans une forme humaine des lignes aussi harmonieuses, aussi pures.... — Je la regardais avec un mélange de crainte et d'amour, lorsque tout-à-coup la chambre s'emplit de lumière, de musique et de parfums : tous mes sens furent assaillis et bouleversés à la fois, et je ne sais si j'écoutais la lumière, si je sentais la musique, ou si je voyais les parfums. Mon âme flottait au milieu des plus délicieuses sensations..... lorsque je sentis une main s'appuyer sur mon bras : c'était mon père qui, assis dans son lit, me regardait fixement, et qui me dit d'une voix qu'il me semble entendre encore, et en me désignant l'ombre mystérieuse : — « Mon fils, voilà ta fiancée ! le ciel te la destine ; mais tes fiançailles seront longues, et tes noces ne se feront que..... » — Il n'eut pas la force d'achever sa phrase ; mais en retombant sur son oreiller, il étendit sa main droite vers le ciel. Je m'élançai vers l'ombre, mais avant de pouvoir l'atteindre, elle disparut levant aussi sa main droite et me disant : « *Au ciel !* » — Je fus stupéfait.... Il n'y avait plus ni parfums, ni lumière, ni musique, et il ne restait que le rayon de lune qui éclairait toujours la tête de mon père... Je m'approchai de lui..... il était mort !....

Dans ce moment je m'éveillai, et, encore sous l'impression de mon rêve, je me jetai en bas de mon lit, et courus respirer l'air de la nuit à ma fenêtre ; mais que vis-je là ?.... sur cette muraille, la même forme, l'ombre identique de mon rêve ! et comme dans mon rêve, les mains jointes et levées au ciel, elle priait en silence.

Je fus presque tenté de me précipiter par la fenêtre, et de voler vers elle. A peine avais-je eu le temps de la bien voir, qu'elle s'évanouit. Je ne sais combien de temps je restai à ma croisée ; je ne pouvais bouger... j'étais cloué à ma place par une force irrésistible ; enfin, une idée superstitieuse s'empara de mon esprit, et, m'arrachant à l'espèce de somnambulisme dans lequel j'étais plongé, je gagnai en courant la chambre de mon père. Lorsque j'ouvris la porte je te vis à côté du lit endormie sur ta chaise. Oh ! prodige ! tout était comme dans mon rêve : la lampe était éteinte, et le rayon de lune tombait sur la tête de mon père. J'avançai sur la pointe des pieds, mais lorsque je fus près du lit, un frisson glacial me saisit : je m'arrêtai un instant.... Enfin, prenant courage, je m'approchai, et me baissant j'effleurai de mes lèvres la joue de mon père..... elle était froide comme le mar-

bre. Je pris sa main et, écartant la couverture, j'appuyai mon oreille contre son cœur : le pouls s'était arrêté, le cœur ne battait plus, — mon père était mort !

Le mouvement convulsif que je fis t'éveilla ; et, me regardant d'un air effaré, tu me demandas des nouvelles de ton oncle ; je te répondis qu'il allait mieux, et t'envoyai dans ta chambre te reposer. Je passai la nuit entière près du cadavre de mon père. La coïncidence de mon rêve avec la réalité avait tellement frappé mon esprit que, plusieurs fois durant cette longue nuit, je crus voir planer autour de moi l'être insaisissable qui m'avait, pour ainsi dire, annoncé la mort de mon père. Depuis ce temps-là, je l'ai continuellement revue, et elle avait fini par me préoccuper tellement que j'ai voulu quitter l'Allemagne, espérant par là échapper à une chose qui menaçait de me rendre fou. Avec quel amour effréné je l'ai aimée, cette ombre inexplicable !.. Je ne l'ai vue, je crois, que deux ou trois fois, pas plus, le jour.... mais, la nuit, je la voyais souvent. Elle était devenue pour moi une chose si sainte que, par crainte que d'autres pussent la voir, je fermais soigneusement ma croisée dès que le jour baissait, ne l'ouvrant que lorsque j'étais sûr de pouvoir rester seul avec elle. Je l'ai vue aussi à Sonnenberg, la veille de mon départ pour Paris ; et, depuis, elle ne m'est plus apparue...

Fritz tourna la tête, et dit en soupirant :

— Oui ! c'est bien elle !... Mais tu vois, Berthe, qu'il n'y a rien dans tout cela qui te ressemble. Je suis poursuivi par une fatalité inexplicable, ajouta-t-il. Je l'aime encore, cette ravissante illusion !... Et pourtant, pour être aimé d'elle, il faut mourir !...

— Hélas ! mon pauvre Fritz, dit Berthe en s'asseyant sur un tabouret à côté de son cousin, ta propre tête exaltée a été cause de tout. Tu as couru après une vision, une idée, une folie ; tu as voulu à toute force voir du surnaturel là où il n'y avait rien d'extraordinaire ; tu as abandonné la réalité pour te perdre dans le labyrinthe de ton imagination, voilà tout. Je te l'ai toujours dit : tu te livrais avec trop d'ardeur à ta passion pour le merveilleux. Tu as fini par croire à des choses qui, de nos jours, n'entrent même plus dans la croyance du peuple ignorant et superstitieux. Ecoute : je ne prétends pas nier qu'il n'y eût une étrange coïncidence entre ton rêve et la mort de mon oncle ; mais on en a tant vu de semblables, qu'il ne faut plus chercher des causes surnaturelles pour se les expliquer. Dans la disposition d'esprit où tu te trouvais, il était fort naturel que tu visses ton père dans tes rêves. Quant à l'ombre mystérieuse que tu as vue sur la muraille en t'éveillant, je vais te l'expliquer : Tu te rappelles peut-être que, lors de ma première communion, ton père me fit cadeau d'un superbe crucifix en argent, que je plaçai dans ma chambre, et pour lequel j'avais une si grande vénération, qu'il m'était impossible de me coucher avant de m'être prosternée devant cette sainte image. Or donc, la nuit de la mort de mon oncle, après être restée près de lui pendant deux heures, dès que je le vis bien endormi, je m'échappai sans bruit, et j'allai prier dans ma chambre, au pied de cette croix sacrée. Ensuite, je me levai et me préparai à redescendre chez ton père : en passant devant la fenêtre, je m'arrêtai un instant pour contempler la beauté de la lune et de la nuit ; et là, debout et les mains étendues vers le ciel, je demandai à Dieu, en pleurant, de conserver les jours de mon oncle.—C'est dans ce moment que tu as dû me voir ; car, ma chambre étant directement au-dessus de la tienne, toute personne, passant entre la lampe et la croisée ouverte, jetterait nécessairement une ombre distincte sur ce mur là-bas, comme je fais dans ce moment.

Berthe se leva, et son ombre se dessina sur la muraille.

Fritz recula son fauteuil de quelques pas, puis, regardant sa cousine d'un air égaré :

— Berthe, s'écria-t-il, ne me donne pas cette idée-là ! — j'aimerais mieux croire à ma folie d'autrefois que d'avoir manqué ma destinée si cruellement, et par ma propre extravagance. Mais non ! il est impossible qu'il en soit ainsi... quand même tu m'expliquerais d'une manière assez satisfaisante l'apparition continuelle de l'ombre sur cette muraille, tu ne peux pas me faire oublier que je l'ai revue à Sonnenberg au milieu de la nuit, lorsque tu dormais tranquillement dans ton lit à Wiesbaden. Comment expliques-tu cela ?

— Hélas ! très naturellement, répondit-elle avec un fin sourire, j'étais debout derrière toi. Je t'ai vu ; tu n'as vu que mon ombre sur le portail ; tu t'es élancé en avant, je me suis sauvée dans les buissons par derrière, et nous sommes revenus à la maison sans nous rencontrer.

— Tu étais à Sonnenberg, à onze heures de la nuit ?

— Oui.

— *Seule* ?

— Toute seule.

— Pourquoi y étais-tu ? Qu'y faisais-tu ?

Berthe baissa les yeux et rougit, puis, en riant :

— Je ne sais pas trop si je dois te le dire... mais maintenant que tout est passé, il n'y a au fait pas grand mal. Le soir de notre promenade à Sonnenberg, tu me donnas un bouquet d'œillets sauvages en me disant de penser à toi.... Te le rappelles-tu, Fritz ?

— Oui.

— Eh bien ! — dit-elle en regardant son cousin d'un air malin, — j'ai voulu revoir cet endroit une dernière fois avant mon mariage et ton départ, — voilà tout.

Fritz respirait à peine.

— Tu m'aimais donc, Berthe ? dit-il d'une voix tremblante.

— Oui ! répondit-elle coquettement.

— Et ces fleurs... qu'en as-tu fait ?

Berthe tira de son sein un petit papier blanc :

— Les voici !

— Tu m'aimes donc toujours ? dit Fritz avec un cri de joie ; et, se jetant à genoux aux pieds de sa cousine, il saisit ses deux mains qu'il couvrit de baisers.

Madame Meyer se dégagea des bras de son cousin, et, reculant de quelques pas, lui dit d'un air fort sérieux :

— Si je t'aimais encore, Fritz, je ne t'aurais pas avoué que je t'aimais il y a un an. C'est parce que tout est fini,

Digitized by Google

entièrement, complètement fini, que je te l'ai dit avec tant de franchise.

— Tu prends donc à tâche de me convaincre que tu ne m'aimes plus?

— Fritz, la plus grande preuve en est que je t'écoute, car s'il y avait dans mon cœur le plus petit reste d'amour pour toi, après les aveux réciproques que nous venons de nous faire, je ne serais pas restée une minute de plus auprès de toi.

— Cependant, autrefois, lorsque tu m'aimais, tu ne me fuyais point.

— Autrefois je ne savais pas qu'il pût y avoir du danger à rester seule avec celui qu'on aime. A présent je le sais, et tu vois que je reste; ainsi, tu dois avoir perdu tout espoir..... Mais que dis-je, *espoir!* Mon Dieu! espoir de quoi?... de réveiller en moi un sentiment qui troublerait mon repos et me rendrait méprisable à tes propres yeux!

— Berthe, ce ne sont là que des mots qui ne veulent rien dire. — L'amour n'est pas un crime. Tu luttes contre ton propre cœur.

Madame Meyer regarda son cousin avec étonnement, et d'un ton de froide autorité :

— Et si j'en aime un autre?... Si j'aime mon mari!

— Tu crois l'aimer, Berthe, mais tu joues un rôle vis-à-vis de lui, de moi et de toi-même... Prends garde de ne pas t'en repentir lorsqu'il sera trop tard.

—Écoute, dit Berthe, non-seulement j'aime mon mari, mais il sait que je t'ai aimé.

— Tu le lui as dit? demanda Fritz.

— Je le lui ai dit. Et c'est lui-même qui m'a fait garder tes fleurs.

— Que moi, je te prie à présent de vouloir bien avoir la bonté de jeter, riposta Fritz d'un air vivement piqué.

— Et que je ne jetterai pas; répondit sa cousine, car elles sont pour moi un souvenir de l'ami de mon enfance. Mais j'espère au moins que tu ne doutes plus de mon amour pour mon mari.

— Je ne me le permettrais certainement pas, madame! dit Fritz d'un ton de mépris.

— Mon pauvre ami! ajouta Berthe avec douceur, pendant que tu courais après mon ombre, moi je t'échappais, et pourtant, dans ce temps là je t'aimais bien.

. . . . . .

Deux jours après, M. Meyer et sa femme étaient à déjeuner, lorsqu'on annonça Fritz.

— Je viens vous faire mes adieux, dit celui-ci avec une gravité extraordinaire, je pars dans quelques heures pour Paris.

— Déjà! dit Berthe fort tranquillement; mais il me semble que c'est une détermination un peu soudaine!

Fritz la regarda à peine, et se tourna vers son mari.

Dans ce moment la porte s'ouvrit et une femme entra, portant dans ses bras un enfant tout enveloppé de mousseline et de drap rose. A peine M. Meyer l'eut-il vu qu'il quitta Fritz, et s'élança vers la nourrice. L'enfant étendit ses petits bras gros et ronds et fit entendre un de ces sons inarticulés que les mères seules savent comprendre.

Berthe prit l'enfant dans ses bras, et le couvrit de baisers, puis s'en alla en sautillant par la chambre, et parlant à la petite ce langage mystérieux que les mères ont inventé pour s'entretenir avec leurs enfants. Elle s'arrêta tout d'un coup devant son mari, qui la suivait des yeux, et lui tendit la petite fille.

M. Meyer se baissa pour embrasser l'enfant, et en même temps prenant sa femme par la taille, lui donna un baiser sur le cou; puis se tournant vers Fritz :

— Ramène-nous donc une jolie petite femme, Fritz, lui dit-il; tu ne sais pas combien on est heureux quand on a un intérieur comme le nôtre!

— Adieu! dit Fritz; il faut que je parte, je suis très pressé.

M. Meyer l'embrassa, et Fritz était déjà à la porte, quand Frantz le rappela :

— Eh bien! tu pars sans embrasser ta cousine?

Fritz revint sur ses pas, et embrassa froidement la joue fraîche que Berthe lui tendait.

— Adieu, *Lieber!* lui répéta M. Meyer : et si tu trouves une femme comme ma Bertchen, épouse-la si tu le peux!

Fritz ferma la porte avec violence, et, descendant l'escalier, se dit :

— Elle est bien prosaïque, ma cousine Berthe!

— Il est un peu fou, ton cousin! dit M. Meyer à sa femme, quand Fritz fut parti.

. . . . . Fritz entra dans la cour des *Trois Couronnes* avec un de ses amis : la diligence était prête à partir.

— Tu as le n° 2 dans l'intérieur, n'est-ce pas? dit son ami.

Et sur la réponse affirmative de Fritz : — Alors mon cher, ajouta-t-il, je te porte envie; car le n° 1, ton vis-à-vis, est une des plus jolies femmes qu'on puisse voir : je

vais demander au conducteur si elle va à Paris, ou si elle doit s'arrêter avant.

— Cela m'est parfaitement indifférent, dit Fritz dédaigneusement en allumant sa pipe ; je déteste les femmes ! elles n'ont point d'élévation dans l'esprit, elles manquent de poésie dans les idées ; Mahomet avait raison, elles n'ont pas d'*âme!* Vous avez beau valoir mieux qu'un autre, votre rival heureux peut être le plus grand imbécile de la terre! Il ne s'agit nullement de votre propre mérite, il s'agit d'être le premier à leur dire — *Je t'aime*,— voilà tout!

ARTHUR DUDLEY.

VUE DE NANTES, PAR M. LOUBON.

UN CRIME DE PLUS.

Si vous demandez à un homme de lettres ce qu'il pense du peuple français dont il a l'honneur de faire partie, il vous répondra : Mais, c'est le peuple le plus éclairé de la terre ; à un négociant, à un banquier, à un administrateur, à chacun des membres de cette nation de trente-trois millions de citoyens, chacun d'eux vous répondra : Mais, c'est le peuple le plus éclairé de la terre. Ce peuple, en effet, laisse aux autres nations leurs richesses, leurs titres, leur marine, leurs colonies, leur industrie, pourvu qu'il soit la nation la plus éclairée de la terre. Prenez-lui son commerce, sa langue, ses modes, ses rois mêmes, il ne vous dira rien ; mais gardez-vous de toucher à sa réputation de peuple le plus éclairé de la terre.

Or, ce peuple le plus éclairé de la terre qui fait faire ses chemins de fer par des Anglais, qui va chercher son linge damassé à Bruxelles, ses châles dans l'Inde, sa littérature dans les vieux livres grecs et latins, vient de commettre ces jours derniers un acte peu digne de ce torrent de lumière dont il est la source. S'il s'était passé en Angleterre, nous dirions : Voilà bien l'Angleterre ! feignant d'aimer les arts parce qu'elle les paie en belles guinées, mais, au fond, restée toujours Picte, Celte et barbare. S'il avait eu lieu en Italie, on aurait dit : Qu'a cela d'étonnant? y a-t-il encore une Italie depuis Léon X et Michel-Ange? Enfin, il n'est pas de pays où ce fait odieux se fût passé qui n'eût été flétri par la presse parisienne, cette admirable presse qui flétrit depuis une aube à l'autre, qui flétrit de toutes mains avec le fer chaud de son beau style.

Heureusement ou malheureusement il s'est passé à Paris, parmi le peuple le plus éclairé de la terre, à deux pas de l'Opéra, à deux pas de la deuxième mairie de Paris, à deux pas de l'hôtel Laffitte, *le fondateur du Champ-d'Asile*, à cinq minutes des Tuileries, à dix du ministère de l'intérieur, en plein soleil du printemps, comme tout ce qui est permis, légal, reconnu, honorable.

Qui s'en est ému? personne! on songeait ce jour là, celui-ci au mariage de je ne sais quel prince, celui-ci

Digitized by Google

a aller entendre un drame dont il n'écrirait pas une virgule, celui-ci à écouter un prédicateur annoncé la veille à un franc la ligne dans les grands journaux : personne, dis-je, n'a crié, n'a pleuré au coin de la rue Grange-Batelière, n'est mort de douleur et de désespoir près de la borne.

J'ai examiné ce jour-là le peuple le plus éclairé de la terre, et j'ai vu qu'il était, comme de coutume, gai, riant, chevalier de la Légion-d'Honneur.

J'oublie : il y avait un attroupement au coin de la rue *Grange-Batelière* : mais savez-vous pourquoi ? pour savoir quel candidat on nommerait lieutenant ou capitaine de la garde nationale. J'ai jeté mon cigare au ciel !

Un homme intelligent, actif, ambitieux comme tout ce qui a une âme grande, un noble Castillan, charmant dans la vie privée, généreux à l'excès dans la vie discrète, aimé de Rossini, aimé de tout le monde, avait sur d'immenses gains prélevé chaque jour quelques sous d'or pour se former un cabinet de tableaux. A force de magnificence envers l'art, il avait fait oublier qu'il était banquier. L'abordait-on avec un paysage à la main, avec une statuette, il souriait et disait à son caissier : « Payez ! nous admirerons demain. » Sans doute il s'est trompé souvent, sans doute on lui a vendu plus d'un mauvais tableau pour un bon, mais à qui le tort, à qui la faute ? Son or était bon, son caractère était noble : le coupable, à votre avis, était-ce lui ? Il n'y a d'ailleurs que ceux qui achètent qui se trompent. On ne vous trompera jamais, vous qui achetez des meubles en bon bois d'acajou, des secrétaires en bon bois de noyer, du velours à tant le mètre et pas un tableau. On ne vous vendra jamais un Lancret pour un Watteau, ni une copie de Velasquez pour un Murillo. Soyez sûrs que vous n'éprouverez pas de mécomptes. Votre galerie s'arrête à la gravure, quand elle va jusque là. Ordinairement elle se compose de lithographies représentant de ces jolis sujets qui vous plaisent tant : *la Sultane au bain*, *Don Juan et Haïde*, *Jeunes Filles cueillant des cerises* avec des mollets de femmes de trente ans. Non, vous ne serez jamais trompés que.... par vos épouses ; par vos tableaux jamais. Mécènes de la Chaussée-d'Antin !

Ce grand seigneur était trop heureux pour vivre longtemps : d'ailleurs il avait été tourmenté de mille manières par des hommes auxquels il avait cent fois prêté sa bourse, et qui ne lui avaient jamais donné un tableau. Ce protecteur des arts avait un château et un parc sur le bord de la Seine ; on lui prend le parc pour faire un chemin de fer, et on lui laisse le château afin qu'il puisse voir tous les jours qu'on lui a amputé les deux jambes. On serait mort à moins.

Enfin il meurt, et l'on vend ses maisons, ses jardins, sa galerie de tableaux ; sa succession n'échappera pas à ce niveau terrible qui fauche les familles. Nous avons perdu les majorats, à la faveur desquels un grand bien, un immeuble, un château, une galerie, passait à l'aîné sans sortir de la famille, et nous n'avons pas les avantages d'une constitution purement républicaine. Tout s'en va pour n'aller à personne. Dans trente ans, non-seulement on partagera une maison, mais un arbre, mais un cheval, mais un tableau. Un jour l'aîné montera le cheval, un autre jour ce sera le cadet ; un tableau sera pareillement divisé : un enfant aura le sujet, un autre le fond, un autre le cadre.

Mais les affiches sont posées aux quatre coins de Paris : la belle galerie de M. Aguado est à vendre, à vendre comme une petite maison de campagne à Suresne et une usine à Belleville. A vendre Velasquez ! Murillo, Ribera, Goya et vingt autres grands maîtres, plus grands que tous ces grands d'Espagne pour qui ces tableaux furent peints autrefois, plus grands que Philippe II. Que reste-t-il de Philippe II ? M. Espartero. Que reste-t-il de Ribera ? Ribera.

Cette affiche devait faire affluer tout Paris vers l'Opéra. Bah ! Poultier ne chantait pas ce jour-là : pourquoi aller de ce côté ? Ah ! si, par exemple, l'affiche eût annoncé la vente, non pas de chefs-d'œuvre du Tintoret, d'Andrea del Sarte, de Zurbaran, de Morales, mais la vente de tous les vins de la cave de M. Aguado, de toutes ses batteries de cuisine, il n'est pas un rentier du faubourg Saint-Honoré, pas un banquier de la rue de Provence qui eût manqué d'envoyer son intendant ou de venir en personne acheter les vins de la cave de M. Aguado. On ne plaisante pas avec des bouteilles de Xérès, d'Oporto et de Château-Margaux, première tête ! Six francs la bouteille ! Non, dix francs : douze francs ! Adjugé douze francs ! Mille bouteilles à Monsieur, mille autres bouteilles à Monsieur ! En une demi-journée la vente était finie : on aurait pu danser dans la cave.

Mais que voulez-vous que fasse de tableaux ce brave négociant qui, voulant économiser sur son propre portrait à l'huile, s'informe s'il n'aurait pas meilleur marché à le faire faire au beurre : et celui à qui l'on offrait l'autre jour à cette même vente de M. Aguado une vue de Venise d'une merveilleuse exécution, Je n'y ai aucun parent, répondit-il, pourquoi l'achèterais-je ?

Ainsi, le peuple le plus éclairé de la terre n'a éprouvé aucune espèce de désir d'empêcher la galerie de tableaux de M. Aguado d'aller en mille endroits différents, pièce à pièce. Il a ouvert ses hôtels, prêté ses promenades, accueilli, comme une courtisane qu'il est, les deux ou trois mille étrangers venus à Paris pour assister à la vente de la célèbre galerie. Il leur a dit : Voulez-vous de la toile d'emballage ? nous en avons d'excellente ; voulez-vous des commissionnaires ? prenez les nôtres, ils sont très adroits. N'oubliez pas nos maisons de roulage, s'il vous plaît.

Et un grand poëte nous a dit un jour, il y a quelque vingt ans, que les Parisiens ont pleuré lorsque Canova vint emballer pour les ramener en Italie les statues du Louvre conquises par Napoléon. Le Parisien a pleuré, dites-vous ? C'est faux, poëte. Ce jour-là il est allé dîner aux barrières afin de voir passer le convoi conduit par Canova, et il est rentré ivre-mort dans Paris. Il a pleuré du vin à six, s'il a pleuré.

Savez-vous ce que vous aimez à Paris ? je vais vous le dire : l'Opéra-Comique, les restaurants à 2 francs, les drames sans style, les revues au Champ-de-Mars, les eaux de Versailles, les tragédies, les colonels morts au

champ d'honneur, les romances sentimentales, des fleurs sur les croisées et des orgues de barbarie dans la rue.

A la vente de M. Aguado, se trouvaient donc très peu de Français, encore moins de Parisiens. Ce jour-là, ils étaient peut-être au sermon, car, je vous annonce la bonne nouvelle, le Parisien croit en Dieu et à l'église depuis cinq ans. Sa religion a des dents, elle marchera bientôt seule. Oui, ce charmant athée qui a écrit les *Contes philosophiques* et *le Sopha* de Crébillon, qui a condamné son roi à l'échafaud, qui a conduit au Panthéon toutes les charognes révolutionnaires, met enfin de de l'eau bénite dans son vin. Il ne lui manquerait plus, comme à don Juan, que d'être hypocrite.

Enfin, qu'il fût au sermon ou à la mairie, peu importe, il n'était pas à la vente des tableaux de M. Aguado.

Parmi les objets rares dont cette galerie abondait, quoi qu'on en ait dit, se trouvait — la malheureuse! *la Madeleine*, de Canova. Le hasard l'avait amenée en France. Ce hasard s'appelait M. de Sommariva, un Italien cela va sans dire. Je vous demande un peu ce qu'elle venait faire dans ce pays de pluie, de vauxhalls et de grisettes, où il fait toujours nuit. Il paraît qu'elle n'était pas au bout de ses pénitences après avoir été pardonnée. Sachant à quelle nation il avait affaire, le marquis de Sommariva se garda bien de l'exposer au grand jour, lorsque sa pierre merveilleuse descendit ou plutôt monta dans ses riches appartements de la Chaussée d'Antin. Il l'abrita sous une rotonde mystérieuse; il lui fit une atmosphère d'ombre et de silence, où nul ne pénétra sans sa permission. De même que certains millionnaires ont leur cabaret, leur bouchon, leur tonnelle, leur vide-bouteille, tous endroits qui disent assez ce qu'on y fait, de même il avait, lui, son sanctuaire où il ne venait prendre ni café ni liqueur, mais dire tout bas : Madeleine, que vous êtes belle! pourquoi n'avez-vous pas encore à vous faire pardonner?—C'était un véritable Italien : il n'y avait qu'un chef-d'œuvre à Paris, il l'avait.

Du reste, tout le temps qu'il posséda cette statue, aucun de ses voisins millionnaires de la rue du Mont-Blanc ne fut tenté de la lui acheter, même pour le prix qu'il l'avait eue, une faible somme, cinq ou six mille francs, je crois. Car en France, il faut le dire, la statuaire, et cela paraît impossible, est encore plus dédaignée que la peinture. C'est avec un véritable effroi que je m'interroge souvent pour savoir comment les sculpteurs font pour vivre. Qu'est-ce qui achète des Jupiter, des Bacchus indien, des Méléagre? Pouvez-vous vous figurer, moi j'y renonce, — un courtier sortant de chez lui avec deux mille francs dans la poche pour acheter un Méléagre?

Le marquis vécut donc et mourut avec sa Madeleine, qui fut aussi respectée chez lui qu'un dictionnaire Copte à la bibliothèque du roi. Elle aurait peut-être été obligée de se mettre nourrice sur place, si M. le marquis de Las Marismas ne l'eût tirée de l'abjection où elle allait tomber. Soixante mille francs de plus ou de moins n'étant rien pour sa colossale fortune, il la fit porter chez lui, où on lui continua les honneurs auxquels elle était habituée. Un Espagnol succédait à un Italien, dans la possession de ce chef-d'œuvre, vendu à Paris, en plein Paris, en face des Tuileries.

S'il est un fait humiliant, honteux, pour une nation, ce n'est pas de ne pas produire de grandes choses; les nations ont des siècles d'abattement, comme les hommes ont des années de souffrance; d'ailleurs un gouvernement n'est pas responsable de la stérilité d'une époque; mais ce qui l'avilit, l'efface, l'annule, c'est de laisser prendre aux sujets la grandeur que l'Etat seul devrait avoir et maintenir.

Pourquoi est-il mort, ce généreux cœur castillan dont presque tous les artistes français ont connu les largesses? Sa Madeleine ne serait pas couchée aujourd'hui dans une caisse de sapin, sur un lit de paille, et cousue dans une toile comme une morte.

Elle nous quitte; un autre Italien l'a achetée, un seigneur génois. Il y a encore des seigneurs génois! quelle belle et vivace Italie! Un seigneur génois donc s'est dit : Ah! l'on vend un chef-d'œuvre à Paris! Allons à Paris à petites journées — nous arriverons toujours à temps. En effet, il s'est présenté en temps opportun : muni de son catalogue, il a attendu le jour et l'heure, et, après avoir déjeuné, il s'est rendu à l'hôtel Aguado. Il a demandé : Combien ceci? — Soixante mille francs. — Les voilà. Vous enverrez la Madeleine à Gênes, dans mon palais.

Si tous les artistes qui sont à Paris avaient seulement donné dix francs chacun, moins même, car ils sont plus de six mille à coup sûr, la Madeleine ne quittait pas Paris, où ils auraient toujours eu la ressource de la montrer pour quarante sous dans quelque salon de Curtius. Ils l'ont laissé vendre; ils la laisseront partir. Si pareil fait avait eu lieu à Berlin, tous les étudiants auraient assommé à coups de leurs pipes les rouliers assez hardis pour poser sur leur ignoble charrette l'œuvre de Canova.

En France, à Paris, les artistes sont ou des vieillards comme les rédacteurs du *Constitutionnel*, ou de très jeunes gens énervés par les refus du jury, ou enfin des hommes affamés de soumission, qui vendraient leur palette pour un bout de ruban. Il y a des exceptions, sans doute, mais ce n'est pas avec des exceptions qu'on fait de l'énergie. Il faut tout le monde pour la guerre.

Quoi qu'il en soit, la statue de Canova est déjà emballée; elle se rend à Gênes, d'où elle ne sortira plus, car les lazzaroni de ce pays verseraient plutôt leur sang que de la laisser partir quand ils la tiendront. Chez ces bons peuples, l'art est passé dans la religion, et la religion dans le sang. Ils sont toujours païens, Dieu merci! de ce côté-là.

Mais vous, vous êtes au-dessous de la République, vous êtes au-dessous des Sphinx de la campagne d'Égypte, au-dessous des têtes de lion du Directoire; la République, le Directoire, l'Empire ne savaient pas écrire, mais ils savaient conquérir (tranchons le mot, ils savaient voler. Vous ne savez pas même voler). Eux avaient enlevé, volé, la *Transfiguration*, l'*Apollon*, *la Vénus*, cent autres chefs-d'œuvre; vous, qui n'avez pas même su les garder, qui n'avez pas même eu l'audace secondaire de les receler, vous venez de laisser partir la *Madeleine* de Canova.

Vous êtes des infâmes! — Mais que fallait-il faire? La briser. On eût parlé de vous du moins!

Léon Gozlan.

Digitized by Google

LE

CHARLES VI DE M. HALÉVY.

Charles VI semble ne devoir pas répondre aux belles espérances que l'administration de l'Opéra fondait sur cette partition nouvelle de M. Halévy. Il y a loin de là aux dernières compositions du même maître, qui, pour peu qu'on s'en souvienne, faisaient déjà vivement regretter l'inspiration d'où *la Juive* était sortie. Certes *la Juive* n'est pas un chef-d'œuvre, et n'aura jamais aux yeux des connaisseurs qu'une valeur relative, mais au moins on sentait dans cette musique, à défaut des qualités instinctives, un incontestable déploiement de facultés acquises, une intelligence profonde des ressources instrumentales et des mille secrets du grand art de Cherubini. A tout prendre, on pouvait, en s'abîmant dans les combinaisons de cet orchestre vraiment curieux, oublier pour quelques heures l'absence de la mélodie, plus rare encore qu'absente, car il y a dans *la Juive* tel passage grandiose, telle phrase généreuse et puissante qui paraissait au début de la carrière indiquer un génie plus doué. Or cette fois rien de pareil ne se rencontre; le soin, cette qualité exclusive de la musique de M. Halévy, manque tout-à-fait, et la manière dont l'ouvrage a été conçu et exécuté l'expliquerait de reste. A peine sorti des travaux de *la Reine de Chypre*, enfantement laborieux et rude s'il en fut, M. Halévy se remet à la tâche et recommence sa besogne sur nouveaux frais, sans se donner seulement le temps de reprendre haleine et de s'essuyer le front. Deux partitions en cinq actes coup sur coup! deux de ces colossales partitions comme il est d'usage d'en écrire aujourd'hui pour l'Opéra! mais le génie d'un Mozart ou d'un Beethoven, mais la fécondité d'un Rossini ne suffiraient point à si terrible épreuve, et vous osez la tenter, vous dont tout le mérite consiste dans l'élaboration d'une phrase curieusement agencée, dans une sorte de contexture instrumentale, œuvre de patience et de courage que le temps seul peut mener à bien. Aussi, ce qu'on devait prévoir est arrivé : l'engagement une fois pris par le maestro d'aboutir au terme convenu, tous les moyens ont été trouvés bons. De là ces motifs vulgaires qui ne se donnent même pas la peine de déguiser leurs allures triviales par des artifices de Conservatoire, cette absence complète d'unité dans l'ouvrage; de là surtout (chose inouïe encore chez M. Halévy) ce vide désolant dans l'instrumentation. On comprend que nous n'entendons point par vide le défaut de bruit, à Dieu ne plaise! jamais, même aux plus beaux temps de *la Juive* et de *la Reine de Chypre* les trombonnes et les ophycléides n'ont fait plus grosse voix, jamais les timballes, les trompettes et les tambours n'ont mené plus folles bacchanales : c'est un tumulte à vous assourdir, un ouragan à vous rompre la cervelle, mais où nul trait de lumière ne perce, où rien ne se révèle de cette inspiration généreuse, de ce souffle puissant, qui sait rallier entre eux les éléments au sein de la tempête, et fait d'un bruit confus une musique sublime comme dans cet immortel quatrième acte des *Huguenots*, par exemple. Qu'attendre en effet d'une élaboration semblable? Quelle unité pourrait exister entre des morceaux écrits de la sorte, au jour le jour et dans le loisir des répétitions? Rien dans cette musique ne se tient; il n'y a là ni caractère, ni passion, ni style : enfin, excepté le duo de la partie de cartes au premier acte, et, au troisième, le trio où le vieux roi en démence reconnaît son fils dans un moment de lucidité, morceaux habilement conduits où le *faire* du maître se retrouve comme par éclair, tout le reste n'est que bruit, et, je le répète, un bruit impuissant et vide que nulle idée n'anime et qui ne résulte que de la mise en œuvre routinière de certains procédés ayant cours depuis tantôt dix ans, et dont le premier venu peut aller apprendre le formulaire dans les classes du Conservatoire. Quant au poème, il faut avouer que ce vieux roi imbécile se promenant durant cinq actes aux bras de son Antigone villageoise, cette espèce de Cassandre couronné qu'on mène avec un jeu de cartes, était un personnage fait en tout point pour engendrer la monotonie et l'ennui. Aussi a-t-on peine à s'expliquer comment, entre tant de sujets, l'inspiration de M. Casimir Delavigne est allée se poser juste sur celui-là. En dehors de la nature anti-dramatique d'un pareil sujet, peut-être existait-il des conditions de pure convenance qui auraient dû en interdire la mise en œuvre à un homme du goût de M. Delavigne. Est-ce donc un spectacle si beau à nous montrer, même à des siècles de distance, que la France conquise par l'étranger en habits rouges, et ne saurait-on rien voir de mieux en fait de pompe théâtrale qu'une multitude de canonniers anglais s'apprêtant à mitrailler le bon peuple de Paris? Il y a, dans l'histoire de tous les peuples, des époques fatales qu'on ne saurait trop oublier, de sombres pages qu'il convient d'effacer. Pourquoi faut-il que ce soit justement sur celles-là que M. Casimir Delavigne ait imaginé d'appeler la lumière de la rampe et du lustre? Je sais que le poète de *Charles VI* s'est donné çà et là le plaisir d'éclater en rimes patriotiques qu'on prendrait pour des refrains des *Messéniennes* :

Guerre aux anglais! jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

Mais ces petites revanches de détail si ingénieuses et

si nouvelles qu'elles soient, n'empêchent pas le fond du tableau de reproduire pour nous une scène affligeante et peu faite pour fournir matière à un poème d'opéra.

Si le luxe des costumes, si l'appareil de la mise en scène pouvaient relever une partition plus que médiocre à nos yeux, le *Charles VI* de M. Halévy aurait devant lui une belle carrière à parcourir. On imaginerait difficilement un plus magnifique, un plus splendide spectacle que ne l'est celui qui accompagne, au troisième acte, l'entrée à Paris du jeune Lancastre. Casques damasquinés, armures rayonnantes, ducs et barons voûtés sous leur charge d'acier, chevaux piaffant sous leurs bousses royales, bannières d'or et de soie, dais empanaché où s'abrite, sous le velours fleurdelisé, le jeune prétendant que Bedford escorte casque en tête, l'épée au poing, monté sur son cheval de guerre, rien ne manque à ce cortége vraiment héroïque, et qui met près d'un quart d'heure à défiler sous vos yeux. Il y a surtout un mouvement de mise en scène, un effet de groupes on ne peut plus original et curieux ; c'est vers la fin de l'acte, lorsque le roi reniant, dans un éclair de bon sens, la signature qu'on a surprise à sa faiblesse, se relève tout-à-coup devant son peuple et saisissant le sceptre sur un coussin de velours qu'on lui présente, le brise et le foule aux pieds au lieu de le remettre au protégé de la reine et du duc de Bedford. En ce moment les hommes d'armes qui paradaient tout-à-l'heure dans le cortége, voyant la multitude prête à se soulever, s'élancent à cheval, les piques se hérissent, les visières se baissent, les canons sont braqués, et la scène du finale se joue ainsi derrière une haie immense de soldats anglais, qui est censée contenir les élans du peuple que l'on vient de repousser jusque dans la coulisse. Je le répète, il y a là un effet neuf auquel on n'avait point songé encore, et M. Duponchel lui-même, dans ses beaux jours, n'eût rien inventé de mieux. — Si la mise en scène de *Charles VI* répond en tout point à ce qu'on doit attendre d'un théâtre tel que l'Académie Royale de Musique, malheureusement on n'en peut dire autant de l'exécution : madame Stoltz joue et chante le rôle d'Odette en dépit du sens commun et de toute espèce de méthode. A cette aimable figure de jeune villageoise, que le poëte a voulu faire naïve, simple et pieusement inspirée, l'illustre cantatrice de la rue Lepelletier se complaît à donner je ne sais quels airs cavaliers, quel ton égrillard et grivois, à rendre jalouse mademoiselle Déjazet dans ses boutades les plus équivoques. Quelle vocalisation, bon Dieu ! et quel style! que d'efforts et de contorsions pour mal faire ! Barroilhet est là ce que du reste il est partout, un chanteur gracieux et correct à qui le souffle manque, une voix suave et pure, mais délicate et frugile, et peu faite pour lutter pendant cinq heures d'horloge avec le formidable orchestre de M. Habeneck. Déjà la voix de Duprez s'est brisée à ce jeu. Que Barroilhet y prenne garde, la constitution de sa voix n'est pas de force à résister longtemps à de pareilles épreuves. A propos de Duprez, d'où vient qu'à la troisième représentation il abandonnait la place, et livrait son rôle à M. Marié, qui le chante à tour de bras. Ces retraites prématurées d'un chef d'emploi sont toujours d'un préjudice immense pour l'avenir d'un ouvrage, et quand l'ouvrage est faible et peu viable, comme le cas se présente ici, d'ordinaire il ne s'en relève pas. Pourquoi M. Léon Pillet souffre-t-il de semblables caprices? On prétend que c'est chez Duprez un peu de mauvaise humeur provoquée par l'indifférence du public ; mais s'il fallait pour cela déserter son rôle et se donner des airs d'Achille dans sa tente, je ne sais pas quel chanteur resterait aujourd'hui à son poste, car voilà bien du temps que le public de l'Opéra a perdu l'habitude de l'enthousiasme. Et si l'on excepte madame Stoltz, dont la pléiade du lustre applaudit à outrance chaque entrée et chaque sortie, tous les chanteurs qui figurent dans la partition nouvelle de M. Halévy auraient eu d'aussi bonnes raisons que Duprez pour se faire doubler dès la troisième représentation de *Charles VI*.

BEAUX-ARTS.

M. le ministre de l'intérieur vient de commander à M. David, notre célèbre sculpteur, le buste d'Alexandre Delaborde : ce buste sera placé dans une des salles de l'Institut.

— Un Christ en bois vient d'être commandé par l'administration des Beaux-Arts à M. Dubois, sculpteur. Cet ouvrage est destiné à l'église de Redon.

— M. le ministre de l'intérieur a souscrit à vingt-cinq exemplaires de l'histoire de Fécamp, par M. Fallue.

Physionomie parisienne.

Digitized by Google

Digitized by Google

Instituto Cervantes

Digitized by Google

gagnée ou une bataille perdue peuvent suffire à la grossière curiosité des multitudes, mais aux mains de quelque habile homme confiez cette victoire ou cette défaite, et vous verrez s'il s'en tient à la narration des crieurs du carrefour.

N° 2. *Achille de Harlay*, par M. Vinchon — par M. Abel de Pujol. «C'est grand'pitié que le valet chasse le maitre», disait M. le premier président de Harlay au duc de Guise, qui l'était venu chercher jusque dans son jardin. Deux tableaux ont été commandés et exécutés en même temps, en l'honneur de cette fière et légale réponse de M. Achille de Harlay. Le tableau de M. Vinchon vous représente, à proprement dire, le premier président et Henri *le Balafré* courant l'un après l'autre, dans un assez vilain petit jardin mal tenu et mal planté, comme on en retrouve encore dans quelques rues écartées du Marais. Un grand arbre, d'un vert par trop printanier, est le témoin immobile de cette scène, à laquelle il serait très difficile de rien comprendre sans les explications officielles du livret. Certes le duc de Guise n'était pas cet homme que nous montre M. Vinchon, affairé, inquiet, malheureux d'être si mal reçu, comme aussi M. le premier président du parlement de Paris n'était pas cet être indécis qui s'enfuit en toute hâte sans vouloir rien entendre. Nous préférons, et de beaucoup, la même scène telle que l'indique M. Abel de Pujol. Cette fois, le jardin dans lequel se promène l'austère magistrat est d'une belle apparence; on y descend par un grand escalier de pierre d'un bon effet; les arbres n'y tiennent pas la place des hommes; l'homme parlementaire et le Balafré se regardent bien face à face, celui-ci aussi bien que celui-là, en gens de cœur. Derrière le duc de Guise, et comme un souvenir des barricades, M. Abel de Pujol a placé un grand estafier, vu de dos, qui porte la main à son épée. Je n'aurais pas voulu de cet estafier en cette auguste compagnie, ou, tout au moins, fallait-il le placer sur le seuil de la porte. Toujours est-il que des deux compositions historiques, celle de M. Abel de Pujol est la plus applaudie. L'artiste profite ainsi de la bienveillance qu'il a témoignée pour tant d'œuvres remarquables refusées par le jury de peinture dont M. Abel de Pujol est un des membres les plus assidus et les plus justes. Lui aussi, il a eu un mot digne d'Achille de Harlay: —Vous refusez, disait-il à messieurs ses confrères, vous refusez des tableaux que pas un de vous ne serait capable de faire! — Et notez bien que ces messieurs ne disaient pas *non*.

La *Chlodsinde* de M. Abel de Pujol n'est pas non plus un tableau sans mérite. Non pas que nous ayons trouvé cette Chlodsinde assez belle, assez grande, assez fière pour l'épreuve qu'on lui fait subir; non pas que nous aimions cette façon intempestive de montrer aux gens qu'on a le bras bien blanc et l'épaule très bien attachée; non pas que cette eau bouillante ne ressemble à l'écume du pot-au-feu, non pas que l'anneau jeté dans cette eau qui bouillonne disparaisse assez vite; mais enfin le moine qui lit dans ce beau livre, le jeune prêtre attentif qui attend un miracle, et surtout l'affreux bourreau qui jette dans le feu un tison de plus, ce sont là de beaux et fermes détails. Le public a salué avec bonheur le retour de M. Abel de Pujol dans ces galeries du Louvre, où il n'avait rien envoyé depuis dix ans.

N° 3. *La levée du siége de Malte*. Ce siége de Malte sent d'une lieue son Musée de Versailles. C'est la suite de cette histoire d'apparat et de décoration dont nous ne verrons pas la fin de sitôt. Debout sur un monceau de ruines, le grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem montre à ses chevaliers la flotte du vieux Soliman qui est en fuite. Aux pieds du grand-maître, tous les chevaliers de l'ordre sont accourus comme pour saluer leur propre gloire. C'est un fracas à ne pas s'entendre. Toute la scène est jonchée de débris, de ruines, de cadavres, d'armures brisées, et il est facile de juger qu'en effet le peintre a ses raisons pour reproduire tous ces détails qu'il reproduit à merveille. L'habileté de M. Larivière est poussée si loin, qu'au lieu de peindre des hommes il a peint des armures. Lui-même, le héros de ce siége de Malte, n'est qu'une armure moins le casque; le casque ôté, vous voyez une coque blanchâtre dont le corps est absent. Le Musée de Versailles aura bien des reproches à se faire, quand il pourra voir, dans leur ensemble, cette suite peu originale de mauvais tableaux faits à la hâte et à *d'incroyables rabais*, comme disent les marchands de nouveautés.

N° 4. Le lieutenant-général Bellangé et

Digitized by Google

Beaume, le capitaine, racontent à leurs neveux, celui-ci la bataille d'Oporto, celui-là un combat devant la Corogne ; l'un et l'autre ils ont servi sous le même général en chef, le maréchal duc de Dalmatie. Ce jour-là 29 mars 1809, dit M. Beaume, nous étions sur un assez vilain terrain couleur de pierre à fusil : pas un brin d'herbe sur la terre aride et sèche ; pas de feuillage dans ces petits arbres rabougris : le ciel, qui ressemblait à du plomb mal fondu, laissait tomber sur l'armée française, aussi bien que sur l'armée ennemie, de ternes et maladroites clartés. Autant que je puis m'en souvenir, on se battait confusément et sans ordre. L'attaque générale commença par la division Merle, soutenue de la brigade Marsy, mais il me fut impossible de les suivre, tant elles prirent soin de se cacher dans un nuage de feu et de fumée. Notre aile gauche était conduite par les généraux Delaborde et Franceschi, que vous pouvez vous figurer comme deux points noirs recouverts d'un ruban rouge. Il y avait aussi dans cette mêlée les généraux Mermet et Laboussaye qui furent postés dans un ravin. Quant au duc de Dalmatie, il fut des premiers à passer le Duero et à pénétrer dans le fort de la Foz. Voilà pourquoi vous ne le voyez pas dans ma bataille d'Oporto. En revanche, je vous ai placé deux beaux moines sur le premier plan. » Tel est le récit de M. Beaume, le capitaine.

— « Moi, dit à son tour M. Bellange, je m'étais battu, juste un grand mois avant le capitaine Beaume. Je me rappelle très bien que nous avions affaire avec la flotte anglaise dont à peine nous apercevions les voiles blanchissantes dans le lointain. Sur les hauteurs de Villaboa était postée l'armée anglaise; le général la Romana était plus loin, derrière cette montagne pelée qui a l'air de vouloir tomber sur nous. A proprement dire, Messieurs, notre bataille ne fut pas une bataille, ce fut une mêlée de duels à armes peu courtoises, une suite de rencontres, de coups de canon et de coups de fusil ; on se battait à droite, on se battait à gauche pour le plaisir de se battre ; pour ma part, je n'ai jamais rien vu qui ressemblât à un ordre de bataille. Tout ce que j'ai vu, c'est qu'un général de notre armée, mal vêtu et surtout très mal monté sur un fort laid cheval blanc, avait voulu franchir au galop un monticule de feuilles mortes, sur lesquelles s'est brisé son cheval. » Tel fut le récit de ces deux grands militaires. Et comme ils ont raconté leur bataille, ils l'ont peinte. Ce sont deux pages d'histoire écrites dans le grand style de M. le maréchal Soult.

N° 5. *Le chancelier de l'Hôpital*, par M. Caminade. Vous assistez à quelque tragédie en prose au théâtre de l'Ambigu-Comique. M. Mélingue a pris sa tête la plus solennelle, il a mis son justaucorps en velours noir, sa fraise bien empesée, il a blanchi sa barbe avec cet affreux poison qui a pensé asphyxier Barroilhet l'autre soir. M. Albert, vêtu de blanc et de bleu, la toque sur la tête, les plumes blanches sur la toque, les pieds sur un coussin violet, si fort rembourré que le coussin résiste à ses deux grands pieds plats, s'est assis au beau milieu d'un fauteuil tourné au tour chez quelque menuisier du faubourg Saint-Antoine : derrière M. Saint-Ernest s'est posée madame Deslandes, non pas sans avoir bien attaché sa robe noire, bien plissé son fichu blanc, bien jauni son visage; cette dame représente la reine Catherine de Médicis ; M. Saint-Ernest s'appelle Charles IX ; M. Mélingue n'est autre que le chancelier de l'Hôpital, qui rend les sceaux à Sa Majesté. Tableau ! Le parterre de l'Ambigu applaudit de toutes ses forces ses comédiens favoris, et il trouve que véritablement ils sont très bien vêtus.

N° 6. *Épisode de la guerre d'Afrique*. Nous venions de prendre Médéah, M. le duc d'Orléans s'était mis à la poursuite des Arabes qui avaient abandonné le Djebel-Dackla : déjà le sergent Nicolas chantait victoire, et il cherchait dans sa giberne le bâton de maréchal de France, lorsque soudain ce pauvre Nicolas est frappé au front. Il tombe, il meurt. La balle a été tirée à bout portant derrière le buisson qu'il faut fouiller. On bat le buisson à coups de crosse. On dirait, à voir l'attention de nos voltigeurs, qu'un lièvre s'est caché sous ce feuillage. Tel est l'épisode intéressant de cette prise de Médéah auquel M. Philippoteaux a consacré tout son talent. C'est qu'aussi à force de leur demander des tableaux de batailles, les plus ingénieux ne savent plus comment imaginer quelque chose de nouveau.

N° 7. *Néron chantant pendant l'incendie de Rome*. — « L'empereur Néron prie Mme Néëra « et Mme Phyllidis et leurs amies intimes de « venir passer la soirée (sans leurs maris dans

« la maison dorée. Il y aura concert et incen-
« die : à onze heures du soir. R., s. v. p. »

Et en effet, toutes les dames romaines obéissent à l'ordre du maître. Néron doit chanter, c'est tout dire, et pour mieux l'entendre, cet homme divin, ces dames ont déposé tout vêtement inutile ; elles n'ont conservé, par pudeur, que leurs bracelets, leurs colliers, leurs diamants et leurs perles ; c'est ainsi que l'empereur aime à se faire entendre à ces dames. Pour n'être pas distrait de ses chansons, Néron place les plus belles femmes de ses soirées derrière son dos, les plus laides il les fait asseoir sur le devant de la scène, le rideau se lève, le drame commence : Néron chante l'incendie de Troie, comme si Virgile ne l'eût pas déjà chanté. Oh ! bonheur ! la fête sera complète ! la surprise sera sans doute agréable à ces dames, car tout d'un coup, dans le lointain, l'incendie projette ses flammes rougeâtres. Le feu est partout, un feu sans fumée, malgré le proverbe qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Par Jupiter et par Vesta ! l'empereur donne, ce soir là, une fête de très bon goût. Comment donc, mais rien n'est plus amusant à voir qu'un incendie ! Faire dévorer des hommes par des bêtes féroces, exciter les gladiateurs qui s'égorgent entr'eux, fi donc ! qu'est-ce que cela prouve ? mais brûler la ville éternelle tout entière, à la bonne heure, voilà du plaisir, voilà de la joie ! Telle est, au reste, l'opinion de ces dames. Elles n'ont jamais été si rebondies, si heureuses, si amusées dans toute leur vie ; aussi montrent-elles, à qui mieux mieux, ce qu'elles ont de plus beau. L'empereur Néron, tout entier à sa poésie, poursuit son chant commencé, sans laisser tomber un regard sur les beautés que lui montrent ces dames, plus qu'à demi nues ; mais croirez-vous que dans ce grand feu de joie on ne distribue pas le plus petit rafraîchissement ? Tyran !

N° 8. M. Henri Nicolas, avec un courage héroïque et comme un homme qui ne tient guère à sa peau, a pénétré dans la forêt druidique. M. Henri est arrivé au bon instant, à l'instant même où ces bons druides allaient égorger un homme. « La religion des druides, dit le livret imprimé par M. Vinchon, *n'était pas sans sacrifices !* » Honnête, espiègle et naïf livret ! je voudrais bien qu'il nous dit quelle est la religion *sans sacrifice ?* Mais, au contraire, et disons-le à sa gloire, cette religion des druides poussait beaucoup trop loin la rage du sacrifice. Voyez plutôt ! Le grand prêtre, qui est un drôle assez laid, tient dans sa main puissante un petit poignard acheté sur le quai de la ferraille. A l'aide de ce vilain petit poignard mal aiguisé, le bon prêtre égorgille la malheureuse victime, qui se débat comme un beau diable. C'est bon signe. Plus la victime crie, et plus l'offrande est agréable à Teutatès, comme aussi plus la victime donne de sang, meilleur est le présage. Ce sang, donné de si mauvaise grâce, est recueilli dans une coupe d'or ; la coupe d'or toute fumante est présentée à la prêtresse Velléda, qui a l'air d'avoir grand soif ; pour ajouter à l'agrément de cette aimable petite scène historique, trois ou quatre grands joueurs de harpe se livrent aux variations harmonieuses de l'air connu : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille !* En tout ceci, M. Nicolas Henri, je veux dire M. Henri Nicolas, a fait œuvre de bon citoyen. En effet, il faut toujours faire aimer la religion de ses pères, quand on le peut.

N° 9. O les méchants ! ô les cruels ! ô les lâches ! ils montent à cheval, ils prennent leurs poignards ; leurs couteaux, leurs pistolets, leurs carabines ; ils sont dix contre un, et ils courent par les monts, par les plaines, pour égorger un pauvre tigre féminin qui défend son premier-né : pauvre mère ! elle ne faisait de mal à personne, elle vivait bien tranquillement dans son petit ménage, elle s'amusait à voir jouer et grandir son enfant sous ses yeux ; l'enfant jouait déjà comme un jeune chat qui commence à ne plus faire patte de velours..... Mais qu'importe ? On accourt, on tue, on égorge, on n'épargne ni la mère par pitié pour l'enfant, ni l'enfant par pitié pour la mère. C'était bien la peine d'éreinter tous ces chevaux, d'accoupler tous ces hommes, d'armer tous ces fusils, d'entasser l'un sur l'autre tous ces rochers de carton-pierre ! Ceci s'appelle *la Chasse aux tigres, par M. Lacderich.* Le tableau a été acheté pour la galerie de S. A. Achmet-Pacha bey de Tunis, que la gloire de M. Aguado empêche de dormir. Mais cependant, quand Mahomet, le prophète, défendait aux vrais croyants d'avoir chez eux des tableaux ou des sculptures, Mahomet savait très bien à quels dangers il ar-

Digitized by Google

rachait les bons Musulmans. Pauvres Arabes! leur législateur les délivrait en un seul article de sa loi sainte, des dépenses d'une galerie et du souci de faire faire leur portrait!

Mais, halte-là! c'est assez nous arrêter devant les grandes toiles, c'est assez nous fatiguer à deviner ces drames et ces comédies sans fin, nous les retrouverons plus tard quand nous en aurons le temps; cependant, reposons-nous de toutes ces fatigues; par exemple, arrêtez-vous à cette place, et regardez en toute bonne humeur une charmante épigramme digne de Charlet et de Martial. Vraiment, nous sommes bien bons de tant nous fatiguer à contempler la grande peinture quand la petite peinture est si amusante. Allons, ça, pas de fierté, et laissez-vous rire, c'est de la franche et bonne comédie que je vais vous montrer là. Cela s'appelle *l'Enfant gâté*. Mais, quelle verve et quel esprit! Sur un assez bon lit est mollement étendu un grand et robuste gaillard de vingt-cinq ou vingt-six ans environ. Monsieur a dormi toute la nuit d'un paisible sommeil; le foulard jaune qui couvre sa tête n'a pas même été dérangé; le teint est frais, l'oreille est fleurie, la bouche est souriante. — A peine éveillé, monsieur fume dans un grand calumet républicain sa première pipe de la journée; mais, rassurez-vous, il en fumera bien d'autres d'ici à la fin du jour. Etudiez cependant tous les accessoires de cette chambre à coucher : une chandelle fichée dans une bouteille vide, un éteignoir en papier attaché au bout de la baguette avec laquelle cet aimable jeune homme pourrait battre ses habits, des pantoufles, et brodées! sur la muraille, un dessin à l'estompe de la Vénus accroupie, et à côté de la Vénus une lithographie représentant le portrait de *Marat*, l'ami du peuple; au pied du lit vous remarquez encore un de ces pots *qu'en chambre on demande*, comme disent les *Racines grecques;* le susdit ustensile a été considérablement ébréché; n'oublions pas le cornet à piston qui compose un des plus aimables talents de ce doux et agréable jeune homme. A côté du cornet à piston est suspendue une pipe réformée. Et quelle béatitude dans ce bel endroit! quel calme bien-être! à quoi pense ce beau jeune homme? Il pense aux carambolages de la veille, et il pense à Marat, l'ami de son cœur. Il se construit un petit château en Espagne quand il sera le premier consul de la république une et indivisible. Il se récite à lui-même les beaux jours de la terreur, il se chante cette jolie petite Marseillaise dont voici le refrain

> Et du boyau du dernier prêtre,
> Serrons le cou du dernier roi!

Sur l'entrefaite arrive la mère de notre épicurien sans-culotte. Pauvre femme! Elle est debout dès le matin, elle se tue le corps et l'âme pour habiller, pour loger, pour nourrir cet aimable drôle. Mon fils a-t-il bien dormi? a-t-il bien dîné? a-t-il bien cuvé son vin et sa bière? j'ai peur qu'il n'ait pas assez de tabac! à tout hasard, et même quand je devrais être grondée, portons-lui un bouillon, à ce pauvre enfant! La mère arrive, tenant à la main sa plus belle tasse: — elle s'arrête sur le seuil et elle attend que son fils lui permette d'entrer. Elle a si grand'peur de l'arracher à ses profondes méditations!

Et voilà comment on a de l'esprit! voilà comment on arrive à faire de la comédie. M. Lecaron, quand il a trouvé *cet enfant gâté*, avait autant d'esprit que M. de Balzac en a lui-même dans ses bons jours.

VUE DE LA RUE DE LA CASBAH A ALGER,
PAR M. T. FRÈRE.

Digitized by Google

FÊTES DE JUPITER

ET

VEILLÉES DES FÊTES DE VÉNUS EN 1842.

On a créé depuis douze ans, chez nous, une multitude de religions stupides ; et, chose singulière ! pendant que la police tolérante permettait à M. Châtel de se nommer Dieu, personne n'a songé à profiter de notre luxe de liberté religieuse pour remettre en lumière et en action le paganisme, cette chose si amusante qui a diverti les deux plus grands peuples de l'univers. En France, un pareil oubli est inconcevable. Lorsque 1830, avec son millésime sonore, nous réveilla en sursaut, il y avait à Paris mille poëtes de cinquante ans, tous vigoureux et rouges d'oreille, qui, sous l'empire, avaient prié vingt fois Apollon de leur prêter sa lyre d'or ; avaient invoqué les chastes nymphes du Permesse ; avaient bravé les fureurs de Neptune et célébré Phœbus et la triple Hécate : et pas un de ces favoris des neuf sœurs n'eut l'idée de se faire le Châtel de Jupiter, de Neptune et de Vulcain, cette grande et homérique trinité. Ces poëtes, cependant, n'étaient pas retenus par le moindre scrupule chrétien ; ils avaient sucé avec le lait la philosophie de Voltaire et de Pigault-Lebrun ; ils connaissaient mieux le rituel de l'Olympe que celui du Vatican, les gémonies que le martyrologe, l'eau lustrale que l'eau bénite, les poésies érotiques de Tibulle que les chastes épîtres de saint Paul. Ces hommes qui devaient leur fortune, leurs positions, leurs préfectures, leurs recettes générales, aux Dieux immortels qu'ils célébrèrent sous Napoléon, auraient pu se cotiser par reconnaissance et acheter par actions le temple grec de la Madeleine, alors en disponibilité ; là ils auraient relevé la statue de Jupiter tombée sous le pied de Constantin. Pontoise leur eût fourni ses corybantes et ses hécatombes de taureaux, l'Opéra ses chœurs, l'Académie ses poëtes classiques, Bosio ses statues, le bois de Boulogne son allée de pins consacrés au maître des dieux. Nous reconnaissons que ce vieux culte ainsi restauré ne devait vivre au plus qu'un lustre ou qu'une olympiade, mais dans ce court espace de temps que de joies antiques, que d'ineffables révélations nous aurions exhumées de ce vieux globe ennuyé qui a deux fois enseveli ses voluptés puissantes sous le déluge d'eau de Noé, et sous le déluge de feu d'Attila ! La science même eût tiré un immense profit de ce galvanisme du cadavre païen. La comédie française aurait vu refleurir les beaux jours de Thalie et de Melpomène ; Terpsichore et les Grâces décentes auraient retrouvé des autels, rue Lepelletier : le boulevard des

Digitized by Google

Capucines aurait chanté l'hymne séculaire d'Horace, et l'Académie des inscriptions et belles-lettres aurait appris le latin, et peut-être le grec.

Au reste, cette exhumation du rit antique ne pouvait être pour la nation française qu'un caprice éphémère comme le culte de M. Chatel, le rêve de saint Simon et la résurrection des Templiers, mais elle devait se présenter sous un aspect plus sérieux aux grecs modernes, nos contemporains. Ce peuple, après avoir repris son nom, sa langue, son pays, son costume, avait peut-être le droit de reprendre sa religion. Nous ne saurions donc blâmer la tentative qui a été faite, l'an dernier, dans un coin du Péloponèse, et qui sera le sujet de ce récit.

Toute la Grèce contemporaine connaît MM. Théodore Colocotroni et Ralli, qui ont acquis une fortune immense avec intelligence et probité. Ces deux négociants, retirés des affaires, habitaient une charmante maison de campagne dans la fraiche vallée d'Andrizena. Cette résidence avait le défaut d'être trop belle : on y goûtait cette satisfaction perpétuelle qui engendre l'ennui. La pureté de l'air et les aromates y entretiennent la santé ou la rendent à ceux qui l'ont perdue ; le site est ravissant de contrastes et de richesses végétales. Les collines ressemblent à des palais à cent étages habités du vestibule à la cime, et entre-mêlés de jardins en spirales, de bouquets d'oliviers, de laurier-thym et d'acacias. Mille ruisseaux ceignent ces collines de leurs limpides écharpes d'argent ; et du milieu des masses de verdure confuse s'élèvent çà et là de riants cyprès, qui perdent au soleil leur caractère funèbre, et ressemblent à des aiguilles égyptiennes qu'une reine gigantesque a secouées de sa robe en arrivant d'Alexandrie au golfe de Modon. L'horizon est bordé par la chaine du Taygète, dont les vives et immenses arêtes de granit prennent, selon les caprices des nuages et du soleil, toutes les nuances tranquilles depuis le gris perle jusqu'à l'azur le plus velouté.

Quand on n'est ni peintre ni poëte, et qu'on a répété vingt fois le jour, pendant trois ans, cette phrase : Oh ! que ce paysage est beau ! Ce paysage devient enfin insupportable comme toute chose belle ou hideuse qui vous saute aux yeux éternellement, et dont on ne sait que faire. C'est ce qui advint à messieurs Colocotroni et Ralli dans leur résidence d'Andrizena. Ils avaient épuisé toutes leurs formules d'admiration, tous leurs sujets d'entretien sur leur histoire nationale antique et moderne ; ils s'aperçurent même un jour qu'ils venaient de prendre en aversion un joli bois de myrthes où se dérobait pudiquement comme une jeune fille nue la plus fraiche rotonde de marbre blanc que Paros ait envoyée aux architectes de Coron. « Ah ! s'écria Colocotroni en levant ses bras vers le ciel, selon l'usage des héros affligés, ah ! mon cher Ralli, nos aieux étaient plus heureux que nous dans ces mêmes lieux ! pour nous, un bois n'est qu'un terrain planté d'arbres ; mais pour nos ancêtres, un bois était l'asile saint des plus aimables divinités de la terre ; et cette frayeur secrète ou cette volupté douce que le cœur ressentait sous les arbres de notre pays annonçait partout la présence des immortels. »

Cette exclamation patriotique fut un trait de lumière pour Ralli. « Je crois, dit-il, que nous avons commis une grande faute en ne demandant pas au congrès de Vérone l'autorisation officielle de restaurer chez nous le culte de Jupiter. A coup sûr, M. de Châteaubriand nous aurait appuyés, lui qui a fait un si beau livre tout païen avec ses *Martyrs*. Mais qu'importe l'autorisation du congrès ! Je ne vois pas trop qui pourrait nous empêcher de continuer l'œuvre de nos pères après un entr'acte de quelques mille ans, ce qui n'est qu'un coup de balancier sur l'horloge de l'infini. »

Colocotroni prit une pose homérique, et, s'avançant tel qu'un dieu vers son ami, il lui dit : « La sagesse a parlé par ta bouche, ô mon ami ! le plus cher d'entre ceux qui ont cueilli le cytise avec moi sur le flanc du Taygète paternel aux jours de ma jeunesse d'or. Quel serait le mortel assez insensé qui oserait s'opposer à notre dessein généreux ? »

— Mon cher compatriote, dit Ralli, la Grèce sans Jupiter est comme notre alphabet sans l'*alpha*. On voit qu'il manque autour de nous quelque chose de riant qui complète la vie. Nous avons l'imagination de nos pères, et nous n'avons pas la variété infinie de leurs amusements. Aussi l'ennui nous dévore. Nous sommes Grecs, il faut donc que nous pensions en Grecs. Que les Bavarois positifs ne voient dans le soleil qu'un globe de feu, dans la lune qu'une planète stupide, dans la mer qu'un amas d'eau salée habitée par des poissons, dans le vent qu'un phénomène de dilatation atmosphérique, c'est très bien ; les Bavarois font leur métier ; mais à nous il nous faut Apol-

Digitized by Google

lon, Hécate, Neptune, Amphytrite, Eole et tout le reste. Les vérités physiques nous tuent ; il nous faut des mensonges poétiques, et nous vivrons.

Cette idée fut, dès ce moment, mûrie avec soin par les deux Grecs, et la mise à exécution ne se fit pas attendre. Ces hommes avaient en leur pouvoir tout ce qui donne la réussite des choses, l'argent et la volonté.

Au sud de la vallée d'Andrizena, on trouve une fort belle ruine que M. Fauriel attribue à un temple de Jupiter Olympien, décrit par Pausanias. Ce monument ressemblait assez aux autres temples de la grande Grèce, encore debout à Ségeste et à Pœstum. Un architecte français, M. Falque, demanda vingt-cinq mille francs à Ralli pour remettre la ruine d'Andrizena dans son état premier, décrit par Pausanias. Pacte fut conclu à ce prix sans marchander. Le travail de maçonnerie avança rapidement, trente-cinq jours suffirent pour relever les murs et remettre sur pied trois colonnes d'ordre pœstum, les seules que le temps ou les hommes avaient abattues dans les deux péristyles latéraux. Colocotroni acheta ensuite à M. Vescovagli, fabricant de faux dieux à Athènes, une statue de Jupiter avec le *Modius*, provenant, au dire de l'antiquaire, des fouilles du temple de la Victoire sans ailes, et un bel autel de sacrifice, remarquable surtout par deux têtes de taureaux en ronde-bosse de la plus parfaite conservation.

Douze pauvres paysans d'Andrizena furent nommés corybantes par M. Ralli, aux appointements de cinquante écus ; on leur apprit qu'ils étaient Phrygiens d'origine, prêtres de Cybèle et de Jupiter, et qu'ils avaient élevé en Crète le maître des dieux, lorsque sa nourrice Amalthée le sevra. On les couronna de chêne, et on les revêtit d'une toge blanche qui flottait sur leurs talons.

L'inauguration du temple de Jupiter fut fixée au premier jeudi, ou jour de Jupiter, du mois de mars 1842. La rumeur fut grande en Attique jusqu'au promontoire où Corinthe s'asseoit sur deux mers, jusqu'à Zola, où Latone délia sa ceinture en se rendant à Délos.

M. Colocotroni s'était nommé grand prêtre de Jupiter, et son costume était exactement copié d'un bas-relief de Phidias, représentant un sacrifice sur le fronton du Parthénon.

Digitized by Google

M. Marcos Pacha, savant Hellène, fut chargé d'apprendre aux Corybantes l'hymne à Jupiter de la tragédie d'Hercule en Provence, avec la mélopée antique, assez semblable au *Verè dignum et justum est* du rit romain.

La chaste vallée d'Andrizena gardera toujours le souvenir de cette fête du premier jeudi de mars 1842; c'était le 3 de ce mois.

Au lever du soleil, une Théorie, parée selon le rit de Délos, s'avança vers le temple par un sentier tout jonché de fleurs. Quatre Taurobules marchaient ensuite, traînant sept génisses blanches et sept bœufs dont les cornes étaient dorées. Les douze Corybantes venaient ensuite. MM. Ralli et Colocotroni fermaient la marche, portant dans leurs mains une petite statue d'or de Jupiter.

Les Corybantes chantaient l'hymne que le grand tragique grec met dans la bouche d'Hercule, lorsque ce héros supplie le maître des dieux de punir les Myrmidons qui désolaient le désert de la Crau (Bouches-du-Rhône)

> Voiez, ô lointaines prêtres,
> Avec vous, emportez mes dons!
> Jupiter fait pleuvoir des pierres
> Pour écraser les myrmidons!

A chaque refrain, les Corybantes étaient obligés, par leurs institutions, qui remontent à deux cent quatre-vingt dix-sept ans avant la prise de Troie, de s'enfoncer dans les chairs la pointe de leurs courtes épées; mais M. Ralli les avait cette fois dispensés de ces expiations sanglantes que leur fondateur Corybas, fils de Cybèle, avait inventées chez les Phrygiens. D'ailleurs les douze paysans d'Andrizena auraient rompu leurs engagements s'il leur eût fallu jouer leur rôle dans son antique rigueur.

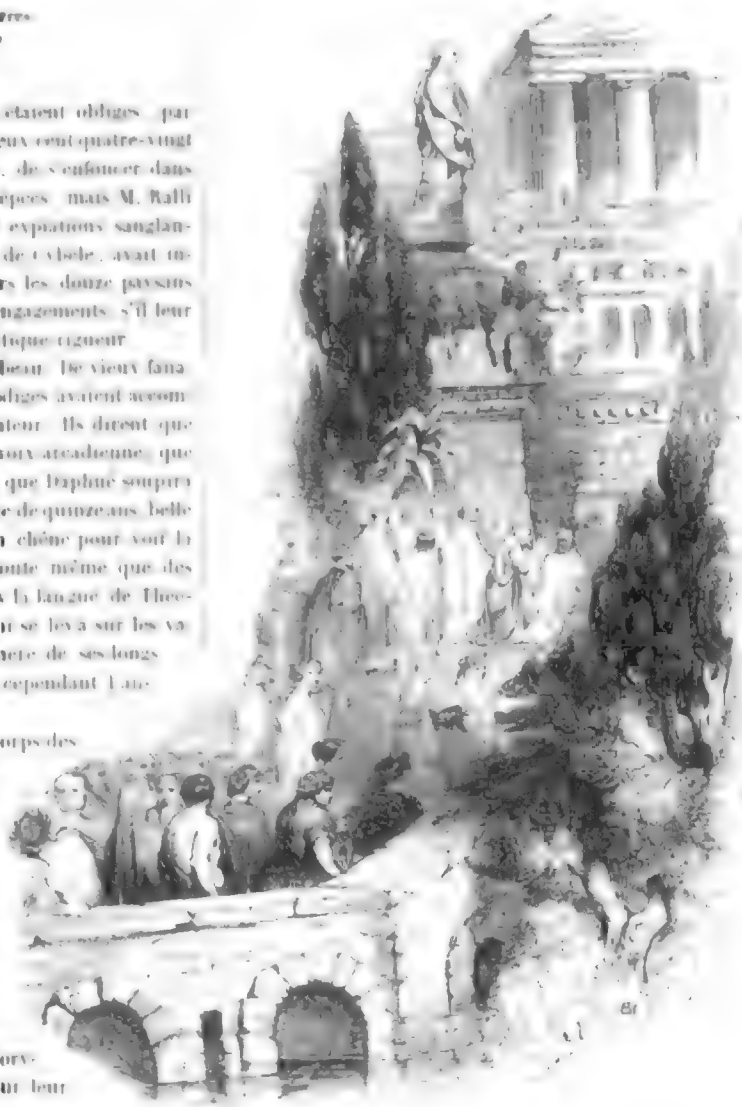
Le moment du sacrifice fut bien beau. De vieux fanatiques grecs affirmèrent que des prodiges avaient accompagné le coup de hache du sacrificateur. Ils dirent que Pan ébranla le Laygete de sa grande voix arcadienne; que Syrinx murmura dans les roseaux; que Daphné soupira dans les lauriers; qu'une hamadryade de quinze ans, belle comme Psyché, sortit du tronc d'un chêne pour voir la résurrection de ses dieux, et l'on ajoute même que des pêcheurs de Coron saluèrent, dans la langue de Théocrite, une autre Vénus Aphrodite qui se leva sur les vagues du golfe, en secouant l'onde amère de ses longs cheveux. Nous ne garantissons pas cependant l'authenticité de ces derniers détails.

Les Corybantes dépecèrent les corps des quatorze victimes sacrifiées. Ils choisirent pour eux et leurs familles les dos succulents des bœufs, et donnèrent le reste aux pauvres agriculteurs d'Andrizena, qui vivent de raisins secs, de figues et de miel. Messieurs Thomas Prout et Richard Stone, voyageurs anglais qui passaient par ce chemin avec leurs femmes, leurs enfants et leurs domestiques, payèrent fort cher aux Corybantes une petite colline de bœuf pour leur rôti du soir. Ce sacrilége n'alluma pas la foudre aux mains de Jupiter.

Les paysans d'Andrizena, qui ont tant souffert de la guerre de l'indépendance, virent se lever sur eux l'aurore de l'âge d'or. M. Ralli sacrifiait régulièrement à Jupiter tous les jeudis; le bœuf renchérissait beaucoup sur les marchés de Coron, de Modon et d'Égine, mais il était servi gratuitement sur les tables des pasteurs d'Andrizena. Une colonie d'Anglais vint s'établir autour du temple de Jupiter, et ils embrassèrent le paganisme pour avoir des entre-côtes au choix. Les Corybantes engraissaient à vue d'œil. L'abondance régnait dans Andrizena. Les noms de Jupiter et de M. Ralli étaient bénis de l'aurore au couchant. Hélas! un coup de foudre qui ne venait pas de Jupiter détruisit cette religieuse prospérité.

MÉRY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Digitized by Google

LES

MYSTÈRES DE PARIS

DE M. EUGÈNE SUE.

Cet ouvrage a eu tous les priviléges du scandale, priviléges immenses et difficiles à se donner dans notre pays et de nos jours. Il faut savoir les reconnaître comme il faut savoir les dédaigner. La critique n'a pas le droit de s'abstenir quand une fois l'opinion, de qui elle relève toujours à certains égards, s'est émue et prononcée, n'importe par quels motifs.

Ici, nous ne saurions nous y tromper, c'est en dehors de l'œuvre même que nous devons chercher la principale raison de son étrange succès. L'attention publique, éveillée dès le premier chapitre, n'était pas accordée, que nous sachions, au mérite intrinsèque de ce début; elle le fut à ce qu'il avait de hasardeux, aux révélations inouïes qu'il promettait, à l'horizon sanglant et boueux où il appelait nos regards. Elle le fut surtout au contraste frappant qui existait entre le roman nouveau et le recueil où il allait paraître. Le *Journal des Débats* insérant les *Mystères de Paris*, le feuilleton méticuleux de Geoffroy, de Hoffmann, de Becquet, envahi tout-à-coup par les monstruosités du roman moderne sans autre transition que les folâtreries spirituellement excentriques de certains jours, n'y avait-il pas là de quoi surprendre et faire jaser les oisifs? Ce résultat fut obtenu en vingt-quatre heures: en vingt-quatre heures une véritable popularité fut acquise à un roman qui n'aurait pas eu cinq cents lecteurs s'il était né sur le terrain ordinaire de la librairie.

Vous entendez tous les jours, sans y prendre garde, le long des trottoirs, à l'angle des carrefours, devant les murs rouges des cabarets, les divagations obscènes d'un buveur échevelé: mais, à coup sûr, vous ouvririez de grands yeux si, lorsque vous êtes paisiblement assis dans une salle de la Sorbonne, le professeur, lourd de ripaille et de vin, trébuchant sur les degrés de sa chaire, la voix rauque et le regard attendri, venait vous bégayer, en argot, une chronique des bagnes.

Tel fut l'effet produit sur les abonnés du journal aristocratique par cette effroyable entrée en matière de M. Eugène Sue, qui les transportait de prime abord dans les tavernes de la Cité, au milieu des brigands et des prostituées. En les forçant à s'asseoir sur les bancs terreux de ces infâmes repaires, à s'accouder sur les tables couvertes de lie, pour écouter les mémoires d'une fille publique, l'écrivain ne pouvait manquer de faire sensation. Mais il fallait oser beaucoup, et ce n'est pas nous qui applaudirons au courage dont il fit preuve en cette occasion.

Nous ne partageons pas cependant les scrupules immodérés qui se sont manifestés de toutes parts, et jusqu'au sein des assemblées législatives, à propos des *Mystères de Paris*. Il est bon, avant tout, de nous expliquer sur ce point.

M. Eugène Sue n'est pas un romancier moral. Poussé par de tristes instincts,—esprit faux néanmoins plutôt que pervers, — les fictions qu'il invente ont, d'ordinaire, une conclusion décourageante pour l'honnête homme. Tantôt c'est un nègre (Atar-Gull) qui gagne le prix Monthyon par une série d'épouvantables forfaits; — tantôt (lisez un conte intitulé *le Remords*) c'est un jeune homme sur la vie duquel le souvenir d'une action vertueuse reste à jamais comme un sujet d'amers regrets;—ici (*la Salamandre*), l'accomplissement héroïque des devoirs de sa profession conduit un militaire au déshonneur et au supplice; — là (*Mathilde*) une jeune femme, par ses mérites mêmes, son dévouement, sa résignation, se trouve vouée à de longues infortunes: on dirait que l'auteur de tous ces romans a pris pour base de ses théories philosophiques, le bonheur du vice et le malheur de la vertu; le scepticisme étroit, la misanthropie bourgeoise pour conseillers littéraires; et, pour modèle, un écrivain fameux, dont les derniers blasphèmes s'exhalèrent à Bicêtre.

De pareils précédents nous mettent naturellement en garde contre la tendance morale des ouvrages de M. Sue, aussi ne lui accorderons-nous pas de longtemps une créance illimitée, quand nous l'entendrons prêcher la réforme des lois dans un intérêt d'humanité, célébrer la probité qui meurt de faim sur un trésor, et prendre pour héros un de ces philanthropes dont il s'est tant moqué jadis. Il rirait lui-même de notre naïveté, si nous acceptions comme définitive cette conversion subite, et si, prenant au pied de la lettre les exagérations d'un zèle assurément fort nouveau, nous lui décernions la palme due à de longs services, à une conviction éprouvée.

Digitized by Google

D'un autre côté, pourquoi décourager, en le niant, un élan peut-être sincère? Est-ce un calcul? Si ce calcul amène le bien, pourquoi le blâmer? Faut-il pour M. Sue s'il n'affecte l'amour de ses semblables qu'afin de s'autoriser à retracer dans toute leur horreur, dans toute leur nudité, les crimes où la misère les entraîne et les corruptions dont ils sont quelquefois victimes. Faut-il pour lui s'il fait de la morale une espèce de passe-port à l'usage du vice, et s'il écrit de propos délibéré, entre les lignes d'une homélie, un de ces revers immondes qui partout ailleurs risqueraient la police correctionnelle. Ceci est affaire de conscience, et notre respect pour ce domaine sacré ne nous permet pas d'y porter une indiscrète investigation. Mais il est certain que sous d'affreux détails *les Mystères de Paris* recèlent plus d'une pensée louable, plus d'une vérité salutaire : il est certain que de tous les écrits du même auteur, c'est le seul où il ait manifesté la volonté d'être utile, le seul où il ait semblé prendre au sérieux les vérités éternelles dont il s'était joué jusque-là, le seul où les cœurs généreux et croyants puissent trouver quelques pages sympathiques. Il nous fâche donc que les reproches amers, la censure officielle, l'indignation des bonnes gens aillent frapper à côté du but : que l'intention de l'écrivain, — son intention manifestée, — soit à ce point méconnue, et qu'après de nombreuses fautes, demeurées à peu près impunies, M. Sue ait à repousser, innocent, des attaques inintelligentes.

A vrai dire, il peut s'en accuser. Soit défaut d'habitude, soit que ses opinions nouvelles n'aient pas encore poussé de bien profondes racines, soit que la voie inusitée où il est entré, peut-être sans autre raison que les convenances du journal où son œuvre devait paraître, lui semble difficile et rude, — par une raison enfin, ou par une autre, — c'est un singulier prédicateur que M. Sue. Il nous rappelle, comme moraliste, la petite Rigolette qui reste sage dans l'intérêt de son travail, le prince allemand chargé de jouer, dans les *Mystères de Paris*, le rôle de la Providence. Cette altesse sentimentale, Rodolphe de Gerolstein, pratique la charité d'une façon peu commune et surtout, dirait-on, pour se divertir. Il la conseille aux personnes qui s'ennuient, absolument comme s'il leur prescrivait une partie de spectacle, et lui-même en use ainsi que font certains mélancoliques du nez d'Odry, ou de la voix de Tousez. Sa philanthropie, mitigée de curiosité, n'a souci que des misères un peu *intriguées*, et avant de les soulager il s'en donne à cœur joie de les savourer comme un bel et bon mélodrame. Qui reconnaîtra dans ce cœur froid, dans cet impassible analyste, l'homme porté au bien, l'émotion naturelle aux cœurs dévoués, la fervente pitié sans laquelle il n'est pas d'abnégation, pas de sacrifice possible? De même, comment arriverons-nous à prendre M. Sue pour un véritable antagoniste des mauvais penchants, lui qui les décrit avec un entêtement si remarquable, une complaisance si outrée, une recherche, une coquetterie si singulières? Vos lecteurs, ô romancier, sont excusables de s'y tromper. L'image trop peu voilée les révolte. Pour leur faire haïr le vice, vous le leur montrez plus abject qu'ils ne l'ont jamais rêvé, plus hideux qu'ils ne le veulent voir. C'est, dites-vous, la méthode lacédémonienne : c'est l'aspect de l'ilote ivre qui guérit du vin. Hélas! monsieur, nous ne sommes point à Sparte. Les hoquets de l'ilote nous montent aux lèvres sans autre résultat qu'un violent dégoût et une vraie rancune contre le censeur maladroit qui nous donne des leçons rebutantes, des nausées inutiles. Vous êtes ce censeur. Ne vous élevez point avec trop d'amertume contre l'opinion qui vous méjuge. Il est dans son droit, vous le savez, de ne s'enquérir que des résultats, et, — nous voulons toujours croire que votre but a été réellement moral : — vous ne l'avez pas atteint, vous l'avez dépassé : vous êtes donc en faute. Caton lui-même, à votre place, aurait mérité les verges. Toutefois, est-ce bien Caton qui se fût ainsi trompé?

Si nous nous rangeons sans hésiter du côté de M. Sue, lorsqu'il défend les *Mystères de Paris* comme une œuvre morale (au moins par le fond), ce n'est pas que nous partagions l'engouement extraordinaire dont ce roman fut naguère l'objet. Attentif au mouvement des esprits, et très désireux de goûter les jouissances intellectuelles que nous voyons à la mode, nous aurions de fort grand cœur *trouvé cela beau*. Mais, ou nous nous trompons du tout au tout, ou une telle admiration n'est pas le fait du premier venu. Elle n'appartient qu'à une certaine espèce de lecteurs inavertis, sans expérience et sans discernement, pour qui existent encore les plus usés de tous les ressorts, les plus connus de tous les piéges littéraires : excellente race, crédule et *bonne enfant*, que l'on fascine avec les procédés les plus simples, que l'on mène avec soi quelque chemin que l'on fasse, qui se laisse charmer par les talismans les plus vulgaires et ne chicane jamais sur la vérité des nuances ou la probabilité des incidents; — se déclarant fort satisfaite quand on lui trouve chaque jour une occasion quelconque de s'émouvoir ou de s'égayer. Excellente race, disons-nous, et bien plus nombreuse que l'on ne croit, car elle se compose de tous

Digitized by Google

les récents initiés que le feuilleton a introduits dans le sanctuaire des lettres.

Ils sont à peu près cinquante ou soixante mille qui jadis n'ouvraient jamais un livre, si ce n'est pour y chercher un enseignement professionnel : — la ménagère, par exemple, une recette de cuisine ; le clerc d'huissier, un délai de procédure ; la femme à la mode, une indication de toilette ; le magistrat, le médecin, le savant, une jurisprudence, une méthode de traitement, une théorie, un problème, — et qui maintenant, en parcourant le journal quotidien, sont irrésistiblement alléchés par les syrènes du *bas de page*. Pauvres gens sans défiance et sans défense, qui n'ont pour les prémunir contre les mensonges palpables, contre les ruses mal ourdies, contre les séductions à bon marché, aucune expérience, aucuns souvenirs, aucune érudition, aucune critique.

En attendant que leur goût soit formé, ces liseurs novices prennent partout leur plaisir facile, et n'ont de haines bien prononcées que contre les œuvres d'une certaine distinction. Ils descendront volontiers jusqu'à M. Paul de Kock, et même plus bas s'il est possible : ils ne s'élèveront jamais jusqu'à Mérimée ou Georges Sand. M. Eugène Sue, qui suit la route moyenne, est naturellement leur idole et répond à tous leurs besoins actuels. En comparaison de ce merveilleux conteur, M. de Vigny parle un langage trop épuré, M. de Stendhal était un fou dangereux ; M. de Musset, trop fantasque, ne fournit pas d'assez longues traites ; M. de Balzac, lui-même, qui, à beaucoup d'égards leur convient mieux, est trop technique, trop compliqué, trop exigeant. Mais M. Eugène Sue, mais M. Dumas, mais M. Soulié, voilà des penseurs, voilà des écrivains ! — Leur phrase est translucide et abondante. On en prend et on en laisse, peu importe : le sens est toujours complet. Qu'ils décrivent, dialoguent, ou dissertent, il n'y a pas moyen de se méprendre sur ce qu'ils ont voulu dire. Vivent les idées simples, et le style direct. Foin des détours, des précautions vaines et des demi-teintes douteuses ! Quand on veut blanchir un personnage, est-il rien de plus naturel que de lui jeter sur le corps un plein sac de farine ? Le faut-il bien noir ? on le trempe dans la soute au charbon. Sans s'amuser à la bagatelle des caractères, on obtient ainsi, à coup sûr, des scélérats bon teint, des innocents d'une couleur décidée, qu'on n'est point exposé à confondre.

De même pour les rapports réciproques dans lesquels ces êtres une fois classés devront se rencontrer désormais. Les blancs seront toujours persécutés, toujours en péril de mort, toujours soupçonnés, toujours irréprochables ; les noirs toujours plus foncés, toujours altérés de mal, toujours secondés par la Providence dans leurs entreprises coupables, toujours ironiques, toujours sournois. Cette condition est-elle donc si difficile ?

Les lois de l'intérêt ne sont pas autrement ardues, selon cette poétique bénigne. Il ne s'agit que de frapper fort, et plus le dynamomètre aura fléchi sous le coup, plus les gens avisés dont nous parlons vanteront l'adresse de l'heureux athlète. Enfermez, par exemple, un de vos héros les plus blancs dans une cave souterraine où la rivière fait irruption : montrez-le dans l'eau jusqu'aux genoux d'abord, puis jusqu'à la ceinture, puis jusqu'au menton. Complétez la situation en faisant envahir ce malheureux par une douzaine de rats à demi noyés qui se réfugient sur ses épaules, sur son visage, et dans ses cheveux, il est hors de doute qu'une passe si périlleuse, un désagrément si exceptionnel, lui vaudront la compassion des cœurs les plus endurcis. Pas une âme bourgeoise qui se refuse à plaindre, en pareille occurrence, le mystérieux Rodolphe de M. Eugène Sue ; pas un Français, fût-il trois fois épicier, ou même employé de la mairie, qui ne comprenne ce qu'une telle donnée a de saisissant.

Avez-vous à peindre la probité aux prises avec la misère ? chargez l'une et l'autre des couleurs les plus excessives. Dans un galetas ouvert au vent glacé des nuits placez un pauvre ouvrier qui, vaincu par la fatigue, s'est endormi sous les vacillantes clartés de sa lampe fétide. A côté de lui, enfouies dans un sac de paille, ses deux petites filles, affamées et nues, frissonnent et pleurent ; sa femme, dévorée par la fièvre et par le chagrin, prête en vain ses mamelles taries au nourrisson qu'elle ne peut plus allaiter. Une vieille hideuse, le chef rasé, l'œil en feu, se dresse tout-à-coup à l'angle de cette chambre maudite. C'est la grand'mère de ces enfants qui se meurent, et cette grand'mère est folle. Elle ne parle plus, elle hurle ; elle ne comprend plus, elle hait ; ce n'est plus une femme, c'est une bête fauve que son fils est obligé de repousser à coups de fouet quand elle s'approche de lui, attirée par l'éclat des diamants qui scintillent sur sa table. Des diamants ? eh oui, sans doute. Cet homme si pauvre est un lapidaire. On lui confie sans hésiter des richesses pour lesquelles tel grand citoyen vendrait son pays : telle femme chaste, sa beauté, sa renommée, l'honneur de son époux et de ses enfants : un vieux soldat, ses glorieuses blessures ; un prêtre, l'hostie dont il vient de faire un dieu. On les lui confie, et ce dépôt n'est pas violé.

Pourtant le tableau tragique se rembrunit encore. La première aube l'éclaire à peine que la porte s'ouvre et donne passage à ces hommes livides et sinistres, exécuteurs sordides des basses-œuvres, qui vont traquer, au nom de la loi, dans son dernier asile, le débiteur insolvable. A leur aspect, la femme du lapidaire tressaille et se précipite hors de son grabat, la folle s'épouvante et grogne, une des petites filles se met à pleurer en s'écriant que sa sœur a froid : elle ne sait pas que sa sœur est morte depuis plusieurs heures ! Vous croyez qu'à cette horrible série de désastres l'auteur n'aura pas le courage de rien ajouter. Mais vous vous trompez sur le compte de ce méthodique, patient et laborieux artisan. Il tient en réserve une horreur suprême, et cette horreur si peu nécessaire, il se gardera bien de la perdre. Il choisit le moment où la coupe du malheur déborde pour y jeter non pas une goutte, mais un tonneau d'amertume. Le lapidaire avait une fille aînée, belle et pieuse enfant, ange sans tache et secourable, son plus certain appui, sa meilleure consolation. Ne sera-t-il pas assez bien trouvé que dans cet instant où le vertige du désespoir trouble déjà sa tête, un messager survienne et lui dise : Votre fille est déshonorée ; — votre fille est mère ; — votre fille a tué son en-

Digitized by Google

faut ! — Et quels nerfs si robustes qu'ils soient, ne seront pas ébranlés par tant de décharges galvaniques, coup sur coup réitérées.

Maintenant, quelle est la femme — couturière ou comtesse, — qui ne frémisse à l'idée qu'elle eût pu, tout comme madame d'Harville, épouser un épileptique, subir ses caresses convulsives, donner le jour à un enfant infecté de ce mal héréditaire, et avoir ensuite à lutter contre le révoltant amour d'un mari justement odieux, justement éloigné du lit conjugal.

Et toutes les soubrettes mélancoliques n'ont-elles pas à rêver beaucoup en lisant l'histoire de la pauvre Louise, violée par son maître, le notaire Ferrand, par ce vieillard hypocrite, insolent et bourgeonné, qui prête de l'argent au père de sa victime, et la domine par la terreur avant de la dominer par la force. C'est une bien vieille histoire que celle-là. Pigault-Lebrun et Ducray-Duménil, qui s'en sont servi longtemps avant M. Eugène Sue, n'en avaient pas la primeur : mais nos lecteurs de fraîche date ne connaissent ni Ducray-Duménil, ni Pigault-Lebrun. Quel dommage pour les uns et les autres ! ils étaient si bien faits pour s'aimer et se comprendre.

A présent vienne un censeur malencontreux proposer à ces gens de complexion si peu fâcheuse quelques menues objections qui lui seront fournies et par l'habitude de réfléchir sur ce qu'il voit, et par cette autre habitude, qui raffine bien plus encore, de juger les aperçus étrangers, comment peut-il espérer de se faire entendre ?

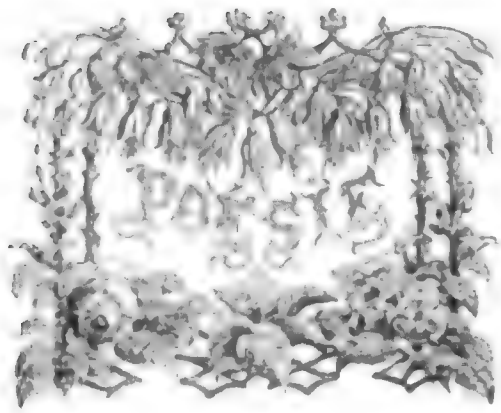
Eh quoi, Messieurs ! eh quoi, Mesdames ! s'écriera-t-il, vous n'êtes pas révoltés par un tissu si grossier d'invraisemblances choquantes ? Vous acceptez, comme on vous les donne, tous ces caractères inconsistants. Vous trouvez naturelle cette succession de soudaines péripéties, cet enchaînement forcé de circonstances qui relient tant bien que mal les éléments de vingt mélodrames, péniblement réunis en un seul ? Ce style diffus et lourd ne fatigue pas vos oreilles ? Vous approuvez — sans la moindre restriction littéraire — ces digressions si plaisamment sérieuses où le romancier, s'érigeant en réformateur, propose par voie incidente, et comme morale d'un de ses contes, la révision de nos codes, ou bien encore développe ses idées novatrices à propos des plus antiques institutions !

Ames vraiment candides, vous croyez à Fleur de Marie, telle qu'on a osé vous la peindre ? à cette madone immaculée de la rue aux Fèves, à ce lys cultivé par la *Bourgeoise*, arrosé par le *Maître d'école*, étayé par le *chourineur* ! — Et parce qu'il est rigoureusement possible qu'une excellente nature ne périsse pas corps et âme au sein de la corruption la plus profonde, vous n'avez aucune répugnance pour l'exagération fabuleuse de cette vérité toute relative ! Il vous semble très simple de rencontrer, dans le malheureux rebut de la prostitution la plus infime, un type aussi pur que celui de Marguerite avant que Faust ne l'eût effleuré du regard ! Rien ne vous avertit qu'il est des délicatesses, des poésies du cœur, inhérentes à la pureté, à l'ignorance physiques : léger duvet qui dérobe le fruit encore intact, mais qui périt à jamais, — alors même que ce fruit reste sur sa tige et continue à mûrir, — si la main de l'homme l'a froissé en passant.

Vous croyez aussi, bénévoles lecteurs, qu'on vous a montré le vrai Paris mystérieux : que vous avez sondé toutes les profondeurs de cet immense abîme : qu'avec M. Sue comme Dante sur les pas de Virgile, vous êtes descendus de cercle en cercle, de fossé en fossé, de puits en puits dans les dernières crevasses de Malebolge. Pauvres ignorants, qui n'avez jamais hanté l'ombre froide des cachots, jamais senti de près, sur le couteau du meurtrier, l'odeur du sang tiède encore, jamais entendu, dans son incroyable énergie, cet argot dont votre guide n'a qu'un vocabulaire arriéré !

Car c'est là pour l'artiste le plus grand tort de M. Eugène Sue. Il a voulu dépasser toutes les bornes connues, pénétrer en des régions où personne n'avait mis le pied, révéler des secrets inouïs, fouiller dans des égoûts où la lumière ne filtra jamais, et sa puissance d'écrivain a fait défaut à sa volonté. Tout horrible qu'il a voulu être, et malgré le courage désespéré qu'il a mis, non pas même à dire, mais à outrer les plus sombres vérités, il est resté en deçà de son rôle, faute de pratique et d'observation. A chaque instant la Vie nous révèle des turpitudes mille fois plus curieuses, des lâchetés mille fois plus complètes, des existences mille fois plus avilies, des cruautés mille fois plus raffinées, des transactions de conscience mille fois plus singulières, et plus naïves, et plus effrayan-

Digitized by Google



LE MESSAGE.

Écoute-moi, mon petit page,
Le jour de ta faveur a lui.
Pour honorer dans son image
La sainte qu'on fête aujourd'hui
Je veux te charger d'un message.

Prends ce vase aux riches couleurs
Où quelque altesse mandarine
Consigna des fastes haibleurs,
Et qu'un des faux dieux de la Chine
Orna de monstres et de fleurs.

Un fameux coureur d'aventures,
Qui s'appelait Marc-Pol, je crois,
L'apporta du pays des mûres,
Avec un morceau de la croix
Et d'autres choses non moins sûres.

Parfois nous évoutions béants,
Comment, pour première conquête,
Il avait, à plusieurs géants,
Ravi cette image parfaite
Du paradis des mécréants.

Bien que sa légende baroque
Ait rejoint, Dieu sait en quels lieux,
Mes croyances d'une autre époque
Je tiens pour cher et précieux
Le beau vase qui les évoque.

Et comme il est pour moi sans prix,
Ainsi que l'amour de ma dame,
Je veux l'offrir... Mais tu souris
Va donc, enfant, et, sur ton âme,
Vole, puisque tu m'as compris!

—

Le page embrasse avec adresse
Le beau vase, et, hardi jongleur,
Bientôt sur son front il le dresse
Et s'incline vers chaque fleur
Qui lui mendie une caresse.

Du frêne sonore et mutin
Il sonde l'étroite cachette
Avec la tige du plantain,
Où perché au fond d'une clochette
Un bourdon chargé de butin.

Puis il lance une pierre au braque
Dont les abois l'ont poursuivi,
Sur la planche qui ploie et craque
Il saute, et se berce ravi,
Au dessus d'une verte flaque.

Narguant son fardeau précieux,
Il n'est péril qu'il ne le dompte,
Il n'est sentier capricieux,
Il n'est faux pas qu'il ne l'affronte
Tout sourit aux audacieux!

Tout, jusqu'au regard angélique
De la madone, astre serein,
Qui dans les bras du chêne antique
Se penche, et montre au pèlerin
Le chemin du manoir gothique.

Le messager sonne du cor,
Mais, près du terme de sa course,
Imprudent, il s'arrête encor,
Et s'assied au bord d'une source,
Pour mieux contempler son trésor.

Sur les flancs du vaste calice
Il voit la ligne, d'un seul jet,
Cercler l'émail ardent et lisse,
Et son esprit, dans le sujet,
Plonge et s'absorbe avec délice.

—

Ici, le riche et vieux nabab,
Assis aux bords fleuris du Gange,
Sous l'ombrage d'un baobab,
Traduit l'calumineux étrange
Des livres sacrés du Penjab.

Sur les flots que sa main déroule,
Suivis du page hasardeux,
Vierges et fleurs nagent en foule
Parmi les fétiches hideux
Dont Lao-Tseu brisa le moule.

Vierges et fleurs s'en vont nageant,
Et habillant le long des saules,
Œil de jais, calice d'argent,
Coralles d'or, blanches épaules,
Que confond le miroir changeant.

Mais quel chant s'élève sur l'onde,
Pour bercer l'humaine douleur?
C'est la fleur qu'attendait le monde,
C'est le rayon qu'attend la fleur
Hoasu, la vierge féconde!

L'enfant ému la suit en vain
Sous le saule aux vertes arcades,
Submergé par le flot divin,
Joues des sifflantes cascades,
Il échoue au bord d'un ravin.

La voix résonne sur la grève,
La voix au timbre de cristal,
Mais la terre jalouse élève
Les murs épaneux du nopal
Entre le rêveur et son rêve.

Il pénètre en d'épais fourrés
Où mille fruits au ventre énorme
Sous ses pas roulent conjurés,
Là, contre lui, couleur et forme
S'arment d'excès démesurés.

La figue qu'enfle trop de sève,
Laisse déborder ses écrins;
La fraise vers lui se soulève,

Et, jonchant le sol de ses grains,
Sur son front la grenade crève.

Enfin vers le sommet d'un roc
Où blanchit un palais d'ivoire,
Il se fait jour à coups d'estoc,
Et brise le dôme illusoire,
OEuf monstrueux de l'oiseau Rock.

Celle qui ranime et console
L'appelle encore en souriant.
C'est toi, Maïa, divin symbole
En qui, pour l'aveugle Orient,
S'incarna la sainte parole !

Près d'elle, nage triomphant,
Sur la mer caressante et lisse,
Le doux Fo-hi, son bel enfant,
Dont une fleur est la nourrice,
Et que des flots le ciel défend.

L'aventurier que rien n'alarme
Affronte les flots soulevés ;
Le désir, invisible charme,
Soutient ses membres énervés
Sur les mers que sa foi désarme.

Il aborde aux comptoirs d'Among,
Ilot de sable, ardente zône,
Où la fille du marchand Hong
Ecoute, au bord de la mer Jaune,
Le ramage de l'oiseau Fong.

Il voit l'empire aux cent rivières,
Le royaume où champs et cités
Grouillent, brûlantes fourmilières,
Essaims sur les flots emportés,
Peuples courbés sur les rizières,

Aux gibets ornés de tableaux,
Aux mâts pavoisés des gondoles,
Aux balcons chargés de fallots,
Aux fronts encornés des idoles,
Brillent et sonnent des grelots.

L'étendard qu'une vierge brode
Flotte, splendide Labarum,
Au front de la grande pagode
Où le bonze ivre d'opium
Du grand Tien commente le code.

C'est là qu'arrive en palanquin
L'orgueil de l'empire du centre,
Le grand pontife de Pékin ;
Menton quadruple, large ventre
Qui trône sous un baldaquin.

Voici l'heure où la foule encombre
L'immonde étable des faux dieux ;
Parmi les idoles sans nombre
Dont un éclair arme les yeux,
Le page voit glisser une ombre.

Il ose, en sa foi raffermi,
Franchir le seuil du Belluaire ;
Il marche, le bonze a frémi,
Il approche, et du sanctuaire
Le voile s'écarte à demi.

—

Qu'a-t-il vu ? Quel front angélique ?
D'où vient qu'à genoux il étreint
Le chêne où la madone antique
Se penche, et montre au pèlerin
Le chemin du manoir gothique ?

—

C'est encor toi, vieille maison,
Pommiers fleuris, fraîche églantine,
Troupeaux semés sur le gazon,
Noms chers à la lèvre enfantine,
Ciel bleu pâle, étroit horizon !

Et voici les noires tourelles
Du manoir aux toits effilés,
Où, déjà, la belle des belles,
Du haut de ses murs crénelés,
Sourit au porteur de nouvelles.

Il se lève enfin moins léger,
Lui qui, sur l'aile de l'extase,
Riait d'effleurer le danger ;
Tout lui fait ombrage, et du vase
Il ose à peine se charger.

Le vertige de l'art sublime
A saisi son jeune cerveau,
Jusqu'à lui, sur la haute cime
Où le transporte un sens nouveau,
Monte la fraîcheur de l'abîme.

Il vacille au souffle du vent ;
L'arbre que cherchait sa faiblesse
Lui semble un appui décevant,
Et du pont-levis qui s'abaisse
Son pied tente le sol mouvant.

A pas comptés, bien qu'on l'attende,
Vers la dame il marche ébloui,
Entend sa voix qui le gourmande,
Chancelle et tombe évanoui
Sur les débris de son offrande.

—

Ainsi, rêveur jeune et distrait,
Tout aux sens, tout à la nature,
Sans leur soupçonner de secret,
Le poëte erre à l'aventure
De vain désir en vain regret.

Épris de la forme et des choses,
Il va, candide spectateur,
Niant les ressorts et les causes,
Et, même quand il est acteur,
Prenant les roses pour des roses

Enfin il s'arrête épuisé
Comme Narcisse aux bords de l'onde
Sur son cœur las, mais non blasé,
Il se penche, il y voit un monde :
Ce jour-là son cœur est brisé.

Le marquis DE BELLOY.

BEAUX-ARTS.

L'Italie vient de perdre un artiste de mérite, Joseph SABATELLI, peintre milanais, qui a enrichi son pays de plusieurs compositions remarquables, et qui en promettait de plus remarquables encore lorsque la mort est venue le moissonner dans la fleur de son âge et de son talent. Florence, cette patrie des arts qui avait accueilli si favorablement ses premiers essais, a reçu son dernier soupir. Sa vie, de trente-deux ans, a été consacrée tout entière au travail et à l'étude. Un noble amour de l'art et de la gloire, un grand sérieux dans les idées, une moralité rigide, une modestie vraie, qualités si précieuses et si rares, formaient le fonds de son caractère. On n'estimait pas moins en lui l'homme que l'artiste. Il laisse aux principales villes de sa chère Italie un brillant héritage : à Florence, un *Saint Antoine de Padoue* et *la bataille du Serchio;* à Milan, *Otello et Desdemona*, *la mort de Socrate* et *la mère des Gracques ;* à Lucques, un *Saint Jérôme ;* à Pise, une *Sainte Philomène ;* et il devait bientôt commencer le portrait de son généreux protecteur, le grand duc de Toscane, prince éclairé qui porte si dignement l'illustre couronne ducale des Médicis. Mais, dans les tableaux de notre artiste, comme dans presque tous ceux de l'École florentine à laquelle il appartient, on admire plutôt le travail du crayon que celui du pinceau. Sabatelli était meilleur dessinateur que peintre. Ses dessins à la plume sont très recherchés par les amateurs, et Schlegel les a cités avec éloge.

Physionomie parisienne.

Digitized by Google

[illegible] à la Porte d'une Posada

Digitized by Google

Digitized by Google

SALON DE 1843.

Nous ne sommes pas quittes encore avec les tableaux d'histoire : ils sont nombreux, et celui-là serait fort habile qui pourrait les compter. Le tableau d'histoire a remplacé le tableau d'église. On ne croit plus guère aux saints de la légende, mais on croit, faute de mieux, aux héros historiques. On ne fait plus de miracles, même en peinture, mais on se donne plus que jamais de grandissimes coups d'épée. D'ailleurs cela est si facile à copier, un roi couvert de son manteau de pourpre, un chevalier dans son armure, un cheval caparaçonné des pieds à la tête, car ils ont soumis, même le cheval, à cette loi générale du costume. Laissez donc venir à nous tous ces grands hommes, puisqu'aussi bien il nous est impossible de les arrêter dans leur marche. Salut à Guillaume le bâtard, de M. Debon, l'habile coloriste. L'armée normande est réunie à Saint-Valery ; le vent propice, si longtemps attendu, enfle la voile obéissante ; avant peu Guillaume va s'écrier : « Compagnons, la terre anglaise est mienne, et tant qu'il y en a, elle est à vous. » Salut à l'autre conquérant, mais un conquérant qui ne savait pas garder ses conquêtes, le général Bonaparte, qui revient de l'Egypte au milieu de la joie universelle! Certes, il n'y a guère, à ce retour, le sujet d'un tableau ou d'un *Te Deum!* — Mais silence! nous assistons au triomphe d'un héros plus courageux que Guillaume-le-Conquérant lui-même, plus grand et plus français que Napoléon Bonaparte en personne : *Jeanne d'Arc fait son entrée dans la ville d'Orléans.* — Jeanne d'Arc, la fille inspirée, la vierge qui se montre soudain au milieu de toutes ces passions brutales, l'héroïne chrétienne dans ces temps de blasphèmes et de pillage; est-ce bien elle que nous avons sous les yeux? Elle arrive dans cette ville assez mal bâtie ; elle est montée sur un cheval noir, et couverte d'une armure blanche ; à son côté elle porte une petite hache et l'épée de sainte Catherine ; elle tient à la main un étendard blanc semé de fleurs de lys d'or. « Elle entra dans la ville à huit heures du soir, lentement, car la foule avide se pressait pour la voir et pour la bénir ; c'était à qui toucherait au moins son cheval. »

« Elle cependant, elle allait au pas de son cheval, tout en parlant doucement au peuple qui la bénissait. Sur le seuil de l'église, elle mit pied à terre, puis, sa prière achevée, elle se rendit à la maison du trésorier du duc d'Orléans, homme honorable, dont la femme et les filles la reçûrent ; elle coucha avec Charlotte, l'une des filles. »

Voilà toute cette scène ; elle est simple, elle est imposante. Cette noble envoyée de Dieu et du roi,

Digitized by Google

c'est la dernière espérance de la ville assiégée. Mais, juste ciel! comment donc M. Henri Scheffer, avec tout cet esprit et tout ce talent que personne ne lui refuse, s'est-il figuré cette entrée solennelle? Où est le bruit, où est le mouvement, où est l'enthousiasme, où est le peuple, où est la sainte, la guerrière, la simple fille des champs? Et les compagnons de ses batailles, La Hire, Saintrailles, Armagnac, où sont-ils? Je voudrais que la rue fût remplie jusqu'au faîte des maisons, je voudrais que l'espérance de tout ce peuple s'élevât jusqu'au ciel! Accourez, accourez tous, sortez de vos demeures, faites retentir l'air de vos cris de joie et de bonheur, portez en triomphe cette noble fille qui vient à votre aide; que les cloches des églises, que le canon des remparts, que les trompettes éclatantes, que le *Te Deum* des prêtres, éclatent de toutes parts..... Mais non, M. Henri Scheffer s'est contenté de placer, dans un coin de son tableau, une femme qui embrasse son enfant, un vieillard qui porte la main à son chapeau sans trop savoir s'il doit saluer l'héroïne qui passe. — Le cheval de cette fille triomphante est un cheval fantastique couvert d'un mauvais jupon dont un danseur de corde ne voudrait pas; Jeanne d'Arc elle-même, figure sans noblesse, regard sans fierté, n'est posée là que pour montrer sa jolie tête et son sourire de comédienne qui va créer demain un nouveau rôle: rien de mâle, rien de fier, rien d'héroïque, sinon les mains, qui sont des mains viriles, — tout au rebours de l'admirable Jeanne d'Arc à qui la princesse Marie a donné un si ferme visage et de si belles mains! M. Henri Scheffer s'est cruellement trompé en tout ceci. Bien plus, cette fille des champs, cette femme austère et jeune à qui les deux reines elles-mêmes avaient choisi pour écuyer un brave chevalier d'un âge mûr, nommé Jean Dauhon, le plus honnête homme des serviteurs du comte de Dunois, M. Scheffer lui a donné, pour dame d'atours, un véritable petit page d'opéra-comique, un troubadour tout en satin, tout en velours, les gants blancs, et des plumes blanches à son bonnet: ainsi accompagnée et suivie par ce chérubin à l'œil éveillé, on ne dirait jamais que la pucelle couchera cette nuit avec cette bonne et simple Charlotte, la fille du trésorier.

Heureusement pour lui et pour nous, M. Henri Scheffer a pris sa revanche de cette œuvre incomplète avec plusieurs portraits pleins de vie et de force, et notamment avec le portrait de M. de Blainville, qui est le digne pendant du beau portrait d'Armand Carrel, du beau portrait de M. Arago.

Mais c'est assez de batailles, c'est assez de triomphes pour un jour. C'est assez vous raconter l'histoire sans fin: *Il était une fois un roi et une reine*. Prenons un ton moins sérieux, une allure moins dramatique, laissons là la trompette du jugement et contentons-nous des pipeaux rustiques. Combien je préfère à ces toiles immenses, à ces déclamations ampoulées: *sesquipedalia verba*, comme dit Horace, les œuvres d'une moindre dimension, mais élégantes, mais bien ordonnées; nature prise sur le fait, vérité ornée: faciles tableaux que chacun peut comprendre et qu'on aime du premier coup-d'œil. Laissez-moi donc m'abandonner à la douce fantaisie; pourquoi, je vous prie, ne monterions-nous pas, nous aussi, dans la barque hollandaise de Van-den-Velde et de Ruyter? Le combat naval va commencer, mais tout au loin; nous arriverons quand la bataille sera finie, car il faut que le peintre illustre ait le temps d'achever son tableau. Cette barque de M. Le Poittevin est bien habillée, bien remplie: chacun est à son poste, seulement nous y ferions triste figure, nous autres, les marins d'eau douce de 1843, avec nos vilains feutres et nos horribles habits noirs. — La prairie de Paul Potter est bien une prairie des environs de La Haye; c'est le calme, c'est la fraîcheur, c'est la feuille odorante, c'est l'eau qui coule au-dessous de cette herbe fleurie; seulement ce jour-là, belle et nombreuse compagnie entoure le peintre ordinaire de ces gazons, de ces prairies, de ces vieux arbres, de ce calme soleil dont le rayon s'abat doucement, sans la ternir, sur toute la fraîcheur d'alentour.

Ou bien encore, dans un paysage plus austère, plus complet, un paysage d'Italie, laissez-moi m'étendre tout à l'aise à côté de ce jeune pâtre qui regarde sans rien voir, qui écoute sans rien entendre, — jeune homme à demi éveillé qui ne s'endort pas tout-à-fait, pour ne pas gâter son beau rêve. Ce paysage de M. Edouard Bertin est une de ses meilleures découvertes

Digitized by Google

dans le bel univers de tant de grands poetes, de tant de grands peintres. Un rocher tout plein d'ombre, tout charge de vieux arbres, — une echappée du ciel et de la mer. — Ici la pensee austere, — plus loin la pensee riante. La lumiere eclate au loin sur le paysage de Capree, la mer est heureuse et brillante, autant que le rivage est silencieux et solennel. Heureux qui peut rêver ainsi et s'enivrer tout à l'aise de ces ravissantes et fugitives apparitions!

Regardez *le port de Nice*, s'ecrie M. Dagnan. J'ai fait de mon mieux pour reproduire ce ciel bleu, cette mer qui en est le miroir; pour indiquer les bruits de ce rivage, et cette longue promenade qui domine la mer, et les collines vaporeuses qui l'entourent; j'y ai mis tout mon esprit et tout mon cœur, et cependant je comprends tres bien que c'est là une image incomplete, que tout est a faire encore, que ce n'est pas la mon beau et divin modele... Moi, dit M. Justin Ouvrie, je ne lutte pas avec cet air transparent, avec ces eaux qui ressemblent à des nuages eclaires, avec ces montagnes dont le nom seul est une joie; je suis satisfait quand je puis reproduire quelque vieux château des bonnes époques de notre architecture nationale: le château de Chenonceaux, par exemple. Ce château est une ile veritable qui tient à la terre ferme par deux ponts en briques; ses fines et gracieuses tourelles prolongent une ombre charmante sur les eaux presque endormies. L'air circule tout a l'entour de ces nobles pierres. La ruine n'est pas la encore, le printemps y est toujours, et j'ai à ma disposition tout à la fois la ronce sterile et l'amandier en fleurs. M. Justin Ouvrié a bien grandement raison de se glorifier de cette vive reproduction des plus nobles pierres, mais cependant pourquoi donc a-t-il consenti à attrister ce beau paysage en plaçant au milieu de ce lac innocent la barque rouge du cardinal de Richelieu? Voilà un souvenir qui nous derange peniblement dans cette heureuse et tranquille contemplation.

Les belles fleurs de M. Saint-Jean! Saint-Jean aux doigts de roses, comme on le disait de la vieille Aurore. Une statue en pierre de la Vierge est nichée dans une vieille muraille. Autour de cette niche bienheureuse eclate et brille la plus fraiche, la plus éclatante, la plus charmante guirlande que puissent tracer le printemps et l'ete de l'année. Toutes les roses, toutes les tulipes, et les plus beaux lys ont servi à composer cette couronne. On admire beaucoup et a juste titre les fleurs de M. Saint-Jean cette année, et l'an passé on n'a rien dit de ses aquarelles, qui etaient admirables! Même quand il s'agit de l'anémone et des primeveres, il faut mieux frapper fort que frapper juste.

Un coup d'œil seulement sur ce rêve de M. Roger. Le jour de Noel, c'est fete dans le ciel: les petits anges du bon Dieu, guides par l'etoile matinale, dansent en rond en portant dans leurs mains les instruments de la Passion. Une legende, a la facon des tableaux bizantins, donne l'explication de cette fantaisie, qui ressemble peu a la severe peinture dont M. Roger avait fait jusqu'ici profession. Parlez-moi du *Fil de la Vierge*, voila un caprice pardonnable, parce qu'il a ete executé simplement, naivement, sans bruit, sans apprêt et sans effort.

Mlle Godefroid et Mlle Journet, deux personnes d'un scrupuleux et honnête talent, sans vouloir comparer en rien Mlle Godefroid à Mlle Journet. Mais cependant Mlle Godefroid a trouvé la une charmante heroine, cette belle Andréa qui, à seize ans, avait mérité le bonnet de docteur en droit. Christine de Pisan, sa contemporaine, raconte qu'Andréa était si belle que, lorsqu'elle etait dans sa chaire, il fallait placer entre elle et ses disciples un voile epais, pour que ceux-ci fussent tout entiers à la leçon. Belle histoire! et que l'ecole de droit de Paris sans faire tort à la beauté de messieurs les professeurs aurait grand besoin, de temps à autre, de quelque toute petite Andréa! Elle savait le droit comme Justinien, elle était belle comme Lucrèce l'ignorante; elle était chaste et modeste. Dans le tableau de Mlle Godefroid, Andrea, le docteur, parle si bien derriere son rideau que chacun l'ecoute en tout respect: seulement un drôle, qui n'a pas l'air d'être le plus grand docteur de la bande, risque un œil pour admirer en cachette le jeune, eloquent et charmant professeur. Cette petite scene est bien composee, mais l'héroine n'est pas assez belle, elle n'est pas assez eloquente, elle ne sait pas assez qu'elle parle à des jeunes gens: elle oublie trop qu'elle est cachée par un voile. Ce voile est jeté au hasard et d'une facon peu gracieuse: ce n'est pas ainsi que Jean Steen, dans *les Noces de Cana*,

Digitized by Google

a jeté ce formidable rideau qui sépare le Christ et les autres gentilshommes du menu peuple, avide de boire le vin qui s'échappe à torrents. Mlle Godefroid remplace par la grâce et par la gentillesse l'énergie et la passion qui lui manquent. Son maître lui-même, feu M. le baron Gérard, à qui Dieu n'a pas prêté longue vie, non plus qu'à sa peinture, ne se fût pas tiré plus habilement d'un pareil sujet.

Mlle Journet tout au rebours; celle là fait ses efforts pour devenir un peintre, à peu près comme Georges Sand est un romancier. Elle a adopté, cette année, une des plus illustres, une des plus innocentes victimes de l'an de férocité et de crime, 1793, Lavoisier. On sait qu'avant de mourir Lavoisier demanda à ses bourreaux quelques jours de répit pour achever une expérience importante, et tout répit lui fut refusé. Il faut mourir. Encore un instant cependant, encore dix minutes, une minute peut-être, l'œuvre sera accomplie et Lavoisier mourra content. Attendez, attendez, ne le troublez pas, voyez son geste suppliant. Quel regard plein d'attention! Par grâce et par pitié, pas de bruit! Aussi bien à le voir plongé dans cette étude suprême, le geôlier lui-même s'arrête tout interdit; les soldats qui l'accompagnent, beaux et vaillants hommes, se sentent saisis de pitié et d'intérêt; par la porte qui est restée entr'ouverte, vous pouvez voir tous les détails de la prison; à la fin, un homme horrible, à la face ignoble, le nez brisé par le milieu, tout trapu, tout velu, une de ces bêtes féroces à qui Danton, Marat et Robespierre confiaient en toute sûreté la garde de leurs victimes, s'approche de Lavoisier. Il étend la main, cette affreuse main va retomber sur l'épaule de ce martyr de la science; tout est fini. Mlle Journet a compris comme elle a pu la comprendre cette scène de deuil et de désolation. Pour ajouter un nouvel intérêt à cette histoire, elle s'est appliquée à reproduire avec l'exactitude la plus scrupuleuse certains instruments de chimie qui ont appartenu à Lavoisier; ses balances, son alambic, son creuset, une fiole dont le contenu a été distillé dans la prison même de la Conciergerie, précieuses et saintes reliques qui ne pouvaient tomber entre de meilleures mains qu'entre les mains du biographe, de l'élève, du continuateur de Lavoisier, M. Dumas.

Mais que de tableaux à voir encore! Neuf portraits de M. Auguste Charpentier, et surtout un joli petit pâtre qui a l'air de dire : *Regardez-moi, je suis une jolie petite fille habillée en petit garçon!* — Plusieurs portraits de M. Couture; le portrait de son père est une belle chose, nette, vraie, bien faite. — Hélas! un tableau de M. Chasseriau, deux modestes jeunes filles qui sont à coup sûr les deux sœurs. Au premier abord, cette tenture verte, ces écharpes rouges, ces deux bras enlacés l'un dans l'autre, sont d'un effet déplaisant; mais cependant regardez avec l'attention, avec l'intérêt que mérite le nom du jeune peintre et le souvenir de tant de beaux ouvrages dignes de lui, et bientôt vous aurez retrouvé l'habile artiste qui a donné déjà tant de preuves d'un vrai et solide talent. Le grand tort peut-être de M. Chasseriau c'est d'avoir été trop modeste, trop simple, trop vrai. Il n'a rien accordé à l'effet, au bruit, à la mode. Il se serait fait honte à lui-même, s'il avait obtenu un succès de fleurs, de rubans, de gazes, de satins, un succès de marchande de modes, pour tout dire. — Tout au rebours de M. Chasseriau, un peintre de beaucoup de talent, de poésie, de verve et d'éclat, mais qui vise surtout au drame et à l'effet, M. Guignet, donne à tous ses personnages le plus grand air qu'il peut trouver. Il ne se contente pas de faire le portrait de quelqu'un, encore veut-il faire le portrait de quelque chose. Par exemple, ce vaste tableau qui représente M. Duprez et sa lyre ne serait-il pas plus digne de nos éloges, si l'artiste y avait mis plus d'abandon et de simplicité? Mais, non, il faut que M. Duprez, tout laid que vous le savez, et tout petit, et assez mal tourné, et d'un extérieur peu agréable, nous apparaisse comme s'il était en effet Robert le Diable, ou le beau Raoul, ou Guillaume Tell. M. Guignet, qui oublie qu'il n'y a pas de ténor en habit noir, veut faire absolument un héros du ci-devant ténor de l'Opéra. Voilà pourquoi il le pose d'une façon si imposante, pourquoi il le drape avec tant de magnificence, pourquoi son geste est solennel, et pourquoi ses bottes sont si admirablement cirées. Vains efforts! Dans votre héros ainsi ajusté je reconnais toujours le chanteur dont l'Opéra ne veut déjà plus. — L'autre portrait de M. Guignet, le portrait de M. Théodose Burette est

Digitized by Google

ANDRIZENA.

FÊTES DE JUPITER

ET

VEILLÉES DES FÊTES DE VÉNUS EN 1842.

II.

Le ministre de l'intérieur adressa au roi Othon un rapport qui faisait un triste tableau des marchés aux bœufs ; les sources de lait venaient d'être taries dans les pâturages de l'Attique, faute de génisses nourricières, et les bœufs restaient partout à l'état de veaux. Le roi déféra cette question à son conseil.

Il y eut une crise ministérielle ; les uns, parmi les conseillers de la couronne, soutinrent qu'il ne fallait pas permettre qu'une simple vallée s'enrichît aux dépens du royaume, dans un festin perpétuel. Les autres alléguèrent que chaque citoyen grec était libre de manger autant de bœuf qu'il lui plaisait. Le ministre des cultes donna sa démission, en s'écriant comme Ajax : Je m'échapperai malgré les dieux.

Pendant que ces débats ministériels occupaient la cour et la ville, la colonie anglaise qui dépeçait les bœufs de Jupiter, se voyant menacée de la famine, adressa ses réclamations à sir Edmond Lyon, ministre de la Grande-Bretagne à Athènes. L'ambassadeur eut un entretien avec le ministre de l'intérieur, et menaça de compliquer la question d'Orient de cet incident nouveau, si l'on fulminait la moindre ordonnance contre les adorateurs de Jupiter.

Eh bien ! dit le ministre de l'intérieur, que la volonté de la reine Victoria et de Jupiter soit faite ! mais vous.

sir Edmond, chargez-vous au moins d'approvisionner nos marchés.

J'écrirai au vice-roi d'Irlande, dit sir Edmond, et les bœufs du comté de Kerry ne vous manqueront pas.

Ainsi se termina cette première difficulté, mais il en survint une plus grande. M. Ralli, tout riche qu'il était, s'aperçut, en faisant le relevé de ses dépenses mythologiques, qu'il y avait un déficit énorme, provenant d'une consommation exagérée d'hécatombes sur l'autel du maître des dieux. Son associé lui dit même : Mon cher grand-prêtre, encore six mois de paganisme, et nous sommes ruinés ! revenons au culte économique de nos pères, et abandonnons le culte de nos aïeux.

Ralli foudroya du regard son associé timide, et lui dit : Nous ne donnerons pas cet exemple de lâcheté au vallon d'Andrizena ; nous persisterons. Mais, comme il n'est pas douteux que Jupiter nous ruine, nous réduirons les sacrifices à deux veaux par an, et nous célébrerons les fêtes de Vénus, à laquelle on ne sacrifie que des colombes ; avec deux drachmes, ou trente-six sous, nous ferons un sacrifice à Cypris.

M. Colocotroni donna sa démission.

Nous avons signalé au commencement de cette histoire une charmante rotonde, façon Pæstum, qui se voilait d'un bois de myrthes, sur la propriété de M. Ralli. C'est là que devaient se célébrer les fêtes de la déesse de la beauté.

Les Corybantes, mis à la retraite depuis la suppression des bœufs, se présentèrent pour desservir l'autel de Vénus. M. Ralli leur répondit que ce service ne les regardait pas, mais que l'on pourrait employer leurs femmes et leurs filles, si elles avaient des attraits dignes des regards des dieux.

Les ex-Corybantes répondirent affirmativement, et le lendemain ils amenèrent trente-deux fermières, brûlées du soleil, noires mais belles comme l'épouse de Salomon.

M. Ralli leur donna des robes blanches à plis raides comme les draperies des statues, et leur enseigna l'hymne de la veillée des fêtes de Vénus.

Digitized by Google

La colonie anglaise, qui avait acquis de nombreux cottages dans la vallée d'Andrizena, comptant sur la perpétuité des roastbeefs de Jupiter, envoya une députation à M. Ralli, en lui ordonnant de sacrifier des bœufs à Vénus, sous peine d'être bombardé par l'amiral Napier.

M. Ralli cita une idylle de Théocrite, dans laquelle il est expressément recommandé de n'immoler que des pigeons innocents sur l'autel de Cypris. — Les députés anglais se retirèrent dans un silence sombre, terrible comme une menace.

M. Ralli, qui redoutait ces formidables voisins, crut devoir leur faire une légère concession pour prévenir de grands malheurs : le jeudi suivant il sacrifia deux génisses à Jupiter.

et fit envoyer leurs filets, avec un panier d'oseille, à la colonie anglaise.

Ce présent ne fut pas accepté.

Cependant des symptômes de famine commençaient à se manifester à Andrizena, tellement la population anglaise et grecque s'était accrue depuis les fêtes de Jupiter. M. Ralli, pour apaiser la faim et l'Angleterre, suspendit les préparatifs de la veillée des fêtes de Vénus, et annonça la prochaine reprise des sacrifices de bœufs. Les Corybantes reprirent leurs robes, et les prêtres les couteaux sacrés. Avant tout, il fit une pétition au ministre de l'intérieur pour lui demander la faveur de s'approvisionner d'une demi-hécatombe au marché d'Egine, Pontoise des Grecs.

Le ministre de l'intérieur répondit qu'il ne fallait plus, sous prétexte de Jupiter, jeter la perturbation dans les marchés publics, mais que M. Ralli avait à sa disposition un chargement de bœufs que sir Edmond avait demandés au vice-roi d'Irlande, et qui étaient arrivés au port du Pirée, le matin même de ce jour.

M. Ralli demanda la livraison du chargement. On lui répondit qu'il pouvait compter sur les bœufs d'Irlande, première qualité, pour le mercredi suivant.

C'est justement la veille de jeudi ! s'écria Ralli dans sa joie.

Le sacrificateur aiguisa sa hache, et les cuisiniers anglais chauffèrent leurs fourneaux.

Le peuple d'Andrizena, privé de viande fraîche depuis plusieurs mois, entourait le temple de Jupiter. M. Ralli, en costume de grand-prêtre, était debout, le jeudi matin, sur le plus haut degré de l'escalier, attendant les bœufs d'Irlande attendus le mercredi.

Enfin un nuage de poussière s'éleva de la grande route : tous les regards percèrent ce brouillard lumineux pour découvrir le troupeau. Les Corybantes se précipitèrent vers le convoi d'hécatombes, pour choisir les plus belles victimes. M. Prout et M. Richard Stone s'élancèrent aussi avec les prêtres de Jupiter.

Digitized by Google

Deux chariots énormes, escortés par trois cavaliers du roi, sortirent du nuage de poussière, et se dirigèrent vers le chemin de traverse d'Andrizena.

Le chef des Corybantes se posta devant le premier chariot, et demanda au conducteur s'il n'avait pas rencontré des bœufs destinés au temple de Jupiter. — Les voilà! dit un cavalier en désignant d'énormes tonneaux scellés aux armes d'Irlande.

C'était une cargaison de bœuf salé!!

Les Corybantes faillirent tomber la face par terre.

MM. Prout et Richard Stone fermèrent leurs poings et battirent l'air. Le bœuf salé continua tranquillement sa marche vers le sacrificateur.

Le plus agile des Corybantes avait déjà instruit M. Ralli de ce nouveau malheur. Le négociant grec s'inclina devant les arrêts du destin, et dit avec un ton de voix stoïcien :

— Nous sacrifierons le bœuf salé ; qu'on m'apporte la facture.

La facture s'élevait à mille livres (vingt-cinq mille francs). C'était un chargement destiné à la flotte de lord Elliot dans la mer chinoise, et qui avait été expédié par faveur spéciale à Athènes, sur l'ordre de sir Edmond Lyon.

M. Ralli, après le sacrifice, distribua une montagne de salaison aux habitants d'Andrizena. Les Anglais refusèrent leur part, de peur du scorbut.

Cependant il arrivait chaque jour de nouveaux étrangers à la vallée païenne. De toutes parts on bâtissait de charmantes petites maisons de campagne et des temples en miniature. Un professeur de rhétorique de Paris ouvrit une école pour les adultes, et fit un cours de mythologie où il enseignait l'histoire des dieux, à cinq francs le dieu et deux francs cinquante le demi-dieu. Les prêtres schismatiques, redoutant une concurrence formidable, se mirent à prêcher contre le culte de Jupiter. Le roi Othon se fit lire par son secrétaire l'histoire de Dioclétien.

Ralli ne voulut pas en démordre ; il avait terminé les préparatifs de la veillée des fêtes de Vénus, et il avait fixé la cérémonie au premier vendredi de septembre 1842.

La veille, le vallon d'Andrizena semblait s'être reculé de trois mille ans dans l'antiquité. On aurait cru voir ce concours antique de peuples qui se pressaient autour du temple de Gnide, lorsque les filles de la superbe Lacédémone venaient y disputer le prix de la beauté.

Lorsque le char d'Apollon descendit dans les vagues de la mer d'Ionie, M. Ralli donna le signal aux chœurs ; et tous les enfants d'Éole, même l'Iapix, firent silence pour écouter cet hymne oublié depuis trente siècles sur cette terre de la beauté, de la gloire et des arts.

« *Que celui qui n'a pas connu l'amour, aime demain ! que celui qui a aimé demain, aime encore.* »

« *O doux printemps, tu rajeunis la nature ! à tes accents les ruisseaux courent sur l'émail des fleurs. Vénus sort de l'onde amère, et le petit dieu malin, etc., etc.* »

Les femmes et les jeunes filles alternaient le chœur, et à chaque refrain elles formaient des pas cadencés sur le gazon, en invoquant les Grâces décentes, la triple Hécate et l'Érèbe, dont la robe est semée d'étoiles d'or.

Les jeunes Grecs, témoins de cette scène antique, sentirent se réveiller en eux cet instinct du merveilleux qui animait le cœur de leurs pères. Ils comprirent que cette fable de l'univers, dont Homère fut le créateur, était une histoire réelle dans un pays où l'imagination est la vérité. Ils entendirent soupirer Léda dans les lauriers-roses, ils virent les Grâces décentes former des pas sur le gazon, à la clarté de la lune ; ils entendirent les molles caresses d'Alphée et d'Aréthuse ; les ailes du Zéphyr, les rires folâtres des Nymphes, les chœurs des Muses, et même la grande voix de Pan qui convoquait les Satyres dans la vallée du Sperchius.

Cependant, les jeunes filles disaient sur un mode plus doux d'autres chants, qui autrefois avaient ému les blancs rochers de Cythère, lorsque la statue de Vénus Aphrodite fut apportée dans cette île, sur une trirème à la proue d'ivoire et d'or. La mélopée, qui courait alors dans l'air, ressemblait aux soupirs charmants de deux jeunes époux conduits à l'autel de l'hyménée, avec les sourires de leurs parents et de leurs amis.

Digitized by Google

Le bois de myrthes retentissait de ces hymnes de volupté religieuse. L'Amour, fils de la Nuit, versait son haleine sur les hautes herbes ; la molle langueur de l'Ionie descendait du ciel ; de jeunes Arcadiens, qui brûlaient de dénouer la ceinture des grâces, vinrent se mêler aux prêtresses; pour danser comme les Satyres à la fête de Pan. La sainte Pudeur souleva un pli de sa longue tunique pour se voiler le front.

Tout-à-coup on entendit un grand bruit de voix, dans la direction de la grande route, et on vit luire des baïonnettes et des sabres de cavaliers.

Un cri domina les chœurs, ce cri : Place ! au nom du roi !

Deux *Antropi tis astinomias (commissaires de police)*, portant une torche d'une main et une ordonnance de l'autre, demandèrent M. Ralli.

Le professeur de rhétorique s'écria en grec littéraire : A bas le tyran Pisistrate !

Les Antropi-tis-astinomias le firent saisir par quatre grenadiers et un caporal grecs, et le firent enfermer provisoirement, comme rebelle, dans le temple de Jupiter.

M. Ralli s'avança gravement, et lut l'ordonnance du roi.

Cette ordonnance avait été provoquée sur un rapport de l'*Astinomos (préfet de police)* et du *Dimarchos (maire)*; elle était ainsi conçue :

« Vu le rapport à nous adressé par l'*Astinomos* et le » *Dimarchos* du département du Taygète; considérant » que le sieur Ralli, sujet grec, a jeté la perturbation » dans les mercuriales de nos marchés publics, en accaparant toutes les bêtes à cornes pour les immoler sur » les autels d'un ex-dieu nommé Jupiter ; considérant

by Google

« que le sieur Ralli, sujet grec, a commis une grave at-
« teinte à la morale publique en essayant de restaurer le
« culte d'une infâme courtisane nommée Vénus, ordon-
« nons aux deux Antropi-tis-astinomins, commis à cet
« effet, de saisir et d'appréhender au corps le dit sieur,
« et de le conduire de brigade en brigade au cachot du
« Parthénon; mandons et ordonnons à tous huissiers,
« sur ce requis, de prêter main forte à l'exécution de la
« présente. »

Les jeunes filles chantaient l'hymne d'Anaximandre de Mitylène

« *Formez, formez la danse; ramenez le*
« *chœur sacré!*

« *Latone a vu les bords fleuris de la flot-*
« *tante Délos. Les Cyclades sont immobiles*
« *par l'ordre d'Apollon.*

« *Formez, formez la danse; ramenez le*
« *chœur sacré!*

« *Le dieu dont l'arc est d'argent protége*
« *Latone. Délos, pour recevoir Latone, s'est*
« *couverte de fleurs comme Amathonte ou*
« *Rhodon, qui s'épanouit au sein d'Am-*
« *phytrite.* »

« *Formez, formez la danse; ramenez le*
« *chœur sacré!* »

Les commissaires de police s'avancèrent la canne haute, et les sergents de ville du roi grec s'écrièrent : « Si ces demoiselles continuent ces danses, elles iront toutes coucher en prison. »

M. Ralli prit une détermination héroïque. « Messieurs, dit-il aux sergents de ville, je me soumets à la loi; donnez-moi un de ces chariots, et je me constitue prisonnier. Allons au corps-de-garde du Parthénon. »

La force armée dispersa les attroupements, et M. Ralli, monté sur son chariot de transport, donna le signal du départ.

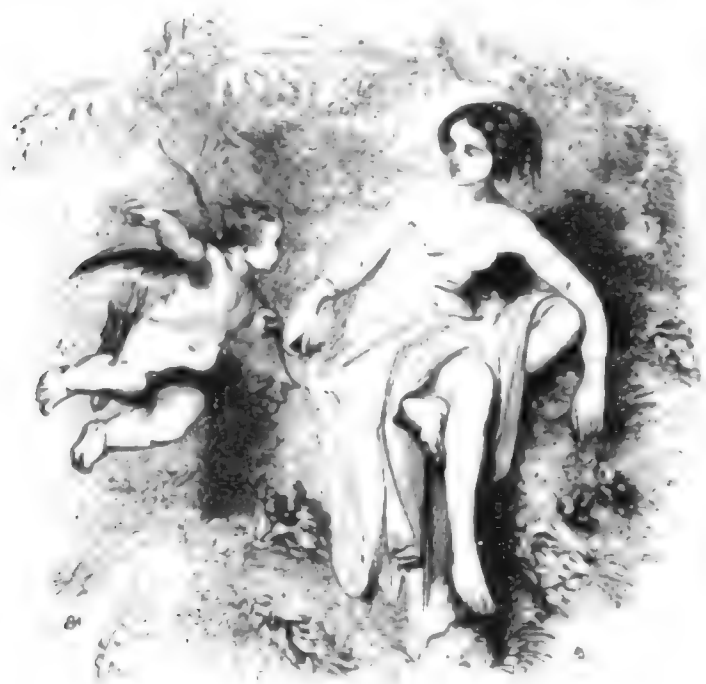
Le tribunal de police correctionnelle d'Athènes fut saisi de cette grave affaire. M. Manoël, jeune avocat grec, défendit Ralli dans un plaidoyer de sept heures, où l'*Iliade* et l'*Odyssée* furent citées en entier. Le procureur du roi commença, selon l'usage, par la formule : *S'il est une cause qui....; etc.*, puis, après avoir réfuté Homère et la théogonie d'Hésiode, éteint Apollon, noyé Neptune, brûlé Vulcain, foudroyé Jupiter, il conclut à la peine portée contre Aristide, au bannissement.

Le tribunal fit droit au réquisitoire du procureur du roi, et il ordonna la confiscation des statues de Jupiter, de Vénus et du petit Dieu malin.

Heureusement cette affaire, ainsi que nous le disions, avait donné au roi Othon l'idée de lire les auteurs grecs, et entre autres Homère, auteur inconnu aux Bavarois. Le roi des Grecs s'amusa si fort en lisant l'*Iliade*, quoique masquée en allemand, qu'il usa de sa prérogative, et accorda sa grâce à M. Ralli.

Depuis ce jour, l'Ennui, ce dieu oublié par Homère est retombé sur Andrizena et sur tout le royaume des Grecs. »

MÉRY.



Digitized by Google

LE

LAC DE LA MORT,

INTERMÈDE LYRIQUE.

(Un pays sauvage et boisé. — Un lac immense et bleu.)

LA MORT, *sortant des roseaux qui bordent le lac.*

Au fond de ce lac, mon royaume,
Je vis en ermite cloîtré;
Moi, la Mort, le pâle fantôme,
Le monarque auguste et sacré,
L'Esprit des puissances secrètes!
Et c'est là, parmi les squelettes,
Les reptiles et les crapauds,
Là, que dans la vase accroupie,
Sous un toit flottant de roseaux,
Je guette de l'œil et j'épie,
Comme le loup la bergerie,
La marche des humains troupeaux.
Malheur donc à la créature
Qui s'attarde ici d'aventure,
Et de cette eau limpide et pure
Respire le souffle fatal!
Malheur! autant il s'en égare,
Autant, autant le gouffre avare
En engloutit dans son cristal.

(Elle se plonge dans le lac.)

UN MOINE PARAIT.

LE MOINE.

Dieu qu'il fait bon vivre à cette heure!
Que j'aime ces petits oiseaux
Et ce vent si doux qui m'effleure;
Jamais je ne fus si dispos!
J'ai tout le Paradis dans l'âme!
Je viens de chez le sacristain,
Et tout en causant du prochain,
Sous la tonnelle avec sa femme,
Nous avons bu d'excellent vin.
Oremus! je suis tout en joie!
In excelsis! que Dieu m'envoie
Souvent de ces aubaines-là!

(Il aperçoit le lac.)

Aurais-je la berlue? holà!
Voici dix ans à Pentecôte
Que j'habite au cloître voisin,
Et cependant, voyez ma faute,
J'ignorais encor ce bassin.
Belle eau, ma foi! limpide et claire;
Des arbres en fleurs! du mystère,
Des lits de bluets et de thym;
Je veux ici chaque matin,
Avec Babet la jardinière,
Venir lire mon bréviaire.
En attendant, je vois à flot
Une barque, un petit canot,
Allons, au large! je soupçonne,
Que de poissons cette eau folsonne,
Et j'en veux prendre plein mon sac.

Digitized by Google

LA MORT, paraissant troublée et le saisissant.

En Enfer ! vieux pêcheur qui vogue sur mon lac.

(*Elle s'engloutit avec lui dans l'abîme.*)

SURVIENT UN CHASSEUR.

LE CHASSEUR.

Quoi ! de l'eau ceans, une mare ?
Et j'ai beau pu n'en rien savoir !
Le gibier ici doit pleuvoir
Dès aujourd'hui je m'en empare
Vite, mettons-nous à l'affût ;
J'entends nager... Alerte ! chut !
Quelque chose là-bas tournoie,
Que la dent du diable me broie
Si je ne vise juste au but !

LA MORT, sortant du lac et le saisissant.

C'est ton tour aujourd'hui, chasseur, d'être la proie.

(*Elle s'engloutit avec lui dans l'abîme.*)

UNE DUCHESSE PARAIT.

LA DUCHESSE.

Le sein gonflé de vœux brûlants,
Je viens de battre la clairière
Sur ma cavale ardente et fière
Dont l'écume blanchit les flancs ;
Et je n'ai rencontré personne,
Personne au bois des amandiers !
Personne dans les verts sentiers
De clématite et d'anémone !
A la citerne, à la colonne,
A la grotte des forestiers,
Au rond-point, au rocher, personne !
Personne, hélas ! et pourtant hier
Je lui dis après le concert
Qu'aujourd'hui, vers l'heure ordinaire,
Au petit bois, dans la clairière,
Je me rendrais seule. Oh ! regrets !
Me laisser ainsi désolée,
Moi qui fais tant pour son succès !
Ah ! je me sens plus affolée,
Plus amoureuse que jamais.
J'entends du bruit dans le feuillée ;
Si c'était lui ! Que vois-je, ô Dieu !
Un lac immense, frais et bleu.
Oh ! la divine transparence,
Le pur cristal, le beau miroir !
Tout n'est ici qu'ombre et silence,
Nul indiscret ne peut me voir ;
Délaçons-nous, là, sous cet arbre
Le flot glacé de ce bassin
Va rendre peut-être à mon sein
La blanche fermeté du marbre

LA MORT, sortant du lac et le saisissant.

Non, mais il étendra ta luxure sans fin.

(*Elle s'engloutit entraînant la duchesse dans l'abîme.*)

UN VIRTUOSE PASSE

LE VIRTUOSE.

Damné cheval, qui sur le sable
Osa me renverser ainsi !
J'en suis, ma foi, méconnaissable,
Et j'en ai le corps tout meurtri !
A peine je l'enfourche, au diable
Comme un trait le voilà parti !
Il va donner contre un érable,
Et du coup je tombe étourdi !
Que diront les impératrices,
Les papes et les cardinaux,
Les duchesses, mes protectrices,
En lisant demain les journaux ?

(*Il aperçoit l'étang.*)

Un lac ! une eau vive et profonde,
Vrai Dieu ! je le trouve à propos,
J'y veux laver ma tête blonde
Et rafraîchir mes pauvres os
Beau lac azuré qui reposes,
Distille en ton sein amoureux
Tes lys, tes nénuphars, tes roses,
Car le prince des virtuoses
Va te confier ses cheveux !

LA MORT, sortant du lac et l'entraînant.

Bouffon, ta mascarade est jouée ! A nous deux !

(*Elle s'engloutit avec lui dans l'abîme.*)

UN ROI PARAIT.

LE ROI.

Plus j'avance, plus je m'égare
Le bois sera donc éternel !
Je sonne en vain, nulle fanfare
Ne veut répondre à mon appel.
Un lac ici ? chose bizarre,
On ne m'en a parlé jamais.
Le site est pittoresque et rare ;
Haute futaie ! ombrages frais !
Je veux dessécher cette mare
Pour m'y faire un palais d'été !

LA MORT, sortant du lac et le saisissant

Un sépulcre, s'il plaît à Votre Majesté !

(*Elle s'engloutit avec lui dans l'abîme.*)

UNE JEUNE FILLE PARAIT.

LA JEUNE FILLE.

Un lac ! le beau lac ! je m'arrête,
Les fleurs y poussent par milliers ;
Dans une cellule proprette,
On vivrait là si volontiers !
Oh ! la rose blanche et mignonne
Qui flotte sur le bleu miroir !
Comment ferai-je pour l'avoir ?
Si j'osais : que je suis poltronne !

LA MORT, sortant du lac et l'entraînant.

Viens, je t'en donnerai, moi, toute une couronne,

(*Elle s'engloutit dans le gouffre avec la jeune fille.*)

(*Le rideau tombe.*)

SYMPHONIE DE HARPES.

HENRI BLAZE.

Digitized by Google

LES

SALONS A L'ÉTRANGER.

Les salons de M. le prince de Ligne ne se sont pas ouverts cette saison. Le représentant de la fille de cette auguste mère qui, comme l'affligée de la Bible, ne veut pas être consolée, ne pouvait plus convenablement s'associer aux grandes douleurs de la famille dont fait partie son souverain; mais on compte beaucoup sur les fêtes brillantes qu'il laisse annoncer pour l'année prochaine. En même temps, on vante beaucoup l'immense fortune de l'Excellence belge, et ses goûts magnifiques, dont il a donné d'ailleurs une preuve si fastueuse au couronnement de la reine d'Angleterre. Lord Cowley, encore sous le coup de la perte douloureuse qu'il vient de faire dans la personne de lord Wellesley, son frère, n'a point donné de fêtes officielles, au grand regret de nos Françaises, si bien accueillies naguère par l'excellent lord Granville, et de bon nombre de ses compatriotes que les rigueurs de l'*income tax* ont obligés à venir faire des économies en France. Le comte d'Appony seul a soutenu, cette saison, l'honneur du corps diplomatique; mais on a remarqué que ses bals de jour et de nuit n'ont pas eu l'entrain et la verve des années précédentes. Les physionomies allemandes surtout étaient sérieuses et réfléchies; l'indisposition un instant menaçante du prince de Metternich avait fait naitre des pensées graves sur l'avenir du gouvernement autrichien, quand cet illustre doyen des hommes politiques de notre siècle viendrait à laisser vacant cet héritage d'habileté, de talent, de force patiente et calme qu'il a si péniblement, si glorieusement amassé. Mais si ces austères préoccupations agitaient ici les fortes têtes de l'ambassade allemande, elles ne paraissent pas avoir eu sur le carnaval, à Vienne, la plus légère influence : « Ce n'est qu'à Vienne seulement, nous écrit un correspondant, que l'on connait le prix de la vie. Là. « on goûte le plaisir pour le plaisir; là seulement la gaîté « est franche, insouciante, folle, comme autrefois à Paris « sous l'ancien régime. » A Vienne, le même correspondant nous apprend que les ambassadeurs anglais et français ont donné des fêtes somptueuses. Sir Robert Gordon avait fait ajouter exprès, au palais de l'ambassade, une vaste salle de bal, et le comte de Flahaut, décorer entièrement à neuf son magnifique hôtel. Les soirées-bals de M. de Flahaut ont eu un éclat extraordinaire, auquel

Digitized by Google

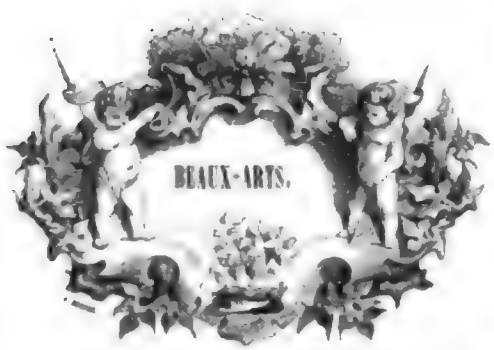
n'ont pas peu contribué la beauté, les grâces et l'esprit de miss Elphinstone, la fille du premier mari de Mme de Flahaut, d'origine anglaise, comme on sait. Miss Elphinstone compte une foule d'adorateurs parmi les nobles viennois, adorateurs d'autant plus désintéressés que la belle miss, héritière d'une double baronnie et d'une fortune immense, doit perdre ces avantages si elle n'épouse pas un Anglais. On s'entretient également beaucoup à Vienne des fêtes de nuit et des dîners babyloniens du prince Esterhazy ; celui qu'il a donné dernièrement aux membres de la diète hongroise, qui s'étaient réunis sous sa présidence à son hôtel, ne comptait pas moins de deux mille couverts. En Angleterre, les journaux auraient regardé comme une bonne fortune de donner à leurs lecteurs le menu de cette colossale *mangerie*, nous regrettons de n'avoir pu nous procurer cet intéressant document. — Fort peu de bals à Berlin, avant et depuis la fête du roi. Berlin est une ville grave, méditative et studieuse ; c'est la métropole intellectuelle de l'Allemagne. Berlin d'ailleurs a dans ce moment des préoccupations assez vives : les réactions absolutistes de son souverain, l'exil d'un poète qui lui était cher, l'essor tout-à-coup comprimé d'une liberté précieuse dont elle avait salué l'aurore avec enthousiasme, la liberté de la presse, ont encore ajouté à la gravité ordinaire des cercles berlinois. Berlin porte en ce moment le deuil de ses beaux rêves politiques. On a vu cependant un nombre considérable de nobles prussiens au dernier bal de l'empereur de Russie. En Russie, les bals de la cour présentent cette curieuse particularité qu'on n'y est pas admis en habit de ville. De là, une variété éblouissante des plus riches uniformes de toutes les parties du monde. En Russie, d'ailleurs, la consigne de l'uniforme ne ferme à personne l'entrée du palais, l'ordre civil se confondant dans l'ordre militaire, par suite de cette singulière fiction qui fait considérer, comme partie intégrante de l'armée, l'Administration, la Magistrature et les membres des corps savants ; c'est ainsi qu'on voyait sans étonnement, au dernier bal, un ingénieur français, directeur d'une école scientifique à Saint-Pétersbourg, porter gravement un uniforme de lieutenant-général, côte à côte de vieux militaires, illustres débris des grandes guerres d'Alexandre. Un mot sur cette fête, la plus brillante qu'ait donnée l'empereur cette année. Figurez-vous les salles immenses du palais d'hiver, éclairées de milliers de bougies, contenant plus de quinze cents personnes, toute l'aristocratie de l'empire : et quelle aristocratie plus riche, plus somptueuse, d'un plus beau sang que l'aristocratie russe ? L'empereur a ouvert le bal par une polonaise. Il a dansé d'abord, avec l'impératrice, puis avec les princesses de la famille impériale, et successivement avec les dames de la plus haute noblesse ou de la beauté la plus remarquable. Rappelons, à ce sujet, que la beauté est un titre d'admission aux bals de la cour de Russie ; elle fait oublier l'humilité de la naissance. L'impératrice se plaît à rassembler autour d'elle les plus ravissantes figures, et il n'est pas rare de voir des filles de fonctionnaires d'un rang et d'une fortune très subalternes devenir ses dames d'honneur, grâce seulement au charme et à la distinction de leurs traits. Lorsque l'empereur a eu dansé un certain nombre de polonaises, le tour des quadrilles français et des mazurks est venu, puis celui des cotillons, danse favorite en Russie. Autrefois l'impératrice avait une véritable passion pour la danse, et elle y apportait une grâce enchanteresse ; maintenant elle ne figure guère que dans deux ou trois quadrilles et dans une valse. A minuit le bal a été interrompu pour le souper. La famille impériale a pris place à une table à part, dans la salle de marbre ; le couvert de l'empereur et d'un très petit nombre de convives d'élite avait été mis dans le jardin d'hiver. Ce jardin d'hiver est une des merveilles du palais : il est rempli de magnifiques palmiers, d'orangers-géants et d'une foule d'arbustes des tropiques, sur lesquels voltigent et chantent d'innombrables petits oiseaux au plumage d'or et d'azur ; une douce lumière, placée dans un large globe de cristal, descend du plafond, à travers le feuillage, et se brise en mille reflets ; enfin on entend bruire et l'on voit scintiller sous l'herbe des filets d'une eau vive et courante qui va plus loin se précipiter en cascades dans un large bassin rempli de poissons aux couleurs les plus variées. Les tables étaient servies en vaisselle plate. On remarquait à celle de l'empereur un vase du poids de plus de 200 kilogrammes, dans lequel un homme pourrait facilement s'étendre. Croirait-on que cette énorme pièce, qui faisait partie d'un service exécuté à Paris, sur les ordres et d'après les dessins de l'impératrice Élisabeth, avait été longtemps égarée, et qu'elle n'a été retrouvée que depuis deux ans, à l'occasion de réparations faites au palais de marbre ? Le souper était servi par une nuée de valets, parmi lesquels on remarquait quelques Maures dont l'original et pittoresque costume attirait tous les regards.

Comme nous l'avons dit, les Anglais ont peu dansé cet hiver à Londres, l'*income tax* a fait fermer les plus aristocratiques salons. L'échiquier ne tardera pas à apprendre à ses dépens que l'*income tax* est un de ces impôts improductifs dont parle J.-B. Say, qui font perdre d'un côté au fisc ce qu'il gagne de l'autre. Admirons toutefois la patriotique résignation avec laquelle le parti tory, jusqu'à ce jour réputé intraitable sur la question de ses privilèges, dont le plus cher, sans contredit, était de ne contribuer que peu ou point aux charges de l'État, supporte à la voix de son illustre chef, et il est vrai, en face des éventualités menaçantes qui pouvaient surgir des déficits du budget anglais, une taxe dont le produit est approximativement évalué à près de 150 millions. Disons-le donc, voilà ce qui a toujours fait, ce qui fera toujours la force de l'Angleterre, c'est qu'en face d'un besoin national il n'y a plus d'aristocratie, plus de classe moyenne ou populaire ; il n'y a qu'une grande famille, se levant comme un seul homme pour venir en aide à la patrie. Imitons nos voisins sous ce rapport, et nous n'aurons bientôt plus rien à leur envier.

A la dernière soirée de M. de Rambu..... des Anglais de distinction qui avaient assisté à la grande mascarade donnée récemment par le roi de Prusse à ses sujets, comme fiche de consolation de leur désillusionnement à l'endroit d'une représentation nationale, nous assuraient que le dernier grand bal costumé de la reine Victoria,

Digitized by Google

laissait bien loin derrière lui la fête de sa majesté prussienne. A propos de ce bal, qui ne date que d'hier dans le souvenir de l'aristocratie anglaise, il est assez curieux de faire connaître les excentricités qu'il provoqua chez nos confrères de la presse de Londres. Trois mois avant le grand jour, les journaux ouvrirent leurs immenses colonnes aux récits épiques des apprêts de la fête; à l'occasion des déguisements projetés, l'histoire du costume en Europe fut discutée à fond. Le lendemain du bal, chaque gazette publia la valeur d'un fort volume in-octavo sur l'impression générale qu'il avait produite. Le second jour, liste complète des invités par ordre de titres; le troisième, aperçu général sur les costumes, quelques citations; le quatrième, examen plus détaillé; le cinquième, examen fort détaillé; le sixième, *évaluation des diamants portés par chaque invité*, article spécial; le septième, *évaluation au prix fort, et au prix marchand, de l'ensemble de chaque costume;* le huitième enfin, indication des noms et de l'adresse des artistes et industriels de tout genre, ayant travaillé pour les invités. — Du reste, en thèse générale, on ne danse pas en Angleterre, on mange; et personne, dans ce pays, ne songe à protester contre un pareil état de choses, pas même ces frêles et délicates ladies, que l'on croirait vivre seulement de la vie des anges, et qui se font remarquer cependant par la solidité masculine de leur appétit. « C'est là le secret de nos victoires sur « vous autres Français, nous disait un *gentleman*, vous « attaquez toujours à jeun! »



M. le ministre de l'intérieur a chargé M. Aligny de se rendre en Grèce pour dessiner les principaux sites pittoresques de l'Attique et du Péloponèse, Athènes, Marathon, Mycènes, Salamine, Platée, les Thermopyles, Corinthe, Delphes, Olympie, Sparte, Délos, le mont Parnasse.

— La statue de la reine Clotilde vient d'être commandée à M. Klagmann par le ministère de l'intérieur. Cette statue est destinée à la décoration du jardin du Luxembourg.

— Le ministre de l'intérieur a alloué à M. Bonnin une somme de mille francs à titre de subvention pour concourir aux frais de publication d'un ouvrage sur les vieux monuments de la ville d'Évreux.

— M. le Directeur des Beaux-Arts a adressé à M. Savinien Petit la lettre suivante :

« Monsieur,

« J'apprends que le jury de l'exposition a refusé le tableau qui vous a été commandé par M. le ministre de l'intérieur. Je sais cependant, par le rapport de M. l'inspecteur des beaux-arts, que si votre ouvrage a été exécuté trop rapidement, vous y avez fait preuve de beaucoup de talent, et qu'on peut en augurer que vous aurez un bel avenir dans la carrière des beaux-arts. Loin de vous décourager, vous devez donc redoubler d'efforts. J'aime à vous annoncer que l'administration ne vous fera pas attendre les encouragements que vous méritez.

« Agréez, etc. »

— Les sculptures du temple de Diane que la gabarre *l'Expéditive* a apportées de l'Asie-Mineure en France sont arrivées au Hâvre. M. Charles Texier a été envoyé dans cette ville par M. le ministre de l'intérieur pour surveiller le transbordement et l'arrimage de ces précieux restes de l'antiquité. On espère qu'ils pourront être transportés à Paris pour la fin de ce mois. On fait des préparatifs au Louvre pour les recevoir.

Physionomie parisienne.

Digitized by Google

Fitzwilliam Museum

Digitized by Google

COUTURE

Baron lith.

Imp. Bertauts.

Un Trouvere

Digitized by Google

SALON DE 1843.

Voulez-vous encore que nous parlions tableaux d'histoire, tableaux de genre, paysages, portraits ? Parlons-en, mais je vous avertis que l'œuvre s'épuise : déjà, des faibles hauteurs de l'exposition de cette année, nous sommes tombés peu à peu dans les abîmes sans fond, quand tout manque au malheureux dans ces profondeurs, la terre et le ciel, l'air, l'eau, les arbres, le soleil. C'est bien là ce que dit le poète : *Facilis descensus Averni*.

D'ailleurs la révolution inutile qui s'est opérée depuis huit jours dans les galeries du Louvre a quelque peu dérangé nos combinaisons et nos projets. Peu de tableaux cette fois sont restés à leur place première ; telle toile qui était exposée à tout l'éclat du plus grand jour, se cache maintenant dans une ombre funèbre ; tel tableau qui vous apparaissait dans un lointain propice, frappe maintenant votre regard attristé. On s'était dit : je reverrai ce tableau là, et quand je l'aurai vu tout à l'aise, j'en parlerai... Le tableau a disparu ; à la place où vous l'avez laissé, vous rencontrez une horrible composition que vous savez par cœur et dont la livrée rouge du Louvre ne veut déjà plus ; ce sont là toutes sortes de petits chagrins capables d'assombrir le front de la critique la plus bienveillante comme est la nôtre, critique loyale, honnête, qui a peur de blesser et à qui on ne peut reprocher que son indulgence et sa pitié pour les mauvais chefs-d'œuvre. Nous l'avouons, un pareil reproche nous convient et ne nous déplaît pas.

Cherchons donc au hasard les derniers tableaux qui manquent encore à la liste que nous avons dressée nous-mêmes. *La vision de saint Hubert*, par M. Cottrau, nous avait frappé tout d'abord. Nous nous demandions dans quelle salle du Muséum d'histoire naturelle devait être placé ce tableau tout rempli du plus beau gibier que puisse rêver un chasseur le jour de l'ouverture des chasses ? Si M. le duc de Bourbon, prince de Condé, vivait encore, à coup sûr vous eussiez dit pour quel gentilhomme était fait ce saint Hubert, mais aujourd'hui nous ne savons guère à quoi bon cette vision au poil et à la plume qui passe au rang des fables et des anachronismes depuis que la révolution de juillet est venue arrêter dans leur essor innocent, à travers les forêts bien peuplées, le roi Charles X, M. le Dauphin, M. le prince de Condé, les derniers disciples du grand saint Hubert, le saint le plus fêté et le plus populaire de la légende dorée. Nous préférons et de beaucoup à cette livrée, à ce chevreuil,

à ce cheval, à tout ce fouillis, la jolie barque italienne dans laquelle, il y a tantôt deux ans, ce même M. Cottrau avait embarqué les plus jolies et fraiches fillettes de l'Italie. On eût dit les belles dames du Décaméron de Winterhalter qui revenaient à Florence dans cette barque mollement portée sur l'Arno.

Ai-je donc parlé du ravin de Charlet? Si j'en ai parlé en effet, je vous aurai dit que, même le pinceau à la main, c'est toujours le Charlet de ses beaux jours de gloire impériale. Sans nul doute le crayon va plus vite que le pinceau, on le tient d'une main ferme à la fois et plus légère; armé de cette mine de plomb qui se taille d'elle-même, vous restez votre maître et seigneur, ou, pour mieux dire, vous n'avez pas d'autre maître que le caprice et la fantaisie; sans nul doute aussi, cette brosse ou plutôt cet amas de brosses qu'il faut tremper dans toutes sortes de couleurs différentes, cette palette chargée d'une suite infinie de tons et d'effets qu'il faut deviner comme on devine le soleil à sa chaleur, l'oiseau à son chant, la femme aimée aux battements de son cœur, n'est pas toujours un instrument très obéissant, très complaisant, très dompté, mais à tout prendre, même de cette difficulté sérieuse, Charlet se tire avec bonheur. Il dessinait tout-à-l'heure au crayon, maintenant il dessine avec des couleurs, voilà toute la différence. Voilà pourquoi, au premier abord, son tableau est terne et triste, d'un aspect froid plutôt que sérieux: tout d'abord la vie ne s'y fait pas sentir; le mouvement et la passion s'y font attendre; mais bientôt, cette première confusion une fois passée, vous retrouvez tout entier le hardi et ingénieux troupier qu'on pourrait appeler le Charlet de la grande armée. Oui, certes, voilà les bataillons qui défilent en masse, voilà les vieux grognards qui s'avancent comme autant de tours, mais comme des tours qui savent réparer leurs brèches, voici les fantassins bâbleurs, les cavaliers gens sérieux et tout d'une pièce, les Jean-Jean naïfs, les vieilles moustaches, puis les vivandières qui versent à la fois l'eau-de-vie et l'amour. C'est tout-à-fait l'esprit que vous savez, un esprit prime-sautier, bon enfant, tant soit peu *blagueur*, culotteur de pipes, pour tout dire. *Vive l'Empereur!* Nous sommes en pleine Allemagne, au beau milieu de l'an de gloire, de bombance et de conquête de 1809. La veille encore nous avons gagné une bataille, voyez plutôt nos blessés et nos morts. Pendant que nos camarades sont restés là-bas sur le champ de misère, nous autres, l'avant-garde de la nouvelle victoire, nous traversons péniblement la ravine; autour de nous, tout fait silence; l'oiseau se tait, l'arbre est triste, le soleil est terne, nos charrettes sont remplies de pauvres diables qui souffrent sans se plaindre, mais la gaieté marche en tête du convoi, sous la figure d'un tambour-major et d'un colonel beau, sérieux, calme et fier. Voilà comment est faite véritablement la gloire des armes. Elle se paie comptant, au poids du sang et de la vie des hommes. Cherchez avec soin, autour des grandes batailles, même les mieux gagnées, et toujours vous trouverez quelques-uns de ces héros mutilés dont les bulletins ne parlent guère plus que les faiseurs de batailles officielles. Rendons à Charlet cette justice méritée. Charlet n'est pas de ces nouvellistes du Musée de Versailles qui osent à peine, quand ils décrivent une bataille, jeter çà et là quelques cadavres dans les hautes herbes; Charlet, au contraire, ne s'arrête pas, une fois qu'il est à se battre. Mort et damnation! sacrebleu! il faut mourir. Au reste, vous vous rappelez son épisode de la *Retraite de Russie*. Que de douleurs amoncelées sur ce tas de neige sanglante! Combien ces héros formidables étaient réduits à leur plus triste expression, le froid, la faim, la peur, et que c'est bien à vous, Charlet, de ne pas farder la gloire des armes et de ne pas nous la montrer plus belle qu'elle ne l'est en effet!

C'est grand dommage! M. Grosclaude est un coloriste, ses tableaux, vus de loin, ont quelque chose de cet éclat velouté qui vous plaît tant dans les têtes de Greuze; malheureusement la comparaison s'arrête là. M. Grosclaude se dispense de mêler un peu d'esprit dans ces tableaux peints avec tant de soins et de peines. *L'oiseau mort.* — *La jeune femme.* — A quoi bon, je vous prie, se mettre à la torture pour ôter sa vivacité à ce doux plumage, sa grâce ingénue à cette jeune fille? Le malheur est que lorsque M. Grosclaude fait un portrait, ce portrait-là ressemble tout de suite à l'un de ses tableaux.

M. Guillemin, tout au rebours, a bien de la verve et de l'esprit. Il est de ceux qui soutien-

Digitized by Google

nent que l'on peut écrire une comédie le pinceau à la main, et pour peu qu'une idée soit plaisante ou grotesque, vite notre homme se met à l'œuvre, sans se demander où donc il veut en venir ? *Merveilleux effets du baume de fier-à-bras*, à la bonne heure : et de rire. *L'eau bénite*, *l'Attente*, *le Pêcher caché*, *la Noce de Village*, toutes sortes de petits tableaux bons à graver par M. Jazet et dont les gravures se vendront à merveille dans les foires de village. *La leçon de musique* est une bien charmante bouffonnerie dans ce temps de théâtre italien, de ténors épuisés et de bouffons payés à cinquante mille francs chaque année. Bref, par le nombre et par la variété piquante de ses aimables petites compositions, M. Guillemin a fondé une rude concurrence à M. Duval Lecamus. Celui-là aussi ne manque pas d'esprit dans sa peinture. Il s'imagine qu'on peut, tout à la fois, être drôle et être un grand peintre. *Rire, rire, et toujours rire*, la devise de Desangiers, pourrait être au besoin la devise de M. Lecamus. Après M. Bayard, l'entrepreneur des vaudevilles du théâtre du Palais-Royal, nous ne savons pas de vaudevilliste plus fécond que M. Duval Lecamus. *Le Premier pas*, *l'Orage*, *l'Ermite*, *Bonne sainte Vierge, protégez-le !* tels sont les ouvrages que M. Duval Lecamus a l'honneur de représenter devant nous. Que vous applaudissiez ou que vous n'applaudissiez pas, l'auteur s'en moque comme de ça ! Il s'en bat l'œil et il a bien raison, tout est vendu à l'avance, bien vendu, bien reçu, et par-dessus le marché, nous avons, pour nos menus plaisirs, une demi-douzaine de petits portraits en pied dont l'heureux peintre a l'entreprise, pendant que M. Guillemin jeune, ingénieux, plein de feu, plein d'imagination et d'entrain, en est encore à marquer tous ses tableaux du fatal signe *, ce qui veut dire *Tableau à vendre* : à peu près comme le bouchon de paille attaché à la queue d'un cheval.

M. Duval Lecamus le fils est beaucoup plus sérieux que son père. A force d'avoir entendu rire à ses oreilles quand il était un tout jeune homme, il s'est mis à peindre tout d'une pièce ; on dirait qu'il veut expier, par la sévérité de sa peinture, la gaieté un peu profane de son père. Cette *Délivrance de saint Pierre* est une chose qui vaut qu'on l'étudie, mais cependant, que c'est là un sujet difficile quand on pense au tableau de Raphaël, dans les loges du Vatican.

M. Geffroy est, à coup sûr, un homme bien doué pour les arts de l'imitation. Son intelligence se prend à toutes les choses auxquelles elle peut se prendre. S'agit-il de jouer un rôle de comédie ? il est tout prêt. Faut-il se revêtir du manteau tragique ? il ne demande qu'un instant. S'il joue le drame, vous le remarquez bien vite à l'exactitude scrupuleuse de son costume, à la vérité de sa pose ; c'est toujours un homme de sang-froid ; toujours il est à sa place, sincère et vrai avant tout. Certes son tableau de l'an passé, *le Foyer de la comédie française*, était une œuvre pleine de goût, d'esprit, de vraisemblance, de bonne grâce. Cette année, M. Geffroy a exposé un *Molière*, des *Odalisques* et plusieurs jeunes portraits faits avec beaucoup d'art et de goût ; tant il est vrai que, dans les arts, il y a une certaine hauteur à laquelle tous les bons esprits peuvent prétendre. On n'est pas médiocre, ou n'est pas excellent, et, ma foi ! heureux encore celui qui peut arriver là.

L'absence des grands paysagistes, — Jules Dupré, qui redoute les luttes de chaque année ; Marilhat, qui se repose ; Maréchal de Metz, qui achève ses vitraux pour la cathédrale ; Louis Cabat, le rêveur, le poète, si triste et si grand ! Paul Huet, refuse, — l'absence de tous ces noms aimés, que nous avons en vain appelés à notre aide, ne s'est pas fait trop sentir, grâce aux paysagistes que nous avons nommés, et à ceux que nous pouvons nommer encore ; M. Jules André n'a pas été plus loin que Meudon pour rencontrer son plus beau paysage ; M. Brunet nous a montré, à la source du Loiret, de jeunes filles qui se baignent : ah ! si M. Brunet savait que l'eau est froide à la source du Loiret ! Un beau paysage, qui sent l'Italie d'une lieue, nature sereine, mais un peu triste, recommande le nom de M. Adolphe Lessieux. On peut citer madame Empis pour le merveilleux instinct qui lui a fait reproduire un des paysages les plus descriptifs du Nouveau-Testament, ce lac de Génézareth et ces flots soulevés par la tempête pendant que le Christ dort du sommeil des justes et des tout-puissants. Francesco, connaissez-vous ce nom-là ? Francesco, de qui, Francesco, de quoi ? Toujours est-il que c'est là un

Digitized by Google

homme habile, non pas encore habile à composer un tableau complet, mais à nous en montrer les diverses parties. Le grand cadre dans lequel M. Francesco a exposé toutes sortes de petits morceaux sans suite et sans lien l'un avec l'autre, est une chose pleine d'intérêt; c'est un pêle-mêle ingénieux et sans façon de tous les éléments dont se compose le paysage : des ruines, des terrains fouillés dans tous les sens : l'eau qui tombe, l'eau qui dort, un vieux chêne, un jeune plan à la verdure naissante, un fouillis très frais et très épanoui de toutes sortes de petites fleurs ramassées dans les champs, les membres épars d'un beau poème à la louange du printemps ; voilà ce qui compose les quinze fragments de ce beau cadre. Je sais plus d'un peintre de paysages qui s'estimerait fort heureux de posséder, dans son atelier, les belles et vives études de M. Francesco. Plus, une très jolie fille de M. Guet, la fille court sous de très beaux arbres. — Le château du pape à Avignon, par M. Paul Huet ; mais son plus beau tableau a été refusé cette année. — Des indications très exactes de M. Lebreton, peinture d'architecte, vue d'architecte, vaisseaux de constructeur de navires. — Un assez joli petit morceau de la Brie, par M. Ledieu. — *Les Faucheurs*, de M. Loubon, vérité, bonne grâce, belle campagne, chaud soleil. — De belles ruines de M. Pernot. — Des bœufs sauvages, des bœufs romains, de M. Sabatier. — L'abbaye de Saint Wandrille, par M. Sébron, un homme qui excelle à reproduire les vieilles pierres d'autrefois ; et enfin n'oublions pas quelques belles compositions de M. Hostein, et *le Cimetière arabe* d'un peintre de beaucoup de conscience et de soin, M. Léon Vinit, voilà pour le paysage. Le paysage n'est pas en progrès cette année, mais cependant on ne peut pas nier toute la facilité élégante de ces heureux voyageurs qui s'en vont cherchant incessamment les plus beaux petits recoins sous le soleil.

Quelques petits tableaux de genre ne sont pas indignes de cette attention de second ordre qui s'attache à toutes les œuvres que l'on voit en bloc et sans trop s'y arrêter. *Jean Bart enfant*, par M. Vetter ; le père de Jean Bart vient de mourir ; l'enfant, plus furieux qu'attristé, serre les poings en s'écriant : *les Anglais! les Anglais!* c'est trop de colère pour un bon fils qui devrait donner le dernier baiser à son père. — Des tableaux de M. Schlesinger : des hommes, des femmes, des fleurs, de la soie, et comme tout ce monde-là rit follement! Ce sont là cependant des tableaux qu'on regarde. — *Un Naufrage*, par M. Mozin. *La mer était horrible*, dit le livret, et le livret dit juste, car M. Mozin a fait là une horrible mer ; en revanche, son *Port de Trouville* est d'un bel aspect. — Moins modeste que M. Mozin, M. Modeste Leclerc nous a montré une sainte Madeleine *éclairée par un rayon céleste* : on ne se dit pas ces choses-là à soi-même. — *La Communion de la sainte Vierge*, par M. Émile Lafon, est une bonne composition, bien comprise, bien ajustée, peinte avec soin, sans trop de charme. — *Les Artistes en voyage*, de M. Journault. Ce sont les plus joyeux bandits du monde, affamés, haletants, bons vivants, contents de peu et ne demandant au ciel que deux choses : de la bière et du tabac ; quant au reste, nos hardis garnements sauront bien se le procurer... ou s'en passer. — Ce vieillard qui voudrait bien ressembler à un moribond, et ces enfants qui l'écoutent d'un air passablement inattentif, voilà ce que M. Henri a appelé *les Derniers conseils d'un père*. Si ce père a le bonheur, trop peu rare, de compter un peintre parmi ses enfants, il doit conseiller à son peintre de ne pas oublier la vérité, la simplicité, le naturel, et même un peu la boîte osseuse de ses personnages, car ces tête smolles, fades et sans accent, sont déplaisantes au regard et au toucher. — M. Eugène Goyet a le grand tort d'aller trop souvent dans la partie du Musée qui contient l'*École espagnole*. École espagnole, tant qu'il vous plaira, mais cependant, laissez de côté ces manteaux noirs, ces figures sombres, ces chairs livides, et rendez votre visite quotidienne aux beaux Italiens de l'Italie. Là, en effet, est la force, la beauté, la jeunesse ; là est la vie, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus beau, ce qu'il y a de divin, dans toutes les poétiques, dans tous les arts. Le père de M. Eugène Goyet est resté fidèle à ses petites toiles de l'école des toiles de Jouy ; seulement, il a adopté cette année la Vierge et l'enfant Jésus pour leur faire les honneurs de ces aimables petites scènes d'intérieur qui lui ont toujours réussi. — Lui aussi, M. Achille Devéria, que l'on ne voit plus nulle part, pas

Digitized by Google

même chez les marchands d'images, il a voulu essayer si, après un si long temps, il pouvait faire de la peinture. Eh bien! il n'a pas oublié son ancien métier autant que vous pourriez le penser. Ses petits enfants travestis sont très jolis; pour être popularisés, ils n'attendent plus que la pierre lithographique, et M. Devéria ne les fera pas attendre. C'est grand chagrin de voir à quel honnête néant peut arriver un homme bien doué pour son art, intelligent, actif, habile, laborieux, ingénieux, quand il abandonne l'art pour le métier. Le portrait signé par M. Eugène Devéria est tout-à-fait indigne de l'auteur de *la Naissance de Henri IV*. Figurez-vous Paul Véronèse qui se fait peintre en bâtiments!

Le Christ de M. Cassel rappelle adroitement le premier Calvaire du même auteur, cependant il a quelque chose de mignard et de gracieux qu'on ne s'attend guère à trouver dans une pareille composition. Le Christ est trop long et trop raide; la Vierge est couverte d'un mouchoir bleu trop chiffonné; la Madeleine, avec ses longs cheveux blonds, est trop jolie, trop blanche, trop mignonne; elle pose; mais comme en fin de compte, ceci est de la peinture, on regarde avec intérêt le Christ de M. Cassel; ainsi faites-on pour *le Juif* de M. Couder, un riche juif, sur ma parole, si l'on en juge par l'admirable cabinet dans lequel le digne usurier cache son or.

Nous avons déjà cité les quelques beaux portraits de cette exposition. Nous avons dit les habiles efforts de M. Guignet, la malencontreuse assurance de M. Lépaulle, les chances heureuses de M. Lehmann, le noble et précieux et ingrat travail de M. Chassériau, la verve de M. Couture, l'absence de M. Winterhalter et de M. Champmartin; il nous reste à parler des charmants portraits de M. Alophe. Certes les modèles de M. Alophe n'ont pas à se plaindre; il sait le respect que l'on doit à la grâce, à la beauté, à la jeunesse des femmes, même quand la jeunesse est un peu loin. — Le portrait de madame Charles Reybaud, par M. Angelin, est d'une ressemblance trop exacte. L'esprit de cet œil vif et brillant, l'animation de cette bouche éloquente, la fermeté de ce front où l'idée abonde et aussi la passion, disparaissent quelque peu dans le travail du peintre. — Dans son portrait, par madame Beaudin, Mlle de Fauveau, l'habile et excellente artiste florentin, nous apparaît un peu solennelle, un peu empêtrée dans sa gloire, mais cependant son visage est resté mâle, son air inspiré, c'est bien elle-même rêvant encore à quelques-uns de ces petits chefs-d'œuvre que la duchesse d'Étampes aimait tant. — M. Belloc est toujours un bon peintre de portraits. — M. Berthon est bien heureux d'avoir eu à reproduire les traits si fins, si bienveillants, si bons, si calmes, de Reschid-Pacha, ce Français de l'Orient, ce Parisien de Constantinople, bel esprit à Paris, poète en Orient, homme d'état quelquefois, homme excellent toujours.

Qui encore? Un très joli portrait de Jean Valentin, très fin, très étudié, par M. Dauvergne; un portrait bien fait et bien dessiné de M. Forey (son tableau de *Marthe et Jésus* est sans contredit une bonne peinture). Et, pour le reste, regardez ces bonnes figures! — Ces gros messieurs aux cheveux grisonnants. — Ces petites dames à la bouche pincée. — Naïves figures qu'on ferait bien de laisser à la maison. Et pourtant ces hommes si laids, ces femmes difformes, ces enfants mal vêtus, ces gardes nationaux et ces chevaliers de la Légion-d'Honneur, c'est la moisson véritable du peintre de portraits. Tout ce qui se fait en deçà ou au delà du laid, des vices, du ridicule, de l'inconnu, du trivial, de l'actualité, c'est de l'ouvrage en pure perte, c'est le prospectus élégant de ces abominables physionomies. Et, juste ciel! comme il faut plaindre ces malheureux artistes obligés de vivre de si peu!

Quant à M. Dubuffe, le héros, le roi, le dieu du portrait, depuis tantôt quinze ans, hélas! M. Dubuffe en est venu à n'être plus que l'ombre de lui-même; il a vécu ce que vivent les marchandes de modes et les tailleurs; de toute la gaze qu'il a chiffonnée, de toutes les fleurs artificielles qu'il a employées, de tous ces nœuds de rubans, de toutes ces dentelles, de tous ces chiffons adorés; bas à jours, ceintures relâchées, jupons courts, robes sans nom, peignoirs du matin, simples parures de la nuit, hélas! rien n'est resté, pas un lambeau, pas un souvenir. Babet la bouquetière n'a pas disparu plus vite, elle et ses fleurs, que M. Dubuffe. Maintenant le voilà seul au milieu de ses chiffons, au milieu de son néant. Que s'il eût fait en sa vie, une tête, une seule tête bien mode-

lée, s'il eût dessiné, mais là, véritablement dessiné, une seule main bien nette et bien vraie, M. Dubuffe vivrait encore; il n'eût pas été dévoré tout cru par M. Winterhalter, qui lui-même sera dévoré par M. Lehmann pour peu que la chose amuse M. Lehmann. O peintres des petites choses! peintres éphémères des rubans, des fichus, des corsets, des bracelets, des bijoux, du fard, de toute la menue monnaie de la beauté parisienne, peintres de crinoline Dubuffe ou Oudinot, instruisez-vous en contemplant M. Dubuffe.

Cruel retour! à ce point que la semaine passée le chef-d'œuvre de M. Dubuffe, ce portrait blond qui lui avait attiré, il y a cinq ou six ans, tant de félicitations et d'hommages, la figure et la personne de cette jeune femme de la cour des Tuileries, qui en étaient si fières, ce tableau signé *Dubuffe*.... il a été vendu, vendu par le modèle lui-même, vendu au prix de quelques louis d'or, vendu et acheté, non pas même par un homme, juste ciel! mais acheté par une femme russe, qui ne se connait pas en tableaux! M. Dubuffe lui-même, lui qui ne doute de rien, en a pleuré de douleur.

Afin que cette parole du prophète fût accomplie : Vous avez semé les fleurs, les sourires, les fausses dents, les faux cheveux, les belles robes de Delille, les peignes d'écaille, les souliers de satin, les modes les plus nouvelles, vous recueillerez les ricanements publics, quand toutes ces modes seront passées. En fait de portrait, il n'y a qu'une chose qui reste toujours, ce n'est pas l'habit, c'est la tête de l'homme. La singulière fantaisie! des corsages sans poitrine, des robes sans tête, des vêtements auxquels rien ne manque sinon le corps qui devait les remplir!

VUE PRISE AU BORD DE LA LOIRE (SAUMUR),

PAR M. CHARLES LEFÈVRE.

LITTÉRATURE.

LES

VACANCES DE PAQUES.

M. Philibert est un vieux garçon passablement heureux et parfaitement conservé. Quand sa toilette est achevée, quand il a recrépi et pomponné sa petite personne, on ne lui donnerait guère que quarante-cinq ans, bien qu'il en ait soixante accomplis; — c'est le privilége des gens qui passent leur temps à se cultiver, et qui vieillissent tout doucement, confits dans les petits soins et dans l'égoïsme. Jamais les passions ne sont entrées dans le cœur inexpugnable de M. Philibert; jamais un chagrin réel et profond ne s'est glissé dans son âme desséchée sous une triple enveloppe d'airain. Il a été toute sa vie un enfant gâté, d'abord par ses parents dont il faisait l'admiration, puis par la fortune, le hasard et les événements. Riche au-delà de ses besoins et de ses fantaisies, extrêmement satisfait de son mérite, plein d'une tendre admiration pour lui-même, il n'a cueilli que des fleurs sur son chemin; tout lui a réussi au gré de ses désirs qui n'étaient pas immodérés, car la nature bienveillante ne lui a donné, en fait d'imagination, que tout juste ce qu'il faut en avoir pour n'être pas absolument ridicule; chez lui toute lumière et toute flamme ne jettent qu'une clarté douce et crépusculaire; il en résulte dans son esprit un demi-jour coquet, et dans ses sens une paisible tiédeur. Ce n'est pas à dire pourtant que M. Philibert ne se soit jamais senti pénétré par des idées quelque peu romanesques; mais dans ses plus vifs écarts, il n'obéissait qu'aux riantes et molles inspirations de la vanité. La vanité a toujours été le mobile de ses actions, la source inépuisable de ses joies tempérées. Dès l'âge de raison, il s'est persuadé que la nature l'avait créé pour plaire, et cette intime conviction a résisté aux attaques du temps, qu'il repousse par toutes sortes de précautions et de recherches

C'était le vendredi saint: M. Philibert, qui ne néglige aucune occasion de se divertir et de se montrer, alla se promener à Longchamp. Il était mis avec son élégance habituelle: habit bleu de ciel à boutons dorés, pantalon gris perle, gilet de piqué blanc, magnifique jabot et manchettes plissées; son chapeau, légèrement incliné sur l'oreille gauche, laissait voir les boucles touffues d'une riche perruque blonde. Ainsi costumé, M. Philibert se pavana pendant deux heures dans les Champs-Élysées; puis lorsqu'il eut assez contemplé la longue procession de fringants équipages et d'humbles fiacres qui encombraient la chaussée, lorsqu'il eut avalé une quantité suffisante de poussière, il reprit le chemin de sa demeure

Au moment où il traversait le boulevard, un tilbury, rapidement lancé, passa à deux pas de lui et fit jaillir une éclaboussure sur son pantalon gris perle. Une voix connue avait crié gare: M. Philibert leva les yeux, le jeune dandy qui conduisait le tilbury tourna la tête, et les deux exclamations suivantes se croisèrent:

— Mon oncle Philibert!

— Mon neveu Léopold!

Le jeune homme confia les guides au jockey, descendit lestement de la voiture, et vint présenter ses excuses au respectable parent qu'il avait failli renverser.

On était tout près de la maison que M. Philibert habitait, rue de Provence; le neveu accompagna son oncle, qui ne lui adressa que de rares et brèves paroles; il était aisé de voir que le vieux garçon contenait sa mauvaise humeur, mais lorsqu'il fut chez lui, dans son salon où Léopold l'avait suivi, il laissa éclater son indignation :

« Vous conviendrez, monsieur, dit-il avec une formidable ironie, vous conviendrez que je dois être charmé de la rencontre! voilà un siècle qu'on ne vous a vu, et vous ne vous montrez que pour me couvrir de boue.... Un pantalon tout neuf, et d'une couleur si délicate!.. Heureux encore d'en être quitte à si bon marché! Peu s'en est fallu que votre équipage ne me passât sur le corps.

—Je vous assure, mon oncle, répondit doucement Léopold, que ce n'est pas tout-à-fait de ma faute; vous marchiez d'un pas si vif, si léger... j'oserai même dire, avec tant d'étourderie; car je crois qu'au lieu de songer aux voitures, vous étiez occupé à échanger une œillade avec une très jolie dame qui traversait le boulevard en même temps que vous. »

Ces paroles, si flatteuses pour l'amour-propre de M. Philibert, ne le désarmèrent pas, et il reprit d'une voix toujours rude et courroucée :

« Depuis quand votre fortune vous permet-elle d'avoir un tilbury? Vous êtes donc devenu millionnaire depuis votre dernière visite?

— Mon oncle, cette voiture ne m'appartient pas: un de mes amis, obligé d'aller aujourd'hui à la campagne, me l'a prêtée pour me promener à Longchamp.

— Je ne crois pas un mot de ce que vous dites là; vous avez toujours trouvé d'admirables prétextes pour colorer vos folies, mais les faits parlent plus haut que vos subterfuges: vous êtes criblé de dettes.

— Je vous demande pardon, mon oncle, mes dettes sont payées.

— Ah! vous avez donc aliéné votre capital?

— Il le fallait bien, pour m'acquitter.

— Il fallait être rangé, économe, comme votre cousin Florentin.

— Je conviens que mon cousin vaut mieux que moi : je me suis laissé entraîner, j'ai eu des torts, mais je compte réparer tout cela.

— Oui; maintenant que vous voilà ruiné, vous formez de beaux projets de sagesse? Il est bien temps! En tout cas, si vous avez compté sur moi, sur ma bourse, pour vous aider dans vos plans de réforme, je vous avertis que vous vous êtes trompé.

— Je ne voudrais pas abuser de votre bonté, mon oncle; grâce au ciel, je puis encore me passer de secours.

— C'est fort heureux; je vous préviens en même temps que s'il entre dans vos vues d'escompter l'avenir, et de vous adresser aux prêteurs d'argent pour emprunter sur mon héritage, vous ferez des dupes.

— Votre héritage? je n'y songe pas! vous avez de longues années à vivre.

— Et au bout de ces longues années, j'espère laisser mon bien à des héritiers directs, car j'ai l'intention de me marier

— Vous avez raison, mon oncle, si cela peut faire votre bonheur.

— Vous raillez, je crois; mais rira bien qui rira le dernier! Mon seul regret en me mariant sera de faire tort à votre cousin; celui-là s'est toujours bien conduit; il a toujours été pour moi plein d'égards, il occupe dans le monde une position distinguée... substitut du procureur du roi dans un département voisin de la capitale; tandis que vous, vous avez toujours vécu dans l'oisiveté et dans tous les vices dont elle est la mère

— Ah! mon oncle, de tels reproches!...

— Oui, monsieur, tous les vices, le luxe, l'impiété, la table, l'ivresse; vous êtes prodigue, joueur, voluptueux!....

— Assez, de grâce! un oncle qui paie les dettes de son neveu a le droit de lui faire de la morale, bien que ce soit quelquefois un intérêt usuraire de l'argent qu'il avance; mais nous n'en sommes pas là, et comme mes remords suffisent à la juste punition de mes fautes passées, souffrez que je me dérobe au supplément de peine que votre sermon prétend m'infliger. »

Cela dit, de l'air le plus gai, Léopold prit son chapeau, salua et sortit, laissant son oncle dans un état d'exaspération difficile à décrire. Craignant que cette colère ne dérangeât l'économie de sa santé, M. Philibert versa quelques gouttes d'eau de fleurs d'oranger dans un verre d'eau sucrée qu'il but par petites gorgées, puis, après avoir rajusté sa toilette devant une glace, il dit : — Allons faire une visite à ma voisine.

Privé de l'affection de son oncle, Léopold n'en était pas moins un charmant garçon, qui avait bien quelques péchés de jeunesse à se reprocher, mais qui rachetait ses erreurs passagères par d'excellentes qualités. Son plus grand tort avait été de se trouver livré à lui-même, indépendant et libre, à un âge où l'on n'a pas la prudence nécessaire pour se conduire à travers les écueils du monde. A dix-huit ans, son tuteur lui avait mis la bride de l'émancipation sur le cou, avec la faculté de disposer selon ses désirs d'une fortune qui s'élevait à deux cent mille francs environ. Trouverez-vous beaucoup de jeunes gens qui, en pareille situation, se contentent de dépenser leur revenu? Léopold avait glissé sur une pente trop facile; il n'avait compté ni avec les plaisirs ni avec son banquier, jusqu'au moment où les suites inévitables de son désordre l'avaient obligé de jeter un coup d'œil tardif dans ses affaires. Cinq ans s'étaient écoulés, et de sa fortune primitive il ne restait plus au dissipateur que vingt mille francs, toutes créances éteintes. Après d'amères réflexions, Léopold s'était résigné à une réforme complète; il était de bonne foi dans sa résolution, et il se sentait le courage nécessaire pour l'accomplir; avec de l'esprit, quelques talents et des amis dévoués, il espérait pouvoir s'ouvrir une carrière honorable et lucrative; ce qui lui restait était plus que suffisant pour attendre une occasion favorable en conservant les dehors de l'aisance sans lesquels il est bien difficile de réussir dans le monde où les protecteurs puissants s'intéressent surtout aux gens qui ne paraissent pas avoir absolument besoin de leurs bons offices.

Digitized by Google

Le cousin Florentin avait suivi une voie toute différente; comme Léopold, il était fils d'une sœur de M. Philibert; comme Léopold, orphelin de bonne heure, il s'était trouvé, à dix-huit ans, maître d'une fortune assez ronde qu'il avait su ménager, à la grande satisfaction de son oncle. Il s'était toujours montré très empressé auprès de M. Philibert, et c'était pour se conformer à ses conseils qu'il était entré dans la magistrature, bien qu'il eût préféré ne pas quitter Paris, afin de pouvoir continuer ses fonctions de collatéral attentif et complaisant.

Mais revenons à M. Philibert que nous avons laissé se rendant chez sa voisine. — Le vieux garçon sortit de son appartement, et traversa le palier; la porte venait d'être ouverte par une servante, il demanda si madame Léonard était chez elle.

« Elle revient de l'église, répondit la servante. »

M. Philibert entra sans se faire annoncer. Dès qu'il parut, madame Léonard se leva, vint au devant de lui, le fit asseoir, s'informa de sa santé, trouva qu'il avait le teint très animé, et plaça sous ses pieds un épais coussin. Le vieux garçon, après s'être laissé dorloter, raconta la scène qu'il venait d'avoir avec son neveu. Madame Léonard saisit ce texte pour lancer contre Léopold une diatribe plus violente qu'on ne l'aurait attendue de la part d'une femme qui mettait une ineffable douceur dans ses regards et dans le timbre argentin de sa voix.

« Mais, reprit M. Philibert, je lui ai joliment rivé son clou, en lui annonçant mon prochain mariage.

— Et vous avez eu tort, s'écria vivement madame Léonard : n'étions-nous pas convenus que nous tiendrions ces projets d'union parfaitement secrets, jusqu'au jour de leur accomplissement?

— Je me suis laissé emporter par la colère, mais, après tout, pourquoi ce mystère? ne suis-je pas maître de mes actions? ne suis-je pas majeur?

— Oui sans doute : cependant les précautions ne nuisent jamais. On peut nous susciter des embarras, des tracas. Pensez-vous que vos neveux verront tranquillement ce mariage?

— Je me soucie peu de leur approbation. Léopold enragera, et j'en suis bien aise; quant à Florentin, je connais son cœur, il saura que je suis heureux et il ne regrettera rien.

— Peut-être! Le diable ne perd jamais ses droits. Certainement, j'estime le caractère de M. Florentin; je n'oublie pas surtout que c'est à lui que je dois le bonheur de vous avoir connu, et à ce titre je lui serai toujours affectionnée; mais on a beau aimer son oncle, on ne voit pas, de gaieté de cœur, s'envoler un héritage de cent mille écus; car il pouvait compter sur la moitié de votre fortune, et vous avez, je crois, trente mille livres de rente?

— Au soleil. »

Cet entretien fut continué à table. M. Philibert accepta le dîner que lui offrait madame Léonard. Aussitôt après le dessert, le vieux garçon prit congé de sa voisine.

« Vous savez où je vais, lui dit-il; fidèle à mes habitudes de trente ans!... fidélité, constance, voilà ma devise.

— Allez mon ami; le théâtre s'accorde peu avec mes principes religieux; mais je suis sévère pour moi et non pour les autres; avant le mariage comme après, je vous laisserai libre de satisfaire vos goûts et de prendre votre plaisir où vous le trouvez depuis si longtemps.

— Vous êtes adorable!

— Oui, adorable, continua M. Philibert en regagnant le boulevard; j'ai découvert là un véritable trésor, et puisqu'il faut toujours faire une fin, et prendre une compagne pour traverser le désert de la vie à son déclin, je ne pouvais pas mieux choisir. »

Comme la plupart des égoïstes, M. Philibert était resté célibataire jusqu'à soixante ans, ne voulant confier à personne le soin de son bonheur, et craignant toute espèce de distraction dans la constante sollicitude qu'il s'était consacrée; mais sous ce rapport aussi, il avait subi l'influence de l'âge, qui détruit les vocations les plus solides et change le cours des idées les mieux arrêtées; malgré lui, et sans se rendre un compte exact de ces impressions, il avait senti le vide de la solitude et le froid abandon qui menaçaient son avenir. L'agaçante habileté de madame Léonard n'avait pas eu de peine à faire tourner à son profit ces pensées pleines de terreur et de tristesse.

Il y avait environ un an que M. Philibert connaissait madame Léonard; elle lui avait été recommandée par son bon neveu Florentin, comme une veuve très intéressante, ruinée à la suite d'un procès perdu pardevant le tribunal où il exerçait les fonctions de substitut. Malgré le mauvais état de ses affaires, madame Léonard possédait cependant encore assez de ressources pour mener un train convenable en attendant l'événement d'un autre procès qu'elle prétendait poursuivre à Paris, et qu'elle comptait gagner. M. Philibert consentit à lui louer dans sa maison un appartement au même étage que le sien, et dont elle paya le premier terme; à l'échéance du second, elle avait su établir son crédit; au troisième trimestre on ne lui présenta pas de quittance; il était à peu près convenu, dès-lors, que l'aimable veuve, en logeant chez le vieux garçon, logeait chez elle, et que leurs intérêts ne tarderaient pas à être confondus. Madame Léonard était une petite femme de trente ans, brune, piquante, aimant à rire pour montrer de belles dents; mais affectant des principes sévères fondés sur une haute dévotion. M. Philibert se laissa prendre à toutes ces amorces, aux yeux noirs, aux blanches dents, au gracieux sourire, à l'apparente vertu et à la feinte piété. La veuve fut bientôt assez forte pour déclarer qu'elle avait perdu son second procès, et qu'il ne lui restait plus rien absolument... rien que les trente mille livres de rente de M. Philibert.

Il est si doux d'enrichir ce qu'on aime!

Telle était la sentimentale maxime que le vieux garçon se répétait tout bas en entrant sous le péristyle du théâtre de l'Opéra-Comique.

Depuis trente ou quarante ans, comme il le disait tout-à-l'heure, M. Philibert se rendait assidûment à ce théâtre, où il avait acheté une entrée à vie. Il fallait à son oisiveté, à sa solitude de garçon, un endroit où passer ses soirées, et il avait choisi celui-là par suite d'une prétention qu'il

Digitized by Google

avait à la qualité de musicien : — M. Philibert jouait de la flûte, et, sur cet instrument difficile, il était à peu près de la force de l'automate de Vaucanson. Le vieil habitué avait donc vu passer devant lui tous les chefs-d'œuvre qui se sont débités depuis le commencement de ce siècle, sur une scène qu'il persistait à appeler le Théâtre Feydeau. Il avait retenu une foule de refrains et de motifs plus ou moins mélodieux, qui faisaient les délices de ses moments perdus. Son théâtre était pour lui une immense ressource dans la conversation, où, naturellement, il apportait peu de fonds. A tous propos, il citait les noms de Martin, d'Elleviou, de madame Saint-Aubin et autres artistes célèbres qu'il avait vus dans leur plus beau temps, qu'il avait pratiqués dans la vie privée, et dont il savait de curieuses anecdotes.

Mais à peine fut-il arrivé devant la porte de son bien-aimé théâtre, qu'il s'arrêta, consterné. Le gaz était éteint, la garde municipale absente, et la porte fermée. L'affiche offrit à ses regards ce mot terrible écrit en lettres colossales : — RELACHE.

— Je n'y avais pas songé, s'écria M. Philibert, c'est aujourd'hui le vendredi saint.. on ne joue pas! L'année dernière encore, je m'y suis laissé prendre!

Et il s'éloigna tristement. Une habitude de tous les jours subitement rompue plonge dans le plus mortel embarras un homme de la trempe de M. Philibert, dont l'esprit était très rebelle à créer un projet. Que faire? où aller?

Au même instant, et à quelques pas de là, Léopold était victime de la même déception, et s'arrêtait tout décontenancé devant la porte close de l'Opéra. En renonçant à ses anciennes habitudes de luxe, le dandy démissionnaire n'avait pas dit adieu à l'Académie Royale de Musique, rendez-vous des gens à la mode. Sa stalle d'orchestre était louée et payée d'avance pour un an : il en profitait; c'était d'ailleurs un plaisir qui lui occasionnait peu de frais, et qui entretenait ses relations avec les personnes dont le bon vouloir pouvait lui être utile.

Lui aussi se demanda : — Où irai-je?

En d'autres temps, il n'aurait pas été embarrassé : le Jockey-Club est voisin de l'Opéra, et il savait plusieurs autres charmants endroits où on lui aurait fait accueil; — mais il avait rompu avec les châtelaines du quartier Saint-Georges, et donné sa démission au club des merveilleux.

En tournant le coin de la rue Lepelletier, ne sachant trop où le conduiraient ses pas, Léopold rencontra deux de ses amis, qui lui dirent :

— Nous allons chez Duresnel, viens avec nous.

— Vous savez que je suis retiré du monde, répondit Léopold.

— Une petite soirée d'amis intimes, qu'il nous donne pour nous consoler de la fermeture de l'Opéra.

— Oui ; mais on jouera, et j'ai résolu de ne plus jouer.

— Nous serons sages : un punch et une bouillotte à cinq sous : une vraie partie de semaine sainte... allons, laisse-toi séduire!

Chacun des deux amis prit un bras de Léopold, qui se laissa entraîner, charmé d'avoir un asile où passer gaiement sa soirée. — Moins heureux, M. Philibert ne rencontra personne qui vint à son secours ; il erra quelque temps au hasard, fit cinq ou six tours dans le passage des Panoramas ; flâna devant les boutiques, entra dans un café et lut trois journaux. Toutes ces occupations dévorèrent à peine une heure de ce temps importun dont il ne savait que faire. La réflexion, toujours lente dans son esprit, finit par lui amener une idée ; — l'idée toute simple de rentrer chez lui : — « Ne suis-je pas bien bon de me donner tant de mal à chercher moyen de passer ma soirée, lorsque je puis la passer si bien auprès de ma charmante voisine? La préface du mariage a ses agréments, et je veux les goûter. »

Un quart d'heure après, M. Philibert montait son escalier. Déjà il avait saisi le cordon de la sonnette; une autre idée lui vint : — il était en veine ce soir-là.

A quoi bon sonner? dit-il; je veux lui ménager une surprise complète.

La clé de l'appartement de M. Philibert ouvrait celui de madame Léonard. En d'autres temps, ces deux appartements n'en avaient fait qu'un, et le propriétaire avait négligé plus tard de faire changer la serrure, parce qu'une double porte le garantissait chez lui de toute invasion. Madame Léonard ignorait du reste ce privilége dont le vieux garçon n'avait jamais profité. Toujours lent dans l'exercice de la pensée, il ne songeait jamais à sa clé qu'après avoir sonné, et lorsque la porte était ouverte.— « Je la surprendrai une autre fois, » disait-il alors ; et cette autre fois, toujours remise, n'arriva que ce soir où l'imagination de M. Philibert avait été surexcitée par la révolution qui s'était opérée dans ses habitudes quotidiennes.

Il entra donc sans bruit, traversa le salon et pénétra jusqu'au sanctuaire de la chambre à coucher. L'heure peu avancée lui permettait cette hardiesse ; mais peut-être que les bienséances lui ordonnaient de frapper à la porte de cette chambre avant d'ouvrir. Cependant il sauta à pieds joints sur cette formalité, et ouvrit cavalièrement la porte comme il aurait eu le droit de le faire un mois plus tard, après la noce.

Il était à peine huit heures et demie. — Constant dans ses habitudes, le vieux garçon allait non seulement tous les soirs à l'Opéra-Comique, mais encore il y restait régulièrement jusqu'à la fin du spectacle; pour rien au monde, il n'aurait battu en retraite avant le dénouement de la dernière pièce ; aussi jamais quelqu'un ne fut moins attendu que lui à pareille heure, et son apparition devait nécessairement surprendre l'aimable voisine qui connaissait si bien l'invariable emploi de son temps.

Ceux qui s'avisent de faire ces sortes de surprises s'exposent à les partager en découvrant parfois un mystère qui comptait aveuglément sur leur absence : — et c'est là précisément ce qui arriva en cette circonstance.

La porte ouverte, M. Philibert s'arrêta stupéfait sur le seuil. Ce fut un coup de théâtre ; et certainement l'Opéra-Comique ne lui aurait pas donné un spectacle aussi saisissant. — Madame Léonard, dans le négligé le plus galant, soupait en tête à tête avec un grand jeune homme barbu dont la tenue annonçait une familiarité poussée jusqu'à ses avant-dernières limites.

Digitized by Google

Ce qu'aurait dû faire madame Léonard dans un pareil moment, ce qu'elle allait peut-être faire, M. Philibert le fit. — Il tomba évanoui sur le parquet. On le transporta chez lui, privé de connaissance, et quand ses esprits lui furent rendus, il se trouva seul ; la veuve avait remis l'explication au lendemain.

Le relâche était fatal au neveu comme à l'oncle. Pendant que M. Philibert s'évanouissait, Léopold s'était engagé sans défiance dans une partie de bouillotte à cinq sous la fiche ; mais bientôt les louis avaient paru sur le tapis, puis les billets de banque, puis les *fétiches* qui représentent des valeurs monstrueuses. A sept heures du matin, quand les joueurs se séparèrent, Léopold perdait vingt mille francs : — juste ce qui lui restait de son ancienne splendeur.

A sept heures, M. Philibert se leva, jaune, abattu, morne, désolé. Sa dernière illusion s'était envolée, et il est cruel de perdre une illusion à soixante ans ! — N'importe, dit-il, soyons ferme ; je veux la voir pour la dernière fois, et me débarrasser d'elle à tout jamais. Je lui donnerai congé en exigeant qu'elle déménage aujourd'hui même.

Dieu sait ce qui serait advenu de cette héroïque fermeté si M. Philibert avait sonné à la porte de la veuve ; mais cette fois encore il usa de ruse, et se servit de sa clé, voulant connaître son malheur jusqu'au bout, et bravant un nouveau spectacle qui pouvait être plus significatif encore que celui de la veille.

Madame Léonard était loin d'attendre la visite matinale de son voisin ; elle ignorait d'ailleurs de quelle façon perfide il s'était introduit la veille au soir ; elle pensait que dans sa préoccupation elle n'avait pas entendu sonner, et son trouble était trop grand pour qu'elle eût songé à s'informer de ce détail auprès de sa femme de chambre. Cette fois donc encore M. Philibert entra sans bruit comme un voleur. En s'approchant de la chambre il entendit parler ; il distingua une voix d'homme.

— C'est lui ! dit-il ; c'est mon odieux rival !... Allons, elle ne ménage plus rien !

Et le vieux jaloux prêta une oreille attentive. — Un nouvel étonnement lui était préparé.

Le convive de la veille s'était retiré après souper, mais madame Léonard avait reçu une autre visite de grand matin, et M. Philibert reconnut la voix de son neveu Florentin. Il écouta.

— C'est abominable ! disait le substitut. Je viens à Paris pour passer joyeusement mes vacances de Pâques ; je débarque hier soir et je rencontre un de mes amis, premier clerc chez le notaire de mon oncle... Voilà comment j'ai eu de vos nouvelles, vous voyez qu'elles sont officielles, et c'est en vain que vous voudriez me donner le change sur vos projets. Je sais parfaitement qu'on s'occupe du contrat de mariage. J'arrive à temps ! car vous pensez bien que je ne laisserai pas se consommer cette union qui me ruinerait. Peu m'importerait le malheur de mon oncle que vous ne manqueriez pas de faire ; le vieux fou n'aurait que ce qu'il mérite ; mais ce qui est intéressant pour moi, c'est de ne pas perdre son héritage. Je connais sa faiblesse d'esprit et votre habileté ; vous vous feriez faire une donation, et au besoin vous lui donneriez un héritier. Halte-là ! Vous n'aurez rien. Vous avez voulu la guerre : vous en paierez les frais ! Vous vous repentirez de n'avoir pas observé notre traité. Je vous avais placée près de mon oncle pour le surveil-

Digitized by Google

ler en mon absence ; pour l'empêcher de prendre une gouvernante et de faire des connaissances dangereuses ; pour lui dire du mal de mon cousin Léopold et le perdre dans son esprit, afin qu'il laissât tout son bien à moi seul. Ces conditions remplies, dès que le bonhomme aurait été mort, dès que nous aurions vu luire cet heureux moment si impatiemment attendu, je vous aurais donné la gratification convenue : trente mille francs. C'était une somme ronde, et qui devait vous satisfaire ; mais l'ambition vous est venue ; eh bien ! vous en porterez la peine. Je vous le répète, vous n'aurez rien ; je dirai qui vous êtes, et vous serez ignominieusement chassée.

Le substitut avait achevé son réquisitoire, M. Philibert se montra :

« Vous l'avez entendu, dit-il, ignominieusement chassée !... Sortez donc d'ici sans délai ; et vous, monsieur, offrez votre bras à madame, et donnez-vous la peine de l'accompagner.

Les deux complices demeurèrent anéantis, et après avoir prononcé ces paroles, M. Philibert se retira, épuisé par l'effort qu'il avait fait, brisé par les deux scènes qui s'étaient succédées à si peu d'intervalle. Cependant, il se rendit chez son notaire pour déchirer le contrat, et faire une correction à son testament.

Deux jours après ces événements, Léopold était chez lui, assis dans un fauteuil devant son secrétaire ouvert, et jouant avec une paire de superbes pistolets, dernier débris de son luxe. De noires et meurtrières pensées traversaient son esprit ; de temps en temps il levait l'arme à la hauteur de son front, et peu à peu il s'habituait à l'idée de mettre ainsi un terme à une existence que la misère et les regrets devaient lentement dévorer.

On frappa légèrement à sa porte : un jeune homme parut, un ami, un sauveur... c'était le clerc qui avait annoncé à Florentin le prochain mariage de M. Philibert.

— Que faisais-tu là ? demanda-t-il à Léopold.

— J'allais me tuer, répondit froidement le jeune homme.

— Te tuer ! Et pourquoi ?

— Parce que je suis au désespoir.

— Est-ce d'avoir perdu ton oncle ?

— Mon oncle est mort ?

— Cette nuit. Il a déshérité ton cousin, et toute sa succession te revient. Je suis venu t'apprendre cette nouvelle ; mais si j'avais tardé de cinq minutes... »

Un vieux garçon mort d'une attaque d'apoplexie, une prétendue veuve manquant un superbe mariage, un jeune homme plein de bonnes résolutions, perdant au jeu ses derniers vingt mille francs, un substitut déshérité, un aimable neveu se trouvant héritier de trente mille livres de rente dont il ne devait pas avoir un sou... tout cela, parce que les théâtres se ferment et que les gens de palais ont congé pendant les fêtes de la semaine sainte et de Pâques !

EUGÈNE GUINOT.

Digitized by Google

GRAVURE.

Parmi les gravures exposées dans les galeries du Louvre, il en est une qui peut être mise au premier rang ; elle est due au burin de M. Jési, graveur florentin, elle reproduit le portrait de Léon X par Raphael, qu'on admire dans la riche collection du palais Pitti. Cet habile artiste après avoir fait son dessin avec soin, après avoir ébauché sa planche dans sa patrie, est venu la terminer et la publier à Paris. Il a voulu connaître l'état de la gravure en France et étudier les belles estampes de Poilly, de Nanteuil, de Masson, de Drevet. Grâce à cette étude attentive et réfléchie, M. Jési a pu donner à son travail une variété et une perfection remarquables.

Mais avant de nous occuper de la gravure, disons quelques mots du tableau original. Le pape est représenté assis devant une table ; deux cardinaux se tiennent debout à ses côtés : l'un est Jules de Médicis, qui fut depuis pape sous le nom de Clément VII ; l'autre est Louis de Rossi, ami et confident de Léon, et l'un de ses principaux officiers. « Ces trois figures, dit Vasari, semblent vivantes ; on croit entendre le froissement du damas dont le pape est revêtu ; les fourrures sont d'une souplesse parfaite ; l'or, la soie et le lustre des étoffes sont rendus avec une vérité étonnante. Tout est beau dans ce tableau, jusqu'à la sonnette d'argent ciselé qui est sur la table, jusqu'à la boule dorée qui décore le fauteuil du saint pontife, et sur laquelle se reflètent comme dans un miroir la fenêtre et les divers objets qui se trouvent dans l'appartement. On peut dire avec assurance qu'aucun autre maître n'arrivera jamais à mieux faire. Aussi le pape, qui était connaisseur, remunéra-t-il le peintre avec magnificence. »

On ne saurait trop admirer la noble simplicité de la pose de Léon X, la profondeur du caractère de sa tête, la justesse de son maintien, la vigueur du coloris, le relief des formes, et l'exécution précieuse de tous les accessoires.

On a fait dans le temps plusieurs copies de cette peinture, qui est de la troisième manière de Raphael ; la plus célèbre est celle que fit André del Sarte pour le duc de Mantoue, à qui le portrait original avait été donné par Jules de Médicis, devenu pape. Mais Octavien de Médicis, un de ses cousins, ne voulant pas laisser sortir du Vatican un tel chef-d'œuvre, commanda cette copie, et le peintre y mit tant de soin que Jules Romain, élève de Raphael, qui se trouvait alors à Mantoue, la prit longtemps pour l'original. Il ne fut détrompé que lorsque Vasari ayant retiré ce tableau de son cadre lui eût fait voir le nom d'André écrit sur le bord même de la toile dans une partie cachée par l'encadrement. Cette copie passa depuis au duc de Parme ; elle est maintenant à Naples.

Dans la gravure de M. Jési l'expression des figures a conservé toute sa noblesse et sa vérité ; le travail employé

Digitized by Google

dans les chairs est d'une bonne manière; le graveur s'est éloigné avec raison de ces tailles par trop apparentes maillées en losange, dont les intervalles sont remplis ou par des contre-tailles ou par des points qui distraient l'attention et qui l'empêchent de bien juger l'ensemble de l'estampe.

M. Jesi a su éviter les défauts des graveurs modernes et imiter avec assez de bonheur les beautés des anciens. A l'exemple de ces derniers, il a varié à l'infini ses moyens d'exécution; ainsi, les linges ne sont pas faits comme les étoffes de soie; la mozette du pape est d'un travail tout différent de celui de la mozette des deux cardinaux; la fourrure est fine, légère et blanche, et pourtant elle a de l'effet. La sonnette et les autres objets à reflets se distinguent aussi par une grande précision. Les fonds sont assourdis sans être lourds.

Par un amour de son œuvre, assez rare aujourd'hui, M. Jesi, qui devait faire paraître sa gravure au mois de mai, a retardé sa publication pendant quelques mois encore.

M. Jesi n'a reculé devant aucun sacrifice pour donner à son travail tout le soin que réclame un sujet aussi important.

Lorsque cette gravure sera livrée au public, nous aurons occasion d'en reparler encore. Notre époque n'est pas assez prodigue d'œuvres de cette importance pour que nous ne la suivions pas dans toutes ses phases.

LE CABIN-BOY (1813).

L'Angleterre repondait : Vous resterez en mer.
Toujours en mer.
Alfred de Vigny.

Dans un vaisseau qui des terres
Fuit toujours le bord lointain,
Sur les vagues solitaires
Je naquis un beau matin.
Le baptême d'une lame,
Repandue à triple seau,
Vint, dit-on, me laver l'âme
Et le corps dans mon berceau
Le dieu que je prie
A fait ma patrie
Des flots spacieux;
Je n'ai vu du monde
Que l'azur de l'onde
Et l'azur des cieux!

On m'a parlé d'une mère
Qui me créa, pauvre et nu.
Sa tombe fut l'onde amère,
Trois jours après moi venu.
Ce qu'on appelle une femme,
Est-ce un corps aérien?
Est-ce un nuage, est-ce une âme?
Je n'en sais encore rien.

Ma frégate, dont la quille
Creuse son lit dans les flots,
Semble une immense coquille
D'oiseau sur la mer eclos.
Grandissant dans la tempête,
Marin digne d'Albion,
J'eus pour sœur une mouette
Et pour frère un alcyon.

Digitized by Google

Vers quelque rive qu'elle aille,
Notre flottante prison
Entend des bruits de bataille
Retentir a l'horizon ;
Et chaque souffle qui passe,
Zephire ou vent en fureur,
Semble nommer dans l'espace
Napoleon l'Empereur !

Pour defendre l'Angleterre,
Arsenal de nos vaisseaux,
Ma belle fregate en guerre
Depuis dix ans tient les eaux.
Et moi, servant un empire
Seulement connu de nom,
Depuis neuf ans je respire
Dans la poudre du canon.

Enfant robuste et sauvage
Sur les flots toujours porte,
Je n'ai connu le rivage
D'aucun pays habite.
Que je veille ou que je dorme,
La terre, qui fait songer,
N'a pour moi pas d'autre forme
Que ce nuage leger.

Parfois, au confin des vagues,
Un continent apparait ;
J'entrevois des formes vagues,
On dit : C'est une forêt ! —
C'est un cap ! — ou bien encore
Ce qu'on nomme les maisons !
Mais bientôt tout s'evapore,
Tout retombe aux horizons.

Bien des fois, durant les veilles
Que nous prolongeons le soir,
On m'a parlé de merveilles
Qu'un jour enfin j'irai voir.
Sur la terre qui loin d'elle,
Enfant des eaux, me bannit,
J'en sais moins qu'une hirondelle
Sortant à peine du nid.

Quand je dors sur les antennes,
Au bruit du vent et de l'eau,
Des visions incertaines,
La nuit, qu'offrent leur tableau
Je ne saurai de mon rêve
S'il est fidèle ou s'il ment,
Qu'au jour heureux ou la treve
Suspendra notre armement.

— Ainsi, relevant sa taille,
John chantait d'un air vainqueur,
Quand, un soir, dans la bataille,
Il reçut la balle au cœur.
En mourant le brave mousse,
Promis au linceul marin,
D'une voix sonore et douce
Chantait encor son refrain
Le Dieu que je prie
A fait ma patrie
Des flots spacieux ;
Je n'ai vu du monde
Que l'azur de l'onde
Et l'azur des cieux !

J. AUTRAN.

Avril 1848.

BEAUX-ARTS.

M. Rouillet et l'Académie des Beaux-Arts.

Pourquoi existe-t-il une Académie des Beaux-Arts? Nous avons souvent entendu faire cette question. Si c'est pour donner des titres, des traitements, des jetons de présence à ceux qui en font partie, tout est pour le mieux : l'institution ne laisse rien à désirer. Mais si elle a des devoirs à remplir, si elle doit veiller aux progrès de l'art, à la propagation des saines doctrines, influer sur la bonne instruction, sur l'avenir des jeunes artistes, n'est-on pas en droit de lui demander compte de ses travaux? de s'enquérir de l'objet de ses réunions? Messieurs des Beaux-Arts se réunissent-ils une fois par semaine, pour se féliciter dans un langage tout académique? Sont-ils académiciens, seulement pour s'assembler au Louvre durant le mois de mars, et procéder là à l'exclusion des jeunes artistes qui apportent leurs ouvrages au salon? Il y a des Académiciens qui pensent naïvement que leur titre n'a d'autre objet que de leur faire obtenir le monopole de tous les travaux du gouvernement.

L'Académie des Beaux-Arts a compris elle-même qu'elle avait des devoirs à remplir. Elle a songé à faire des mémoires comme l'Académie des Sciences, une histoire de l'art, un dictionnaire des beaux-arts. Quand nous disons qu'elle y a songé, nous nous trompons : on y a songé pour elle : mais elle n'en a rien fait. Quel profit en reviendrait-il?

On nous a raconté un fait que nous redirons à nos lecteurs, et qui est de nature à les édifier. Un peintre, rempli d'ardeur et d'intelligence, M. Rouillet, a découvert, après beaucoup de recherches, un procédé qui facilite d'une manière merveilleuse l'étude de l'art du dessin : et il a fait part de cette découverte à M. le Ministre de l'Intérieur, qui sur-le-champ, et selon l'usage, a prié l'Académie des Beaux-Arts d'examiner ce nouveau procédé et de lui faire un rapport à ce sujet.

Grande rumeur au sein de l'Académie. Ses membres les plus éclairés admirent le nouveau procédé ; mais on sait que, n'ayant aucune influence sur les académiciens qui forment la majorité, ils refusent d'assister aux séances du sacré collége. D'ailleurs, dès qu'ils admirent la découverte de M. Rouillet, il faut s'en défier ; c'est qu'ils n'ont rien à en redouter, eux; mais la majorité, qui peut-être connaît assez peu le dessin, pourquoi approuverait-elle, mettrait-elle en lumière un procédé qui, en peu de jours, en apprendrait à tous un peu plus qu'elle n'en sait elle-même?

On recevra donc l'artiste inventeur, puisqu'on ne peut faire autrement ; mais on le recevra mal, on cherchera à l'intimider, chose facile. Alors il exposera son invention avec timidité, d'une manière incomplète, peut-être obscure, et il sera définitivement jugé. Le secrétaire perpétuel, en digne représentant de l'Académie des Beaux-Arts, formulera un rapport de vingt lignes rempli de mépris pour un travail qui a exigé des années de recherches, d'études et de sacrifices ; et l'invention sera enterrée dans les cartons du Ministère de l'Intérieur.

Par malheur, M. Rouillet ne se décourage pas si promptement. Il fait un appel à la justice, à la loyauté de l'administration des Beaux-Arts ; si nous sommes bien renseignés, une commission formée en dehors de l'Académie, et composée d'artistes honorables, est chargée d'examiner le procédé de M. Rouillet ; et si ce procédé est réellement aussi utile qu'on le dit, MM. les membres de l'Académie des Beaux-Arts pourront l'adopter, et, grâce à lui, donner une perfection nouvelle aux travaux qui leur seront commandés.

— M. César Daly, directeur de la *Revue d'Architecture*, vient d'être nommé membre correspondant de l'Académie des Beaux-Arts de Stokholm. Le roi de Suède lui a adressé son brevet, accompagné d'une lettre flatteuse. Cet encouragement, accordé par Charles XIV à un architecte français, prouve que ce prince n'a pas oublié ses compatriotes.

Physionomie parisienne.

Digitized by Google

Digitized by Google

Cantador de Ronda

Digitized by Google

Digitized by Google

SALON DE 1843.

Parlons maintenant des sculptures. Ce n'est pas que nous n'ayons fini tout-à-fait avec les œuvres de MM. les peintres, au contraire, plus d'un tableau nous reste dont il faudrait parler pour que notre justice fût complète : MM. Amiel (un bel et bon portrait), Buttura (un paysage), Bouterwek, Achille Giroux (des chevaux effrayés dans un bac), M. Hornung, patient et trop exact artiste, M. Hostein et ses arbres qui sont beaux, M. Prieur, mademoiselle Filhol, M. Jolivard, M. Koekkoek, qui avec bien de la peine, avec beaucoup de talent, a rendu ce nom-là d'un facile accès à la popularité comme on le fait de nos jours, ce sont là autant de noms propres que nous ne devons pas oublier dans cette liste des encouragements donnés aux beaux-arts. Comme aussi nous avons applaudi en silence au magnifique paysage de M. Gaspard Lacroix, aux joyeux bandits de M. Baron, aux charmants portraits de M. Vidal et de madame Léoménil, et aux compositions consciencieuses de M. Renoux, le rival heureux de Granet; aux deux petits drames sans façon de M. Roubaud, *partie et revanche*. De bons et solides portraits de M. Schwiter, qui donnait, il y a dix ans, de si belles espérances, un paysage de M. Taytaud, plusieurs études de M. Thierrée, les travaux de M. Wyld, et *la lecture de la Bible* par mademoiselle Hubert; à coup sûr ce sont là des efforts qui méritent notre attention et nos éloges. Mais comment voir tout à la fois tous ces tableaux, et comment dire tout ce qu'on a vu? A force de parcourir ces galeries sans fin, tout se confond dans votre esprit, à votre regard, on ne sait plus à quoi s'arrêter. Toutes ces sciences si diverses, si remplies de gaieté et de tristesse, naïves, burlesques, plaisantes, sérieuses, tournent et tourbillonnent autour de vous de façon à vous donner le vertige. On ne regarde plus, on ne voit plus, on n'entend plus, on reste là hébété, penseur, stupéfait, jusqu'à ce qu'enfin par un effort salutaire on se retrouve au beau milieu de la place du Carrousel à regarder un vrai ciel, à voir de loin de vieux arbres, à entendre parler des hommes en chair et en os, à admirer chez les oiseleurs des oiseaux véritables qui chantent gaiement leur petite chanson du printemps. Quelle joie alors de se retrouver dans le monde réel, sous le vrai soleil qui

Digitized by Google

éclaire l'univers, et avec ces caricatures vivantes, animées, parées par la main du bon Dieu!

Parlons maintenant de la sculpture et des sculpteurs; quittons un instant, sauf à y revenir un autre jour, la couleur et les images, pour ces marbres tous froids et tous blancs, pour ces grands fantômes grelottants qui se cachent dans l'ombre des jardins, qui se posent sur le socle des tombeaux, qui se tiennent d'une façon lamentable au sommet des grands édifices, ces êtres que l'on touche de la main et qui restent immobiles sous votre main, sous votre regard, voilà encore, je conçois, une grande science de tristesse et de malaise. Eh bien! ceci est la beauté, ceci est la force, ceci est la jeunesse éternelle! Eh quoi! voilà pour des siècles peut-être nos représentants les plus fideles sur cette terre où nous ne tenons plus! Ceci nous produit, à bien prendre, le même effet que la statue du commandeur assise au souper de Don Juan!

A peine êtes-vous descendu dans l'immense cave où se tiennent ces grandes images, plus ou moins enveloppées dans leur linceul, que soudain je ne sais quel frisson vous saisit. Vous vous demandez dans quelle funèbre enceinte vous avez pénétré? Vous cherchez à savoir quel est le nom de ces êtres à demi créés, à qui rien ne manque, sinon quelques-unes des apparences de la vie? Rien ne vous répond, nul ne vous entend. En effet, les froides images restent immobiles dans leur sépulcre et rien ne peut faire changer cette immobilité éternelle. Au moins, dans l'œuvre du peintre, le soleil se joue à plaisir, il anime, il colore, il réjouit; il donne la vie à ces couleurs auxquelles l'artiste commande en maître: grâce aux rayons du soleil, ce beau portrait te regarde d'un air superbe, ce doux visage te sourit tendrement, le champ de bataille se remplit de héros, l'eau coule, le gazon reverdit, l'arbre se couvre de fleurs; mais que ce même rayon bienveillant vienne à tomber sur ce marbre inanimé, le marbre reste froid et sans vie. Il se tient immobile, tel qu'il était dans l'ombre, et même faut-il dire que l'ombre lui est plus favorable que le grand jour. L'ombre et la distance sont les deux conditions de la sculpture. Ne regardez pas de trop près cette composition qui a besoin de l'air et de l'espace, et que ceux-là comprennent peu la triste puissance de ces formes palpables, qui croient que cela est fait pour être touché de la main! *Sursùm corda*! Haut les cœurs! On peut en dire autant des statues. — Placez-les dans les lieux élevés, placez-les dans les endroits solitaires, dans les grottes profondes du palais de Versailles, — au milieu ou sur le bord des bassins, — au fronton des monuments, — sous les arbres de nos places publiques, — dans les niches des églises, — partout où il faut que quelque grand homme ou quelque noble idée soit représentée. Mais, non, ils ont changé les destinées de ce grand art, qui est l'art des grandes nations et des grands rois; ils ont fait de la sculpture une chose bonne à tenir dans les deux mains. Aux plus belles statues, de ce temps-ci, le premier venu peut donner de jolies petites tapes de bonne amitié, comme on fait à l'enfant de son valet de chambre ou de son portier. La statuaire, cette consécration suprême des héros, des nobles actions, des éclatantes victoires, est devenu un jouet frivole, une chose de cheminée et de *petit Dunkerque*, O honte! la statuaire s'amuse à reproduire les plus petits grands hommes de notre politique et de notre poésie. Statues à la taille des gloires qu'elles représentent. Des Fanny Elssler, des Duprez de l'Opera, ou bien encore des caricatures sans esprit, — ou tout au moins des lampes, des presse-papiers, des pommeaux pour les cannes. — Ou bien encore des filles de peu qui sous toutes sortes de prétextes montrent leur jambe nue, leur gorge nue et toute leur frêle et offensive nudité. — Celle-ci fait des efforts pour ôter sa chemise, celle-là ôte ses bas, cette autre chausse son brodequin: l'une est descendue de son lit, l'autre y va monter. Ces dames sont heureuses et enchantées pourvu qu'on les puisse voir dans leur plus simple appareil. N'est-ce pas une honte, je vous prie? N'est-ce pas profaner l'art des palais, des temples, des monuments, des places publiques, l'art des panthéons par excellence que d'en faire une pornographie à l'usage des marchands de papier et de cire à cacheter? Or voilà pourtant où nous en sommes arrivés. La statuaire ainsi profanée a perdu toute majesté, toute grandeur; elle s'est faite petite, à notre taille; on la traite sans vergogne, sans pitié, sans respect; on la couvre d'insultes et d'outrages: et quand par hasard elle veut revenir au pouvoir de son antique origine, aux temps des

Digitized by Google

Phidias et des Michel-Ange, aux beaux jours du Panthéon et de Saint-Pierre de Rome, du dôme de Milan et de Notre-Dame de Paris, elle s'arrête, dès les premiers efforts, honteuse, épuisée, n'en pouvant plus. Ainsi, nous avons donné un démenti à ces vers du fabuliste à propos du bloc de marbre dont le sculpteur disait :

> Tremblez, humains, même je veux
> Qu'il ait en ses mains un tonnerre !

Nous autres nous dirions aujourd'hui, il sera table, il sera cuvette, il sera garde national, il sera fille de joie, il sera tout, excepté dieu. On ne fait plus de dieux aujourd'hui, les artistes eux-mêmes, ces hommes à qui la croyance est nécessaire, pour peu qu'ils veuillent avoir l'emploi de leur génie, ne croient plus même aux dieux qui sortent de leurs mains !

Étonnez vous donc du mépris dans lequel est tombé la sculpture, et ce mépris va si loin que lorsque par hasard on découvre quelque part une statue des vieilles époques, au lieu de la placer avec honneur sur un piedestal, et de la rendre au culte légitime : on en fait une enseigne de marchands de calicots, par exemple : *aux statues de Saint-Jacques* ! la belle enseigne ! Certes c'est grand domage de voir un art si important se perdre comme à plaisir dans toutes sortes de fantaisies. Du buste seulement, cette œuvre destinée à traverser les siècles, quel abus ne fait-on pas ? à quelles figures on les applique, à quelles renommées lamentables ! Buste de madame D... une bonne mère de famille qui n'a jamais rêvé tant d'honneur, buste de M. Hebert ancien notaire, madame L... en buste, M. Vivenel en marbre, M. Thalberg en bronze. En bronze M. Thalberg l'élégant artiste dont pas une note ne doit rester quand il aura cessé de demander au piano tant et de si fatigantes invocations ! Il y a aussi le buste de M. Kinson, l'émule de M. Dubufe, le buste de mademoiselle Fitz-James osseuse et maigre danseuse, pour laquelle une lithographie médiocre devait suffire, sans excepter les chiens courants, les épagneuls, les barbets, les demi-épagneuls, les gazelles, les lièvres, les lions, les taureaux, un taureau par mademoiselle Rosa Bonheur, une demoiselle sculpteur. Car les femmes elles-mêmes, dans leur ardeur de se produire, n'ont pas dédaigné d'aborder cet art tout viril qu'on ne peut apprendre que sur le corps humain. Ambition funeste des femmes de nos jours ! Elles ne veulent laisser aucun chemin sans l'avoir tenté, aucune passion sans l'avoir mise en œuvre, aucune ambition sans l'avoir satisfaite. Aujourd'hui il est moins rare de trouver une femme qui exécute un tableau d'histoire ou sa petite statue équestre que d'en trouver une seule qui consente à tricoter un bas de laine. Parlez ! s'il plait à ces dames elles vont construire l'Église de la Madeleine, ou bien, pour peu que cela les amuse, elles vont faire représenter une tragédie toute couverte de sang et d'amour ! C'est à ne plus savoir le sexe des artistes. En voilà un qui à six pieds de haut, grand, fort et robuste... il s'amuse aux bagatelles de la miniature ! Voilà une petite femme grêle et mignone, elle passe son reste de vie à nous représenter Hercule et Déjanire. M. Auguste marchande de modes, mademoiselle de Saint-Clair maître d'armes et professeur de bâton. Le premier n'a pas de barbe, la seconde a d'épaisses moustaches : morbleu ! ventrebleu !

Voilà pour les petites choses de l'exposition. Si les petites œuvres sont imperceptibles, en revanche les grands blocs sont immenses. Ce ne sont plus des statues ou des groupes, ce sont des montagnes de marbre ou de plâtre, plus souvent de plâtre. M. Auguste Barre, par exemple, l'inventeur de la statuette, tout comme M. Dantan jeune est l'inventeur de la charge, a voulu prouver cette fois qu'il ne se condamnait pas à ne jamais franchir les limites de la statuette. Non certes il ne sera pas dit que nous vivrons sans fin et sans cesse, entouré de la robe brodée de Mlle Essler, sous les ailes de Mlle Taglioni, qui ne bat plus que d'une aile ; à l'ombre de la reine d'Angleterre ou de son cousin feu M. le duc de Fitz-James, reine d'un demi-pied, duc de Fitz-James moins grand que la reine. Nous voulons montrer à qui de droit que nous pouvons nous élever jusqu'à la hauteur des hommes de cinquante coudées, la taille des héros d'Homère. Disant cela, M. Auguste Barre a envoyé chercher une échelle dans l'atelier de M. Marochetti, et, du haut de cette échelle, il a construit un immense Achille de Harlay, qui ne serait peut-être pas fâché de se promener dans son jardin, tout comme le Harlay de M. Abel de Pujol et de M. Vinchon. M. le duc de Guise

arriverait en ce moment, que force serait à M. le premier président de recevoir le duc de Guise la tête nue et le regard plein de timidité; car c'est ainsi que nous le montre M. Barre. Et qu'il valait bien mieux, puisque c'était là l'instinct de M. Barre, rester fidèle à ces aimables petits chefs-d'œuvre qui ne sont pas tout-à-fait de la sculpture, et que le public n'en aime que mieux.

Encore si le roi ou si le ministre de l'intérieur avait commandé à M. Daumas son Charles d'Anjou, nous comprendrions que M. Daumas se fût donné tant de peine pour nous représenter le frère de saint Louis armé de pied en cap, le corps tout couvert d'une belle cotte de mailles, et ce grand corps attaché à une épée encore plus grande, que l'on prendrait, de loin, pour un tronc d'arbre.. Eh! juste ciel! tout cet appareil guerrier, pour signer avec plus de cérémonie, un traité de paix avec une forteresse qui ne se rend qu'après avoir été bien et dûment achetée et payée au prix de vingt-deux villages! Nous l'avons dit plus d'une fois, nous ne comprenons pas toujours les fantaisies des peintres, mais des caprices de sculpteurs, des caprices qui coûtent tant d'argent et tant de dépenses, voilà ce qu'il est difficile de comprendre. Parlez-moi des imaginations de l'architecte, imaginations innocentes s'il en fut. Quand l'architecte a jeté sur son papier des colonnades à n'en pas finir, quand il a dressé toutes sortes de dômes et de flèches dans les airs, quand il a dépensé une dizaine de millions imaginaires, notre homme renferme son monument dans son portefeuille, il se frotte les mains de joie, et, du même pas, il s'en va dans quelque faubourg pour faire construire une cheminée ou réparer un mur mitoyen. Les plaisanteries des sculpteurs sont loin de se faire à aussi bas prix.

Digitized by Google

FLEUR-DES-BATAILLES.

Je pense que vous n'avez point connu M. Le Bohic, adjoint au maire de Saint-Jean-sur-Vilaine, dans le canton de Vitré. C'était un homme fort recommandable de tout point. Son maire le tenait en sincère estime, et M. le recteur l'appelait volontiers : père Guillaume, ce qui peut donner une idée de la considération dont il jouissait auprès du clergé de sa paroisse. M. Le Bohic était vert encore et gaillard, bien qu'il eût soixante et quelques années. Son front chauve avait plus de balafres que de rides, et, sans une balle qui lui avait fracassé le genou au temps de la chouannerie, il aurait été aussi ingambe que pas un adjoint de son âge.

Il était, de son métier, *rebouteur*, ou si mieux vous aimez, chirurgien. Ce dernier mot, néanmoins, exprimerait mal la position de M. Le Bohic, attendu qu'il exerçait son utile industrie en dépit de la Faculté. Sa réputation s'étendait fort loin des deux côtés de la Vilaine : il *reboutait* tous les membres qui se cassaient à deux lieues à la ronde.

Sa maison, couverte moitié de chaume, moitié d'ardoises moussues, s'élevait à l'extrémité du bourg de Saint-Jean, et s'ouvrait sur un petit sentier qui descendait tortueusement jusqu'à la Vilaine. Au-delà de la rivière s'étendent de vastes prairies fréquemment inondées et coupées par d'innombrables ruisseaux que bordent des haies de saules. M. Le Bohic habitait cette modeste demeure avec une enfant de quinze ans, sa petite-fille, dont il parfaisait l'éducation en lui apprenant à lire dans de vieux almanachs.

Quand il ne parcourait point les campagnes, monté sur son bidet borgne, on le trouvait toujours assis auprès de sa fenêtre, le nez pris entre deux verres de lunettes larges comme des écus de six livres, méditant, fumant et buvant du cidre. A sa droite était un gros chat noir qui n'avait rien de très remarquable ; à sa gauche, un vieil épagneul aux yeux chassieux, à l'oreille festonnée par la dent des renards, à la tournure fainéante et comme affaissée. La petite fille de quinze ans vaquait dans un coin à quelques menus ouvrages, et chantait tant que durait la journée. A la croisée, un merle, dont une longue captivité avait usé les plumes, sifflait mélancoliquement et regardait l'espace comme un gourmet nécessiteux regarde les saumons géants de l'étalage de Chevet. L'ameublement était celui de toutes les demeures villageoises : une table flanquée de deux bancs rouges, un bahut à serrure de cuivre, une armoire historiée, une pendule en caisse et un dressoir. Au-dessus de la haute cheminée, un fusil et un tromblon formaient sautoir et donnaient au tableau une arrière-nuance belliqueuse qui, du reste, était parfaitement en harmonie avec l'extérieur sévère et hardi de M. Le Bohic. Celui-ci portait le costume des paysans de Bretagne qui consiste en une veste de toile, feutrée de laine, sur gilet à revers, culotte flottante de velours, hautes guêtres boutonnées jusqu'au genou et chapeau représentant exactement une moitié de fromage de Hollande fichée au centre d'un parapluie renversé. Vieillard, jeune fille et mobilier, tout était d'une propreté irréprochable, chose rare et qu'il faut mentionner comme une exception très digne d'éloges aux habitudes héréditaires des naturels de l'Ille-et-Vilaine.

Digitized by Google

Entre M. Le Bohic et moi, la connaissance se fit de façon ou d'autre, fort simplement autant qu'il m'en souvienne. Nos premiers rapports ne présentèrent pas la moindre circonstance qu'on puisse accommoder en drame ou en récit. Lorsque je paraissais sur le seuil, il soulevait son grand chapeau, s'inclinait avec une grave et douce courtoisie et disait à sa petite fille :

« Fleurette, sers-nous un pot, mon enfant. »

Fleurette apportait à deux mains une large cruche de cidre, qu'elle posait sur la table en me faisant une belle révérence.

« Va, mon bijou, reprenait M. Le Bohic ; tu compteras les oies dans la prairie, et tu diras un *ave* à la Croix-des-Batailles. Ton aïeule t'entendra, ma fille ; ta mère aussi : elles souriront toutes deux dans le ciel. »

Fleurette tendait son joli front blanc, recevait un baiser, et descendait en sautillant le sentier qui mène à la rivière. Je la suivais longtemps du regard, admirant sa taille souple, qui n'était point celle d'une paysanne, et les boucles molles de ses longs cheveux blonds. M. Le Bohic mettait fin à cette contemplation en me versant une pleine écuelle de cidre, politesse qu'il accompagnait, en guise de toast, d'une énergique bouffée et d'un demi-salut.

Après cela, il me demandait des nouvelles de la ville, et je lui répondais : rien de nouveau. Sa curiosité se trouvait satisfaite. — Nos entretiens dépassaient rarement cette limite ; aussi j'estimais fort M. Le Bohic, et il avait, j'ose m'en prévaloir, une extrême confiance en moi.

Un jour, c'était pendant l'automne de 1829, la maison me parut avoir pris sa physionomie des dimanches. Le grand chapeau de M. Le Bohic portait une cocarde blanche, et Fleurette avait un bouquet au côté.

« Quelles nouvelles de la ville ? me demanda le brave homme par habitude.

— Rien de nouveau, répondis-je de même. »

Fleurette, qui revenait à ce moment avec la cruche, s'approcha de moi et me tendit en souriant sa joue rose. Qu'eussiez-vous fait ? moi, je reculai de trois pas.

« N'ayez pas peur, dit M. Le Bohic ; la petite veut vous embrasser : c'est sa fête.

— C'est aujourd'hui la Sainte-Catherine, ajouta Fleurette, qui tendit sa joue de rechef et fit la révérence. »

Si quelqu'un, autre que le vieil adjoint, eût pu voir la manière gauche dont je rendis cette accolade si franchement offerte, je serais devenu le mortel ennemi de ce quelqu'un. Heureusement, il n'y avait là que le chien, le chat et le merle. La petite fille s'en alla compter les oies dans la prairie, je bus deux écuelles de cidre pour paraître brave. M. Le Bohic me regarda d'un air inquiet, comme un homme qui a quelque chose à dire.

« C'est sa fête ! répéta-t-il enfin ; la petite a un nom de sainte comme il convient à la fille d'un chrétien, et, quand je l'appelle Fleurette, c'est une manière.

— C'est évident, répondis-je, occupé que j'étais à me demander pourquoi Fleurette m'avait fait reculer de trois pas. J'étais en rhétorique, et très fort en vers latins.

M. Le Bohic cligna de l'œil mystérieusement, et jeta un regard vers les deux fusils suspendus au-dessus de la cheminée.

« Le bon temps était le bon temps, reprit-il avec emphase ; — mais c'est une triste histoire... Pauvre Fleurette !

— A sa santé ! m'écriai-je en levant l'écuelle. »

Le vieil adjoint tressaillit et serra mon bras.

« Dieu ait son âme ! murmura-t-il ; elle est morte depuis trente-cinq ans. »

Ce fut à mon tour de tressaillir. Je tournai involontairement la tête vers la prairie, où la petite fille bondissait et se jouait dans les hautes herbes. Sa fine taille me parut d'une ténuité surnaturelle.

« Depuis trente-cinq ans, répétai-je.

— Trente-cinq ans et six mois.

— Et six mois !... mais je viens de l'embrasser. »

— M. Le Bohic ne m'entendait pas. Ses souvenirs, soudainement éveillés, le reportaient vers des temps lointains. Il s'égarait dans ces sentiers perdus du passé, où l'âme retrouve péniblement la route jadis parcourue, et salue, étonnée, des visages amis que les années n'ont point pu vieillir.

« Elle était bien belle ! reprit-il lentement ; plus belle encore que Catherine, plus belle que toutes les autres femmes !... Puis sa fille grandit et devint un ange de grâces... Puis la fille de sa fille... vous l'avez vue : c'est Catherine !

— Fleurette ! interrompis-je.

— Fleur-des-Batailles, prononça tout bas le vieillard. »

Ce mot ou ce nom n'avait pour moi aucune signification, et pourtant je sentis mon cœur se serrer et souffrir de cette vague émotion qui vous prend au prologue des légendes populaires des campagnes bretonnes. M. Le Bohic passa la main sur son front.

Digitized by Google

« On la nommait ainsi, continua-t-il, et c'est sous ce nom que je l'invoque, car elle est maintenant assise auprès de Dieu... Quant à son vrai nom, nul ne pourrait le dire. Sa main blanche n'avait jamais manié la bêche; son petit pied saignait dans nos lourds sabots ; son œil bleu avait ce regard fier et doux que n'ont point les yeux de nos filles : elle était noble.

— Mais, demandai-je curieux et intrigué, de qui parlez-vous, M. Le Bohic ?

— Je parle de Fleur-des-Batailles. »

Ceci n'était point une réponse très catégorique. Je n'osai pas insister néanmoins. Il se fit un long silence, après lequel M. Le Bohic reprit :

« On se battait ferme, c'était le bon temps. Quand les soldats de la Convention arrivaient de Rennes ou de Laval avec leurs culottes de coton blanc rayé de rouge, on les voyait de loin, et nos fusils portent comme il faut la balle... Ah! il en vint beaucoup ; — mais combien d'entre eux retournèrent à Rennes ou à Laval?... Là-bas, sous l'herbe de cette prairie, nous avons creusé bien des fosses, et, dans chaque fosse, nous mettions plus d'un *Bleu* ; c'était le bon temps, vive le roi !

Oui, vive le roi! — Aussi bien on dit que les patriotes lui souhaitent du mal. La danse recommencera peut-être. Tant pis. Les vieux sont morts, et les jeunes lisent de mauvais livres, — car ils savent lire aujourd'hui. Qui sait si les fils de chouans seront chouans! »

Il poussa un profond soupir et but une rasade. Je flairais d'instinct une histoire, car M. Le Bohic n'était pas bavard, et ceci ne pouvait être qu'un préambule.

« Nous étions un demi-cent de bons garçons à Saint-Jean-sur-Vilaine, dit-il en torquant de nouveau ses deux fusils, et nous travaillions en conscience. Dans ce temps-là, je cassais plus de membres que je n'en *reboutais*... Dam! on nous rendait la pareille, et ma jambe est là pour le dire... Un jour, il y a trente-cinq ans de cela, c'était en janvier 93, nous partîmes pour Châteaubriant, où les Bleus faisaient le diable. On nous vendit ; le coup fut manqué. Nous laissâmes une douzaine des nôtres dans les fossés de Châteaubriant, et, comme les Bleus nous coupaient la retraite du côté de Vitré, nous prîmes, à travers champs, la direction opposée. C'était le bon temps, on ne peut pas nier cela, mais il n'y paraissait guère. Personne dans la campagne; toutes les portes fermées, tous les villages abandonnés. Parfois nous rencontrions sur notre route une quadruple rangée de tilleuls géants : c'était l'avenue d'un château. Nous prenions, joyeux, le pas de course, jouissant par avance de la noble hospitalité qui nous attendait. Au bout de l'avenue, il y avait une large place vide, au milieu de laquelle gisaient des décombres noircis par la fumée, et quelques ossements dont ne voulaient plus les corbeaux. Les Bleus avaient passé par là.

« Nous avancions toujours, poursuivis de près par les soldats de la Convention, et, plus nous avancions, plus notre péril augmentait, car la Loire allait bientôt nous barrer le passage. Nous l'aperçûmes enfin, et nous nous arrêtâmes pour mourir. C'était sur le sommet d'une haute colline, auprès des ruines d'un manoir récemment dévasté. A l'aide des débris, nous élevâmes une sorte de redoute, et nous attendîmes.

« Le soleil se couchait derrière les clochers pointus d'Ancenis, lorsque les Bleus se montrèrent. C'étaient de braves soldats. Ils gravirent la montée au pas de charge, et attaquèrent nos retranchements. Nous nous étions mis à genoux comme d'habitude, et nous chantions un cantique à la bonne Vierge. Les Bleus se prirent à rire. Saint-Dieu! quand nous nous relevâmes, ils changèrent de mine. Nos tromblons, bourrés jusqu'à la bouche, firent rouler la moitié du détachement le long de la rampe; le reste continua de monter.

« Il n'était pas temps de recharger les armes; quelques secondes après, nous combattions corps à corps. Cela dura jusqu'à minuit. — A minuit, il n'y avait plus de Bleus ! nous étions trois chouans encore, deux blessés et moi, que la Providence avait gardé sain et sauf. Nous dîmes : vive le roi! les deux blessés s'endormirent sur l'herbe. Je fis la garde.

« Il faut avoir passé la nuit, seul, au milieu des cadavres qui jonchent un champ de bataille, pour connaître les étranges pensées qui peuvent attrister le triomphe et glacer tout d'un coup les fiévreuses joies de la victoire. J'étais jeune, fort ; on me disait brave : et pourtant mes jambes fléchissaient sous le poids de mon corps : mes yeux éblouis voyaient d'effrayantes apparitions; il me semblait que ces vivants de la veille, amis et adversaires, unissaient leurs voix dans une malédiction commune. J'avais peur. »

Le vieillard s'arrêta. Son visage, qui avait rayonné d'enthousiasme pendant le récit du combat, se couvrit d'une subite pâleur. Il prononça ce mot : J'avais peur, d'une voix tremblante. La corde sensible du paysan de Bretagne vibrait violemment en lui : il songeait aux mystères d'outre-tombe. Au bout de quelques secondes, il se redressa vivement comme pour secouer une préoccupation importune, et continua :

— Je veillais et je priais, adossé contre un pan de murailles en ruines. La lune voguait au firmament parmi les nuages, comme une blanche nef entourée d'écume. Le champ de bataille était vivement éclairé ; à l'entour, les arbres du parc projetaient de grandes ombres ; on apercevait, par quelques éclaircies, la plaine tout argentée de givre, et, dans le lointain, la ligne noire et tremblée que dessine le cours de la Loire. C'était un paysage magnifique, mais lugubre, dont la solitude et le mortel silence pesaient, accablants, sur le cœur. Je fermais les yeux pour rêver le jour, le bruit, la vie.

« Tout-à-coup, je crus entendre un murmure qui n'était point la plainte du vent dans les chênes dépouillés. C'était une voix humaine faible, harmonieuse, dont le chant arrivait, à peine saisissable, à mon oreille. Je remerciai Dieu de ce doux songe qu'il m'envoyait, et mon âme, franchissant l'espace, revint au pays où étaient ma mère et ma fiancée. Mon cœur se réchauffa ; j'oubliai le sang où se baignaient mes pieds. — La voix approchait ; je distinguais les notes mélancoliques et voilées de son chant; bientôt, j'en pus saisir les paroles. J'ouvris les yeux. A cinquante pas de moi, une forme blanche

glissait lentement sur l'herbe de la clairière. Chaque fois qu'un cadavre se trouvait sur sa route, elle se penchait, mais elle chantait toujours.

« L'ombre du mur, contre lequel je m'appuyais, me cachait complètement. La forme blanche s'approcha si près de moi que j'aurais pu la toucher de la main. Elle ne me voyait pas. — La lune éclairait sa figure pâle et d'une angélique beauté. C'était une jeune fille. Ses yeux semblaient creusés par les larmes ; ses longs cheveux dénoués tombaient épars sur ses épaules. — Elle s'assit auprès du corps sans vie d'un de nos compagnons, et appuya sa tête sur sa main.

« Je retenais mon souffle, et je me demandais si ce n'était point là l'ange que Dieu envoie pour recueillir les âmes, dans les champs du carnage. — La jeune fille leva vers les ruines un regard affolé. Ce n'était point un ange du ciel, c'était une victime sur la terre. »

— Que j'aime le château de mon père ! murmura-t-elle avec un vague sourire. — Qu'il est beau ! qu'il est noble !... et que je suis heureuse !

« Une émotion poignante serra ma poitrine. Je devinai tout, car, en ce temps, on devinait aisément le malheur. La jeune femme perdit bientôt son sourire, et une larme vint à ses yeux.

— Mon frère, — mon père, — ma mère ! dit-elle.

« Puis elle se reprit à chanter doucement.

« Ce que chantait la pauvre Fleur-des-Batailles, je ne l'ai point oublié ; je ne l'oublierai jamais. Les paroles de cette plainte mystique sont là. — M. Le Bohic montrait son cœur, — mais, si je vous les disais, vous ne comprendriez pas. Fleur-des-Batailles était folle, sans asile, sans famille, et belle comme vous ne vîtes point de beauté. Son chant brisait le cœur ; ma voix de vieillard en ferait un grotesque refrain... »

M. Le Bohic s'interrompit tout-à-coup et tendit l'oreille. Une voix d'enfant montait des bords de la rivière jusqu'à nous. C'était Fleurette ou Catherine qui revenait à la maison. Elle s'arrêta au pied d'une croix située à mi-côte et s'agenouilla.

— Elle dit son *ave*, murmura le vieillard qui s'était penché à la fenêtre. — Attendez, c'est elle qui vous chantera la chanson de Fleur-des-Batailles.

Fleurette se releva et gravit en courant la montée. M. Le Bohic la fit asseoir sur ses genoux et lissa un instant ses beaux cheveux blonds en silence.

— Chante-nous la chanson, ma fille, dit-il ensuite.

Une expression de tristesse assombrit aussitôt le gracieux visage de Fleurette. La pauvre enfant savait l'histoire de sa famille. Elle leva sur moi son grand œil, puis elle regarda le ciel. — Chante, ma fille, répéta le vieillard.

Fleurette joignit ses petites mains, s'appuya contre la poitrine de M. Le Bohic et entonna d'une voix profondément mélancolique le chant qu'on va lire :

C'est après la fleur des batailles
Que je cours ;
Dans les prés mouillés, par les tailles (1),
Nuits et jours,
Je cherche la fleur des batailles.

(1) Expression locale : *taillis de coupe récente.*

Je cherche la fleur
Que sème la guerre,
La fleur qui prospère
Au vent du malheur.
Ce n'est ni pervenche,
Ni sureau qui penche
Son aigrette blanche
Au bord des taillis ;
Ni rose coquette,
Fraîche paquerette,
Humble violette
Ou superbe lis.

C'est une fleur sombre
Dont la sève dort,
Et qui met dans l'ombre
Des parfums de mort ;
Une fleur fatale
Qui gît, terne et pâle,
Aux rayons d'opale
Du croissant des nuits.
Une fleur proscrite
Que chacun évite,
Une fleur maudite
Qui n'a point de fruits.

Si vous l'avez vue,
Laissez-la fleurir :
On dit qu'elle tue,
Je veux la cueillir.
Dieu m'a pris mon père,
Je n'ai plus de mère ;
On a mis mon frère
Dans un cercueil noir.
Tous trois par la guerre
Sont allés en terre ;
Et moi, sur leur bière
Je chante le soir.

C'est après la fleur des batailles
Que je cours ;
Par les prés mouillés, par les tailles
Nuits et jours
Je cherche la fleur des batailles

Comme presque tous les airs bretons, ce chant commençait sourd et voilé, s'élevait brusquement sur trois ou quatre notes éclatantes et retombait en une série de cadences tristes et lentement balancées. M. Le Bohic semblait en proie à une émotion extraordinaire. Lorsque Fleurette se tut, deux grosses larmes suspendues aux paupières blanchies du vieillard roulèrent le long de ses joues.

— Merci ma fille, dit-il.

Puis, saisissant ma main il m'entraîna au dehors. Sa poitrine avait besoin d'air ; son bras tremblait sous le mien. Nous commençâmes à descendre péniblement la montagne.

— Elle chantait cela, murmura-t-il enfin, comme Fleurette vient de le chanter ; elle chantait, la pauvre insensée, sur les ruines de sa fortune et de son bonheur, car ce château anéanti, c'était celui de ses pères. Elle restait seule au monde, et Dieu, dans sa miséricorde, lui avait ôté la raison. — Tout était détruit, tout ! il n'y avait personne pour dire le nom du manoir et de ses maîtres. La folle l'avait oublié. Alors, on mourait ainsi pour le roi, monsieur ; familles et demeures s'écroulaient ensemble : c'était le bon temps.

« Le lendemain, nous reprîmes la route de Saint-Jean-sur-Vilaine. Fleur-des-Batailles, nous la nommâmes

ainsi, vint avec nous parce qu'elle avait faim. Elle chantait et demandait la fleur qui fait mourir, afin d'aller vers sa mère. Que sais-je ? elle était si belle ! J'oubliai ma fiancée ; je l'aimai pour n'aimer jamais qu'elle en ce monde. Je me fis son père et son époux. Quand elle mourut, et ce fut trop tôt ! mon cœur se ferma.

— Fleur-des-Batailles m'avait donné une fille : la mère de Fleurette.

— Celle-là fut heureuse au moins ? demandai-je, voyant que M. Le Bohic s'arrêtait.

— Vous voyez bien cette croix, me dit-il, en désignant celle où Fleurette avait dit son *ave*. C'est là que, vingt ans plus tard, en 1814, nous combattîmes pendant douze heures les soldats de Napoléon. Comme ceux de la République, ils mouraient et ne fuyaient point. La croix a gardé le nom de Croix-des-Batailles. Découvrez-vous, car il y a des hommes vaillants qui dorment sous l'herbe, à nos pieds.

M. Le Bohic ôta son grand chapeau, et se signa. Je l'imitai.

— Ma fille était là haut, à la fenêtre de notre maison, reprit-il ; je l'avais mariée depuis un an ; elle tenait dans ses bras Fleurette qui venait de naître. Elle vit le combat ; elle vit son mari tomber et ne point se relever. Quand je revins à la maison, elle souriait et chantait en berçant doucement Fleurette. Je reconnus ce sourire et ce chant : la fille avait le sort de sa mère. Depuis ce jour, elle erra dans les prairies, murmurant toujours cette chanson bizarre que vous avez entendue. Nos paysans s'accoutumèrent à la nommer Fleur-des-Batailles, et, lorsque Dieu l'appela vers lui, je nommai Catherine Fleurette en souvenir d'elle.

M. Le Bohic se tut. Nous remontâmes la colline en silence. Lorsque je pris congé de lui, il me serra la main et essaya de sourire.

— C'est égal, dit-il, vive le roi ! c'était le bon temps, on ne peut pas dire le contraire.... D'ailleurs, ma Fleurette sera heureuse pour trois : Dieu lui doit cela.

— Ainsi soit-il ! m'écriai-je du fond du cœur.

Trois ans après, je revins à Saint-Jean-sur-Vilaine avec un beau bouquet. C'était le jour de Sainte-Catherine, et je voulais fêter Fleurette qui s'était mariée dans l'intervalle avec un jeune garçon du bourg. Il y avait bien longtemps que je n'avais vu M. Le Bohic. J'étais curieux de connaître l'opinion du vieux chouan sur la révolution de juillet et ses suites. Nous étions en 1832.

Le bourg me parut tout d'abord présenter un aspect inaccoutumé de silence et de solitude. Je n'y pris point garde ; j'arrivais de loin et ne savais rien des troubles qui avaient agité récemment ce malheureux pays. La maison de M. Le Bohic était fermée. J'en fis le tour et je grimpai sur l'appui de la fenêtre. Il n'y avait à l'intérieur que le chien, le chat et le merle. Ce dernier, dont la cage ne contenait aucune nourriture, semblait exténué et se tenait à grande peine sur son perchoir. Le chien se mourait, apathique, dans un coin ; le chat, maigre et affamé, se tenait aux aguets sous la cage et attendait impatiemment la chute du pauvre merle, pour le saisir à travers les barreaux et rompre son jeûne.

— Que s'est-il donc passé ? me demandai-je.

La soirée s'avançait. La nuit couvrait déjà les prairies, tandis que les derniers rayons du crépuscule se jouaient encore au faîte des collines. Je pris, à tout hasard, le sentier qui descend à la Vilaine.

De loin, je crus apercevoir une masse blanche au pied de la Croix-des-Batailles. A mesure que j'avançais, cette masse prenait forme de femme ; en même temps, une voix connue envoyait jusqu'à moi des sons vagues et brisés par l'éloignement. J'avançai encore, et des larmes emplirent tout à coup mes yeux. C'était Fleurette qui chantait, comme autrefois sur les genoux de M. Le Bohic, la chanson de Fleur-des-Batailles.

— Salue bien, notre monsieur, dit auprès de moi un paysan qui passait.

— Où trouverai-je M. Le Bohic ? demandai-je, pris par une inquiétude que je ne pouvais définir.

Le paysan se découvrit et fit un signe de croix.

— M. Le Bohic est mort, dit-il, son gendre aussi, et bien d'autres avec eux... Ils ont voulu faire une chouannerie..... Voilà.

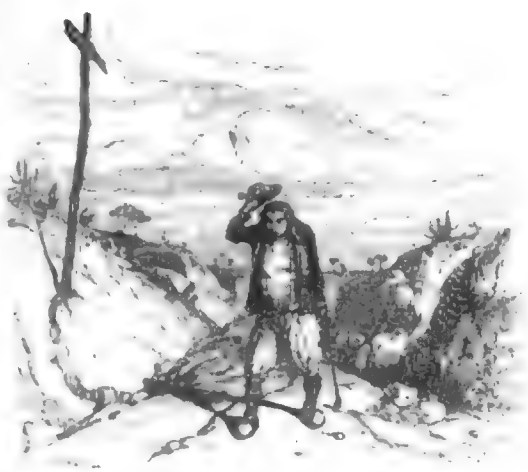
— Et cette pauvre enfant ?...

— Fleurette ? M. le recteur l'a recueillie et prend soin d'elle : Dieu le bénisse ! mais elle ne pèsera pas longtemps à sa charge. Elle court les champs comme sa mère, comme son aïeule ; c'est la même folie ; nous l'appelons déjà Fleur-des-Batailles.... Les deux autres n'ont pas mis longtemps à mourir ; celle-ci trouvera vite la fleur qu'elle cherche... Salue bien, notre monsieur.

Le paysan poursuivit sa route. Tandis que je m'éloignais, pensif, une bouffée de vent apporta jusqu'à moi ces paroles de la chanson :

Si vous l'avez vue,
Laissez la fleurir :
On dit qu'elle tue,
Je veux la cueillir.....

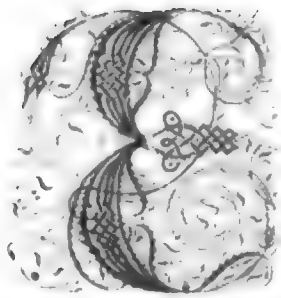
PAUL FÉVAL.



CRITIQUE DRAMATIQUE.

LUCRÈCE, tragédie.

(1re représentation.)



Nonobstant tout ce qu'on avait fait pour préparer le succès de cette tragédie, elle a réussi, c'est tout dire : et le plus flatteur hommage que le jeune poète à qui nous la devons ait encore reçu ne lui vient pas de ses amis, mais de ses envieux. Ils sont déjà nombreux, Dieu merci, et l'amertume qu'on a voulu mêler au miel de certaines louanges contraintes, s'est mesurée sur l'enthousiasme sincère dont nous avons tous été saisis en face d'une œuvre qui rattache aux plus belles traditions du passé, l'avenir compromis de la tragédie française.

Nous n'aurions point assisté à cette brillante soirée, partagé toutes les émotions dont elle fut remplie, palpité d'inquiétude avant chaque nouvelle scène, tressailli de joie quand, évitant l'écueil, reparaissait le beau navire un instant menacé ; nous n'aurions point passé par toutes les alternatives de crainte et d'espoir, d'abattement et de confiance, que le sort de son premier drame imposait sans doute à l'auteur ; nous ne nous serions pas enivré de sa victoire comme si elle eût été nôtre ; en un mot, nous aurions seulement vu *Lucrèce* à travers la brume dont on essaie de l'entourer, et cherché ses beautés dans l'inventaire de ses défauts, que nous ne nous abuserions point sur la valeur de cette tentative éclatante. A voir les critiques obligés de subtiliser leur blâme, à l'incertitude de leurs attaques, à leur embarras quand ils veulent faire la part du sujet et celle de l'auteur ; à leurs arguments tirés de la poétique du mélodrame, à leurs scrupules sur certains anachronismes de caractère, il est aisé de juger qu'ils se sentent en présence d'une de ces conceptions d'élite qui appellent, par leur supériorité même, les susceptibilités les plus excessives. Et de fait, comme l'auteur des *Méditations* l'avait annoncé tout d'abord, *Lucrèce* est plus qu'une tragédie, c'est un événement.

Faut-il croire cependant que M. Ponsard ait découvert, ainsi que le lui demande avec son imperturbable sang-froid plus d'un feuilletoniste ennemi, un nouveau procédé tragique : remué l'art de fond en comble, et mis le pied sur un monde nouveau, sorti tout exprès des Océans? Véritablement, il semble même n'y avoir pas songé, son esprit a trop de justesse, — nous en sommes garant sans le connaître, — son intelligence est trop fortement trempée, trop saine et trop enchaînée au vrai pour qu'il se soit jamais repu de ces chimériques espérances. Elles sont bonnes pour des imaginations malades, des vanités en délire, et, — montagnes en travail, — elles accouchent de ce que vous savez.

L'auteur de *Lucrèce*, au lieu de tourner ses regards vers un avenir douteux, les a reportés vers un passé dont l'étude sera toujours, en dépit de tout, la meilleure et la plus certaine garantie de succès. Il s'est dit qu'il y avait encore quelque gloire à glaner sur les traces géantes du vieux Corneille, et que l'art dramatique proprement dit, avec sa sobriété d'inventions, son riche travail de style, ses ressources savamment ménagées, n'était pas aussi décrédité, aussi impossible qu'on a bien voulu le soutenir. En ceci, comme dans son œuvre même, donnant la preuve d'une rare élévation de pensée, d'une maturité précoce et d'une inébranlable sincérité de convictions.

Cette idée en tête, il n'a pas cherché son sujet à des sources inconnues. La nouveauté du drame lui importait peu. Il n'avait rien à demander aux surprises de l'action, aux incertitudes prolongées des Œdipe du parterre. Point d'énigmes à proposer, point d'*imbroglios* à nouer et dénouer d'une main adroite. Les maîtres n'ont jamais procédé de la sorte. Leur génie se prend à des difficultés plus ardues, et laisse à l'homme d'esprit, au prosaïque arrangeur, les combinaisons puériles du roman scénique. Ce qu'il leur faut c'est une de ces histoires universellement connues, dont chaque spectateur sait d'avance et le début, et les incidents, et le terme fatal. Ils triomphent alors doublement, et parce qu'ils se sont créé des difficultés immenses, et parce que l'intérêt qu'ils parviennent à inspirer, indépendant de toute curiosité, appartient tout entier à leur création même. Le souvenir qu'ils évoquent est contre eux ; l'histoire qui les étaie les écrase en même temps de sa majesté monumentale. L'invention qu'ils sont nécessairement forcés d'y mêler est subordonnée aux exigences de la plus rigoureuse logique. Ils combattent, en un mot, à la façon du soldat romain, sous le poids du casque impénétrable, dans les entraves de la cuirasse et des brodequins ferrés, protégés, il est vrai, mais gênés aussi par cette armure lourde qu'un barbare ne saurait porter.

Ainsi a fait M. Ponsard, avec un désavantage de plus puisqu'il abordait un travail tellement semé d'écueils et tellement périlleux que les maîtres eux-mêmes, après l'avoir sans aucun doute essayé, l'avaient laissé là, désespérant de faire accepter une héroïne sans amour, victime d'un attentat brutal, et vengeant sur elle-même non pas un crime dont elle est complice, non pas un déshonneur moral, mais une souillure purement physique. Soyez-en certains, Corneille a dû longtemps couver dans sa pensée le rôle sublime de cet idiot volontaire qui conspire seul à l'ombre de sa feinte folie ; soyez-en cer-

Digitized by Google

tains, Racine a dû songer souvent, sous les chastes ombrages de Port-Royal, à cette blanche figure de la matrone romaine, assise près du foyer, entourée d'un chœur de jeunes suivantes, et rêvant le retour de son époux. Et non-seulement Racine ou Corneille, mais tous ceux qui ont composé des *Virginie*, des *Jules César*, des *Coriolan*, des *Gracques*, des *Manlius*, — comptez-les, s'il vous plaît, — ont dû s'arrêter devant Lucrèce et ne passer outre qu'après un vain essai de leurs forces. Nous ne parlons pas, notez-le bien, de ceux qui ont tenté l'aventure et dont on a dressé la liste, si glorieuse pour M. Ponsard; Hardy, Filbeau, Chevreul, etc., etc., y compris l'auteur de *Marius à Minturnes*, Antoine Arnault, dans toute la ferveur de sa jeunesse (1792). Peut-être en songeant que les premiers ont reculé, que les autres ont essayé vainement, commence-t-on à comprendre combien il y a de valeur à risquer la même chance que ceux-ci, et de façon à rappeler ceux-là.

Relisez ensuite Tite-Live et rendez-vous compte de ce que le poète y rencontre : toute une anecdote, avec ses détails les plus minutieux, et qui remplit trois pages. A vrai dire, il y a là trois scènes. La première est la gageure imprudente de Collatin, et Lucrèce surprise au sein du travail domestique. La seconde est cette visite de Sextus, où, l'épée à la main, la honte sur les lèvres, il triomphe d'une vertu effrayée. La troisième est le sacrifice dont Lucrèce devient la prêtresse et l'hostie : magnifique suicide qui est pour la pudeur de la femme ce que la mort de Caton fut plus tard pour la liberté de l'homme. Le premier de ces tableaux, d'un intérêt nul, existe à peine pour la scène. Le second reste nécessairement couvert d'un voile que rien n'autorise à soulever. Le troisième seul est complet, mais aussi complet dans l'histoire qu'il peut l'être dans le drame, et ne laisse aucun droit à l'invention. Gestes, paroles, costumes, tout est consacré; tout est de tradition. Il faut transcrire, il faut copier, et la moindre addition effarouche la mémoire de ceux qui écoutent. Allez maintenant, et brodez vos cinq actes.

En ce monde il ne manque pas de bonnes gens qui sourient à de pareilles remarques et y répondent par cette objection naïve : si le sujet est difficile, pourquoi le traiter? La peine que se donne le poète n'est rien pour nous, mais seulement le plaisir qu'il nous procure. — La moitié de ce raisonnement est juste, et jamais le *tour de force* pur et simple, ne nous aura pour avocat. Mais, en revanche, quand le résultat, — seul souci du vulgaire, — quand ce résultat est obtenu, quand le but est atteint, lorsque nous avons frémi et pleuré, peut-être est-il permis de se demander s'il n'est pas plus méritoire à l'écrivain de nous avoir émus avec un vieux et simple conte de nourrice répété cent fois, avec des sentiments dont aucun ne nous était absolument nouveau, des maximes que l'énergie seule du style et la beauté de l'expression relève de leur inévitable vulgarité, que par les entassements d'horreurs, les énormités d'invraisemblance, les puériles ressources du décorateur, les fantasmagories, les tours de passe-passe, les ventriloquies, les effets de torches, de cagoules, de caveaux perdus, de portes secrètes, de manteaux noirs qui nous ont si vite et si complètement blasés.

Ceci est une simple question où l'âme et le corps sont pour ainsi dire en jeu. Est-ce aux yeux, est-ce au cœur et à la raison que le drame doit parler. Ou bien encore est-ce à l'imagination seule, est-ce à l'intelligence tout entière qu'il s'adresse? Le poète est-il un artiste ou n'est-il qu'un escamoteur? Sommes-nous des enfants ou sommes-nous des hommes?

Depuis tantôt quinze ans qu'on nous traite en véritables bambins, les théories menteuses et changeantes nous berçaient insolemment. Les images nous étaient données pour des tableaux, les promesses pour des réalités; notre faim était trompée tant bien que mal, nos cris apaisés comme on pouvait, à l'aide de vains prestiges, de caresses honteuses, de malsaines chatteries. Aussi quelle joie l'autre soir quand nous avons pu espérer que l'heure du sevrage avait sonné, et quel bonheur c'était pour nous de voir un public intelligent et lettré, battant des mains pendant quatre heures à la noble et simple création de ce jeune homme sérieux et convaincu, dont les aspirations vers le beau langage chaste de l'ancienne muse, ont été si bien comprises et si généreusement récompensées. Pour comprendre ce mouvement passionné de la foule, il ne faut pas seulement lire l'œuvre nouvelle, où vous ne trouverez après tout que des qualités admises ailleurs : rien d'éblouissant, rien d'étourdissant, comme on dit, nul faste de mots, nul bruit de clairons, nulle affectation bizarre, non pas même celle de la simplicité; mais la simplicité elle-même, la force qui se contient et se laisse deviner, la retenue dont l'effet est si puissant et qui se montre si peu : — il faut comme nous avoir amèrement regretté l'héritage de nos pères que nous jugions à jamais perdu; il faut avoir désespéré de ce public énervé par des littérateurs énervés; il faut avoir subi en frémissant leurs fraudes heureuses et assisté à leurs triomphes volés : — puis, tout à coup, sans croire possible une réaction si prompte, un beau soir, s'être senti transporté loin d'un air vicié, attiédi par des moyens factices, corrompu par des parfums vénéneux, sur une haute cime où courait pure et fraîche, la bonne brise des montagnes. Ce n'est que la brise, après tout, mais avec quelles délices ne la humez-vous point alors! Ce n'est que la vérité, mais après tant de mensonges quel éclat elle jette!

Car il faut bien vous le dire, cette tragédie qui est un événement n'est pourtant qu'une tragédie. Elle a d'incontestables défauts. Si nous pouvions vous dire ses deux cents plus beaux vers (à Dieu ne plaise que nous vous ôtions le plaisir de les entendre!), nous vous citerions aussi, et très aisément, deux cents vers incorrects, deux cents latinismes fâcheux, deux cents hémistiches que la critique grammaticale marquerait d'un trait noir, — *nigro notanda lapillo*. Peut-être même trouverions-nous encore, en cherchant bien, non pas deux cents, mais cinquante à soixante fautes de goût, métaphores grossières, inversions superflues, redondances malheureuses. Nous avons aperçu tout cela sans peine, au courant de notre joie et de notre admiration, et rassuré

Digitized by Google

par là même sur la vérité de notre admiration et de notre joie : certains de n'être pas les jouets d'une illusion, puisque nous discernions encore les dissonnances de l'harmonie qui nous semblait si belle, les taches de l'astre que nous trouvions si radieux. De même nous avons vu faiblir, au quatrième acte, la conception jusques-là franche et droite; nous avons fort bien apprécié les défauts de la scène où Sextus explique à Lucrèce les sentiments coupables dont il est animé : nous aurions arrêté la tragédie bien avant qu'elle ne se soit arrêtée elle-même ; mais, à côté de ces imperfections et de quelques autres encore, expliquées par la jeunesse de l'auteur et son inexpérience scénique, que de beautés, quelles nobles et heureuses inventions, quel langage élevé, quel faire magistral, que d'études et de conscience, que d'âme surtout et de véritable élan!

Il est peut-être grand temps d'entrer dans quelques détails nécessaires pour l'intelligence de ces impressions que nous nous sommes pressés de traduire sans en rendre un compte raisonné. Nous le ferons en racontant brièvement et dans leur ordre épisodique les incidents de la nouvelle tragédie qui appartiennent plus particulièrement au jeune auteur.

Disons d'abord qu'il a suivi l'histoire de point en point sauf en deux circonstances essentielles. La première, est qu'il a donné pour femme à Junius Brutus une Tullie. Or, on sait l'histoire des deux Tullie, filles du roi Servius. L'une, l'aînée, fut cette ambitieuse, d'abord mariée au paisible Arvus Tarquin; l'autre, la cadette, épouse en premières noces de Tarquin le Superbe. Celui-ci et sa belle-sœur étaient faits l'un pour l'autre. Arvus mourut bientôt et aussi la jeune Tullie, et leur mort fut suivie de cet hymen presque scandaleux qui prépara l'assassinat de Servius et le forfait de la Rue Détestable. — La seconde donnée purement imaginaire, découle de celle-ci. Tullie, femme de Junius Brutus, a été séduite par Sextus Tarquin, qui, déjà lassé d'elle, est prêt à de nouvelles amours quand le drame s'ouvre.

Nous sommes dans la maison de Lucrèce, sous ce toit qu'habitent le travail et la pudeur. La nourrice indulgente y admettrait volontiers quelques plaisirs : mais ce n'est point là qu'on entendra jamais le son de la flûte ou les grelots du danseur bouffon. Et bien en prend à Lucrèce de ne pas céder aux insinuations de sa vieille conseillère, car la porte s'ouvre inopinément. Collatin paraît, amenant Sextus et ses amis. Vous savez quelle gageure les amenait. Lucrèce justifie l'aveugle confiance de son époux ; mais Junius trouve Collatin bien fou d'exposer un tel trésor aux regards du prince. Celui-ci cependant accable de ses insultantes railleries le mari qu'il a déshonoré, l'homme qu'il croit privé de raison. C'en est assez pour que Lucrèce, jusque là silencieuse, veuille verser quelques consolations dans un noble cœur qu'elle a deviné. Quand Brutus veut suivre ses amis dans la salle du festin, la jeune femme le retient près d'elle. N'est-ce pas une belle pensée que cette sympathie de deux grandes âmes l'une pour l'autre? N'est-ce pas un beau mouvement que celui de Lucrèce appelant Brutus à elle, et cette confiance de Brutus, heureux de trouver enfin une fraternelle affection dans le désert qu'il s'est fait? Ne lui dit-elle pas bien qu'il est compris? Ne lui exprime-t-il pas formellement à quel point la trahison de Tullie a pesé sur sa destinée? Et pouvait-on, mieux que par un contraste pareil, une expansion si sainte et si légitime, sauver la glaciale froideur de ce marbre vivant, idéal de la matrone romaine. Cette scène est tout le premier acte, et l'histoire ne l'a pas fournie.

Au second, Lucrèce a disparu, et nous ne la retrouverons qu'au quatrième. Cette longue absence a été l'objet des plus graves reproches. Or, nous le demandons en toute bonne foi, par quel artifice, sans déranger le calme et la sérénité silencieuse, sans mentir à la vie retirée de cette ménagère sublime, par quel artifice l'aurait-on pu montrer durant deux actes mêlée à une action quelconque, parlant et se démenant, jetée en dehors de l'*atrium*? Aussi sommes-nous transportés chez Junius Brutus, et là, dans un monologue suivi d'une conversation avec le seul complice qu'il se soit donné, le prétendu fou déroule devant nous les angoisses de son cœur, les secrètes méditations de sa pensée. Les outrages qu'il subit, le mépris auquel il est en butte, l'adultère effronté qui s'étale complaisamment sous ses yeux sans cesse fermés, il fait de tout cela une libation sur les autels de Rome, heureux s'il voit s'accomplir les destins qu'il rêve pour elle. Peut-être était-ce l'occasion de développer plus nettement que M. Ponsard ne l'a fait, le caractère purement aristocratique de la révolution tentée contre les Tarquins. Leur politique était à peu près celle de Louis XI, favorable aux petits dont elle se servait contre les grands. Brutus au contraire songeait uniquement aux patriciens qui, jusqu'au règne de Servius Tullius, avaient seuls le nom de peuple. Nous ne pouvons en douter, lorsque nous voyons bien plus tard (451), et seulement alors, s'effacer par les soins de Terentillus Arsa les différences essentielles qui séparaient la cité patricienne de la commune plébéienne. Mais, à part cette négligence historique, l'entretien de Brute et de Valère n'a rien qui ne soit et très bien conçu et très fermement exprimé. Puis un épisode lui succède qui seul nous eût fait saluer un poète de plus dans la rare cohorte de ceux à qui ce beau nom est loyalement dû.

Sous les yeux de Brutus assis et muet, Sextus et Tullie viennent débattre leurs griefs réciproques, et briser avec insultes leurs criminels liens. Le jeune prince dit tout haut ses dégoûts, la femme abandonnée éclate en jalouses récriminations. Le Fou est là ; Brute écoute; mais que leur importe? Ce qu'il dit alors froidement, sans colère; du haut de son insouciance dédaigneuse, à Tullie étonnée, — et certes nous partageons la surprise de Tullie, — est tout simplement une des plus admirables apostrophes que le théâtre classique puisse revendiquer. Prenez au hasard les morceaux que l'analogie des situations, le rapport des caractères, la pureté des sentiments à exprimer vous désignera comme devant servir à une comparaison, et si cette comparaison tourne au détriment de l'œuvre nouvelle, nous aurons vainement engagé notre responsabilité de critique, moins importante, il est vrai, mais aussi moins illusoire que la responsabilité d'un ministre.

Digitized by Google

Sans renfermer des beautés d'un ordre pareil, le troisième acte se soutient encore à la hauteur de ses aînés. Une seconde scène entre Tullie et Sextus, dans le palais de ce dernier, est pleine d'élégance et de passion. Toutefois Sextus donne dès lors un démenti à son époque, et même à son crime. Il est trop raffiné dans son épicurisme, il a trop les allures, non pas de Don Juan, comme on l'a dit, mais de Jules César, de Clodius, et même d'Ovide. Ce n'est plus le Sextus de Tite-Live, muet et soudain dans son désir, catégorique et prime-sautier dans sa menace; ce brutal capitaine, ce soudard violent qui de Lucrèce chaste se contente d'étouffer les cris et de paralyser les bras. Celui-ci est séduit par la beauté morale de Lucrèce au moins autant que par ses autres attraits; il analyse le charme de la pudeur domptée; il raisonne le contraste qui l'attire; c'est là un voluptueux spirituel, un homme qui calcule ses vices. Dès lors un crime qui est la ressource des mâles, — un crime qui coûte cher et rapporte peu, le viol, en un mot, n'est point le fait d'un Sextus pareil. Tout ceci, remarquez-le bien, sont les critiques de la réflexion. Au premier abord, comme la scène est belle, comme Sextus se déclare infidèle de parti pris en vers qu'André Chénier eût signés, comme les imprécations de l'amante trahie sont énergiques et fières, — personne n'y trouve à dire. La Sybille de Cumes, qui survient alors, soulève immédiatement de bien autres objections. Celles-ci, nous ne les admettons qu'avec réserve. Il y a dans le marché des livres sybillins étourdiment refusé par Sextus, et dans la prédiction qui annonce à Junius Brutus sa grandeur future, un complément du caractère attribué au premier; une véritable importance ajoutée au rôle du second. Et si vous voulez bien vous assurer que la construction de la pièce nécessitait à cette place un hors-d'œuvre quelconque, peut-être jugerez-vous que celui-là était le plus ingénieux et le plus logique de tous ceux qu'on pouvait imaginer.

Nous avons déjà fait pressentir que le quatrième acte nous paraît manqué. Voici pourquoi : l'idée de préparer l'arrivée de Sextus chez Collatin par les pressentiments funestes auxquels Lucrèce s'abandonne, cette idée n'a rien d'original, tant s'en faut. Le songe qu'elle raconte à sa nourrice est un récit dépourvu d'invention, et dont la forme prophétique rappelle à l'esprit trop d'amplifications analogues. L'image même du serpent, donné comme emblème à l'impudique Sextus, offrait des dangers de plus d'un genre. Enfin, lorsque Sextus paraît, cette scène capitale qui renferme le drame tout entier, — cette scène attendue avec une impatience bien flatteuse pour notre jeune poète, parvenu à nous persuader que peut-être on avait résolu le désespérant problème, — cette scène, toute en lieux communs, avorte aussi complétement que possible. Seulement vous admirerez encore, à défaut de qualités plus hautes, la sagacité de l'auteur. Ce que dit Sextus est en rapport parfait avec le caractère qu'il doit supposer à Lucrèce. La chasteté n'est souvent qu'une forme de l'orgueil. C'est donc par la vanité, par l'ambition surtout qu'il l'attaque. Il la séparera légitimement de Collatin : il répudiera sa femme ; il fera de Lucrèce une reine : nul doute que ce ne soit là ce qu'il avait à dire. Le malheur est que la séduction sous cette forme est la plus vulgaire de toutes; le malheur est encore que Sextus, découragé par les premiers refus de Lucrèce, bat honteusement en retraite et balbutie quelques mots d'une épreuve qu'il a voulu tenter : autre banalité s'il en fut. Le malheur est enfin que la discussion n'arrive pas à sa véritable limite : que Lucrèce n'est pas menacée du déshonneur, ne se débat point sous cette menace, et, de manière ou d'autre, ne nous dit point comment l'héroïne de demain, cette nuit peut-être cédera, victime et non vaincue. Si des mots existent pour expliquer tout ceci, à coup sûr nous n'en savons rien : mais il fallait ne pas se poser la difficulté, ou bien il fallait la résoudre.

Le cinquième acte est beau; mais il appartient, pour le fond, à l'auteur des *Décades*. L'assemblée de famille, le récit de Lucrèce, le triple serment prononcé sur le poignard que Brutus a retiré sanglant de ce chaste cœur, bref, tous les saisissants détails de cette admirable chronique ne doivent à M. Ponsard que le relief d'une poésie simple, expressive, et forte. Il y ajoute le discours de Brutus au peuple qu'il veut ameuter contre les Tarquins; ce discours, trop long et mal déclamé, a failli compromettre, sinon la pièce, au moins le dénouement et l'issue de cette fête vraiment littéraire.

On peut s'assurer maintenant que nous l'avons vue sans trop de prestiges. On peut s'assurer aussi que nous croyons sincèrement à la solide contexture, à la réelle beauté d'un drame auquel nous eussions épargné une censure aussi sévère, si nous ne l'avions classé d'avance parmi ceux qui se passent de tous ménagements, et se discutent en pleine lumière, sans péril pour eux. Maintenant que nous avons énuméré les difficultés que M. Ponsard a vaincues, celles qu'il a évitées, ou devant lesquelles sa main a faibli; maintenant que nous avons précisé, autant qu'il a été en nous, le mérite de sa tragédie considérée isolément, il faut bien lui assigner le rôle qu'elle doit, selon nous, avoir dans la série des œuvres contemporaines et l'influence qu'elle ne saurait manquer d'exercer. Ce rôle est analogue à celui que ses brillants débuts donnèrent naguère à mademoiselle Rachel. De même que la jeune tragédienne, la tragédie nouvelle brise ouvertement avec l'esthétique boursouflée des modernes faiseurs. Elle explique clairement, par son succès, l'inutilité de ces convulsives démonstrations auxquelles on avait condamné la poésie, l'inutilité du costume bizarre et chamarré qu'on lui faisait porter. Elle prouve enfin que le public, lassé, découragé par les belles conceptions qu'on essayait de lui imposer à grand renfort de claqueurs et de préfaces, revient tout naturellement au sentiment des nobles pensées, des beaux vers de la limpide et calme diction.

C'est ainsi que se justifie le mot que nous avons répété plus haut. C'est ainsi — et non pas d'une autre façon — que le début dramatique de M. Ponsard a toute la portée d'un véritable événement.

O. N.

Digitized by Google

La société de musique vocale classique et religieuse, formée sous la direction du prince de la Moskowa, a donné jeudi dernier son premier concert. Duchesses, princesses, marquises, ambassadeurs, comtesses, tout ce qu'il y a à Paris de distingué ou d'élégant se trouvait réuni ce jour-là dans les salons de Herz, à titre de spectateur ou d'exécutant. Avant de parler de la musique, parlons du coup d'œil. On ne saurait rien imaginer de plus ravissant que ce troupeau de femmes toutes blanches, toutes parées, toutes couvertes de dentelles, tout émaillées de fleurs, qui, bien qu'elles ne chantassent que devant leur société intime, devant un public de famille pour ainsi dire, baissaient les yeux et rougissaient à cet avant-goût de la publicité. Nous avons surtout remarqué madame la princesse Charles DE B....., dont la délicieuse figure de madone s'accordait à merveille avec les *hosanna* et les *alleluia* de la messe. Il y a eu un moment dans le *Regina cœli* où nous avons surpris ces beaux yeux bleus levés vers le ciel, et où cette blonde tête, si admirable de pureté, nous a semblé prendre une expression vraiment céleste. On admirait aussi beaucoup la jeune madame D'APPONY qui, enveloppée, entourée, encadrée dans des flots de Malines et d'Angleterre, faisait l'effet d'une vignette de keepsake anglais ou d'un de ces vaporeux et coquets tableaux, tels que Lawrence en a peints dans ses beaux jours. S'il fallait s'arrêter à chacun de ces charmants visages qui se montraient à demi et à demi se cachaient derrière leur partie de soprano ou de contralto (*mezzo agresta ancora et*

Digitized by Google

mezza ascosa, un peu comme la rose dont parle le Tasse. Je n'en finirais pas ; il faudrait vous parler de madame la marquise DE LAGRANGE, de madame la comtesse DE MURAT, de madame DE BOURDEOUILLE, de mesdemoiselles DE M....., de mademoiselle THORN, et sur chacune d'elles il y aurait tant de choses aimables à dire, qu'il vaut beaucoup mieux y renoncer pour l'heure, et obtenir pour le prochain concert un billet de patronesse.

Quant à l'exécution des morceaux d'ensemble, nous en félicitons très sincèrement M. DE LA MOSKOWA. Il est impossible de mieux comprendre et de rendre avec plus de précision, de justesse et d'expression ces chants si beaux de l'église romaine. Le *Credo* et le *Sanctus* de la messe du pape Marcel n'ont rien laissé à désirer à ceux même qui les avaient pu entendre dans les temples de la ville sainte. Il est à regretter que le prince DE B..... ait cru devoir faire manquer le *Benedictus* de Palestrina sans prévenir d'avance le directeur, afin que l'on eût au moins le temps de suppléer à son absence. Du reste, ça été là la seule et unique défection, et tout le monde s'est trouvé à son poste avec une exactitude scrupuleuse. Le programme contient trop de morceaux pour que nous puissions nous laisser aller à une analyse détaillée de chacun. Nous nous contenterons donc de signaler comme ayant été chantés dans la perfection, le fameux psaume de Marcello, « *I cieli immensi narrano*, » le *Jesu Dulci* de Vittoria, le grand chœur de la *Création*, et l'hymne *Alla Trinità*, délicieuse mélodie qui, durant le cours des répétitions, a gagné de la célébrité, et que l'auditoire ravi a redemandé unanimement. N'oublions pas de faire nos compliments à madame la comtesse DE MURAT, et à mademoiselle THORN, sur leur remarquable justesse d'intonation, et sur la manière pure et correcte dont elles ont dit les *soli* du *Crucifixus* et du *Salve Regina ;* puis passons aux vraies héroïnes de cette fête musicale, à madame la comtesse MERLIN, à madame la comtesse DE SPARRE, et à mademoiselle de CHANCOURTOIS. Madame MERLIN, dans l'air si difficile et si fatigant d'*Ezio*, a déployé tout ce que possède sa voix d'étendue et d'éclat, tout ce que renferme son style de large et de passionné. Au commencement du morceau de *Stradella*, mademoiselle DE CHANCOURTOIS a visiblement souffert d'une émotion extrême, mais ce n'a point été de longue durée. Après les premières mesures, elle a vaincu la peur, qui ne lui prêtait, au dire de quelques-uns, qu'un attrait de plus, et il est impossible de mieux mériter qu'elle ne l'a fait les applaudissements chaleureux et sincères qu'elle a reçus. Mais, au milieu de tant de bijoux, il en est un, le plus éclatant de tous, une vraie perle d'harmonie, un diamant de l'eau la plus pure, je veux parler du duo entre madame DE SPARRE et mademoiselle DE CHANCOURTOIS : « *Cantando un dì.* »

En somme, nous ne pouvons qu'applaudir unanimement aux efforts consciencieux de M. DE LA MOSKOWA et des Dames patronesses de la société, et leur offrir de grand cœur toute notre approbation pour le passé, toutes nos espérances pour l'avenir.

LA SIRÈNE AUX CHEVEUX VERTS.

Ce matin sur un vase antique,
O ma belle, j'ai lu des vers :
La chanson fraîche et poétique
De la sirène aux cheveux verts.

« Dégoûté de la poésie
Et de son lait toujours amer,
Moschus demandait l'ambroisie
Aux rochers que baigne la mer.

« Il descend bientôt sur la rive
Pour ouïr le vent et les eaux
Une pâle sirène arrive
Et chante au milieu des roseaux :

« Chaste amour de la poésie,
« Ne va pas au sacré vallon ;
« Amour, verse plus d'ambroisie
« Que toutes les sœurs d'Apollon.

« A la science avide et pâle
« Ne tient pas ton cœur enchaîné :
« Erato ne vaut pas Omphale,
« Apollon n'aime que Daphné.

« O mortel, s'il te faut des chaînes
« Où doivent s'enlacer tes vœux,
« Là bas, aux cabanes prochaines,
« Les nymphes tressent leurs cheveux.

« Après ce chant doux et sauvage,
La sirène aux longs cheveux verts
Quitta les roseaux du rivage
Pour ses palais de flots couverts

« Moschus écrivit sur le sable,
Avec la chanson que voilà,
Cette sentence ineffaçable :
— Amour ! amour ! la vie est là. — »

J'ai déposé sur ma fenêtre
Le vase antique où j'ai semé
Des primevères qui vont naître
Aux rayons du soleil de mai.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Digitized by Google

LA MEILLEURE MUSIQUE.

A l'heure où la femme
N'ose refuser,
Quand la bouche en flamme
Lui chante un baiser ;

Oiseau qui fredonnes
L'amour dans les airs,
Cigne qui nous donnes
Tes derniers concerts ;

Ruisseau qui babilles
Sous le vert rameau,
Chant de jeunes filles
Dansant sous l'ormeau ;

Mélodie immense,
Orchestre enchanté
Qui meurt ou commence
Dans les nuits d'été ;

Brises des collines,
Golfe murmurant,
Saule qui t'inclines
Sur l'onde en pleurant.

Douces harmonies,
Vous ne valez pas
Deux bouches unies
Qui se parlent bas.

MERY

SUR LE PROMÉTHÉE DU MUSÉE DE MADRID.

Hélas! il est cloué sur les croix du Caucase
Le Titan qui pour nous prit l'étincelle aux cieux ;
Du haut de son calvaire il insulte les dieux,
Raillant l'Olympien dont la foudre l'écrase.

Mais du moins vers le soir, s'accoudant à la base
Du rocher où se tord le grand audacieux,
Les nymphes de la mer, des larmes dans les yeux,
Échangent avec lui quelque plaintive phrase.

Toi, cruel Ribéra, plus dur que Jupiter,
Tu fais de ses flancs creux, par d'affreuses entailles,
Couler à flots sanglants des cascades d'entrailles.

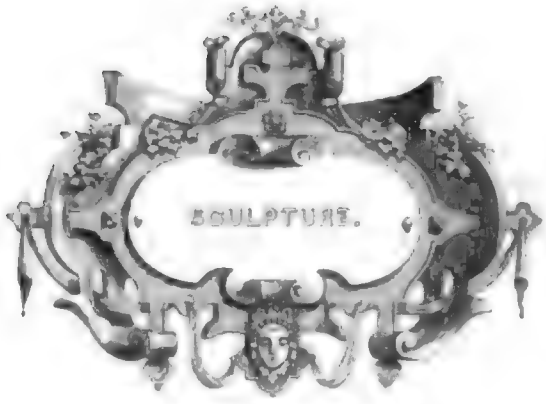
Et tu chasses le chœur des filles de la mer,
Et tu laisses hurler seul, dans l'ombre profonde,
Le sublime voleur de la flamme féconde.

Théophile GAUTIER.

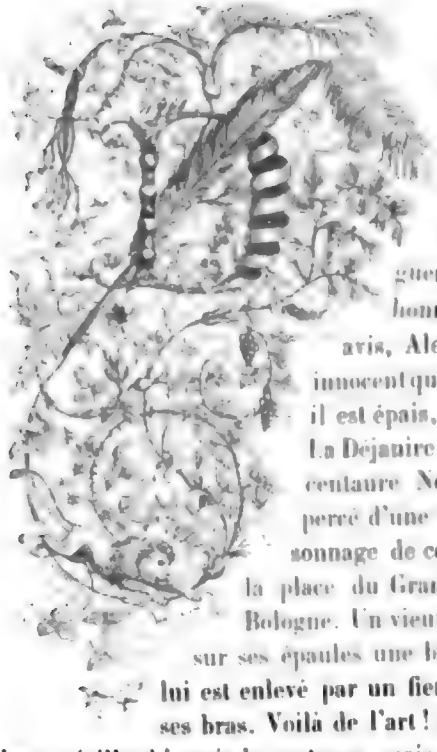
Physionomie parisienne.

Sortie de l'Église.

Digitized by Google



SALON DE 1843.



Dans notre dernier chapitre nous vous parlions l'autre jour des montagnes de plâtre entassées par la fantaisie des artistes, la montagne envoyée au Louvre par M. Dieudonné représente Alexandre le Grand qui joue avec un lion. Le livret a beau dire que c'est un combat sérieux, le roi a plutôt l'air de jouer avec un brave homme de chien qu'avec un animal féroce. Ce lion ne ressemble guère aux tigres de Barye, c'est tout simplement un des plus honnêtes animaux féroces du Jardin-des-Plantes. Sauf meilleur avis, Alexandre le Grand a grand tort de faire tant de mal à cet innocent quadrupède. — Et cet Hercule, qu'en direz-vous? Il est gros, il est épais, il est massif, et pourtant il est amoureux comme un fou. La Déjanire, la digne maîtresse d'un pareil amant, est enlevée par le centaure Nessus, Hercule reprend sa Déjanire, non pas sans avoir percé d'une flèche le perfide Nessus; la flèche est le plus terrible personnage de ce groupe. Quelles idées! comme s'il n'y avait pas, sur la place du Grand-Duc, à Florence, l'*Enlèvement des Sabines*, par Jean de Bologne. Un vieux Romain, qui se connaît en belles personnes, emporte sur ses épaules une belle et grande jeune fille de vingt ans, mais ce doux fardeau lui est enlevé par un fier jeune homme qui à son tour emporte la belle fille dans ses bras. Voilà de l'art! voilà une idée poétique! et un beau jeune homme, et un beau vieillard! mais le centaure, mais la flèche, mais la Déjanire, mais l'Hercule, ces trois êtres ne tiennent guère l'un à l'autre. Il n'y a que la flèche qui tienne au cadavre de Nessus. Cette œuvre est pourtant l'œuvre d'un homme qui n'est pas sans avoir quelque talent, M. Jacquot.

M. Legendre-Héral s'est fait précéder au Louvre par une immense statue du ministre Turgot, destinée à la Chambre des pairs. Turgot porte l'habit noir habillé, la culotte et les bas de soie, le soulier à boucles: il tient à la main un manuscrit dont il lit quelques passages avec la joie d'un poète qui déclame ses vers. L'image est bien faite, elle doit être fidèle, mais cependant

Digitized by Google

qui nous assure que cet homme en marbre que vous appelez *Turgot*, et que vous nous représentez sans doute dans le conseil du roi de France, n'est pas plutôt Alexis Piron lisant *la Métromanie* à nos seigneurs du Théâtre-Français? Un peu de style et d'esprit, et quelques indications certaines, ne nuisent pas dans la représentation de ces grands personnages de l'histoire. Nous ne tenons pas à ce que chacun de vos modèles porte, à sa main droite, les instruments de sa profession, mais encore est-il nécessaire que nous puissions reconnaître à certains signes l'homme que vous nous représentez. Le buste de M. Granet, par M. Legendre-Héral, est d'une grande finesse et d'une grande ressemblance ; nous n'avons rien à dire du buste de M. le duc d'Orléans. Tous les bustes du feu prince royal se ressemblent, tous ces portraits se ressemblent, portrait *fait de souvenir*, dit M. Lépaulle. Hélas! le malheureux prince, les peintres et les sculpteurs vulgaires abuseront encore pendant un an ou deux de cette belle tête si jeune et si intelligente, après quoi on reviendra aux deux ou trois beaux portraits qu'on a faits de lui, en comptant le portrait de M. Ingres, bien que ce ne soit pas le meilleur des trois.

Voilà pour la statuaire historique, puisqu'aussi bien il y a la peinture d'histoire; quant à la statuaire *de genre*, vous pouvez penser que la sculpture ne manquera pas, non plus que sa sœur la peinture, de ces lâches complaisances qui mettent les plus grands arts à la portée de tout le monde. M. Bougron, d'une main délicate, a représenté *une dame du XVIIIe siècle*. C'est un joli marbre, mais la tête de la dame a été copiée sur quelque pastel tant soit peu renfrogné et un peu plus vieux, pour l'aspect, que les femmes de la cour du roi Louis XV. Cette dame, moins parée et moins court vêtue que les dames de la régence, ne peut nous donner qu'une faible idée de ce luxe de fleurs, d'épaules, de gorge nue, de cheveux poudrés dont les modèles les plus lascifs se retrouvent encore dans le musée de Versailles. Qui n'a pas vu, par exemple, dans les beaux salons de Versailles, madame la duchesse de Berry, la fille du régent, et madame de Pompadour, et la courtisane par excellence, madame Dubarry? M. Bougron, puisqu'il était en train de faire du dix-huitième siècle, n'a pas assez étudié ces galants modèles. Mais quelle chose singulière et quelle indigne révolution dans les arts de l'imitation, passer de l'Apollon, de la Vénus, du Laocoon, de la Diane chasseresse, à M. le régent, au roi Louis XV, aux courtisanes fardées de ces deux règnes prostitués qui n'estimaient de la beauté humaine, que l'or, l'argent, la broderie, la dentelle, les velours, les brocards!

Un jour, au pied d'un chêne assez mal fait, le cerf de M. Dagand rencontra Diane chasseresse. La Diane était dans son heure d'ennui et de sommeil, et elle fut bien étonnée quand elle vit cet animal très-poli se jeter à ses pieds et la saluer de son bois de cerf! Le chien de Diane, couché derrière sa maîtresse, est tombé dans une profonde stupeur à l'aspect d'un cerf si hardi. Vivent à jamais les génies inventeurs!

La sainte Amélie de M. Debay père, est une petite personne peu jolie, très-mal nourrie, la tête dégarnie de cheveux, le front déprimé. Faites-nous donc aimer la vertu quand vous lui rendez hommage. N'allez pas louer vos saints et vos saintes du paradis à trois francs l'heure, mettez-y quelques centimes de plus pour avoir quelque chose de beau. Sainte Amélie, la patronne de la reine des Français, devrait s'attendre à plus de protection parmi nous. Les quatre enfants de M. Jean Debay représentent les Beaux-Arts, les Sciences, l'Industrie, le Commerce. Des enfants pour représenter ces quatre grandes choses, n'est-ce pas un âge un peu bien innocent? Et encore si votre *Commerce* n'avait pas un air honnête et naïf! si votre *Industrie* ne ressemblait pas à une bonne petite fille qui va faire sa première communion! M. Debay fils ne se doute pas que le Commerce, c'est Mercure, le dieu voleur, le dieu malicieux : le dieu ami du prince, une vraie canaille, pour parler comme une tragédie de M. Hugo. Quant à l'Industrie, que voulez-vous qu'elle fasse de cette robe blanche? Une bonne robe de bure, les manches retroussées, le tablier bien tombant, le marteau à la main, au milieu du feu, de la fumée, du gaz, de la vapeur, des machines, des haut-fourneaux, des chemins de fer, à la bonne heure, et je vais reconnaître, à ces signes, la maîtresse du monde. Pour désigner les *Arts* et les *Sciences*, la sculpture leur a donné une couronne d'étoiles, singulière coiffure pour M. Arago et pour M. Casimir Delavigne. L'autre jour encore nous détestions de toutes nos forces l'allégorie, à propos du plafond de la Chambre des pairs, et certes les

quatre figures allegoriques de M. Jean Debay n'ont pas modifié notre opinion.

La Science, par M. Desbœufs, lourde et massive figure ; vêtements beaucoup trop amples et flottants ; visage chargé d'ennuis ; de grosses mains, le front etroit. — Le buste de Lesage, du même artiste, est une chose lourde, massive, inanimée. M. Desbœufs aura choisi le mauvais moment pour nous representer l'admirable auteur du *Gil Blas*. Lesage, en effet, quand il fut devenu vieux, ne retrouvait l'eclat de son regard et de son esprit que lorsque son noble front était frappé des rayons du soleil. Alors soudain, ce rare et charmant esprit qui a sauvé la comédie, apres Molière, reparaissait de nouveau, comme fait un fantôme bien-aimé à l'heure de minuit. A mesure que le soleil se retirait, l'admirable vieillard redevenait triste, morose, abattu, inanime, sans regard, sans pensée, sans souvenir, tel, en un mot, que le represente M. Desbœufs.

Salut au marechal Brune, par M. Lanno. La ville de Brives-la-Gaillarde reconnaissante a beaucoup applaudi à cette statue, et nous ne voulons pas chagriner une ville estimable qui se fait à elle-même de pareils presents. — M. Lequesne, sans le savoir, a fait le pendant de la *fille au limaçon* avec sa *fille à la coquille*. Cette fille à la coquille, qui a des yeux ronds, et qui s'étonne d'une chose bien simple puisqu'elle est *la fille d'un pêcheur*, dit le livret, a ramassé un gros animal marin dont elle a mangé toute la chair. Puis, quand le coquillage est mangé, l'enfant porte la coquille à son oreille. On dirait un petit singe, c'est le même etonnement, c'est à peu près la même grimace. Et encore laissons-nous à part les singes de M. Decamps!

Le Giotto de M. Maggesi est toujours le petit pâtre nu, attentif, aux formes grêles, à l'air souffreteux, qui d'un crayon malhabile dessine son premier mouton sur une pierre blanchâtre. Le mouton est tout à fait acheve, il n'y a plus qu'un seul coup de crayon à donner pour indiquer un brin de toison, et alors nous ne voyons pas pourquoi l'enfant porte une si grande attention au détail le plus facile de son œuvre. Voilà où cela vous mène d'avoir trop d'esprit! Si M. Maggesi n'avait pas dessiné sur la pierre ce mouton rouge, nous eussions trouvé qu'en effet le petit pâtre a raison d'y mettre toute cette étude.

En fait de Giotto, en voici un véritable. Un jeune pâtre des campagnes de la Touraine, de M. Regis Breysse. L'art du sculpteur lui est venu, à lui aussi, à force de regarder, d'aimer, d'étudier la nature. Il s'est élevé lui-même et sans maître, il a deviné non pas seulement l'art, mais le métier, et maintenant le voilà qui expose un beau Christ sur la croix. Vous reconnaissez dans ce Christ expiré la rude main du pâtre à l'intelligence elevee et ferme. — Le chien de M. Maindron a le grand tort d'être un chien-loup, car sa qualité de *loup* jette une ombre peu favorable sur sa qualité de *chien*. Le berger a été piqué par un serpent, son chien accourt pour lécher la blessure du maître, le maître recule avec un certain effroi, alors on ne voit plus que le poil fauve de l'animal, et l'on est tenté de crier : *Au loup! au loup!* Les moindres détails sont importants dans les arts

La jeune fille, de M. Desprez, à force d'être naïve, tombe dans la niaiserie. Elle est seule, agenouillée sur un tertre, et elle joue au jeu de dire : *Limaçon montre-moi tes cornes!* Le limaçon, bon garçon, montre en effet une horrible paire de cornes, que l'aimable enfant est sur le point de faire rentrer dans leur carapace. Ajoutez que cette belle petite fille a tout à fait la tête d'un petit garçon, et comme la jambe est laide! Voilà ce que c'est que d'étudier avec tant de soin et tant de zèle les cornes du limaçon.

M. Carle Elshoëct qui a fini par savoir faire un buste, nous a donné deux bustes assez bons : *le baron Larrey*, mais le sculpteur a lésiné sur les cheveux ; ce n'est pas là cette ample, abondante, ébouriffée chevelure dont M. Larrey était si fier de son vivant et qu'il appelait *une chevelure historique*. Le buste de feu M. Jouffroy, l'aimable et bienveillant philosophe, bonne et douce nature, ferme courage, abondant esprit, véritable disciple de Platon, mort si jeune, si honoré, si aimé, entouré de si beaux enfants! Ce buste est d'une grande ressemblance. Sans nul doute il n'a pas toute la grâce affable du modèle, mais le sculpteur a très-bien rendu la souffrance et la patiente résignation de ce beau visage. C'est un beau travail plein de conscience, dont on doit féliciter M. Elshoëct.

Si vous voulez voir un petit garçon qui montre sa petite poitrine naissante, et qui en montre un peu plus qu'il n'en doit avoir pour son sexe,

Digitized by Google

regardez le joueur de billes de M. Famin. Cet enfant est recoquillé en lui-même ; il a peur de nous montrer son ventre, qui est mal fait, ses jambes, qui sont peu dessinées ; il fait une horrible grimace à l'instant même où d'un doigt qui doit être à la torture, il va pousser sa bille. *Le buste de femme* de ce même M. Famin est une belle étude, simple et nette, qui n'a rien de commun avec le petit joueur de billes.

Combien j'aime mieux les compositions toutes florentines de M. Feuchère, homme d'un tact si vrai, d'un goût si pur, artiste intelligent qui sait à merveille son seizième siècle et qui le met en œuvre avec une rare habileté ! La statuette de Léonard de Vinci, sérieux, grave, austère ; la statuette de la Galatée, vive, légère, charmante, et l'amazone qui dompte ce fougueux cheval, ce sont là deux belles et rares études destinées à parer les plus beaux cabinets des heureux de ce siècle.—Une jolie statue en marbre, c'est la *Psyché* de M. Gruyère. Les formes sont juvéniles, l'attitude est chaste et curieuse, la boite est un peu lourde pour les mains qui la portent, oui, mais en revanche elle est bien petite pour toutes les misères qu'elle contient. La tête de la Psyché est fort jolie, c'est un marbre qui ne restera pas longtemps sans acheteur. — *L'éducation de la Vierge*, par M. Gourdet. La mère de la Vierge est d'un aspect repoussant, la Vierge est un enfant très-joli, mais qui a grand peur des vilains bras qui lui sont tendus.

Un gracieux enfant de Klagmann. L'enfant est très-joli, malicieux, et pourtant bon enfant. De ses petites mains bien attachées, il tient un gros brave lièvre, pas trop sauvage, mais qui cependant ne serait pas fâché d'aller brouter parmi le thym et la rosée. La tête de cet enfant est couverte d'un chapeau de paille grossière, comme en fabriquent les paysannes de M. Leleux. Quel dommage que cet habile Klagmann passe son temps à gagner de l'argent avec des petits chefs-d'œuvre de quelques pouces, pour le célèbre orfèvre Duponchel !

S'il vous plait, nous achèverons un autre jour cette revue trop complète des bustes et des statues de l'an de peu de grâce 1843.

CHEVAUX DE HALAGE.
PAR M. POUSSEREAU.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

MADAME DE LASTIC.

Au temps où le château de Meudon était un rendez-vous de chasse, où, sur les pas de Louis le Bien-Aimé, se pressaient les plus brillants gentilshommes de France, on voyait, en un lieu qui s'appelait alors comme il s'appelle encore aujourd'hui, *les Bruyères*, une maisonnette d'assez piètre apparence qui pouvait bien avoir coûté cinquante mille écus à bâtir. Elle avait été construite par M. le duc de Ventadour, pour obéir au caprice d'une danseuse qui l'avait vendue un beau matin pour payer mille louis qu'un mousquetaire de ses amis avait perdus au jeu. A l'extérieur, la maisonnette ne présentait aux regards que pierres rongées de mousse, vilaines ardoises, fenêtres lézardées. On ne voyait à l'intérieur que dorures, velours et satin; les roses et les amours couraient en guirlandes autour des plafonds, toutes sortes de bergères souriantes folâtraient sur les trumeaux; des dieux égrillards poursuivaient sur les tapisseries des nymphes décolletées, et une multitude de meubles charmants en bois de citronnier ou en vieux laque garnissaient cet adorable réduit, dont le plancher disparaissait sous des tapis de Perse. Il y avait en outre force chinoiseries et force peintures, des jardinières pleines de fleurs éblouissantes et des cassolettes où brûlaient les aromates les plus rares. Ces sortes de raffinements étaient fort du goût de l'époque qui avait fait du plaisir une science dont on ne pouvait se vanter de bien connaître les mystères qu'après s'être ruiné. Aujourd'hui ce n'est plus la mode. Est-ce un bien? Est-ce un mal? Qui le sait!

Autour de la maisonnette s'étendait un jardin sauvage où les rosiers du Bengale et les jasmins d'Espagne se cachaient sous les coudriers et les charmes ; une haie serpentait entre le jardin et le bois, qui était alors beaucoup plus épais aux environs qu'il ne l'est aujourd'hui. Cependant, grâce à une échappée ménagée dans les fourrés, on avait vue sur le chemin qui porte encore le nom de *Pavé de la Garde*, et qui séparait *les Bruyères* de Meudon. Cette maisonnette était en fort mauvaise réputation dans le pays. Les gardes de la forêt ne passaient jamais de son côté sans jeter sur ses murailles bucoliques un regard narquois, et ils avaient grand soin de défendre à leurs amantes d'aller se promener dans les environs, ce qui était peut-être cause qu'on y voyait toujours rôder quelque petite fille marchant sur la pointe du pied, la cornette en l'air. La chaumière appartenait alors à M. le marquis Hercule de Lastic, un des plus galants gentilshommes de la cour, qui y avait conduit tour à tour toutes les bergères de l'Opéra et bon nombre des grandes dames de Versailles qui n'avaient pu s'empêcher d'aller en pèlerinage visiter ce champêtre lieu. Mais depuis que M. de Lastic s'était marié à mademoiselle Olympe de Beuzeville, dont il était fort épris, les fenêtres de la maisonnette ne s'étaient plus ouvertes, dit-on, et aucun patin indiscret n'avait fait crier le gravier du jardin.

Cependant, par une belle soirée du mois de juin, dix-huit mois ou deux ans après ce mariage, vers 17.., un garde qui se dirigeait vers l'étang des Fonceaux aperçut le pâle rayon d'une lampe qui filtrait derrière les contrevents disjoints de la maisonnette. Tandis qu'il s'enfonçait dans les bois, ne doutant pas un instant que M. le marquis Hercule de Lastic ne fût ce soir-là en bonne fortune, et plaignant bien fort dans son âme mademoiselle Olympe de Beuzeville de s'être unie à un gentilhomme aussi inconstant, une femme entr'ouvrit doucement la porte de la galante chaumière, se glissa sous l'ombrage des bosquets et gagna sans bruit l'angle d'une charmille qui s'avançait tout contre le chemin. Avant de disparaître, le garde retourna la tête et vit la blanche forme de l'inconnue passer entre les arbres et se blottir comme une fauvette dans son buisson parfumé. A la distance où il était déjà parvenu, le garde ne pouvait distinguer les traits de la dame, mais sa démarche avait tant de gracieuse légèreté qu'elle devait être dans toute la fraîcheur de la jeunesse. Quant à sa beauté, il était impossible qu'elle ne fût pas remarquable, tant ses mouvements étaient doux et onctueux. Les jolies femmes ont une certaine manière de se mouvoir qui n'appartient qu'à elles. Le garde, qui connaissait les dames de la cour, ayant maintes fois suivi les chasses royales, eut un instant la velléité de revenir sur ses pas pour savoir quelle était celle qui se cachait sous la verdure ; mais il fit à part lui cette judicieuse réflexion, qu'il n'était point prudent de se mêler aux affaires des grands, et il s'effaça bientôt dans l'épaisseur du bois.

Le crépuscule commençait à répandre ses clartés douteuses sur la campagne ; l'azur du ciel s'assombrissait, et de pâles vapeurs flottaient sur le flanc des collines, tandis que les dernières flammes du jour se mouraient à l'horizon empourpré. Sur le *Pavé de la Garde* passaient quelques lourdes voitures chargées de foin vert ; les chants des lavandières et des faucheurs montaient de la vallée où la Seine déroulait ses anneaux comme un gigantesque serpent cuivré ; çà et là, d'arbre en arbre, voletaient les ramiers amoureux ; les dernières haleines de la brise caressaient les fleurs penchées sur leurs tiges, et les mille bruits confus qui murmurent au sein des nuits étoilées bourdonnaient dans l'air embrasé où la lumière s'éteignait.

Vénus se leva sur les bois silencieux ; l'ombre transparente s'étendit sur la campagne, et l'on n'entendit bientôt plus que les plaintes étouffées du vent glissant dans les arbres. La jeune femme, penchée à demi hors de son nid, fatiguait ses yeux à regarder le côté de la route qui descend vers Paris, et retenait sa douce respiration pour mieux entendre les bruits lointains qui fuyaient dans l'espace ; comme un oiseau, elle tressaillait au moindre son et pressait de ses petites mains son cœur qui palpitait sous le mantelet de satin. Tout à coup le retentissement incertain d'un galop rapide mourut à ses oreilles. Quoique seule et dans l'ombre, elle rougit. Elle se souleva. Le bruit croissait de minute en minute, déjà on distinguait plus clairement l'éclat de quatre pieds sonnant sur le pavé ; il approchait comme l'hirondelle et grondait comme la foudre ; mais ce bruit agitait doucement le sein de la curieuse dont la tête livrait aux pleurs de la rosée les boucles de ses longs cheveux. Bientôt le cavalier parut au coude du chemin, un manteau l'entourait ; mais lorsque l'agitation de sa course effrénée l'entr'ouvrait, on voyait briller l'uniforme rouge des dragons de la reine ; une ganse d'or retenait la cocarde à son chapeau galonné. En trois bonds le cheval, blanc d'écume, franchit la distance qui le séparait encore de la charmille ; une petite main écarta le feuillage, et le cavalier sauta sur l'herbe.

Digitized by Google

vâtre contrastaient étrangement avec les formes amples, le visage arrondi, les joues rosées de son bel amphytrion. Quant aux autres convives, tous de la meilleure noblesse de France, officiers dans les armées du roi, et doués au suprême degré de ces airs évaporés qui étaient si fort de mode en ce temps-là, ils n'avaient rien dans leur personne qui pût arrêter le regard. C'étaient ce qu'on appelle encore aujourd'hui de fort jolis garçons, mais voilà tout.

On venait de se mettre à table; les propos ne circulaient point encore aussi vivement que les vins : cependant, au tour que la conversation avait pris, on pouvait augurer facilement qu'elle serait vive, alerte et fort galante, et que surtout on n'y parlerait pas de ces questions philosophiques qui se glissaient en tous lieux, de l'antichambre au boudoir, dans cette époque à la fois sceptique et raisonneuse.

Un officier des gardes françaises, M. le comte Gaston d'Allones, entama le premier le chapitre des histoires amoureuses en racontant une aventure qui lui était arrivée au bal de l'Opéra.

— Je rencontrai là, dit-il, la plus adorable bergère qui se puisse voir. Elle se montra aussi tendre que spirituelle, et je n'aurais eu lieu que de me féliciter si elle avait consenti à ôter son loup. Mais après une demi-douzaine de rendez-vous je n'avais pu rien obtenir encore de ce côté-là. Je vous laisse à penser si ma curiosité était piquée!

— Plus tard l'as-tu vue? demanda Lionnel, ainsi qu'on appelait familièrement le duc de Beuvron.

— Eh! mon Dieu oui!

— De quel air tu dis cela!

— C'est que je n'ai pas sujet de m'en réjouir beaucoup. La bergère était ma femme.

— Pauvre Gaston! s'écria un capitaine au régiment d'Auvergne, le vicomte César de Fresne.

— Un soir que je rentrais en mon logis, fort tard ma foi, pestant contre mon inconnue, je la trouvai assise sur un sofa dans mon appartement. Je pousse un cri, un éclat de rire me répond, et madame d'Allones me tend sa houlette. L'aventure m'avait coûté dix mille écus.

Un gentilhomme de la maison du roi, M. le baron Henri de Pontvallain, se pencha sur l'épaule de M. de Fresne en étouffant un éclat de rire.

— Ce cher d'Allones est amusant au dernier point, dit-il tout bas; la petite Laurise a délicieusement joué son rôle; tandis qu'elle rendait le pauvre comte le plus heureux des hommes, j'avais toute liberté d'agir à ma guise; puis, quand il a fallu terminer la plaisanterie, madame d'Allones a pris le costume de la comédienne, et le comte croit en toute confiance que les dix mille écus ne sont pas sortis de la famille.

Digitized by Google

— Qu'avez-vous donc à rire, s'écria Lionnel?

— Parbleu, répondit M. de Pontvallain, d'une aventure qui est arrivée à mademoiselle Laurise de la Comédie-Française.

— Avec qui, demanda M. d'Allones?

M. de Fresne eut grand'peine à réprimer une violente envie de rire; puis il ajouta le plus sérieusement du monde :

— Mais avec vous, je crois, mon cher.

— Je le voudrais, malheureusement il n'en est rien. La belle inhumaine me repousse; elle est plus sensible, dit-on, pour M. de Lastic.

— C'est une médisance, dit le marquis, je ne la connais plus.

— Je vous ai pourtant bien reconnus tous deux, un soir, entre chien et loup, près du moulin de Javelle.

— Laissez donc, s'écria le duc, le marquis était avec madame de Thiange, qu'il a assez hardiment courtisée chez madame la duchesse de Châteauroux.

— Ne m'appliquez pas vos bonnes fortunes, mon cher Lionnel, reprit Hercule de Lastic.

— Je sais qu'elle me veut quelque bien, ce qui n'empêche pas qu'elle ne vous ait en grande estime.

— Je vous jure....

— Allons, mon cher marquis, interrompit M. de Pontvallain, ne vous défendez pas si fort d'être dans les bonnes grâces d'une des plus jolies personnes de la cour. Auriez-vous la prétention de nous faire croire que vous n'avez aucune maîtresse, vous, le plus inconstant gentilhomme de France?

— En effet, je n'ai point cette prétention de mauvais goût.

— Tu avoues, s'écria M. de Fresne! Ainsi madame Thiange....

— Non pas, s'il te plaît; la chère dame n'a que faire ici, et je la laisse tout entière à notre hôte.

— Quelle est donc cette maîtresse que vous entourez de tant de mystère? Ne direz-vous pas son nom, demanda M. d'Allones? Voyez, nous sommes en petit comité!

— Mais vous la connaissez tous. C'est ma femme.

— Madame de Lastic, s'écria M. de Beuvron! Ah! c'est charmant!

— C'est une plaisanterie, continua M. d'Allones!

— En quoi mes paroles ont-elles lieu de vous surprendre, messieurs, dit Hercule : madame de Lastic ne vous paraît-elle point assez belle pour inspirer de l'amour.

— Sans doute, et je concevrais que vous en eussiez beaucoup pour elle, si elle m'appartenait dit M. de Pontvallain; mais elle est à vous, mon cher!

— Je l'aime, messieurs, reprit le marquis de Lastic.

Ces mots furent accentués avec une si profonde expression que les convives tressaillirent; tous levèrent les yeux sur le marquis.

— Quoi! s'écria M. de Fresne, ce qu'on racontait de ta passion et de tes serments quand tu as épousé mademoiselle Olympe de Beuzeville est donc vrai? Tu ne veux aimer qu'elle, et tu prétends tuer quiconque t'imitera.

— C'est la vérité.

— Qu'on vienne encore parler de l'immoralité de notre temps, dit M. de Pontvallain en levant béatement les yeux au ciel! Si nous nous égarions sur la route du paradis vous nous y ramèneriez!

— Et madame de Lastic ne saurait manquer d'être canonisée; elle fait des miracles, dit M. d'Allones; elle devrait bien donner son secret à ma femme; peut-être madame d'Allones réussirait-elle à me faire faire mon salut.

— Tu es sur la route du paradis, mon cher, interrompit Lionnel, ainsi ne te plains pas : mais laissons là ces discours, et puisque M. de Lastic ne veut pas avouer une autre maîtresse que sa femme, qu'il aime si chrétiennement, permettez-moi de vous raconter une histoire qui prouvera ce qui n'a pas besoin d'être prouvé, que les dames de la cour de France, quand il leur prend fantaisie de choisir un amant, ne s'arrêtent pas à leurs maris.

— Parlez, parlez, s'écrièrent les jeunes étourdis!

— Écoutez-moi donc, reprit le duc; mon conte n'est pas vieux, je le sais d'hier. Parmi les dames les plus en renom pour leur beauté, il en est une que les grâces prendraient pour leur sœur. Si Jupiter vivait encore, Jupiter l'enlèverait. Je ne crains pas qu'à ce portrait personne la devine; chacun de vous croira qu'il s'agit de sa maîtresse. Mon inconnue s'est mariée il y a quelque temps, trois mois ou trois ans, il est inutile que je le dise. Son mari est jeune, beau, spirituel et noble comme nous. Il a quelque part, aux environs de Paris, une petite maison où il a mille fois juré à mille personnes de les aimer toujours.

— Qui n'en a fait autant, s'écria M. d'Allones!

— Prenez garde, mon cher, reprit M. de Beuvron, il s'agit peut-être de vous; puis il continua : — Un jour vint où la dame s'aperçut que son mari n'était pas le seul cavalier accompli du royaume. Ce jour-là, sans doute, il avait perdu mille louis au brelan et s'était montré maussade, étant en peine de les payer; mais ce jour-là aussi la dame rencontra un gentilhomme qui soupirait fort en la regardant. Elle rougit; le gentilhomme le remarqua et son amour en conçut une espérance. Bientôt ils se revirent à l'Opéra, à la Comédie-Italienne, à la cour, aux chasses du roi, dans les meilleures maisons de Paris, et les œillades allèrent leur train. Sur ces entrefaites, le mari fut chargé d'une importante mission qui demandait un homme d'un rare mérite.

— Le ministre m'a réclamé trois fois pour de semblables affaires, dit M. d'Allones avec un petit air de fatuité.

— Laissez faire le temps et mon héros marchera sur vos brisées. Il partit et un merveilleux hasard voulut que peu de jours après il y eut chasse à courre dans les bois de Satory. La dame était de la partie avec son amoureux. Le cerf était vaillant; il se fit battre la moitié du jour, et la curée se fit aux flambeaux dans les taillis de Châville. Toute la cour se pressait autour du roi. Quant à la dame, elle avait disparu.

— Toute seule? demanda M. de Pontvallain.

— Non pas, un autre aussi n'était plus là. La soirée se passa et on commençait à se montrer fort inquiet de la dame, lorsqu'elle reparut à Versailles. Elle était dans un très-grand trouble et un grand désordre de toilette. Ce trouble et ce désordre, elle les expliqua par l'emportement de son cheval, qui l'avait menée fort loin dans les bois. Elle ne savait pas ce qu'elle serait devenue si un gentilhomme, qui s'était dévoué à la suivre au risque de se casser le cou, ne s'était trouvé à propos pour la secourir. Presque évanouie, il la conduisit chez un garde, où bientôt après elle reprit l'usage de ses sens. Puis il l'avait ramenée à Versailles.

— Vrai Dieu! que les femmes excellent donc à inventer des histoires, s'écria M. d'Allones. Ce qu'il y a de plus merveilleux c'est que tout le monde les croit...

— Ou fait semblant, reprit Lionnel. C'est le parti que j'ai pris avec Laurise. On parla de l'aventure dans quelques ruelles; le mari seul n'en a jamais rien su. Mais depuis lors on s'est parfois aperçu que la dame, aux heures où son mari est en affaire avec les ministres ou en partie de plaisir avec nous, sort par la porte de derrière de son hôtel, monte en fiacre comme la femme d'un procureur et se fait conduire en un lieu où elle est sûre de rencontrer son sauveur.

— En quel lieu? s'écrièrent tous les convives.

— A la petite maison de son mari.

— C'est une femme d'esprit, dit M. de Fresne.

— Vous trouverez qu'elle a pour le moins autant de beauté quand je vous l'aurai nommée.

— Dépêchez, s'écria M. d'Allones!

— Devinez, messieurs.

— Madame du Roure?

— Madame de Fervaques?

— Madame la duchesse de Chaulnes?

— La vicomtesse de Cazeville?

— Non! non! mille fois non! reprit Lionnel en riant.

— Madame d'Allones peut-être, dit M. de Pontvallain étourdiment.

— Non vraiment.

— Parlez donc! dit M. de Fresne.

— Oui, le nom! le nom! s'écrièrent tous les gentilshommes à la fois.

— Madame la marquise de Lastic, répondit le duc.

M. de Lastic pâlit horriblement; le verre qu'il portait à ses lèvres éclata entre ses mains; quelques gouttes de sang mouchetèrent les dentelles de ses manchettes, mais, dompiant son émotion, il prit un autre verre sur la table et le vida d'un seul trait.

— On n'est jamais trahi que par ce qu'on aime, dit Gaston d'Allones, qui se méprenait au sang-froid d'Hercule.

— Vous le savez sans doute mieux que personne, répondit le marquis d'une voix calme, mais avant d'aller plus loin dans cette causerie, je prierai monsieur le duc de Beuvron de vouloir bien me donner satisfaction de l'insulte qu'il vient de faire à madame de Lastic.

— Tu plaisantes, s'écria M. de Fresne! Te battre, et pourquoi, s'il te plaît?

— Il serait curieux de voir un roué tirer l'épée pour sa femme, continua M. de Pontvallain!

— Laissez, messieurs, interrompit le duc. Monsieur de Lastic se bat pour sa maîtresse. Je suis à vos ordres, marquis.

— A l'instant.

M. d'Allones retint M. de Lastic par le bras comme il se levait.

— Vous battre entre quatre lanternes, comme des laquais! Fi donc! dit-il.

— Monsieur d'Allones a raison, reprit Hercule. Deux gentilshommes ne peuvent croiser l'épée qu'au soleil; je le remercie de m'avoir rappelé au sentiment des con-

Digitized by Google

venances. Vous savez, messieurs, que je pars au point du jour pour la Flandre, où j'ai mission de porter des dépêches à M. le maréchal de Saxe. C'est donc une partie remise

— Et oubliée, j'espère, dit M. de Fresne.

— Non pas. Je suis d'une race où l'orgueil est héréditaire, et comme César, je ne veux pas que ma femme soit même soupçonnée.

— Ainsi, vous ne croyez pas...

— Je crois que M. le duc de Beuvron se trompe, et je ne prendrai pas la peine d'éclaircir un conte qui ne saurait être qu'une calomnie ; mais je le prierai de me nommer la personne à qui il suppose l'honneur d'être l'amant de madame de Lastic ?

— Veuillez m'en dispenser, mon cher. Vous seriez homme à le tuer. C'est bien assez d'un duel comme ça ; s'il arrivait malheur à vous ou à lui, je ne sais vraiment lequel des deux je regretterais le plus.

— A mon retour je vous retrouverai donc!

— Puisque vous y tenez, marquis, faites mieux. Nous allons passer quelques jours à mon château, près de Compiègne. Arrêtez-vous-y une heure en revenant de flandre. Nous courrons un cerf et nous dégainerons après.

— Soit.

Comme les deux adversaires se tendaient la main, la porte du salon s'ouvrit brusquement. Cinq ou six jeunes femmes entrèrent en riant. C'étaient des danseuses de l'Opéra et des demoiselles de la Comédie-Française, à qui le duc Lionnel avait donné rendez-vous après le spectacle. Mademoiselle Laurise marchait à leur tête.

— Bien, dit-elle, on ne saurait être plus gentilhomme que vous. Tu n'en veux donc pas au duc, marquis, de ce qu'il fait la cour à ta femme.

Les yeux d'Hercule brillèrent comme une flamme !

— Mais bah! tu as raison. Le pauvre duc en est pour ses madrigaux. Qu'il serait malheureux s'il ne m'avait pas pour le consoler!

— Folle! s'écria le duc en embrassant l'actrice sur l'épaule. Tu ne sauras donc jamais ton métier de confidente?

— Mais au contraire! je répète ce qu'on me dit. Qu'exiges-tu de plus?

Nous n'essaierons pas de rapporter toutes les folies qui se dirent ce soir-là dans la petite maison du duc de Beuvron ; on les comprendra de reste.

Le marquis de Lastic y resta quelques instants encore, perdant au pharaon tout l'or qu'il avait sur lui; puis prétextant de la nécessité où il était de prendre les dernières instructions du ministre, il se retira. Il était alors plus de deux heures après minuit.

Sa voiture le conduisit à son hôtel, rue Saint-Honoré ; le marquis monta dans ses appartements après avoir donné ordre à son valet de chambre de l'attendre, au petit jour, sur la route de Saint-Denis, avec sa chaise attelée.

Quelques minutes après, un homme monté sur un cheval noir et portant un chapeau rabattu sur les yeux, sortait de Paris par la porte Gaillon. Il longea les boulevards un instant, tourna du côté des Tuileries par les rives de la Seine, prit le Pont-Royal, gagna au galop la route de Sèvres et, sûr alors qu'on ne pourrait l'avoir suivi, se lança ventre à terre dans la direction de Meudon.

Il semblait connaître à merveille le terrain sur lequel il courait bride abattue ; souvent, quand la route traçait un coude, il coupait à travers champs et suivait d'étroits sentiers qui diminuaient la distance. Enfin, après une course furieuse, il atteignit le Pavé de la Garde. Quand les pieds de son cheval résonnèrent sur les cailloux, une lueur blanchâtre flottait au sommet des collines : quelques merles saluaient dans les haies le réveil prochain de l'aube matinale. En ce moment, et comme le cavalier ralentissait le galop de sa monture haletante, la petite porte de la maisonnette s'entr'ouvrit et un homme entouré d'un manteau parut sur le sentier ombreux. Le blanc fantôme d'une femme semblait s'appuyer à son bras et le retenir ; tous deux s'effacèrent un instant sous les arbres, puis reparurent au bord de la route ; l'homme au manteau dénoua la bride d'un cheval attaché entre des sureaux et sauta sur la selle ; la femme posa le pied sur l'étrier, s'enleva, et, comme un chevreau aux branches fleuries d'un cytise, resta un instant suspendue aux lèvres de l'inconnu. Leur silhouette amoureuse se dessina une minute sur la sombre transparence du ciel, puis tous deux se séparèrent ; la femme se laissa glisser sur l'herbe, et le cheval, pressé par l'éperon, bondit sur la route.

Au même instant le cavalier qui s'était arrêté immobile, sur le revers de la chaussée, contre le bois, s'élança. La femme le vit passer comme un éclair, et se rejeta en arrière épouvantée. La clarté avait permis de voir son visage découvert, mais le cheval de l'inconnu n'avait pas dévoré l'espace une minute que ses pieds heurtèrent une racine, il tomba sur ses jarrets, et le cavalier, précipité de la selle, roula sur le pavé. La femme écarta les branches de sureau, l'homme et le cheval étaient étendus par terre, comme si le tonnerre les avaient foudroyés ; au loin retentissait en s'éteignant le galop rapide du fugitif La femme posa son pied timide sur la route, mais elle entendit venir des rouliers ; elle rentra au jardin, et bientôt une lumière qui tremblait derrière les persiennes de la maisonnette disparut.

Les rouliers relevèrent l'homme évanoui, quelques gouttes d'eau-de-vie ranimèrent ses sens ; un coup de fouet remit le cheval sur pied ; l'animal était horriblement couronné, mais tel qu'il était il pouvait encore courir jusqu'au prochain relai; quant au maître, il n'avait aucun membre luxé. Il donna quelques louis aux rouliers, enfourcha le cheval, regarda un instant la route du côté de Versailles, puis tourna bride vers Paris.

A. ACHARD.

(La suite à la prochaine livraison).

Musique

REVUE DES CONCERTS.

De tous les chanteurs qui se sont produits dans les concerts de cet hiver, le plus remarquable, sans contredit, est le ténor Révial : voix puissante, étendue, sympathique et d'une souplesse admirable; méthode large et sévère, intelligence musicale de l'ordre le plus élevé, rien ne manque à cet artiste éminent. Le chant de Révial a été une des nouveautés, une des surprises de la saison. On se racontait, dans les salons où il s'est fait entendre, qu'après avoir quitté l'Opéra-Comique, il y a six ans, il était allé chercher en Italie l'influence magique de ce climat privilégié qui fait les belles voix et aussi les grands talents, et qu'il n'était revenu en France que lorsque son inexorable conscience d'artiste le lui avait en quelque sorte permis. On se demandait en même temps comment il se faisait que, dans l'état d'appauvrissement incroyable où le personnel chantant de nos scènes lyriques est tombé, les directions ne s'empressaient pas de s'attacher un talent qui se révélait avec tant d'éclat. La voix de Révial, une des plus étendues que nous ayons entendues, embrasse deux octaves pleins d'*ut* en *ut*. Elle est riche, abondante, naturellement douce et touchante, au besoin forte et vibrante, mais, par-dessus tout, d'une égalité, d'une justesse des plus remarquables. Ce qui caractérise le talent de Révial, c'est qu'il dit avec le même succès le chant large, dramatique, et les vocalises italiennes les plus ardues, les plus scabreuses. Révial nous semble en outre destiné à donner une impulsion décisive à la réaction qui se fait enfin sentir contre l'école de la force exagérée, école si populaire en France depuis quelques années, et si fatale aux voix; même dans ses accents les plus dramatiques, les plus passionnés, notre jeune ténor, en effet, ne cesse point de chanter, et vous ne saisirez jamais chez lui ces efforts violents de poumons et de poitrine familiers à quelques artistes en renom, et qui ne sont pas moins pénibles pour le public que funestes pour l'artiste.

Révial n'a point donné de concert, mais, comme nous venons de le dire, il s'est fait entendre dans quelques salons, notamment chez madame la duchesse Decaze, et chez madame Borain, où il a chanté, avec un succès d'enthousiasme, les morceaux célèbres des partitions italiennes modernes, et fait applaudir de ravissantes mélodies d'un jeune compositeur de talent, M. Allyre Bureau.

Le succès de Ronconi a été plus bruyant, mais, hâtons-nous de le dire, non moins mérité. Ronconi est un grand artiste, il dispose avec une admirable facilité de toutes les ressources de l'art; mais son talent ne s'applique avec succès qu'au chant dramatique, ce qui obligera la direction des Italiens à sacrifier pour lui la plus grande et la plus fructueuse partie de son répertoire ordinaire. Ronconi est un baryton bas qui possède un certain nombre de notes d'un éclat, d'une force et d'un timbre admirables. Son chant est irréprochable, son goût sévère et son intonation incomparablement juste. — M. Lac est un ténor dont le chant laisse deviner son maître, M. Duprez. C'est faire pressentir sa manière : beaucoup d'efforts pour des résultats souvent douteux. Les notes élevées de M. Lac sont belles; mais il les a travaillées exclusivement au grand préjudice des autres registres de sa voix; il ne paraît pas d'ailleurs s'apercevoir qu'il exagère l'émission du son, et que le désir de montrer une grande puissance de moyens lui fait souvent sacrifier la justesse. M. Lac, nous assure-t-on, est un ancien commissaire-priseur de la province, qui s'est réveillé un beau matin en s'écriant : *Anch'io sono cantore*, et qui s'est empressé de vendre sa charge pour venir travailler à Paris. On annonce ses prochains débuts à l'Opéra-Comique. — M. Ponchard... M. Ponchard est un homme malheureux; M. Ponchard n'a pas d'amis. Si M. Ponchard possédait un seul ami, et que cet ami lui fût sincèrement et courageusement dévoué, il (l'ami) lui donnerait le fraternel conseil de laisser intact à ses enfants cet héritage d'une belle et légitime réputation de chanteur qu'il a acquise par d'honorables travaux. M. Ponchard a le tort de se prodiguer, de croire

Digitized by Google

à l'éternel printemps de sa voix et de son talent ; nous pensons, nous, que le moment est venu pour lui de rester exclusivement ce qu'il est en ce moment, un fort ingénieux et fort habile professeur, dont les préceptes font autorité ; ceci soit dit à l'occasion des trop nombreuses romances chantées par M. Ponchard au concert de Mme Sabatier. — M. Roger, l'ex-ténor de l'Opéra-Comique, mérite de sincères éloges pour ses travaux consciencieux, pour les progrès sensibles que sa voix et son talent ont faits, enfin pour la noble ambition qui l'a conduit à abandonner une position enviée, et à aller demander à la solitude et à la réflexion les qualités qu'il sent lui manquer encore. Il a dit avec sensibilité et intelligence, au concert de madame Sabatier, la scène de la Pâque, de *la Juive*. Nous l'avertissons cependant qu'il a besoin de travailler ce difficile morceau, pour y introduire ces demi-teintes, ce *chiaro obscuro*, ces *mezzi suoni*, qui sont le triomphe des grands ténors. M. Roger doit chercher en outre à donner plus de correction, de netteté à son chant, plus de distinction et de variété à son style.

Parmi les *bassi cantanti*, nous devons parler d'abord de M. Tagliafico, dont le nom, si je ne me trompe, est peu connu du public parisien. M. Tagliafico a eu un grand succès de salon; il n'a pas été tout-à-fait aussi heureux dans les concerts publics. Sa voix a des notes mordantes et bien timbrées, mais elle est limitée, surtout dans les cordes basses, qui sont faiblement indiquées. Cette voix d'ailleurs n'a pas acquis toute sa force, et nous pensons que M. Tagliafico aurait pu retarder sans inconvénient ses débuts de deux ou trois années. Son chant d'ailleurs est correct et pur ; sous ce rapport, ce jeune artiste est sur la bonne voie: qu'il tâche d'y rester. — M. Grard est un artiste consciencieux, qui a travaillé beaucoup depuis quelques années, et dont la voix a pris de la rondeur; son éducation musicale est fort avancée : nous lui voudrions pourtant une intelligence plus vive et plus passionnée des morceaux qu'il interprète, et surtout quelque chose de plus original, de plus caractérisé. — M. Botelli, que nous avons vu débuter sans succès à l'Opéra-Comique, n'a pas perdu courage : il a travaillé résolument, et bien lui en a pris, car il possède aujourd'hui une voix ferme, souple et bien accentuée. Le musicien, chez M. Botelli, n'a pas fait moins de progrès que le chanteur ; il a acquis notamment ce que nous regrettions beaucoup autrefois de ne pas trouver en lui, la justesse.

La reine des concerts, cet hiver, a été, sans contredit, madame Sabatier : voix fraîche, gracieuse, étendue, et d'un velouté exquis, agilité de vocalise, pureté, sentiment musical, figure charmante, élégance pleine de distinction ; voilà madame Sabatier et son talent. Madame Sabatier s'est fait vivement applaudir dans plusieurs duos chantés avec Ponchard ; elle a dit ensuite avec bonheur les romances devenues populaires, grâce à elle, de *Folette* et *Monette*. — Madame d'Hennin est un *mezzo soprano* agréable ; elle chante juste, avec goût et vocalise sans effort. Elle a dit avec succès un duo du *Mauvais Œil* de mademoiselle Puget ; M. Willems d'Hennin, son mari, grand jeune homme pâle et mince, chantait avec elle. M. d'Hennin est, dit-on, l'élève de sa femme. Nous engageons madame d'Hennin à faire travailler beaucoup son mari. — Que dire de mademoiselle Lia Duport, sinon qu'il n'y a pas d'oiseau qui gazouille avec autant de grâce, d'abandon et de facilité. Cette jeune fille fait vraiment des tours de force surprenants, témoin cette terrible étude hérissée de difficultés, intitulée : *Variations*, et qu'elle a dite au concert de M. Goria, avec une pureté et une précision à défier les meilleurs instrumentistes. Mademoiselle Lia Duport s'accompagne elle-même et chante quelquefois, souvent, trop souvent peut-être, des romances de sa composition.

Patience, messieurs les instrumentistes, voici venir votre tour. Parlons d'abord des violons. L'école française de violon est la première du monde pour la qualité du son, l'expression et le goût : mais nous connaissons une école belge, une école allemande, et çà et là, une ou deux obscures écoles italiennes qui nous envoient, par intervalles, des talents énormes, de véritables colosses, devant lesquels il faut bien nous incliner. L'année passée, c'était Vieuxtemps : cet hiver, c'est M. Sivori. M. Sivori, moins heureux que Vieuxtemps, a soulevé des critiques très vives, et, pour notre part, nous avons attendu jusqu'à trois épreuves pour nous permettre de le juger. M. Sivori avait contre lui le préjugé de l'imitation, et de l'imitation paganinienne, c'était beaucoup. Il l'a surmonté habilement, en prouvant qu'il possédait aussi une individualité très vigoureuse, très saillante. C'est bien décidément un talent hors ligne, plein de feu, d'énergie, au chant ardent, passionné, et quand il abandonne la trace dangereuse de son maître, ayant tous les mérites des bons violons français, c'est-à-dire la pureté, la sobriété et l'extrême justesse. Peu de violonistes sont plus maîtres de leur archet, et en ont plus étudié les ressources qu'Artot, et nous en connaissons peu qui chantent avec autant de suavité. Ses compositions, en outre, sont écrites avec goût et orchestrées avec originalité. Son *rondo* surtout est traité de main de maître. Il est vrai qu'on lui reproche de ne pas faire le *staccato*, comme on l'enseigne dans les méthodes... — Nous croyons qu'on a fait à Haumann une réputation exagérée ; ses intonations sont douteuses dans les notes élevées, surtout quand il doit les attaquer sans préparation ; son chant est maniéré, prétentieux; sa méthode peu sûre et ses ornements d'un goût suspect. Que nous aimons bien mieux ce jeune homme de vingt-deux ans au plus, à la figure douce et candide, au maintien modeste, qui se nomme Hermann. Quel charme ! quel fini! quelle qualité de son! quelle justesse! Ou nous nous trompons fort, ou M. Hermann, avant deux ans, sera le premier de nos violonistes français, n'en déplaise à M. Allard, que des amis trop complaisants saluent déjà du titre de chef de l'école française, et qui fera bien de modérer cette *furia francese*, qui dénature souvent ses meilleures intentions, et lui fait prendre pour des effets piquants des sons criards et des grincements de corde. M. Massard, son collègue au Conservatoire, est un talent beaucoup plus châtié, avec non moins de verve et de sentiment. M. Dubois a les qualités solides de l'élève lauréat du

Digitized by Google

Conservatoire; c'est un artiste amoureux de son art, qui sait ce qui lui manque, et travaille à l'acquérir : l'avenir lui est réservé.

Après Sivori, et au même rang que Sivori, Servais, le violoncelliste, a partagé les honneurs de la saison. Il faut entendre ces traits vifs, rapides, hardis, éblouissants, exécutés d'une main dont la vigueur et la légéreté sont sans égale; il faut entendre ce chant pur, tendre, mouillé de larmes, qui vous émeut comme la plus belle voix humaine. Nous ne connaissons d'ailleurs qu'à cet artiste l'art de donner à la corde une vibration profonde et prolongée, à l'émission du son une largeur et une force et en même temps une égalité extrêmes. Quel dommage qu'avec de si éminentes qualités, M. Servais n'ait pas une attitude plus calme et plus retenue, une pose plus simple et plus naturelle! — M. Franchomme n'a pas la fougue, l'entraînement de Servais; il ne chante pas avec le même amour, il n'attaque pas la difficulté avec autant d'audace, mais nous n'hésitons pas à lui donner le premier rang après le virtuose belge. M. Batta est toujours le plus charmant violoncelliste de salon que nous connaissions; c'est plus que jamais ce chant nuancé, perlé, cette grâce, cette coquetterie d'exécution qui l'ont fait applaudir tant de fois. M. Cosmann joue avec charme et intelligence; ce jeune artiste promet beaucoup. M. Offenbach a droit aux mêmes encouragements. M. Rignault a, comme soliste, de la mollesse et de la froideur, et nous craignons que ces défauts, qui tiennent à son organisation, ne soient incurables; mais on assure, en revanche, que comme accompagnateur il ne mérite que des éloges. La précision, la netteté caractérisent le talent de M. Chevillard, artiste plein de zèle et musicien excellent.

M. Dorus... Qui n'a pas entendu parler de la flûte de M. Dorus? M. Dorus sauverait la flûte, si la flûte pouvait être sauvée, tant il a doublé les ressources de ce frêle roseau, que nos compositeurs modernes, hélas! tendent à reléguer dans le coin le plus obscur de l'orchestre. Nous en dirons autant de ce guitariste, plein d'âme et de feu, qui lutte avec une si grande constance contre l'impopularité de son instrument, M. Coste. M. Coste ne se distingue pas moins par le charme et l'éclat de ses compositions, que par sa belle et chaleureuse exécution.

Nous voici aux pianistes, et, malheureusement, nous sommes à bout d'éloges et d'admiration. Que faire? que dire? comment parler convenablement de cette magnique dynastie qui compte pour roi régnant Thalberg, pour héritiers en ligne directe Wilmers et Goria, pour princes du sang, Hallé, Dreyschock, Henri Herz, E. Prudent? La tâche est décidément trop difficile, et nous ferons comme ce peintre qui, dans une scène de désolation et de larmes, ayant épuisé sa couleur et son expression sur les personnages secondaires, et ne sachant plus que faire pour son héros, lui mit un voile sur la tête. Un voile donc sur tous ces glorieux noms que nous venons de citer jusqu'à ce que nous puissions le lever dans un article spécial.

A. L.

Digitized by Google

LA VIE.

Sur l'épine ou sur la rose
Vivons calmes en tout lieu,
Notre vie est une chose
Qu'il faut laisser faire à Dieu.

Que le jour meure ou renaisse,
En hiver comme en été,
Éternisons la jeunesse
Par l'éternelle gaîté.

Cueillons des heures chéries,
Sans souci de la saison,
En été sur les prairies,
En hiver près d'un tison.

Donnons-nous des couleurs vives,
Donnons-nous le teint vermeil,
Le jour, avec des convives,
La nuit, avec le sommeil.

Laissons ouvrir notre porte,
Tranquilles dans la maison,
Qu'un messager nous apporte
L'ambroisie ou le poison.

Si du sort qui sur nous veille,
Nous ignorons le chemin,
Faisons-nous toujours la veille,
Le bonheur du lendemain.

C'est au hasard qu'il faut vivre,
Or, vivons insoucieux;
Notre existence est un livre
Qui nous tombe écrit des cieux.

MÉRY.

AGASIAS.

SONNET.

L'Apollon pythien et le Gladiateur
Sont l'œuvre tous les deux d'Agasias d'Éphèse ;
Et, de ce double poids quand sa mémoire pèse,
On ne sait rien de plus de ce grand créateur.

Encor qui sait cela ? quelque obscur amateur :
La gloire en tous les temps ne fait rien qu'à son aise :
Et plus tard il suffit que l'histoire s'en taise
Pour que de son ouvrage on sépare l'auteur.

Que de frères peut-être eut cet archer sublime,
Et que de compagnons ce vainqueur inconnu
Dont la forme pourtant jusqu'à nos yeux s'anime !

D'un autre le nom seul nous sera parvenu :
Au plus fameux héros comme au plus grand poète,
L'immortelle couronne est rarement complète.

Le comte Ferdinand DE GRAMONT.

BEAUX-ARTS.

— M. le Ministre de l'Intérieur se propose de demander aux chambres pendant cette session une somme de quatre millions pour l'achèvement de l'Église Abbatiale de Saint-Ouen à Rouen. Il est probable qu'il faudra huit millions pour donner à Saint-Ouen un portail occidental digne du reste de l'église. On désigne M. Grégoire, architecte du Palais-de-Justice de Rouen, comme devant être chargé de ce grand et difficile travail.

— M. Alexis Roger, pensionnaire de l'Académie française, à Rome, vient de composer une messe qui a dû être exécutée le 1er mai à l'église Saint-Louis des Français, à Rome.

— M. le duc de Montpensier vient d'acquérir le tableau de M. Rodolphe Lehmann (Grazia, vendangeuse de Capri). Nous donnerons incessamment une reproduction de cette œuvre remarquable.

Physionomie parisienne.

Marchande retirée

Digitized by Google

Digitized by Google

SALON DE 1843.

MONSIEUR le comte de Nieuwerkerke est un des plus populaires Cellini du passage des Panoramas et de la place de la Bourse. Voici tantôt deux ans que le bon peuple de Paris prend de l'eau bénite dans le bénitier de M. Nieuwerkerke et s'en va admirant ses chevaliers en champ clos. Cette année M. de Nieuwerkerke a modelé avec un soin scrupuleux une jolie petite statue du prince d'Orange. Rien ne manque à cette statue équestre qu'un peu de vie ; pas un clou n'est oublié à l'armure du guerrier, pas un crin à la queue du cheval ; c'est du petit, c'est du bien petit art ; mais cela plait et amuse. Reste à savoir maintenant à quel point la sculpture est et peut être un art *amusant*.

Avant que d'entreprendre son groupe de la Charité, cet enfant affamé à qui sa gardienne ne pense pas à tendre sa mamelle vide, et cet autre enfant qui épèle dans un livre, pourquoi donc M. Oudiné ne s'est-il pas souvenu de l'admirable *Charité* d'un célèbre statuaire italien nommé Bartolini ? La Charité de Bartolini est grande, belle, inspirée ; elle a plus de vocation que de dévouement ; les enfants qu'elle protège sont noblement et chaleureusement protégés ; M. Oudiné ne sait pas encore toute l'éloquence que peut avoir un marbre muet quand on sait le faire parler. — Je préfère, et de beaucoup, ses médaillons à sa statue : ce sont autant de portraits bien dessinés et très-ressemblants, parmi lesquels on distingue ceux de M. Galle et de M. Horace Vernet.

Ceci vous représente Sara la baigneuse sur son escarpolette :

Sara belle d'indolence
Se balance, etc.

Belle d'indolence, à la bonne heure ; mais l'onde humide qui ride le clair tableau, et la fraicheur de l'eau, ce sont là de grosses difficultés. Le pied *d'albâtre*, je le veux bien, ce pied est en plâtre

Digitized by Google

en attendant l'albâtre qui viendra plus tard. Les deux portraits de Mlles Louise et Thérèse Ferdinand Barrot sont très-jolis. Mais pour de si doux visages, le bronze, l'affreux bronze, est bien sérieux.

M. Simart, qui obtiendra quelque jour un rang parmi les maîtres, l'auteur de ce bel *Oreste*, un des ornements du musée de la chambre des pairs, a exposé une statue de la Philosophie; une grande personne, élégante, sérieuse, mais assez mal enveloppée dans son silence et dans son manteau; sa tête est trop petite et tout en cherchant à lui donner de la gravité, l'artiste a rencontré l'expression du mécontentement et de la mauvaise humeur. Ce n'est pas là la mère de toute philosophie, de toute science. Cependant cette figure ne manque pas d'une certaine étude; les bras sont noblement posés, les mains nettement attachées. M. Simart n'est pas homme à oublier si vite les modèles des grands maîtres. Il les aime, il s'y attache, il obéit à leur inspiration toute-puissante, et il a grandement raison : là, en effet, est le succès.

La Jeune fille de M. Wichmann est grande, svelte, belle et bien posée; on n'est pas plus gracieuse, plus jeune, mieux faite et d'une nudité plus chaste. Cette belle fille s'avance d'un pas timide; avant de traverser l'eau, elle veut savoir si l'eau est tiède, si elle n'est pas trop profonde, si on la peut passer sans danger. Peut-être la tête de cette belle personne n'a-t-elle pas tout à fait l'expression de son âge, mais dans son ensemble cette figure est pleine de suavité; le simple vêtement qui la protége est d'une délicatesse et d'une légèreté merveilleuses. Il y a aussi un saint Caprais qui avait un grand besoin d'être rappelé aux fidèles, une Vierge de M. Molchneht, un buste de M. Azaïs par M. Meusnier, un grand médaillon égyptien de ce pauvre Adolphe Nourrit, une meute entière de M. Mène, des Oiseaux de M. Mallet, une belle Cornaline rouge gravée par M. Hewitt, et la sainte Cécile de M. Foyatier. O Raphaël! comment donc M. Foyatier a-t-il pu comprendre une sainte Cécile sans inspiration, sans croyance, une sainte Cécile endormie! — Un petit Duquesne très-bien indiqué de M. Dantan aîné, et d'assez tristes bustes de son frère, qui n'est pas sérieux quand il veut l'être; une *Sainte Famille* de M. Calmels, et le portrait de cette belle et malheureuse Cornélie Falcon, cette belle voix si tristement perdue; un buste très-ressemblant de M. Pelletan, le spirituel et ingénieux critique, par M. Brian, plus une terrible Madeleine hâve, maigre, peu mignarde, peu semblable à la Madeleine de Canova. — Restent maintenant deux ou trois hommes que nous avons mis à part pour mieux finir que nous n'avons commencé.

M. Pradier est, entre tous les laborieux, l'artiste intrépide, actif, élégant, infatigable; celui-là, quelque soient ses travaux, commandés à l'avance, et qu'il ne fait jamais attendre, vous êtes toujours sûr de le voir produire chaque année quelque beau marbre dans lequel il jette à plaisir toute sa science, toute sa fantaisie. C'est un homme qui a besoin de toute sa liberté, et alors, une fois libre, il s'abandonne en maître, en homme inspiré à cette verve que rien n'arrête. *L'Odalisque* était-elle assez belle, grande et forte! Statue que vous eussiez brisée, et chaque fragment de ce marbre rompu eût fait la joie d'un amateur. Cette beauté toute flamande, cet éclat de la jeunesse, ces belles chairs, ce bondissement intérieur, voilà tout l'art de Pradier. Le marbre a peur quand je m'approche, disait Pujet; Pradier peut dire : — Le marbre frémit d'amour sous mes mains. La statue de cette année, à laquelle l'artiste a donné le nom de Cassandre la Troyenne, est à demi couchée sous l'inspiration qui l'obsède; la tête est renversée de façon à montrer le regard, les longs cheveux, les épaules, toute la personne. Et pas un détail n'est oublié, pas une seule des beautés de ce beau corps n'a été négligée; le marbre assoupli obéit à toutes les volontés, j'ai presque dit à toutes les passions de l'artiste. Cette Cassandre est, à coup sûr, une belle œuvre, plutôt flamande que grecque, ou française; elle n'appartient ni à Phidias, ni à Coysevox, ni au Pujet; elle échappe à Canova tout comme à Thorwaldsen; elle appartient en entier à celui qui l'a faite, elle est sienne, elle est son œuvre. C'est la vie, c'est la force, c'est la beauté flamande telle qu'elle s'est montrée aux regards enamourés de Rubens. Deux bustes de ce même Pradier suffiraient à fonder la renommée d'un sculpteur. Le buste de son compatriote, le Genevois Sismonde de Sismondi, à peine mort, et sur tout un très-beau portrait d'un homme bienveil-

lant et généreux entre tous, une espèce d'artiste grand seigneur dont le nom est populaire, celui à qui nous devons un peu tous les grands pianistes de ce siècle, Litz, Thalberg, Prudent, Dreyschot, Wilmers, qui ne peuvent jouer que sur les pianos sortis de sa fabrique, j'ai nommé M. Erard.

M. Bosio, le doyen des sculpteurs de ce temps-ci, homme laborieux jusqu'à la fin, véritable italien amoureux de la forme, a exposé une charmante et suave figure, une Vierge, les yeux baissés, le visage noble et modeste tout à la fois, la tête ornée d'un beau voile, un petit chef-d'œuvre calme, gracieux, complet; alors on s'est rappelé le grand succès de la sculpture moderne, la nymphe Salmacis, de ce même M. Bosio. Il est, en effet, impossible de donner au marbre une transformation plus belle et plus savante.

Mais qu'importe? le succes de cette année, parmi les sculpteurs, n'est pas aux œuvres que nous vous disons là. Le succès n'est pas à M. Wichman, il n'appartient ni à M. Bosio, ni à M. Pradier, ni à pas une des œuvres sérieuses que contient la cave aux sculptures; le succès de rire, le succès d'esprit, le marbre devant lequel s'arrête et s'extasie le bourgeois, c'est *le Bambin malheureux* de M. Simonis! M. Simonis, le Pradier et le Bosio tout à la fois, de la Belgique. Le bambin a crevé son tambour; la baguette est restée enfoncée dans la caisse, et alors voilà le diable d'enfant qui crie et qui pleure! Sa bouche, toute grande ouverte, laisse entrevoir la langue, les dents, tout l'appareil criard d'un petit garçon qui s'en donne à cœur joie. Sans nul doute cela est bien fait, bien traité, bien vrai; mais quelle distance entre le Bambin malheureux de M. Simonis et *la Cassandre* de M. Pradier!

A cette Exposition de 1843, MM. du jury ont refusé une Vierge d'un artiste intelligent autant qu'habile, M. Duseigneur; M. Duseigneur a été traité tout comme M. Préault. M. Duret a dédaigné d'envoyer son grand Christ de la Madeleine, qui est une image imposante : ce sont là des hommes dont l'absence se fait sentir. Comme aussi, cette année, ne cherchez pas un sculpteur plein d'art, plein de goût, d'élégance et d'esprit, Antonin Moine, à qui nous devons tant de beaux ouvrages. Vous savez si c'était là un ingénieux artiste, un inventeur, et quelles œuvres charmantes il a produites! Eh bien! Antonin Moine, dans un instant de repos et de loisir, a imaginé de demander au pastel sa vive, éclatante et douce couleur. Chose heureuse! les pastels d'Antonin Moine sont devenus tout de suite célèbres. Les plus belles dames et les plus jolis enfants du beau monde parisien ont posé devant cet ingénieux et habile improvisateur. Mme de Rotschild lui a demandé le portrait de son jeune enfant, M. le comte Molé le portrait de sa douce et charmante petite fille; l'enfant de M. de la Redorte et Mlle Piscatory brillent au premier rang dans les tableaux d'Antonin Moine. Un autre portrait, ou plutôt une fantaisie charmante de l'habile artiste, c'est une jeune et belle personne, notre contemporaine, qu'il a représentée dans le gracieux costume du siècle passé. Quelques-uns crient à la fantaisie, mais cependant rien n'était plus logique. En effet, pour que l'on ne criât pas à l'anachronisme, il était nécessaire que le vêtement fût un peu de l'âge du pastel, de l'âge de Latour et de Watteau : ainsi a-t-on fait. — Ce joli tableau chaste et gracieux, cet air de fête et d'élégance, ce beau regard tout bleu, ces belles fleurs, tout cet ensemble du tableau d'Antonin Moine il a été reproduit, avec autant de grâce que de bonheur, par M. Alophe, et c'est la belle lithographie que nous vous avons donnée l'autre jour.

LITTÉRATURE.

MADAME DE LASTIC.

II.

QUINZE jours après, M. le marquis de Lastic entrait en voiture dans la cour d'honneur du château de M. le duc de Beuvron, près de Compiègne.

M. le duc de Beuvron partait pour la chasse, il descendit jusqu'au bas du perron pour recevoir M. de Lastic.

—Oserai-je vous prier, monsieur le marquis, lui dit-il, de vouloir bien me donner quelques heures encore; ces messieurs, ajouta-t-il, en se tournant vers une brillante compagnie qui l'entourait, attendent le signal des piqueurs pour attaquer un cerf; si vous me tuiez vous les priveriez d'un plaisir promis, et ce serait vraiment dommage par le temps qu'il fait. Ce soir je serai tout à vous.

M. de Lastic était trop gentilhomme pour se refuser à une semblable demande; il s'inclina devant Lionnel, serra la main à MM. d'Allones, de Fresne et de Pontvallain qui lui faisaient compliment, et sautant sur un cheval qu'un valet de pied lui présentait, il suivit la chasse gaiement.

— Te serait-il arrivé quelque aventure à l'armée, lui dit M. de Fresne, tandis qu'ils galopaient côte à côte à la poursuite de la bête qui détalait, je ne t'avais jamais vu cette cicatrice au front?

— C'est une chute que j'ai faite en Flandre ces jours derniers. Une égratignure!

— Une égratignure qui t'aurait laissé sur le carreau si le coup avait porté plus bas; la cicatrice est à deux lignes de la tempe.

— La guerre a ses fortunes comme l'amour, dit le marquis avec un étrange sourire.

Après que le cerf eût été forcé, on se mit à table dans un pavillon de chasse où mademoiselle Laurise, qui avait pris un congé de la Comédie-Française, fit galamment les honneurs du festin. La compagnie était nombreuse et en belle humeur; on parla des dernières aventures qui avaient égayé la cour et la ville; mademoiselle Laurise raconta en un style charmant des anecdotes où ses camarades étaient déchirées le plus gentiment du monde, et jusqu'au dessert les convives demeurèrent en grande joie.

Quand les laquais eurent fait disparaître le couvert, on s'égara dans le parc, et chacun s'éparpilla derrière les charmilles, robes de satin par ci, habits de velours par là. On entendait des éclats de rire derrière tous les bosquets, et les plus élégantes Galathées en poudre se laissaient poursuivre à travers les quinconces.

Une heure avant le coucher du soleil, le duc de Beuvron aborda le marquis de Lastic qu'il conduisit dans une salle de verdure écartée.

— Pardonnez-moi, monsieur, si je vous ai fait attendre, lui dit-il, mademoiselle Laurise s'entêtait à ne pas me lâcher, et il m'en a coûté la promesse d'une parure de topazes pour la contraindre à me quitter; maintenant je suis tout à vous.

— Est-ce bien sérieusement que vous voulez vous battre, dit M. de Fresne? En vérité la cause n'en vaut pas la peine!

— On a parlé de ma femme, répondit M. de Lastic en tirant l'épée, qui l'offense me blesse.

Les deux adversaires croisèrent le fer. Deux minutes après M. de Beuvron tombait frappé dans la poitrine.

M. de Lastic se pencha vers lui; une écume sanglante vint aux lèvres du jeune duc; M. de Fresne secoua la tête.

Cependant M. de Beuvron, faisant un effort violent, se souleva sur son coude.

— Pardonnez-moi, monsieur le marquis, si je ne vous reconduis pas, dit-il, mais vous m'avez accommodé d'une telle façon que je n'en ai pas la force; monsieur de

Digitized by Google

Fresne voudra bien vous faire les honneurs de ma maison jusqu'à la grille du parc.

Lionnel retomba sur l'herbe ; le sang lui montait à la gorge et l'étouffait.

Mademoiselle Laurise survint sur le lieu du combat.

— Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle, qu'est-ce qu'on a donc fait à mon pauvre duc?

M. de Beuvron sourit et lui tendit la main. Mademoiselle de Laurise sentit cette main presser la sienne convulsivement puis rester immobile et froide.

— Venez, lui dit M. de Pontvallain, qui soutenait la tête du duc, Lionnel est mort comme un saint ; c'est un martyr de la vérité.

Vingt-quatre heures après, M. de Lastic entrait dans son hôtel, après avoir rendu compte de sa mission au ministre. Sa femme accourut au-devant de lui.

— Qu'il me tardait de vous revoir, mon ami, lui dit-elle !

— Votre impatience n'égalait pas la mienne, répondit Hercule en baisant tendrement la main de la marquise.

Tous deux passèrent dans leur appartement. Quand le valet de pied eut refermé la porte, Olympe se jeta au cou de son mari.

— Cruel, dit-elle, voilà douze heures que vous auriez pu être de retour.

— Je le sais ; mais une rencontre m'en a empêché.

— Une rencontre?

— Eh mon Dieu oui ! Je me suis battu en duel.

— Vous me faites peur !

— Oh ! rassurez-vous, chère amie. J'ai tué mon adversaire.

La marquise leva sur son mari un regard tremblant.

— Comment l'appelez-vous, dit-elle ?

— Lionnel.

Olympe poussa un cri et pâlit comme une morte.

Hercule la soutint dans ses bras. Un rayon sinistre comme l'éclair d'une épée illumina son regard.

— Calmez-vous, de grâce ; je ne savais pas que M. de Beuvron vous fût si cher.

— M. de Beuvron ! dit la marquise en relevant sa tête penchée comme un beau lis, tandis que la vie semblait remonter à son cœur et à ses joues, c'était une des personnes de votre connaissance que j'aimais le moins, mais la pensée que vous auriez pu mourir dans ce combat m'épouvante. Voyez, je suis toute tremblante encore !

— Chère Olympe ! dit le marquis en pressant de ses lèvres le front d'albâtre qui s'inclinait vers lui.

— Mais pourquoi vous êtes-vous battu, ajouta madame de Lastic ? M. de Beuvron était de vos amis intimes.

— Il vous avait insultée.

— Moi ?

— Vous-même. N'avait-il pas eu l'audace de me conter je ne sais quelle lâche calomnie.

— Qu'était-ce donc ?

— Il prétendait que vous aviez un amant ; je l'ai tué.

Madame de Lastic se laissa couler des bras de son mari sur un fauteuil. Elle était plus blanche qu'une statue.

— Pauvre chère amie, je savais le mal que cette infâme accusation vous ferait, continua le marquis en lui prenant les mains qu'il baisait doucement.

— Mais, dites-moi, Hercule, M. de Beuvron vous a-t-il nommé quelqu'un, reprit Olympe d'une voix défaillante?

— Personne.

Une douce lueur éclaira le visage de la marquise.

— Personne ! Oh ! s'il me l'avait nommé... M. de Beuvron ne serait pas mort le premier.

Olympe tressaillit.

— Mais pouvait-il nommer personne? A une faute impossible il ne saurait y avoir de complice. Je n'ai pas insisté.

— Hercule, pourquoi vous battre alors ? Quoi ! sur un simple soupçon vous exposez votre vie !

— On vous insulterait, vous, mon Olympe, et je ne me battrais pas ! on vous calomnierait à plaisir, vous que j'aime, et je ne vous vengerais pas! Votre honneur est le mien ; vous portez mon nom, et tant que ma main tiendra une épée je les ferai respecter tous deux ! Mais qu'ont-ils donc ces fous de s'attaquer à la vertu la plus pure, à vous, Olympe de Beuzeville, à vous marquise de Lastic, ma femme !

Une expression terrible se peignait sur le visage pâle d'Hercule, qui, la main étendue, le bras levé, semblait menacer de sa colère implacable un être invisible. Madame de Lastic baissa la tête, ne pouvant soutenir l'éclat de ce regard foudroyant.

— Hercule ! dit-elle d'une voix mourante.

— Oh ! pardonnez-moi ; cet emportement vous effraie, vous, ma blanche colombe ; que vous devez me détester quand vous me voyez m'exalter pour des choses impossibles, et qui, cependant, me serrent le cœur comme dans un étau quand j'y pense. Mais ne parlons plus de tout cela. Lionnel est mort ; la leçon est bonne, et, s'il le faut, peut-être d'autres la recevront-ils encore

Quelques heures après la voiture de M. de Lastic franchissait la porte de l'hôtel et s'éloignait dans la direction de Saint-Germain où se tenait alors la cour. Quand le bruit des roues se fut perdu dans le silence des rues pleines d'ombre, une femme, couverte d'un mantelet brun, traversa le jardin de l'hôtel, ouvrit une petite porte qui donnait sur une ruelle obscure et disparut dans les ténèbres.

Le lendemain matin, au petit jour, M. de Lastic, de retour de Saint-Germain, se dirigea, sans prendre le temps de changer de costume, vers les appartements de sa femme dont il avait les clés.

Olympe, encore tout habillée, reposait sur un sofa. Sa tête pâlie, encadrée de magnifiques boucles de cheveux châtains à demi déroulés, s'appuyait sur un coussin de damas rouge qui faisait ressortir la pureté des lignes et la blancheur mate du visage. Un flambeau brûlait encore sur une table en marqueterie, et près du sofa un petit meuble de Boule montrait ses tiroirs ouverts ; tout à l'entour, les débris calcinés de nombreuses lettres couvraient le parquet. La marquise s'était assoupie tandis qu'elle portait la flamme dans ses papiers, et le sommeil l'avait surprise comme elle lisait

Digitized by Google

une dernière feuille que sa main retenait encore. Hercule, debout devant elle, la contemplait. Deux larmes brûlantes, lentement grossies par un songe amer, filtraient entre les paupières d'Olympe et tremblaient comme deux perles suspendues à ses cils. Un soupir convulsif souleva sa poitrine, ses lèvres balbutiaient un nom inarticulé, et les deux larmes glissèrent le long de ses joues décolorées.

M. de Lastic se pencha vers sa femme ; son oreille avide semblait recueillir les syllabes qui flottaient comme un son fugitif sur cette bouche adorée; mais au souffle ardent qui passait entre ses cheveux et brûlaient son front, la marquise se réveilla. M. de Lastic abaissa son visage encore et ferma les yeux d'Olympe d'un baiser.

Quand elle se fut à demi soulevée, la marquise aperçut sur le parquet les cendres noircies des papiers et entre ses mains la lettre que le sommeil avait sauvée du destin de ses sœurs. Elle pâlit et porta ses regards vers Hercule.

Il était debout, près d'elle, souriant.

— Pardonnez-moi de vous avoir surprise, lui dit-il; j'arrive à l'instant de Saint-Germain où le roi m'a longuement entretenu des affaires de la Flandre, et j'avais hâte de vous revoir. M'auriez-vous attendu, que je vous trouve encore habillée? Prenez garde que je ne vous gronde, enfant, d'aller contre les ordres de la faculté qui vous commande le repos.

— Non, mon ami, reprit-elle, je n'ai pas mérité vos reproches.

— En effet, chère Olympe, voilà sur ce fauteuil un mantelet qui vous trahirait, si vous pouviez mentir. Vous êtes sortie ?

— Oui, hier, après votre départ; une de mes amies, mademoiselle de la Brunerie, que vous avez connue au couvent, était malade, et je suis allée passer une heure auprès d'elle.

— Et voilà pourquoi vous ne vous êtes pas couchée?

— N'allez pas vous fâcher, Hercule ; vous savez combien je suis folle ; ce spectacle d'un appartement silencieux faiblement éclairé par une bougie, cette mourante dans un lit où de sombres tentures la faisaient paraître plus jaune qu'un cierge, tout ce lugubre appareil qui fait pressentir le trépas, m'avaient si tristement impressionnée qu'il m'a été impossible de chercher le repos. Pour distraire ma pensée, j'ai voulu repasser l'histoire de ma jeunesse ; j'ai fouillé parmi de vieilles correspondances, je suis redescendue, jour à jour, jusqu'au temps où j'étais pensionnaire, et cette occupation m'a conduite jusqu'au matin au milieu des plus doux souvenirs.

— Et votre reconnaissance leur a réservé l'oubli, dit Hercule en poussant du pied les cendres qui voltigèrent par la chambre en paillettes noires.

— Non pas, reprit Olympe. Voyez ces tiroirs ; ils contiennent vos lettres et celles de mes meilleures amies. Je n'ai brûlé que celles qui n'ont aucune importance, et cette dernière suivra les autres, ajouta-t-elle en approchant de la flamme le billet qu'elle tenait dans sa main.

Hercule regarda la flamme mordre le papier, dévorer les feuilles, et tomber des doigts d'Olympe le dernier vestige ardent de cette correspondance ensevelie dans les cendres.

— Vous êtes un enfant, lui dit-il d'une voix grave et tendre, et vous compromettez votre santé à ce jeu. La fatigue vous avait endormie, et vos traits en sont encore

Digitized by Google

tout altérés ; mais je ne veux pas vous punir autrement qu'en vous priant de vous reposer tout aujourd'hui ; il y a bal ce soir chez madame la duchesse de Châteauroux, et je veux que vous paraissiez la plus belle comme vous êtes la plus aimée des femmes.

Hercule s'inclina sur la main de la marquise et sortit. Quand il eut passé la porte, Olympe se dressa, courut vers la portière qui venait de fermer ses plis soyeux, écouta une minute le frôlement des pas du marquis sur le tapis, puis ployant son corps et ses genoux sur un prie-Dieu, elle cacha entre ses mains son visage inondé de larmes.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de moi, s'écria-t-elle d'une voix brisée par les sanglots.

La plus brillante compagnie s'était réunie le soir dans les salons splendides de madame la duchesse de Châteauroux qui était alors dans tout l'éclat de sa fugitive puissance. Les femmes les plus jeunes, les gentilshommes les mieux titrés, tous revêtus des plus riches costumes, animaient la fête qui se ressentait de l'amoureuse gaieté dont cette singulière époque faisait parade.

Entre toutes les reines du bal, madame la marquise de Lastic brillait par la grâce et la richesse de sa toilette et par sa touchante beauté qui tirait de son caractère mélancolique un charme de plus. Autour d'elle se pressaient les seigneurs les plus galants de la cour.

Comme le marquis passait d'une pièce dans une galerie où se tenaient les vieux gentilhommes qui ne dansaient pas, il saisit au vol la conversation suivante entre deux cavaliers :

— Pourrais-tu m'apprendre, cher comte, disait un capitaine des chevau-légers à un colonel du régiment de Périgord, où se cache le marquis de Chevry ?

— Lionnel, répondit le colonel ?

Hercule s'arrêta comme si la foule l'empêchait d'avancer.

Lionnel l'amoureux, reprit en riant le capitaine ; j'ai perdu cent louis sur parole contre lui au lansquenet chez Louison d'Arquiem, et je serais curieux de les lui donner.

— Je viens de le voir tout à l'heure en conversation avec madame de Lastic ; il sollicitait un menuet qu'on lui accordait avec toute sorte de grâce.

— Où cela ?

— Mais, mon cher, tu peux les voir d'ici ; ils sont encore ensemble là-bas, au bout de cette pièce.

Une heure ou deux après, Hercule s'approcha d'une jeune dame que le marquis Lionnel de Chevry venait de quitter ; il avait entendu quelques mots de leur entretien.

Madame de Maureilhan passait pour une des plus jolies et des plus coquettes dames de la cour. M. de Lastic l'avait courtisée avant qu'il épousât mademoiselle de Beuzeville, et si l'on en croyait les bruits de ruelles, il n'avait pas lieu de regretter le temps qu'il avait passé auprès d'elle.

La coquette l'accueillit à merveille et mit tout en œuvre pour enchaîner le fugitif à son char, comme on disait alors. Le fugitif s'y prêta de son mieux, si bien que toute rancune était oubliée lorsque M. de Chevry s'approcha pour réclamer une polonaise qu'on lui avait promise et dont les violons jouaient la ritournelle.

— Je vous demande pardon, dit M. de Lastic, mais la polonaise est à moi ; madame la baronne a eu la galanterie de me l'accorder à l'instant.

Il n'en était rien. Madame de Maureilhan étonnée regarda M. de Lastic.

— C'est un fâcheux accident, monsieur, répondit M. de

Digitized by Google

Chevry, mais j'ai la promesse antérieure de madame la baronne, et j'y tiens trop pour céder mes droits à personne.

— Les miens sont de plus fraîche date et je les garde. En disant ces mots, M. de Lastic, qui semblait très-calme quoique un peu pâle, s'empara de la main de madame de Maureilhan.

La dame était fort en peine de prendre un parti. Si d'un côté les droits de M. de Chevry étaient incontestables, de l'autre M. de Lastic était un inconstant qu'il s'agissait de ramener, et la chose valait bien quelques ménagements.

Au mouvement de M. de Lastic, M. de Chevry s'avança.

— Un instant, monsieur, lui dit-il, vous le prenez avec des manières un peu vives et sur un ton un peu haut.

— Pas si haut, monsieur le marquis, que la pointe de mon épée ne puisse le soutenir.

Le geste de M. de Lastic avait fait perdre un peu de son sang-froid à M. de Chevry; ces mots le lui rendirent. Il s'inclina.

— J'aurai l'honneur de vous revoir à la fin du bal, répliqua-t-il sur le ton de la plus exquise politesse, et comme madame de Maureilhan, qui n'était point trop fâchée de ce débat, avait laissé sa main dans celle de M de Lastic, il se retira après l'avoir saluée.

Les deux rivaux échangèrent quelques mots vers minuit, et le lendemain au petit jour ils se rencontrèrent derrière le donjon de Vincennes en compagnie de MM. de Fresne et de Pontvallain.

— Tu es donc redevenu amoureux de madame de Maureilhan, demanda M. de Fresne à M. de Lastic en mesurant les épées.

— Je n'en sais rien; mais je te prie de te dépêcher, j'ai fort affaire aujourd'hui. Je dois être à Saint-Germain ce soir, vers cinq heures.

— Et moi aussi, reprit M. de Chevry; j'ai rendez-vous à la même heure, et j'ai pour habitude de ne pas faire attendre les jolies femmes.

M. de Lastic saisit brusquement l'épée que lui présentait M. de Fresne, et tomba en garde devant M. de Chevry qui ne l'imita qu'après avoir salué les deux témoins et son adversaire lui-même.

Deux heures après, vers midi, M. de Lastic se faisait annoncer chez la marquise qui sommeillait encore. Une camériste entr'ouvrit les fenêtres et les rideaux du lit puis se retira.

Olympe souleva ses blanches paupières et sourit à son mari.

— Mon Dieu! que vous êtes pâle, s'écria-t-elle tout à coup; puis sautant hors du lit, les bras nus et les cheveux en désordre, elle courut à lui.

— Mais voyez, reprit-elle, vous êtes blessé! Il y a du sang sur vos habits.

Dans la chaleur du combat, M. de Lastic n'avait pas pris garde que l'épée de M. de Chevry avait effleuré sa poitrine.

— Ce n'est rien, dit-il en appliquant une chiquenaude à son jabot.

— Vous vous êtes donc battu?

— Oui, tout à l'heure. Je ne sais vraiment pas, s'écria-t-il, quel démon pousse tous les Lionnel sur mon chemin. Celui-là m'a cherché querelle cette nuit; je l'ai tué ce matin.

Les bras que madame de Lastic avait noués autour du cou de son mari, se détachèrent tremblants et glacés.

Hercule se mit à se promener dans la chambre, allant et venant devant sa femme qui restait debout, immobile et blanche de terreur.

— En vérité ce n'est pas ma faute, disait le marquis en haussant les épaules; ils ont la manie de me chicaner l'un à cause de vous, l'autre à cause d'une polonaise. C'est à rendre fou l'homme le plus sage, et malheureusement je n'ai pas de prétention à la philosophie. C'est donc encore un mort.

Madame de Lastic se laissa tomber sur un sofa. Tout son corps frémissait, mais la volonté, plus forte que la terreur, l'empêchait de succomber à ses émotions.

— Vous êtes épouvantée, reprit Hercule, et je vous parais sans doute un homme bien affreux. Eh! mon Dieu, il ne faut point s'en prendre à mon cœur qui n'est pas mauvais; mais je ne suis point patient, et lorsque je me crois insulté il me prend une envie irrésistible de me venger; voilà pourquoi ce matin j'ai donné un grand coup d'épée à M. Lionnel de Chevry.

Olympe laissa s'envoler vers le ciel un regard rayonnant; un meuble sur lequel M. de Lastic s'appuyait, tomba broyé en morceaux.

— Que je suis maladroit, s'écria-t-il; j'oublie toujours que ces meubles de femmes ne sont pas plus solides que des joujoux. C'était, je crois, un guéridon en bois de rose, reprit-il en ramassant un éclat du meuble; permettez-moi de le remplacer par un guéridon en bois d'ébène; on en fait d'un charmant modèle incrusté d'ivoire.

(La fin à la prochaine livraison.)

A. ACHARD.

LE PORTRAIT.

Digitized by Google

AMSCHASPANDS ET DARVANDS.

La politique a sa poésie et ses prophètes. Mais ce n'est ni au milieu des assemblées délibérantes, ni au sein des conseils du gouvernement qu'il faut invoquer l'art, ou se mettre en quête des artistes. Le système représentatif est ennemi de l'idéal, et les tristes méfiances de l'antagonisme parlementaire ne produisent d'autre poésie que celle du tumulte. Quelques esprits ingénus ont pu saluer avec joie la tribune, dans l'espoir d'en voir sortir de grandes inspirations; mais l'éloquence ne se rend pas volontiers aux endroits où elle est conviée d'avance, elle fuit les temples dorés où l'on veut l'enfermer comme une vaine idole. Quand Périclès remuait tout un peuple aux accents de sa voix harmonieuse, il se tenait debout sur le rocher dépouillé du Pnyx: en des temps plus rapprochés, aucune solennité parlementaire n'a été aussi pleine d'émotions et de poésie, que la réunion improvisée dans les bâtiments délabrés du jeu de paume.

Laissons donc les orateurs officiels s'agiter dans le vide de leurs somptueux palais, et allons demander de la poésie aux âmes solitaires, à ces hommes d'élite qui savent s'isoler des tumultes environnants, et se créer, au sein même de la grande cité, une Thébaïde nouvelle, d'où ils adressent au monde leurs magnifiques enseignements. C'est du fond du désert que prophétisaient les poëtes

Digitized by Google

hébreux, annonçant la chute des trônes et l'accomplissement des temps. C'est du fond du désert que les premiers Pères de l'Église expliquaient aux peuples la doctrine nouvelle, et les conviaient aux espérances de l'avenir. De nos jours encore, ce n'est qu'en se recueillant dans le silence, que le poëte rencontre de hautes inspirations, ce n'est qu'en se séparant du monde extérieur que le prophète se fait l'écho des grandes douleurs sociales.

M. Lamennais, par la nature mélancolique de son génie et les élans passionnés de sa poétique, semble résumer en lui les profondes tristesses de Jérémie et les fougueuses inspirations d'Ezéchiel. Nul, plus souvent que lui, ne s'est assis sur les bords du fleuve pour pleurer les désolations de Jérusalem; nul n'a fait entendre de plus menaçantes prophéties aux puissances de la terre, qui méconnaissent la voix du Seigneur. Du fond de sa solitude il a troublé leur sommeil par ses sinistres lamentations, il a fait pâlir leur orgueil par ses prédictions redoutables. Sa vie entière a été une longue lutte contre les corruptions du siècle, et, toujours acharné contre le mal, il l'a poursuivi sous toutes les formes, il a combattu Satan dans toutes ses métamorphoses. Dans son *Traité sur l'Indifférence*, il gourmande les peuples; dans les *Paroles d'un Croyant*, il accuse les rois; dans les *Affaires de Rome*, il condamne le sacerdoce. Aussi, comme les poëtes de tous les âges, il porte la peine de son enthousiasme; car l'amour du bien le jette en de sublimes colères, qui trop souvent sont interprétées par la critique malveillante comme des paroles de haine.

La passion, il est vrai, engendre la passion. Aux foudroyantes accusations répondent les récriminations haineuses; à l'ardente remontrance de l'honnête homme qui s'indigne, on oppose la rancunière amertume du méchant qui se défend; aux accents énergiques de la vertu qui demande justice, les sombres frémissements du mal qui veut se perpétuer. Aussi, pour tous les écrits de M. Lamennais, la critique s'est-elle toujours montrée vive, blessante, cruelle. Peu soucieuse de corriger, elle déchire; et au lieu d'attaquer l'homme dans l'imperfection de ses œuvres, elle fouille dans les replis de son cœur pour en extraire un fiel qui n'y fut jamais. Méthode maladroite autant qu'injuste! Car insulter l'écrivain au lieu d'attaquer ses écrits, c'est se déclarer impuissant à combattre.

Jamais toutefois dans ses excès antérieurs, la critique n'avait pris le ton de sauvage colère que lui a inspiré le nouvel ouvrage de M. Lamennais. Jamais ses invectives ne furent aussi brutales, ses clameurs aussi désordonnées. Les journaux mêmes qui ont quelque prétention à la gravité, ont perdu toute réserve, et quelques-uns d'entre eux ont formulé des réquisitoires.

Nous n'entreprendrons pas ici de défendre M. Lamennais contre des attaques qui n'ont rien de littéraire. Notre mission est d'examiner sérieusement une œuvre d'art; et comme l'art n'est pas seulement une affaire de forme, nous aurons à soumettre au poëte-philosophe quelques observations critiques, qui du moins auront le mérite de la sincérité.

Et d'abord, quel est ce livre? quel nom lui donner? Les uns l'ont appelé une hymne, les autres un pamphlet; pour les uns, c'est un chant d'amour; pour les autres, un rêve de désespoir. Peut-être les uns et les autres ont-ils également raison. Mais n'est-ce pas dans un livre, et dans un livre de morale surtout, un immense défaut que de produire cette incertitude? De nos jours, les esprits ne sont-ils pas assez tourmentés par le scepticisme, ne souffrent-ils pas assez de leurs cruelles hésitations? Faut-il qu'un homme du talent de M. Lamennais vienne les jeter en de nouvelles perplexités en leur présentant tour à tour le bien et le mal, faisant assaut de rhétorique et de poésie, sans que la logique soit satisfaite par aucune conclusion bien formulée, sans que la morale rencontre aucune espérance qui ne soit mêlée de crainte, sans que la foi se rattache à aucune consolation qui ne soit assombrie par le doute?

Ce vague désespérant, cette absence de toute pensée homogène, tient à la forme du livre. Empruntant à la mythologie orientale la tradition des deux principes, M. Lamennais nous montre les Amschaspands, fils d'Ormuzd, et les Darvands, fils d'Ahriman, se disputant l'empire du monde, et célébrant alternativement le principe d'où ils émanent, les uns le souverain bien, les autres le souverain mal. Nous regrettons vivement que M. Lamennais ait ranimé, même en allégorie, cette dangereuse superstition à laquelle trop d'esprits encore accordent créance. Ne sait-il pas que cette erreur fondamentale de la philosophie humaine, après avoir pendant de longs siècles dominé toutes les religions de l'Orient, faillit compromettre le christianisme à son berceau? Malgré les prodigieux efforts de l'Église pour terrasser le monstre, elle n'en put complètement triompher; et il lui fallut transiger avec l'antique tradition, en acceptant le dogme du péché originel et l'intervention de Satan dans les choses de ce monde. Ainsi, même en combattant l'hérésie de Manès, elle était obligée de la perpétuer en la modifiant. La modification est importante sans doute; car chez les Perses Ormuzd et Ahriman, le bien et le mal combattaient à forces égales, tandis que le christianisme proclame le triomphe du bien, et console toutes les douleurs en prédisant la fin du règne de Satan; mais en acceptant même Satan vaincu, le christianisme a personnifié le mal, lui a donné un corps, et, au lieu de considérer les ténèbres comme l'absence de la lumière, il a opposé le dieu des ténèbres au dieu de la lumière, réservant ainsi de la dualité orientale, assez d'erreurs pour obscurcir l'unité divine qu'il proclamait.

Nous ne savons quels enseignements prépare aux peuples la religion de l'avenir; mais, nous pouvons l'affirmer avec certitude, Satan disparaîtra du dogme nouveau; le mal, dépouillé de son type divin, perdra jusqu'à sa personnalité, et Dieu apparaîtra au monde régénéré dans sa majestueuse unité. Toujours est-il qu'aujourd'hui encore tous les catholiques orthodoxes acceptent l'existence de Satan, et que bon nombre de sceptiques croient à la puissance du mal comme entité réelle. Il nous semble donc imprudent de raviver, même en se jouant, des croyances mal éteintes, et de réveiller des superstitions endormies. La voix de M. Lamennais a trop d'autorité,

ses paroles ont trop de retentissement, pour que rien soit indifférent venant de lui ; et c'est quelque chose que de voir M. Lamennais poëte, en opposition avec M. Lamennais philosophe. On se souvient de ses beaux chapitres sur le péché originel (1) ; on se rappelle que, dans sa magnifique dissertation sur le mal, il a fait rentrer Satan dans l'abîme du néant ; et l'on se demande comment après avoir fait justice des erreurs de l'Église, il s'est plu à renouveler les conceptions fabuleuses que l'Église a si victorieusement combattues. Ce n'est qu'une question de forme ; nous ne le nions pas. Mais selon nous, la forme est dangereuse, parce qu'elle repose sur des systèmes qui ne sont pas encore complètement oubliés.

Au reste, cette forme est avant tout funeste à l'ouvrage. Nous avons déjà dit quelle incertitude elle jette dans l'esprit du lecteur, et les jugements divers qui en sont résultés. Hymne ou pamphlet, voilà les deux termes opposés qui ont servi à caractériser le nouvel écrit de M. Lamennais. Mais la critique a eu le tort de vouloir poser une alternative, et choisir entre les deux termes ; car en les acceptant tous deux, on a l'idée complète de ce livre, harmonieuse série d'hymnes dans la bouche des Amschaspands, longs tissus de pamphlets dans la bouche des Darvands.

Quelle est cependant la logique de cette division ? Pour nous, elle nous semble difficile à justifier. Le pamphlet n'est pas un mal en soi. M. Lamennais le sait bien. Pourquoi donc faire des génies du mal les seuls éditeurs du pamphlet ? L'ironie n'appartient pas seulement à l'enfer. Les meilleurs esprits ont eu souvent recours à cette forme d'argumentation. C'est celle où Socrate se complaît de préférence ; on en trouve plus d'une trace dans l'Évangile, et Pascal, le pamphlétaire par excellence, n'a jamais été considéré comme un mauvais génie. Nous nous souvenons encore de Paul-Louis Courier, qui, certes, était en droit de parler du pamphlet. « Une pensée déduite en termes courts et clairs, dit-il, avec preuves, documents, exemples, quand on l'imprime, c'est un pamphlet, et la meilleure action, courageuse souvent, qu'homme puisse faire au monde. » Aussi, vraiment, trouvons-nous que les Darvands disent souvent d'excellentes choses et méritent grande considération. Leurs fines railleries sur les vices d'ici-bas ne prouvent certes pas un mauvais naturel. Quand on se moque de ce qui est mal, c'est qu'on aime le bien. Que la critique soit burlesque ou sérieuse, folâtre ou passionnée, dès qu'elle s'attaque à ce qui est faux, mensonger, coupable, elle fait une œuvre méritoire, et sous ce rapport les Darvands de M. Lamennais commettent plus d'une étourderie.

Voici encore un autre côté de la question. Les Darvands n'aimant que le mal, ne doivent critiquer que le bien : donc, ce qu'ils auront critiqué doit nécessairement être une chose bonne, l'homme qu'ils auront insulté ne peut être qu'un homme vertueux. Que deviennent alors les allégories de M. Lamennais, qui, par la bouche des Darvands, raille les institutions évidemment mauvaises pour lui, flétrit les hommes coupables à ses yeux ? C'est un renversement de logique. En dépit d'Aristote et de Montesquieu, il est permis d'avoir peu de foi en la vertu efficace des trois pouvoirs équilibrés. Mais si les génies du mal se moquent de l'équilibre des pouvoirs, nous pourrions soupçonner qu'il s'y trouve du bon. De même, le mauvais ministre dont les Darvands font un portrait si cruel, aurait droit de se féliciter, puisqu'il n'est ainsi maltraité que par les ennemis du bien. Voilà en quelles confusions jette une conception erronée. Cette théorie des deux principes, qui au premier aperçu semble tout expliquer, obscurcit au contraire tout, dès qu'on veut l'interroger avec un peu de suite. L'apparente simplicité de cette doctrine cache d'étranges complications, qui arrêtent à chaque instant le raisonnement et font trébucher la logique. Une fois engagé dans ce labyrinthe, on croit suivre une route toujours droite, toujours la même, et on s'embarrasse dans une foule de détours et de voies contraires, jusqu'à ce qu'on s'arrête épouvanté des immenses égarements où l'on s'est perdu. L'unité, au contraire, dont la première conception semble avoir quelque chose de formidable et de gigantesque, se montre, à mesure qu'on s'y arrête, plus abordable et pour ainsi dire de plus facile composition. Plus on s'y attache, plus on trouve à s'en féliciter ; plus on lui demande, plus elle donne. Car elle seule peut rendre raison de tout, répondre à tout, et porter partout une lumière qui pénètre jusqu'au sein des plus profondes obscurités.

Nous ne prétendons pas ici faire la leçon à M. Lamennais. Ardent apôtre de l'unité, il lui a sacrifié ses premières croyances, et s'est exposé pour elle à de formidables ressentiments. Nous avions, toutefois, à cœur de lui montrer le péril de ses fictions, puisqu'elles ont jeté même un esprit aussi distingué que le sien en d'étranges écarts.

Mais passons cette critique ; et voyons en présence les deux principes. Nous sommes en droit d'espérer que de la lutte sortiront quelques grandes émotions, et que le fier langage des génies du mal fera pardonner leur apparition. Eh bien ! nous devons le confesser, dans tout ce que disent les Darvands il y a une faiblesse d'imagination qui en fait de très-maigres personnages. Ils visent surtout à l'esprit et tombent quelquefois dans la caricature ; ils veulent rire et font la grimace. Le mal, dira-t-on, ne peut avoir un rire de bon aloi. Fort bien ; mais alors ne le faites pas rire ; qu'il sache, de toute autre manière, inspirer de l'intérêt ; car dans un drame, tous les personnages doivent être la source de quelque émotion, et puisque vous personnifiez le mal, ce qui est la plus énorme des licences poétiques, donnez-lui des allures qui le rendent supportable. M. Lamennais a pris un faux point de départ, et il en avait conscience ; mais une fois cette donnée acceptée, il a voulu en tirer toutes les conséquences ; il a voulu suivre en logicien rigoureux un vice de logique. C'était tenter l'impossible. Le mal étant une négation, il faut, dès qu'on lui donne une forme, introduire dans cette forme autre chose que lui ; il faut, dès qu'on en fait le personnage d'un drame, qu'il y ait dans ce personnage

(1) Esquisse d'une philosophie.

certains caractères du beau, c'est-à-dire certains caractères qui n'appartiennent pas au mal. Contemplez Satan, lorsque Milton le fait apparaître. C'est l'instant où il se relève avec la conscience de sa défaite. « Il promène au- « tour de lui des yeux funestes où se peignent une dou- « leur démesurée et la consternation, mêlées à l'orgueil « endurci et à l'inébranlable haine » (1). Et cependant même alors, ses premières paroles ne sont pas des imprécations, mais des encouragements adressés aux compagnons de sa chute, et presque des consolations. Ecoutez en quels termes il s'adresse à Beelzébuth qui gît souffrant à côté de lui. « Si tu es celui qu'une mutuelle ligue, « qu'une seule pensée, qu'un même conseil, qu'une sem- « blable espérance, qu'un péril égal dans une entreprise « glorieuse, unirent jadis avec moi, et qu'un malheur « égal unit à présent dans une égale ruine, tu vois de « quelle hauteur, dans quel abîme nous sommes tom- « bés » (2). N'y a-t-il pas quelque chose de profondément touchant dans cette grande infortune invoquant au moment de la chute les souvenirs d'une alliance fraternelle, et rappelant avec douleur la communauté de pensée, d'espérance et de péril, transformée désormais en une communauté de souffrances? Et il faut bien que l'on retrouve en Satan le sentiment du beau. C'est un vice de logique nécessaire et à la grandeur et à l'intérêt du poème, qui n'aurait jamais pu reposer sur une constante négation.

M. Lamennais place le type du mal dans l'amour de soi. Voici la profession de foi des Darvands :

« Fils d'Ahriman, nous ne saurions aimer. Chacun de nous vit en soi, cherche en soi l'unique béatitude digne d'un être ennemi de toute dépendance, qui, trop sage pour s'épandre au dehors, pour se donner bêtement comme une source dont la terre altérée boit les eaux, se concentre en lui-même, reçoit, attire, absorbe, sans jamais rien rendre, volontairement du moins, et jouit au-dedans de soi d'une félicité d'autant plus pleine, plus inaltérable, qu'elle est plus solitaire. On ne craint point les tempêtes dans le vide (3). »

M. Lamennais, nous regrettons de le dire, commet ici une double faute, et comme philosophe et comme poëte.

Philosophe, il considère d'une manière absolue l'amour de soi comme un mal. Cette proposition n'est pas juste. L'amour de soi est la condition nécessaire de l'existence de l'individu, un des puissants mobiles de son intelligence, un des éléments les plus actifs de son développement. Sans doute, il ne faut pas que cet élément domine tous les autres : là serait le mal ; mais il faut qu'il subsiste dans sa mesure, parce que dans sa mesure il produit les grands hommes et les grandes choses. On ne saurait proscrire l'amour de soi, sans proscrire l'individu ; car ce sont deux termes corrélatifs, et si l'amour de soi est un mal, l'individu est également un mal. Signalez comme un mal l'excès de ce sentiment, rien de mieux : mais il en est ainsi de l'excès de tout autre sentiment ; et nous ne voyons pas pourquoi l'amour de soi serait le vice essentiel des Darvands.

L'erreur du poëte nuit davantage à l'intérêt du drame. Les Darvands cherchant en eux-mêmes une félicité solitaire, créant, comme ils le disent, le vide dans leur cœur, pour échapper aux tempêtes, se condamnent à l'indifférence, et frappent le poëme d'une perpétuelle stérilité. La poésie vit de passion et d'amour. Amour du bien, amour du mal, c'est le même sentiment, c'est la même aspiration vers un idéal désiré, c'est le même entraînement qui élève aux grandes pensées, aux grandes actions. La stupide indifférence de l'être qui s'enveloppe dans son écorce peut être l'image la plus exacte du mal, c'est-à-dire de la négation. Mais ce n'est pas avec la négation qu'on fait un poëme. L'être passif ne saurait être le personnage d'un drame. L'activité, la dévorante activité, les désirs incommensurables, voilà ce qui fait la grandeur et la beauté du Satan chrétien. On n'a pas assez remarqué combien il y a d'amour, et d'amour profondément senti, dans le héros de Milton. Son invocation à l'enfer, au moment de sa prise de possession, ne ressemble-t-elle pas à un hymne d'alliance, à un chant auguste des terribles fiançailles qui vont l'unir à jamais au séjour de la douleur. « Salut horreurs! salut monde infer- « nal! Et toi, profond enfer, reçois ton nouveau posses- « seur. Il t'apporte un esprit que ne changeront ni les « temps ni les lieux. L'esprit est à soi-même sa propre « demeure ; il peut faire en soi un ciel de l'enfer, un en- « fer du ciel. Qu'importe où je serai si je suis toujours « le même et ce que je dois être, tout, quoique moindre « que celui que le tonnerre a fait plus grand? Ici du « moins nous serons libres. Le Tout-Puissant n'a pas « bâti ce lieu pour nous l'envier ; il ne voudra pas nous « en chasser. Ici nous pourrons régner en sûreté ; et à « mon avis, régner est digne d'ambition même en enfer ; « mieux vaut régner dans l'enfer que servir dans le ciel. »

L'amour est la base fondamentale de la poésie : en dehors de l'amour, l'esprit humain est impuissant à créer. La formule peut varier, la passion se manifester sous des caractères différents. Mais toujours et partout devra se révéler le désir, l'aspiration vers quelque chose, fût-ce vers le mal. Quand Satan s'écrie : « Tout bien est perdu « pour moi. Mal, sois mon bien, » il n'a pas cessé d'adorer, mais il adore un autre objet, il se dévoue au mal ; il en fait son culte, son amour. On a voulu personnifier en lui la haine ; et cependant la haine, qui est une négation comme le mal, ne peut pas plus se personnifier que le mal. Chez le poëte, les expressions de haine ne sont que des formules de l'amour. L'imprécation, soit qu'elle éclate par la voix d'Isaïe, soit qu'elle frémisse sur les lèvres de Camille, qu'est-ce autre chose que l'amour à son plus violent paroxysme?

Et cela nous apprend pourquoi des rhéteurs ignorants ont accusé M. Lamennais d'avoir de la haine au cœur et du fiel dans la bouche. Ils confondent la pensée avec la formule, et transforment méchamment en des cris de rage les accents du plus profond amour. Oui, M. Lamennais, ainsi qu'Isaïe, a beaucoup maudit, parce qu'il a

(1) Traduction de M. de Châteaubriant.
(2) *Idem*
(3) Lettre X.

beaucoup aimé. Gardons-nous donc d'accuser ces cœurs ardents, plaignons-les plutôt ; car au fond de l'amour qui maudit, il y a de profondes souffrances et d'irrémédiables douleurs. Chaque philosophe boit sa ciguë, chaque prophète porte sa croix.

Nous avons jusqu'ici fait la part de la critique. Dans notre examen consciencieux, après nous être montré sévère comme l'amitié doit l'être, nous ne craignons pas d'être suspect en rendant hommage aux incomparables beautés que renferme le nouvel écrit de M. Lamennais. Pourquoi d'ailleurs serions-nous moins juste dans l'éloge que dans le blâme ? Pour donner une idée complète des mérites d'un livre où manque l'unité d'action, il faudrait pouvoir multiplier les citations, et certes ce serait un grand charme pour ceux qui aiment la noble poésie et les sublimes accents d'un langage pur et majestueux. Chaque fois que les Amschaspands sont en scène, on s'étonne des richesses nouvelles d'un style qui se soutient aux hauteurs d'une inspiration divine Que d'éclat et de variété dans la forme ! que de tendresse dans l'expression ! que d'harmonie dans le rhythme ! et surtout que d'ineffable bonté dans la pensée ! Ah ! jamais un méchant n'aurait pu formuler d'aussi admirables enseignements, ni verser dans les cœurs d'aussi douces consolations.

D'où vient cependant que cet écrit a jeté en de cruelles indécisions, même les esprits les plus disposés à y puiser des leçons ? C'est que la conclusion s'y laisse difficilement apercevoir, et qu'il faut un certain effort pour y découvrir au juste ce qui, dans nos douleurs actuelles, doit nous apporter de nouvelles craintes ou nous permettre d'inattendues consolations. Et cependant cette conclusion s'y trouve, et c'est une conclusion toute de foi et d'espérance. Voici les douces paroles qu'un bon génie fait entendre à un de ses frères.

« Ne désespère jamais des hommes, toi qu'Ormuzd a chargé de les bénir. La pensée d'Ahriman passe sur la Création comme une ombre fugitive, comme un nuage qu'emporte la tempête.

« La vie circule dans le corps immense dont chaque être est un élément, par des pulsations successives, par un mouvement rhythmé, conditions de l'harmonie des choses. Tout dans l'univers est alternatif : après le jour, la nuit ; après les douces saisons et les brises fécondes, l'hiver stérile qui change en suaire le riche vêtement de la nature, et de sa froide haleine tue ce qu'avait animé le printemps.

« Un germe tombe sur la terre, il se développe et croît, et produit ses fleurs et ses fruits, après quoi la plante épuisée se dessèche et meurt. Ce germe, c'est une portion de la vérité infinie, qu'Ormuzd dépose dans l'esprit de l'homme : cette plante est ce qu'il nomme religion : mais la mort n'en est qu'apparente, elle renaît toujours, se transformant chaque fois selon les besoins de l'humanité dont elle suit le progrès et dont elle caractérise l'état.

« Combien de civilisations différentes n'as-tu pas déjà vues périr ? Qu'en est-il advenu ? Le genre humain a-t-il cessé de vivre ? Non, après une époque de langueur maladive, de vertige et d'assoupissement, revenu à lui-même, plein de vigueur et de sève, il est, poursuivant sa route éternelle, entré dans les voies d'une civilisation plus parfaite. Ces révolutions périodiques, assujetties à des lois identiques au fond avec les lois universelles du monde, offrent, en particulier, ceci de remarquable, que, s'accomplissant dans une sphère toujours plus étendue, elles ont une relation visible à l'unité vers laquelle tout tend, à laquelle tout aspire.

« Rien ne périt, tout se transforme. Vous me demandez, ô Sapandomad, ce que l'avenir cache sous son voile, si c'est un berceau, ou un cercueil ? Fille d'Ormuzd, ignorez-vous donc que le cercueil et le berceau ne sont qu'une même chose ? Les langes du nouveau-né enveloppent la mort future ; le suaire du trépassé enferme dans ses plis la vie renaissante.

« Ainsi, quel que soit l'abaissement, la dégradation de l'homme, votre regard maternel discerne en lui, comme en un sanctuaire inaccessible aux fils d'Ahriman, les sacrés symboles de sa céleste origine, les semences de bien, qui, n'en doutez pas, croîtront un jour et fructifieront.

« Il descend, il est vrai : mais savez-vous s'il existe d'autre route pour arriver au but qui lui est assigné ? Maintenant il se traîne sur un sol fangeux : bientôt il remontera la pente, et, purifié dans une eau limpide, il s'avancera sur l'herbe en fleurs vers le sommet du mont. »

Assurément, cette rassurante doctrine qui est toute la pensée du livre, ne témoigne chez l'auteur ni haine ni méchanceté. M. Lamennais voit nos souffrances actuelles ; il les décrit en poète, avec toute la verve d'une âme sympathique ; il n'en dissimule ni la profondeur, ni l'amertume. Il s'en plaint hautement, il s'en irrite même, il en ressent de violentes émotions. Mais, après la sombre peinture du présent, dont on voudrait en vain cacher toutes les douleurs, il trace avec amour le tableau consolant des joies de l'avenir ; aux ardentes tempêtes d'une vertueuse colère, succèdent les rayons bienfaisants d'une sainte espérance. Il sait que le mal ne conservera pas toujours sa puissance ; mais il en veut abréger le règne en le combattant, en l'accablant de ses foudroyants anathèmes. Est-ce donc une si grave matière à reproche ? Fit-on jamais un crime à Molière d'avoir sanctifié

. . . . . Ces haines vigoureuses
Que doit donner le mal aux âmes vertueuses.

Mais M. de Lamennais a mis en scène des personnages vivants, et les a livrés au fouet mordant d'une sanglante satire ! D'accord ; et nous aimerions mieux qu'il ne l'eût pas fait. Car introduire la politique actuelle dans les hautes régions philosophiques, c'est lui faire beaucoup trop d'honneur ; et certains personnages mêlés à la discussion, ne méritent vraiment pas la colère d'un homme comme M. Lamennais. Il y a telles représentations du mal qu'il est de bon goût de ne pas apercevoir. Nous l'avons déjà dit, la partie critique de l'ouvrage nous paraît de beaucoup inférieure à la partie dogmatique. La satire du temps présent est exprimée en termes bien moins heureux que sa révélation de l'avenir. C'est surtout dans les magnifiques inspirations du génie prophé-

Digitized by Google

tique que M. Lamennais étale toute la puissance de son imagination, toutes les richesses de son style. Mais ce qu'il y a de mieux, c'est que ses belles paroles doivent adoucir bien des amertumes et relever bien des courages. Oui, nous en acceptons l'augure, illustre vieillard, le radieux avenir va bientôt se dégager des ombres qui le voilent. L'humanité, dont la défaillance n'est qu'apparente, va sous peu renaître. Elle ressemble à ces fleurs qui replient leurs corolles pour accomplir dans l'ombre l'acte mystérieux qui renouvelle la vie. Saluons donc avec vous la terre promise que vous nous faites apparaître aux extrémités de l'aride désert où nous a si longtemps retenus le doute. Poursuivez votre œuvre, sans vous laisser émouvoir par les clameurs et les agitations impuissantes des ennemis qui se jettent en travers de votre passage. Mais ne vous mêlez point au tumulte des vaines discordes, à la lutte bruyante des partis en présence ; ne vous laissez pas envelopper dans la poussière de l'arène. Lorsque les Hébreux combattaient, Moïse priait sur la montagne. Demeurez comme Moïse dans les hautes régions. Votre muse est mal à l'aise dans le monde inférieur, et s'amoindrit à critiquer. Sa mission est de chanter les gloires de l'infini, et de nous révéler les hautes destinées de l'avenir.

ELIAS REGNAULT.

Digitized by Google

PENSEROSO.

Au rayon vacillant d'une lampe blafarde,
Les coudes sur la table, assis dans sa mansarde,
Serre-chaude l'été, l'hiver ouverte au vent,
Penseroso frappait son front hâve en rêvant;
Auprès de lui bâillait une vaste écritoire,
Et, sous ses doigts crispés, l'instrument aratoire
Du serf nommé poëte, écrivain, écolier,
Labourait du vélin à sillon régulier.
Sous le prétexte vain que ces lignes jumelles
Se traînaient pas à pas à peu près parallèles,
Par le plus court chemin joignant deux points divers,
Ce bon Penseroso les appelait des vers !
Et, comme dans la plaine un escadron chevauche,
Parti du même but et parti de la gauche
Pour faire halte à droite à douze pas comptés,
A douze pas de là, plus ou moins arrêtés,
Ses vers, pauvres conscrits peu faits à la manœuvre,
S'exerçaient au métier de devenir chefs-d'œuvre.

« C'est un triste métier que tu fais là, mon cher !
« Il ne rapporte rien, mais il coûte fort cher,
« *Experto Roberto crede* … » Par la croisée
Un gnome qu'encadrait une vitre brisée,
Ainsi qu'un perroquet juché dans un cerceau,
Jetait ce bon conseil à don Penseroso.
Mais il n'entendait rien, autour de ses oreilles
Les rimes bourdonnaient sous la forme d'abeilles,
Et, tout bas, lui chantaient leur plus douce oraison :
Or, quand la rime chante au diable la raison !

Blondes illusions ! ô sirènes ! sirènes !
Du peuple songe-creux voluptueuses reines,
Je sais que sur l'écueil où vous chantez, la mort
Attend celui qui va vous demander un port ;
Je sais que votre bouche et vos lèvres charmantes
Ne doivent leur corail, ô perfides amantes !
Qu'à la pourpre du sang dont vous vous enivrez.
J'aime à rêver pourtant à vos chants adorés
Et je ne voudrais pas au prix de l'Odyssée,
Avoir fermé mon âme à la voix cadencée
« Qui m'emporte au hasard vers le monde inconnu
« Où la mort qui m'attend dort sur votre sein nu ! »

Qui n'a fait ou chanté cette oraison chérie
Dont le Penseroso berçait sa rêverie ?

Il était sous le charme et le pauvre lutin
Vit bien qu'à le prêcher il perdrait son latin
Pourtant il lui fâchait de voir un bon jeune homme,
Honnête, intelligent et qui pouvait, en somme,
Faire tout comme moi, non ! mais tout comme vous
Son chemin dans le monde, être bon père, époux,
Avocat, député, rénovateur peut-être,
Ou bien n'importe quoi que je voudrais bien être,
Il lui fâchait de voir, dis-je, un garçon de bien
Prendre ainsi le plus court pour n'arriver à rien.

Ce lutin dans le fond était un bon génie,
Car l'autre monde en a ; pour guérir la manie,
Qui tenait au cerveau son jeune protégé,
Voici comme il s'y prit, ayant beaucoup songé :
Les rimes, disions-nous, autour de ses oreilles
En chantant éclataient comme un essaim d'abeilles ;
Sa tête était la ruche où ces filles du ciel
Deux à deux, tour à tour, allaient faire leur miel.
Mais toutes cependant, excepté les jumelles,
Ne se ressemblaient pas parfaitement entre elles :
Les couples variaient de forme, de couleurs
Et n'allaient point sucer au sein des mêmes fleurs.
Le nectar embaumé, la goutte d'ambroisie
Principe essentiel du miel de poésie ;
Or, quand l'une à la ruche arrivait sans sa sœur,
Le nez en l'air d'abord notre pauvre penseur
Cherchait, clignant de l'œil, l'absente dans l'espace,
L'invoquait, l'appelait, la priait à voix basse ;
Elle capricieuse et folle en son essor,
Luciole brillante, en arabesques d'or,
Elle bigarrait l'ombre, auréolait sa tempe,
Jouait comme un phalène au globe de la lampe.
Alors Penseroso, gobe-mouche savant,
De sa main fauchait l'air et la gobait souvent.
Car il faut bien, hélas ! le dire à pleine bouche,
Un poëte, à tout prendre, est un vrai gobe-mouche.

Ce manége pouvait durer jusqu'au matin,
Et le gnome en riait dans sa barbe à lutin,
En riait de pitié ; — j'ai vu d'autres en rire,
Qui tenaient du lutin bien moins que du satyre.
Le voici tout à coup en bas de son perchoir ;
Au milieu de la chambre il s'était laissé choir,
Si moelleusement sur sa patte pelue,
Que le Penseroso, d'ailleurs pris de berlue,
N'avait rien entendu ; le lutin s'approcha
Pas à pas, doucement, en sournois, comme un chat,

Digitized by Google

Et, par un soubresaut à hauteur de poète
Il alla se percher au-dessus de sa tête
Pauvre Penseroso ! vous l'eussiez pris de loin
Pour un de ces bons ours sur qui trône un baboin ;
Encor n'osé-je pas dire qu'un ours honnête
Ne s'en fâchera point, ours passe. mais poëte !
De son trône aérien, à quatre pieds du sol,
Le lutin aisément pouvait saisir au vol
Toutes ces mouches d'or , abeilles poétiques ,
Essaim mélodieux qu'il traitait en moustiques .
Non point que cependant il les prît à la fois,
De l'œil et de la patte , il en faisait un choix
Et sur deux sœurs jamais il n'en attrapait qu'une
Enlevant sans pitié chacune à sa chacune .
Si bien qu'en un moment la moitié de l'essaim
Dans le fond d'un réseau recéleur du larcin
Bourdonna prisonnier , semant en étincelles
La poussière d'or fin qui pailletait ses ailes,
Et le gnome riait à voir Penseroso
Jouer en vain des mains et suer sang et eau
Sans pouvoir jamais plus, victimes des victimes ,
Attacher à ses vers une paire de rimes.
Enfin il y perdit la patience ; — mais
Il alla se coucher , se réveilla plus frais
Prêt à recommencer, — c'est ce qu'il allait faire.
Son bon ange le gnome avait prévu l'affaire.
Aujourd'hui, comme hier, pas une mouche au ciel,
Le lendemain pas plus et partant plus de miel !

Pauvre Penseroso ! par un beau clair de lune ,
Un soir qu'il s'obstinait, martyr, mais sans rancune ,
A chasser à la rime , hélas ! ingénument !
Le gnome, son ami , revint tout doucement ,
Portant le réseau plein comme une fourmilière ,
Dans lequel il tenait ses mouches en volière.
D'un bond, s'étant assis sur le bras d'un fauteuil,
Il ouvrit son filet, sourit, cligna de l'œil ,
Y prit avec sa patte une rime par l'aile ,
En même temps au vol il goba sa jumelle,
Les lia toutes deux au bout d'un long fil d'or,
Et, tenant l'autre bout, leur fit prendre l'essor,
Justement sous le nez de l'innocent poëte....
« Je te tiens cette fois, oh ! ma double coquette ! »
Cria Penseroso, tout fier de son butin :
Bouche et *mouche*, bravo ! bravo ! dit le lutin :
Car il faut bien, hélas ! le dire à pleine *bouche*,
Un poëte à tout prendre est un vrai *gobe-mouche*.

AUSONE DE CHANCEL.

◆

BEAUX-ARTS.

M. le ministre de l'intérieur a acheté le tableau de fleurs que M. Saint-Jean a exposé cette année. Ce tableau est donné au musée de Lyon.

— Les peintures de la décoration de la chapelle de l'institution des jeunes aveugles viennent d'être commandées à M. Henri Lehmann.

— M. Isidore Francœur vient d'être nommé professeur de mathématiques à l'école royale des Beaux-Arts, en remplacement de M. Courtial décédé.

— M. le ministre de l'intérieur vient de donner au musée de Toulouse le tableau de M. E. Isabey, *le Port de Boulogne*, qui a été remarqué à l'exposition. Nous donnerons une reproduction de ce tableau.

— La chasse de Saint-Hubert, de M. Cottrau, vient d'être donnée au musée de Bourges.

Physionomie parisienne.

Jeunes artistes

Digitized by Google

E. DELACROIX

[illegible]

Imp. Bertauts

Le Tasse à l'Hôpital des Fous.

Digitized by Google

SALON DE 1843.

A l'heure où nous écrivons, les galeries du Louvre sont fermées. Le public a jeté son dernier regard sur l'exposition de l'année 1843 ; c'en est fait, ces 1597 cadres plus ou moins remplis de belles choses, vont disparaître pour ne plus se rencontrer jamais dans le même espace. Pendant deux mois ils ont habité les mêmes demeures royales, ils ont été éclairés des rayons du même soleil, maintenant jusqu'à la fin du monde ils vont errer, çà et là, au hasard, selon les nécessités de l'heure présente ; trop heureux s'ils se retrouvent à l'exposition dernière de la vallée de Josaphat. Faisons-leur nos derniers adieux, des adieux sans espoir de retour.

Nous aussi, cependant, nous jetterons notre dernier coup d'œil sur l'exposition de cette année. Nous n'avons pas tout vu, et surtout nous n'avons pas tout dit. Mais que faire ? on n'est pas toujours le maître de s'arrêter, quand on marche si vite. Cette revue rapide vous pousse, vous presse et vous emporte, si loin et si bien que le tableau même qui vous arrêtait le plus, est bientôt loin de vos regards. Vous étiez là, attentif, empressé, curieux, studieux... vous vous retrouvez, vingt pas plus loin, emporté par la fantaisie et par la foule. Mais encore une fois nous n'avons pas le temps de nous plaindre, il faut se hâter. N'entendez-vous pas la grosse voix des messieurs en livrée rouge qui glapissent à qui mieux mieux : —*On ferme*, messieurs, *on ferme !*

Parmi les choses que nous avons vues et que nous n'avons pas racontées, il faut placer les miniatures, les aquarelles, les gravures, les porcelaines, les pastels, rien que cela. Petit art, dites-vous comme on dit : *le petit four !*), petit

Digitized by Google

art, à la bonne heure, mais cependant c'est l'art des plus jolies mains, des plus jeunes artistes et des plus belles. Les fruits, les fleurs, les porcelaines, qui peut en faire, hors les femmes? Et la miniature qui la fait le mieux, sinon une femme d'un grand art? Nommons-en quelques-unes dans cette liste des choses faciles et charmantes : Mlle Berthon et le portrait de cette jolie personne blonde et pâle ; Mme Bost qui improvise sur l'ivoire ; Mlle Bouvret qui copie Van-Spaendonck, tout comme ce M. Van, etc., copiait lui-même la nature; Mlle Brosselard, aux camélias blancs et rouges ; Mme Callault, plus habile à représenter le portrait des hommes que celui des femmes ; Mme Chantereine, la digne élève de Redouté ; Mme Chenou, le peintre des digitales et des pois de senteur ; Mme de Bourge qui a fait Mlle Doze très-ressemblante et partant fort jolie ; Mme Demiannay a rempli un très-beau vase des plus belles fleurs d'après Mme Bruyère, son amie. Arrivent en même temps Mme Ducluzeau qui a copié une belle tête du Tintoret, Mlle Duvivier et son beau pastel ; Mlle Filhol, l'élève bien-aimée de Mme de Mirbel, le grand maître, le grand peintre de toutes les élégances et de toutes les beautés parisiennes ; les portraits de Mlle Filhol sont pleins de charme, de jeunesse, d'élégance, de belle et bonne grâce ; on ne fait pas mieux avec plus d'envie de bien faire. Mme Fourdrin est un grand amateur de roses, de tulipes, de giroflées ; Mme Girardin aime les œillets avec autant de passion que Raguenot, le jardinier célèbre. Mlle Guener compose un bouquet avec autant de bonheur que Mme Prevost elle-même. Mlle Haillecourt a renfermé dans un espace de quelques pouces, des chefs-d'œuvre de Velasquez et de Van-Dyck. Mme Herbelin a plus de portraits qu'elle n'en peut faire, elle en fait trop. Mlle Janet vous présente, d'une main fine et blanche, des lilas fraîchement coupés ; Mme Lallemand cueille avec soin les plus beaux fruits de l'automne ; Mlle Colin s'appelle aujourd'hui Mme Leloir, nous la reconnaissons à sa grâce, à son invention, à son esprit ; Mme Laure de Léoménil est toujours la même inspirée qui a le sentiment le plus exquis de la beauté des femmes. Il y a encore des roses-thé de Mme Levasseur, un portrait du duc d'Orléans de Mlle Lothon, des fruits de Mlle Mareschal, un médaillon de Mme Mège, un paysage de Mme Michel, de beaux chevaux de Mlle Montrouge. Mme Monvoisin et Mlle Mutel ne doivent pas être oubliées dans notre liste ; les beaux raisins et les belles roses de Mlle Weber!

Mais quoi! les jolis portraits ne manquent pas à l'exposition de 1843. M. Vidal a fait un portrait charmant de madame Nathan-Treillet, cette femme qui chante si bien ; M. Thevenin a dessiné à merveille le portrait de M. Cherubini, par M. Ingres, moins la muse. Un digne homme qui revenait d'Angleterre où il avait fort réussi, M. Negelen a envoyé au Louvre seize portraits, on lui en renvoie quinze, et, dans le nombre, la piquante figure de mademoiselle Bellon, cette jolie danseuse si légère, dont l'Opéra nous a privés! Les portraits de M. Meuret sont pleins de finesse et de vérité ; les miniatures de M. Maxime David sont remarquables par l'élégance, par l'esprit, la ressemblance et l'ornement. Qui n'a pas vu les pastels de M. Giraud? Ils sont pleins de vie, pleins de verve, dessinés avec art, et d'une ressemblance parfaite! Nous avons déjà dit tout le succès de M. Antonin Moine et la popularité naissante de ses adorables pastels. Après le portrait, le paysage, la fantaisie, le moulin à vent, l'eau qui coule, le soleil qui resplendit là haut. La Normandie et l'Italie ne sont pas moins favorables au pastel qu'à la peinture à l'huile. M. Schitz rapporte de Troyes en Champagne le jubé de la Madeleine; M. Soulès ramasse un château en traversant les Pyrénées; M. Tourneux vous représente les Mages marchant au berceau du Christ guidés par la clarté divine de l'étoile. La paysanne de M. Ramelet est des plus jolies ; le roi Robert de M. Revoil fait regretter le peintre aimable qui vient de mourir ; j'aime assez les Italiennes de M. Quantin, les ruines de M. Pelletier. Sur le parvis de Notre-Dame, M. Mansson a exposé les Templiers condamnés par Philippe le Bel; si vous voulez voir la maison de François Ier à Orléans, regardez le beau dessin de M. Magne ; M. Leblanc envoie de Florence une fontaine d'eau vive qui s'épand entre d'élégantes cariatides du siècle des Médicis ; les dessins de M. Gerard-Seguin méritent qu'on les loue : M. Gerard-Seguin est l'ami des poëtes et des romanciers dont il reproduit habilement les compositions les plus savantes. Sa main est légère, son esprit facile, son invention est prompte, l'exécution est rapide; c'est un improvisateur qui pourrait

Digitized by Google

suivre à la course M. Eugène Sue, M. Frédéric Soulié et M. de Balzac. Que M. Penguilly-L'Haridon avait fait de jolis dessins! Toute l'histoire du chevalier de *la Triste Figure* dans un seul cadre! Et dans ce cadre, il avait jeté tant d'esprit, de gaieté, de bonne humeur, d'imagination plaisante, que messieurs du jury ont renvoyé soudain ce beau cadre chez M. le duc de Montpensier, à qui M. Penguilly-L'Haridon l'avait offert. Jugez de la joie du jeune prince qui se croyait privé de ce beau dessin pour deux grands mois! Enfin M. Foussereau, quand il lâche ses chevaux par les grandes routes, M. Garnerey, quand il abandonne aux vents du midi les voiles de ses vaisseaux nombreux, M. Flers, quand il va saluer le soleil couchant sur les bords de la Marne, M. Fontenay, l'heureux voyageur, quand il étudie les plus doux aspects du château d'Eu que baigne la mer, sont véritablement des artistes ingénieux autant qu'habiles; rien ne leur manque sinon un peu de couleur.

Hélas! le plus grand art parmi les arts, celui qui résume tous les autres, qui les emploie tous, celui qui est l'abri, qui est la protection, qui est le prétexte des chefs-d'œuvre du peintre et du sculpteur, l'art merveilleux qui peut dépenser sans mesure les millions et les années, l'architecture qui mérite l'attention et le respect universel, c'est à peine si, en passant dans les galeries du Louvre ingrat, on lui accorde un regard distrait. Les plus nobles projets, les restaurations les plus difficiles, les monuments retrouvés par miracle dans leurs propres décombres et sous la poussière des siècles, les problèmes résolus d'une façon nette et hardie, ce sont là autant d'entreprises auxquelles nul ne songe. On regarde et l'on passe, et l'on ne se dit pas que ceci est l'œuvre de plus d'un grand artiste, de plus d'un habile penseur. Nous autres, cependant, soyons justes, et témoignons au moins à ces artistes courageux que nous savons leurs noms et leurs travaux de l'année. M. Berthelin a expliqué à sa façon la belle restauration de l'église de Troyes. M. Blouet, qui ne dort plus, depuis qu'il a rêvé un couronnement pour l'arc de triomphe de l'Étoile, pose des chevaux ailés attelés avec des aigles et traînant la Renommée. M. Boltz, un tout jeune homme, très-ardent, très-laborieux, à qui rien ne manque, sinon l'emplacement de la Bibliothèque royale, et cent millions à dépenser, pour se faire un assez beau nom parmi les architectes de ce temps-ci, a construit en attendant mieux, une petite église économique pour la commune de Russey; voici les trois façades, les deux coupes, et à coup sûr ce sera là bien plus une église pour prier Dieu, que ce temple païen qu'on appelle *la Madeleine*. Élégance et simplicité, voilà le double rêve de ce M. Boltz. M. Chiboys, moins bourgeois que son confrère, a dessiné les ruines de l'Acropolis d'Athènes; il a rapporté des fouilles de Pompéi, le trépied de Lysicrate. Pauvre homme confiant dans son art! et tant d'efforts pour trouver à peine des cheminées à construire dans le faubourg Saint-Marceau! La belle galerie en fer de la rue Neuve-des-Mathurins, est de M. Demeunynck. M. Garnaud est un rêveur, un ingénieux rêveur. Laissez-le faire, et avant six mois il couvrira Paris tout entier des monuments les plus magnifiques. N'avait-il pas rêvé qu'il faisait de toute la montagne de Chaillot un monument dressé à la louange de l'empereur Napoléon! Son idée est grande, magnifique, impériale, elle n'a qu'un défaut, c'est d'être impossible proposée à des pygmées comme nous. Cela fait, M. Garnaud dresse tout simplement une fontaine *à Moïse*, et pour alimenter sa fontaine, il ne demande rien moins que le puits artésien et ce fleuve brûlant qui sort de terre en bouillonnant. L'église de Moret a été bien étudiée par M. Garrez, et en effet, c'est là un petit monument sérieux, élégant, complet. M. Hénard, dans un moment d'oisiveté, a inventé un tombeau pour M. le duc d'Orléans. M. Hénard devait attendre le concours. M. Jourdan a copié deux églises à Rome, une église à Pavie; comme il a vu que dans cet amas violent de matériaux et de fortifications, la chapelle du château de Vincennes allait disparaître, M. Lion a voulu la sauver de la fureur des Vandales du génie. Les belles halles dont M. Magne voudrait doter la ville de Paris! Enfin, pendant que M. Louis Travers s'amuse à restaurer le Parthénon et l'Acropole d'Athènes, M. Mélick érige une mosquée dans le faubourg Saint-Honoré, oui certes, une mosquée, un temple en l'honneur de Mahomet, par la raison que tous les cultes sont égaux devant l'architecture et devant la loi.

Telle est l'architecture. Elle invente peu, par la raison toute simple qu'elle produit encore

Digitized by Google

moins qu'elle n'invente. C'est l'art des grands rois et des grands peuples qui en sont arrivés à avoir beaucoup de goût et trop d'argent. Les peuples et les rois de l'Europe moderne qui n'ont pas assez de l'un et de l'autre, ont renoncé à ces joies savantes et coûteuses; ils veulent de l'architecture qui soit d'un bon rapport, et à ces causes ils s'en tiennent aux fabriques, aux cheminées à vapeur et aux chemins de fer. — Reste maintenant la gravure, mais la gravure n'a pas besoin du Louvre pour se montrer dans toute sa gloire. L'exposition de la gravure est permanente; elle se fait à l'air libre, à la clarté du soleil, aux plus beaux endroits de la ville, sur les quais, sur les plus vieilles murailles. Aussi la gravure daigne à peine visiter le Louvre, elle n'a que faire de tant d'honneur. Toute l'année lui appartient; aussitôt qu'elle a produit, elle expose, et tant qu'on veut les voir, elle montre ses produits. Aussi le public, quand il passe dans le salon des gravures, leur dit à chacune et à toutes: Je te connais: toi, tu es la belle Georgina qui as plaidé contre M. Lépaulle! toi, tu es le portrait de Murillo, gravé par M. Blanchard; vous voici enveloppée dans votre transparent nuage et dans votre blanc linceuil, vous, sainte Françoise de Rimini, du Dante et d'Ary Scheffer.

Vous rappelez-vous d'avoir applaudi à ce joli tableau de M. Cottrau, *l'Evasion*, gravé par M. Chollet? Le *Décameron* de Winterhalter, cette révolution de satin et de fleurs artificielles a été réproduite par M. Girard. Eh quoi! le tableau de M. Horace Vernet, *Thamar et Juda*, M. Jazet l'a déjà gravé? Quoi d'étonnant? Cette Thamar à la jambe nue, a été faite tout exprès pour être gravée par M. Jazet. La même aventure, ou, si vous aimez mieux, le même accident est arrivé au *Paul et Virginie* de M. Schopin. M. Lefèvre est venu à bout des moindres détails de la bataille d'Aboukir. M. Martinet a fait une belle gravure d'après le Charles Ier de M. Paul Delaroche; son frère a gravé *l'Innocence*, mais une innocence Winterhalter, peu vêtue, et montrant tout ce que peut montrer l'innocence quand elle ne rougit plus de rien. Les Atala et les Chactas ne sont pas morts pour la gravure. Ils vivent plus que jamais dans les souvenirs du peuple de France. Impérissable poésie! Conquêtes du génie sur les sympathies universelles! En vain les dédaigneux adoptent de nouveaux héros, en vain on fabrique chaque jour de nouvelles renommées, en vain on met en honneur des noms inconnus, le bon peuple revient toujours à ses héros bien-aimés: le Juif-Errant, le premier de tous, Geneviève de Brabant, Atala, Chactas, Napoléon enfin!

La plus belle gravure de cette année, et la plus savante, c'est la gravure de M. Jési de Florence, d'après le célèbre portrait de Léon X, le royal ornement du palais des Médicis. Le Léon X est peut-être le chef-d'œuvre de Raphaël. Jamais on n'a donné une idée plus complète et plus sérieuse de ce que peuvent être ces hommes si admirablement reproduits. L'histoire de tout un siècle est contenue dans ce magnifique tableau de Raphaël.

Ici s'arrête cette histoire très-rapide, mais très-loyale et très-bienveillante de l'exposition de 1843. Excusez, en faveur de sa bonne foi, les fautes, les oublis et les omissions de l'auteur!

CHATEAU RENARD.

PAR M. ISIDORE BOURGEOIS.

Digitized by Google

MADAME DE LASTIC.

III.

Quelque temps de là, madame la marquise de Lastic sentit les premières atteintes d'un mal secret qui rendait ses nuits sans sommeil et ses jours sans repos. Son mari manda deux ou trois médecins, qui firent de longs discours. Il était clair qu'aucun d'eux ne comprenait rien à la nature de cette maladie, à laquelle ils trouvèrent une foule de noms. Cependant tous furent d'accord pour prescrire force distractions. Mme de Lastic sourit et secoua la tête; M. de Lastic l'embrassa et soutint qu'ils avaient raison. A partir de ce moment, le marquis entraîna sa femme dans une suite non interrompue de plaisirs: l'Opéra, les bals, la comédie italienne, les chasses se partagèrent son temps. Hercule inventait mille surprises agréables pour charmer les ennuis de celle qu'il semblait aimer davantage depuis que la souffrance chassait la gaieté de ses lèvres. Tous les instants qu'il pouvait dérober au service du roi, il les lui consacrait, et c'était chaque jour fêtes nouvelles, parures et concerts.

Madame de Lastic remerciait son mari, lui serrait la main, puis s'essuyait les yeux quand il ne la regardait pas. Cependant elle affectait de se sentir mieux portante et le suivait partout où il lui plaisait de la conduire.

Les choses allèrent ainsi pendant un mois ou deux. Il arrivait parfois que madame de Lastic s'enfermait toute seule dans son appartement, où sa camériste la surprenait tout en larmes, agenouillée aux pieds du prie-Dieu, devant la pâle figure du Christ. Une si étrange dévotion étonnait dans un temps qui ne se piquait pas de beaucoup de religion. On remarquait aussi que ces accès de tristesse coïncidaient avec la réception de certaines lettres qu'une espèce de commissionnaire apportait à l'hôtel. M. de Lastic s'en inquiéta, et en parla doucement à sa femme, un jour qu'il l'avait trouvée pleurant comme une Madeleine, et le tapis, tout autour d'elle, jonché de petits morceaux de papier.

Olympe se défendit d'abord en balbutiant, puis finit par avouer que mademoiselle de la Brunerie, à qui les médecins avaient ordonné l'air de la Suisse, lui écrivait aussi souvent que son état le lui permettait, et que sa correspondance empreinte de désespoir l'impressionnait péniblement.

—C'est une si cruelle chose de se sentir mourir à vingt ans, disait-elle. Augustine ne laisse que des espérances derrière elle; elle n'a pas encore appris à regretter!

— Vous la plaignez donc bien, répondit Hercule?

— Oh! monsieur, s'écria Olympe, étonnée de l'accent ironique du marquis, qui ne la plaindrait? Pauvre jeune femme, belle, riche, aimée de tous, qu'une horrible maladie tue alors qu'elle attendait une vie heureuse, pleine de joie et d'amour! Ignorez-vous donc qu'elle aimait? Quelles tortures pour ces deux cœurs qui ne battaient que l'un pour l'autre, et que la mort va séparer! C'est horrible, mon Dieu!

La marquise laissa tomber sa tête sur sa poitrine, puis, après un instant de silence, joignant les mains et levant les yeux au ciel, elle s'écria:

— Et quand je songe que cette destinée sera la mienne, je perds tout mon courage, et il me semble que je deviens folle!

Et Olympe, ne pouvant maîtriser son émotion, éclata en sanglots.

Hercule plia un genou devant elle; une larme tremblait au bord de sa paupière; une angoisse inexprimable gonflait sa poitrine, ses lèvres s'entr'ouvraient comme pour parler, lorsque ses regards s'arrêtèrent sur un brin de papier fixé dans les franges du sofa; un frémissement rapide comme la pensée passa sur son visage basané, il se pencha sur les mains de sa femme et les baisa; mais la larme s'était séchée entre ses cils; un éclair l'avait brûlée.

— Chassez ces tristes pensées, chère Olympe, dit-il, et permettez à ma tendresse de vous y aider; il y a ce soir bal au Grand-Opéra; veuillez vous apprêter et m'y suivre; toute la cour y sera; les mascarades doivent être merveilleuses, et vous trouverez dans votre boudoir un délicieux costume qui vous siéra à ravir.

— J'irai, lui dit Olympe avec un pâle sourire.

Quand Hercule se fut éloigné, Olympe, en se relevant, vit le brin de papier attaché aux franges de soie; elle rougit vivement, le prit et le porta à ses lèvres avec un mouvement passionné.

Le soir même, elle était dans la salle resplendissante de l'Opéra.

Digitized by Google

M. de Lastic avait confié sa femme à M. d'Allones, lorsqu'un charmant lutin, qui avait des ailes de gaze bleue semée d'étoiles d'or avec une jupe de satin rose lamée d'argent et des cothurnes pailletés qui dessinaient le plus joli pied du monde, le vint tirer par le bras.

— Viens par ici, lui dit-il en l'entraînant.

— Jusqu'au royaume de Pluton, si tu veux, mon gentil diable.

— Pas si loin; mais jusqu'à ce buffet, où je pourrai me restaurer en te grondant.

Le lutin souleva la barbe de son loup, qui laissa voir des perles enchâssées dans du corail, et se mit gaillardement à croquer pralines et petits gâteaux.

— Vois-tu, mon cher Hercule, reprit-il, tu te comportes fort mal avec tes amies.

— Ne t'aurais-je pas fait la cour?

— Fat! quand on appartient à la Comédie-Française, et qu'on s'appelle mademoiselle Laurise, il n'est pas de gentilhomme qu'on n'ait vu à ses genoux.

— Je confesse que je m'y suis mis.

— Et j'avoue que je ne vous y ai pas laissé, monsieur le marquis; mais ce n'est pas une raison pour venir tuer à grands coups d'épée les gens qui peuvent trouver qu'on a de l'esprit et de la beauté.

— De quel démon vous aurais-je privé, beau diable?

— Mais j'imagine que vous n'avez pas oublié ce pauvre duc!

— Non, certes.

— Et vous choisissez bien votre temps pour le dépêcher au noir séjour! Si M. de Fresne ne m'avait pas offert une place dans sa voiture, comment serais-je revenue, s'il vous plaît? Je commençais cependant à ne plus penser à l'aventure, quand ne voilà-t-il pas que vous vous avisez de tuer Lionnel de Chevry, juste au moment où il me proclamait la plus belle des mortelles dans un madrigal fort bien tourné.

— Je ne connaissais pas le madrigal, et, sur ma parole, cette poésie aurait sauvé le marquis s'il me l'avait contée.

— Or, pendant que ses amis le portaient en terre, moi je l'attendais aux Porcherons, où nous devions souper. Je n'ai point envie que vous recommenciez, et je vous en préviens parce que je connais justement un très-galant baron qui s'est chargé d'ajouter un second couplet à la poésie du marquis.

— Qu'est-ce que c'est que ce baron-là?

— M. Maximilien de Druich.

— C'est comme si tu ne me l'avais pas nommé.

— Le voilà qui passe là-bas; c'est un Allemand, dit-on, ce grand blond qui donne le bras au jeune vicomte de Vouvray.

Digitized by Google

— Je ne connais pas celui-ci non plus.

— Vraiment! toi, Hercule, tu ne connais pas Lionnel de Vouvray, un de nos plus jolis mousquetaires gris, à qui madame de La Ferté vient d'acheter une lieutenance?

— Mais où veux-tu que je l'aie vu?

— Belle demande! chez toi, mon dieu Mars. Ah! j'y pense, tu étais en Flandre, l'an dernier, lorsqu'il a été conduit chez la marquise, ta femme; elle le connaît très-bien, elle. Tiens, le voilà qui salue madame de Lastic, comme s'il la devinait sous son masque; nous autres, c'est différent, nous sommes femmes, et, du premier regard, nous perçons loups et dominos. Va les joindre; madame de Lastic vous présentera l'un à l'autre.

Hercule venait de déchirer son gant entre ses doigts, quand mademoiselle Laurise le quitta pour aller se suspendre au bras du baron Maximilien de Druich.

Comme le bal tirait à sa fin, et que les têtes étaient fort échauffées par la danse, M. de Lastic se mêla à un groupe de cavaliers qui discutaient fort vivement sur les mérites des chevaux normands comparés aux chevaux limousins. M. Lionnel de Vouvray soutenait que les chevaux normands avaient plus de vigueur et de vitesse.

— C'est une erreur, dit brusquement M. de Lastic; les chevaux limousins l'emportent de toutes manières.

— Je te croyais une opinion contraire, dit M. de Fresne, avec le ton d'un homme sûr de ce qu'il avance.

— J'en ai changé.

— Et vous en changerez encore, j'espère, monsieur, dit le mousquetaire en souriant.

— Plus maintenant; je serais trop affligé de partager l'opinion de personnes qui parlent des qualités des chevaux sans les avoir vus au feu.

— Je ne pense pas, répondit M. de Vouvray légèrement ému, que votre intention soit de me reprocher le malheureux hasard qui n'a pas encore permis à ma compagnie de faire preuve de son dévouement à la personne du roi?

— Comme il vous plaira, monsieur; je sais seulement qu'il y a de ces hasards malheureux dont on profite parfois avec plaisir.

M. de Vouvray était d'un caractere doux et facile, mais l'insulte était trop directe pour qu'il n'exigeât pas une réparation éclatante.

M. de Lastic lui donna rendez-vous pour le lendemain matin dans les bois de Ville-d'Avray, à mi-chemin de Versailles où leur service les appelait tous deux.

— Quel furieux, dit M. de Pontvallain à M. de Fresne! il s'est battu pour sa femme, il s'est battu pour une coquette; voilà maintenant qu'il veut se battre pour des chevaux. Il se battra bientôt pour le grand shah de Perse!

Comme M. et madame de Lastic allaient se séparer au retour du bal, Hercule baisa la main de sa femme avec une sorte de timidité juvénile.

— Vous allez encore me gronder, lui dit-il.

— Pourquoi, mon ami?

— Je ne sais comment cela m'est arrivé, mais figurez-vous que j'ai encore une affaire sur les bras.

— Un duel encore!

— Hélas! oui, un duel. Et c'est encore un Lionnel que la fatalité pousse devant mon épée.

Madame de Lastic leva sur son mari un regard profond; elle rencontra un regard triste et suppliant.

— Et pourquoi ce duel? reprit-elle après un instant de silence, pendant lequel leurs yeux ne se quittèrent pas.

— Pour les chevaux du Limousin qui sont bien les plus mauvaises bêtes que je connaisse.

Digitized by Google

— Il n'y a pas d'autre raison ?

— Quelle raison pourrais-je avoir de me battre avec le vicomte de Vouvray que je ne connaissais pas avant cette nuit ?

— Lionnel de Vouvray ! C'est vrai, je n'ai point songé à vous le présenter depuis son retour, et j'en suis bien contrariée maintenant. Je ne sais à quoi je pense depuis que je souffre. Mais, s'il n'a pas offensé votre honneur, épargnez-le. Il est jeune, c'est presque un enfant. Sa mère me l'a recommandé, et s'il mourait de votre main j'en serais désolée à cause d'elle qui n'a plus que lui, à cause de lui qui espérait trouver en vous un ami.

Hercule jouait avec la torsade de son épée tandis que sa femme parlait ; quand elle se tut il lui prit la main :

— J'en suis fâché à présent, dit-il, nous devons nous rencontrer demain ; si je le puis j'arrangerai l'affaire.

— Et je vous en saurai gré, répondit-elle ; songez à sa malheureuse mère.

Le lendemain les deux adversaires arrivèrent au même moment au rendez-vous.

M. de Lastic s'approcha de M. de Vouvray et lui tendit la main.

— Avant d'aller plus loin, monsieur le vicomte, lui dit-il, je tiens à vous déclarer devant mes témoins et les vôtres que je reconnais avoir eu tous les torts dans la discussion qui nous a conduits ici. Je regrette sincèrement les paroles qui me sont échappées et je désire que cet aveu vous paraisse une suffisante réparation de l'insulte que je vous ai faite.

MM. de Pontvallain et de Fresne et deux mousquetaires que M. de Vouvray avait amenés pour lui servir de témoins se regardèrent étonnés ; M. de Lastic n'avait jamais habitué personne à un tel langage.

Le jeune lieutenant saisit vivement la main d'Hercule et la serra.

— Je vous remercie, monsieur le marquis, répondit-il, mais permettez-moi d'exiger que vous croisiez le fer avec moi.

M. de Lastic fronça le sourcil.

— Oh ! de tout autre que de vous de telles paroles auraient suffi pour effacer toute trace de quelques propos dont je ne vous garde point rancune, reprit en souriant M. de Vouvray ; mais vous passez pour une des meilleures lames de la cour et vous avez un grand renom de bravoure, personne ne doutera jamais de votre cœur ; quant à moi je n'ai malheureusement pas encore fait mes preuves et l'on pourrait croire que j'ai accepté par crainte des explications dont je vous suis reconnaissant. Laissez-moi donc l'honneur de toucher votre épée de la mienne. Je porte un nom que je veux conserver pur de tout soupçon.

M. de Lastic s'inclina et mit l'épée à la main.

Au bout de quelques passes M. de Vouvray reçut dans le bras un coup de pointe ; son épée tomba sur l'herbe.

Hercule la ramassa vivement et la lui rendit.

— Encore une fois, monsieur le vicomte, permettez-moi de vous répéter, à présent que nous n'avons plus aucun motif pour nous battre, combien je suis aux regrets d'avoir dit ce que vous avez eu la générosité d'oublier. Je tiens les chevaux normands pour les meilleurs chevaux.

— Morbleu, monsieur, s'écria Lionnel de Vouvray, laissez-moi, de grâce, vous embrasser ; votre coup d'épée me rend le plus heureux des hommes. Si vous me faites l'honneur d'accepter mon amitié, en toutes circonstances vous pourrez réclamer l'aide de mon bras ; il sera tout à votre service.... quand je pourrai le remuer.

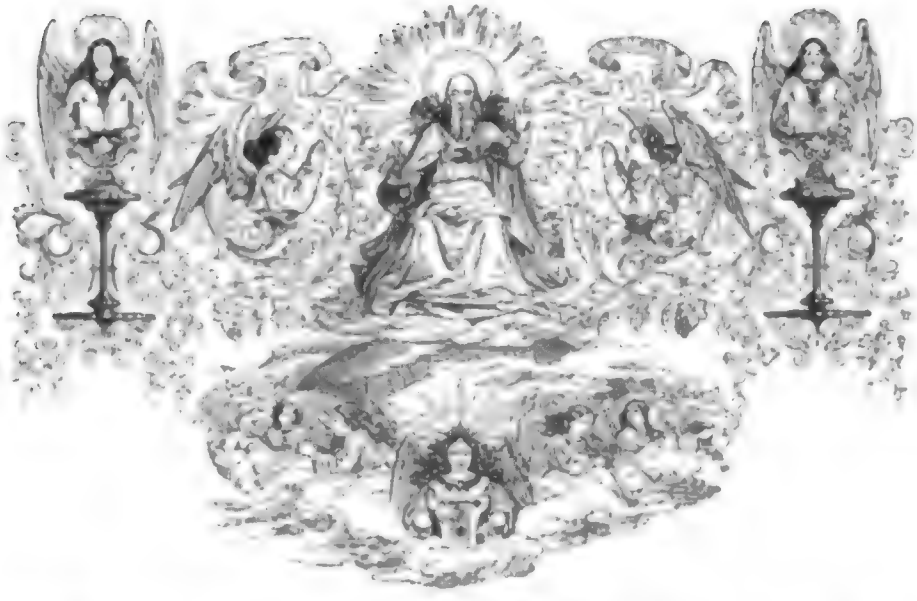
— Quel singulier homme ! disait M. de Pontvallain en remontant à cheval ; il est querelleur comme un vieux lansquenet ou tendre comme une nonne, sans qu'on en sache la raison.

(La fin à la prochaine livraison.)

A. ACHARD.

LA CONSULTATION.

Digitized by Google



MUSIQUE RELIGIEUSE.

Il ne faut pas seulement apprécier les progrès de la civilisation par la production d'œuvres capitales qui commandent l'admiration, et signalent aux siècles à venir la grandeur d'un peuple, heureux de cultiver les arts et de les répandre. La recherche et l'étude des monuments légués par l'antiquité, le besoin de retrouver dans leur simplicité primitive ces sources pures où l'art, encore à son berceau, n'a point eu à subir ces transformations diverses qui déparent souvent sa beauté native, sont autant d'indices d'un goût pur et éclairé. L'étude des maîtres a toujours été le meilleur enseignement pour les esprits sérieux qui pensent avec raison que si la fantaisie a ses charmes, elle ne doit pas perdre de vue les majestueuses créations par lesquelles les arts se sont révélés.

Jusqu'à présent, il faut le dire, c'est aux monuments des arts plastiques que ces investigations érudites se sont presque exclusivement attachées. Les missions scientifiques, les fouilles nombreuses pratiquées en Italie, en Syrie et jusque dans l'Asie-Mineure, l'exploration des ruines antiques depuis l'expédition d'Égypte jusqu'à la translation des bas-reliefs du temple de Magnésie et de l'arc de triomphe de Djimilah rapportés récemment à grands frais; l'établissement spécial

Digitized by Google

d'une commission éclairée qui veille à l'entretien des richesses d'architecture historique dont la France est couverte ; la reproduction des chefs-d'œuvre de la grande école de peinture italienne ; la formation de nouveaux musées où viennent se classer les œuvres éparses des écoles étrangères, sont autant de manifestations dignes d'encouragement. Cet esprit de recherche, d'étude et de conservation n'avait encore fait que des essais incomplets pour reconstruire le passé d'un art qui compte tant d'illustres maîtres. La musique, dont la vie est tout entière dans l'exécution, réclamait des interprètes pénétrés de l'importance d'un ensemble complet et majestueux. La musique religieuse ne pouvait en effet revivre qu'à ce prix.

Choron, qui en avait exhumé quelques riches débris, commença à en donner un avant-goût au public parisien ; M. Fétis, dans ses concerts historiques, fit connaître plusieurs fragments qui révélèrent toutes les richesses que l'on pouvait espérer de l'exploitation plus étendue d'une mine déjà si féconde entre ses mains. Il restait donc encore à faire renaître et à populariser parmi nous les chefs-d'œuvre des compositeurs anciens. C'est ce généreux dessein qui a inspiré à l'un des esprits éminents de ce temps-ci la haute pensée d'une réunion d'exécutants choisis parmi les plus ardents admirateurs de la musique sacrée. M. le prince de la Moskowa, compositeur élégant et sérieux à la fois, profondément versé dans l'histoire de la musique, et familiarisé avec ses plus belles conceptions, sans s'alarmer des difficultés d'une entreprise qui devait échouer en tout autre main, a convoqué une phalange non moins illustre par l'éclat des noms qui la composent que par la perfection de méthode et la sûreté d'exécution qui la distinguent. C'était, en effet, une tâche bien difficile de placer sous la même direction, et de faire apprécier par un auditoire plus nombreux une foule de talents qui ne comptaient jusqu'alors que des admirateurs privilégiés.

C'était aussi une sorte d'éducation complète à faire parmi les dilettanti qui se dévouaient à cette noble entreprise. La musique moderne que l'on exécute actuellement dans les salons exige d'autres qualités que la musique religieuse des premiers maîtres, à la sévérité de laquelle on est peu habitué.

Les fioritures, les roulades constituent à vrai dire la principale difficulté des morceaux à la mode. Les chefs-d'œuvre classiques au contraire demandent un style plus grave, une méthode plus simple. Ils puisent leurs effets dans des éléments qui, pour être moins compliqués, n'en sont pas moins difficiles à réunir. La voix bien posée, la note nettement attaquée, les nuances fidèlement observées, le mouvement exactement saisi, telles sont les conditions nécessaires pour interpréter dignement ces grandes compositions et en faire ressortir ces beautés de détails, ces finesses exquises si artistement mêlées dans ces combinaisons grandioses qui forment le caractère dominant des ouvrages anciens.

Ce que l'incomparable orchestre du Conservatoire a fait pour la musique instrumentale restait à faire pour la musique vocale ; mais comment en trouver les moyens ?

Les chœurs des théâtres, blasés sur un emploi qui leur paraît insignifiant, auraient-ils pu se consacrer à des études nouvelles, difficiles et réitérées ? C'était ailleurs qu'il fallait chercher les éléments et trouver cette application intelligente et cette abnégation dévouée, essentielles à l'exécution des morceaux d'ensemble.

La Société des Concerts de musique vocale, religieuse et classique s'est établie sous le patronage des noms les plus brillants de l'aristocratie parisienne ; mesdames la Maréchale Duchesse d'Albuféra, la Duchesse de Coigny, la Duchesse de Grammont, la Duchesse de Massa, la Maréchale Princesse de la Moskowa, la Duchesse de Poix, la Duchesse de Talleyrand, la Princesse de Beauvau, la Princesse de Craon, la Maréchale Comtesse de Loban, la Comtesse Merlin, la Vicomtesse de Noailles, la Comtesse de Sandwich ont formé le premier faisceau autour duquel sont venus se grouper les meilleurs amateurs et les voix les plus célèbres des salons de Paris. Le directeur de la musique, M. Niedermeyer, l'auteur de *Stradella*, ce dernier et suave adieu de Nourrit à la scène française, et quatre maîtres de chant conduisent l'exécution des chœurs.

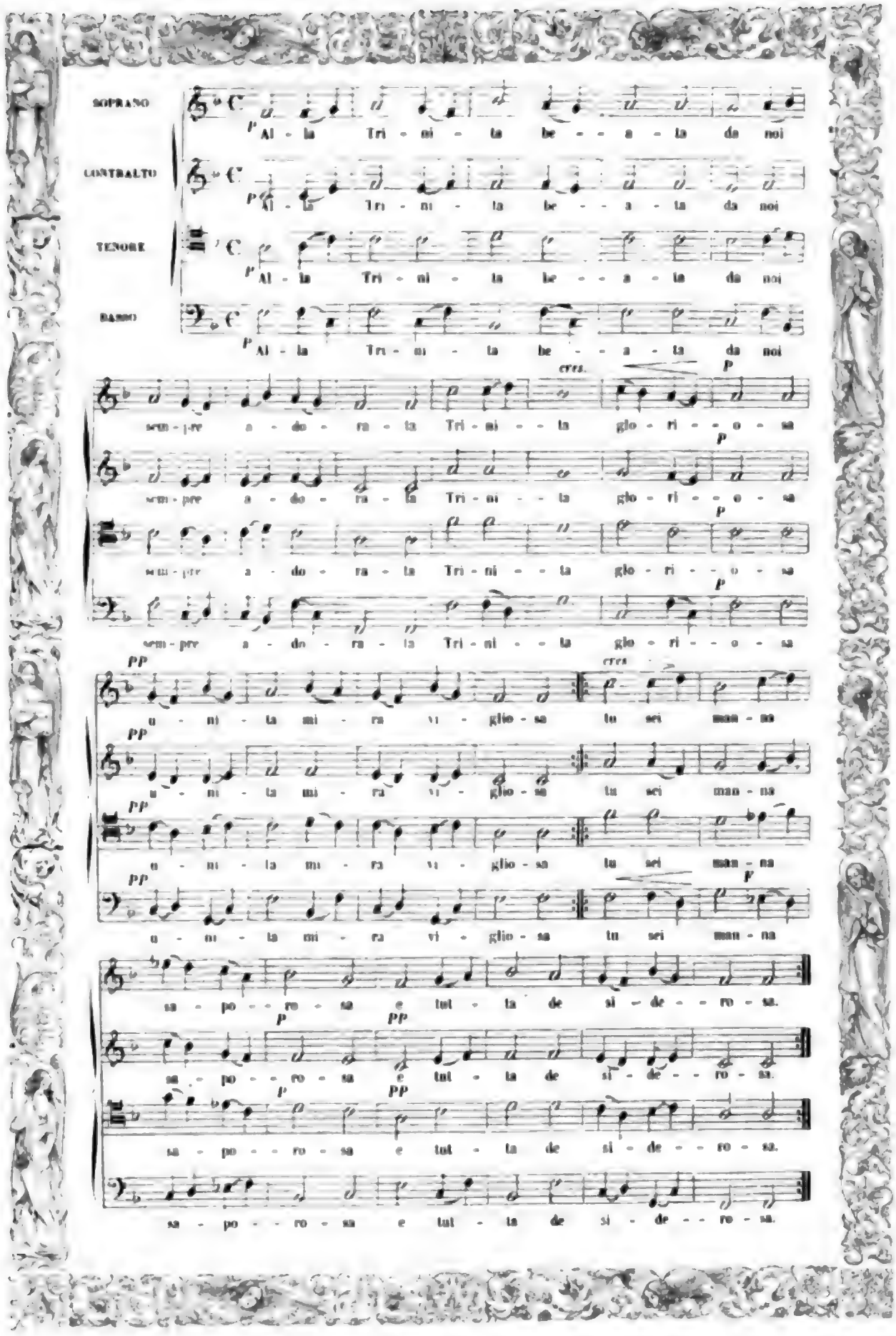
En très-peu de temps cette réunion zélée a pu commencer la série de ces concerts destinés à un public sérieux et choisi.

Le second concert de la société a eu lieu la semaine dernière ; les espérances qu'avait fait concevoir le succès de la première réunion dont nous avons déjà rendu un compte succinct, ont été pleinement réalisées.

On a commencé par un fragment du *Stabat Mater* de Pier-Luigi dit Palestrina, du nom de sa ville natale (l'ancienne Préneste). L'exécution de ce morceau ou plutôt de cette antienne était d'une grande difficulté. A peine l'intonation fut-elle donnée par les masses disposées en vue du public, que d'autres voix partant de l'extrémité de la salle, s'élevèrent en *répons*, et formèrent en dialoguant un second chœur entremêlé avec le premier.

D'abord *piano*, puis *crescendo*, ces voix divisées se groupaient en une harmonieuse unité d'un effet merveilleux ; le caractère le plus religieux, le plus sévère, anime toute cette œuvre, et sous ces colonnettes dorées et resplendissantes des clartés profanes, l'âme s'isolait forcément, et chacun se transportant en idée sous les voûtes élevées d'une basilique, restait saisi d'une sainte émotion ; les voix pures et célestes des cantatrices parisiennes, ce tact exquis des masses intelligentes, aurait fait pâlir même les virtuoses renommés de Saint-Pierre de Rome, qui n'a jamais retenti de plus angéliques accents.

Les chanteurs réunis sur un même point ont exécuté ensuite un chœur d'un auteur inconnu du 16e siècle ; ce chœur, *Alla Trinita*, que nous donnons ici en entier, est d'une simplicité, d'une suavité incomparable ; on sent qu'une inspiration élevée a dicté ce morceau d'une facture large et grandiose.



Digitized by Google

Les anciens, on le voit, entendaient autrement que nous la composition des chœurs ; chez eux, en effet, ce n'est point un chant, accompagné par des parties formant l'*harmonie*, c'est plutôt une mélodie pour ainsi dire complexe, procédant par accords, dont la combinaison suivie constitue la phrase musicale.

Après ce chœur, un trio de PALESTRINA, *Pleni sunt cœli et terræ*, a été fort bien rendu. L'effet produit par des masses chantantes, sans accompagnement, rendait difficile la tâche des exécutants qui leur succédaient; il ne fallait pas moins que le talent de MM. le comte Eugène Ney, le baron de Varaigne, assistés de M. Alexis Dupont, pour lutter contre le désavantage de cette circonstance.

Le psaume de MARCELLO, *Donde cotanto fremito*, exécuté par un chœur de contralti et de basses, est d'une couleur énergique, et savamment travaillé ; les exécutants ont prouvé avec quelle flexibilité de talent et quelle haute intelligence ils pouvaient interpréter tantôt la musique suave, tantôt celle qui exige de la force et de la verve.

On a fait surtout cette remarque dans le trio madrigalesque de l'abbé CLARI, *Addio campagne amene*, chanté par mesdames la Comtesse d'Appony, la Comtesse de Murat et M. A. Dupont. Cet auteur fort estimé, brille surtout dans les compositions légères et pastorales ; des traits élégants et compliqués, des roulades hardies, coquettes, longuement modulées, en sont le caractère particulier ; l'abbé Clari, pressentait la manière un peu prétentieuse du dix-huitième siècle.

La première partie du concert s'est terminée par un fort beau chœur de HAYDN, *Insanæ et vanæ curæ*. On remarque déjà dans ce maître un style plus moderne, qui tranche avec celui des quinzième et seizième siècles.

La seconde partie a commencé par un admirable fragment à cinq voix du *Miserere* de ROLAND LASSUS, dit *Orlando di Lasso*. Ce musicien, né à Mons en 1520, fut successivement maître de chapelle du duc de Saxe, Albert V, et du roi de France Charles IX, pour qui *les Psaumes de la pénitence*, dont ce morceau est extrait, ont été composés en 1572, après le massacre de la Saint-Barthelémy. Au milieu des richesses d'harmonie déployées entre cinq parties dont aucune n'a d'unisson, on distingue des phrases d'une mélodie sublime. On doit des éloges à M. de la Moskowa pour avoir tiré des profondes ténèbres où elles étaient enfouies, les œuvres d'un compositeur qui peut prendre place au premier rang.

Un charmant duo de HENDEL, *Che vai cercando folle pensier*, a donné à mademoiselle Alice Thorn l'occasion de déployer un vrai talent ; on en a goûté surtout la dernière partie, remarquable par une cantilène ravissante, ramenée heureusement à plusieurs reprises. La voix pure de la jeune cantatrice, secondée par M. Balfe, convenait à merveille à la musique élégante du célèbre compositeur, qui en dépit de son monument à Westminster et de ses oratorios, écrits tous en anglais, n'en était pas moins un véritable Allemand de Halle en Saxe, ce qui lui valut en Italie le surnom de *Il Sassone*. Le *God save the king*, le meilleur argument en faveur de la prétendue nationalité Britannique de Hændel, n'a même plus cours, à présent qu'il est prouvé que cet air n'est rien autre chose qu'un motet de Lully composé sur des paroles de madame de Brinon en l'honneur du roi Louis XIV et qui se chantait habituellement à la communauté de Saint-Cyr.

Le *Tantum ergo* de Sébastien BACH qui a suivi ce duo est un beau choral, d'une proportion ample et majestueuse ; il respire une sorte d'austère religiosité qui a beaucoup d'analogie avec le chant de Luther introduit par Meyerbeer dans *les Huguenots*.

Madame la Comtesse de Sparre et madame Dubignon, ces deux *prime donne* des salons de Paris, ont fait entendre un duo de MARTINI, *Inclina Domine ;* l'andante du début en est fort beau, et ces deux cantatrices dont les voix se marient si bien, l'ont rendu avec une expression exquise ; quoique remarquable, ce morceau ne nous a pas paru porter le cachet particulier du célèbre P. Martini, dont Jomelli, Gluck, Mozart et même Grétry suivirent les leçons ; l'origine de ce duo reste à éclaircir.

Un *Adoremus* de PALESTRINA a précédé un des plus beaux morceaux du concert : nous voulons parler d'un fragment du *Stabat* de HAYDN, *Vidit suum dulcem natum*, chanté on ne peut mieux par mademoiselle de Chancourtois, dont les salons de Paris connaissent le beau talent et la voix sympathique. Dans ce morceau, cette jeune cantatrice a déployé une expression des plus pathétiques ; on a beaucoup applaudi surtout le dernier trait ; nous regrettons seulement, si l'on peut regretter quelque chose, qu'elle ne l'ait pas terminé à l'avant-dernière cadence ; le second trille, que relie au premier un trait d'une couleur un peu moderne, n'a pas paru d'un goût irréprochable ; du reste la palme des solos a été pour mademoiselle de Chancourtois dont la voix semblait de plus en plus stimulée par son redoutable entourage.

Après cet air est venu le *Kyrie Eleïson* de la messe *Œterna Christi munera* de PALESTRINA ; on reconnaît, comme toujours, dans ce morceau les qualités scientifiques de ce maître qui comprenait si bien la combinaison des voix et le grand caractère de la musique sacrée.

Le concert a été terminé par un *Alleluia* de HENDEL : Ce *tutti* éclatant, entonné *con tutta forza*, a produit beaucoup d'effet et a pompeusement couronné cette magnifique solennité musicale où tout se trouvait réuni.

Le directeur avait su faire un choix de chefs-d'œuvre qui se rehaussaient l'un l'autre par la diversité du genre et de l'école, tous remarquables par des qualités devenues presque étrangères à l'art léger que l'on exploite aujourd'hui. Le développement d'une idée première, d'une forme, d'un dessin, est un des plus grands moyens de l'art du compositeur : avec quelle habileté les vieux maîtres l'employaient ! Palestrina, Marcello, Léo, Durante ne se lassent pas de reprendre un rythme, de le broder, de le faire moduler avec un talent et une science profonde, qui n'excluent pas une sorte de grâce et d'esprit. Les effets d'harmonie ne sont pas chez eux l'œuvre du hasard ou du caprice : jamais elle ne vient au secours de la mélodie en péril ; l'alliance de ces deux âmes de toute musique, secondée par un rythme puissant, une expres-

Digitized by Google

sion toujours vraie, constituent des modèles incomparables.

L'exécution n'a, de son côté, laissé rien à désirer ; cette réunion de voix jeunes, fraîches, jolies, faisait vibrer des accords vraiment séraphiques.

Quel effet ces chefs-d'œuvre ne produiraient-ils pas sous les voûtes sonores et pieuses d'une cathédrale, au milieu des sublimes cérémonies du catholicisme? Parmi l'auditoire privilégié que les sociétaires avaient réuni et qui comptait l'élite du monde élégant, nous avons remarqué avec un véritable plaisir une députation des membres les plus éclairés du clergé de France. Leur influence ne peut manquer de s'étendre sur le choix des morceaux qui accompagnent les cérémonies de l'église, et l'exécution pour laquelle le clergé de Paris a déjà fait tant d'efforts et réalisé tant de progrès. Palestrina, par son génie, désarma les foudres du Vatican qui voulait proscrire des églises la musique sacrée ; pourquoi donc ne pas faire revivre les œuvres de ces grands maîtres dans nos temples, où nous recevrions avec tant d'empressement les Raphaël, les Titien et les Michel-Ange!

DE L'ÉTAT DES BEAUX-ARTS

A BERLIN.

Il y a quelques années encore, la ville de Munich avait incontestablement la primauté sous le rapport artistique ; mais depuis que Frédéric Guillaume IV est monté sur le trône de Prusse, une noble émulation s'est établie entre lui et son beau-frère le roi de Bavière. Le monarque prussien se propose sans doute de faire de Berlin ce qu'était autrefois Weymar, le centre intellectuel de toute l'Allemagne. Non-seulement il réunit autour de lui les savants les plus célèbres, les artistes les plus recommandables ; mais encore il sait leur fournir l'occasion et les moyens de se produire. Aussi la capitale de la Prusse a-t-elle changé totalement de face, depuis l'avénement de ce prince ; partout s'élèvent de nouvelles et magnifiques constructions ; on prodigue les monuments dans la ville, on parsème de parcs et de jardins les environs incultes et déserts. En songeant aux améliorations projetées, un canal qui coûtera seul plusieurs millions, un second musée, une nouvelle église, une nouvelle bibliothèque, on serait tenté de douter de la possibilité de l'exécution ; mais tant d'entreprises si rapidement achevées, nous garantissent que le roi ne reculera devant aucun sacrifice pour réaliser ses vastes desseins.

Nous avons assisté, voilà quelques années, à la fondation d'une nouvelle galerie de tableaux ; elle s'élèvera derrière le vieux musée, et elle est déjà très-avancée. Elle comprendra de vastes salons ; mais l'extérieur laisse à désirer. Le fronton est caché par une espèce d'entrepôt où l'on charge et décharge les bateaux. Le côté opposé doit être réuni au vieux musée par une galerie voûtée, qui, traversant une rue très-passagère, défigurera à la fois les deux édifices. Il est probable que la décoration du nouveau musée sera confiée à Cornelius, qu'un mal d'yeux opiniâtre a empêché de travailler, depuis qu'il est à Berlin. Il s'est contenté d'aider de ses conseils les jeunes artistes, et de surveiller son élève Hermann, chargé de l'ornement du vieux musée.

La nouvelle galerie ne demeurera pas longtemps vide, car les collections d'objets d'art se sont considérablement augmentées. Le professeur Waagen a fait un voyage de quatorze mois en Italie pour recueillir des tableaux, qui sont arrivés à Berlin depuis peu. Parmi les peintures qu'il rapporte, on distingue un portrait de l'amiral Mauro, daté de 1337, et deux petits sujets par Titien ; un tableau allégorique de Giorgione, représentant *la Guerre et la Paix*, et surtout une série complète de grandes toiles de Paul Véronèse. Ces derniers tableaux décoraient la *salle des banquets* de la Bourse que les Allemands avaient jadis à Venise. Les quatre principaux sont : *Jupiter donnant à l'Allemagne l'empire du monde ; le Temps vainqueur de l'Idolâtrie, et assurant le triomphe de la Religion ; Mars et Minerve*, considérés comme sym-

bole de la bravoure et de l'humeur belliqueuse des Allemands : *Apollon et Junon, glorifiant les Beaux-Arts allemands*. Nous nous estimons heureux de voir dans une collection allemande des tableaux qui ont pour l'Allemagne une importance et une valeur spéciales.

Nous avons du Tintoret deux sujets religieux et un tableau qui concourait, avec ceux de Véronèse, à l'embellissement de la *salle des banquets ; Diane, entourée des Heures, commençant sa course dans les cieux*. M. Waagen a fait heureusement transporter sur neuf toiles six fresques que Bernardino Luini avait peintes, en 1521 et 1522, dans le couvent de Santa Corona, à Milan. Un tableau de Sébastien del Piombo mérite encore une mention particulière. Il avait été commandé par un cardinal de la famille napolitaine des princes de Gesso, ducs de Cellamare. Il représente *le Christ mort, Joseph d'Arimathie, et la Madeleine ;* les figures sont à mi-corps, de grandeur colossale, et semblent avoir été exécutées d'après un dessin de Michel-Ange.

M. Waagen nous rapporte quelques tableaux espagnols ; un *portrait du cardinal infant Ferdinand, frère de Philippe IV*, par Vélasquez ; un *portrait de femme*, et une *Madeleine*, de Murillo. Cette œuvre est dans la dernière manière du maître, et rappelle l'époque où il s'inspirait de Guido Reni.

La collection de M. Waagen est riche en sculptures. Venise, qui, pendant si longtemps, entretint avec l'Orient de fréquentes relations, nous a fourni de remarquables morceaux appartenant à l'école grecque, entre autres une *scène d'inspiration bachique*, bas-relief qui servait de support à un trépied. Nous possédons *la Victoire*, de Bresse, statue célèbre, en bronze doré, de quatre pieds de hauteur, et qui date, comme l'indique une inscription, du temps de Marc-Aurèle. Ces antiques, malgré leur mérite, sont inférieurs à un groupe d'Antonio Begarelli de Modène, *le Christ en croix entouré d'anges*. On sait que cet habile sculpteur eut une influence notable sur le Corrége, et en effet, les statues que nous avons sous les yeux ont cette délicatesse de formes, cette vague suavité qui caractérise les œuvres du peintre modénois.

Nous ne pouvons encore apprécier toutes les richesses que nous devons au voyage de M. Waagen. Un bâtiment, qui en portait une grande partie, a failli périr sur les côtes d'Angleterre, et n'arrivera à Berlin que dans quelque temps.

Le musée vient aussi d'acquérir le cabinet du célèbre architecte Kempgens, qui renfermait des tableaux de l'école allemande, italienne, et flamande. On parle d'une nouvelle excursion que doit entreprendre un artiste expert, dans le but d'accroître nos trésors, et de faire de la galerie de Berlin l'une des plus considérables de l'Europe.

Cependant, Frédéric Guillaume ne néglige pas les artistes vivants ; il a commandé au professeur Begas, notre meilleur coloriste, une suite de portraits des notabilités prussiennes. On ignore jusqu'à ce jour où on les placera, mais on pense que le roi a conçu le plan d'un *valhalla*, destiné à immortaliser les héros, les savants et les artistes de la Prusse.

L'exposition récente des tableaux de peintres belges a partagé en deux camps les artistes de Berlin. Les uns portent aux nues Biefve et Gallait ; les autres leur refusent toute espèce de talent. Les mécontents mêmes conviennent toutefois que les maîtres belges, tout en manquant de grandeur, se recommandent par le fini de l'exécution. Gallait semble prendre Paul Delaroche pour modèle, et son tableau de *l'Abdication de Charles V* n'a pas la sévérité convenable à une grande composition historique. Ces tableaux sont partis de Berlin pour Munich, d'où ils doivent être envoyés à Vienne. L'école belge a pensé que ce voyage serait une marche triomphale, mais, si elle a gagné bien des suffrages, en revanche elle a rencontré bien des adversaires acharnés. En général, une vive effervescence règne dans le monde artistique, au delà du Rhin. L'école de Dusseldorf est attaquée par les maîtres belges, auxquels se joignent quelques jeunes peintres du nord de l'Allemagne ; Munich est en guerre avec Berlin, surtout depuis que Cornelius s'est fixé dans la capitale de la Prusse. L'académie de peinture de Francfort-sur-le-Mein a été en proie à une guerre intestine, à propos d'un tableau de Lessing. On possédait déjà *trois peintures historiques* de ce maître ; aussi, dès qu'il a été question d'en acheter une quatrième, il s'est manifesté une violente opposition, à la tête de laquelle était le directeur, Philippe Veit. Le sujet du tableau était emprunté à l'histoire de Jean Hus et choquait vivement les catholiques. Après de longs débats, l'acquisition a été décidée, et M. Veit mécontent a cru devoir donner sa démission. On assure qu'il s'est associé à Steinle (1), et que tous deux vont fonder une nouvelle école, qui, faisant concurrence à l'académie, travaillera à propager les idées d'Overbeck. L'entreprise de Veit aura pour partisans les artistes de Munich et de l'Allemagne méridionale : Berlin et l'Allemagne du sud tiennent pour l'académie de Francfort, et ces dissidences sont d'autant plus graves qu'elles ont pour point de départ l'antagonisme religieux.

FRÉDÉRIC GUNTHER.

(1) M. Steinle est auteur du dessin de la gravure que nous avons donnée sous le titre : *la Compassion de la Sainte-Vierge*.

Digitized by Google

VALSENESTRE.

Ils dormaient sous le chaume ou sous les tuiles frêles ;
Ils rêvaient d'un bonheur toujours prompt à finir ;
Et parfois du sommeil ils écartaient les ailes,
Et se disaient : « L'aurore est bien longue à venir ! »

Les bœufs interrogeaient la crèche vide et sombre,
Et ruminant pensifs, ils songeaient aux grands prés ;
Et le coq matinal se remuait dans l'ombre
En appelant le jour de cris désespérés.

Les mères entr'ouvrant les lourds rideaux de serge,
Ecoutaient des petits respirer les poumons ;
Puis après un *Ave* dit pour la sainte Vierge,
Elles pensaient : le ciel est encor noir : dormons !

Et les heures passaient : la cloche du village
Les comptait faiblement avec des accents sourds
L'écho n'entendait rien sur le rocher sauvage ;
Et quand midi sonna la nuit durait toujours.

Cependant le sommeil fuyait de leurs paupières,
Comme un hôte importun qui se retire et sort ;
Nul rayon du foyer ne blanchissait la pierre,
Et les enfants disaient : le soleil est donc mort !

Non ! le soleil, là haut, de splendeurs souveraines,
Inonde la cascade et les lacs écumants ;
Et les sommets joyeux de vos Alpes sereines,
Brillent comme des fronts chargés de diamants !

Mais tandis qu'abrités sous la chaude muraille,
Vous dormiez tous, vieillards, mères, enfants, époux,
L'avalanche a sellé son cheval de bataille,
Et d'un bond dévorant elle a passé sur vous !

Elle a bu d'un seul trait le torrent et la source,
D'un précipice immense elle a fait son sentier.
Un rocher vous gardait : sans ralentir sa course,
Sur sa croupe elle a pris le rocher tout entier !

Et maintenant, maisons que la neige égalise,
Pour que le voyageur vous jette son adieu,
Il ne reste de vous que la croix de l'église,
Cette croix, ô chrétiens, qui porta votre Dieu !

Pour crier quelques mots d'espoir dans votre abîme,
La science, de l'homme a trompé les efforts ;
L'été seul de l'hiver peut réparer le crime :
Il faut trois mois d'été pour retrouver vos corps !

Oui, vous êtes perdus ! mais la croix vous protège,
De votre désespoir monument solennel !
Votre âme sortira de vos tombes de neige ;
La croix est l'arbre saint par où l'on monte au ciel !

Autrefois Dieu laissa le Vésuve descendre
Sur la ville romaine où régnait Jupiter.
Valsenestre a la neige : Herculanum la cendre,
La neige vient du ciel, la cendre de l'enfer.

Lorsqu'après deux mille ans de séjour sous la lave,
Herculanum sortit de son volcan éteint,
On vit ses habitants, troupeau des sens esclave,
Assis encor autour des tables du festin.

Vous, pauvres villageois, quand juin va dissoudre
Ce manteau glacial qui vous recouvre tous,
Faites-nous voir avant de retomber en poudre
Que la mort des chrétiens vous surprit à genoux !

HENRI DE LACRETELLE

Digitized by Google

SONNET.

C'était un soir d'hiver, et l'on parlait d'amour,
Chacun sans hésiter découvrait sa blessure,
Le chaste souvenir et le riant parjure,
Aux flammes du récit se brûlaient tour à tour;

Vous me disiez alors : tous ces cœurs sans détours
Qui savent si bien rire, ont souffert leur torture,
Et l'aiguillon vainqueur brisé dans sa piqûre,
S'était vengé d'avance et pendant plus d'un jour.

Mais l'amour a fait place à la sagesse austère,
De ses combats sanglants l'âme sort presqu'entière,
Et le rire effeuillé renaît comme une fleur.

On bénit le réveil après ce triste songe,
Le bonheur tant cherché, c'est le repos; mensonge!
Le bonheur, c'est l'amour ; l'amour, c'est la douleur!

Marie Nodier-Mennessier.

BEAUX-ARTS.

M. Lami de Nozan qui, depuis plusieurs années, s'occupe à Toulouse de la peinture sur verre, vient de terminer les vitraux du chœur de la cathédrale d'Agen, commandés par M. le ministre des cultes. Le style légendaire adopté pour chaque fenêtre, et qui rappelle les faits principaux de la vie de saint Caprais, de saint Étienne, de saint Dulaide, de saint Phabadé, de saint Vincent et autres patrons de cette église, s'harmonie parfaitement avec l'arhitecture de cette partie du monument (dixième siècle). Il est à regretter que le défaut de fonds ne permette pas d'entreprendre les croisées de la nef; l'ensemble de cette antique cathédrale, dont M. Bourières l'architecte a conduit la restauration avec autant de science que de goût, se trouverait complet.

— Le conseil municipal de la ville de Paris vient de voter les fonds nécessaires pour l'exécution du fronton de Saint-Vincent-de-Paule et de six grandes figures destinées à la décoration de la façade de cette église. Les figures du fronton, au nombre de quatorze, seront en ronde bosse, comme elles l'étaient au Parthénon : cet important travail est confié à M. Nanteuil; les artistes chargés des statues de la façade ne sont pas encore désignés. Tous les vitraux de ce monument, commandés à M. Maréchal de Metz, sont en cours d'exécution.

Physionomie parisienne.

La promeneuse

Digitized by Google

NICOLAS POUSSIN.

Au moment où la France s'occupe enfin sérieusement d'élever un monument à Nicolas Poussin, il m'a semblé que c'était une occasion naturelle de soumettre à l'Académie quelques réflexions sur ce grand homme. Ce n'est pas que le nom de Poussin ait besoin de nos éloges, et qu'après plus de deux siècles remplis de sa renommée, il soit possible d'y ajouter par des paroles. Mais si nous ne pouvons plus rien aujourd'hui pour sa gloire, il y a toujours pour nous-mêmes autant de profit que d'intérêt à le connaître dans son histoire et à l'étudier dans sa vie, où il est aussi grand que dans ses ouvrages.

On a beaucoup écrit sur Poussin; et, depuis bien

Digitized by Google

longtemps, toutes les formules de l'admiration ont été épuisées pour exprimer toutes les qualités de son talent. Ce qui distingue cet artiste entre tous les grands peintres, le choix noble et délicat de ses sujets, la belle ordonnance de ses compositions, la correction de son dessin, l'élévation de son style, la justesse et la profondeur de son expression, enfin, cette science du costume, cette fécondité d'inventions, cette richesse d'accessoires, et pardessus tout, cette heureuse union de la raison et du goût, de la philosophie et de l'art; tous ces dons de la nature et de l'étude, qui composent à Poussin un caractère propre et une physionomie originale, ont été reconnus et célébrés, et, ce qui vaut mieux encore, appréciés et sentis par ces nombreuses générations d'artistes qui se sont formés sur ses ouvrages et inspirés de ses chefs-d'œuvre. Aucun artiste n'a été plus gravé; ce qui veut dire, n'a été plus et mieux loué que lui, s'il est vrai que l'estampe d'un tableau, qui le conserve pour tous les âges et qui le reproduit dans toutes les mains, soit le meilleur éloge qui s'en puisse faire. L'art a rendu de cette manière à Poussin tout ce qu'il lui devait; et le peintre du *Testament d'Eudamidas* vit encore et vivra éternellement dans tant de gravures de son œuvre, qui l'ont répandue partout, quand son tableau même s'est perdu.

Après tant d'hommages que la plume et le burin, ces deux grands organes de l'opinion publique, ont rendus au génie de Poussin, il serait donc bien superflu de venir recommencer, moins bien que tout le monde, un éloge qui est dans la pensée de tout le monde; et ce n'est pas moi qui voudrais m'exposer à louer devant des artistes, un peintre que les artistes savent par cœur. Mais il y a dans la vie de Poussin et dans l'histoire de son talent, des traits qui ont toujours besoin d'être médités, des exemples qui peuvent toujours être utiles; et c'est d'ailleurs une si belle chose que cette vie, où l'homme et l'artiste se montrent constamment si bien d'accord, dans une conviction si forte, dans une fermeté si calme et dans une dignité si modeste, que je ne connais pas de tableau, même de Poussin, qui vaille un pareil spectacle.

L'histoire de l'art, chez les anciens et chez les modernes, offre beaucoup de noms d'artistes, qui eurent à lutter contre des obstacles de toute espèce; je n'en connais pas qui ait eu à souffrir plus que Poussin des rigueurs de la fortune et de l'injustice des hommes, et qui en ait su mieux triompher par la seule force de son caractère, par la seule puissance de son talent. Né dans une petite ville de province, de parents honnêtes, mais peu aisés, qui voulaient qu'il apprît le latin, pour devenir peut-être ce qui s'appelait alors un procureur ou quelque chose de semblable, il se révèle comme artiste en griffonnant des dessins sur tous ses livres de classe. Mais ce n'était pas assez que sa vocation, en se manifestant avec cette énergie, domptât la résistance de sa famille; il fallait encore qu'il pût trouver un maître; et celui que le sort avait placé près de lui, n'avait pu lui enseigner que ce qu'il est en tout temps le plus facile d'apprendre partout, le métier. Avec cette seule ressource, mais aussi avec l'instinct de son talent, Poussin, à peine âgé de dix-huit ans, se décide à quitter furtivement son pays, sa famille, pour venir chercher à Paris ce qui lui manquait, l'instruction, et ce qu'on rêve toujours à dix-huit ans, la gloire. Chemin faisant, comme il était sans protection, sans argent, il peignait des trumeaux, des dessus de portes pour se procurer le gîte de chaque jour: et peut-être qu'il existe encore, dans quelque coin de la Normandie, plus d'une de ces peintures, improvisées pour le besoin du moment, par la main qui produisit les *Sept sacrements*.

Arrivé à Paris, il n'y rencontra pas les maîtres qu'il cherchait, et il fut trop heureux encore de sortir de leur école presque aussi vite qu'il y était entré; car ils n'auraient pu lui montrer que leurs défauts, et il était déjà trop avancé pour se contenter même de leurs qualités. Un jeune gentilhomme du Poitou, qui s'était intéressé à lui, en le voyant courir partout après le travail, comme d'autres courent après la fortune, l'engagea à l'accompagner dans son pays, où il lui promettait son château à peindre. Mais la mère de ce gentilhomme ne demandait à Poussin que des services domestiques, au lieu de peintures historiques; et Poussin, obligé de quitter cette maison, est réduit encore une fois à faire usage de son pinceau, pour regagner à pied et à petites journées la capitale. On suppose que c'est à cette époque, et durant ce trajet qui fut long et pénible, qu'il peignit des *bacchanales* dans le château de Chiverny, et des tableaux de piété pour les capucins de Blois, productions du jeune âge et de l'adversité, précieuses à ce double titre, qui n'existent plus depuis longtemps, et qui auraient mérité d'être conservées, pour servir d'exemples au talent qui doute encore ou qui désespère de lui-même. On a dit aussi, mais sans preuve suffisante, qu'il existait au château de Clisson des paysages de Poussin, qu'il aurait exécutés à cette époque où il parcourait en tout sens la province, en s'acheminant vers Paris. Les événements aussi bien que les travaux de cette partie de la vie de Poussin sont d'ailleurs couverts d'une impénétrable obscurité; et, tout ce qu'on sait avec certitude des résultats de ce triste voyage, c'est que, arrivé à Paris, exténué de fatigue, accablé de besoin, manquant de tout, il y tomba grièvement malade, et ne recouvra la santé qu'après avoir respiré quelque temps l'air natal dans la maison paternelle. Revenu encore une fois à Paris, toujours avec l'intention de s'y perfectionner dans la peinture, il ne tarda pas à se convaincre que les moyens lui manquaient, et que l'Italie seule pouvait lui fournir des maîtres ou des modèles. Il partit donc pour l'Italie, et il alla jusqu'à Florence; mais il ne put aller plus loin, sans doute parce que la ressource dont il avait usé jusque-là, celle de vendre de ville en ville de petits tableaux qu'il peignait en détrempe, ne lui servait plus en ce pays-là. Une seconde fois, il se remit en route pour l'Italie; mais cette fois encore il ne put dépasser Lyon, où sa constance fut mise à une nouvelle épreuve. Une maladie, qui l'empêcha de faire usage de son talent, épuisa bientôt toutes ses ressources. A peine convalescent, mais réduit au dénûment le plus absolu, il trouva pourtant un marchand qui lui avança une petite somme pour retourner à Paris, et qui consentit à être payé en

Digitized by Google

tableaux ; à ce prix, il put recouvrer sa liberté et reprendre le chemin de Paris.

On voudrait, pour l'intérêt de l'art et pour l'honneur de l'humanité, connaître tous les détails de cette époque de l'histoire de Poussin, toutes les épreuves par lesquelles dut passer ce génie si pur et ce caractère si noble, tout le temps qu'il eut à lutter contre l'adversité. Malheureusement, comme la société n'a jamais grand souci des nombreuses victimes de ses erreurs, et que Poussin, toujours égal à lui-même, dans la bonne comme la mauvaise fortune, ne s'est jamais plaint du malheur de ses premières années, on ignore tout ce qu'il eut à faire de travaux indignes de lui, seulement pour pouvoir subsister à Paris. On sait bien qu'il fut quelque temps employé à peindre des ornements de plafond au Luxembourg, sous un peintre nommé Duchêne, qui avait la direction de ces travaux, et que Poussin, tout obscur qu'il était et chargé d'ouvrages subalternes, excita la jalousie de cet artiste, qui était assez médiocre pour être très en vogue. Mais ce n'est pas là une particularité bien rare dans l'histoire de l'art, ni sans doute un accident unique dans la vie de Poussin. Il avait près de trente ans, et il en avait ainsi perdu onze à se débattre avec toutes les misères de la vie, lorsqu'une circonstance imprévue mit tout à coup son talent en évidence. Les jésuites célébraient, en 1625, la canonisation d'Ignace de Loyola et celle de François Xavier, et ils voulurent, à cette occasion, exposer dans une suite de tableaux les principaux miracles de leurs saints patrons. Un concours, où les plus habiles peintres de Paris furent appelés, s'ouvrit alors, et Poussin y produisit six grandes compositions, exécutées en autant de jours, en détrempe, grâce à la facilité qu'il avait acquise à peindre par ce procédé. Ces tableaux, où l'élégance du dessin se joignait à la noblesse de la pensée et à la grandeur de la conception, malgré les défauts d'une exécution si rapide, excitèrent autant d'admiration que de surprise. Dès ce moment, Poussin eut un nom à Paris ; c'est dire qu'il y eut déjà des envieux, des rivaux, des adversaires, sans y avoir encore des amis.

Je me trompe. Un étranger célèbre, qui se trouvait alors à Paris, le poëte Marini, fut frappé du talent qui brillait dans ces premières compositions de Poussin ; il en rechercha l'auteur ; il lui montra de l'affection ; il l'admit dans son intimité et le logea dans sa maison ; et ce fut là le premier avantage que Poussin dut à la fortune et à lui-même. Le cavalier Marini était un homme d'imagination et de savoir, très-familier avec les anciens, plein de feu et d'esprit dans sa conversation ; il inspira à Poussin le goût de la poésie, il l'initia à l'étude de la mythologie, et lui fit faire, sous ses yeux, les dessins qui devaient accompagner l'édition de son poëme d'*Adonis*, en même temps qu'il lui lisait les poëtes grecs et italiens dans une traduction improvisée. C'est en vivant auprès de Marini, qui mettait heureusement plus de goût dans ses lectures que dans ses poésies, et plus de choix dans ses affections que dans ses sujets, que Poussin refit, à un âge où tout profite, son éducation littéraire, et qu'il conçut pour l'antiquité, vue d'une manière poétique, le penchant qui détermina plus tard une des formes de son talent. Notre artiste, qui n'avait rien dû aux peintres de son pays, reçut donc d'un poëte italien des idées, des connaissances, des inspirations qui valaient mieux que de mauvaises leçons de peinture ; et Marini, qui fut trop vanté dans le temps et qu'on ne lit plus guère aujourd'hui, contribua plus que personne à former un grand peintre ; c'est peut-être là le seul mérite qui lui restera dans la postérité, et c'est surtout à la France de lui en tenir compte.

Cependant Poussin n'avait pas renoncé à son projet de voyage en Italie, et les entretiens de Marini n'avaient pu que l'affermir dans son dessein. Lorsque ce poëte, rappelé à Rome par l'exaltation au pontificat d'Urbain VIII, qui avait été son ami, proposa à Poussin de l'y accompagner, ce dut être là pour notre artiste la plus forte des tentations. Mais Poussin fut toujours l'esclave de son devoir, pour rester le maître de sa destinée. Il avait reçu de la corporation des orfévres la commande d'un tableau de la *Mort de la Vierge ;* il laissa partir son protecteur pour remplir son engagement, et il ne se mit seul en route pour Rome qu'après avoir achevé son tableau. Remarquons que ce premier ouvrage de Poussin ne lui fut pas demandé par un prince, mais par une compagnie d'artisans, et qu'en cela, il sembla que la fortune voulût inaugurer cette vie d'un artiste, qui sut de bonne heure se soustraire au commerce des grands et à l'influence des cours, et qui travailla toujours pour l'amitié, jamais pour la puissance. On ignore ce qu'est devenu ce tableau de Poussin, qui fut longtemps placé dans une des chapelles de Notre-Dame ; et, si nous pouvions le rapprocher de son *Déluge* que nous possédons, nous aurions sous les yeux les deux termes extrêmes entre lesquels se trouve comprise la carrière de ce grand peintre.

Poussin avait trente ans lorsqu'il atteignit enfin au but de toutes ses pensées, lorsqu'il arriva à Rome ; mais il n'était pas parvenu pour cela au terme de toutes ses épreuves. On croit généralement que la fortune cessa de le poursuivre à dater de son séjour à Rome ; c'est une erreur causée par l'ignorance où l'on est encore de l'emploi de ses premières années dans cette métropole des arts, où les révolutions du goût n'ont guère fait moins de victimes illustres que celles de la politique ; où le génie, adoré un siècle auparavant dans Raphaël, était alors persécuté dans le Dominiquin. D'abord, l'ami, le guide, le protecteur sur lequel Poussin avait compté en arrivant à Rome, lui manqua presque aussitôt. Marini, qui n'avait pas rencontré chez le pape Urbain VIII les sentiments qu'il s'attendait à trouver chez son ami d'enfance Barberini, et qui n'obtint à Rome, en expiation de ses péchés poétiques, que la faculté de faire une pénitence publique, en écrivant à cette intention son poëme du *Massacre des Innocents*, Marini, découragé, vieux et infirme, s'était retiré à Naples où il mourut l'année d'après. Avant de partir, il voulut rendre un dernier service à son ami, en le présentant au cardinal Barberini, neveu du pape, et l'histoire a conservé les expressions dont il s'est servi pour recommander Poussin à ce prince de l'Église : *Ve-*

drete un giovane, che ha una furia di diavolo : vous verrez un jeune homme qui a une ardeur du diable. Ce mot exprime bien la promptitude, on pourrait presque dire l'impétuosité d'exécution que Poussin devait aux premiers travaux de sa jeunesse, et qui, après avoir été pour lui une nécessité et une ressource aux temps de l'adversité, resta, dans des jours meilleurs, une habitude et une propriété de son talent. Le mot de Marini ne peint pas moins heureusement le caractère d'un artiste que nous sommes habitués à regarder, à la distance de deux siècles, à travers le calme imposant de ses compositions si graves, si nobles, si régulières, mais qui alors, aux prises avec la fortune, était obligé de déployer tant d'activité, d'énergie et de courage pour se tirer de la foule.

Ces ressources de sa volonté et de son talent, qu'il ne puisait qu'en lui-même, ne lui furent pas moins nécessaires à Rome, qu'elles ne l'avaient été à Paris. A la retraite de Marini, son seul patron, succéda bientôt le départ pour sa légation d'Espagne du cardinal Barberini, son unique protecteur. Ainsi, demeuré seul, sans nom, sans appui, dans cette grande cité qui devenait pour lui une immense solitude, Poussin eut longtemps à lutter contre des obstacles de tout genre, contre des besoins de toute espèce ; et ici encore, nous regrettons de ne pas connaître toutes les particularités de cette vie si dure et si laborieuse, si remplie de privations et d'études. Le crédit de Barberini ne lui avait servi qu'à lui ouvrir l'entrée de sa maison, qui était un musée. Poussin s'y établit, pour étudier l'antique, qu'il avait deviné avant de le connaître ; et Rome entière, qui était déjà ce qu'elle est encore et ce qu'elle sera toujours, malgré le temps et malgré les hommes, le plus vaste de tous les musées, put à peine suffire à ce besoin de s'instruire qui était le premier de tous ses besoins. Le hasard, qui a quelquefois son instinct, et le malheur, qui a quelquefois aussi sa providence, l'avait lié avec un artiste, le sculpteur François Duquesnois, dit *le Flamand*, alors pauvre et obscur comme lui. Ces deux hommes, que l'adversité autant que la sympathie avait rapprochés, mirent en commun leurs études et leurs travaux, leurs privations et leurs espérances ; et dans cette société, où l'art avait autant de part que l'affection, le peintre se fit presque sculpteur, à l'exemple de son ami et à l'école de l'antique. C'est en effet à cette époque que Poussin copiait la *Noce Aldobrandine*, qui lui faisait l'effet d'un bas-relief antique, et qu'il modelait, en bas-relief aussi, un tableau du Titien, qui se trouvait à la villa Ludovisi. C'est alors qu'il exécuta en petit un grand nombre de copies de statues antiques, telles que la *Cléopâtre* du Vatican que possède M. Duchêne; et c'est sans doute ainsi qu'il se forma ce système de composition qui tient tant de l'ordonnance du bas-relief, et qui fait que, de tous les peintres modernes, Poussin est peut-être celui qui peut le mieux donner l'idée de la peinture antique. On sait, du reste, que durant un séjour de quarante ans à Rome, Poussin ne passa jamais un seul jour sans faire quelque étude d'après les monuments de Rome. L'architecture et la statuaire, les ruines antiques et les édifices modernes, la ville et le paysage, les lieux et les hommes, l'art et la nature, tout ce qui, dans cette admirable cité, fait penser et écrire, réfléchir et dessiner, l'artiste et le philosophe, y fut constamment pour lui un objet d'étude et de jouissance. Il continua, jusque dans un âge très-avancé, de se plaire en s'instruisant à cette grande école ; et nous avons à ce sujet le témoignage d'un contemporain, que je ne puis me refuser au plaisir de transcrire. « J'ai souvent, » dit Vigneul de Marville, qui l'avait connu dans les derniers temps de sa vie, « j'ai souvent admiré la passion qu'il avait pour son art, quoiqu'il fût bien vieux. « Je le voyais fréquemment au milieu des ruines de l'ancienne Rome, dans la campagne ou sur les bords du « Tibre, esquissant un passage qui lui plaisait ; et je l'ai « rencontré tenant à la main des pierres et des fleurs qu'il « rapportait chez lui pour les copier d'après nature. Je lui « demandai un jour comment il était arrivé à ce degré « de perfection qui lui assignait un si haut rang parmi « les peintres d'Italie ; il me répondit: *En ne négligeant « jamais rien.* »

RAOUL-ROCHETTE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

MADAME DE LASTIC.

IV.

Cependant le mal dont madame de Lastic souffrait, faisait de lents mais continuels progrès ; une ardeur brûlante desséchait sa poitrine, une pâleur livide s'étendait sur son visage amaigri, ses yeux encadrés d'un cercle bleuâtre brillaient d'un éclat fébrile ; toutes ses forces et toute sa volonté s'épuisaient à lutter contre les atteintes de langueurs enflammées qui tarissaient les sources de sa vie.

Hercule ne la quittait plus ; sa tendresse vigilante l'entourait de ces soins qu'une mère seule semble pouvoir prodiguer à sa fille ; il appelait près d'elle les plus illustres médecins et s'adressait aux plus savantes académies pour leur demander un secret qui pût sauver sa femme.

Olympe le remerciait doucement, l'embrassait avec les élans d'une reconnaissance passionnée, puis le suppliait de la laisser seule quelques instants.

Alors elle tombait à genoux devant l'image du rédempteur, priait avec des sanglots, pressait ses tempes entre ses mains tremblantes, levait au ciel des yeux trempés de larmes, et quand ses caméristes, inquiètes de son long silence, rentraient dans l'appartement, elles trouvaient la marquise étendue aux pieds du crucifix, dans la froide immobilité de la mort.

Après ces crises terribles, Hercule passait la nuit au chevet d'Olympe, la veillant comme on veille un enfant au berceau. C'était lui qui préparait les boissons calmantes et qui la forçait de prendre les remèdes qu'elle repoussait quand d'autres mains les lui présentaient, dans la conviction où elle était qu'il n'y avait pas de salut à espérer. Que de fois, en se réveillant de ses douloureuses léthargies, ne l'avait-elle pas surpris, penché sur son lit, la contemplant avec un visage pâle que semblaient éclairer deux yeux flamboyants. Elle tressaillait alors, et fermant ses paupières pour éviter un regard dont l'éclat pénétrant allait jusqu'à son cœur, elle collait ses lèvres blanches sur une main qu'elle trouvait glacée et brûlante tour à tour.

Il arrivait parfois que le mal semblait céder à une influence occulte, inexplicable ; car il y avait déjà quelque temps que la médecine s'était avouée impuissante à vaincre une maladie dont les causes lui échappaient. Ces jours-là, madame de Lastic paraissait retrouver sa joie avec la santé ; elle se montrait à la cour, suivait les chasses et dansait au bal. C'était en quelque sorte une renaissance que M. de Lastic célébrait par de splendides fêtes.

Un jour que toute la cour était conviée à Meudon, la marquise était partie avec son mari en galant équipage ; il devait y avoir chasse à courre et bal au château.

Madame de Lastic, montée sur une jument anglaise, galopait dans les avenues ; le grand air, le mouvement, l'oubli peut-être avaient rendu à ses yeux leur douceur veloutée, à ses joues leur frais incarnat. Elle se lançait donc à la poursuite du cerf hardiment et gaiement, lorsqu'en traversant un carrefour un cavalier s'offrit

Digitized by Google

soudain à sa vue. Madame de Lastic poussa un cri et chancela ; le cheval épouvanté se cabra. Hercule qui suivait une autre avenue, vit ce mouvement par un éclairci de la forêt ; le cri de sa femme frappa son oreille et fit bondir son cœur ; il tourna bride et se précipita vers elle ; un pli du terrain lui masqua bientôt le carrefour où il avait cru voir passer un cavalier, et lorsqu'il arriva il trouva madame de Lastic couchée par terre, pâle comme un linceul. La solitude l'entourait, mais auprès d'elle et sur la terre humide les pieds d'un cheval avaient foulé le sol. Ses traces se perdaient dans les profondeurs de la forêt.

Olympe frissonnait : d'une main agitée elle semblait vouloir écarter une image importune ; ses lèvres remuaient, laissant échapper des mots confus.

Hercule souleva sa femme dans ses bras ; elle ouvrit les yeux.

— Fuyez !... fuyez !... de grâce, fuyez !... disait-elle d'une voix en délire...

Ces mots passèrent comme un soupir aux oreilles de M. de Lastic ; mais son cœur les entendit. Des dames accoururent ; toutes s'empressèrent autour de la marquise et lui firent respirer des sels ; Olympe les regarda, écarta les cheveux qui couvraient ses joues, reconnut son mari et fondit en larmes.

— Elle est sauvée, dit madame d'Allones. La chute qu'elle a faite aura épouvanté cette chère marquise !

Hercule confia sa femme à la comtesse, qui suivait la chasse en calèche, puis comme la compagnie était remontée à cheval et s'apprêtait à partir, il sauta en selle et partit à fond de train.

— Où peut-il aller ? s'écria M. de Pontvallain en le voyant disparaître derrière les sombres massifs d'une avenue. Il faut que la tête d'Hercule soit un peu dérangée.

— La maladie de sa femme le rend fou, répliqua M. d'Allones. Quel mari ! vraiment il me guérirait de la constance, si je pouvais être atteint de ce mal-là !

Quelques heures après, le marquis retourna auprès de sa femme. Il était en nage, les broussailles avaient déchiré une partie de ses vêtements ; le désordre de sa toilette et les éclaboussures dont elle était souillée témoignaient assez de l'emportement de sa course.

Son cheval, couvert de fange, haletait dans la cour.

— Dans quel état vous êtes, mon Dieu ! s'écria Olympe qui venait d'écarter les rideaux.

— Votre évanouissement m'avait bouleversé ; il me semblait qu'un maladroit avait occasionné votre chute ; j'ai cru le voir fuir. Je l'ai poursuivi, mais vainement. Oh ! si jamais je rencontre l'insolent à qui ce nœud de ruban a appartenu, je le tuerai sur place !

— Ce nœud ! où l'avez-vous donc ramassé ?

— Sur une branche où il était resté suspendu à quelques pas de vous.

— J'imagine que vous n'aurez garde de vous attaquer à son maître. Madame de Maureilhan l'a perdu sans doute en voulant me secourir ; elle le portait à son épaule où M. de Fresne l'avait attaché.

Hercule broya entre ses doigts de fer la cravache qu'il tenait encore à la main.

Depuis l'accident de Meudon, l'état de madame de Lastic avait rapidement empiré. Les médecins avaient conseillé l'air de la campagne, mais la tranquillité de la résidence où le marquis l'avait fait conduire, près de Viroflay, ne lui avait apporté qu'un soulagement passager ; une fièvre lente la consumait, et toutes ses forces s'étaient éteintes dans un accablement profond. Les déchirements de sa poitrine enflammée lui rappelaient seuls qu'elle vivait.

Le dévouement d'Hercule ne se démentait pas une

Digitized by Google

minute. Au nom de sa femme, il répandait les aumônes à profusion, et, comme elle, il semblait mourir tant il était morne et sombre.

Aucun bruit ne se faisait autour du château d'où la vie paraissait s'être retirée.

Un soir un valet de pied vint annoncer à madame de Lastic qu'un étranger sollicitait l'honneur d'être admis en sa présence.

— Vous a-t-il dit son nom, demanda-t-elle ?

— C'est M. le comte Lionnel d'Asselanges.

Une ardente rougeur passa comme une flamme sur le visage d'Olympe. Aucune émotion n'apparut sur les traits d'Hercule ; il regardait sa femme qui palpitait et dont la tête était retombée sur l'oreiller.

Un instant tous deux gardèrent le silence.

Le valet de pied attendait immobile.

Enfin madame de Lastic appelant toute son énergie à son aide, souleva sa tête languissante ; son front reflétait de nouveau les teintes froides et mates de l'ivoire.

— Dites à M. le comte d'Asselanges, reprit-elle d'une voix mourante, que je ne puis pas, que je ne veux pas le recevoir.

— Si cette visite pouvait vous apporter quelque distraction, dit M. de Lastic, pourquoi ne laisseriez-vous pas monter ce gentilhomme ?

— C'est inutile, reprit-elle ; et elle fit un signe de la main.

Le valet se retira, et madame de Lastic se renversa sur son oreiller.

On aurait pu la croire morte à la morne pâleur de ses traits si les mouvements entrecoupés de sa poitrine n'avaient agité les draps à intervalles inégaux.

Comme la nuit s'avançait, Olympe tourna son visage vers son mari.

Une flamme lugubre se jouait dans ses yeux dont l'orbite semblait démesurément agrandi.

— Hercule, approchez, lui dit-elle ; je viens d'élever mon âme à Dieu, et il m'a inspiré la pensée de me confesser à vous avant de mourir. Si votre généreuse bonté fait descendre le pardon sur ma derniere heure, ma fin sera plus tranquille et je vous bénirai.

Le marquis s'approcha sans répondre. une violente agitation se peignait sur ses traits.

— Ecoutez-moi, reprit Olympe. Dieu m'a permis de vivre encore quelques heures pour vous faire un aveu qui soulagera ma conscience. Quand j'aurai fini, je n'aurai plus qu'à me réconcilier avec l'église et à oublier la terre.

Après avoir achevé ces mots, la marquise se recueillit un instant, puis commença en ces termes un récit qu'elle ne termina pas sans l'avoir souvent interrompu, épuisée qu'elle était par la souffrance.

— Je vous ai trompé, Hercule ; je n'ai pas su garder pure et fidèle la foi que je vous avais jurée, et Dieu m'a punie en me faisant mourir à un âge où, pour les autres femmes, la vie est pleine d'espérances. Je mérite mon sort et je bénis la main qui me frappe. J'étais orpheline et pauvre ; vous étiez riche et vous portiez le nom d'une famille puissante et honorée. L'offre de votre main était plus qu'il ne m'était permis d'espérer, et pourtant, si je l'acceptai, vous le savez, ce ne fut pas sans hésitation. La cause de cette hésitation, vous ne l'avez jamais connue : je vais vous la dire. Pourquoi ne vous l'ai-je pas avouée plus tôt ! Peut-être m'auriez-vous protégée contre moi-même ! Une de mes amies recevait souvent, au couvent où ma mère en mourant m'avait laissée, la visite d'un de ses parents ; permettez-moi de vous taire son nom : s'il fut coupable ce n'est pas à moi de l'accuser. J'avais seize ans, il en avait vingt. Confidente de mon amie, j'assistais aux visites de son parent qui me laissa bientôt voir qu'il m'aimait. Je ne pus lui cacher que cet amour était partagé. Nous nous écrivimes, et nous nous étions juré à travers les grilles du parloir, de n'appartenir jamais que l'un à l'autre ; ce serment je le répétai bien souvent, lorsque, seule dans mon oratoire, je m'agenouillais aux pieds de la croix. Bientôt une lettre de son père le

Digitized by Google

contraignit de retourner en province. Il y avait déjà trois mois qu'il était parti lorsque vous vous présentâtes au couvent. Vos recherches flattèrent mon amour-propre, votre rang dans le monde m'éblouit, votre amour, chastement exprimé, me toucha; mes compagnes disaient hautement autour de moi qu'elles s'estimeraient trop heureuses si vous leur adressiez les hommages que vous me rendiez; la supérieure me fit appeler un jour et me dit que dans ma position et sans fortune ce serait offenser mes protecteurs que de refuser une aussi belle alliance. Trois mois s'écoulèrent encore: j'étais un enfant; je crus avoir oublié celui qui avait reçu mes serments et qui ne revenait pas, et un soir je vous dis en rougissant que j'étais prête à vous suivre à l'autel. Votre joie m'enivra et il me sembla que je vous aimais. Pendant deux ou trois ans j'éloignais de ma pensée un souvenir qui l'attristait, et je le faisais sans effort lorsqu'une mission vous appela en Flandre. Ma douleur fut sincère; cependant votre absence se prolongeait et ma tristesse ne passait pas lorsque mes amies m'entraînèrent dans leurs plaisirs pour me distraire. Je les suivis, et voilà ce qui m'a perdue.

« Un jour je revis celui que je croyais avoir oublié. Sa présence me troubla; d'abord il sembla m'éviter, puis insensiblement il se rapprocha de moi; ses yeux me jetaient des reproches muets, et j'éprouvai bientôt à le voir une peine et un plaisir qui remplissaient ma vie de tourments délicieux. Il me dit enfin qu'il m'aimait toujours; ce mot me fit tressaillir; je compris à mon émotion que son souvenir vivait encore dans mon cœur. Je voulus l'éviter, partir, vous rejoindre; il était trop tard! Sur ces entrefaites une chasse réunit toute la cour à Versailles. Comme nous nous trouvions seuls à l'écart, il m'annonça qu'il s'était décidé à partir, et me supplia d'entendre ses adieux. Ses yeux étaient trempés de larmes, j'étais éperdue; il m'entraîna, les paroles qu'il me disait me faisaient palpiter; il voulait s'éloigner et il restait; ses adieux étaient des serments de m'aimer toujours; ma tête s'égarait, j'avais commis la faute de le suivre. Dieu m'abandonna.

« Quand je revins à moi j'étais coupable. Alors ce fut une vie pleine d'angoisses et d'amour. Je cherchais un refuge contre mes remords dans la passion, et la passion plus forte les étouffa. Elle me donna l'horrible puissance de dissimuler quand vous revintes de Flandre, et Olympe de Beuzeville vous parut toujours digne de votre estime. Cependant un ordre du ministre attacha mon complice à une ambassade; il partit, et il me sembla que mon âme s'enfuyait avec lui. Un jour une lettre m'apprit qu'il revenait à Paris chargé de dépêches; il me demandait un rendez-vous, à Meudon, dans une petite maison où bien des fois je l'avais vu. Oh! c'est bien infâme, n'est-ce pas? cette maison était la vôtre. Cette nuit-là vous partiez pour porter des ordres de la cour au maréchal de Saxe. Quinze jours après vous reveniez, et j'apprenais que vous aviez tué M. le duc de Beuvron parce qu'il m'avait soupçonnée!

« Je ne sais pas comment je ne suis pas morte en vous écoutant; mon cœur battait à se rompre dans ma poitrine. Quand je fus seule, cette pensée, qu'un malheureux gentilhomme avait perdu la vie parce qu'il m'avait accusée, et qu'au péril de vos jours vous m'aviez défendue, moi coupable, s'offrit à moi dans toute son horreur; toutes les illusions s'en échappèrent comme s'échappe l'eau d'un vase brisé, l'image du duc mort me poursuivait sans cesse; la nuit j'en rêvais, le jour j'en étais obsédée; ce remords s'attacha à mon cœur, et mon bonheur, bâti sur le sable, s'évanouit.

« Un voile était tombé de mes yeux! Le soir même je me rendis aux lieux où mon amant m'attendait; mais

Digitized by Google

cette nuit-là, tout en lui disant que je l'aimais encore, je fis serment de ne plus le revoir. Ce serment je l'ai tenu! Je rentrai mourante, épuisée, avant le jour. J'ouvris mon secrétaire, et une à une, après les avoir trempées de mes larmes, je brûlai toutes ses lettres. Il vous en souvient, Hercule, vous m'avez surprise lorsque la fatigue m'avait endormie, et ma première parole au réveil a été un mensonge!

« Mais alors une double torture commença à consumer ma vie: votre tendresse active et confiante qui était comme un reproche vivant de ma faute; et sa douleur, à *lui*, qui m'arrachait des larmes en secret. Quel mal me faisaient ses lettres, et de quelle existence j'ai vécu!

« J'offris mes souffrances à Dieu comme une expiation, et je tirais de ces souffrances une consolation en pensant que plus elles seraient ardentes, plus elles me mériteraient un pardon inespéré.

« Enfin il consentit à s'éloigner; mes prières avaient obtenu de lui qu'il ne chercherait plus à me revoir. Il demanda une mission, l'obtint et partit pour de lointaines contrées.

« Sous l'influence de notre amour, je m'efforçais d'étouffer son souvenir, lorsque, vous le dirai-je, Hercule, un jour je conçus la pensée que vous connaissiez ma faute et que vous cherchiez à vous venger sur mon amant avant de me punir moi-même! Ce fut lorsque j'appris votre prochain duel avec M. de Vouvray. Cette persistance à vous battre à tout propos m'étonna. Mais votre généreuse conduite le lendemain, dans une rencontre où il vous aurait été si facile de tuer un ennemi, dissipa tous mes vagues soupçons. Je me les suis bien souvent reprochés depuis lors et je vous en demande pardon, à vous dont l'affection constante et dévouée n'a pas failli un jour.

« Je touche au terme de ma confession, Hercule. Bientôt vous aurez à me juger.

« Ma vie semblait épuisée, et d'étranges douleurs me faisaient rapidement approcher de ma dernière heure; vous craigniez une maladie et c'était un souvenir qui me tuait. Un instant je semblai renaître à l'existence; c'était le dernier éclat d'une flamme qui s'éteignait. Il vous souvient du jour où dans la forêt de Meudon, je poussai un cri et tombai de cheval sans connaissance? Je venais de le revoir! Il était arrivé à l'improviste, et j'avais entendu sa voix me répéter encore qu'il m'aimait!

« Cette dernière rencontre brisa la force factice qui me soutenait. Depuis ce jour je me suis rapprochée du tombeau; demain je ne serai plus. Puissent mes souffrances et mon repentir effacer devant Dieu une faute dont votre pardon seul peut m'absoudre!

« Voilà ce que vous ne saviez pas, Hercule, et voilà ce j'ai cru devoir vous confesser. Maintenant jugez-moi.

—Vous vous trompez, madame, dit Hercule, voilà ce que je savais, et voilà pourquoi je vous ai empoisonnée.

Madame de Lastic se dressa; effarée, elle porta ses mains à son front, promena ses doigts d'ivoire sur son visage livide, poussa un cri et tomba foudroyée.

Hercule se pencha sur Olympe; son visage était couvert d'une pâleur plombée, il écarta les mains de sa femme et colla ses lèvres sur ses lèvres. Elle était morte.

— Je t'ai punie et je t'aime! lui dit-il d'une voix déchirante comme si elle avait pu l'entendre encore. Je me suis vengé et je pleure! ajouta-t-il tandis que deux larmes âcres et brûlantes tombaient de ses yeux.

Mais bientôt se relevant, il jeta d'une main ferme le linceul sur la tête de madame de Lastic et regarda autour de lui.

Le jour filtrait par les fenêtres à travers les rideaux. Hercule marcha vers la porte et l'ouvrit; les gens du château étaient tous dans l'antichambre comme ils avaient coutume de s'y rendre, chaque matin, pour avoir des nouvelles de leur maîtresse.

— Entrez tous, leur dit-il d'une voix calme, et regardez! Madame la marquise Olympe de Lastic est morte. Que le château prenne le deuil, et que l'un de vous aille prévenir monseigneur l'évêque de Versailles et lui demande, au nom du marquis Hercule de Lastic, les prières de l'Église pour l'âme de la trépassée.

Tout le monde s'agenouilla, la tête nue, autour du marquis qui priait. Le silence était lugubre; les clartés du jour naissant jetaient des teintes rouges sur l'alcôve où les formes roides de la marquise se dessinaient sous les draps blancs.

Hercule de Lastic se dressa le premier, traversa la foule muette de ses serviteurs courbés sous la majesté de la mort et s'éloigna.

Le soir même un garde trouva le cadavre de M. le comte Lionnel d'Asselanges couché dans un ravin.

Le marquis de Lastic disparut et on ne sut jamais ce qu'il était devenu.

AMÉDÉE ACHARD.

CRITIQUE
LITTÉRAIRE.

ÉDOUARD AUBERT,

PAR ALFRED LEROUX.

Par bonheur, il existe encore, sur les confins de notre littérature agitée, tumultueuse, criarde et violente, affairée et marchande, quelques retraites calmes, où méditent et travaillent en paix, à loisir, pour une noble satisfaction et non pour un salaire tristement acheté, certains esprits sévères et religieux. Ceux-là sont heureux et respectables, dignes d'envie autant que dignes de renommée : il les faut louer sans aucun doute ; il les faut féliciter aussi. La Nécessité ne les cloue pas au travail avec ces grands clous d'airain dont parlent les poëtes. Ils ont ce loisir qui permet à l'inspiration de croître lentement et de porter ses fruits, mûrs et savoureux quand ils se détachent de la branche. Ils ne sont pas contraints à ces moissons hâtives, à ces prodigalités étourdies qui déshonorent tour à tour nos plus beaux noms. Quand ils produisent au jour l'idée avec laquelle ils vivaient, solitaires et amoureux, depuis des années, ils ont achevé sa parure en toute connaissance de cause, éprouvé sa beauté, assoupli sa démarche, orné ses grâces natives, et même jeté dans les ornements dont ils l'ont revêtue ce désordre savant, cette négligence étudiée qui sont le dernier raffinement des coquetteries féminines ou littéraires ; ils sont donc réellement très-heureux et très-enviables.

Quant au respect qu'ils méritent, comment le contester ? Ce loisir qu'ils ont eu, que d'autres le possèdent sans en profiter de même. Et combien voyez-vous de ces fortunés jeunes gens, à qui tout est facile, se donner les soucis en même temps que les joies de la besogne intellectuelle ? Combien, jeter un coup d'œil sérieux sur la vie ; combien, interroger le néant des passions ; combien, préférer à la molle fainéantise aux délicatesses inoccupées de la vie opulente, aux *obligations* du monde, — liens de fleurs dont il vous garotte si bien, secondé qu'il est par l'habitude, — préférer, disons-nous, le travail même le plus léger, l'étude même la moins assidue ? Non vraiment, il est réputé plus doux, par toute cette jeunesse intelligente, mais froide et ennuyée, de livrer son existence à je ne sais quel engourdissement moral compliqué d'activités purement physiques. Le cabinet d'études est abandonné pour l'écurie, les livres pour la rame ou le fusil. Que si l'on permet aux arts d'interrompre, de temps en temps, ce silence qui se fait autour des âmes et des esprits, c'est surtout à ceux-là qui flattent l'œil ou caressent l'oreille. La Musique, cette courtisane harmonieuse, dont le souffle vibrant nous fait défaillir comme un baiser ; la Peinture ou la Statuaire qui raniment par leurs décevantes illusions l'énergie éteinte de nos désirs, voilà les seules divinités reconnues par le monde et dont le culte paraisse compatible avec la vie de salon, de club, de château, de sports ; avec les

longs bals et les longs dîners, les cours d'escrime ou de savate, les hallucinations du tabac et l'amour brutal des comédiennes.

Aussi sont-ils devenus bien rares, ces petits manuscrits élégants qui, naguère encore, arrivant de quelque manoir ou de quelque hôtel splendide, apportaient dans le cabinet de l'éditeur, un bruit inusité d'épais vélin, une douce odeur ambrée. Alors, suivant qu'il s'agissait d'une noble duchesse, ou d'un noble pair, ou tout simplement d'un jeune gentilhomme, bien recommandé par ses relations, par son apparentage, par ses succès, tout un cortége de révélations précédaient le volume et lui frayaient sa route. On nommait l'auteur, on nommait souvent le teinturier littéraire, son mystérieux complice; on nommait aussi le héros ou l'héroïne dont on allait connaître, sous des noms supposés, les réelles infortunes. C'étaient choses charmantes que ces indiscrétions calculées, cette curiosité, cette impatience, souvent irritées par des retards, quelquefois déçues par une prudente suppression. Quoi de semblable à présent?

Il nous est donc arrivé ceci, que voyant venir à nous un volume édité avec un certain luxe, — un seul volume, et très-mince, malgré la confortable épaisseur du papier, — nous avons cru reconnaître nos jolis romans d'il y a vingt ans. Sous un titre qui ne dit rien, un nom modeste et sans promesses, c'en était assez pour nous allécher. Après cela pourtant, il est assez commun de rencontrer des gens qui, s'ils promettent peu, ne tiennent pas davantage. Allions-nous derechef être trompé? Et nous tremblions encore. Dieu merci, maintenant nous n'avons plus rien à redouter.

La pensée de ce livre est grave; elle émane certainement d'un cœur sincère et convaincu. L'exécution est très-sobre et n'en a dû coûter que plus de peines. Le tout enfin porte un caractère de noblesse et d'élévation que les amuseurs patentés du public, si habiles qu'ils soient à tout contrefaire, ne sauraient aisément imiter. C'est pour tout dire, une tentative qui rappelle à beaucoup d'égards celle dont nous venons d'être témoin, et que nous avons appréciée dans ces colonnes, l'autre jour, en vous racontant *Lucrèce*. Ajoutons seulement que la différence des genres ne s'oppose pas seule à ce que le nouveau roman ait autant d'éclat que la tragédie nouvelle. Ces deux œuvres n'occupent point, chacune dans sa sphère, un rang égal. Mais si celle de M. Leroux n'a point la même portée que celle de M. Ponsard, elle puise dans une incontestable communauté d'origine un droit évident aux mêmes suffrages.

Édouard Aubert nous a vivement rappelé un autre *Édouard*, celui de Mme de Duras. Au début surtout, la pureté du style et les fréquentes ressemblances des situations allaient jusqu'à nous inquiéter sérieusement. Édouard Aubert est né, il est vrai, dans une classe moins élevée, et n'est pas, comme son homonyme, fils d'un avocat célèbre, mais seulement d'un villageois obscur. Toutefois, il est admis, comme l'autre, et avec le même rôle de patronné, chez un riche et noble propriétaire. Il s'éprend aussi d'une jeune fille bien au-dessus de lui par sa naissance et sa fortune. Il est, de même, payé de retour. Ici, fort heureusement, s'arrête le parallèle, et ici commence à se dessiner un caractère auquel madame de Duras n'avait point songé.

Il n'entrait dans l'intention de cet ingénieux écrivain que de mettre la passion aux prises avec les irrésistibles influences d'une société aristocratique. M. Leroux, lui, a surtout voulu mettre en relief toute la sublimité du dévouement. Les deux drames ne pouvaient donc se côtoyer toujours.

Édouard Aubert est aimé, disons-nous, par la fière et belle Hélène de R... Admis dans son intimité comme précepteur de ses frères, il n'eût peut-être jamais songé à élever ses yeux jusqu'à elle. Mais un incident frivole a décidé de son sort. Le hasard les a réunis, un soir, dans une bibliothèque isolée. Édouard était plongé dans la rêverie dangereuse qui suit la lecture d'un roman d'amour. Il sortit de cette extase au contact léger d'une chevelure qui effleurait la sienne. Il avait senti un souffle incertain courir sur son front, et quand il leva la tête, en frissonnant, mademoiselle de R... était devant lui. A peine échangèrent-ils quelques phrases banales, mais leur voix tremblait, et sans se rien dire, ils s'étaient tout à coup révélés l'un à l'autre.

Rien ne fut pourtant changé dans leurs rapports. Une fois il la pria de chanter et ne put obtenir d'elle cette insignifiante faveur. Une autre fois elle sortit du salon dans un moment où sa présence aurait embarrassé le jeune précepteur. Mais elle se savait aimée, et lui, ne prenait-il pas plaisir à savourer son trouble auprès d'elle?

Ne gâtons pas ces détails en leur ôtant la grâce des nuances adoucies et des longs développements. Édouard apprit un jour qu'il était aimé, en écoutant quelques tristes et amères paroles qu'Hélène laissait tomber dans l'oreille d'un vieil ami. Elle lui disait à quel point il lui semblait déplorable, dans un siècle où il est permis de tout oser, de voir souffrir et s'éteindre, faute d'appui et de secours, des âmes nobles, des intelligences puissantes.... Et de qui pouvait-elle parler ainsi?

Édouard comprit. Une fois déjà il avait engagé la lutte et cherché à conquérir une position digne des sacrifices insensés que sa famille avait faits pour lui. Cette première épreuve lui avait été fatale, et il était rentré, tout humilié de sa défaite, dans l'humble classe au-dessus de laquelle un fol amour-propre avait voulu le lancer. Mais il ne possédait pas alors le puissant mobile d'une noble passion; mais les appuis, les encouragements lui avaient manqué; mais la fortune inconstante pouvait lui sourire après l'avoir si dédaigneusement repoussé. Il voulut combattre encore et cette fois sous les yeux de sa dame. Hélène de R... repartit pour Paris; Édouard y vint sur ses traces, et rentra plein d'espoir dans la carrière qu'il avait abandonnée.

Il y trouva un protecteur de plus; c'était ce vieil ami confident des pensées d'Hélène, et qui avait, sans le dire, pénétré plus avant qu'elle-même dans les secrets penchants de cette âme énergique et fière. Il ne connaissait pas Édouard, et pensant que ce jeune homme, convenablement secondé, pouvait en effet se rendre l'égal

d'Hélène, il n'épargna rien pour lui aplanir la route de la fortune.

Peines perdues, aide inutile. Après quelques efforts heureux. Édouard sentit lui manquer cet élan vainqueur qui mène l'homme par-dessus les obstacles. Il était comme un navire dont les voiles ouvertes attendent vainement un vent favorable, et parvenu dans la vie à cet instant décisif « où le talent se révèle, où la médiocrité s'arrête ; » il devint évident qu'il n'avait pas de progrès à espérer.

Peut-être se fût-il longtemps dissimulé cette vérité cruelle, mais son ami, son protecteur, plus clairvoyant, devait l'éclairer. En effet, d'une main ferme et douce tout à la fois, il déchira le bandeau trompeur des illusions. Édouard frémit d'abord et fut tenté de le maudire; ensuite il s'apaisa, et, devant la vérité, resta convaincu.

Ici est la véritable péripétie de ce roman si simple. Édouard Aubert, découragé, malheureux, abreuvé d'humiliations, comment se relèvera-t-il? Par le dévouement et l'abnégation la plus complète. Non-seulement il s'éloigne d'Hélène, non-seulement il lui rend ses engagements tacites, — et quel sacrifice pourtant! — mais encore il accepte le dédain dont elle l'accable, et laisse accuser son courage, sa tendresse, alors qu'un mot le justifierait peut-être. Hélène, abusée par cet héroïque silence, arrache violemment de son cœur l'amour qu'elle éprouvait pour Édouard. Il apprend bientôt qu'elle est à jamais perdue pour lui.

Pour la seconde fois, — après un voyage de deux ans, — le malheureux revient dans la chaumière natale : il a rêvé une vie toute consacrée à ses douloureux souvenirs ; mais par degrés l'aiguillon du chagrin s'émousse, l'amertume de son cœur s'adoucit, et sur les cendres encore brûlantes du premier amour, une affection nouvelle semble vouloir s'allumer.

C'est qu'il avait retrouvé, dans son village, une belle enfant dont il était l'idole, sans qu'elle eût conscience de la tendresse qu'elle éprouvait pour lui. Pendant qu'il courait le monde, si ambitieux et si malheureux, Magdeleine lui avait gardé son cœur. Magdeleine, au départ, lui avait jeté un bouquet d'adieux ; au retour, sur le seuil de sa chaumière, avec le premier rayon du soleil levant, il vit apparaître Magdeleine Quand il éprouva le besoin de parler à quelqu'un, d'aimer quelqu'un, ce fut encore Magdeleine qui s'offrit. Et Magdeleine avait dix-huit ans, et Magdeleine se laissa tomber dans la rivière, et il sauva Magdeleine, qui de ce moment l'aurait mieux aimé, si cela eût été possible.

« C'était une enfant. Rien ne voilait jamais sa joie ou sa « tristesse. La libre vie des champs lui avait donné la « franchise comme la nature, la bonté. Sa reconnaissance « pour moi éclatait de mille manières. Les plus beaux « fruits, les plus belles fleurs m'étaient apportées par « elle ; et je saurais mal te rendre le charme *que lui « ajoutaient* ces modestes offrandes qui, en me montrant « les dons les plus doux de la nature, accompagnaient « pour ainsi dire Magdeleine de leur idée inséparable. « Aussi une vive couleur, une odeur agréable réveillaient « en moi sa gracieuse image. »

Édouard Aubert avait donc vaguement associé Magdeleine à ses pensées d'avenir, et s'était surpris une fois les lèvres posées sur son front candide, lorsqu'il vit reparaître son Hélène adorée, tout son passé, toute sa douleur, hélas! et presque tout son amour.

Hélène était maintenant madame de B....

Un soir, sans l'avoir prémédité ni voulu, il se trouva sur le sentier qu'elle suivait. Elle répondit à peine à son humble salut par une froide et imposante politesse.

Ce soir-là, pour la première fois, Édouard se crut tout de bon amoureux de Magdeleine.

Mais il était dans sa destinée de se trouver toujours éclairé à temps par l'amitié dévouée de ce vieillard que nous avons déjà vu se placer entre Hélène et lui. M. de M...., — c'était son nom, — autrefois magistrat, prêtre maintenant, avait sollicité la cure du village où il savait Édouard revenu. Il accourait, toujours consolant et pieux, pour cicatriser les blessures qu'autrefois il avait ouvertes. Sa présence rendit un calme bienfaisant et de salutaires pensées à l'amant désolé de madame de B..., à l'amant incertain de la pauvre Magdeleine.

Ce secours inattendu épurait les pensées d'Édouard et lui rendait, avec une énergie dont il s'était cru privé à jamais, un sentiment tout nouveau pour lui, le *dévouement à sa vie*. Il ne la voulait pas isolée, rêveuse et perdue, mais active et utile. Ses connaissances, la culture de son esprit, qu'il méprisait pour avoir éprouvé leur insuffisance dans des entreprises trop vastes, étaient bien supérieures à ce nouveau but, plus pratique et plus rapproché. Aussi devint-il, dès qu'il le voulut, le bienfaiteur du pays, et sut-il imposer l'autorité de ses lumières aux hommes ignorants qui l'entouraient.

Un grand travail entrepris par ses soins, et dont il dirige tous les détails avec un zèle soutenu, fournit enfin à M. de M... l'occasion de le réhabiliter dans l'esprit d'Hélène. Le temps était venu, où on pouvait la forcer à être juste, sans dangers pour elle ou pour Édouard.

Un jour donc, que ce dernier était au milieu des travailleurs animés par sa présence, dociles à ses ordres, reconnaissants pour ses conseils, le vieux curé conduisit madame de B... près de lui, sur la colline. La matinée était sereine comme le cœur rassuré d'Édouard, voilée comme le souvenir de ses douleurs, et le repos du ciel avait en quelque sorte un reflet dans le calme de sa pensée. Il vit venir à lui, sans trop d'émotion, les deux personnes qui avaient le secret de sa vie.

« L'une en représentait le commencement, les espé- « rances et les douleurs ; l'autre, l'amitié, la consolation « et le terme rassurant. Il y avait plus de mélancolie « que d'irritation dans mon âme en regardant Hélène, « et je la plaignais presque de m'avoir si mal jugé! »

Hélène était enfin revenue de sa longue erreur. Elle le salua les yeux humides; elle lui parla d'une voix tremblante. Sans lui rappeler le passé, si ce n'est par des allusions que son trouble expliquait assez, elle lui demanda pardon d'avoir méconnu son dévouement. C'était la réconciliation de deux cœurs désunis à jamais sur la terre, mais qui pouvaient espérer de se rejoindre au ciel : elle s'accomplissait, innocente et sublime, sous

Digitized by Google

le regard vénérable du vieux prêtre ; et cette majestueuse influence écartait, comme toujours, le péril.

Une telle entrevue ne pouvait pas, ne devait pas se renouveler. Elle fut donc la récompense unique du sacrifice persévérant qu'Édouard avait accompli, et de son retour dans la voie du devoir.

Il était libre maintenant d'unir son sort à celui de Magdeleine. Le pouvait-il, néanmoins, en toute prudence ? Était-il sûr, en prenant pour compagne une jeune fille, son égale par la naissance, mais dont l'intelligence était et devait rester si inférieure et si strictement limitée, que le bonheur naîtrait pour tous deux de cette union mal assortie ? Les années dépouilleraient rapidement du prestige qu'elle devait à sa jeune beauté, la bonne et pieuse Magdeleine. Qu'adviendrait-il de son cœur aimant, si le dédain et l'ennui, mal déguisés à la longue, remplaçaient une affection peu sûre d'elle-même ? — Toutes ces réflexions faisaient hésiter Édouard, chaque fois qu'il voulait traiter avec M. de M... ce sujet difficile et délicat.

Le bon curé, cependant, lisait plus sûrement qu'Édouard lui-même, dans le livre ténébreux de ses irrésolutions. Sans le consulter, sans lui rien dire, il arrangeait pour Magdeleine un bonheur plus durable, et pour son ami un avenir moins périlleux. Par ses soins, la jeune fille allait devenir la femme d'un honnête fermier, autant au-dessus des paysans vulgaires, que Magdeleine, instruite par Édouard, au-dessus de ses compagnes.

Le jour où les cloches sonnèrent pour ce rustique mariage, Édouard Aubert n'était pas au village. Mais la veille, Magdeleine avait reçu de lui, avec une croix d'or, héritage maternel, un baiser chaste, un baiser de frère.

Ce sera peut-être assez de cette analyse, insuffisante à beaucoup d'autres égards, pour indiquer à quelle classe d'esprits appartient l'auteur d'*Édouard Aubert*. Il ne comptera jamais parmi les audacieux, les novateurs, les téméraires, disons tout, les insolents. Il est grave, réfléchi, mesuré, naturellement ennemi du désordre, naturellement acquis au sentiment du devoir. Son roman tout entier est un plaidoyer en faveur des intelligences médiocres, et des cœurs timides en apparence, héroïques en réalité. La démonstration que ce récit renferme, et qu'il a le rare mérite de n'exagérer en rien, pourrait s'interpréter ainsi : Le sacrifice des désirs est au-dessus de leur réalisation ; les joies de la résignation compensent largement ses douleurs ; les prétendues victimes de l'ordre social, peuvent toujours, en modérant l'essor de leur ambition déçue, retrouver dans le cercle volontairement rétréci de leur action d'abord inutile, une influence bienfaisante, un emploi digne d'elles, un bonheur réel et dont elles doivent se contenter.

Nous ne sommes pas assurés que ce soient là des vérités absolues. Il y a des caractères tellement trempés, des volontés si obstinées, de si ardentes passions qu'il serait inutile de les vouloir discipliner. Il en est aussi pour qui le dévouement mal compris, méconnu, dédaigné, seraient une leçon mortelle. En revanche, nous voici prêts à reconnaître que pour certaines natures, plus douces, plus mélancoliques, plus irrésolues dans l'action, plus obstinées dans leur soumission passive aux coups du sort, le rôle d'Édouard Aubert, et la moralité qui en ressort n'ont rien que de véritable et de salutaire.

Quant au style de ce roman, s'il prête à beaucoup de chicanes dans le détail, on ne saurait lui refuser les véritables qualités dont il avait avant tout besoin. S'il n'est pas toujours correct, suivant la grammaire, il est généralement pur, suivant le goût ; et il a, de plus, toute la suavité, toute l'onction, toute la grâce poétique réclamée par le sujet du livre. En somme, *Édouard Aubert* nous paraît avoir droit de préséance sur un grand nombre de fictions qui ont obtenu de notre temps, les plus populaires succès.

O. N.

L'HOTEL LAMBERT.

Le marteau est encore suspendu sur un des plus beaux édifices particuliers de Paris ; d'inestimables chefs-d'œuvre de deux grands maîtres de l'école française, Lebrun et Le Sueur, sont menacés d'une ruine irrévocable : hâtons-nous d'en donner une faible idée pendant qu'il en est temps encore.

L'hôtel Lambert est situé à la pointe orientale de l'île Saint-Louis, à l'extrémité du quai d'Anjou et de la rue Saint-Louis.

Il fut bâti vers 1650 par M. Nicolas Lambert de Thorigny, maître et depuis président en la chambre des comptes, sur les dessins de Louis Le Vau, premier architecte du roi. On s'adressa, pour en décorer l'intérieur, à Eustache Le Sueur et Charles Lebrun, qui semblèrent choisir ce lieu comme un digne terrain pour y lutter de génie et de savoir.

La façade sur la rue, où se trouve l'entrée principale, ne présente rien que de fort simple : elle donne entrée dans une cour presque carrée de médiocre grandeur, environnée de toutes parts de bâtiments. La décoration des façades des deux ailes est simple et de bon goût. Un entablement dorique, dont la corniche est supprimée, y tient lieu de plinthe et lie avec grâce la décoration de la porte d'entrée, qui consiste en une arcade entre deux pilastres d'ordre dorique, et la décoration du bâtiment au fond de la cour, qui, étant le premier objet qui s'offre en entrant, a dû être traité avec plus de magnificence.

En effet, la façade de ce corps de bâtiment qui forme un pavillon, est entièrement ouverte sur la cour. Elle est soutenue au rez-de-chaussée par deux colonnes et deux pilastres d'ordre dorique, et au second étage par autant de colonnes et de pilastres d'ordre ionique qui portent un fronton. C'est dans ce corps de bâtiment que se trouve le grand escalier à larges rampes de pierres découpées, construction grandiose, ordonnance pompeuse comme celle d'un tableau vénitien.

Après avoir monté un perron de huit marches, on trouve un palier carré et en face une sorte de niche pratiquée sous la seconde rampe de l'escalier, dans laquelle se distinguent encore un fleuve et une nymphe, grisaille d'un beau style par Le Sueur.

De ce palier on monte par deux rampes aux appartements qui sont distribués dans les deux ailes : celui qui occupe l'aile gauche, et qui était, à ce qu'il paraît, décoré autrefois de quelques peintures, ne présente plus d'intérêt : les peintures, probablement de Le Sueur, et qui représentaient Vénus demandant à Jupiter la déification d'Énée, et Ganymède choisi par Jupiter pour échanson à la place d'Hébé, ornent actuellement le plafond d'une des pièces du rez-de-chaussée. On y voit encore une Diane qui est gravée dans l'ouvrage de Bernard Picart.

En reprenant la rampe à droite on arrive dans un vestibule ovale, servant de première antichambre à un grand appartement en équerre, qui se trouve de plain pied avec un jardin en terrasse qui domine le quai d'Anjou. De grands pilastres d'ordre ionique qui embrassent deux étages, surmontés d'un étage plus bas en attique, ornent la façade qui donne sur ce jardin, et se termine avec majesté par une sorte de tour ronde, ornée de riches et lourdes guirlandes de fleurs et de fruits sculptés.

Tout ce rez-de-chaussée, autrefois consacré à la bibliothèque du président Lambert et à la chapelle, a été dénaturé; toutefois on y remarque encore les ornements en grisaille de l'antichambre, peints sous la direction de Le Sueur, de belles boiseries du temps de Louis XV, le plafond dont nous avons parlé, et enfin les restes *du Cabinet de l'Amour*.

Le lambris doré, qui subsiste encore, est partagé dans sa hauteur en deux parties par une corniche qui circule au pourtour du cabinet. Depuis le parquet jusqu'à la hauteur de sept à huit pieds, ce lambris se divise en panneaux, dont huit étaient ornés de paysages de Hermann van Swanevelt et Patel, et les autres panneaux ainsi que les pilastres montants étaient remplis d'ornements et de figures d'Amours tenant les armes des dieux, peints par Le Sueur. Cinq tableaux plus grands, qui occupaient la partie supérieure du lambris, représentaient des sujets de l'Iliade et de l'Énéide, par François Périer, J.-F. Romanelli, etc.

Les tableaux qui étaient au-dessus de la cheminée et de la porte d'entrée étaient : l'Amour qui descend des cieux pour embraser le monde, après avoir désarmé Jupiter; l'Enlèvement de Ganymède; puis sur le plafond, la Naissance de l'Amour, — l'Amour présenté à Jupiter, — l'Amour se réfugiant entre les bras de Cérès pour fuir la colère de Vénus, — l'Amour recevant les hommages

Digitized by Google

de Mercure, d'Apollon et de Diane, — et enfin l'Amour vainqueur ordonnant à Mercure de proclamer son empire par tout l'univers.

Toutes ces peintures ont été transportées au Louvre.

Montons maintenant au second étage. D'abord un vestibule ovale, et à droite une antichambre, tous deux peints en grisaille sous la direction de Le Sueur. Puis un grand salon, autrefois chambre à coucher d'honneur, avec de riches boiseries dorées, rehaussées de bronzes, camaïeux, etc. Un splendide plafond où l'on voit encore un enlèvement de Flore par Zéphyr, charmante peinture de Le Sueur au milieu de laquelle on a ingénieusement planté un clou pour y suspendre un lustre. Ce salon conduit à un grand boudoir qui était autrefois le *Cabinet des Muses*.

Comme celles du *Cabinet de l'Amour*, les peintures de Le Sueur qui ornaient le cabinet des Muses se voient maintenant au Musée. C'était d'abord le plafond représentant Apollon dans son palais. Phaéton vient lui demander à conduire son char que les Muses attellent. Puis dans les panneaux, sur les murs, les Muses distribuées en différents groupes. On retrouve encore sur la voussure qui régnait au-dessous du plafond, quelques vestiges des peintures de F. Périer, analogues à la décoration du lieu.

D'autres peintures de Le Sueur existent encore à l'hôtel Lambert dans un cabinet de bains, décoré de sujets analogues à la destination du lieu.

Comme nous l'avons vu, presque tout ce qui pouvait s'enlever a été transporté au Musée. Si nous pouvons déplorer le démembrement de ce bel ensemble, au moins n'avons-nous plus rien à craindre pour quelques-unes des parties qui le composaient, quoiqu'il faille bien avouer qu'ainsi *dépaysées* les peintures de Le Sueur ne peuvent produire le même effet que quand elles occupaient la place à laquelle elles furent destinées. Mais ce qui ferait de la démolition dont nous sommes menacés une perte irréparable, un deuil sans retour pour l'école française, c'est la galerie principale, c'est son plafond, chef-d'œuvre de Lebrun, que nous osons préférer aux fameuses Batailles d'Alexandre.

La galerie, éclairée de huit fenêtres, a pour entrée une grande porte à deux battants encadrés de chaque côté de colonnes accouplées avec des pilastres d'ordre corinthien : tous les murs sont richement ornés d'un lambris doré. Entre chaque trumeau, ainsi que dans les espaces vis-à-vis, sont des Termes, des groupes d'enfants ou des aigles qui portent des bas-reliefs bronzés représentant les travaux d'Hercule par Van Obstal, sculpteur flamand. En face des fenêtres se voient encore de grands paysages d'un beau style, mais d'un maître inconnu, qui rappellent un peu la manière du Guaspre ou de Francisque Milet.

Le plafond, légèrement cintré, présente un développement de 68 pieds de long sur 43 de large : il a pour sujets principaux l'Apothéose d'Hercule et son mariage avec Hébé : il se divise en cinq compartiments.

Au fond de la galerie, du côté de l'eau, où la voûte est en cul de four, Hercule monte au ciel dans un char attelé de quatre chevaux. Minerve tient les rênes, la Renommée devance le char, et la Gloire, assise sur un nuage, paraît prête à couronner le nouveau Dieu.

Dans le compartiment qui suit : Jupiter regarde son fils avec complaisance, et lui présente sa jeune épouse. Mais Diane et Junon environnent le dieu Atlas, et les Vents semblent servir de soutien à ce groupe qui se détache sur le ciel.

A l'extrémité opposée de la galerie, au-dessus de la porte d'entrée, est un magnifique buffet de fleurs et de fruits, dressé par les soins de Bacchus et de Pan. Le compartiment voisin, représente Cérès, Cybèle et Flore ordonnant dans le ciel, les apprêts de la fête.

Dans le milieu de la voûte, sont figurées deux tapisseries qui semblent avoir été attachées au plafond pour la fête nuptiale. L'une représente les Centaures vaincus par Hercule, l'autre, Hercule délivrant Hésione.

Toutes ces peintures sont du plus beau style du maître Nulle part Lebrun ne s'est montré ordonnateur plus savant et plus grandiose, nulle part son coloris n'a eu cette souplesse et cette légèreté. Cette galerie peut soutenir le redoutable parallèle de celles du palais Farnèse, peintes par Carrache. Nous invitons le lecteur à aller s'assurer lui-même de toute la justice de nos éloges ; mais qu'il se hâte ; peut-être avant peu ne sera-t-il plus temps! car ce plafond peint sur plâtre et à l'huile, ne peut se transporter, et pourtant il est, à peu de chose près, en bonne conservation, et pourrait se restaurer à peu de frais.

Il existe un volume in-folio d'estampes fort bien exécutées par Bernard Picart, d'après toutes les peintures qui décoraient l'hôtel. Le volume, daté de 1740, est dédié au marquis du Châtelet.

En effet, outre les souvenirs de son origine, en voici quelques-uns que l'hôtel Lambert peut encore citer.

Le marquis du Châtelet l'acheta deux cent mille livres. Voltaire devait venir l'habiter avec son illustre amie. Il écrivait de Cirey, le 14 avril 1739, à Lefranc de Pompignan : « J'espère aller, dans quelques années, à Paris. » Madame du Châtelet vient de s'assurer une retraite » délicieuse : c'est la maison du président Lambert, » il faudra être philosophe pour venir là. Nos petits » maîtres ne sont point gens à souper à la pointe de » l'île, mais M. Lefranc y viendra. »

Un long procès à Bruxelles, suivi de la mort de la marquise, arrivée en 1749, empêcha ce projet de s'exécuter. L'hôtel passa dans les mains de M. Dupin, fermier général et bel esprit, qui tenait table ouverte aux philosophes et gens de lettres du XVIIIe siècle. Jean-Jacques Rousseau cite l'hôtel Lambert dans ses Confessions, ainsi que le château de Chenonceaux, où il passa quelque temps, et qui appartenait aussi à M. Dupin.

Nous ignorons quels furent, depuis cette époque jusqu'à M. de Montalivet père, les possesseurs de l'hôtel Lambert, nous ignorons par quelles circonstances les peintures de Le Sueur devinrent la propriété du musée : le dernier souvenir digne d'être cité remonte aux cent jours. Il semble avéré que pendant cette époque de crise, Napoléon a tenu conseil dans la galerie d'Hercule.

F. Boissard.

EN QUITTANT GRENADE.

Orient, Albambra! noms pompeux et sonores!
Diamants ciselés par les orfévres Mores,
Tapis étincelants dont les riches couleurs
Luttent après mille ans d'éclat avec les fleurs,
Arabesques, versets incrustés dans la pierre
Et qui montez au ciel ainsi qu'une prière,
Plafonds d'or et de cèdre où par le temps pâli
Rayonne encor le nom du farouche Abdali.
Cyprès de la sultane où lorsque la nuit tombe
Zorayma gémit pâle comme sa tombe,
Cour du myrte où dans l'onde et son miroir changeant
Se baignaient les houris aux étoffes d'argent;
Porte du jugement où la main est gravée,
Magique vision, toile à jamais rêvée,
Palais où la férie agite son flambeau,
Vous dormez maintenant le sommeil du tombeau!

ROGER DE BEAUVOIR.

BEAUX-ARTS.

— M. le grand Chancelier vient de confier au talent d'un de nos plus habiles artistes, M. ACHILLE MARTINET, la gravure en taille-douce de son portrait en pied que l'on regarde comme une des plus belles toiles d'Horace Vernet. Ce sera, nous le pensons, pour l'excellent graveur à qui nous devons la planche remarquable du Charles Ier insulté par les soldats de Cromwel, une belle occasion de faire apprécier, dans la richesse des ajustements et la variété de coloris qui caractérisent cette page, la rare souplesse de son burin qu'il sait si bien plier aux exigences de la peinture.

—M. DUBOIS, membre de la commission des monuments historiques, est chargé par M. le ministre de préparer un projet de restauration du château de Blois et du pavillon connu sous le nom de Bains de la Reine; ce pavillon est celui dans lequel s'était refugiée la reine Anne quand le roi Louis XII était excommunié par Jules II. La ville se propose d'établir un musée dans les bâtiments de Louis XII et de François Ier, en y comprenant la salle des États. Le casernement actuel serait relégué dans le bâtiment de Gaston.

Physionomie Parisienne.

Conversation

Digitized by Google

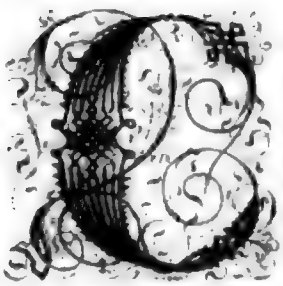
ROBERT-FLEURY

La Procession de la Ligue

Digitized by Google

NICOLAS POUSSIN.

Suite.



GAT à ces études, suivies avec cette *furia* dont parlait Marini, que Poussin employa les premières années de son séjour à Rome ; et c'est à cette rude école qu'il acheva de former son goût et de développer son talent, tout courbé qu'il était encore sous le joug de l'adversité. La première lettre que nous possédons de lui, et qui est adressée en italien au commandeur del Pozzo, qui l'avait déjà assisté plus d'une fois dans sa détresse, en lui faisant faire des dessins d'après l'antique, nous le montre réduit aux plus pénibles extrémités, abattu par la maladie, et, comme il le dit lui-même, *n'ayant pour vivre que le travail de ses mains;* et l'on jugera de ce qu'il gagnait à ce travail, par ce que rapportent ses biographes, qu'il vendit pour *sept écus* deux tableaux de batailles, et pour *deux écus* seulement, une figure de prophète de grandeur naturelle, dont la copie, faite par un peintre médiocre du pays, fut achetée le double sous ses yeux. Et qu'on ne croie pas que cette triste situation d'un grand homme, en proie à tous les besoins et à tous les dégoûts, et soutenu contre l'injustice du sort par la seule force de son caractère, ait été de courte durée. Poussin habitait Rome depuis six ans, et il y avait déjà produit bien des tableaux, perdus pour sa gloire, mais non pas pour son instruction, quand il exécuta, en 1630, pour le sculpteur Matteo, son tableau de la *Peste des Philistins*, qui lui fut payé *quarante écus*. C'était pourtant là un de ses chefs-d'œuvre, un tableau que le duc de Richelieu acquérait quelques années plus tard au prix de mille écus, et qui fait aujourd'hui l'un des principaux ornements de notre musée du Louvre, que dis-je! l'une des plus belles propriétés de notre pays. Ainsi donc, Poussin, qui était déjà un grand peintre, n'était encore qu'un artiste pauvre; et ses ouvrages, qui faisaient la fortune des marchands et l'orgueil des princes, ne pouvaient l'arracher à la misère.

Qu'on me pardonne d'avoir insisté sur ces détails, qui montrent sous un jour si respectable le caractère de ce grand homme, toujours si fidèle à sa vocation et si digne de lui-même, toujours si supérieur à sa destinée et à son siècle : et qu'on me permette d'y voir moins encore un sujet d'éloge pour lui, qu'un motif d'émulation pour les autres. Quoi de plus puissant, en effet, pour affermir les vocations vraies dans les rudes épreuves qui les attendent, que l'exemple de Poussin, arrivé si péniblement à la gloire, et à une gloire qui fait l'éternel honneur de son pays, par l'étude et par le travail, sans autre appui que lui-même, sans autre protection que son génie, et continuant, au sein de la célébrité, cette vie laborieuse et modeste, invariable condition de sa dignité d'homme et de sa liberté d'artiste! Je continue à tirer de cette histoire si instructive et si belle quelques leçons utiles ; car il est bien juste que le malheur de Poussin profite, autant que son génie, à son art et à son pays; et si son exemple peut servir à sauver du découragement d'habiles artistes inconnus, et à mettre en garde contre leur inexpérience les hommes appelés à décider du sort des talents, c'est encore un service que ce grand homme, vainqueur de l'adversité par le travail, et si bien vengé par la postérité de l'injustice de son siècle, aura rendu à l'art et à la France. C'est par ce motif que je demande à l'Académie la permission de l'entretenir encore de deux circonstances de la vie de Poussin.

A cette époque de la jeunesse, où nous venons de le voir à Rome, soutenu par le seul amour de son art au milieu de toutes les privations de la vie, un grand peintre expiait, à Rome aussi, dans les douleurs de la maladie et dans les terreurs de la persécution, le sort d'une légitime renommée : c'était le Dominiquin. Le Guide se trouvait alors dans toute la vogue de son talent; ses élèves étaient nombreux, ses protecteurs puissants ; et, comme il faut toujours au public une victime, en même temps qu'une idole, pendant que le Guide était porté en triomphe, le Dominiquin était réduit à cacher sa gloire, pour sauver sa vie. Tout ce qu'il y avait de peintres à Rome affluait dans la chapelle de Saint-André de l'église de Saint-Grégoire, pour y étudier d'après la fresque du Guide, représentant le *Martyre du saint*, et personne ne jetait les yeux sur la fresque qui sert de pendant à celle-là, dans la même chapelle, et qui a pour sujet la *Flagellation de saint André*, un des chefs-d'œuvre du Dominiquin. Poussin, inconnu à Rome et étranger aux que-

Digitized by Google

relles qui s'y agitaient, vint à son tour dans cette chapelle; mais au lieu de suivre la foule, il s'arrêta, seul d'abord, devant cette fresque du Dominiquin; il en admira la noblesse de la composition, la pureté du dessin, la vérité et la vigueur de l'expression, et il se mit à exalter avec l'accent d'une conviction entraînante, cette peinture, objet d'un dédain universel. Bientôt, les artistes romains furent ramenés par son exemple et retenus par son enthousiasme devant cet ouvrage, qu'ils avaient méprisé jusqu'alors, et le bruit en vint jusqu'au Dominiquin, qui était si bien oublié ou si bien caché à Rome, que Poussin lui-même le croyait mort. Le grand peintre se fit porter à Saint-Grégoire, malade qu'il était, pour entendre ce jeune Français, cet artiste étranger qui avait le courage de proclamer tout haut la supériorité de son ouvrage, en face de celui du Guide, et en présence de ses fanatiques adorateurs. Il eut la satisfaction de recueillir de la bouche même du jeune artiste, qui l'admirait, sans le connaître, des paroles qui étaient à la fois pour lui une vengeance bien innocente et une réparation bien légitime, et, lorsqu'il ne put plus maîtriser son émotion, il se nomma, en se jetant dans les bras de Poussin. Quel tableau que celui de ces deux grands artistes, l'un obscur et pauvre, l'autre méconnu et persécuté, se relevant ainsi à leurs propres yeux par l'estime l'un de l'autre, et reprenant dans la conscience de leur mérite la force de braver les jugements des hommes! Quel tableau, je le répète, et quel exemple pour les artistes, et quelle leçon pour le monde!

Son voyage en France est la seconde circonstance de la vie de Poussin que je veux encore rappeler à l'attention de l'Académie, parce qu'il y a quelque chose d'utile à en retirer pour nous-mêmes. La France s'était enfin souvenue de Poussin, quand il était devenu célèbre, et cet homme, qu'on eût laissé mourir de faim à Paris, on ne voulait plus le laisser vivre à Rome; car c'est ainsi qu'est fait le monde, toujours se passionnant pour la gloire qui lui arrive toute faite, et n'admirant qu'après le succès, et toujours adorant la fortune jusque dans le mérite. Le cardinal de Richelieu, qui avait tous les genres d'ambition, voulait procurer à son pays la gloire des arts, la seule qui lui manquait encore. Il fit adresser à Poussin, d'abord par son ami M. de Chantelou, puis par le ministre de Noyers, de ces sollicitations qui pouvaient passer pour des ordres, surtout accompagnées comme elles l'étaient d'un brevet de peintre ordinaire du roi, signé de Louis XIII et conçu dans les termes les plus flatteurs. Poussin, avec sa fermeté et sa modestie ordinaire, résista durant plus de deux années à une volonté qui faisait tout fléchir en France. Il tenait à cette existence laborieuse et paisible qu'il s'était procurée à Rome par son travail; il aimait à vivre libre, dans sa petite maison du Pincio, au sein d'une famille française, où il avait trouvé une compagne et des élèves; il se défendit longtemps avec ce mot italien : *Chi sta bene, non si muove*, contre l'impatience de Richelieu; et M. de Chantelou s'étant rendu à Rome pour l'en arracher, il ne céda qu'entraîné par l'amitié, plus encore que soumis par le devoir ou vaincu par l'autorité.

Nous possédons, dans le recueil des lettres de Poussin, le récit fidèle et naïf des circonstances de son séjour à Paris, et c'est là que nous pouvons à la fois apprécier ce grand homme et juger ceux qui l'employaient. La faveur avec laquelle il avait été reçu, d'abord à Ruel par le cardinal de Richelieu, puis à Saint-Germain par Louis XIII, entouré de toute sa cour, devait naturellement exciter l'envie. Un mot imprudent, échappé à Louis XIII : *Voilà Vouet bien attrapé*, devenait naturellement aussi le mot de ralliement de tout ce qu'il y avait de talents médiocres en crédit à la cour; jusque-là, tout se passait suivant le cours ordinaire des événements. Le grand tableau de *l'Institution de la cène* peint pour la chapelle de Saint-Germain, et exécuté en moins de trois mois, avait obtenu un succès qui réduisait au silence les détracteurs de Poussin; et le tableau du *Miracle de saint François-Xavier*, qui succéda peu de mois après à celui-là, avait porté au comble la vogue du peintre et l'animosité de ses rivaux; là encore, il n'y avait rien que de très-commun et de très-naturel. Poussin avait dû s'attendre à cela, et il avait en lui-même de quoi irriter et aussi de quoi confondre ses ennemis, par le nombre et le mérite de ses ouvrages. Mais les dégoûts, qui devaient bientôt priver la France de ses talents, vinrent de ceux-là même qui étaient chargés d'en diriger l'emploi, et qui ne savaient pas en faire usage. On l'excédait de travaux futiles et d'exigences absurdes. En même temps qu'on lui demandait un tableau pour Fontainebleau, un autre tableau pour l'église de Saint-Louis, et une *Vierge* pour M. de Noyers, on lui faisait faire des dessins d'une suite des *Travaux d'Hercule* en stuc pour la galerie du Louvre, des cartons d'après des sujets de l'Ancien Testament, qui devaient être exécutés en tapisserie, et on ne lui laissait pas le temps de terminer des ouvrages dont on ne lui avait pas laissé le choix. Il faut l'entendre se plaindre lui-même, dans les lettres qu'il écrivait à son ami de Rome, le commandeur del Pozzo(1) : « Je travaille sans relâche, tantôt « à une chose, tantôt à une autre. Je supporterais vo- « lontiers ces fatigues, si ce n'est qu'il faut que des ou- « vrages, qui demanderaient beaucoup de temps, soient « expédiés tout d'un trait. Je vous jure que si je demeu- « rais longtemps dans ce pays, il faudrait que je de- « vinsse un véritable *strappazzone* (barbouilleur), comme « ceux qui y sont. » Et dans la même lettre, parlant de son tableau de *Saint François-Xavier*, qui est un grand ouvrage, où il y a quatorze figures plus grandes que nature, il ajouta : « C'est celui qu'on veut que je finisse en « deux mois. » Mais tout cela n'est rien encore auprès de ce que nous lisons dans une autre lettre au commandeur del Pozzo (2) : « La facilité que ces messieurs ont trouvée « en moi, est cause que je ne puis me procurer le temps.

(1) Lettre du 20 septembre 1641, extraite du recueil de Bottari, où elle se lit en italien, et traduite en français dans la *Collection des lettres de Poussin* (Paris, 1824, in-8°), p. 63-64.

(2) Lettre du 4 avril 1642, même collection, p. 80. Voici le texte italien de la lettre de Poussin qui répond à la dernière phrase de cette citation : « *Di maniera che pare non sappiano la cosa impiegarmi, accendomi fatto venire senza disegno.* Bottari, *Lettr. Pittor.*, etc. t. I, pl 395.

Digitized by Google

« ni de me satisfaire moi-même, ni de servir personne, « étant employé continuellement à des bagatelles, comme « dessins, frontispices de livres, ou projets d'ornement « pour des cabinets, des cheminées, des couvertures de « livres et autres niaiseries. Il semble en vérité qu'ils ne « sachent à quoi m'employer, et qu'ils m'aient fait venir « sans avoir rien d'arrêté sur mon compte. » Voilà donc pourquoi on avait appelé Poussin à Paris, pourquoi on lui avait fait quitter sa laborieuse retraite de Rome, où il avait déjà produit la première suite des *Sept sacrements*, et vingt autres chefs-d'œuvre ; et tandis qu'on prodiguait à ce qu'il appelait des niaiseries, son temps et son génie, on le laissait livré sans défense à la merci de toutes les médiocrités de l'école et de toutes les cabales de la cour. Il sentit bientôt que cette situation n'était pas faite pour lui ; il saisit, pour retourner à Rome, le prétexte d'y aller chercher sa femme ; et une fois revenu à Rome, il n'en sortit plus. Il avait laissé pour adieu à la France son tableau du *Temps qui délivre la Vérité du joug de la Haine et de l'Envie, et qui la rend à l'Éternité* ; c'était la seule vengeance qui fût à son usage ; mais ce n'est pas la seule leçon qui ait été donnée par son art et perdue pour son pays.

L'expérience que Poussin avait faite de la cour de France lui profita pour tout le reste de sa vie. Redevenu maître de lui-même par sa propre volonté, et rendu tout à fait libre par la mort de Richelieu, sitôt suivie de celle de Louis XIII, il ne voulut conserver avec la France d'autres liens que ceux de l'amitié, ni travailler, même en France, que pour les personnes de sa condition, telles que Stella, peintre comme lui, l'architecte Le Nôtre, l'*honnête* M. Cerisiers, le *bon* M. Pointel (c'est ainsi qu'il les désigne dans ses lettres), le digne et noble M. de Chantelou, tous gens qui l'avaient connu et aidé dans la disgrâce, et qu'il admit au partage de sa renommée, par l'emploi qu'il fit pour eux de ses talents. On éprouve une douce satisfaction à voir Poussin replacé dans sa petite maison de la Trinité-du-Mont, pour ainsi dire comme une statue grecque dans un musée ; et, en le contemplant dans cette dernière période de sa vie, il semble qu'on ait véritablement devant les yeux quelqu'une de ces figures antiques que nous connaissons par les *Vies* de Plutarque. Désormais assuré contre le besoin, aussi bien que contre l'envie, il se livre tout entier à son art, avec toute la liberté qu'il puise à la fois dans l'indépendance de son esprit et dans la médiocrité de sa fortune. Il s'y perfectionne, à mesure qu'il avance dans sa carrière ; il redouble de soin dans tout ce qu'il exécute, en même temps qu'il ajoute à sa réputation ; il étudie toujours, comme s'il avait tout à apprendre ; et son dernier ouvrage, le tableau qu'il termine d'une main défaillante, à soixante et onze ans, son *Déluge*, est regardé comme son chef-d'œuvre. L'homme se soutient constamment à la même hauteur que l'artiste. Il ne se laisse pas plus séduire par la fortune qu'il ne s'était laissé abattre par l'adversité. Sa fermeté, sa raison, sa modestie, brillent dans tout le cours de sa conduite, comme dans la composition de ses ouvrages ; et, proclamé le peintre des philosophes, c'est peut-être le seul homme qui ait mis autant de philosophie dans sa vie que dans sa peinture. Si on lui demande quel fruit il a retiré dans ses longues épreuves, il répond : *C'est de savoir bien vivre avec tout le monde.* Quand le cardinal Massimi, qui était venu un soir lui faire une visite, et qu'il reconduisait sa lampe à la main, lui disait, en le quittant : Que je vous plains de n'avoir pas un seul domestique ; *et moi*, *Monseigneur*, lui répondit-il, *que je vous plains d'en avoir autant !* Tout ce que ses biographes nous rapportent de lui est marqué au même coin d'esprit et de raison, de dignité et de modestie. Mais ce qui le caractérise, surtout, c'est cette simplicité d'habitudes, c'est cette modération de désirs qu'il conserva dans toute la jouissance de ses facultés et dans tout l'éclat de sa renommée. Comme il ne peignait guère que pour des amis, ce qui était en quelque sorte ne travailler que pour lui-même, il mettait toujours un prix modeste à ses ouvrages, et, si on lui donnait quelque chose de plus, il le rendait. C'était la peinture qu'il aimait surtout dans la peinture, et non le profit, ni la gloire même, qu'elle lui rapportait ; c'était l'art qu'il honorait, en le pratiquant, bien loin de songer à l'exploiter ; et son désintéressement était si sincère, si naturel, qu'on se ferait scrupule de vanter en lui une qualité dont il n'aurait pas souffert lui-même qu'on lui fît un mérite. Tel était donc, à cet égard, comme dans tout le reste, cet homme à la fois si simple et si grand, qu'on ne sait comment le louer, sans courir le risque que ce ne soit contre son propre sentiment, ou bien aux dépens de quelqu'un, et qu'il n'est pas un trait de son caractère, dont on n'ait également à craindre de faire un éloge pour lui, ou une satire pour d'autres.

Qu'on me permette une dernière réflexion, moins encore à la louange de Poussin qu'à l'honneur de la France. C'est la France entière qui a vengé ce grand homme de l'ignorance de quelques courtisans et de l'envie de quelques artistes ; car, c'est dans le sein même de la nation que le génie de Poussin a porté tous ses fruits. L'Italie a beau se vanter du long séjour de Poussin à Rome et des nombreux ouvrages qu'il y produisit ; elle a beau revendiquer son nom pour l'école romaine. Rome n'a presque rien su garder de ses chefs-d'œuvre, elle ne lui a fourni aucun élève ; elle ne lui a donné presque aucun graveur ; et sa cendre même, dont il la rendit dépositaire, elle ne sait plus ce qu'elle en a fait. C'est la France, à laquelle il appartint par sa naissance, par ses affections et par la destination qu'il fit de ses travaux, qui a achevé de le reconquérir sur l'Italie, par tout ce qu'elle a produit de talents formés par ses leçons et inspirés par ses ouvrages. Stella, Mignard, Le Brun, Le Sueur surtout, avaient reçu ses conseils ; et Le Sueur lui dut plus encore que des conseils ; Guaspre Poussin, Claude Lorrain ont été ses disciples ; et ce sont eux qui, avec Poussin à leur tête, ont formé l'école française. A Rome même, la *Villa Medicis*, où Poussin, entouré d'artistes et d'antiquaires, venait chaque soir se délasser des travaux de la journée et se préparer à ceux du lendemain, dans la contemplation des beautés de Rome et des merveilles de l'art, où il expliquait à de nombreux auditeurs, attirés par le charme de sa parole, le

Digitized by Google

secret d'étudier l'antique et d'imiter la nature, la *Villa Medicis* était déjà, grâce à lui, le berceau de cette école, dont elle est devenue le siége, grâce à la munificence d'un roi de France, comme Louis XIV, secondée par la haute intelligence d'un ministre français, comme Colbert. Ce sont aussi des graveurs français, les Dughet, les Poilly, les Mellan, les Stella, les Pesne, les Drevet, les Edelinck, les Audran, les Desnoyers, qui ont répandu dans le monde entier l'âme et le génie de Poussin, et assuré à sa patrie la propriété de ses ouvrages contre l'or de l'Angleterre, qui suffit bien pour acheter des tableaux, mais non pas pour créer des talents. C'est enfin par des mains françaises que Poussin, oublié durant près de deux siècles à Rome, où il avait vécu et où il avait voulu mourir, a reçu les légitimes honneurs dus à son génie et à sa mémoire. En 1782, un Français qui, comme Poussin, passa la plus grande partie de sa vie à Rome, constamment occupé de l'histoire de l'art et de l'antiquité, M. d'Agincourt fit placer, à ses frais, au Panthéon, le buste de Poussin, à côté de celui de Raphaël ; et en 1829, M. de Châteaubriand, si digne de représenter la France à Rome, fit ériger, dans l'église de *San Lorenzo in Lucina*, où Poussin avait été inhumé, mais dans la fosse commune, sans monument particulier, un cénotaphe, où tout, l'architecture, l'inscription, le buste et le bas-relief, est l'œuvre de talents et de cœurs français. C'est maintenant à la France à acquitter une dette d'honneur et de reconnaissance envers un grand artiste et un grand homme, qui attend encore un monument dans sa patrie, en retour de l'éclat qu'il a jeté sur elle ; et sans doute que le soin des intérêts matériels n'a pas absorbé tout ce qu'il y a dans notre pays d'enthousiasme pour les nobles idées, au point que le nom de Poussin n'y excite pas toutes les sympathies nationales ; et sans doute que, parmi tant de millions qu'on remue pour des chemins de fer, il ne manquera pas un peu de bronze et un peu de marbre pour l'homme qui représente à lui tout seul une des plus belles parts du génie et du caractère français.

RAOUL-ROCHETTE.

Digitized by Google

LE COURIQUET,

LÉGENDE BRETONNE

Je voyageais il y a quelques années dans la Basse-Bretagne : je m'étais enfoncé de paroisse en paroisse dans le centre de ces contrées où l'on ne retrouve plus aucune trace de la langue que nous parlons, des mœurs auxquelles nous sommes habitués, de la civilisation qui éclaire plus ou moins le reste de la France. Si je fusse tombé tout à coup, sans savoir comment j'y étais parvenu, au milieu de ce peuple dont le temps n'a pu modifier encore les traditions primitives, à son langage saxon, à ses habitudes négligées, à son ignorance profonde de toutes les choses sociales, à la gloutonnerie de ses repas, à ses joies et à ses querelles également grossières, je me serais cru sur une terre demi-sauvage, à quelques mille lieues de mon pays, ou je me serais pris à douter du temps dans lequel je vivais. Mais je m'étais familiarisé peu à peu avec ces mœurs si tenaces, si opiniâtres, si fidèlement transmises de générations en générations ; je comprenais, je parlais cet idiome rude, pauvre, sans élégance, dont tout le génie demeure résumé, dont le caractère original se conserve dans quelques proverbes traditionnels, auxquels l'esprit national peu inventif n'ajoute rien depuis des siècles. Je pouvais ainsi satisfaire ma curiosité naturelle et démêler plus facilement qu'un autre ce qu'il pouvait y avoir d'intellectuel dans ces natures si brutes en apparence et je dirai même en réalité, car je partage peu cette disposition des esprits de notre temps à poétiser les diverses dégradations de l'humanité. Toutefois il y avait là des familles, dès lors des affections ; il y avait des églises, des croix, des prêtres, le christianisme, dès lors des pensées religieuses ; il y a avait des chansons légendaires, dès lors une sorte de poésie. La part de l'intelligence était faible, mais elle existait, et je me plûs à la rechercher. C'est assurément une chose étrange que cette situation d'un peuple qui, à quelques pas du foyer le plus brillant, le plus actif de la civilisation, n'en reçoit pas un rayon de chaleur, n'en reflète pas un rayon de lumière, n'acquiert pas une idée, naît, vit et meurt sans sortir d'une véritable enfance, dont la foi obéissante se soumet aux pratiques du christianisme, mais dont l'imagination, incapable d'en comprendre le magnifique programme social, se renferme encore avec terreur, même en sa présence, dans le cercle fantastique de ces contes de nourrices qui entouraient autrefois nos berceaux de fantômes.

Un incendie avait eu lieu le matin dans un village où je venais d'arriver, et j'avais vu avec étonnement chaque habitant courir à la chaumière, en rapporter un morceau de bois à demi brûlé, et le jeter au milieu du brasier. Je ne m'expliquais pas ce soin étrange qui les portait à fournir un aliment de plus à l'activité du feu, et quand mes efforts plus intelligents eurent reussi à diminuer son action, j'appris que c'était une vieille coutume dans chaque ménage de conserver précieusement un tison arraché aux feux de la Saint-Jean et que quand un incendie éclatait, on lançait ce bois consacré au milieu des flammes *pour les éteindre*.

Digitized by Google

Toutefois, mon zèle avait été remarqué et me valut une sorte d'hospitalité générale. Les habitants arrivaient successivement chez mon hôte, apportaient avec eux du lard et de la bière, et, vers le soir, la salle enfumée où nous étions se trouva remplie de groupes attablés qui dissertaient, en buvant, sur l'événement du jour. Au ton de mystère avec lequel on parlait de la cause de l'incendie et surtout du propriétaire qui en était victime, le meunier Corentin, je commençais à soupçonner quelque crime volontaire et je prêtai une oreille attentive aux diverses conversations. — « C'est la huitième année, « disait l'un. » — « Et moi, je vous dis que c'est la « neuvième, disait l'autre ; s'il ne voit pas son sort, ce « n'est toujours pas faute de lumière aujourd'hui. » Ce dernier interlocuteur n'avait pas fini sa phrase et son ricanement qu'une vieille femme lui assèna un coup de broc sur la tête en disant : — « Plaisante donc, mauvais « enfant, pour attirer sur nous des malheurs. »

— « Gare la Pâque prochaine », reprenait un autre. — « La forêt est déjà si peu sûre », continua une jeune fille. — « Je ne la traverserais pas alors, ajoutait un jeune « homme, fût-ce pour aller épouser l'héritière de la « maison de Penmarch. » — « J'ai bien peur que nous « n'ayons pas à démarrer celui-là du *treat an ankou* » (en français : *le chemin des morts*), route si mauvaise dans ces villages que quelquefois le chariot chargé des morts s'y embourbe au point qu'il faut aller chercher des renforts pour l'en tirer. Il paraît que je n'avais pas l'air de comprendre et que cependant l'expression de ma figure en indiquait le désir, car mon voisin, se penchant vers moi, me dit avec bienveillance : — « Voyez-« vous, monsieur, c'est que voilà maintenant la neuvième « année depuis que Corentin, le meunier, n'a pas ap-« proché du tribunal de la pénitence. Il est bien clair « que si sa maison a brûlé, c'est un avertissement du « ciel. Mais s'il laisse passer la dixième année, vous « savez bien, vous qui êtes savant, qu'il deviendra *loup-garou*, et nous n'aurons plus de repos, moi surtout « qui ai gagné deux procès contre lui. Il vous a une bien « grande obligation, vous devriez l'engager à se confes-« ser. » Je promis mon intervention à ce charitable interlocuteur, et une fois au courant du mystère que je n'avais pu d'abord deviner, je suivis avec plus d'intérêt le jeu des physionomies, le mouvement des dialogues, et l'espèce d'inquiétude croissante qui s'emparait de plus en plus des esprits à mesure que les plus hardis commentateurs racontaient les scènes effrayantes dont les environs avaient été le théâtre. Déjà une vague expression de terreur pesait sur les assistants, quand tout à coup la porte s'ouvrit et on vit entrer un homme, l'œil hagard, les vêtements défaits, les membres agités par une sorte de danse convulsive et qui criait avec une voix sanglante : « *Kergiou, Kergiou, le Couriquet, le Couri-« quet !* » En un instant les verres, les brocs, les bancs, les tables, tout fut culbuté, chacun de fuir au plus vite, il ne resta plus dans la salle que la famille de mes hôtes et le malheureux convulsionnaire dont nous ne pouvions apaiser ni les cris, ni les étranges contorsions. On lui fit prendre, malgré mes conseils, une crêpe fricassée avec du miel et un grand verre de vin chaud, singulier remède assurément pour son état, mais proportionné sans doute à la force digestive des estomacs de son pays, car au lieu d'étouffer ou d'être saisi d'une fièvre ardente, le malade ne tarda pas, après quelques derniers soubresauts, à s'endormir d'un sommeil assez tranquille. Cependant nous crûmes devoir veiller auprès de lui ; je soupçonne surtout que mes hôtes étaient bien aises que je ne les abandonnasse pas à la solitude et au silence de la nuit. Nous étions assis devant le foyer où brillait un feu assez clair, alimenté par des débris apportés de la maison du meunier. Je demandai alors ce que voulait dire ces mots redoutables : *Kergiou, le Couriquet*, qui avaient interrompu d'une manière si brusque notre paisible assemblée, et voici ce qui me fut raconté :

Digitized by Google

« Kergiou était un jeune homme de notre paroisse, qui était né dans la grâce de Dieu, car il servait souvent la messe à l'église. Mais le malheur voulut qu'il partît soldat, et quand il revint au pays, ce n'était plus un sage jeune homme, c'était un diable, un antechrist. Il ne se mêlait jamais à nos usages, aux usages de nos pères, que pour y insulter. Quand il se maria, il ne voulut pas admettre les mendiants à sa noce ; il n'y eut point de repas pour eux, bien qu'ils se fussent présentés comme de coutume, et quand le *binion* donna le signal de la gavotte des pauvres, il s'élança furieux contre le ménestrel et brisa le *binion* dans ses mains. Dès qu'il fut marié, il se retira avec sa femme et ne voulut pas attendre le troisième jour. Son père, un vénérable, tomba malade et lui ne voulut pas faire allumer un cierge devant l'autel de la Vierge, il ne fit pas dire la messe de *tu-pe-zu* qui pouvait le guérir, et quand le pauvre homme fut mort il n'y eut ni crêpes, ni vin, ni bière à ses funérailles. Cette fois encore les pauvres se présentèrent et furent chassés, il brisa lui-même, avec colère, la béquille de l'un d'eux qui boitait depuis trente ans, mais Dieu, pour le châtier, fit aussitôt un miracle, et le mendiant se trouvant tout à coup sain et vigoureux entama avec lui une lutte où il succombait déjà quand ses serviteurs vinrent bien à propos le délivrer. Les avertissements du ciel ne lui manquaient pas. Un jour qu'il conduisait plusieurs personnes dans son chariot, il passa devant une vieille femme qui filait sur le bord de la route, et celle-ci oublia d'arracher le lin de son rouet. Alors ses compagnons lui rappelant le présage voulurent descendre et lui conseillèrent ensuite de verser volontairement dans un endroit commode ; mais lui, ne tenant compte de leurs paroles, piqua gaiement ses bœufs, et il n'avait pas fait cinquante pas qu'il était culbuté avec son chariot et se blessait gravement. Une fois on trouva devant sa porte une hermine et une belette qui étaient venu expirer là pendant la nuit, et comme on lui disait que c'était signe de mort, qu'il eût à se confesser bientôt, il se prit à rire et n'en tint compte. Cependant Dieu l'avertissait de plus en plus. Quand il rentrait tard, on entendait la *scrigerez-noz*, la crieuse de nuit, le suivre en poussant des gémissements plaintifs. Il est bien certain que deux fois le *buguel-noz*, l'un des spectres les plus redoutés, lui apparut à l'entrée de la forêt tout vêtu de blanc, et comme lui, le railleur, approchait avec audace, le *buguel* grandit si bien, si bien que déjà il était haut comme les plus grands arbres et que Kergiou finit par prendre peur et se sauver ; mais en revenant il rencontra les *kannerezed-noz*, ces terribles lavandières qui étaient là sur le bord d'une mare, lavant de longs draps au clair de la lune, et elles lui donnèrent l'ordre de les aider, et comme il refusait elles lui fouettèrent la figure avec leur linge mouillé tant et tant qu'il rentra chez lui épuisé de fatigue. Parfois, lorsque la *musette aérienne* faisait descendre le soir du sommet de la montagne ses sons si doux et qu'on entend si bien sans qu'on ait jamais pu voir celui qui en joue, elle s'arrêtait soudain ; c'est que le moqueur venait à passer, et alors ceux qui prêtaient l'oreille pouvaient ouïr distinctement le *karikel ankou*, le redoutable chariot de la mort, rouler au-dessus de nos têtes dans le sens où marchait Kergiou, avec le bruit des squelettes maudits qui l'accompagnent et les cris des oiseaux funèbres qui le traînent.

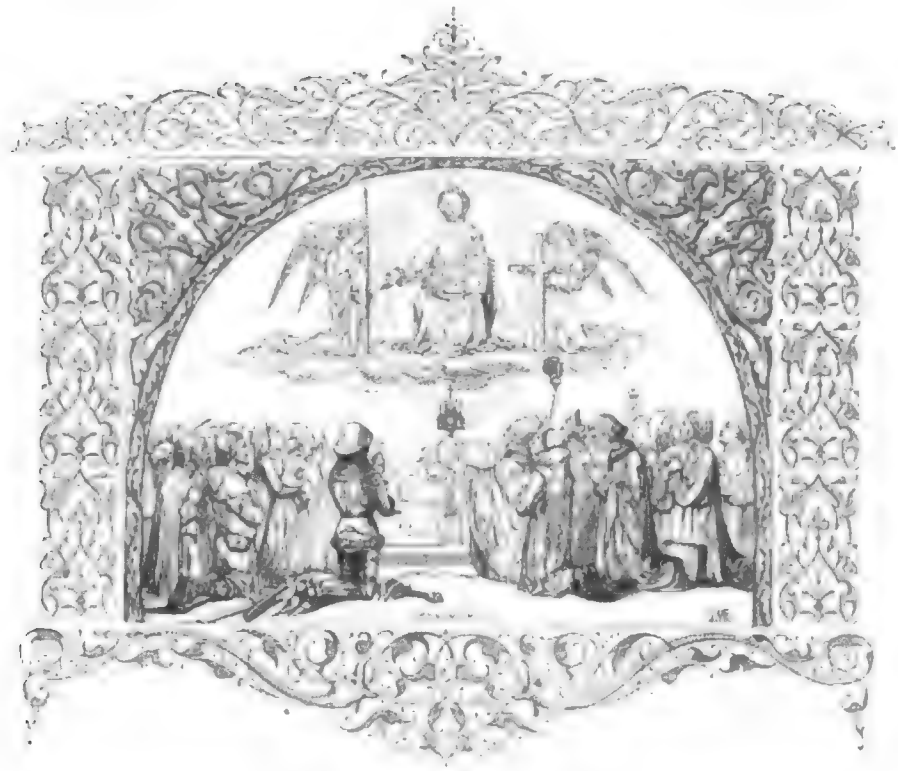
« Vint la Noël, et le mécréant n'avait jeûné, ni fait jeûner ses bestiaux. Il riait, lui, quand on lui disait que dans cette sainte fête les bœufs se trouvent tout à coup doués de la parole et prédisent l'avenir. Tout le monde sait partout que ce privilége leur a été accordé en souvenir de ce qu'ils ont eu le bonheur d'assister, dans la crèche, à la naissance de Notre-Seigneur. Enfin il arriva que, vers le minuit, Kergiou, le railleur Kergiou, rentrant chez lui, passa par son étable, et il entendit ses deux bœufs qui se parlaient de la sorte : — « Eh ! bien, disait le premier, qu'y aura-t-il de nouveau cette année ? » — « Ce qu'elle aura pour nous de plus remarquable, dit le second, c'est qu'avant de finir elle nous verra porter notre maître en terre. » Kergiou ne raillait plus ; la peur le prit, il voulait vendre ses bœufs à quelque voisin, pour les faire mentir, mais il demandait un prix trop élevé ; le temps s'écoulait, on n'était pas à la moitié de l'année qu'il mourut, et ses bœufs, attelés à sa charrette, conduisirent son corps en terre sainte, mais son âme était allé rejoindre la troupe des couriquets, ces nains difformes et si vigoureux qui font danser jusqu'à la mort ceux qui ont le malheur de les rencontrer. Kergiou est le plus redoutable de tous, il rôde toujours autour de nos habitations, et c'est lui que ce pauvre garçon aura trouvé ce soir sur son chemin. Prions pour lui et préparons du vin chaud pour son réveil. Que Dieu nous garde du Couriquet ! »

Je n'entrepris pas de discuter avec ces robustes convictions, mais le lendemain, pour payer mon hospitalité, et préserver le pays d'un nouveau génie malfaisant, je déterminai le meunier à ne pas laisser venir la dixième Pâque sans s'être mis en règle avec les croyances du pays.

Qu'on cherche la poésie sur les côtes de la Bretagne, là où se retrouvent tour à tour la grâce et la sévérité de la nature, là où le flux et le reflux de l'Océan disent et redisent sans cesse l'éternel mouvement du monde ; que l'imagination se plaise, dans ses recueillements scientifiques, à renouer la chaîne des siècles et des races qui ont possédé ce sol ; mais le spectacle que l'humanité actuelle y présente ne peut lui inspirer qu'un sentiment triste et douloureux. Quand c'est la grossièreté et l'ignorance que le temps perpétue, la perpétuité n'a plus rien d'auguste ni de grand.

Mme la Baronne DE MÉNAINVILLE.

Digitized by Google



MUSIQUE RELIGIEUSE.

La *Société de musique vocale, classique et religieuse* poursuit le cours de ses succès. Le troisième concert a eu lieu lundi dernier avec une splendeur digne des précédents.

La séance a commencé par une antienne à deux chœurs de PALESTRINA. Quelque chose de piquant et d'inattendu rehausse toujours cet effet de deux masses disposées aux extrémités de la salle, se répondant symétriquement et continuant avec un art extrême les nuances d'une même phrase scindée entre les deux chœurs à quatre parties chacun.

On retrouve dans cette antienne tout le cachet du grand maître : la mélodie, sans en être trop accentuée, se prête aux développements et aux grandes combinaisons harmoniques qui forment le principal caractère de l'ancienne musique sacrée.

Le style austère de Palestrina a semblé ajouter une valeur nouvelle à un air de la Création d'HAYDN chanté par M. de Soucy ; le sujet contemplatif de cet oratorio fait surtout admirer les beaux effets que le maître a su y accumuler. La poésie quelque peu bucolique de ce morceau n'était guère de nature à inspirer le compositeur. Mais comme tous les grands artistes, HAYDN cherchait à apporter dans ses compositions ce mobile puissant qui autrefois faisait élever jusqu'aux nues les tours des cathédrales et qui donnait aux œuvres d'art un cachet de grandeur et de sainteté. Et ce mobile était la Foi, que l'on peut appeler la muse des maîtres anciens.

L'air du *Stabat Mater* d'HAYDN, *Fac me vere tecum flere* est empreint à un haut degré de ce grand caractère. Madame la marquise de Gabriac l'a chanté avec un vrai talent. Son excellente méthode, sa belle voix de contralto, ont été fort appréciées : quelques agréments tout à fait

Digitized by Google

appropriés ont paru du meilleur goût, quoiqu'il importe en général d'être sobre de ces sortes d'agréments.

Le quatuor avec chœurs, en mi bémol, *Virgo Virginum præclara*, extrait du même ouvrage, est de la plus belle facture. Le motif, en forme de gamme ascendante, commence par le mi du medium de la basse-taille ; il est repris par le ténor à la dominante supérieure, repris ensuite à la quarte supérieure du ténor par le contralto, et répété enfin à la dominante encore par le soprano. Ce morceau, quoique composé en style fugué libre, grâce à la féconde et gracieuse imagination du compositeur, ne se ressent nullement de la sécheresse du genre scientifique.

On a exécuté ensuite la première partie du *Miserere*, d'ALLEGRI. Ce psaume, dont il était défendu aux artistes de la chapelle Pontificale de laisser prendre copie, fut recueilli par Mozart, qui l'écrivit de mémoire. Il n'existe rien de plus beau, de plus grand. Les voix admirablement groupées en deux chœurs, à neuf parties, embrassent un intervalle qui remplit l'oreille d'un accord majestueux ; puis tout à coup cette somptueuse harmonie s'arrête, et deux voix de basse seules psalmodient sur une seule note tout un verset, auquel succèdent de nouveau les masses harmoniques dont le chant soutenu *pianissimo* produit le plus grand effet. Depuis deux cents ans, ce *Miserere* s'exécute le Vendredi Saint, dans Saint-Pierre de Rome, et ce qui ajoute encore une sorte de prestige dramatique à cette magnificence, les cierges s'éteignent successivement, et à mesure que le chant continue, les ténèbres se répandent dans l'immense basilique. Rien n'est comparable à cette solennelle cérémonie. M. le prince de la Moscowa a été dignement secondé ; l'exécution a été sublime : les nuances suivies, les voix purement unies dans un ensemble irréprochable auraient fait croire à un quatuor exécuté par les quatre plus habiles chanteurs du monde. — On a demandé *bis* au milieu des applaudissements les plus enthousiastes.

Mlle Alice Thorn a chanté d'une manière distinguée un air de HENDEL, *Lascia ch'io pianga*. Quoique fort intimidée, la jeune cantatrice a dit ce morceau avec une voix fraîche, sympathique et une expression charmante.

Nous remarquerons à ce sujet que si l'on fait la part d'une émotion bien naturelle en face d'un auditoire aussi distingué, quelque bienveillant qu'on le suppose avec raison, il est facile de rencontrer dans la haute société des talents qui ne le cèdent en rien à ceux qui sont les plus applaudis sur nos scènes lyriques. C'est assurément le plus noble privilége de la fortune que de rendre ainsi aux arts par un culte sérieux ce qu'elle en reçoit chaque jour d'hommages et de jouissances.

Vo presso del mio Gesu de S. BACH, est une grande page de l'oratorio de la Passion. M. Alexis Dupont et les chœurs ont fait preuve de grande habileté dans cette œuvre difficile. On y reconnaît bien le cachet un peu âpre de l'auteur. On dirait une fugue instrumentale sur laquelle on aurait mis des paroles ; il y a dans l'accompagnement fugué une sorte de fausse relation d'une harmonie dure à l'oreille, et qui serait à éviter, surtout dans le style vocal. On n'en trouverait pas un exemple dans les maîtres italiens de la grande école du XVIe siècle.

La première partie du concert a été terminée par un autre fragment du *Stabat* d'HAYDN. Au milieu du *tutti*, madame la comtesse de Sparre a eu une *sortita* éclatante, où sa belle voix a brillé dans des traits multipliés et d'une incroyable agilité. Le caractère et la couleur ne sont pas les qualités dominantes de ce passage beaucoup trop madrigalesque et surchargé de notes pour les paroles *Paradisi gloria*.

La scène d'Orphée aux Enfers, exécutée par M. Delsarte, a commencé la seconde partie. Cette admirable musique n'a pu être convenablement appréciée. M. Delsarte est un homme de talent, renommé pour sa méthode, comprenant la belle et grande musique ; mais son organe peu favorable, contrastant avec les voix pures et suaves des chœurs, semblait intervertir les rôles, de façon que les habitants de l'Erèbe avaient des accents mélodieux et angéliques, tandis que l'amant d'Eurydice ne faisait entendre que des sons pénibles et étouffés. Les mouvements n'étaient pas non plus irréprochables : le chœur du commencement n'a pas été pris assez vite. L'opposition avec le *cantabile* du solo doit être profondément accentuée.

On a exécuté ensuite un alleluia de LEISRING à double chœur. C'est encore aux soins de M. de la Moskowa qu'on doit d'entendre pour la première fois, à Paris, une œuvre de ce compositeur assez obscur. Le travail des deux chœurs est fort bien conçu et tout à fait *alla Palestrina ;* mais la couleur grave et sombre de cette musique sied médiocrement à un alleluia.

Un charmant duo de l'abbé CLARI, *Non ti sdegnar*, chanté par madame la comtesse de Murat et M. Alexis Dupont, a fait le plus grand plaisir. La mélodie simple, naturelle, contraste avec la manière ordinaire de ce maître.

Un des morceaux les plus applaudis a été l'*Ave Maria* d'ARCADELT, maître de chapelle du cardinal de Lorraine (1540). La mélodie en est des plus suaves ; l'harmonie, belle, originale et surtout d'un système fort avancé pour l'époque. Elle consiste en une suite d'accords parfaits habilement enchaînés et d'un effet ravissant.

Mademoiselle de Chancourtois a chanté ensuite un air de l'oratorio de *Jephté* de HÆNDEL. Cet air est fort difficile et ingrat. Il ne fallait pas moins que le talent à la fois expressif et agile de cette habile chanteuse pour le faire valoir. En général, la musique de HÆNDEL est entachée d'une sorte de rudesse septentrionale qui semble se ressentir de la langue dans laquelle tous ses ouvrages ont été écrits. Cette remarque est frappante, surtout dans l'*Alleluia* extrait du *Messie* qui a terminé le concert dont toutes les parties ont été également belles. On ne peut trop applaudir à l'exécution dirigée par M. le prince de la Moscowa. Les chœurs sont prodigieux d'ensemble, de justesse et d'expression.

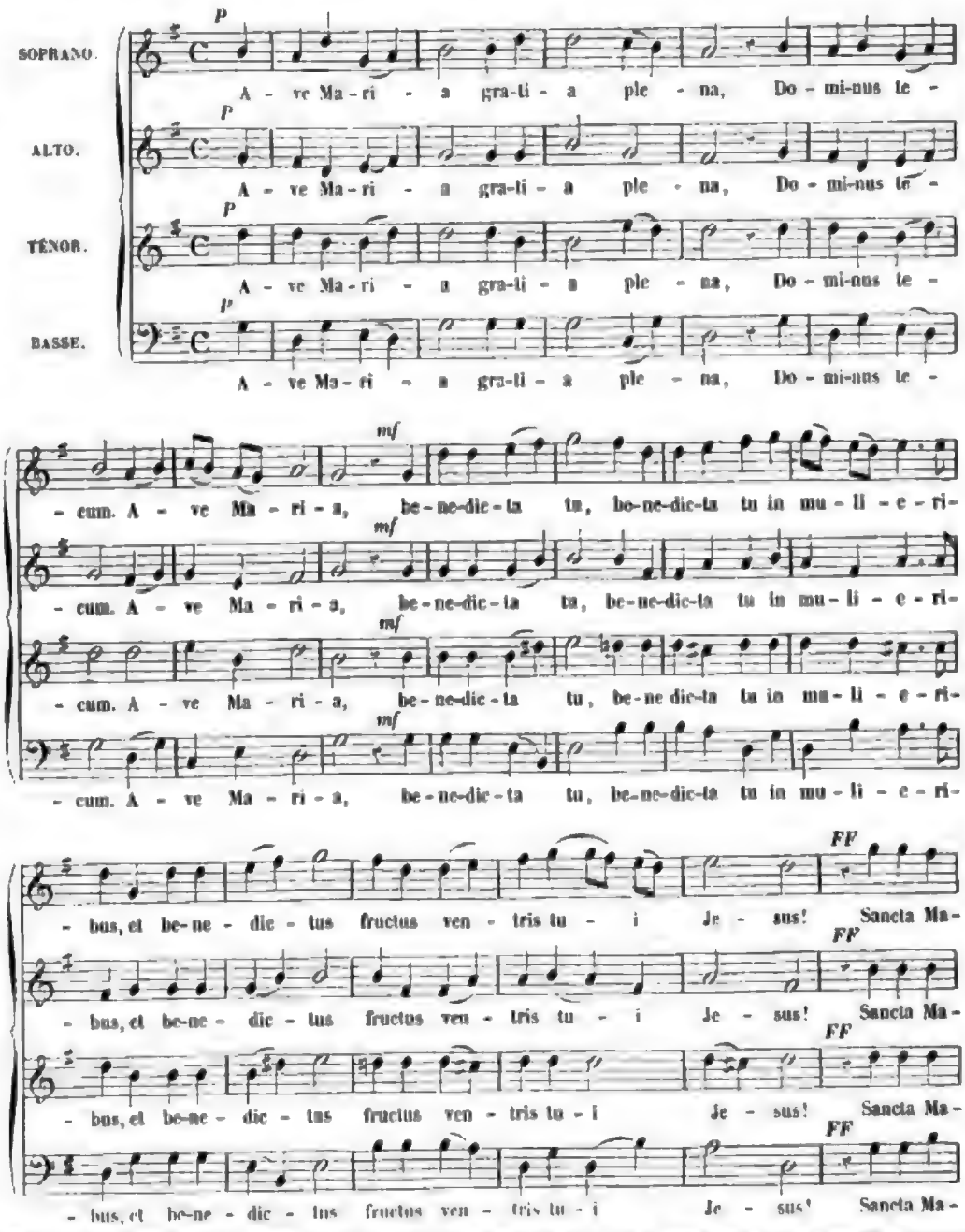
Il faut aussi payer un tribut d'éloges au sous-directeur accompagnateur, M. Niedermeyer, qui s'acquitte de sa mission en maître consommé. La précision, la puissance, la netteté, l'intelligence profonde du style de chaque auteur, rien ne lui manque dans cette spécialité si nécessaire à l'effet de la musique ancienne.

Digitized by Google

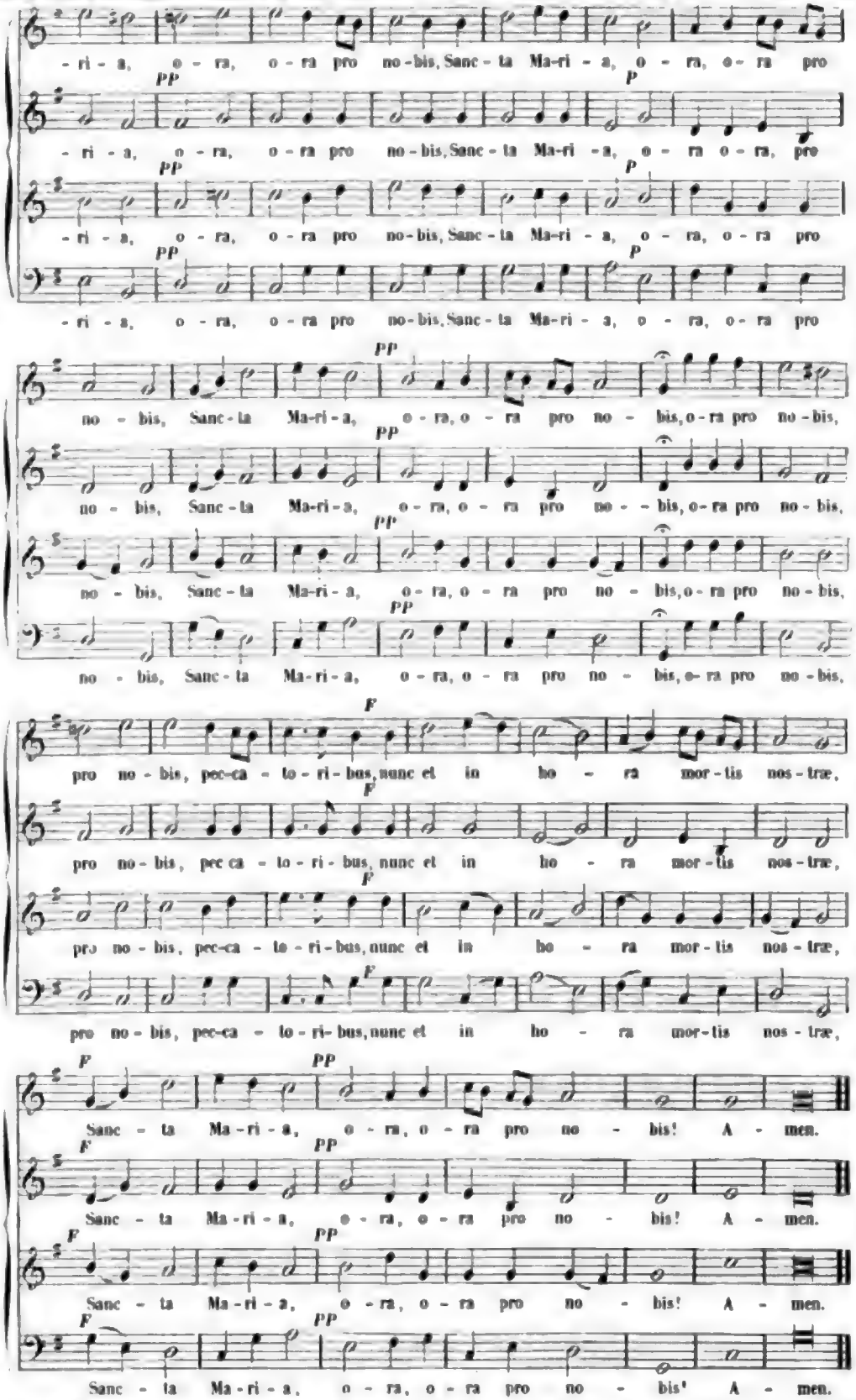
AVE MARIA,

PAR JACQUES ARCADELT,

MAITRE DE CHAPELLE DU CARDINAL DE LORRAINE (1540).



Digitized by Google



Digitized by Google

En rendant aux exécutants la justice qu'ils méritent à tous égards, en applaudissant à la persévérance et à la parfaite intelligence qui les distinguent, nous devons aussi nos félicitations à l'auditoire qui soutient et encourage de pareilles manifestations de l'art musical. Tout ce que Paris compte de noble à tous les titres, les célébrités étrangères que la capitale attire dans son sein s'étaient donnés rendez-vous pour assister à cette solennité musicale religieuse. Spontini, à peine arrivé à Paris, a voulu par sa présence donner à la société une marque non équivoque de sa vive sympathie. On remarquait parmi les assistants nos peintres les plus célèbres, les littérateurs les plus distingués, la politique avait aussi ses représentants, les sommités de tous les partis, les membres les plus influents de nos deux chambres législatives étaient assis aux mêmes rangs. Dirons-nous aussi que les plus élégantes personnes de la société parisienne ajoutaient un nouveau charme à cette réunion où elles ne devaient trouver aucune occasion de sourire; elles ont dû en être amplement récompensées par les douces et saisissantes émotions que font naître ces voix si pures et ces accords simples et puissants des maîtres de la musique religieuse.

Le clergé était en nombre plus considérable qu'aux précédents concerts: évêques, prédicateurs, théologiens, l'honneur enfin de l'église militante, de la chaire chrétienne et de la Sorbonne donnait un aspect imposant à cette assemblée.

Nous espérons que l'hiver prochain produira les fruits de cette heureuse tentative de M. de la Moskowa et que toutes nos paroisses, à l'imitation de quelques-unes qui ont déjà pris les devants, se distingueront par des chœurs bien dirigés, un beau choix de morceaux et des maîtres de chapelle qui ne manqueront pas d'assistants nombreux parmi les gens du monde.

Nous espérons aussi que le chapitre de la cathédrale donnera le signal de la régénération de la musique religieuse en France; les moyens d'exécution ne peuvent faire défaut à la volonté ferme et intelligente qui marche à la tête de l'épiscopat français et qui plus encore par son exemple que par l'autorité de son rang sait imprimer une marche progressive aux membres de son clergé.

A M. ADOLPHE DUMAS.

Nous publions la lettre suivante adressée par notre collaborateur, M. Poujoulat, à M. Adolphe Dumas, l'auteur de *Mademoiselle de La Vallière*. Le jeune et religieux pèlerin d'Orient, l'ami et le compagnon de l'illustre historien des *Croisades* a été touché de trouver dans une œuvre de théâtre une haute pensée de morale. C'est à ce sentiment que nous devons cette lettre toute littéraire, expression vive et touchante des vœux de l'amitié. La nécessité de régénérer l'art dramatique a inspiré à M. Poujoulat des idées élevées que tous les nobles esprits partageront:

Mon cher ami,

Mes goûts et mes habitudes, vous le savez, me rapprochent peu du théâtre. Quoique depuis dix-sept ans nous nous connaissions et nous nous aimions, je n'ai appris d'abord votre premier succès dramatique que par son retentissement dans la presse. Vous avez voulu ensuite que je visse votre œuvre; je l'ai vue, et je vous dois compte de quelques idées qui me sont venues à l'esprit après avoir assisté à une représentation de *Mademoiselle de la Vallière*.

Je ne vous écris pas pour vous parler de votre ouvrage, mon cher ami; assez d'autres l'ont jugé, loué, critiqué. En ma qualité d'homme qui cultive l'histoire, je vous en veux d'en avoir fait bon marché; la poésie est une belle chose, mais l'histoire est aussi une muse; et pourquoi donc, poète, vous avisez-vous de bouder la muse des souvenirs? Malgré ce gros délit littéraire, on vous applaudit tous les soirs; la raison de ce succès, c'est que vous avez peint avec vérité quelque chose du cœur humain. Les trois quarts de ceux qui écoutent votre drame sont peu au courant du siècle de Louis XIV, de la cour du grand roi et des convenances de Versailles; mais tous

Digitized by Google

ceux qui arrivent là portent dans leur ame la mesure des sentimens humains; ils vous comprennent, quand vous retracez des caractères, quand vous flagellez des vices, quand vous exprimez les délicatesses ou les douloureux mécomptes du cœur. Sans la vérité de l'histoire et des mœurs, toute œuvre, quelque puisse être l'éclat de sa forme, est imparfaite; pourtant, dans les lettres et les arts, la vérité la plus haute, c'est celle de la peinture des sentimens. L'Europe a admiré les poèmes de lord Byron sur l'Orient; j'ai lu *la Fiancée d'Abydos* et *le Corsaire* aux bords de l'Hellespont et au milieu de l'archipel de la Grèce; je n'ai rien rencontré en Orient de pareil aux personnages mis en scène par le poète anglais et aux mœurs qu'il a décrites. Tous les voyageurs ont pu faire la même observation, et cependant ces poèmes de Byron seront toujours lus. Vous devinez pourquoi? c'est qu'il a peint avec une frappante vérité un côté du cœur humain, le côté violent, le côté noir, et cela a suffi pour faire oublier l'inexactitude de ses tableaux de mœurs. Avant tout, c'est par la vérité dans la peinture de l'ame humaine qu'on est grand écrivain, grand poète, grand artiste.

Les critiques, qui se montrent gardiens fidèles de la morale religieuse et des souvenirs vénérables, vous ont reproché d'avoir mis en scène Bossuet. Je suis de leur avis; si vous m'aviez demandé mon opinion sur la création de ce rôle, je vous aurais prié de laisser dans son sanctuaire la grande figure de l'évêque de Meaux. Mais puisque vous avez donné à Bossuet une place dans votre drame, je vous remercie de l'avoir fait apparaître avec l'imposante gravité de son caractère, de l'avoir fait accepter comme le représentant du devoir sévère et de la menace religieuse, comme le ministre de celui qui parle plus haut que les rois et qui les juge. Depuis cinquante ans, les auteurs dramatiques nous ont accoutumés à un si profond mépris de notre foi, que, dans votre pièce, l'intervention si chrétienne de Bossuet entre la passion d'un prince et le repentir d'une femme, est un progrès religieux.

J'arrive au sujet de ma lettre. Il y a maintenant en France deux puissans moyens d'action sur les masses: la presse et le théâtre. La presse, cette grande souveraine des âges nouveaux, a bu jusqu'à l'ivresse dans la coupe de son pouvoir; elle a plus d'une fois perdu la raison et s'est précipitée en bacchante dans le monde des idées; elle a besoin de se relever, de s'ennoblir, sous peine de voir son crédit se perdre dans l'esprit des peuples. Cette réforme salutaire s'accomplira dans la presse, qui doit vivre pour l'honneur, la liberté et le génie de notre pays; elle est déjà commencée, elle s'achevera. Pourquoi le théâtre, ce moyen magnifique d'impressionner les multitudes, de leur faire aimer ce qui est beau, ce qui est vrai, ce qui est grand, resterait-il dans les régions immondes? Pourquoi cette vaste scène où peuvent se dérouler les espérances, les joies, les misères, toutes les péripéties de la vie humaine, ne deviendrait-elle point une tribune d'où partiraient d'utiles enseignemens? Le paganisme est effacé de la terre, et le théâtre demeure payen! les dieux sont morts, et l'immoral Térence revit toujours parmi nous! Quand donc disparaîtra cette vieille friperie d'immoralités qu'on aurait dû rejeter, comme les impurs lambeaux d'une société qui n'est plus? Oh! ce n'est point à tort que notre susceptibilité religieuse s'offense de voir sur le théâtre tel qu'on nous l'a fait, les images et les renommées augustes de la foi chrétienne; les saintes choses ne doivent pas franchir l'enceinte des lieux souillés. Si vous voulez introduire sur la scène l'élément religieux, purifiez d'abord le théâtre, commencez par en faire une école de morale et d'honneur; soyez les conducteurs et non pas les courtisans des multitudes; parlez de leurs devoirs un peu plus que de leurs droits; peignez-leur la vertu avec des traits suaves, faites-leur respirer l'air des hauts lieux; apprenez-leur à ne pas enfermer la vie dans le cercle étroit et monotone des intérêts fugitifs, et dans ce siècle sans enthousiasme ressuscitez l'enthousiasme pour le bien, le dévouement, la gloire.

Voilà, mon cher ami, la tâche que vous devez entreprendre; voilà la mission dont il faut charger votre jeune muse dramatique, si pure dans ses élans, si loyale dans ses intentions. Le public ne connaît que votre œuvre, mais moi je connais votre cœur. Vous souvient-il de nos longues promenades d'autrefois, remplies de douces causeries et de délicieuses confidences sur nos obscurs travaux et nos vives espérances? Nos cœurs battaient pour les grandes choses, nous plongions dans l'avenir des regards ardens, et nous souhaitions qu'un peu de bien marquât notre passage chez les hommes. Depuis ce temps, mes pérégrinations d'Orient et la différence de nos voies m'ont trop souvent éloigné de vous; aujourd'hui je vous retrouve, et si tous mes vœux pour votre destinée littéraire ne sont pas encore remplis, du moins je puis voir avec bonheur que votre ame chaude et poétique est restée noble et religieuse, et je puis entrevoir aussi la palme qui attend votre courageuse persévérance.

Nous sommes dans un temps de reconstruction morale; mêlons-nous à l'œuvre de réparation partout où la Providence nous place. L'art est pur et religieux de sa nature; il est une réminiscence d'un monde supérieur au monde où nous sommes, une imitation, une ombre des formes éternelles, un son des divines harmonies: dégageons-le de la boue de la terre, rendons-le à la virginale splendeur de son origine. Comprenons l'art comme le comprenaient les grands esprits de l'Inde, de l'Egypte et de la Grèce, comme le comprenait surtout la nation des Hébreux, cette nation prophétique. Mettez donc votre talent au service d'une régénération de l'art dramatique, mon cher ami; soyez le poète d'un âge meilleur pour la scène française: il y a là de la gloire à gagner, gloire solide, car elle sera fondée sur l'estime des gens de bien.

On pourrait faire un livre sur cette question; je ne vous écris qu'une lettre rapide. Je me borne à vous montrer du doigt une belle étoile qui brille dans le ciel de la poésie, et je vous dis: suivez-la!

Tout à vous comme autrefois, comme toujours.

POUJOULAT.

Paris, le 1er juin 1843

Digitized by Google

L'INCENDIO DI BABILONIA.

Dans un brillant salon du faubourg Saint-Germain, où était dressé un théâtre de société, se trouvait réuni, la semaine dernière, un public choisi d'artistes, de littérateurs et de gens du monde. Ce n'était point pour assister à la représentation de quelque proverbe de Carmontel ou de Leclercq, ou bien de quelque sentimental vaudeville du Gymnase, joué par des amateurs néophytes; *l'Incendio di Babilonia, opera seria*, tel était le titre pompeux de l'œuvre importante qu'on allait écouter. Mais rassurez-vous. Malgré cette mélodramatique annonce, il ne s'agissait tout simplement que d'une charmante bouffonnerie du meilleur goût.

La critique dramatique s'est souvent attaquée à certaines banalités et redites, à certains abus des *libretti* et même des opéras italiens. C'était une caricature de ce genre qu'on allait mettre en action.

D'abord, le poème, qui n'a aucun rapport avec le titre emphatique dont on l'a affublé, sous la plume spirituelle de M. Allard, scintille en mauvais italien francisé, de mille traits fins dont l'à-propos a été parfaitement saisi.

La fable n'est autre chose qu'un tyran, ingénieusement nommé Ferocino, épris d'une beauté auprès de laquelle il redoute un rival. Celui-ci survient déguisé en pèlerin et reconnait bientôt celle qu'il aime dans la belle Clorinda que Ferocino veut épouser. Les deux rivaux en viennent aux mains. L'infortunée *defrisata sconsolata* a perdu la raison, lorsque son amant, vainqueur du tyran, se fait reconnaître; tout à coup celui-ci, qui a été *mal tué*, reparaît, mais c'est pour bénir l'union de Clorinda et de son odieux rival dont il devient le meilleur ami.

Sur cette amusante absurdité, M. de Feltre a composé une charmante musique dont l'esprit et la verve artistement dirigés, rehaussent, sous les plus grotesques apparences, un mérite réel, un charme et une grâce extrêmes.

La composition musicale et les virtuoses chargés de l'interpréter constituent le côté sérieusement artistique de cette joviale plaisanterie. Pour cette représentation, madame Damoreau et M. Ponchard s'étaient réunis à un célèbre amateur, M. du Tillet, dont les salons de Paris ont applaudi la belle voix de basse et l'excellente méthode. Le rôle de Ferocino rehaussé encore par son sang-froid et le caractère sévère de son talent, a été pour M. du Tillet un véritable triomphe.

Le premier air, que précède une introduction interminable, pendant laquelle il essaie vainement de commencer, est d'une composition piquante dont il fait ressortir l'originalité.

Une très-jolie barcarolle d'un gondolier, tout aussi inattendu qu'un gondolier d'opéra-comique, annonce l'entrée d'un pèlerin qui, dans la personne de Ponchard, répond en chantant à merveille trois couplets d'un sens très-évasif à ce seigneur qui lui demande son nom. Rien de plus comique que cette scène. Madame Damoreau, chargée du personnage de Clorinda, est venue ensuite procéder à la reconnaissance de son amant par un air qu'elle a chanté comme elle seule peut chanter.

Le duo de défi des deux rivaux est plein de vigueur et renferme des motifs aussi distingués que bien travaillés. La scène de folie de la *prima donna* est, on peut le dire, d'un genre fort nouveau et qui se prête tout à fait aux merveilles d'agilité de la cantatrice. Dans son extase elle imagine de chanter un duo avec un rossignol dont elle imite tous les trilles, toutes les roulades. Bientôt l'entrée triomphale du vainqueur, majestueusement entouré de quatre Turcs, amène un dénoûment que le crescendo du plaisir et de la gaieté a fait accueillir d'une triple salve d'applaudissements.

Un goût exquis en tout, les convenances les plus élégantes ont fait un petit chef-d'œuvre de cette plaisanterie. M. de Feltre, dont on a applaudi autrefois à l'Opéra-Comique *le Fils du prince* a déployé autant de talent que de finesse et d'esprit d'observation dans cette jolie musique. C'était, il faut l'avouer, quelque chose de princier que madame Damoreau apprenant, ainsi que Ponchard, un ouvrage entier destiné à n'avoir qu'une seule représentation. Le succès de ces deux artistes a été complet. C'était pour eux la condition la plus propice que le théâtre dans un salon, avec un piano pour orchestre. M. du Tillet s'est tenu à la hauteur de ce redoutable entourage. On ne chante pas plus purement, plus élégamment. Il est à désirer que cette charmante bluette vienne varier l'hiver prochain le répertoire du Théâtre-Italien. La tentative faite dans cette voie avec la *Prova* ne laisse aucun doute sur le succès de cette vive et spirituelle partition.

ANTIQUITÉS HISTORIQUES.

LE CŒUR DE SAINT LOUIS.

Il a été affirmé, lors de la récente discussion qui s'est élevée à propos de la découverte faite à la Sainte-Chapelle, d'une boîte en plomb contenant un cœur que l'on croyait être celui du roi saint Louis, que le cœur de ce pieux monarque n'avait point été apporté en France, mais qu'il avait été déposé dans l'église de l'abbaye de Montréal, près de Palerme.

Cette assertion est complétement erronée, et sans nous prononcer sur l'importance de la découverte qui a été faite, ni prétendre qu'elle ait la valeur qui lui avait été d'abord attribuée, nous apportons à notre tour dans cette discussion historique des preuves positives qui démontreront complétement la réalité de la translation en France du cœur du roi saint Louis.

Dom Michel Felibien, dans son histoire de l'*Abbaye royale de Saint-Denis*, édit. de 1706, page 247, dit :

« Ils mirent le corps dans de l'eau et du vin, qu'ils
« firent bouillir. La chair et les intestins furent donnez au
« roi de Sicile, qui les fit porter dans l'abbaye de Mont-
« réal, près de Palerme. Pour les ossements, après les
« avoir lavez, on les enveloppa d'une étoffe de serge rem-

Digitized by Google

« plie de parfums, que l'on mit avec le cœur, pour être « envoyez en France, à l'église de Saint-Denys. »

Ainsi donc, suivant la version de dom Michel Felibien, le cœur du roi saint Louis aurait été déposé dans l'église de l'abbaye de Saint-Denis, et non confié au monastère de Montréal. La découverte faite dans l'intérieur de la Sainte-Chapelle ne pourrait être expliquée par ce texte.

Le P. Daniel, au tome III de son Histoire de France, page 561, édit. in-4°, sans s'expliquer sur le lieu où ces précieux restes auraient été ensevelis, rapporte une lettre de Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, témoin oculaire de la mort du roi saint Louis, dans laquelle lettre écrite à l'évêque de Thunes, ce prince raconte que l'armée ne voulut pas permettre que le cœur du saint roi fût emporté, et qu'elle le retint au milieu d'elle.

Le P. Daniel dit : « J'ai entre les mains une lettre de « Thibaut, comte de Champagne et roy de Navarre, sur « la mort de saint Louis, à laquelle il estoit présent. Cette « lettre est tirée d'un beau manuscrit appartenant à M. de « Chezelles, lieutenant général de police de la ville de « Montluçon. »

Ces différents textes nous semblaient suffisamment authentiques, pour établir que le cœur du roi saint Louis, non-seulement n'avait pas été déposé dans l'église de Montréal, mais encore qu'il avait été apporté en France. Cependant, et sans accepter aveuglément l'autorité de dom Felibien et du P. Daniel, nous nous sommes livré à la recherche des anciens textes, qui pouvaient confirmer ou détruire ceux que nous venons de citer. Enfin nous avons trouvé dans la bibliothèque de Sainte-Geneviève un manuscrit catalogué sous le titre et les indications suivantes :

M. M. Latins B. B. in-4°, n° 25.

Ce manuscrit commence par un calendrier, et comme la fête de saint Louis ne s'y trouve point indiquée, nous supposons qu'il est antérieur au 11 avril 1297, jour de la canonisation de ce monarque. L'écriture et les miniatures de ce manuscrit offrent d'ailleurs tous les signes caractéristiques qui font reconnaître les manuscrits du XIIIe siècle, et l'on y trouve écrit d'une écriture postérieure la note suivante placée en marge, au sixième jour des nones de septembre, fête de saint Bertin :

Obiit bone memorie Domina Margharita Jerushalem et Sicilie Regina comitissa Tornoduni, anno Domini M. CCC. VIII (1).

Après ce calendrier viennent quelques cantiques d'Isaïe, plusieurs prières toutes en latin, puis le récit en français de l'administration des sacrements au duc d'Alençon, les préceptes du roi saint Louis à son fils, un cantique en vers alternativement français et latins, accompagné de sa musique, et enfin le récit de la mort du roi saint Louis, écrit par le roi de Navarre à l'évêque de Thunes.

Cette version, la plus ancienne qui soit connue, puisque tout porte à croire qu'elle est contemporaine, est à peu près semblable à celle donnée par le P. Daniel, d'après le manuscrit de M. de Chezelles, et il en confirme l'authenticité. Nous allons la rapporter textuellement.

C'est la ĩre q̃ li rois Thiebaut de Navarre envoia à l'evesque de Thunes.

« Thibaut par la grace de Dieu Roys de Navarre de « Champ̃ et de Brie, Cœns paznis a Mesire O. Evesque « de Thunes. Saluz et lui tout. Sire je receve vre lettre « en laquelle vous me p̃ez que nous vous feissons a sa- « voir lestat de mon chier seigneur Louys jadis Roys de « France. Sire du cõmencemẽt et du milieu savez vous « plus q̃ nous ne fesons. Mais de la fin nous pourrons tes- « moigner par la veue des eauz qonques en toute nõre « vie ne vennes si sainte ne si devote fin en hõme du « siecle ne de religion et autel avons nous oi tesmoi- « gnier a touz ceus qui le virent. Et sachiez Sire que des « le dimenche a eure de Nonne jusques au lundi apres « tierce sa bouche ne cessa de jour et de nuit p̃ toutes « parties lespace de 15 eures de louer nre seigneur et « de prier pour le peuple quil avoit la mene. Et la ou il « avoit ja perdue une partie de la parole crioit il aucune « foiz en haut. Fac nos domine pspera mundi despicere « et nulla ci advsa formidare. Et mlt de foiz crioit il en « haut. Esto domine plebi tue sanctificator et custos. « Après leure de tierce il perdi ausi cõm du cout la pole « mes il regardoit les genz mlt debonerem̃t et sourrioit « aucune foiz. Et entre eure de tierce et de midi fist « ausi cum semblant de dormir et fu bien les eauz clos « lespace de demi lui. Apres il ouri les euz et regarda « contre le ciel et dist cest vers. Introibo in domum tuam « adorabo ad templum sẽm tum. Onq̃ puis il ne pla. Et « entour eure de nonne il trespassa. Et des leure qui « trespassa jusques en lendemain quen le fendi il estoit « ausit biaux et aussuit vermauz ce nous semblait com « il estoit en sa pleine sante. Et sembloit a mlt de genz « qui vossit rire. Aps Sire ses entrailles furent portées « a Mont Royal en lesglise pres de Palerne, la ou nre « Sires a ja comancie a fere mlt de gnz miracles por lui. « Si cum nous avons entendu p̃ larcediacre de Palerne qui « la mande par sa lettre au Roy de Secile. *Sire: li cuers « de lui et li cors demeurent encore en loost li pueplez en « nule maniere ne veut soufrir quil en fẽt porte*

Ainsi, comme on l'apprend par la lecture de ces documents, le cœur et le corps du roi saint Louis furent apportés en France. Le cœur trouvé derrière un autel de la Sainte-Chapelle ne saurait être celui du saint roi, que dom Michel Felibien affirme avoir été déposé dans l'église de St.-Denis ; nous ne venons donc point donner à cette découverte une importance que tous nos renseignements lui refusent ; mais nous avons cru devoir nous inscrire contre une erreur historique et chercher à la rectifier.

Comte HORACE DE VIELCASTEL.

(1) Marguerite de Bourgogne, née en 1268, mourut dans son comté de Tonnerre, en 1308, veuve de Charles Ier, roi de Jérusalem et de Sicile.

Digitized by Google

POÉSIE.

L'ÉTOILE SAINTE.

SONNET A LA VIERGE

Lux sancta, lux vera.

O vous, qui dans le ciel êtes la flamme pure
Où l'on voit resplendir l'amour saint des élus,
Refuge du pécheur que le pardon rassure,
O vous, dernier espoir de ceux qui n'en ont plus.

Marie ! astre chrétien levé sur la nature,
Phare qui doit briller sur les temps révolus,
Votre grâce a vaincu la profane ceinture
Qui charmait cet Olympe aux faux dieux vermoulus.

Oui, votre éclat se tient sur notre ère pieuse,
Comme du cercle d'or la ligne radieuse
Sur le front de l'apôtre et le front du martyr.

Oui, vous êtes, Marie, une sublime mère...
Soutenez vos enfants dans la tourmente amère,
Qu'ils soient beaux d'innocence et beaux de repentir.

F. FERTIAULT.

LA VÉNUS DE MILO.

SONNET.

Non, la beauté n'est pas ce qui tente la chair.
Par un culte importun vainement profanée,
La divine Aphrodite est la sœur d'Athénée,
Et de même a jailli du front de Jupiter.

Seule, pour nous guider, bravant l'âge de fer,
Elle reste visible à la terre inclinée,
Et, dans sa pureté, parut comme émanée
De l'onde incorruptible et du souffle de l'air.

Telle nous la voyons dans ce marbre sévère
Que Milo si longtemps déroba sous la terre.
Noble statue à toi l'amour de mon regard !

C'est en te contemplant que mon âme pieuse,
A goûté pleinement la volupté de l'art,
O des grossiers désirs forme victorieuse !

Le comte FERDINAND DE GRAMONT

BEAUX-ARTS.

— Le déblaiement complet des théâtres d'Arles et d'Orange est actuellement assuré. A Arles, une seule maison doit être expropriée pour cause d'utilité publique. A Orange, l'expropriation doit être décidée contre quatre propriétaires récalcitrants. Toutes les autres maisons particulières qui encombraient ces deux monuments romains ont été achetées par l'état à l'amiable : les enceintes des ruines seront fermées, et on procédera ainsi plus facilement au déblaiement complet des deux édifices antiques.

— M. le Ministre de l'Intérieur a fixé le prix des peintures de décorations de la chapelle des Jeunes Aveugles commandées à M. LEHMAN, à la somme de 30,000 fr.

— Le buste du baron Mounier, destiné à la chambre des pairs, vient d'être commandé à M. DANTAN aîné, ancien pensionnaire de l'académie de France à Rome.

— La ville d'Angers est autorisée à élever un monument au général Beaurepaire. Notre célèbre sculpteur David est chargé de l'exécution de ce travail.

Physionomie Parisienne.

Promenade.

Digitized by Google

[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

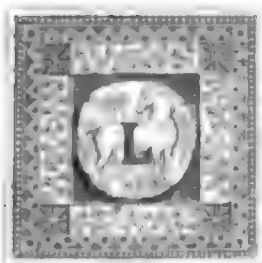
DE LA

COMMISSION SCIENTIFIQUE

ENVOYÉE EN ASIE

PAR M. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Paris, de l'Imprimerie



A ville de Salonique (l'ancienne Thessalonique) est divisée en deux parties par une grande rue qui s'étend de l'est à l'ouest parallèlement à la mer, et qui n'est autre chose que le prolongement de la grande voie romaine qui traversait l'Épire et la Macédoine et qui portait le nom de *Via Egnatia* (1); à chacune des extrémités de cette rue se voient encore les débris d'un arc de triomphe antique : celui du couchant est enclavé dans les murailles, il sert aujourd'hui de porte à la ville. Tout le monument est bâti en grandes pierres de taille et orné, sans profusion, de sculptures qui rappellent la bonne époque de l'architecture romaine.

Quoique Thessalonique ait été du temps des successeurs d'Alexandre une des villes importantes de la Macédoine, elle n'offre aux yeux des antiquaires aucun monument qui puisse être regardé comme ayant appartenu à cette époque. Du petit bourg de Therma, Cassandre, fils d'Antipater, avait fait une ville importante à laquelle il donna le nom de sa femme Thessalonique. La situation avantageuse de cette ville au fond d'un golfe profond, attira bientôt dans ses murs le commerce de toute la Macédoine. Pendant que les grandes villes, Héraclée, Edesse, Pella la capitale, subissant le malheur des temps, rentraient peu à peu dans l'oubli et le néant, Thessalonique, adoptée par les Romains et par les empereurs de Byzance, parvenait au plus haut degré de puissance. Elle est en Macédoine ce que Smyrne est en Asie, ce qu'Alger est en Afrique. Ces trois villes qui ont eu des destinées semblables, ont aussi une position analogue. Assises sur le penchant d'une montagne qui regarde la mer, elles semblent tendre les bras aux vaisseaux qui fréquentent ces parages.

Toutes ces villes qui peuplaient les rivages du golfe Thermaïque, nommé aussi golfe de Salonique, sont venues se fondre dans la nouvelle capitale de la Macédoine. Thessalonique, trois fois assiégée et conquise, trouverait encore aujourd'hui dans le commerce, les éléments d'une prospérité nouvelle; mais soumise à un gouvernement qui depuis quelques années s'est jeté dans l'absurde système du monopole, elle dépérit de jour en jour et bientôt d'autres ruines vont couvrir de leurs décombres les ruines déjà accumulées dans son enceinte. Aussi, l'antiquaire attiré par un nom aussi célèbre s'arrête-t-il avec tristesse devant le seul monument qui soit antérieur à l'établissement du christianisme. L'arc de triomphe de l'ouest n'a qu'une seule arche; on l'appelait autrefois porte de Rome, parce qu'elle regardait l'Italie; aujourd'hui on l'appelle porte du Vardar, du nom du fleuve voisin. Les constructions modernes élevées devant

(1) Strab. VIII, 681.

Digitized by Google

ce monument cachent presque toute la façade, et les incendies allumés à différentes époques ont ruiné la majeure partie des sculptures.

Aujourd'hui toute la façade occidentale est couverte d'un épais badigeon, il faut un examen attentif pour reconnaître un monument romain d'une construction remarquable.

L'inscription grecque placée sur la face intérieure d'un des pieds-droits donne des noms de magistrats, mais n'apprend rien sur l'époque où cet édifice fut construit. Les antiquaires qui le regardent comme remontant à l'époque de Paul-Émile et comme bâti en souvenir de la bataille de Philippi, avancent un fait qui n'est pas impossible quoique dénué de toute preuve historique.

La rue qui traverse la ville est tracée presque en ligne droite, à droite et à gauche on remarque un certain nombre de mosquées dont quelques-unes ne sont autre chose que des églises byzantines converties en temples musulmans ; c'est sous ce rapport que Salonique mérite surtout sa célébrité, car on y remarque une multitude d'églises dont quelques-unes sont du plus grand intérêt. La plupart de ces édifices portent des inscriptions et des dates qui fixent d'une manière précise l'état de l'art byzantin à une époque déterminée. Il nous suffira de citer l'église de Sainte-Sophie, bâtie par Justinien, celle de Saint-Demetrius ; l'église de la Vierge, et la Rotonde que, par une erreur assez grave, les voyageurs qui ont visité Thessalonique ont signalée comme un ancien temple dédié aux Cabires. Ce monument ne remonte pas au delà du règne de Constantin, et par sa construction et par les peintures en mosaïque qui le décorent ; il doit être regardé comme une des plus intéressantes églises de l'Orient.

Un peu plus au nord de la Rotonde on voit encore un débris de portique dont l'entablement est surmonté de statues engagées dans des pilastres et soutenant un second entablement. La sculpture des chapiteaux des colonnes est très-médiocre et les statues ne sont pas, comme l'ont dit quelques voyageurs, prises de monuments plus parfaits et plus anciens, mais toute cette architecture porte le caractère de l'époque antonine.

Les empereurs ornèrent Salonique de monuments nombreux, mais qui tous ont disparu dans les sièges que la ville a soufferts.

Sous le règne de Théodose, la majeure partie des citoyens de la ville ayant pris parti dans une querelle des cochers du cirque, l'empereur profita d'un jour de courses pour faire massacrer sans pitié tous les assistants.

Quelques années plus tard Thessalonique fut prise par les pirates arabes, puis par les pirates normands, sous la conduite de Guillaume, roi de Sicile, qui surpassèrent encore les Arabes en cruauté et en barbarie. Les temples, les tombeaux furent détruits, et les habitants éprouvèrent les traitements les plus cruels que pût jamais inventer la férocité la plus raffinée. Les vainqueurs attachaient ensemble les moines et les femmes, dépouillés de leurs habits, et n'offraient à cette foule misérable que les aliments les plus immondes ; ils se faisaient un jeu d'exercer sur leurs victimes les plus durs traitements, et les plaintes arrachées à la vertu des malheureuses filles de Thessalonique ne servaient qu'à exciter l'hilarité des féroces vainqueurs.

Plus tard, elle fut soumise aux Vénitiens qui ne gardèrent la ville que peu de temps ; puis vinrent les Turcs qui, sous la conduite de Mourad Ier, s'emparèrent de Thessalonique et égalèrent presque les horreurs des pirates normands.

L'église de Saint-Demetrius, qui renfermait une source miraculeuse d'huile sainte, fut convertie en mosquée : le tombeau du saint fut ouvert et la source mystérieuse anéantie ; presque toutes les autres églises furent converties en mosquées, c'est ce qui sauva ces monuments d'une destruction complète.

A l'extrémité orientale de la rue Egnatia se voient les ruines d'un second arc de triomphe, monument de l'époque byzantine, qui indique le passage des anciennes murailles en cet endroit ; il est distant des murs actuels d'environ cinq cents mètres.

Tout le terrain compris entre les murs et cet édifice était *extrà muros* du temps des Romains. Aussi dans cette partie du quartier qu'on appelle aujourd'hui *Calamari* (des mots grecs Καλὴ μερὶς, beau quartier) était-elle consacrée aux sépultures selon l'usage usité dans toutes les villes antiques.

L'arc de triomphe tel qu'il existe aujourd'hui est trop ruiné pour qu'on puisse se faire une idée exacte de son ancienne ordonnance ; il est bâti en briques et revêtu de dalles de marbre et de nombreux bas-reliefs presque tous effacés par les incendies et les outrages des passants ; le style de la sculpture est des plus médiocres et indique un ouvrage du siècle de Constantin : c'est d'ailleurs l'opinion généralement adoptée, que cet édifice fut élevé en l'honneur du fondateur de Constantinople ; il n'y a cependant aucune inscription, aucun document authentique qui confirme ce fait.

En se rendant sur la côte d'Asie-Mineure pour transporter la commission scientifique envoyée en Orient par M. le ministre de l'intérieur, la corvette *l'Expéditive* avait reçu l'ordre de relâcher à Salonique pour procéder à l'enlèvement d'un sarcophage antique découvert dans l'enceinte même de la ville.

Quoiqu'il fût connu depuis plusieurs années, ce monument n'avait pas excité tout l'intérêt qu'il mérite, et était resté presque ignoré parce que le propriétaire n'avait pas pris soin de faire dégager les faces des terres qui l'entouraient, et jusqu'à l'année dernière, tout le monde ignorait qu'il fût couvert de sculptures très-remarquables.

Mais lorsque ces sculptures furent mises au jour, le bruit de cette découverte se répandit dans plusieurs villes de l'Orient, et les consuls étrangers s'en disputèrent la possession pour les musées de leurs capitales.

On vint de Constantinople pour contempler un monument qui, par sa parfaite conservation, semblait sortir à peine de l'atelier du sculpteur. Sur ces entrefaites, le consul de France, M. Gillet, sans perdre de temps, fit l'acquisition de ce monument qu'il s'empressa d'offrir au roi.

Digitized by Google

Lorsque la commission arriva à Salonique, l'émotion produite par cette découverte n'était pas encore calmée, chacun prétendait avoir des droits sur ce monument, et ces prétentions donnaient lieu à des récriminations assez vives entre plusieurs consuls. On ne doit pas s'étonner de cela, car après vingt siècles de guerres, d'incendies et de pillages, le sol de la Grèce a été presque entièrement dépouillé des monuments qui le rendaient célèbre. Ce fut pendant longtemps la seule source où puisèrent les Romains pour orner leurs musées, et plus tard les luttes acharnées dont ce pays fut le théâtre ne laissèrent d'espoir aux antiquaires que dans les monuments cachés au-dessous du sol, et abrités ainsi des outrages de l'ignorance.

Si les Romains dépouillèrent à l'envi la Grèce de ses monuments les plus célèbres, ils semèrent en quelque sorte pour l'avenir, et remplacèrent par des œuvres de l'école romaine les chefs-d'œuvre qu'ils enlevaient. Sous l'empire byzantin, les œuvres de sculpture devinrent de plus en plus rares, et enfin sous la domination turque, depuis quatre siècles, on n'est occupé qu'à détruire. Aussi la découverte d'un objet d'art dans ces contrées est-elle pour les hommes qui cultivent les lettres et les arts un événement majeur auquel la diplomatie même ne reste pas étrangère.

A Smyrne, à Constantinople, à Salonique, il n'était question que de la découverte de ce monument, et, chose curieuse, tous ceux qui le convoitaient avec tant d'ardeur l'avaient foulé aux pieds pendant six ans sans daigner le regarder. Le propriétaire l'avait offert à tous les consuls sans qu'aucun d'eux voulût donner une réponse; ce n'est que lorsque M. Gillet manifesta l'intention d'acquérir ce monument que les prétentions s'éveillèrent, qu'on regarda de près le tombeau, et qu'on s'aperçut qu'il était orné de sculptures précieuses, comme art, comme école et comme monument historique.

Lorsque la commission arriva à Salonique, on avait presque oublié les circonstances de la découverte: les fouilles avaient mis à découvert le grand sarcophage et deux plus petits, plus une inscription sur une dalle séparée; cette inscription était relative à la famille Poppia. On croyait généralement que l'inscription appartenait au grand sarcophage, ce qui eût compliqué singulièrement la question historique, car les lettres sont d'un caractère qui est évidemment du troisième siècle de l'ère chrétienne. Un document que nous avons retrouvé rappelle toutes les circonstances de la découverte et fait connaître le véritable état des choses.

Le tombeau fut trouvé en 1837. A cette époque, comme nous l'avons dit, le propriétaire turc habitant l'intérieur de la ville proposa à plusieurs consuls de vendre ce monument; il s'adressa à M. Guys, consul de France, qui envoya au chargé d'affaires de France à Constantinople, une note à ce sujet, et demanda en même temps des ordres pour agir; mais les documents qu'envoyait le consul étaient trop insuffisants pour qu'on pût statuer sur le mérite du monument.

CHARLES TEXIER

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

UNE ENVIE DE DORMIR.

— Sérieusement, Rodolphe, tu ferais mieux de rentrer sagement chez toi, au lieu de te préoccuper de ce nouveau bal, après deux nuits de veille et de fatigue. Tu te tueras à un pareil métier.

— Oh ! je dors le jour, répondit Rodolphe.

— Oui, tu as bien dormi depuis ce matin, à courir chez toutes les bouquetières de Paris pour te procurer un bouquet de fleurs... impossibles. Tu n'as pas hérité de l'anneau de Gygès, on sait de tes nouvelles.

— Eh bien ! je dormirai demain.

— Mais cela n'effacera pas pour ce soir ta pâleur mortelle, et les marbrures de tes lèvres, et....

— Ah ! brisons là, interrompit Rodolphe. Quelle diabolique insistance mets-tu à me sermoner ? Va dormir si tu veux. Moi j'aime la danse, l'aspect d'une fête, et je parie que celle de ce soir sera délicieuse.

— Il est sûr que madame de Martelle, à en juger par ses grâces habituelles et le goût exquis qui préside à sa toilette, doit faire à merveille les honneurs d'un salon. Car c'est la première fois qu'on dansera chez elle, quoique son veuvage ait déjà deux années de date ; et précédemment la farouche misanthropie de son vieux mari y mettait bon ordre. Elle est vraiment fort jolie madame de Martelle.

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton de provocation évident pour obtenir une réponse catégorique et surprendre peut-être une confidence. Mais Rodolphe n'eut pas l'air d'y faire attention, et se levant de table précipitamment : — Allons, dit-il, pour nous retirer de meilleure heure il faut arriver des premiers. Je te quitte. — Garçon ! faites avancer un cabriolet. Adieu donc, Albert. A ce soir.

— A ce soir... Ah ! Rodolphe !

— Que veux-tu ?

— Ecoute donc... Si tu mettais un peu de rouge ?

— Que l'enfer te confonde avec tes quolibets. Bonsoir !

Les salons étaient pourtant encombrés déjà quand Rodolphe arriva au bal, et il lui fallut près d'un quart d'heure pour se frayer accès jusqu'auprès de madame de Martelle. Jamais celle-ci, par sa parure, n'avait mieux justifié sa réputation d'élégance et de bon goût. Une simple robe de gaze sans broderie, agrafée sur les épaules par deux camées blancs, une longue ceinture de satin sur laquelle se distinguait à peine le dessin d'une grecque nuancée d'un bleu imperceptible, et pour boucles d'oreilles deux opales montées à jour, c'était tout, avec une couronne en verveine naturelle soutenue par deux bandeaux massifs de cheveux noirs et lustrés. Mais la fraîcheur de son teint, l'éclat de ses regards, le son mélodieux de sa voix corrigeaient bien la sobriété presque élégiaque de son costume, et tous les cavaliers, en réclamant l'honneur d'ouvrir un quadrille avec la jolie veuve, cédaient bien moins aux lois de l'étiquette qu'à l'entraînement du plaisir.

Digitized by Google

Jeune et fort riche, madame de Martelle aurait pu choisir entre les plus brillants partis pour doubler sa fortune, ou couronner, en la partageant, quelque amour modeste et dévoué : mais la plupart de ses amis hésitaient à croire qu'elle songeât à sacrifier sa liberté aux chances d'un nouvel hymen : et la pénétration de son esprit, le caractère décidé dont elle avait mainte fois donné des preuves, devaient, disait-on, la préserver mieux qu'une autre d'une passion irréfléchie.

Ce fut pourtant avec un sourire particulier qu'elle accueillit le profond salut de Rodolphe qui semblait balbutier en même temps une formule d'invitation. Mais avant même qu'il l'eût nettement articulée, madame de Martelle lui dit avec le ton du reproche : — Ah ! ce ne sera que la septième à présent.

— Je tuerai le temps, madame, dit Rodolphe.... Le parfum de cette verveine est d'une suavité

— Et mon bouquet n'aura-t-il pas une part du compliment ? Voyez quel riche mélange de couleurs. J'ai le droit de le vanter, c'est un cadeau, j'en ai reçu trois à la fois.

— Votre choix a pu rester longtemps en suspens ?

— Mais non, j'ai pris le parti de les porter l'un après l'autre : le premier a reçu déjà sa démission. Ignorant de quelles mains ils me viennent, j'espère ainsi ne pas me compromettre. Je crois pourtant... oui, voilà celui qui me plaît davantage, ajouta-t-elle en baissant la voix.

Rodolphe avait commencé par rougir, puis il s'était mordu la lèvre, puis son visage s'épanouissait de nouveau, quand madame de Martelle dut avoir recours à ses tablettes de bal pour régler les droits de deux prétendants en conflit au sujet de la contredanse dont l'orchestre donnait le signal.

Rodolphe, après avoir salué quelques connaissances, passa dans le salon de jeu où il trouva Albert, son ami, engagé dans une grosse partie de bouillotte. Il s'assit derrière lui, et demeura plus d'une heure à suivre obstinément le jet des cartes et les chances alternatives de chaque joueur. A la fin il se lassa de ce spectacle et il sentit le besoin de secouer l'engourdissement qui peu à peu s'était emparé de ses sens. En rentrant dans le bal, fort impatient de voir arriver son tour de danser avec la maîtresse du logis, il lui arriva de se considérer dans une glace, et il se trouva en cet instant si abattu, si jaune, si défait, qu'il sortit à la hâte du grand salon pour se soustraire au rayonnement des bougies et chercher un air plus frais à respirer.

L'appartement de madame de Martelle faisait partie d'un beau mais ancien hôtel du faubourg Saint-Honoré. C'est assez dire que la distribution n'en était pas circonscrite, rapetissée, étriquée comme celle de nos logements modernes. Ainsi sa chambre à coucher aurait fort bien pu passer pour un de nos salons les plus spacieux, n'eût été une large et profonde alcôve, jadis pourvue sans doute d'un de ces vieux lits à estrade et à baldaquins étoffés. Pour dissimuler à l'œil ce grand vide, madame de Martelle avait fait draper tout le pourtour en damas ponceau, et l'on avait agencé assez adroitement au centre l'élégante tenture en mousseline de sa couchette d'érable décorée de petits bronzes dorés. Mais il n'en restait pas moins de chaque côté deux espaces libres, deux réduits un peu sombres, garnis seulement de quelques tabourets bas qu'on appelle des X, d'une étoffe assortie à la couleur des rideaux

Ce fut dans cette chambre que Rodolphe se réfugia. Deux jeunes gens seulement étaient assis sur un sofa et causaient à voix basse. Rodolphe s'approcha du feu. Le feu l'assoupit encore davantage. Son chapeau échappa à ses doigts engourdis, il voulut s'en débarrasser et l'alla poser sur un des X solitaires de l'alcôve. Il revenait sur ses pas quand une pensée inattendue, une influence magnétique peut-être, le retint malgré lui, et de réflexion en réflexion, un charme secret finit par l'enchaîner à la même place. Bref, sa profonde rêverie devenant la complice de la fatigue qui l'accablait, il s'assit machinalement dans l'angle de cette impasse, où il ne tarda pas à s'endormir complétement, en poursuivant dans le pays des chimères l'idéale vision qui l'avait fasciné....

— Rodolphe ! Rodolphe !.... tel est l'appel que fit bientôt entendre à la porte de la chambre à coucher l'ami Albert que nous avons laissé s'escrimant à la bouillotte contre la fortune rebelle. Ayant perdu tout son argent, il s'était mis en quête de Rodolphe pour recourir à sa bourse afin de tenter une lutte nouvelle. Mais partout il avait perdu ses pas, et sa dernière évocation fut aussi infructueuse que les autres. Il ne vit personne dans la chambre où régnait un profond silence, et quand même il eût été guidé jusque là par un vague soupçon, il est douteux qu'un examen plus attentif des localités lui eût révélé la retraite du dormeur mystérieux : car celui-ci, par un de ces mouvements instinctifs des gens endormis, avait avancé devant lui, pour se garantir apparemment d'un rayon de lumière importun, l'un des vastes plis des lourds rideaux agrafés au mur au-dessus de sa tête par une riche patère. Albert, dès lors persuadé que Rodolphe, vaincu par la lassitude, avait quitté la fête, se détermina à en faire autant, et descendit l'escalier de l'hôtel quatre à quatre en s'efforçant de prendre gaiement son parti de la perte assez considérable qu'il venait d'essuyer au jeu.

Cependant les valses et les quadrilles s'étaient succédé sans relâche et l'orchestre déjà préludait à la contredanse si gracieusement octroyée à Rodolphe par madame de Martelle. — Etrange mystère de la sympathie ! Jamais peut-être Rodolphe n'avait été plus empressé, plus galant auprès de l'aimable veuve, et celle-ci jamais n'avait écouté ses protestations d'un air plus affable ni avec un sourire plus encourageant. Mais hélas ! tout cela se passait dans l'empire des songes, tandis que la réalité donnait à ces décevantes illusions le plus cruel démenti. L'aimable veuve avait patienté quelques secondes, et même elle affectait de respirer avec une minauderie charmante son élégant bouquet dont l'origine avait cessé d'être un problème pour elle. Mais quand tous les danseurs eurent pris leur place, quand madame de Martelle se vit assiégée par trois ou quatre postulants qui réclamaient l'honneur de suppléer le cavalier absent, on la vit, im-

puissante à dissimuler son dépit, froisser les pauvres fleurs au point de ternir la mate blancheur de ses gants, et elle éconduisit tout le monde par ces mots: « Pardon, messieurs, je désire prendre un moment de repos. »

Le fait est que loin de se tenir parole, madame de Martelle employa ce court loisir à passer en revue sa société sous le prétexte de s'assurer que tout le monde s'amusait autant qu'elle, et après avoir circulé partout, jusqu'à l'office, où elle demanda, au lieu d'une glace, un grand verre d'eau pure, elle rentra dans le bal plus animée, plus souriante encore qu'auparavant, et son troisième bouquet éclatant de fraîcheur à la main.

Ce petit détail échappa naturellement à la plupart des assistants, mais il fut remarqué spécialement par un grand jeune homme, M. Léon Dercillac, qui avait aussi invité madame de Martelle, et qui n'avait pu réprimer un mouvement de dépit quand celle-ci lui avait répondu: « Monsieur, votre tour ne viendra qu'après celui de M. Rodolphe Charvière, ce sera la huitième. » Or Léon Dercillac, parfaitement éveillé, calculait que son tour était arrivé, et pourtant il n'avait pas vu Rodolphe profiter de ses droits. Il hésitait donc à solliciter de nouveau madame de Martelle, quand celle-ci l'accostant à l'improviste: — Monsieur Dercillac, lui dit-elle, vous êtes le premier inscrit. — Mille grâces, madame! souffrez donc que je donne le signal aux musiciens.

Léon fut ravi de la gaieté, de l'aménité de madame de Martelle; il lui adressa à voix basse les compliments les plus expressifs, qu'elle reçut sans manifester ni courroux ni surprise, et c'en fut assez pour persuader à M. Dercillac qu'il avait conquis une faveur briguée depuis plus d'un an par des empressements fort assidus mais tout à fait stériles jusqu'à ce jour. Il fut rayonnant tout le reste de la soirée, et ce ne fut qu'en voyant les plus intimes amis de madame de Martelle prendre congé d'elle qu'il songea à réclamer son paletot et à se retirer, si bien qu'on ferma les portes derrière lui.

Dès qu'elle fut seule, madame de Martelle appela sa femme de chambre, se fit décoiffer, prit de l'humeur de ce qu'elle allait trop lentement au gré de son impatience, et la renvoya bientôt avec injonction de n'entrer le lendemain chez elle qu'au signal de sa sonnette. Et puis elle se coucha en appelant de tous ses vœux le bienfait du sommeil. Mais, soit excitation nerveuse, soit préoccupation d'esprit, l'immobilité ne lui procura que cet engourdissement corporel qui est au repos absolu ce qu'est le crépuscule à la nuit, façon d'être indécise, où l'âme ne perçoit rien que de vague et de confus, tandis qu'un ou deux sens acquièrent quelquefois une vitalité plus intense et plus délicate. C'est ainsi que madame de Martelle, dont l'esprit s'était engagé dans un dédale de réflexions, crut bientôt distinguer, dans le profond silence qui régnait autour d'elle, un frémissement imperceptible, régulier, alternatif, mais sans pouvoir se rendre compte ni de son point de départ, ni de sa cause matérielle. La pendule avait été arrêtée le matin. La mèche de la veilleuse brûlait paisiblement sans aucune de ces crépitations qui résultent parfois de la combustion. Le moindre courant d'air aurait produit un effet plus marqué et non l'espèce de balancement symétrique qui intriguait madame de Martelle. Enfin elle se persuada que son oreille était le jouet d'une illusion et changea brusquement de position pour conjurer le sortilége nocturne. Bientôt en effet elle n'entendit plus rien et finit par s'endormir...

Mais ce fut d'un sommeil fiévreux et traversé par mille rêves bizarres, comme cela arrive fréquemment à la suite d'une veille prolongée dans l'agitation et le plaisir. Tout à coup elle se réveilla en sursaut, et l'idée lui vint qu'une commotion extérieure en avait seule été cause. Elle prêta l'oreille et fut soudainement frappée de ce bruit sourd et saccadé qui déjà avait provoqué sa surprise. Mais cette fois, sans se laisser abuser par des interprétations erronées, elle ne put méconnaître le bruit naturel de la respiration d'un être vivant, et se levant sur son séant d'un bond convulsif: — Il y a donc quelqu'un ici! s'écria-t-elle d'une voix étouffée.

Au même instant, et par suite du brusque mouvement de madame de Martelle, le pan de rideau qui servait d'écran au pauvre Rodolphe retomba tout d'un coup, et, à la pâle clarté de la lampe de cristal, apparut la tête du dormeur impassible.

— Ciel!... Rodolphe! Et que faites-vous ici, monsieur!... Telle fut l'exclamation spontanée de madame de Martelle, prononcée d'un accent où la colère le disputait à la peur. Rodolphe fut debout avec la rapidité de l'éclair, même avant d'avoir recouvré la justesse de son coup d'œil. Il cligna deux ou trois fois les paupières, étendit les mains en avant comme on fait pour se préserver d'une chute, et puis il arrêta un regard effaré sur madame de Martelle.

Je n'essaierai pas de peindre le tumulte d'idées et l'enchaînement de surprises qui vinrent assaillir, dans l'espace de quelques minutes, le cavalier réfractaire, et mortifier l'amant désespéré. Il restait pétrifié à la même place, et il fallut bien que madame de Martelle, tout embarrassée qu'elle dût être sur son lit de justice improvisé, rompît le silence la première et commençât l'instruction d'un procès qu'elle arguait de criminel au premier chef.

Le prévenu la laissa développer longuement son réquisitoire, tant par l'impuissance où il était de se justifier qu'à cause des distractions qui naissaient en foule sous ses yeux, soit d'un geste d'indignation, soit d'une attitude de découragement. C'était une émotion pleine de plaisir dont il ne pouvait se défendre, et par moments il s'imaginait que tout cela n'était que la prolongation de son rêve brusquement interrompu. Enfin, ses réflexions intimes plus encore que les reproches qu'il essuyait lui firent apprécier le sens critique de sa position. Sa première inspiration fut de tomber aux pieds de celle qu'il avait, sans le vouloir, si grièvement compromise, pour essayer de lui démontrer par quelle fatalité il était devenu aussi coupable. Mais il s'en abstint dans l'appréhension de confirmer, par des procédés trop familiers à la passion, les préventions déjà si vraisemblables de madame de Martelle.

Rodolphe au contraire recula de plusieurs pas jus-

Digitized by Google

qu'au milieu de la chambre à coucher, et de là, d'une voix soumise et voilée, mais le regard fixe, comme il convient à l'innocence, il dit : — Votre courroux, madame, est aussi juste que mon malheur est grand. Car la persuasion plus ou moins complète que je vous inspirerais sur l'absence de ma préméditation dans cette conjoncture déplorable ne changera rien, hélas! à ses dangereuses conséquences. Il me reste à peine le droit de protester ici de mes regrets; et ce n'est plus que mon aveugle dévouement à vos ordres qui pourra témoigner d'un respect dont mon cœur, madame, je vous le jure, ne s'est pas départi un seul instant.

L'air de candeur et d'assurance qui accompagnait cette protestation dérouta madame de Martelle au point de lui arracher un cri étouffé de surprise. Mais après s'être recueillie : — Sans doute, dit-elle, c'est un système commode de défense que de mettre des réticences à la place des preuves qu'on ne peut fournir; mais ces excuses sous-entendues, tout inutiles qu'elles soient en effet, je serais jalouse de les connaître, monsieur, et d'apprendre quelle... magie peut contraindre un homme d'honneur à jouer malgré lui le rôle d'un lovelace effronté? ou celui d'un malfaiteur? ajouta-t-elle vivement.

— Oui, madame, c'est une magie en effet : magie trop invincible et qu'un seul mot suffit à définir. Mais ce mot qui devrait m'absoudre aux yeux de tous les autres, devant vous je ne saurais le prononcer sans en rougir... je dormais.

Et Rodolphe alors expliqua le moins confusément qu'il put comment une envie de dormir aussi tyrannique était le résultat de deux nuits de veille et de fatigue, par quel hasard il était venu s'asseoir dans cet obscur enfoncement, comment il supposait que le rideau s'était dérangé de manière à le dérober à tous les yeux, et comment enfin, abusé par un long prestige, il n'avait pas cessé de participer en rêve aux divertissements d'un bal. — Et j'allais me baisser, dit-il, pour relever une fleur tombée de votre bouquet, madame, quand vous m'avez réveillé.

— C'est dommage en vérité! dit madame de Martelle qui ne put à ce mot réprimer une légère envie de rire. Mais puisque le charme est rompu, qu'allez-vous faire, monsieur, s'il vous plaît?

— Hélas! madame, mon plus vif chagrin est de ne pouvoir agir sans vous imposer l'ennui d'ordonner.... Si j'avais une corde à nouer au balcon de cette fenêtre.

— Voilà un expédient bien discret et fort rassurant.

— Je vais chercher un refuge dans les combles de la maison, et quand le jour sera venu...

— C'est impraticable, dit d'un ton d'humeur madame de Martelle. Allons, ajouta-t-elle, il faudra que ce soit moi, la victime de vos extravagances, qui trouve le moyen de les réparer... si la réparation est possible, hélas!

— Ah! mon Dieu, madame, s'écria Rodolphe, je donnerais ma vie!...

— Plus bas, s'il vous plaît, monsieur!

Rodolphe se tut, et madame de Martelle demeura quelques instants absorbée dans ses réflexions. Elle était restée durant tout ce dialogue dans la même position où l'avait surprise sa fâcheuse découverte, accotée sur son oreiller et les bras croisés sur l'édredon qu'elle avait ramené devant elle à la hâte.

— J'ose croire, dit-elle enfin en arrêtant sur Rodolphe un regard scrutateur, que dans la position critique où m'a jetée votre faute, monsieur, vous consentez à me laisser carte blanche pour aviser à mon salut personnel?

Un geste énergique d'assentiment fut la seule réponse de Rodolphe.

— Il suffit, dit madame de Martelle. Veuillez donc ouvrir d'abord cette porte dérobée qui conduisait à l'appartement de M. de Martelle. Il faut que je m'habille, nous verrons après. Prenez une bougie, tous les volets sont fermés. Surtout, un profond silence!

Rodolphe obéit et disparut à pas de loup. Madame de Martelle se leva, passa une robe de chambre, se coiffa d'un bonnet du matin et ouvrit le tiroir de sa toilette pour consulter sa montre qui accusait déjà huit heures et demie.

— Mais que faire? se disait-elle.... il faut attendre. Le hasard amènera peut-être un instant propice à son évasion.

Plusieurs heures s'étaient écoulées sans que madame de Martelle eût rien imaginé. Tout à coup elle entendit résonner la sonnette de l'antichambre. Son premier mouvement fut de traverser l'appartement et d'aller prêter l'oreille à la porte de la salle à manger. Et quelle fut sa surprise en reconnaissant la voix de M. Dercillac.

— « On a commis hier une méprise quand j'ai réclamé mon paletot, disait-il en s'adressant au domestique qui lui avait ouvert, l'on m'en a donné un qui ne m'appartient pas, et je vous le rapporte. C'est celui de M. Rodolphe Charvière qui sera sans doute parti avec le mien, abusé comme moi par la ressemblance.... Mais non! parbleu, le voici le mien, sur cette banquette! Alors il paraît.... » M. Dercillac s'interrompit brusquement, et madame de Martelle, à qui pas un mot n'avait échappé, s'appuya tremblante à la muraille. Elle comprit qu'elle était perdue, et que, dût-elle réussir à faire sortir Rodolphe de chez elle à l'insu de tout le monde, les conjectures qui naîtraient dans l'esprit de M. Dercillac de cet incident fort simple pour tout autre que pour un amoureux jaloux et dédaigné, suffiraient à obscurcir sa réputation. Mais à peine eut-elle mesuré le danger, peut-être exagéré par sa vive imagination, qu'elle prit héroïquement, pour le conjurer, un parti non moins infaillible que singulier.

M. Dercillac, après avoir endossé son paletot et balbutié quelques civilités à l'adresse de la maîtresse de maison, allait se retirer, quand celle-ci, ouvrant tout à coup la porte de l'antichambre, l'arrêta par ces engageantes paroles :

— Monsieur Dercillac! et quel heureux hasard? ... Mais vraiment c'est là de l'héroïsme. Toute la nuit au bal et dès le matin en cours de visites?

— Daignez me pardonner, madame, de me présenter chez vous à cette heure indue. Un motif tout particulier....

Digitized by Google

— Mais vous avez eu tort d'hésiter un seul instant, monsieur, reprit madame de Martelle en introduisant M. Dercillac presque malgré lui jusque dans le salon; car, si je ne me trompe, c'est vous-même que j'ai vu tout à l'heure, immobile, au coin de la rue en face, il y a bien vingt minutes de cela.

Madame de Martelle, en effet, tout en rêvant à son aventure, avait remarqué, à travers ses rideaux, qu'un homme, qu'elle n'avait nullement reconnu bien qu'elle s'en vantât, posté à cinquante pas de distance, observait ses croisées d'un regard furtif; et elle ne doutait plus que M. Dercillac ne fût ce personnage trop curieux. Celui-ci du reste se mordit les lèvres de dépit de n'avoir pas mieux su dissimuler son indiscrète manœuvre, et il entama l'explication du paletot échangé pour se disculper, et peut-être aussi pour mettre à son tour l'embarras du côté de madame de Martelle, qui le laissa parler tant qu'il voulut, sans l'interrompre et sans changer de visage.

— Lorsqu'en rentrant chez moi, dit M. Dercillac, l'agenda plein de cartes de visites que j'ai tiré de la poche du paletot m'eut appris à qui il appartenait, je pensai que M. Charvière serait parti avec le mien, et c'est chez lui que je me suis rendu d'abord ce matin pour opérer ma restitution. Mais l'on m'a répondu que M. Charvière n'était pas encore rentré.

— En vérité! dit madame de Martelle; et elle se mit à rire d'un air de naïveté si parfait que M. Dercillac ne vit pas grande indiscrétion à lui demander les motifs de cette soudaine hilarité.

— Ah! répondit madame de Martelle, je ris à l'idée de voir un brave notaire et d'honnêtes témoins réveillés avant l'aube par un impatient fiancé qui vient en costume de bal leur épeler le programme de sa cérémonie nuptiale.

— M. Charvière se marie! s'écria involontairement M. Dercillac.

— Cela vous étonne, reprit avec une imperceptible ironie madame de Martelle. Mais vous allez apprécier les motifs de la précipitation qui a dû présider à... cette affaire. Voilà ce que c'est : Rodolphe, et madame de Martelle se donnait le malin plaisir d'appuyer sur ce nom de baptême avec un accent plein de familiarité, Rodolphe, vous l'avez peut-être entendu dire, a en Auvergne un oncle, un grand oncle fort riche et d'un caractère très-original. Il aime son neveu toutefois, et il a manifesté depuis longtemps l'intention de le faire son unique héritier, mais à la condition expresse que celui-ci se marierait. Rodolphe s'était d'abord montré récalcitrant, mais il a peu à peu changé d'avis, et sa conversion....

— Oh! s'explique à merveille, se hâta d'ajouter M. Dercillac en fronçant le sourcil.

Madame de Martelle s'inclina, puis elle reprit : Jugez donc du désappointement de M. Charvière, qui me regarde intéressée autant que lui en cette circonstance, quand cette nuit même, au milieu du bal, une lettre arrivée par exprès est venue lui apprendre qu'une grave maladie menaçait l'existence de ce respectable parent. Et comme c'est moi seule qui jusqu'ici avais retardé de jour en jour une union... tacitement promise, — ici madame de Martelle rougit, — vous comprendrez facilement que j'ai dû céder à des motifs aussi urgents et qu'il eût été peu délicat de ma part de compromettre plus longtemps les intérêts de ce pauvre Rodolphe. Or il n'y avait pas une minute à perdre. Aussi est-il parti sur-le-champ pour expédier à son oncle, par le courrier porteur de la lettre, la nouvelle de mon consentement formel à un mariage dont les accords seront terminés... peut-être ce soir. Si vous voulez bien, monsieur, honorer notre contrat de votre signature?

Madame de Martelle en même temps s'était levée, M. Dercillac l'imita et prit congé d'elle, la rage dans le cœur, abasourdi et comme hébété par ce qu'il venait d'entendre.

A peine fut-il dehors que madame de Martelle, toute fière de s'être vengée d'un fat, au profit de son prisonnier, s'introduisit dans la chambre où Rodolphe se promenait tristement, accablé d'anxiété et de fatigue. — Monsieur, dit-elle, quand elle fut en face de lui, m'aimez-vous? Rodolphe fit un bond en arrière, impuissant à maîtriser sa surprise et son émotion.—Ce ne sont pas des démonstrations que je réclame, s'empressa d'ajouter madame de Martelle avec un geste du doigt pour le rappeler au silence, mais une réponse nette et décisive : m'aimez-vous?

— Si je vous aime! répliqua Rodolphe d'un accent concentré et presque farouche.

— Alors, c'est bien, dit froidement madame de Martelle, écoutez-moi donc. Mais, non. C'est un récit que je vous ferai plus tard. Qu'il vous suffise de savoir que vous êtes aux arrêts dans cette chambre jusqu'à ce soir. Je ne saurais préciser au juste la durée de votre captivité, mais si le temps vous paraît trop long vous pourrez dormir.

— Ah madame! s'écria Rodolphe pénétré de confusion.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je n'ai pas le temps d'entrer dans la moindre explication. Vous venez d'affirmer que vous m'aimiez : je compte sur votre parole.

En disant ces mots madame de Martelle rentra chez elle, et Rodolphe entendit la clef tourner deux fois dans la serrure...

Il était nuit depuis plus d'une heure quand le frôlement d'une robe de soie vint le tirer de la méditation profonde où son esprit s'était abîmé. On s'avançait vers lui dans l'obscurité, et il recueillit ces mots : Venez, je n'ai trouvé que ce moyen de vous faire sortir d'ici sans danger pour moi, ni pour vous je l'espère. Rodolphe, où êtes-vous?

— Me voici, madame, que faut-il faire?

— Donner le bras à votre femme, et vous armer d'un sang-froid à toute épreuve pour dérouter les soupçons, les conjectures de vingt personnes qui sont là, n'attendant plus que vous pour signer à notre contrat.

— Ciel! qu'entends-je? et comment ai-je mérité?.... Ah! madame! vous êtes un ange de bonté! souffrez...

Digitized by Google

Et Rodolphe tombant aux pieds de madame de Martelle voulut s'emparer d'une de ses mains. Mais elle s'écarta brusquement. — Non, dit-elle, et où serait donc votre punition? ne me devez-vous pas?...

— Je vous dois le bonheur de ma vie!

— Et une contredanse inscrite sur mon carnet de bal. Quand vous vous serez acquitté, nous verrons.

Quelques secondes après, Rodolphe, guidé par madame de Martelle, après avoir fait le tour de l'appartement franchissait d'un pas chancelant le seuil du salon éblouissant de lumières où l'attendait la coquetterie si imprévue de son roman nocturne. Le premier visage qui le frappa fut celui de son ami Albert, qui lui dit en l'abordant cérémonieusement : — Tu vois, mon cher, j'ai reçu ton message : docile à tes désirs, je viens te servir de témoin avec ton cousin Davrigny. Mais franchement, depuis vingt-quatre heures tu me fais marcher de surprise en surprise, et dans ce moment même quelle pâleur, bon dieu! quels yeux égarés! tu as quelque chose. Rodolphe, est-ce que tu dors?

— Je crois que oui, répartit Rodolphe, mais ne m'éveille pas.

HENRY EGMONT.

Digitized by Google

LETTRE SUR LUCRÈCE.

Sommaire : PRÉAMBULE. — EXAMEN DE LA COULEUR LOCALE DE LA PIÈCE. — EMPRUNTS FAITS AUX AUTEURS LATINS PAR L'AUTEUR. — EXAMEN DES PERSONNAGES DE BRUTE, DE TULLIE ET DE SEXTUS. — CONTEXTURE DU DRAME — EXAMEN DU STYLE. — CONCLUSION.

Quel enthousiasme, monsieur! quelles clameurs! quels battements de mains! quels trépignements! Les journaux ont proclamé d'une voix unanime, qu'une heureuse révolution s'était opérée dans la république des lettres, que les faux dieux étaient en poudre, que Racine, amoindri, mais superbe encore, revivait en la personne d'un avocat dauphinois. Ces assertions sont-elles fondées? la tragédie de *Lucrèce* est-elle réellement le gage de la rénovation, le rameau d'olivier qui nous annonce la fin du déluge? n'est-elle plutôt qu'une étude, un pastiche, une mosaïque, dont les pièces rapportées attestent seulement la patience de l'auteur? La question vaut la peine d'être débattue.

Un ouvrage si bruyamment accueilli, si chaleureusement prôné, si inopinément populaire, offre assez d'importance pour qu'on s'en occupe à plusieurs reprises, et qu'après en avoir rendu compte, sous les impressions de la représentation, on le soumette à une dissection plus complète, dans le recueillement du cabinet.

Ouvrez donc, monsieur, vos colonnes hospitalières à une calme appréciation. Vous courez d'autant moins de risques en m'accordant cette grâce, que je compte observer strictement les lois de l'impartialité. A Dieu ne plaise que je veuille empêcher l'épanouissement d'un talent en herbe; mais l'engouement réclame un antidote. Les louanges exagérées sont comme ces engrais trop énergiques qui brûlent la plante dont on voulait hâter le développement. Puisque M. Ponsard a si fructueusement étudié les anciens, il doit se rappeler qu'ils plaçaient derrière le triomphateur un esclave chargé de l'avertir qu'il était homme.

L'un des plus séduisants prestiges de *Lucrèce*, la base fondamentale de son succès, c'est ce vernis antique dont elle est revêtue. Nous étions las du moyen âge : les dagues de Tolède étaient émoussées, et, familiarisés malgré nous avec les jurons de *messeigneurs*, nous regrettions le *de viris illustribus*. M. Ponsard nous a rendu les souvenirs de notre enfance; il nous a reconduits dans l'*atrium*, que nous avions perdu de vue depuis la rhétorique. Par malheur, sa couleur locale est de la plus complète inexactitude. Oubliant que son action se passait en l'an de Rome 244, il a peint un état de civilisation très-postérieur. Valère Maxime ne place l'introduction du luxe à Rome, que vers l'an 561, immédiatement après la défaite de Philippe de Macédoine (1). Velleius Paterculus affirme que les mœurs se conservèrent simples et pures jusques après la destruction de Carthage (2). Suivant Pline, avant l'arrivée de Pyrrhus en Italie, les maisons étaient couvertes de bardeaux, et Lucius Crassus fut le premier qui orna la sienne de marbres précieux (3). Les banquets ne devinrent somptueux que lorsque Cnéius Manlius eut ramené de l'Asie-Mineure ses soldats chargés de dépouilles opimes (4). « Pour avoir quelque connaissance des usages des Romains, dit le savant abbé Desfontaines(5), il est nécessaire de distinguer les temps : car depuis son établissement jusqu'à ce que Rome portât

(1) Livre XX, chap. I.
(2) Livre II, chap. IV.
(3) Livre XVI, chap. X.
(4) Tite-Live, *Décade* IV, liv. IX.
(5) *Mœurs des Romains*, *introduction*, page 10.

Digitized by Google

ses conquêtes hors de l'Italie, elle se maintint dans une simplicité et une intégrité de mœurs qui l'ont plus illustrée que ses triomphes mêmes. » M. Ponsard a méconnu cette vérité : et quelques citations feront voir à quel point il s'est abusé.

. Que vos esclaves
Filent pour votre époux les robes laticlaves
(Acte I, scène I.)

Le laticlave était totalement inconnu du temps de Lucrèce. C'était une bande de pourpre, placée sur le devant de la tunique, et qui servait à distinguer les sénateurs des chevaliers, ceux-ci ne portaient que l'*angusticlave*, *angustus clavus*. Or les chevaliers ne formèrent un corps politique que longtemps après l'expulsion des rois, quand les Gracches leur firent attribuer la connaissance de certaines causes. Sous les Tarquins, ils composaient seulement la cavalerie romaine, et il y avait même parmi eux des plébéiens (1).

Et nous passions le temps à puiser dans des cruches
Les meilleurs vins sabins mêlés au miel des ruches
(Acte I, scène II.)

Les convives de M. Ponsard ne sont pas de fins gourmets. Les vins sabins étaient détestables, *vile potabis sabinum*, dit Horace (2), et il nous apprend que le sol du territoire sabin eût produit plus facilement du poivre et de l'encens que des raisins. Quant à l'emploi du miel pour édulcorer le vin, et en faire du *mulsum*, c'est un raffinement qui était ignoré à une époque où le vin était excessivement rare. Les libations, dans les sacrifices, ne se faisaient qu'avec du lait, et Lucius Papirius, marchant contre les Abruzzains, fit vœu d'offrir à Jupiter un petit gobelet de vin, s'il remportait la victoire (3). Ce fut en l'an 600 seulement qu'on planta des vignes aux environs de Rome (4).

L'une ornait ses cheveux pendant que ses esclaves
Lui font fumer l'encens et les parfums suaves,
Et cherchant dans l'acier un maintien gracieux,
(Acte I, scène II.)

Ce sont là les mœurs du siècle d'Auguste. Les premiers Romains prenaient si peu de soin de leur toilette, qu'ils se laissaient croître les cheveux et la barbe; ils ne firent venir de barbiers de la Sicile, que vers l'an 450 (5). Un auteur qui a fait de longues recherches sur les dames romaines, nous les représente comme fort négligées dans leur costume, avant les conquêtes de Rome en Asie. « Dans les premiers temps, le peuple, aussi simple dans ses manières que dans ses habillements, ne s'occupait point de parures. Je passerai en conséquence à une époque moins ancienne, et je n'examinerai les mœurs des Romains que depuis le temps où ils amoncelèrent les richesses de toutes les nations dans leur capitale. Les dames romaines allaient dans la matinée au bain. Les femmes opulentes ou d'un rang distingué avaient une troupe d'esclaves, qui travaillaient à les parer, tandis que leurs maîtresses, nonchalamment assises en face d'un miroir, étudiaient leurs gestes et leurs sourires (6). »

Les *parfums suaves* vinrent d'Orient, et les écrivains de l'empire sont les premiers qui en fassent mention.

Aut quid Oronteâ crines perfundere myrrhâ (7)?

L'autre, étouffant Vénus, par une main avide
Interrogeait les dés, et jetait l'osselet.
(Acte I, scène II.)

Le jeu des osselets, *ludus talorum*, était encore considéré comme un jeu d'enfants, longtemps après la mort de Lucrèce; car, Phraate I, roi des Parthes, envoya des osselets d'or au roi de Syrie, Démétrius, pour lui reprocher sa puérilité, l'an 140 avant Jésus-Christ (8).

. . . . La salle est préparée,
Madame, et de feuillage et de roses parée.
Les mets sont sur la table avec l'urne aux vins doux
(Acte II, scène VI.)

Pour peu que Brute soit de mauvaise humeur, Tullie en se rendant au banquet, s'expose tout simplement à la peine capitale. Toute femme convaincue d'adultère ou d'avoir bu du vin, pouvait être mise en jugement par son mari et ses parents, et condamnée à mort (9). C'était une loi de Romulus. Ce roi déclara innocent Egnatius Métellus qui, ayant surpris sa femme à boire, l'avait tuée sans miséricorde (10). Une dame romaine ayant forcé un coffre où étaient les clefs de la cave, ses parents la firent mourir de faim (6). Même sous la république, les plus proches parents, quand ils rendaient visite aux femmes, les embrassaient pour découvrir si elles avaient bu (7).

Est-il nécessaire de pousser plus loin mon analyse? Parlerai-je des bains, que M. Ponsard fait prendre journellement aux dames romaines, quand l'usage des bains chauds n'existait pas avant l'an 454 (11)? Lui reprocherai-je d'avoir emprunté à Horace des couronnes de myrte pour en parer la tête de Sextus (12)? Ma thèse me paraît suffisamment soutenue. Qu'importe d'ailleurs la couleur locale, si le drame est conduit avec art? Nous venons au théâtre pour être émus, et non pour suivre un cours d'archéologie. Le parterre n'est pas l'académie des inscriptions, et pendant que le raisonnement s'attache à comprendre les détails techniques, le sentiment est détourné des impressions produites par la marche de

(1) *De re vestiaria et lato clavo*, par Albert Rubens, fils du peintre. Ed. Dumont, *Histoire romaine*, premier cahier, chapitre XXIV. Cicéron, *de Republica*, liv. II, chap. X, XI et XII.
(2) Ode X à Mécène, liv. I.
(3) Pline, liv. XIII, chap. XIV.
(4) Ibid, liv. XIV, chap. XII.
(5) Pline, liv. VII, chap. X.

(1) Cantevell, *Histoire des femmes*, tome II, page 150.
(2) Properce, liv. I, élégie II.
(3) D. Bernard de Montfaucon, *Antiquité expliquée*, tome III, page 334. Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. I, p. 140. Meursius, *de ludis Græcorum*, page 10.
(4) Valère Maxime, liv. II, chap. II.
(5) Ibid.
(6) Fabius Pictor, *Histoire romaine*, liv. I.
(7) Pline, liv. XIV, chap. XIII. Aulugelle, chap. XXIII.
(8) Pline, liv. VII, chap. LX.
(9) Horace, liv. I, Odes IV, XXXVIII; liv. II, Ode VII.

Digitized by Google

l'action. Examinons donc la tragédie en elle-même ; mais pour demeurer fidèle à l'équité, établissons une distinction importante, séparons ce que M. Ponsard a pris aux historiens de ce qu'il a tiré de son propre fonds. Apprécions-le comme traducteur, et nous le jugerons ensuite comme auteur, s'il y a lieu.

Les Romains bloquent Ardée, et n'ayant pas occasion de combattre, ils se livrent à des passe-temps plus ou moins joyeux. Sextus, fils de Tarquin, traite ses frères Titus et Aruns, ses cousins Lucius Junius Brutus et Lucius Tarquin Collatin. Après boire, ils vantent à l'envi la vertu de leurs femmes ; chacun exalte la sienne, et la querelle s'échauffant : « C'est trop lutter de mots, dit Collatin : jugeons par les faits ; la nuit nous reste encore ; montons à cheval, et gagnons la ville. »

On goûte l'avis : on part, on arrive : on trouve les femmes mangeant et se divertissant avec leurs compagnes *cum æqualibus* (1). Une circonstance ajoutée par M. Ponsard, contrairement à toute vérité historique, c'est qu'il y avait des hommes en leur compagnie. Et les lois de Romulus (2)? Si les maris revenant à l'improviste, avaient surpris des tiers dans leur demeure, ils auraient tiré le glaive, et frappé impitoyablement. Pour tempérer ce droit exorbitant des maris, on leur avait imposé l'obligation de faire annoncer leur retour avant de reparaître après une absence (3).

Seule entre toutes, Lucrèce, à la lueur d'une lampe, veillait, environnée de ses esclaves, dont elle dirigeait les travaux (4).

A la vue de la noble femme, Sextus éprouve brusquement une passion violente ; la beauté, les vertus mêmes de Lucrèce le séduisent. Sans prendre garde au trouble du fils du roi, le mari triomphant invite gracieusement ses compagnons de voyage (5).

Comme après l'ouragan, la colère de l'onde,
Quand les airs sont calmés, écume encore et gronde :
Tel le feu que Lucrèce alluma dans Sextus,
Embrase encor son cœur quand il ne la voit plus.
Pourvu que de son lit il souille l'innocence,
Tout convient à sa rage, et ruse et violence.
« L'entreprise est hardie ; eh ! bien j'oserai tout ;
L'audace est sans scrupule, et le succès l'absout ;
Ou Vénus, ou le sort toujours la favorise ;
L'imprenable Gabie ainsi par nous fut prise (6). »

Il se rend nuitamment chez Lucrèce, accompagné d'un seul serviteur. Elle l'accueille comme un hôte et comme un parent. Quand il croit toute la maison endormie, il va droit au lit de Lucrèce, et, le poignard à la main, la menace de mort, si elle pousse le moindre cri. « Cédez, dit-il, ou je vous tue. Si vous voulez condescendre à mes désirs, je vous épouserai ; vous régnerez avec moi dans la ville que mon père a soumise à mon empire, jusqu'à ce que sa mort vous fasse la maîtresse de Rome, du Latium, des Thyrréniens, et autres peuples qui vivent sous ses lois. Je suis l'aîné, la couronne m'appartient de droit. Vous n'ignorez pas les biens dont la souveraine puissance est la source ; vous les partagerez avec moi (1). Mais si vous m'irritez par vos refus, je vous tue sur l'heure avec ce fer : je ferai subir le même sort à l'un de vos domestiques, que je coucherai dans ce lit auprès de vous, et je dirai que, vous ayant surpris ensemble, j'ai vengé mon cousin déshonoré (2). »

Le ravisseur s'en retourna triomphant (3). A peine est-il parti, que Lucrèce envoie un exprès chercher son père, Spurius Lucrétius, à Rome, et son époux Collatin au camp devant Ardée, leur mandant qu'un affreux événement réclamait leur présence (4). Ils viennent accompagnés, l'un de Publius Valérius ; l'autre, de Lucius Junius Brutus. Lucrèce paraît en deuil, les cheveux épars, les larmes aux yeux.

« Quel malheur vous a frappée? De qui portez-vous le deuil, lui demandent son père et son époux (5)? elle se tait, elle hésite. « J'ai tout perdu, dit-elle enfin, car reste-t-il quelque chose à une femme, quand la pudeur est détruite. Au reste, mon corps seul est souillé, mon âme est innocente, et je le prouverai ; mais jurez par votre droite, et donnez votre foi que l'adultère sera puni (6). »

Elle raconte le forfait ; tous prêtent un serment de vengeance, la consolent, l'exhortent à ne pas se désespérer d'un crime qui n'est pas le sien ; lui représentent que l'esprit est coupable et non le corps ; que la faute ne peut être où le dessein n'est pas. — « N'importe, répond-elle, vous verrez ce que vous aurez à faire ; je m'absous du forfait et non pas du supplice ; je ne veux pas qu'un jour quelque femme impudique puisse s'autoriser de mon exemple (7). »

Elle se frappe ; Brutus arrache de sa blessure le poignard sanglant, et s'écrie : « Par ce sang, le plus pur de tous avant l'outrage de Sextus, je jure, et je vous en prends à témoin, grands dieux ! que, le fer et le feu à la main, par tous les moyens possibles, je poursuivrai Tarquin, sa

1. Tite-Live, liv. I, chap. LVII ; Ovide, *Fastes*, liv. II, § 17. M. Ponsard, *Lucrèce*, acte I, scène II. Le défaut d'espace nous empêche de mettre en regard des textes les imitations qu'en a faites M. Ponsard, mais les exemplaires de la pièce sont assez répandus pour qu'on puisse aisément vérifier la scrupuleuse exactitude de nos rapprochements.

2. Le Jay, commentateur de Denys d'Halicarnasse, en cite ainsi le texte : *Temetum, mulier, ne bibito. Si stuprum commisit, plaudite quid peccasit, mortuus judex et vindex esto.*

3. Plutarque, *Questions romaines*, 9.

4. Tite-Live, liv. I, chap. LVII ; Ovide, *Fastes*, liv. II, § 17. M. Ponsard, *Lucrèce*, acte I, scène II.

5. Ibid., ibid., ibid.

6. Ovide, *Fastes*, liv. II, § 17. Traduction de Saint-Ange. M. Ponsard, en développant le discours de Sextus, y a cousu le récit du siége de Gabies, puisé dans Denys d'Halicarnasse (*Antiquités romaines*, liv. IV, chap. LV, LVI et LVII.

1. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, liv. IV, chapitre LXV. M. Ponsard, *Lucrèce*, acte IV, scène III.

2. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, liv. IV, chapitre LXV. M. Ponsard, *Lucrèce*, acte V, scène III.

3. Sabathier, *Dictionnaire des auteurs classiques*, t. VII, p. 423. Il s'en fut triomphant : M. Ponsard, *Lucrèce*, acte V, scène III.

4. Tite-Live, liv. I, chap. LVIII. M. Ponsard, *Lucrèce*, acte V, scène II.

5. Ovide, *Fastes*, liv. II, § 17. M. Ponsard, *Lucrèce*, acte V, scène III.

6. Tite-Live, liv. I, chap. LVIII. M. Ponsard, *Lucrèce*, acte V, scène III.

7. Tite-Live, liv. I, chap. LVIII. M. Ponsard, acte V, scène III.

Digitized by Google

femme, ses enfants, et que je ne souffrirai point que personne désormais règne dans Rome (1). »

Il passe ensuite le poignard à Collatin, à Spurius et à Valérius, et tous répètent le serment solennel. Le corps de Lucrèce est porté au forum, et là, Brutus prononce un discours que Denys d'Halicarnasse nous a conservé, et que M. Ponsard nous a traduit littéralement (2). « Romains, la hardiesse que je prends en vous entretenant d'affaires importantes, peut vous sembler un nouveau trait de folie; sachez donc que je ne suis pas ce que j'ai paru être jusqu'à ce jour : les dangers auxquels j'étais exposé m'ont contraint à dissimuler mon véritable caractère, mais l'occasion qui se présente me détermine à jeter le masque que j'ai porté malgré moi depuis vingt-cinq ans. Celle dont vous voyez ici le corps est la fille de Spurius Lucrétius, etc., etc., etc. » Ne froncez pas le sourcil, monsieur, ne craignez pas que je reproduise cette longue harangue. On l'a prudemment supprimée à la représentation, et comme elle n'est guère plus récréative à la lecture, je renverrai les curieux intrépides au livre IV des *Antiquités romaines*.

Aux documents que M. Ponsard a extraits des auteurs latins, il faut joindre les particularités du voyage des Tarquins à Delphes, le bâton d'or, la chute de Brutus (3); le discours de Lucrèce à ses femmes (4), et l'épisode de la sybille de Cumes (5). Seulement, dans cette légende, Tarquin le Superbe, après avoir repoussé deux fois la femme inspirée, et vu brûler deux fois trois volumes, achète les trois derniers pour trois cents pièces d'or, d'après le conseil des augures, et charge deux patriciens de veiller à la conservation des livres sacrés. Ainsi rapportée, la chronique est compréhensible; les Romains ont voulu donner une origine surnaturelle aux oracles dont le sénat s'aidait dans les circonstances difficiles. Dès que Sextus refuse tout arrangement avec la pythonisse, la fable n'a plus ni but ni signification; j'ignore aussi pourquoi M. Ponsard fait dire à sa sybille :

Apollon phrygien, . . .
Tu m'inspiras aux bords que le Pactole arrose.

Amalthée, la sybille cumane, qui présenta ses livres à Tarquin, l'an de Rome 219, était du territoire de Cumes, *Cumani agri*, dans la Campanie, et le Pactole, prenant sa source au mont Tmolus en Asie-Mineure, n'a jamais arrosé que la Lydie et les plaines de Sardes (6). Pourquoi la sybille dit-elle encore :

Je viens de loin; un dieu me force à voyager.

Cumes est aux environs de Naples, à trente-huit lieues de poste de Rome (7), et l'on peut se décider à franchir cette distance sans l'intervention d'une divinité. C'est plutôt du Pactole qu'on doit dire

Il vient de loin; *l'auteur* le force à voyager.

La traduction ou l'imitation des passages ci-dessus énoncés composent les trois quarts de la tragédie de *Lucrèce*, et nous féliciterions l'auteur s'il eût constamment suivi pas à pas les vieilles annales : mais on doit lui reprocher de les avoir dénaturées en ce qui concerne Brutus.

Dans l'histoire, Brutus ne se décèle à personne, il ne parle point de ses projets; il se tait pendant vingt-cinq ans, pour échapper à l'ombrageuse tyrannie de Tarquin. Lorsqu'il jure sur le poignard ensanglanté, tous les assistants, et Valérius lui-même, sont frappés de stupeur (8). C'est après une longue et sublime hypocrisie, qu'il dément son surnom d'insensé (9); c'est en présence du cadavre de Lucrèce, qu'il expose pour la première fois ses plans de réforme, cite les lois d'Athènes et de Sparte, et propose l'établissement de deux magistrats (10). Le Brute de M. Ponsard est au contraire un conspirateur dont le singulier genre de dissimulation consiste à débiter des fables d'Ésope, à décocher d'amers sarcasmes à ses puissants ennemis, à les égayer par des bons mots, comme un *fou en titre d'office*. N'eût-il pas mieux valu que les spectateurs fussent trompés aussi bien que Tarquin? que Brute montrât une folie réelle pendant les premiers actes, pour redresser la tête au dénoûment? Quel magnifique *effet* que son réveil! quelle situation saisissante! L'auteur qui ne s'en est pas emparé peut être un versificateur habile, mais avant de le proclamer poète dramatique, il faut attendre, à coup sûr, une plus ample information.

L'adultère supposé de Tullie a trois inconvénients majeurs : il flétrit un personnage historique d'un déshonneur imaginaire; il n'est pas dans les mœurs d'une époque où le mari offensé avait droit de vie et de mort sur sa femme; il ôte toute vraisemblance à la sécurité de Brutus. La passion violente de Tullie lui rend nécessairement son mari odieux; ses vœux infâmes tendent au veuvage : or n'a-t-elle pas contre Brutus des armes terribles? avant d'être corrompue, dans les premières années de leur union, n'a-t-elle reçu de lui aucune confidence? la belle âme du futur consul ne s'est-elle jamais indemnisée

(1) Tite-Live, liv. I, chap. LVIII. M. Arnault, *Lucrèce*, représentée le 4 mai 1792, acte V, scène III. M. Ponsard, *Lucrèce*, acte V, scène III.

L'imitation de M. Arnault peut être comparée sans désavantage à celle de M. Ponsard.

Lucrèce, entends ma voix. J'en jure par toi-même,
J'en jure par ce fer de ses flancs retiré,
Ce fer, qu'un sang pudique a teint et consacré,
Que Tarquin, que Tullie, et leur infâme race,
Expieront aujourd'hui ce crime et leur audace,
Et qu'au rang d'où ce bras va les précipiter,
Nul mortel désormais n'osera remonter.

(2) Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, liv. IV, chapitre LXXVII. M. Ponsard, acte V, scène dernière.

(3) Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, liv. IV, chapitre LXIX. M. Ponsard, *Lucrèce*, acte I, scène IV.

(4) Ovide, *Fastes*, vers 745-752. M. Arnault, *Lucrèce*, acte IV, scène I. M. Ponsard, *Lucrèce*, acte IV, scène I.

(5) *Antiquités romaines*, liv. IV, chap. LXII. M. Ponsard, *Lucrèce*, acte III, scène III.

(6) B. de Montfaucon, *Antiquité expliquée*, t. II, page 28. Ptolémée, *Géographie*, édition de Bertius, liv. I, chap. II.

(7) Joseph Vallardi, *Itinéraire d'Italie*, Milan, 1825, in-12.

(8) *Cultrum deinde Collatino tradit, inde Lucretio ac Valerio, stupentibus miraculo rei, unde horum, in Bruti pectore ingenium* Tite-Live, liv. I, chap. LIX).

(9) *Brutus adest, tandemque animo tua nomina fallit* (Ovide, *Fastes*, liv. II).

(10) *Antiquités romaines*, liv. IV, chap. LXXIII. M. Ponsard, *Lucrèce*, acte II, scène II.

Digitized by Google

de sa contrainte extérieure par une expansion intime? depuis que Tullie a failli, n'a-t-elle point surpris les secrets de son époux? n'a-t-elle point vu Valérius se glisser dans la maison? n'a-t-elle rien entendu, rien aperçu, rien deviné? C'est impossible évidemment. Malgré Brutus, malgré elle-même, elle connaît le mystère de la déraison conjugale, et voyez le parti que le drame tire de ce fait inévitable. Tullie sait que le pouvoir et les jours de Sextus sont en danger : d'un autre côté, toute pervertie qu'elle est, elle recule devant la lâcheté d'une révélation. Ses combats entre sa passion et son devoir, ses alarmes pour Sextus, son respect involontaire pour Brutus, sont une source de poignantes émotions. M. Ponsard l'a dédaignée; sa Tullie n'est qu'une courtisane, ivre d'une folle joie quand on l'aime, et doublant Hermione quand on la délaisse.

On a présenté comme une situation hardie la scène où Sextus et Tullie se querellent devant Brutus. Je n'y vois, je l'avoue, ni hardiesse, ni situation. Certes, la scène pouvait être pleine de mouvement et d'intérêt. Admettons que Brutus conserve pour sa misérable femme un reste d'affection, la lutte qu'il soutient contre lui-même devient immédiatement plus dramatique. Les deux amants osent le faire juge de leurs débats; Brutus, fidèle à son rôle, répond par d'incohérentes paroles, mais de rapides aparté expriment son indignation péniblement contenue. A mesure que l'impudente discussion s'anime, la colère de l'époux augmente. Il tressaille, il frémit, il se lève, il éclate.... les amants s'étonnent, les soupçons de Sextus s'éveillent, quelques mots de plus, et le fruit d'un long effort est anéanti; le mari va tuer le consul... tout à coup, il s'aperçoit de son imprudence; il songe à la patrie, à la vengeance, à la liberté; et passant de l'ardente explosion d'un emportement légitime aux divagations d'un cerveau malade, il se remet avec résignation sous la sauvegarde de la folie.

Le Brute de M. Ponsard n'agit pas ainsi. Il a accepté l'ignominie; sa femme lui est indifférente, et il ne prend part à la conversation que pour railler deux êtres qu'il méprise.

On a remarqué avec raison que le Sextus de M. Ponsard s'énonçait en contemporain d'Ovide. L'auteur a cru probablement indispensable d'atténuer, par un élégant épicurianisme, la brutalité toute matérielle du ravisseur: il y avait un moyen de le faire sans anachronisme. Shakespeare, dans son poëme du *Rapt de Lucrèce* (1), a compris qu'avant de trahir l'amitié, les liens du sang, le droit des gens, l'hospitalité, l'homme le plus vicieux devait éprouver quelques remords. Son Sextus s'indigne contre lui-même; il se reproche de céder à une passion qui le déshonore à jamais :

O shame to knighthold and to shining arms!
O impious act, including all foul harms!

Ce n'est qu'après une honorable lutte qu'il succombe, et s'écrie :

Sad pause and deep regard beseem the sage;
My part is youth, and beat them from the stage.
Desire my pilot is, beauty my prize;
Then who fears sinking where such treasure lies?

Conçu de cette façon, Sextus est intéressant et dramatique. Celui de M. Ponsard n'hésite pas un instant, il est franchement déloyal; l'idée du devoir ne s'interpose pas une seule fois entre Lucrèce et lui; et malgré la gracieuse facture de ses discours, il répugne par l'infamie de sa conduite et la grossièreté de son libertinage.

Si M. Ponsard n'a pas mis à profit les ressources qui naissaient du sujet même, il faut en accuser l'inexpérience dramatique, qui éclate à chaque pas dans la marche de son drame. Les parties constitutives de *Lucrèce* n'ont pas entre elles de liaison nécessaire. L'héroïne disparaît après le premier acte, pour ne revenir qu'au quatrième. Les complots de Brutus, les amours de Tullie, l'apparition fantastique de la sybille, toutes choses étrangères au sujet, occupent le spectateur pendant deux actes. Les entrées et les sorties ne sont pas suffisamment motivées. Ainsi, au premier acte, Collatin invite ses compagnons, *victor maritus comiter invitat regios juvenes*. L'occasion est favorable pour Lucrèce, la bonne ménagère; allons, vite, esclaves, préparez le souper; dressez les lits, que chacun soit à son poste... Mais non, Lucrèce ne s'occupe pas même de son mari; elle s'entretient longuement avec Brutus, et quand elle a annoncé le terme de son entretien par la phrase accoutumée : *Silence, on vient par là*, les autres personnages rentrent comme ils sont sortis, sans nécessité. Sextus vient de laisser Brute en tête à tête avec Lucrèce, et cependant il s'étonne de l'y retrouver :

Ah! Brute, te voilà!
Et Lucrèce avec Brute!...

Le dialogue de la pièce procède par tirades, même dans les scènes les plus vives, comme celle de la *déclaration*. Chacun des acteurs débite cinquante vers tout d'une haleine, attend patiemment une réplique de même longueur, et recommence un interminable couplet. L'allure de *Lucrèce* est encore ralentie par des monologues, un songe amphigourique, et des dissertations gouvernementales. *Drame* signifiant action, les causeries politiques sont anti-dramatiques au premier chef. Figurez-vous l'effet que produirait, au milieu d'une intrigue bien nouée, la lecture d'un chapitre de *l'Esprit des lois*, ou un commentaire sur la *Charte constitutionnelle*.

Jusqu'à présent, *Lucrèce* m'a fourni des observations presque exclusivement critiques; grâce au ciel, maintenant qu'il s'agit du style, je puis me reposer dans la louange. Je ne prétends pas qu'il soit irréprochable.

(1) *The rape of Lucrèce, a poem, dedicated to the right honourable Henry Wriothesly, earl of Southampton, baron of Titchfield*, 1596, in-8. C'est une paraphrase assez médiocre dont M. Ponsard n'a pu imiter que deux vers.

O! why is Collatine the publisher
Of that rich jewel he should keep unknown
From thievish ears, because it is his own!
. . . . . On a tort, Collatin,
D'attacher les voleurs par l'appât du butin.
(*Lucrèce*, acte I, scène II.)

Digitized by Google

tantôt les tournures en sont purement latines (1), tantôt il ressuscite les incorrections cornéliennes, souvent il attaque de front la grammaire et la syntaxe (2); il n'est pas exempt de phrases d'un goût équivoque (3). Néanmoins il a de la lucidité, de la vigueur, de la précision. La contexture de la pièce est vicieuse, l'action vide, la couleur locale apocryphe, l'intrigue mal conduite, les scènes sont incohérentes, les caractères historiques altérés, les tirades d'une étendue démesurée; mais l'absence d'invention, d'unité, d'intérêt, de passion, de péripéties, de vivacité, de combinaisons dramatiques, tous ces défauts sont palliés, grâces aux charmes du langage, et en l'absence de scènes qui remuent profondément le cœur, l'esprit est du moins captivé par l'heureuse élégance des expressions.

Certains critiques ont dit : « Nous attendons M. Ponsard à sa seconde pièce, » dans la malveillante espérance qu'il démentirait les prévisions de ses partisans. J'attends aussi la nouvelle œuvre de M. Ponsard, mais avec une entière confiance. Sans doute, il est permis de douter de lui, quand des enthousiastes maladroits lui décernent une ovation prématurée. Sans doute, il est à craindre que son talent résiste difficilement à l'action corrodante de la flatterie, et que sa gloire hâtive ne se flétrisse comme les fleurs de l'amandier. Le fanatisme de ses soutiens ferait croire à un schisme littéraire, prêt à disparaître devant l'orthodoxie publique. Toutefois, le succès de *Lucrèce* est une garantie pour l'avenir de l'écrivain. Il a fait une tragédie médiocre, c'est vrai : mais il en a recueilli une gloire subite, et mis à l'improviste en évidence, il doit se considérer, pour employer l'une de ses formules grammaticales, comme

D'autant plus élevé, d'autant plus responsable

Sa nouvelle pièce, les *Grecs à Constantinople*, sera donc supérieure à *Lucrèce*. Il sentira le besoin de répondre à l'attente générale, de gagner les éperons qu'il a chaussés provisoirement, de se placer au niveau de sa réputation anticipée, et il méritera, par une seconde tragédie, les éloges que celle-ci lui a valus.

Agréez, etc.

L. DE LA BEDOLLIERE.

(1) La maison d'une épouse est un temple sacré,
Où même le soupçon ne soit jamais entré
L'autre, *étouffant Vénus par une main avide*,
Interrogeait les dés.
Certain jour vous prescrit, on disait nos aïeux
De Junon, qui préside à la foi du serment,
Et ne la souffre pas *enfreinte* impunément
Va, maintenant, *subis l'obscurité complète*,
Tu reviendras...
Et pour avoir enfin vos doutes résolus,
Et vous faisant savoir que, moi, je vous estime
D'autant plus avili, d'autant plus magnanime
Etc., etc., etc.

(2) La vertu qui convient aux mères de famille
C'est d'être, *la première*, à manier l'aiguille
N'importe en quel objet vous l'ayez résolue,
Votre arrivée ici.
Une *ornait* ses cheveux pendant que les esclaves
Lui *font fumer* l'encens et les parfums suaves.
Ceux chers à mon mari me sont chers à moi-même,
Et plus vous descendrez votre âme de hauteur
De se blanchir le teint par l'usage du lait,
Afin d'entendre dire à la foule empressée,
Qu'auprès l'ivoire est pâle et la neige effacée
Etc., etc., etc.

(3) Jamais coup de bâton ne cassa tête d'âne.
C'est un calme inquiet, semblable à cette horreur
Qui de l'éther tournant précède la fureur.
Il poussera devant les plus aventureux,
Et je garde ceux-ci pour voir par derrière eux
Leur éclatant exemple
Consacre chaque terre et vit dans chaque temple.
Je prendrai mon courroux tout fumant dans ma cervelle,
Et je l'emporterai du milieu du bûcher,
Comme le tigre emporte une proie à lécher
Et son dard, savourant l'espoir de la blessure,
Sur mon corps qu'il parcourt médite sa morsure
Etc., etc.

Digitized by Google

LA GIRALDA.

A ALFRED DE MUSSET.

(Séville.)

Giralda, fille charmante
Tu ne portes point la mante,
A ton sein tu n'as, ma foi,
Aucun bouquet de ta ville,
Mais des filles de Séville
La plus fière, c'est bien toi !

Ton front se perd dans la nue,
Ta voix est la plus connue
Entre les voix de tes sœurs ;
Lorsque le soleil t'éveille
Ton chant arrive à l'oreille
Chant plein de mille douceurs !

De ta robe rose et blanche
L'Espagnol vient le dimanche
Baiser les dessins pâlis ;
Cette robe si bien peinte,
Cette robe d'une sainte,
Le Maure en broda les plis !

La nuit, on dit que les anges
De grenades et d'oranges
Te composent un nectar,
Et te font une corbeille
De tous les fruits que l'abeille
Butine dans l'Alcazar !

Aussi ta taille andalouse
Rend la Maruja jalouse,
Et me voyant constamment
Sur toi l'œil fixé, ma belle,
Elle crie à l'infidèle
Et m'appelle ton amant !

ROGER DE BEAUVOIR.

BEAUX-ARTS.

Sur la proposition de M. le Ministre de l'Intérieur, le Roi vient de nommer chevaliers de la Légion-d'Honneur : MM. COLAS, — PEISSE, — CABAT, — LEPOITTEVIN, — JOUFFROY, — DANTAN aîné, — THUILLIER, — SAINT-JEAN, — DE MONTABERT, — GUENNEPIN, — JÉSI, graveur à Florence, — GIRARD, compositeur.

— Le Ministre de l'Intérieur a souscrit à un certain nombre d'épreuves de la gravure du tableau représentant *Paul Potter dessinant d'après nature aux environs de La Haye*, par M. LEPOITTEVIN. Cette gravure actuellement en cours d'exécution, a été confiée à M. ALFRED REVEL.

— Le Ministre de l'Intérieur a souscrit à vingt-cinq exemplaires de l'*Armorial national de France*, publié par M. Traversier.

— Le tombeau de Vauban, qui fait face à celui de Turenne dans le dôme des Invalides, va être exécuté en marbre. Une décision de M. le Ministre de l'Intérieur a confié cet important travail à M. ETEX.

— M. le Ministre de l'Intérieur a demandé à M. CLERGET, architecte, un projet de restauration du temple de Diane. Ce travail, en cours d'exécution, sera exposé prochainement avec les bas-reliefs récemment rapportés de Magnésie de Méandre.

Physionomie Parisienne.

Modiste

Digitized by Google

Digitized by Google

H BARON

Condottieri

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

DE LA

COMMISSION SCIENTIFIQUE

ENVOYÉE EN ASIE

PAR M. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Deuxième partie.

ANTIQUITÉS TROUVÉES A SALONIQUE(1).

Un Turc, en fouillant dans ses propriétés en ville, situées non loin de l'arc de triomphe qui existe dans la grande rue, près la porte de Calamari, pour y enlever des pierres, a découvert un sarcophage en marbre surmonté de deux statues; l'une de ces statues représente un homme barbu, mais jeune encore, couché, la tête appuyée sur son bras gauche, le bras droit est levé et tient dans la main un rouleau; l'autre statue est une femme coiffée en natte, reposant en regard sur l'homme, ce qui fait croire qu'il s'agit du mari et de son épouse. Ces deux figures sont vêtues et les têtes tronquées, mais on les a retrouvées. Tout le monument n'est pas encore dégagé; aussi il est à espérer qu'on trouvera, sur l'une des faces, une inscription explicative de ce groupe d'un beau travail. — A l'ouverture, l'on a trouvé dedans une boite en bois de cèdre, contenant six bagues, un collier, une paire de pendants d'oreilles et d'autres petits objets: tous ces bijoux ont été remis au pacha qui doit les envoyer au grand seigneur.

« A côté du grand tombeau s'en est trouvé un petit avec une inscription grecque, qui porte en substance que Poppius, le Cimbre et sa femme l'ont érigé à leur fille Poppia, morte à l'âge de dix-neuf ans(1). Une urne auprès ne renfermait que des cendres. Ces deux petits monuments ne répondent nullement à la beauté du grand.

« Il est à croire que l'emplacement, lequel devait se trouver hors des murs de Thessalonique, était réservé à la sépulture de la famille Poppia, qui devait occuper

(1) Les deux documents qui suivent ont été communiqués par M. le consul de France.

(1) On verra que ce n'est pas exactement le sens de l'inscription.

Digitized by Google

l'une des principales charges, quand les Romains étaient les maîtres de la Macédoine.

« Salonique, le 11 juin 1857.

« Signé : *le consul de France*.

« Ch. Ed. Guys. »

Extrait d'une lettre de M. Prassacachi au consul.

ΛΕΤΚΙΩ ΠΟΠΠΙΩ ΑΥΚΤΩ
ΕΤΩΝ ΙΘ ΛΕΤΚΙΟΣ ΠΟΠ-
ΠΙΟΣ ΚΙΜΒΡΟΣ ΚΑΙ ΠΟΠΠΙΑ
ΚΑΛΛΙΤΥΧΗ ΟΙ ΓΟΝΕΙΣ

« Voici, mon cher monsieur, l'inscription du tombeau découvert près l'arc de triomphe de Constantin ; il faut sous-entendre pour son explication ces mots : Τύμβον ἀνέθηκαν, qu'en style lapidaire on sous-entendait toujours, et alors il y a le sens suivant : « Lucius Poppius le Cimbre, et Poppia Callitychi, père et mère de « Lucius Poppius Auctus, mort à dix-neuf ans, lui ont « élevé ce tombeau. » D'après le premier et le sixième livre de Tacite, ce Poppius le Cimbre était parent de Poppius Sabinus qui a conquis la Macédoine et l'Achaïe sous Tibère, l'an XV de Jésus-Christ, et il a eu le gouvernement de la ville de Salonique. Le groupe de statues qui couronne le sarcophage est dans la perfection d'un beau style et dans les plus belles proportions.

« Votre dévoué serviteur,

« Signé : Jh. Prassacachi.

« *Pour copie conforme*,

« Le consul de France à Salonique,

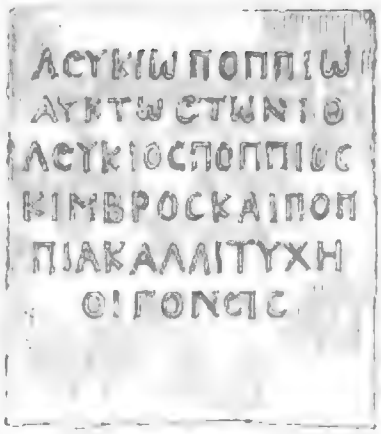
« Ch. Ed. Guys. »

Au moment de la découverte, personne n'avait songé au sarcophage. Les bijoux seuls avaient occupé l'attention, et le propriétaire n'avait pas même soin de dégager la caisse des terres qui l'entouraient. On n'avait vu que le couvercle sur lequel reposent deux statues un peu plus grandes que nature, couchées dans la pose bien connue des urnes étrusques ou des tombeaux de Palmyre.

Personne n'avait pensé à découvrir les faces du coffre. Ce n'est que dans le courant de 1842 que le propriétaire étant mort, les héritiers voulurent boucher le trou qui restait dans la cour. Ils tentèrent d'enlever le sarcophage, mais le poids seul du couvercle leur offrit des difficultés insurmontables ; on en rompit un morceau, mais le reste fut abandonné dans la fouille ; cependant trois faces furent déblayées et l'on vit avec étonnement qu'elles étaient couvertes de sculptures d'une conservation parfaite.

Les deux petits sarcophages sont d'un travail assez imparfait ; ils portent pour tout ornement une tête de bélier à chaque angle, et une guirlande de fruits à peine ébauchée.

Une dalle de marbre de 0 m. 70 c. de hauteur, sur 0 m. 45 c. de largeur, contient l'inscription suivante :



A Lucius Poppius Auctus, âgé de dix-neuf ans, Lucius Poppius le Cimbre, et Poppia Callitychi ses parents.

Les caractères de cette inscription sont évidemment du second au troisième siècle de notre ère, et par conséquent beaucoup plus modernes que le grand sarcophage.

La base de l'arc de triomphe de Constantin est enterrée de quelques mètres, et le terrain entre ce monument et la porte de Calamari s'est exhaussé considérablement ; il a recouvert tous les monuments funèbres placés sur le prolongement de la voie Egnatienne ; mais, de tout temps, on a trouvé en faisant des fouilles des sarcophages plus ou moins ornés, qui servent aujourd'hui à faire des auges de fontaines. Il y a peu de sarcophages qui portent des inscriptions ; nous citerons cependant la suivante :

ΑΤΡ. ΜΑΡΚΕΛΛΙΝΑ ΤΩ ΚΡΑΤΙΣΤΩ ΑΙΛΙΩ
ΝΕΙΚΟΣΤΡΑΤΩ ΓΑΥΚΤΤΑΤΩ ΑΝΔΡΙ
ΕΚ ΤΩΝ ΚΟΙΝΩΝ ΚΟΠΩΝ ΜΝΙΑΣ ΧΑΡΙΝ
ΗΔΕ ΤΙΣ ΤΟΛΜΗΣΕΙ (1) ΑΝΟΙΞΟΙ ΕΩΣΕΙ ΤΟΙΣ
ΕΜΟΙΣ ΚΛΗΡΟΝΟΜΟΙΣ Μ. ΑΠΛΑΣ.

« Aurelia Marcellina, à la mémoire du très-puissant Aelius Nicostrate, son doux mari ; élevé par les soins publics. Si quelqu'un s'avise d'ouvrir (ce tombeau), il donnera à mes héritiers dix mille drachmes. »

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on est dans l'usage d'élever des tombeaux par souscription. Ce monument ne porte qu'une décoration de peu d'importance ; c'est une vaste cuve de marbre recouverte d'un couvercle orné de masques. Il se trouve aujourd'hui dans la maison de Hadji-Aga et sert de réservoir.

Un autre sarcophage, orné de sculptures assez belles représentant un sujet tiré de l'Iliade, fait pendant à celui de Nicostrate. Mais la pruderie des Turcs à l'égard de toute figure peinte ou sculptée, ne leur a pas permis de laisser sous les fenêtres du harem les portraits des héros

(1) Sic

Digitized by Google

grecs ; on a tourné contre le mur la face ornée de figures.

Ces sarcophages et un grand nombre d'autres qui ornent les fontaines du quartier, sont tirés des excavations faites dans l'intérieur de la ville. C'est à une centaine de mètres de la porte de Calamari, et au nord de la rue, que fut découvert le sarcophage attribué à un membre de la famille Poppia, peut-être à l'un des ancêtres des jeunes gens dont les ossements ont été retrouvés dans le petit sarcophage. On voit dans la rue des tombeaux à Pompéi, que chaque famille avait une enceinte réservée. Quoique le grand sarcophage ne porte aucune inscription, le voisinage de l'inscription tracée sur une dalle peut faire présumer que les deux personnages dont les portraits sont arrivés jusqu'à nous, ont appartenu à cette famille.

Le terrain où fut trouvé ce tombeau servait de cour à un caravansérai. Le propriétaire voulant ajouter quelques constructions, fit creuser dans la partie est de la cour, et, à trois mètres de profondeur, trouva les deux statues.

En creusant plus profondément, on arriva jusqu'à la caisse du sarcophage, mais on n'alla pas au delà. Le couvercle du sarcophage étant scellé avec des crampons de fer et du plomb, tout indiquait que le tombeau était parfaitement intact. L'attente du propriétaire ne fut pas trompée, et le couvercle arraché avec peine mit à découvert deux squelettes d'une parfaite conservation, couchés l'un à côté de l'autre ; il ne restait aucune trace des chairs, aucun lambeau de vêtement ; une couche de cendres humaines, étendue au fond de la cuve, indiquait que les corps n'avaient point été embaumés. On voit encore incrustée sur le marbre la ligne noire marquée par les cendres. Entre les deux squelettes se trouvait une petite caisse de bois de cèdre bien conservée, et qui fut rompue avec peine. Cette cassette était presque sans ornements, mais il est fâcheux qu'elle n'ait pas été gardée, car il n'existe dans les cabinets aucun de ces petits meubles de bois dont les dames romaines se servaient pour leur toilette.

Les bijoux conservés dans le coffret ne présentaient qu'un intérêt médiocre ; c'étaient des bagues de filigrane d'or, ornées de petits grenats, une chaîne, un bracelet, des boucles d'oreilles soufflées, le tout parfaitement intact. Les bijoux trouvés dans les tombeaux ne portent presque jamais la trace d'un usage quelconque. On en trouve qui, montés avec tout l'art imaginable, sont tellement ténus et délicats, que le moindre froissement les écraserait infailliblement. Aussi un antiquaire qui s'est beaucoup occupé de l'étude des bijoux grecs et romains, prétend-il que les bijoux déposés dans les tombeaux ne sont qu'un simulacre des ornements que portaient les défuntes, et qu'ils étaient fabriqués exprès pour les sépultures.

Les bijoux trouvés dans le tombeau sont, dit-on, aujourd'hui dans le cabinet de Vienne ; quelques pièces sont restées entre les mains d'un antiquaire de Smyrne.

Les deux statues qui couronnent le monument sont évidemment romaines : les corps ne sont qu'ébauchés, mais les têtes très-achevées sont évidemment des portraits.

Dans l'antiquité comme de nos jours, les fabricants de tombeaux en avaient toujours en magasin un certain nombre de préparés, qu'on achevait ensuite en mettant le nom de l'acquéreur et le portrait du défunt.

Lorsque l'équipage de l'*Expéditive* vint pour opérer l'extraction, le tombeau était placé au fond d'une fouille de quatre mètres, et orienté nord et sud. Il se compose d'un coffre de marbre blanc de 2 mètres 64 de longueur sur 1 mètre 07 de largeur et 1 mètre 17 de hauteur jusqu'au couvercle.

Le coffre pèse 7,000 kilogrammes, déduction faite de l'évidement de la cuve. Ce coffre est surmonté d'une sorte de lit funèbre sur lequel sont sculptées deux statues représentant un homme et une femme à demi couchés et appuyés sur des coussins.

L'homme a une chevelure épaisse, une barbe courte, et paraît dans la force de l'âge ; il porte le costume civil et tient dans sa main une sorte de livre que les Romains appelaient *diploma*, qui se roulait en deux parties : cette figure indique que l'homme couché dans le tombeau avait occupé des charges civiles.

La femme est vêtue d'une chlamyde légère ; tout le corps n'est qu'ébauché, et devait appartenir à une jeune femme, tandis que la tête sculptée avec un soin tout particulier a dû appartenir à une femme d'un âge mûr. Cela confirme l'opinion que nous avons émise que ce sarcophage a été préparé de fabrique. La femme tient dans la main une couronne de narcisse. Toute cette sculpture quoique à peine dégrossie, ne manque pas d'un certain style ; les prunelles évidées rappellent la sculpture du temps des Antonins.

Lorsqu'il s'agit d'enlever de la fouille le sarcophage pesant sept tonneaux, plusieurs difficultés se présentèrent : ce monument était enfoui dans un terrain formé de remblais qui ne paraissaient pas d'une antiquité très-reculée ; il était contigu à un mur en pierre et en terre dont la solidité était très-douteuse, et, de toutes les maisons du voisinage, il n'y en avait pas une seule qui pût offrir un point d'appui suffisant. Il fallait donc, pour ainsi dire, créer un système qui trouvât en lui-même ses points d'appui.

Le capitaine Guesnet qui s'était muni à Toulon de tous les apparaux nécessaires pour enlever les plus lourds fardeaux, fit débarquer trois grandes bigues ou mâts, de neuf mètres de longueur et de soixante centimètres de diamètre. Soixante juifs se chargèrent de les transporter en ville sur leurs épaules : les portefaix de Thessalonique sont tous israélites. Les bigues furent portées dans la cour, on établit un pilotage pour servir de semelles, ensuite, par le moyen d'un cabestan et d'une chèvre, on dressa les trois bigues en triangle au-dessus du sarcophage, les mâts ayant été ajustés et haubanés par le moyen d'ancres à jet.

On établit au sommet une poulie de caliorne ; le cabestan ayant été assujetti par le moyen d'ancres, tout l'équipage vira au cabestan, et peu à peu le sarcophage s'éleva de la fouille. Les précautions les plus grandes avaient été prises pour mettre au sarcophage les élingues, c'est-à-dire les cordes qui devaient l'entourer pour qu'il

Digitized by Google

fût happé par le croc de la caliorne. Un grand nombre d'habitants de Salonique assistaient à cette opération, et applaudirent d'autant plus au système appliqué par le commandant, qu'il avait été déclaré absolument impossible de tirer de la fouille une masse pareille.

Un chariot avait été préparé avec des roues d'affûts de canon : le sarcophage fut enlevé et placé sans secousse sur le chariot, et chacun put admirer les belles sculptures qui le décorent, et surtout sa merveilleuse conservation.

La face principale du monument représente un épisode de la guerre de Troie, Achille vainqueur de Penthésilée : ce sont les vers animés de l'Enéide traduits sur le marbre impérissable :

> Ducit Amazonidum lunatis agmina peltis
> Penthesilea furens, mediisque in millibus ardet,
> Aurea subnectens exertœ cingula mammæ,
> Bellatrix, audetque viros concurrere virgo (1).

Penthésilée était venue avec ses Amazones au secours de Priam. Achille combat les femmes guerrières, et, les ayant vaincues, emmène Penthésilée captive et blessée. C'est un des plus beaux sujets de la sculpture antique. Le moment choisi par l'artiste est celui où Penthésilée affaiblie par ses blessures s'abandonne à son cheval : le héros grec se précipite et saisit l'Amazone par les cheveux, sans qu'elle fasse le moindre mouvement pour se défendre. Un homme barbu et coiffé d'un casque conique, représente sans doute Ulysse, quoique les poëtes ne fassent pas participer Ulysse au combat des Amazones. La figure d'Achille présente un beau mouvement ; le torse est très-bien étudié ; la tête est couverte du casque héroïque à large cimier.

Le reste du tableau est occupé par une mêlée de chevaux et de combattants qui présente l'aspect le plus animé ; dans les angles du tableau sont deux Grecs blessés, l'un est couvert de la thorachique, l'autre est terrassé par une Amazone, il se défend avec acharnement. Trois chevaux sculptés avec une légèreté sans égale, ajoutent au mouvement du combat ; et dans le fond les Amazones la hache levée, le bouclier échancré (*lunatis peltis*) opposé au glaive des Grecs, terminent le tableau d'une manière pleine de noblesse.

A chaque angle sont deux termes de jeunes filles vêtues du costume léger de l'Attique, les cheveux tombant en tresses ondoyantes, qui soutiennent le couronnement du tombeau ; leur tête est coiffée du modius ; les deux termes de la face postérieure représentent des hermès d'Hercule. La base du sarcophage est ornée d'une guirlande traitée exactement de la même manière que les figures du couvercle : c'est une ébauche peu avancée et d'un ciseau évidemment romain. Les faces latérales du monument contiennent des épisodes du combat : celle de droite qui est la plus finie représente une lutte corps à corps entre des Grecs et des Amazones ; l'une d'elles est terrassée, un guerrier grec lui pose un pied sur la poitrine, d'une main la tient par les cheveux et de l'autre lui assène un coup d'épée ; l'autre Amazone se dégage du flanc de son cheval abattu et la hache levée résiste à un Grec qui, la retenant par le cimier de son casque, s'apprête à lui plonger son poignard dans la gorge.

La face latérale de gauche représente Achille soutenant Penthésilée mourante ; la reine est coiffée de la tiare asiatique, et près d'elle une Amazone esclave est plongée dans le désespoir. Achille à demi penché, le pied posé sur un socle, semble déplorer le sort de sa captive, c'est le moment qui précède la mort de Thersite. Achille, ayant dépouillé l'Amazone de ses armes, fut tellement frappé de sa beauté qu'il ne put s'empêcher de répandre des larmes ; Thersite ayant osé se moquer de cette faiblesse fut aussitôt tué par Achille. Cette sculpture est inférieure à tout le reste du sarcophage, et la composition est tellement au-dessus de l'exécution que, sans nul doute, nous n'avons devant les yeux qu'une copie de quelque ouvrage d'un sculpteur plus habile.

La face postérieure du sarcophage est ornée d'un ajustement tout à fait dans le goût romain. Au milieu un aigle, les ailes étendues, soutient deux lourdes guirlandes de fruits qui tombent en feston de chaque côté. Dans le champ du tableau se trouvent deux griffons ailés galopant l'un vers l'autre. Ces animaux rappellent complétement ceux qui se trouvent dans la frise du temple d'Antonin et de Faustine à Rome. Le cachet de l'art romain, imprimé à ce monument, ne saurait être l'effet d'une re-

---

(1) Eneid., I, 508.

Digitized by Google

touche à une époque postérieure. Il faut dire cependant que c'est l'opinion de quelques amateurs distingués qui s'appuient sur un fait bien connu, c'est que bien souvent les anciens se sont servis de vieux tombeaux pour ensevelir leurs morts. Nous ne saurions partager leur avis.

A la belle époque de l'art, les Grecs n'avaient pas pour usage de faire des sarcophages dans ce style. Il est plus probable que le sculpteur a orné son monument d'un sujet qui était si souvent répété sur les monuments anciens, qu'après deux mille ans on en retrouve encore un grand nombre de vestiges. L'invasion des Amazones en Attique, les exploits d'Achille, d'Hercule, de Thésée contre ces femmes guerrières ont été un sujet inépuisable qui était national chez les Grecs et qui a passé par imitation chez les sculpteurs romains.

Si le monument que nous publions n'est pas d'art purement grec, on doit le regarder comme une belle copie d'un chef-d'œuvre de la bonne école, et comme tel il mérite tout l'intérêt des artistes et des hommes qui s'occupent de l'histoire de l'art.

Ch. Texier.

FACE POSTÉRIEURE DU SARCOPHAGE.

Digitized by Google

LE CHAMP DE BLUETS.

Il y a quelques années, je visitais seul et à pied, en véritable touriste, cette riche et poétique contrée de la Normandie, si célèbre autrefois par ses chevaliers et par ses moines, par ses châteaux et ses abbayes, et si vantée aujourd'hui pour la fertilité de son sol, pour ses gras et verts pâturages, et enfin pour l'excellence des bestiaux qu'elle produit.

Je méditais en marchant sur les différents aspects que l'homme donne ainsi successivement au pays qu'il habite, suivant qu'il est lui-même tour à tour pasteur, guerrier ou commerçant. Mais des considérations d'un tout autre ordre m'éloignèrent bientôt de ces réflexions sur les divers changements extérieurs que peuvent faire subir à une contrée la main de l'homme et celle du temps ; réflexions du reste fort naturelles pour le voyageur au milieu d'un pays actuellement couvert de fabriques et d'usines de toute espèce, même dans les endroits où, naguère encore, la tranquillité des champs, la solitude des bois, n'étaient troublées que par le bruit monotone de quelque moulin, assis sur le cours d'un de ces ruisseaux nombreux, dont les eaux limpides et pures serpentent à travers les prés et les forêts de l'antique Neustrie, donnant à la verdure cette fraîcheur qui réjouit l'œil, et à la terre cette humidité qui la féconde.

Je traversais alors cette vallée charmante qu'arrose une petite rivière, dont l'embouchure, qui n'était jadis que le modeste asile de quelques pêcheurs, est aujourd'hui le rendez-vous de la société parisienne : je veux parler de la Touques, qui va se perdre dans la mer auprès de Trouville : Trouville, hier encore simple hameau, bourg aujourd'hui, et qui, demain sans doute, deviendra ville. Toujours cette modification extérieure des lieux, sous l'influence des désirs, des goûts ou des besoins de l'espèce humaine.

C'était à la fin d'un des derniers jours d'août, le soleil en se plongeant magnifiquement dans les nuages écarlates de l'horizon, se montrait encore par intervalles à l'œil du voyageur qui pouvait alors le contempler impunément, semblable à un disque de métal en fusion. L'atmosphère était remplie de rayons jaunes et rouges, mêlés au bleu limpide du ciel, on croyait marcher à travers un voile tissu d'or, de pourpre et d'azur.

Tout à coup, en abaissant vers la terre mes yeux depuis quelque temps en admiration devant le superbe coucher de l'astre qui me quittait, je fus frappé d'une chose fort singulière. En effet, je me trouvais alors auprès d'un espace de terrain assez vaste, complétement couvert de bluets, si serrés, si touffus, qu'on eût dit un lambeau du ciel tombé sur la terre. Un laboureur au front chauve et basané, la tête entourée d'un cercle de cheveux blancs, cette auréole d'argent de la vieillesse, achevait lentement quelques sillons pour finir sa journée. Ce qui m'étonna, c'est que le soc de la charrue avait attentivement respecté ce champ de fleurs, qui se détachait alors en bleu pur sur le fond brun du sol remué tout à l'entour.

Je ne comprenais pas tout d'abord ce que pouvait être cette nappe de terrain, ainsi enclavée par le respect dans

Digitized by Google

une plaine immense, lorsque je m'aperçus que sa surface n'en était point uniforme, et que, vers le milieu, la terre paraissait légèrement soulevée. Puis bientôt, à travers les tiges de bluets que commençait à faire onduler la brise du soir, je découvris sur cette espèce de monticule, une petite croix noire qui ne dépassait pas la hauteur des plantes dont elle était entourée.

Il n'y avait plus à en douter, c'était une tombe, une tombe isolée, cachée, perdue sous les fleurs. La mort, au milieu de cette nature si belle, si riche, si vigoureuse. Et ce vieillard, qui passait et repassait silencieusement auprès de ce dernier asile, au seuil duquel il touchait lui-même. Un pareil spectacle, rendu plus triste encore par les sombres teintes du crépuscule, remplissait mon âme de sainte mélancolie, d'une religieuse terreur.

J'étais resté là sur le bord du chemin, debout, pensif, n'osant fouler du pied ce terrain sacré pour aller examiner de plus près l'agreste tombeau, que cachaient à mes regards d'épaisses touffes d'herbes et de fleurs. Le vieux laboureur s'était éloigné de moi jusqu'à l'extrémité de son champ, je le vis revenir de mon côté; il traçait sans doute son dernier sillon avant de regagner sa demeure. J'attendis qu'il fût à portée de ma voix, et je lui demandai alors ce qu'était ce champ mortuaire qui fixait ma respectueuse attention.

J'avais souvent remarqué, éparses çà et là le long des routes, de modestes croix de bois qui indiquaient la place où l'on avait déposé les restes de quelque malheureux voiturier, tué par ses chevaux ou écrasé par sa voiture, mais je n'avais jamais vu consacrer à ces sépultures improvisées un espace de terre aussi grand. Et d'ailleurs je n'en avais jamais trouvé aucune qui me semblât aussi poétiquement placée; cela tenait sans doute à l'association des fleurs avec l'idée de la mort. Quoi qu'il en soit, je ne pouvais me rendre compte de la douce mélancolie que la vue de celle-ci particulièrement éveillait en moi.

— Cet endroit, me répondit le vieillard, c'est *le champ de la tombe*, on le nomme ainsi dans le pays.

— Et qui donc repose ici? répliquai-je.

— Oh! mon bon monsieur, me dit alors le vieillard avec un accent de pieuse tristesse, c'est un ange, un ange qui est venu au milieu de nous pour nous donner une idée de la bonté de Dieu, et qui s'est envolé presque aussitôt.

Ces paroles excitèrent vivement ma curiosité.

— C'est que, reprit le paysan, c'est une histoire assez longue, et je ne pourrais pas vous la conter à présent, car il est tard, ma femme m'attend à la maison, et elle ne saurait pas ce que je suis devenu. Cependant, ajouta-t-il, si vous tenez beaucoup à la connaître et que ça ne vous fasse rien de venir avec moi là-bas où vous voyez cette lumière, et il me montrait dans le fond du paysage une petite lueur qui venait de paraître, je vous la dirai quand nous aurons soupé.

— Y a-t-il un endroit où l'on puisse passer la nuit dans votre village? lui demandai-je.

— Oh! non, monsieur, me dit-il en souriant, il n'y a pas d'auberge par ici. Le hameau est très-petit, quelques chaumières et puis l'église. Mais si vous ne voulez pas vous mettre en route de nuit, quoique le pays soit sûr, et si ça ne vous contrarie pas trop de rester chez de pauvres paysans, Marguerite, qui est ma femme, pourra vous donner à coucher. Dame! vous ne serez pas comme à la ville, mais nous ferons de notre mieux.

— Je vous remercie, mon brave homme, mais je craindrais de vous déranger; et si j'acceptais, je ne voudrais tout au plus que quelques bottes de paille. — Habitué à voyager, ce n'était pas la première fois qu'il m'arrivait de coucher sur la dure.

— Oh! oh! reprit le vieillard, nous avons, grâce à Dieu, mieux que cela à vous offrir, des matelas et des draps blancs, et qui même ont appartenu à la personne dont vous désirez tant savoir l'histoire.

— Eh bien, j'accepte, lui répondis-je, mais à la condition que cela ne vous gênera en rien. Je veux bien ajoutai-je, satisfaire ma curiosité, pourvu toutefois que ce ne soit pas à vos dépens.

— Allez, ne craignez rien, reprit-il, je suis bien sûr que Marguerite sera aussi contente que moi de pouvoir vous donner l'hospitalité pour la nuit.

Le vieux laboureur releva alors le soc de sa charrue afin qu'il ne sillonnât plus le sol, il donna un léger coup de fouet à ses chevaux, et nous nous mîmes en route pour gagner la chaumière.

La nuit était venue, les constellations décrivaient lentement leurs orbes majestueux, au milieu de ce fond d'un bleu sombre, qu'offre le ciel quand la lune n'est pas visible pour nous, et que les étoiles seules éclairent la voûte céleste.

Je jetai un dernier regard derrière moi, pensant voir encore ce champ de la tombe dont j'allais bientôt connaître le secret, mais il était déjà complétement voilé par la nuit. J'entendis seulement le son harmonieux que produisait le vent en se jouant dans les tiges sèches et bruyantes des bluets.

Comme il y avait assez loin pour arriver jusqu'à la ferme, le vieux laboureur commença son récit. Sa voix était grave et pleine encore, quoiqu'il eût au moins une soixantaine d'années. Elle n'était accompagnée, au milieu de cette solitude et du silence de la nuit, que par le bruit de nos pas et les gémissements âcres et stridents des ais de la charrue.

— Il y a eu dix ans aux feuilles, me dit-il, M. de Rougeval, propriétaire de tout le pays que vous pouviez embrasser de l'œil avant qu'il ne fît nuit, me dit un jour — Martin, je viens de vendre ta ferme, mais rien ne sera changé pour toi, car celui qui l'a achetée te garde à son service.

— C'est bien dommage que vous nous quittiez, lui répondis-je, car nous aurons du mal à être, avec un autre, aussi agréablement que nous étions avec vous.

— C'est que vous ne savez pas, vous, monsieur, ajouta le paysan par forme de parenthèse, comme on s'attache à ses maîtres lorsqu'ils sont bons, et quand ils vous quittent, on éprouve tout autant de chagrin que si l'on perdait un de ses parents.

— Pour cela, me dit M. de Rougeval, sois sans inquié-

Digitized by Google

tude, celui qui me remplace est un jeune homme, aussi bon pour ceux qui le servent que qui que ce soit, et d'ailleurs je t'ai recommandé à lui parce que tu es un brave et honnête homme, dit comme ça M. de Rougeval. Dame ! monsieur, voyez-vous, ajouta encore en aparté le vieux laboureur, on fait ce qu'on peut pour contenter ceux qui vous font vivre, et l'on est toujours récompensé.

— Pour vous continuer, reprit Martin, puisque tel est son nom, nous vîmes arriver le lendemain à la ferme le nouveau propriétaire. C'était un grand jeune homme brun qui pouvait avoir vingt-six à vingt-sept ans. M. de Rougeval ne m'avait pas trompé ; si vous aviez vu comme il était poli pour nous autres pauvres paysans.

— Vous savez, me dit-il, que j'ai acheté votre ferme ; mais vous pouvez y rester si vous le désirez toutefois, je serai fort aise de vous garder.

— Monsieur est trop bon, lui répondis-je.

Puis il m'apprit qu'il voulait faire bâtir une maison, et qu'il avait choisi pour cela précisément l'endroit que l'on nomme le champ de la tombe, et qui était alors tout en labour, comme le reste que vous avez vu. Puis il me demanda s'il y avait moyen de loger les ouvriers qui viendraient, car il y a trois lieues d'ici Orbec, et il n'était pas possible de les renvoyer jusque-là après leur journée, pour les faire revenir le lendemain.

Je lui répondis que l'on pourrait bien leur arranger un logement dans les granges.

Il fut donc convenu que je disposerais tout en conséquence, et que je préparerais une chambre dans la ferme pour l'architecte qui devait diriger les travaux.

Huit jours après tout était en mouvement dans notre petit hameau ; les charpentiers, les maçons avaient envahi nos granges. On apportait des matériaux de tous côtés. Tous nos laboureurs furent mis en réquisition, et nous fîmes l'office de terrassiers pour creuser les fondations.

C'était notre nouveau maître lui-même qui surveillait l'ouvrage. Il était levé comme nous avec le jour. Il demeurait à la ferme où nous avions disposé pour lui notre meilleure chambre. Celui-là n'était pas difficile, et il grondait toujours Marguerite de ce qu'elle avait trop d'attentions pour lui, comme il disait ; il voulut absolument dîner avec nous à deux heures, et ne consentit jamais à ce que Marguerite le servît à part. La cuisine de notre femme lui semblait bonne, et pourtant vous autres, messieurs de la ville, vous avez l'habitude d'être nourris plus délicatement que nous. Le soir il ne prenait que du lait pour souper, puis il se retirait dans sa chambre, où il écrivait beaucoup à ce que disait Marguerite. Le samedi de chaque semaine il partait pour ne revenir que le mardi suivant. A ce qu'il paraît, il s'en allait à Paris.

On mit tant d'activité à la besogne que la maison s'élevait comme par enchantement ; elle était placée à une cinquantaine de pas de l'endroit où vous avez vu la tombe ; elle était entourée de murs. Notre nouveau maître fit venir des jardiniers. On planta des arbres, on traça les plates-bandes, on sema le gazon dans le jardin et dans la cour, et l'on mit des fleurs de tous côtés.

A mesure que le travail avançait, notre maître était de plus en plus joyeux ; ça faisait vraiment plaisir de voir comme il encourageait chacun de nous. Il s'occupait de tout et n'était satisfait que lorsqu'il avait tout examiné par lui-même. Il payait grassement les ouvriers. Je n'ai jamais vu d'homme aussi *donnant* que celui-là.

Au bout de quelques mois, la bâtisse fut complétement achevée. Oh ! la jolie petite habitation que ça faisait, monsieur, c'était une maison à l'italienne, comme disait l'architecte ; elle avait deux étages ; la façade était justement tournée de notre côté, du côté de l'église.

Mais tout n'était pas encore fini. Ce fut alors le tour des menuisiers pour poser les portes, les fenêtres, les armoires ; ça ne languissait jamais ; quand les uns avaient terminé, les autres recommençaient, et chacun s'en allait satisfait, en disant qu'il aurait toujours voulu travailler pour un maître comme celui-là.

— Que nous sommes heureux, me disait souvent Marguerite, de rester avec un pareil homme. M. de Rougeval était bien bon pour nous, mais ce n'était rien en comparaison.

— Oui, monsieur, ajouta le vieillard avec un accent douloureux qui m'alla au cœur, nous nous flattions de n'avoir plus que d'heureux jours à passer ici-bas, et ce n'était qu'un cri de joie dans le hameau, quand on sut qu'un semblable propriétaire allait y demeurer

Mais notre bonheur ne fut pas long, et c'est toujours comme cela, continua-t-il en ralentissant son débit et hochant la tête. Les braves gens s'en vont vite, et les mauvais jours sont plus nombreux que les autres. Ce n'est pas pour moi que je dis cela, mon Dieu ! car s'ils n'y sont plus, ils nous ont laissé de quoi vivre heureux, nous autres, et Dieu ne nous donnera jamais assez de temps pour bénir leur mémoire et prier pour eux

Ici le vieux laboureur s'arrêta. L'émotion qu'il éprouvait en évoquant les souvenirs que je le forçais ainsi de rechercher dans sa mémoire, l'avait suffoqué ; il essuya du revers de sa main une larme qui roulait sur sa peau rugueuse, puis il murmura à voix basse ces mots : « Que la volonté de Dieu soit faite. » Et se retournant vers moi, il me dit : — Où en étais-je donc ?

— Mais, lui répondis-je, si cette histoire est trop pénible pour vous à raconter, il ne faudrait pas continuer. Certainement ce que vous m'en avez dit me donne plus que jamais le désir d'en savoir davantage ; mais je ne puis pourtant pas exiger que cela soit aux dépens de votre sensibilité.

— Oh ! me dit alors le paysan, ce sont de bonnes larmes que celles que l'on verse ainsi en pensant à ceux que l'on respecte, que l'on vénère et que l'on a perdus ; et la peine que l'on éprouve alors fait plus de bien que de mal.

Cette réflexion, chez un homme de la campagne tout à fait dépourvu d'éducation, me parut sublime ; c'était bien là l'élan du cœur, le langage du sentiment vrai, toujours si noble, de quelque part qu'il émane.

— Je vous dirai donc, reprit le bon Martin, que notre maître arrangeait la maison comme pour un prince.

Digitized by Google

Quand tout fut sec à l'extérieur, que les panneaux furent posés partout, il fit venir ici deux jeunes gens qui avaient des grands cheveux et de grandes barbes ; c'étaient des peintres qui peignirent de tous les côtés, sur les plafonds, sur les murs. Vous ne pouvez pas vous figurer comme c'était beau ; il y avait des vases de fleurs avec des guirlandes, et puis tout autour des corniches des animaux extraordinaires avec de grands cous et des ailes de toutes les couleurs.

C'était de braves et joyeux garçons que ces deux peintres ; il y en a même un, ajouta Martin en souriant, qui voulut à toute force faire le portrait de Marguerite et le mien, il disait comme cela que nous avions de bonnes têtes, et il a tout de même bien attrapé notre ressemblance, surtout celle de ma femme, on jurerait que c'est elle.

Après les peintres ça fut fini. La belle saison était passée, nous entrions dans la mauvaise : on ferma les volets et les portes. Notre maître me remit les clés et me dit : — Vous veillerez sur la maison, en ayant soin d'ouvrir et de donner de l'air toutes les fois qu'il fera beau. Je reviendrai au printemps ; et il partit.

A ce moment Martin interrompit son récit, nous arrivions à la ferme.

Il n'eut pas plutôt mis la main sur la barrière pour l'ouvrir, que tout à coup un énorme chien s'élança vers nous en aboyant.

A la niche, Picard, à la niche! cria le vieux laboureur. Puis il se mit à siffler fortement et d'une façon particulière : aussitôt un grand gaillard se présenta, et Martin lui donna les chevaux pour les conduire à l'écurie.

Nous étions alors dans une cour assez spacieuse, entourée de hangars et de granges. On apercevait dans le fond le corps de logis, bâtisse moitié neuve et moitié vieille, recouverte en chaume, et derrière la fenêtre de laquelle on voyait de la lumière.

Nous entrâmes dans une salle basse dont la partie opposée de la porte était entièrement occupée par une de ces immenses cheminées, si communes autrefois, et que l'on ne retrouve plus aujourd'hui que bien avant dans les campagnes. Une vaisselle complète, de cette vieille faïence à fleurs, s'étalait orgueilleusement sur les gradins d'un énorme dressoir en chêne ; les quelques ustensiles de cuisine que l'on voyait suspendus au mur reluisaient comme s'ils venaient d'être achetés. L'œil était tout d'abord séduit par un luxe de propreté toute flamande. Sur une grande table d'une blancheur éblouissante se trouvaient trois couverts, un grand saladier du même genre que la vaisselle, et plein d'une laitue fraîche et tout à fait appétissante, un énorme pain rond et enfin une grande pinte brune contenant du cidre.

Quand Martin, qui me précédait, ouvrit la porte, une vieille femme, que je n'eus pas de peine à reconnaître pour Marguerite et qui s'occupait alors à jeter dans le feu quelques morceaux de branches mortes, lui dit, sans se déranger, ce qui l'empêcha de m'apercevoir :

— Comme tu reviens tard, l'homme.

— C'est vrai, répondit Martin, je voulais finir aujourd'hui de labourer le champ là-bas ; tu sais que je n'aime pas à rester longtemps sur celui-là. Mais tiens femme, ajouta-t-il en me prenant par la main, je t'amène un monsieur qui vient souper avec nous. Tâche de nous donner ce que tu as de meilleur, et fais-lui préparer un bon lit là-haut.

A ces paroles de Martin, Marguerite se retourna enfin de notre côté. Elle avait une de ces excellentes physionomies de vieille femme que certains peintres flamands paraissent affectionner.

Je m'avançai vers elle en lui faisant mes excuses d'avoir accepté si facilement et peut-être si indiscrètement les offres de son mari.

— Oh ! monsieur, reprit-elle avec un air de naïve bonté, Martin a très-bien fait, et à sa place j'aurais agi comme lui. La seule crainte que nous ayons, c'est de ne pas pouvoir vous traiter suivant nos désirs.

Je lui expliquai alors le motif qui m'avait fait ainsi interrompre ma route, en appuyant sur ma reconnaissance pour Martin, qui voulait bien consentir à me raconter l'histoire des personnes auxquelles il paraissait fort attaché.

— Tous ceux qui viendront ici, me répondit Marguerite, pour nous parler d'elles ou pour nous en faire parler, seront les bienvenus.

Puis elle dit à une grande et belle fille qui raccommodait de gros bas de laine dans un coin de la cuisine, d'aller chercher une nappe et des serviettes et de mettre un couvert de plus.

Je voulus m'opposer à toute modification dans le service, en m'extasiant sur la propreté de la table pour motiver le refus que je faisais de la nappe. Mais la vieille Marguerite insista, et je dus céder. Elle prit alors quelques œufs dans un grand panier en fil de fer tressé, les cassa, les battit, puis elle décrocha du mur une grande poêle aussi brillante que si elle eût été d'acier poli, et en quelques instants notre repas fut préparé.

Pendant que l'on s'occupait de toutes ces petites dispositions, le vieux Martin était resté assis au bout de la grande table, la tête soutenue par sa main calleuse. Il paraissait préoccupé de ce qui lui restait encore à me raconter, et les événements qu'il cherchait ainsi à se rappeler, rendaient soucieux son front brun et ridé.

Enfin, sur l'invitation de Marguerite, nous nous mîmes à table. Le vieux laboureur mangea peu. J'avais presque des remords d'avoir troublé par mon indiscrète curiosité le calme habituel de ce vieillard, en éveillant chez lui de douloureuses pensées.

Quand nous eûmes fini, la jeune fille remit tout en ordre, puis elle se retira ainsi que Marguerite, et Martin reprit son récit.

— Au mois d'avril de l'année suivante, me dit-il, nous vîmes arriver, de la part de notre jeune propriétaire....

— Pardon si je vous arrête, mais vous avez jusqu'à présent omis de me dire son nom.

— On l'appelait ici M. Lieben, mais, à ce qu'il paraît, ce n'était pas son véritable nom. Au mois d'avril de l'année suivante, vous disais-je, nous vîmes arriver de sa part un vieux domestique qui se nommait Domingo,

Digitized by Google

avec une grande voiture pleine de meubles magnifiques. Il venait tout disposer en attendant l'arrivée de son maître.

Oh ! monsieur, les belles choses qu'il y avait. Marguerite et moi nous aidâmes Domingo, mais nous étions toujours en admiration. C'était des tables en acajou et d'autres en bois noir ornées de dessins de cuivre, et puis surtout un grand instrument avec des dents en ivoire qui rendaient des sons lorsqu'on appuyait dessus.

On mit partout des rideaux et des tentures de toutes les couleurs, les unes en soie, les autres en velours ; la plus belle chambre était celle que Domingo appelait la chambre de madame, nous ne savions pas alors pourquoi, parce que M. Lieben ne nous avait jamais dit qu'il fût marié, et nous ne voulions pas interroger Domingo, ça ne nous regardait pas ; elle était toute bleue et toute blanche, et pleine de mille jolies choses.

Une vingtaine de jours après, lorsque tout fut préparé dans la maison qui était alors un véritable bijou d'habitation, nous vîmes arriver une chaise de poste. De cette fois c'était M. Lieben lui-même.

Il amenait avec lui une jeune dame, qui paraissait être sa femme. Oh ! comme elle était jolie ! Je la vois encore lorsqu'elle descendit de voiture, appuyée sur le bras de M. Lieben d'un côté, et sur celui d'une vieille femme de chambre de l'autre. Sa physionomie était si douce qu'on croyait voir la Vierge Marie ; elle avait de beaux cheveux blonds qui roulaient le long de ses joues jusque sur ses épaules, et puis de grands yeux bleus si purs. Mais elle était pâle et souffrante, et paraissait si fatiguée de la route, qu'elle faisait peine à voir. Chaque fois qu'elle vous regardait, il y avait un je ne sais quoi dans ses yeux qui vous émouvait, et l'on se sentait tout prêt à pleurer.

Marguerite et moi nous n'osions pas approcher de peur de la déranger, mais M. Lieben nous aperçut et il nous appela. Nous étions tout honteux de nous être laissés voir, cependant nous allâmes vers lui. Il dit alors à sa femme : — Elise, voilà le père et la mère Martin dont je t'ai parlé.

— Vous devez m'avoir déjà vue quand j'étais encore bien petite, dit alors la jeune dame à Marguerite, car c'est ici dans ce hameau que j'ai été mise en nourrice, chez Madeleine.

— Madeleine ? mais c'était feu ma pauvre sœur, répondit notre femme.

— Ah ! c'était votre sœur, reprit madame Lieben. Puis elle ajouta : Je savais qu'elle était morte depuis quelques années. Mais puisque nous sommes de vieilles connaissances, mère Martin, j'irai vous voir aussitôt que je serai remise de ce voyage.

Jamais de la vie je n'avais entendu une voix si douce. Pauvre petite femme ! Tenez, voyez-vous, monsieur, me dit alors le vieillard avec une expression de physionomie sublime, par tout le sentiment qu'elle contenait, j'aurais voulu l'embrasser encore, comme je l'avais si souvent fait autrefois, car je me la rappelai bien alors. C'était l'enfant Jésus à Madeleine, comme nous la nommions dans le temps, que ma pauvre belle-sœur aimait tant, qu'elle en a été malade de chagrin lorsqu'il a fallu la rendre à sa famille, une grande famille noble de nos pays ; c'était la fille de M. de Lombelle, dont vous avez peut-être quelquefois entendu parler.

Quelques jours après son arrivée, elle vint jusqu'à la ferme avec M. Lieben, comme elle nous l'avait promis. Elle ne paraissait plus aussi fatiguée, mais elle avait toujours conservé sa pâleur et son air maladif. On disait qu'elle se mourait de la poitrine, et que c'était pour cela qu'elle venait habiter la campagne.

Quand elle se fut un peu reposée, car la course était longue pour elle, elle voulut visiter notre chaumière et voir la chambre où logeait M. Lieben quand il avait fait bâtir la maison.

— Pauvre ami, lui dit-elle en voyant notre misérable logis, tu étais bien tristement ici, et tu as dû bien t'y ennuyer.

— M'ennuyer ! répondit M. Lieben, quand je travaillais pour toi ! D'ailleurs, ajouta-t-il en riant, demande plutôt à Marguerite.

— Oh ! ça, madame, lui dit notre femme, monsieur ne s'est jamais plaint, si ce n'est de ce qu'on le traitait encore trop bien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai jamais compris comment monsieur, qui est si riche, n'était pas plus exigeant.

Je vis alors madame Lieben prendre la main de son mari et la serrer ; je fis signe à Marguerite, elle me comprit et me dit tout bas : — Les braves gens ! Rien que d'y penser, ajouta Martin, j'en suis encore tout attendri.

— Ma bonne Marguerite, dit alors la jeune dame avec sa voix qui était comme une musique, j'ai bien des compliments à vous faire sur la manière dont votre maison est tenue. Tout est arrangé avec un soin, une propreté, qui font plaisir, et qui prouvent que vous êtes une excellente ménagère.

— Vous êtes bien honnête, madame, c'est que c'est là notre luxe à nous autres pauvres gens, lui répondit notre femme.

La jeune dame continua : — M. Lieben fera agrandir et restaurer votre maison. Je veux que vous vous y trouviez tout à fait bien, et que vous ayez moins de mal pour la tenir en bon état ; il est juste que nous vous récompensions de tous les soins que vous lui avez donnés ; et elle nous montrait son mari.

Depuis lors, monsieur, nous avons été logés comme des rois, et il n'y a pas de bontés que M. et madame Lieben n'aient eues pendant le peu de temps qu'ils ont demeuré là. Tenez, pour vous prouver combien ils étaient généreux, ma femme aime le linge à la folie, c'est sa passion. Eh bien, cette pauvre madame Lieben lui en emplissait ses grandes armoires. Nous en avons quatre comme celle-là toutes pleines ; et il me montrait un de ces immenses bahuts en chêne sculpté, qui font le principal et le plus beau meuble des ménages de nos paysans.

EUGÈNE DE SIZERAC.

(La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

DE L'ÉTAT DES BEAUX-ARTS

EN ALLEMAGNE.

BEAUCOUP jour Berlin prend un développement nouveau. Le printemps a permis de continuer les constructions interrompues par l'hiver, et de jeter les fondements de quelques édifices projetés. Des rues, des maisons, des palais s'élèvent là où l'on ne voyait que des champs et des prairies, et plusieurs villages ont été successivement englobés dans l'enceinte de la ville. Un seul fait donnera une idée du prodigieux agrandissement de Berlin; en 1842, on a bâti plus de trois mille maisons. L'ancienne place d'Armes, située autrefois hors de la ville, va devenir un nouveau quartier. On y construira un troisième grand musée, une prison et le débarcadère du chemin de fer de Hambourg. Un bâtiment spécial recevra la fameuse galerie de tableaux du polonais Raczinsky. Pour attacher Cornelius à Berlin, le roi lui a concédé un terrain dans un quartier neuf. Un terrain a été concédé aussi à M. Wiehmann.

En même temps, les places s'embellissent; celle du *Grand-Opéra* doit être disposée dans le genre des *squares* anglais, avec un gazon entouré d'une grille au milieu. Ce système est déjà appliqué à la nouvelle place *de la porte de Halle*, où l'on érige la *colonne de la Paix*. C'est un obélisque de vingt pieds de haut, d'un seul bloc de granit, surmonté d'une *Victoire* en bronze. Cette statue, dont la fonte a merveilleusement réussi, est due au talent de Rauch, et rappelle celles qu'il a exécutées pour le *Walhala* de Munich. L'inauguration du monument doit avoir lieu le jour où l'on célèbrera l'anniversaire de la paix de Paris.

Les autres places seront successivement ornées de marbres ou de bronzes; aussi nos sculpteurs, et notamment Rauch, Kiss, Drake, et Wiehmann, ont-ils reçu des commandes dont l'exécution les occupera durant plusieurs années.

Le prince Puckler Muskau est venu à Berlin pour aider de ses conseils le prince royal, qui se propose de créer un parc sur les flancs de Babelsberg. De retour à sa magnifique terre de Muskau, le prince y poursuit l'embellissement de ses jardins, dont l'étendue n'est pas de moins de huit lieues. Il va jeter sur la petite rivière de Neim un pont qui rappellera le *Rialto* de Venise. Le vieux château seigneurial de Muskau, où siégent les tribunaux, a été réparé avec habileté et terminé dans le style du quinzième siècle. Cependant le prince Puckler ne renonce pas à ses excursions lointaines; il a l'intention de revoir l'Italie qu'il a déjà visitée plusieurs fois, et depuis les dernières affaires de Chine ses regards se sont tournés vers cette contrée encore si peu connue. En attendant qu'il recueille de nouvelles *impressions de voyages*, il fait imprimer ses *Souvenirs d'Égypte et d'Asie-Mineure*. On annonce aussi une édition nouvelle de son *Traité des Jardins anglais*, où il donne les résultats de sa propre expérience.

Berlin ne doit pas nous faire oublier Vienne. Cette capitale n'a pu fonder encore une école de peinture,

malgré le nombre des artistes qu'elle renferme, et les encouragements du gouvernement. On y cultive à peine le genre historique ; des paysages, des tableaux de genre, des portraits, voilà tout ce que le goût du public exige des peintres. La réputation de quelques paysagistes viennois a déjà franchi les frontières de l'Autriche, et l'Allemagne entière est fière de Schœdelberger, de Steinfeld et de Sattler. Citons encore un débutant, Van Haanen, et Thomas Ender, originaire de Belgique. Les tableaux de Charles Marro, qui s'est fixé à Vienne, sont très-estimés en Italie. Adalbert Hifler, dont on avait remarqué les paysages historiques, paraît avoir renoncé complétement à la peinture pour se vouer aux lettres.

Parmi les peintres d'animaux, le premier est sans contredit Ranftl, que le peuple surnomme le *Raphaël des chiens*. Après lui viennent A.-V. Dallinger, Waldmuller, Amerling, les trois frères Thier, Decker, Gaubmann, et surtout Léopold Brunner, dont nous avons vu un tableau d'une touche énergique, *le Combat d'un chien et d'un loup dans une plaine de Hongrie*. Plusieurs jeunes artistes, entre autres Ritter, imitent avec bonheur le genre de Hogarth. Les peintres de portraits abondent à Vienne comme dans toutes les grandes villes, mais la ressemblance, ou plutôt une certaine analogie, est la seule qualité requise. On peut toutefois signaler dans ce genre quelques artistes qui sortent de la ligne commune. Danhauser, Eible, Einsle, Waldmuller, Schrozberg, le favori de l'aristocratie viennoise, et deux jeunes artistes, Bisenius et Konzi, qui songent moins à s'enrichir qu'à *faire de l'art*.

A Francfort-sur-le-Mein, Launitz prépare un monument qu'on doit ériger sur la grande place de Rinmarkt, en mémoire de l'imprimerie. Nous ignorons quelles relations existent entre Francfort et l'art typographique. Il paraît hors de doute que Jean Genszfleisch, plus connu sous le nom de Gutenberg, fut le premier qui sculpta en bois des caractères mobiles ; que Strasbourg et Mayence furent le théâtre de ses essais ; mais la ville de Francfort a sans doute quelque motif secret pour protester contre ces traditions, car dans deux ans un monument élevé *à l'invention de l'imprimerie* décorera la plus belle et la plus spacieuse de ses places.

L'exposition vient d'ouvrir au musée de Francfort ; on y voit quelques tableaux remarquables de C. Morgenstern, Jung, Achenbach, Oppenheim, Herliot, etc.

La maison Kellner, de Francfort, a mis en vente plusieurs gravures exécutées d'après les dessins de Veit et de Steinler.

La *fête des arts* a eu lieu, suivant l'usage, à Munich, le 1er mai dernier. Le rendez-vous des artistes qui s'y rendent est dans un bois, près de Bullach, sur la rive gauche de l'Isare. Cette année, les peintres et sculpteurs ont préludé aux cérémonies officielles en passant quelques jours dans le castel gothique que s'est fait construire le sculpteur Schwvanthaler. Arrivés à Munich ils ont prononcé des discours et pris part aux divertissements publics avec la gaieté la plus cordiale. Dans quelques jours les élèves de Schnorr doivent célébrer la fête de leur maître, et comme ce peintre jouit de l'estime générale, l'élite des habitants s'unira, pour lui rendre hommage, à la jeunesse des ateliers.

L'exposition de Munich offre deux compositions capitales de Dietz : *la Destruction d'un régiment badois à la retraite de Russie*, et *le Sacrifice des habitants de Pforzheim, à la bataille de Wimpfen, pendant la guerre de trente ans*. Dietz vient de recevoir d'importantes commandes de l'empereur de Russie.

Un tableau de genre, *Consultation de médecins dans l'antichambre d'un mourant*, excite les transports de la foule qui visite l'exposition.

Deux solennités musicales ont mis Leipzig en émoi et attiré dans cette ville des musiciens de toute l'Allemagne. La première était l'anniversaire séculaire de la fondation des concerts de *Gewandhaus*, qui ont toujours été dirigés par les premiers maîtres. Le programme était heureusement conçu ; on a exécuté, avec un admirable ensemble, les plus beaux morceaux des compositeurs allemands, et notamment des directeurs successifs du *Gewandhaus*. Un seul, Auguste Pohlenz, a été mis en oubli. Cet artiste, connu par des airs populaires et par de savants travaux théorétiques, avait cédé la place à Mendelsohn Bartholdy. Bien qu'il fût en droit de se plaindre de l'administration des concerts, qui l'avait brusquement congédié, il était venu à la fête de l'anniversaire. Sa douleur fut grande en ne lisant pas son nom sur le programme ; mais une mortification plus cruelle l'attendait. Au banquet des artistes on porta successivement des toasts à tous les musiciens du *Gewandhaus*. Auguste Pohlenz attendit vainement son tour ; on ne songea pas à lui ! Abattu, découragé, il se traina jusque chez lui et se renferma dans sa chambre, où on le trouva mort le lendemain.

Ce triste événement n'a pas retardé la célébration de la seconde fête projetée, l'inauguration du monument érigé à la mémoire du compositeur Bach. Elle a été précédée d'un concert, conduit par Mendelsohn Bartholdy. Le monument est situé sur la promenade, près de l'école de musique où Bach a travaillé longtemps : il ressemble à ces niches ornées d'images pieuses qu'on voit en si grand nombre en Autriche, le long des routes, et ne produit qu'un effet médiocre, quoique les dessins en soient dus à Bendemann, et à Stubner de Dresde.

FRÉDÉRIC GUNTHER.

Digitized by Google

GIOVANI DUPRÈ.

La personnalité des nations est aujourd'hui développée à un si haut point, que malgré les communications établies par les journaux et par les voyages, les peuples demeurent, sous beaucoup de rapports, étrangers les uns aux autres. Qu'un événement politique se passe aux extrémités du monde, il est aussitôt proclamé, commenté, examiné sur toutes ses faces, et inspire de longues et fastidieuses dissertations aux rédacteurs des *premiers-Paris*. On prend également soin de nous informer des découvertes scientifiques ; l'académie est là pour les enregistrer. L'univers apprend rapidement, grâce à elle, qu'un savant naturaliste a disséqué des entozoaires ou anatomisé des cloportides ; mais ce qui concerne les arts reste inconnu à la masse du public. Pour que le nom d'un artiste parvienne jusqu'à nous, il faut qu'il ait parmi ses compatriotes une réputation colossale, et sa célébrité ne franchit les frontières de son pays que lorsqu'on commence à l'y oublier. Overbeck, Cornelius, Thorwaldsen, si fameux en Allemagne et en Italie, avaient déjà dépassé la maturité, quand la France s'est occupée d'eux. L'Italie, cette contrée privilégiée, cette mère patrie des arts, produit encore aujourd'hui une foule de peintres et de sculpteurs recommandables, sur lesquels aucun feuilletoniste n'a daigné attirer notre attention. Il y a là une lacune que nous essayerons de combler ; nous dirons la vie et les œuvres des artistes contemporains ; nous tâcherons de les populariser hors de leur patrie, d'établir ainsi des relations entre les beaux-arts de toutes les parties de l'Europe, et de faire cesser un état d'isolement, dont tous les bons esprits s'affligent. Nous débuterons aujourd'hui dans cette voie, par la biographie d'un jeune sculpteur italien, d'autant plus digne d'estime que, si la nature l'avait doué des talents les plus élevés, le hasard de la naissance l'avait placé dans une condition défavorable à leur développement.

Giovani Duprè est né à Sienne, le 2 mars 1817, de Francesco Duprè, sculpteur en bois, et de Vittoria Lambardi, qui exerçait l'humble métier de repasseuse. Son père ayant été appelé à Florence pour y sculpter quelques ornements dans le palais Borghèse, amena son fils avec lui. Avant de retourner à Sienne, il confia l'enfant à un sculpteur en bois de ses amis. Pendant toute la durée de son séjour à Florence, Giovani Duprè ne s'occupa que d'admirer les chefs-d'œuvre dont cette ville est remplie, et de dessiner tous les objets d'art qui se présentaient à ses yeux. A l'âge de dix ans, il fut rappelé auprès de son père, et placé à l'académie de Sienne, pour y étudier le dessin et l'ornement.

En 1829, Giovani revint à Florence, et entra dans l'atelier du sculpteur en bois Sani. Sans négliger ses occupations habituelles, il modelait de temps en temps des figurines qu'il allait montrer au sculpteur Magi. Il exécuta en argile, puis en bois, une statuette de sainte Philomène, qui fut achetée par un voyageur anglais.

En 1840, Giovani Duprè, soutenu des conseils du professeur Cambi, concourut pour le prix triennal, et le partagea avec un autre jeune artiste. Encouragé par ce succès, il résolut de se vouer à la sculpture, et n'étant pas assez riche pour louer un atelier, il s'établit dans une écurie. Le râtelier renversé lui servit de table, et il commença une *bacchante* de grandeur naturelle. Mais la nécessité de s'adonner à des travaux lucratifs lui fit négliger son œuvre ; l'argile abandonnée se dessécha, et la statue tomba par morceaux.

Duprè ne se décourage point. Il s'était marié, il avait cinq enfants ; il lui fallait pourvoir à la subsistance de sa famille, mais son énergie s'accroît en proportion des obstacles ; il donne quatorze heures par jour à son métier, et sept heures à la sculpture. Il loue un misérable atelier près de l'église de Saint-Simon, et entreprend une statue d'*Abel mourant*. Bientôt les frais de modèle épuisent ses ressources ; sa femme manque du nécessaire et le presse de cesser d'inutiles efforts ; Duprè persiste : quelques amis généreux lui viennent en aide, et en 1842, il porte son *Abel* à l'exposition de Florence.

Cette œuvre a été généralement admirée. La critique même qu'on en a faite peut passer pour un éloge, car on a prétendu qu'elle était moulée sur nature ; mais l'opinion publique a prononcé que l'Italie comptait un grand artiste de plus.

Le succès a changé la condition et déterminé l'avenir de Duprè. Aujourd'hui la Toscane entière répète son nom. Installé dans un atelier spacieux, il reçoit les visites des artistes les plus éminents, des hommes les plus distingués. Il achève un *Caïn* et une statue de Giotto, que le gouvernement lui a commandée ; et toutes les personnes qui ont été admises à en contempler les modèles, s'accordent à dire qu'ils égalent les plus sublimes compositions des grands maîtres. Honneur à l'artiste qui a supporté les privations et la misère pour accomplir sa mission ! Honneur à l'homme qui, né dans la classe inférieure, a trouvé en lui une force d'ascension suffisante pour monter au premier rang, et qui, s'il justifie les prévisions unanimes de ses concitoyens, rendra à l'Italie Canova !

FRAGMENT.

Que sous la proue la mer écume et jaillisse! la folle galère bondit de vague en vague. Tandis que le maître, attentif aux soins du voyage, commande les matelots muets et dociles, les passagers chantent.

Le plus jeune a pris l'anse d'un pot rempli de vieux vin et posé sur le banc. Chacun boit à la tasse après avoir répondu par une strophe (que le vent emporte) à cette question des voix en chœurs :

« Dans quelle image est la beauté? »

Et d'où vient la galère? où va-t-elle?

— Qu'importe? le vin des côtes est généreux.

« Dans quelle image est la beauté? »

— « La beauté, c'est ma mie, » a dit l'écolier, « le bonheur est dans l'amour. »

— « Le bonheur est en campagne, » dit le soldat, « rien n'est beau comme un dragon le sabre au poing. »

— « Si ce n'est un coffret plein et bien gardé, » répond l'avare.

— Au tour du laboureur : « Ce qui plaît le mieux à nos regards est un champ d'épis jaunes. »

— Mais le poète : « C'est de laurier que la beauté se couronne. Par Apollon! point de bonheur sans la pensée. »

— Le joueur de flûte : « A quoi bon la pensée? Sait-on ce que dit le rossignol? On l'écoute. »

— Et le peintre : « La beauté n'a point d'images : c'est une image. »

— « La beauté, » affirme le philosophe, « c'est la vérité. »

— « C'est le succès! » s'écrie le partisan.

— « Oui! » ajoute l'aventurier, « une belle fille au sein nu, elle tient les dés du joueur heureux. »

— « Oh! » fait le marchand, « le bonheur ne joue pas, il calcule. »

— Le moine vient à son tour : « L'heureux croit, mes frères, la beauté prie..... »

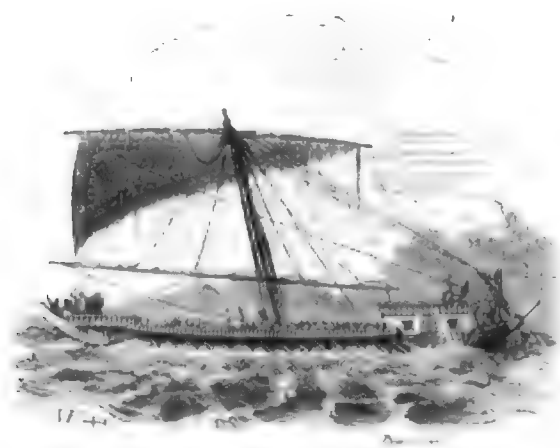
Mais tout à coup : — « Malédiction! » c'est la voix du maître qui vient effrayer les chanteurs. — « Malédiction! taisez-vous et serrons les voiles! »

Pour le matelot, la beauté, tête de bois, rit à la poupe du vaisseau quand on rentre au port après l'orage.

Et en cet instant une troupe de joyeux requins suivaient dans le sillage et pensaient entre eux : Rien n'est beau comme une galère qui va sombrer en mer toute pleine de passagers.

Le beau est la forme du bon.

GAVARNI.



Digitized by Google

LE SOIR,

A Madame Th. Greterin.

Mon âme qui s'eleve
Aux splendides hauteurs,
Aime a s'abattre en rêve
Sur le toit des pasteurs.

Sans doute là dans l'âtre
Est un humble foyer
Que la main d'un vieux pâtre
Attise et fait briller.

Quelques pauvres racines
Que sa main glane aux champs,
Quelques touffes d'épines
Donnent au feu des chants

Il comtemple la cendre
Qui s'amasse toujours.
Et parait redescendre
La pente de ses jours.

Il pense à tous les charmes
De sa jeunesse d'or;
Et quelques douces larmes
Mouillent ses yeux encor.

La lampe eclaire celle
Qui le soutient, helas!
Quand son âme chancelle,
Ou que faiblit son pas.

Pres d'elle un couple brille.
Une fille, un garçon
L'espoir de la famille.
La fleur de la maison.

Là, ces deux têtes blondes.
Qu'un livre réunit,
Mêlent leurs douces ondes
Que la vieille bénit.

Et sur la cheminée
Le Dieu du crucifix.
Qui voit l'âme enchainee
Des charmants petits fils.

Semble sous les épines
Ne plus souffrir autant.
Et les larmes divines
Tarissent un instant

N. Martin

Digitized by Google

BOUTADE.

TERZA RIMA.

Comme un poison subtil redoutons la pensée.
Moi, si j'avais vingt fils, ils auraient vingt chevaux,
Qui, sous les grands soleils ou la brise glacée,

Les emportant, joyeux, et par monts et par vaux,
Devanceraient la flèche et l'oiseau dans leurs courses.
Ils n'entendraient jamais parler de leurs cerveaux.

La matière partout leur créerait des ressources,
Tout leur serait festin, leur soif, à tous moments
Boirait le Malvoisie ou l'eau froide des sources.

Des chiens de tous les poils les suivraient écumants,
Ils s'époumoneraient, dans un cornet d'ivoire,
A sonner le trépas aux sangliers fumants!

Des broussailles pour lit, un étang pour baignoire,
Ils dormiraient beaucoup, et rêveraient fort peu;
Se portant comme Hercule, et mettant là leur gloire.

Puis, l'hiver, ils auraient et l'orgie et le jeu,
Tout ce qui ne sent pas la science et l'école;
Des cartes!... en voilà; mais un livre... grand Dieu!

Un livre!... ils y pourraient trouver une parole
Qui désséchât leur sang, épouvantât leurs nuits,
Bouleversât leurs nerfs, rendît leur raison folle...

Ils pourraient devenir, un jour,... ce que je suis!

EMILE DESCHAMPS.

SUR L'ALBUM D'UNE NÉGRESSE.

. . . . . . Nimium ne crede colori
Alba ligustra cadunt vaccinia nigra leguntur.

Qu'importe la couleur, si la forme divine
Sous tes voiles jaloux se sent ou se devine,
Et si de la beauté le charme souverain
Se revèle aussi pur dans le marbre ou l'airain?
Comme nous, amoureux des voluptés secrètes,
Eros préfère aux lis les noires violettes;
Et, négligeant d'Iris les attraits captieux,
En touchant au bonheur Vénus ferme les yeux.

Au Cap, 1795

Le chevalier DE MORANGLES.

Physionomie Parisienne.

Promenade

Digitized by Google

EXPOSITION

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE LONDRES.

Suivant l'usage originel, la soixante-quinzième exposition de l'académie Royale de peinture de Londres devait être ouverte au public le 1er mai dernier : mais la mort du duc de Sussex a motivé un retard d'une semaine. C'est le 5 mai seulement, que les artistes qui avaient envoyé des tableaux ont été admis dans les salons de Trafalgar-Square, afin de savoir *de visu* s'ils avaient trouvé grâce devant l'auguste aréopage. Le lendemain, 7 mai, les membres de l'académie se sont réunis au banquet anniversaire, car, dans leurs solennités les plus intellectuelles, les Anglais n'oublient jamais de faire la part de l'estomac, et de rendre hommage à la supériorité des *roast-beefs of old england*. Le lundi, 8 mai, la foule s'est précipitée dans les appartements, pour se regarder elle-même d'abord, et pour regarder les tableaux, s'il était possible.

L'un des collaborateurs des *Beaux-Arts* est à Londres avec la mission d'examiner les œuvres d'art britanniques, et nous espérons être bientôt à même de publier son travail. Le voyage d'un critique français était le seul moyen d'obtenir une appréciation judicieuse de l'exposition anglaise, car les journaux d'outre-mer montrent, à l'égard des artistes de leur patrie, une inconcevable partialité. Avant de rendre compte de nos propres impressions, il peut être curieux de faire connaître à nos lecteurs comment les Anglais se jugent eux-mêmes. L'*Art-Union*, journal qui fait autorité en matière d'arts de l'autre côté du détroit, a consacré un numéro tout entier à la critique de l'exposition. Nous trouvons dans son article des assertions tellement étranges, que nous nous hâtons de les reproduire, comme un remarquable spécimen de l'amour-propre anglais et des idées anglaises.

Le rédacteur de l'*Art-Union* débute par se faire l'écho des plaintes des peintres refusés ou mal placés. Ce n'est pas seulement en France que les artistes sont victimes de jurés partiaux ou incompétents, et qu'ils protestent annuellement par de vives réclamations contre des sentences arbitraires. L'académie Royale de Londres, comme notre jury d'examen, a repoussé un grand nombre de candidats ; mais, du moins, elle n'est guidée dans ses refus par aucun motif offensant pour l'orgueil, légitime ou non, des artistes. « Le défaut d'espace, tel est l'unique raison de l'excommunication que subissent des peintres habiles, dont on reconnaît d'ailleurs le talent en acceptant deux ou trois de leurs compositions. Cette même cause force à reléguer des tableaux estimables

dans la *salle Octogone*, surnommée à juste titre le *Caveau perdu* (1). D'autres tableaux ont le malheur d'être suspendus à une hauteur démesurée, ou placés si près du sol qu'un enfant serait obligé de s'agenouiller pour les voir. »

A Trafalgar-Square le rédacteur oppose avec une amère douleur le Louvre, qu'il a récemment visité. « La nécessité d'un plus vaste local nous paraît surtout démontrée depuis que nous avons vu, au musée français, 1597 tableaux, se développant à l'aise sur une étendue d'un quart de mille. » Peu de nos artistes ratifieront cet éloge donné au Louvre comme local d'exposition. Qu'on dise que c'est l'un des plus beaux palais de l'Europe, nous en conviendrons avec une satisfaction intime. La grande galerie, commencée par Charles IX et achevée par Louis XIV, offre des lignes imposantes et majestueuses; mais on n'a pas une idée exacte de l'emplacement qui convient à des tableaux, si l'on prétend que celui-là leur est favorable. Ne faut-il pas, avant toutes choses, qu'une peinture soit *dans son jour?* Or la lumière, qui pénètre par les hautes fenêtres du Louvre, tantôt frappe les tableaux de manière à les rendre invisibles, tantôt les laisse dans une obscurité presque complète. La partie du musée qu'on désigne sous le nom de *Catacombes* doit assurément égaler en ténèbres la *salle Octogone*, le *Caveau perdu*. Aussi pouvons-nous appliquer à la France ce que l'*Art-Union* dit pour l'Angleterre : « L'intérêt général réclame la construction d'un bâtiment spécial destiné aux expositions. »

L'*Art-Union*, à l'instar de Néron, *embrasse son rival pour mieux l'étouffer*. Il vient de vanter le Louvre; il s'extasie plus loin devant le *palais des Beaux-Arts, l'une des gloires du Paris moderne;* mais admirez la singulière conclusion qu'il tire de ses éloges mêmes!

« Quand on songe à la dédaigneuse négligence avec laquelle notre gouvernement a traité jusqu'à présent les beaux-arts, on s'étonne que nos peintres soient parvenus, non-seulement à marcher de pair avec leurs voisins, mais encore à les surpasser. »

Prendrons-nous la peine de réfuter sérieusement cette audacieuse déclaration? Faut-il citer ici les noms de MM. Ingres, Delacroix, H. Vernet, P. Delaroche, Decamps, Brascassat, Robert-Fleury, L. Coignet, Winterhalter, Cabat, Flers, Huet, Marilhat, Dupré, etc.? Faut-il insister sur la nullité proverbiale de l'école anglaise, son style maniéré, son coloris faux, son dessin incorrect? Nous ne sommes pas assez injuste pour nier aux beaux-arts de la Grande-Bretagne toute espèce de valeur; J. Reynolds, Lawrence, D. Wilkie, E. Landseer, Martin, Stanfield, méritent sans doute une mention honorable; mais les peintres recommandables constituent dans l'école anglaise une très-faible minorité, tandis que chacune de nos expositions révélant des talents nouveaux, prouve qu'il y a en France une majorité imposante d'excellents artistes.

Le rédacteur de l'*Art-Union* trouve une preuve de ce qu'il avance dans la comparaison des deux expositions : « L'aspect général de l'exposition de Trafalgar-Square nous a causé, cette année, d'autant plus de plaisir, que nous revenions du Louvre. Nous sommes moins disposé que jamais à céder la palme à nos frères du continent. A part une vingtaine de bons tableaux, une demi-douzaine d'excellents, et peut-être deux ou trois ouvrages de premier ordre, l'exposition française se composait de peintures que nous n'aurions pas jugées dignes de trouver place dans les coins les plus obscurs de *Trafalgar-Square*. Les portraits étaient généralement infâmes; les paysages, sauf de rares exceptions, exécrables (1); les tableaux d'histoire ne se distinguaient que par leurs grandes dimensions, et les tableaux de genre étaient aussi éloignés que possible de la nature et de la vérité. En somme, l'exposition du Louvre était propre à stimuler et nullement à décourager nos artistes, et pourtant la France s'est montrée libérale envers les arts; l'Angleterre, au contraire, n'a fait absolument rien pour eux. »

Nous essaierons d'oublier la brutalité de cette critique, quand nous aurons à examiner l'*exhibition* de *Trafalgar-Square*. Ce sera une tâche assez longue, car le catalogue ne comprend pas moins de 1550 œuvres d'art, 649 tableaux, 737 miniatures, dessins et modèles d'architecture, et 144 sculptures. Le nombre des paysages et des portraits surpasse considérablement celui des tableaux d'histoire. Bien entendu que parmi ces derniers figure l'inévitable *Bataille de Waterloo*. Depuis que, le 18 juin 1815, l'armée anglaise a été sauvée d'une destruction totale par l'arrivée des Prussiens, les fiers habitants d'Albion font des efforts perpétuels pour se persuader qu'ils ont remporté la victoire. Ils ont des *Waterloo-bridges*, des *Waterloo-squares*, des *Waterloo-streets*, des *Waterloo-lanes*, des *Waterloo-taverns*, des *Waterloo-warehouses*, et des *Waterloo-pictures*. L'affaire de Waterloo étant la plus brillante qu'on puisse citer, il s'ensuit naturellement, comme vous l'allez voir, que le tableau qui la représente est le plus beau de tous les tableaux de bataille anciens et modernes. Aussi quel pompeux panégyrique!

« N° 28, *Waterloo, 18 juin 1815, à sept heures et demie du soir;* par sir William Allan, de l'académie Royale. Cette toile offre un intérêt bien supérieur à celui des tableaux de bataille ordinaires. Elle reproduit exactement la position et la distribution des deux armées, au moment où les Français tentent, par un dernier effort, d'enlever la position de notre armée. La réserve française est foudroyée par les batteries placées en avant de nos lignes, et par le feu de flanc des brigades Adams et Maitland. C'est le moment terrible où le sort du combat va se décider, et où ces mots : « *La garde recule,* » vont jeter la terreur jusque dans l'arrière-garde des Français. Les inégalités du terrain ont été relevées avec soin dans ce tableau. Napoléon, avec quelques officiers d'état-major, occupe la droite du premier plan; en face de lui sont plusieurs batteries françaises, et plus loin la garde impériale qui s'avance en colonne. A l'extrémité gauche du premier plan, les cuirassiers luttent avec notre 25e

(1) Condemned hole.

(1) *The portraits, for most part villainous; the Landscapes, with few exceptions execrable.*

Digitized by Google

régiment de cavalerie légère. Au fond, sur la droite, d'épais nuages semblent indiquer la présence de batteries. Le spectateur, qui est censé placé près de l'empereur, distingue facilement le duc de Wellington; seulement on doit reprocher à sir Allan de l'avoir placé de manière à servir de point de mire à l'artillerie du premier plan. C'est peut-être le meilleur tableau de bataille qu'on ait jamais peint, car il réunit à l'incontestable vérité des principales scènes le mérite de l'exécution.

« Nous apprenons avec plaisir que le duc de Wellington a acheté ce tableau pour la somme de 600 guinées (15,000 fr.). Le duc s'y connaît en peinture, et est, mieux que personne, à même de savoir si le sujet a été convenablement traité. »

Il y a des conteurs qui, à force de débiter une fable, finissent par être eux-mêmes convaincus qu'elle a tous les caractères de la vérité; tels sont les Anglais. Ils s'approprient une bataille en participation, où la défection et le hasard étaient les principaux auxiliés. Au mot énergique de Cambronne, ils substituent une parole qui n'a jamais été prononcée par des Français : *La garde recule!* Pour solidifier leur illusion, ils ont prodigué les monuments; mais l'histoire proteste contre eux, et c'est en vain qu'ils veulent donner de la consistance à la bulle de savon qu'ils ont soufflée.

Nous ne connaissons pas le nouveau *Waterloo-pièce*, mais nous avons bonne idée de la judiciaire du peintre; car il a mis Napoléon sur le premier plan, et relégué Wellington dans les brouillards du lointain.

E. DE LA BÉDOLLIÈRE.

LE CHAMP DE BLUETS.

(2e PARTIE.)

MADAME Lieben, continua le vieux laboureur, venait souvent se reposer chez nous, car elle était très-pieuse, et il ne se passait presque pas de jour qu'elle n'allât à l'église, qui est à deux pas d'ici. C'était presque là sa seule promenade.

M. Lieben accompagnait souvent sa femme, mais le matin, de grand matin; il sortait seul avant qui elle ne fût levée, et il lui rapportait de gros bouquets de fleurs qu'il cueillait dans les champs ou dans les bois.

Je les voyais quelquefois tous les deux par la fenêtre de leur petit salon qui était au rez-de-chaussée, ils jouaient ensemble comme des enfants. Quand M. Lieben avait apporté des bluets et des coquelicots, sa petite femme les mettait dans ses cheveux, elle se regardait dans la glace et ils riaient.

C'étaient les bons jours ceux-là. Aussi l'on entendait alors M. Lieben chanter comme un rossignol, et puis sa femme l'accompagnait sur son instrument; tant en vous-lait dire que la petite dame avait des couleurs sur ses jolies joues et qu'elle se portait bien.

Oh! monsieur, quand il en était ainsi, soyez-vous, tout était en fête dans la maison, jusqu'au vieux Domingo qui avait bien l'âge que j'ai maintenant; il devenait alors gaillerot comme un jeune homme. On les aimait tant que leur bonheur faisait le bonheur des autres.

Mais dans les mauvais jours, lorsque madame Lieben était souffrante, que ses beaux yeux bleus étaient bordés de noir et qu'ils devenaient brillants comme s'ils eussent été pleins de larmes, alors tout le monde était triste. M. Lieben ne sortait pas, il restait à travailler dans son cabinet. Quant à madame Lieben, elle laissait toujours de

la musique, mais ce n'était plus la même chose. Rien qu'à l'entendre, voyez-vous (et je ne manquais jamais d'écouter quand j'allais à l'habitation, c'était si beau !), j'aurais pu dire si elle se portait bien ou mal, parce que lorsqu'elle souffrait, les airs qu'elle jouait alors vous navraient l'âme.

Un jour qu'elle était venue à l'église comme à son ordinaire, elle aperçut en sortant un petit enfant qui s'amusait sur les marches, elle s'arrêta quelques instants pour le regarder, puis demanda à la mère Thomas qui passait : A qui donc est ce bel enfant ? Et en même temps elle pressait dans ses jolies petites mains la tête du marmot, en l'embrassant comme s'il eût été à elle.

— C'est le petit Louis, répondit la mère Thomas, le fils à Josephine, le petit neveu à Marguerite.

— De la mère Martin ? reprit madame Lieben.

— Oui, madame.

— Veux-tu venir avec moi, mon petit ami ? dit-elle à Louis en le prenant par la main. L'enfant se laissa faire et elle l'amena de suite chez nous.

— C'est votre petit neveu, dit-elle à notre femme en le lui montrant.

— Oui madame, c'est l'enfant de cette pauvre Josephine, la fille de votre nourrice, et qui est morte aussi l'an passé.

— C'est le fils de ma sœur de lait, reprit vivement madame Lieben, et il n'a plus de mère ! pauvre petit ! Eh bien, je le garderai avec moi. Qu'il est beau ! disait-elle, et elle le mettait sur ses genoux, écartait ses grands cheveux avec ses jolis doigts fins et délicats, et le baisait au front. L'enfant lui souriait et jouait avec les rubans de son chapeau.

— Que fait son père ? demanda-t-elle à Marguerite.

— Il est jardinier à Orbec, et il revient tous les samedis.

— Que devient alors cet enfant pendant la semaine ?

— Dame ! il reste chez la mère de son père et va de temps en temps chez M. le curé qui lui apprend à lire.

— Eh bien, reprit madame Lieben, vous m'enverrez son père quand il reviendra, et tous les jours je veux que vous m'ameniez l'enfant. Je ferai concurrence à M. le curé, ajouta-t-elle en souriant, je lui apprendrai aussi à lire et à prier Dieu.

Depuis ce temps, Louis allait tous les jours voir la belle dame, comme il l'appelait. Il paraît qu'elle avait perdu un enfant, la pauvre dame ! Aussi le petit Louis nous disait que, lorsqu'elle lui donnait sa leçon, elle laissait tomber de grosses larmes sur le livre, et s'il la regardait alors, elle l'embrassait encore plus fort qu'à l'ordinaire. Du reste, son sort à lui est assuré maintenant ; il est à Paris dans un grand collége ; il va bientôt avoir quinze ans. M. le curé nous lit les lettres qu'il écrit pour nous, il se trouve heureux. M. Lieben a chargé un notaire, à ce qu'il paraît, de veiller sur lui et de lui donner ce dont il a besoin. Mais hélas ! il ne sait pas plus que nous ce qu'est devenu son protecteur.

— M. et madame Lieben, voyez-vous, n'étaient occupés qu'à faire du bien. Et pendant qu'ils ont habité au milieu de nous, il n'y avait plus de pauvres dans le hameau. Tout le monde se serait fait tuer pour eux, et vous ne trouveriez pas un seul paysan, de ceux qui les ont connus, qui ne bénisse leur mémoire et qui n'en parle à ses enfants.

Ils n'ont rien oublié, pas même notre pauvre église qui était si misérable autrefois. Il faut voir comme elle est propre maintenant, et grâce à eux.

Madame Lieben, qui travaillait comme une fée, brodait des dessus d'autel de toute beauté, et pendant tout l'été elle n'a jamais manqué d'envoyer les plus belles fleurs de son jardin, que l'on mettait dans de grands vases en porcelaine qu'elle avait donnés. Et par-dessus tout cela elle a fait cadeau d'un magnifique tableau, qui représentait la sainte Vierge, avec l'enfant Jésus dans ses bras. Vous pourrez voir demain, si vous êtes curieux, comme il est beau : on disait qu'il avait coûté plus de mille francs. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas une pauvre mère dans le village, qui, dès qu'elle a un enfant malade, n'aille prier auprès de cette bonne Vierge-là, tant elle a l'air bon et compatissant.

Du reste, en la voyant, vous pourrez vous faire une idée de ce qu'était cette pauvre madame Lieben, car tout le monde trouvait qu'elle lui ressemblait à s'y tromper, comme si on l'avait prise pour modèle.

A la Fête-Dieu, elle eut encore une autre idée. Elle pria M. le curé de lui laisser faire de la musique dans l'église pendant la grand'messe. Nous transportâmes son grand instrument avec le plus de soin possible, et au moment de l'élévation elle joua un air qui était si doux, si doux, que tout le monde crut que c'était des anges qui chantaient. Nous autres, pauvres paysans, qui n'avions jamais rien entendu de si beau, nous étions tout émus et nous aurions bien voulu qu'elle recommençât souvent.

Mais, je le répète, ils étaient trop bons, et nous trop heureux.

Il y avait à peine un an qu'ils étaient arrivés, la santé de madame Lieben s'était à peu près rétablie pendant la belle saison et elle avait passé l'hiver sans trop de mal. Leur seule inquiétude au milieu des fortes gelées que nous avons eues, était de savoir s'il n'y avait pas quelques malheureux qui eussent froid, afin de leur faire porter de bonnes couvertures et du bois. Nous allions arriver au printemps, tout nous présageait encore une heureuse année, lorsque arriva l'horrible catastrophe qui tout à coup vint nous plonger tous dans le deuil et dans la peine.

Je m'en souviens encore, comme si c'était hier, continua le vieux Martin, dont les yeux s'animaient de plus en plus, à l'approche du dénoûment de cette simple, mais poétique histoire.

Il faisait à peine jour, je venais de me lever, le ciel était gris, une petite pluie fine commençait même à tomber, lorsque je vis arriver en toute hâte M. Lieben.

— Vite, Martin, un cheval, me dit-il.

— Qu'y a-t-il donc ? M. Lieben.

— Madame s'est trouvée mal tout à l'heure, j'espère que cela ne sera rien. Mais, néanmoins, je vais aller sur-le-champ chercher le médecin à Orbec.

Digitized by Google

— Voulez-vous que j'y aille, moi ?

— Non, tu serais trop longtemps.

J'entrai avec lui à l'écurie, il aperçut alors une bride, la passa lui-même au cou d'un cheval ; j'avais beau me hâter, il allait si vite que je ne pouvais pas suivre ses mouvements. Je jetai une couverture sur le dos de la bête, il ne voulut pas me donner le temps d'y mettre autre chose, il sauta donc et partit au grand galop.

Je me rendis tout de suite à l'habitation pour avoir des nouvelles de madame Lieben. Je trouvai Domingo, il me dit qu'elle était remise.

Ce pauvre M. Lieben aimait tant sa femme que la première alerte l'avait mis hors de lui. Il y avait longtemps qu'elle n'avait eu une crise semblable, c'est pour cela qu'il fut tant effrayé, et qu'il ne voulut pas entendre raison, lorsqu'elle lui disait que ce ne serait rien. Il craignait que l'accès ne se renouvelât, et il voulait avoir quelqu'un auprès de lui, il partit donc. Et ce fut un bien grand malheur, car s'il était resté à sa maison, ce qui arriva n'aurait sans doute pas eu lieu, et sa pauvre petite dame vivrait peut-être encore.

Lorsque je vis qu'il n'y avait plus rien à craindre, je revins à la ferme pour rassurer Marguerite qui n'avait pas pu me suivre.

A ce moment de sa narration la voix du vieillard se troubla de plus en plus, ses paroles saccadées passaient difficilement à travers ses lèvres serrées. Ses poings se fermèrent convulsivement, il semblait en proie à un accès de colère concentrée, que le souvenir réveillait en lui après dix ans.

A peine étais-je de retour, reprit-il, qu'un homme d'une physionomie sinistre, assez bien mis, mais sale comme quelqu'un qui a longtemps marché dans la boue, poussa la barrière et entra dans la cour.

Guerrier, un gros chien que j'avais avant Picard, s'élança sur lui et voulut le dévorer, car les chiens ont plus d'instinct qu'on ne pense, et plût à Dieu qu'il l'eût fait ! Malheureusement je sortais de la maison et j'arrivai à temps pour l'en empêcher. Si j'avais su ce que ce scélérat-là venait faire ici, je m'en serais bien donné de garde. J'ai su depuis de Domingo que c'était un ennemi acharné de M. Lieben, avec lequel déjà, à ce qu'il paraît, il avait eu une affaire à cause de madame Lieben. Cet homme s'avança vers moi en me demandant si je ne pourrais pas lui indiquer dans le pays la demeure d'un M. Lieben.

Bien qu'il eût une figure déplaisante, comme il était décoré, et que je ne le connaissais pas, je lui répondis très-honnêtement, en lui montrant l'habitation : — C'est là-bas, mais, ajoutai-je, M. Lieben n'y est pas pour l'instant, il est allé à Orbec et ne tardera pas à revenir.

— C'est bon, répondit-il, je vais l'attendre chez lui, et il se retira.

— Je le suivis un instant de l'œil, je ne sais pas pourquoi ; j'avais en moi comme un pressentiment qui me disait que quelque chose de malheureux allait arriver.

Quand il se présenta à la porte de l'habitation, Domingo qui le connaissait bien ne voulut pas le laisser entrer, il y eut une lutte entre eux, mais la partie n'était pas égale. Bientôt débarrassé du vieux serviteur, il s'élança jusque dans l'appartement de madame Lieben. La vue de cet homme entrant subitement chez elle, l'effraya à tel point qu'elle perdit connaissance, et elle allait être à la merci de ce malheureux, lorsque M. Lieben revint tout à coup accompagné du médecin d'Orbec. Je les avais aperçus au détour du chemin près du petit bois, et j'étais accouru pour prendre les chevaux.

Quand j'arrivai une scène terrible, et comme je n'en reverrai jamais de semblable, se passait dans la maison. M. Lieben en surprenant le misérable dans la chambre de sa femme, s'était précipité sur lui comme un furieux et l'entraînait hors de la maison. Lorsqu'il passa près de moi j'entendis qu'il lui disait : infâme que vous êtes, vous avez donc juré sa mort, car vous savez l'effet que votre vue produit sur elle. Il faut une fin à tout, et notre lutte doit se terminer aujourd'hui.

M. Lieben n'était plus un homme, c'était un lion, ses yeux étaient ardents comme des tisons. Il tenait les bras de son adversaire dans ses mains vigoureuses.

Domingo et moi nous nous approchâmes pour lui offrir nos secours.

— Je n'ai besoin de personne, nous dit-il d'un ton sec, et il emmena l'étranger moitié de gré, moitié de force, jusque dans le petit bois que vous avez pu voir en passant.

Nous étions restés là sans oser le suivre. Nous nous attendions à quelque grand malheur.

Pendant ce temps, le médecin était auprès de madame Lieben, que cette scène avait mise dans un état affreux. Elle appelait M. Lieben à grands cris, faisant mille efforts pour se lever et s'élancer après lui. C'est avec beaucoup de peine que le médecin parvenait à la contenir, mais c'était en vain qu'il cherchait à la rassurer. — Ils vont se tuer, mon Dieu ! disait-elle, monsieur, courez vite, je vous en supplie, et séparez-les. C'était déchirant.

A ce moment on entendit dans le lointain le bruit d'une détonation ; madame Lieben poussa un cri effroyable et retomba presque sans vie sur son oreiller.

J'aperçus alors M. Lieben qui sortait du bois, seul et ses vêtements en désordre. Il vola jusqu'à la chambre de sa femme. En le voyant elle se souleva, lui tendit ses bras, mais elle ne put parler. Il s'avança rapidement pour la soutenir et n'eut que le temps d'appuyer sa tête sur sa poitrine, elle expirait. Tant de secousses à la fois, pour cette pauvre femme si faible et si délicate, c'était trop ; elles l'avaient tuée.

— Docteur, elle est morte, s'écria tout à coup M. Lieben avec un son de voix à vous arracher l'âme. Le médecin baissa tristement la tête. Alors M. Lieben se laissa tomber à genoux auprès du lit. Il prit les mains de sa femme, les couvrit de baisers, les inonda de larmes. Il était devenu d'une pâleur effrayante ; on voulut l'arracher de là, ce fut impossible. Il y resta tout le jour et toute la nuit que M. le curé vint aussi passer en prières avec lui.

Domingo et moi nous étions allés secrètement jusqu'au petit bois et nous y avions trouvé le cadavre de l'étran-

Digitized by Google

ger. Une balle lui avait traversé le cœur, il tenait encore à la main un pistolet chargé. Nous couvrîmes le corps de mousse et de feuilles, en attendant qu'on l'enterrât.

Le lendemain, quand M. le curé parla d'ensevelir madame Lieben, M. Lieben murmura sourdement : et l'autre. Puis il demanda que les restes de sa femme fussent déposés au milieu de son jardin, à l'endroit où vous avez vu sa tombe.

Oh ! ce fut une bien triste cérémonie. Nous pleurions tous, me dit le pauvre Martin qui ne pouvait plus, en me racontant cela, retenir ses sanglots. Et ce qu'il y avait encore de plus pénible à voir, c'était ce pauvre M. Lieben, qui, lui, ne pleurait plus. La douleur l'avait rendu comme insensible, ou comme fou. Il regarda creuser la tombe, il y vit mettre le cercueil sans s'émouvoir. Il souriait, monsieur, et l'on voyait alors ses dents serrées les unes contre les autres comme s'il eût voulu couper du fer.

On mit sur sa tombe la petite croix noire que vous avez vue, et de laquelle on enleva un Christ en ivoire que conserve précieusement M. le curé. C'était le crucifix que madame Lieben avait toujours eu dans sa chambre.

Tout le hameau porta le deuil. Quant à l'étranger, il fut enterré dans le cimetière.

M. Lieben conçut alors une idée bien triste. Il fit venir des ouvriers et ordonna qu'on démolît l'habitation afin que personne ne demeurât dans la maison qu'il avait fait bâtir pour elle, comme il disait.

Personne d'abord ne voulait exécuter ses ordres. Il prit alors une pioche et donna lui-même les premiers coups. Il fallut obéir. Le grand instrument de madame Lieben fut porté dans l'église où il est encore. M. Lieben partagea le mobilier entre nous : le curé, Domingo et nous. Mais quant aux meubles qui avaient servi à sa femme, il les fit brûler.

C'était une scène de désolation dont vous ne pouvez vous faire une idée.

Au bout de quelques jours il ne restait pas pierre sur pierre de cette jolie maison qu'il avait fait bâtir deux ans auparavant, avec tant de soin et de bonheur. Tous les matériaux furent portés à trois quarts de lieue d'ici et jetés dans un trou très-profond, toujours plein d'eau, que l'on nomme le gouffre.

On arracha les arbres du jardin, on jeta bas les murs, et il ne resta que le gazon au milieu duquel se trouvait la tombe de madame Lieben.

Pendant ces tristes travaux, M. Lieben voulut demeurer chez nous dans son ancienne petite chambre. Mais quelle différence ! ce n'était plus le même homme. Il ne parlait plus et à peine s'il prenait de quoi se nourrir.

Enfin un matin il nous fit ses adieux, en me disant : Martin, je te donne la ferme et le champ là-bas. Tu le laboureras pour qu'il ne reste plus de traces de ce qui s'y est passé. Mais toi et tes successeurs vous respecterez la place où *elle repose*.

Marguerite et moi nous lui baisions les mains, en le conjurant de rester, car nous ne savions pas ce qu'il allait devenir et nous avions peur qu'il ne se portât peut-être à quelque tentative sur lui-même.

Toutes nos prières furent vaines, il partit. J'exécutai ponctuellement les ordres qu'il m'avait donnés. Je labourai le champ comme vous me l'avez vu faire aujourd'hui, en respectant tout l'espace qui avait autrefois occupé le jardin. J'y semai du grain et Dieu sema des bluets autour de la tombe.

Deux ans après, j'étais dans mon grenier lorsque j'aperçus sur le chemin un homme à cheval qui passait très-rapidement ; arrivé près du champ il mit pied à terre et alla se jeter à genoux sur la tombe. J'avais bien cru déjà reconnaître M. Lieben, mais en le voyant se prosterner ainsi à cette place, je ne doutai plus que ce ne fût lui. Je descendis rapidement, et je courus à sa rencontre. Mais je n'avais pas fait vingt pas qu'il remontait déjà à cheval et repartait sans se tourner seulement de mon côté ; je crus distinguer à sa main une touffe de bluets qu'il venait de cueillir.

Quand je le vis s'éloigner ainsi sans savoir d'où il venait ni où il allait, et que j'eus perdu tout espoir de le revoir jamais, je restai sur la place anéanti et le cœur si serré qu'il me sembla que j'étais étouffé.

Depuis ce temps j'ignore tout à fait ce qu'il est devenu. Pauvre jeune homme !

Et le vieillard laissa alors tomber sa tête sur sa poitrine.

J'étais moi-même vivement ému de ce récit, fait d'une manière naïve et touchante qu'il est impossible de reproduire. Plusieurs fois j'avais mêlé mes pleurs aux pleurs du vieux laboureur.

Nous restâmes ainsi quelques instants en silence. Puis je le remerciai en lui tendant la main pour lui prouver que je comprenais tout ce qu'il avait ressenti.

— Mais il est bien tard, me dit-il, et il serait temps de vous reposer. Il me conduisit alors dans une des chambres du haut, que l'on avait disposée pour moi. C'est, me dit en entrant le père Martin, la chambre qu'habitait M. Lieben et qui est la nôtre habituellement.

— Comment, lui dis-je....

Il ne me laissa pas achever. Marguerite, reprit-il, a voulu vous la faire connaître et elle a bien fait.

— Voilà, ajouta-t-il, le meuble le plus précieux de la maison, et nous ne le donnerions pas pour tout l'or du monde. C'est là-dessus que se mettait madame Lieben quand elle venait se reposer chez nous. Elle l'avait fait elle-même exprès pour cela. Et il me montrait une petite chaise à dossier recouverte d'une housse en toile blanche. Il dénoua les cordons de la housse et me laissa voir une fort jolie tapisserie représentant une rose blanche sur un fond rouge, avec une cétoine qui rongeait le cœur de la rose.

Personne ne s'assoit jamais sur cette chaise, ajouta le vieux laboureur, Marguerite seule s'y met à genoux chaque soir pour y dire ses prières. Puis il me souhaita une bonne nuit et se retira.

Je ne pus réussir à m'endormir ; tous les événements de l'histoire que je venais d'entendre repassaient successivement dans ma mémoire avec leurs couleurs douces ou sinistres. Je me reportai aux deux époques, si différentes, où cet infortuné M. Lieben avait habité

Digitized by Google

cette chambre que l'on m'avait donnée. Il y avait trouvé la joie et le bonheur, quand elle était triste et délabrée, il n'y trouva plus que la douleur et le désespoir, lorsqu'elle fut devenue gaie et presque belle.

J'entendis sonner toutes les heures au clocher de l'église qui semblait être tout près de là. Enfin le jour parut. J'ouvris ma fenêtre, un air pur rempli des parfums d'une clématite qui grimpait le long du mur pénétra jusqu'à moi. J'aperçus alors dans ma chambre les deux portraits de Martin et de Marguerite que je n'avais pas vus la veille. C'était une charmante ébauche de ces deux têtes, dans laquelle on retrouvait cette expression de bonté naïve et touchante qui les caractérisait.

Je descendis pour aller visiter l'église et voir les deux précieuses reliques des anciens bienfaiteurs de ce hameau. Je trouvai en effet le piano de madame Lieben enfermé derrière un grillage de bois noir, et la Vierge et l'enfant avec cette inscription : Donné à l'église de ***, par madame E. L.

Je revins ensuite prendre congé de mes hôtes, il fallut encore m'asseoir à leur table avant de me remettre en voyage. Je les remerciai de leur hospitalité si fraîche, en grondant toutefois la bonne Marguerite de m'avoir donné sa chambre. Je serrai cordialement la main du père Martin, et je partis. Je repassai près du champ de la tombe pour examiner de nouveau le théâtre des événements si tristes que j'avais voulu connaître.

Je me rendais au couvent de la Trappe que je désirais visiter. Le supérieur était un de mes parents, ce qui m'offrait de grandes facilités pour mon projet. J'y arrivai le surlendemain.

Ma première visite fut pour mon parent. Je parcourais avec lui une des cours de l'établissement, lorsque je vis passer lentement auprès de moi un moine d'une taille élevée et noble et qui paraissait encore jeune quoique l'on pût voir à ses cheveux coupés suivant les exigences de l'ordre, qu'ils étaient complétement blancs. Je ne l'aurais sans doute pas remarqué, si je n'eusse pas aperçu entre les feuilles du bréviaire dans lequel il paraissait lire attentivement, une tige de bluet desséchée.

Une idée subite me traversa l'esprit, et je demandai au supérieur : — Quel est ce moine ?

— C'est, me répondit-il, un homme qui a dû bien souffrir, car il est encore tout jeune et pourtant ses cheveux sont déjà blancs comme vous avez pu voir. Voilà sept ou huit ans qu'il est ici. Il se présenta un jour à mon prédécesseur et lui dit :

— Mon père j'ai perdu tout ce que j'aimais ici-bas, et j'ai tué un homme. En vain j'ai couru le monde depuis ce temps, je ne puis parvenir à oublier. Il n'y a que Dieu qui puisse me consoler et m'absoudre, je viens me donner à lui. Depuis lors il n'a pas dit une parole, et son confesseur seul peut en savoir davantage.

Je ne doutai plus que ce ne fût M. Lieben lui-même, je parcourus encore le couvent dans l'espoir de le rencontrer, mais je n'y pus parvenir.

Le lendemain je revenais à Paris. Mon premier soin à mon retour fut d'écrire au père Martin la lettre suivante :

« Je ne puis mieux vous témoigner ma reconnaissance
« pour votre bienveillant accueil, qu'en vous apprenant
« que l'homme que vous pleurez depuis si longtemps,
« M. Lieben, a voulu terminer ses jours au couvent de la
« Trappe.

« Le voyageur auquel vous avez raconté l'histoire
« du champ de la tombe. »

EUGÈNE DE SIZERAC.

DE L'ÉTAT DE LA MUSIQUE DRAMATIQUE ET DU THÉATRE

EN ALLEMAGNE.

BERLIN. — On vient de jouer ici avec succes deux opéras de Richard Wagner, jeune compositeur d'un grand talent, qui a demeuré quelque temps à Paris et habite actuellement Dresde où il est directeur de musique. C'est ce que l'école lyrique allemande a produit de plus remarquable de nos jours. Le nouvel opéra de Lindpainter, *les Vêpres Siciliennes*, qu'on attendait avec une vive impatience, n'a pas réussi ; aussi a-t-il disparu promptement du répertoire. Les deux autres opéras que nous connaissons de ce compositeur, *Rienzi* et le *Hollandais errant* (imité du *Vaisseau fantôme*) n'ont pas trouvé le public mieux disposé. Quels pâles et faibles essais auprès des œuvres de nos maîtres! On s'explique difficilement, au premier examen, que l'Allemagne, le pays de l'Europe où la musique est cultivée avec le plus de prédilection, n'ait pas produit depuis longtemps une œuvre lyrique de quelque importance ; la plupart de nos compositions dans ce genre sont même au-dessous du médiocre. Les musiciens auxquels j'ai demandé l'explication de ce fait singulier en ont rejeté la faute sur les faiseurs de *libretti;* ils assurent qu'en Allemagne, il est impossible à un compositeur de se procurer un bon poème. Ils citent pour exemple Laichner, qui est obligé de choisir ses sujets dans les libretti français que M. de Saint-Georges a écrits sous Halévy, et Meyerbeer lui-même qui a toujours pris des poèmes étrangers. Le tant vanté Mendelsohn-Bartholdy essaie de justifier de la même manière son impuissance réelle à travailler avec succès pour l'opéra (1). Nous l'avons entendu dire que son plus vif désir avait été de s'essayer dans cette branche difficile de l'art, mais qu'il avait dû y renoncer après avoir cherché vainement des sujets convenables. Pour notre part, malgré ces graves autorités, nous hésitons formellement à croire que dans cette foule de poëtes qui enrichissent chaque année de leurs productions l'Almanach des muses, il ne s'en trouve pas un seul qui soit en état de faire un bon poème. Dans le cas contraire, qui empêcherait nos compositeurs, s'ils avaient la conscience de leurs forces, de faire comme Meyerbeer, c'est-à-dire d'emprunter des sujets étrangers? Les prôneurs de Laich-

(1) Nous saisissons cette occasion de déclarer que les opinions émises sur les arts et les artistes, tant par nos correspondants étrangers que par nos autres collaborateurs, leur appartiennent exclusivement.

Digitized by Google

ner ont vanté comme un chef-d'œuvre un petit opéra de ce compositeur sur le sujet de *la Reine de Chypre*, mais ce n'est rien moins qu'une faible production, sans vie et sans couleur. Eh ! messieurs, si vous avez réellement du talent, ou si ce talent était à la hauteur des conditions de la musique dramatique, ce n'est pas le choix des sujets qui vous embarrasserait. Mais qu'on vous donne les meilleurs poëmes possibles, et vous trouverez toujours à y critiquer. Tantôt ce sera le sujet qui ne vous conviendra pas, ou qui, selon vous, n'aura pas convenu au public. Et à propos du public, nos compositeurs ne soutiennent-ils pas que c'est sa froideur, son indifférence pour l'opéra qui les empêche de produire, dans ce genre, des œuvres remarquables. Subterfuge que tout cela ! Est-ce que par hasard le public reste froid aux représentations de *la Dame blanche*, de *la Muette*, de *Fra-Diavolo*, de *Zampa*, du *Pré-aux-Clercs*, et autres chefs-d'œuvre de cette école française à laquelle vous contestez précisément le génie musical ! Est-ce que ce même public n'est pas admirateur enthousiaste de Mozart et de Weber ! Croyez-moi, messieurs, cette prétendue froideur, cette insensibilité du public pour les beautés de la musique dramatique est un prétexte dont vous feriez bien de ne plus couvrir votre stérilité, votre radicale impuissance.

Le théâtre n'est pas d'ailleurs dans un état plus prospère que l'opéra. Nos poëtes modernes se consacrent à peu près exclusivement aux poésies fugitives et ne se sentent ni la vigueur ni l'énergie de conception qu'exigent les grandes œuvres dramatiques. Quelques uns commencent cependant à comprendre que notre poésie lyrique est suffisamment riche, que notre littérature a assez produit d'odes et de ballades, et qu'il serait temps de rappeler sur nos littérateurs nationaux le souvenir des succès de nos auteurs classiques. Gutskow, Laube, Moser, manifestent l'intention de consacrer au théâtre leur verve poétique ; nous les en félicitons, et nous pouvons leur donner l'assurance que sur ce champ longtemps resté sans culture, ils recueilleront une ample moisson. Nos compositeurs aussi devraient comprendre que le temps des romances, des lieders, des chansons *printannières* est passé, et que ce n'est que dans la musique dramatique qu'on fait des œuvres sérieuses et durables. Nous n'approuvons pas non plus la tendance de quelques-uns d'entre eux à se consacrer à la musique religieuse ; le public reste froid devant ces sortes de compositions, et nous n'en voulons pour preuve que l'indifférence avec laquelle il a accueilli l'*oratorio* de Mendelsohn-Bartholdy quoique empreint d'un talent remarquable (1). On annonce également que l'un de nos compositeurs les plus distingués, M. Schumann (mari de la fameuse pianiste Clara Vieck), va faire exécuter un *oratorio* dont il s'occupe depuis longtemps. On prétend que cette composition sortira du genre et de la coupe ordinaire de l'oratorio, et ressemblera plutôt à un petit drame sans action qu'à un morceau religieux. Eh bien, nous craignons que M. Schumann ne fasse fausse route, et malheureusement, en musique comme en toute autre branche de l'art, nos artistes veulent à tout prix se frayer un chemin nouveau, au risque de s'égarer, ce qui arrive presque toujours.

Mais revenons aux auteurs dramatiques allemands. Si nous leur reprochons leur stérilité, il faut bien dire aussi que la cause en est en grande partie à la déplorable situation financière de presque tous nos théâtres. Non-seulement, en effet, ils ne sont pas soutenus par l'état, mais encore quelques-uns, comme ceux de Leipzig, sont obligés de verser une portion de leurs produits dans la caisse municipale. Ou bien encore, ils sont sous la direction d'intendants nommés par la cour, dont la gestion inintelligente, capricieuse, arbitraire, est le fléau de l'art. Ajoutons que les droits d'auteur sont presque nuls, tandis qu'en France un auteur de deuxième et même de troisième ordre peut, avec sa plume, se faire une fortune honorable. En Allemagne, l'écrivain dramatique le plus distingué ne peut gagner de quoi vivre, malgré sa fécondité et son immense talent : M. Scribe ne pourrait seulement *manger du pain* (littéral). En voici un exemple sans réplique : « Raupash, l'auteur dramatique allemand le plus en vogue (2) et le plus fécond, puisqu'il a produit plus de *vingt volumes de pièces*, qui toutes ont été jouées avec succès, s'est vu obligé, pour vivre, d'accepter une pension du roi de Prusse. » Citons encore Glauber, un des auteurs favoris du public, qui a reçu *un louis d'or* pour un grand drame en cinq actes, récompense que presque tous ses confrères, qui s'estiment heureux qu'on prenne leurs ouvrages pour rien, ont trouvée magnifique.

F. GUSTHER.

(1) Cet oratorio a été joué il y a quelques mois avec succès aux concerts de la rue Vivienne.

(2) Notre correspondant oublie Grillsparzer, dont la réputation est au moins égale à celle de Raupash.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

LEIPZIG. — L'intéressante exposition des gravures anciennes et modernes, commencée depuis 1841, par la société de la *Réunion des Arts*, à Leipzig, a ouvert cette année sa troisième série, qui comprend les œuvres des artistes flamands et hollandais; les deux premières, comprenant les écoles allemande et italienne, avaient été ouvertes au public en 1841 et 1842. Le catalogue de la troisième série dressé avec une connaissance approfondie de l'histoire de l'art, mentionne 250 gravures au burin, la plupart fort rares et d'une grande valeur. Dans l'exposition, les estampes sont rangées par ordre chronologique, disposition heureuse qui permet au visiteur de faire en quelque sorte un cours historique de la peinture et de la gravure dans les anciens Pays-Bas. Pour donner une idée de la richesse de cette exposition et du grand prix des pièces qui y figurent, nous allons indiquer celles des plus anciennes estampes qui attirent particulièrement l'attention des connaisseurs. La collection renferme huit morceaux de *Lucas de Leyde* (né en 1494, mort en 1555), parmi lesquels le grand *Ecce Homo* gravé en 1510. On y admire encore un *Ecce Homo* de *Heinric Goltzius* (né en 1558 à Mulbrecht et mort en 1617). L'original qui était autrefois dans le cabinet de M. Wal.... se trouve actuellement dans celui de M. Gebler-Dorzien à Leipzig. Un morceau d'un intérêt non moins grand est une *Fuite en Egypte*, de *Saint-Van Goudt* (né à Utrecht en 1585). Cette célèbre estampe, après avoir appartenu à la collection de Mariette et du comte Brühl, est maintenant en la possession d'un amateur distingué, M. de Quandt. L'exposition compte encore six estampes du même maître. L'original de l'une d'elles est de *Elzheimer*; il représente l'Ange et Tobie; on ne connaît qu'une seule copie de cette gravure. Un paysage de C. Mattuc (1640), attire également l'attention; le baron de Rumohr a parlé avec estime de cette rare gravure dans son livre intéressant sur la collection royale des gravures de Copenhague.

MUNICH. — La *Réunion des Arts* de Munich a exposé, dans son local ordinaire, des peintures intéressantes. Le tableau le plus remarquable de cette exhibition est un paysage d'un artiste hongrois, M. Marco, jusqu'à ce jour tout à fait inconnu en Bavière. C'est une œuvre de goût et de talent qui prouve que l'auteur a un sentiment profond des beautés de la nature. Nous citerons encore deux tableaux de bataille commandés à M. A. Adam par le duc de Leuchtemberg. L'un est la bataille de la Piave (8 mai 1809) où les Français, sous les ordres du prince Eugène (père du duc de Leuchtemberg), ont battu les Autrichiens, commandés par l'archiduc Jean. L'autre représente le siége de Blochausen-Malborghetts, livré par les Français le 19 mai 1809 et soutenu pendant trois jours avec la plus grande valeur par le capitaine autrichien Henzel.

INSPRUCH (Tyrol). — On admire en ce moment à Inspruch un monument du plus haut intérêt et par les souvenirs qu'il consacre et par le talent qui a présidé à son exécution. Il est dû au ciseau d'un jeune artiste qui donnait les plus brillantes espérances et que la mort vient de ravir subitement à Rome, M. Kries-Mayer. Ce monument est consacré aux jeunes Tyroliens morts pour l'indépendance de leur patrie en 1796. Il est placé près de celui d'Andréa Hofer dans l'église de Saint-François, à Inspruch. Le style en est religieux comme l'exigeait la sainteté du lieu où il est élevé. Voici des détails sur la forme. On arrive par quelques marches à un socle sur lequel est gravée cette inscription : *Aux fils du Tyrol morts en combattant pour l'indépendance de la patrie, le pays reconnaissant.* Sur le socle s'élève un simple sarcophage en marbre blanc. Sur l'un des côtés on voit la carabine et l'épée tyroliennes réunies dans une couronne de laurier : sur les deux faces latérales sont les génies de l'Autriche et du Tyrol, représentés par des anges ailés. On les reconnaît à leurs boucliers symboliques d'un travail exquis. Au-dessus du sarcophage est assis l'ange de la mort tenant une tablette avec cette légende : *Absorpta mors in victoria.* Au plafond, l'artiste a sculpté, dans un demi-ovale de marbre de Carrare et en forme de bas-relief, une descente de croix qui est un morceau fort remarquable. Quelques parties de ce monument, que la mort a empêché l'artiste de terminer, sont traitées de main de maître.

BERLIN. — Tout Berlin court à l'atelier du célèbre sculpteur Rauch où est exposé le modèle d'une statue équestre colossale du grand Frédéric que l'artiste vient de terminer et qui doit être prochainement coulée en bronze, pour être érigée sur la place qui est à l'entrée du *Linden* (allée de tilleuls). Cette statue était attendue depuis longtemps avec la plus vive impatience. Déjà, sous le feu roi, on avait posé la première pierre du monument, et depuis cette époque l'artiste s'est occupé de son œuvre sans relâche. Dès longtemps la presse artistique avait discuté la question de savoir comment le grand roi devait être représenté. Quelques écrivains

Digitized by Google

soutenaient qu'il fallait que la statue eût une grandeur, une majesté idéales, qu'elle donnât l'idée d'une apothéose ; d'autres, au contraire, et parmi eux M. Geronimus, maintenaient qu'elle devait reproduire le roi tel qu'il vit dans le souvenir du peuple. Il y a un demi-siècle, il n'y aurait pas eu de difficulté à ce sujet; on aurait trouvé tout naturel que l'artiste fît du grand Frédéric un empereur romain. Mais il faut le dire à la louange de nos grands sculpteurs, ils savent aujourd'hui dissimuler fort habilement ce qu'il peut y avoir de vulgaire dans les figures et les costumes modernes, sans faire un emploi abusif des oripeaux grecs ou romains.

M. Rauch a représenté le grand Fréderic tel que l'ont fait connaître les milliers de portraits que l'on trouve jusque dans la moindre chaumière de la monarchie prussienne. Il porte l'uniforme prussien, y compris l'écharpe, la queue et le bâton qui lui servait de béquille et qui est devenu historique. On assure que le professeur Rauch a copié sur nature l'habit militaire qu'avait porté réellement, de son vivant, le grand roi. Seulement, pour masquer ce que l'uniforme prussien de cette époque a de disgracieux, l'artiste a eu l'idée de jeter le manteau royal sur l'épaule du roi. La figure de l'illustre monarque présente ce mélange de sévérité et d'affabilité qui le caractérisait dans ses vieux jours.

Malgré quelques critiques de détail, on est d'accord sur ce point que cette statue est un des plus magnifiques morceaux de la statuaire moderne, et encore nous ne doutons pas que ces critiques ne disparaissent, lorsque la statue aura été coulée, et que sortant du local exigu où elle est actuellement exposée, elle aura été placée sur le piédestal qui lui est réservé. Sur chacune des faces de ce piédestal, l'artiste représentera un feld-maréchal à cheval.

Le cheval est de la plus grande beauté (on sait que la statue équestre est le triomphe de M. Rauch) ; il est au trot et relève son pied de devant avec une sorte de lenteur et de fatigue.

Le reproche le plus généralement adressé à la statue, mais peu motivé selon nous, est qu'elle manque d'animation et de vie, et qu'il règne dans l'ensemble une certaine froideur. On critique la position du roi qui a les bras presque collés au corps; le visage est réfléchi et doux, ses yeux regardent dans le lointain. Mais il ne faut pas perdre de vue que l'artiste n'a pas eu l'intention de faire un jeune héros plein de fougue et d'entraînement, mais au contraire, un roi âgé et grave. Et cependant on voit à la fermeté avec laquelle ses mains tiennent les rênes et ses pieds les arçons, que le vieux roi n'a pas encore perdu toute sa vigueur.

Si l'on se plaint que la statue de Rauch a un peu de froideur et d'insensibilité, certes on n'adressera pas le même reproche au modèle d'une statue du même roi que nous avons vu dernièrement dans l'atelier du jeune sculpteur Kiss (bien connu par ses magnifiques groupes d'amazones), et que lui a commandé la ville de Breslau. Mais aussi elle représente le roi dans les premières années de son règne, et par conséquent elle devait être pleine de force et de vie, qualité que M. Rauch ne pouvait donner à sa statue sans commettre un anachronisme. Dans la statue de Kiss, le cavalier est brillant de vivacité et d'ardeur, le cheval lancé au galop. Le héros semble conduire ses soldats à la victoire.

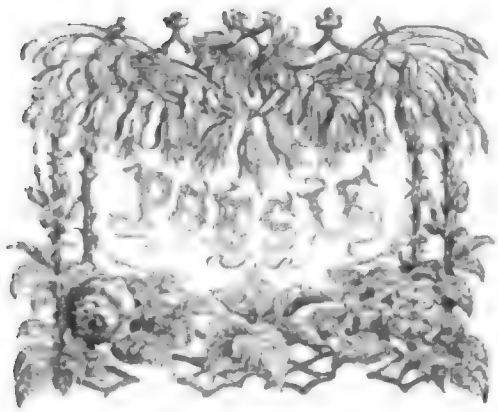
Outre ces deux remarquables productions qui ont fait une vive sensation à Berlin, on attend un groupe de marbre représentant Cérès et Proserpine dont on dit le plus grand bien. Il est du sculpteur Schwanthaler de Munich, et lui a été commandé par le comte de Redern, un des plus riches propriétaires de Berlin. On annonce également l'arrivée à Berlin d'un jeune sculpteur de Bonn, M. Heidex, qui doit achever les huit statues des empereurs, commencées par le professeur Bethmonn-Holweg, et destinées à être placées dans le *burg* Rheinsfels.

Nous avons, il y a quelques jours, admiré dans l'atelier du professeur Watch, un tableau que la *société des Arts* de Stettin a commandé à cet habile artiste, et qui est égal, sinon supérieur, à ses autres productions si justement vantées. Il représente l'établissement du christianisme en Poméranie au XIIe siècle. L'évêque de Ramberg, racontent les historiens, après avoir fait les plus grands efforts pour introduire dans ce pays la foi catholique, et avoir échoué contre l'esprit grossier des habitants, conçut l'heureuse idée de s'adresser aux enfants et de choisir parmi eux les apôtres de la nouvelle doctrine. Il réussit à convertir les enfants du grand duc de Poméranie, et par eux se fraya un chemin jusqu'au cœur de leurs parents. Watch a choisi le moment où les jeunes apôtres expliquent à leur mère les vérités du christianisme et la conjurent d'abjurer le culte des faux dieux. Il règne dans toute cette composition cette grâce et ce charme qui sont particuliers à tous les tableaux de cet estimable artiste.

Les héritiers du riche libraire Reimer ont exposé, il y a quelque temps, sa magnifique collection de tableaux, dont une partie doit être prochainement mise en vente. Cette exposition a produit une surprise générale ; on ne savait pas qu'il y eût à Berlin un particulier qui possédât non pas une collection, mais une galerie aussi considérable. Cela tient à ce que son heureux possesseur n'avait jamais pu se procurer un local convenable, et qu'ainsi la plus grande partie de ses tableaux, parmi lesquels on remarque des morceaux d'un grand prix, sont restés longtemps entassés ou enfouis. On se fera une idée de la richesse de cette exposition, quand on saura que le catalogue contient deux mille numéros. Sur ce nombre, six cent quatre-vingt seulement sont destinés à être vendus; ce sont presque tous des tableaux de l'école italienne. Le plus remarquable est un magnifique Corrège. Parmi les tableaux modernes, nous citerons *un Cimetière* de Lessing, et le délicieux *Don Quichotte* de Shroedter. On raconte que le peintre Krausi, qui vient d'acheter, à un prix très-médiocre, une toile enfumée et en assez mauvais état de cette collection, après l'avoir fait restaurer, s'est trouvé avoir acquis un des plus beaux tableaux de Murillo, *le Samaritain*, que le célèbre artiste espagnol avait peint pour l'église de la Charité, à Séville. C'est, de l'avis de tous les amateurs, l'un des plus précieux morceaux de l'école espagnole.

F. GUNTHER.

Digitized by Google



TISBÉ.

Je ne sais quel duc de Toscane,
En personne osa s'oublier,
Ainsi qu'un simple bachelier,
Au logis d'une courtisanne ;
Or voici ce qu'il en advint :
C'est que souvent il y revint

Quels lutins invoqua la belle ?
Quelle madone ? et tous les soirs,
Quel parfum sur ses cheveux noirs
Et sur son cou fauve ruisselle ?
Quel philtre ou quels vœux ingenus ?
Quels maléfices inconnus ?...

Nul philtre en vérité, madame,
Pour mettre un duc à ses genoux,
Nul charme, nul parfum plus doux
Que l'amour d'une belle femme
Qu'on implore sans marchander
Et qui se rend sans minauder

De plus, le bras rond, la main blanche,
Et, dans les jours les plus ardents,
Un petit craquement de dents,
Et certaine allure de hanche
Que sa mère, la Dalila,
Au lit de mort lui révéla.

Bref, Tisbé, l'amoureuse brune,
S'éveilla duchesse un matin,
Au nez du peuple florentin.
Dieu sait le bruit. — Quoi! duchesse une !..
— Eh ! pourquoi pas, monsieur l'abbé?
Quel nom plus ancien que Tisbé?

Le pis est qu'ils furent fidèles,
Malgré courtisans et valets
Qui tendaient en vain leurs filets
A ce beau nid d'amours nouvelles ;
Les mères surtout se plaignaient,
Et les dévotes s'indignaient.

Tandis que la foule jalouse
Autour d'eux conspire et s'aigrit,
Le bon prince persiste et rit
Dans sa barbe, et la jeune épouse
S'obstine en sa fidélité,
Par amour pour la nouveauté.

On respirait sur la terrasse
L'air frais, l'air embaumé du soir ;
C'était là qu'il faisait beau voir
Nains trapus, lévriers de race,
Perroquets aux vives couleurs
Gravissant des vases de fleurs ;

Pages dont flottent les panaches
Sous la brise des éventails,
Cavaliers aux rouges camails,
Princes, cardinaux à moustaches,
Vieux Byzantins aux caftans lourds
De brocard d'or et de velours.

Là, des cheveux noirs qui se tordent
Sous des griffes d'or et d'émail
Saignent des gouttes de corail,
Là, des seins montent et débordent
Quand sous l'ombre du parasol
Une haleine effleure un beau col.

Digitized by Google

En bas, sur les dalles brûlantes,
Le peuple sale, mais heureux,
Du melon frais et savoureux
Hume les tranches ruisselantes,
Beau, luisant, ventru, débâté,
Ivre de joie et de santé.

Et l'insouciante duchesse
Égrène en riant son collier
Sur les marbres de l'escalier
Où la foule accourt et se presse,
Et plus d'un, en levant les yeux,
A cru voir la reine des cieux.

— Qui put s'y tromper de la sorte?
Va s'écrier un connaisseur.
— Le premier fut son confesseur.
Le plus fin s'y trompe, et qu'importe?
N'est-il pas deux fois insensé
L'amant que ronge le passé?

Amis, gardons-nous des morsures
Du serpent nommé souvenir;
Avons-nous peur que l'avenir
Nous garde trop peu de tortures;
Pour jouir sachons oublier,
L'amour n'a point de sablier.

La virginité c'est la grâce,
C'est la beauté, c'est le désir,
C'est l'instant qui suit le plaisir,
C'est la courtisanne qui passe,
C'est le fruit qu'on n'a pas goûté,
C'est l'espoir, c'est la nouveauté.

Le Médicis pensait de même;
Que pouvait-il faire de mieux?
Comme il était sentencieux,
Il exposa tout son système
De philosophie et d'amour
Par-devant les railleurs de cour.

On comprend que toute la glose
A mots couverts se déroula
La duchesse était près de là.
A ses pieds gisait une rose;
Le duc vers la fleur se baissa,
Et gravement la ramassa.

Puis il sourit et dit : — Mignonne,
A combien de plats courtisans
As-tu prodigué ton encens
Toi que déjà l'on abandonne?
Petite fleur que Dieu bénit,
Et que nul souffle ne ternit.

Petite fleur, l'ennui me ronge.
La création me déplaît,
Mon bouffon n'est pas assez laid.
A l'amitié, doux et vain songe,
Déjà mon cœur a dit adieu,
Et je ne croirais pas en Dieu,

S'il n'avait fait deux belles choses
Dont le parfum a demeuré
Après que tous l'ont savouré :
Vivent les femmes et les roses!
Il dit. Tisbé se détourna.
La cour comprit et s'inclina

Le marquis DE BELLOY.

Digitized by Google

A SYLVIO PELLICO,

A PROPOS DU REGIME CELLULAIRE

Pellico, tout meurtri par l'affreuse torture
Des martyrs condamnés à la prison *très-dure*,
En sortait glorieux et l'aureole au front,
Et vieilli par l'exil, regagnait le Piémont.
Il disait simplement et sans vaine eloquence
Et ses ennuis profonds et sa longue souffrance,
Et sa torture infâme et ses rudes travaux;
Le silence et la nuit imposés aux cachots.

Il demandait à Dieu l'oubli de ses misères,
Et pleurait seulement en songeant à ses frères,
Aux pauvres prisonniers qu'il laissait après lui,
Et des chrétiens pour eux il reclamait l'appui.

Il disait qu'isolés dans l'horreur des ténèbres,
Leur esprit s'abîmait dans des rêves funèbres;
Qu'en eux de la raison s'éteignait le flambeau;
Qu'ils invoquaient le jour, l'air pur et le bourreau.

Puis il disait encor, ô vous! heureux du monde,
Descendez un moment dans leur prison immonde.
Sachez qu'il est des maux plus cruels que la mort!
Que jamais un cachot la douleur ne s'endort!

Ils ont compris tes chants, Pellico, ces infâmes!
Ils ont compris tes chants, ces tortureurs des âmes.
Ces perfides amis de notre humanité,
Qui proscrivent partout l'ardente charité.

Ils l'ont proclamé grand et digne de louange,
Saint martyr rayonnant de la gloire de l'ange;
Ils ont traduit ton livre, et aux enseignement
Leur a, de la torture, appris le rudiment.

Pauvre vieux prisonnier, contemple ton ouvrage,
Verse, verse des pleurs, sous sous le feuillage
Des arbres paternels, au seuil de ta maison,
Car tu nous as dotés de la dure prison.

Quand sur toi nous versons des larmes,
Ton livre fournissait des armes
Aux philanthropes sans pudeur;
Ils découvraient dans ton supplice
Un cruel et nouveau cilice
Dont ils revêtaient le malheur.

Digitized by Google

Dans nos cachots et nos bastilles,
Ils augmentaient verroux et grilles,
Et torturant l'être moral,
Ils imposaient à la souffrance
La solitude et le silence
Au nom d'un code libéral.

Vous qui supprimez l'esclavage,
Où trouvez-vous donc le courage
D'inventer un nouveau tourment,
Qui s'attaquant à l'âme humaine,
L'enlace, l'oppresse et l'enchaîne,
Sans permettre un gémissement.

Et toi, dans ta morne tristesse,
Entends-tu ces cris de détresse
Qui te rappellent ta prison;
Au nom de l'humanité sainte,
Flétris cette effroyable atteinte
A l'empire de la raison.

Vois donc, ô Pellico! tes frères,
Qui se traînent dans leurs galères,
Courbés sous le poids des douleurs;
Souviens-toi de ton cachot sombre,
Des jours dont tu perdais le nombre,
Et que tu passais dans les pleurs.

Tu dois à tous ceux qui gémissent,
A ceux qui dans les fers languissent,
Aux vaincus de tous les partis,
Un noble appel à l'indulgence
Des législateurs de la France,
Du droit de torture investis.

Dis que la prison cellulaire,
Aux lois du Seigneur est contraire,
Et que c'est être criminel
D'enchaîner le triste murmure,
Qui du sein de la créature,
Monte vers le juge éternel.

Dis-leur qu'il n'est pas de coupable,
De crime assez abominable,
Pour mériter un pareil sort;
Pour tous Dieu créa la lumière,
La parole, c'est la prière!...
Et l'isolement, c'est la mort.

Comte HORACE DE VIELCASTEL.

— Les vœux que nous avons exprimés souvent pour l'introduction de la grande musique ancienne dans les offices de l'église commencent à se réaliser. M. le prince de la Moskowa, qui a rendu à l'art un service important en faisant connaître les chefs-d'œuvre des grands maîtres exécutés par la fleur des dilettanti de la société parisienne, a dirigé plusieurs fois cette semaine ses cantiques en l'honneur de Saint-Joseph aux offices du soir de Saint-Louis d'Antin. Ses célèbres chanteurs ne lui ont pas fait défaut pour ces cérémonies dans lesquelles ils trouvent leur véritable place. On a pu apprécier dignement l'effet de la grandeur de cette belle musique sacrée ainsi appropriée. Mgr. l'archevêque de Paris en autorisant ces solennités, contribue autant à la splendeur des fêtes religieuses que de l'art lui-même.

Physionomie Parisienne.

H BARON

Chansons de Bivouac

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ARTISTES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

LÉOPOLD ROBERT.

I.

Dans un vaste atelier de Venise, encombré de costumes italiens et de toiles ébauchées, deux peintres étaient occupés à copier un tableau vivement éclairé par la lumière du matin. Le plus âgé, petit homme d'une constitution grêle et nerveuse, d'une physionomie effacée, paraissait plein d'inquiétude. Souvent il se levait de sa chaise pour allumer un cigare, et mettant les deux bras sur les épaules de son compagnon :

— C'est bien, c'est très-bien. Ta copie vient mieux que la mienne, disait-il en poussant un soupir. Ça ne va plus! ma vue baisse. Je n'ai plus de plaisir au travail.

— Quand tu seras reposé et que tu peindras un tableau original, tu auras sans doute plus de plaisir qu'en faisant cette copie.

— Pardonne-moi, cher frère, je te tourmente avec mes agitations. Mais j'étais si heureux quand je pouvais travailler depuis le commencement du jour jusqu'à la nuit, par passion, non point par devoir. Hélas! j'ai aspiré à des choses impossibles. Je suis pris du mal qui attaque ceux qui désirent trop. Et pourtant, j'ai toujours aimé la simplicité. Une vie douce et contemplative n'est-elle pas préférable aux élans d'un cœur ambitieux? J'ai lu, cette nuit, la Bible, et j'ai cherché dans ses sublimes exhortations une tranquillité d'esprit qui me fuit toujours. La religion et la nature sont mes deux seules consolations. Les préceptes de toutes les croyances peuvent concourir au bonheur de l'homme, parce que tous tendent à amortir les passions qui rendent quelquefois bien malheureux, si elles n'ont pas d'autre frein. Mais parle, j'aime à t'entendre; parle, cela me fait du bien.

— Tu souffres, cher Léopold. Mais ne devrais-tu pas être convaincu maintenant que tu peux être heureux? que Dieu t'a accordé la force d'atteindre ton but si noble, si difficile, et qu'il t'accorde maintenant la récompense de tes peines dont tu recueilleras le fruit en jouissant de l'estime de tes parents et de tes amis?

— Hélas! reprit le grand artiste, les fumées de la gloire ne sont rien; elles laissent un vide immense dans le cœur. Je trouve assez heureux le sort de ceux qui reposent dans la mort, surtout si leur vie a été

Digitized by Google

bonne. La douleur est quelquefois suivie de calme et de satisfaction, quand l'âme a conservé de l'énergie dans la peine; mais si l'âme a été brisée par la tempête, elle ne se relève plus quand le temps devient serein. Je ne sais ce qui m'entraîne à faire ces réflexions. J'ai une fâcheuse tendance de caractère. Je crois que cette mélancolie irrésistible est un mal qui est dans le sang. Quelles en sont les raisons? quels en sont les remèdes? je l'ignore. Ne voit-on pas ce mal dans des familles entières faire des victimes sans causes positives? Je reconnais à présent combien il est essentiel à l'homme de ne pas s'abandonner à cette disposition funeste, de se complaire en ses seules idées. On finit par se persuader que l'on n'est plus en rapport avec personne.... mais on n'échappe point à sa destinée!

Tout en parlant de la sorte, il laissait voir la mobilité de ses idées et de ses projets. Sa voix était entrecoupée et ses discours peu clairs. De temps en temps il essayait de reprendre sa palette. Mais bientôt son inquiétude convulsive le forçait à quitter le travail. Il se promenait dans l'atelier, causant de ses impressions avec une amertume et un abandon qui ne lui étaient pas ordinaires. Enfin il s'approcha d'une glace, et après s'être examiné attentivement :

— Vois donc, dit-il, quelle singulière figure j'ai! quels yeux fixes! Quelle différence entre ton regard et le mien! J'ai l'air d'un fou!... Je n'oserai partir en cet état! S'il allait m'arriver un malheur en route! Je t'en prie, viens donc en Suisse avec moi.

— Oui, nous irons en Suisse. Nos belles montagnes et les joies de la famille achèveront de guérir ton cœur.

— Tu te trompes, reprit-il vivement, mon cœur est guéri, je ne pense plus à cette passion douloureuse....

— Si ce n'est de la passion que tu souffres, c'est de ses suites. Maintenant que tu l'as arrachée de ton cœur, tu dois sentir un vide. C'est le moment d'essayer à te distraire

— Ah! mon cher, il est trop tard! O Dieu, si je pouvais revenir dix ans en arrière, comme je le ferais!

Quelques jours après cette conversation entre les deux frères qui faisaient chacun une copie des *Moissonneurs*, le 20 mars 1835, Léopold Robert se coupa la gorge avec un rasoir dans son atelier. Son jeune frère, Aurèle, le trouva étendu la face contre terre au milieu d'une mare de sang.

Le suicide de Léopold Robert fit une grande sensation dans le monde artiste. Justement son dernier tableau, *le Départ des pêcheurs de l'Adriatique pour la pêche de long cours*, venait d'arriver à Paris, trop tard pour le Salon de 1835. Mais il fut exposé à la mairie du deuxième arrondissement, et le prix d'entrée, fixé à un franc, rapporta, en deux mois, 16,000 fr. pour les pauvres. *Les Moissonneurs* avaient déjà placé Robert parmi les premiers maîtres de l'école française, et chacun, voyant ce nouveau chef-d'œuvre, se demandait quelle douleur secrète avait pu inspirer au noble artiste sa funeste résolution. C'était l'amour, un amour sans espoir, concentré pendant six années. A Rome et à Florence, Léopold Robert avait été accueilli dans les plus illustres maisons. Une douce intimité, resserrée encore par une commune pratique des arts, s'était établie entre lui et une famille française, attachée, je crois, aux ambassades. Là, il conçut une passion pour une femme que les préjugés de la naissance séparaient à jamais d'un artiste, si glorieux qu'il fût. Robert était de la religion réformée, et l'inflexibilité de ses principes religieux, sans doute aussi l'indifférence de la femme qu'il aimait, rendaient, d'ailleurs, toute liaison impossible. Il lutta donc vainement contre cette fatalité. Vainement, pour oublier son amour, il voyagea de Rome à Florence et de Florence à Venise. Mais son esprit méditatif et son caractère tenace le préservaient de toute distraction. L'art, le succès, la gloire, ne pouvaient remplacer l'amour pour cette nature tendre et solitaire, disposée aux émotions profondes et ineffaçables.

Cependant il n'y avait guère de vie plus heureuse, en apparence, que la vie de Léopold Robert. Une famille bien-aimée, un frère dont il avait préparé l'avenir, un ami d'un dévouement admirable, le talent et presque le génie, la réputation et par suite une aisance honorable, il avait tout, tout, moins la seule chose qui pouvait faire son bonheur. Dans sa première jeunesse, les conditions de son entourage paraissent s'opposer à sa vocation; il les change. Tous les obstacles, il les renverse. Le hasard lui donne des protecteurs et des amis sans qu'il les cherche Son opiniâtreté au travail et ses aptitudes naturelles font le reste, et à vingt-huit ans il avait une place distinguée entre les peintres. Il vit en Italie, au milieu de ce beau peuple qu'il comprend si bien, sous un ciel qui réchauffe et qui console. Mais son âme est insensible à tout ce qui n'est pas son amour, et cette noble existence vient aboutir au suicide, dix ans, jour pour jour, après le suicide de son frère Albert; car ce fut là cependant une épreuve bien triste dans la vie de Léopold Robert, et dont le souvenir, joint à une prédisposition héréditaire, contribua sans doute, avec sa passion, et peut-être avec les recherches insatiables de l'artiste, à décider sa mort.

Léopold Robert était né en 1794, d'une famille d'artisans à la Chaux-de-Fonds, village dans les montagnes du Jura, près de Neufchâtel. Sa mère lui donna l'exemple des vertus les plus rares et de la délicatesse de sentiment la plus exquise et la plus naturelle. Partout, en racontant sa vie dans ses lettres à son excellent ami M. Marcotte, auxquelles nous empruntons une partie de ce récit, partout il se plaît à témoigner de son affection et de sa reconnaissance pour ses vénérables parents. Quoiqu'ils fussent pres-

Digitized by Google

que pauvres, ils ne négligerent rien pour que leurs enfants reçussent quelque instruction, surtout Léopold, qui paraissait le désirer. Et quand il fut en âge de prendre un état, on le mit dans le commerce. Ce n'était point la carrière qui convenait à sa vocation. Aussi rentra-t-il promptement dans son village, où il passait le temps à dessiner, comme la plupart des peintres devenus célèbres. Ce penchant irrésistible détermina son père à le confier au graveur Girardet qui s'était marié en Suisse et retournait à Paris. C'était en 1810.

Vivant dans la maison et sous la tutelle de Girardet, le jeune Robert se trouva ainsi engagé à étudier l'art du graveur *un peu malgré lui*, dit-il, surtout lorsqu'il eut fait la différence de la gravure avec la peinture. Cependant il nous semble que le caractère du talent de Robert se rapproche en plusieurs points de l'art du graveur, ou peut-être sa peinture a-t-elle conservé quelque ressouvenir de ses premières études. Toutefois, Robert se sentait entraîné vers la peinture, et, sans quitter son maître, il entra chez David pour apprendre à dessiner en même temps. David, qui aimait les travailleurs, le soigna avec intérêt; et dès 1814, au concours pour le prix de Rome, Léopold Robert obtint un second prix de gravure. L'année suivante, il espérait bien le premier prix et la pension de Rome; mais les Bourbons, rentrés en France, avaient restitué aux alliés les conquêtes de l'empire. La Prusse avait repris le comté de Neufchâtel, et Robert, considéré comme étranger, dut retirer son œuvre du concours. David cependant le retint dans son atelier jusqu'au moment où la restauration bannit le vieux conventionnel.

Alors Robert retourna en Suisse, où il fit plusieurs portraits déjà dignes d'attention. Un amateur des arts, qui avait voyagé en Italie, M. de Roullet-Mezerac, l'engagea à aller étudier à Rome. « Mais » pour réaliser ce projet (c'est Léopold Robert lui-» même qui parle), il fallait encore des dépenses, et » j'aurais préféré devenir paysan plutôt que d'en » occasionner de nouvelles à ma famille. M. de » Roullet, instruit de ma position, me fit une offre » très-désintéressée. Il s'obligea à me fournir les » moyens de travailler pendant trois ans, et se con-» tenta que je lui rendisse ses avances quand je le » pourrais. Vous pensez bien que j'acceptai avec » reconnaissance; et je partis pour l'Italie, en 1818, » avec l'idée *d'y vaincre ou d'y mourir*. »

Hélas! il y est mort, en effet, le grand artiste, et de sa propre main, mais après avoir vaincu!

Il retrouva à Rome quelques condisciples de l'école de David; et le gouverneur lui ayant prêté un atelier dans un endroit où se trouvaient rassemblés plus de deux cents montagnards, hommes, femmes et enfants, parents des brigands des montagnes et vêtus de costumes étranges, il acheta tous ces habits pour les peindre dans ses tableaux. C'est l'origine de ses sujets de prédilection. Il travailla ainsi, pendant trois ans, avec un courage exemplaire. Mais, tourmenté du désir de réussir et de se libérer des dettes qu'il avait contractées, il éprouvait parfois des découragements tels qu'il eut dès lors la pensée du suicide; et, quoiqu'il eût terminé, au bout de ses trois années, plus d'une douzaine de tableaux fort admirés des artistes, il fut encore obligé de recourir à M. Roullet. Puis, tout à coup, M. le colonel de Lamarre, qui habitait Rome, prit goût à sa peinture, lui amena des acheteurs, « et le succès le » plus singulier suivit. » Dès cette époque, Léopold Robert commença à restituer les avances faites par sa famille et par M. Roullet-Mezerac; et, au moyen de la vente d'une quantité de petits tableaux peints à cette intention, il s'était acquitté entièrement quelques années après. Il appela aussi près de lui son jeune frère Aurèle, qui était horloger, et le lança dans la peinture. M. Aurèle Robert est aujourd'hui un bon peintre d'intérieur.

Nous croyons que c'est le colonel Lamarre qui demanda à Léopold Robert une *Corinne improvisant au cap Misène*. L'artiste se mit à l'œuvre. Il peignit aussitôt, d'après nature, un site des environs de Naples. La composition fut arrêtée et exécutée presque en entier avec les auditeurs groupés au pied du promontoire. Il n'y manquait que l'improvisatrice et son amant. Le tableau fut même annoncé sous le titre de *Corinne*, au Salon de 1822; mais jamais Robert ne put se décider à finir le sujet qu'on lui avait imposé. M. Delécluze, dans sa curieuse notice, lui prête un sentiment qui fait honneur au patriotisme de l'artiste : Robert n'avait point oublié l'invasion des alliés en France, et il lui répugnait de peindre l'Anglais Oswald. Il est plus simple de penser que Robert obéit à son instinct de choisir ses personnages dans les scènes de la vie populaire qu'il avait sous les yeux. Il a poussé cet amour de la nature, dont il parle à chaque instant dans ses lettres, jusqu'à négliger la tradition et les enseignements des maîtres antérieurs. Les deux cent cinquante tableaux qu'il a produits dans l'espace d'environ quinze ans représentent tous des sujets saisis sur la nature; il n'y a peut-être à excepter que la petite esquisse d'une *Fuite en Égypte*, exposée au Salon de 1836; encore la Vierge et l'enfant sont-ils une reproduction de ces belles Italiennes *col bambino* qui se trouvent dans tous ses tableaux. Jamais Robert n'a rien pris à l'histoire ni à l'imagination, du moins comme fond de ses sujets. Peindre la nature, en l'idéalisant, voilà Robert tout entier.

La Corinne fut donc métamorphosée en un *Improvisateur napolitain*, qui fut exposé au Salon de 1824. On connaissait déjà Robert par le Salon de 1822, où il avait envoyé quatre petits tableaux, des *Brigands dans les montagnes de Terracina*, une *Vieille disant la bonne aventure à une jeune fille de Sonino*, une *Jeune religieuse recevant la bénédiction d'une*

Digitized by Google

abbesse, et une *Procession de religieux dans l'église de Saint-Côme et Saint-Damien*.

Cinq sujets analogues accompagnaient *l'Improvisateur* au Salon de 1824 : un *Brigand en prière, avec sa femme ; la Mort d'un Brigand ; deux Religieuses effrayées du pillage de leur couvent par des Turcs ; Pèlerines se reposant dans la plaine de Rome*, et des *Chevriers des Apennins*. Il faut se rappeler cette époque de 1824, pour comprendre l'effet que devait produire la peinture de Leopold Robert ; on était alors en quête de tout ce qui semblait nouveau. Le monde des artistes était divisé en deux camps tout à fait ennemis. *La Méduse*, de Géricault, *le Dante et Virgile* et le *Massacre de Scio*, de M. Eugène Delacroix, avaient commencé la protestation violente contre l'ancienne école de l'empire. On discutait vivement de part et d'autre, la jeunesse voulant substituer l'inspiration, le sentiment de la nature et l'originalité à la manière froide et conventionnelle des successeurs de David. Quoique Robert n'eût pas la fougue et l'abondance de ces ardents novateurs, sa peinture était toutefois si distincte de la peinture officielle, il y avait dans son talent une personnalité si marquée, qu'il fut accepté par la nouvelle école. D'un autre côté, les opposants eux-mêmes voyant dans ce jeune homme tant de simplicité, un style si réfléchi et si sobre, une expression de noblesse si entraînante, et ce chaste amour de la beauté, ne purent refuser leur admiration. Les femmes aussi, la foule, tout le monde, s'arrêtèrent devant ces brigands si fièrement posés, devant ces belles filles du peuple au costume éclatant. Après le Salon de 1824 et *l'Improvisateur*, Léopold Robert était assuré d'un glorieux avenir.

L'Improvisateur napolitain annonce déjà les qualités particulières que Léopold Robert a développées depuis C'est le même principe de composition qui présida plus tard à l'agencement de ses autres tableaux : car il faut bien dire que Léopold Robert n'a, pour ainsi dire, fait qu'un seul tableau dans sa vie. *L'Improvisateur*, *le Retour du pèlerinage à la Madone de l'Arc*, *les Moissonneurs*, et même *les Pêcheurs*, c'est un seul et même tableau. Le sentiment de la symétrie domine tous ces ouvrages La composition en pyramide, familière au Poussin, comme on le voit dans le *Salomon*, dans *l'Arcadie* et plusieurs autres tableaux, est celle que Robert affectionne presque exclusivement ; elle prête en effet à l'unité, à la simplicité ; elle aide à l'intelligence du sujet, en attirant invinciblement le regard sur le lieu central et significatif de la scène ; le reste est accessoire, ou développement. Au milieu, sur un plan un peu élevé, l'action principale ; alentour, les personnages secondaires. Les pierres précieuses autour du diamant. C'est tellement là le procédé de Léopold Robert, que le tableau de *l'Improvisateur*, disposé selon cette ordonnance, fut peint presque tout entier, comme nous l'avons dit, en réservant sur le môle, au centre de la composition, la place d'un personnage principal. L'enchâssement attendait le diamant, qui fut un improvisateur populaire au lieu d'une Corinne.

Le lazzarone, assis sur le rocher, se livre à son inspiration, en pinçant de la mandoline ; il est accompagné d'un jeune garçon qui l'écoute. A droite, trois femmes du peuple, simplement posées, et, sur un plan plus reculé, des pêcheurs chargés d'avirons. A gauche, deux pêcheurs nonchalamment couchés et une femme assise, qui rappelle l'immobilité des sphinx égyptiens. Sur ses genoux repose la tête d'une charmante enfant. Un peu en arrière, est une autre jeune femme tenant un enfant entre ses bras. Le théâtre et la troupe sont trouvés pour tous les drames que le peintre nous représente dans la suite. Attendez-vous à revoir plusieurs fois chacun de ces nobles figurants, la madone, les jeunes filles et les beaux plébéiens des campagnes italiennes.

L'année qui suivit l'exposition et le succès de *l'Improvisateur* fut bien notable dans la vie de Léopold Robert. C'est en 1825 que son frère cadet se tua en Suisse ; c'est aussi en 1825 que commença la correspondance entre Léopold et M. Marcotte, qui ne s'étaient jamais vus. Il s'ensuivit une intimité touchante à laquelle l'artiste dut bien des consolations et une protection toute dévouée. Le suicide de son frère avait laissé une impression terrible dans l'âme de Léopold ; sa mélancolie naturelle devint plus sombre ; mais son nouvel ami lui épargna tous les soins nécessaires à sa réputation et à sa fortune. M. Marcotte fut le patron de Robert à Paris. M. Gérard lui rendit aussi de grands services auprès de M. Portalis et de l'administration. Encouragé par cet appui, Léopold Robert reprit donc son travail avec courage, et, en 1827, il envoya au Salon *le Retour du pèlerinage à la Madone de l'Arc*.

La Madone de l'Arc, suivant le projet de l'auteur, devait faire partie d'une collection de quatre tableaux représentant les principaux peuples de l'Italie et les quatre saisons. Dans *la Madone*, ce sont les Napolitains et le printemps ; dans *les Moissonneurs*, ce furent l'été et le peuple des campagnes de Rome. Les deux autres sujets devaient être *la Vendange*, en Toscane, auprès de Florence, et *le Carnaval à Venise*. M. Marcotte possède une esquisse de ce dernier sujet, auquel Léopold Robert renonça pour peindre *les Pêcheurs de l'Adriatique*.

Il est étonnant que le peintre, déjà tourmenté d'une tristesse mortelle, ait pu embellir dans son imagination cette gracieuse fête de la madone, et l'exprimer avec son pinceau. Ce phénomène moral, d'une création joyeuse au milieu de la douleur de l'artiste, n'est pourtant pas sans beaucoup d'exemples. Pendant la tempête, il arrive quelquefois que les rayons du soleil percent les nuages. Qui a plus de verve comique et de franche gaieté que Molière, malgré ses infortunes ? Et puis, n'oublions pas que

Digitized by Google

Leopold Robert est un admirateur passionné de la nature, plutôt qu'un inventeur. Il a vu, bien plutôt qu'il n'a imaginé son sujet. Son talent a été surtout influencé par cet amour exclusif de la nature, qui engendra ses qualités et ses défauts, comme nous aurons occasion de le montrer plus loin, lorsque nous apprécierons, en général, le caractère de son style et de sa pratique.

Or, dans ses promenades autour de Naples, Léopold admirait ce beau peuple méridional, dont la désinvolture est si élégante et si majestueuse. Il avait vu, aux fêtes de la Pentecôte, ces processions folâtres qui vont implorer la protection de la Vierge Marie. Il résume dans *la Madone de l'arc* toutes ses impressions. Le groupe placé sur le chariot est digne des bacchanales antiques. Une seule figure, la femme assise, vue de face, conserve une gravité mélancolique, car il faut bien que le caractère du peintre transpire quelque part. Sur l'arrière du char est assis l'improvisateur napolitain. Le long de la route, deux jeunes filles et un lazzarone dansent en s'accompagnant des castagnettes et du tambour de basque. Deux enfants précèdent la marche, et dans le lointain on aperçoit un autre groupe qui revient aussi du pèlerinage. Le chariot, les bœufs, sont chargés de plantes et de feuillages, et tous les personnages sont couronnés de fleurs. La femme du premier plan a quelque ressemblance avec ces figures sveltes et nobles que le Mantegne et les premiers peintres de la renaissance avaient empruntées aux bas-reliefs antiques pour leurs allégories. Certainement, Léopold Robert n'y a point songé. Mais la nature ne présente-t-elle pas éternellement les mêmes beautés ?

Léopold Robert avait encore, au Salon de 1827, des *Pèlerins à la porte d'un couvent*, des *Filles d'Ischia au rendez-vous*, l'*Ermite de Saint-Nicolas*, et une *Pèlerine avec son enfant*.

Malgré sa célébrité croissante, Robert vivait toujours simplement, renfermé dans son atelier, avec une maîtresse qu'il avait choisie au sein du peuple; car c'est à l'amour du peuple autant qu'à l'amour de la nature qu'il a dû ses grandes inspirations. Il avait commencé le troisième acte de sa belle épopée sur l'Italie, et c'est pendant qu'il travaillait paisiblement à ses *Moissonneurs* qu'il conçut la passion fatale dont le dénoûment fut sa mort. Il comprit vaguement que cet amour n'avait point d'avenir. Mais la blessure était inguérissable, et, dans ses lettres, il cherche à tromper son ami sur l'état de son âme : « Je « ne suis pas arrivé à l'âge où je me trouve, sans « avoir eu le cœur engagé, et même sans avoir eu « des espérances de bonheur. Elles se sont évanouies « par les combinaisons les plus singulières, et je reste « avec des regrets! Cette circonstance aurait pu me « faire dévier, parce que les illusions d'un bonheur « le plus incroyable avaient bouleversé ma tête... « Cependant la peinture m'occupe en ce moment « d'une manière exclusive. Il me semble que je me « sens intérieurement un talent que je voudrais mettre « au jour, ce qui me préoccupe et me fait envisager « l'avenir avec assez de tranquillité. »

Cette longue lettre, datée du 24 juin 1830, où il raconte sa vie passée, où il laisse percer malgré lui sa douleur présente, est comme le testament d'un homme qui n'a plus rien à faire dans le monde. Léopold Robert avait pourtant à faire encore *les Moissonneurs* et les *Pêcheurs de l'Adriatique*.

Les Moissonneurs lui ont coûté bien du temps et bien de la patience. « Je suis certain, dit-il, que si « j'eusse travaillé de suite à ces deux tableaux (*la* « *Madone* et *les Moissonneurs*), j'aurais employé plus « d'un an à chacun d'eux. Ceci paraîtrait extraordi- « naire à ceux qui ne voient que quelques figures de « petite dimension. Mais s'ils savaient que sur ces « toiles si simples en apparence, il a été nécessaire « de faire quatre ou cinq fois plus de travail que celui « que l'on y voit!.... Sitôt qu'il doit y avoir l'accord « qu'exige une composition compliquée, je n'ai plus « assez de logique pour me conduire pas à pas au « but, et sans m'écarter de la route qu'il trace. Je « me dirige, par instants, en aveugle. Je tâte, je tâte « jusqu'à ce que je sois content, ou, pour mieux dire, « jusqu'où la patience me conduit. »

Cette fois, la patience le conduisit jusqu'au chef-d'œuvre. On voit que son talent est parvenu à une pleine maturité. L'arrangement des groupes et des figures est parfait. La symétrie, plus religieusement observée encore que dans *l'Improvisateur*, ne nuit point à la variété. *Les Moissonneurs* sont un des plus excellents modèles de composition, et personne n'a mieux entendu l'ordonnance des lignes générales que Robert, dans ce tableau surtout. Il s'élève, par ce rare mérite, à la hauteur des meilleurs maîtres de l'école romaine, et du Poussin, qu'il faut toujours citer à propos de la mise en scène d'une action.

Le chariot, attelé de buffles, est vu de face. L'un des conducteurs, accoudé sur le joug, regarde venir les jeunes moissonneuses chargées de gerbes. L'autre conducteur est assis sur le dos d'un des buffles. Le chef de la famille, couché dans le chariot, donne ses ordres. Près de lui est une jeune femme debout, son petit enfant entre les bras. C'est notre madone. A gauche, trois jeunes filles qui apportent des épis; derrière elles accourent deux travailleurs. A droite, deux autres moissonneurs dansent au son de la cornemuse. A quelque distance, un groupe de femmes et d'hommes au repos.

La figure la plus admirée est celle du jeune conducteur appuyé sur le timon. Nous la retrouverons plus tard, presque la même, avec son regard pensif, dans le tableau des *Pêcheurs*. Il y a, en effet, une fierté singulière dans les traits et l'attitude de cet homme du peuple. C'est la beauté masculine, la force et la résolution. La jeune fille, vue de profil, nous semble encore d'un style plus élevé. Sa tournure est d'une élégance exquise, et le caractère de sa beauté

Digitized by Google

rappelle la beauté simple et sévère des fresques de Raphaël ; la pureté du ciel est en harmonie avec le calme des personnages. On sent que le travail est une fête dans ce beau pays d'Italie, qui peut réclamer nos deux plus grands peintres, Le Poussin et Claude Lorrain, Français par la naissance, Italiens par le style et le génie. C'est à elle qu'appartient encore notre Valentin, le plus chaud coloriste de l'école française. C'est en Italie que Louis David a senti son génie se révéler. C'est l'Italie qui a formé M. Ingres. Chose singulière cependant! les premiers coloristes de notre école actuelle, M. Delacroix, M. Decamps, n'ont point subi l'influence italienne. M. Decamps est le seul qui soit allé en Italie, mais on assure qu'il s'est hâté de revenir en France. Il semble que l'influence de l'Italie soit plus favorable aux talents réfléchis qu'aux talents d'inspiration.

La critique et le public furent unanimes devant *les Moissonneurs*, exposés au Salon de 1834, avec sept autres tableaux de Léopold Robert : une *Femme napolitaine pleurant sur les débris de son habitation ruinée par un tremblement de terre*, *Jeune fille de Sorino*, *les Piferari à Rome*, *les petits Pêcheurs de grenouilles*, *Enterrement d'un aîné de famille de paysans romains*, une *Tête de femme*, de grandeur naturelle, ainsi qu'un *Jeune Grec aiguisant son poignard*.

T. THORÉ.

La fin à la prochaine livraison.

Digitized by Google

LE COLLIER D'ÉMERAUDES.

Le prince Landolfo C... et sa femme Élena Vanini, qu'il avait épousée par amour, vivaient à Rome dans la meilleure intelligence. Jeune, beau, quelque peu adonné aux plaisirs, Landolfo, sans cesser d'adorer sa femme, ne tarda pas à reprendre certaines habitudes de dissipation qu'il tenait plus encore de sa naissance et de ses relations que de son humeur et de ses goûts, et ce fut vers la même époque (environ trois ans après leur mariage) que la princesse inclina vers la dévotion. Sur les instances formelles de son époux, Élena prit alors pour directeur un jeune moine du couvent des Bénédictins, l'ami d'enfance de Landolfo, comme lui d'origine patricienne, et que des revers de fortune avaient jeté dans les ordres. Paolo remplit son office avec zèle, avec trop de zèle, car il en perdit le repos. A force de voir sa pénitente à toutes les heures du jour, il la vit dans ses rêves la nuit; cette haleine embaumée qu'il respirait chaque matin dans les mystères du confessionnal l'enivra, et bientôt le jeune moine sentit courir dans ses veines toutes les ardeurs dont avait brûlé le cœur de Landolfo aux premiers temps de sa passion. Seulement, cette fois le mal paraissait sans remède. En vain Paolo apprenait par cœur tous les sonnets de Pétrarque, en vain il les récitait d'une voix à faire pleurer le marbre, la diva ne voulait rien entendre. Cependant, le diable, qui sait toujours plus ou moins par où le bât nous blesse, finit par trouver un moyen de se glisser au cœur de la princesse.

Un soir en passant sous les arcades de la Strada de Condotti, Élena vit tout à coup flamboyer derrière les vitrages de la boutique d'un orfévre une parure d'émeraudes d'une richesse véritablement sans égale. Il y a dans les éclairs qui jaillissent de certaines pierres précieuses d'irrésistibles attractions qu'on ne s'expliquera jamais que par le magnétisme. Si quelque chose au monde ressemble au premier regard qu'une jeune fille échange avec son amoureux, c'est à coup sûr le regard qu'elle échange avec l'émeraude, le diamant ou le saphir qu'elle convoite. Il entre dans ce coup d'œil rapide, instantané, électrique, quelque chose de plus qu'un vulgaire désir de possession : c'est de l'amour, moins l'identité des fluides; et le mot de fascination rend à merveille cette irrésistible influence. J'ai toujours imaginé que l'œil du serpent qui perdit Ève devait être une émeraude.

Élena resta près d'un quart-d'heure sous le charme, et lorsqu'elle voulut faire un pas pour s'éloigner, il lui sembla que toutes ces petites pierres vertes la suivaient d'un regard languissant.

De retour au palais, la princesse n'eut rien de plus pressé que de confier au prince son désir de posséder l'écrin. Landolfo promit de voir le bijoutier dans la journée, et sortit, laissant, selon son habitude, Élena en tête à tête avec Paolo. A dîner, le prince dit à sa femme que le bijoutier demandait trente mille écus de l'écrin, et que, par conséquent, il fallait y renoncer. — Après ce que le carnaval vient de nous coûter, ajouta-t-il, il est impossible que nous songions à nous passer de semblables caprices. Ainsi n'en parlons plus.

La princesse fut inconsolable. Voyant que ses prières et ses instances ne pouvaient rien, elle eut recours aux caresses, aux larmes. Vains efforts! Comme ce n'était pas la bonne volonté qui manquait à Landolfo, mais l'argent, larmes et caresses perdirent leurs droits, et la pauvre Élena n'eut d'autre consolation que de passer, chaque fois qu'elle sortait, devant la boutique de l'orfévre, et de cligner de l'œil aux émeraudes, qui, du fond de l'écrin, fixaient alors sur elle leurs regards verts de chatte en amour :

Je ne sais plus quel saint du légendaire
Défend qu'on s'attarde jamais
Autour de la maison d'un riche lapidaire;
Car il prétend que chaque fine pierre
Contient un diablotin que Satan tout exprès
A mis là pour perdre la femme.
Gardez-vous de lorgner un bijou de trop près,
Si vous ne voulez pas que sur un pont de flamme
Le tentateur caché ne se glisse en votre âme.

Lorsqu'elle rentrait ensuite au palais, Élena se laissait aller dans un fauteuil, y restait des heures entières plongée dans ses méditations; et s'il vous arrivait de lui adresser tout à coup la parole en ces

moments-là, vous eussiez dit qu'elle s'éveillait d'un songe. Ses joues devenaient pâles, l'habitude des larmes commençait à rougir l'émail de ses beaux yeux; quelques jours encore, et cette mélancolie dégénérait en langueur. Ce que voyant, le prince alla trouver le jeune moine et lui confia ses inquiétudes, en le suppliant de ne pas perdre un instant, et de mettre en œuvre toutes les ressources de la religion pour consoler Élena et la guérir de son caprice. Le lendemain, à l'heure où Landolfo avait coutume d'être absent, Paolo se rendit chez la princesse, et la trouvant seule, ne lui parla absolument que des émeraudes de la Strada de Condotti. — Ce sont des éclairs si vifs, ajoutait-il avec enthousiasme, de si flamboyantes ardeurs, que l'œil ne saurait s'en détacher. Et la monture! vit-on jamais travail plus merveilleux! Un tel joyau serait digne d'orner le cou d'une sainte descendant pour quelques heures des régions célestes sur la terre. Et dire qu'une Anglaise avait marchandé hier ces émeraudes! une hérétique!

Et comme Élena soupirait : — Rassurez-vous, reprit le jeune moine, en appliquant sur elle ce regard dont Lucifer enveloppe sa proie, rassurez-vous, j'ai sauvé le trésor. A ces mots, Paolo tira de dessous sa robe l'écrin qui contenait la parure d'émeraudes, et l'offrit toute flamboyante à la princesse.

—Dieu! s'écria Élena, je donnerais ma vie pour posséder ce collier, ne fût-ce qu'un moment!

—Il est à toi, dit Paolo en tombant à genoux.

Élena crut qu'elle allait mourir de joie, fascinée, éblouie par une explosion de lumière; le feu des émeraudes l'enivra, et peu à peu ses sens l'abandonnèrent.....

Quand Landolfo rentra au palais vers cinq heures, le jeune moine, discrètement assis sur un carreau, était occupé à lire quelque pieuse histoire, dans un beau légendaire enluminé d'or et de vermillon, tandis que la princesse, calme et les yeux baissés comme une sainte, dessinait près de la fenêtre une tête de Magdeleine pénitente. Le visage d'Élena respirait une douceur angélique, un air de quiétude bienheureuse, de pureté voisine de l'extase, que le prince ne se souvenait pas d'avoir jamais vu à sa femme. Aussi fut-il ravi d'aise à l'aspect de ce changement, dont il attribua soudain toute la gloire au zèle religieux de son ami. Landolfo serra la main avec effusion au jeune moine, et, le priant de ne pas interrompre sa lecture, vint se mettre en adoration auprès d'Élena, dont la beauté céleste semblait se révéler à lui pour la première fois.

Paolo continua de lire, et le prince, tout enivré des charmes de sa femme, tantôt jouait avec l'anneau de sa blanche main qu'elle laissait glisser le long de sa robe avec coquetterie; tantôt, s'appuyant sur le dos de la chaise, couvrait de baisers ce joli cou de cygne mollement penché sur le dessin.

Cette scène de mœurs italiennes du XVe siècle, et qui vous reportait involontairement dans l'intérieur de quelque grande famille au temps de Dante et de la belle Francesca, fut troublée tout à coup par la venue d'un laquais annonçant l'orfévre de la Strada de Condotti.

A ce nom qui produisit sur la princesse l'effet d'un coup de foudre, un sourire diabolique effleura la lèvre du moine dont les yeux restaient toujours collés sur les pages du missel.

—Que j'ai de joie à vous trouver ici, mon frère! dit l'orfévre en apercevant Paolo, vous allez nous aider à conclure l'affaire, n'est-ce pas? Puis s'adressant au prince : —Ainsi monseigneur s'est décidé. Eh bien, foi d'honnête homme, je vous en félicite : un pareil marché ne se rencontre pas tous les jours. Quelles pierres, monseigneur! et quel travail! Benvenuto Cellini lui-même ne ferait pas mieux!

Élena était plus morte que vive.

—Je me souviens, en effet, répondit Landolfo, d'avoir marchandé cette parure ; mais depuis, la princesse a changé d'avis, et j'y renonce.

—Alors, monseigneur, veuillez me remettre l'écrin, et n'en parlons plus, reprit l'orfévre désappointé.

Élena, plus pâle que le marbre d'un tombeau, se tenait immobile dans son fauteuil, les mains croisées sur ses genoux; quant au moine, il continuait à lire le plus tranquillement du monde. — Moi, vous remettre l'écrin! répliqua Landolfo; vraiment, mon cher, je ne sais ce que vous voulez dire.

—Monseigneur veut plaisanter sans doute, continua l'orfévre; heureusement que j'ai là ma caution, ajouta-t-il en se tournant vers Paolo.

— Et tu fais bien de l'invoquer, poursuivit le jeune moine, d'un ton plein de franchise et de loyauté, nous ne sommes pas gens à nier le dépôt. Oui, mon patron! je suis allé chez vous ce matin vous demander cette parure pour la mettre encore une fois sous les yeux de notre belle princesse, et pousser même de tout mon crédit, s'il y avait lieu, à la conclusion du marché. Mais vous estimez un prix fou vos émeraudes!.... Et d'ailleurs, maintenant, la princesse n'en veut plus.

— Qu'il n'en soit plus question, dit l'orfévre, et qu'on me rende mon écrin.

Élena ne donnait pas signe de vie; et lorsque Landolfo lui demanda où elle avait enfermé la cassette, il ne put en obtenir de réponse. Voyant cela, Paolo vint en aide à son ami : — Ouvre cette armoire, lui dit-il, et tu la trouveras dans le troisième tiroir à gauche. En effet, les émeraudes étaient là; mais, au moment où le prince y portait la main, Élena tomba sans connaissance, en poussant un cri aigu comme si son âme allait se séparer de son corps. Landolfo remit l'écrin au bijoutier, qui s'inclina profondément, et sortit accompagné du pieux moine.

— Mon doux trésor, dit le prince en revenant auprès de sa femme, se peut-il que vous vous chagriniez de la sorte pour un collier? Un peu de patience, mon

Digitized by Google

Elena! et si dans quelques jours cette fièvre de longueur ne cede pas aux distractions, eh bien, nous verrons alors à nous procurer, coûte que coûte, les trente mille ecus que demande ce juif. Nous engagerons, s'il le faut, nos domaines. Allons, petite folle, ne pleurez pas!

Et comme il lui passait le bras autour de la taille. —N'approchez pas! s'ecria-t-elle en se levant en sursaut; n'approchez pas! car j'ai la peste. Et roulant à terre, elle se meurtrit la poitrine et s'arracha les cheveux, puis se mit à pleurer de nouveau et à sangloter amerement. La nuit ne fit qu'ajouter encore à son desespoir. Un delire convulsif la prit, pendant lequel Elena ne laissa plus echapper que des mots entrecoupés; au milieu de ses sanglots revint plusieurs fois le nom du jeune moine, qu'elle appelait demon et tentateur. Vers dix heures, Landolfo, les traits bouleverses, les habits en desordre, rentra dans ses appartements et ferma au verrou la porte de sa chambre à coucher. Peu de temps après on vint gratter à la porte, mais le prince ne repondit pas et continua à ronger sur le bord de son lit un mouchoir de batiste trempé de pleurs. Ce ne fut que le lendemain, en sortant à la premiere aube, que Landolfo apprit de son vieux serviteur que la princesse avait disparu.

A quelques semaines de là, je me promenais avec D... au Monte-Pincio, dans les environs de la *Villa-Medici*. C'etait une des plus riantes et des plus delicieuses matinées de printemps; les arbustes se balançaient tout en fleurs et le laurier tendait vers le ciel ses rameaux d'or. Çà et là sur les pentes vertes couraient et grimpaient de gais enfants à la recherche des primeveres et des pâquerettes. A notre gauche s'etendait Rome, avec ses palais, ses cloîtres, ses eglises, ses rues tortueuses et ses carrefours, et de ce corps gigantesque montait vers nous je ne sais quelle vague rumeur qui bourdonnait à nos oreilles, en même temps que nous entendions le cri aigu de l'alouette perdue au bleu de l'air. Le moment et le lieu semblaient faits à souhait pour la poesie. Par malheur, ou, si on l'aime mieux, par bonheur, un antidote infaillible s'offrit à nous dans la personne de deux Anglais longs et flegmatiques, plantés à quelques pas de nous, à l'endroit d'où l'on decouvre la Piazza del Popolo, et qui tenaient leurs lorgnettes braquées comme dans l'attente d'un spectacle. Cette place du peuple, ainsi qu'on l'appelle, sert d'ordinaire aux executions. Et je me souvenais alors d'y avoir vu trainer, quelques années auparavant, deux carbonari qui payerent de leur tête leurs convictions politiques, et moururent bravement en vrais heros de l'ancienne Rome.—Nous avançâmes.—Le même appareil frappa nos yeux. Une foule immense s'agitait sur la place, et du milieu de cette foule nous vîmes se dresser la guillotine avec son affreux couteau, dont la lame reluisait au soleil comme les ecailles d'un serpent.

Le bruit croissant de la multitude annonça l'arriver du condamné. C'etait un homme de stature elevee et noble, une de ces figures qui vous reviennent, même quand on ne les a jamais rencontrees. Deux freres de la Misericorde l'accompagnerent jusqu'au pied de l'échafaud, dont il monta les degrés d'un air froidement dedaigneux. Nous detournâmes la tête, mon compagnon et moi, et presque au même instant un bruit sourd nous avertit que tout etait consommé.

En rentrant chez moi, j'achetai d'un crieur des rues l'acte d'accusation du criminel, et le premier mot qui me sauta aux yeux dans cette lugubre page fut le nom du prince Landolfo C... En effet, c'etait lui, le mari d'Elena, dont le sang illustre venait de jaillir sous la hache du bourreau. Voici, du reste, les faits tels que le recit les donnait.

« Le 15 avril de la presente annee, Landolfo s'etant rendu au couvent des Benedictins à ***, avait demande à parler au tres-saint frere Paolo. Le pieux moine vint, et tous deux se promenerent dans le jardin du cloître. Cependant, après plusieurs tours et détours, durant lesquels la conversation parut s'echauffer, et comme ils arrivaient auprès d'une statue qu'on dit être celle de la bienheureuse sainte Helene, vierge et martyre, Landolfo assaillit le pieux frere, et, s'armant d'un couteau qu'il tenait caché sous ses vêtements, lui porta trois coups mortels, dont deux dans la poitrine et l'autre sur le crâne. Lorsque l'alarme se mit dans le couvent, et que les autres freres accoururent, le jeune moine venait de rendre l'âme. Le meurtrier, investi de toutes parts, avait été arrêté, serrant encore entre ses mains l'instrument sanglant de son crime, dont il s'etait, du reste, confessé ouvertement à la justice, sur quoi le tribunal l'avait condamné d'une voix unanime à la peine de mort. »

Je me rappelai alors malgré moi tout ce qu'Aristote, Galien, Avicenne, Albert le Grand, Pline surtout, ont dit des pierres precieuses et des mysteres qui s'y dérobent, et je songeai à cette phrase d'un poëte aimé, dont les récents commentateurs de Spinoza semblent depuis quelques jours vouloir mettre le nom à la mode chez nous: « Il y a dans les metaux et les pierres, comme dans les plantes, une multitude de forces diverses et d'elements qui ne nous deviennent sensibles que lorsque nous sortons de l'espece d'isolement où la vie ordinaire nous tient. Ce qui arrive non-seulement dans l'etat magnetique, mais encore pour certaines organisations nerveuses. »

Dirons-nous maintenant que la princesse Elena était du nombre?

HENRI BLAZE.

L'AUBERGE DE LA BELLE LAURE.

En sortant d'Avignon, vous suivez une route qui monte légèrement. Des deux côtés végètent de chétifs arbustes plantés là, sans doute, pour faire comprendre combien il serait plus agréable de marcher à l'ombre de grands arbres. Le scepticisme le plus enraciné ne tient pas contre une telle évidence; il se tait et s'essuie le front. C'est en ce sens que l'on peut dire que les voyages forment beaucoup. S'il y a peu d'ombre sur la route, en revanche chaque pas soulève des flots de poussière qui vous dessèchent la gorge. On dévore littéralement le chemin.

Vous allez ainsi jusqu'au village de Sorgue. Arrivé là, vous avez fait deux lieues et demie environ; vous croyez en avoir fait dix. Marchez toujours. Secouez la poudre de vos souliers ferrés sur le pauvre village qui sort aux portes pour vous voir passer. Ce doit être, pour l'homme qui appartient à la classe du touriste sentimental, un grand sujet de tristesse, de penser qu'il laisse derrière lui des villes, des hameaux, des paysages, des êtres animés qu'il a entrevus une fois en passant et qu'il ne retrouvera jamais. C'est à envier le voyageur de la légende qui entraînait tout à sa suite, la montagne et la vallée, la forêt et le fleuve, l'oiseau et le brin d'herbe. Il n'y a que les Allemands pour trouver des choses semblables. A peine sorti du village, vous rencontrez, sur votre gauche, un filet d'eau qui doit vous servir de guide. Remontez-le, en le côtoyant jusqu'à l'endroit où il s'élargit tout à coup en entonnoir. Maintenant, vous avez sous les yeux la célèbre fontaine de Vaucluse, où se baignait la muse de Pétrarque. Saluez avec respect, si vous aimez les sonnets.

J'arrivai là un jour de septembre. A quelques pas du village de Sorgues, je rencontrai un Anglais avec qui j'avais dîné, la veille, à Avignon. Il redescendait gravement, les joues empourprées et un cure-dent aux lèvres.

— Est-ce bien la peine de monter jusqu'à la fontaine? lui demandai-je.

— Singulière question! me répondit-il en levant les yeux au ciel. Allez-y, et après y être allé, vous ferez comme moi, vous y reviendrez, tant que durera la mémoire de cet homme. Voilà trois fois que j'accomplis ce pèlerinage. La première fois, j'en ai été malade; la seconde, j'ai tout simplement failli en mourir; aujourd'hui, enfin, arrivera ce qui pourra, mais je cours prendre du thé. Bon voyage, monsieur, et bon appétit!

Prendre du thé! me dis-je, quel étrange remède contre l'exaltation poétique. Je n'aurais jamais cru mon gentleman accessible aux charmes de la belle nature, combinés avec les souvenirs d'un volume de sonnets, au point d'en contracter une maladie mortelle. Il ne m'avait pas, du moins, semblé tel la veille. Que signifiait d'ailleurs cette bizarre phrase d'adieu : — Bon voyage et bon appétit! Tout en y réfléchissant, je me trouvai au bord de la fontaine.

On a singulièrement vanté ce coin de terre. Rien de plus désolé. Les rochers qui forment le lit de la Sorgue sont nus et grisâtres; le terrain est aride et rocailleux. C'est sauvage sans grandeur. Il faut croire que le paysage a changé d'aspect depuis le temps de Pétrarque. Alors, sans doute, il était embelli par la présence de Laure. Tout ce qui entourait cette amante célèbre gardait quelques reflets de sa beauté. Le poëte attachait aux flancs de ces rochers sauvages des mousses qui pendaient en longues franges; il étendait, sur ce terrain brûlé, un tapis de verdure pour ménager les pieds délicats de sa maîtresse. Il alla jusqu'à planter, mais pour lui seul, des lauriers magnifiques le long du ruisseau. Les poëtes voient des lauriers partout. Aujourd'hui, la verdure, les mousses aux couleurs changeantes, les arbres et leur ombre, tout cela a disparu; il ne reste qu'un ciel de feu et un torrent glacé. Laure et Pétrarque ont emporté dans la tombe la mise en scène de leur amour. Qui dit poëte, dit un grand machiniste. Pour s'assurer jusqu'à quel point celui-ci prenait ses toiles au sérieux, il faut se rappeler sa réponse au pape qui lui offrit de le séculariser, afin qu'il pût épouser Laure : « J'ai encore beaucoup de sonnets à faire. »

Laure était pour lui un prétexte à sonnets. Que de gens néanmoins sont venus s'attendrir, de confiance, à cette même place où il a dit, les yeux secs : « Mes pleurs grossiront cette source. » Il fallait pour cela d'autres pluies que celles de ses yeux. Des tou-

ristes ont admire, sur la foi de ses vers, ce paysage decolore que le poète avait cru devoir rebadigeonner un peu, tant lui-même il le trouvait horrible. Ainsi l'on a, par devotion poetique, immobilise un decor de theâtre. L'enthousiasme ne serait-il donc qu'une vertu de seconde main ?

— Il n'y a pas là, m'ecriai-je, de quoi prendre du the.

— Certainement, repondit en echo un homme qui s'etait approche de moi à mon insu, et vous feriez mieux, ajouta-t-il, de boire quelques gorgees de l'eau de la fontaine. Il n'y a rien qui mette autant en appetit.

Je regardai mon interlocuteur, qui ne me parut être ni un voyageur curieux, ni un voyageur sentimental, ni un voyageur enthousiaste; il ne rentrait dans aucune des categories de Sterne. Je supposai que c'était le cicerone de la fontaine.

— Tout à vos ordres, me dit-il quand je lui eus fait part de ma supposition.

— Alors, vous pouvez me dire a quoi les pelerins qui montent ici emploient le temps de leur visite.

— Mais cela depend des goûts de chacun. Ordinairement les hommes restent là, les mains dans leurs poches, le temps de fumer un cigare.

— Et les femmes ?

— Les femmes, c'est moins uniforme. Il y en a qui pleurent; il y en a qui se plaignent des mauvais chemins, du chaud, du froid, des bouffees de vent qui viennent du Mont-Ventoux, que vous voyez là-haut. Dernierement une demoiselle anglaise a voulu se jeter dans la Sorgue; on l'a retenue, elle s'est trouvee mal.

— Et que fait-on apres les cigares et l'evanouissement ?

— On goutte à l'eau de la fontaine.

La tradition parlait. Je pris de cette eau dans le creux de ma main, et je bus. Elle etait très-fraiche, mais d'un goût aussi fade qu'un sonnet incolore et sans defauts. Alors je me souvins des qualites digestives que le cicerone attribuait à cette source.

— Est-il donc bien necessaire, lui dis-je, que je me mette en appetit ?

— A moins que monsieur ne veuille s'en retourner sans avoir goûte des truites de la Sorgue.

L'air de hauteur qui perçait dans cette réponse me fit supposer qu'il y avait quelque chose d'impertinent dans ma question. Je compris que mon homme, outre sa science de cicerone, portait en lui un mystere. — Oui, lui dis-je, je veux connaître tous les produits de la Sorgue. Je veux pouvoir etablir une comparaison entre ses truites et ses sonnets.

— Il n'est pas besoin de remonter jusqu'aux sonnets dont vous parlez, reprit le cicerone. Mon maître, s'il le voulait, vous accommoderait les vers du dernier des poètes de façon à vous les faire trouver delicieux.

— C'est donc un bien grand cuisinier que votre maître ?

Il haussa les epaules et se dirigea, moi à sa suite, vers une maison située à deux cents pas de la fontaine, au milieu des chetives habitations qui forment le village de Vaucluse. Nous en fûmes bientôt assez près pour que je pusse distinguer, au-dessus de la grande porte d'entree, une enseigne représentant la belle Laure. L'auberge etait placee sous son patronage. Singulier monument élevé à la maîtresse du poète !

Bien que d'un extérieur médiocre, la maison affichait, à l'intérieur, un luxe mouï. La salle à manger surtout etait d'une magnificence qu'on ne trouve que dans les restaurants parisiens du premier ordre. Du moment où j'entrai, une famille de touristes, pere, mere et enfants, venait de se mettre à table. Le pere, homme d'une corpulence tout à fait sérieuse, et qui me parut, rien qu'à la maniere dont il se passa la serviette autour du cou, appartenir à la classe des voyageurs gourmands, le pere, dis-je, médita sa premiere bouchee avec la gravité que dut montrer Salomon lorsqu'il rendit son celebre jugement; puis se tournant vers ses enfants et sa femme:

— Madame et vous, jeunes gens, dit-il, je vous engage à manger avec recueillement. On ne m'avait pas trompé; nous avons affaire au premier cuisinier du monde.

En parlant ainsi, soit respect ou chaleur, il ôta sa casquette de voyage; moi je laissai retomber ma fourchette. Le premier cuisinier du monde ! me dis-je. Suis-je digne de sa cuisine, et quel est cet odieux guet-apens où je suis tombé ! Le fait est que je n'ai pas l'estomac assez mauvais ou assez spirituel pour m'élever au-dessus d'une gastronomie vulgaire. J'étais donc, à ce repas, dans la position d'un homme à peu près sourd, qui, assistant à un concert, étudierait le jeu des physionomies pour juger du merite de la musique, et ecouterait chaque morceau dans les yeux de ses voisins. Afin de m'élever à la hauteur du déjeuner, je m'inspirai de l'expression de beatitude repandue sur le visage du touriste pere de famille. Je ne sais s'il devina mon infériorité et mon embarras, mais il me sembla que de temps en temps il tournait de mon côte un regard indulgent, comme pour encourager mon appétit : *Macte animo*, courage, me disait ce regard rempli de bienveillance, tu deviendras peut-être un Apicius ! C'est à lui que je dus, sans doute, de trouver les truites délicieuses. Au dessert, le digne homme fit *prier* le cuisinier de vouloir bien lui accorder quelques minutes d'entretien, de la part, dit-il au garçon de service, du comte russe Alexandre de Kraw.... Le cuisinier entra, fier comme Cesar. Le comte lui demanda la permission de lui serrer la main. Ces deux hommes se comprirent au premier mot. Ils discutèrent quelques theories culinaires, et quoique le Russe fût de premiere force, il était loin de la supériorité pratique de son interlocuteur. Ils s'accorderent à reconnaître les

Digitized by Google

mêmes qualités et les mêmes défauts au grand Carême. Quant aux notabilités secondaires du genre, elles furent sabrées impitoyablement. Le comte écoutait avec respect. Ce cuisinier, qui est destiné à devenir célèbre, avait exercé son art dans des maisons princières très-connues dans les annales de la politique et de la gastronomie, et plus récemment chez le somptueux duc de B.... Fatigué *des grandeurs*, il s'était retiré, quoique jeune encore, dans son village natal, loin du monde, bien sûr que le monde viendrait à lui. Il savait qu'il était une de ces puissances qui gouvernent les hommes et influent, quand elles veulent, sur les déterminations d'un congrès; aussi avait-il cet orgueil incommensurable qui accompagne le génie. Il aurait appelé Napoléon son cousin.

— On viendra quelquefois ici pour Pétrarque, lui dit le comte russe; mais c'est pour vous qu'on y reviendra.

Le cuisinier reçut ce compliment d'un air de modestie orgueilleuse qui m'inspira de sérieuses réflexions sur les petites misères de la gloire.

Je n'en étais plus à m'expliquer l'enthousiasme de l'Anglais que j'avais rencontré auprès de Sorgue. Je comprenais enfin la phrase étrange qu'il m'avait laissée pour adieu.

Je quittai la maison, entièrement rassuré sur l'avenir de Pétrarque. Les truites de la fontaine recommandent ses vers; le cuisinier protége le poëte; enfin la belle Laure tient auberge par procuration. De nos jours, l'immortalité a quelquefois besoin d'exercer un métier pour vivre. C.

Château du pape à Avignon.

TROIS HEURES DU MATIN.

SOUS LES VOUTES DE VERRÈRES.

Deux tours, un cimetière, un cloître devasté,
Et la nuit qui revêt toute sa majesté.
Plus rien dans les tombeaux, plus rien dans les demeures :
Le chœur n'a plus de voix, le clocher n'a plus d'heures ;
Les seuls hôtes, couchés dans l'herbe du parvis,
Les marbres énervés des enfants de Clovis
Semblent, avec leurs bras croisés sur leurs poitrines,
Contenir dans leur sein l'horreur de ces ruines.
Et nous sommes venus comme des curieux,
Et nous voilà pensifs, nous voilà sérieux,
Et le bourdonnement qui bout dans notre oreille
Vient du cœur qui murmure — et de Dieu qui conseille...

Voyez, jugez, pesez ces ruines et nous :
Le vide autour de vous, le vide au fond de vous,
Votre esprit éperdu, la foi qui n'a plus d'aile,
Et qui revient toujours comme un ramier fidèle !
Tout vous dit qu'il s'agit des bons et des méchants,
Que votre vie enfin n'est pas un passe-temps,
Et qu'il faut vous hâter, car la mort est pressée,
Pour mûrir au soleil quelque bonne pensée ;
Et que la loi des fleurs est de fleurir un jour,
Et la nôtre d'aimer pour répandre l'amour,
Et qu'il faut, dans le monde et dans les rangs du monde,
Aller, chercher, fouiller, car la plaie est profonde,
Dire au pauvre : Tu n'es plus seul, nous sommes deux :
Donne-moi le trésor de te savoir heureux ;
Dire à la femme en pleurs, la vierge douloureuse :
Donne-moi le bonheur de te savoir heureuse.
Et puis je m'en irai, je reprendrai mon vol,
Comme l'oiseau qui chante en s'élançant du sol,
Ou Dieu m'endormira dans ses berceaux de pierre,
Comme tous les enfants, avec une prière.

Si je savais au monde un jeune homme souffrant,
Avec l'esprit d'un sage et le cœur d'un enfant,
Et dont la vie en fleur n'est plus qu'une prairie
Où le monde a passé comme une bergerie :
Si je savais un ange idéal et réel
Que l'amour d'une femme a fait tomber du ciel,
Et qui pleure à présent dans la nuit de son âme,
Avec un ciel sans Dieu, sur la terre sans femme,
Dont l'aile, blanche hier et sanglante aujourd'hui,
Se détache et remonte, et remonte sans lui !
Si je savais surtout une femme immolée,
Une veuve de tout que rien n'a consolée,
Belle, avec tous les dons et le plus grand, l'amour,
Comme la tourterelle appelant le vautour,
Appelant par son cœur le malheur sur la terre,
Comme le pur aimant appelle le tonnerre ;

Si cette femme avait, à l'homme le plus vain,
Beaucoup donné, selon le precepte divin,
Et n'avait rien gardé que les regrets d'un sage
Et la trace des pleurs sur le plus beau visage ;
Si le monde grondait comme il gronde toujours,
Au fond de ses boudoirs comme en des antres sourds,
Quand il a pris un nom qu'il déchire et qu'il ronge,
Qu'on ne peut arracher des bouches du mensonge...

Je lui dirais : Madame, en mon respect profond,
J'ai pitié des méchants pour le mal qu'ils vous font,
Et je souffre pour vous, car j'ai pour vous, Madame,
Un penchant douloureux comme si j'étais femme.
Venez, venez sans haine, et quittons sans remords
Le monde des vivants pour le monde des morts,
Venez voir à Jumiége Agnès Sorel ; sa tombe
Est chaude encor d'amour, comme un nid de colombe ;
La dame de beauté dont vous aimez le nom
Et qu'on a fait mourir aussi par le poison.
Venez, les morts sont bons, les tombes bienfaisantes,
Et les ombres en pleurs toujours compatissantes,
Et ce qu'on ne voit pas, dans un recueillement,
A l'amour délaissé parle invisiblement.

Cet evêque en poussière, ami de Charlemagne,
A peut-être béni l'empereur d'Allemagne.
Charles Sept était roi de France où je m'assieds,
Sa couronne et sa tête ont roulé vers ses pieds ;
Ces femmes comme vous, ces vierges consacrées,
N'ont qu'un lierre qui meurt quand il les a pleurées ;
Ces moines, ces abbés, dont on proscrit les noms,
Anges dont à présent nous sommes les démons,
Ces savants, ces docteurs dans les arts et les lettres,
Qu'on renie à présent et qui seraient nos maîtres,
Comme après le *Stabat*, sous le noir corridor,
Le silence se tait et les écoute encor ;
Et tout ce peuple ensemble, avec sa monarchie,
Tous ces prêtres égaux, l'ordre sans hiérarchie,
N'ont qu'une seule mort sous un seul monument,
Où la lune des nuits veille tranquillement.
Et vous voulez vous plaindre à des hommes frivoles,
Vous voulez murmurer du bruit de leurs paroles ;
Mesurez-les, Madame, à ces tombeaux géants,
Les vivants sont petits où les morts sont si grands ;
Ceux qui passent leur vie à tourmenter les autres,
Dont nous souffrons les torts comme s'ils étaient nôtres,
Si le méchant n'était pas stupide et méchant,
N'oseraient plus toucher aux cheveux d'un enfant.

Voilà ce que j'ai dit, une nuit, à des femmes,
Dans ces tombeaux ouverts dont nous étions les âmes,
Tandis qu'au ciel la lune à ses rayons tremblants
Dépouillait l'ombre autour des longs monuments blancs,
Et qu'au loin l'archivolte élancée avec grâce
Tressaillait comme un pont jeté là, sur l'espace,
Où les anges passaient et nommaient jusqu'au jour
Les heures de la nuit toutes pleines d'amour.

ADOLPHE DUMAS

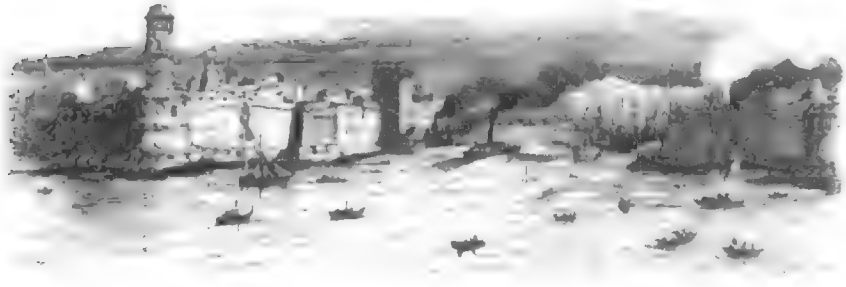
A LADY GREIG.

Marseille, décembre.

Dans la ville du froid et de la boue immonde,
Dites, que faites-vous, en hiver, fleur du monde?
N'est-ce pas que Paris est beau dans la saison
Où la neige aux jardins remplace le gazon;
Où le château royal étale, sous ses arbres,
La glace de l'allée et la glace des marbres;
Où l'on passe la Seine, auprès de ce jardin,
A pied sec, comme un juif traverse le Jourdain;
Où du pont d'Austerlitz jusqu'aux Champs-Élysées,
Les ondes des bassins se sont cristallisées;
Où d'un coin de sa vitre on voit d'un seul coup d'œil
Paris agonisant sous un immense deuil?
Oh! parlez-moi de vivre alors dans cette zone!
Dites, n'allez-vous pas souvent, belle amazone,
En robe à longue queue en toque de velours,
Pressant de votre pied un cheval aux pas lourds,
Dans le bois de Boulogne, à l'éternelle allée
Respirer la fraîcheur d'une belle gelée:
Doux plaisir qui toujours donne le lendemain
Un rhume à la poitrine et l'onglée à la main?
Car il est doux de prendre un cheval de manége,
Pour ses menus plaisirs de labourer la neige,
De subir un froid rude aux doigts, au nez, au cou,
Et de parodier les malheurs de Moscou?
Dites, n'aimez-vous pas aller aux Tuileries
Au fond d'une calèche avec des armoiries,
Et sur un trottoir nu que la neige a poli
Dans toute la longueur du quartier Rivoli,
Descendre en fin cothurne et de fort bonne grâce
Goûter quinze degrés de froid sur la terrasse.
Voir passer des Lapons de fourrures couverts,
Avec des chapeaux blancs sur des visages verts,
Regarder les héros de Virgile et d'Homère,
Pauvres dieux exilés de la Grèce leur mère,
En costume d'Eden, sur leur blanc piédestal,
Frissonnant à Paris, loin du beau ciel natal?

Oh! que n'êtes-vous donc restée en robe blanche
Auprès de votre sœur la frileuse pervenche,
Sur nos bords où l'hiver est splendide et riant!
Le dernier paquebot venu de l'Orient
Dans l'île maternelle en faisant une halte,
A pris pour passager votre soleil de Malte,
Et l'autre paternel, comme un humble vassal,
Est venu réchauffer notre hiver provençal.
Je vous l'ai déjà dit en prose non rimée,
Pour vous, sur notre sol, la neige est supprimée:
Point de feux allumés dans nos salons étroits,
De nos quatre saisons il n'en reste que trois.
O miracle! Aujourd'hui, jeudi, douze décembre,
Ma croisée est ouverte et j'ai chaud dans ma chambre;
Je vois dans mon jardin le mois de mai charmant
Qui prodigue l'insulte à l'almanach qui ment,
Et remplit, sous mes yeux, toutes ses cassolettes
De roses, de lilas, d'œillets, de violettes,
Et vous fait, en hiver, pour vos pieds adorés,
Un tapis de gazon et de boutons dorés.
Milady, venez donc, le ciel vous le conseille,
Car l'été passera tout l'hiver à Marseille.

MÉRY.



BERTHE.

SONNET.

Celle qui, ce jour-là, vers Dieu prit son essor
Avait nom Berthe, une humble et douce adolescente,
Qui travaillait sans bruit, chrétienne diligente,
A changer, dans son cœur, tout le plomb vil en or.

Quand elle eut au Seigneur donné tout ce trésor
D'innocence gardée et de vertu naissante,
Ne sachant plus qu'offrir dans sa ferveur croissante,
Elle prit ses quinze ans et les offrit encor.

Au seuil du paradis, sa pieuse patronne
Sur ce front jeune et pur mit la blanche couronne
Qu'au céleste banquet portent les bienheureux,

Et les voyant ainsi s'avancer l'une et l'autre,
Les Anges souriaient et se disaient entre eux :
Les Saints avaient leur Berthe et nous aurons la nôtre !

ANTOINE DE LATOUR.

10 mai.

A UNE MÈRE.

Sans souffrir, sans savoir, sans perdre ses doux songes,
Sans apprendre la vie et ses tristes mensonges,
Sans avoir eu le temps de ne plus espérer,
Remettre aux mains de Dieu comme il l'avait donnée
Son âme vigilante avant l'heure sonnée,
O mère, est-ce donc là ce qui vous fait pleurer ?

Hélas ! c'est sa voix douce, et c'est sa lèvre rose,
C'est son pas qui courait, enfin c'est toute chose,
C'est son regard baissé qui voyait par vos yeux,
C'est l'unique pensée inexorable et tendre
De l'enfant qui se tait et qu'on voudrait entendre,
Qu'on pleure sur la terre et qui vit dans les cieux

MARIE NODIER-MENNESSIER.

BEAUX-ARTS.

M. le Ministre de l'Intérieur vient de commander à M. AMAURY DUVAL les peintures du retable de la chapelle de la Vierge à l'église de Saint-Germain l'Auxerrois.

M. GRANET est chargé d'exécuter les sculptures d'ornement de cette chapelle.

— Le Ministre de l'Intérieur a souscrit au bel ouvrage de M. l'abbé ARTHUR MARTIN sur les vitraux peints de l'église Saint-Étienne de Bourges.

— Un tableau représentant le *Martyre de saint Genest*, destiné à l'église d'Arles, vient d'être commandé à M. LESTANG-PARADE par le ministre de l'Intérieur.

— S. M. la Reine de Portugal vient d'accorder à M. MOREL FATIO, l'un de nos peintres de marine les plus distingués, la décoration de la *Conception*.

Physionomie Parisienne.

Scène domestique.

ARTISTES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

LÉOPOLD ROBERT.

II.

ressé par son ami M. Marcotte, Robert vint donc enfin à Paris, où il fut accueilli comme un grand artiste qu'il était. Mais il ne resta pas longtemps en France. Après s'être arrêté quelques mois dans son pays, à la Chaux-de-Fonds, il se rendit à Florence. Il y revit une dernière fois la femme qu'il aimait, et au mois de février 1832, il alla s'installer définitivement à Venise, pour commencer celle de ses quatre grandes compositions qui devait représenter les Vénitiens et l'hiver. Nous voici aux *Pêcheurs*.

Ce serait une histoire à raconter que celle des diverses fortunes de l'exécution des *Pêcheurs*, des incertitudes de l'artiste et des désespoirs de l'amant. L'idée d'une scène de carnaval avait été abandonnée depuis longtemps. Robert songeait à peindre une scène de pêcheurs du port de Chioggia, à cinq lieues de Venise. Ce sujet, emprunté aussi à la vie du peuple, convenait mieux, en effet, pour pendant à *la Madone de l'Arc* et aux *Moissonneurs*. Mais il fallut essayer bien des esquisses avant de s'arrêter à une composition. Enfin, le tableau fut commencé au mois de mars, conformément à une esquisse peinte que possède M. Marcotte : « J'ai commencé mon tableau, » écrit Léopold Robert ; c'est un sujet si original que » celui que je traite, que je ne puis savoir ce qui en » adviendra. Et quoique j'aie quelque certitude qu'il » ne sera pas reçu défavorablement, je suis capable, » je vous assure, d'abandonner cette composition : » car la première condition pour obtenir un résultat » avantageux, est d'être inspiré par son sujet, sur-» tout dans le genre que je traite. Vous allez blâmer » la présomption que j'ai eue en vous disant que j'é-» tais sûr d'un succès ; mais l'expérience m'a fait » reconnaître qu'habituellement j'ai eu assez bonne

« idée non de ce que je fais, mais de ce que je ferai, « tant la nature me paraît belle et noble. Aussitôt « donc que j'entreprends un sujet que j'ai vu si beau « dans mon imagination, je me dépite d'abord de ne « pas faire comme je voudrais ; mais tout en étant « tourmenté par les difficultés, je me sens une téna- « cité dans le caractère qui m'oblige à continuer, de « manière qu'à force de patience, de raisonnement « et de tâtonnement, j'obtiens quelque succès à la « fin de mes travaux. J'espère qu'il en sera ainsi pour « ma présente page. »

Léopold Robert n'était donc point content de sa première ébauche qui contenait à peu près les mêmes personnages que le tableau définitif, mais tous sur un plan uni. Sa prédilection pour la forme pyramidale le tourmentait. *Les dames de Florence*, avec lesquelles il correspondait sans doute, lui faisaient d'ailleurs des critiques fort justes qui le décidèrent à modifier la position relative des personnages. Le chef de la barque fut exhaussé, au milieu, sur les marches d'un escalier. Le jeune pêcheur qui remue les filets fut ajouté à sa place. Les fonds furent simplifiés, et le tableau fut préparé comme il est aujourd'hui.

Ce changement fut opéré dès la fin d'avril, mais divers accidents et ses *humeurs noires*, comme il les appelle, empêchèrent Robert de se livrer assidûment au travail. Au commencement de son séjour à Venise, il éprouva une crise racontée par son frère dans une lettre. Un matin, il arrive à l'atelier, se jette sur une chaise, et poussant un grand soupir, s'écrie : « Mon cher Aurèle, c'est fini de moi ! Dans quelques jours je serai mort ! » Il se croyait atteint d'une maladie subite et indéfinissable. Souvent il restait confiné dans sa chambre, sans pouvoir suivre ses projets et ressentant un violent ennui. Ce ne fut qu'à la fin de novembre qu'il se mit tout entier à l'exécution de son tableau ainsi perfectionné ; et à la fin de février 1833, il avait repris courage : « Mon tableau marche, écrit- « il. Chaque jour, je vois quelque chose de plus ; il « me donne plus que des espérances de réussite. Ja- « mais sujet ne m'a plu autant à développer. Il me « semble qu'il y aura de l'expression, avec un ca- « ractère de simplicité assez marqué... Je fais, dans « ce moment, ma dernière figure ; je commence en- « suite mon fond, et je n'aurai plus après qu'une « retouche à faire. C'est dans le courant de mai que « je présume avoir fini ce tableau dont j'ai presque « désespéré... Pendant bien longtemps j'y ai tra- « vaillé avec une ténacité qui m'étonne à présent. Je « suis surpris d'avoir eu autant de constance pendant « tous ces mois où je me désolais de ne rien trouver « de saillant dans le caractère pittoresque, et aucune « action un peu grande et noble pour mes figu- « res... »

Malgré cette apparence de tranquillité et de contentement intérieur, le chagrin de Léopold Robert creusait tous les jours plus profondément dans son cœur, et *les Pêcheurs* ne se terminaient point. Il se faisait un singulier mélange de sa passion et de son art ; la passion inspirait l'art, et l'art entretenait la passion. Son amour et sa mélancolie, il les imprimait sur la figure de ses personnages. Il les traduisait par la ligne et par la couleur, par la physionomie, les mouvements et les attitudes. Son amour le soutenait dans cette recherche obstinée de la perfection. Aussi le tableau des *Pêcheurs* est-il une des œuvres les plus poétiques et les plus substantielles de la peinture de notre temps. C'est qu'il y a dans ce drame silencieux et sublime toute l'âme du noble artiste, outre les qualités supérieures qui lui sont si habituelles.

Enfin *les Pêcheurs* furent terminés au commencement de 1835, et adressés à Paris pour le Salon prochain. La caisse arrêtée à Lyon n'arriva, comme nous l'avons dit, qu'à l'ouverture du Louvre. Mais, malgré ce contre-temps, quand Léopold apprit à Venise que ce tableau, *fait avec tant de peine*, était sain et sauf à Paris, il éprouva une vive satisfaction, car c'était son dernier adieu : « Il paraît, » dit-il dans une lettre écrite le 15 mars, cinq jours avant son suicide, « il paraît que mon tableau est arrivé en bon « état. C'est une grande chose que je sens. Nous ver- « rons ensuite s'il parvient à être exposé. Mais véri- « tablement, quant à moi, *il me semble que je n'y* « *pense pas assez*, pour que j'y trouve un grand bon- « heur, si cela arrive. »

Dès lors, sans doute, il était résolu à mourir.

Quoique le tableau des *Moissonneurs* soit peut-être plus irréprochable comme composition que le tableau des *Pêcheurs*, celui-ci cependant a, suivant nous, des qualités bien supérieures. Si l'unité d'action n'est pas aussi saisissante que dans *les Moissonneurs*, l'unité linéaire n'y manque point, ni surtout l'unité de pensée. C'est un même sentiment qui anime tous ces personnages, selon leurs âges et leurs caractères. C'est une sorte d'appréhension instinctive chez ceux qui demeurent, aussi bien que chez ceux qui partent. Il est si *triste*, quand la tempête agite la mer, de regarder du rivage les efforts désespérés de ceux qu'on aime. Il est si triste d'affronter la mort, quand on laisse derrière soi une femme chérie avec un petit enfant, et une vieille mère qu'on ne retrouvera plus peut-être au retour, si l'on revient. Il se passe là un drame bien touchant entre les divers acteurs du tableau. Au centre, le patron de la barque, suivi de matelots et d'enfants empressés, fait un geste impératif. Sur le devant, un jeune pêcheur déroule les filets ; à droite, le pilote, debout, et un autre pêcheur assis. Celui-ci est absorbé dans ses pensées, et le pilote contemple le ciel avec inquiétude. Derrière eux, on entrevoit les mâts et les cordages de la barque. A gauche, sur le premier plan, une vieille femme assise, et près d'elle une sublime jeune femme, mélancoliquement

Digitized by Google

adossée à une muraille et les yeux baissés vers la terre. Elle tient contre sa poitrine son enfant nouveau-né. C'est encore notre madone ; à son côté, une jeune fille appuyée sur un tonneau. Enfin, à l'horizon, la mer et les rochers du rivage. La mer est bondissante et le ciel brumeux. Les pêcheurs reviendront-ils ?

Hélas ! dans la pensée de Léopold Robert, les pêcheurs ne revinrent point ; car, au même Salon où fut exposé ce tableau, en 1836, il y avait un tout petit chef-d'œuvre maladroitement intitulé *la Mère heureuse*. Et que fait cette femme assise au bord de la mer ? C'est la jeune madone avec son enfant qui a grandi. Hélas ! elle attend encore les pêcheurs.

Outre la beauté des figures et leur incomparable expression, *les Pêcheurs* sont bien plus habilement peints que les précédentes compositions de l'auteur. Sa pratique a gagné en souplesse, sa couleur en harmonie et en puissance ; son dessin est plus résolu et plus magistral. La lumière est moins égale et les ombres moins dures. Léopold Robert n'est pas très-fort sur le clair-obscur. Il est vrai de dire qu'il n'a presque jamais exécuté que des sujets en plein air. Dans *les Pêcheurs*, cependant, il a employé les demi-teintes avec plus de bonheur. On cite quelquefois Robert comme un grand coloriste ; c'est une exagération suivant nous. Sans doute il a sur sa palette des tons brillants, nécessités par la richesse des costumes. Mais ce n'est pas l'éclat d'un ton isolé qui constitue le coloriste véritable. Les grands coloristes sont ceux qui entendent la dégradation de la lumière et la gamme des nuances. Le résultat, c'est l'harmonie : témoin Rembrandt, dont la merveilleuse peinture vous saisit par l'ensemble, jamais par le détail, tant la diversité des nuances est dissimulée ; témoin Murillo et Velasquez, dont la couleur est fondue comme l'air du ciel. On peut être grand coloriste dans la peinture monochrôme : témoin Van Dyck et Rubens dans leurs grisailles ; témoin Rembrandt dans ses eaux-fortes, le Titien dans ses dessins au crayon. La qualité de la couleur n'est donc pas dans le ton, mais dans la justesse de rapport des tons entre eux. S'il suffisait pour être coloriste de choisir de beaux tons francs, les peintres d'enseigne et les décorateurs l'emporteraient, le plus souvent, sur les maîtres de l'art.

Léopold Robert n'est donc point un coloriste de premier ordre. Quelques peintres de notre temps possèdent même cette faculté à un degré plus élevé. En général, sa couleur est crue et heurtée, parce qu'il n'use pas assez de nuances brisées, de demi-teintes et de glacis. Le moyen d'obtenir la transparence des préparations, la vigueur et la variété, c'est de revenir sur la pâte avec des glacis différents. La couleur de Robert est assez bornée, faute de savoir-faire et de pratique. Parfois ses chairs sont ternes, couleur de brique, et manquent de modelé. Sa touche paraît lourde et sans vivacité. L'air ne joue point à l'entour des personnages et des objets. Les fonds laissent désirer plus de profondeur. Pourquoi cette imperfection à l'endroit de la couleur et de la lumière ? Nous le dirons tout à l'heure.

Mais si Robert n'est pas un coloriste éminent, est-il, du moins, un dessinateur habile, comme on semble le croire dans le public ? Il y a des réserves à faire sur les dessins de Robert. Les lignes de ses figures sont incontestablement belles et heureuses. Mais son dessin n'en est pas moins indécis, pénible et quelquefois incorrect. Regardez les nus et les extrémités. Les membres s'articulent difficilement. Les pieds et les mains n'ont guère de finesse ni d'agilité. Voilà d'admirables statues. Mais, comme les statues, elles ne sont point douées de mouvement. Elles sont pétrifiées dans leur attitude. Les étoffes ne s'agitent point au souffle du vent. La vie, j'entends la palpitation et le changement, n'est pas plus dans les accessoires que dans les personnages. En un mot, on peut trouver que le dessin manque de liberté, d'adresse et de précision.

A quoi faut-il attribuer ces défaillances de l'exécution pratique de Léopold Robert ? Il nous paraît facile de les expliquer. Nous avons déjà dit qu'il prétend s'inspirer exclusivement de la nature et qu'il a toujours négligé les féconds enseignements de la tradition. Sans doute la nature est la première source de l'invention poétique, et l'on commettrait une faute égale à celle de Robert, en voulant étudier seulement les maîtres du passé, qui ont interprété la nature selon leur sentiment individuel. L'une et l'autre, la tradition et la nature, c'est-à-dire le passé et le présent, le sentiment des autres et le sien propre, sont indispensables dans les arts, de même que dans la science, dans la politique et dans la philosophie. Voilà un chimiste qui travaille la composition des corps, ne base-t-il pas ses expériences sur la science acquise avant lui ? La méthode philosophique du XVIIIe siècle, qui prônait surtout l'observation comme moyen de certitude, n'excluait point l'observation des faits antérieurs consignés dans la tradition. Voilà un industriel qui modifie un corps quelconque, ne prend-il pas la matière déjà transformée par un travail préliminaire ? Bien plus ; pour rester dans le monde poétique, l'écrivain, le poëte qui exprime ses impressions personnelles, n'emploie-t-il pas la langue longtemps élaborée et perfectionnée par les penseurs et les écrivains des siècles précédents ? L'imagination du poëte, quelle qu'elle soit, pourrait-elle suppléer à la connaissance de la forme pratiquée par les maîtres du langage ? Eh bien, la peinture a aussi sa langue, c'est-à-dire ses moyens d'expression, perfectionnés par les efforts successifs des grands hommes de la tradition, et c'est la partie technique de l'art. Ceux qui renoncent à ces précieuses conquêtes, comme on le voit encore aujourd'hui dans cette école résurrectionniste, dont la pratique se reporte volontairement à l'enfance de

l'art, ressemblent à des écrivains qui voudraient ressusciter la langue du moyen âge, sous prétexte de naïveté. M. Gustave Planche a très-bien expliqué, à plusieurs reprises, que les artistes, comme tout le monde, doivent accepter pour point de départ le point le plus avancé de leur science, au moment où ils essayent leur œuvre ; ce qui, loin de nuire à l'originalité personnelle, lui assure, au contraire, des ressources plus puissantes et une empreinte plus caractérisée.

Léopold Robert manifeste nettement, dans plusieurs passages de ses lettres, cette insouciance de la tradition que nous lui reprochons ici : « Nous « avons beaucoup causé sur la peinture avec un « professeur de l'académie de Venise ; mais nous ne « nous entendions pas parfaitement : il me parlait « toujours grands-maîtres, et moi toujours de la na« ture. » Et ailleurs, il commet une véritable hérésie, quand il dit : « Je crois que la nature inspi« rera bien plutôt un homme de génie, que toutes « les représentations qu'on en a faites, parce qu'avec « son imagination, *l'artiste n'a pas besoin de l'ou« vrage des autres pour se diriger*, et que la nature lui « offrira toujours des matériaux sûrs ; ensuite, cha« cun voit la nature bien différemment. Il y en a « qui trouvent des beautés sublimes là où d'autres « n'aperçoivent rien. » Sans doute, chacun voit la nature d'une façon particulière. Mais il ne s'agit pas d'étouffer l'individualité de l'artiste et son impression, sous une forme déjà exprimée. L'artiste a besoin de l'ouvrage des autres pour se diriger dans les moyens pratiques de rendre son impression propre. Si vraiment, les représentations qu'on a faites de la nature sont utiles à ceux qui veulent l'interpréter de nouveau, sans quoi ils risqueraient de recommencer, péniblement et sans profit, des expériences dont le résultat est connu depuis longtemps.

Il est bien vrai que cette prédilection singulière de Robert pour la nature ne va pas jusqu'à l'aveugler sur le mérite de ses prédécesseurs. Si les Vénitiens excitent peu son enthousiasme, s'il néglige d'étudier les prodiges de ces ardents coloristes du XVIe siècle, comme le Titien, le Tintoret et Paul Véronèse, il a pour le Poussin une admiration bien sentie, « à cause de la pensée profonde et toujours « élevée qui s'y trouve. C'est le Poussin, dit-il, et « Michel-Ange qui me remuent le plus : le premier « par le fond de philosophie si bien écrit, le second « par une imagination si gigantesque et si origi« nale. »

Entre ses contemporains, il ne paraît pas estimer d'autre peintre que M. Ingres. « Il est bien aise de se « rencontrer avec lui pour ses idées sur la nature et « sur Raphaël. M. Ingres est le modèle des artistes, « celui qui envisage son art pour l'art, et méprise de « devenir fabricant. Il va chercher dans le cœur les « expressions qui animent ses figures. Il possède « une fermeté de dessin si remarquable, une exé« cution si consciencieuse ! Que j'aimerais, ajoute-« t-il, à le voir revenir en Italie comme directeur de « l'Académie à Rome ! »

Le souhait de Robert devait se réaliser, et c'est de Rome que M. Ingres a envoyé sa nouvelle *Odalisque* à l'ami de Robert, M. Marcotte, qui partage cette admiration légitime pour le savant auteur de *l'Apothéose d'Homère*.

Si Léopold Robert avait étudié les maîtres avec autant de persévérance et d'amour qu'il a contemplé la nature, il leur eût emprunté le secret de la couleur et la facilité du dessin, en un mot cette habileté pratique, faute de laquelle son exécution a souvent trahi sa pensée. Il est incontestable que cette familiarité avec les hardis praticiens de l'école italienne l'eût initié à des procédés plus expéditifs et plus sûrs. Il est incontestable que son talent eût gagné en adresse, en puissance et en fécondité.

Sur les trois éléments principaux de la peinture, on a donc pu quelquefois en contester deux à Léopold Robert : la correction du dessin et l'harmonie de la couleur. Ce qu'on est forcé de lui accorder, à un degré éminent, c'est la qualité de la composition.

A quelle cause cependant peut-on rapporter cette impression rare que chacun éprouve devant sa peinture, les ignorants comme les plus connaisseurs ? Pourquoi, malgré cette impuissance relative de la forme, *les Moissonneurs* et *les Pêcheurs* sont-ils compris de tout le monde, privilége qu'assez souvent n'obtiennent pas des œuvres supérieures à ces deux tableaux comme exécution ? Pourquoi, par exemple, la peinture de Robert est-elle plus généralement acceptée que celle de M. Eugène Delacroix, ou que celle de M. Ingres ? C'est d'abord que Léopold Robert n'a pas exagéré, comme ces deux artistes, une qualité de l'art au préjudice des autres qualités indispensables, et que sans gouverner en maître la ligne et la lumière, il a cependant allié le dessin et la couleur à la composition dans une proportion suffisante. Mais c'est qu'il a surtout un sentiment supérieur de la beauté idéale. Le Sueur aussi est un faible praticien, ce qui ne l'empêche pas d'être un des plus grands peintres, ou plutôt un des plus grands poëtes de notre école. C'est que Léopold Robert a mis la passion humaine dans ses figures. C'est qu'il a gravé dans leur tournure et leur physionomie un caractère indéfinissable de grandeur et de tristesse. C'est qu'il a poétisé la nature humaine dans le peuple, en racontant le travail et les périls, les joies et les douleurs, sous les hasards de l'existence commune. C'est qu'il a réhabilité les inférieurs, en les douant de beauté, d'intelligence et de vertu. Et non-seulement il a mis dans le peuple la beauté et les nobles passions, mais il a idéalisé la nature. Cherchez dans la réalité une femme plus belle et plus digne d'amour que la madone des *Pêcheurs;* une jeune fille plus chaste et plus parfaite que la jeune fille qui

Digitized by Google

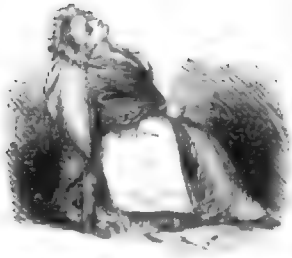
tient une gerbe, dans *les Moissonneurs;* cherchez des hommes et des femmes plus élégants, plus purs, plus attrayants que les hommes et les femmes de Léopold Robert?

Pendant toute sa vie, Robert n'a eu qu'un sentiment dont il est mort. Il a rêvé la perfection. Il a, comme il le dit, aspiré à des choses impossibles. Il a trop désiré; et ce désir immodéré qu'il a transporté dans son art, il n'a jamais pu le satisfaire, pas plus dans son art que dans son malheureux amour. Ce talent intérieur qu'il voudrait mettre au jour, il ne l'a jamais exhalé complétement sur sa toile, et comme Michel-Ange, ses ouvrages, une fois terminés, ne l'intéressaient plus, parce qu'ils constataient son impuissance et la disproportion entre sa volonté et son résultat. Mais cependant il doit à cette insatiable aspiration d'avoir approché de son type de beauté humaine, s'il ne l'a pas atteint. C'est ainsi que sa peinture et son caractère sont solidaires et inséparables. C'est ainsi que *les Pêcheurs* sont le reflet de son âme, et, pour qui sait comprendre, la prophétie et l'explication de sa mort.

Dans un conte d'Hoffmann, je ne sais plus lequel, un jeune artiste est assis dans la campagne, occupé à peindre un paysage. Le diable qui passe par là, voyant sa peinture, lui dit : « Vous êtes amoureux, n'est-ce pas? » A quoi le diable connaissait-il cela dans un paysage? C'est que l'art, c'est la vie de l'artiste. Il n'y a pas d'esthétique plus profonde que ce conte d'Hoffmann.

T. Thoré.

EUPHROSINE THEVENIN.



Il vient de mourir, dans une maison écartée d'une rue obscure de Fontainebleau, une horrible vieille femme qui allait avoir cent ans; cette femme vivait de pain bis, d'eau fétide, elle était couverte de haillons. Quand elle se risquait, par hasard, à franchir le ruisseau de la rue, le ruisseau en était plus fangeux, l'air de l'égout était plus infect; c'était hideux à voir, cet être vivant abominable, qui se traînait ainsi dans l'attirail vermineux de la plus abjecte avarice! La maison de cette femme n'était pas une maison, c'était une forteresse; figurez-vous la pierre de taille cimentée par des lames de fer; c'est que dans cette maison fabuleuse étaient contenues d'immenses richesses. Là, cette misérable créature, avec qui même l'aumône, même la charité, n'avaient rien de commun, ni pour donner ni pour recevoir, avait entassé, non pas seulement l'or, les diamants et les perles, mais les meubles précieux, mais les marbres les plus exquis, mais les tableaux les plus rares, les chefs-d'œuvre les plus charmants dans tous les arts. Le trou enfumé dans lequel cette femme faisait cuire, le dimanche, ses aliments de toute la semaine, contenait les chefs-d'œuvre les plus délicats et les plus fins des maîtres flamands; les enchanteurs hollandais, les kermesses joyeuses de Teniers, les scènes élégantes de Terburg, les fantaisies, les caprices et les beaux visages de Gérard Dow; plus d'un drame terrible et simple de Jean Steen, plus d'une belle génisse de Paul Potter, plus d'un frais et étincelant paysage d'Hobbéma, plus d'une forêt doucement éclairée, de Cuip ou de Ruysdaël! Ces belles œuvres, qui avaient été l'honneur des palais de Marly, du grand et du petit Trianon, ou tout au moins des galeries du Palais-Royal, se mouraient faute d'air et de soleil. La fumée, le froid, et le temps qui ronge toutes choses, écrasaient de leurs teintes formidables ces divines couleurs qui rivalisaient naguère avec les merveilles de la création. Ainsi la rage stupide de cette femme écrasait à plaisir la joie de l'avenir, la gloire des générations passées, l'ornement du temps présent. Dans ses moments de mauvaise humeur et de blasphème, ô honte! ô abus! cette vieille horrible frappait de son pied abominable et suintant ces chères et délicates fleurs des beaux-arts; elle les traitait comme elle eût traité de beaux petits enfants vivants et jaseurs, comme si elle eût pu entendre, pour sa joie, leurs gémissements et leurs larmes. Combien en a-t-elle brisés, combien en a-t-elle déchirés! Avait-elle besoin d'une planche pour poser l'oignon de son déjeuner, elle se faisait de quelque panneau de Watteau une table; avait-elle besoin d'un morceau de cuivre pour réparer sa casserole, elle prenait un petit tableau de Van-Dyck. Les toiles les plus rares lui servaient à raccommoder les tapisseries qui pendaient à ces murailles infectes. Le même abus de la fortune et des chefs-d'œuvre se retrouvait ainsi dans les moindres détails. Le pot dans lequel elle prenait son lait froid, cette vieille éden-

tée, du lait coupé avec de l'eau sale, n'était rien moins qu'un beau vase de porcelaine de la fabrique de Sevres, sur lequel se voyait encore, mais toute fêlée, la noble et brillante image de la reine Marie-Antoinette. O profanation! cette bouche livide et purulente graissant de sa bave dangereuse les bords de ce beau vase limpide, ou la plus grande et la plus belle dame du monde avait posé ses chastes levres! Tel était l'affreux et éclatant pêle-mêle de cette maison. Un abominable tablier taché du sang de quelque malheureux pigeon tombé dans cette demeure écrasait de son ignominie les plus riches dentelles, splendides et magnifiques vestiges des petits appartements de Versailles; une cuiller d'or, aux armoiries des Montmorency ou des Crillon, plongeait dans une ecuelle de bois. Quand la vieille rentrait dans son taudis, elle etendait ses vieux membres cliquetants sur les sofas dorés qu'elle avait achetés aux encans revolutionnaires; elle deposait ses sabots à demi-brisés sur le marbre des consoles; elle mirait les rides de sa tête dans les plus belles glaces de Venise; elle couvrait ses cheveux d'une coiffe crasseuse, mais, autour de ce bonnet éraillé, elle avait attaché, par dérision, de grosses perles à faire envie à des princesses du sang royal. Autour d'elle, tout était or et fange, bure et pourpre, art excellent et méprisables ustensiles. Dans le cristal taillé, elle mettait son vinaigre; les mouches hardies qui se posaient sur son front souille, elle les chassait avec un éventail que Greuze lui-même avait signé. Son lit, ou plutôt son grabat, était couvert des plus riches brocarts; dans le velours brodé était renfermée la paille ou plutôt le fumier sur lequel ce monstre hideux cherchait le sommeil. Mais le sommeil ne venait pas, c'était le remords qui venait à la place du sommeil; c'était, durant ces nuits lamentables, la vie de cette misérable qui se déroulait devant elle, sa vie de luxe et de fête, de vices et de crimes, de prostitutions sans honte, car elle avait deshonoré même la prostitution. Rêve funeste qu'elle faisait chaque nuit et tout éveillée! Cela commençait par les chants des oiseaux dans l'arbre du printemps; l'alouette matinale s'élançait toute joyeuse de la verdure des blés; les lilas en fleurs jetaient leurs douces senteurs dans la campagne; le soir venu, le rossignol chantait sa douce complainte, que répétait l'écho de la montagne! écho jaseur! écho pudique des jeunes années! Elle avait seize ans à peine, seize années mal comptées, et, tout d'un coup voici que la jeune fille rencontre sur le bord du chemin un beau jeune homme railleur qui lui dit: *Je t'aime, viens avec moi!* et qui l'emmene à Paris, elle triomphante, lui déjà songeant à la façon dont il se défera de sa conquête. Qui la veut? Il n'eut pas le temps de l'offrir à qui la voudrait prendre; elle fit son choix elle-même, et elle choisit le premier venu, ce qui était tout au moins du temps mal gagné. Ce premier venu était riche pour quinze jours, elle le garda vingt jours, et ce fut la seule bonne action de sa vie. Celui-là ruiné, elle se mit à chercher quelque bonne ruine à entreprendre, le prince d'Henin, par exemple, ou bien le marquis de Louvois, ou bien tout simplement Grimod de la Reyniere, ou encore le marquis de Brunoy, ce fou qui brisa la lampe merveilleuse entre ses doigts convulsifs. Mais en ce moment-là ces messieurs, que rêvaient toutes les mauvaises filles, etaient tous occupés à se ruiner autre part: mademoiselle Guimard régnait par l'esprit, mademoiselle Lange par la beauté; une nouvelle venue, une belle fille sans nom, venait d'être baptisée la Duthé par M. le comte d'Artois; ainsi il fallait renoncer même au comte d'Artois! Comment faire? Notre courtisane s'arranges de son mieux; comme elle ne pouvait pas hanter les princes du sang, elle descendit dans les seconds rangs de la noblesse, elle ne dédaigna pas la finance; elle appartint au dernier et au plus fort enchérisseur. Oh! la vie honteuse et misérable! se vendre aujourd'hui, s'être vendue hier, se vendre toujours! Pour être plus sûre de son propre débit, elle allait dans les lieux mêmes où se rendent ses pareilles, au Wauxhal, à l'Athénée, chez Mesmer, chez Cagliostro, a l'Opera, au Théâtre-Français, dans les petits soupers, chez les Francœur, les petits violons, à la Sorbonne, les jours de theses solennelles, pour jeter d'étincelantes œillades aux jeunes docteurs qui aspirent au bonnet et à l'hermine. Surtout vous étiez sûr de la rencontrer dans le jardin du Palais-Royal, le soir, sous les vieux marronniers, pendant que tous les jeunes gens de la ville, vêtus comme pour aller faire leur cour à madame de Montesson, passent dans cette ombre à peine éclairée. Elle assistait ainsi, la malheureuse créature, à tout ce dévergondage de l'esprit, à toute cette licence des mœurs, à la ruine stupide des plus grands noms et des plus grandes fortunes de la monarchie. C'est la honte et c'est l'histoire de ce temps-là! Songez donc qu'aux pieds de cette impure se prosternaient, à prix d'or, des jeunes gens dont le blason remontait aux croisades; le roi saint Louis lui-même avait donné à ses compagnons de batailles le cri du ralliement et la couleur de leur drapeau! Elle cependant, la fille d'un paysan, une gardeuse de brebis, une fileuse à la quenouille, elle se voyait l'égale, tant le crime est un triste niveleur! de tous ces gentilshommes, les derniers de leur race. A peine si elle daignait s'en laisser aimer, et encore fallait-il l'aimer à beaux deniers comptants; — amour payé au jour le jour, soupirs vendus à l'avance, — baisers affreux, dont le tarif était connu, — louée à tant par mois, jamais louée pour moins de trois jours. Par-dessus le marché, avec le corps on avait l'espèce d'esprit qui s'y était logé, c'est-à-dire la raillerie, la calomnie, la médisance, l'injure, la bave, le venin, que répandent ces horribles créatures sur le monde des honnêtes gens qui leur crache à la face. Tels étaient les rêves de cette femme,

Digitized by Google

quand enfin le sommeil lui faisait une aumône d'une heure. Le rêve l'emportait à travers ce tourbillonnement sans fin, tout mélangé de baisers et de coups de bâton, de fortune et de misère, de pain bis et de vin de Champagne. En même temps, pour l'amuser un instant, pour lui arracher un sourire (toujours dans son rêve), elle avait à son service des poëtes qui chantaient à tue-tête le vin et l'amour; elle avait à sa table des philosophes affamés qui prouvaient que la Providence était un vain nom; elle s'entourait de jolis petits mousquetaires gris ou noirs, à deux fins, qui soutenaient, d'après leur âme, que l'âme n'était pas immortelle. O pitié! c'est justement pour amuser les femmes de cette espèce que M. de Voltaire écrivait *Candide*; que J.-J. Rousseau, le rhéteur naïf, racontait les tristes ardeurs de *Saint-Preux* et d'*Héloïse*, sans compter Crébillon fils qui, chaque matin, lançait sur la toilette de madame, sa petite page obscène, toute couverte de licences et d'ordures Ainsi elle vivait; elle vivait de la bourse des uns, de la licence des autres, de l'impiété de tous. Avare entre tous ces prodigues, habile et prudente au milieu de ces dissipés, le seul désir de cette créature souillée était de s'enrichir des dépouilles et des sophismes de tous ces hommes. Elle gardait d'eux tout ce qu'elle pouvait garder, leur athéisme et leur argent. Pour arriver à cette femme, jamais vous n'étiez assez riche; quand vous lui disiez: *Je vous aime*, elle vous répondait: *Combien?* Eux cependant, les imprudents, qui se sentaient entraînés vers l'abîme, ils jetaient, dans cette maison deshonorée, leurs terres, leurs châteaux, leurs diamants, les vieilles perles de leurs aïeules, les diamants de leurs mères ou de leurs jeunes femmes Cette femme engloutissait toutes choses: c'était comme la mer du Nord, où rien ne reparaît après un naufrage. Ainsi, dans ce grand naufrage de la société d'autrefois, cette femme survécut seule. Elle vit partir pour l'échafaud ou pour l'exil, l'un après l'autre, tous ses amants; ils partaient sans un louis d'or dans leur poche, sans un habit sur leur dos, sans un chapeau sur la tête, et l'idée ne lui vint pas de leur prêter même le manteau de son cocher. Elle vit se traîner à la porte des boulangers les mêmes femmes dont elle avait ruiné les maris par ses folies, et pour ces pauvres mains frêles et tendues, elle n'eut pas un morceau de pain noir! Même en 1792, cette femme songeait à compter l'argent de son coffre-fort! Même en 1793, quand les rois éperdus prêtaient l'oreille au bruit de la hache qui tombe, cette femme comptait son or! Elle entassait, elle entassait! Elle allait autour des échafauds ramasser les derniers vêtements des victimes; elle entrait dans les maisons dépeuplées pour acheter à vil prix les dépouilles des maîtres absents. Elle ne se fiait pas à la terre, même pour l'acheter à vil prix, car la terre est fidèle, elle revient souvent à ses maîtres; mais elle se fiait à l'or, qui est vagabond et traître comme une prostituée! Cela lui paraissait plaisant d'emporter dans son bouge les chefs-d'œuvre et les belles parures d'autrefois, et de les insulter à sa façon? Ainsi elle se vengeait des honnêtes femmes, qui eussent lavé leurs mains à l'instant même, si par hasard, en passant, elles avaient frôlé le manteau de cette créature méprisée. Telle avait été sa vie, et cette vie-là se montrait de nouveau, enchâssée dans le remords, chaque fois que l'infâme se mettait à dormir. Mais aussi, après ces affreux sommeils, elle redevenait la harpie sans pitié, dont le nom seul, à trois lieues à la ronde, faisait frémir d'épouvante. Le pauvre qui passait se détournait de cette maison, car une tuile serait tombée pour frapper le mendiant; l'enfant qui chantait dans le carrefour se taisait, rien qu'à voir cette muraille livide; quand il volait au-dessus de la cour de cette maison, l'oiseau le plus joyeux ne chantait plus. Dans le jardin, le rosier n'avait pas de fleurs, l'arbre poussait à regret; le gazon se desséchait sous les pas de cette femme, le fruit indigné échappait à sa main souillée; à l'approche de ce monstre, l'arbre était tenté de s'enfuir! Le chien de cette femme ne mangeait pas ce que la main de cette femme lui présentait; il serait mort de faim plutôt que de ronger l'os qu'elle avait rongé avec ses gencives dures comme du fer. Les antres infects, l'Averne dont parle Virgile, les lacs maudits, les mers pestilentielles, les harpies affreuses à la mamelle pendante, ne sont rien, si vous les comparez à ce cloaque verdâtre où le crapaud lui-même refusait de se montrer. Les voleurs eux-mêmes, quand il était question de cet entassement de trésors fangeux, haussaient les épaules en jurant une malédiction; ils aimaient mieux voler un écu chez un honnête homme, que d'attenter à tout l'argent de cette femme. Elle était défendue par son abjection tout autant que si elle eût été entourée du canon des Invalides. La misérable! elle comprenait cette horreur universelle, et après s'en être réjouie, elle finissait par trouver que les hommes avaient raison de l'accabler sous tant de haine. Elle haïssait tout le monde, mais elle avait beau faire, elle ne pouvait mépriser personne, ce qui eût été une compensation

Quelle vie et quelle mort! quelle horrible façon de vieillir! Cette malheureuse, à qui le vice était aussi nécessaire que l'argent, avait été tout d'un coup arrêtée dans son vice par une révolution, et cette révolution avait réveillé en sursaut toutes les âmes honnêtes, les soldats, les magistrats, les princes du sang; elle n'avait méprisé que les courtisanes, et elle les avait abandonnées à leur profonde abjection. Ainsi cette femme, adorée encore la veille, adorée à genoux, elle vit tout d'un coup sa maison et sa beauté abandonnées par cette foule qui chantait la chanson que chante Horace sous les fenêtres de Lydie: *Lydia, dormis?* C'est que tout d'un coup s'était arrêtée cette vie des folles joies, des folles

Digitized by Google

amours, des ivresses et des delires; tout d'un coup l'orage avait gronde, qui avait rendu ces jeunes gens et ces vieillards a des devoirs trop longtemps oublies. Les insenses! pendant ces longues journées et ces longues nuits d'orgie, ils avaient laisse la royaute sans defense; ils avaient livre aux insultes l'autel de Dieu, tout comme ils avaient brisé le trône du roi; ils avaient souffert que les vieilles renommees fussent immolees en sacrifice a je ne sais quel besoin ardent de nouveaute qui n'est jamais satisfait que dans le sang et dans le suicide; ils avaient abuse de tout, du nom et du blason et de la fortune de leurs peres; ils avaient ri aux eclats de l'honneur de leurs meres, ils avaient ecrit sur leur banniere, composee de quelque vieux jupon des filles de l'Opera: *Apres tout que nous importe?* Ils avaient dit comme disait le roi Louis XV pour chasser le profond ennui de son front et l'immense mepris qu'il se sentait pour lui-même au fond du cœur: *Après nous le déluge!* Mais le deluge n'etait pas venu, le deluge qui engloutit avec les coupables les innocents, avec les tyrans les victimes, ce qui etait venu, c'etait la foudre, la foudre qui est quelquefois intelligente, a ce point que l'on reconnait Jupiter a son tonnerre:

. . Tonantem credidimus Jovem
Regnare. . .

Et la foudre les avait rendus à eux-mêmes; a la lueur de ce feu sinistre, ces hommes eperdus avaient retrouve quelque peu de leur bon sens; ils s'etaient epouvantes de tant de desordres; ils s'etaient reconnus dans cette nuit funeste de leurs intelligences egarees; ils avaient crie: *A l'aide! au secours!* puis, tout haletants, et sans achever de vider la coupe à demi remplie, sans même donner un dernier baiser à leurs folles amours, a peine s'ils avaient eu le temps de deposer sur la table avinee la couronne de lierre des buveurs, la couronne de rose des amoureux! Du même pas ils s'etaient rendus autour du trône de France pour combattre, pour mourir; la, ils avaient combattu, la ils etaient morts. Et quand le roi de France, cet honnete homme qui est au ciel, fut alle rejoindre saint Louis, son aieul, pas un de ces hommes qui avaient mene une vie si folle ne put se rappeler, sans honte et sans remords, tous ses oublis qui avaient tout perdu. De ces remords salutaires cette demoiselle n'avait pas su prendre sa part. Pendant que ses amants redevenaient des hommes, elle etait restee ce que le ciel l'avait faite, une fille! Mais allez donc demander a une vile courtisane un peu de rougeur honnête a son visage, un peu de remords sincere dans son cœur, une pareille femme ne comprend rien, ne sait rien, ne voit rien, ne sent rien. Celle-là jugeait, en elle-même, que la revolution française avait fait grand tort à son petit commerce; que, sans les violences de 1789, elle aurait encore dix ou douze ans a tirer parti de son grand œil efface, de sa grande taille nonchalante, de son epaisse chevelure, dont chaque cheveu avait une valeur. Dix ans, durant lesquels elle eût pu exploiter sa beaute tout a l'aise! Mais non, elle avait ete ruinée, tout comme le gouverneur de la Bastille, tout comme le marchand de papiers peints, Reveillon. Vous tous qui passez dans le carrefour, ayez pitié, s'il vous plaît, d'une malheureuse victime des tempêtes et des revolutions!

Cette malheureuse n'avait donc même pas eprouve cet abattement parfois salutaire qui s'empare des femmes de son espece au declin de leur beauté. C'est la souvent un moment grave et serieux dans la vie de ces impures; à ce moment l'intelligence leur revient, et aussi une lueur de prevoyance, et elles se demandent, avec des angoisses inexprimables, ce qu'elles vont devenir quand elles seront à bout de toutes leurs séductions. La commence l'enfer de ces êtres à part. Chaque matin, chaque heure du jour leur apporte la conscience du neant qui s'approche. La ride se creuse, avance, s'enfonce, se plie, se replie, se recourbe, se multiplie en mille labyrinthes infimes; la peau gonflée se detend, s'affaisse, se jaunit et retombe.... sur le vide. Plus rien de l'eclat, de la vivacité, de la grâce d'autrefois; tout s'en va, tout s'efface, tout s'affadit, tout grossit; la tête, le corps, le visage, la main, le pied; inerte bouffissure, dont les progres sont aussi rapides que le progres de l'eau qui monte dans une inondation. En même temps l'empire s'en va; la popularite s'en va; on ne veut plus de cette femme, on n'a plus un regard pour elle, plus un sourire, plus une parole. Le dégoût et l'effroi s'emparent de cette maison ou c'est à peine si le musc des filles de joie a laissé une odeur nauseabonde! Et encore, si l'horrible creature etait assez vieille et assez purulente pour être portée tout de suite à l'hôpital dans une civiere bien couverte, si elle etait jetee tout de suite dans les immondices de Saint-Lazare, on comprendrait que ces femmes-la eussent une esperance, cette esperance, enfin! Mais non, decrépites pour exercer leur premier état, elles sont toutes jeunes pour les professions douloureuses. Alors le travail, mais le travail force, le travail sans honneur, s'empare de ces belles adorees, oisives et mignonnes, qui eussent trouve la douleur dans le pli d'une rose. Alors, du fond de cette mollesse, de cette oisivete, de ces adorations, de ces sofas dores, elles descendent dans la rue, le balai à la main. Et dans les plus rudes journées de l'hiver, à l'heure où leurs servantes attentives auraient à peine ose poser leurs pieds tremblants sur les tapis d'Aubusson, à l'heure où le bain tiede et parfume se préparait a peine, à l'heure où le sommeil, abandonnant peu à peu ces paupieres appesanties, les tirait par un autre rêve tout éveillé, du rêve heureux et charmant de la nuit, voici qu'il leur faut balayer les immondices des carrefours. A ce métier,

Digitized by Google

leurs mains deviennent sanglantes, leurs pieds sans chaussures se chargent d'engelures; leur tête dégarnie de ses cheveux, grelotte sous le haillon qui la couvre à peine. Ainsi se passe cette journée lamentable, jusqu'à l'heure où cet être sans nom se retire dans quelque chenil, sous les toits de la même maison qu'elle épouvantait naguère de son luxe et de ses amours.

Eh bien, dans ce dernier degré de la misère et de la douleur, ces femmes étaient encore moins à plaindre que la fille dont je parle, au milieu de sa fortune abjecte, au milieu de ces trésors amoncelés avec tant de rage et de désespoir. Le sentiment de ses crimes ainsi rachetés, de ses scandales ainsi expiés, ne soutenait pas cette femme; l'instinct même de ses crimes lui disait que l'expiation à laquelle s'abandonnait son avarice était une expiation insuffisante. Parfois elle se sentait jalouse des malheureuses qui achetaient du travail de leurs mains et de la sueur de leur front, le droit de se repentir et de prier Dieu; mais c'étaient là des lueurs passageres dans ces hideuses tenebres; il y avait, dans tout le langage acéré du remords, un mot que cette femme n'a jamais voulu, n'a jamais pu prononcer, le mot repentir!

Morte au monde, morte à toutes les affections, à toutes les joies humaines, accablée sous le mépris public, qui pesait sur son cœur autant que la terre de son tombeau pèse maintenant sur son corps, cette femme ressentait cependant d'etranges et soudaines colères. On dit, par exemple, que lorsque le roi Charles X chassait dans la forêt de Fontainebleau, cette femme avait l'habitude d'aller s'asseoir dans quelque carrefour de la forêt; elle se posait au beau

Digitized by Google

milieu du chemin, et là elle attendait que le roi vint à passer. Alors elle se dressait en secouant ses haillons, elle regardait de tous ses yeux passer cette meute hurlante qui s'éloignait en poussant des gémissements plaintifs ; puis, quand c'était au tour du roi à passer contre cette femme, le roi hésitait et devenait pâle comme un mort ; le frisson parcourait son corps des pieds à la tête. Hélas! cette femme rappelait au roi de France, vieux et menacé de toutes parts, les folies et les délires du jeune comte d'Artois!

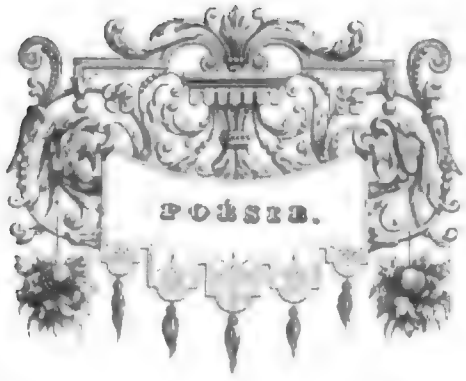
A la fin cette femme est morte ; elle est morte seule, sur son fumier, dans son remords — sans une main charitable qui lui fermât les yeux, sans la voix d'un prêtre pour la consoler et pour lui promettre le pardon de celui qui pardonne là-haut. Son agonie a été silencieuse, horrible, l'agonie d'un être venimeux qui n'a plus rien à mordre. Pendant quatre-vingt-douze ans qu'elle avait été sur la terre, cette femme n'avait rencontré personne à aimer ou à secourir, pas un enfant, pas un vieillard, pas un pauvre, pas une misère, pas une innocence, pas une vertu. Aussi, en mourant, n'a-t-elle rien laissé à personne que son immense et impuissante malédiction. Tous ces trésors des arts qui auraient fait l'orgueil des plus nobles musées, elle les avait brisés ; tous ces chefs-d'œuvre des grands peintres et des grands sculpteurs, elle les avait anéantis ; son or, elle l'avait fondu ; ses billets de la banque de France, elle les a brûlés. Que n'eût-elle pas donné pour pouvoir emporter dans sa fosse immonde ses terres et ses maisons? Ou tout au moins si elle avait pu couper les arbres de ses jardins, détruire l'espoir de la moisson prochaine, écraser dans leurs nids les œufs des oiseaux chanteurs, empoisonner les poissons de ses bassins! Si elle avait pu mettre le feu à ses moissons, et elle-même disparaître dans l'incendie! Mais elle avait espéré vivre plus longtems, et maintenant elle n'avait plus de souffle pour allumer l'étincelle qui devait tout dévorer.

Il fallut briser la porte pour pénétrer jusqu'à ce cadavre ; on le trouva étendu sur le carreau et déjà tout moisi ; un tome de Voltaire était à côté de la morte, c'était le poëme dans lequel Voltaire couvre de boue et d'injure la sainte Jeanne d'Arc, la gloire la plus pure et la plus héroïque de l'histoire de France. Le dernier râle de la femme vendue était encore un blasphème et une obscénité.

Elle fut jetée dans un trou, hors de la terre consacrée, et sur cette fosse déshonorée, on trouva écrit d'une main ferme cette oraison funèbre : *Ci-gît la courtisane qui a déshonoré même le métier de courtisane!* O grand Dieu! faites que cette femme soit la dernière de son espèce!

Elle s'appelait Euphrosine Thevenin, Euphrosine, du nom d'une des Grâces.

J. JANIN.



MARK.

CHANT I.

Un jour il arriva sur la chaume de Crage
En blouse, sac au dos, portant bâton noueux ;
Un grand chapeau de paille ombrageait son visage,
Et ses souliers guêtrés étaient gris et boueux
Comme sont des souliers qui viennent de voyage.
Il chantait le refrain de la chanson des gueux.

Or la chaume de Crage était un monticule
Aride, âpre, un terrain à peu près ébauché,
Rocailleux et bossu, tourmenté, ridicule,
C'est le dos d'un chameau dans un vallon couché ;
Mais vallon de Tempé sans froid ni canicule,
Tout coupé de ruisseaux et de fleurs tout jonché.

En haut c'est le désert, en bas c'est la prairie
Avec ses mille voix et ses mille senteurs,
Et ses horizons bleus où va la rêverie
S'inspirer aux échos des rossignols chanteurs ;
Paysage d'écran, pastorale féerie,
Comme en a fait Watteau, comme en font les conteurs.

Terrestre paradis aux bords de la Charente,
Pleins d'Èves et de fleurs et sans fruits défendus ;
Terre au sein embaumé par la truffe odorante,
Eldorado joyeux que l'on ne quitte plus,
Tel ce pays antique où l'on fixait sa tente
Dès qu'on avait senti le parfum du lotus.

Donc, Mark, devenu vieux — j'entends vieux, moins de tête
Que de cœur comme l'est tout jeune débauché,
Voulant faire une fin, mais fin de diable honnête,
Rêvait un ermitage à tous les yeux caché,
Où vivant de régime il pût mâter sa *bête*,
Son *moi* de chair et d'os trop enclin au péché.

Ce n'était pourtant pas qu'il voulût vivre en moine
Ou comme les bergers des rives du Lignon ;
Non, il avait horreur du lait, du pain d'avoine,
Et pour boire de l'eau, — sophisme bourguignon,
Il faut, disait-il, être un second saint Antoine
Ou bien se ravaler jusqu'à son compagnon.

Excès des deux côtés : le sublime et le pire,
La cave et le grenier, la cime et le ravin,
Le saint et son cochon ! — Dieu veuille qu'il s'en tire !
Egaler saint Antoine, il n'était pas si vain ;
Ni philosophe assez pour.... Mais qu'allais-je dire !
Mark, prenant le milieu, mit de l'eau dans son vin.

C'est là tout le secret du bonheur sur la terre :
Le milieu ! le milieu ! ne point escalader ;
Voyager à mi-côte au-dessous du cratère
Que ce fou d'Empédocle osa vouloir sonder ;
Aller tout bonnement, sans éclat ni mystère
Et confiant à Dieu le soin de nous guider

Digitized by Google

Quelque pedant viendra qui, m'attaquant en règle,
Me dira : « Bien à vous d'aller à mi-coteau ;
« A l'humble caille, bien ! de glousser dans les seigles,
« Mais à l'aigle, monsieur, c'est l'infini qu'il faut ! »
— Pedant, mon bon ami, je vous passe les aigles,
Encor ne faut-il pas qu'un aigle aille trop haut.

Tel croit être d'ailleurs un aigle qui s'abuse
Pour combien de vautours cela peut être dit !
Tous ces gros oiseaux-là tiennent trop de la buse,
Orgueilleux, carnassiers, bêtes sans contredit,
Grands croqueurs de poussins, inexperts à la ruse,
Mais que mère la poule et connaît et maudit.

La médiocrité fait seule feu qui dure :
C'est le juste degré de la comparaison ;
C'est le printemps joyeux assis sur la verdure
Entre le pâle hiver qui souffle son tison
Et l'été haletant au soleil sur la dune ;
C'est le point d'où notre œil embrasse l'horizon.

C'est vingt ans, c'est l'amour ! toutes ces douces choses
Qui ne s'achètent point, qu'on ne saurait payer ;
C'est le repos rêveur sous les églantiers roses ;
C'est le repos rêveur au coin de son foyer.
L'esprit peu soucieux des effets et des causes,
Car nulle ambition ne le tient à loyer.

Or Mark, ayant couru comme un fou dans la vie
Par les âpres chemins et les chemins frayés,
Las de se déchirer aux buissons de l'envie
Tout meurtri par les sots qu'il avait coudoyés,
S'avisa de songer dans sa philosophie
Qu'enfin tous les bonheurs ne sont pas monnoyés.

Justement il venait de faire un héritage
Quelque vingt mille francs, de quoi vivre à peu près
Selon sa fantaisie au fond d'un ermitage.
Hoc erat in votis ! — C'était huit jours après
Qu'il arrivait chantant sur la chaume de Crage.
Vous savez que le lieu semblait fait tout exprès.

C'était un beau matin au mois des primevères,
La divine aurora menait par les halliers
La danse des sylvains et des nymphes légères,
Fous et folles d'amour ; — les oiseaux familiers (res
Leur chantaient des chansons ; — sur les fleurs des bruye-
Brillaient les diamants tombés de leurs colliers.

Et les petites fleurs se souriaient entre elles ;
Les grillons s'appelaient à travers le gazon ;
Sur les bords des ruisseaux de vertes demoiselles
En anneaux se posaient à la pointe du jonc
Et vers le ciel montaient — bruits de voix et bruits d'ailes
— Parfums, baisers, soupirs, — l'encens et l'oraison.

Apollo s'avançait vers la chaste Cybèle
Humide encor des pleurs de Morpheus jaloux,
Et l'épouse à la fois mère et vierge éternelle,
Sur la couche d'azur dans un éther plus doux,
Tressaillait en sentant sur sa pleine mamelle
S'éveiller tant d'amour aux baisers de l'époux.

Mark entendit son cœur chanter une prière ;
Ineffables motifs d'accords mélodieux
Inconnus au clavier de la langue vulgaire
Et qui sont le secret de la langue des cieux ;
Idiome d'amour, d'extase, de mystère
Que la bouche bégaye et qu'on parle des yeux.

Et son regard allait du ciel à la prairie,
Calme et contemplatif pour la première fois
Depuis le jour maudit où, la tête aliurie,
Il vint, pauvre agnelet, fait à l'air pur des bois,
Se parquer avec nous dans cette bergerie,
Où l'air pur manque à tous et l'herbe à deux sur trois.

Il fut enfin tiré de son rêve extatique
Par un bruit de sabots qui battaient le chemin,
Alternant lourdement — vrai rhythme académique.
— C'était un paysan, qui, la bêche à la main,
S'en allait, ruminant son humble georgique,
Voir pousser ses bourgeons, espoir du lendemain.

Mark l'aborda de cœur, la physionomie
Ouverte et souriante ; il sentait le besoin
De saluer quelqu'un d'une parole amie :
Le cœur est expansif quand il est seul et loin !
D'ailleurs l'homme aux sabots avait la bonhomie
Qu'Horace donne au sage, heureux, libre et sans soin.

Du regard ils avaient déjà fait connaissance
« L'admirable pays, lui dit Mark, que voilà ! (fense !
« Qu'on doit y vivre heureux et longtemps ! — sans of-
« Longtemps, monsieur !... longtemps ! oh ! que trop pour
« Car j'y sais des enfants de soixante ans d'enfance (cela !
« Ayant encor leur mère ; et je suis de ceux-là. »

Quel mot ! ce pauvre Mark en devint froid et blême,
Lui qui venait aux champs querir des cœurs pieux,
Le premier qu'il trouvait vomissait un blasphème !
Et quand sur le maudit il releva les yeux,
Il le vit, l'air narquois, qui riait en lui-même.
Au boulevard de Gand on n'aurait pas fait mieux.

Mark lui tourna le dos et reprit le pas comme
S'il eût vu sur la mousse une bête à venin :
Fou candide, où vas-tu ? pourquoi courir, en somme ?
A gauche, à droite, en face, au bout de tout chemin ;
Et partout et toujours tu trouveras un homme
Ou, qui pis est encore, un homme au féminin.

Ce mot du paysan, cette ironie amère
Du plus saint des devoirs, instinct religieux,
Qu'un fils avec son lait prend au sein de sa mère,
Avait brisé son cœur, avait noyé ses yeux,
En évoquant en lui la pieuse chimère
D'un amour sans espoir : — Sa mère était aux cieux.

Mark, en rêvant, marchait vers une maison blanche,
Que dorait le soleil entre des chênes verts ;
Un rocher gris la tient suspendue à sa hanche
Au-dessus d'un ravin ; goutte à goutte au travers
Filtre une source vive, eau claire où la pervenche
Mire ses doux yeux bleus chastement entr'ouverts.

Digitized by Google

Des fissures du roc, de folles clématites
Serpentaient en festons, grimpaient aux églantiers,
Et sur le gazon vert brillaient des marguerites.
Des pas accoutumés avaient fait des sentiers
Qui zébraient les ravins, et leurs crêtes subites
Se couronnaient d'un mur tapissé d'espaliers.

Au bruit des pas de Mark sur la route sablée
Un essaim de pigeons — gent facile à l'émoi,
Tirant de l'aile au vent, avaient pris la volée;
Les poules caquetaient en fuyant, et le roi,
Le sultan emplumé de la troupe affolée,
D'un chant provocateur couvrait leurs cris d'effroi!

Tant de terreur, mon Dieu! pour un homme qui passe,
Pensa Mark, ce n'est pas honneur au genre humain!
Il raisonnait à jeun, aussi nous fit-il grâce
De plus amples discours. — Son chapeau dans la main,
Il entra sans frapper dans une pièce basse
Où filait une vieille, où criait un bambin;

Où sur des bancs assis, séparés par la table,
Déjeunaient face à face un jeune paysan
Et sa femme, beauté sans doute contestable,
Mais dont le nez en l'air et dont l'œil reluisant,
Les dents blanches, les chairs d'un embonpoint très-stable,
Faisaient, pour le gaillard, un tout fort suffisant.

Sur les murs jadis blancs de la pièce enfumée
Brillaient coloriés des dessins sur papier:
C'était Napoléon! c'était la grande armée!
L'empereur, bleu de ciel, et ses rouges troupiers,
Sur des chevaux citron, dans la verte fumée
Suivaient un aigle d'or vers un champ de lauriers.

— Toujours lui! lui partout!.... Que le diable l'emporte!
Aux soliveaux pendaient pêle-mêle accrochés,
Des épis de maïs avec leur feuille morte,
Et des raisins avec leurs pampres desséchés;
Un long fusil chômait au-dessus de la porte,
Les bassinets ouverts et les deux chiens lâchés.

Mark, après son bonjour, — salut de camarade,
Dit: braves gens, pourrais-je avoir du lait, du pain?
— Du lait! répliqua l'homme; êtes-vous donc malade?
— Non, mais... — Non, dans ce cas, vous boirez de mon (vin
Soyez le bienvenu!... Jeanne, verse rasade
Et fricasse un poulet, monsieur doit avoir faim.

Le déjeuner fut gai. — Pierre était bon compère:
Digne fils, il tenait par deux points importants
De sa mère beaucoup et beaucoup de son père.
Car l'un mangeait très-vite et l'autre très-longtemps.
C'est un mot du pays; — et, sur ce sol prospère
On le trouve applicable à tous les habitants.

Voyons, Pierre, dit Mark, tu me parais brave homme,
Il faut que nous fassions une affaire tous deux;
Combien vaut ta maison? Clos, pré, verger, en somme,
Je t'achète le tout; dès demain, si tu veux
En beaux louis sonnants je te compte la somme?
A ce mot de louis Pierre ouvrit de grands yeux.

Plaisantez-vous? — Non pas! — Eh bien, sans vous sur-
Ça vaut dix mille francs, et c'est donné pour rien; (faire,
A neuf mille, cent fois j'aurais pu m'en défaire,
Jeanne est là pour le dire. — Oh! Jésus! je crois bien!
Les prés seuls valent ça; c'est une bonne affaire,
Vrai! comme le bon Dieu, monsieur, est bon chrétien.

Va pour dix mille francs, dit Mark, la chose est faite!
— Va! dit Pierre, et trinquons du plus vieux cruche!
Mark pouvait sans scrupule au matois faire fête;
Il payait largement tout le vin débouché.
Encore le bambin et la vieille et Jeannette
Eurent des jupons neufs par-dessus le marché.

A quelques mois de là, le rustique ermitage,
Malgré son air modeste affectant le chalet,
Etait pourtant changé fort à son avantage:
Les murs crépis à neuf étaient blancs comme lait
Du grenier Mark avait fait un premier étage,
Ouvert aux quatre vents par un double volet.

Il voulait que le jour inondât sa chaumière;
Il voulait, le matin, que la blonde aurora
Sous un baiser d'amour l'éveillât la première;
Peut-être, disait-il, qu'Apollo la suivra.
Apollo, dieu des vers et dieu de la lumière.
« .... *solet esse gravis cantantibus umbra.* »

La vue au loin courait capricieuse et folle
De la plaine aux coteaux et des bois aux rochers,
Dans l'espace égarée avec l'oiseau qui vole,
Avec l'oiseau lassé se posant aux clochers;
Avec les blancs agneaux, jouant sur l'herbe molle,
Dans les vergers rêvant à l'ombre des pêchers.

Et puis des bruits confus sur la brise odorante
Arrivaient en chantant à travers les vallons,
Bruits d'oiseaux et de voix, bruits de l'eau murmurante
Sur son lit de gravier, sous son dais de houblons
Dont l'élégante fleur, du frêne au saule errante,
Retombe en grappes d'or, comme des cheveux blonds

Autour de la maison une humble claire-voie
Protégeait un jardin tout bigarré de fleurs,
Contre ces maraudeurs que le ciel tienne en joie!
Grands larrons de bouquets, de baisers grands voleurs,
Et qui prenaient si bien goût à leur double proie
Que les rosiers de Mark y perdaient leurs couleurs.

Car on venait de loin pour voir *la maison blanche*,
L'ermite était aimé de tous les alentours:
Sous les acacias on dansait le dimanche,
Garçons en habits neufs, filles en jupons courts,
Et par la danse-ronde, à l'allure un peu franche,
Couraient de gros baisers, à-compte des amours.

Mark était-il heureux? — Oui, car il croyait l'être,
Et puis il n'avait rien à faire, autre raison;
A la chasse il était devenu passé maître,
Et les bois nourrissaient des lièvres à foison.
Les perdrix se nichaient jusque sous ses fenêtres,
Les lapins se terraient jusque sous sa maison

Digitized by Google

Il partait le matin à l'aurore levée.
Son père l'attendait sur le seuil au retour,
Blanc vieillard dont la vie âpre, errante, éprouvée,
Coulait enfin paisible en ce calme séjour,
Poétique nature, âme vaste, élevée,
Cœur et bouche d'enfant ouverts à tout amour.

Il n'avait rien en lui de ces vieillards moroses
Qui ne parlent jamais que d'eux au preterit ;
Qui pestent de dépit devant des lèvres roses.
Lui, de cœur indulgent, humble et jeune d'esprit,
Il aimait le printemps, la jeunesse, les roses,
Les vers ; — tout ce qui chante, aime, embaume, fleurit.

Et tous deux s'asseyaient à la table frugale
Où brillaient, au dessert, les fruits de la saison.
Ou, comme aux temps bénis d'ère patriarcale,
Le lait caillé tremblait sur des nattes de jonc ;
Puis, arome enivrant d'ivresse orientale,
Un café de sultane égayait la maison.

Mark retrouvait la vie au sein de la nature,
Comme au sein de sa mère un enfant allaité ;
D'esprit perdant un peu, mais gagnant de carrure,
Ainsi qu'on dit chez lui d'un arbre mal enté
Qui jette follement sa rameuse verdure,
Ses infécondes fleurs *s'en allaient en gaîté*.

Tous ses livres chômaient, même ses chers poètes ;
Mais il voyait, les soirs, se coucher le soleil.
D'encre et de plumes point, mais force cigarettes ;
Gravures ni tableaux, mais l'horizon vermeil ;
De journaux, pas un seul : qu'eût-il fait de gazettes ?
Il avait sa servante et toujours bon sommeil.

Ainsi donc sous ce toit aux modestes pénates,
Nos ermites vivaient paresseux et contents,
Avec Follette et Faust, deux chiens à fines pattes,
Djinn et Mitis, deux chats, — en tout sept habitants.
Mais Faust avait Follette, et Djinn courait les chattes,
La servante était vieille et Mark a vingt-cinq ans.

AUSONE DE CHANCEL.

Au célèbre poète hollandais

VAN HENNEP,

VOYAGEANT EN FRANCE.

Quand guidés par la foi vers quelque sainte plage,
Les chrétiens du vieux temps se rencontraient au loin,
Près de la même source et sous le même ombrage
Ils s'asseyaient ensemble et partageaient leur pain.

Le repas achevé, debout sur le chemin,
Ils priaient en commun, chacun dans leur langage,
Puis se disaient leurs noms, et se donnant la main,
Echangeaient en partant leur bâton de voyage.

La muse a ses croyants, et seule, de nos jours,
Elle a ses pèlerins qui poursuivant toujours,
Par-delà monts et mers, l'idéale Solyme,

Convives altérés, se partagent encor
Et l'ombre et la fraîcheur de cet arbre sublime
Qui sur vous, ô poète, abaisse ses fruits d'or.

ANTOINE DE LATOUR.

Paris, mai.

RÉPONSE

A ANTOINE DE LATOUR.

Ami, si quelquefois, au printemps de mon âge,
Pour charmer mes ennuis, j'ai cueilli quelques fleurs
De cet arbre sacré dont tu vantes l'ombrage;
Si de ces fruits dorés j'ai goûté les douceurs,

Hélas! en reprenant mon pénible voyage,
J'ai vu de mon bouquet se flétrir les couleurs,
Et ces fruits, si riants sous le riche feuillage,
Ne laissaient après eux qu'amertume et douleurs;

Mais malgré ces chagrins et ces dégoûts sans nombre,
Par un doux souvenir quelquefois arrêté,
Je revenais encore à cet arbre enchanté,

Et j'y rêvais à ceux que je vis sous son ombre,
A plus d'un, comme moi, sur la route égaré...
Ami, c'est aussi là que je t'ai rencontré.

J. VAN HENNEP.

Mai

BEAUX-ARTS.

M. WICHMANN, dont on a admiré, à la dernière exposition, une gracieuse statue de *Jeune Fille allant puiser de l'eau à la fontaine*, vient de terminer le buste de Mlle Rachel. Cette œuvre se distingue autant par une ressemblance parfaite que par une exécution pleine de finesse et d'élégance.

— Le Roi vient de faire cadeau à la ville de Bruges de dix-sept caisses renfermant les plâtres des plus belles pièces du musée du Louvre.

Physionomie Parisienne.

Ouvrière en robes.

Digitized by Google

Digitized by Google

A. WILLE

[illegible] [illegible]

Bonne Femme de Normandie

Digitized by Google

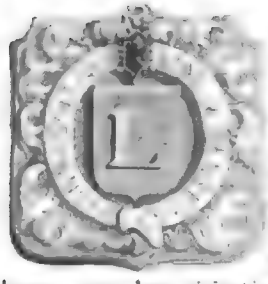
SOIXANTE-QUINZIÈME EXHIBITION

DE

L'ACADÉMIE ROYALE DE LONDRES.

I.

Juillet 1843.



La *National Gallery* est un de ces horribles pastiches grecs qui poussent, de toutes parts, sous le ciel brumeux de Londres. Parallèle à la Tamise, elle étale lourdement sur Trafalgar-Square son double perron, ses grosses colonnes, que leur oisiveté semble engraisser chaque jour, car elles portent sans peine aucune leur éternel fronton à trois angles, espèce de delta magique où l'architecture semble définitivement enfermée.

Pour ajouter à tant de grâce naturelle, la prévoyance municipale ou académique, — les académiciens et les maires puisent souvent à une source commune la même ingénieuse inspiration, — cette prévoyance, dis-je, a disposé sur les degrés du Temple des Arts deux agréables galeries couvertes, en bois bien blanc, qui s'avancent poliment jusqu'aux dalles du trottoir, et reçoivent les belles dames à peine descendues de leurs calèches. Complétez cet ensemble plaisamment renouvelé du Parthénon par l'impassible maintien de deux grenadiers, écarlates de la ceinture au bonnet à poil, et blancs de la ceinture aux talons.

Maintenant, selon l'humeur qui vous domine, prenez à droite ou à gauche, allez dans la Galerie Nationale proprement dite, ou bien dans les salles ouvertes chaque année à l'étalage des travaux contemporains. Entre ces deux expositions, la foule n'hésite pas. Pour l'une comme pour l'autre, il faut laisser son schelling à la porte; et quel calculateur avisé payerait un schelling la vue de sept à huit tableaux admirables, quand il en peut voir sans plus de frais onze cent cinquante qui ne valent rien?

Par une raison qui n'est pas tout à fait la même, nous suivrons cette foule silencieuse, étonnée, indécise, qui s'en va, par mode et par ennui, tâcher de comprendre quelques idées d'artiste. La foule elle-même est ici un tableau mouvant, qu'il faut regarder avant les autres, car il les explique.

Digitized by Google

Lorsque s'ouvrent, à Paris, les portes du Musée, vous savez ce qui se passe : quels flots de curieux, quelle rage de curiosité ! comme on se presse, comme on se coudoie, et quels regards avides, et quelle attention intelligente! Le peuple est là, vous le sentez; c'est lui qui vous marche sur les talons et vous brise les côtes, sans brutalité, mais sans pitié ; c'est lui dont le souffle haletant fatigue votre oreille ; c'est lui qui a faim et soif de voir, lui qui s'impatiente et s'irrite, non pas du supplice auquel son empressement le condamne, mais des delais qui lui restent encore à subir ; c'est enfin lui qui, poussé par un admirable instinct, va tout de suite se grouper autour des belles pages qu'il devine, autour des grands noms qu'il sait par cœur, autour des noms nouveaux qu'il s'entend à retenir, quand ils ont de vrais titres à sa memoire. Ce peuple, entendons-nous, n'est ni celui des boutiques, ni celui des faubourgs. La rue Saint-Denis n'est pas pressee ; la rue Saint-Antoine n'est pas libre de venir si tôt au salon. Mais l'etudiant de Paris, mais la jeunesse du barreau, celle de l'amphithéâtre et celle de l'atelier se donnent rendez-vous à cette premiere et formidable épreuve. Puis le flâneur intrépide qui veut, coûte que coûte, avoir son mot tout fait avant le journal du soir; puis le journal lui-même, écoutant plus qu'il ne regarde, et cherchant de l'esprit tout fait plutôt que de l'esprit à faire ; que dire enfin, et pourquoi décomposer cet aréopage intelligent pour vous qui le connaissez si bien? En somme, rappelez-vous combien ses arrêts sont vite rendus, et decisifs, et rarement cassés.

A Londres, au contraire, le premier jour de l'exhibition ressemble au second, et celui-ci au troisième, et le dernier à tous les autres. Cette énorme métropole ne nourrit pas, entre ses deux millions d'habitants, de quoi défrayer un salon d'enthousiastes. Peut-être les trouverait-elle, à la rigueur, dans la classe très-respectable des dilettanti qu'effraye la dépense d'un schelling. Mais alors que deviendraient ces belles banquettes de velours rouge disposées sur huit rangs au milieu de chaque salle?

Nobles banquettes, et qui en disent aussi long qu'elles. Là viennent s'asseoir paisiblement un nombre raisonnable de gentlemen posés, rasés, brossés, gantés, et qui se mirent avant d'entrer dans le brillant miroir de leurs bottes vernies. Là viennent aussi ces belles personnes au teint brillant, aux yeux limpides, toutes sereines et reposées, qui ne hasarderaient pas un jugement téméraire sans avoir consulté le catalogue, et deux fois plutôt qu'une. Venus pour voir ce qui est là pour être vu, et après s'être rendu les civilités qu'ils se doivent, ces méthodiques examinateurs s'assurent du numéro 1, vérifient l'ordre dans lequel lui succède le numero 2, et, sans rien omettre, sans s'étonner de rien, sans improbation ou approbation manifeste, poursuivent ainsi leur rigoureux pèlerinage. Partis du *Moulin gallois sur le Dolgarey* (premier salon *East-Room*, à droite en entrant), ils arrivent aux *Beautés rivales de l'ancien et du nouveau monde* (salon des miniatures, à gauche en sortant), et peuvent affirmer, fût-ce devant un jury présidé par un coroner, que pas une des 1161 toiles exposées ne s'est soustraite à leur étude, également soigneuse pour chacun de ces travaux.

Quant à nous, dût cet aveu nous perdre dans l'estime de nos lecteurs, nous conviendrons qu'une pareille tâche nous a paru et nous paraît encore au-dessus des forces humaines. La critique exigeait peut-être que, sauf à y périr, nous l'entreprissions sans hésiter ; mais cette severe déesse nous a trouvé rebelle, cette fois comme bien d'autres, à l'examen des œuvres qui ne sont ni à peu près belles ni tout à fait ridicules.

C'est à ce dernier titre que nos regards s'arrêtèrent d'abord sur un ciel noir, rouge et blanc, dont les couleurs criaient dans un magnifique cadre ciselé. Sous ce ciel bondissait une mer bleue, et un roi lilas était assis, couronne en tête, sceptre en main, sur un escabeau jaune, entre une femme verte et plusieurs gaillards de nuances variées. J'en demande pardon aux partisans de l'ordre arithmétique, mais ce tableau, que je voyais le premier, porte le n° 382. Il est de Martin et représente le grand roi Canut ou Knut, expérimentant l'obéissance des flots pour faire honte à ses flatteurs. Vous connaissez sans doute cette vieille chronique. Les courtisans grossiers de Canut vantaient sa toute-puissance. Il fit porter un siége au bord de la mer et feignit de croire que la marée lui obéirait, s'il lui ordonnait de reculer. Le vieil Océan n'en mouilla pas moins les pieds du monarque et lui servit à démontrer que le *tu n'iras pas plus loin !* appartient à Dieu seul.

Le plus superficiel coup d'œil donné à cette toile bariolée suffit pour attester la décadence de Martin, et prouve que, son genre épuisé, il lui est à peu près impossible de se créer de nouvelles ressources. Par égard pour un passé qui ne fut pas sans gloire, nous n'insisterons ni sur cette caricature des effets sublimes auxquels le peintre biblique est quelquefois arrivé, ni sur son *Christ apaisant les tempêtes*, ni sur trois ou quatre insignifiants paysages jetés çà et là dans quelques coins de l'exhibition.

Mais si Martin décroît, que dire de Turner? Turner, encouragé par le fol engouement de quelques adeptes et par un long caprice de la mode, s'est envolé sur les ailes de cette folle chimère dans les régions ultra-fantastiques d'un idéal jaune citron. Ses tableaux, chatoyants, dorés, resplendissants comme il les faisait, pouvaient caresser l'œil ébloui. On retrouvait dans les rêves qu'on avait pu rêver ses villes d'or, ses rochers d'opale et d'agate, ses collines d'émeraude et les flots d'ocre où il trempait ses nuages. Mais un plat d'œufs brouillés n'eut jamais grand charme pour personne, et je l'atteste dans toute la sincérité de ma conscience, j'ai cru tout de

Digitized

bon à la reproduction littérale de ce travail culinaire, lorsque je me suis trouvé en face de la page bizarre intitulée : *Lumière et couleur*, barbouillage inouï où il n'y a, pour parler franchement, ni couleur ni lumière, mais bien, dans une gigantesque goutte d'eau, un petit bonhomme transparent accroupi sur un mât de cocagne. Ce petit bonhomme est Moïse, écrivant le premier livre de la Genèse : — *Que la lumière soit, et la lumière fut!* — Or, à cette parole du créateur, les sept couleurs prismatiques se séparent, et, s'il vous plaît, suivant les lois théoriques imaginées par Goëthe. Le livret est formel à cet égard.

J'avais à peine eu le temps de m'ébahir du tableau d'abord, puis du sérieux avec lequel passaient et repassaient devant lui les juges méthodiques dont je vous ai parlé, quand un autre éblouissement me réveilla de ma stupeur. C'est encore une toile jaune, encore un plat d'œufs. Celui-ci a été préparé en l'honneur du roi de Bavière, et représente *l'Ouverture du Valhalla*, en 1842. Le Valhalla est un joli temple en cristal bleuâtre, dont le soleil transperce les colonnes lumineuses. Au pied du mont doré qui supporte ce monument féerique, roulent des flots de brouillard citron, et dans ce brouillard nagent plusieurs centaines d'animalcules serin, qu'on est amené à reconnaître, après mûr examen, pour des nymphes et des génies. Un gentleman, à côté de moi, les regardait à la loupe et cherchait à comprendre. Pour ma part, j'y renonçai tout aussitôt, tant ces folies m'attristaient.

Si, du même artiste, je n'avais vu que ces deux toiles et *le Soleil de Venise allant à la mer* (mer et soleil désespérément ictériques), j'aurais rapporté ici des inquiétudes sérieuses sur le compte de sa raison. Par bonheur, un paysage me restait à examiner, où l'invraisemblance n'a pas dépassé certaines limites, et où l'on retrouve le charme étrange de ces perspectives lointaines que Turner seul sait reculer à ce point. Je veux parler d'une marine vénitienne qui porte le numéro 551, et que mon compagnon de voyage s'est obstiné à prendre pour une vue du pont de Londres. Ceci vous prouve que le paysage de fantaisie, tel que Turner l'entend, agit un peu *suivant l'intention*, comme le chocolat de madame de Sévigné. Avec un peu de bonne volonté, chacun y peut voir ce qu'il aime.

Ceux de Stanfield ont un autre mérite plus sérieux et plus incontestable. Il n'accorde à la poésie que sa juste et légitime influence. Mais l'eau reste de l'eau, avec lui; les murs solides et blancs renvoient les rayons d'un vrai soleil, et ses horizons lumineux, sans me transporter au pays des fées, me consolaient par leur chaleur des brumes étendues sur la capitale des trois royaumes. Clarkson Stanfield, si j'en crois mes impressions, restera le représentant du paysage anglais plus longtemps que Gainsborough et Wilson lui-même, bien qu'il soit moins naturel qu'eux et parle moins fréquemment aux souvenirs de ses compatriotes. Son *Golfe de Venise* (Mazorbo et Torcello, sous le numéro 37), son *Château d'Ischia* (192), ses *Colonnes de Saint-Marc*, sa *Giudecca* et sa *Vue de la Medway* rivalisent d'éclat, de grâce et de solidité avec tout ce que peut revendiquer en ce genre notre école française, maintenant si riche.

Il faut nous hâter de le remarquer ici, de toutes les branches de l'art, c'est décidément le paysage que les Anglais entendent le mieux et dans lequel ils se montrent le plus généralement supérieurs. A côté de Stanfield, vous pouvez ranger Copley Fielding, qui, tout entier à l'aquarelle, n'avait rien exposé cette année dans la *National Gallery*. Vous pouvez aussi compter Thomas Creswick, dont cinq toiles attestent l'heureuse fécondité. David Roberts en a exposé le même nombre; mais, avec des qualités d'un ordre supérieur, il a moins de sûreté dans l'exécution, moins d'égalité dans le succès. Ainsi, son *Entrée dans la Crypte de Rosslyn Chapel* est un admirable morceau, où la lumière joue comme sur une toile de Granet, et dont l'architecture gothique, enveloppée de mousse, rongée par la pluie, les gros pilastres verts et moisis vous donneraient le frisson par la plus chaude journée d'août. Mais les *Ruines de Philoe* n'ont d'autre mérite (si elles l'ont) qu'une fidélité mal entendue. Les sables et les rochers de Nubie peuvent affecter ces plans droits, ces cassures rigoureuses et plates, ces tons uniformes et poudreux; mais à quoi bon alors les transporter sur la toile? De même, préféreriez-vous de beaucoup *la Porte d'une mosquée du Caire* (210) à *celle du grand Temple de Balbec*. Parmi les toiles de Creswick, au contraire, vous ne trouverez guère de préférences ou d'antipathies marquées. Seulement, selon que vous serez ou réaliste ou plus acquis à la fantaisie, vous vous arrêterez devant *le Vieux chemin* (*Old foot-road*) ou devant *la Terrasse*. Le premier plan de ce tableau est d'une vérité sans prix, le second d'une invraisemblance adorable. Le *Glen du pays de Galles* semble une transition de l'un à l'autre. La profondeur de l'étroit vallon, son obscurité, les formes abruptes des rochers qui l'encombrent à droite et à gauche, volontairement exagérés, le rangent parmi les œuvres d'imagination; en revanche, la fraîcheur des herbes, la transparence des feuillages, la noire ondulation des eaux marbrées, ainsi que la rigoureuse exactitude de certains détails amoncelés sur le premier plan, appartiennent au travail purement reproducteur. Ce parfait équilibre dans les facultés, qui met sous le joug de la raison les entraînements de l'imagination capricieuse, me semble caractériser le talent de Creswick, talent modérateur, sans parti pris violent, que l'étude et la conscience ne laisseront jamais s'égarer comme celui de Turner.

Huit toiles de Ramsay Richard Reinagle : quatre paysages et quatre portraits. Aucune ne justifie le rang que l'on assigne ici à ce rapide et facile impro-

Digitized by Google

visateur. Rien ne les met au-dessus de ce que produit M. Briggs, ou M. Geddes, M. Richard Lee ou tout autre academicien, leur collègue.

C'est encore un académicien qui a réuni, dans un cadre de moyenne grandeur, un nombre infini de ressemblances aristocratiques. Aussi les spectateurs affluent, et c'est à grand'peine que vous parviendriez à vous faire jour dans leurs rangs pressés. N'allez pas, sur cette vogue, accorder une valeur intrinseque à l'œuvre qui en est l'objet. Elle est plus que médiocre et n'a d'autre mérite que celui de montrer aux braves cockneys, autour de leur reine chérie, son entourage ordinaire de grands seigneurs et de ladys. Victoria est agenouillée, la tête nue et sans joyaux, aux pieds de l'archevêque de Canterbury, qui lui administre le sacrement. Ainsi que le programme l'indique, c'est la dernière partie du cérémonial qui accompagne le sacre. Les pairs et pairesses ont ôté leurs coronets, à l'exemple de S. M. Derrière l'autel se tiennent le lord chambellan et l'évêque de Londres. Lord Melbourne porte l'épée d'État; le duc de Wellington est debout à côté de lui, tout prêt à la ramasser si elle tombe. La couronne est entre les mains de lord Willoughby d'Eresby. Ensuite se déroule pêle-mêle une foule de grands personnages à chacun desquels la foule essaye d'assigner un nom : le prince Georges de Cambridge, le duc de Sussex, le duc de Cobourg, le prince Ernest de Phillipstahl, etc. Pour ma part, dans ce noble fouillis, je n'ai voulu reconnaître que la malheureuse lady Flora Hastings, cette pauvre jeune femme tuée par la calomnie, et le duc de Nemours, dont j'ai vaguement entrevu les cheveux blonds, l'uniforme effacé, la pâle figure, indiqués à peine dans une pénombre défavorable. Entre lui et le spectateur, s'étend une baie de jeunes filles d'honneur qui, toutes à demi tournées vers le public, semblent implorer une attention spéciale pour leurs belles épaules nacrées, leur doux sourire, leurs lèvres en cœur et leurs regards coquets. C'est sur elles que le peintre a voulu concentrer la lumière, et l'on s'en aperçoit bien à quatre ou cinq gros rayons blancs, opaques et lourds, qui, tombant d'aplomb sur ce joli groupe, menacent de le réduire en poussière.

L'auteur de cette solennelle niaiserie, bonne tout au plus à illustrer le *Court-Journal*, n'est ni plus ni moins que Leslie, dessinateur incorrect, mais spirituel, et qui ne manque pas de ressources quand il traduit une pensée comique. Je n'en veux d'autre preuve qu'un autre tableau suspendu à quelques pas du *Couronnement*. Il représente la conversation de deux aventurières de Londres, introduites chez le ministre de Wakefield et cherchant à fasciner ses jolies filles. Certes on trouverait beaucoup à dire, comme exécution, à cette couleur sèche et dure, à ces silhouettes découpées comme dans du carton, à ce jour partout égal et dont la direction reste inconnue; mais l'expression des physionomies est heureuse. Les prétendues grandes dames font bien la roue; les filles du vicaire, intimidées et rougissantes, leur frère abasourdi, le petit Moïse, ouvrant de grands yeux et rongeant son pouce, tout cela est d'une vérité un peu triviale, qui trouvera toujours et partout de nombreux admirateurs.

Dans une scène tirée de Molière, Leslie a fait preuve des mêmes qualités, mais en les gâtant, selon moi, par une irrémissible exagération. M. Purgon, irrité par la désobéissance de son malade, l'abandonne à sa mauvaise constitution, à l'intempérie de ses entrailles, à la corruption de son sang, à l'âcreté de sa bile, etc. (V. acte 3, sc. 6.)—ce pendant que Toinette, la mauvaise, applaudit en riant à ce terrible anathème. La frayeur d'Argan, la sournoiserie de la soubrette, la colère impetueuse du docteur, ne demandaient qu'à être un peu moins outrées pour que le tableau fût vraiment comique. Mais il y aura toujours, entre la gaieté, l'abandon joyeux de Molière, et la bouffonnerie un peu fantasque, un peu appesantie des compatriotes de Shakspeare, une nuance que ces derniers ne peuvent pas apprécier.

Si quelqu'un d'eux est capable d'un tel effort de génie, à coup sûr c'est Daniel Maclise: Maclise a de la finesse et de l'esprit, tout autant que Biard ou Pigal dans ses bons jours. Comme peintre, il peut envier l'énergie du premier, mais il est tout autrement soigneux, élégant, poli, coquet, brillant, flatteur et recherché.

Admirez avec moi cette salle à manger espagnole, dont le décor moresque étincelle de couleurs enlacées. La brise tiède y pénètre de tous côtés, glissant entre les colonnettes de marbre, et soulève la soie bariolée des rideaux. La table, aux pieds d'ébène, est entourée de joyeux convives. Jeunes cavaliers débraillés, vieux histrions à rouge trogne, comédiennes blanches et fardées, qui tout à l'heure encore riaient, buvaient, chantaient, tout entiers à leur plaisir insouciant. Voici cependant un visiteur inattendu, trop important pour qu'on lui refuse la porte, trop méprisé pour qu'on l'invite à s'asseoir. Chacun de chercher une attitude à peu près convenable, des propos qui se suivent, un *quant-à-soi* que l'occasion réclame. Le poëte, cependant, —car c'est un poëte, — trouble par tous ces regards insolents, ébloui par toutes ces lumières, toutes ces glaces, tous ces cristaux, toutes ces joailleries vraies ou fausses, ne sait plus garder l'attitude qui lui convient. Il s'incline jusqu'à terre, humilié devant ces ivrognes et ces filles perdues. Tant de respect va doubler leur morgue. Voyez se rengorger Arsenie, voyez le seigneur de la Ventoleria se recueillir dans son impertinente roideur. Rosimiro, Florimonde et *tutti quanti*, et *tutte quante*, voyez-les chuchoter, sourire, et contenir à grand'peine leur belle humeur désobligeante. Ce jeune cadet, à l'œil vif, au maintien à peu près correct, qui se penche pour écouter les mauvais propos

Digitized

d'une soubrette friponne, ce doit être Gil Blas lui-même, le facile et complaisant philosophe. Et quant à ce magnifique laquais, qui des deux mains enleve une pesante vaisselle, tandis qu'il jette un coup d'œil de pitie sur le pourpoint crotte du grand tragique, ou je me trompe fort, ou c'est le peintre lui-même. Le peintre a beau faire, son instinct l'entraine; amoureux des beaux dehors, il preferera toujours l'histrion couvert de velours, et la comedienne coquette au pauvre diable mal peigné, dont les vers seuls ont bonne tournure.

Quoi qu'il en soit, *le Poëte chez les Comédiens* est un des rares ouvrages que nous pouvons envier a l'exhibition britannique. Encore ce sentiment de jalousie domine-t-il beaucoup lorsque nous songeons que la gravure, à laquelle il est promis d'avance, lui fera franchir le detroit. Pour un grand nombre de tableaux, la gravure est insuffisante, mais elle nous donnera de celui-ci tout ce que nous y trouvons de remarquable, l'élegance des détails, la grâce des poses, l'expression des physionomies. Le surplus, on en peut faire tres-bon marche

Dans le même genre anecdotique et familier, je trouverais encore a citer deux ou trois peintures qui ont justement la valeur du *Café Procope*, par M. Jacquand, ou des esquisses regence que nous a donnees cette annee M. Eugene Giraud. *Sir Joshua Reynolds et ses amis*, par Claxton, où se trouvent groupees les figures de Goldsmith, de Johnson, de miss Burney, sans compter MM. Thrale, Horace Walpole, Angelica Kauffmann, le peintre West, l'amateur Angerstein, David Garrick, M. Siddons, et une foule d'autres celebrites du dernier siecle. — *Roger de Coverley et Addison (the Spectator)* allant ensemble a la chasse par Davis. — *Johnson chez Goldsmith*, lisant le manuscrit du *Ministre de Wakefield*, tandis que les creanciers de l'auteur attendent avec anxiete le jugement porte sur un ecrit devenu leur unique gage. M. E.-M. Ward (ne pas confondre avec le vieux académicien du même nom) est l'auteur de ce joli tableau.

O. N.

La suite a la prochaine livraison.

Digitized by Google

LE VOISIN DE CAMPAGNE.

UIS-JE sans indiscrétion, madame, vous demander ce que vous écrivez là?

— Comment donc! mais c'est un droit que vous donne votre qualité de mari.... J'achève d'écrire la liste des amis que nous engagerons à passer une partie de la belle saison à notre terre de Séran, dans ce beau château dont vous venez de faire l'acquisition.

— Mais il me semble que j'aurais dû être consulté pour une affaire aussi importante?

— Sans contredit. Aussi me serais-je bien gardée d'expédier les lettres d'invitation avant d'avoir soumis ma liste à votre contrôle... Et tenez, je viens d'inscrire le dernier nom; lisez, et voyez si je n'oublie personne.

— Quoi! madame, vous pensez que nous avons autant d'amis que cela? Deux pages d'amis! Je ne me croyais pas si riche.

— N'allez pas me chicaner sur un mot.... J'ai voulu parler tout simplement des personnes que nous voyons dans l'intimité.

— Ah! fort bien! La catégorie est plus élastique. L'intimité comprend quelques indifférents, beaucoup d'importuns, et tous nos ennemis intimes. Jusqu'ici nous avons passé l'été à Paris ou aux eaux, et je vois que votre inexpérience de la vie champêtre allait vous entraîner dans une grande faute.

— Ma liste est trop longue, n'est-ce pas? c'est ce que vous voulez dire?

— Infiniment trop longue. Les gens qui forment notre société intime sont bons à voir à la ville. On ne les a que trois ou quatre heures de suite; ils n'ont pas le temps de nous gêner; nous sommes à peine effleurés par leurs défauts. Mais à la campagne c'est autre chose; les défauts ont tout le loisir de se montrer et de nous faire sentir leurs aspérités. Les fausses apparences s'effacent, les sentiments d'emprunt se trahissent, et nos ennemis intimes nous laissent apercevoir leur noirceur.

— Soit; je vous abandonne les ennemis; vous les connaissez, rayez leurs noms.

— Ce sera le tiers de la liste. Maintenant, conserverons-nous les importuns? Vous ne tarderiez pas à vous repentir de cette imprudence! Ceux qui ont le talent de vous ennuyer parfois dans votre salon de Paris deviendraient, à Séran, des fâcheux insupportables. Autre tiers de la liste qu'il faut supprimer.

— Nous n'aurons donc que les indifférents?

— Mais à la campagne les indifférents montent en grade. Leur nullité disparaît au grand air; ils deviennent tout aussi incommodes que les autres.

— C'est-à-dire que vous voulez aussi les exclure? Je comprends! Vous auriez pu vous expliquer avec plus de franchise, et me dire tout de suite que vous ne vouliez recevoir personne cet été. Vraiment, je suis beaucoup moins charmée de votre acquisition. Le château cessera de me plaire, si je dois y être condamnée à une solitude complète.

— Voilà de l'exagération! Nous allons à la campagne pour rompre la monotonie de nos habitudes parisiennes. Si nous devons retrouver là-bas les figures qui nous assiégeaient ici, à quoi bon nous déplacer? Avec les mêmes gens, il faudrait bientôt revenir au même train de vie, tourner dans le même cercle de conversations banales et de plaisirs usés; nous transporterions tout simplement à Séran notre salon de Paris. Quelle duperie! Vous ne comprenez donc pas le charme du changement? Qui vous parle

d'ailleurs d'une solitude complete? D'abord vous aurez avec vous votre niece Hortense; et puis je ne supprime pas votre liste tout entière. Il est un nom que je n'efface pas. Votre excellente amie Mme Desmarnières passera à Séran une partie de la belle saison. Son mari nous donnera tout le temps que lui laissent les affaires. J'ai invité notre jeune parent Frederic Latour, qui viendra nous voir souvent. Nous aurons, de plus, nos voisins de campagne qui ne manqueront pas d'établir des relations avec nous. Ce seront, du moins, de nouveaux visages, et il y aura sans doute dans le nombre des originaux pour nous divertir. Vous verrez que vous vous trouverez fort bien de cette vie nouvelle, de cette société improvisée. Essayons toujours, et si cela ne vous convient pas, l'année prochaine nous ferons autrement.

Cet entretien fut prolongé par diverses objections que le mari refuta avec beaucoup d'éloquence. Il était préparé à la lutte, il avait réponse à tout, et la victoire devait lui rester. Quelques jours après, les deux époux, — M. et Mme Dumont, — partirent pour leur terre de Séran.

Dans sa manière d'envisager les agréments de la vie champêtre, M. Dumont était guidé par un sentiment facile à pénétrer. M. Dumont avait cinquante ans; Mme Dumont n'en avait que vingt-six. Cette disproportion d'âge, si féconde en périls, s'environnait de plusieurs circonstances aggravantes. Le mari était d'un caractère inquiet et impérieux; la femme était très-jolie et merveilleusement coquette. Cependant, tout s'était assez bien passé jusque-là, et cette union, conclue depuis sept ans, avait à peine été obscurcie par des nuages passagers. Mme Dumont donnait souvent carrière à sa coquetterie, mais elle s'en tenait toujours à de légères escarmouches, se contentant d'encourager les hommages, de faire naître les passions et de désespérer ceux qui avaient imprudemment livré leur cœur aux séductions de ses regards et aux amorces de ses paroles décevantes. Jamais elle n'avait été tentée d'aller plus loin. Il lui suffisait que sa vanité fût satisfaite et triomphante. Un mari homme d'esprit devait aisément conduire une pareille femme dans le bon chemin; il n'avait qu'à céder sur quelques points peu importants, et après avoir fait la part du feu, part légère et frivole, il pouvait vivre en toute sécurité.

M. Dumont ne manquait pas d'esprit; le monde lui en accordait une dose suffisante pour son usage particulier. D'ailleurs, il avait fait ses preuves; il avait eu l'esprit d'acquérir quarante mille livres de rente et d'épouser une femme charmante; mais la jalousie obscurcit les qualités les plus brillantes et les plus solides. Trop prompt à s'alarmer et perdant tout à fait la tête dans les moments de crise, M. Dumont avait trouvé un confrère qui ne lui cédait en rien sous le rapport des inquiétudes soupçonneuses et des terreurs paniques : — c'était M. Desmarnières, banquier fort estimé à la Bourse, et mari un peu plus que mûr d'une jeune femme amie de pension de Mme Dumont. Les liens de cette amitié formés dès l'enfance s'étaient resserrés plus tard par une singulière conformité de caractère, de goûts et de position. Entre ces deux dames, c'était un attachement à toute épreuve. Elles se pardonnaient mutuellement leurs avantages, et se rendaient sincèrement justice l'une à l'autre. Rare et précieux exemple d'un sentiment que les femmes sont accusées de ne pas savoir pratiquer.

L'hiver avait été brillant et animé, et au milieu d'une longue série de bals et de concerts, M. Dumont avait vécu dans des transes continuelles. Le printemps ne calma que médiocrement ses alarmes : — il est vrai que le printemps, pluvieux et froid, conservait toutes les allures de l'hiver; les soirées continuaient leurs convocations, et les bals menaçaient de ne pas se laisser interrompre par l'été. Puisque le danger tient bon, pensa le mari, c'est à moi de battre en retraite. L'été précédent, Mme Dumont avait eu beaucoup de succès aux bains de Dieppe; les eaux ont aussi leurs périls; l'ennemi s'y trouve; il fallait donc chercher un asile plus sûr. — M. Dumont acheta la terre de Séran.

C'était, du reste, un bon emploi de ses capitaux; une propriété d'un excellent rapport, un joli château, un parc considérable, des prairies magnifiques. Il plaçait son argent à trois pour cent, et il avait l'avantage de pouvoir joindre à son nom, passablement vulgaire, le nom élégant et aristocratique de sa terre; — gloriole qui le touchait peu pour son propre compte, disait-il, mais qui devait plaire à Mme Dumont.

Lorsque M. Dumont eut signé l'acte qui le rendait propriétaire de Séran, et lorsque sa femme fut installée dans ce château fort, inaccessible aux lions parisiens, l'honnête mari sentit naître le calme dans son esprit longtemps troublé. M. Desmarnières, à qui il avait confié son projet de retraite champêtre, dès que la pensée lui en était venue, s'était montré fort enthousiaste de cette idée, et très-désireux de voir sa femme protégée par le même abri. Le banquier avait donc accepté avec joie et reconnaissance l'invitation de son confrère en jalousie. Il fut convenu que Mme Desmarnières passerait toute la saison à Séran, et que le financier, retenu à Paris par ses affaires, viendrait le dimanche, les jours de fête, et chaque fois qu'il aurait un moment de loisir. Séran était situé à quinze lieues de Paris, mais on faisait les deux tiers du trajet par le chemin de fer d'Orléans, ce qui abrégeait beaucoup la distance.

De son côté, M. Dumont se trouvait dans la nécessité de quitter de temps en temps son manoir pour aller à Paris où l'appelait un procès important. L'argent occupait la seconde place dans ses affections, et pour ne rien perdre, il fallait bien qu'il partageât sa surveillance : — un œil sur sa femme, un œil sur sa fortune. Mais ses absences ne devaient

jamais se prolonger plus de vingt-quatre heures, et il n'avait rien à craindre, puisque le château de Seran était interdit aux indifférents, aux importuns et aux ennemis intimes, — c'est-à-dire à tout le monde.

Quant aux voisins, on ne leur avait fait aucune avance, et pas un seul ne se montra. D'ailleurs, dans un rayon de deux lieues, il n'y avait que des habitations de chétive apparence, appartenant à de petites gens que l'on ne pouvait pas voir, et qui sans doute se seraient refusées modestement à toutes relations.

La première quinzaine s'était assez bien passée; on avait visité les environs de Séran, qui étaient riants et pittoresques; on avait fait de longues promenades à pied, à cheval, en calèche, en bateau; des parties de pêche, des dîners sous le feuillage, des secours distribués dans les pauvres chaumières, avaient occupé quelques journées; mais le charme de ces plaisirs était presque tout entier dans leur nouveauté; rien n'est plus monotone que la verdure, la nature, l'onde qui murmure et toutes ces joies pures qu'offrent le séjour des champs et les naïfs habitants du village. Deux merveilleuses Parisiennes devaient être bien vite blasées sur ce genre de récréation qui n'a de prix que pour les âmes sensibles et poétiques. Aussi, tandis que les deux maris se félicitaient du repos qu'ils s'étaient si habilement ménagé, Mme Dumont et Mme Desmarnières commençaient à sentir les premières atteintes de l'ennui.

L'ennui! — Voilà l'ennemi auquel nos deux maris n'avaient pas songé; ennemi intime qui vient sans être invité; conseiller perfide qui ouvre toutes les voies du mal.

C'était un lundi; le banquier venait de repartir pour Paris, et il avait emmené avec lui Frédéric Latour, le jeune parent admis par une honorable exception, le seul célibataire qui eût accès dans la forteresse de Séran. Celui-là n'était pas à redouter; son cœur était pris; il aimait Hortense, nièce et pupille de Mme Dumont, qui avait trouvé piquant d'accepter à la fleur de l'âge les graves fonctions d'une tutelle.

Hortense partageait le tendre sentiment de Frédéric, et l'union de ces deux jeunes gens eût été convenable et assortie; mais Mme Dumont ne voulait pas en entendre parler. Interposant son autorité de tutrice, elle s'était formellement prononcée par un refus bien net, et son mari avait été enchanté de lui céder sur ce chapitre qui l'intéressait peu. Mme Dumont n'était pas tout à fait aussi désintéressée dans la question; elle avait un frère beaucoup plus âgé qu'elle, sans fortune, garçon, et major dans un régiment de l'armée d'Afrique; Hortense possédait une dot de deux cent mille francs, et la tutrice, excellente sœur, réservait au major la main de sa pupille.

Ce jour-là, les deux amies en étaient à chercher inutilement une distraction. Impossible de se promener : il pleuvait. — La pluie est encore une ennemie dont nos deux maris ne se méfiaient pas.

Bravant le mauvais temps, M. Dumont était allé diriger des plantations qu'il faisait faire à l'extrémité de son parc. Triste du départ de Frédéric, Hortense s'était retirée dans sa chambre, où elle passait presque tout son temps. Les deux dames étaient seules au salon, assises dans de grands fauteuils, les bras croisés, la tête languissamment renversée, regardant le plafond, échangeant de rares paroles interrompues par des bâillements mal dissimulés.

— Que ferons-nous de notre journée?

Cette question plusieurs fois posée était toujours demeurée sans réponse.

C'est qu'en vérité il n'y avait rien à faire au dehors et peu de chose au dedans. Les journaux étaient lus; les derniers romans envoyés par le libraire étaient fades; tous les sujets de conversation avaient été épuisés. L'ennui entrait par la brèche, et s'emparait de la châtelaine de Séran et de sa compagne, — lorsqu'une femme de chambre apporta une lettre de Paris.

Dans un pareil moment, cette lettre était un véritable trésor. Mme Dumont reconnut l'écriture du premier coup d'œil.

— C'est de Mme Dalbeville! s'écria-t-elle.

— Nous ne pouvions pas souhaiter mieux, reprit Mme Desmarnières; Mme Dalbeville est une des femmes de Paris les plus spirituelles et les mieux informées.

— Trois pages de nouvelles, continua Mme Dumont en dépliant la lettre.

Dans son épître, Mme Dalbeville débitait tous les propos du beau monde, la chronique des fêtes, des soirées, des concerts, des courses, de l'Opéra.... « Paris est encore tenable, écrivait-elle, mais cha- » que jour quelqu'un nous quitte. La plupart de nos » amis partent pour les eaux de Bade, et, un instant, » j'ai eu l'idée de faire comme eux. »

— Elle est libre! dit Mme Dumont en interrompant sa lecture; — elle peut aller où bon lui semble. Ces veuves sont-elles heureuses!

— Tais toi donc! répondit Mme Desmarnières en souriant; si ton mari t'entendait!

— M. Dumont est bien loin et ne reviendra pas de sitôt. Je le connais; quand il fait une plantation, il en a pour longtemps.

— Mais la lettre n'est pas finie?

— Non, et je continue.... Ah! mon Dieu! voici bien une autre nouvelle!

— Qu'est-ce donc?

— Un projet de mariage, qu'elle médite!

— Au moment où tu vantais son bonheur!

— Mais ce n'est rien encore! Devine quel est le futur?

— Comment veux-tu que je devine cela? Mme Dalbeville est une femme si entourée, si capricieuse!

Digitized by Google

— Te rappelles-tu le petit Léopold Dujardy?

— Allons donc! ce jeune homme qui te faisait la cour, il y a deux ans, et qui était si naïf, si....

— Si niais, tranchons le mot.

— Ce pauvre garçon nous a bien divertie!

— Et ses lettres, qu'il me remettait en cachette, d'une main tremblante, et que je prenais pour les lire avec toi; quels joyeux moments elles nous ont fait passer!

— Nous avons bien souvent ri jusqu'aux larmes en les lisant!

— C'était une tendresse si curieusement gauche! un style si saugrenu!

— Mais, j'y pense, ces lettres, je les ai conservées; nous pourrons les relire, cela nous amusera.

— Et Mme Dalbeville épouserait cet ingenu? Il est vrai qu'elle a de l'esprit pour deux.

— Elle ne connaît pas Dujardy, me dit-elle; c'est un mariage que lui propose un de ses oncles qui habite Marseille.

— Le jeune homme est donc en Provence?

— Tu sais qu'il avait disparu tout à coup.

— Désespéré par tes rigueurs! .. Il s'était aperçu que tu te moquais de lui.

— Je ne lui crois pas tant de perspicacité. On m'avait dit qu'il s'était embarqué pour un lointain voyage... Mais ce petit Dujardy est plus jeune que Mme Dalbeville, beaucoup plus jeune.

— C'est comme cela que les veuves les prennent quand elles se remarient.

— De plus, il est riche, et elle ne l'est pas.

— C'est une compensation.

— Tu as beau dire, Mme Dalbeville, en épousant ce petit niais, ferait une folie, un sot mariage qui la couvrirait de ridicule. Nous devons la protéger, l'avertir, l'éclairer... et j'ai à ma disposition un moyen bien simple...

— Les lettres du jeune homme?

— Précisément.

— Tu t'en déferais? Elles ont pourtant leur prix.

— Rien ne me coûte pour obliger une amie. D'ailleurs il suffit d'envoyer un seul de ces billets doux

— Que nous choisirons dans les meilleurs.

— Cela nous fournira l'occasion de revoir la correspondance.

Ce projet reçut immédiatement son exécution. Les deux amies, après avoir relu avec délices et au milieu des éclats de rire les plus francs, deux douzaines de lettres simples, candides, maladroites, comme les écrit un amoureux très jeune et très-novice, expédièrent une de ces lettres sous enveloppe à l'adresse de Mme Dalbeville. C'était un odieux abus de confiance, une abominable trahison : — mais la campagne est féconde en mauvaises inspirations, et l'ennui fait commettre bien des crimes!

..... Quelques jours s'étaient écoulés depuis ce perfide et coupable envoi. Un matin, les deux amies se trouvaient dans un pavillon du parc, d'où l'on découvrait un assez beau point de vue. Mme Desmarnières dessinait le paysage sur son album.

— N'est-ce pas que le site est charmant? dit l'artiste à sa compagne.

— Oui; cette petite maison blanche, surtout, fait très-bien dans les arbres

— C'est la plus jolie des environs, et ce qui m'intrigue, c'est qu'elle n'est pas habitée. Depuis que nous sommes à Seran, les volets verts de cette jolie maisonnette sont restés fermés.

A peine Mme Dumont avait-elle achevé de prononcer ces paroles qu'un des volets s'ouvrit

Les deux jeunes femmes jetèrent un cri de surprise et d'effroi, car il y avait presque de la magie dans le hasard qui ouvrait cette croisée avec un si étrange à-propos.

La distance du parc de Séran à la maisonnette était d'un quart de lieue à peu près; mais les deux amies avaient de bons yeux, et elles distinguèrent parfaitement que l'homme qui parut à la fenêtre ouverte était jeune. De si loin on ne pouvait pas apercevoir ses traits, mais on saisissait l'ensemble : — un air de tête élégant, de longs cheveux bouclés, une barbe noire que caressait une main blanche et fine. Le jeune homme alluma une cigarette, lança quelques bouffées de fumée, puis la fenêtre se referma et la maison reprit son aspect accoutumé.

— Nous avons donc enfin un voisin! dit Mme Dumont.

— Et je me suis empressée de l'enregistrer sur mon album. Tiens, regarde; le trouves-tu ressemblant?

— Tu ne l'as pas flatté; il me semble mieux que son portrait.

— Une simple esquisse. Nous l'avons si mal vu!

— Il faut espérer que nous le verrons mieux.

— Engageras-tu ton mari à le recevoir, à l'inviter?

— Je ne sais trop si ce serait un bon moyen. M. Dumont a des idées si singulières! Il s'effraye de tout!

— Peut-être le voisin fera-t-il les premières démarches, et s'il se présente, il faudra bien recevoir sa visite.

— D'ailleurs, nous ne pouvons pas manquer de le rencontrer dans nos promenades.

— Et justement le temps est superbe aujourd'hui. Après déjeuner, nous irons nous promener.

L'ennui avait disparu comme par enchantement. C'est ainsi qu'un ennemi chasse l'autre. Aussitôt le déjeuner terminé, — et il fut mené grand train, — ces dames n'eurent pas besoin de se donner le mot pour faire une toilette recherchée; jamais depuis leur arrivée à Séran elles n'avaient déployé une pareille élégance. La promenade ne fut proposée ni à M. Dumont ni à Hortense; les deux amies s'en allèrent seules secrètement. Elles étaient déjà heureuses d'avoir quelque chose à cacher.

Digitized by Google

Est-il besoin de dire que les pas des deux belles promeneuses se dirigèrent du côté de la maison blanche? Elles passèrent tout près du mur d'enceinte, mais la croisée resta fermée. La promenade dura longtemps, mais elles ne rencontrèrent personne. — C'était une journée perdue.

Le lendemain de bonne heure, Mme Desmarnières reprit son album et son crayon; Mme Dumont l'accompagna dans le pavillon du parc, et la fenêtre s'ouvrit comme la veille. Le jeune homme parut. Aussitôt les deux amies s'armerent d'excellentes lorgnettes de spectacle, qui, sans avoir la portée voulue par la circonstance, suffisaient cependant pour confirmer l'opinion du premier coup d'œil, si favorable au voisin.—Décidément il était jeune et joli homme.

Les choses se passerent à peu près comme les jours précédents. — Après le déjeuner, Mme Dumont ordonna d'atteler. Cette fois le mari et la nièce furent de la partie. On fit passer la calèche près de la maison blanche; ces dames espéraient que le bruit de la voiture attirerait l'attention du jeune inconnu.—Il n'en fut rien. Le voisin ne se montra pas.

Comprenez-vous maintenant tout le danger de la solitude et de l'isolement champêtre? — A Paris, Mme Dumont ou Mme Desmarnières, apercevant un beau jeune homme à sa fenêtre, ne s'en seraient nullement souciées; à Serau, si elles avaient eu bonne et nombreuse compagnie, elles n'auraient certainement remarqué ni les volets fermés, ni la croisée ouverte de la maison blanche; — mais seules, isolées, en proie à l'ennui, voilà tout à coup leur imagination éveillée à l'aspect d'une barbe brune qui se montre à un quart de lieue de distance. Elles veulent voir cette barbe de plus près. La curiosité s'irrite, la tête part; prenez garde! le cœur la suivra peut-être. Dans un cercle brillant, on est assez occupée de recevoir les hommages et de tenir les rivaux en échec; mais lorsque la coquetterie est mise en pénitence, on s'élance, faute de mieux, dans les régions du sentiment et de la passion.

Plus vive, plus curieuse que son amie, Mme Dumont eut bientôt fait beaucoup de chemin. Un jour que son mari était allé à Paris, pour son procès, elle adressa au voisin une invitation à dîner. Les informations prises avec ardeur et opiniâtreté lui avaient enfin appris le nom de l'inconnu. Il s'appelait de Bleval. — L'heure approchait, et Mme Dumont attendait dans le salon avec une anxiété, une émotion que partageait Mme Desmarnières. — Enfin! nous allons le voir! lui parler! — On apporta un billet par lequel M. de Bléval s'excusait de ne pouvoir accepter l'honneur qu'on voulait bien lui faire.

Ce billet excita l'indignation de Mme Dumont; il lui sembla qu'elle avait le droit de demander à M. de Bleval l'explication de son refus; elle passa donc la soirée à écrire une lettre d'un style tourmenté, ambigu, qui voulait rester dans de certaines limites et qui s'échappait en mots imprudents. Mme Desmarnières ne sut rien de cette lettre; on l'envoya sans lui en parler. C'était la première fois de sa vie que Mme Dumont avait un secret pour son amie.

M. de Bléval était trop poli pour ne pas répondre, et la correspondance s'engagea. Une fois sur cette pente fatale, comment s'arrêter? Le jeune homme était malheureux, il souffrait, il avait besoin de consolation; c'était un cœur brisé qui ne demandait qu'à renaître. Les lettres devinrent tendres, puis passionnées, et un soir....

Ce soir-là! M. Dumont était encore absent. A l'entrée de la nuit, Mme Dumont se rendit dans le pavillon du parc; — la première entrevue devait avoir lieu entre deux cœurs qui s'entendaient déjà si bien. — M. de Bléval ne se fit pas attendre.

Il s'avança gracieusement, salua Mme Dumont, lui baisa la main, puis reculant de deux pas et tenant la tête haute, le regard fixe, il lui demanda avec un sourire légèrement railleur :

— Me reconnaissez-vous?

Etonnée de cette singulière question, Mme Dumont répondit d'une voix faible :

— Non, monsieur.

— Regardez-moi bien!... Il y a deux ans, je n'avais ni ces longs cheveux, ni cette grande barbe qui me cache la moitié du visage; cependant, avec un peu d'attention, il est impossible que votre mémoire ne vous rappelle pas une de vos victimes; — Leopold Dujardy... oui, madame; Bleval est un nom d'emprunt que j'avais pris pour conquérir vos bonnes grâces. Ne me trouvez-vous pas un peu changé à mon avantage? — de figure d'abord, et puis de style? Ah! j'ai été, il faut en convenir, un garçon très-simple et passablement stupide; mais les voyages forment les jeunes gens, de même que la campagne rend les jeunes femmes plus traitables.

— Monsieur!...

— Permettez, madame, je crois que vous avez envie de terminer cet entretien; je ne demande pas mieux que de vous être agréable; mais avant de nous quitter, nous avons un compte à régler ensemble.

— Que voulez-vous dire?

— Vous avez entre les mains des lettres de moi, je ne parle pas des dernières, mais de celles qui sont datées de deux ans; je crains que vous n'en fassiez un usage imprudent, et je viens vous les redemander; Mme Dalbeville m'en a déjà remis une, et vous aurez la bonté de me donner les autres, à la place des vôtres, qui ont charmé les instants de ma solitude à la maison blanche.

— Oui, monsieur.

— Ce n'est pas tout. Il y a ici tout ce qu'il faut pour écrire, et, puisque vous êtes dans un de vos jours d'obligeance, je vous prierai de vouloir bien prendre l'engagement formel d'accorder la main de votre nièce à mon ami Frédéric Latour. A ce prix seulement, M. de Bleval sera discret.

Digitized by Google

Mme Dumont était prise au piége ; il fallait se rendre ; elle écrivit ce que Léopold lui dicta.

— Maintenant, monsieur, je vais chercher vos lettres.

— Je vous en prie, madame.

Lorsque Mme Dumont revint au pavillon, Léopold n'était pas seul ; Mme Desmarnieres lui tenait compagnie.

— Voyez la sympathie ! s'écria gaiement Léopold ; je me suis trouvé entraîné dans deux correspondances en même temps ; je recevais chaque matin deux lettres de deux bonnes amies qui ne s'étaient pas confié le secret de cette petite intrigue épistolaire. J'ai bien fait, n'est-ce pas, de fixer les deux rendez-vous à peu près à la même heure? Des amies comme vous aiment à se rencontrer sur toute espece de terrain. Mme Dumont, j'espère que vous me ferez l'honneur de m'inviter un de ces jours à la noce de Mlle Hortense. Quant à vous, madame Desmarnieres, votre mari est mon banquier, et je vous rends votre lettre à une seule condition, c'est que vous me promettez de m'avertir si jamais il lui prenait fantaisie de faire une escapade en Belgique. Adieu, mesdames.

EUGENE GUINOT.

DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Il est bien reconnu, et personne aujourd'hui n'en doute, que l'Opera-Comique est le théâtre national par excellence. Ce petit drame, entremêlé d'ariettes, ces ariettes adroitement aiguisées d'une pointe de vaudeville, tout ce je ne sais quoi de coquet, de mignard, de pimpant, qu'on dit plutôt qu'on ne le chante, divertit beaucoup le public, et ce que le public adopte finit toujours par avoir raison de la critique. Nous a-t-on assez repété de tout temps, sous le chevalier Dalayrac comme sous M. Auber, sous Gretry comme sous Herold, nous a-t-on assez repété que c'était là un genre faux et bâtard, aussi bien en défaveur auprès des dilettanti qu'auprès des braves gens qu'un vaudeville pur a seul le droit d'attirer? Et cependant, voyez l'étrange chose! ce genre intermédiaire, fait pour mécontenter tout le monde, plaît à chacun; il n'y a pas jusqu'aux Allemands qui ne l'aiment et ne nous l'empruntent. En Autriche, en Prusse, en Bavière, notre opera-comique regne sur toutes les scenes. Allez à Vienne, vous entendrez *Maria di Rohan* et Ronconi, les deux merveilles de la saison dont on raffole à l'heure qu'il est; mais vous y entendrez aussi *la Part du Diable* et *Zampa*, et ce grave public de Berlin, maintenant qu'il n'a plus ni Devrient pour lui jouer les tragedies de Schiller, ni Hoffmann, pour lui conter, du haut de son tonneau, ses inimitables divagations et tirer chaque nuit à ses yeux l'éblouissant feu d'artifice de ses idées, cet honnête public de jurisconsultes et de métaphysiciens buveurs de bière, que serait-il devenu sans *le Postillon de Lonjumeau* et surtout sans *l'Ambassadrice*, où Sophie Löwe, alors la diva du pays, trouvait des ovations comme jamais ne lui en ont valu, j'en suis bien sûr, ni Maria Padilla ni aucun des rôles qu'elle a chantés depuis en Italie?

Je sais à merveille tout ce que peut avoir de singulier, de bizarre et d'incongru, cette maniere d'accoupler ainsi la phrase parlée et la phrase chantée, et de faire intervenir les violons au beau milieu d'un dialogue. Deux personnages vous content leurs affaires, la scene s'anime et commence à vous intéresser; tout à coup le chef d'orchestre frappe avec son archet sur son pupitre, les clarinettes et les hautbois s'accordent, et voilà nos deux comperes qui se mettent le plus serieusement du monde à continuer leur discussion en *ut* mineur ou en *sol dièse*. On alléguera à ce propos les conventions admises au théâtre; rien de mieux! Seulement, dans la tragédie, où il est convenu qu'on doit parler en vers, et dans le grand opera, où il est convenu qu'on s'exprime en musique, les conventions restent les mêmes jusqu'au bout, et du commencement à la fin la fiction ne se dement pas. Que dirait-on d'Alceste ou de Cinna, s'ils s'avisaient tout à coup d'entremêler de prose le rhythme cadencé de leur langage; de

Digitized by Google

Raoul et de Valentine s'interrompant tout à coup au milieu de leur récitatif pour procéder sur un autre mode? C'est pourtant là ce qui se passe chaque soir à l'Opera-Comique. Cette intervention du dialogue dans la musique, ou si on l'aime mieux de la musique dans le dialogue, a quelque chose d'imprévu, de brusque, qui vous surprend et qui vous choque; rien n'offense les sens délicats comme l'absence de transition dans les arts, et j'avoue que je ne saurais voir l'honorable chef d'orchestre de l'Opera-Comique donner le signal d'un duo ou d'une cavatine, sans songer à ces vignettes sorties tout armées d'une idée de la Fontaine ou de Molière et qui s'étalent complaisamment au milieu du texte, où il semble que rien ne les appelait. Mais chut! ce n'est pas ici le lieu de médire des vignettes!

Le singulier privilége que possède l'Opera-Comique de participer à la fois du grand opéra et de la comédie, pourrait donner lieu, si on l'examinait, à plus d'une observation intéressante. Ainsi, selon les tendances des maîtres qui s'y appliqueront, ce genre mixte inclinera tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; avec Cherubini, vous aurez *Médée*, c'est-à-dire le grand opéra, moins le récitatif continu; avec Daleyrac, vous aurez *Adolphe et Clara*, c'est-à-dire un joli petit acte de comédie, plus quelques ariettes non sans grâce. Ces variétés dans l'espèce, nous les voyons tous les jours se reproduire sous nos yeux. Pour le ton général de l'ouvrage, pour la grandeur de l'inspiration et la contexture de l'orchestre, le *Zampa* d'Hérold n'est-il point un grand opéra? Savez-vous sur la scène de l'Académie royale de Musique beaucoup de partitions d'un style plus élevé, d'une plus grande allure? Et cependant, *Zampa*, le chef-d'œuvre de l'opéra romantique en France, cette musique où de loin en loin vous surprenez la note si puissante encore, quoique affaiblie, de l'immortel *Don Juan*; *Zampa*, avec toute sa pompe lyrique et théâtrale, avec ses processions que l'orgue du sanctuaire accompagne, et ses fantômes évoqués au son lugubre des trombones, s'appelle un opéra-comique et se joue sur la même scène où le postillon de Lonjumeau fait joyeusement claquer son fouet, sur la même scène où fleurit la grotesque et triviale figure du bonhomme Josselin. L'Opera-Comique n'est donc point un genre, mais tout simplement un de ces bizarres produits qu'enfantent dans l'origine les privilèges et que la tradition perpétue. Lorsque la convention a été jusqu'à faire qu'un acteur gesticulât devant le trou du souffleur, tandis qu'un autre parlait pour lui dans la coulisse, lorsqu'elle a pu faire qu'on en vint à supprimer la parole de l'action dramatique, ainsi qu'il arrive dans la pantomime, en vertu, je ne vois pas pourquoi on s'étonnerait tant de ce mélange de dialogues et de cavatines, de phrases parlées et de phrases chantées dont se compose un opéra-comique. Examinez un peu à quels préjugés ridicules les classifications entraînent et quel compte on en doit tenir. A ne considérer les choses qu'à la lettre, des opérettes de la trempe du *Devin du village* ou du *Rossignol* auraient le droit de s'intituler de grands opéras, tandis que *Richard Cœur-de-Lion*, *les Deux Journées*, *Zampa*, ne seraient que de modestes opéras-comiques, et cela non par la faute des musiciens, non par la faute de Grétry, de Cherubini ou d'Hérold, qui tous ont donné à leurs chefs-d'œuvre de grandioses dimensions, mais par le seul fait des poëtes qui, en distribuant leurs *libretti*, ont oublié d'en rimer les dialogues. Ainsi, c'est le poëme qui décide, c'est la pièce qui classe la partition. A ce compte, *Freyschütz*, tel que Weber l'a écrit et purgé des récitatifs dont il a plu à M. Berlioz de l'affubler, le *Freyschütz* serait rangé chez nous parmi les opéras-comiques. Comique! que vous semble de l'expression employée à propos du chasseur endiablé, du noir racoleur d'âmes engagé au service de Samuel. Cette douce et blonde figure d'Agathe, exhalant au clair de lune les suaves langueurs de son âme, ce morne et terrible compagnon traçant autour de lui des cercles fantastiques avec son couteau de chasse, et prosterné la face contre terre devant l'esprit de l'abîme et de la montagne qui lui dicte ses arrêts, au roulement de la foudre, au mugissement du torrent; de bonne foi, peut-on dire que tout cela soit si comique? Afin d'éviter cette appellation ridicule qui chez nous n'eût point manqué de l'atteindre, il a fallu toucher à l'œuvre de Weber, la disposer tant bien que mal pour l'Académie royale de musique, faire d'un opéra romantique, d'un mélodrame (le mot ici convient), une partition taillée sur le modèle du *Philtre* ou du *Serment*, travail ingrat qui devait nécessairement aboutir à des résultats peu sérieux, de telle sorte que ce fut au moment même où le chef-d'œuvre de Weber faisait tout pour échapper à la désignation d'*opéra-comique*, qu'on put croire à bon droit que l'épithète lui seyait davantage.

Un fait à noter dans l'opéra-comique français, c'est qu'il finit toujours par adopter les systèmes qui réussissent à l'étranger, et cela sans cesser d'être lui-même, sans abdiquer cette sorte de physionomie originale qui lui vient des mœurs et du terroir, son grain de sel gaulois si l'on veut, pourquoi pas? Quand on s'intitule théâtre national, il faut bien de temps à autre un peu justifier son titre. Au plus fort du mouvement rossinien, nous avons vu l'Opera-Comique se faire Italien avec Boïeldieu et *la Dame blanche*, et plus tard, lorsque vint la période de Weber et de Beethoven, incliner avec Hérold vers l'Allemagne. Entre Boïeldieu et Hérold, entre l'auteur de *la Dame blanche* et l'auteur de *Zampa*, il y a eu les nuances des esprits plus exclusivement français, et par cela donnant moins à l'essor musical trop souvent comprimé sous le jeu des paroles: M. Auber et M. Adam, celui-là vif, élégant, ingé-

Digitized by Google

mieux, aimable, plein de caprices, de coquetterie et d'imaginations ravissantes, mais presque toujours plus préoccupé de la pièce qu'il ne convient à un compositeur, et à force de chercher à faire valoir les situations et les mots de M. Scribe, réduisant trop souvent sa musique à des dimensions véritablement microscopiques; celui-ci, enjoué, facile, ne manquant pas d'une certaine verve et de rondeur bourgeoise, comme dans quelques scènes du *Roi d'Yvetot*, possède par intervalles une gaieté de bon aloi, quelque chose de franc et de rejoui, qui ressemble moins au bouffe italien qu'à cet éclat de rire qui jaillissait autrefois d'un coup de bon vin vieux. Poussez ces deux opéras-comiques : l'Opéra-comique de M. Auber et celui de M. Adam, à leurs extrêmes limites, et d'un côté comme de l'autre vous aboutirez au vaudeville. Seulement avec l'auteur de *l'Ambassadrice*, du *Domino noir* et de *la Part du Diable*, vous aurez le vaudeville pimpant, coquet et mignard du Gymnase, tandis que M. Adam, lui, vous conduira tout de suite aux Variétés. Du reste, un critique d'une finesse exquise en pareil jugement avait déjà remarqué avant nous que ces deux maîtres représentaient au mieux la chanson française sous sa double face; et pour peu qu'on y réfléchisse, rien ne semble plus vrai. Ainsi, la chanson française, dont l'opéra-comique n'est après tout que la troisième transformation : la seconde était le vaudeville; ainsi le couplet badin ou grivois, mais toujours lestement tourné, du marquis de Boufflers ou de Vade, de l'abbé de Voisenon ou de Panard, trouve encore aujourd'hui parmi les maîtres de notre scène des gens qui la représentent, à leur insu, dira-t-on, j'y consens, l'argument n'en témoignera que mieux de la nationalité du genre.

Nous disions tout à l'heure que l'Opéra-Comique adoptait volontiers toutes les écoles, se contentant de les modifier légèrement à sa manière. Outre que le fait s'est présenté à chaque époque, on a pu le remarquer cet hiver. Les deux succès de saison, *la Part du Diable* et *le Puits d'amour* représentent à merveille les deux tendances dont nous parlons. Toute question de valeur individuelle mise de côté, et à ne considérer les œuvres que par le style qu'elles affectent, il est impossible de ne pas reconnaître ici les deux éléments qui n'ont jamais cessé d'être en lutte sur la scène de l'Opéra-Comique. Évidemment, deux systèmes différents ont présidé à la combinaison de ces deux œuvres, et M. Scribe, dont elles relèvent l'une aussi bien que l'autre, en conviendrait au besoin. Dans *la Part du Diable*, comme dans *les Diamants de la Couronne*, *le Duc d'Olonne* et la plupart des opéras-comiques de la seconde manière de M. Auber, la musique n'est en quelque sorte qu'un accessoire charmant, fort délicatement disposé, mais dont il semble qu'à tout prendre, le petit drame pourrait se passer. M. Scribe, à qui rien n'échappe, soigne ses pièces en conséquence. Avec un peu de bonne volonté, peut-être comprendriez-vous encore qu'il fût possible de représenter sans musique *le Duc d'Olonne* ou *la Part du Diable*. Essayez maintenant la même supposition pour un opéra comme *le Puits d'amour*, par exemple; non que je prétende ici ériger M. Balfe en maestro et le comparer à M. Auber; je le répète, il ne s'agit point ici de la valeur des individus, mais des conditions du genre. La musique du *Puits d'amour*, je l'avoue tout de bon, ne saurait en aucune façon entrer en parallèle avec la musique de *la Part du Diable;* et pourtant la musique du *Puits d'amour* est plus indispensable à la place où son auteur l'a mise que la musique de *la Part du Diable;* et cela vient uniquement de l'économie des deux pièces écrites par M. Scribe, chacune selon les lois d'une poétique différente; cela vient uniquement de ce que la pièce de *la Part du Diable* est un opéra-comique français, et la pièce du *Puits d'amour* un *libretto* italien. Dans le premier cas, M. Scribe relevait de Sedaine, dans le second de Rossini; étonnez-vous ensuite que les conditions ne soient pas restées les mêmes pour les musiciens. Il y a plus, pour les chanteurs aussi les conditions varient. De tout temps, force a été à l'Opéra-Comique d'avoir deux troupes spéciales, celle-ci pour la musique qui se joue plus qu'elle ne se chante, celle-là pour la musique qui se chante plus qu'elle ne se joue. Il faut à Grétry d'autres exécutants qu'à Della-Maria; *Joseph*, *Stratonice* ou *les Deux Journées* ne ressemblent pas plus à *la Mélomanie* que *la Double Échelle*, par exemple, ne ressemble à *Zampa;* et Méhul ou Cherubini, Hérold ou Boieldieu ne sauraient se contenter du petit monde qui fait les délices des jolis chefs-d'œuvre de Dalayrac ou d'Auber. De là, madame Scio auprès de madame Saint-Aubin, madame Bigault auprès de madame Pradher; de là encore aujourd'hui madame Rossi auprès de madame Thillon.

Maintenant si, de la simple discussion du genre, nous passions à la manière dont ce genre est exploité, à coup sûr nos critiques trouveraient plus d'un sujet de s'exercer. Ainsi, nous aimerions plus de variété dans le répertoire, un appel plus large fait aux jeunes talents, si tant est qu'il y ait de jeunes talents qu'on ignore; nous voudrions voir aussi certaines réformes de jour en jour plus indispensables dans le personnel, et surtout dans ces pauvres chœurs qui tombent de fatigue et de caducité. Allez-vous-en, un soir de la semaine, vous asseoir à l'orchestre de Favart; choisissez autant que possible une représentation de *Joconde* ou de quelque autre excellente vieillerie du bon temps, et vous êtes sûr de rencontrer là une douzaine d'honnêtes dilettanti émérites, tous plus ou moins goutteux, plus ou moins paralytiques, plus ou moins ornés d'un garde-vue énorme en taffetas vert, que maintient un ample bonnet de soie noire prudemment tiré sur les oreilles. Si vous voulez vous reporter tout à coup aux émotions dramatiques d'un

Digitized by Google

autre âge, écoutez ce que ces braves gens se disent. L'un vante le pied mignon de madame Saint-Aubin, l'autre célèbre la taille de madame Dugazon. Votre voisin de gauche ouvre lentement sa tabatière en soupirant : *Adolphe et Clara*, tandis que votre voisin de droite, étendant sans façon son bras sous votre nez, lui rappelle, en prenant une prise, quel air charmant avait Elleviou dans les rôles d'officier *un peu mauvaise tête*. Puis, vers dix heures, quand on a défilé son chapelet et fêté tous les saints du calendrier, depuis Martin jusqu'à Trial, on lève la séance, le club se disperse, et chacun s'en va clopin-clopant retrouver ses pantoufles, bien persuadé qu'il n'y a plus d'opera-comique en France. Dirons-nous de même, nous qui n'appartenons point à cette civilisation antediluvienne ? Eh quoi ! l'opéra-comique n'existerait plus, et nous avons Auber ! et hier encore nous avions madame Damoreau, c'est-à-dire la cantatrice d'opéra-comique par excellence, la virtuose sans rivale ; madame Damoreau qui défierait un rossignol des bois, et dont toutes vos Saint-Aubin, toutes vos Dugazon et toutes vos Pradher ne valaient pas le moindre trille. L'opéra-comique est et doit être, il se perpétuera parce qu'il a chez nous toute raison d'exister, et la première, c'est qu'on l'aime. Sans doute, nous voudrions çà et là plus d'extension dans les formes, un développement plus libre donné à la musique, mais tout cela sans préjudice du genre qu'il convient de maintenir. Qui empêche que des opéras de coupe italienne ne se produisent à certains intervalles ? N'a-t-on pas joué, il y a quelques années, *la Fille du Régiment*, de M. Donizetti ? et n'avons-nous pas eu, cet hiver, *le Puits d'amour* ? A la place du directeur de l'Opera-Comique, il me semble que je multiplierais les occasions, ne fût-ce que pour démontrer plus clairement la parfaite inopportunité d'une troisième scène lyrique. Ouvrir une troisième scène lyrique, lorsque à l'Académie royale les maîtres manquent, lorsque l'Opera-Comique trouve à peine de quoi subvenir aux nécessités de son répertoire, lorsque partout les chanteurs font défaut ! Mais le privilége, quand, à force d'assourdir l'autorité de vos clameurs, vous l'aurez une bonne fois obtenu d'elle, qu'en ferez-vous ? Que sera, s'il vous plaît, de notre temps, un théâtre de musique pour lequel n'écriront ni M. Halévy, ni M. Auber, ni M. Adam, ni aucun des maîtres en renom, engagés qu'ils sont tous ailleurs ? A entendre certaines gens passer leur vie à clabauder contre ce qu'ils appellent les abus et les privilèges, il semble qu'il y ait là toujours en réserve une armée d'hommes de génie auxquels l'envie et la cabale ferment toutes les portes. Eh mon Dieu ! les hommes de génie, qu'ils se produisent donc, qu'on les voie une fois à l'œuvre ; l'Opéra tout le premier aurait grand besoin que l'un d'eux lui vint en aide, et M. Pillet n'est pas homme à mettre dehors de gaieté de cœur quiconque se présenterait rue Grange-Batelière avec un chef-d'œuvre sous le bras. A défaut de partitions originales, dites-vous, nous aurions pour alimenter un troisième théâtre lyrique des traductions d'opéras étrangers ; parbleu, la belle affaire ! Des traductions, lorsqu'il n'y a pas un maître illustre aujourd'hui en Europe qui n'ait écrit ou ne doive écrire pour l'Académie royale ou l'Opéra-Comique. Sans doute alors que vous nous donnerez des traductions de Meyerbeer et de Donizetti. *Robert le Diable* traduit de l'allemand, et *la Favorite* de l'espagnol, que vous semble de la nouveauté, et l'intérêt de la chose ne vaut-il pas qu'on fonde une scène tout exprès ? Nous qui en tout ceci ne voyons qu'une question d'art et qui ne redoutons rien tant que les invasions de barbares dans le domaine de l'intelligence, nous faisons des vœux sincères pour que l'état actuel soit maintenu. Quant à l'Opera-Comique, sa route dans l'avenir est toute simple ; il donnera davantage à la musique, mais sans oublier l'origine dont il est sorti et qui lui a valu ses succès et sa gloire. Et jusqu'à ce que de nouveaux prodiges nous aient appris à penser autrement, nous persisterons à regarder comme l'idéal du genre une pièce de M. Scribe mise en musique par M. Auber et chantée par madame Damoreau.

SEXTINE.

Quand le désir de l'homme isolé sur la terre
Des fragiles amours a broyé le trésor,
Avant l'heure où l'espoir dans notre âme s'altère,
O solitude, il faut sur ta montagne austère,
Voyageur idéal, qu'il tourne son essor,
Et pour monter plus haut qu'il se prépare encor.

Des circuits inféconds, son aile, lasse encor,
Lui pèse ; mais à peine a disparu la terre,
Le Phénix immortel retrouve son essor.
De myrrhe et d'aloès il s'est fait un trésor ;
Il dresse son bûcher sous le regard austère
D'un soleil que jamais le nuage n'altère.

Le prodige n'a pas de témoin qui l'altère :
La flamme vient du ciel, la brise en vient encor,
La victime y retourne ; en cette épreuve austère
Elle va dépouiller l'empreinte de la terre.
Désormais elle sait où chercher son trésor.
Et quel souffle puissant soutiendra son essor.

Ainsi doit s'accomplir l'orbe de votre essor,
O vous qui, pour combler l'ardeur qui vous altère,
D'un éternel amour demandez le trésor.
Dans l'abîme pourquoi vous replonger encor?
Aux futiles moissons que lui promet la terre
Voulez-vous asservir votre espérance austère?

De nos fiers devanciers suivons l'exemple austère.
Si plus d'un a laissé, pour guider notre essor,
Un lumineux sillon à l'entour de la terre,
Craignons que de l'esprit le regard ne s'altère,
Que notre âme n'abdique, ou ne se trouve encor
Indigne d'aspirer au céleste trésor.

S'il le faut, pour gagner un semblable trésor,
Laissons tremper nos fronts dans cette neige austère,
Dont les abords du mont se cuirassent encor.
Aux pointes des rochers suspendant notre essor,
Que l'onde du torrent seule nous désaltère!
Ce qu'il faut avant tout, c'est l'oubli de la terre.

Car la terre est stérile, et le plus beau trésor
Qu'elle ait encor promis à la pensée austère
N'est qu'un bruit dont bientôt doit s'altérer l'essor.

Le comte F. DE GRAMONT

SONNET.

A Mme ***.

De quelques mois à peine étais-je ton aîné;
D'une tendre amitié que plus tard on ignore
Nos cœurs enfants s'aimaient : ami, — plus doux encore
Etait le nom charmant que tu m'avais donné.

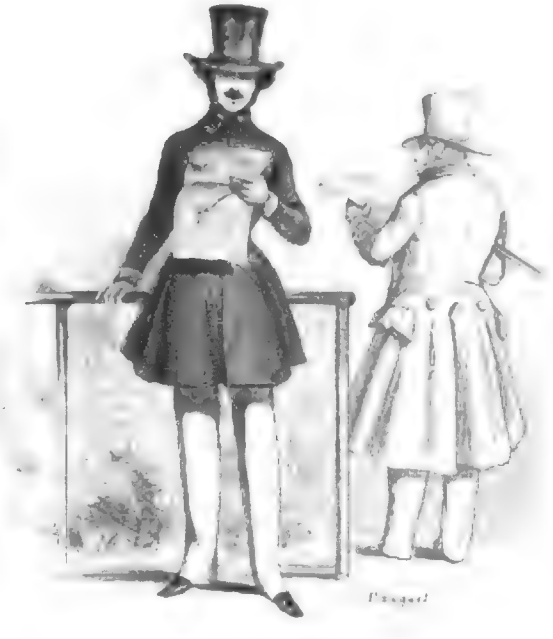
Puis un jour je partis par le sort entraîné,
Loin des lieux où brilla notre commune aurore
Mon exil accompli, ce temps qui nous dévore
M'a cependant, enfin, près de vous ramené.

Vous! que ce mot glacé de ma lèvre rebelle
Eut peine à s'échapper! Et je songe toujours
Au soir qu'il me fallut dire : Mademoiselle.

Et depuis.... Ah! que sont devenus nos beaux jours?
Leur tranquille bonheur dont s'enivrait notre âme,
Vous, du moins, l'avez-vous su conserver, madame?

G. SEGAUD

Physionomie Parisienne.



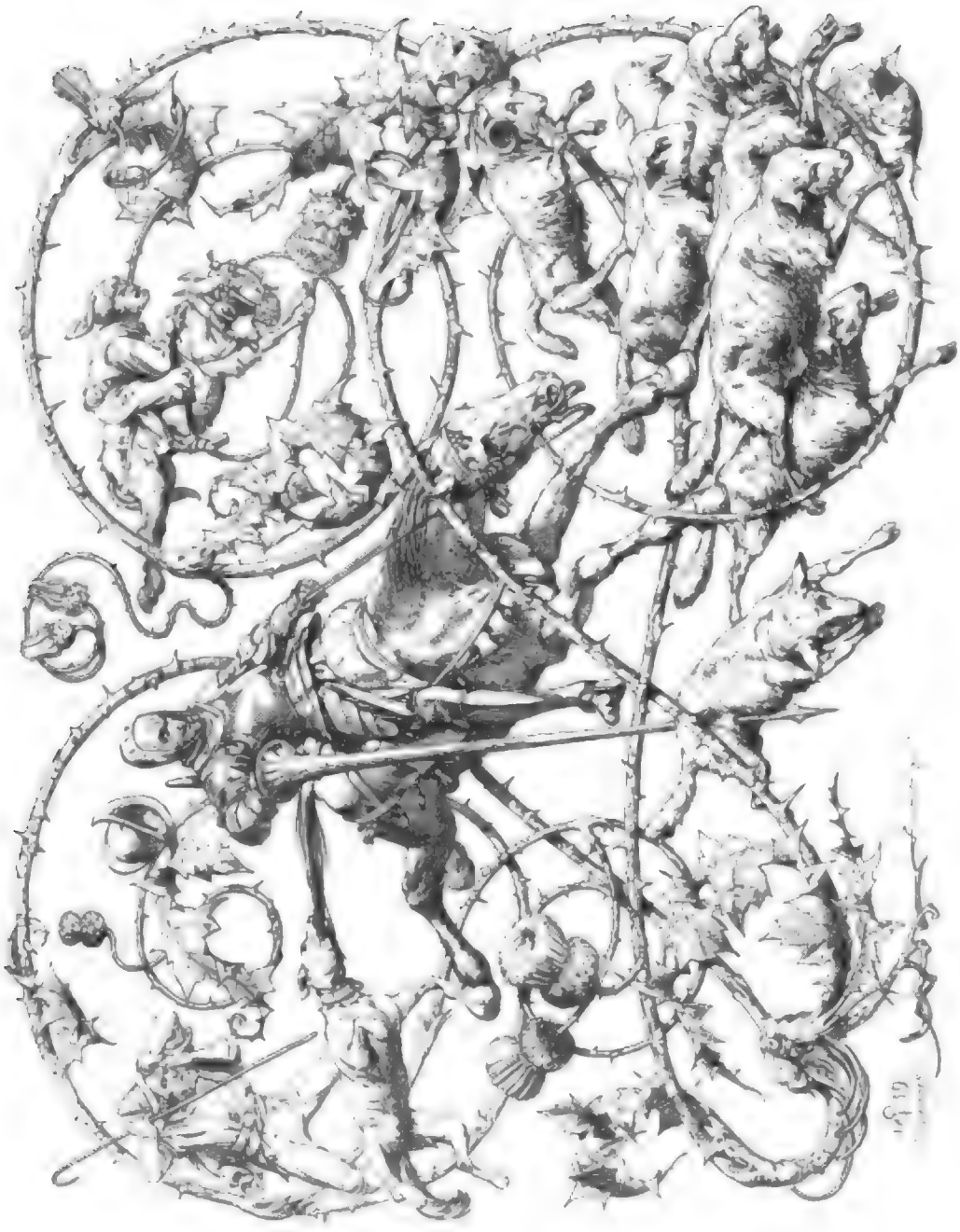
Lecture des journaux.

GAVARNI

La Priere.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

SOIXANTE-QUINZIÈME EXHIBITION

DE

L'ACADÉMIE ROYALE DE LONDRES.

II.

N'AVEZ-VOUS jamais envié le destin de ces braves artistes qui se sont trouvés certain jour en rapport avec la fibre bourgeoise, et qui depuis lors jouent à leur gre de cet instrument lucratif, sans se tromper jamais de ton, et sans manquer la note une seule fois. Vous en connaissez à Paris deux ou trois que je ne vous nommerai point. J'en ai retrouvé ici deux ou trois autres, dignes émules des premiers. M. Redgrave est du nombre. M. Redgrave est essentiellement pathétique. Quiconque ne bâille pas devant ses

tableaux doit nécessairement y pleurer : et l'on y pleure beaucoup plus qu'on n'y bâille. Mais aussi que de tristesse ! Ici c'est une jeune fille abandonnée par son amant qui lui préfère une riche héritière. Là-bas, une petite villageoise quittant sa famille pour entrer en condition. Enfin, — et j'ai gardé pour la fin le meilleur échantillon de cette larmoyante imagerie, — c'est une pauvre institutrice (555) assise dans sa modeste chambrette, auprès d'une fenêtre contre laquelle viennent battre les froides larmes d'un ciel inclément. Je ne sais quelle triste lettre elle froisse entre ses mains amaigries, ni pourquoi sur sa figure pâle une teinte plus livide encore vient de se répandre. Elle ne pleure pas, mais elle va pleurer. Le pain amer qu'elle gagne péniblement, et qu'elle allait manger quand la lettre est venue, ce pain demeure oublié sur le rebord de la croisée. Il faudrait vraiment avoir le cœur bronzé pour ne pas s'émouvoir en présence de tant de douleur, et l'oubli du déjeuner, surtout, a quelque chose de navrant pour un spectateur anglais. Aussi ce petit tableau de M. Redgrave obtient-il un grand succès d'émotion.

La Présentation de sir Piercie Shafton à Halbert Glendinning, par M. Egg ; *le Dîner des moines de Melrose*, et *la Cynosure des yeux voisins*, par M. Ch. Landseer, se font aussi remarquer parmi les tableaux de genre.

Ce titre énigmatique mérite un commentaire. *Cynosure*, vous le savez, veut dire littéralement *queue de chien*. C'est le nom que donnaient les Grecs à la constellation de la petite Ourse, qui contient l'étoile polaire. Arrêtez-vous à ce dernier mot, et traduisez *la Cynosure des yeux voisins* par *l'Étoile du voisinage ;* en d'autres termes, le plus bel astre du quartier. Toutes ces déductions ne vous suffiront peut-être pas pour éclaircir la donnée du tableau de Landseer. Voici ce qu'il représente :

Deux jeunes femmes sont assises dans un boudoir gothique. Elles jettent les yeux à travers la croisée de leur appartement, dont un malin page vient de soulever les rideaux. En face d'elles, sur un balcon, se tient debout un beau gentilhomme absorbé dans la lecture d'un billet. Tout cela, d'un dessin gracieux, incorrect, et d'une couleur assez fraîche, m'a rappelé un joli tableau d'Isabey, représentant *l'Escalier d'une tourelle*, dont je raffolais il y a quinze ans.

Puisque aussi bien le nom de Landseer est venu sous ma plume, je ne puis passer outre sans vous parler d'Edwin, le plus célèbre des deux frères qui portent ce nom. Il n'a exposé que deux tableaux : le portrait de l'honorable Ashley Ponsonby, et celui de deux chevaux. Soit dit en passant, les portraits d'animaux se multiplient chaque année dans une effrayante progression. Chalon (H. B.), qui s'intitule peintre d'animaux (*animal painter*) des feu rois Georges IV et Guillaume IV, reparaît chaque année avec une meute entière d'épagneuls et de terriers. Abraham Cooper préfère l'écurie au chenil, et s'est constitué le peintre ordinaire des *race-horses* et des *ponies*. Mais, dans ces deux genres, la palme reste à Landseer. Ses émules sont contraints à copier les robes luisantes qu'il donne aux chevaux, la toison blanche et soyeuse sous laquelle il cache l'œil malin des griffons, la peau veloutée qu'il étend sur les flancs réduits des lévriers à tête de vipère. Aussi ne le vit-on jamais prendre au sérieux la reproduction des traits humains ; et, l'honorable Ashley Ponsonby dût-il s'en fâcher, je suis forcé de le ranger parmi les accessoires les plus insignifiants du tableau qui est censé le représenter. Le principal personnage est un beau chien dont les oreilles touffues balayent le gazon, et qui semble épier un regard indulgent pour se jeter à corps perdu sur son jeune maître. Il y a plus de bonne foi dans le tableau numéroté 514, et qui représente *deux Chevaux appartenant à William Wigram, esq.* Les nobles bêtes sont seules, et boivent à même un abreuvoir de pierre. La vérité matérielle, l'illusion d'optique n'ont jamais été plus loin : les mouches doivent s'y tromper, et plus d'un jockey envier l'étrille dont Landseer semble se servir en guise de pinceau. Si l'art ne cherchait qu'un résultat de pure imitation, je ne pense pas qu'il y eût du progrès à espérer après des tours de force comme celui-ci, et celui-ci n'est qu'une centième contre-épreuve des succès déjà obtenus par le même artiste.

Les Chevaux de William Wigram n'ont de pendant, à l'exposition, qu'une petite toile de T. S. Cooper, presque digne de Brascassat. Elle représente des *Bestiaux dans un pâturage*. L'air est paisible, les feuillages immobiles, un vaste pré çà et là coupé de claies ; à gauche les ajoncs bleuâtres d'un étang, à droite un petit tertre couronné de bruyères jaunissantes, et sur cette scène toute rustique quelques magnifiques génisses, dont l'une, accroupie, écoute et regarde, tandis que l'autre cache dans l'herbe épaisse son mufle humide : tels sont les simples éléments de ce paysage fortement étudié, devant lequel deux ou trois connaisseurs s'arrêtent seuls. Le beau monde, cependant, étourdi par le bruit que certains journaux ont fait autour d'une espèce d'églogue ridiculement traduite par le vieux Ward, va s'extasier devant deux énormes bisons, — qualifiés taureaux, — qui se disputent à grands coups de cornes la possession d'une vache en émoi. Les lois de la perspective sont outrageusement violées dans l'image de cette lutte lascive. La disproportion normale des membres antérieurs et de l'arrière-train, chez les animaux de l'espèce bovine, est plus outrée qu'on ne saurait le tolérer, même dans un bas-relief ; l'objet du combat, relégué dans le fond du tableau, y fait la plus singulière figure dont on ait jamais affublé une amoureuse de son espèce. Mais Ward a beaucoup d'années, peu d'envieux, par conséquent, et beaucoup de prôneurs intéressés. Aussi s'est-on donné le mot

Digitized by Google

pour lui organiser un triomphe d'enthousiasme. Dans le fait, et sauf erreur de mon jugement, le petit tableau de M. Cooper vaut cent fois celui du respectable academicien.

Je vous vois d'ici fort en peine de la presseance que j'accorde aux paysages et aux tableaux de genre. Elle contrarie sans doute vos idees françaises, et vous vous etonnez que je ne vous aie encore parle ni de tableaux religieux ni de tableaux d'histoire. Des premiers la nomenclature sera bientôt faite, grâce aux instincts iconoclastes du protestantisme, et j'aurai tout dit quand je vous aurai signale deux toiles representant des sujets bibliques. L'une, de M. Eastlake, — et la seule qu'il ait exposee, — nous montre *Agar et Ishmael dans le desert*. La mere agenouillee soutient son fils defaillant, et tous deux interrogent du regard la solitude embrasée. La couleur de ce tableau le met bien au-dessus des etranges bariolages dont il est entoure. Elle atteste d'intelligentes idees, et rappelle, — de loin il est vrai, — les eminentes qualites du Bassan. Il est fâcheux que le dessin soit evidemment incorrect, et que la jambe droite d'Ishmaël, ramenee maladroitement vers les premiers plans, soit de beaucoup trop petite pour le corps auquel elle appartient. Cette inexactitude, souvent choquante dans le dessin, est un des reproches generaux que l'on peut adresser à l'ecole anglaise.

Le second sujet biblique, traite cette annee avec quelque distinction, est la touchante resolution de Ruth, refusant de quitter sa belle-mere Noémi. L'auteur, M. Eddis, en ne peignant la figure qu'a mi-corps, a esquive une partie des difficultes, mais on doit le louer pour le beau choix de ses figures, le goût et la simplicite des ajustements, et les qualités essentielles de sa couleur.

Le genre historique n'a pas produit une seule composition vraiment digne d'une mention honorable. Il faut cependant vous nommer les heureux compétiteurs qui, grâce à la mediocrité de leurs concurrents, ont vu applaudir leurs efforts incomplets. C'est d'abord M. Duncan, dont le pinceau ecossais a voulu reproduire un des épisodes de la fuite de Charles Édouard. Le jeune prince, epuisé de fatigue, vient de s'endormir dans une caverne des Highlands, aupres d'un feu de tourbe. Flora Mac Donald veille aupres de lui. Les Habits Rouges rôdent sans doute aux alentours, car un enorme chien, que retiennent à grand peine deux ou trois robustes montaguards, veut s'élancer vers l'issue de la grotte. S'il aboie, tout est perdu, et l'anxiete des personnages éveilles du tableau, contrastant avec le sommeil profond, lethargique et fatal, qui pese sur les paupieres du Prétendant, produit un effet assez heureux. C'est d'ailleurs le seul merite de cette colossale viguette.

Il n'y a pas d'exhibition à Londres ou ne s'étale quelque bataille de Waterloo, et l'orgueil français peut trouver amplement son compte à voir combien cette glorieuse defaite flatte encore aujourd'hui la rancuneuse vanite de nos voisins. Hier, comme je passais dans Hyde-Park Corner, sous les fenêtres d'Apsley-House, deux ou trois cents badauds arrêtes devant cet hôtel ecoutaient avec ravissement la musique militaire au bruit de laquelle, dans des salles somptueusement eclairees, *le Duc* et ses amis fêtaient le precieux anniversaire du 18 juin 1815. La veille, j'avais trouvé au salon, entre une petite *Baigneuse* d'Etty, toute rose, toute marbree, toute diaphane, et je ne sais quelle farce de Franklin, empruntee au *Bombastes furioso*, une millieme edition de la fameuse bataille. Elle est de sir William Allan, et n'en vaut pas mieux pour cela. Si j'en crois le livret, l'exactitude topographique recommande aux amateurs de strategie cette composition terne et confuse.

Representer *Knox*, le démolisseur de cathedrales, *au moment où il veut arrêter la destruction d'une église catholique* (à Perth, 1559), est au moins une idée bizarre. Je ne saurais en feliciter M. Knight, non plus que de l'immobilite dont tous ses frenetiques puritains semblent frappés. Elle est si remarquable, et le rôle historique de Knox est si connu, que j'aurais interprete le tableau dans un sens diametralement opposé, si je n'avais été prévenu à temps.

Salomon Eagle exhortant le peuple arrête l'œil par la singularite de sa mise, et aussi par certains effets dramatiques assez heureusement combinés. Salomon Eagle était un fanatique insensé, qui, durant la peste de 1665, parcourut les rues de Londres, presque entièrement nu, couvert de cendres, et un brasier enflammé sur la tête, exhortant le peuple à la pénitence. Cet épisode, assez frappant en lui-même, et récemment remis en lumière par un roman historique de M. Harrison Ainsworth, a été rendu par M. Poole (P.-F.) avec une certaine vigueur épisodique. Les pestiferes, blêmes et sanglants, se pressent autour du prédicateur vagabond. Une jeune fille mourante s'est elancee de son lit pour venir à lui. Toute pudeur est oubliée, tout devoir meconnu ; les draps dont elle s'est couverte à la hâte tombent en vain de ses épaules frissonnantes ; en vain sa mère, qui la suit, veut la retenir et la ramener dans sa maison. La malheureuse enfant crie et se debat. Les cadavres encombrent la rue. Un cercueil la traverse, précédé de torches. Le mélodrame est complet.

Et puisque nous en sommes au melodrame, il faut bien que je vous fasse rire avec moi de cette toile vaporeuse où un gros homme et un chien semblent echanger de lamentables discours, à propos d'un mort étendu entre eux. Le chien regarde son interlocuteur d'un œil très-mecontent, et s'il faut en juger par sa gueule horriblement ouverte, il l'accable des apostrophes les plus terribles. Le gros homme, en revanche, a l'air très-confus et se justifie en bal-

Digitized by Google

butiant. Dans le fond, on aperçoit les fantômes transparents de deux maréchaux de France, qui semblent justement émerveillés de ce dialogue.

Le gros homme, c'est Napoléon ; le mort est un grenadier de la garde : le chien, ami fidèle du défunt, remontre au conquérant les inconvénients de son ambition démesurée. Quant aux maréchaux, je ne saurais vous les nommer, tant ils sont brumeux et fantastiques. L'auteur de cette belle œuvre s'appelle Hervey.

Une autre facétie non moins charmante, c'est *l'Italie*, de M. W. D. Kennedy. Celle-ci a quinze ou vingt pieds de haut sur une largeur proportionnée. Trois compartiments divisent la toile. Dans celui du milieu, une tarentelle exécutée par deux géants, mâle et femelle, dont la couleur figue sèche semble démentir l'embonpoint démesuré. La terre leur manque, envahie par deux ou trois spectateurs colosses, qui ne savent où se caser et que le cadre met à la gêne. A gauche, un énorme villageois se prélassant, un verre à la main, dans la niche qu'on lui a réservée. A droite, dans une niche semblable, une contadine non moins énorme, qui danserait volontiers si elle n'éprouvait la crainte, assurément justifiée, de tout faire choir aux premiers pas. Ces deux personnages se regardent amoureusement sans tenir compte du bal champêtre placé entre eux. Le pampre foisonne autour de ces heureux nonchalants. Et le tout est la réalisation d'une strophe de Byron, sur l'humeur joyeuse, le beau soleil, les belles vignes de l'Italie :

. . . . . I must say
That Italy 's a pleasant place to me
Who love to see the sunshine every day,
And vines, not nailed to walls, from tree to tree
Festooned much like the back scene of a play, etc.

Traduction pour traduction, je préfère, et de beaucoup, une jolie fantaisie dont l'auteur, M. G. Lance, a pris l'idée dans le *Task* de Cowper : c'est le portrait d'une *Coquette de village*. Conformément aux indications du poëte, le peintre amoncelle sur la tête gracieuse d'une fraîche paysanne tout un édifice de gaze, de rubans et de faux cheveux. Autour de ses bras hâles, la mousseline brodée, empesée, surabonde. Elle chancelle, perchée sur les *talons français* de ses mules. Et l'on serait tenté de la prendre pour une grande dame, n'était le panier d'œufs qu'elle porte dédaigneusement du bout des doigts.

Les spectateurs ne manquent jamais devant cette composition un peu mignarde, qui rappelle Lancret, Boucher, Greuze, et tous nos jolis peintres d'il y a cent ans.

Ne nous oublions pas plus longtemps dans *l'Octagon Room*, où elle attire tant de jolies *misses*, et sachons comment sont signés ces deux tableaux que, d'un peu loin, on est tenté d'attribuer à Decamps : *les Arabes cherchant un trésor*, et *la Prière dans le désert*. M. W. Muller, dont le nom est plutôt allemand qu'anglais, nous paraît dans une heureuse voie d'études et d'imitation. S'il n'a pas encore la couleur tout espagnole et le sentiment exquis de son modèle, on voit qu'il poursuit le même but et demande l'effet au même ordre d'observations. Il serait à souhaiter pour l'école anglaise que cette tendance fît des progrès. Ce qui l'entrave, ce qui la tue, c'est la manie du propre, du fini, de la fade élégance. Ce qui peut la guérir, c'est l'abandon hardi, la franchise un peu crue, la spirituelle énergie que Decamps et ses disciples ont fait prévaloir chez nous.

J'en ai vraiment fini avec les tableaux historiques et les tableaux de genre. Tout au plus M. S. Drummond pourrait-il me reprocher un oubli. Sa *Florimel chez la sorcière* n'est pas dépourvue de tout mérite, comme couleur ; mais ce mérite est plus que compensé par les disproportions extravagantes du dessin. M. Drummond sacrifie tout à l'expression des physionomies, et, pour arriver à l'effet qu'il cherche, aucun moyen ne lui répugne, pas même celui d'ajuster des jambes d'enfant à un corps de jeune homme et à une tête de géant. Aussi arrive-t-il à rappeler ces charges de nos petits grands hommes que moule Dantan et que Benjamin lithographie.

Vous aurez peine à me croire quand je vous dirai que les portraits tiennent ici deux fois autant de place que chez nous. C'est pourtant la stricte vérité. Le portrait est une peste d'autant plus contagieuse qu'un pays est plus opulent, et c'est là un grand argument, selon moi, contre l'enrichissement indéfini des nations. Le portrait est à la peinture ce que le coquelicot et l'ivraie sont aux blondes moissons. Il envahit l'espace, il appauvrit la terre, il ôte l'air, le jour, la rosée, aux véritables productions de l'art. Tel peintre végète et engraisse dans ce domaine à la fois pauvre et fécond, qui aurait grandi dans les rudes travaux où l'intelligence crée elle-même ses ressources. Mais où voulez-vous que le mène l'éternelle imitation d'un même type, à peine modifié par les conditions d'âge ou de sexe, lorsque surtout il est condamné, par la nature même de son travail, à la plus déplorable complaisance pour tous les caprices de la vanité, de la sottise et de la richesse.

Quand il n'est pas tout à fait absurde, comme celui du *Professeur Wilson*, par R. S. Lauder, le portrait anglais est, en général, froid et sans génie. Voyez plutôt, aux deux bouts de l'*East Room*, et assez maisement placées en regard l'une de l'autre, ces deux effigies de la reine Victoria. L'une est de M. F. Grant, qui l'a exécutée pour le Club Militaire (*United service club*) ; l'autre est de sir M. A. Shee, président de l'Académie royale. Sauf quelques incorrections dans le dessin, qu'avez-vous à blâmer dans ces deux toiles? Les étoffes sont traitées avec soin et vérité. La ressemblance existe à un honnête degré. Les deux artistes ont également bien esquivé les difficultés que leur présentaient certains contours du galbe royal, la notable dépression de l'occiput,

Digitized by Google

la pesanteur des joues, l'embarras du cou, résultant de son épaisseur apoplectique. — Pardonne, ô John Bull! ces détails d'anatomie. — Mais de tout cela, que ressort-il? Y a-t-il une pensée sous ce front? une vie morale dans ce regard, une physionomie quelconque dans cet ensemble de linéaments? Si tout cela manque, ou voulez-vous que je prenne le courage d'admirer cette image exacte d'une petite femme richement vêtue?

Je lui préférerais sans contredit ce gentleman indou (Dwarkanauth Tagore) que nous montre M. F.-R. Say dans tout l'éclat de sa toilette orientale. A tout prendre, il y a ici intérêt de curiosité. Il y aurait même à remarquer une tête expressive et que le peintre n'a point mal rendue, profitant avec adresse des draperies blanches qui l'entourent pour éclaircir ce qu'elle avait de trop mat. Dwarkanauth Tagore n'a pas toujours été si heureux. Le comte d'Orsay, fatigué sans doute de la vie élégante, a demandé des distractions à la peinture et s'est emparé à son tour du pauvre Indien : Dieu sait ce qu'il en a fait. Il est vrai d'ajouter que Sa Seigneurie ne respecte rien. Dans le salon des sculptures, où nous jetterons plus tard un coup d'œil, vous serez tenu de remarquer une informe statuette équestre, dont un papetier du faubourg Saint-Antoine n'oserait décorer sa montre. C'est encore un chef-d'œuvre de M. d'Orsay, qui s'en est pris, cette fois, à Napoléon. Est-il besoin de rien ajouter à ce rapprochement, si ce n'est peut-être pour apprendre au noble comte qu'on ne trouve pas, à jour donné, dans l'organisation d'un fashionable, l'étoffe d'un Michel-Ange et d'un Raphaël.

Le portrait de *sir Georges Murray*, par J.-P. Knight, celui de *la vicomtesse Glenmorth*, par T. Phillips, celui de *lord Wharncliffe*, lord président du conseil, par l'académicien Grant, n'ont rien à s'envier. Tous les trois obtiennent les classiques honneurs du salon; et, placés sur la même ligne, retiennent les vieux amateurs. A mes yeux et pour mon goût, ils ont le tort de ne révéler qu'une grande habileté mécanique, une théorie sûre, mais invariablement bornée à quelques procédés favoris, l'habitude plutôt que le sentiment de la couleur. Ils sont, — et c'est tout dire, — ennuyeux.

Mrs Carpenter a du moins une manière. Sa *Cléopâtre*, qui doit être un portrait, n'en déplaise au catalogue, est une belle tête expressive et noblement ajustée. *Mistress Brown*, si elle est ressemblante, doit remercier le peintre de lui avoir conservé la douceur attrayante d'une physionomie candide et bonne. Et quant au portrait de *Miss Helen Savage*, c'est un de ceux que l'on pourrait choisir pour prouver que le sentiment du dessin n'est pas tout à fait incompatible avec une nature anglaise.

Que ne puis-je accorder autant d'éloges à Mrs Robertson? Mais, hélas! rien n'est moins louable que ses trois miniatures à l'huile : *Miss Herbert*, la *baronne Lionel de Rothschild* et *les Enfants de lord Clinton*. Il n'y aurait même pas à s'en occuper, si l'espèce de mode obtenue par ces déplorables *pignochages* ne les signalait d'avance à la critique. Pour en donner une juste idée, où prendre des comparaisons, ou trouver des mots assez propres, assez mignards, assez lisses, assez fades, assez insignifiants? Et pourtant il y a là de quoi séduire un salon de Paris, tout comme un salon de Londres. Il y a de la dentelle rendue avec des détails qui défieraient la gravure au pointille; il y a de petites joues poupines, de petites bouches carminées, devant lesquelles un peintre chinois mourrait de désespoir et de jalousie. En un mot, chacune de ces petites dames a l'air de s'être peinte elle-même, avec tous les menus soins d'une toilette interminable. Le dévouement du peintre allant aussi loin que l'égoïsme du modèle, telle est la vraie cause du succès qu'obtient Mrs Robertson.

Et maintenant, nous voici en face des miniatures. Elles pullulent, elles montent les unes sur les autres, elles arrivent par longues bandes, par familles, par énormes cadres. On dirait une mosaïque, formant un lambris de sept à huit pieds, autour d'un vaste salon. L'œil est fatigué d'avance, et la tête tourne à la seule pensée d'examiner en détail ces milliers de têtes microscopiques. Qu'en dire d'ailleurs? Vous connaissez les célébrités du genre. Ce sont toujours MM. Ross, Booth, Rochard et Newton. Quant aux modèles, ils sont en général inconnus; si ce n'est peut-être quelque actrice en renom comme miss Rainforth, que M. Walker a peinte dans le rôle de *Madeline*, et miss Adelaïde Kemble, dont un artiste enthousiaste entreprend de nous donner le portrait dans tous les costumes qu'elle a successivement portés sur la scène. Vous la trouvez ici sous la tunique noire de Norma, plus loin sous le manteau royal de Sémiramis, etc., etc. Bien mieux, il y a quelquefois deux portraits pour un seul rôle. Quel talent, bon Dieu! justifierait une telle idolâtrie, et quel talent ne faudrait-il pas pour la faire accepter! Il est à craindre que ni miss Kemble, ni son peintre ordinaire, M. Hayter, ne soient au niveau d'une pareille tâche.

A Londres, comme à Paris, les sculptures sont au rez-de-chaussée. Mais la galerie du Louvre est éclairée dans toute sa longueur, et le salon carré de la Galerie Nationale ne reçoit le jour que par une seule ouverture. Ajoutons qu'il est encombré. Aucun magasin ne peut donner l'idée d'une telle confusion, et c'est tout au plus si les spectateurs peuvent se glisser un à un dans le dédale étroit qu'on a ménagé au milieu des bustes, des statuettes, des bas-reliefs entassés de tous côtés. En revanche, cette stérile prodigalité ne vous fournira pas une seule occasion d'admirer. Certainement ces deux vieillards assis, — deux révérends docteurs de l'église anglicane, MM. Butler et Wood, — ne manquent ni de dignité ni

d'aisance; mais pour peu que vous soyez familier avec les productions du ciseau de Chantrey, vous retrouvez ici sa manière, moins ce qu'il savait mettre d'originalité dans les poses de ses modèles. Voici, du même artiste, une *Psyché* très-maigre, et une *Hélène se dévoilant à Paris*, qui, soit dans le choix des attitudes, soit dans la beauté des types, soit dans le travail même du marbre, n'offrent rien de saillant, de neuf et qui s'impose à la mémoire. Cela ne va point au delà du médiocre correct et froid.

Une *Ophélia* et une *Bacchanale*, par J.-G. Lough, avec moins de qualités négatives, c'est-à-dire avec plus de défauts saillants, s'adressent à de plus vives sympathies. Le malheur est que, disposés comme ils le sont, c'est-à-dire confondus sans égard pour leurs proportions relatives, les groupes manquent totalement leur effet. Par exemple, les personnages de la Bacchanale, côte à côte de je ne sais quel colosse de plâtre, ressemblent à des pygmées. J'aime beaucoup moins, de Lough, un *bas-relief homérique*, où il a voulu rappeler les marbres récemment enlevés à Xanthe. Il a aussi exposé trois bustes dont un surtout, celui du *duc de Northumberland*, exécuté en marbre, mérite d'être remarqué.

Westmacott a fait preuve d'un rare courage en s'essayant à poétiser une des plus ingrates figures du parlement, celle du chef des whigs, de *lord John Russel*. Ce grand homme politique est petit et laid; ceci ne serait rien, mais sa laideur est mesquine et pauvre, sans traits caractéristiques pour la relever, sans éclairs intellectuels qui puissent, même par instant, l'animer et la rendre supportable. Quant à *sir Howard Douglas* et à *M. Grecnough*, je dois me borner, ne connaissant pas les originaux, à louer les soins donnés à l'exécution matérielle de leurs deux bustes, qui se recommandent par une minutieuse élégance.

Charles Dickens, par M. Park, est au contraire beaucoup plus précieux comme renseignement que comme œuvre d'art. Les cheveux surtout sont traités avec une incroyable maladresse; mais l'ensemble est frappant, et le sculpteur, en rajeunissant cette tête déjà fatiguée, en lui conservant sa physionomie ouverte, franche, cordiale, a fait, pour me servir d'une expression anglaise, bonne justice à son modèle.

Le buste de *Thalberg* (Baily) et une *Apothéose* assez bizarre de *Mme Malibran*, témoignent surtout du goût que les Anglais s'efforcent d'avoir pour la belle musique. L'Apothéose est de M. W. Geefs, qui jouit ici d'une certaine réputation. Il la perdrait aisément chez nous avec des plaisanteries comme celle-ci.

Un buste du *lieutenant général d'Orsay*, par le comte d'Orsay, — un buste du *comte d'Orsay*, par M. W. Behnes, — un autre de *miss Helen Faucit*, la jeune tragédienne, par M. Foley, voilà ce qu'il est encore permis de noter à divers titres, en se démenant pour sortir au milieu des groupes mythologiques, des portraits posthumes, des nudités grecques et des nullités contemporaines qui se pressent pêle-mêle dans cet étroit espace. Personne n'y demeure longtemps, et, comme pour se consoler de leur pauvreté présente, les assistants exaltent à l'envi le talent d'un jeune sculpteur qui n'a point exposé cette année, mais sur lequel on a déjà fondé de magnifiques espérances. M. Mac Dowell serait, au dire des amateurs les plus en renom, le seul artiste sur lequel on puisse compter pour recueillir un jour l'opulent héritage de Chantrey.

Nous n'essayerons pas de résumer l'impression que doit laisser l'Exhibition sur laquelle nous venons de jeter un coup d'œil. Il est aisé de voir qu'elle n'a rien de très-saillant. Malgré l'incontestable habileté de quelques-uns des peintres que nous avons nommés, on ne peut se dissimuler qu'aucun d'eux ne donne à ses œuvres un cachet vraiment original, et ne leur assure une gloire durable. Comme chez nous, du reste, il y a progrès dans le médiocre, abaissement des sommités au niveau commun. Quelques personnes en accusent la prospérité matérielle des artistes; d'autres s'en prennent aux progrès de l'aquarelle, genre faux, imposé par la mode, et qui détourne à lui plus d'un jeune talent digne d'un meilleur emploi. Nous examinerons ce dernier symptôme dans les deux salons ouverts encore cette année à l'ancienne et nouvelle société des *Painters in water colours*.

O. N

LA FIANCÉE DU SOLEIL.

Deux élegantes voitures venaient de s'arrêter devant le péristyle de St-Philippe du Roule. Des valets en livrée ouvraient les portieres. Une jeune fille descendit, s'appuya sur le bras d'un vieillard, jeta un regard derriere elle et monta les degres. Un jeune homme sauta legerement de la seconde voiture, soutint respectueusement une femme qui descendait apres lui, et ils suivirent le premier groupe. Quelques personnes entraient en même temps dans l'église : c'était un mariage.

La cérémonie avait lieu à l'autel de la Vierge, toujours parée de sa blanche couronne. Une famille se pressait autour des fonts baptismaux. La nef était tendue de noir; on attendait un convoi. Tout se

Digitized by Google

succède si rapidement dans cette grande ville de Paris, que la vie et la mort s'y trouvent presque toujours en présence; elles se croisent dans nos églises comme la foule dans nos passages. C'est à peine si l'âme peut se reconcilier un moment au milieu de l'agitation, du mouvement qui se fait autour de vous. Les émotions se détruisent l'une par l'autre, et l'on est si étourdi du bruit confus des heures, qu'on entend moins peut-être le pas solennel et régulier du temps.

Il y avait trop de confiance dans le cœur de ces deux jeunes gens pour que de sinistres présages pussent y trouver place. Il faut avoir connu le malheur pour le craindre; les pressentiments sont presque toujours des souvenirs. Et puis on prend si facilement à Paris l'habitude de se désintéresser de tout ce qui vous entoure, de s'isoler au milieu même de cette multitude qui vous presse, qui vous coudoie, on y devient si étranger, si indifférent à ce qui n'est pas nous-mêmes!

Quand, après la bénédiction nuptiale, les époux sortirent de l'église, une calèche de voyage, attelée de quatre chevaux de poste, attendait devant le portail. Ils y montèrent tous deux, échangèrent un adieu, puis un sourire avec leurs parents, et le jeune homme s'écria : *Route de Genève!*

Au bout de quelques heures ils avaient traversé Paris, ses rues tumultueuses, ses faubourgs encombrés, ses environs où la nature elle-même est quelque temps à reprendre son calme, et déjà les majestueuses collines de Fontainebleau se déroulaient devant eux.

Il y a dans la vie des instants de plénitude, de sublime égoïsme, où le monde ne paraît exister que pour nous. Alphonse le parcourait du regard comme son roi, et semblait prêt à le bénir comme son pontife. Quand le bonheur a conçu ses premières alarmes, il cherche à se recueillir, à s'abriter; mais quand il vient de naître, quand il s'épanouit, il a besoin d'air, d'espace, de lumière, pour se répandre, pour rayonner, pour se vivifier dans ces communications intimes, dans ces harmonies mystérieuses de la nature et du cœur, admirable secret de la Providence, premier reflet, délicieux pressentiment de cet amour divin qui embrasse l'univers dans son éternelle émotion.

— Ma bien-aimée, disait Alphonse, te souviens-tu d'avoir vu, dans les radieuses poésies de Milton, ces groupes d'anges, les bras enlacés sur leurs épaules, leurs blanches ailes déployées au souffle de l'air infini, guidés par un regard de Dieu, qui traversent avec lui l'espace où se perdent dans l'océan du jour toutes les clartés des mondes? Il me semble que nous planons comme eux dans l'immensité, et que je la remplis de mon amour.

— Oui, comme cela, répondait Valérie. Et elle appuyait une main sur l'épaule de son époux en penchant sa tête vers la sienne. Que nous avons bien fait de partir! Quel bonheur de voyager! Il y a des gens qui naissent et meurent dans Paris sans être sortis de son enceinte. N'est-ce pas une impiété? Quand ce n'est point un plaisir, ce devrait encore être un devoir d'aller contempler la nature. Tu ne sais pas quelle est ma merveille à moi, ce qui me frappe, ce qui m'émeut le plus dans la création; ce n'est ni la verdure, ni les fleurs, ni la variété perpétuelle des horizons; c'est la lumière! Que c'est beau, que c'est intime! Mon âme en a besoin comme mes yeux; mon imagination se ranime ou s'éteint avec elle. Si tu veux, nous irons en Orient. On dit que le jour y est plus vif, plus éclatant, la nature plus resplendissante. Je t'y aimerai peut-être davantage.

— Oui, mais j'y serais peut-être jaloux de ces rayons qui t'attirent si puissamment.

— Oh! jamais jaloux; je t'aime en tout, et j'aime tout en toi.

Nos deux poétiques époux firent leur premier séjour à Fontainebleau, et ils ne voulurent pas continuer leur voyage sans avoir visité ces lieux si riches des splendeurs des arts et de celles de la nature, où il y a tant de souvenirs pour l'esprit, des spectacles si imposants pour l'imagination. Ils s'enfoncèrent sous les plus majestueux ombrages de la forêt, et Alphonse s'écriait : — Oh! quelle puissance que celle qui a créé tant de merveilles, et encore la jeunesse, l'intelligence, l'admiration et l'amour!

Alphonse et Valérie arrivèrent à Genève par une des plus belles soirées de juin. En prenant place à la table de l'hôtel où ils étaient descendus, ils trouvèrent plusieurs personnes avec lesquelles ils avaient, à Paris, des relations de monde, des amitiés de salons, et on projeta pour le lendemain une course au Mont Blanc.

Je ne sais rien de plus triste que la vallée de Chamouny. C'est une prison avec de gigantesques créneaux de glace. Vous n'avez pas d'horizon devant vous; il est à quelques mille pieds au-dessus de vos têtes et vous mesure une faible part du ciel. Pour seule distraction, vous avez le bruit inquiétant d'une petite rivière qui semble chassée violemment par le poids de quelque immense nappe d'eau cachée dans les flancs de ces montagnes et près de s'affaisser sur vous. Ce n'est pas de la mélancolie, c'est de la tristesse, c'est de la peur qu'on éprouve. Cependant on peut encore y voyager gaiement à la condition d'être Parisiens. Notre caravane apportait là le plaisir d'une conversation spirituelle, les souvenirs, les noms propres, les mille récits d'aventures ou de mésaventures qui font l'animation et l'intérêt d'une causerie au coin du feu, à la clarté des bougies. On en était venu à comparer le bruit de l'Aare avec le bruit aussi monotone, aussi continu et assez semblable en effet, de la rue de Rivoli. La civilisation n'a pas d'adeptes plus imperturbables que les Parisiens, ils ne cèdent jamais le pas à la nature quelque grandiose qu'elle soit, et la ma-

jeste du roi des montagnes ne leur imposait ni etonnement ni silence. Les Liliputiens ne grimpaient pas plus irrespectueusement jusqu'a la face du geant endormi.

On montait depuis longtemps. Les dernieres traces de la vegetation, puis le sol lui-même, avaient disparu sous les premieres neiges ; on approchait de la mer de glace. Alphonse allait d'instant en instant s'assurer avec le guide de la solidité de cette surface sur laquelle il fallait encore avancer, et revenait à Valerie, quand tout a coup, sous ses yeux, a quelques pas d'elle, Alphonse et le guide semblèrent chanceler, se saisirent l'un à l'autre pour se prêter ou se demander secours, et s'engloutirent si rapidement, qu'il n'y eut ni cri, ni regard, ni adieu. Ce fut un instant de stupeur. Cependant un jeune homme fit quelques pas, regarda et dit : « C'est une crevasse. » Il appela, aucune voix ne repondit. Alors Valerie, d'abord immobile, incredule, s'elança vers le lieu ou le jeune homme plongeait son regard ; mais il la repoussa fortement en arriere, et elle tomba evanouie. On ne s'occupa plus que d'elle. Les hommes la prirent, la soutinrent sur leurs epaules comme on porte un cercueil, et on eût pu la croire morte, si, par moments, de violents soubresauts nerveux n'eussent atteste que cette lethargie cachait encore la vie et la souffrance. Qu'est-ce donc que la gaieté, la joie, le bonheur? Qu'est-ce que la jeunesse, l'animation et l'amour? Le malheur est comme l'avalanche ; un pas à droite ou à gauche, une minute plus tôt ou plus tard, on le rencontre ou on l'evite. Un nuage passe, jette quelques flocons de neige sur l'entrée d'un abîme, et nous y posons le pied pour mourir. Oh! ne nous arrêtons pas a ces pensées ; c'est le doute, un doute affreux qui les suit.

Ce ne fut qu'avec des peines infinies que nos voyageurs parvinrent a descendre la montagne. Ils regagnerent tristement l'auberge de la vallee, y deposerent leur fardeau dans une consternation profonde, et lui prodiguerent des soins longtemps inutiles. Cette societe, le matin encore si joyeuse, passa la nuit auprès de la jeune femme dans un religieux silence. On s'était groupé autour du feu où petillaient des branches de sapin ; de temps a autre quelqu'un se levait et s'approchait du lit sur lequel Valerie reposait, pour ecouter sa respiration. Aucun mouvement n'annonçait encore son retour a la vie, et ce repos ressemblait a la mort. Cependant, quand le jour brilla dans toute sa clarte, ses yeux s'ouvrirent, on vint à elle, son regard erra avec une sorte d'etonnement, sembla chercher autour de lui et prit peu à peu une vague expression de tristesse. Elle se laissa glisser de son lit, fit quelques pas ; on la soutint avec empressement, on approcha un siège de la fenêtre, elle s'y assit et vit le soleil. Alors elle sembla le saluer d'un signe amical, et ses yeux ne le quitterent plus. On profita de son calme, de sa muette docilité pour lui faire reprendre la route de Geneve. Pendant le trajet, elle ne détourna pas ses regards de l'astre qui absorbait son attention, et quand il fut sur le point de disparaître derriere l'horizon : « Oh! mon Dieu, dit-elle, il va s'ensevelir encore dans ces grandes montagnes! »

Puis, lorsqu'elle eut cesse de le voir, elle tomba dans un morne abattement ; la vie sembla se suspendre de nouveau pour elle.

On arriva la nuit a Geneve. Des medecins furent appelés et restèrent pour observer l'effet que produirait sur elle le retour de la lumiere. Aux premieres lueurs du crépuscule, ils la conduisirent sur un des quais du lac ; le ciel était sans nuages, l'horizon sans vapeurs ; le soleil sortit des flancs mêmes du Mont-Blanc. « Le voila, le voila! » s'ecria-t-elle avec transport, et elle tendit ses bras, puis les serra sur sa poitrine, et son visage prit un air de contemplation heureuse. « C'est mon epoux, » dit-elle avec un doux sourire ; et comme le mirage des flots lui en renvoyait par moments le reflet : « Ah! c'est un miroir, » ajouta-t-elle en souriant encore.

« Folle et calme, » dirent tristement les medecins à ses amis. « Il y a peu d'espoir. Toutefois ne perdez pas de temps, ne la laissez pas ici où tout lui est etranger ; reconduisez-la dans sa famille, au milieu de tous les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse. Il n'y a que ces impressions qui puissent agir sur son esprit. »

Quel retour! quel triste voyage! Valerie avait fait ouvrir sa caleche, et aussi longtemps que durait le jour, que le soleil resplendissait a ses regards, sa figure avait une expression celeste d'admiration et d'amour ; elle semblait causer tout bas avec lui, quelquefois elle lui adressait les plus etranges paroles, et quand il était près de terminer sa course, c'etaient de nouveaux regrets, de passionnés reproches ; puis, à mesure que la lumiere s'effaçait dans le ciel, elle passait à un état de stupeur qu'on eût pris pour de l'idiotisme si la régularité et la distinction de sa belle figure ne lui eussent conserve, même en l'absence de la pensee, la noble empreinte de l'intelligence.

Cette annee, le mois de juillet fut sombre et pluvieux a Paris. Valerie etait de retour depuis trois semaines, et le soleil ne s'etait pas montre un seul jour, un seul instant. Peut-être si ses rayons eussent brille sur le front de son père et de sa mere, s'ils eussent dore de leurs reflets les lieux témoins de ses premieres joies, elle eût retrouve des souvenirs, ressenti de douces affections, peut-être elle se fût reconnue elle-même, mais avec son malheur! La verite resta voilee pour elle comme le ciel, elle mourut sans souffrir.

On la conduisit à Saint-Philippe du Roule. Il y avait encore un baptême et un mariage, un mariage

à l'autel de la Vierge, autre essai de bonheur ! Mais cette fois la place de la jeune et belle Valérie était marquée dans la nef, entre quatre cierges, sous les tentures noires, et son âme était allée rejoindre celle d'Alphonse parmi les anges de Milton.

Le lendemain, le soleil reparut dans tout son éclat, et ses premiers rayons descendirent sur une tombe.

La Baronne C. DE MÉNAINVILLE.

OPÉRA.

—

Reprise d'ŒDIPE A COLONE.

C'est sans doute au mouvement de réaction classique, dont le prétendu chef-d'œuvre de M. Ponsard a donné l'impulsion, que nous devons la reprise d'*Œdipe à Colone*. L'Opera n'a pas voulu être en reste avec l'Odéon, et, pour tenir tête à Brute, à Collatin, au *jeune* Sextus, à toutes ces amusantes figures de l'antique tragédie romaine, il est allé naïvement exhumer de la poussière de ses magasins tous les vieux oripeaux dont se compose, de temps immémorial, la garde-robe des Laïus. En face de Lucrece il fallait bien mettre Antigone, il fallait bien à la plus vertueuse des épouses opposer la plus vertueuse des filles. Quoi qu'il en soit, nous doutons que l'épreuve réussisse à l'Académie royale de musique comme au second Théâtre-Français; ces sortes de plaisanteries-là n'ont qu'un jour.

Il y a dans tous les arts, il y a dans la musique et dans la poesie, dans la musique surtout, des œuvres qui, à tort ou à raison, passent pour sublimes, mais auxquelles nulle critique n'ose toucher, grâce à une certaine opinion qui les consacre et à quelques energumènes qui, de leur propre autorité, s'en sont institués les gardiens. *Œdipe à Colone* appartient à cette classe de chefs-d'œuvre. Puisque le mot y est, nous voulons bien le maintenir, personne plus que nous ne respecte la tradition; voilà tantôt soixante ans qu'on dit que cette musique est un chef-d'œuvre, la chose avait pour nous force de loi, et nous eussions mieux aimé y croire éternellement que d'y aller voir une seule fois. Comme c'est mal comprendre l'intérêt de ces vieilles gloires que de les remettre aujourd'hui à la scène! Quelle sympathie, je vous le demande, peuvent éveiller chez les générations nouvelles élevées à l'école de Rossini et de Beethoven, ce style traînant, ce plain-chant de trois heures d'horloge, dont quelques élans de sensibilité raniment seuls de loin en loin la monotone psalmodie? Que

voulez-vous que des gens accoutumés à l'impulsion irresistible du rhythme de Rossini, à l'instrumentation nerveuse et puissante de Meyerbeer, que voulez-vous que des gens qui ont entendu hier *Guillaume Tell* et qui entendront demain *les Huguenots*, pensent de cet orchestre vide et sans couleur qui se contente d'accompagner la note? Selon nous, les chefs-d'œuvre du genre d'*OEdipe à Colone* sont autant de vieux Pharaons qu'il faut laisser dormir dans le sépulcre de gloire où nos pères les ont embaumés, de royales momies auxquelles les bibliothèques doivent servir de Pyramides. Qu'on garde pieusement au Conservatoire le dépôt de ces chefs-d'œuvre, afin que les erudits les y consultent et que M. d'Ortigues y trouve matière à discuter sur la philosophie de l'art pur, rien de mieux; mais du moins qu'on leur épargne le ridicule d'une si déplorable mise en scène. Vous ne sauriez, en effet, imaginer ce qu'est aujourd'hui à l'Opéra l'exécution de l'œuvre de Sacchini. Nous ne parlerons ici ni des décors ni des costumes: la barbe et les bandelettes des choristes du Théâtre-Italien, dans *la Sémiramide* et *la Norma*, pourraient seules donner une idée des accessoires mis en usage à cette occasion à l'Académie royale de musique; mais lors même que d'autres considérations n'eussent point dû empêcher cette entreprise, était-il raisonnable d'y penser avec une exécution pareille? M. Canaple joue et chante la partie de Thésée d'une rude manière et fait tant, qu'à la troisième scène, sa voix, qui semblait au premier abord assez convenir à ce genre de musique, s'enroue et contracte un accent des plus désagréables. Quant à M. Massol, la haute-contre par excellence, du commencement à la fin il s'en donne à cœur joie et vocifère tant qu'il peut. Le fameux air de Lavigne surtout: *Le fils des dieux, le successeur d'Alcide*, fournit à ses moyens ample occasion de se développer, et cette plénitude d'organe, largement assaisonnée d'un accent provençal des plus marqués et qui intervient en manière d'épices, produit un effet des plus excentriques; jamais on n'entendit meilleure gasconnade. Nous ne parlerons pas de Levasseur, sinon pour dire que, dans le rôle d'Œdipe comme dans tous les rôles où il s'évertue, désormais ce chanteur réclame les invalides, de la voix la plus ébréchée et la plus triste qui se puisse entendre. Reste madame Dorus, qui apporte dans ce style, où l'élement pathétique est tout, ses habitudes de gentillesse, ses gazouillements de fauvette. En vérité, plus on y pense, moins on s'explique une reprise d'*OEdipe à Colone* en de pareilles conditions, et surtout lorsque madame Stoltz n'y était pour rien.

A BÉRANGER.

Lorsque, pour reveiller les âmes assoupies,
Les Penseurs vont créant de grandes utopies,
Notre siècle en travail à Paris leur répond ;
Il n'est pas un esprit généreux et profond,
Qui ne trouve d'echo dans cette ville immense
Où l'idée a versé sa féconde semence.
Ici tout est compris, ici le peuple entend
La voix des Précurseurs, et comme eux il attend
Un avenir meilleur : il sent ses destinées
S'accomplir dans l'obstacle et grandir enchaînées ;
Patient, il n'a plus de soudaine fureur,
Il s'instruit et se forme à renverser l'erreur.

De ce peuple en voyant l'intelligence active,
Ceux qui l'ont éclairé pensent que l'heure arrive,
Qu'au rêve doit enfin succéder l'action ;
Ils se trompent, Paris n'est pas la nation ;
Sitôt qu'on est sorti de ce centre de vie,
On ne rencontre plus qu'une foule asservie
Aux intérêts grossiers ; ses plus âpres travaux
N'ont pas de but moral ; les systèmes nouveaux
Épouvantent ces cœurs soumis à la routine
Et que n'éclaire plus l'étincelle divine.

Toi, Poète du peuple et son fier défenseur,
De notre Liberté toi dont la muse est sœur,
Béranger, toi qui sais de ce peuple qui t'aime
Deviner les instincts, les vœux, l'avenir même ;
Oh ! laisse à ton esprit mon esprit s'éclairer ;
Écoute, et suis mes pas qui pourraient s'égarer.

J'allais loin de Paris l'âme remplie encore
De l'espoir généreux de l'idéale aurore
Que pour le peuple un jour on verra se lever ;
J'allais rêvant ces temps que l'on aime à rêver,
Et le regard ému cherchant partout le germe
Du sublime avenir que la France renferme.
Les splendeurs des cités, les monuments romains,
Ruines du Passé, qui parent nos chemins,
N'attiraient pas mon cœur ; le Passé, tombe immense,
Ne pouvait m'éclairer sur l'ère qui commence.
Partout j'interrogeais la génération
Dans le peuple ; et d'abord l'ouvrier de Lyon,
Créature épuisée, être chétif et blême,
Se présentait à moi comme un sombre problème :
Dans la ruelle étroite et haute, où jamais l'air
Ne pénètre l'été, ni le soleil l'hiver,
L'ouvrier, naît, travaille et meurt dans l'indigence,
Sans que le pâle éclair de son intelligence
Lui montre qu'il a droit à des destins meilleurs.
Ce n'est que par le corps qu'il ressent les douleurs ;
A force de souffrir, son âme abâtardie,
Se fondant à la chair, y demeure engourdie.
Pourvu qu'il ait chez lui du pain pour aliment,
Un lit pour reposer, un humble vêtement,
On ne désire rien dans sa pauvre famille,
Ni savoir pour le fils, ni beauté pour la fille.
Ce qui charme le cœur, l'élève, l'ennoblit,
Est un livre étranger où jamais il ne lit.
Ne pas mourir de faim, avoir le nécessaire,
Combattre pied à pied la hideuse misère,
En triompher parfois, oh ! c'est tant de bonheur,
Qu'aspirer au delà semble impie à son cœur !
Aussi, quand tout à coup dans la ville brumeuse
Se lève un jour d'hiver l'émeute furieuse,
Pour cri de ralliement on n'entend que ces mots :
« *Du travail et du pain !* » Mais les instincts plus hauts,
La dignité de l'homme et son indépendance,
Aliment nécessaire à tout être qui pense,
L'ouvrier révolté n'y fait jamais appel.

O pauvre paria deshérité du ciel,
Qui donc, te relevant de la terre où tu broutes,
Des peuples affranchis t'enseignera les routes?

Et mon cœur se serrait; et du haut de ce mont
Qui se baigne à la Saône, une chapelle au front,
Je voyais à mes pieds la ville humide et noire
De ses calamités me dérouler l'histoire.
Implacables fleaux, dans ces sombres réduits
Les fleuves débordés hier se sont introduits;
Aujourd'hui la misère est là toujours pressante,
Elle excite au labeur la ville gémissante,
Torture l'ouvrier, et le condamne enfin
A mourir lentement de travail ou de faim.

Quand la nécessité plie et brise ces âmes,
Comment leur demander de généreuses flammes?
Esclave du besoin quand la chair dépérit,
Quel espoir aurait-on d'émanciper l'esprit?
Cherchons ailleurs; Lyon n'est pas toute la France,
Partons, éloignons-nous de ce lieu de souffrance
Où l'œil du voyageur ne saurait s'arrêter
Sans qu'un peuple expirant vienne l'épouvanter.

II.

La rapide vapeur sur le Rhône m'entraîne
Au champ de la Provence où la nature est reine,
Où le ciel bienfaisant semble sous ses rayons
De la pauvreté même embellir les haillons;
Là, la terre pour tous se sème et se moissonne;
La vie est pour le peuple insouciante et bonne,
La chaleur, la lumière, ont pour lui des douceurs;
Il recueille le fruit de faciles labeurs,
Et sans trop de fatigue enfin il peut connaître
Au déclin de ses ans le charme du bien-être;
Mais cet heureux climat où l'olivier fleurit
Développe le corps sans élever l'esprit;
Le vœu du travailleur qui cultive la terre
Ne va pas au delà d'être propriétaire;
Avoir pour sa famille et lui sa part du sol,
De son ambition c'est là le plus haut vol.
Du désir d'acquérir incessamment nourrie,
Son âme ne sent point l'amour de la patrie;
Les intérêts de tous cèdent devant le sien,
Il n'a pas les vertus qui font le citoyen!
Fils de la grande armée, à peine s'il tressaille
Quand nous sommes vainqueurs sur un champ de bataille
Mais de la dignité de l'homme et de ses droits
Rien ne pénètre encor dans ces cerveaux étroits!
Le gain, la seule ardeur qui toujours les anime,
Dérobe à leur regard tout horizon sublime;
D'un vulgaire égoïsme ils ont les passions,
Ils n'ont pas ce qui fait les grandes nations.
Aussi, quoique doués d'une bonté native,
L'élan manque à leur vie aride et positive;
L'ardente charité, ce lien généreux,
Unissant l'homme à l'homme, est ignoré par eux
Ils donnent; mais jamais une tendre parole,
Un mot profond du cœur qui touche et qui console,
N'accompagne leurs dons; ils donnent par devoir,
Et c'est ainsi qu'ils ont la foi, sans concevoir
Ni la grandeur de Dieu, ni sa bonté suprême.
Au prêtre ils sont croyants beaucoup plus qu'à Dieu même;
Du culte extérieur ils observent la loi,
Mais l'idéal divin est absent de leur foi.

Dans ces cœurs enchaînés à l'ineute matière
Qui donc fera jamais descendre la lumière!

III.

Par le calme des champs ce peuple est endormi;
Les hommes isolés ne sentent qu'à demi,
Il leur faut la cité. Sur cette même rive,
Marseille, caches-tu dans ton enceinte active
Un peuple qui, semblable aux vagues de la mer,
Heureux sous ton beau ciel, s'agite libre et fier?
Comprend-il l'avenir qui sera sa conquête?
Sent-il, intelligent, fermenter dans sa tête
Tous ces nobles instincts, tous ces généreux cris
Que répandent au loin ses frères de Paris?
Non, ce peuple qui plaît par sa rude franchise,
Liberté! te repousse et ne t'a pas comprise;
Son intérêt grossier, par ton règne blessé,
Lui fait aveuglement regretter le passé;
Il voudrait à l'exil redemander des maîtres,
Rois par le droit divin, et rois par leurs ancêtres;
Et quand le monde entier pressent la Liberté,
Pour culte il garde encor la Légitimité!

IV.

Peut-être nous faut-il des passions rivales
Pour raviver en nous les croyances morales;
Peut-être par la paix les esprits amollis
Se retrempent au choc des plus ardents conflits?
Nisme, dans ton enceinte, où le sang fume encore,
Un de ces deux partis que la haine dévore,
Peut-être cache-t-il l'esprit de vérité
Pour lequel en tous temps combat l'humanité?
Non! c'est l'étroit esprit de Rome ou de Genève
Qui les a désunis et les arme du glaive;
Entre eux et l'Evangile il n'est plus de liens;
Papistes, protestants, ils ne sont pas chrétiens.
L'aveuglement les pousse à la guerre civile,
Ils s'égorgent encor dans les murs d'une ville;
Le monde marche en vain et leur dit de s'unir,
Pour eux leur vieille haine est toujours l'avenir!

V.

O maître, qu'espérer! Ici c'est la misère
Qui tient encor le peuple écrasé sous sa serre.
Là, dans son ignorance, à sa chaîne obstiné,
Il combat les destins pour lesquels il est né!
Ces hommes animés de passions contraires,
Comment les réunir, comment les rendre frères
Et de tant de débris de superstition,
Comment constituer la grande nation?

Tandis que je parlais, je voyais dans ta tête
Du choc de tes pensers s'agiter la tempête;
Et lorsque quelques mots lumineux t'échappaient
Comme venus d'en haut, poëte, ils me frappaient.
Tu m'as dit: « Tous ces maux ont de vieilles racines.
« D'un monde qui n'est plus nous portons les ruines;
« Notre âge, où la raison jette un souffle divin,

Digitized by Google

« Des siècles corrompus conserve le levain.
« Ce peuple, dont l'aspect attriste et décourage,
« Des fers garda l'empreinte en sortant d'esclavage ;
« Par ses maîtres longtemps à servir façonné,
« Libre il redoute encor ceux qui l'ont enchaîné ;
« Oubliant que lui seul est la force vivante,
« L'ombre des pouvoirs morts l'abuse et l'épouvante ;
« A ces débris croulants il tremble de toucher,
« Et sans lisière encore il n'ose pas marcher.

« La faute en est à ceux qui font ses destinées.
« Nous voyons, remontant le courant des années,
« Au passé tout pouvoir essayer de s'unir,
« Méconnaître son siècle et craindre l'avenir.
« Et comme cependant nulle force n'enchaîne
« L'essor libre et hardi de la pensée humaine,
« Pour rendre à tout progrès le peuple indifférent,
« On corrompt les instincts, on le laisse ignorant ;
« Lui dérobant les biens qui changeraient son être,
« Dans le lucre on l'enseigne à chercher le bien-être ;
« Toute route est fermée au pauvre intelligent ;
« Pour conduire aux grandeurs, il n'est qu'un dieu : l'argent.

« Il faudrait désormais des plus hautes carrières
« Aplanir le chemin, répandre les lumières ;
« Avant qu'il soit commis, mettre un obstacle au mal ;
« A tout être égaré rendre le sens moral ;
« Lorsque parmi le peuple un grand cœur se révèle,
« Lui faire aimer la France et l'élever pour elle,
« Et, dans tous ces esprits que l'égoïsme abat,
« Tuer l'amour de soi par l'amour de l'Etat ;
« Il faudrait…… »

Mais ma voix traduit mal ta pensée,
D'un langage vivant c'est l'image effacée.
Toi qu'adore le peuple, et qu'il sait écouter,
Dans nos jours douloureux pourquoi ne plus chanter ?
Ces grandes vérités promises à la terre,
Puisque tu les pressens, tu ne dois pas les taire
Tous ces cœurs désunis, tous ces esprits divers,
Tu peux les rallier au charme de tes vers ;
Et si de notre siècle enfin tu désespères,
Pense aux temps à venir comme l'ont fait nos pères
La vie est si rapide et le trépas si prompt ;
Poëte, il faut chanter pour ceux qui nous suivront

LOUISE COLET.

Digitized by Google

LE POËTE.

Si parfois dans un jour de fête,
La voix mourante du poëte
Fait entendre un cri de douleur ;
Sans vous arrêter ni le plaindre,
Vous passez, tant vous semblez craindre
Le souffle empesté du malheur.

Cependant son cri de misère
Demandait parmi vous un frère,
Et cherchait le Samaritain,
Qui, prenant en pitié son doute,
Et se détournant de sa route,
Voulut bien lui tendre la main.

Mais vous, vous traitez de folie
Ses maux ou sa mélancolie,
Ses regrets ou son désespoir ;
S'il est blessé, que vous importe,
Et s'il se traîne à votre porte
Vous l'y laisserez jusqu'au soir.

Le poëte n'est qu'une lyre,
Quand il chante, ou quand il soupire,
Pour vous ce n'est qu'un instrument ;
Ce n'est qu'un son qui, dans l'espace,
Murmure un moment, et s'efface,
Emporté par l'aile du vent.

Le poëte, après tout, quelque nom qu'on lui donne,
Quel que soit le laurier dont son front se couronne,
Doit, pour tous vos plaisirs, avoir des chants joyeux,
Cacher tous ses chagrins et croire à tous vos dieux.

S'il souffre, s'il gémit, s'il permet à son âme
Ces sanglots déchirants, ces jets de vive flamme,
Ces soupirs douloureux qui débordent son sein,
Il vous voit, près de lui, passer le front serein.

Vous lui dites : — Chanteur, laisse là ta misère,
Viens chanter nos amours, assieds-toi, prends un verre ;
Tout le jour, avec nous, bois un vin généreux ;
Sois léger comme nous, comme nous sois heureux.

Mais le poëte véritable,
De vos festins fuyant la table,
Et jetant un dernier regard
Sur vos fêtes, tristes orgies,
Sur vos nappes, de vin rougies,
Plein de honte, se lève et part.

Il saisit en pleurant son bâton de voyage,
Et puisant dans son cœur un reste de courage,
Il se retourne, et dit à ses hôtes surpris :
— Gardez, heureux viveurs, vos superbes mépris.

Cherchez, pour vos festins, quelque chanteur vulgaire
Qui consente à chanter, moyennant un salaire,
Vos bonheurs d'un moment, vos maîtresses d'un jour,
Et leurs serments trompeurs, et leur perfide amour.

Croyez-moi, jamais un poëte
Ne voudra couronner sa tête
Des fleurs de vos plaisirs mondains ;
S'il doute !... laissez-lui son doute :
Laissez-le rêver, s'il écoute,
Dans l'espace, des chants lointains.

Mais ne lui dites pas, mes frères,
Que ses plaintes sont mensongères
Et que son cœur n'est pas blessé ;
Sa lèvre ignore l'imposture ;
S'il gémit, le mal qu'il endure
Comme un glaive l'a traversé.

Par nos temps de rude souffrance,
Il a cherché de l'espérance
Les doux baumes consolateurs ;
Et maintenant il désespère,
Et sa coupe lui semble amère ;
Car elle est pleine de ses pleurs.

Le comte H. DE VIELCASTEL.

Physionomie Parisienne.

Digitized by Google

Google

PEINTURE

ARTISTES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

GÉRICAULT.

I

Au Salon de 1819, la Galatée, de M. Girodet, obtint un succès éclatant qui fut à peine contesté. Les critiques ne savaient quelles formules exagérées inventer pour louer dignement ce *chef-d'œuvre*. Il y eut un déluge de vers emphatiques qui élevèrent M. Girodet au-dessus des plus grands maîtres. Les *Journal des Débats* publia cette petite pièce, curieuse entre toutes :

Vers adressés à l'auteur de Galatée :

Le destin l'a voulu. Tout cède à son empire.
Tes tableaux un moment brillent au sombre bord.
Divin *Endymion !* le Corrége t'admire !
Michel-Ange a cru peindre encor
En voyant le *Déluge ;* il frémit, il soupire.
Mais *Galatée* en ce marbre respire.
Et Raphaël, *jusqu'à toi sans égal*,
La contemple, et partout te nomme son rival.

Le feuilletonniste du *Journal des Débats* ne demeura point en reste : « La peinture, dit-il, aura » désormais aussi sa Vénus de Médicis, sa beauté par » excellence. La Galatée est le plus bel ouvrage du » Salon. Le jugement de la *ville* est d'accord avec le » jugement de la *cour*. A M. Girodet appartient la » gloire d'avoir *mis le sceau* à la restauration de l'art. » Je me sais bon gré d'être arrivé tout à point pour » cette révolution. »

Il y avait encore au Salon de 1819 une foule de tableaux de MM. Abel de Pujol, Blondel, Guillemot, Watelet, Picot et autres, dont la renommée était alors merveilleuse. « M. Abel de Pujol est placé au » rang des maîtres, dit le même feuilletonniste des » *Débats ;* voilà une réputation consolidée et de bon » aloi. » *Le Constitutionnel* s'accordait avec le *Journal des Débats* dans cette admiration enthousiaste. L'opposition du *Constitutionnel* perçait seulement à l'endroit de la réaction catholique qui commençait dès lors à se manifester : « Un homme d'esprit, dit-il, » a prétendu qu'en entrant au Salon, on était d'a- » bord tenté de faire le signe de la croix, tant il y a » de tableaux religieux. »

En sculpture, les éloges du feuilleton s'adressaient à MM. Cartelier, Bosio et Dupaty, l'auteur du fameux Louis XIII, à cheval, de la place Royale.

Un seul journal, de l'opinion royaliste, *le Journal*

de Paris, se permit de discuter la gloire de M. Girodet, et il engagea une polemique avec *le Journal des Débats*. Mais il ne faut pas croire pour cela que sa critique fut plus éclairée que la critique de ses confreres. Le *Journal de Paris*, qui admire les portraits de M. Kinson, maltraite singulierement les deux ou trois grands peintres égarés au milieu de cette foule de gloires un peu obscurcies. Car il semble que tous les artistes representant des tendances diverses se fussent donné rendez-vous à cette exposition de 1819. A côté de la vieille ecole issue de David, à côté de Gros, le seul légitime continuateur du maître, à côté de Pagnest, qui protestait en faveur du réalisme, il y avait quelques artistes originaux, alors encore inacceptes : il y avait *l'Assomption* de Prudhon, placee aujourd'hui dans la chapelle des Tuileries; il y avait la fameuse *Odalisque* de M. Ingres; il y avait enfin le *Naufrage de la Méduse*, de Théodore Géricault.

Voici ce que *le Journal de Paris*, l'antagoniste de la *Galatee*, disait de *l'Odalisque* : « Malgre toute ma « disposition à l'indulgence, je ne ferai point de « compliments à M. Ingres, qui, parvenu à l'âge ou « le talent des artistes doit être dans toute sa force, « semble prendre a tâche de nous ramener au goût « de la peinture gothique. Il n'y a qu'un sentiment sur « le compte de son *Odalisque*, et je ne doute pas qu'il « ne s'empressât de la soustraire à nos regards, s'il « entendait seulement une partie des propos qu'elle « fait tenir dans le public. » Le *Journal des Débats* etait plus indulgent encore. Il ne craignait pas de déclarer que *l'Odalisque* laissait decouvrir les secrets d'un beau talent à travers de déplorables bizarreries. Je ne sache pas que *le Constitutionnel* ait dit un mot de M. Ingres, ni de *l'Assomption* de Prudhon, qui resta presque inaperçue

Tel était l'état de l'esprit public et de la critique, quand Gericault exposa sa *Méduse* au Salon de 1819. Il n'y avait pas grande apparence que cette peinture, malgré son aspect dramatique, fût appréciee à sa juste valeur. *Le Constitutionnel* la mentionne seulement, ajoutant que M. Géricault est « un jeune ar« tiste qui promet beaucoup. » *Le Journal des Débats* n'en dit mot. Le *Moniteur*, par une grâce singuliere, insera cette note, apres la visite de Louis XVIII au Salon : « Le *Naufrage*, par M. Gericault, a fixé long« temps les regards du roi, et lui a donné lieu d'a« dresser à l'artiste un de ces mots heureux qui « font le jugement de l'ouvrage et l'encouragement « de l'auteur. » Il est permis de penser que cette parole bienveillante du roi était une faveur plutôt qu'une appreciation éclairée du mérite réel de la peinture. Le *Journal de Paris* fut le seul qui attachât une certaine importance à l'œuvre de Gericault : « La foule, dit-il, s'arrête d'abord devant *l'Embar« quement de Son Altesse royale madame la duchesse « d'Angoulême*, par M. Gros, et devant l'epouvan« table scene de *Naufrage*, peinte par M. Gericault. « Il y a certainement de l'imagination, il y a de la « poésie et un sentiment très-vif de l'interêt drama« tique dans la disposition de ces figures colossales et à « moitié nues qui s'agitent en désesperées parmi des « morts et des mourants. Il y a de la hardiesse dans « le placement et la dislocation de ce radeau à demi « submergé ; il y en a beaucoup dans l'idée de pein« dre sur le point le plus elevé cet l'homme qui s'e« puise à faire d'inutiles signaux avec des lambeaux « de draperies. On ne peut nier enfin que l'auteur « n'ait inventé de beaux épisodes, et que, profondé« ment penétre de toute la terreur de son sujet, il « n'ait su, à beaucoup d'egards, la rendre avec « une effrayante énergie ; mais malheureusement le « premier coup d'œil lui est plus favorable que le « second, et il ne faut qu'un examen de quelques « minutes pour reconnaître avec regret dans la re« presentation de ce désordre de nombreuses imper« fections. Pourquoi les vivants, les morts, les cor« dages, les draperies, etc., sont-ils de la même « couleur, etc. ? »

La Méduse ne produisit donc pas sur la presse et sur le public une bien vive sensation ; mais elle excita l'enthousiasme des jeunes artistes, et feconda les germes déja eclos de la revolution contre les successeurs dégenérés de Louis David. Et bientôt on vit, aux Salons suivants, une foule de protestations eclatantes qui décidérent le mouvement en peinture. A l'indifférence succéda la controverse. Le *Dante et Virgile*, de M. Eugene Delacroix, avait été exposé en 1822, et quand le *Massacre de Scio* parut en 1824, la discussion s'engagea entre les deux ecoles, dont l'une était destinee a eclipser l'autre. Gericault venait de mourir le 18 janvier.

Theodore Gericault était né à Rouen en 1791. Son père, avocat, vint demeurer à Paris. Au collége, Géricault manifestait deja un caractere fantasque et un immense besoin d'activite. Il avait un goût prononcé pour les chevaux. Le théâtre qui lui plaisait le plus etait le cirque de Franconi. On rapporte même qu'il s'attachait des barres de fer le long des jambes pour se courber les genoux en arc, a la maniere des cavaliers. Il se passionnait pour le jeune Alexandre domptant Bucephale dans la plaine labourée. Aussi cet amour pour l'équitation, joint à une aptitude singuliere pour le dessin, le détermina, au sortir du college, à suivre pendant quelques mois l'atelier de Carle Vernet, où il travailla de caprice et comme un homme sûr de sa predestination. En 1811, il entra chez Guerin. Guérin, Girodet, Gros et Gérard, les quatre G, comme on les appelait, passaient, dans ce temps-là, pour des maîtres accomplis, Guerin surtout. C'était dans l'atelier de Guerin lui-même que se couvait des lors cette insurrection qui a triomphé de l'ancienne académie. Gericault rencontra chez Guérin MM. Scheffer, Champmartin, de Dreux-Dorcy et un artiste nommé Champion, dont l'influence contribua beaucoup à son talent. M. Delacroix n'y

vint que quelques années plus tard. Ce Champion, quoique son propre talent n'ait jamais percé, était, à ce qu'il paraît, un de ces hommes extraordinaires, mais incomplets, auxquels manque la faculté de réalisation ; le sens poétique exalté, l'impression vive et juste, la conception élevée, mais une impuissance radicale à incarner dans une forme saisissable de brillantes rêveries, l'invention sans le moule pour la produire ; la force de la pensée, sans l'éloquence du langage ; un immense et vague désir, qui demeure flottant dans le monde intangible des chimères.

Géricault travaillait donc chez Guérin, comme Louis David commença chez Boucher ; mais Guérin ne devina pas Géricault, comme Boucher avait deviné son neveu David, quand il lui dit à leur séparation : « Va, mon fils, puisque ta vocation t'emporte, « mais reviens me voir quelquefois ; je t'apprendrai « encore à *casser une jambe avec grâce*. » Guérin ne comprenait rien du tout à la manière large et fougueuse de son jeune élève, qu'on appelait à l'atelier le *cuisinier de Rubens*. Géricault, en effet, ne put jamais s'astreindre à la froideur compassée de son maître. Il obéissait naturellement à son instinct de coloriste et à l'ardeur de son tempérament. Au bout d'un an, il savait son métier comme un vieux praticien. En 1812, il débuta à l'exposition par le *Chasseur à cheval* ; le *Cuirassier* fut exposé au Salon suivant. M. Marcille en possède une belle esquisse. Ces deux grandes et énergiques peintures sont aujourd'hui au Palais-Royal. Elles sont comparables aux plus chaleureuses compositions de Gros, pour la hardiesse de la tournure et la sûreté de l'exécution.

Ce fut, je crois bien, vers ce temps-là que Géricault alla faire un premier voyage en Angleterre avec M. Charlet, car Charlet était aussi des amis de Géricault. A son retour, celui-ci fut peindre des chevaux à Versailles. Il était occupé à ses études de prédilection, quand il fut interrompu par l'arrivée des alliés. Le bruit de la guerre excita son humeur chevaleresque et sa passion de mouvement. Il s'engagea dans les mousquetaires, en 1814, et fut jusqu'à Béthune. Le goût des chevaux ne fut peut-être pas étranger à cette brusque résolution. Mais l'année était à peine révolue, que le volontaire en avait assez. Il dit adieu à la gloire des armes et reprit sa vie d'artiste.

Pour continuer ses études, il passa en Italie, où il demeura un an environ. Une fois en Italie, il semble que son caractère se voile d'une sombre teinte de mélancolie, il semble que ce désir indomptable d'agitation extérieure soit refoulé au fond de son cœur. L'ardent jeune homme est triste et plein d'insouciance : à Rome, il reste trois mois sans laisser entrer personne dans sa chambre, et sans faire faire son lit. Il écrit à son ami M. de Dreux-Dorcy les lettres les plus découragées ; c'est une sensibilité maladive qui ne trouve point d'aliment ; c'est une amertume déchirante ; c'est une aspiration inquiète vers des choses inconnues ; il souffre, sans savoir ce qui le fait souffrir : « Mon pauvre cœur est plein, dit-il, « et je n'ai personne sur qui m'appuyer. Ayez quel- « que indulgence pour mon caractère lamentable. »

Presque tous les hommes de génie ont eu dans leur vie de ces crises terribles et de ces affaissements désespérés auxquels succombent parfois les âmes les mieux trempées. Léopold Robert en est mort. Louis David aussi, comme Géricault, eut, au commencement de sa carrière, un moment de doute et de langueur, et il se serait laissé mourir de faim, si Sedaine et Doyen n'eussent forcé sa porte. Ils sauvèrent ainsi le peintre futur de *Socrate* et des *Horaces*, de *Brutus* et de *Léonidas*.

Heureusement, Géricault se sauva lui-même. Il ne pouvait, à cette heure, être vaincu par sa mélancolie fatale. Car il portait en ses entrailles des créations qui demandaient à voir le jour. Il était tourmenté des douleurs de l'enfantement poétique. Et ce n'était point l'Italie qui pouvait aider à sa délivrance ; l'Italie, cette pauvre trépassée, ensevelie depuis deux siècles dans le splendide linceul étendu sur son corps par les âges précédents ; l'Italie où la vie présente est étouffée par les souvenirs. Géricault dut se sentir mal à l'aise au milieu de ces ruines, lui qui était agité de l'esprit de son temps, et qui voulait peindre selon son cœur. C'était la France vivante et passionnée qui devait réchauffer son inspiration et qui la fit éclore à son terme. Pourtant, mon Dieu, avec quel aveuglement la France ingrate a méprisé d'abord l'enfant de Géricault, ce terrible *Naufrage de la Méduse* ! Ne l'a-t-elle pas laissé exiler en Angleterre, et n'a-t-il pas fallu qu'il fût baptisé par les Anglais pour qu'elle le naturalisât dans son musée ! Il y est maintenant ; et toute la génération étique, blafarde, à la peau gercée, que l'école impériale a mis au monde, pâlit autour de lui.

Que fit donc Géricault en Italie ? Personne ne le sait. Mais le voilà en France. Le voilà ranimé, et il va bientôt jeter au dehors toute sa poésie. Il n'y avait pas bien longtemps qu'il s'était passé un drame épouvantable sur un radeau perdu au milieu de l'immensité. Une centaine d'hommes avaient lutté avec un courage héroïque contre la faim et la tempête, et de ces cent hommes, une douzaine seulement avaient revu la terre, après des souffrances inouïes, après avoir dévoré le cuir de leurs chaussures et la chair de leurs compagnons. Et sur ce plancher flottant en pleine mer, on avait tiré au sort à qui serait dépecé et mangé tout cru. Il y en avait qui s'étaient donné la mort volontairement pour prolonger de quelques jours l'existence des autres ; quelques-uns, condamnés par le sort, avaient défendu leur vie avec une rage de damnés ; plusieurs s'étaient précipités dans l'abîme. Et quand les quinze qui avaient survécu à ces horribles tortures furent sauvés, quand ils furent en face d'une saine nourriture, après deux ou trois semaines de famine, il y en eut qui, fouil-

Digitized by Google

lant dans leurs poches, retrouvérent encore des lambeaux de chair humaine.

Ce drame de *la Méduse* poursuivait sans cesse Géricault. Sans cesse Géricault retournait dans sa pensée, sous divers aspects, les images de cette longue agonie : beaucoup d'artistes ont vu, chez M. Scheffer, un curieux album de Géricault, où l'on remarque, entre des études de toute sorte, plusieurs petits croquis des scènes du radeau. Ce sont les premiers jets de sa grande composition. Les uns représentent le moment de la bataille, où, quand il n'y a plus à manger, on sacrifie quelques victimes. Les autres représentent le moment de salut où les marins s'élancent sur la terre. La plupart de ces esquisses rapides sont reléguées dans de petits carres au coin d'une page, pendant que le beau milieu du papier est occupé par un sujet différent, comme si l'artiste eût quitté son étude principale pour consigner vite une certaine forme de sa préoccupation habituelle. Vasari rapporte qu'ayant feuilleté les cartons de Michel-Auge, il trouva souvent la même idée modifiée et réformée de diverses façons. Cela prouve la fécondité du génie et non point, comme on pourrait le supposer, la difficulté de l'invention.

Enfin, lorsque Géricault eut bien arrêté dans sa pensée l'image qu'il voulait traduire en peinture, il s'enferma chez lui avec des cadavres, comme faisait le Tintoret pour étudier l'anatomie. Un soir même, il entra sans lumière dans son atelier; son pied glisse sur quelque chose de rond et de gluant; c'était une tête que les rats avaient séparée du tronc et promenée sur le parquet. Géricault n'était pas homme à negliger une chose commencee. Cet immense tableau de vingt-deux pieds de large sur quinze de haut, il l'exécuta en moins de six mois, prenant quelquefois l'aide de M. Dorcy, qui a peint une partie du ciel. Alors il montra son œuvre a ses amis étonnés, et je ne sais plus lequel s'ecria dans son enthousiasme : « Mon cher Géricault, vous avez fait « là un *Naufrage* qui n'en sera pas un pour vous! »

T. THORE.

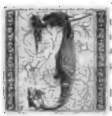
(*La fin à la prochaine livraison.*)

L'EMPIRIQUE, PAR M. CHARLES FORTIN.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

LETTRE.



Il connu un homme qui avait toujours été heureux, jusqu'au moment où je ne sais qui lui adressa en présent douze oignons de tulipe.

Je n'ai jamais vu qu'un homme plus embarrassé, c'est un négociant de Marseille, auquel un prince africain envoya deux tigres et une panthère, en le priant de les garder pour l'amour de lui.

Notre homme demanda à quelqu'un si les tulipes venaient dans l'eau et sur une cheminée comme les jacinthes, à quoi il lui fut répondu que non. Il alla voir un ami qu'il avait, grand amateur de tulipes, et lui offrit ses douze oignons. L'ami répondit noblement qu'il donnait quelquefois des tulipes, mais qu'il n'en acceptait jamais, ne se souciant pas de voir deshonorer ses plates-bandes pour quelque fleur de bas aloi; d'ailleurs celles qu'il possédait avaient été semées et élevées par lui, c'était une sorte de famille dans laquelle il ne voulait pas admettre d'étrangères.

Notre homme était garçon, et dépensait à peu près la huitième partie de son revenu. Pierre, dit-il à son domestique, M. Reault n'a pas voulu de mes tulipes, à qui puis-je les donner? Pierre avisa que la cour dans laquelle on laissait courir le chien avait été originairement un petit jardin, que deux lilas et un acacia en faisaient encore foi, qu'il ne s'agissait que de retourner la terre, pour avoir cent fois plus de place qu'il n'en fallait pour les douze tulipes, et que dès le lendemain il aurait fait la besogne. En effet, Pierre se leva de bonne heure et se mit à bêcher la terre. Il avait acheté une bêche et un râteau pour 8 francs; son maître trouva que les tulipes lui coûteraient fort cher, et que c'était réellement bien dommage que M. Reault n'en eût pas voulu. La nuit suivante, le chien, qu'on avait jusque-là laissé libre dans la cour, se vengea de sa captivité en poussant d'affreux hurlements. Le lendemain, Pierre dit à son maître : Monsieur, voilà la terre retournée assez pour planter un millier de tulipes; mais il y a une chose qui m'arrête, je ne sais pas à quelle profondeur on les plante.

Tu peux bien en agir au hasard, elles viendront comme elles voudront.

Monsieur, j'ai un cousin qui est jardinier, et je lui ai dit de venir ce matin; monsieur n'aura à lui payer que sa demi-journée, et les tulipes seront plantées convenablement.

Dans une maison où il fit une visite dans la journée, une femme lui dit : On raconte que vous faites planter un jardin?

Digitized by Google

Non, dit-il, c'est simplement que je fais mettre dans la terre douze tulipes que m'a envoyées M. Bernard.

Quel Bernard?

Bernard de Lille.

Oh! mais alors ce doit être quelque chose de beau, il passe pour un grand amateur; d'ailleurs on n'envoie pas douze tulipes quand ce ne sont pas des plantes rares et précieuses.

Je n'en sais rien.

Comment se fait-il donc que vous n'ayez pas un jardin depuis longtemps?

Je n'y ai jamais pensé.

Vous n'avez jamais vu celui de M. Dulaurier?

Jamais.

C'est un jardin charmant; nous y sommes allées, ma sœur et moi, avant-hier.

Vous êtes allées chez M. Dulaurier?

Pourquoi pas?

Mais M. Dulaurier est garçon, et...

C'est bien différent, nous n'irions pas faire une visite à M. Dulaurier, mais nous allons voir son jardin.

Ah! Et si j'avais un jardin, vous viendriez le voir?

Très-probablement.

Arnold rentre chez lui très-préoccupé; depuis longtemps il avait remarqué cette femme, mais la sensation désagréable qu'il avait ressentie en apprenant sa visite chez M. Dulaurier l'avertit qu'il s'intéressait à elle plus qu'il ne l'avait cru jusque-là. Le jardinier préparait les rayons pour ses douze tulipes. Arnold l'arrête et lui dit: — Pensez-vous qu'on puisse faire un très-beau jardin dans cette cour?

Impossible, monsieur, votre cour est grande comme la main.

C'est vrai; je voudrais pourtant bien avoir un beau jardin.

Donnez-moi du terrain, monsieur, et je m'en charge.

Je n'ai que cette cour.

La maison que monsieur habite lui appartient-elle?

Oui.

Pourquoi alors monsieur n'achète-t-il pas ce grand enclos qui sépare la maison de monsieur de celle de M. Durut, et que M. Durut veut vendre? on dit que ce sera vendu pour rien.

Voyons l'enclos.

En effet, l'enclos est grand, quelques parties même sont déjà plantées, un beau rideau de peupliers le sépare du jardin de M. Durut. On va chez le notaire, on vend fort bon marché. Arnold achète et paye, et le jardinier se met à l'œuvre; on remet dans sa cour le chien qui pendant trois nuits n'a pas un instant discontinué ses hurlements.

Aurai-je un beau jardin? demandait quelquefois Arnold à son jardinier.

Certainement, monsieur, répondait celui-ci, vous aurez des choses qu'on ne voit nulle part; vous aurez des roses vertes, et des roses noires, et des roses bleues.

Vraiment!

Oui, monsieur, j'ai la recette pour les faire dans un vieux livre que je tiens de mon père.

Et c'est très-beau d'avoir des roses vertes, bleues et noires?

Oui, monsieur, personne n'en a.

Arnold ne quittait plus le jardin ni le jardinier; il faisait planter et déplanter, il fallait que tout fût prêt pour le printemps prochain. M. Durut, son vendeur, lui fit une visite, puis une autre. Bientôt chaque fois que de sa fenêtre il voyait Arnold au jardin, il y venait le trouver.

Digitized by Google

Heureusement, pensait Arnold, quand les peupliers auront des feuilles, il ne pourra plus voir si j'y suis. M. Durut était un homme de cinquante ans, invariablement vêtu d'une redingote verte râpée, et d'un chapeau crasseux, qui était en guerre avec tout le voisinage, et se ruinait à suivre des procès entés les uns sur les autres. Comme il était fort préoccupé de ses procès, il en parlait sans cesse et en ornait le récit de toutes sortes d'invectives et de malédictions contre ses adversaires; en outre, il n'avait pas l'air de se rappeler qu'il avait vendu son enclos. Quand il en parlait, il disait toujours *mon jardin*, et blâmait tout ce qu'on y faisait; c'était bien mieux de son temps. Comment, vous déplantez ceci? Comment, vous plantez cela? Mais vous gâtez tout. Arnold était un homme doux, mais l'ennui le rendait féroce. Un jour que M. Durut lui en avait donné une dose plus forte que de coutume, il dit à Pierre : Quand M. Durut viendra, je n'y serai pas. Le lendemain, M. Durut aperçut Arnold par la fenêtre et vint sonner chez lui; Pierre, d'après les ordres de son maître, répondit qu'il était sorti. Comment, comment sorti! je viens de le voir dans *mon jardin*. Et M. Durut entra. Arnold était furieux et se contint à peine. Cette fois, il ne se dérangea pas, et au moyen d'une précaution oratoire consistant en un « *vous permettez*, » il continua à aider le jardinier, quoique celui-ci eût six ou sept garçons autour de lui. Quand M. Durut s'en alla, Arnold dit à Pierre :

Qu'est-ce que je t'avais dit? de ne pas laisser entrer M. Durut!

Je le sais bien, mais il avait vu monsieur dans le jardin, et il est entré malgré moi.

C'était une raison de plus pour ne pas insister, il aurait dû comprendre que je voulais être seul. Si tu le laisses entrer encore une fois, je te renverrai.

Mais, monsieur, alors ne vous montrez pas dans le jardin.

Arnold alors se livra à une sortie éloquente : Comment, j'ai acheté le terrain de ce vieux scélérat, et je ne pourrais m'y promener librement! M'a-t-on averti que la propriété était soumise à l'intolérable servitude d'y souffrir sans cesse sa présence? Le jardin est à moi, je l'ai payé, j'y suis chez moi, je ne veux pas le payer une seconde fois, et mille fois plus cher par l'ennui que cet infatigable plaideur m'y apporte chaque jour. J'avais espéré avoir la patience d'attendre que les peupliers eussent des feuilles; mais tu entends, Pierre, je ne veux plus le voir. M. Durut se présente dès le lendemain : même réponse de Pierre, même insistance de M. Durut.

Mais Pierre, je sais bien qu'il y est, je viens de le voir dans *mon jardin*.

C'est possible, mais c'est monsieur qui m'a dit lui-même qu'il n'y était pas.

Alors, Pierre, allez lui dire que c'est moi.

Monsieur, c'est inutile, il n'y est pour personne.

C'est égal, allez lui dire que c'est moi.

Monsieur, je n'irai pas, monsieur me renverrait. M. Durut retourna chez lui, et de sa fenêtre appela Arnold. Ohé, voisin! Arnold fit semblant d'être très-occupé et ne répondit pas. Mais M. Durut ne se décourageait pas pour si peu. Ohé, voisin! criait-il, ohé, monsieur Arnold. Arnold aurait voulu le battre. Ohé, jardinier! cria M. Durut, dites donc à M. Arnold que je l'appelle. Arnold quitta le jardin. Les feuilles sont bien lentes à pousser, disait-il en soupirant. Le lendemain, M. Durut vint le voir, trouva chez Pierre la même obstination, et retourna à sa fenêtre appeler Arnold. Celui-ci fit un peu la sourde oreille, mais enfin la patience lui échappa.

Mais, monsieur, je vous entends bien, répondit-il.

Ah! à la bonne heure, répondit M. Durut, c'est Pierre qui me soutient que vous n'y êtes pas; j'ai beau lui dire que je vous vois dans mon jardin, il s'obstine à ne pas me laisser entrer.

Pierre a raison, monsieur, je n'y suis pas.

Comment, voisin, qu'est-ce que cela veut dire?

Cela veut dire, monsieur, qu'il y a des moments où j'aime à être seul; que, pour être bons voisins, il ne faut se gêner ni l'un ni l'autre.

C'est-à-dire, monsieur, que je suis consigné à votre porte?

C'est-à-dire, monsieur, que vous me ferez plaisir de me venir voir de temps en temps, mais qu'il faut que chacun soit libre chez soi.

Je vous entends, monsieur, je ne vous dérangerai plus.

C'est ce que je demande, monsieur.

Très-bien, monsieur.

Et M. Durut ferma sa fenêtre avec violence. Arnold était bien délivré; mais, de ce jour, les épluchures de légumes, les os de viande de la maison Durut, furent irrévocablement envoyés par-dessus le mur dans le jardin d'Arnold. Je ne veux pas parler d'autres immondices. D'abord Arnold les fit enlever sans se plaindre; mais cependant un jour que la chose avait été plus grave que de coutume, il aperçut M. Durut à la fenêtre et l'appela. M. Durut ne répondit pas; Arnold appela une seconde fois; M. Durut cette fois consentit à l'entendre, et dit :

Monsieur, je n'y suis pas.

Allons donc, monsieur, il ne s'agit pas de plaisanter.

Monsieur, chacun doit être libre chez soi.

C'est bien, monsieur, mais je ne veux plus que vous jetiez ainsi vos ordures dans mon jardin.

Ta, ta, ta, ta, ta.

Et M. Durut quitta la fenêtre. Arnold ordonna de rejeter par-dessus le mur, chez M. Durut, tout ce qu'à l'avenir on enverrait de chez lui. M. Durut alla chez le maire se plaindre que M. Arnold fît jeter des or-

dures dans son jardin. Le maire manda M. Arnold et lui fit des reproches; Arnold répliqua qu'il ne faisait que renvoyer ce qu'on lui jetait. Le maire n'en crut pas un mot. Arnold s'impatienta et s'aliéna l'autorité. Trois jours après, une sommation fut apportée par un huissier au domicile d'Arnold. Le roi, d'après la formule employée par les huissiers, qui prêtent ainsi au roi d'étranges choses et d'étranges mots pour les dire, ordonnait à Arnold d'avoir, *dans vingt-quatre heures pour tout délai*, à abattre les peupliers qui formaient un rideau entre les deux propriétés, le tout enjolivé des menaces les plus formidables. Arnold fut étourdi du coup et alla consulter un homme d'affaires; celui-ci vint visiter les arbres, et dit : Il faudra abattre, la loi est précise; les arbres ne peuvent pas être à moins de six pieds du mur mitoyen, et il n'y a que quatre pieds entre ceux-ci et le mur.

Mais c'est lui qui les a plantés.

Cela ne fait rien, les deux propriétés étaient alors à lui; il faut abattre.

Si je n'abattais pas?

On vous y contraindrait.

Les peupliers étaient magnifiques, couverts de jeunes feuilles d'un vert transparent, c'était la plus belle courtine verte qu'on pût voir; Arnold était désespéré. Celle pour laquelle il avait fait le jardin lui avait promis de venir voir les tulipes aussitôt qu'elles seraient en fleurs, cela ne pouvait tarder que quelques jours. Ce rideau abattu détruisait tout l'effet de son jardin; il appelle le jardinier et lui demande si l'on pourrait replanter les peupliers à six pieds du mur.

Certainement.

Et ils vivraient?

Non, parce que ce n'est plus la saison; il y a un mois cela n'aurait pas souffert la plus petite difficulté.

Il retourna chez son homme d'affaires.

Arrangez-vous comme vous voudrez, il faut que je garde mes peupliers.

Cela dépend du voisin.

Allez le voir, offrez-lui de l'argent.

L'homme d'affaires fut très-mal reçu, et M. Durut ne répondit à ces propositions que par une nouvelle sommation. Arnold alla la montrer à son homme d'affaires.

Pouvez-vous, par des ressources de chicane, me conserver mes peupliers quinze jours?

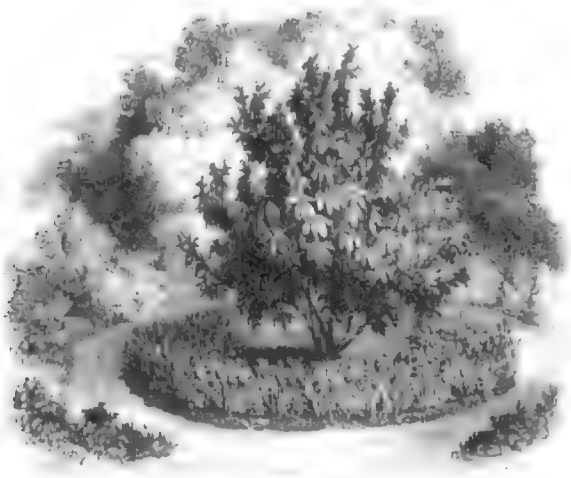
Oui, en faisant opposition à la sommation, et en citant votre adversaire pour s'entendre *débouter*; nous soutiendrons devant le tribunal que les arbres sont à six pieds et demi du mur; le tribunal nommera des experts et les enverra sur les lieux; les experts feront leur rapport, et nous en aurons pour quinze bons jours; mais cela vous coûtera cher, tous les frais seront à votre charge, et il faudra ensuite abattre les arbres.

Ensuite.... ça m'est à peu près égal

L'homme d'affaires engagea la lutte, et il arriva comme il avait prévu; seulement le temps s'était refroidi, les tulipes n'étaient pas ouvertes, et l'objet de tous ces ennuis ne venait que pour ses tulipes, il fallait abattre les peupliers. Quelqu'un conseilla à Arnold de faire peindre des arbres sur le mur; c'était assez laid, mais en cette saison il n'y avait pas moyen de rien planter.

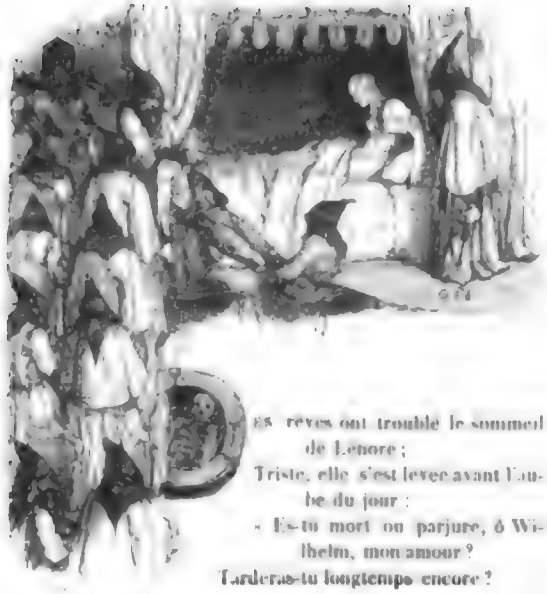
ALPHONSE KARR.

La fin à la prochaine livraison



Digitized by Google

LÉNORE.



Ses rêves ont troublé le sommeil de Lénore ;
Triste, elle s'est levée avant l'aube du jour :
« Es-tu mort ou parjure, ô Wilhelm, mon amour ?
Tarderas-tu longtemps encore ?

De sombres visions l'agitent chaque nuit.
Car Wilhelm est parti le soir des fiançailles.
L'ingrat l'a délaissée, et maintenant il suit
FRÉDÉRIC DEUX dans les batailles.

Mais la paix est conclue, et le bruit des chansons
Succède dans la plaine au sifflement des balles ;
On entend retentir avec de joyeux sons
Les trompettes et les timbales.

Les soldats triomphants regagnent leurs foyers,
Et d'épais bataillons, échappés au carnage,
S'avancent sur les ponts et le long des sentiers,
Le front couronné de feuillage *.

Et, pour les accueillir et leur donner la main,
Jeunes gens et vieillards sont là sur le chemin.
« Ma prière est enfin par le ciel exaucée !
Ami, sois bienvenu ! » dit mainte fiancée.
« Mon père est de retour, » dit maint enfant joyeux,
La gaîté dans le cœur et les pleurs dans les yeux.

* On sait que les soldats allemands ont coutume d'orner leurs bonnets de rameaux verts.

Mais Wilhelm est absent ; c'est en vain que Lénore
Cherche au milieu des rangs cet époux qu'elle adore,
Et que, les parcourant d'un regard alarmé,
Elle crie : « Où donc est mon Wilhelm bien-aimé ? »
On l'ignore, et pendant que s'éloigne la foule,
Lénore, échevelée et folle en ses douleurs,
Pâle de désespoir, se meurtrit et se roule
Sur le sol baigné de ses pleurs.

Sa mère accourt : « Enfant, que Dieu te soit en aide !
Qu'est-ce donc ? à tes maux n'est-il point de remède ?
Ah ! laisse au moins ta mère en prendre la moitié ! »
— Malheur à moi ! malheur ! il n'est plus, ô ma mère !
Périssent l'univers, et les cieux, et la terre !
Le Seigneur n'a point de pitié.

— O ma fille, invoquons le Créateur suprême ;
Ce qu'il fait est bien fait ; il nous garde et nous aime...
— Et pourtant son courroux nous accable aujourd'hui !
A quoi sert d'implorer ses bontés souveraines ?
A quoi sert de prier ? les prières sont vaines,
Et ne montent pas jusqu'à lui.

— Ma fille, quel démon égare ta parole ?
Connais mieux le Très-Haut, le Père qui console,
Et n'abandonne point ses enfants dans le deuil.
Le Très-Saint Sacrement calmera ta souffrance...
— Les sacrements sont faux, et n'ont point la puissance
D'arracher les morts au cercueil.

— Ecoute, mon enfant ; en son humeur légère,
Peut-être est-il au bras d'une femme étrangère :
Il a rompu ses nœuds ; oublie un inconstant ;
Il expira bientôt ses coupables délices,
Et les démons pour lui préparent leurs supplices
Dans le royaume de Satan.

— Non, ma mère, à ses jours le fer a mis un terme :
La tombe garde bien les morts qu'on y renferme ;
Le trépas seul pourra consoler mes ennuis.
Que maudite soit l'heure où je parus au monde :
O ma vie, éteins-toi dans une nuit profonde !
O malheureuse que je suis !

— Son cœur dément les mots que sa bouche profère,
Seigneur ! pour mon enfant, ne soyez point sévère,
Ne la regardez point d'un œil trop rigoureux !
Ma fille, pense à Dieu, pense au bonheur céleste !
Qu'importent les chagrins de la terre ? il te reste
Encore un époux dans les cieux.

— O ma vie, éteins-toi dans l'horreur des ténèbres !
Qu'est-ce que le bonheur ? que sont ces lieux funèbres,
Où le blasphémateur est, dit-on, châtié ?
Le bonheur c'est Wilhelm, l'enfer c'est son absence...
O ma mère, pourquoi m'avoir donné naissance ?...
Le Seigneur n'a point de pitié !... »

C'est ainsi que Lénore, en sa sombre imprudence,
Méconnaissait de Dieu la sainte providence ;
Son fougueux désespoir gémit jusqu'au moment
Où dans l'obscurité les cieux s'ensevelissent,
Où les étoiles d'or étincellent et glissent
Sur la voûte du firmament.

Mais au dehors quel bruit se fait entendre ?
Trap ! trap ! trap ! trap ! c'est le pas d'un coursier ;
Un cavalier soudain vient d'en descendre,
Et de son sabre a résonné l'acier.

Vers le perron le voilà qui chemine ;
Jusqu'à la porte il monte, il est monté !
Et la sonnette à la voix argentine,
Kling ! gling ! gling ! gling ! a doucement tinté.

« Holà ! dit-il, ne sois pas alarmée ;
Que mes accents dissipent tes frayeurs.
A ton Wilhelm, ouvre, ma bien-aimée :
Te trouve-t-il dans la joie ou les pleurs ?
— C'est toi, Wilhelm, à cette heure avancée !...
Lénore, hélas ! n'espérait plus te voir ;
D'affreux tourments assiégeaient sa pensée...
D'où viens-tu donc avec ton cheval noir ?

— J'accours ici chercher celle que j'aime ;
Suis-moi, Lénore, et partons sans retard ;
Mon cheval noir m'amène de Bohême.
— Mais pourquoi donc es-tu venu si tard ?
— Il est minuit ; et ce n'est qu'à cette heure
Qu'on nous permet de chausser l'étrier.
— Entre, Wilhelm, entre dans ma demeure ;
Dans la forêt j'entends le vent crier.

— Laisse le vent crier : que nous importe ?
De ses fureurs n'ayons aucun souci.
Mon coursier gratte et hennit à la porte ;
Ne tente point de m'arrêter ici.
Sur mon cheval saute en croupe, Lénore !
Chausse-toi vite, et fuyons à l'instant,
Car nous ferons deux cents milles encore
Pour arriver au lieu qui nous attend.

— Y songes-tu ? deux cents milles encore !
Pourrions-nous donc les franchir cette nuit ?
N'entends-tu pas cette cloche sonore
Dont le battant vient d'annoncer minuit ?
— Hourra ! les morts et moi nous allons vite ;
Pour nous la lune éclaire le chemin.
Rassure-toi ; si loin que soit mon gîte,
Nous l'atteindrons, je gage, avant demain.

— Quel est l'abri vers lequel tu me guides ?
Quel est le but de nos pas hasardeux ?

Digitized by Google

— Un lit formé de six planches solides,
Avant le jour, nous recevra tous deux.
Calme l'effroi de ton âme inquiète,
Lénore ; allons ! saute sur mon cheval.
Les convies préparés à la fête
Nous attendront au banquet nuptial. »

Et la croupe a reçu Lénore qui frissonne :
Puis en avant ! hop ! hop ! ainsi le galop sonne,
Désordonné, brûlant.
Cheval et cavalier ne respirent qu'à peine,
Et, broyés par les fers, les cailloux de la plaine
Roulent en petillant.

Oh ! comme sous leurs pas s'envolent les vallées,
Et de bois chevelus les montagnes voilées,
Et les bourgs et les forts !
« La lune montre au ciel sa figure blêmie,
Hurrah ! les morts vont vite ! en as-tu peur, ma mie ?
— Non... laisse en paix les morts !

— Qu'est-ce que ce convoi qui lentement s'approche ?
C'est un mort qu'on enterre : écoute de la cloche
Les rauques tintements ! »
Au-dessus du convoi les corbeaux se rassemblent ;
Il marche avec des chants lugubres, et qui semblent
De sourds cassements.

« Holà ! je vous invite au banquet de mes noces !
Plus tard, vous choisirez parmi toutes ces fosses
Celle du trépassé.
Chantre, entonne pour nous l'hymne du mariage ;
Prêtre, tu béniras le nœud qui nous engage ! »
Les plaintes ont cessé :

Le cortége funèbre interrompant son œuvre
S'allonge derrière eux ainsi qu'une couleuvre,
Et va se déroulant.

Cheval et cavalier ne respirent qu'à peine,
Et, broyés par les fers, les cailloux de la plaine
Roulent en petillant.

— Auprès de ces gibets vois-tu dans la nuit brune
Tous ces fantômes blancs que colore la lune,
Frémir et s'agiter ?
— Ça, coquins, suivez-moi : l'épousée est jolie.
Et dans le bal joyeux, où ma voix vous convie,
Il vous faudra sauter. »

Et la bande les suit, du gibet détachée,
Avec le bruit du vent dans la feuille séchée
Qu'il soulève en sifflant.
Cheval et cavalier ne respirent qu'à peine,
Et, broyés par les fers, les cailloux de la plaine
Roulent en petillant.

Oh ! comme sous leurs pas s'envolent les vallées,
Et de bois chevelus les montagnes voilées,
Et les bourgs et les forts.
« La lune montre au ciel sa figure blêmie :
Hurrah ! les morts vont vite ! en as-tu peur, ma mie ?
— Non... laisse en paix les morts.

« Je sens l'air du matin.... Mon cheval noir, courage !
L'heure vole, et je dois achever mon voyage
Avant le point du jour.
A nous hâter le coq en chantant nous invite !
Le sablier s'écoule... Hurrah ! les morts vont vite...
Voici notre séjour ! »

Contre une grille en fer il s'élance, il la frappe :
Elle s'ouvre en grinçant ; et le cheval s'échappe ;
Ses bonds précipités
Ebranlent les sentiers de l'asile suprême
Et les mille tombeaux que la lune parsème
De reflets argentés.

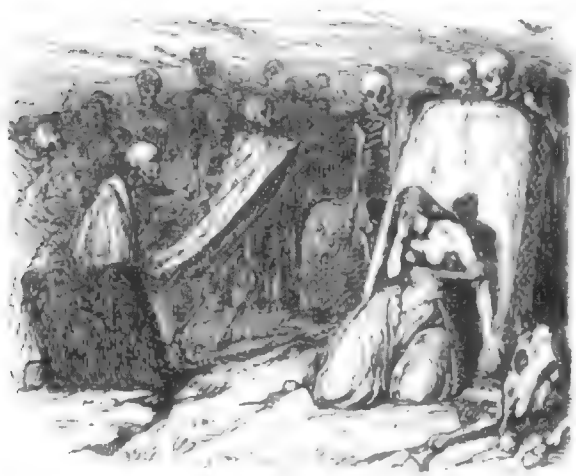
Mais tout à coup, voyez ! ô prodige ! ô mystère !
Le manteau de Wilhelm s'éparpille en poussière,
Et le beau cavalier
N'est plus rien qu'un squelette aux formes anguleuses,
Et qui tient une faux entre ses mains noueuses,
Avec un sablier.

Le cheval noir se cabre ; une visqueuse écume
Inonde tout son corps ; de sa bouche qui fume
Jaillit un fleuve ardent.
D'étincelles de feu sa crinière est couverte,
Et dans les profondeurs de la terre entr'ouverte
Il s'abîme en grondant.

Et de longs hurlements dans les airs retentissent ;
Au fond de leurs tombeaux les trépassés gémissent
D'une effrayante voix.
Des spectres décharnés quittent le sombre empire :
Lénore pousse un cri, se débat et respire
Pour la dernière fois.

Les esprits ont formé des rondes autour d'elle,
Et disent en dansant : « D'une peine cruelle
Si ton cœur est navré,
N'outrage point le ciel par un blasphème infâme ! .
Et maintenant, que Dieu fasse grâce à ton âme !
Ton corps est délivré.

E. DE LA BÉDOLLIÈRE.



Digitized by Google

THÉATRE.

En mettant à la scène la ballade populaire de Bürger, les auteurs du drame qu'on vient de représenter au théâtre de la Porte-Saint-Martin semblent s'être attachés surtout au pathétique du sujet et n'avoir cherché que l'émotion et les larmes dans une fable où la terreur et l'élément fantastique paraissaient devoir jouer le principal rôle. Tout au rebours de la ballade, le drame de *Lénore* vit et se meut sur la terre, les passions qu'on y rencontre sont des passions humaines et réelles ; et si l'effroi par moments intervient, ai, à la dernière scène du quatrième acte, l'arrivée du cavalier funèbre jette tout à coup l'épouvante dans la salle, le surnaturel n'y est pour rien et le prodige finit toujours par s'expliquer. Certes il y avait une autre manière de comprendre la pièce; au lieu de s'en tenir, dans un pareil sujet, à côtoyer le fantastique, on pouvait y entrer à pleines voiles, au lieu de nous laisser entrevoir à tout instant le surnaturel pour l'escamoter presque aussitôt par des situations plus ou moins ingénieuses, mais toujours rattachant le drame à la vie réelle. On pouvait, dès le troisième acte, se lancer à corps perdu dans les régions vaporeuses du rêve, dans le domaine de la vision, et jusqu'au dénoûment ne le plus quitter. De la sorte, les choses, au lieu de se passer dans le récit, se passaient dans l'action, et le terrible galop fantastique allait son train; de la sorte aussi, tout un monde nouveau, monde mystérieux, étrange, poétique, où flottent et se croisent comme autant d'illusions et d'ombres errantes, la plupart des idées de l'Allemagne superstitieuse et mystique, se déroulait aux yeux du spectateur, et le drame y gagnait sinon du côté de l'émotion, du moins pour l'appareil théâtral et la curiosité de la mise en scène. Du reste, le meilleur argument à donner en faveur de notre observation, c'est que le jour de la première représentation de *Lénore*, avant que le rideau se fût levé, la salle tout entière s'attendait au merveilleux, au fantastique: on n'imaginait pas que la ballade de Bürger pût être traitée autrement qu'à l'allemande, c'est-à-dire avec toutes les franchises, toutes les privautés que la poésie a le droit de prendre en certaines occasions exceptionnelles. Et, le dirons-nous, le nom du disciple de Goëthe par excellence, du poëte de la fantaisie s'il y en eut, le nom de M. Henri Blaze qui circulait dans la salle, semblait pleinement devoir justifier d'avance cette opinion. Aussi est-ce peut-être à cette attente générale du public qu'il faut attribuer l'espèce de désappointement qu'on a ressenti au cinquième acte en voyant revivre le pâle fiancé de Lenore, et se relever au soleil de l'amour heureux cette tige douce et languissante du jardin d'Allemagne, que chacun dans la salle s'attendait à voir broyer sous le talon éperonné du cavalier fantastique. Le public des premières représentations ressemble un peu aux héritiers de tous les temps et de tous les pays, il n'aime pas que ceux dont il a pris la mort au sérieux reviennent tout de bon à l'existence ; passe encore pour leurs fantômes! Quand le public s'est livré de bonne foi à une émotion dramatique puissante, quand il s'est attendri sur la mort d'un personnage, il ne consent pas volontiers à ce qu'on le lui montre de nouveau; et s'il voit reparaître un personnage plein de vie et de santé, il en éprouve un certain mécompte, soit que le caractère d'une situation constamment pathétique durant quatre actes le prépare mal aux émotions toutes contraires de ce qu'on appelle au théâtre un dénoûment heureux, soit qu'en ne se reconnaissant qu'à la fin dupe des fictions dramatiques il en ressente à son insu un certain dépit dont souffre ce petit amour-propre d'auteur en secret inné dans chacun. Nous ignorons jusqu'à quel point M. Henri Blaze doit être regardé comme responsable du mécompte qui a pu survenir à cet endroit; mais il nous semble, tout au contraire, que si la chose eût dépendu de lui, le jeune traducteur de Goëthe n'était pas homme à reculer devant la hardiesse d'une situation. On connaît l'histoire de ce drame de *Lénore*. Il y a quelques années, M. Henri Blaze écrivit en Allemagne une sorte de poëme dialogué et en prose sur la ballade populaire, qui, quoi qu'en ait pu dire un certain critique fort à cheval sur son érudition en matière de littérature allemande, ne date pas de Bürger et se perd dans la nuit des temps; et cette pièce écrite sans aucune prétention théâtrale, toute de fantaisie comme *Margarita*, comme *Rosemonde* et les autres poëmes de M. Henri Blaze, a servi de thème aux variations qu'il a plu aux auteurs du drame de la Porte-Saint-Martin d'y introduire pour le succès d'une œuvre dramatique à jouer devant le public. Et sur ce point, le penchant au fantastique, où inclinait avec tant de complaisance le public de la première représentation, pourrait bien avoir tort devant la masse. Chose étrange! cette poétique simple et sentimentale à laquelle pas un n'eût préféré le premier soir les émotions d'un drame purement fantastique, est justement ce qui fait aujourd'hui le succès de la pièce.

Digitized by Google

COLLECTIONS PARTICULIERES DE PARIS.

M. B. DELESSERT.

En general, les amateurs affectionnent spécialement un maître ou une école : M. le marquis de Maison aime surtout Prudhon et Watteau, M. Marcille Greuze et Prudhon, M. Périer Cuyp et Hobbema, M. Kalbrenner Wouvermans et Gerard Dow; M. le comte d'Espagnac aime les Italiens et les esquisses, M. le comte de Cypierre le XVIIIe siecle français et Boucher, M. le marquis de Biancourt les portraits historiques, M. Quédeville les gothiques ; M. Marcotte n'a que Léopold Robert et M. Ingres ; M. de Rothschild et lord Hertfort n'achètent que ce qui est très-cher ; la plupart des amateurs aiment mieux ce qui est bon marché.

M. Benjamin Delessert ne paraît pas avoir de prédilection exclusive. On trouve dans sa galerie Raphaël, Rubens, Murillo, les Ostade, Greuze et même les peintres modernes. Toutefois, les Flamands et les Hollandais dominent. La collection de M. Delessert comprend environ cinquante tableaux choisis parmi les chefs-d'œuvre de ces deux écoles.

Le tableau le plus précieux et le plus extraordinaire, le plus introuvable, quoiqu'il y en ait vingt d'un plus haut prix dans cette galerie distinguée, est un intérieur de Peter de Hoog. Pour les vrais artistes, Peter de Hoog est entre les cinq ou six premiers peintres de l'école des Pays-Bas. Le musée possède deux tableaux de ce maître. On en a vendu deux à la vente de M. Périer. Il y en a encore trois ou quatre autres à Paris. Nous avons vu les musées de Belgique et de Hollande, nous n'avons jamais rencontré un Peter de Hoog d'une qualité supérieure à celui de M. Delessert. C'est un miracle de lumière et de couleur. C'est un mélange des rares qualités de Rembrandt, de Murillo, d'Adrien Ostade et des plus fins coloristes. C'est spirituel comme Watteau, fantastique comme les effets de Rembrandt, chaud et vaporeux comme Murillo, aéré comme Velasquez, ferme comme le Tintoret. Une dame et un cavalier assis près d'une table couverte d'un tapis devisent galamment. Le corsage de la femme est jaune, le manteau de l'homme est noir. Son chapeau est jeté par terre au premier plan. Le soleil joue dans ses longs cheveux et scintille sur la physionomie animée de la dame. Une autre femme, debout, verse à boire. Elle porte un corsage rouge en velours et une robe verte. De l'autre côte de la table, un cavalier vêtu de blanc, coiffé d'un chapeau noir et tenant une pipe. A gauche, la lumière jaillit par une fenêtre dont le store supérieur est levé. A droite, un lit enveloppé de rideaux sombres. Au fond, deux tableaux, un paysage et un portrait d'homme sont accrochés au lambris. Les étoffes blanche, jaune, rouge verte et noire reçoivent des éclats de soleil, et toutes ces nuances de haut ton se fondent dans une merveilleuse harmonie.

M. Delessert possède un autre Peter de Hoog, un effet d'*extérieur* en pleine lumiere. Il représente une cour de ferme. Une femme accroupie tire d'une marmite un poisson cuit ; une autre femme debout et vue de dos est enveloppée d'une mante en velours noir. Peter de Hoog a presque toujours peint des effets d'interieur où il excelle. Nous ne connaissons de lui que trois scènes en plein air, celle-ci, *le Jeu de boule*, de la vente Périer, et une *Fête dans un Parc*, qui orne la galerie de M. Van der Hoop à Amsterdam. Mais comme la qualité de Peter de Hoog est justement le sentiment de la lumière et du clair-obscur, ces trois tableaux sont des chefs-d'œuvre, aussi bien que ses tableaux d'intérieur.

On remarque en première ligne dans la collection de M. Delessert deux Terburg, *une Jeune femme qui boit*, peinture d'une finesse et d'une pureté exquises, et *un Cavalier, une Femme et un Page*, composition plus importante, mais un peu retouchée dans les fonds ; deux Wouvermans, *la Fontaine* : un cavalier caresse une femme qui puise de l'eau ; un cheval blanc est arrêté près de la fontaine, et une *Halte de trompettes* ; deux Adrien Ostade, *le Ménétrier*, avec

Digitized by Google

de nombreux personnages qui dansent et qui boivent ; tableau de premier ordre, et *un Portrait de vieille femme;* deux Greuze, une *Tête de jeune fille* de la plus belle execution, et *une Scène de famille;* le père fait la lecture, entoure de deux jeunes filles agenouillées, d'un jeune garçon debout et de plusieurs petits enfants ; un Paul Potter, *deux Vaches dans une prairie;* un Karel Dujardin, *Femme et Animaux dans un paysage;* un Metzu, intérieur, deux figures ; un Gerard Dow, *Vieille femme à une fenêtre;* un Adrien Van Velde, femme, moutons, vaches, et un cheval qui boit ; un Guillaume Van Velde, marine ; deux Backuysen, deux ou trois Jean Steen, deux Isaac Ostade, un Miéris, un Netscher, deux beaux Teniers, deux Peter-Neefs, un Van Huysum, *Grand bouquet de fleurs;* deux Van der Heyden, plusieurs Berghem de première qualité; un Ruysdael, paysage avec une cascade; un Hobhéma, un Both d'Italie, tout doré de soleil, plusieurs excellents Vynants, un Vanderneer, un Van Goyen, un Pinaker, un Rembrandt peu orthodoxe, un Dietrick et un Van Staveren ; ajoutons encore les noms de Miel, Lingelback, de Heusch, Ochterweld, Omegang, Vandermeulen et Mignard.

On voit qu'il ne manque guère à la collection de M. Delessert qu'Albert Cuyp, Gonzales Coques, Brauwer et Craesbeck, et quelques autres.

Mais voici deux petites toiles couvertes de pierreries etincelantes, une esquisse de Rubens, *la Sainte Famille*, Jésus, la Vierge, Joseph et sainte Anne ; et une esquisse de Murillo, *la Sainte Famille;* Jésus est debout entre la Vierge et saint Joseph ; le Père éternel et les anges apparaissent dans le ciel. Ces deux prodigieux coloristes n'ont jamais été plus fins, plus abondants, plus onctueux, plus variés et plus riches. Le Murillo est de la qualité de la petite *Vierge dans une gloire*, vendue 17,900 francs chez M. Aguado. Le Rubens est de la qualité des *Filles de Loth*, du musée. Ces deux pendants feraient à merveille aux deux côtés de la petite Vierge de Raphaël, que M. Delessert a payée 27,250 francs à la vente Aguado.

Il est bien triste de passer à la peinture moderne après cette belle peinture des anciens maîtres. M. Delessert a cherché les artistes contemporains qui se rapprochent le plus des Hollandais et des Flamands. Il a donc réuni quelques ouvrages de M. Verbœkoven et de M. Schaendel, de Drolling, de Berré, de M. Wickenberg, etc. Je n'ai pas eu le courage de regarder ces imitateurs imparfaits, qui sont heureusement relégués, pour la plupart, dans un petit salon à l'extrémité de la galerie. M. Wickenberg après Ostade, M. Verbœkoven après Paul Potter, Drolling après Peter de Hoog !

LA SÉRÉNADE.

Déjà l'ombre étend sa robe
Sur ton front vermeil,
Et déjà je me dérobe
Au joug du sommeil.
Consumé dans tout mon être
D'un amour sans fruit,
Belle enfant ! sous ta fenêtre
Je viens chaque nuit

Je confie au ciel d'ébène
Mes pleurs, mes combats :
Je chante ma longue peine,
Mais tout bas, tout bas !
Je crains que ma voix qui pleure
Dans ce coin obscur,
N'aille éveiller avant l'heure
Tes beaux yeux d'azur.

Calme, heureuse, inattentive,
Dors !... dors jusqu'au jour.
Sourde à ma chanson plaintive,
Sourde à mon amour.
Dors sous l'aile d'un doux rêve !
Moi j'ai mon linceul.

Moi je souffre, hélas ! sans trêve ;
Je souffre... et tout seul !

Tu n'as point d'accès moroses ;
Tous tes jours sont beaux.
Ton sentier semé de roses
N'a point de tombeaux.
De doux bals et de vendanges
Rêve et berce-toi !
Rêve du ciel et des anges,
Mais jamais de moi !

Comme un glaive, sur ma tête
Pend le lendemain,
Et le char de la tempête
Creuse mon chemin.
L'ombre du malheur s'attache
Toujours à mes pas.
Dors, ô colombe sans tache,
Et ne m'aime pas !

LOUIS DELATRE.

Lausanne, 1845

SONNET

A L***.

J'en ai tant vu couler de ces larmes altières,
Plus fortes que la honte et que la volonté :
J'en ai tant vu fléchir de ces âmes guerrières
Qui portaient au péril un courage indompté.

Comme le clair de lune imprime sur les pierres
Un éternel sillon pendant les nuits d'été,
L'amour resplendissant fait fondre à ses lumières
Le cœur dans sa cuirasse et dans sa fermeté

Voilà pourquoi mes yeux, au travers de la fête,
Suivaient avec terreur chaque jeune conquête
Dont vous railliez les vœux blessés et résolus

De longs jours ont passé dans l'absence muette,
Aujourd'hui près de vous je reviens, inquiète,
Hélas ! et je comprends que vous ne raillez plus !

MARIE NODIER-MENNESSIER.

Physionomie Parisienne.

Flânerie.

Digitized by Google

EUGENE LE ROUX

Lara
(Byron)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ARTISTES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

GÉRICAULT.

II.

Pour peindre ce drame du *Radeau de la Méduse*, Géricault a choisi le moment où les naufragés aperçoivent une voile dans le lointain. Ils ne sont plus guère nombreux sur leur frêle embarcation, et ceux qui restent ont à peine la force de se soulever pour regarder à l'horizon et faire des signes de détresse. La plupart n'ont pas même quitté leur indifférence léthargique pour se livrer aux vives émotions de l'espérance. Il y a un père qui tient le corps de son fils mort, étendu en travers sur ses genoux, comme la grande *Mère de douleur*, de Michel-Ange, tient le corps du Christ descendu de la croix. Son œil est fixe et terne; sa tête, courbée sur sa main, ne se tourne pas même du côté où apparaît le navire libérateur. Tout est pêle-mêle sur le radeau : les cadavres auprès des mourants. On n'a pas songé à jeter les morts à la mer. A quoi bon séparer les vivants des morts? n'appartiennent-ils pas tous au flot qui les enveloppe, à la tempête qui soulève les flots? à moins que l'équipage du vaisseau qui glisse à l'horizon n'aperçoive les draperies qu'ils agitent convulsivement dans l'air. Mais le temps est bien sombre et le navire est si loin!

On a reproché à Géricault d'avoir fait des figures trop grandes pour la toile, ou d'avoir pris une toile trop petite pour les figures. En effet, l'espace manque autour de cette scène de désolation. On ne sent pas assez que ces hommes sont abandonnés dans l'immensité. Mais il y avait deux manières d'exciter l'intérêt du spectateur. L'artiste pouvait perdre le radeau comme un point au milieu de la mer, en quelque sorte mettre le spectateur à l'abri sur le rivage et s'adresser au sentiment égoïste exprimé dans les vers épicuriens de *Lucrèce* :

« Il est doux de contempler du rivage les flots « soulevés par la tempête et le péril d'un malheu- « reux qu'ils vont engloutir. Non pas qu'on prenne « plaisir à l'infortune, mais parce que la vue des « maux qu'on n'éprouve point est consolante. »

Géricault a préféré aborder plus directement le drame, et remuer un sentiment plus profondément humain. Il nous a mis presque sur le radeau avec ses pâles matelots. On les voit de près; on les touche; on est avec eux; on partage leur sort, et cette impression est bien plus terrible. Sans aucun doute, le drame y gagne en émotions, et l'artiste a fait là un coup de génie.

C'est là, en effet, le caractère du talent de Géricault : c'est l'inspiration, c'est la passion, c'est l'expression de la nature humaine, en dehors de toutes les routines conventionnelles. Pourquoi *le Naufrage de la Méduse* a-t-il eu tant d'influence sur le développement de notre école nouvelle? Pourquoi Géricault, qui n'a pas laissé d'autre composition importante, a-t-il un nom si éclatant dans la chaîne de nos artistes du dix-neuvième siècle? C'est qu'il y avait toute une révolution, pour le fond et pour la forme, dans cette peinture déchirante. C'est qu'après l'école académique de l'empire, si froide, si matérialiste, si indifférente à tous les sentiments, à toutes les idées de notre génération, aux douleurs et aux impressions de la vie contemporaine, il fallait bien rentrer dans le véritable domaine de l'art, dans l'expression de la nature humaine. Les continuateurs de Louis David avaient oublié que l'art est *le miroir de la vie*. Ils avaient voulu ressusciter une poétique morte, des formes mortes. Ils avaient fait de l'art en dehors de leur temps, en dehors de toute inspiration

Digitized by Google

profonde. Emprisonnant la poésie dans un cercle déterminé, réduisant l'art à une simple question de pratique, ils en étaient venus à proscrire l'originalité, l'individualité de l'artiste. Cependant il n'y a point d'art sans invention, c'est-à-dire sans une certaine manière d'interpréter la nature; car chacun voit la nature sous un point de vue particulier. Les grands artistes sont ceux qui résument le plus complétement les aspects des choses, tout en donnant à leur œuvre le cachet de leur personnalité.

L'école académique n'avait donc pas même réussi dans la partie technique de la peinture; car on ne saurait séparer absolument la forme du sentiment qu'elle recouvre. Rien n'est plus incomplet que la pratique des successeurs de David. Aussi, quand on vit cette peinture ardente de Géricault, la jeunesse comprit que l'art, pour se régénérer, devait évoquer la passion, le mouvement, le drame, les grandes douleurs et les fortes vertus, c'est-à-dire la vie.

Mais il s'en fallait que l'Académie trouvât de son goût cette étrange peinture. Quand M. Horace Vernet proposa à M. de Forbin, directeur du musée, d'acheter *le Naufrage de la Méduse*, M. de Forbin refusa d'abord, et finit par en offrir 5,000 fr. Les frais du tableau s'élevaient à une plus forte somme. Géricault, découragé, quitta donc la France; il retourna à Londres, et comme *la Méduse* avait une grande réputation à l'étranger, il emporta son chef-d'œuvre et l'exposa dans plusieurs villes. En Angleterre, Géricault fit avec succès une foule de dessins qu'il vendit fort cher, et il poussa jusqu'à Dublin, peignant et dessinant partout sur sa route, des chevaux surtout, des scènes militaires, des caricatures et des compositions de toute sorte. Ces travaux et l'exposition de *la Méduse* lui rapportèrent plus de 20,000 fr.

Malheureusement, en se promenant à cheval sur les bords de la Tamise, Géricault avait été atteint d'une violente sciatique dans la cuisse. Il fut forcé de garder le lit pendant plusieurs mois.

De retour à Paris vers la fin de 1821, il se proposait de travailler avec ardeur; nous avons vu plusieurs notes de sa main, pour régler l'arrangement de son temps. Chaque mois devait être consacré à certaines études : par exemple, janvier, *à peindre d'après nature à l'atelier*; février, *à lire, composer, rester enfermé et seul*. Mais l'accident qui lui arriva rompit tous ces beaux projets. Un jour qu'il rentrait à Montmartre, à sa fabrique de statues en carton, il tomba de cheval. Cette chute détermina un abcès à la cuisse, à l'endroit même où il souffrait de la sciatique contractée sur les bords de la Tamise. Cependant, malgré des douleurs atroces, il allait toujours, fréquentant à cheval le bois de Boulogne et les Champs-Élysées. Ce fut à une course du Champ de Mars qu'il fut encore heurté violemment à la cuisse. Cette fois, la maladie prit une telle gravité, qu'elle le conduisit à la mort.

Cette longue maladie fut bien douloureuse. Pendant plus d'un an, il souffrit sans relâche et presque sans espoir de guérison. La carie s'était déclarée dans l'épine dorsale et nécessita plusieurs opérations chirurgicales. Jamais le courage de Géricault ne se démentit. Au milieu d'une de ces opérations, comme il voyait que le médecin pâlissait : « Tenez, lui dit-il, prenez ce flacon. Vous en avez plus besoin que moi. »

Le grand tourment de Géricault, c'était de ne pouvoir se livrer à son art bien-aimé. Il parlait souvent d'une *Traite des Nègres* qu'il avait eu l'intention de faire après *la Méduse*, et, dans le délire de la fièvre, il avait parfois des mouvements d'une admirable éloquence. Rien n'est plus touchant que la lettre qu'il écrivit à M. Eugène Isabey, au commencement de sa maladie :

« J'ai vu hier ton cher papa qui veut bien prendre « mille soins de moi, et qui m'a assuré que tu aurais « quelque plaisir à recevoir un bonjour de moi, de « dedans mon lit. Je te l'envoie, mon cher Eugène, « avec mille amitiés, et surtout avec un peu plus « d'espoir que je n'en avais lorsque tu es parti, « puisque je crois réellement éprouver un peu de « mieux. Neanmoins, je n'ose pas encore trop « chanter victoire, par la crainte de retomber après « tout à plat. Je t'envie le temps, la faculté de tra- « vailler, de peindre, que je puis, sans crainte d'être « taxé de pédanterie, t'engager à ne pas perdre un « seul des instants que ta bonne santé te permet de « s'y bien employer. *Ta jeunesse aussi se passera*, « mon jeune ami.

« GÉRICAULT. »

Comme ils sont tristes ces derniers conseils d'un grand artiste qui se meurt : *Ta jeunesse aussi se passera, mon jeune ami.* Hélas! il était bien jeune encore, quand il mourut, Géricault! Et comme il regrettait ces années perdues dans une vie de dissipation, ou volées par la souffrance! Il sent bien qu'il va emporter avec lui tous ses rêves poétiques inexprimés. Il mourut, en effet, peu après, en 1824.

Géricault mort, M. Dorcy fit de nouveau proposer *la Méduse* à M. de Forbin pour le prix de 5,000 fr., offert autrefois. M. de Forbin refusa, et *la Méduse* fut exposée et mise en vente. Les marchands de tableaux voulaient l'acheter pour la couper en morceaux et en faire des études. M. Dorcy la sauva, en l'achetant 6,000 fr. à l'enchère.

Cependant la réputation de Géricault grandissait de jour en jour. M. Dorcy, qui persistait à vouloir doter le musée du chef-d'œuvre de son ami, finit par décider M. de Forbin. Malgré des offres plus considérables, il céda *la Méduse* pour le prix qu'elle lui avait coûté, mais à condition qu'on l'exposerait dans une belle place au Louvre; et le 11 novembre 1824, on lisait dans le *Moniteur* : « L'administration vient de faire une acquisition précieuse : elle a acheté *le*

Digitized by Google

Naufrage de la Méduse, qui figurait à l'exposition de 1819. » Malheureusement, la peinture de Géricault n'a pas conserve au Louvre la place qui lui était due. Apres avoir eté, pendant plusieurs années, en beau jour, dans le grand salon carré, elle est exposée aujourd'hui dans la première travee de la galerie à gauche. Il est impossible de se reculer a une distance suffisante pour embrasser l'ensemble de la composition.

Il reste peu de portraits authentiques de la belle tête de Theodore Gericault : son œuvre de la bibliotheque en contient un, lithographié par M. Déveria, d'apres un dessin trouvé dans des livres qui avaient appartenu à Géricault. M. Dorcy en possède un autre qu'il a peint à l'huile d'apres nature, et M. David a fait aussi un médaillon de trois quarts. Citons, de plus, une lithographie fort médiocre, *les Derniers moments de Géricault*, d'après M. Scheffer, qui avait été l'ami de l'auteur de *la Méduse*.

Le masque de Gericault, moulé sur nature, est aujourd'hui dans tous les ateliers. Il porte l'empreinte des longues et vives douleurs auxquelles l'artiste succomba dans la force de l'âge. Mais les lignes de la charpente sont d'une beauté supérieure. Le caractere géneral se rapproche de l'aigle ou du vautour.

La bibliotheque des estampes a réuni plusieurs gravures et lithographies, d'après Géricault : *la Bataille de Sédiman*, gravee par Reynolds, qui a fait aussi une grande gravure de *la Méduse ;* un *Taureau combattant* et un *Sanglier*, d'après d'admirables dessins au trait, que possédait M. Etienne Arago ; un *Cheval mort* au milieu d'un désert de neige, et que M. Boissard a presque copié dans son tableau de *la Retraite de Russie;* un *Mazeppa*, et plusieurs etudes de chevaux qui sont connues et appréciées par les amateurs.

La Méduse, les deux grandes figures à cheval du Palais-Royal, et des études disséminées en Angleterre et dans les collections particulières, c'est, en peinture, tout ce qui reste de ce grand artiste dont la vie fut si agitée par les passions, et la mort si précoce. Destinée malheureuse que celle de la plupart des hommes supérieurs! Il n'y en a pas un peut-être qui n'ait traîné quelque infortune. Si les conditions environnantes semblaient en leur faveur, ils les ont changees par des fatalités inexplicables, ou par des emportements de caractere et des passions. Est-ce que le génie et la douleur sont unis ensemble pour toujours? Est-ce que le calme est incompatible avec la grandeur? Est-ce que le mot de saint Jerôme sera éternellement vrai : « La foudre ne frappe que les hautes cimes. »

T. Thoré.

Digitized by Google

LETTRE.

II.

MADEMOISELLE Aglaé devait venir deux jours après, les douze tulipes étaient ouvertes, le temps était magnifique, le jardin était rempli de toutes les fleurs de la saison ; Arnold alla voir M. Reault, car mademoiselle Aglaé lui avait dit : Nous nous ferons accompagner par quelqu'un de nos amis ; mais cependant ayez chez vous quelques personnes, ce sera plus convenable.

M. Reault, celui qui avait refusé les oignons, était avec plusieurs personnes qui venaient voir ses tulipes ; il avait une baguette à la main, et faisait la démonstration avec une emphase que ne peuvent se représenter que ceux qui ont vu dans cette situation un amateur de tulipes devant ses plantes en fleurs.

La société était sous une tente, entre deux planches de tulipes plantées par rang de taille. M. Reault s'arrêta un moment pour voir qui entrait, et quand il eut reconnu un profane, il lui dit bonjour d'un signe de tête, et, sans quitter son sérieux, continua sa démonstration ; il était alors devant une tulipe à fond blanc panachée de rameaux violets.

Messieurs, disait-il, voici *Vandaël*, c'est une *perle du genre*, elle n'est pas dans toute sa beauté, le mois d'avril *a été cruel* pour nos plantes, et le mois de mars a été perfide. « Voici *Joseph Deschiens*, nous ne connaissons rien qui égale cette superbe plante, le fond est blanc et les stries violettes. »

Mais, interrompit Arnold, est-ce que celle de tout à l'heure, et que vous appeliez *Vandael*, n'était

Digitized by Google

pas aussi blanche et violette? M. Reault sourit dédaigneusement, regarda les deux autres spectateurs, et, sans daigner répondre à Arnold, continua: « Voici *Gluck*, blanc et violet, magnifique plante de septième ligne. »

Pardon, interrompit encore Arnold, mais *Vaudael* et *Joseph Deschiens* sont également blancs et violets.

Cette fois M. Reault haussa les épaules avec un mouvement d'impatience; un des assistants lui répondit par un signe à peu près semblable, mais qui, cependant, avait cette nuance particulière qu'il exhortait M. Reault à prendre en pitié le profane et à avoir de la patience. L'autre resta en arrière avec Arnold, et lui dit à voix basse :

Monsieur n'est pas amateur?

Non, monsieur, pas encore, je n'ai que douze tulipes.

Ah! ah! c'est peu, il y en a dix-huit cents toutes différentes.

Mais, monsieur, je n'en ai encore regardé que trois qui m'ont paru tout à fait semblables.

Ah! monsieur, ces trois plantes se ressemblent comme le jour ressemble à la nuit; elles n'ont, pour des yeux exercés, aucun rapport entre elles.

Aucun rapport, ceci me paraît fort, monsieur.

C'est vous, au contraire, qui ne l'êtes pas, monsieur, sur les tulipes. Toutes trois sont violettes et blanches, c'est vrai, le fond de toutes trois est blanc, et les panachures sont violettes, mais le violet n'est pas le même.

Ah! très-bien, monsieur, je vous remercie.

Il n'y a pas de quoi, monsieur.

Tous deux revinrent auprès de M. Reault, il touchait de sa baguette une tulipe blanche et rose: « *Czartoriski*, messieurs, fleur de cinquième ligne, je vous recommande la *blancheur des ongles*, et *quelle tenue*, messieurs, *quelle tenue!* » Et en disant ces mots, M. Reault appuyait sa baguette sur la tige verte de la tulipe, et semblait faire les plus grands efforts pour la courber sans y pouvoir réussir.

C'est *une tringle*, messieurs, c'est *une barre de fer*.

Monsieur, dit Arnold à celui qui avait eu compassion de lui déjà et lui avait donné une charitable explication, croyez-vous que M. Reault appuie de bien bonne foi sur sa baguette, et est-ce un grand avantage d'ailleurs que la tige de cette fleur si légère soit *une barre de fer* comme il le dit?

Oui, certes, monsieur, c'est une condition sans laquelle nous n'admettons pas une tulipe dans nos plates-bandes.

« *Napoléon Ier*, disait M. Reault devant une tulipe blanche et rose; c'est une plante que je vous recommande. »

Ah! ça, monsieur, dit Arnold à son amateur complaisant, sans vous je dirais d'étranges choses; probablement le rose de ces tulipes n'est pas le même rose, mais enfin si j'étais venu ici j'aurais cru voir deux tulipes multipliées, chacune neuf cents fois, l'une blanche et violette, l'autre blanche et rose.

Dame! monsieur, quand on ne sait pas.

La démonstration s'était arrêtée un moment. En effet, l'autre amateur était resté saisi d'admiration, écrasé devant le *pourpre incomparable*. Ah! monsieur, avait-il dit à M. Reault, permettez que je m'arrête ici. Mon ami, avait-il dit au garçon jardinier, apportez-moi, je vous prie, une chaise pour un instant. La chaise apportée, il s'était assis, avait appuyé ses deux mains sur la pomme de sa canne et son menton sur ses deux mains; là, il restait sans parler, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte. L'autre quitta Arnold, et vint s'extasier aussi derrière son compagnon. Pour M. Reault, il était debout, immobile, laissant errer sur ses lèvres un sourire ineffable. Arnold ne vit dans le *pourpre incomparable* qu'une tulipe blanche et rose, dont les couleurs se trouvaient répétées exactement dans quatre ou cinq cents autres, devant lesquelles on avait passé silencieusement, et auxquelles on n'avait accordé que des compliments qui ne dépassaient pas les limites de la politesse. Enfin, l'enthousiaste se leva et dit :

Monsieur Reault, je ne veux pas abuser du temps de ces messieurs; mais je vous demanderai la permission de venir seul passer une heure assis devant votre tulipe.

Monsieur, vous lui faites trop d'honneur.

Monsieur, je ne lui fais que l'honneur qu'elle mérite.

Il faut dire, monsieur, car je ne fais pas ici de fausse modestie, que c'est une *plante méritante*.

Ah! monsieur, c'est un diamant.

Pardon, monsieur Reault, dit Arnold, et vous aussi, messieurs, pardon; je vous demanderai la permission de dire un mot à M. Reault et de m'en aller; je suis attendu pour une affaire importante. Il prit M. Reault à part et lui dit : Demain, quelques personnes me font l'honneur de venir voir mes tulipes....

Comment, vos tulipes! qu'appelez-vous vos tulipes?

Eh! parbleu, mes douze oignons, ceux que je voulais vous donner et que vous avez refusés.

Ah! ah!

Voulez-vous me faire le plaisir de venir?

Voir vos douze oignons?

Me voir et déjeuner avec moi et trois ou quatre autres personnes; en même temps, vous me direz ce que c'est que mes tulipes; mais, ce que je puis vous dire à l'avance, c'est que vous n'avez pas une seule des douze.

Allons donc!

C'est comme je vous le dis.

Parbleu! je suis curieux de voir cela. A quelle heure?

A onze heures.

Je serai exact.

Digitized by Google

A demain.

A demain.

Le lendemain, Mlle Aglaé et sa sœur vinrent un peu apres 11 heures; mais Arnold fut désagréablement surpris en voyant que c'etait M. Dulaurier qui les accompagnait. Presque au même instant entrait M. Reault; lui et M. Dulaurier se connaissaient, tous deux se firent des excuses de n'avoir pas encore été visiter respectivement les tulipes l'un de l'autre. Ah! monsieur, disait l'un, le mois de mars m'a fait bien du tort. Monsieur, disait l'autre, je vous prierai d'être indulgent, le mois d'avril m'a bien maltraité. Le déjeuner était servi; les dames furent *surprises*, annoncerent qu'elles ne mangeraient pas et finirent pas s'humaniser. Pendant le déjeuner, Arnold s'assombrit visiblement : il crut remarquer, entre Mlle Aglaé et M. Dulaurier, des signes d'intelligence qui le livrèrent en proie à une horrible perplexité; mais la sœur de Mlle Aglaé la lui ôta bientôt en lui annonçant que sa sœur et M. Dulaurier se mariaient dans trois semaines. Arnold comprit alors que « l'incertitude est le pire de tous les maux, jusqu'au moment où la réalité vient nous faire regretter l'incertitude. » Arnold était abasourdi du coup; tantôt il restait sombre et silencieux, tantôt il se livrait à des accès d'une gaieté peu probable et assez mal imitée. On le plaisanta fort sur sa muraille peinte et sur ses arbres à l'huile; enfin, on en vint aux tulipes, aux douze tulipes. C'étaient des tulipes prises au hasard et fort différentes entre elles : l'une était entièrement du plus beau jaune, une autre ouvrait son calice d'un rouge si éclatant, que la vue ne s'y pouvait arrêter; celle-ci avait le fond jaune, et sur ce fond s'étalaient des rameaux bruns et noirs; deux avaient le fond blanc, comme celles de M. Reault; de ces deux l'une était panachée de violet, l'autre de rose. M. Reault et M. Dulaurier se regardèrent. M. Dulaurier sourit, mais M. Reault, après quelques efforts difficilement comprimés, finit par se laisser aller à la plus violente explosion de rire. Les deux femmes et Arnold le regardèrent avec inquiétude, craignant qu'il ne fût pris de quelque accès de folie; mais après cinq ou six minutes il put parler, et ses paroles étaient entremêlées de nouveaux éclats de rire. Ah! mon cher Arnold, je ris trop, cela me fera mal. Vous appelez cela?

Parbleu! des tulipes.

Des tulipes! ah! mon Dieu; mais vous me ferez étouffer, parole d'honneur. Et il se mit à rire de plus belle. Arnold, qui avait pour d'autres raisons tant de colère dans le cœur, était trop heureux d'avoir une occasion de se fâcher contre quelqu'un; il ne regrettait qu'une chose, c'était que ce quelqu'un ne fût pas M. Dulaurier. Cependant, faute de mieux, il demanda froidement à M. Reault s'il serait assez bon, quand son accès serait passé, pour lui en expliquer le sujet.

Ah! mon cher monsieur, ne vous fâchez pas, mais vraiment ce n'est pas ma faute. Je serais désolé de vous offenser; mais c'est que c'est trop drôle, et surtout, si vous vous étiez vu, quand vous m'avez dit que vous appeliez cela des tulipes.

Mais vous, monsieur, quel nom donnez-vous à ces fleurs?

Quel nom? mon cher monsieur, je ne leur donne pas de nom, elles n'en méritent pas. Ecoutez, monsieur Dulaurier, parlez donc aussi; car je veux que M. Arnold sache que ce n'est pas moi seul qui trouve ses tulipes un peu drôles. Oh! la, la; non, cela fait mal de rire comme cela.

Digitized by Google

M. Dulaurier, plus calme, expliqua à Arnold que, il y a cinquante ans environ, les amateurs de tulipes, à bon droit appelés fous-tulipiers, n'avaient que des tulipes à fond jaune panaché de rouge et de brun; que toute tulipe à fond blanc était alors rejetée des collections. A cette époque, comme on avait épuisé toutes les folies imaginables pour les tulipes à fond jaune, on songea à en recommencer une série toute nouvelle pour les tulipes à fond blanc. Après des essais malheureux, de longs débats entre les révolutionnaires et les partisans des anciennes tulipes, les fonds blancs l'emportèrent et les fonds jaunes furent honteusement expulsés des plates-bandes et publiquement traités dans des livres et des pamphlets de *fleurs dégoûtantes*. Ceux qui s'obstinèrent à en laisser fleurir chez eux s'attirèrent les épithètes de *fleurichons* et de *curiolets*. Pour ce qui est des tulipes d'une seule couleur, jamais elles n'ont été admises par les susdits amateurs, pas plus par les partisans des fonds jaunes que par les soldes des fonds blancs; et enfin pour vos deux tulipes à fond blanc, elles sont absurdes, les pétales sont pointus.

Alors une conversation s'engagea entre MM. Dulaurier et Reault.

C'est singulier, disait celui-ci, de voir le goût de nos pères; voici le bizarre noir que nos ancêtres trouvaient très-bon marché pour leurs dix écus, et dont je ne voudrais à aucun prix dans ma basse-cour avec mes poules.

Mais, disait M. Dulaurier, n'est-ce pas ici la tulipe de Maëstricht qui fit tant de bruit en 1811 et 1812?

Eh! mon Dieu, oui.

Cela fait pitié.

Ne m'en parlez pas.

Enfin la visite se termina à la grande joie du malheureux Arnold, qui put, une fois seul, se livrer à son chagrin et à sa colère. Depuis ce jour, tout alla de mal en pis.

Le voisin Durut gardait dans son cœur une blessure immortelle, *immortale vulnus*. Dans l'espace de quatre mois, il entama contre Arnold cinq procès, sous prétexte que le mur mitoyen avait besoin de réparation; il le fit démolir et reconstruire à frais communs au milieu de la belle saison en mettant les maçons à même le jardin d'Arnold, qu'ils écrasèrent.

Arnold avait fait faire un bassin qui recevait l'eau de la pluie; M. Durut déterra que la *Coutume de Paris*, art. 217, ne permet de faire des cloaques qu'à six pieds de distance du mur mitoyen, et le bassin était à cinq pieds un tiers. Cette fois, l'homme d'affaires d'Arnold ne fut pas de l'avis de M. Durut; il répondit qu'un bassin ne devait pas être appelé cloaque, et que plusieurs législateurs avaient fait cette distinction, entre autres Goupi, qui observa que la *Coutume de Paris*, en prescrivant cette distance de six pieds, n'a pas eu en vue d'obvier au dommage que pourrait causer de nuit la filtration des eaux, puisqu'elle ne l'exige pas pour les puits, quoique le même danger de filtration s'y rencontre; d'ailleurs, à quelque distance que soit le puits ou cloaque, celui qui les fait construire est toujours responsable du dommage qui serait causé par la filtration. La principale raison, dit Goupi et disait l'homme d'affaires d'Arnold, n'est que pour éloigner de chez le voisin la mauvaise odeur qu'exhalent certaines fosses à eau et cloaques; mais, et ici Desgodets, autre légiste, est d'accord avec Goupi, la disposition de l'art. 217 de la *Coutume de Paris* ne peut pas s'étendre aux puisards et fosses recevant l'eau de la pluie, laquelle n'exhale pas de mauvaise odeur. La *Coutume d'Orléans*, art. 245, établit également cette distinction, et Pothier le fait hautement dans son traité du *Contrat de société*, art. 5, de la communauté des murs mitoyens.

M. Durut répondit; l'homme d'affaires répliqua, les tribunaux furent invités à juger la question: on donna raison à l'homme d'affaires dans sa distinction, ce qui fut confirmé en appel et en cassation; mais Durut ne s'abattait pas pour si peu, il fit un nouveau procès. Dans ses nouvelles conclusions, il admettait la définition et la distinction adoptées par le tribunal; il demandait à faire preuve que le bassin d'Arnold méritait le nom de cloaque, et conséquemment rentrait sous l'application de l'art. 217 de la *Coutume de Paris*, et de l'art. 245 de la *Coutume d'Orléans*. Des experts furent nommés à l'effet de faire une descente sur les lieux et d'éclairer le tribunal. Or, dans la nuit qui précéda la visite des experts, Durut, par-dessus le mur, jeta tant d'ordures, d'eaux inqualifiables et de débris étranges dans le bassin, qu'il se trouva métamorphosé en mare infecte, et par suite déclaré cloaque par les experts, ce qui amena contre Arnold une condamnation avec dépens, l'obligeant à détruire son bassin.

Un autre procès l'obligea à manger ses pigeons qui *détruisaient la maison du voisin*.

Enfin, un jour, dans un accès de colère, il s'emporta, je ne sais comment, jusqu'à menacer M. Durut d'un coup de fusil.

Celui-ci commença un procès criminel qu'Arnold ne put arrêter qu'en achetant à *l'amiable*, et un tiers en sus de sa valeur, la propriété de Durut.

En un mot, au bout de deux ans, les douze oignons de tulipes revenaient à Arnold à la somme de 400,000 fr.

Pour moi, mon bon ami, je n'ai des fleurs que pour les voir et non pour les montrer; je n'ai qu'une cinquantaine de tulipes de toutes les couleurs; je n'en rejette aucune de celles qui me font l'honneur de fleurir chez moi, pas même celles selon le cœur des grands amateurs, et je n'ai pas de voisin, ce qui

Digitized by Google

me rappelle deux aphorismes remarquables de je ne sais quel peintre :

« N'ayez pas de voisins, si vous voulez vivre en paix avec eux, et ne donnez rien à vos enfants, si vous voulez qu'ils aient pour vous une reconnaissance égale au bienfait. » Il y a bien des grands philosophes qui ont fait de gros livres et qui n'ont rien dit d'aussi raisonnable.

ALPHONSE KARR.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS

ALLEMAGNE.

Sommaire. — Munich. Expositions particulières. Paysages de Félix de Schiller. Dessin de Kaulbach. Plan de palais par Julien Lange. Eglise gothique construite à Munich, par Ohlmuller. Eglise gothique de Berlin, par Schinkel. Pynakothèque de Munich. Gravures allemandes. Chansons populaires illustrées. Dessins de Steinle. Album des artistes allemands. Poésies allemandes illustrées. Mosaïques de Saint Marc, par Jean Kreutz. Bas-relief de Thorwaldsen. Musique en Allemagne. Voyage de Berlioz, Georges Kastner.

Lorsque Berlin se flatte d'avoir surpasse Munich et s'applaudisse de lui avoir enlevé Cornelius, la capitale de la Baviere, si longtemps sans rivale, est encore une des villes où l'on cultive les arts avec le plus de zele et de succes. Une foule de jeunes éleves y vient etudier les compositions des grands maitres et briguer la publicité des expositions. Il y en a de permanentes en differents salons, et il n'est pas de semaine qui ne voie surgir quelques productions remarquables. On signale en ce moment deux paysages de Félix de Schiller; tous deux représentent les mêmes sites. L'un est éclairé par la douce lumiere d'un jour de printemps; on voit sur le premier plan une forêt, qu'un chevalier traverse avec son escorte, et dans le fond, un manoir gothique. Dans le second tableau, les ténebres du crépuscule s'abaissent sur la plaine; l'orbe pâle de la lune se lève sur le lac et blanchit les ruines du manoir démantelé. Quoique ces compositions rappellent deux tableaux du paysagiste Sohr, elles en different totalement par l'exécution, dont la vigueur et la correction ont excité un enthousiasme universel.

Kaulbach, si connu en France par sa *Cour d'un hôpital de fous*, a dans son atelier un beau dessin destiné au sculpteur Wichmann, qui vient de lui envoyer un buste. Le peintre suppose que le Pere éternel, considéré comme patron des sculpteurs,

vient de tirer l'homme d'un bloc de terre. Les anges, portant les attributs des vertus, s'approchent processionnellement de l'œuvre récemment achevée, et d'un autre côté, les démons s'élancent sur elle pour la détruire ou la souiller.

De tous les objets d'art actuellement exposés à Munich, le plus populaire est un *plan de palais*, par Julien Lange. Ce plan réunit toutes les conditions imaginables de beauté, d'originalité, de distribution commode, de grandeur, de magnificence. Lange, ainsi que notre premier architecte, le professeur Metzger, a compris que ni le style grec ni le style gothique ne convenaient aux besoins de notre époque. Il en est de l'architecture antique comme des tragédies athéniennes, qu'on a représentées récemment à Berlin, et dont l'exhumation maladroite a été si froidement accueillie. Le style du moyen âge, plus en harmonie avec nos mœurs, avec notre climat, avec nos habitudes, n'a pu cependant, jusqu'à ce jour, être imité avec avantage. Feu Ohlmuller en a scrupuleusement suivi toutes les règles dans la construction d'une église à Munich, sans produire un ensemble satisfaisant. Sa basilique étroite est écrasée par une tour chargée d'arabesques, et n'a point de bas côtés. Schinkel, architecte de l'église de Werderinischen à Berlin, n'a pas été plus heureux qu'Ohlmuller. Toutefois, les vitraux de ces deux édifices valent les plus beaux produits des peintres sur verre du quatorzième siècle. Nous devons des remerciments au graveur Eggert, qui les a reproduits et en a composé un recueil, dont la troisième édition vient de paraître il y a quelques jours.

La *Pynakothèque* de Munich s'est enrichie de deux tableaux de Giotto, d'un portrait d'André Mantegna, et d'un portrait de Jean Bellin peint par lui-même.

On publie en Allemagne beaucoup de lithographies et surtout de gravures. Quoique les inventeurs du dessin sur pierre, nous nous sommes laissé dépasser par les Français, dont nous sommes loin d'égaler la grâce et la légèreté. Nous cultivons plus fructueusement la gravure. Le recueil de *Chansons populaires*, par Jules Buddeus, de Dusseldorf, est une suite d'airs nationaux, enrichie d'encadrements variés, de sujets, de paysages, d'ornements habilement agencés. Dans la collection publiée par l'éditeur Buddeus, on distingue trois compositions de Steinle, gravées par Joseph Keller : *une Vierge*, *le Repos de la Vierge sous des palmiers* et *un sujet symbolique* dont voici le sens. Jésus est attaché à la croix ; à ses pieds est un pressoir couronné de pampres, avec un calice où tombe le sang du Sauveur. Une abondante moisson couvre le lointain.

Les originaux de ces trois gravures sont la propriété de M. J. Buddeus (1).

Nous signalerons encore à votre attention l'*Album des Artistes allemands*, recueil de gravures originales de nos plus célèbres peintres. La douzième et dernière livraison renferme des dessins de Lessing, de Schirmer, et un charmant morceau de Jacob Gensler, *l'Équipage d'un navire*.

Buddeus vient de faire paraître le septième cahier de ses *Poésies allemandes*, avec des encadrements composés et gravés par J. B. Sonderland. Nous y avons remarqué les compositions qui accompagnent *le Thésauriseur*, de Goëthe, et *l'Apothicaire*, romance comique de Frédéric Rückert.

Jean Kreutz, peintre de Berlin, va reproduire, dans une série de gravures et de lithographies, les mosaïques de l'église Saint-Marc, à Venise. L'empereur d'Autriche a accepté la dédicace de cet ouvrage, auquel l'artiste s'est préparé par de longs et studieux travaux.

Nous avons des nouvelles récentes de Thorwaldsen. L'illustre sculpteur a terminé un bas-relief de dimensions gigantesques, représentant *la Fête de Noël au ciel*. Au milieu voltigent trois anges tenant, l'un une harpe, les deux autres un cahier de musique. Autour d'eux sont groupés des anges, qui jouent de la flûte, du violon et du tambour de basque. Une couronne d'étoiles s'arrondit sur la tête des divins instrumentistes.

Cette œuvre nous rappelle à la musique, que nous allions oublier. Les journaux français ont retenti de *réclames* en l'honneur de Berlioz, qui s'est fait entendre dans les principales villes d'Allemagne. La vérité est que, tout en lui reconnaissant un beau talent, nous avons trouvé sa musique trop excentrique. Nos meilleurs musiciens, nos feuilletonnistes les plus compétents, le blâment d'avoir tout sacrifié pour obtenir des effets extraordinaires, et d'être arrivé à la bizarrerie en cherchant l'originalité. Il a cependant recruté quelques admirateurs parmi les musiciens de second ordre, auxquels des passages brillants et hardis ont rappelé la manière de Beethoven. Le plus exalté des partisans de Berlioz est un certain Griepenkerl, qui a écrit un ouvrage pour le préconiser, pour l'élever au-dessus de tous les compositeurs français. Selon Griepenkerl, « Berlioz est un messie musical qui, en dépit de l'incrédulité germanique, doit régénérer l'harmonie. On le calomnie en disant qu'il imite les immortelles symphonies de Beethoven ; les rapprochements qu'on peut établir entre le grand maître allemand et le premier des compositeurs français n'excluent pas l'incontestable originalité de celui-ci. » L'opuscule de Griepenkerl contient des passages curieux sur les caractères de la musique de Beethoven.

Giorgio Ronconi, engagé au Théâtre-Italien de Paris pour la saison prochaine, a passé quelques mois à Vienne, où il a excité les plus vifs transports. La vie de cet artiste a des particularités singulières. Il est né à Venise en 1812. Son père, Dominico Ronconi, ténor et professeur distingué, était le

(1) Les trois gravures signalées par notre correspondant feront partie des sujets que nous donnons avec chaque livraison, le sujet symbolique est celui que nous donnons aujourd'hui.

Digitized by Google

chanteur favori de Napoleon, à Paris et à Milan, et s'attacha plus tard à la cour de Maximilien de Baviere. Il compte parmi ses eleves Lonati, Schechner, Sabine Heinefletter, etc. Son excellente méthode developpa rapidement les belles dispositions de son fils, qui, a l'âge de sept ans, chantait déjà en public avec succes des airs de Cimarosa. Quand Dominico quitta Venise pour Munich, Giorgio interrompit ses etudes musicales pour s'adonner à la médecine; puis, par un brusque retour, il conçut le projet d'acquérir une force supérieure sur tous les instruments. Son ardeur se ralentit bientôt, et il laissa là le violon et le piano pour se faire écuyer. Il parut un moment au Cirque de Milan; mais il abandonna tout à coup les exercices équestres, et revint à la musique, à laquelle il est resté fidele. Son frere aine, Felice, lui servit de maître jusqu'au retour de son père, qui lui prodigua les soins les plus assidus, les conseils les plus judicieux. Giorgio Ronconi venait d'atteindre sa dix-neuvième annee, quand il debuta à Paris dans *la Straniera* de Bellini. Depuis ce jour, son nom a retenti dans l'Europe entiere. Le nombre des operas composés pour lui, pendant un espace de onze annees, ne s'élève pas a moins de trente-cinq, dont les principaux sont: *Il Rinnegato*, de Persiani; *Avertimento ai gelosi*, de Balfe; *Procida*, du prince Poniatowski; *Torquato Tasso*, *il Furioso* et *Maria di Rohan*, de Donizetti; c'est dans ce dernier *opera seria*, et par le rôle de Chevreuse, que Giorgio Ronconi débutera cet hiver aux Italiens.

Frédéric Gunther.

LE PEINTRE DE PORTRAITS.

L'ÉGLISE DES ESSARTS-LE-ROI.

Il se détruit plus de monuments aujourd'hui, par le vandalisme de ceux-là même qui devraient veiller à leur conservation, par le mauvais goût ou la barbarie de leurs conservateurs naturels, que nos guerres religieuses et nos révolutions n'en ont détruit, peut-être, pendant une période de trois siècles. Notre époque a le goût, la passion, la monomanie des restaurations et des embellissements. Partout sortent de terre des cohortes d'embellisseurs qui se mettent à l'œuvre sans mission, sans contrôle, et, ce qui est plus déplorable encore, sans entente des arts. On croit faire acte de bon goût et de science en portant la truelle du maçon dans tous nos vieux édifices, en les couvrant d'une ignoble couche de badigeon blanc ou jaune, en les rajeunissant sous ce *fard* destructeur, comme on rajeunit une salle de cabaret ou un bureau d'omnibus. Les églises de la France souffrent depuis longtemps surtout de ces profanations *badigeonneuses;* sous cet ignoble voile de craie disparaissent les vieilles peintures, les gothiques inscriptions, les fines moulures. Puis vient le maçon, qui, la truelle d'une main et le marteau de l'autre, coupe les ogives et bouche avec du plâtre leurs élégantes découpures, élargit ou retrecit les pleins cintres et détruit, en un mot, guidé par de prétendus restaurateurs, la chronique architecturale de notre moyen âge.

La cependant ne s'arrête pas le travail destructeur de nos prétendus conservateurs ou réparateurs; comme il faut de l'argent pour maçonner et badigeonner, ils font vendre les vieux tableaux, les vieilles boiseries, les émaux, les ivoires, enfin tous les trésors lentement amassés pendant tant de siècles par nos églises. Les magasins des marchands de *curiosités* de Paris s'approvisionnent à ces marchés, et voilà comment se dépeuplent les intérieurs de nos cathédrales et comment se meublent les boudoirs et les cabinets à la mode de nos prétendus *amateurs du moyen âge*.

Nous marchons vite dans cette voie de profanation et de destruction sacrilèges. Nous avons vu, il y a quelques années, des parties de vitraux de la Sainte-

Digitized by Google

Chapelle, aux armes de Castille, en vente chez des brocanteurs; les livres de lutrin donnés par Louis XIV à l'hôtel des Invalides, livres écrits sur de grandes feuilles de vélin et enrichis de nombreux camaïeux, d'admirables arabesques et de belles miniatures, ont été dépecés par un épicier, et tout le monde peut encore voir, chez un brocanteur de la rue Castiglione, deux grands tableaux sur fond d'or, ouvrages du XIVe siècle, arrachés pour quelque modique somme à l'ignorance de la fabrique d'une église des environs de Dijon.

Ne serait-il pas temps d'arrêter tous ces scandales, de s'opposer à ce dépouillement de nos églises? Ne pourrait-on, pour y parvenir, assujettir les marchands de curiosités ou brocanteurs à tenir des registres où, comme les orfévres et les bijoutiers, ils inscriraient tous leurs achats avec les noms des vendeurs et l'origine des objets vendus? Ne pourrait-on élever la matière ouvrée, la matière illustrée par l'art, au rang de la matière brute?

Nous posons cette première question aux directeurs des Beaux-Arts, et nous les engageons à méditer sur sa solution.

Nous leur demanderons encore s'il ne serait pas possible de faire inventorier le mobilier de chaque église, de telle sorte qu'aucun objet n'en pût être distrait, et si, dans chaque département, il ne se trouverait pas quelques hommes de bonne volonté que l'on préposerait à la surveillance des églises, pour les défendre contre les maçons et les badigeonneurs; car, en général, les curés, les fabriques et les conseils municipaux sont mauvais gardiens de ces trésors religieux.

Nous croyons possibles ces améliorations que nous indiquons, nous les croyons urgentes, et nous ne cesserons de réclamer l'ordonnance qui les mettra en vigueur, comme le seul moyen de sauver ce qui reste en France des monuments du moyen âge.

Ces réflexions, ces projets vraiment conservateurs, se sont formulés peu à peu dans notre pensée, en voyageant à travers les départements de la France, en étant chaque jour témoin d'une nouvelle dévastation, d'un nouvel acte de barbarie. La flétrissure imprimée par la publicité sur les auteurs de ceux qui se commettent journellement peut seule, peut-être, arrêter le torrent dévastateur et ralentir le zèle des maçons et des badigeonneurs. Nous sommes décidé à livrer à la connaissance du public, par la voie de la presse, tous les faits de barbarie qui viendront à notre connaissance, et nous commençons aujourd'hui la tâche que nous nous sommes imposée.

Il existe, près de Rambouillet, un petit village nommé les Essarts-le-Roi, et dans ce village s'élève une église du XVe siècle, curieuse comme œuvre d'art, petit monument complet qu'aurait envie, il y a peu de temps encore, plus d'une ville, même des plus renommées.

Aujourd'hui cette église n'existe plus, ou plutôt elle est défigurée à tel point, que l'œil se refuse à la reconnaître. Les restaurateurs et les badigeonneurs se sont dit un jour qu'il serait urgent de la réparer, et voici comment ils s'y sont pris.

L'église a été badigeonnée tant et si bien, que ses murailles ressemblent à une vilaine feuille de mauvais papier blanc. Les clefs des deux premières voûtes de la nef étaient décorées, l'une des armes de la famille d'Angennes, à laquelle ce village appartenait jadis, l'autre de la Salamandre de François Ier; le badigeon ne les a point épargnées: elles n'existent plus!

Le pavé de l'église a été mis en couleur, nous ne savons par quel nouveau procédé breveté; il est du plus beau rouge!

Les badigeonneurs de la commune des Essarts-le-Roi sont ingénieux; nuls badigeonneurs avant eux n'avaient songé à mettre en couleur le pavé des églises; cette idée, nous n'en doutons pas, trouvera des imitateurs. Mais si les badigeonneurs de la commune des Essarts-le-Roi se sont montrés inventifs et ingénieux, les réparateurs, restaurateurs et embellisseurs de la même commune ont droit aux mêmes éloges, et réclament peut-être une attention plus particulière encore.

L'église des Essarts-le-Roi avait reçu du roi Louis XV un tableau de Vanloo ajusté dans une belle vieille bordure, portant pour suscription le titre de la donation royale; le tableau de Vanloo demandait quelques réparations; il semblait bien noir depuis que l'église avait été badigeonnée. La fabrique s'est assemblée, et elle a jugé qu'il valait mieux remplacer la vieille peinture par une toile nouvelle, puisque l'église du moyen âge venait de disparaître sous le badigeon du XIXe siècle; en conséquence, le tableau de Vanloo a été roulé et jeté dans un grenier; une *superbe* lithochromie le remplace, et l'arrivée de la lithochromie a été un jour de fête pour la commune!

Douze statues des apôtres existent dans l'église des Essarts-le-Roi; mais pendant la révolution, quelques-uns de ces apôtres ont perdu leurs têtes, d'autres leurs bras: il a fallu les restaurer; donc les restaurateurs se sont mis en campagne, et après maintes recherches, ils ont reconnu qu'un épicier était l'artiste le plus convenable pour remettre les douze apôtres dans leur primitive splendeur. Le travail de restauration a été confié à cet épicier, et l'on ne s'en aperçoit que trop malheureusement. Ces statues, d'un travail assez fin, portaient la date de leur exécution (1545) gravée sur leurs supports; cette date ressemble maintenant à une mauvaise plaisanterie; l'épicier a vaincu, a fait disparaître l'artiste du XVIe siècle!!

Il nous reste un dernier fait à citer pour compléter la chronique artistique de l'église des Essarts-le-Roi. Quand cette église fut, ainsi que nous venons

de le dire, restauree, remise à neuf, revêtue de badigeon, les restaurateurs et les embellisseurs s'apercurent qu'il lui manquait, pour sa chapelle de la Vierge, un portrait de la Vierge tenant entre ses bras l'enfant Jesus. Que faire ? Acheter encore une lithochromie? mais on n'a plus d'argent ; s'adresser à l'épicier? l'épicier ne sait pas peindre, il est sculpteur, et seulement sculpteur; son talent s'est révélé en taillant, le soir, pour l'amusement de ses enfants, des figures plus ou moins humaines, dans des marrons d'Inde.

Il fallait cependant une Vierge, et cela devenait embarrassant; on s'adressa à toutes les âmes honnêtes de la paroisse, mais la Vierge ne vint pas.

Enfin, une rare illumination traversa la tête d'une châtelaine des Essarts-le-Roi ; elle écrivit aux embellisseurs et restaurateurs : « Ne pleurez plus et ne doutez plus, hommes de peu de foi; vous aurez une Vierge, je vous l'enverrai tout encadrée pour la fête patronale de notre bienheureuse commune. »

En effet, le jour de la fête communale, une Vierge habillée de satin vert, coiffée à la Sévigné et portant des bagues à ses doigts, apparut sur l'autel dedié à la mère du Sauveur. Quelle était cette Vierge ? d'où venait-elle ?... Nous allons vous le dire.

La châtelaine s'était fait peindre par M. A.... Son portrait lui avait d'abord plu; un beau jour il lui déplut, et elle chercha à s'en défaire avantageusement Rien ne pouvait lui être plus avantageux que de transformer ce portrait disgracié en Vierge réservée à l'adoration des fidèles ; elle le destina, en conséquence, à combler les vœux des restaurateurs et embellisseurs des Essarts-le-Roi ; un sculpteur célèbre, dont nous croyons devoir taire le nom, ajouta un enfant au portrait, plaça deux auréoles sur les têtes de la mere et de l'enfant, et la profanation fut ainsi accomplie. Mme **** figure aujourd'hui sur l'autel de la Vierge de l'église de la commune des Essarts-le-Roi.

Il y a dans ce dernier fait une profanation double, profanation religieuse, puis profanation de l'art.

Que diront les hommes de foi et les hommes d'art ?

Le comte Horace de Vielcastel.

Digitized by Google

LES FLEURS DES CHAMPS ET LES FLEURS DE L'AME.

—

A MADAME ***.

Déjà le long du vert sentier,
J'avais, d'une main enfantine,
Au plus odorant églantier
Dérobé la fraîche églantine

Déjà, tout en foulant le thym,
J'avais, dans la forêt prochaine,
Aux charmants rayons du matin
Amassé des fleurs sous le chêne :

Fleurs des champs que sème le ciel,
Pour le ciel ouvrant leurs calices,
Pour l'abeille source de miel,
Pour le pâtre pures délices.

Je cueillais, pensif et muet,
Quand la divine poésie,
Effeuillant mon premier bluet,
Me dit : « Est-ce là l'ambroisie ?

« Poète, la fleur à cueillir
« S'est épanouie en ton âme,
« Ne va pas la laisser vieillir,
« A chaque heure elle te réclame.

« La fleur des divins sentiments,
« L'Amour et ses roses amères,
« Qui par mille chemins charmants
« Nous égarent vers les chimères ;

« L'Espérance, âme du passant,
« Ce beau lis au parfum sévère,
« Qu'il arrosa de tout son sang,
« Celui qui mourut au Calvaire.

« Et l'ineffable Charité,
« Cette violette odorante,
« Qui répand son baume enchanté
« Sur toute âme faible et souffrante. »

Que d'autres fleurs dignes des cieux
S'épanouissent dans notre âme !
Celles que sèment de beaux yeux,
Vous le savez trop bien, madame !

La poésie a son jardin
Fait pour égarer tout grand rêve,
Tableau qui rappelle l'Eden,
L'Éden après le péché d'Ève !

Mais le plus beau sonnet vaut-il
Un bluet embaumant la gerbe ?
Le grand poète, c'est avril
Rimant un poème dans l'herbe

Que le pâtre est bien inspiré !
Lui, poète sans rêverie,
Il s'en va tout droit dans le pré
Quand il veut des fleurs pour Marie.

ARSÈNE HOUSSAYE

LE BATELIER DU LAC DE SECULEJO.

Tandis que, sillonnant le lac profond et pur,
La barque à l'autre bord me portait en silence,
Je songeais à la main dont la toute-puissance
Dans ce cadre éclatant jeta ces flots d'azur ;

Et je ne pouvais voir sans amère souffrance
L'impassible regard de mon rameur obscur
Qui seul, devant ces lieux à l'aspect sombre et dur,
Semblait garder son calme et son indifférence ;

Mais quand moi j'évoquais Byron sur ces hauteurs,
Ou Théocrite, au pied, chantant ses deux pêcheurs,
Mon batelier aussi rêvait son humble idylle ;

Il souriait tout bas à l'espoir que, le soir,
Sa femme et ses enfants pourraient, à leur pain noir,
Mêler quelque douceur achetée à la ville.

Antoine de Latour.

Dans les Pyrenees, juillet.

VŒU.

J'ai dit au parfum qui jaillit des fleurs :
Pour monter de même au céleste empire,
Que ne suis-je arome enivré de pleurs,
L'haleine des lis que la nuit respire !

J'ai dit au rayon qui vient du soleil :
Doux rayon d'amour emporte mon âme !
J'irai m'abreuver au fleuve vermeil,
Et boire l'extase où tu bois la flamme.

J'ai dit au doux vent qui chante aux roseaux :
O doux vent d'amour, prête-moi ton aile !
Que n'ai-je pour fuir l'aile des oiseaux,
L'éther sans limite et l'aube éternelle ?

J'ai dit à l'étoile, amour de mes yeux :
Ouvre-moi ton sein où mon désir plonge !
Tout m'a répondu : Ton rêve est aux cieux ;
Ton vœu n'est qu'amour, amour n'est qu'un songe !

Ch.-C. de Lafayette.

BEAUX-ARTS.

Le Ministre de l'Intérieur a achete les tableaux ci-après à la suite de la dernière exposition :

Une Famille chrétienne livrée aux bêtes, par M. Leloir. *Sainte Elisabeth de Hongrie*, par M. Oscar Gué. *Sainte Madeleine*, par M. Quantin. *Saint Paul baptisant son geôlier*, par M. Ivon. *Ecce Homo*, par M. Lecomte. *Délivrance de saint Pierre*, par M. Duval-le-Camus fils. *Le Songe de saint Joseph*, par M. Papin. *Les Disciples d'Emmaüs*, par M. Louis Leroux. *Mater Dolorosa*, par M. Quesnel. *Sainte Cécile*, par M. Goyet. *La Nativité*, par M. Canon. *Guillaume le Conquérant partant pour l'Angleterre*, par M. Debon. *Entrée de Henri III à Venise*, par M. Raffort. *La Sépulture du Christ*, par M. Dauphin. *Vue des environs de, Cirita Castellana*, par M. Saglio. *Combat de la porte de Panessac*, par M. Gué. *Une Forêt*, par M. Regnier. *La Voie tiburtine*, par M. Thuillier. *Vue dans le departement du Loiret*, par M. Christian Brune. *Une Prairie*, par M. Charles Leroux. *Les Funérailles de Kléber*, par M. Feron.

— M. le Ministre de l'Intérieur a, en outre, achete la belle statue de *Cassandre*, par M. Pradier. Cette statue est donnee au musée d'Avignon.

Physionomie Parisienne.

Le matin.

Digitized by Google

LANGDEER.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

EXPOSITION DE PEINTURE ET DE SCULPTURE

A NAPLES.

Naples, juillet 1845

Il serait bien à désirer, pour le progrès des arts dans le monde entier, qu'un centre commun pût réunir des œuvres de toutes les écoles et des artistes de toutes les nations pour ne former qu'une seule école qui serait celle du beau. Rome, qui à tant de titres est métropole parmi les métropoles, pourrait être ce centre. Elle voit affluer dans ses murs des groupes de jeunes élèves étrangers et un grand nombre d'artistes isolés, tous venant s'inspirer aux souvenirs, à la richesse artistique, à la poésie de l'ancienne capitale du monde; ce sont là de précieux rudiments pour une institution si utile et si grande. Malheureusement il n'y a pas de puissance qui ait le droit de réunir ces éléments épars, chacun prend une route fort indépendante des autres à cause des rivalités nationales, chacun se fait une manière, et la réunion n'est plus qu'un accident, qu'une impression de voyage.

Cependant il nous est difficile de renoncer à toute centralisation; les arts sont les mêmes d'une extrémité du monde à l'autre, les artistes sont des frères, à ce titre ils doivent désirer de ne pas rester étrangers les uns aux autres. C'est à ce point de vue que nous nous plaçons pour amener des lecteurs français à trouver rationnel qu'on les entretienne d'une école de peinture étrangère : celle de *Naples*. Nous nous adressons à la presse parisienne parce que ce n'est que Paris qui, grâce à sa langue universelle, envoie sur tous les points du globe ses journaux, ses revues, ses gravures et ses lithographies; parce que ce n'est que Paris qui a le facile moyen de faire la renommée des hommes d'élite et de répandre partout leurs œuvres ou leur reproduction. Au moyen de cette féconde circulation, les Chinois renvoient à l'Europe les sujets, copiés par eux, des tableaux français les plus célèbres, et l'on en trouve encore des imitations par la gravure dans les pampas de l'Amérique comme dans les steppes de la Sibérie.

Nous venons de voir l'exposition bisannuelle de Naples; nous ne connaissons pas d'autres pays où la France soit plus copiée. Ainsi, outre notre pensée de centralisation, c'était une recommandation auprès des lecteurs français. Enfin Naples reçoit, comme s'ils étaient ses enfants, les artistes français, et Paris offre la même hospitalité aux artistes napolitains (1); cette noble réciprocité n'est-elle pas un lien de famille!

Jusqu'ici la part de publicité due à tous n'a pas été égale : à Naples, on connaît les peintres français et leurs principaux ouvrages; à Paris, que connaît-on de Naples? Rien, pas même des noms, pas même ceux portés avec distinction; c'est un tort fait aux uns et aux autres que nous voudrions réparer.

Il faut le dire, Naples qui est un petit pays pour inventer, et qui cependant a inventé quelquefois de glorieuses choses, est un grand pays pour *imiter*; quand il le veut il imite bien. Il est possible qu'en leur qualité de méridionaux, ses habitants n'aient pas le don de la persévérance, mais souvent l'élan ne lui manque pas, et son gouvernement l'a toujours; ce qui est nouveau lui plaît, ce qu'on lui apporte il l'accueille : il a des routes de fer, du gaz, des bateaux à vapeur, une exposition des produits de l'industrie, il a par conséquent une industrie qui se montre dans des manufactures et des usines, et, pour rentrer dans notre sujet, nous dirons qu'il a tous les deux ans un salon de peinture, sculpture, gravure, dessin, etc., etc., etc.

Son école n'est pas forte; en peinture et en sculpture elle a perdu les traditions qui ont donné une si grande célébrité aux anciens maîtres napolitains. En gravure et dessin il y a trop peu d'exceptions à la nullité pour qu'il y ait école. Ce n'est pas faute d'encouragements : le roi des Deux-Siciles achète beaucoup, beaucoup trop peut-être, on le voit bien sur les murs de ses palais, et le chevalier Santangelo, ministre de l'intérieur, chargé des beaux-arts, en

(1) Le roi des Français vient de donner la médaille d'or à M. Gonzalve Carelli.

Digitized by Google

fait l'objet d'un de ses plus serieux devoirs autant que de ses predilections et de ses delassements ; lui-même possede le tact artistique a un trop haut degré pour ne pas comparer et pour ne pas desirer vivement de voir son pays devenir un emule estimé de ses voisins. La médiocrite actuelle de l'école de Naples tient à une cause que nous allons expliquer : si l'amour de la gloire produit les grands artistes, c'est plutôt l'argent qui les fait éclore. A Naples il y a trop de vieux et d'excellents tableaux, et l'on trouve trop facilement a les acheter pour qu'il vienne à la pensee d'un amateur napolitain de payer plus cher des tableaux modernes moins bons ; s'il se decide à en introduire dans sa galerie, c'est quand ils sont l'œuvre d'un peintre du pays deja renomme et à l'abri des besoins qui pressent le pauvre artiste ; de telles exceptions ne peuvent pas être reputées des encouragements pour l'école. C'est pendant l'epoque intermédiaire entre les premieres etudes et la maturite du talent que les jeunes peintres soutiennent les luttes les plus difficiles avec la vie matérielle ; l'argent leur fait défaut quand ils font beaucoup pour le travail et pour leur réputation. Cependant, en France, dans cet état de transition, ils vivent et vivent assez bien ; c'est qu'ils n'ont pas la concurrence des vieux et bons tableaux, c'est aussi qu'ils trouvent dans les hautes classes des protecteurs, et dans celles intermediaires des amis ; c'est que partout des mains bienveillantes leur sont tendues et qu'ils y placent leurs tableaux ; ils les vendent peu, mais ce peu c'est le pain pour vivre, c'est le toit pour s'abriter, c'est le salaire du modèle, et l'on va ainsi jusqu'à de meilleurs jours... Les voyageurs qui viennent hiverner a Naples y sont bien les pères nourriciers des artistes de tous les degres ; parmi les etrangers, tous les mérites, forts ou faibles, trouvent des acheteurs ; mais ces passagers ne viennent que pendant six mois tout au plus : apres il faut vivre, et quel est l'artiste qui amasse pour le lendemain? La prévoyance, on le sait, n'est pas la première de leurs vertus !

Mais si l'exposition dont nous nous occupons n'est pas brillante, il y a loin de ce qu'elle vaut à la réputation mauvaise qu'on lui a faite, nous trouvons que la premiere impression a été injuste, il nous semble qu'on s'est beaucoup plus preoccupe de ce qui n'y etait pas qu'on ne s'est occupe de ce qui y etait ; le public n'a pas vu des ouvrages signés des noms qu'il a coutume d'applaudir, et il a cru que tout était perdu. Il y avait, en effet, absence d'artistes justement estimes et affectionnes, mais plusieurs se sont rendus plus tard au rendez-vous, et la premiere impression a persiste ; et puis il y avait à l'ouverture du salon des ouvrages fort dignes d'attention qu'on n'a pas appreciés. — Nous allons essayer de le prouver tout en faisant la part de la critique. — En commencant par la toile la plus grande, nous examinerons la *Suzanne justifiee* de M. Gennaro Ruo. Ce tableau manque de l'unité, première condition d'un sujet quelconque, surtout quand il est étalé sur des proportions aussi fastueuses et qu'il ne peut cacher ses défauts en se cachant lui-même. Suzanne et Daniel paraissent s'occuper de toute autre chose que des triomphes étroitement unis de l'intelligence inspirée de l'un et de l'innocence reconnue de l'autre. Nous ne goûtons pas l'exagération des hideuses passions dans la peinture, mais nous n'aimons guère le calme plat des passions élevées. Il est fort louable en soi que Suzanne remercie le ciel, mais elle aurait dû porter son attention vers son libérateur, et celui-ci qui vient de confondre l'imposture aurait pu, par son indignation, exciter celle du peuple. Si l'on ne connaissait pas le récit des saintes Ecritures, ce tableau resterait inexpliqué. Quand vous n'avez pas le talent d'exprimer sur votre immense toile la joie du juge, celle de la victime sauvée, la confusion et la rage des coupables, la brutale colère du peuple, laissez ce beau sujet dormir en paix. M. Ruo a fait de Suzanne une fille assez jeune. Ce n'est pas ainsi que l'imagination nous la représente : nous avons vu tant de Suzannes et toujours dans un si grand négligé, que nous la reconnaîtrions bien mieux dans une forte femme qui par son bel âge et ses proportions justifierait sa résistance aux attentats des deux infâmes coalisés. Les deux vieillards sont presque parfaitement tranquilles et se laissent enchaîner par les pieds ; quand on les voit ainsi garottés, on ne peut se défendre de se demander pourquoi le peintre les a privés de leur locomotion ; il veut donc qu'on les porte? Le peuple ne parait pas généralement trop ému ; pour la plus grande partie il s'est réfugié sur les derniers plans ; c'est peut-être plus pittoresque, c'est incontestablement plus facile à arranger, mais ce n'est pas vrai. Il y a eu de tout temps empressement autour des scenes de places publiques, et il ne faut pas y toucher quand on est avare de foule et d'agitation. Nous paraîtrons sévere ; mais quand on fait des ouvrages gigantesques, on affiche des prétentions gigantesques, et tant pis pour soi si le talent n'est pas proportionné. La couleur du tableau est trop sage ; comme le reste, les draperies pourraient être plus correctement dessinées. — M. Ruo a mieux réussi dans son *Samaritain*. Il y a là de belles et bonnes couleurs, un torse superbe, peut-être un peu long, et un beau sentiment de la nature demi-animée, demi-morte. Je préfère ce sujet si simple a la Suzanne. M. Ruo n'a pas été aussi heureux dans *la Visite aux enfers de Dante et Virgile*, et pourtant c'est une imitation d'un bon tableau de M. Flandrin. Les ombres qui dans ce bon tableau sont des ombres, dans le tableau de M. Ruo sont des hommes en chair et en os qui ne paraissent pas trop s'ennuyer de leur situation infernale, on les croirait plutôt dans une école de natation dont les reglements seraient fort relâchés ; pourquoi, puisque M. Ruo voulait en faire des créatures vivantes, n'a-

Digitized by Google

t-il pas pris sur sa palette les excellents tons des chairs du blessé du Samaritain? — M. Tomasso de Vivo a fait deux grands tableaux qui représentent deux des actes de la tragédie d'*Holopherne*; l'exposition et le dénoûment.

L'exposition est une nouveauté en peinture, et l'idée n'est pas heureuse. On voit Judith qui se rend de Gétulie au camp d'Holopherne dans la classique compagnie de la vieille femme; c'est déjà donner au spectateur une pensée d'avenir qui pourrait bien l'effaroucher, enfin elle glisserait peut-être... Mais M. de Vivo n'a garde de s'en tenir là: il vous montre dans la main de la vieille le traversin ou sac de nuit, on ne sait trop lequel, et un vase qui contient probablement des ustensiles de toilette: c'est une bonne précaution quand on va se coucher sous la tente; mais c'est fort.. Judith met un doigt sur sa bouche pour imposer silence à sa compagne, qui, en effet, avec l'attirail qu'elle porte, ne devait pas tenir des discours fort édifiants, et les voilà toutes deux qui cheminent.

Le dénoûment, deuxième tableau, est celui si souvent repété par la peinture: Judith va trancher cette belle tête, si énergique même pendant son sommeil. Là, on trouve une réminiscence un peu trop littérale du tableau si connu d'Horace Vernet. Toutefois ce qui appartient en propre au peintre italien, c'est l'expression de la tête de Judith; on le voit, elle regrette violemment le meurtre auquel elle se prépare. C'est la première fois que l'idée matérielle a été si intimement liée, dans Judith, à son sublime dévouement. Du moment que vous lui faites quitter cette haute région, vous dégradez Judith et vous nous montrez une prostituée. M. de Vivo s'est trop préoccupé des actes et pas assez du but; poursuivons: une lampe va éclairer cette scène, sa lumière est-elle blanche, est-elle rouge? C'est ce que le peintre n'a pas pu décider, et dans le doute, il a répandu du rouge et du blanc; les étoffes sont d'une grande richesse et les plis bien entendus. Ces deux pages n'ajouteront rien à la réputation de M. de Vivo. Le même peintre a fait un tableau de chevalet qui représente Sully quand il déchire la promesse de mariage faite par le roi Henri IV à la belle Clémence d'Entraigues. Le roi est là comme de raison. Nous dirons à M. de Vivo que, quand on traite un sujet historique et qu'il s'agit d'un personnage aussi connu que Henri le Grand, il n'est pas permis d'oublier de faire son *portrait fidèle*. Sully, tout aussi populaire, n'est pas représenté davantage. Ce n'est pas le grand maître de l'artillerie de France, le conseiller, l'ami du roi; c'est une espèce de garde des sceaux bien opulent, avec une belle simarre empourprée et bien fourrée d'hermine. Savez-vous, monsieur de Vivo, que quand Sully eut cette hardiesse il était en colère, et non pas tranquille comme vous l'avez fait, et que Henri IV n'était pas en colère comme le vôtre, mais plutôt *fâché* et reconnaissant! Ce qui le prouve, c'est qu'il n'a pas fait une seconde promesse de mariage, quoiqu'il l'eût au bout de sa plume et au besoin au bout de son épée. Là aussi de belles étoffes, un beau tapis et des accessoires soignés. — *L'Adieu des Parganiotes à leur patrie*, de M. Vincenzo Catalano, est un tableau plein de mérite et dont plusieurs parties, vues isolément, approchent de la perfection; mais la composition générale manque de mouvement, elle est privée de ce lien mystérieux qui fait qu'un tableau qui représente une scène animée et tumultueuse offre un ensemble saisissant: ici, au contraire, chacun est à son affaire pour son compte personnel, sans s'occuper de son voisin. Il y a des reproches à faire au paysage qui manque d'études sérieuses. — Un autre tableau du même auteur, *la Première Croisade*, ne mérite pas le reproche de défaut d'unité; il y a plus que du mouvement; cette foule de tous rangs qui entoure le pape est électrisée. Nous pensons que le ton de ce tableau est à l'état d'ébauche, autrement il y régnerait trop d'incertitude et de vague. M. Catalano a montré dans les *Parganiotes* que sa palette avait de la couleur, il en distribuera aux croisés. Cet artiste doit éviter un défaut véritable, c'est de rendre flexibles et élégants les guerriers bardés de fer; on veut faire sentir le nu, et l'on habille ses chevaliers comme au théâtre avec de la toile ou du carton.—Nous regrettons de ne pouvoir louer sans restriction l'estimable tableau du *Socrate en prison*, qui est aussi de M. Catalano. Il serait trop grand si, comme nous le supposons, il n'était pas commandé. Le peintre a voulu donner de la dignité à la figure de Socrate alors qu'il refuse de recouvrer par ruse sa liberté; c'est une faute. Nous convenons que Socrate était laid, mais sa laideur est gravée dans tous les souvenirs, et c'est l'affaire du peintre de la conserver tout en l'anoblissant; autre observation: l'ami qui tente de l'arracher à ce cachot lui montre, pour le tenter, la lumière du jour à travers une fenêtre grillée étroitement, placée, selon le règlement, à deux mètres au-dessus du sol; son geste est tellement significatif et il y a si peu d'autre issue visible, que c'est par cette fenêtre qu'il veut perpétrer l'évasion; or on ne peut s'empêcher d'approuver le philosophe pour n'avoir pas tenté l'impossible. — *Le Marin calabrais* sautant dans la mer après avoir tué une sentinelle, est un bon tableau de M. Luigi Rocco. Le marin a la pose un peu académique, mais nous convenons qu'il était difficile de satisfaire complétement l'œil dans la position obligée qui lui était imposée par le sujet. La couleur est bonne, les lointains sont du paysage satisfaisant; la sentinelle égorgée nous paraît rendre le dernier soupir avec beaucoup trop d'ordre et de tranquillité; quand un soldat meurt sous le poignard, il y met plus d'étonnement et d'abandon, et son fusil n'est pas rangé à côté de lui comme si c'était par le commandement de son capitaine. — Nous avons entendu beaucoup critiquer

Digitized by Google

la Vestale du même auteur ; c'est, selon nous, a tort. Si ce tableau a manque son effet, c'est pour avoir ete placé trop pres de l'œil du spectateur, car cette figure est bien peinte, elle est d'une belle couleur, et la bouche est bien antique.—Que dire du *Raphaël présenté au pape Jules II*, de M. Nicolas Sessa? qu'il n'y a rien d'oublié sur cette toile, si ce n'est la lumiere, le dessin et la couleur. O Raphaël, comme ton ombre doit être irritée de cette profanation ! — De ce tableau a celui qui represente un sujet analogue, de M. Guiseppe Mancinelli, il y a toute la distance qui separe le chaos de la perfection. Voila un vrai tableau, un beau tableau! C'est *la Présentation du Tasse au pape Clément VIII*. Profonde intelligence du sujet, belle ordonnance des personnages, correction du dessin, admirable entente de la lumière, perspective irréprochable, exactitude des costumes, etoffes traitees largement, pinceau facile, pâte grasse, moelleuse, tout se trouve dans ce tableau. Ce jeune peintre porte bien sa belle reputation. On pourrait desirer plus de grâce dans la pose du Tasse, il a les genoux trop serres et la tête un peu trop inclinée. C'est pourtant bien ainsi qu'on se prosterne aux pieds d'un pape ; mais tout le monde n'est pas Torquato Tasso, et ce qu'on demande à ceux qui le représentent, c'est de nous faire voir qu'il n'agit pas comme tout le monde. Il y a beaucoup de profils ; nous en avons compte dix, ce qui est plus de la moitié des personnages, et les quatre principaux sont vus dans cette position. — *Le Rémouleur*, de M. Ferdinando Tomasso, est vrai dans toutes ses parties ; c'est une bonne étude.

Le Vendeur de fruits, de M. Salvator Romano ; la femme qui achete et son enfant sont bien peints ; nous supposons que c'est une maniere ingénieuse de grouper trois portraits, car autrement ce n'aurait pas été la peine de traiter un sujet aussi innocent dans d'aussi grandes proportions, l'enfant surtout est une creation charmante. — Nous ne nous arrêterons pas devant *la Zingara* (bohemienne) *tirant l'horoscope d'une jeune fille*, ce sujet est trop usé, et quand on le traite par reminiscence à la maniere de M. Niccola la Volpe, on devrait bien ne pas s'en mêler. Nous remarquerons cependant un certain merite dans la figure de la bohémienne. — Voici un autre *Samaritain* de M. Guiseppe Martorelli ; passons... Nous devrions passer plus vite encore devant l'immense toile de M. Felippo Ballu, representant *Jesus au jardin des Olives*, mais il y a la trop de prétentions pour que nous ne nous arrêtions pas un peu. La couleur generale est fausse, celle du Sauveur est cadavereuse ; il a une enorme tête, et l'ange qui en soutient le poids parait être vraiment une femme. D'autres anges suspendus dans les airs portent les appareils de toute la passion ; c'est une imitation ; la colonne tronquée de la flagellation est beaucoup plus grande que la croix. Esperons, dans l'interêt du peintre, que cette malheureuse production sera ensevelie dans une obscure chapelle d'un obscur village d'une obscure province. — *Les saintes femmes et saint Jean au pied de la croix*, de M. Luigi Ferrante, montrent à l'ecole napolitaine une des routes que parcourt une partie de la jeune école française. Peu de relief, une timidité calculée dans la couleur et dans le dessin, une grande roideur. C'est dommage, car ce tableau est remarquable par l'expression touchante de la douleur de la mere, et du disciple chéri du Sauveur ; c'est, sans aucun doute, le tableau qui emeut le plus, mais on passe et l'on ne tient pas compte à l'artiste du talent qu'il a deploye dans ces deux figures. Nous conseillons du profond de notre cœur à M. Ferrante de ne pas remonter aussi loin pour s'inspirer ; ce ne sont pas Cimabûe, Guirlandajo et leurs contemporains, qui ont illustre les ecoles italiennes ; les veritables gloires de la peinture ne sont venues qu'après. — *La Flagellation*, de M. Rafaële Postiglione, est d'une belle couleur et d'un dessin anatomique bien étudié, quoique manquant un peu de fermete. Nous aurions desire que le vieillard qui assiste, impassible, a cette scene cruelle, s'en occupât un peu plus. — Dans une salle separee, nous avons vu deux tableaux faits a Rome par M. Vincenzo Morani, eleve de l'academie de Naples. Cet aparté est une coquetterie, mais le merite des œuvres la justifie, et personne n'a songe a s'en plaindre. Un de ces tableaux de grande dimension represente la naissance des amours d'*Angélique et Medor* : l'homme blesse, la femme qui le secoure, le cheval qui fuit, le cheval qui reste, l'amour qui tire une fleche, enfin toute la poetique du genre. M. Morani veut évidemment imiter l'ecole venitienne, et il a pris le Titien pour son maitre : c'est bien un peu ambitieux, mais son mérite lui permet cette tentative, et sa témerite n'est qu'une hardiesse honorable. Nous lui recommanderons de briser la couleur uniforme de ses végetations, de donner plus de profondeur a ses horizons en les baissant de ton, et plus de vigueur aux parties qui sont trop limées. Pour Médor, passe encore, ce n'est ni un Roland, ni un Ferragus ; mais le grand cheval, mais le gardien qui le retient avec effort, voilà ou il fallait faire voir des muscles tendus et des veines gonflees par la resistance et la vigueur. Rien n'egale l'effet de la sympathie qui s'elance enflammee des yeux des deux amants ; nous ne connaissons en peinture rien de plus remuant. La tête d'Angelique manque de noblesse, car enfin toute coureuse qu'elle etait, c'etait une reine, et un peintre ne doit pas oublier qu'une reine est de race distinguee ; toutefois elle est bien jolie. Celle de Medor est d'une beauté etourdissante, sa couleur ne nous parait pas avoir assez de solidite ; on a dû dire au peintre que les chairs de son heros etaient un peu diaphanes ; dans un coin il y a un homme mort vu en raccourci qui n'occupe pas plus de quatre pieds carres. A propos de ce tour de force, nous

Digitized by Google

conseillerons à M. Morani de renoncer à l'imitation des toiles à la forme longue et haute : une telle surface est, nous le savons, plus difficile à remplir ; mais c'est toujours en torturant le dessin et en sacrifiant d'avance l'immense effet des belles lignes.

L'autre tableau représente *Esther* dénonçant Aman au roi Assuerus. La composition est simple et sage, le roi à droite, le ministre à gauche et la reine au milieu ; la noblesse (cette fois M. Morani n'a rien à se reprocher), la noblesse de geste d'Esther est sublime, et sublime est son regard, sa figure, toute son attitude. Assuerus pourrait paraître plus étonné ou plus ému, mais n'oublions pas que c'était un despote de l'Asie un peu blasé sur les émotions ; la figure et la pose d'Aman sont ce qu'elles devaient être, toute l'admiration se porte sur le personnage principal, Esther ; l'artiste lui a quelque peu sacrifié les autres. Les accessoires sont élégants, choisis avec goût et sans anachronisme, les étoffes sont touchées de main de maître, le fond est un paysage à la manière des peintres d'histoire, et il n'est pas pour cela moins chaud et moins gracieux. Nous ne devons pas oublier le groupe de femmes de la reine, il y en a trois ; le peintre pouvait aller jusqu'à sept, d'après l'Écriture, et nous ne nous en serions pas plaint, car elles sont bien séduisantes. Il est facile de voir que M. Morani a été prendre ses modèles au Ghetto (quartier des juifs à Rome :, et qu'il n'a pas hésité à faire son profit du beau type hébreu dont on trouve encore des exemples dans cette nation dont les alliances ont été si peu mêlées avec les autres nations ; on ne sait pas assez que la race juive était belle, et que sous les haillons et la malpropreté souvent calculés, il se trouve des créatures magnifiques. Tâchez, incrédules, de vous introduire en Orient dans quelques maisons juives opulentes, et vous verrez ! La Rebecca de Walter Scott n'était pas une création purement poétique, le grand observateur l'avait vue certainement.

M. Morani a un bel avenir, et pour y arriver il doit se défier des éloges hyperboliques qui bourdonnent à ses oreilles et peuvent lui monter au cerveau. Il a des défauts, voilà qui est aussi certain que ses belles qualités ; nous ne voulons pour preuve de cette ombre à nos éloges autre chose que la vue du portrait qu'il a eu la malheureuse pensée de décrocher du clou qui le soutenait et qui aurait bien dû le retenir. En faisant la part du noir que la toile ou l'huile ont repoussé dans les chairs, la couleur n'est pas bonne, et d'ailleurs le dessin est incorrect. On voit aussi, par ce malencontreux portrait, que le peintre a une passion prononcée pour les accessoires ; ils sont vraiment admirables, mais il est trop fort maintenant pour dépenser son temps à ces bagatelles.

A. San Germano.

La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

HAÏMATOCARE [1].

PRÉFACE.

Les lettres suivantes m'ont été communiquées par mon ami Adalbert de Chamisso, à son retour d'un voyage autour du monde. Je les ai jugées dignes d'être mises sous les yeux du public. On y verra comment un événement insignifiant en apparence peut briser inopinément les liens de la plus solide amitié, et amener d'affreuses catastrophes.

E.-T.-A. Hoffmann.

LETTRE I.

A son Excellence le capitaine général et gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud.

Port-Jackson, 21 juin 1818.

Votre Excellence vient d'attacher mon ami Brougthon, en qualité de naturaliste, à l'expédition qui doit partir pour O-Wahu. J'avais le plus vif désir de revoir cette île, où je n'ai pas séjourné assez longtemps pour compléter des observations qui intéressent au plus haut degré les sciences naturelles. Nous sommes, M. Brougthon et moi, habitués à travailler ensemble, et à nous communiquer les résultats de nos recherches. En conséquence, je prie Votre Excellence de vouloir bien me permettre d'accompagner mon ami Brougthon dans l'expédition d'O-Wahu.

Je suis, avec le plus profond respect, etc.

J. Menzies.

P. S. Je joins mes vœux à ceux de mon ami Menzies, et je supplie votre Excellence de me l'adjoindre dans l'expédition d'O-Wahu. C'est seulement avec le concours de ce compagnon fidèle et dévoué que je pourrai justifier les espérances qu'on a fondées sur mes travaux.

A. Brougthon.

(1) Ce curieux opuscule, entièrement inédit en France, se trouve dans le 2e volume (pages 227-250) des *Œuvres posthumes d'Hoffmann, publiées par sa veuve, Michaëline Hoffmann, née Rorer.* (3 vol. in-12. Stuttgard, 1830.)

Digitized by Google

LETTRE II.

Réponse du gouverneur.

Je vois avec un sensible plaisir, messieurs, la science resserrer les nœuds de votre amitie. Une aussi noble alliance, une unanimite si parfaite, ne peut manquer de produire les plus beaux fruits. Je consens donc de grand cœur a ce que M. Menzies fasse partie de l'expedition d'O-Wahu, bien que l'equipage de *la Decouverte* soit au grand complet, et qu'il y ait peu de place sur ce bâtiment. Je vais immediatement donner au capitaine Bligh les ordres necessaires.

Agreez, etc.

LE GOUVERNEUR.

LETTRE III.

John Menzies a Edouard Johnstone, a Londres.

A bord de *la Decouverte*, le 2 juillet 1818.

Vous avez raison, mon cher ami; la derniere fois que je vous ai ecrit, j'etais en effet en proie à une attaque de *spleen*. La vie que je menais au Port-Jackson me causait un ennui mortel, et mes pensées se portaient avec d'amers regrets vers O-Wahu, ce delicieux paradis que je venais de quitter. Mon savant ami Brougthon était le seul qui, par ses conversations pleines de charmes, fût capable de me distraire et d'entretenir mon amour pour l'histoire naturelle; mais il desirait, comme moi, s'éloigner du Port-Jackson, où notre ardeur scientifique ne trouvait point d'aliments. Je vous ai déjà marqué, je crois, qu'on avait promis à Teimotu, roi d'O-Wahu, un beau navire qui devait être construit et frete au Port Jackson. Dès qu'il eut été lancé, le capitaine Bligh reçut l'ordre de le conduire à O-Wahu, et d'y séjourner quelque temps, pour achever de concilier au gouvernement britannique les bonnes grâces de Teimotu. Comme mon cœur palpitait à l'idee de faire partie de l'expédition, et quel fut mon desespoir en apprenant que Brougthon allait partir seul!

Le navire *la Decouverte* est de moyenne grandeur, et peut contenir à peine le nombre d'officiers et de matelots indispensable; je me voyais donc retenu forcément au Port-Jackson; mais mon noble et sincère ami m'a si chaleureusement servi, que le gouverneur m'a attache a l'expedition. La suscription de cette lettre vous indiquera que notre voyage est déja commencé.

Oh, la charmante vie qui m'attend! Ma poitrine se gonfle d'espoir et de désir, quand je songe que chaque jour, à chaque heure, la nature m'ouvrira ses tresors, que je pourrai m'approprier plus d'une merveille ignoree, me rendre maitre de maintes richesses echappées aux investigations des autres naturalistes!!!

Je vous vois d'ici sourire avec ironie de mon enthousiasme; je vous entends vous ecrier: « Il rapportera dans sa poche quelque zoophyte inconnu; mais si je lui demande compte des mœurs et des coutumes etrangeres; si je veux obtenir de lui des renseignements negliges par les narrateurs de voyages, pour toute réponse il me montrera un pagne et des colliers de corail. Ses mouches, ses hannetons et ses papillons lui font oublier les hommes. »

Vous trouvez bizarre, je le sais, que mes recherches aient pour unique objet les insectes. J'en conviens: la puissance éternelle a si complétement mêle à toutes mes facultés le goût de l'entomologie, que ce penchant est la principale manifestation de ma personnalite. Ne me reprochez pas, toutefois, de negliger les hommes, les parents, les amis. Ma passion ne m'entrainera jamais aussi loin que certain

lieutenant-colonel hollandais, dont je veux vous raconter l'histoire, afin de vous désarmer entièrement en vous mettant à même de me comparer avec un amateur forcené d'entomologie.

Ce vieux militaire, dont je fis la connaissance à Kœnigsberg, ne voyait dans l'univers que les insectes. Comme membre de la société humaine, il n'avait de remarquable qu'une avarice sordide, et l'idée fixe

qu'il serait un jour empoisonné par un pain de gruau. Tous les matins, il préparait et cuisait lui-même un petit pain, l'emportait avec lui quand il allait dîner en ville, et n'en voulait jamais prendre d'autre. Voici un échantillon de son avarice : en se promenant, il se tenait les bras écartés du corps, afin que le frottement n'usât pas son uniforme râpé. Ce vieillard n'avait d'autre parent qu'un frère cadet, domicilié à Amsterdam, et qui ne l'avait point vu depuis trente ans. Pressé du désir de revoir son aîné, le frère d'Amsterdam se met en route pour Kœnigsberg. Il entre dans le cabinet du vieillard. Celui-ci, assis devant une table et la tête inclinée, examinait au microscope un petit point noir sur une feuille de papier. Le cadet pousse un cri de joie et veut se jeter dans les bras de l'observateur, qui, sans détourner son regard, lui fait signe avec la main de ne pas approcher, et lui impose silence en répétant trois fois : « St! st! st! — Qu'as-tu? s'écrie le cadet; ton frère Georges est devant toi! Il arrive d'Amsterdam exprès pour voir encore une fois ici-bas celui qu'il n'a point vu depuis trente ans. » Le vieillard, toujours immobile, murmure de nouveau : « St! st! st! le petit animal se meurt. » Le cadet s'aperçoit alors que le point noir est un ver qui se débat dans les convulsions de l'agonie. Respectant la passion de son frère, il s'assied en silence à côté de lui. Une heure se passe sans que le naturaliste se dérange et daigne accorder un regard à son frère. Celui-ci se lève brusquement, quitte la chambre en lâchant un gros juron hollandais, prend la poste et retourne à Amsterdam, sans que le vieillard eût conscience de ce qui s'était passé.

Eh bien, Edouard, interrogez-vous; si vous apparaissiez soudain dans ma cabine, au moment où je serais absorbé dans la contemplation d'un insecte curieux, n'abandonnerais-je pas mon étude pour me précipiter dans vos bras?

N'oubliez pas d'ailleurs, mon cher Johnstone, que la classe des insectes est celle qui offre le plus de mystérieuses merveilles. Je laisse mon ami Broughton s'attacher aux plantes et aux animaux d'un ordre supérieur; quant à moi, j'élis domicile au milieu de ces êtres étranges, et souvent impénétrables, qui forment une transition, une suture entre les plantes et les animaux. Mais c'en est assez; je ne veux point vous importuner plus longtemps, et, pour vous prendre par votre faible poétique, je vous citerai une

Digitized by Google

charmante image d'un écrivain allemand : « Les insectes, dit-il, avec leurs brillantes couleurs, sont des fleurs en liberté. »

Au demeurant, à quoi bon justifier si longuement mes inclinations? Est-ce pour me persuader à moi même que mon zèle pour la science est le seul motif qui m'entraîne à O-Wahu? N'est-ce pas plutôt pour donner le change à un pressentiment qui m'agite? Oui, Edouard, je m'imagine qu'une aventure inouïe va m'arriver. Au moment même où j'écris, ce pressentiment me saisit avec tant de force, qu'il m'est impossible de continuer. Vous allez me prendre pour un songe-creux, mais qu'y faire? je lis dans mon âme, en caractères lucides, que je dois trouver à O-Wahu la plus grande des félicités ou le plus inévitable des malheurs.

Tout à vous.

JOHN MENZIES.

LETTRE IV.

Du même au même.

Hanaruru sur O-Wahu, le 12 décembre 1818.

Non, je ne suis point un rêveur! Il y a des pressentiments, des pressentiments qui ne trompent pas. Edouard, je suis l'homme le plus fortuné de la terre, je suis à l'apogée de l'existence!! Mais comment vous faire partager mes transports, mes inexprimables délices? je vais me recueillir, et tâcher, s'il est possible, de raconter avec calme ce qui s'est passé.

Non loin de Hanaruru, résidence du roi Teimotu, est un bois charmant, où je me suis rendu hier à l'heure du crépuscule. Je voulais essayer de prendre un papillon, dont le nom ne vous importe guère, et qui commence sa course vagabonde après le coucher du soleil

Le temps était lourd, et les parfums qui s'exhalaient des plantes inspiraient la volupté.

En pénétrant dans le taillis, je sentis je ne sais quelle douce inquiétude; de mystérieux frissons parcouraient mon corps; ma langueur s'épanchait en vagues soupirs. Le lépidoptère nocturne que je cherchais voltigeait auprès de moi; mais mes bras, paralysés, étaient sans force pour le saisir. Tout à coup je fus entraîné, comme par des mains invisibles, dans un bosquet dont les murmures et les bruissements me semblaient autant de paroles d'amour. A peine y suis-je entré, que vois-je? ô ciel! Sur de moelleuses plumes de pigeon était étendue la plus jolie, la plus belle, la plus ravissante des insulaires que j'aie jamais rencontrées! Quelques-uns de ses contours indiquaient seuls qu'elle était née dans ces parages, car elle différait de ses compagnes par la couleur, la forme, et même par l'ensemble. La joie, la stupéfaction me suffoquèrent. Je m'approchai avec précaution de la petite; elle paraissait dormir. Je la pris et l'emportai.... Le plus beau trésor de l'île était à moi!..

Je l'ai nommée Haïmatocare; je l'ai mise dans une jolie chambre, tapissée de papier doré; je lui ai fait un lit de ces mêmes plumes de pigeon sur lesquelles je l'avais trouvée .. Elle semble me comprendre, elle semble deviner combien elle m'est chère!... Pardonnez-moi, Edouard, je vous dis adieu; il faut que j'aille voir ce que fait ma gracieuse créature, mon Haïmatocare! J'ouvre sa petite chambre; je la trouve étendue sur sa couche; elle joue avec les plumes brillantes et bariolées. O Haïmatocare! — Portez-vous bien, Édouard.

JOHN MENZIES.

Digitized by Google

LETTRE V.

Brougthon au gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud.

Hanaruru, le 20 decembre 1818.

Le capitaine Bligh a deja sans doute rendu compte a Votre Excellence de notre heureuse traversée, et de l'accueil bienveillant que nous a fait Teimotu.

Ce prince est enchanté des riches presents de Votre Excellence, et ne cesse de répéter que nous pouvons regarder comme a nous toutes les productions d'O-Wahu. Le manteau rouge brodé d'or qui est au nombre de vos dons, a fait sur la reine Kahumanu une impression si profonde, qu'elle est tombée dans des rèveries extatiques. Des le point du jour, elle s'enfonce dans les plus sombres solitudes des bois, et se drapant dans son manteau, elle essaye des poses mimiques qu'elle répete le soir devant la cour assemblée. A certains moments, elle est saisie d'un abattement etrange qui desole le bon Teimotu. J'ai toutefois réussi à égayer la reine en lui offrant un dejeuner de poissons frits, suivis d'un bon verre de genievre ou de rhum. Ce regime dissipe sensiblement ses langueurs. Chose bizarre ! Kahumanu court sans cesse aprés Menzies, le serre dans ses bras, lui prodigue les noms les plus tendres, et je serais tente de croire qu'elle en est eprise.

Du reste, je suis force de declarer à Votre Excellence que Menzies, sur lequel j'avais compte, m'a eté plus nuisible qu'utile. Il se montre peu dispose a repondre à l'amour de Kahumanu ; en revanche, il est possedé d'un delire coupable, d'une passion insensee, qui l'a porte à me jouer un tres-mauvais tour, et nous brouillera à jamais, s'il ne revient pas de son erreur. Je regrette d'avoir prié Votre Excellence de me l'adjoindre, cependant pouvais-je prevoir qu'un aveuglement subit changeât les dispositions d'un ami éprouve depuis tant d'années? Je me propose de transmettre a Votre Excellence le récit détaille de l'affaire dont il est ici question, et si Menzies ne repare point ses torts, je solliciterai votre appui contre un homme qui a si indignement repondu à la plus sincère affection.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus
profond respect, etc..

A. Brougthon.

LETTRE VI.

Menzies à Brougthon.

Non, je ne puis le souffrir plus longtemps! Tu me fuis ; tu me lances des regards de colère et de mépris ; tu m'appliques les épithètes de traitre et de perfide. Pourtant je cherche en vain les motifs qui peuvent justifier ta conduite envers ton plus tendre ami. Que t'ai-je fait? en quoi t'ai-je offense? C'est assurément par suite d'un malentendu que tu doutes de ma tendresse, de mon devouement. Je t'en prie, Brougthon, éclaircis ce fatal mystere, reviens a moi, et traite-moi comme par le passé.

Davis, qui te portera ce billet, est charge d'exiger une réponse immédiate. Mon impatience me met au supplice.

Menzies.

LETTRE VII.

Brougthon à Menzies.

Oses-tu me demander en quoi tu m'as offense? En vérité, cette candeur te sied bien, à toi qui as violé d'une manière si révoltante les lois de l'amitie, le droit des gens, la morale universelle! Tu refuses de me comprendre? Eh bien, que le monde entier l'entende et s'épouvante de ton forfait! Je vais faire retentir à tes oreilles le nom qui resume ton crime... Haimatocare!... Oui, tu as donné le nom d'Haimatocare à celle que tu m'as ravie, a celle que tu tiens en séquestre, au trésor que j'étais fier de déclarer mien dans les annales éternelles! Mais non; je ne renonce pas encore à te croire vertueux; j'aime a espérer que tu maîtriseras la funeste passion qui t'egare. Menzies, rends-moi Haimatocare, et je te presserai sur mon cœur comme un frere idolâtre. J'oublierai pour toujours la douloureuse blessure que tu m'as faite; je consentirai a voir dans le rapt d'Haimatocare moins de perfidie que d'irréflexion... Rends-moi Haimatocare !

Brougthon.

LETTRE VIII.

Menzies a Brougthon.

Ami, quel transport t'égare? Moi, je t'ai ravi Haïmatocare! Haïmatocare, née dans une classe qui t'est restee toujours étrangere; Haïmatocare que j'ai trouvee libre, en plein air, dormant sur le

Digitized by Google

duvet' je suis le premier qu'elle ait regarde d'un œil amant; le premier, je lui ai donne un nom et une position. Toi qui m'appelles perfide, ne merites-tu pas d'être traite de fou, puisque, aveugle par une basse jalousie, tu reclames ce qui est devenu ma propriete, ce qui m'appartiendra a jamais dans ces annales ou tu songes a te parer si audacieusement du bien d'autrui. Jamais je ne me separerai de ma chere Haimatocare. Pour Haimatocare je donnerais tout avec joie, même ma vie, qui n'a d'interêt que par cet inestimable tresor.

MENZIES.

LETTRE IX.

Brougthon à Menzies.

Impudent voleur! Haimatocare m'est etrangere! Tu l'as trouvee en liberte! Menteur! Le duvet sur lequel elle reposait n'etait-il pas a moi? Cette circonstance ne t'obligeait-elle pas a reconnaitre qu'Haimatocare n'appartenait qu'a moi, a moi seul? Rends-moi Haimatocare, ou je proclamerai ton infamie a la face de l'univers! Ce n'est pas a moi, c'est a toi seul qu'il faut reprocher une vile jalousie; c'est toi qui veux t'enrichir du bien d'autrui; mais tu n'y parviendras pas. Rends-moi Haimatocare, ou je te tiens pour le plus grand des scelerats.

BROUGTHON.

LETTRE X.

Menzies a Brougthon.

Triple scélerat toi-même! On ne m'arrachera Haimatocare qu'avec la vie!

MENZIES.

LETTRE XI.

Brougthon a Menzies.

Misérable! On ne t'arrachera Haimatocare qu'avec la vie! Eh bien, que les armes decident de sa possession. Rends-toi demain soir, à six heures, sur la plage deserte, au pied du volcan. J'espère que tes pistolets n'ont pas besoin de reparations.

BROUGTHON.

LETTRE XII.

Menzies a Brougthon.

Je viendrai sur la plage à l'heure indiquée. Haïmatocare sera temoin du combat dont elle est le prix.

MENZIES.

LETTRE XIII.

Le capitaine Bligh au gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud.

Hanaruru, sur O.-Wahu, le 26 decembre 1818.

Je remplis un pénible devoir en apprenant a Votre Excellence l'evenement terrible qui nous a ravi deux hommes honorables. Depuis quelque temps, je m'apercevais que les sieurs Brougthon et Menzies, jadis intimes et inseparables, avaient rompu ensemble, sans qu'il me fût possible de deviner la cause de leur desunion. Ils évitaient de se rencontrer, et echangeaient des billets par l'intermediaire de notre pilote Davis. Celui-ci m'a raconté qu'a la reception de ces billets, tous deux manifestaient la plus violente agitation, et que Brougthon surtout, dans les derniers temps, vomissait feu et flamme contre son ancien ami. Hier, Davis vit Brougthon charger ses pistolets et sortir precipitamment d'Hanaruru. Le pilote s'empressa de me chercher, et a peine m'eut-il fait part de ses soupçons, que je me rendis au pied du volcan, avec le lieutenant Collnet et le chirurgien Whidby, la plage qui s'étend de ce côte me paraissant l'endroit le plus propre a un combat singulier. Je ne m'etais pas trompe. Chemin faisant, nous entendimes deux detonations; nous hâtâmes le pas, et en arrivant, nous trouvâmes Menzies et Brougthon etendus à terre, baignés dans leur sang, frappes, l'un a la tête, l'autre à la poitrine, et ne donnant aucun signe de vie. Ils etaient à peine a dix pas l'un de l'autre, et entre eux se trouvait l'objet fatal de leur contestation. Dans une boîte tapissée de papier doré etait couché, sur des plumes de pigeon, un petit insecte d'une forme etrange et de couleurs variées. Davis le reconnut pour une mite, mais en avouant que, par la structure des pieds et de la partie inférieure du corps, elle differait considérablement de toutes les espèces connues jusqu'à ce jour. Sur le couvercle on lisait : « Haïmatocare. »

Menzies avait trouve cette mite singulière sur le dos d'un pigeon que Brougthon avait tué, et qui était tombe dans les broussailles. Menzies, comme ayant découvert l'insecte, voulait le présenter au monde scientifique sous le nom d'Haïmatocare; mais Brougthon prétendait que l'honneur de la découverte lui était dû, puisqu'il avait tué l'oiseau sur lequel la mite avait été aperçue. De la le duel où les deux savants ont trouvé la mort.

Les papiers de Menzies m'ont révele les details de cette querelle. Menzies affirmait que cette mite etait le type d'une espèce entièrement nouvelle; il la classait entre : *pediculus pubescens, thorace trapezoïdeo, habitans in homine, Hottentottis, Groelandisque escam dilectam præbens*, et *nirmus crassicornis, capite ovato-oblongo, scutello thorace majore, abdo*

mine lineari-lanceolato, habitans in anate, ansere et anboxhade.

Ces indications suffisent pour prouver à Votre Excellence que cette mite est unique dans son genre. Quoique peu versé dans l'histoire naturelle, j'ai observé attentivement Haïmatocare au microscope, et ses yeux brillants, le riche coloris de son dos, la gracieuse agilité de ses mouvements, m'ont paru lui assurer une incontestable supériorité sur tous les êtres de son espèce.

J'attends les ordres de Votre Excellence. Dois-je empaqueter l'insecte pour l'envoyer au musée, ou le faire jeter à la mer?

En attendant votre décision, Davis conserve Haïmatocare dans son bonnet de coton; je l'ai rendu responsable de sa vie et de sa santé.

Agréez, etc.,

LE CAPITAINE BLIGH.

LETTRE XIV.

Réponse du gouverneur.

Port-Jackson, le 1er mai 1819.

J'ai lu avec la plus profonde douleur, capitaine, le rapport que vous m'avez adressé sur la mort de nos deux naturalistes. Se peut-il que le zèle pour la science égare l'homme au point de lui faire oublier ce qu'il doit à l'amitié, à lui-même, à ses semblables? J'espère que les sieurs Menzies et Brougthon ont été convenablement inhumés. Quant à Haïmatocare, en mémoire de ceux que nous pleurons, vous la jetterez à la mer avec tous les honneurs accoutumés.

Agréez, etc.,

LE GOUVERNEUR.

LETTRE XV.

Le capitaine Bligh au gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud.

A bord de *la Découverte*, le 5 octobre 1819.

Les ordres de Votre Excellence à l'égard d'Haïmatocare ont été exécutés en présence de l'équipage en grande tenue, du roi Teimotu, de la reine Kahumanu et de plusieurs dignitaires O-Wahuiens. Hier soir, à six heures précises, Haïmatocare a été ôtée du bonnet de coton de Davis, par le lieutenant de marine Collnet, et placée dans la boîte qui devait lui servir de cercueil, après avoir été jadis sa demeure. La boîte a été attachée à une grosse pierre, et jetée par moi-même à la mer, au bruit de trois salves d'artillerie. Puis la reine Kahumanu a entonné un chant que tous les O-Wahuiens ont répété en chœur, et qui était aussi affreux que l'exigeait la solennité. Après trois nouvelles salves, on a distribué aux matelots de la viande et du rhum, et régalé Teimotu, Kahumanu et leur suite de grog et d'autres rafraîchissements.

La bonne reine n'est pas encore consolée de la perte de Menzies. Pour honorer la mémoire de ce cher ami, elle s'est enfoncée dans le corps une dent de requin, et sa blessure n'est pas complétement cicatrisée.

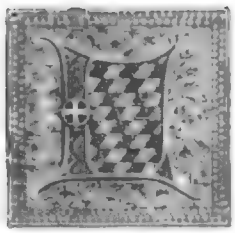
Davis, le fidèle gardien d'Haïmatocare a prononcé une touchante oraison funèbre, dans laquelle, après avoir esquissé rapidement l'histoire du trop célèbre insecte, il s'est étendu sur la fragilité des choses humaines. Les matelots les plus endurcis n'ont pu retenir leurs larmes, et, en poussant par intervalles un hurlement approprié, Davis a provoqué, de la part des O-Wahuiens, des hurlements analogues, mais beaucoup plus épouvantables : ce qui a grandement rehaussé la dignité de cette imposante cérémonie.

Agréez, etc., LE CAPITAINE BLIGH.

Digitized by Google

HAMLET,

TREIZE SUJETS DESSINÉS PAR M. EUGÈNE DELACROIX.



Lorsque le *Faust*, illustré par M. Eugène Delacroix, parut en 1828, on n'était guère habitué à ces images capricieuses, mobiles, vagues, où la tournure générale vous saisit par un effet brillant et par une certaine passion, sans que les lignes soient nettement écrites. Les arts du dessin, la gravure et la lithographie étaient, comme la peinture et la sculpture, comme la littérature et le théâtre, exclusivement tournés vers les traditions du Midi et les principes grecs ou romains. On peut dire, à un certain point de vue, que le romantisme fut l'invasion des traditions modernes et la réaction des principes du Nord. Car la France, par sa position géographique et par son génie, a toujours servi de lien entre les civilisations extrêmes de l'Europe, à droite ou à gauche, en haut ou en bas, faisant prévaloir, selon les temps et selon les desseins de la Providence, les idées et les formes destinées à influencer le monde. Au moyen âge, les grandes sociétés méridionales sont éteintes, et le génie du Nord domine. A la Renaissance, c'est un souvenir légitime et magnifique de l'Orient et du Midi, qui inspire les artistes, les philosophes et les écrivains. L'origine des grands auteurs du XVIIe siècle lui-même n'est pas contestable. Corneille est Romain et Espagnol. Racine est Grec avec le sentiment moderne. La Fontaine et Molière seuls peut-être, quoique celui-ci ait emprunté aussi à l'Espagne et celui-là à l'Italie, sont véritablement de leur pays. Il n'est pas douteux que, depuis trois siècles, l'art français ait tourné le dos au Nord. Les peintres et dessinateurs de la Restauration nous présentent le dernier résultat de cette préoccupation exclusive. Le caractère de l'art méridional et de l'art grec en particulier, c'est d'assurer les contours et de graver le dessin. Au contraire, l'air vague du Nord laisse flotter les lignes, dévore les angles, enveloppe les masses dans de grands effets et sacrifie généralement le détail à l'ensemble.

Avant le *Faust* de M. Eugène Delacroix, Flaxman avait traduit en dessins Homère, Virgile et le Dante, trois poëtes du Midi; et en sa qualité de sculpteur, obéissant d'ailleurs au caractère de ses modèles, il avait fait des statues froides, immobiles. Le *Faust* lui-même avait été illustré par un Allemand, par Reistch, et quoique le sujet fût allemand comme le dessinateur, Reistch ne s'était pas éloigné de la manière de Flaxman. Je suppose que Goëthe ne trouva pas sa poésie très-bien traduite par Reistch; et, en effet, il envoya son portrait en France pour servir aux éditeurs de son drame. Mais que M. Delacroix a bien compris *Faust!* Que le docteur est inquiet et sceptique, la Marguerite naïve et simple! Comme il plane une fatalité terrible sur ce bon philosophe qui a oublié de vivre dans son cœur, sur cette belle jeune fille dont toute la vie est au cœur. Le *Faust* restera, dans l'œuvre de M. Delacroix, comme une magnifique interprétation du plus grand génie de l'Allemagne moderne.

Reistch avait aussi essayé d'illustrer plusieurs pièces de Shakspere, l'*Hamlet* entre autres; mais la poésie de Shakspere n'a point illuminé les tableaux de Reistch. Celui-ci se contente de fixer au trait deux ou trois figures, à peu près dans la situation indiquée par le poëte. Mais la physionomie, l'agitation des attitudes, la passion sont absentes. Reistch, d'ailleurs, de même que Flaxman, est un sculpteur et non point un peintre; ils peuvent poser une statue à un moment donné, mais ils ne savent point envelopper leur création de toutes les influences mystérieuses qui résultent de la nature et des conditions extérieures. C'est là surtout le talent suprême du peintre, du coloriste, de magnétiser ses personnages par les regards de la foule, par l'air, la lumière, le paysage, etc. Ophélia se noie; mais si vous ne pei-

Digitized by Google

gnez pas le saule argenté qui a fléchi sous son pied, et les fleurettes qui se mirent dans ce petit ruisseau limpide, et cet attrait de l'eau qui a entraîné la pauvre folle, vous ne peignez point Ophélia. La créature humaine rayonne bien loin autour de soi, et de même les rayons de la nature entrent dans sa chair et dans son cœur. Cette action mutuelle des diverses parties d'une composition, ce sentiment de l'ensemble et de l'harmonie qui a la couleur pour principal moyen d'expression, M. Delacroix les possède au plus merveilleux degré. Comme les grands maîtres, il est aussi coloriste dans ses dessins que dans sa peinture; ses draperies au crayon ont la splendeur et l'éclat des plus beaux tons de la palette. Chaque demi-teinte prend une valeur relative qui correspond à sa couleur réelle, et l'on pourrait dire : ceci est rouge ou vert, tandis qu'on ne voit que du noir et du blanc dans les gravures et lithographies médiocres.

La suite de lithographies sur l'*Hamlet* de Shakspere, publiées chez MM. Gihaut, par M. Eugène Delacroix, a donc l'importance d'une série de tableaux peints à l'huile, du moins quant à la composition et au sentiment profond de la poésie que le peintre a voulu traduire. Nous regrettons bien qu'elles ne soient pas accompagnées d'un texte, car ces vivantes images, si bien empreintes du génie de Shakspere, auraient servi à l'intelligence du drame anglais.

Le *Faust* avait dix-sept planches; l'*Hamlet* n'en a que treize, et il reste plusieurs situations qui auraient bien convenu au talent de M. Eugène Delacroix. Peut-être complétera-t-il sa traduction, qui a déjà été faite en plusieurs fois. Commencées en 1834, les illustrations de l'*Hamlet*, enrichies successivement de nouvelles scènes, n'ont été réunies et publiées que le mois dernier. Nous avions déjà vu l'*Hamlet au cimetière*, une mélancolique esquisse du Salon de 1838, reproduite en bois dans la mauvaise traduction de M. Benjamin Laroche. Toutes les autres compositions sont, je pense, absolument inconnues, si ce n'est de quelques amis d'Eugène Delacroix.

Voici l'introduction du drame : Hamlet, couvert de sombres vêtements, se promène au milieu de la cour de Danemarck, accompagné de sa mère, la reine parjure qui a épousé l'assassin du père d'Hamlet. Il porte sur son front le signe de la mélancolie, mais non point encore le signe de la vengeance et de la fatalité; car il ne connaît point le mystère de la mort de son père. Attendez : c'est la nuit sur les remparts de la citadelle. Une ombre armée de pied en cap appelle Hamlet qui se précipite à sa suite. Horatio et ses amis ne sauraient le retenir. Quel élan plein d'inquiétude! Comme il a hâte d'écouter son père et de savoir la vérité! Et quand il a rejoint le fantôme, au clair de la lune : « Je suis l'esprit de » ton père, venge-le d'un meurtre infâme et dena» turé. » Ces trois tableaux sont de trois dates différentes, 1834, 1835 et 1843. Le dernier fait songer involontairement à la statue du Commandeur, dans *le Festin de Pierre*.

Voici la folie maintenant, ou plutôt la douleur, le doute et le sarcasme. Hamlet se promène, un livre à la main, et méditant sa vengeance. C'est près de là qu'il exprime ses irrésolutions dans cette belle analogie qui conserve la tournure de sa forme, malgré la traduction : « Mes projets sont pareils au fruit qui, « tant qu'il est vert, demeure attaché à l'arbre, et « qui tombe à terre sitôt qu'il est mûr. » Le vieux Polonius l'importune : « Que lisez-vous, monsei« gneur? — Des mots, des mots, des mots! » Puis, la scène des comédiens, toute la cour en grand appareil, Ophélia assise près du roi, et aux pieds d'Ophélia, Hamlet expliquant avec amertume la pantomime qui s'agite sur le théâtre comme un rêve terrible. Ce tableau est d'une magnificence inexprimable, et tous les personnages sont parfaitement en situation. Pendant qu'Ophélia, insouciante de la pièce, tient ses beaux yeux baissés sur Hamlet, le roi et la reine, inquiets, torturés, pâlissent et s'apprêtent à quitter le spectacle.

Le tableau suivant représente cette moquerie d'Hamlet, qui montre une flûte à l'un des courtisans chargés de le surveiller : « Voudriez-vous jouer de « cette flûte? — Monseigneur, je ne puis. — Com« ment croyez-vous que je sois un instrument dont « vous puissiez jouer? »

A présent, la fureur va commencer. Le roi meurtrier s'agenouille, au sortir du théâtre, et cherche des prières pour apaiser sa conscience. Hamlet tire son épée; mais il remet sa vengeance à un moment où le coupable ne soit pas purifié par le repentir. Puis, c'est le tour de la reine. Hamlet lui reproche son parjure et sa complicité dans le meurtre de son époux. Il lui montre le portrait du roi mort et le portrait du roi assassin. « Rien de plus, cher Ham« let. Ces mots pénètrent à mon oreille comme autant « de poignards. » Mais Hamlet entend remuer derrière un rideau. « — Qu'est-ce donc? un rat. » Et croyant tuer le meurtrier de son père, il plonge son épée dans la forme dessinée par la draperie. C'est Polonius le courtisan qu'il a tué, et il contemple ironiquement « ce conseiller maintenant bien discret et « bien grave, lui qui dans sa vie était le drôle le plus « bavard du monde. »

Nous sommes suffisamment préparés au dénoûment. Entrons dans le cimetière, avec Hamlet et Horatio. Deux fossoyeurs creusent la terre, et l'un d'eux montre à Hamlet le crâne d'Yorick, le bouffon du roi. « — Hélas! pauvre Yorick! dit Hamlet. » Tout le monde connaît cette composition triste et énergique, où la grossièreté railleuse des fossoyeurs contraste avec la distinction mélancolique d'Hamlet.

Mais quelle est cette fosse? C'est celle d'Ophélia. Hélas! pauvre Ophélia! Hamlet l'avait aimée; mais le soin de sa vengeance l'avait détourné de son

Digitized by Google

amour, et la jeune fille, delaissee, etant devenue folle a la mort de son pere, le courtisan Polonius. Cette scene de la folie d'Ophelia et la narration de sa mort sont les morceaux les plus poetiques et les plus touchants du drame de Shakspere. Le tableau de la mort d'Ophelia est aussi un chef-d'œuvre dans la lithographie de M. Eugene Delacroix. La pauvre amante se balance encore sur les flots rides du petit ruisseau, au milieu du plus lumineux paysage. Elle tient d'une main la branche pliante du saule agite, et de l'autre main elle serre contre sa poitrine une de ses petites fleurs bien-aimees qu'elle voulait suspendre aux arbres. Ses cheveux denoues caressent l'eau mollement, et sa bouche entr'ouverte laisse echapper de folles ballades. Cette lithographie legère est comparable aux plus belles peintures de M. Eugene Delacroix. Il est seulement regrettable que M. Delacroix n'ait pas dessine quelque autre scene de l'amour d'Ophelia, pour servir de transition entre la scene des comediens et le suicide.

Le dernier tableau de l'illustration est la dernière scene du drame. Le plancher est couvert de morts. On emporte la reine empoisonnee. On emporte Laerte tué par un fer empoisonne. La aussi, tout pres, est le roi tue par la même epee, et, sur le premier plan, Hamlet frappé a mort et soutenu par son ami Horatio : « Ah! je meurs, Horatio! Justifie « moi et ma cause auprès de ceux qui m'accuse- « raient. »

Tels sont les sujets pris par M. Delacroix dans le drame de Shakspere. M. Delacroix comprend a merveille le genie des poëtes du Nord ; et, puisqu'il a commence l'interpretation de Shakspere, il devrait bien, dans ses moments de loisir, traduire encore en belles images, les amours d'Othello et de Desdemona, de Juliette et de Romeo. T. T.

LES VIERGES D'AMYCLÉE.

—

BALLADE.

Et du blond Eurotas les touchantes Helenes.
(ANDRÉ CHENIER.)

« Il est nuit, il est nuit;
« Mes sœurs, vite à la rive!
« La lumiere est si vive
« De l'astre qui nous luit!
« Vite, dépouillons-nous; à terre tous nos voiles
« Au doux feu des etoiles,
« En cadence, formons nos pas,
« Tour des yeux de nos frères,
« Les flots de l'Eurotas
« Seront les seuls temoins de nos danses legères.

« La fleur qui brille au jour
« Devant nous s'est voilee;
« Reines de la vallee,
« Brillons à notre tour.
« A nos jeux amenes que le ciel applaudisse,
« Que la nuit retentisse
« Du bruit de nos folles chansons
« La brise qui soupire
« Va repandre nos sons;
« Que l'une d'entre nous les double sur sa lyre. »

Et des accords divins
Remplissent la vallée.
Au doux nom d'Amyclee
Le cercle bat des mains.
« Retends toujours, ô Nera, tes douces melodies
« A nos âmes ravies
« Porte des sons harmonieux
« Des bonds sur ce rivage!
« On nous envie aux cieux,
« Et l'Eurotas est fier d'emprunter notre image

« Laissons s'entrelacer
« Nos tresses vagabondes,
« Comme on voit sur les ondes
« De longs rameaux glisser.
« Dansons! Developpons nos formes gracieuses,
« Que ces mèches soyeuses
« Mollement roulent sur nos seins,
« Filles de la nature,
« Remplissons ses desseins,
« En goutant, sous ses yeux, une volupte pure. »

Et, comme on voit aux cieux
Ces étoiles qui brillent,
Les plaisirs qui petillent
S'echappent de leurs yeux :
Dansez encore, enfants; foulez l'herbe fleurie :
Chantez votre patrie,
Bientôt vous chanterez l'amour;
Sans tuniques pesantes,
Formez encore un tour :
Plus ne les ôterez quand vous serez amantes.

F. FERTIAULT.

Digitized by Google

A Mme RECAMIER

Quand vous rêvez, quand dans votre âme,
Vos souvenirs vont se pressant,
Vous devez bénir Dieu, madame,
Des dons qu'il vous fit en naissant.

Cœur, esprit, ineffables grâces,
Il vous donna tout pour charmer ;
Tout ce qui fait qu'on suit vos traces,
Et que vous voir c'est vous aimer.

Vous êtes la double puissance
Qui captive l'humanité ;
Le charme de l'intelligence,
Et le charme de la beauté.

Vers vous tous les êtres d'élite,
Tous les grands cœurs sont attirés.
Vous êtes le céleste mythe
De nos poëtes inspirés !

Vous êtes la source bénie
Où se désaltère le cœur ;
La muse fidèle au génie,
La providence du malheur !

Quand vous rêvez, quand dans votre âme,
Vos souvenirs vont se pressant,
Vous devez bénir Dieu, madame,
Des dons qu'il vous fit en naissant

LOUISE COLET.

Août 1843.

A Mme ***.

C'était l'été dernier, par un beau soir ; le ciel
Étalait à nos yeux son vaste écrin d'étoiles ;
La nuit, à l'horizon, laissait flotter ses voiles,
Et descendait vers nous de son pas solennel.

Je ne vous avais point encore ouvert mon âme,
Et déjà cependant vous lisiez dans mes yeux,
Je ne sais quoi de vague et de mystérieux
Qui trahissait mon cœur, n'est-il pas vrai, madame ?

Ce soir-là, nous causions tous deux, mais plus souvent
Vous ne me disiez rien, et ce charmant silence,
Ce silence inquiet était plein d'éloquence
Et plus persuasif que le plus doux serment...

Et je me demandais par quel terrible charme
Vous aviez en mon cœur soufflé la passion ;
Et brisé sous le poids de mon émotion,
Je voulais dans mes yeux retenir une larme.

Vous, pendant ce temps-là, vous effeuilliez des fleurs,
Et votre âme, gagnée aussi par la tristesse,
Remontait le versant des premières douleurs,
Et de vos cheveux noirs que la brise caresse,
Hélas ! j'aurais voulu seulement une tresse
Pour essuyer mes pleurs.

E. TEXIER-D'ARNOUT.

SIGNE DE MORT.

Hélas ! la jeune mère
Est morte, dites-vous ;
Déjà son œil si doux
Est fixe et sans lumière.

— Posez, comme un sauveur,
Son enfant sur son cœur ;
Hâtez-vous, qu'on l'apporte !

Et si ce cœur, hélas !
Soudain ne frémit pas...
Pleurez, — elle est bien morte.

N. MARTIN.

Physionomie Parisienne.

Convalescence.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

EXPOSITION DE PEINTURE ET DE SCULPTURE

A NAPLES.

II.

Nous arrivons au paysage, aux marines, aux tableaux de genre. On doit s'attendre à des merveilles dans ce pays où la nature est si belle, si variée, si riche, où toute inspiration est poétique. Malheureusement, nous voyons toujours les mêmes sites, les sites voisins qu'on copie sans se déranger, presque sans quitter sa fenêtre. Le peintre tombe dans la monotonie, et son talent s'engourdit dans un ennui qu'il écrit sur sa toile. Cela tient encore à la pauvreté des artistes; ils copient et recopient ce que les voyageurs leur achètent le mieux, et comme les voyageurs visitent seulement Naples et sa banlieue, c'est toujours là qu'ils puisent. L'étranger aime en effet, sous son ciel brumeux ou dans son atmosphère glacée, à montrer à ses parents, amis et connaissances, la représentation des lieux riants qu'il a visités; c'est bien naturel, on ne peut pas le lui reprocher. Qui nous délivrera donc des vues du château de l'Œuf, du Vésuve, de Pompei, des ruines de Pouzzoles, de Baja, de Baûli? et quand donc les peintres napolitains voyageront-ils au sauvage Monte-Gargano, sur les ruines pittoresques du Crate, sur les rivages des mers Tyrrhenienne, Ionienne, Adriatique, dans la chaîne de l'Apennin qui traverse leur pays, et finalement dans leur Sicile à peine explorée, à peine connue? quand prendront-ils souvent des sujets de genre chez ces colonies de Grecs et de Normands que les anciens conquérants ont oubliées et qui sont restées si nationales? Alors ils tenteraient les étrangers, qui peut-être iraient voir ou qui diraient : J'ai vu. Un mensonge de voyageur est sitôt improvisé! et pour les peintres ce serait la même chose.

En l'absence de MM. Smargiassi, Vervloot, Gigante, Gonzalve, Carelli, etc., etc., le paysagiste qui s'offre le premier à nos regards par la fécondité de son pinceau est M. Salvator Fergola. Nous voudrions en vain le taire, mais cela se voit trop, cet artiste fait de grands efforts pour devenir chef d'école, et son école fait gris, froid, vague, plat et lâché. Il emploie cette mauvaise manière quelquefois avec bonheur; alors il surprend, il trompe l'œil pour un moment, mais ses élèves jamais. M. Fergola serait un peintre du Nord, un décorateur au faire large et facile, plutôt qu'un peintre d'un pays ardent, qu'un peintre au pinceau fin et délicat. Cette année pourtant il a produit des œuvres qui attestent des repentirs et des regrets. La *Vue d'Ischia* est d'un ton chaud, animé, vrai, le dessin est arrêté et ferme; c'est une heureuse dérogation que les élèves de M. Fergola devraient s'empresser d'imiter. Pour lui servir de contre-poids, il a fait un clair de lune où l'incomplet de sa manière a repris tout son empire; et puis, est-ce bien la lune qui dore si richement la molle surface de la mer? Si ce jaune vigoureux était adouci, le ciel et l'horizon paraîtraient

Digitized by Google

moins froids. Nous parlions tout à l'heure de décoration : le chêne de M. Fergola vient immédiatement nous justifier ; c'est une étude belle sans doute pour la foule par sa dimension inaccoutumée, par son éclat, et la facilité incroyable de la main ; mais bonne, non ; l'arbre ne tourne pas, la lumière n'y prend pas franchement ses ébats ; des détails importants sont négligés, d'autres, par exemple le tronc, sont oubliés, et quel froid, quel froid ! Cela fait déjà trois tableaux, il nous en reste deux autres : deux marines. L'une représente un *Navire combattant contre une trombe;* il y a du mouvement et de l'élégance dans la touche de ce tableau ; l'autre est le *Naufrage d'une barque*. La critique n'aurait rien à dire sur la composition si l'on n'avait pas vu vingt fois la reproduction à peu près exacte du même sujet. Le ciel noir de pêche est entièrement privé de chaleur, et c'est un ciel du golfe de Naples! D'ailleurs, voyez ces flots, ils sont transparents et reflètent de la lumière d'un ton chaud ; d'où vient elle? du ciel sans aucun doute ; eh bien, dans le ciel il n'y en a pas, c'est un contre-sens. Ce tableau, du reste, a beaucoup d'effet, la barque est bien placée, l'attitude de ces infortunés marins est remplie de vraisemblance, ils inspirent un douloureux intérêt, c'est le vrai paraissant pris sur le fait. Sans vouloir diminuer le mérite de ces deux marines, et sans jeu de mots, on peut dire que M. Fergola était là dans son élément, car si des ciels et la mer exigent seulement une main habile, il est incontestable que cet artiste possède cette qualité.

Pour en finir avec M. Fergola, nous dirons que le paysage de son frère, M. Francesco Fergola, celui de M. le baron Fenochito, et peut-être ceux de quelques autres que nous n'avons pas notés, sont de son école, avec ses défauts, sans son talent.

M. Fenochito est surtout peu habile lorsqu'il a à représenter des personnages. Cet artiste devrait toujours, pour que leur absence soit motivée, choisir l'heure de la messe ou des vêpres.

M. Casati, peintre français, a fourni un notable contingent de tableaux. Nous ne savons pas si nous devons le classer parmi les peintres de genre, de marine ou de paysage, car il fait de tout cela, et bien; son coloris est en général harmonieux et doux, sa touche est ferme et consciencieuse, c'est l'antipode de celle de M. Salvator Fergola. *La Procession de sainte Rosalie* à Palerme manque de perspective, d'espace, d'air ; qui empêchait M. Casati d'élargir son terrain et de se donner le moyen de placer tant de monde ? Comment n'a-t-il pas vu que ces petits soldats du second plan montaient sur la tête des spectateurs du premier plan ? Pourquoi en a-t-il fait des soldats de plomb ; la couleur uniformement rouge de leurs habits prête à cette illusion. Nous reprocherons aussi le défaut d'espace à *la Fête napolitaine de Piedigrotta*. Quelle nécessité de se gêner ainsi, de n'avoir pas ses coudées franches? On s'oblige à entasser son monde qui étouffe. Toutefois, dans ce dernier tableau, ce n'est pas la chaleur qui doit incommoder beaucoup la foule, nous offririons volontiers des châles à ces dames. D'où viennent les ombres, puisque la présence du soleil n'est pas accusée par le ton du tableau? Nous voudrions que tout ce blanc laiteux fût un peu doré, rien qu'un peu ; le défaut capital de ce gracieux ouvrage se trouverait ainsi atténué. Nous désirerions que, dans l'intérêt de la correction de son dessin, M. Casati déshabillât quelques-unes de ses figures ; il verrait que si la mode torture les formes en les exagérant, elle ne les fait pas tomber. On voit dans ces deux ouvrages de beaucoup d'importance un immense travail et un désir persévérant de bien faire ; c'est une heureuse organisation pour un artiste, quand cela ne le mène pas au delà du but, car à force de perfectionner on devient lourd et sec. Nous ne disons pas cela pour M. Casati qui s'arrête presque à propos. Quoique très-harmonieuse, sa couleur n'est pas toujours vraie dans le paysage, et nous appliquerons aussi ce reproche aux quatre ou cinq marines qu'il a offertes aux regards du public : la légèreté de l'air, sa transparence, son je ne sais quoi de doux répandu partout, sa couleur, enfin le soleil, tout cela manque un peu aux compositions de M. Casati : quand il aura mieux saisi les secrets de l'atmosphère italienne et renoncé tout à fait à ses traditions d'atelier, les tableaux de M. Casati prendront place au premier sang. — Un autre peintre français, M. Mayer, paraît être moins fécond que son compatriote ; il ne nous a fait voir qu'un seul tableau, une *Vue du Bosphore*. Peut-être dans d'autres ouvrages nous aurait-il montré moins de pénible labeur, moins de minutieux détails et plus d'unité dans son style ; l'œil ne sait où s'arrêter. — Quand on voit les efforts de ces messieurs pour faire plus que bien, on ne peut s'empêcher de regretter qu'ils ne puissent donner à M. Fergola un peu de ce qu'ils ont par surabondance, et que celui-ci ne leur cède un peu de sa désinvolture et de son laisser-aller. — M. Salvatore Guitti a fait un immense paysage ; peine perdue ; nous en dirons autant de celui de M. Scipion Clari. Nous leur en demandons pardon, mais pourquoi, par l'étendue de leurs toiles, forcent-ils les yeux à s'y arrêter? — Un *Intérieur d'église* au moment d'une prédication animée, est un charmant tableau de M. Marsigli. Il y a là une facilité dans le faire et une pâte grasse et lumineuse qui nous ont fait désirer que ce peintre eût exposé des ouvrages plus importants : nous espérons pourtant que le sans-façon de cette peinture qui, dans cette proportion, a du mérite, serait exclu d'une composition plus importante. — M. Gabriel Carelli a fait aussi un *Intérieur d'église :* c'est froid et timide, et il y a quelque chose à reprendre dans la perspective linéaire des parties supérieures du chœur. C'est égal, voilà un début qui promet.— Le grand paysage

Digitized by Google

de M. Giovanni Seritella annonce un jeune talent et fait naître l'espoir d'un bel avenir. Cet élève a les défauts des hommes féconds ; il a mis trop de choses dans sa composition. Son dessin est large, il est ferme, sa lumière est bien distribuée dans les lointains, et elle ne serait pas trop vive sur le premier plan si les ombres qui étaient transparentes n'eussent pas noirci : ce défaut, qui ne vient pas du pinceau, nuit à l'effet de l'ensemble. Les animaux sont bien modelés ; ils sont finis avec trop de recherche, ce qui amollit leurs contours. Dans ce tableau on sent la bonne école, l'œil y touche partout à la manière solide, arrêtée, franche et vigoureuse du maître : ce maître est M. Smargiassi, professeur de l'académie de Naples, dont le nom a été adopté depuis longtemps avec une grande estime par les artistes et le public français ; selon ses mérites, il tient incontestablement à Naples le premier rang, il a eu la meilleure part dans les regrets que le public a donnés aux ouvrages absents. D'autres tableaux modestes sortis de l'atelier des élèves de M. Smargiassi confirment notre opinion, qui n'est qu'un écho, sur la sûreté et la supériorité de ses conseils ; sous sa direction, l'école de paysage napolitaine arrivera certainement à des progrès et à des succès qui lui attireront les suffrages de tous et la placeront au rang qu'elle devrait avoir sous un ciel si riche et au milieu d'une nature si belle. — Deux *Intérieurs*, de M. Filippo di Molini, sont d'un effet agréable à l'œil. Sa main est un peu molle ; ses *Moines de Jérusalem en Calabre* font un charmant tableau de genre qui rappelle Mme Lescot. — A propos de peinture de dame, nous exprimerons à Mlle Angelina Panzetta tout le plaisir qu'a produit au public sa jolie *Contadine;* elle avait un modèle parfait sans doute, mais elle ne l'a pas mal traité, et c'est ce que ne pourraient pas dire à leurs peintres beaucoup de modèles qui font une triste figure dans des cadres plus ou moins prétentieux : l'éloge du tableau de Mme Angelina n'est pas de nous, nous répétons ce que nous avons entendu dire. — M. Agricola a fourni, comme toujours, une *Marine* fort remarquable ; il fait des ciels chauds, des ondes transparentes et qui sont mobiles ; il a compris le pays, et il a raison de répéter souvent la même lumière. — Une *Escarmouche entre deux taureaux* dans les marais Pontins, de M. Raock, est pleine de mouvement et de vigueur, et la couleur locale est jetée avec prodigalité. Ce n'est pas sans intention que nous avons rapproché ces deux artistes, MM. Agricola et Raock : c'est parce que l'un sur la mer et l'autre sur la terre sont deux peintres vraiment italiens qui copient la nature en conscience ; les vrais amateurs sauront les apprécier. — Nous n'avons rien à dire des copies de tableaux anciens, des compositions de concours des élèves de l'académie, de celles des écoliers de collége, d'élèves de professeurs obscurs, d'ouvrages de dilettanti ; tout cela, fruit d'efforts désespérés et de soins indéfiniment prolongés. Ces productions ne devraient pas affronter le grand jour d'une exposition publique, car elles risquent de recevoir de fort mauvais compliments. Quant à nous, nous nous contenterons de garder le silence, et nous déplorerons que les salles de l'exposition de Naples soient comme la salle du banquet évangélique, où les boiteux, les borgnes, les aveugles et tous les pauvres étaient admis indistinctement et sans examen préalable. En France on se plaint qu'il existe un jury d'admission ; qu'ils viennent donc une fois à Naples, ces critiques, et ils verront ce que peut produire l'indulgence plénière ou la liberté complète. Il y a un classement obligé de tout cela, on ne peut refuser aux bons ouvrages les meilleurs places, cela fait qu'on relègue les autres dans les lieux obscurs et les passages ; c'est précisément quand on sort qu'on est accablé sous la pesanteur de mauvais ouvrages, et l'impression qu'on en reçoit n'étant pas modifiée, l'impression produite avant s'efface ou s'altère ! On pourrait donner cette cause à l'opinion désavantageuse prise par le public sur l'ensemble de l'exposition, et de ce fait on pourrait conclure que le voisinage d'un tableau détestable nuit à un tableau recommandable, bien loin de *le faire valoir*. L'homme est ainsi fait : l'impression qu'il reçoit du mal est plus vivace que celle du bien ; c'est pourquoi plus d'un artiste napolitain qui lirait cette notice ne nous saurait aucun gré des éloges que nous lui aurions donnés, il nous reprocherait nos critiques sans compensation.

A. San Germano.

La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

MARY HERVEY.

I.

Il y a quelques années, John Hervey allait marier sa fille Mary à un jeune homme de Dublin, du nom de William Murray. Mary et William s'aimaient éperdument; des circonstances romanesques avaient fait naître et développé cet amour que les parents, après l'avoir combattu longtemps, s'étaient enfin résolus à couronner. Le motif de cette opposition était une grande différence de fortune entre les deux familles. Celle de William passait pour une des plus riches de Dublin, et appartenait à la haute bourgeoisie; feu son père avait eu le titre de baronnet. Hervey, au contraire, sans fortune et sans avenir, vivait du produit d'une place de commis supérieur dans les bureaux du banquier Falkland; c'est dire assez que Mary n'avait pas de dot. Mais elle apportait à son époux une âme d'une pureté céleste, une tendresse infinie, et toutes les qualités du cœur et de l'esprit qui fondent et assurent le bonheur. Mary était d'ailleurs remarquablement belle, belle de cette beauté irlandaise qui joint à l'extrême régularité des traits la grâce et la fierté. Veuf de bonne heure, Hervey s'était consacré tout entier à l'éducation de sa chère Mary, et en avait fait un ange de douceur et de bonté.

A l'époque où commence ce récit, rien n'égalait le bonheur de ce simple et modeste intérieur. A la veille d'assurer l'avenir de sa fille bien-aimée, ce grave souci, cette vive préoccupation de tous ses instants, Hervey éprouvait la joie intime de l'homme qui atteint le grand but de sa vie. L'ivresse de Mary se trahissait par l'éclat extraordinaire de ses yeux et par une sorte d'agitation fébrile dans tous ses mouvements. On devinait surtout les jours où devait venir William, aux caresses dont elle accablait son père, au soin extrême, à l'innocente coquetterie qu'elle apportait dans l'arrangement des moindres objets, des plus petits meubles de leur appartement de la rue Picadily. Ces jours-là encore, Mary chantait de sa douce et sympathique voix quelque touchante mélodie irlandaise, à laquelle elle donnait un accent si pénétrant, que les larmes venaient aux yeux du vieux Tom, leur domestique, et qu'Hervey tombait dans une profonde rêverie. Qui pourrait dire ensuite les battements de cœur, les rougeurs et les pâleurs subites, les tressaillements de Mary quand le bruit des pas de William se faisait entendre dans l'allée! Souvent la jeune fille, devançant de quelques instants l'arrivée de son bien-aimé, descendait dans le jardin, s'accoudait sur la grille qui ouvrait sur la rue, et cherchait à l'apercevoir de loin, sans en être vue; puis tout à coup on la voyait revenir précipitamment sur ses pas et regagner en toute hâte sa chambre.... William avait paru.

William Murray était un bon et digne jeune homme, capable d'apprécier Mary et de lui donner tout le bonheur dont elle était si digne. Son cœur était sensible, son esprit élevé, ses inclinations nobles et généreuses; mais peut-être manquait-il de cette énergie de volonté, de cette constance dans les résolutions qui font les grands caractères. Il subissait facilement l'influence de ses amis; sa mère surtout exerçait sur lui un grand ascendant. Milady

Digitized by Google

Murray. Anglaise d'origine, élevée dans une famille aristocratique et pleine de tous les préjugés de sa naissance et de son éducation, s'était vivement opposée au mariage de son fils avec miss Mary; elle n'y avait consenti que sur la menace de William de se porter à un acte de désespoir dont elle le savait capable, dans l'état d'exaltation momentanée où il se trouvait.

Heureux d'avoir fait fléchir sa mère sur ce point décisif, William, comme pour lui faire oublier cette première et unique rébellion à ses volontés, s'était empressé de redevenir le fils soumis, docile et obéissant qu'elle avait toujours connu en lui. Milady Murray avait alors fondé sur sa connaissance approfondie du caractère de son fils le projet de reprendre indirectement son consentement, ou du moins d'empêcher qu'il n'en profitât. Le moyen consistait à différer, sous divers prétextes, la célébration du mariage, pendant un temps assez long pour que sa passion pût se calmer. Dans l'intervalle, elle se réservait de faire agir auprès de lui toutes les influences propres à accélérer ce résultat. Peut-être comptait-elle en outre sur un acte de faiblesse de la jeune fille, qui lui ferait perdre ses droits à l'estime de son fiancé, en ne lui laissant plus rien à désirer... mais le hasard, les événements, une indicible fatalité devaient lui fournir des armes bien autrement redoutables.

Un jour que Mary attendait William, accoudée sur la grille de fer du jardin, un fringant cavalier, suivi à quelque distance d'un domestique en livrée, déboucha par la rue Picadily. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, d'un embonpoint remarquable qu'il s'efforçait de dissimuler sous un habit étroitement fermé. Sa figure, encadrée dans de larges favoris roux, avait, au premier aspect, une expression commune; à un second examen, on y découvrait un jeu de physionomie d'une extrême mobilité, signe certain d'une vive et continuelle agitation; ses yeux étaient petits, mais perçants, ses lèvres pâles et serrées. En apercevant Mary, il ralentit l'allure de son cheval, et, arrivé près d'elle, la regarda avec une affectation qui la fit rougir et l'obligea à se retirer. Après s'être retourné plusieurs fois, le cavalier donna, à voix basse, un ordre à son domestique et disparut. Au bout de quelques minutes, celui-ci revint sur ses pas et prit des informations qui lui apprirent que la jeune personne qui venait d'attirer l'attention de son maître était la fille de John Hervey, employé chez le riche banquier Falkland. Ce renseignement parut étonner beaucoup le valet, qui se hâta d'aller en faire part à celui qui l'envoyait.

Le banquier Falkland, chez qui travaillait le père de Mary, jouissait d'une grande considération à Dublin. Il avait été deux fois alderman. Les capitaux affluaient dans sa maison, où les classes ouvrières déposaient de préférence leurs épargnes. Cette prospérité était due en grande partie au travail, à l'intelligence et à la haute probité de John Hervey. Falkland, veuf et sans enfant, menait une vie fort retirée; on savait peu de chose de ses habitudes, de son genre de vie, de ses relations. Toutefois, l'un de ses commis, prédécesseur de Hervey, après avoir joui longtemps de toute sa confiance, ayant, sans aucune raison bien connue, encouru sa disgrâce et résigné ses fonctions, avait répandu sur son ancien patron des bruits d'une haute gravité. A l'entendre, le banquier Falkland avait des passions violentes qu'il satisfaisait à tout prix; ses mœurs étaient profondément corrompues; plusieurs opérations secrètes auraient, en outre, été conduites avec une insigne déloyauté, et des bénéfices considérables réalisés par des manœuvres criminelles. Ces bruits arrivèrent jusqu'à Hervey, qui les attribua à un sentiment de vengeance et n'en tint aucun compte.

Les relations de Hervey avec Falkland se bornaient aux communications en quelque sorte officielles qu'exigeait le mouvement des affaires, et ces communications avaient été généralement amiables, lorsque, quelques jours avant les événements que nous allons raconter, des discussions d'une grande vivacité s'élevèrent, entre le commis et le patron, sur certaines affaires où se trouvaient engagées des questions de morale et d'honneur. Falkland voulant donner à ces questions une solution compromettante pour les intérêts des clients; Hervey s'y opposait. Le banquier céda; mais la résistance obstinée de Hervey, sur des matières aussi délicates, lui causa une irritation profonde.

Le lendemain de l'incident de la rue Picadily, Hervey s'étant rendu, à l'heure ordinaire, chez Falkland, fut appelé sur-le-champ dans le cabinet du banquier. « Eh ! quoi, M. Hervey, lui dit Falkland en le voyant entrer, voilà dix ans que vous travaillez chez moi, que vous êtes en quelque sorte de la maison, et vous m'aviez caché que vous êtes l'heureux père d'une charmante fille, d'un ange de grâce et de beauté, et il faut que ce soit le hasard qui me l'apprenne. Ah! c'est mal à vous. » Hervey balbutia quelques excuses et se hâta de causer d'affaires. Le cavalier de la rue Picadily, comme vous le devinez, n'était autre que le banquier Falkland. La beauté de Mary lui avait fait une vive impression, et il avait éprouvé une joie secrète en apprenant qu'elle était la fille de Hervey, cette découverte lui donnant un moyen facile et naturel de la revoir.

Hervey ne se sentit que médiocrement satisfait du reproche que venait de lui adresser Falkland. Il voyait avec peine, en effet, échouer au moment le plus imprévu la précaution qu'il avait toujours prise de n'avoir avec M. Falkland que des rapports de bureau. Cette précaution était sage; elle importait à la conservation de sa place. Des relations intimes, quand les conditions sont trop inégales, sont,

Digitized by Google

en effet, generalement suivies de ruptures qui ne peuvent avoir pour l'inferieur que des conséquences fâcheuses. D'ailleurs, M. Falkland était veuf, et ce motif eût suffi pour detourner Hervey de la pensee de lui presenter jamais sa fille.

Le même soir, en rentrant chez lui, Hervey vit accourir Mary. « Oh ! mon bon pere, dit-elle de loin, si vous saviez quel magnifique bouquet, et en hiver encore ..—Ah! une nouvelle galanterie de William? — Non, mon pere, il vient de m'être remis par un grand domestique en livrée, de la part de M. Falkland. » Hervey fronça le sourcil et évita de répondre. « C'est la premiere fois, continua Mary, etonnee du silence de son pere, que M. Falkland paraît savoir ou se rappeler que vous avez une fille.... Ah! mais j'y pense maintenant, cela s'explique naturellement; vous lui aurez annonce mon prochain mariage, et il aura trouve cet ingenieux moyen de me feliciter. — Oui, oui, c'est cela sans doute, » répondit Hervey qui s'empressa de detourner la conversation en s'informant de William.

Après son dîner, Hervey se disposait a aller faire avec sa fille sa promenade de chaque jour, lorsqu'un coup de sonnette annonça une visite. Le vieux domestique de Hervey introduisit le banquier Falkland. A sa vue, Hervey reprima difficilement un mouvement de surprise desagreable, et Mary rougit en reconnaissant en lui l'indiscret cavalier de la rue Picadily. « Puisque M. Hervey ne veut pas venir chez M. Falkland, dit le banquier du seuil de la porte, ce sera M. Falkland qui aura ce plaisir. » Le banquier était mis avec une extrême recherche; il s'assit pres de Mary. « Je bénis, mademoiselle, lui dit-il, l'heureux hasard qui, hier, m'a fait traverser la rue Picadily; j'etais loin de m'attendre a y rencontrer un tresor de grâce et de charmes, la perle de Dublin, peut-être des trois royaumes, et encore moins de penser que l'heureux pére de la belle Mary était mon premier employé. Vous êtes coupable de dissimulation, mon cher Hervey, tres-coupable; mais enfin le hasard a repare votre faute, et je veux bien l'oublier, mais à la condition que vous me permettrez de venir offrir à cette belle enfant les hommages auxquels elle a droit. — Ce ne sera bientôt plus à moi, M. Falkland, à satisfaire à cette demande, repondit Hervey. — Comment cela, mon cher? — Parce que ma fille se marie sous peu de jours. —Se marie, en vérité, reprit Falkland légerement depite? — C'est un projet arrêté entre les deux familles, continua Hervey, persuadé que cette nouvelle couperait court aux projets que le banquier pouvait avoir conçus. — Mais jusque-la, mon cher, miss Mary reste sous votre tutelle, et vous voudrez bien me permettre quelques courtes visites. — Elles me feront toujours beaucoup d'honneur, M. Falkland. » La conversation continua quelque temps sur ce ton, c'est-à-dire avec une demi-familiarite de la part du banquier, et une froide mais respectueuse reserve chez Hervey. Falkland demanda des details sur le mariage de Mary, et se trouva connaître depuis longtemps milady Murray, dont il vanta la fortune. Galant et empressé aupres de la jeune fille, il s'apitoya sur l'espece de réclusion dans laquelle son pere l'avait constamment fait vivre, et offrit ses chevaux, ses gens et sa campagne. Mary, que le langage libre, les regards hardis, les manieres osees de Falkland paraissaient gêner beaucoup, saisit le premier prétexte de se retirer. Falkland prit presque immediatement apres conge.

Cette visite donna gravement à penser a Hervey, qui se rappela alors avec effroi les bruits que le commis congedie par Falkland avait mis en circulation. Le meilleur moyen de detourner le danger, si réellement il y en avait un, etait de presser le mariage de Mary. Malheureusement, milady Murray venait de recevoir ou de se faire adresser du continent une lettre qui lui annonçait la mort d'un proche parent, et les convenances exigeaient que le mariage de son fils fût differe pendant tout le temps de son deuil, qui devait durer six semaines environ.

Les visites de Falkland se succederent assez rapidement, et Hervey ne tarda pas a se convaincre que le banquier était fortement épris de Mary. Il en fut vivement alarmé, et son inquietude devint extrême quand, un soir, il apprit de sa fille que Falkland, qui jusque-là n'était venu qu'aux heures ou Hervey quittait son bureau, n'avait pas craint de se presenter chez lui en son absence, avec la pensee evidente de se trouver seul avec Mary. La position devenait critique. Que faire? provoquer une explication? D'abord elle était prématuree, Falkland n'etant pas encore sorti des bornes du respect, puis elle pouvait compromettre la position de Hervey, et le malheureux n'avait pas d'autre moyen d'existence. Apres de longues reflexions, il s'arrêta a la pensee d'envoyer Mary à la campagne, sous le prétexte d'une indisposition, et de l'y laisser jusqu'a l'époque de son mariage. Ce parti pris, il résolut de l'executer sans retard. Un de ses amis habitant avec sa femme un cottage à quelque distance de Dublin; il leur écrivit pour les prevenir de la prochaine arrivee de Mary, qu'ils avaient souvent manifeste le désir d'avoir prés d'eux. La difficulté était de justifier cette absence aux yeux de Mary et de William. Pour Mary, Hervey y reussit sans peine, en lui donnant à entendre que les visites de M. Falkland pouvaient déplaire a William, et qu'il n'y avait d'autre moyen de les faire cesser que de quitter momentanément Dublin. Pour William, il suffit de lui dire qu'à la suite d'une legere indisposition de Mary, le medecin venait de lui ordonner pour quelques jours l'air de la campagne. Hervey avait pensé avec raison qu'instruit de la vérité, William aurait pu céder à un mouvement d'emportement irreflechi contre Falkland, et commettre quelque grave imprudence.

Le jour du depart de Mary fut arrêté; l'avant-

Digitized by Google

veille, Hervey reçut pour lui et sa fille une invitation au bal chez Falkland pour le lendemain... C'était la première fois que le banquier, qui donnait souvent des fêtes, faisait à Hervey l'honneur de l'inviter; celui-ci ne se méprit pas un instant sur le but de cette politesse, dont Mary seule au fond était l'objet, et résolut de déjouer les intentions de Falkland, en faisant partir sa fille le soir même. Les préparatifs furent bientôt faits et Mary allait monter en voiture, quand Falkland entra. Il venait réitérer son invitation en personne. Hervey essaya vainement de refuser, en prétextant l'indisposition de Mary, qui exigeait son départ immédiat; Falkland insista avec une vivacité qui obligea Hervey à se rendre. Mary resta.

Le bal était magnifique; l'élite de la bourgeoisie de Dublin s'y trouvait. L'entrée de Mary fit une véritable sensation. Son angélique beauté, la grâce ineffable de ses moindres mouvements, grâce rehaussée par une extrême modestie et une parfaite ignorance de soi-même, tout jusqu'à la simplicité de bon goût de sa fraîche parure, furent l'objet d'une attention, d'une sympathie générales. Falkland fut ébloui; il vint au-devant de la fille de Hervey et la complimenta dans les termes les plus passionnés. « Vous êtes, dit-il, la reine du bal, l'ornement, l'honneur, la gloire de cette fête; vous êtes belle entre les plus belles, Mary, et on baiserait la trace de vos pas; oh! votre présence me rend le plus heureux des hommes. » L'honneur de faire danser Mary fut vivement disputé. Hervey, confondu dans la foule, mais attentif et vigilant, ne jouissait pas sans une certaine inquiétude du triomphe de Mary. Toutefois rien ne paraissait devoir la justifier, Falkland se consacrant indistinctement à tous ses invités et n'accordant pas à Mary une attention qui pût la compromettre. Vers deux heures, on servit le souper. Le service fut royal, les vins de France surtout furent prodigués. Au dessert, les femmes, comme toujours se retirèrent, et leur départ donna le signal d'une véritable orgie, dans laquelle Falkland défia et vainquit les plus intrépides buveurs. Quand les premières ritournelles de l'orchestre se firent entendre, tous les hommes, mais le banquier surtout, ne gagnèrent qu'en chancelant la salle du bal. Hervey seul, malgré les provocations réitérées et les railleries de son patron, était resté sobre et calme. Le bal recommença avec une ardeur immodérée. Après les premières contredanses, la chaleur devenant étouffante. Falkland proposa une promenade dans le parc attenant à son hôtel. Cette offre acceptée avec acclamation, les invités se formèrent par couple et on descendit. Falkland avait pris le bras de Mary et marchait en avant. Arrivée sous les massifs, la foule se dispersa dans toutes les directions. Hervey, dont la surveillance avait été momentanément distraite, s'était trouvé placé à la fin du cortége; descendu dans le parc, il chercha vainement sa fille : il avait perdu sa trace.

ALFRED LEGOYT.

La suite à la prochaine livraison

Digitized by Google

SÉANCE ANNUELLE

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE RAMBOUILLET.

Peu à peu la France se couvre de sociétés archéologiques qui, avec un zèle vraiment digne d'éloges, travaillent à l'histoire monumentale de notre pays, ordonnent et font exécuter des fouilles souvent fructueuses, recherchent et déchiffrent les vieilles chartes, les titres longtemps oubliés dans des archives négligées, et feront naître enfin dans les masses, c'est du moins notre espoir, l'amour de la conservation. Les sociétés archeologiques produiront, avant peu d'années, un bien immense dans nos provinces; elles y introduiront l'amour des études graves, des recherches historiques, la connaissance des grandes questions d'art, et repandront des notions générales d'archéologie, qui sauveront plus tard des monuments que l'ignorance actuelle condamne souvent à la destruction.

Les sociétés archeologiques peuvent dès à present rendre de grands services a l'art et à l'histoire; aussi est-ce avec satisfaction que nous enregistrons toute nouvelle constitution de société archeologique dont le procès-verbal arrive jusqu'à nous. La mission de ces sociétés est non-seulement de découvrir et de décrire les monuments oubliés ou perdus, qui gisent ou sont enfouis dans les limites de leur arrondissement, mais encore de s'opposer aux débordements de cette fièvre d'embellissement dont la plupart de nos villes se trouvent saisies. C'est pour elles un devoir de venir s'interposer entre les quelques restes de notre vieille architecture que les révolutions ont épargnés et les efforts de certains conseils municipaux qui, sous prétexte d'alignement ou d'assainissement, veulent en *purger* leurs communes. Depuis cinquante ans, l'amour de la ligne droite a fanatisé les esprits et a remplacé, par une uniformité désolante, l'aspect si varié et si pittoresque de nos petites villes de province; de tous côtés et comme à un signal donné, on a vu détruire les portes, les tours, les donjons, enfin toute la chronique architecturale militaire du moyen âge. Des architectes départementaux, pour faire montre de leur science et de leurs études de l'antiquité, ont porté le marteau et la truelle du maçon dans des églises du douzième, du treizième, du quatorzième, du quinzième et du seizième siècle, et les ont déshonorées par des *applicages* de leur gâchis composite du dix-neuvième siècle, véritable *olla podrida* où tous les styles se trouvent confondus sans goût et sans discernement.

Les sociétés archéologiques ont donc deux graves devoirs à remplir : *découvrir et décrire*, puis *préserver*. Parmi les sociétés archéologiques existantes, une de celles qui nous a paru remplir le mieux les conditions de ce programme est la société archéologique de Rambouillet, département de Seine-et-Oise. Le pays sur lequel s'étend sa juridiction est abondant en souvenirs précieux : de vastes forêts le couvrent; et dans le nombre de ces forêts, on distingue celle des *Yvelines*, qui jadis faisait partie du domaine royal des Mérovingiens, et dont une charte de Charlemagne assura la possession à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Puis autour de cette forêt, ou dans ces enclaves, se trouvent de nombreux villages peuplés de débris mérovingiens, d'églises du moyen âge, de châteaux en ruines, qui tous méritent une attention particulière : ici, c'est l'abbaye des *Vaux-de-Cernay;* là, Montfort-l'Amaury et les restes de son enceinte, la tour de Houdan, la forteresse de Beynes, le château de Dourdan, célèbre pour avoir été compris dans le douaire de la reine Blanche; l'église de Saint-Sulpice de Favière, la chapelle de Notre-Dame de la Roche, et l'abbaye de Claire-Fontaine. Ainsi, la société archéologique de Rambouillet se trouve placée à la tête d'un véritable musée, et ses travaux et ses efforts conservateurs ont montré suffisamment qu'elle comprend la mission importante qu'elle a acceptée.

La société archéologique de Rambouillet, présidée par M. le duc de Luynes, un de ces hommes qui consacrent une grande fortune et l'influence d'une

Digitized by Google

haute position sociale a l'encouragement de toutes les entreprises nobles et utiles, la société archeologique de Rambouillet, disons-nous, a tenu, mardi, 9 août dernier, sa seance annuelle et publique. Pour cette seance, dont l'arrondissement de Rambouillet et les arrondissements voisins s'etaient faits une sorte de fête, le tribunal de Rambouillet avait prêté sa grand' salle d'audiences. M. Moutie, un des membres les plus actifs de la societe archeologique, avait decore cette salle des ecussons de tous les anciens seigneurs de Rambouillet, et des trophees d'armes les separaient et leur servaient comme de support. Puis venaient, comme tapisserie, les estampages de quelques pierres tumulaires interessantes, et quelques inscriptions egalement estampees, au nombre desquelles nous avons remarque une charte concedee par Simon de Montfort aux habitants d'un bourg de son comte. Un auditoire nombreux se pressait dans cette enceinte, avide d'entendre le compte rendu des travaux de la societe archéologique, que l'on avait confie aux soins de M. le président du tribunal de Rambouillet, secretaire de cette societe. Il avait ete egalement annonce que M. le duc de Luynes prononcerait un discours d'ouverture, et que des rapports de M. Moutie, sur des sepultures merovingiennes decouvertes dans le cimetiere de la butte des Gargans, pres de Houdan (arrondissement de Mantes), et de M. Robert sur des *dolmens* decouverts dans le même arrondissement, completeraient la seance.

A midi, M. le sous-prefet de Rambouillet, auquel la presidence d'honneur avait ete deferee, a trace en quelques paroles pleines de convenance et d'à-propos le but et les devoirs des societes archéologiques, puis il a dit ce que l'on devait de louanges à la societe de Rambouillet et à son president, et a fini cette courte improvisation en les remerciant tous deux au nom de l'administration, qui trouvait en leurs efforts réunis un appui de conservation toujours utile.

Apres cette improvisation, accueillie par les murmures approbateurs de l'assemblée, M. le duc de Luynes s'est levé et a prononcé le discours remarquable dont nous sommes assez heureux pour pouvoir donner quelques extraits a nos lecteurs :

« Messieurs,

« Les progres de l'intelligence, favorises par une « paix sans exemple dans l'histoire europeenne, ont, « depuis longtemps, en France, dirige les esprits « eclaires vers des meditations serieuses et profitables à tous les interêts. L'economie politique, la « morale, la legislation, l'instruction publique sont « devenues l'objet de travaux approfondis ; l'agriculture et l'industrie reçoivent d'heureux developpements, et les etudes historiques sont reprises avec « un zele proportionné a leur importance. En effet, « les nations arrivées a un haut degre de civilisation « apprecient l'utilite de semblables recherches. Ce « n'est point une vaine curiosite qui les porte a connaitre et a consigner les evenements passés ; elles « comprennent qu'il est indispensable d'enregistrer « les experiences antérieures pour distinguer ce « qu'elles offrent d'utile ou de perilleux, y decouvrir « les principes comme les variations de l'ordre social, et par une comparaison attentive, preparer « autant qu'il appartient a l'homme les conditions « de l'avenir. Etude immense, impossible peut-être « pour un individu, mais dont un peuple peut tirer « de grands et durables avantages. Des exemples « frappants en sont bien voisins de nous, et si la « France est parvenue à une prospérité qui peut encore s'accroitre, si le caractere national a su se « dompter quelquefois et s'assujettir à une severe « raison, ne le doit-on pas, en partie, aux souvenirs « conservés par l'histoire et qui nous ont servi « d'instruction pour marcher avec plus d'assurance « dans la voie des constantes et efficaces améliorations ? Cette noble tâche n'est pas achevee ; ses « lenteurs irritent quelquefois des cœurs genereux ; « mais continuons avec persevérance, et nous verrons graduellement s'accomplir toutes les reformes « que les siècles passés ont ébauchees, sans avoir, « comme eux, à souffrir des luttes acharnees entre « l'exageration des esperances et l'obstination des « regrets.

« La connaissance exacte des evénements rapproches de nous est necessairement la plus nécessaire et la plus propre à nous éclairer sur les intérêts presents, mais elle serait incomplete si l'on « n'y joignait celle de faits plus reculés, origine véritable et trop souvent négligée de notre civilisation. Ce fut en jetant les regards en arriere que « Montesquieu conçut et acheva son œuvre immortelle de l'Esprit des lois : il reconnut dans les nôtres « l'empreinte des institutions romaines, combinees « sous l'influence du christianisme, avec les usages « des Gaulois et des Germains ; il savait que rien « n'est meprisable dans le passe, puisque à défaut de « prescience, la memoire est la source de la prudence pour les nations.

« Il est vrai que des idees generales et profondes « dominent dans chaque epoque, presque a l'insu « des peuples, et doivent occuper la premiere place. « Elles seules expliquent des mœurs et des opinions « inconciliables avec nos habitudes et nos convictions modernes. Pourrait-on autrement comprendre aujourd'hui l'organisation dangereuse et compliquée du système feodal, la suprématie ecclésiastique et les croisades? Il en est de la vie des « peuples comme de celle des hommes, on les voit « adopter et developper des institutions, en decouvrir les vices, chercher à les modifier ou les detruire, apres cette longue expérience qui accompagne la maturité. Voyez notre histoire nationale ; « quels rapports avons-nous conserves avec les Gau-

Digitized by Google

« lois, nos ancêtres ? que nous est-il reste de notre « caractère primitif, excepté la bravoure dans les « combats ? Nos anciens défauts s'effacent au sein « d'une civilisation dont les éléments se sont difficilement et lentement combinés.

« Si les théories fondées sur l'observation des faits « principaux sont justes de leur nature et véritablement fondamentales, il ne faut pas oublier que les « grands faits eux-mêmes ont eu pour origine une « foule de circonstances presque inaperçues dans le « cours de l'histoire. Les lois particulières d'une « tribu conquérante, l'adoption partielle des coutumes des vaincus, l'apparition d'un personnage « qui s'élève sur la scène et y jette le germe d'incalculables changements, telles sont, bien souvent, « les causes des plus grandes vicissitudes dans la « fortune des peuples. Ainsi l'invasion d'une horde « de Francs dans le nord de la Gaule, et celle des « Normands en Angleterre, ont profondément modifié l'avenir de ces deux pays ; Wiclef prépara « sourdement la réforme de Luther, qui éclata sous « un futile prétexte ; la Suisse dut sa liberté à une « injure privée ; l'exaltation d'une paysanne héroïque a délivré la France du joug des Anglais ; il « fallut que Descartes naquît pour détrôner la philosophie d'Aristote.

« De simples observations, dont la portée ne fut « pas jugée par leurs auteurs, ont souvent langui « dans l'obscurité avant d'imprimer une direction « nouvelle à la marche de l'état social en Europe : « telles furent les découvertes de l'aiguille aimantée, « de la poudre à canon, de la typographie et de la « vapeur. Qui aurait pu prévoir les résultats de ces « merveilleuses inventions, et qui pourrait désigner « avec une entière certitude les hommes dont le « génie en a doté la postérité ? Quelques siècles se « sont écoulés, et le monde a changé de face.

« Il importe donc d'observer tous les détails de « l'histoire, d'en signaler les incidents, et cette « foule de documents que chaque jour emporte, « afin de rassembler autant que possible les matériaux de nos annales. Un jour viendra où de grands « écrivains en construiront l'édifice, resté jusqu'à « présent imparfaitement tracé.

« Malgré les ravages inséparables des troubles « religieux et civils, le travail préparatoire est encore loin de son terme, et son inachèvement serait « une source d'erreurs pour celui qui voudrait se « hâter de le mettre à profit. La génération présente « doit conserver avec soin les monuments du passé « et les respecter quels qu'ils puissent être ; le « temps se chargera trop tôt de les détruire : c'est « à elle d'en perpétuer le souvenir.

« Dans cet esprit ont travaillé les savants et patients cénobites de l'autre siècle, ces illustres bénédictins consacrant leur vie à recueillir les éléments de l'histoire européenne au moyen âge, et les « séculiers non moins célèbres, Duchesne, Baluze, « Secousse, Ducange, Bréquigny, Rymer, dont les « publications et les ouvrages sont admirés par tous « les véritables amis de la science.

« Ces hommes capables d'un labeur et d'une « constance à toute épreuve, vivaient la plupart, « dans une condition propre à faciliter leur noble « dévouement, en leur assurant un loisir sans lequel « leur merveilleuse fécondité n'aurait pu porter de « pareils fruits. Notre siècle n'offre pas les mêmes « avantages, et cependant le goût des travaux historiques s'est réveillé de toutes parts. Excités par « des voix éloquentes, le zèle de la jeunesse, l'examen et la raison de l'âge mûr concourent à reprendre l'œuvre nationale commencée avec tant d'éclat. « Des sociétés historiques se sont formées dans nos « anciennes provinces ; une véritable émulation les « anime pour atteindre le but honorable qu'elles se « sont proposé. L'administration supérieure les encourage et les seconde. Elle a ordonné et poursuit « le recensement si nécessaire des manuscrits dissé- « minés dans les bibliothèques départementales ; « elle fait classer les archives et voit avec bienveil- « lance les travaux de ces pacifiques associations qui, « presque partout, ont pris le nom de sociétés « archéologiques. »

Après ces préliminaires largement tracés, ces considérations générales habilement déduites, M. le duc de Luynes a tracé le tableau des travaux que la société archéologique de Rambouillet doit entreprendre. Il a donné l'assurance que désormais ses rapports seraient imprimés, et il a rapidement passé en revue les différentes localités qui peuvent fournir des sujets d'études à messieurs les archéologues dans le département de Seine-et-Oise. Il a entretenu l'assemblée des monuments celtiques qui existent près de Saint-Léger en Yveline, des médailles romaines trouvées fréquemment dans le canton de Dourdan, d'un cimetière mérovingien existant à Saint-Martin Brethencourt, de l'église de Marcoussi, des vitraux de l'église de Montfort-l'Amaury, des forteresses de Beynes et de Chevreuse, et du château de Dourdan. Puis il a en quelques mots attiré l'attention de ses collègues sur l'église de Saint-Sulpice de Favière et sur la chapelle de Notre-Dame de la Roche, sur les abbayes des Vaux-de-Cernay et de Claire-Fontaine. Enfin, après cette rapide esquisse des travaux dont il recommandait l'étude à la société archéologique, M. le duc de Luynes a terminé son discours constamment accueilli par de nombreuses marques d'adhésion et d'approbation, par les quelques mots que nous allons transcrire :

« Malgré cet exposé trop sommaire, on comprend « facilement, messieurs, quelle tâche est réservée à « la société archéologique, pour ne négliger aucun « des monuments que le temps a respectés, et cepen- « dant de grandes lacunes resteront impossibles à « combler, si l'on ne s'occupe de l'histoire des com- « munes de cet arrondissement.

Digitized by Google

« Ici presque aucune trace de ces émancipations « si chèrement obtenues, contestées, rachetées ou « conquises, qui commencèrent en France le pouvoir « et l'apparition du tiers état, faible reflet d'abord « des célèbres communes de l'Italie; puis, tout à « coup, transformation totale d'une organisation de « plusieurs siècles en une constitution dont la base « est absolument différente et la puissance bien su- « périeure. Heureusement, pour étudier ces points « si importants, les archives du département, celles « de l'arrondissement et de quelques communes, « pourront être consultées avec avantage; la société « archéologique espère y trouver des matériaux d'un « ordre spécial, et cherchera partout l'assistance « nécessaire pour compléter le travail qui lui est « confié. »

Nous ne pouvons malheureusement analyser, ainsi que nous en avions le désir, le beau rapport de M. le secrétaire de la société archéologique de Rambouillet; ce rapport, dont la lecture a duré deux heures, est une véritable histoire archéologique de l'arrondissement de Rambouillet, depuis les époques les plus reculées jusqu'à nos jours. M. le secrétaire a divisé son travail par les grandes époques d'art, et il n'a négligé aucun des monuments, aucun des faits que lui fournissaient l'arrondissement de Rambouillet et sa chronique historique. Nous avons vivement applaudi à la partie du rapport de M. le secrétaire, dans laquelle, à propos des églises de Limours et des Essarts, il s'élève avec force contre les badigeonneurs et les prétendus restaurateurs de nos monuments. Nous ne pouvons résister au désir de citer ce passage, qui a produit une assez vive impression sur une partie du public :

« Sur les parois des murs des deux côtés des égli- « ses, il y avait douze peintures représentant les « douze apôtres. Elles sont actuellement recouvertes « d'un badigeon qui les a détériorées sans les faire « entièrement disparaître; M. Robert, un de nos « collègues, s'est élevé avec force contre cette manie « que nous avons déjà flétrie et qui efface les œuvres « de nos pères, sous un ridicule prétexte de pro- « preté ou de coquetterie. Qu'on fasse badigeonner « sa maison, sa grange; mais les édifices consacrés « à Dieu, mais des monuments où se trouve gravée « sur chaque pierre la ferveur religieuse de nos an- « cêtres, mais une église bâtie et ornée par Fran- « çois Ier, comme celle de Limours, c'est faire du « vandalisme; c'est détruire ce qui est bien, ce qui « est beau, ce qui est respectable. »

Nous voudrions pouvoir également donner le rapport de M. Robert sur les *dolmens* et pierres druidiques reconnus dans l'arrondissement de Rambouillet, ainsi que le mémoire de M. Moutié *sur différents lieux de sépultures anciennes découvertes dans les arrondissements de Mantes et de Rambouillet, et notamment sur le cimetière de la butte des Gargans, près de Houdan, arrondissement de Mantes* (*Seine-et-Oise*).

Attributions mérovingiennes.

L'espace nous manque pour analyser ces deux mémoires remarquables.

M. Moutie est du nombre de ces archéologues instruits et patients, qui ne s'en tiennent point à un examen superficiel, mais qui poussent leurs investigations jusqu'aux dernières limites de la discussion scientifique. Son mémoire, simplement écrit, vrai modèle de discussion archéologique, est plein de faits nouveaux et intéressants; les textes historiques y viennent toujours appuyer les assertions de son auteur, et donnent une grande valeur à ce travail consciencieusement élaboré. M. Moutie a rassemblé une collection complète de haches, de poteries, de *scramasaux*, d'épées, de boucles de ceintures, d'anneaux et de bagues, trouvés par lui dans ces tombeaux mérovingiens; nous ne pouvons mieux faire connaître l'importance de sa découverte qu'en donnant le dessin de deux boucles et d'une bague, que

Digitized by Google

nous avons pris sur les originaux exposés dans son cabinet, et qu'il a mis à notre disposition avec une complaisance pour laquelle nous lui adressons ici nos sincères remercîments. Nous espérons voir imprimer quelque jour son mémoire, qui mérite de trouver place dans les recueils archéologiques, et qui doit ajouter de nouvelles et vives lumières à celles que nous possédons déjà sur ces époques jusqu'ici si peu connues. Ce qui pourrait peut-être faire assigner une date aux découvertes de M. Moutié, c'est la parfaite similitude qui existe entre les haches et les fers de lance trouvés dans le cimetière de la butte des Gargans et la hache et les fers de lance trouvés dans le tombeau de Hildérik Ier, découvert à Tournay en 1653. Nous engageons beaucoup M. Moutié à publier son mémoire et à l'accompagner d'un atlas qui permette d'établir une discussion raisonnée sur l'antiquité des tombes de ce cimetière mérovingien.

La séance annuelle de la société archéologique de Rambouillet a été constamment intéressante, et les mémoires qui y ont été lus nous paraissent dignes de fixer l'attention du monde savant. Nous aurions désiré donner une analyse plus complète et de cette séance et des mémoires de M. Peytal, son secrétaire, et de MM. Robert et Moutié. Le défaut d'espace nous oblige à renvoyer nos lecteurs aux mémoires eux-mêmes, qui, nous l'espérons, seront bientôt publiés. M. le duc de Luynes a promis son concours éclairé et puissant à cette société dont nous signalons avec joie les premiers et intéressants travaux; déjà il a fait don à ses collègues de trois cents volumes composés des ouvrages les plus importants des bénédictins, tels que l'*Art de vérifier les dates*, le *Trésor de Diplomatique*, les écrivains *Rerum Gallic. et Francic.*, les *Monuments de la monarchie française*, etc. Ce commencement de bibliothèque aidera MM. les archéologues de Rambouillet dans leurs estimables travaux, les encouragera à persévérer dans la voie qu'ils se sont ouverte, et nous serons heureux de les applaudir souvent, comme nous le faisons aujourd'hui. Nous leur demanderons surtout de veiller attentivement à la conservation des monuments placés en quelque sorte sous leur tutelle, de les défendre contre le badigeon et de répéter sans cesse aux conseils municipaux, aux fabriques et à MM. les curés que dépouiller les églises de leurs richesses artistiques pour les vendre, même dans un but d'utilité, est un vol punissable; que les mutiler par le badigeon ou par de maladroites réparations, est presque un sacrilége.

Comte HORACE DE VIELCASTEL.

Digitized by Google

UNE ÉTUDE.

Il y a quatre ans, lorsque Gavarni touchait à l'apogée de sa célébrité, que d'envieux rassurés par sa fécondité même annonçaient déjà sa décadence. Ces braves gens comptaient sur l'inconstance de la mode, leur complice ordinaire, et sur l'apparente impossibilité de soutenir longtemps une gageure aussi hardie, aussi téméraire, et qui veut, avec l'esprit de chaque jour, la verve, le caprice, le bonheur de chaque jour.

Depuis quatre ans, cette brillante réputation, conquise par des œuvres passagères, se maintient par de nouvelles créations du même ordre, et loin de décroître, gagne et s'étend. Jamais, dans l'histoire de l'art, on n'a pu constater, nous le croyons, une pareille fougue d'improvisation, tant d'esprit dépensé au jour le jour, des progrès si constants, un pouvoir de séduction si infaillible et si bien établi. Jamais on n'a vu un crayon si rapide et si fin servir une faculté d'observation aussi délicate, jamais une aussi heureuse alliance de l'esprit *écrit* et de l'esprit *dessiné*.

Pour ceux qui ne connaissent pas notre élégant satirique, ce doit être un insoluble problème que de le suivre dans toutes les modifications de sa pensée; ceux-là mêmes qui l'étudient de plus près se flatteraient gratuitement s'ils pensaient en démêler les mille nuances, car cette imagination toute française est un labyrinthe, pour ainsi dire, vivant et comme perdu dans ses propres détours; inextricable lacis de mobiles chemins, où l'analyse moqueuse et le doute mélancolique promènent ça et là leurs fils à chaque instant rompus.

On le voit, les mots nous manquent, les métaphores nous font défaut, pour peindre ce vagabondage de la pensée, cette bohémerie d'une intelligence vive et preste qui se compliquent chez l'artiste richement doué des impressions du cœur et des prestiges de la rêverie. Et cependant, nous ne saurions assigner une origine plus simple à une œuvre aussi complexe que celle de Gavarni. Ce qui frappe, en effet, dans les innombrables productions qu'il fait passer tour à tour sous nos yeux, c'est la richesse organique à laquelle il doit d'être presque toujours comique sans trivialité, distingué sans afféterie, ironique sans amertume; ce qui frappe encore, c'est cet amalgame de qualités opposées qui lui permettent de sympathiser avec les côtés vrais de toute chose, de comprendre l'énergie brutale de l'homme du peuple comme les minutieuses finesses de la fashion, et de sympathiser aussi bien avec les grâces naïves de l'innocence féminine qu'avec les roueries du dévergondage féminin.

Arrêtons-nous cependant à ces derniers mots qui nous rappellent une des facettes par lesquelles ce talent multiple jette son plus vif éclat. Mais comment dire à quel point l'auteur des *Fourberies des femmes en matière de sentiment* approfondit ce sujet délicat; à quel point il connaît les petits détours d'esprit, les menues réticences de langage, les expédients naïfs et profonds à l'aide desquels la plus belle moitié du genre humain berne et mystifie la plus laide? Comment réunir les traits épars du caractère de M. Coquardeau, cet admirable type de la crédulité confiante que l'homme d'un certain âge apporte dans les relations de galanterie? Infortuné Coquardeau! qui ne connaît maintenant ta physionomie sereine et béate, ta tournure de député, ton front légèrement dégarni, tes rides souriantes, ta placidité comique, tes fureurs plus comiques encore? Coquardeau, Ernest ou Alfred, et Mme de Saint-Aiglemont ou Francine la grisette, tout le drame, toute la comédie de Gavarni roule sur ces trois ou quatre personnages. Et quelle comédie, cependant!

Sur beaucoup d'autres points, la philosophie de notre artiste peut être en défaut, et ses déductions se montrer contradictoires. En politique, par exemple, il ne sait trop comment faire concorder un noble instinct d'égalité avec un certain mépris pour les clabauderies du bourgeois contre les supériorités sociales. Il ne démêle pas bien lui-même s'il a plus d'aversion pour la morgue des valets que pour l'in-

Digitized by Google

solence des tribuns; mais dès que son épicurienne fantaisie le ramène à quelque dogme que ce puisse être de la religion du plaisir, oh! alors, plus d'hésitation. Coquardeau est presque inévitablement sacrifié; Alfred ou Ernest, suivant les circonstances, seront dupes ou fripons; mais entre eux se dressera toujours, impassible et victorieuse, l'aimable arbitre de leur destinée. Certes, Gavarni a retourné bien des idées, repétri bien des paradoxes; son crayon dédaigneux a toisé bien des préjugés. Nous ne croyons pas cependant qu'une fois, une seule petite fois, il ait frappé d'une épigramme hérétique la femme tendre, légère et perfide dont l'image est sans cesse sous ses pinceaux. L'art et l'amour, ses deux idoles, il ne les a jamais blasphémés.

Aussi, ne trouve-t-on d'amertume en lui qu'à propos de deux institutions ennemies de son bonheur et de sa double croyance.

L'une est la critique, dont ce facile enthousiaste ne conçoit pas la mission, et qu'il met au nombre des fléaux publics.

L'autre.... mais comment écrire ici ce grand mot impudemment solennel qui désigne le métier d'Aspasie et de Laïs? l'autre est donc cette profession qui fait de la beauté un fonds de magasin, et de l'amour un billet au porteur, payable à présentation. Ce commerce indigne Gavarni, justement comme l'invention de la poudre à canon indignait les preux d'autrefois. Il ne comprend pas cette manière déloyale d'esquiver les conditions égales de la lutte, qu'il aime avant tout. La lice amoureuse lui semble à bon droit déshonorée, si le champion de son sexe y descend avec l'écu magique.

Nous comprenons cette haine vigoureuse, et nous n'effacerions volontiers aucun des cruels sarcasmes qu'elle a dictés au détracteur des *Lorettes*. Et pourtant, lui dont la charité semble universelle, lui dont l'indulgence est inépuisable, ne pourrait-il songer aux douloureuses expiations de ce triste et déplorable métier. Dans les transactions qu'il flétrit, ne discernera-t-il jamais le vrai coupable, l'imbécile acheteur de plaisir, bien autrement avili, bien autrement odieux et bien autrement ridicule que ses froides et résignées victimes?

Si nous insistons, ce qui peut sembler oiseux, sur la donnée de quelques séries de caricatures en apparence peu faites pour être aussi gravement discutées, c'est que l'immense popularité de Gavarni donne à ses idées vraies ou fausses, conçues à la légère ou longtemps réfléchies, une puissance d'enseignement dont sa modestie ne s'est jamais demandé compte, mais qui n'en existe pas moins. Et du reste, à ce sujet, nous devons faire remarquer en passant aux moralistes sévères qui voudraient rendre l'artiste responsable de toutes les folies de l'époque, nous pouvons leur faire remarquer, disons-nous, que par sa nature même, accessible à des impressions tout opposées, Gavarni n'a presque jamais émis une idée dangereuse sans lui donner un correctif; il n'a guère frappé de médaille qui n'eût du même coup son endroit et son revers.

Coquardeau lui-même, en certains moments de justice distributive, reçoit ce qu'on pourrait à juste titre appeler la palme du martyre. Nous avons vu Coquardeau, sous les traits d'un ouvrier, saisir d'une main robuste le muscadin adultère qu'il venait de surprendre en flagrant délit, et lui administrer une leçon sublime sur les droits et les devoirs respectifs des époux. Nous avons également vu, dans *les Malheurs d'un amant heureux*, Coquardeau triompher à tout instant, servi par de merveilleux hasards. Et enfin, — ce souvenir est ineffaçable, — nous avons vu le Second Mari (Ernest ou Alfred) chargé des plus infimes devoirs de la paternité, tandis que maître Coquardeau se prélassait, au bras de sa femme, devant un site enchanteur.

Digitized by Google

Au surplus, il est grand temps d'apprecier comme artiste un homme qui, dans la plus rapide et en apparence la plus sans gêne des improvisations, porte avec des qualites eminentes un incessant désir, un continuel besoin de perfection.

Plus d'un peintre illustre et justement illustre flechirait sous le fardeau que Gavarni semble porter sans effort et sans fatigue. Plus d'un peut lui envier, non pas seulement cette incroyable fecondite de conception qui lui fournit a chaque heure une idee nouvelle, mais aussi le mouvement facile de ses figures, le bonheur et la diversite des attitudes, l'arrangement adroit de toutes les draperies imposees par la mode, le choix des types, le vif sentiment du coloris; enfin, quant au dessin proprement dit, la faculte innee qui permet a notre artiste de se jouer des difficultes et de les resoudre ou plutôt de les eluder a force d'audace et de ressources équivalentes; nous savons bien que sur ce dernier point, les rigoristes ne seront pas de notre avis, et nous admirons trop sincerement l'organisation de Gavarni pour ne pas regretter qu'une serie d'etudes plus serieuses et plus regulieres ne l'ait pas menee au point ou elle pourrait arriver. Nous regrettons qu'à l'originalité, ce don du ciel, il ne joigne pas l'habitude une fois prise de la correction lineaire, la science des proportions, la precision mathematique du coup d'œil. Mais d'accord avec eux sur ce point, ne pourrons-nous pas demander à notre tour s'il est possible de remplacer ces dons de l'éducation et du hasard par plus de prestiges et de plus ingénieux trompe-l'œil; si ces roueries du crayon, ces *ficelles*, comme on dit en langage d'atelier, quand elles sont inventées et variees chaque jour, n'indiquent pas une grande subtilité d'imagination, une surabondance de combinaisons bien autrement rares et precieuses que les qualités d'emprunt telles qu'on les acquiert par une application methodique et une docilité absolue a certains principes. Brid'oison, certes, est un magistrat irreprochable et savant, mais quand Figaro l'etourdit de ses captieux paradoxes, quand il supplee au code qu'il n'a jamais ouvert par les subites inspirations de son esprit inventif et delie, n'admirez-vous pas l'ingenieux barbier un peu plus que le docte alcade? Eh bien! c'est là ce qu'on eprouve quand on entend chicaner par un eleve de M. Ingres les hasardeux raccourcis de quelque *Débardeur* ou de quelque *Enfant terrible*.

Ajoutons, — bien que ceci soit superflu pour les lecteurs des *Beaux-Arts*, — que s'il s'adonnait jamais exclusivement aux travaux serieux et modeles, s'il cessait d'éparpiller ses efforts sur ces milliers d'ebauches que l'impatience des editeurs et du public lui arrache chaque jour, Gavarni trouverait ouverte devant lui toute une carriere entierement nouvelle qu'il est fait pour parcourir avec gloire. Par exception a tous ses emules actuels, il a revele en plus d'une occasion le germe bien caracterisé d'un talent tout prêt à se modifier. Ses belles traductions du *Jocelyn* (de Lamartine), son *portrait posthume de la duchesse d'Abrantès*, dernierement encore, dans ce volume, la *Jeune fille turque*, pour laquelle a pose Mlle W., attestent avec quelle aisance le caricaturiste d'aujourd'hui pourrait demain, s'il le voulait, tenter une voie plus ardue, un genre plus grave, et donner a sa popularite, qui ne peut guere s'accroitre, une duree plus certaine.

A l'appui de cette opinion, si elle n'avait déja ses preuves dans le passe, nous invoquerions la publication qu'on trouvera jointe à notre livraison de ce jour. Cette magnifique planche, où le procede lithographique lutte avec les plus beaux effets du burin, est à la fois un portrait et une etude. C'est à ce dernier titre seulement que l'artiste nous permet de l'offrir à nos lecteurs. Peut-être suffira-t-il d'indiquer un pareil scrupule pour en faire deviner et apprecier les motifs. Quoi qu'il en soit, et quand bien même cette image ne serait recommandée que par le mérite de son execution, elle aurait encore sa place et sa valeur dans une collection comme la nôtre.

Le catalogue de la galerie de Hampton-Court porte à l'une de ses pages cette indication deux fois douteuse :

555. Holbein (?) — *Holbein* (?).

Et la toile ainsi designee n'en est pas moins une de celles devant lesquelles on s'arrête le plus volontiers.

Moins mal renseigne que le catalogue en question, nous pouvons, nous, nommer l'auteur, sinon l'original, du portrait que nous donnons. N'est-ce pas moitié de gagne?

Hélène.

La fille d'un pêcheur,
M'a pris dans sa nacelle.
J'étais assis près d'elle
Sur le banc du rameur.

Là-bas, dans le ciel rose
Où le jour lutte encor,
Cet astre aux cheveux d'or,
C'est Vénus qui dit : Ose.

Hélène, si j'osais,
Feriez-vous la cruelle?
Mais Hélène est trop belle :
Je n'oserai jamais.

Quand je perdais haleine,
Quand l'onde jaillissait,
Ou si ma main laissait
L'aviron à la traîne,

Mon regard inquiet
Cherchait les yeux d'Hélène,
Mais de me voir en peine
Hélène souriait.

Ou bien, faisant la moue,
Se détournant un peu,
Sous mon regard de feu,
Sentant brûler sa joue.

J'avais honte et souci
D'être encor si novice,
Lorsque de sa malice
Mon jeune âge eut merci.

Sa main qui me seconde
Guide la mienne enfin;
Déjà comme un dauphin :
Notre barque fend l'onde.

Et nos rames, au vent,
Jettent plus d'étincelles,
Que d'étoiles nouvelles
Ne brillent au levant.

Nos deux corps se confondent
En un seul mouvement.
Harmonieusement
Nos efforts se répondent.

Hélas! pauvre innocent,
J'ai touché la torpille.
Guéris-moi, chère fille,
L'amour est dans mon sang.

Hélène, ta main brûle.
Cesse enfin de m'aider :
Nous allons aborder,
Si le port ne recule.

Le chevalier DE MORANGLES.

Physionomie Parisienne.

Le saut.

BOTTURA

[illegible] [illegible]

Il Bavo

Digitized by Google

Propriété de Bordeaux

Digitized by Google

EXPOSITION DE PEINTURE ET DE SCULPTURE

A NAPLES.

III.

QUELQUES *portraits* sont bons, plusieurs sont remarquablement bien peints ; nous passerons devant eux sans les signaler, parce que les autres, qui sont en nombre beaucoup plus grand, s'en offenseraient. Là nous aurions aussi les modèles contre nous, parce que rien ne s'identifie plus solidairement que le peintre et la bonne et confiante personne qui lui a abandonné sa tête.

Nous nous imposerons la même loi pour les miniatures, dont plusieurs sont remarquables par la finesse du pinceau et la correction du dessin. Nous apprecions aussi le mérite évident de la ressemblance dans quelques autres dont les originaux sont connus de nous, et nous aimons à croire que le reste a le même mérite. Nous ne pouvons cependant pas nous dispenser de parler du portrait du médecin homœopathe fait par M. Comte : ce lui-là, par sa perfection, sort de toute comparaison, et personne ne réclamera contre notre exception. Si avec de la peinture à l'eau on pouvait faire des Van Dyck, M. Comte y serait arrivé. — M. Vianelli a exposé quelques-uns de ses dessins à la sépia ; c'est au-dessus de tout éloge. Nous sommes fâché de n'avoir pas vu de ces dessins hors des proportions ordinaires que M. Vianelli fait avec tant de facilité et où il déploie un talent si remarquable, car rien ne l'étonne, et il fait toutes sortes de tableaux riches de lumière et de couleur avec sa modeste sépia.

Les jeunes architectes méritent plus qu'une mention honorable pour la perfection de leurs dessins ; quant à leurs compositions, nous ne les analyserons pas, on sait ce que c'est que des compositions de concours, des plans faits sur des programmes irréfléchis, des restaurations de monuments antiques ; la vue d'un dessin architectural est presque toujours satisfaisante ; ce n'est pas sur le papier qu'on doit juger un architecte, l'échelle est trop souvent trompeuse..... — Nous avons réservé pour la fin deux dessins à l'encre de Chine, de M. Panebianco : ce sont deux perles précieuses, principalement celui qui représente une *Entrée du roi Ferdinand II à Messine*. Ceux qui connaissent quelle sûreté de coup d'œil et de main il faut avoir pour se servir de ce procédé apprécient plus encore le mérite de l'artiste ; et si parmi tant de personnages il y a beaucoup de portraits, ce qui est vraisemblable, ce mérite a un degré de plus. Nous n'aimons pas les chevaux du grand dessin, et nous regrettons d'avoir vu dans l'autre un chevalier dont la tête est plantée sur son épaule gauche, c'est le chevalier du milieu. Dans l'esquisse à l'huile du grand dessin, il y a plus de mouvement que dans le dessin lui-même ; le groupe de femmes à la gauche du premier plan avait un élan que M. Panebianco n'a pas répété. Pourquoi ne peint-il pas ? — La sculpture est évidemment meilleure que la peinture, en proportion du nombre des ouvrages exposés ; cela se conçoit, parce que si elle souffre la médiocrité, l'absence complète de talents ne serait pas tolérable pour des yeux peu exercés, comme quelquefois dans la peinture. Il y a donc très-peu d'ouvrages de sculpture. Celui qui mérite le plus d'attirer l'attention, l'intérêt, l'estime, c'est *la Sapho*, de M. Angelini ; partout cet artiste occuperait, parmi *les artistes princes*, une place distinguée ;

Digitized by Google

sa réputation est riche d'ouvrages nombreux et excellents. Nous avons entendu demander plus de poésie dans l'expression de la tête de Sapho ; mais elle ne chante pas encore, sa lyre repose ; elle est dans l'attitude de la méditation, elle cherche l'inspiration ; c'est dans les yeux que vient se placer l'étincelle divine de la poésie ; c'est des yeux autant que de la bouche que s'élance le feu sacré de l'improvisation, et l'expression du regard est refusée à la sculpture ; ne l'exigez donc pas d'un sculpteur qui connait aussi bien les limites de son art que toute son étendue. Ce que nous croyons plus motivé, c'est le reproche de défaut d'élévation dans le caractère de cette tête. Pour éviter l'imitation de l'antique, M. Angelini a fait une figure moderne, et cependant avec Sapho il avait le champ libre, il pouvait prendre son type dans la plus haute antiquité ; les draperies sont belles, elles flottent et vont se déranger au moindre mouvement ; le nu est irreprochable, le sculpteur a eu de beaux modèles. Puisque l'œil doit tourner autour de la statue, nous lui dirons que certaines formes ne sont pas accusées. Le marbre est d'un beau choix et d'un ton harmonieux sans que l'art y soit pour rien ; c'est du bonheur, et M. Angelini le méritait bien.

L'Amour endormi, de M. Francesco Saverio Citarelli, est une œuvre fort gracieuse ; l'art le dispute à la nature et n'est pas resté vaincu. On voudrait moins d'incorrection dans les plis sur lesquels repose l'enfance.

Nous n'aimons pas du tout le bronze du même auteur représentant *Hercule lançant Lycas contre les rochers*. L'Hercule est une littérale imitation d'Hercule Farnese dans une autre attitude ; on ne pouvait faire autrement avec cette statue sous les yeux ; mais Lycas, création volontaire de l'auteur, est trivial ; jamais l'art ne permettra qu'on prenne personne par les cheveux. — Un bas-relief, *Alexandre domptant Bucéphale*, de M. Arminio Saponieri, est arrivé trop tard à l'exposition. Plus tôt il aurait recueilli plus de suffrages, car on ne peut le voir sans le louer : beau style, grâce, vigueur, intelligence, il y a beaucoup de tout cela dans ce modeste ouvrage. — *Une jeune fille*, de M. de Crescenzo, vue de face, montre bien ce que l'auteur a voulu qu'elle fît ; elle va mettre son pied dans l'eau et elle craint le saisissement du froid, elle hésite. Vue de côté, cette même jeune fille n'est plus naïve, elle est niaise. C'est, du reste, un bon ouvrage, et il y aurait probablement peu de critique à en faire, si M. de Crescenzo avait étudié sa figure de tous les côtés en la modelant. Ce qui donne incontestablement la supériorité à la sculpture sur la peinture, c'est la nécessité dans laquelle est placé l'artiste de faire bien *plusieurs fois* dans un seul ouvrage : il faut en effet qu'il soit vu au moins de trois côtés et souvent des quatre faces, comme la Sapho de M. Angelini. Il y a donc plus de difficultés à surmonter et plus de mérite qu'il n'en est besoin dans un tableau. — Un bas-relief de M. Tomasso Solari, qui représente *une Scène de l'Iliade*, est d'un grand style et ouvre un vaste champ à l'avenir de l'artiste, s'il suit toujours la bonne voie où il est et les bons enseignements qu'il a reçus.

Une Jeune fille jouant avec une chèvre, de M. Irdi, est une composition pleine de naturel et de candeur ; avant de l'exécuter en marbre, le statuaire aurait bien dû modeler les extrémités qu'on ne peut accepter comme finies.

Un Amour, de M. Abate, est un jouvencel à prétentions. Ce marbre montre un travail que le résultat ne compense pas ; il y a pourtant de la facilité dans le ciseau, trop peut-être, ce qui a placé quelques incorrections dans le dessin. — Il y a d'autres compositions, quelques copies par réduction d'ouvrages antiques, des portraits en buste bien faits, en un mot, tout le cortége des expositions publiques ; mais il arrive que notre revue a pris des proportions imprévues, et que nous sommes aussi las que nos lecteurs peuvent l'être. Nous croyons donc devoir clore la séance.

Nous espérons que les artistes français nous sauront quelque gré de leur avoir fait connaître une école qui mérite bien de vivre au delà de son foyer. Ils pourront enregistrer dans leurs souvenirs des noms qui seraient bien dignes de figurer partout avec honneur, et plusieurs avec éclat. Ils n'oublieront donc pas désormais MM. Mancinelli, Morani, Catalano, Casati, Vianelli, Comte, Panebianco, Angelini, etc., etc., etc., et les autres noms que nous avons cités plus haut en parlant des artistes aux ouvrages absents.

Si notre idée de centralisation des beaux-arts en une école modèle métropolitaine n'est qu'une utopie, notre direction vers le centre parisien aura peut-être des imitateurs ; des étrangers pourront adopter votre recueil périodique pour faire converger vers lui les comptes rendus d'ouvrages d'art de leur pays, et la publicité remplacerait autant que possible l'impraticable centralisation matérielle. Beaucoup de modestes réputations locales pourraient devenir européennes et plus encore ; par ce moyen, la gloire des artistes grandissant à mesure qu'elle se répandrait, ils voudraient l'agrandir encore. Ce moyen si simple ferait peut-être éclore des chefs-d'œuvre qui n'auraient attendu que le jour de la justice et de la renommée.

A. San Germano.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

MARY HERVEY.

II.

ENDANT que Hervey errait avec anxiété dans les longues et sinueuses allées, sondant du regard l'épaisseur des taillis, s'arrêtant souvent, prêtant au moindre bruit une oreille avide, Falkland entraînait insensiblement Mary dans un sentier détourné. Tant qu'il fut à la portée des promeneurs et que le son de leur voix vint jusqu'à lui, rien dans son langage et ses manières ne pouvait déceler d'odieuses intentions; mais dès qu'ils se trouvèrent dans une solitude profonde, le banquier jugea le moment venu de parler de son amour. Les premiers mots de Falkland éclairèrent Mary d'une sinistre lueur. Elle vit tout le péril de sa position; elle était seule, au pouvoir d'un homme résolu peut-être à mettre la violence au service de sa passion, loin de tout secours, sans espérance que ses cris pussent être entendus. Cet homme était, en outre, maître du sort de Hervey et pouvait faire expier au père la vertu, la courageuse résistance de la fille. Le premier instinct de Mary fut de revenir sur ses pas; mais Falkland, maître de son bras, prévint cette pensée. « Je vous aime, Mary, s'écria-t-il, je vous aime de toutes les forces de mon âme; c'est une passion profonde, irrésistible, qui éclata le premier jour que je vous vis et que je ne suis plus le maître de dissimuler. — Je ne saurais entendre plus longtemps un pareil langage, monsieur, répondit Mary avec un indicible effroi; laissez-moi vous quitter, laissez-moi rejoindre mon père. — Mary, il faut que vous m'écoutiez, continua Falkland avec une exaltation croissante, car il y va du bonheur de ma vie; laissez-moi vous dire que vous voir, vous entendre est devenu pour moi un besoin impérieux, que je ne puis vivre sans vous. Cette nuit, quand vous avez paru à ce bal donné pour vous, Mary, pour vous seule, quand je vous ai vue si belle, si enivrante, quand j'ai entendu les murmures d'admiration, de ravissement, qui ont salué votre entrée, j'ai cru que ma tête allait se perdre et que j'allais me précipiter à vos pieds, éperdu, demi-fou d'amour. — Cet amour, monsieur Falkland, je ne puis y répondre; vous n'ignorez pas que je suis fiancée, et je ne dois pas vous taire que j'aime du plus profond de mon âme celui qui doit être bientôt mon époux. — A cette cruelle idée, tout mon sang bout dans mes veines; c'est affreux à penser... vous, Mary, en aimer un autre!... Oh! cet homme... je le hais comme mon ennemi mortel. — Au nom du ciel, laissez-moi vous quitter, monsieur, reprit Mary, qui se sentait toujours entraînée; on doit avoir remarqué notre absence; vous me perdez. » Falkland, sans répondre un mot, hâtait le pas, retenant de force le bras de Mary, que la pauvre enfant, demi-morte de

Digitized by Google

frayeur, s'efforçait vainement de dégager du sien. Tout à coup, au détour du sentier, Falkland s'arrête; on était au pied d'un pavillon. — « Où me conduisez-vous, monsieur? s'écrie Mary au comble de la frayeur. Par pitié, laissez-moi !... Grâce... au nom du ciel... Mon père! » Au lieu de repondre, Falkland enlève Mary et gravit rapidement les quelques marches qui conduisaient à la porte du pavillon. Cette porte était fermée; le banquier cherche quelque temps dans une poche de son gilet et en tire une petite clef. Au moment où il allait l'introduire dans la serrure, un mouvement de Mary la fait tomber des mains de Falkland; il se baissait pour la ramasser, lorsque la jeune fille, recueillant ses forces, se dégagea par un effort violent et se mit à fuir. Falkland hésite un instant, puis s'élance en blasphémant à sa poursuite. Un bruit de feuilles foulées, à côté de lui, l'arrête un instant; mais n'entendant plus rien, il reprend sa course avec une vivacité nouvelle. Grâce à cet incident, Mary a pu gagner d'abord quelques pas; mais la peur glaçant ses sens, elle perd bientôt ce faible avantage. Falkland s'aperçoit qu'elle ralentit sa course, et redouble de vitesse; Mary entend avec terreur son souffle haletant et a senti plusieurs fois sa main qui cherchait à la saisir; elle continue cependant encore quelques instants cette course inegale, puis s'affaissant sur elle-même, elle pousse un cri et tombe. Falkland va la relever, quand il se sent saisi par derrière et renverse violemment; il se retourne avec rage et reconnait Hervey. « Vous n'êtes qu'un lâche et un infâme, monsieur Falkland, s'écrie le père de Mary.—Voila deux mots qui vous coûteront cher, monsieur Hervey. » Et le banquier disparaît derrière le taillis.

Hervey court à sa fille, elle était évanouie; il la relève, la prend dans ses bras, traverse le parc, se fait ouvrir une porte qui donne sur la rue, et toujours chargé de son precieux fardeau, arrive jusqu'à la rue Picadily. Au moment où il entrait chez lui, Mary reprenait ses sens. La pauvre enfant crut d'abord sortir d'un rêve affreux, puis quand ses souvenirs se précisèrent, elle pleura amèrement en songeant au danger qu'elle avait couru. Elle voulut ensuite savoir à qui elle devait d'avoir pu échapper à Falkland; et en apprenant la courte mais menaçante scene qui avait eu lieu entre son pere et le banquier, elle ne put s'empêcher de frémir à l'idée des vengeances que le misérable pouvait exercer. Il fut convenu d'ailleurs entre elle et son père que William ignorerait tout ce qui s'était passé.

Le lendemain matin, Hervey se trouva dans une cruelle perplexité. Devait-il retourner chez Falkland, chez l'homme qui avait voulu déshonorer sa fille? Pourraient-ils se retrouver en face sans qu'une nouvelle collision éclatât? D'un autre côté, Hervey n'avait, comme nous l'avons déjà dit, d'autre moyen d'existence que sa place, et il devait lui être difficile de trouver un emploi à Dublin, où il n'avait que fort peu de relations; mais la perspective de la misere ne l'effrayait point pour lui, et quant à Mary, elle devait trouver, en entrant dans la famille Murray, une aisance assurée et brillante. Dans tous les cas, la nécessité de rendre les dossiers dont il était chargé et d'instruire Falkland de l'état des affaires qui lui avaient ete confiees, lui ordonnait de se rendre une derniere fois chez le banquier. Il allait partir quand une lettre lui fut remise; elle était ainsi conçue :

« Des raisons particulieres obligent M. Falkland « à se priver des services de M. Hervey. M. Hervey « trouvera ci-joint une banknote de 10 livres sterl. « solde de ses appointements jusqu'à ce jour. »

Le même jour et à peu pres à la même heure, la lettre suivante parvenait à milady Murray :

« Madame,

« Instruit du projet de mariage forme entre monsieur votre fils et miss Mary, fille de mon ancien employé Hervey, je crois de mon devoir de vous prévenir que la decouverte de graves et nombreuses infidelités dans la gestion des intérêts que je lui avais confies vient de m'obliger a le renvoyer de ma maison. Si, par humanité, et pour sa famille, j'ai bien consenti a ne pas livrer le coupable a la justice, je ne veux pas au moins que, sous le masque d'une trompeuse probite, il puisse continuer à en imposer a une famille aussi honorable, aussi haut placee que la vôtre.

« Agreez, etc. FALKLAND. »

Au reçu de cette lettre, qui comblait ses vœux et la remplissait d'une profonde joie, milady Murray fit appeler son fils en toute hâte. « Lisez, William, » lui dit-elle en la lui presentant ouverte. A peine le jeune homme eut-il achevé de lire, qu'il pâlit, chancela et tomba sur un siege presque sans mouvement. « Je n'ai pas besoin de vous dire, continua milady Murray, quelle doit être la consequence d'un pareil renseignement. Les Murray, qui se rattachent aux plus nobles familles d'Irlande, ne peuvent s'allier à la fille d'un voleur !... » A ces cruels mots, William cacha sa tête dans ses mains et se mit a sangloter violemment. Milady Murray, qui s'attendait à quelque résistance desesperée, fut en quelque sorte charmée de cette crise de douleur, qu'elle considérait avec raison comme une adhesion de son fils a l'arrêt qu'elle venait de porter. Retrouvant des ce moment toute sa tendresse pour William, elle employa a le consoler tout ce que le cœur d'une mere peut inspirer de caresses et de mots touchants. Ce premier moment d'emotion passé, elle songea, en femme habile, à assurer et à consolider sa victoire. D'abord, elle prépara une lettre à Hervey, dans laquelle elle l'informait que des considerations de la plus haute gravite obligeaient la famille Murray à

Digitized by Google

rompre le projet de mariage arrêté entre William et Mary; cette lettre était sèche et roide; William voulut en adoucir la forme, mais milady Murray ne fit aucune concession. William, de son côté, écrivit à Mary pour lui faire part du regret profond, du véritable désespoir que lui causait cette rupture. Il fut ensuite décidé que William ferait un voyage sur le continent pour se distraire de sa douleur, et que milady Murray l'accompagnerait. Trois jours après, la mère et le fils montaient en chaise de poste, arrivaient en Angleterre et prenaient le paquebot à Douvres. William, abattu par le chagrin, semblait avoir abdiqué toute volonté, toute liberté d'action, et s'abandonnait sans réserve à la direction de milady Murray.

Le lendemain du bal de Falkland était l'un des deux jours de la semaine que William avait choisis pour venir faire sa cour à sa fiancée. Depuis que leur mariage était arrêté, il n'avait jamais manqué, sous aucun prétexte, même malade, à ces rendez-vous consacrés par une douce habitude. Aussi quels ne furent pas l'étonnement et l'inquiétude de Mary et de son père, lorsqu'ils virent la journée s'écouler sans que William eût paru. Dans la soirée, Mary, qui, quoique vivement indisposée des suites de la scène du parc, avait refusé de prendre du repos, dans l'attente de William, eut un accès de fièvre et fut obligée de se mettre au lit. Sur sa prière, Hervey consentit à se rendre à l'hôtel Murray, pour s'informer de la santé de William. « Milady Murray et M. William ne sont pas visibles, lui cria de loin le suisse de l'hôtel en le voyant entrer. — Milady et son fils seraient-ils indisposés? — Ils ne se porteront jamais mieux. » Hervey se retira, le cœur plein de tristes pressentiments. — Les Murray auraient-ils déjà connaissance de la perte que je viens de faire? pensa-t-il. Serait-elle un motif suffisant à leurs yeux pour rompre le mariage de nos enfants? ou encore attribueraient-ils à des causes peu honorables pour moi la mesure prise à mon égard par le banquier Falkland? Il rentrait chez lui en proie aux doutes les plus cruels, lorsqu'il s'entend appeler par son nom; il se retourne et reconnaît un des domestiques de l'hôtel Murray.— « Voici deux lettres pour vous, monsieur, dit le valet; je n'ai pas ordre d'attendre une réponse. » Le cœur d'Hervey se serra en reconnaissant les écritures; il pressentit un grand malheur, et ne se détermina qu'après une longue hésitation à ouvrir les deux billets....

Hervey resta quelques instants anéanti. « Mary en mourra, murmura-t-il; la malheureuse enfant en mourra; ils m'auront tué mon enfant... Plus de doute, ils ont appris mon malheur, et la crainte d'avoir le père à leur charge leur fait repousser la fille... Pour milady Murray, cet odieux calcul ne m'étonne pas; mais William, William... Que faire, mon Dieu, que dire à Mary? La pauvre enfant m'attend avec angoisse... chaque minute qui prolonge mon absence est un siècle pour elle... Mon Dieu, que faire, que faire? Lui cacher la vérité?... Il faudra bien qu'elle l'apprenne un jour... oui, mais dans un pareil moment, quand la fièvre la dévore... Oh! non, c'est impossible... plus tard... quand elle aura repris ses forces, je verrai... »

« Eh bien! mon père, s'écria Mary en l'entendant entrer; eh bien! dites... » Et les regards de la malheureuse enfant épiaient avec une douloureuse anxiété la réponse d'Hervey. — Rassure-toi, Mary, ce n'est rien... un léger accident... William a fait une chute qui l'empêche de sortir pour quelques jours, mais son état n'a rien d'alarmant... je viens de le voir... il m'a chargé de te faire part de ses regrets. Mais toi, chère enfant, comment vas-tu? — Mieux, mon père, vous venez de me faire un grand bien... vous ne sauriez croire tout ce que j'ai souffert en vous attendant. »

Les jours suivants, Mary voulut avoir des nouvelles de William. Hervey feignit d'en aller demander et lui assura que son état était satisfaisant, qu'elle ne tarderait même pas à le revoir. Pour lui, profitant des moments de liberté que pouvait lui laisser l'indisposition de Mary, il se mit sur-le-champ à la recherche d'un nouvel emploi. Non-seulement toutes ses démarches restèrent infructueuses, mais il reçut encore partout l'accueil le plus froid et le plus sévère. Plusieurs maisons où il était honorablement reçu se fermèrent subitement pour lui, sans qu'on daignât lui en faire connaître le motif. Quelques personnes, dont il faisait sa société habituelle, cessèrent tout à coup leurs visites, et il acquit la preuve qu'il était consigné à leur porte; enfin il crut remarquer qu'elles évitaient de le saluer dans les rues et se détournaient à son approche. Hervey ne pouvait soupçonner la véritable cause de cette désertion générale; il l'attribua à ce sentiment d'égoïsme qui fait repousser même par ses meilleurs amis l'homme tombé dans l'infortune. Un nouveau chagrin vint encore l'atteindre. Mary, à qui il avait voulu laisser ignorer quelques jours la perte de sa place, ne tarda pas à en être instruite. La pauvre enfant n'hésita pas, malgré son extrême faiblesse, à se lever, pendant l'une des absences de son père, pour aller demander, dans les magasins de modes de Dublin, qu'on voulût bien lui confier quelques ouvrages d'aiguille qu'elle excellait à faire..... Elle essuya partout un refus sec et méprisant. Le soir, son père, l'ayant trouvée fondant en larmes, l'obligea à lui raconter ce qui venait de se passer. La cruauté avec laquelle elle avait été éconduite donna gravement à penser à Hervey et l'amena à soupçonner une partie de la vérité. « J'aurai été calomnié par Falkland, pensa-t-il; mais comment en avoir la preuve, et surtout comment arrêter les effets des bruits injurieux qu'il peut avoir répandus?... » Malgré la force morale dont il était doué, Hervey se sentit abattu par le soupçon de cette odieuse perfidie; l'idée de se

trouver chaque jour aux prises avec cet ennemi invisible, dont tous les coups sont mortels et ne peuvent être évités, le jeta dans une consternation profonde

Cependant une semaine s'était écoulée, et Mary ne recevait d'autres nouvelles de William que celles que son père lui apportait et qui lui représentaient la santé de son fiancé comme s'améliorant chaque jour. Vivement inquiète de ne pas recevoir une lettre, une ligne, un mot qui la rassurât, et craignant qu'on ne lui cachât quelque affreux malheur, elle prit le parti de se rendre à l'hôtel Murray, sans en avertir son père, et de s'informer elle-même de l'état de William.

Le soir venu, elle quitta la rue Picadily, à la nuit tombante. Arrivée devant l'hôtel, elle allait soulever le lourd marteau de la porte, lorsqu'elle entend prononcer son nom près d'elle. Elle se retourne et aperçoit à quelque distance un groupe de domestiques qu'elle reconnaît pour appartenir à milady Murray. Poussée par un irrésistible mouvement de curiosité, elle s'approche sans être vue : « C'est moi qui ai remis les deux lettres, disait un des valets; je me suis arrêté un instant pour voir la figure que ferait le bonhomme en lisant. C'est singulier; mais s'il n'avait porté la main à son front et un peu pâli, on ne se serait aperçu de rien. — Dire, reprit un autre, qu'il s'en est fallu de si peu qu'il entrât un voleur dans la famille de milady. — Ah! mon Dieu, continua un troisième, encore quelques jours, et c'était une affaire faite, le mariage était célébré. » Un frisson de mort glaça les veines de Mary. « Heureusement que la lettre du banquier est arrivée à temps. M. William, qui est fou de la petite, aurait bien voulu résister, mais il a compris que ce mariage était devenu impossible, et il s'est résigné. Ce matin, la mère et le fils sont partis pour le continent. » Un cri étouffé et le bruit de la chute d'un corps près d'eux attirèrent l'attention des valets. c'était Mary qui s'était évanouie. Transportée à l'hôtel, elle y fut reconnue, et, après les premiers secours, transportée chez son père. Une maladie grave se déclara dès le lendemain, et, au bout de quelques jours, les médecins annoncèrent à Hervey que s'ils conservaient quelque espoir de sauver sa fille, ils désespéraient de lui rendre la raison.

A tant de maux, à tant de douleurs, il manquait une dernière calamité qui y mît le comble; elle vint, c'était la misère. Hervey, après avoir rapidement épuisé quelques faibles économies, se trouva tout à coup sans aucune ressource, ayant sa fille malade et ne trouvant autour de lui que des cœurs secs et des esprits odieusement prévenus; il se vit alors obligé de quitter son appartement de la rue Picadily, pour pouvoir vendre une partie de ses meubles, et d'aller occuper une mansarde dans une ruelle obscure et éloignée....

ALFRED LEGOYT.

(La fin à la prochaine livraison.

SOLDAT DES GARDES DE CHARLES Ier, ROI D'ANGLETERRE.
PAR M. A. GIROUX N° 504 DU LIVRET.

Digitized by Google

L'INSTITUT CATHOLIQUE.

Nous vivons au milieu d'un siecle compliqué. Tant d'événements se succedent sous nos yeux, tant d'intelligences s'agitent, tant de faits nouveaux se produisent chaque jour dans la politique, les arts, les sciences, l'industrie, que les plus importants passent souvent inaperçus. Enfantez des chefs-d'œuvre, reculez les limites des connaissances, augmentez le pouvoir de l'homme sur la matiere, creez des établissements utiles; si la presse ne vous dresse un piedestal, si vous manquez d'amis et de prôneurs, vos entreprises avorteront dans le silence et l'obscurité. Ainsi, qui connait *l'Institut catholique?* quelles vigies l'ont signalé? quels feuilletonistes se sont occupés de ses effets? quel journal a daigné lui accorder une mention honorable? Cependant, cette association, constituée dans un but de haute moralité, réunit dans son sein des hommes recommandables, et traite, au point de vue chrétien, les questions les plus élevées. Depuis cinq ans, *l'Institut catholique* a créé des conférences d'histoire, de philosophie, d'économie politique, de droit, d'hébreu, de géologie, de lecture à haute voix, etc. Il a exercé une influence éducatrice sur un grand nombre de jeunes gens, il a produit des travaux de premier ordre, et nous n'en cherchons pas d'autre preuve que celui dont nous allons présenter rapidement l'analyse.

L'Institut catholique est fractionné en comités, au nombre desquels figure celui des beaux-arts. Le président, M. Schmit, a été chargé de faire, en séance générale, un rapport sur l'exposition de 1843. C'est de ce remarquable examen que nous voulons entretenir nos lecteurs. Nous avons, malheureusement pour nous, attentivement suivi les comptes rendus du salon, et après avoir pris connaissance du travail de M. Schmit, nous demeurons convaincu qu'il est supérieur à tous par la grandeur des vues par la justesse des appréciations. Les Diderot de la presse périodique s'énoncent peut-être en phrases plus sonores; leurs plumes exercées arrondissent plus facilement les périodes; ils savent mieux entre-choquer les cymbales du style; mais leurs articles ressemblent trop souvent à ces noix creuses dont l'écorce est dorée, tandis que les considérations de M. Schmit ont une valeur intrinsèque, abstraction faite de tout épiderme phraséologique.

Les critiques, depuis quelques années, se sont accoutumés à ne juger des œuvres d'art que la forme. Le sujet même n'est rien pour eux, ils n'envisagent que l'exécution. M. Schmit procede tout autrement: il ne se propose point de disserter sur les contours, le dessin, les tons, les empâtements, les glacis; il se demande si l'art contemporain est spiritualiste ou matérialiste, moral ou immoral, utile ou de simple agrément. Ce point de départ nous semble conforme aux véritables théories de l'esthétique. L'art, en effet, manifestation du sentiment, tend à déterminer chez les autres les pensées dont l'artiste est animé. Provoquer une imitation sympathique, tel est le but; les tons, les couleurs, le dessin, l'agencement des pierres ne sont que des moyens secondaires, et il importe de juger avant tout le sentiment. Si l'auteur a voulu exalter le bien par une forme admirative ou flétrir le mal par une forme satirique, il modifie utilement les intelligences. A-t-il cherché ses inspirations dans le monde extérieur, s'est-il borné à reproduire la matière, il est nul et sans portée. Enfin, a-t-il fait appel aux mauvaises passions, a-t-il essayé de propager les instincts vicieux, il mérite la réprobation universelle.

Ce n'est pas, et M. Schmit l'a déclaré, « que l'art

ne doive exécuter désormais que des tableaux ou des statues d'église, ne représenter que des prix Montyon, s'interdire toute excursion dans l'histoire ancienne, l'histoire moderne étrangère et même la Fable. » L'école naturaliste elle-même correspond à un besoin de l'organisation humaine. Les cathédrales n'excluent ni les palais, ni les salons; mais on est contraint d'admettre une distinction hiérarchique dans les beaux-arts. Au lieu de classer les peintres et les sculpteurs d'après leur capacité manuelle, il faut les estimer en raison de la pensée qu'ils expriment. L'homme qui reproduit de frais paysages n'est point sur la même ligne que le créateur d'une Vierge immaculée. A mérite égal, Raphaël l'emporterait toujours sur Berghem.

De ces prémisses, nous concluons, avec M. Schmit, que l'étude de la pensée prime celle de l'exécution. La seconde n'est d'ailleurs comprise que par les gens du métier; la première s'adresse à la majorité. En s'attachant à la discussion de la forme, on emprunte infailliblement ses termes à un vocabulaire spécial, énigmatique, dont les artistes seuls ont la clef; en observant le fond, on relie les questions d'art à toutes les branches de l'existence morale des peuples. C'est ce qu'a fait M. Schmit, et, dans une consciencieuse statistique, il est parvenu à évaluer en chiffres les enseignements divers qu'offrent les dernières expositions; il a exploré trois années, 1851, 1857 et 1845, séparées les unes des autres par des intervalles égaux de six ans, et il a obtenu les résultats suivants :

« Les salons de 1851, de 1857 et de 1845 contenaient, en œuvres de peinture, 6,088 articles :

1851, 2,559.
1857, 1,992.
1845, 1,557.

« Dans cet intervalle, les sujets tirés de l'Écriture Sainte ont été au nombre,

En 1851, de 55 sur 2559, ou près de 1/47.
En 1857, de 79 sur 1992, à peu près 1/25.
En 1845, de 125 sur 1557, environ 1/17.

« Les sujets tirés de l'Histoire Sainte postérieure, beaucoup moins nombreux, ont été au nombre,

En 1851, de 12 sur 2559, à peu près 1/215.
En 1857, de 25 sur 1992, près de 1/80.
En 1845, de 24 sur 1557, ou 1/64.

« Les sujets de genre qui présentent quelques signes religieux (et nous avons été de bonne composition à cet égard, car nous adoptons comme tel une simple vue d'église, parce que nous pensons que toute œuvre qui peut rappeler d'une manière quelconque une idée sainte est une œuvre louable) se sont élevés,

En 1851, à 79 sur 2559, c'est de 1/32 à 1/33.
En 1857, à 79 sur 1992, près de 1/25.
En 1845, à 74 sur 1557, environ 1/21.

« On voit donc que la proportion des sujets religieux ou offrant quelques souvenirs pieux a gagné constamment. Ainsi, en les reprenant dans leur ensemble, leur proportion moyenne à l'exposition de 1851 était seulement entre 1/17 et 1/18; elle est d'un peu plus de 1/7 en 1845.

« L'Histoire Nationale nous a donné,

En 1851, 155 sujets; en 1857, 108; en 1845, 56.

« L'Histoire Étrangère a été pareillement en décroissant :

1851, 47; 1857, 26; 1845, 20.

« L'Histoire Ancienne, qui, il y a trente ans encore, jouissait à peu près exclusivement du privilége de tapisser les murailles du Musée, n'y figure plus guère que pour mémoire. En effet, durant les trois années que nous relevons, elle n'a fourni en tout que 9 sujets.

« L'Histoire Nationale s'est donc montrée à l'exposition de 1851 dans la proportion de 1/19, à celle de 1857 dans la proportion de 1/18; en 1845, elle est descendue au 1/27.

« L'Histoire Étrangère a décru de la faible proportion du 55e à celle du 76e.

« Nous avons compris dans les portraits historiques, en fait de personnages vivants, ceux du roi, de la reine et des princes de leur famille, parce que ceux-là presque toujours ont une destination publique. Nous avons également classé dans cette série les figures composées pour représenter des personnages anciens appartenant à notre Histoire, dont les traits réels ne nous ont pas été conservés.

« Le nombre des portraits historiques exposés a été en 1851, de 45; en 1857, de 25; en 1845, il n'est plus que de 7 : on voit qu'ils décroissent comme les sujets d'Histoire. La similitude des effets tient évidemment à une cause identique. Quant à la peinture de portraits de salon proprement dits, ils continuent à nous inonder, comme ces fleuves débordés qui déposent sur leurs rives, par-ci par-là, quelques objets précieux par leur matière ou par leur travail, au milieu d'une multitude de débris ou d'objets, ou vulgaires ou ignobles, que leur peu de valeur et d'utilité laissera à jamais engloutis, oubliés sous le limon qui les recouvre.

« Le nombre de ces portraits a varié chaque année, comme celui des numéros des expositions, et de telle manière, ce qui est remarquable, qu'il représente toujours, à quelques fractions secondaires près, le tiers de l'exposition. Il est ainsi facile de fixer ce qu'on pourrait appeler l'étiage de la vanité bourgeoise de l'époque.

« Après le portrait se présente le genre, qui comprend, comme on sait, pour la peinture, le paysage et les intérieurs, l'anecdote et les scènes de la vie vulgaire, les animaux et les fleurs; pour la sculpture, les statuettes et les ornements, indépendamment des invasions qu'elle fait volontiers dans certaines parties du domaine de sa sœur que nous venons d'énumérer.

« Nous n'avons pas besoin de dire que quelques

Digitized by Google

hommes de mérite sont parvenus dans tous les temps à élever le *genre* au niveau de l'*histoire*, probablement pour faire compensation avec d'autres qui ont abaissé l'histoire au rang secondaire du genre. La grandeur du caractère d'une œuvre d'art est parfaitement indépendante de celle de la toile ou des dimensions du bloc de marbre, de même qu'un grand homme peut fort bien n'être pas un homme grand, et *vice versâ*.

« Il est positif, cependant, que l'art exercé sur une petite échelle exigeant moins d'études, moins de temps d'exécution, est à la portée du plus grand nombre; si l'on ajoute à cette considération l'inépuisable variété d'objets que le genre embrasse, on sera peu surpris de la grande quantité de tableaux, de dessins, de bas-reliefs, de figurines, qu'il produit tous les ans. Ainsi il a fourni à l'exposition de 1851 1,507 numéros, à celle de 1857 1,008, c'est-à-dire, chacune de ces deux années, un peu plus de moitié; en 1845, la proportion s'est un peu réduite : les 750 sujets de genre exposés n'excèdent pas celle de 2/10. Nous rappelons que notre statistique étant toute morale, nous n'avons pas compris dans ces chiffres les sujets que l'école pourrait classer dans la catégorie du genre, mais que nous en avons retirés pour en faire notre troisième série des tableaux religieux.

« Notre classification morale a exigé que nous fissions aussi une mention spéciale des sujets qui représentent des scènes tirées de la fable antique, des romans et autres fictions littéraires.

« La Mythologie ou l'histoire héroïque a eu,

En 1851, sujets. 65
En 1857. . . . . 7.
En 1845, on en compte. . 27.

« Les sujets tirés de poëmes modernes, de romans ou de pièces de théâtre, ont été,

En 1851, au nombre de. . . . 80.
En 1857, au nombre de. . . . 55.
En 1845, ils ne sont plus que 46.

« On voit donc, si l'on a suivi ces développements avec quelque attention :

« 1° Que les sujets tirés de l'Écriture ont été en se multipliant, quoique les chiffres des expositions aient suivi la progression contraire : d'où il suit que la proportion relative de ces sujets se trouve, si l'on peut s'exprimer ainsi, élevée à la seconde puissance;

« 2° Que les sujets tirés de l'Histoire Sainte et les tableaux de genre offrant quelque signe ou quelque souvenir religieux, quoiqu'ils n'aient pas suivi la même progression, ont vu néanmoins leur proportion croître, en raison de la diminution des numéros du livret;

« 3° Que le nombre des sujets empruntés à l'Histoire Nationale a été annuellement en décroissant d'une manière sensible (155, 108, 56); que l'Histoire Étrangère a suivi la même marche, et que l'Histoire Ancienne est presque complétement abandonnée;

« 4° Qu'il en a été des portraits historiques comme de l'Histoire même (45, 25, 7);

« 5° Que les portraits de salons et les sujets de genre affluent toujours dans une proportion considérable et à peu près constante;

« 6° Que la Mythologie et la Fable, qui, au salon de 1851, dépassaient de près de 1/3 l'Écriture Sainte, et qui, en 1857, étaient passées presque inaperçues, ont repris quelque faveur en 1845, mais de telle manière pourtant qu'elles ne dépassent que de peu le 1/3 des sujets tirés des livres saints;

« 7° Enfin, que ceux empruntés à des romans ont descendu graduellement des quatre cinquièmes. »

Tel est, d'après les calculs de M. Schmit, le résumé moral de l'exposition de 1845. Ne nous en félicitons pas trop vite. Si nous sommes tenté de croire à une recrudescence de la foi, M. Schmit s'empresse de dissiper nos illusions. « Les tableaux de sainteté, dit-il, sont devenus un article de commerce. Le clergé en achète beaucoup; il est peu de communes qui n'en demandent au gouvernement. Chacun espère qu'en faisant un tableau d'église, il trouvera un acheteur, tandis qu'il a peu de chances de se défaire d'un sujet historique. L'artiste qui n'a d'autres ressources que son talent est bien forcé de calculer ce qu'il peut en tirer; il se fait peintre ou statuaire religieux pour manger. » Ce mal que signale M. Schmit est presque sans remède. Après les vives et nombreuses attaques dirigées contre le christianisme, il est difficile aux artistes de conserver intact le dépôt des croyances catholiques; ils sont involontairement en butte à une incertitude sceptique dont leurs œuvres se ressentent. L'art, qui fut longtemps au service des temples, s'est mis à la solde des princes et des grands, et se trouve aujourd'hui sans influence et sans direction. Est-il urgent de lui en donner? Oui, sans doute; et nous nous associons de grand cœur aux vœux par lesquels M. Schmit termine ses judicieuses réflexions : « Le culte absolu et athée de la forme, de la beauté purement matérielle, que chacun comprend à sa manière, subsistera tant que l'éducation intellectuelle et morale des artistes continuera d'être négligée. Or qui s'en préoccupe aujourd'hui? Un maître reçoit des élèves dans son atelier, les écoles publiques dans leurs salles, et ici, pas plus que là, nul ne songe à leur demander : Avez-vous de la religion et des mœurs? quelques notions d'Histoire Sainte et d'Histoire Profane? ou même : Savez-vous lire couramment? Et il en est beaucoup, nous pouvons l'affirmer, qui ne le savent qu'à peine. Pourvu qu'un élève soit vacciné, personne ne s'inquiète, du reste, pas plus que s'il s'agissait d'un manœuvre destiné à porter l'oiseau du maçon; nul ne prend la peine de veiller à ce qu'il acquière ces connaissances, une fois qu'il a pris le crayon ou l'ébauchoir, commencé à

Digitized by Google

nasiller une octave, à faire gémir un piano ou crier un violon. Encore moins un maître, un professeur, croit-il pouvoir porter sa sollicitude sur ce qui se passe hors de la classe ou de l'atelier. N'est-il pas même passé en force de chose jugée qu'un jeune homme est déshérité du feu artistique, s'il n'est quelque peu *bon compagnon*, ce qui ne veut pas dire précisément *homme de bonne compagnie*, et l'on sait à quels lazzi de mauvais goût, à quels sobriquets ironiques, à quelles mystifications incessantes doit s'attendre celui dont l'œil pudibond s'offusque de quelques croquis par trop excentriques, dont les oreilles souffrent à des plaisanteries licencieuses, encore mieux celui qui a le courage de s'avouer chrétien et croyant.

« N'est-il pas connu que trop souvent l'esprit de l'atelier n'est que celui du maître? Si l'on en doute, qu'on interroge.... non pas des individus peut-être trompés, peut-être trompeurs, mais les propres œuvres de plus d'un de ces maîtres, et qu'on dise, en jugeant leur moralité, quelle peut être la moralité de leur enseignement!

« Vainement, disons-nous, essayera-t-on de faire remonter l'art à sa hauteur divine, si l'on ne commence par s'occuper de l'éducation morale et intellectuelle des artistes. Il faut qu'un père ne puisse plus dire : « Qu'importe que mon fils réussisse mal dans ses études, il en saura toujours assez pour être peintre, sculpteur, architecte, comme moi ou comme tels et tels. » Il faut qu'on ne se borne pas à enseigner à ce jeune homme à dessiner, à peindre ou à modeler une académie, un écorché, un squelette; à distinguer les proportions des cinq ordres de l'architecture antique, puisqu'on n'en est pas encore venu à comprendre que l'art qui a fait Notre-Dame de Chartres et Saint-Ouen de Rouen est aussi de l'architecture; à déchiffrer un solfége. Il faut qu'on lui apprenne aussi ou qu'on le force à apprendre l'usage des nobles facultés de son âme et de son intelligence au profit de lui-même et de ses semblables. Nous l'avons dit, et nous le répétons, un artiste est un instituteur public; une œuvre d'art est un prédicateur dont la voix parle sans cesse aux générations qui se succèdent. Une mission aussi sublime peut-elle s'exercer sans préparation? Doit-on confier un apostolat aussi élevé, sous le patronage avoué de l'autorité publique et des corps savants, sans s'être assuré à l'avance que moralement le sujet est capable de le remplir dignement, et ne peut-on demander, sans être absolument déraisonnable, que dorénavant les grands prix ne soient plus accordés sur la simple exécution d'un tableau, d'une statue, d'une partition, et qu'on astreigne encore les concurrents à subir un examen au moins sur la langue française, sur l'Histoire Sainte et sur l'Histoire Profane, enfin sur l'histoire et même sur les théories générales de l'art spécial que le grand prix a pour objet?

« Plus d'une voix, nous nous y attendons, s'écriera que nous voulons faire des savants et non des artistes; nous répondrons que chacun de ces grands artistes du XVIe siècle, que ceux du XIXe regardent comme les maîtres de l'art, était savant à lui seul comme les quatre sections de l'Académie des beaux-arts ensemble; que, sans doute, certains esprits peuvent être disposés à abuser de la science, mais qu'abus pour abus, nous préférons encore celui-là à l'abus de l'ignorance. »

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ALLEMANDE.

Sommaire. — Peinture. Absence d'unité dans les beaux-arts en Allemagne. Exposition de Vienne. MM. Gallait, Biefve, Ed. Ender, A. Von Perger, J. Ender, A. Petter, Wissenberg, A. Adam, etc. Exposition de Stuttgard. Fresques de l'église Saint-Boniface à Munich. Vente de la galerie du libraire Reimer, à Berlin. Cabinet de M. Beuers. — Sculpture. Statue en bronze de Frédéric-Auguste, à Dresde. Monument de Copernic. Thusnelda, statue en marbre d'Ernst Van Bandel. Monument élevé à Arminius. Tombeau du chansonnier Van der Vogelweide.

PEINTURE. — Ce qui nuit aux beaux-arts et à la civilisation, en Allemagne, c'est l'absence d'un centre commun, d'une grande capitale. En France, tout émane de Paris, tout y vient aboutir ; ce vaste foyer de lumières accumulées éclaire le royaume tout entier ; les artistes capables, réunis comme en congrès, se prêtant mutuellement secours, animés par l'émulation, ayant sous la main les ressources les plus étendues, ont porté l'école française à une hauteur qu'elle n'avait pas encore atteinte. En Allemagne, l'absence d'unité tue les arts ; on n'y trouve point de direction puissante ; Berlin s'efforce vainement d'attirer à ses expositions annuelles les artistes du Midi ; Vienne, depuis nombre d'années, s'est séparée nettement du mouvement germanique. Il en résulte que de jeunes talents dépérissent faute d'atmosphère pour déployer leurs ailes, et que nous avons des peintres sur tous les points du territoire, sans avoir d'école nationale.

Ainsi l'exposition qui a eu lieu à Vienne, à la fin d'avril, n'était défrayée que par des artistes autrichiens. Ni Dusseldorf, ni Berlin, n'avaient daigné fournir un contingent ; un très-petit nombre de toiles représentaient l'école de Munich ; on remarquait un tableau français, un danois, plusieurs belges et flamands ; mais l'immense majorité des œuvres exposées appartenait à l'Autriche.

L'exposition de 1845 a été inférieure à celle des années précédentes. Nulle conception profonde et énergique, nulle originalité dans la forme. Une identité marquée dans la composition, un style uniforme, un air de famille, caractérisent les peintures autrichiennes ; elles ont aussi un charme de coloris qui semble être l'apanage des contrées méridionales ; mais on n'y aperçoit rien de ce qui constitue une école distincte.

Les tableaux distingués des Belges Gallait et Biefve ont eu les honneurs de l'exposition viennoise. Ils ont été plus favorablement reçus en Autriche que dans le nord de l'Allemagne. Leur *faire*, qui rappelle celui de Paul Delaroche, mitigé par de lointaines réminiscences de Paul Véronèse, a charmé les amateurs de Vienne, qui préfèrent à la sévérité de la véritable peinture d'histoire les grâces maniérées du genre anecdotique.

On a remarqué, à l'exposition de cette année, *Bélisaire reconnu par un de ses compagnons d'armes*, d'Édouard Ender ; *Richard Cœur-de-Lion fait prisonnier à Fregberg*, de Aaron Ritter van Perger ; *la Vierge tenant l'enfant Jésus*, *Roméo et Juliette*, *Pèlerins italiens près d'une fontaine*, de Jean Ender le père ; *Junius Brutus jurant de venger Lucrèce* et *Agar au désert*, d'Antoine Petter ; *Naissance et Mort*, tableau allégorique du danois Blunck ; *Moïse tenant les tables de la loi*, de l'Autrichien Wissenberg. Parmi les tableaux de bataille, nous mentionnerons *la Mort du général Caulaincourt au troisième assaut de la grande redoute de la Moskowa*. L'auteur, Albrecht Adam, assistait à cette scène terrible ; aussi, sa composition, à défaut d'autre mérite, aurait du moins celui de l'exactitude.

Les tableaux de genre sont en foule. Le plus admiré est *la Sortie de l'école*, de F.-G. Waldmüller, sujet cent fois traité, mais rajeuni par une touche spirituelle. Nous devons au même artiste *une Jeune fille regardant un oiseau*. Muller, qui excelle à peindre des scènes de nuit, a exposé *une Noce à Tolz, dans la haute Bavière*. *Le Seigneur de village à une noce*, de Ranftl, peut être considéré comme le pendant de la composition de Muller. Dans une autre petite toile représentant *une Veuve*, Ranftl a su faire contraster la douleur du personnage principal avec la gaieté d'un enfant placé à ses côtés. *Le Piquet de cavalerie*, de Carl Schindler, augmente les regrets causés par la mort prématurée de ce jeune peintre. *La Découverte d'un tableau de prix à une vente publique*, par Édouard Swoboda, est peut-être la meilleure peinture de chevalet de l'exposition. Les physionomies de l'amateur, du critique, de l'admirateur, de l'observateur, de l'incrédule, de l'examinateur attentif, sont rendues avec un rare talent d'expression.

Nous avons à l'exposition de Vienne deux tableaux de l'école flamande moderne, l'un dans la manière de Weenix, l'autre inspiré par l'étude de Teniers : *le Présent de rençaison*, de Somers, et *le Livre amusant*, de Vennemann. Ces deux artistes sont d'Anvers.

Duval Le Camus, de Paris, nous a envoyé une *Chasse au loup* et *la Corbeille de mariage*, peintures d'un coloris brillant, qui, malgré leur peu d'importance, font honneur à l'école française contemporaine.

Les portraits sont généralement médiocres, même ceux d'Einsle, d'Aigner et de Heuss. Il est à regretter que Schrotzberg, qui avait exposé en 1857 *Jupiter et Calliste*, et, en 1859, une *Léda*, se soit consacré exclusivement au portrait. Beaucoup d'autres peintres recommandables, dont les débuts avaient donné de hautes espérances, séduits par l'appât d'un lucre facile, se bornent à reproduire tant bien que mal les traits de la bourgeoisie viennoise.

Le professeur Agrigoletti, de Venise, le dernier représentant de la vieille école vénitienne, est l'auteur du plus beau tableau d'histoire de l'exposition. Cet excellent artiste était déjà connu par le portrait du poëte et archevêque Von Pyrker, et par un *Archange Gabriel*, qui se trouve dans le cabinet du prince de Schwartzemberg. En traitant un sujet devenu banal, *le Doge Foscari et son fils*, il a déployé une énergie de pinceau qui frappe et impressionne vivement. Le fils, condamné au bannissement, est aux pieds de son père et semble lui demander des consolations. Sur le premier plan est la mère, évanouie dans les bras de ses femmes. Dans le fond, à gauche, se tiennent des soldats et le geôlier. Au centre sont plusieurs membres du grand conseil. Les fenêtres de la salle sont ouvertes, et l'on aperçoit dans le lointain la place Saint-Marc et le palais ducal.

Cette belle composition, largement exécutée, a été achetée par l'empereur, pour sa galerie.

Stuttgard a eu aussi une exposition, mais elle ne présentait rien d'intéressant, à part quelques peintures de Maës, Rottmann, Gadin et Schiavoni, qu'on avait déjà vues dans d'autres villes. Un admirable paysage du professeur Steinkopf, *l'Élysée des anciens*, a été exposé isolément, et a produit plus d'impression que toutes les toiles du musée.

Le professeur Henri Hess, aidé de ses élèves, continue à décorer, à Munich, l'église de Saint-Boniface. Déjà la partie supérieure de l'édifice est ornée de trente-six fresques, toutes relatives à la vie et aux souffrances du saint martyr et de ses prédécesseurs en Allemagne. Il ne reste plus à faire que les fonds, qui seront de couleur d'or. Schraudolph, digne collaborateur de Hess, a peint sur les murs de la nef, au-dessous des croisées, *Boniface prêchant l'Évangile*, et *Boniface sacré évêque*. Les principaux événements de la vie du saint apôtre sont retracés dans les fresques les plus grandes, et elles se suivent par couples, que séparent les uns des autres des fresques plus petites, peintes en grisaille sur un fond bleu. Hess achève en ce moment, dans l'abside, le tableau allégorique de l'*Apparition du Christ*. Le Rédempteur, en longue robe blanche, est assis, les bras étendus, sur un arc-en-ciel, au milieu d'une auréole elliptique d'anges et de séraphins qui l'adorent. Un peu plus bas, Marie, en robe bleue flottante, la main gauche posée sur la poitrine, et tenant un lis dans la main droite, tourne les yeux vers son fils. En face d'elle est agenouillé saint Jean-Baptiste, les mains jointes et portant une croix en roseau. Au-dessous, sur un fond vert, entre des palmiers, doivent figurer plusieurs saints.

On exécutera, dans le courant de cette année, trois fresques dont les dessins sont déjà faits, *la Fondation des quatre évêchés par Boniface*, *le Sacre de Pepin* et *Boniface quittant l'évêché de Fulde pour aller prêcher l'Évangile*. Koch, Schrandolph et Hess sont chargés de ces vastes compositions. Ces fresques sont peintes tantôt sur de la chaux épurée, tantôt sur un enduit de craie ou de poussière de marbre, préparations qui donnent aux tableaux l'aspect de peintures sur porcelaine.

Munich, depuis Cornélius, couvre ses murailles de fresques. Voilà deux fois que le peintre Rottmann recommence celles des arcades du jardin Royal, et trois fois qu'elles sont mutilées pendant la nuit à coups d'instrument tranchant. Comme les fresques voisines sont respectées, on attribue cet acte de vandalisme à des ennemis personnels du peintre. Les plus récentes dégradations ont animé les artistes d'une juste indignation, et tout sera mis en œuvre pour en découvrir les auteurs.

La galerie de tableaux du libraire Reimer, à Berlin, vient d'être vendue aux enchères publiques.

Digitized by Google

L'indication du prix des principales œuvres peut vous donner une idée du cours des tableaux en Allemagne. Une *Vieille femme en robe de velours noir*, de Ferdinand Bol, a été payée 900 thalers (3,375 fr.); un *Paysan buvant*, de cinq pouces de hauteur, par Teniers, a été adjugé à 149 thalers (559 fr. 75 c.), deux *Paysages*, d'Everdingen, à 499 thalers (1,871 fr. 25 c. et 401 th. (1,504 fr. 15 c.), un magnifique Rembrandt, *le Christ ressuscitant la fille de Zaire*, connu par la gravure de Schmidt, s'est élevé à 1,210 thalers (4,537 fr. 75 c.) Le seul tableau qui ait approché de ce prix est une *Dame en corsage blanc* de Van Mieris, vendue 1,105 thalers (4,143 fr. 75 c.). On a vendu un *Paysage* de Ruysdaël 102 thalers (382 fr. 50 c.); une *Dame à cheval faisant l'aumône à un paysan*, de treize pouces et demi de haut sur dix-sept pouces de large, par Philippe Wouwermans, 660 thalers (2,475 fr.); un *Joueur de harpe*, d'Adrien Ostade, 400 thalers (1,500 fr.); un *Paysage*, de Wynants, 332 thalers (1,245 fr.), un *Portrait d'homme*, d'Holbein, 250 thalers (937 fr. 50 c.); un dessin sur papier, du même, représentant le prince *Frédéric le Sage*, de dix pouces et demi de haut sur sept et demi de large, 130 thalers (487 fr. 50 c.), *Fleurs*, par Rachel Ruysch, 300 thalers (1,125 fr.), *Portrait de Napoléon dans la salle du trône*, par Gérard, 140 thalers (518 fr. 75 c.); un *Chasseur à cheval*, de Palamedes, 345 thalers (1,181 fr. 25 c.), *Concert*, par Pierre de Hoog, 600 thalers (2,250 fr.), *la Vierge et l'enfant Jésus*, de Schorel, 400 thalers (1,500 fr.); *Noce de paysans*, de Van Helmont, 199 thalers (746 fr. 25 c.).

Il importe de vous avertir que les amateurs considéreront ces prix comme exorbitants. On en attribue l'élévation à la présence d'étrangers arrivés, avec des commissions importantes, de diverses contrées, et principalement d'Angleterre.

Un certain Reniers a mis en vente, à Dresde, une collection de tableaux, dont quelques-uns ont une valeur d'autant plus grande que leur authenticité est incontestable. Nous citerons, entre autres, *un Joueur de guitare et un Joueur de flageolet*, par Murillo; un *Christ*, du Guerchin; *l'Adoration des mages*, de Maratte; *la Naissance du Christ* et *la Fuite en Égypte*, de l'Albane; un *Paysage avec une dame à cheval*, de Berghem. M. Reniers possède aussi un *Samson surpris par les Philistins*, qu'il attribue au Corrége; mais, malgré le mérite de cette peinture et l'avis de plusieurs artistes connus, nous n'osons affirmer qu'on y doive reconnaître la touche d'Antonio Allegri.

Sculpture. — On a remarqué dans le palais du Lieutenant, à Dresde, la statue en bronze de Frédéric Auguste, surnommé le Sage, qui a régné cinquante-huit ans sur les Saxons. Le statuaire, le professeur Rietschel, a représenté le prince assis sur le trône, tenant en main le sceptre et le livre de la loi.

La Prusse a conçu le projet d'élever dans la ville de Thorn un monument à Copernic. La souscription a peu produit; ni la France, ni l'Angleterre n'y ont contribué; l'université de Glascow a seule envoyé un faible don. Néanmoins un membre de l'Académie des arts de Berlin vient de donner le dessin d'une statue en bronze, qui représente Copernic, tenant de la main droite un astrolabe, et montrant le ciel de la main gauche. Il est à regretter qu'elle n'ait pas été prête pour la célébration de l'anniversaire séculaire de la mort de l'astronome (24 mai 1543).

On fait des préparatifs dans la cathédrale de Spire pour y placer la statue de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, commandée à Schwanthaler par le roi de Bavière. Elle sera posée en face du monument d'Adolphe de Nassau, dans le *chœur des rois*, où reposent huit empereurs d'Allemagne.

De même que les capitales, les petites villes d'Allemagne, celles dont le touriste ne daigne pas s'occuper, manifestent un goût prononcé pour les arts. Le prince de Lippe-Delmold vient d'acheter, pour le chef-lieu de ses possessions, une statue en marbre représentant Thusnelda, du sculpteur Ernst Von Bandel. L'artiste s'est inspiré du récit de Tacite; il a représenté Thusnelda livrée par son père à Germanicus et emmenée en esclavage. L'indignation qu'excite une aussi lâche perfidie, la noble fierté de la captive, ses espérances de mère d'avoir bientôt un vengeur, sont admirablement rendues.

V. Bandel doit partir prochainement pour Carrare, où il s'est fixé. C'est là qu'il exécutera les bustes du prince régnant et de la princesse Pauline, née Anhalt-Bernberg. Avant de s'éloigner, il a confié à un homme sûr les travaux du monument élevé à Arminius, auprès de Delmold, dans la forêt de Thuringe, qui vit les luttes glorieuses des Chérusques contre les Romains.

La société historique de Wurzbourg a commandé au sculpteur Halbig un monument en pierre, de onze pieds de haut, à la mémoire de notre immortel chansonnier Walter Van der Vogelweide (1). La base quadrangulaire du mausolée portera une coupe, où les oiseaux viendront boire et picorer; car Walter, par une bizarre disposition testamentaire, ordonne qu'on nourrisse les oiseaux sur sa tombe, et a fait creuser pour cela quatre petits réservoirs dans la pierre de son tombeau.

(1) Ce nom signifie littéralement *pâture des oiseaux*.

YVONNE.

I.

Quand la mer est belle,
Yvonne comme elle,
Chante dans son lit;
Quand la mer moutonne,
La belle Bretonne
Frissonne et pâlit.

Alerte et sauvage,
Fuyant du ménage
Le soin humble et doux,
Souvent, sur la grève,
Assise, elle rêve,
L'oreille aux genoux.

Ses deux bras entourent
Sa jupe où se fourrent
Ses pieds blancs et nus,
Et son œil embrasse,
A travers l'espace,
Des cieux inconnus.

Seule dans la foule,
Sa pensée où roule
Quelque vision,
Ouvre une aile aiguë
Et fuit sous la nue
Comme l'alcyon.

Sa mère s'alarme,
Et cache une larme,

Digitized by Google

Puis s'en va prier
Pour l'enfant morose,
L'hirondelle éclose
Au nid du ramier.

Ce brick qu'on remorque
Serait-ce pas l'Orque ?
Il vint l'an dernier
Pour une avarie.
Encor, je parie,
Quelque négrier.

Chez nous l'équipage
Fera du ravage,
Car, en l'attendant,
Plus d'une fillette
Soupire, en cachette,
Pour le commandant.

Qu'il charge d'ébène,
De fer ou de chêne,
C'est un homme fier :
Un œil doux et mâle,
Bleu sous un front pâle :
Un homme de mer.

II.

— Viens, et sois-moi fidèle :
A bord, où je suis roi,
Le canon seul, ma belle,
Parle plus haut que moi

— Je n'ai plus de courage,
Mon sommeil est troublé,
Depuis ce jour d'orage
Où vous m'avez parlé.

— Viens comme l'hirondelle
Dormir dans mes agrès :
L'Océan qui t'appelle
Bercera tes regrets.

— Oui, moi, laisser ma mère
Pour aller avec vous !
Ne plus voir mon vieux père ?
Où nous marierons-nous ?

— Je n'en sais rien, mignonne,
Quand nous prenons la mer,
On dit à sa patronne :
Allons où va l'éclair.

— Pourquoi votre navire
A-t-il sous son beaupre,
Un aigle qui m'attire,
Un grand aigle doré ?

— Quand nous voyons au large,
Gouvernant au plus près,
Gabare ou brick de charge,
Et qu'il vente bon frais,

Comme vous, mes fillettes,
On met du linge au vent :
Cacatois et bonnettes,
Et royaux en avant.

Quand on veut aller vite,
Il faut tirer peu d'eau,
Ou bien, à ma petite,
Il faut faire un cadeau

Voilà pourquoi, je pense,
On voit, sous mon beaupré,
Un aigle qui s'élance,
Un grand aigle doré.

— Que votre voix est douce,
O mon petit amant !
Oui, je veux être mousse
Sur votre bâtiment

III.

Ah ! le beau novice
Qu'a le commandant !
Il fait son service
Fort commodément.

Ses pendants d'oreille
Sont deux ancres d'or,
Sa bouche vermeille
Est plus riche encor.

Rouge est sa ceinture,
Rouge est son bonnet ;
Mais sa chevelure
Nul ne la connaît.

— Quand le capitaine
Dormir je verrai,
Mes cheveux d'ébène
Je vous montrerai.

Ce mot-là, novice,
Vous coûtera cher.
Mais le pied lui glisse...
— Un homme à la mer !

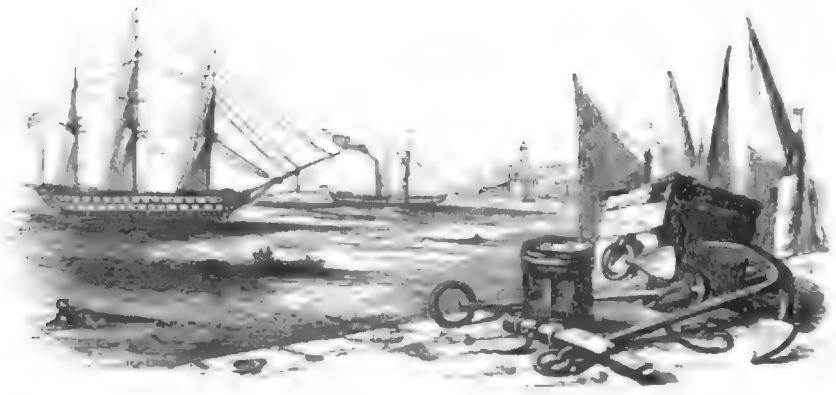
— Faut larguer l'écoute !
Dit le lieutenant.
— Timonier, en route !
Dit le commandant.

Digitized by Google

Les chanvres sont rares,
Faut les ménager.
Gardons nos amarres,
Et laissons nager.

La ceinture rouge
Qu'on voudrait sauver,
Le premier qui bouge
Ira la trouver.

Le marquis DE BELLOY.



A JULIA GRISI.

(Après une représentation de *la Norma*.)

SONNET.

Les plus divins rayons te couronnent, ô femme!
L'ardente passion, l'idéale beauté;
On rêve, en contemplant ta blanche majesté,
Au marbre de Paros qu'animerait une âme.

Oh! quand le Dieu descend, et que l'éclair du drame
Eclate dans ta voix, dans ton sein tourmenté,
Comme tout l'auditoire, ivre de volupté,
Se suspend à ta lèvre, et s'allume à ta flamme!

Diva! c'est bien ton nom, ton nom mélodieux
L'Italie et la Grèce enfantèrent des dieux,
Et c'est leur noble sang qui coule dans tes veines.

Tout le trahit en toi, le feu de tes regards,
Ce port qu'eût envié l'épouse des Césars,
Et cet air de grandeur des princesses romaines.

N. MARTIN.

Physionomie Parisienne.

Balayeuses.

Digitized by Google

Digitized by Google

gitized by Google

ARTISTES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CORTOT.

JEAN-PIERRE CORTOT est mort à Paris, le 15 août 1843. C'était l'un des meilleurs statuaires que nous eût légués l'école impériale.

Quoiqu'il s'attachât presque servilement à l'étude de la forme antique, il avait un genre spécial et nettement caractérisé; il était original en imitant. Travailleur infatigable, il a enrichi de ses sculptures les principaux édifices de Paris. Il ne vivait que pour son art, et sa biographie, comme celle de la majorité des artistes, se réduit presque à la nomenclature de ses ouvrages.

Né en 1787, il eut l'honneur d'être fils d'un homme sans fortune, d'un simple débitant de tabac: car c'est un honneur réel que d'être issu d'une famille obscure, lorsqu'on laisse un nom illustre. Il apprit le dessin à l'école gratuite, sous la direction de M. Defresne; puis il entra dans l'atelier de Bridan fils, sculpteur assez médiocre, tristement connu par le massif éléphant de la Bastille. Cortot remporta le second grand prix, en 1806, pour une figure ronde-bosse de *Philoctète à Lemnos*, et le premier grand prix, en 1809, pour un *Marius méditant sur les ruines de Carthage*. Pensionnaire du gouvernement, à Rome, il persévera dans la direction gallo-grecque, que tous les artistes prenaient à l'envi, sous l'influence des idées de la révolution. Depuis 1789, l'hellénisme avait tout envahi; tandis que les réformateurs politiques évoquaient les souvenirs de Sparte et d'Athènes, les architectes, en haine du clergé, rompaient tout pacte avec le style gothique, les peintres marchaient sur les pas de David, et les héros grecs, les allégories grecques, alimentaient

Digitized by Google

exclusivement la plastique. Cortot, genre sage, mais peu inventif, ne songea point à se soustraire aux réminiscences païennes. Il suivit la route tracée et commença, à Rome, où il passa huit ans, un *Narcisse* et une *Pandore*. Il executait en même temps un *Napoléon*; mais les évenements de 1815 ayant remis Louis XVIII sur le trône, le jeune statuaire renonça à la statue impériale pour travailler à un *Louis XVIII*, qui décore la salle principale de la villa Medici. Le *Narcisse* et la *Pandore* furent exposés en 1819, avec un *Ecce homo*, commandé par le préfet de la Seine pour l'eglise de Saint-Gervais. Ce début merita à l'artiste le prix décennal de dix mille francs; mais, par une louable modestie, il le partagea avec M. Bridan, son maître, qui avait exposé un *Epaminondas* en marbre. Le *Narcisse couché* est actuellement au musée d'Angers. La *Pandore*, achetée par le ministre de l'interieur pour le musée de Lyon, est restée le plus remarquable ouvrage de Cortot, dans le genre gracieux. Il l'avait ébauchée nue et de grandeur naturelle; mais, d'apres les conseils de M. Ingres, il en réduisit les proportions et couvrit d'une draperie la partie inférieure du corps. La tête, le torse, la main droite qui tient une boîte, sont d'une execution presque irréprochable, mais les ajustements sont trop *épinglés*. Cortot adopta depuis une manière plus large et démentit les assertions de ses premiers biographes, qui, le jugeant sur sa *Pandore*, disaient : « Les compositions héroïques ou séveres conviennent moins au genre de talent de ce statuaire que les sujets qui demandent avant tout de l'élegance et de la grâce (1). » Son aptitude à la sculpture monumentale se manifesta, en 1825, dans un bas-relief peu connu, dont l'histoire se lie aux circonstances politiques du temps. Le conseil municipal de Paris, voulant offrir une fête à l'armée d'Espagne, le 15 décembre, commanda des tableaux et des sculptures pour la décoration des salles de l'hôtel de ville. Abel de Pujol peignit *l'Attaque du Trocadéro*; Steuben, *la Capitulation de la Corogne*. Lafitte, premier dessinateur du cabinet de Louis XVIII, tira le plan d'une marche triomphale qui fut executée en plâtre, à raison de 120 francs le pied, par MM. Ramey fils, Raggi et Cortot. Celui-ci représenta *l'Infanterie de la garde royale*, dans un bas-relief de dix pieds de long sur deux pieds trois pouces de large. M. Raggi fut chargé des *Canonniers de la garde royale*, et M. Ramey fils de *l'artillerie* et du *train*. Ce bas-relief, offert par la ville au duc et à la duchesse d'Angoulême, fut déposé au château de Villeneuve-l'Étang, près Saint-Cloud.

Cortot fut décoré apres l'exposition de 1824, où l'on vit de lui *la Vierge et l'enfant Jésus*, groupe en marbre pour la cathédrale d'Arras; *Daphnis et Chloé*, groupe en plâtre, qui, executé en marbre en 1827, a été placée au Luxembourg; *l'Entrevue du duc d'Angoulême avec le roi d'Espagne, au pont Sainte-Marie*, bas-relief pour l'arc de triomphe du Carrousel, exposé en marbre en 1827; *Sainte Catherine*, placée en 1825 dans une chapelle de Saint-Gervais, et *la Paix et l'Abondance*, bas-relief qui encadre un œil-de-bœuf de la cour du Louvre. Il exécuta, la même année, *la Résurrection de Jésus-Christ*, groupe en pierre de cinq figures, de six pieds de proportion, pour le fronton de l'église du mont Valérien. Ces travaux importants le conduisirent à l'Institut, au mois de décembre 1825; il remplaça Dupaty comme membre de la quatrième classe et professeur à l'école royale des beaux-arts. Il acheva depuis les modèles de son prédécesseur, le *Louis XIII équestre* de la place Royale et les groupes du monument du duc de Berry.

De 1825 à 1830, Cortot produisit le bas-relief du monument de Malesherbes; la statue du *duc de Montebello*, pour la ville de Lectoure; la statue de *Pierre Corneille*, pour Rouen; *la Captivité de Louis XVI*, pour la salle des Pas-Perdus; *Marie-Antoinette soutenue par la Religion*, groupe en marbre, pour la chapelle expiatoire de la rue d'Anjou; *la Vierge et l'enfant Jésus*, statue exposée en 1827 et fondue en argent pour l'église Notre-Dame de la Garde, à Marseille; un *Charles X*, terminé en six semaines, avec le concours de M. Caillouette. Cette statue demeura, durant l'exposition de 1827, au centre du salon carré, jusqu'après la distribution des croix et médailles; elle fut transportée ensuite à l'hôtel de ville, où elle a été démolie en 1850.

La révolution enleva à Cortot pour seize cent mille francs de travaux, mais elle lui fournit l'occasion de montrer son talent sous un autre aspect. En 1834, on admirait au salon son *Soldat de Marathon annonçant la victoire*. Ce marbre était le fruit d'un long travail, car il figure déjà nominalement sur le livret de 1822. Peut-être doit-on le regarder comme le morceau le plus complet de l'artiste; le torse est sévérement étudié; la figure est pleine de mouvement et d'animation; la pose et le geste sont éloquents; les traits expriment à la fois la joie du triomphe et les souffrances de l'agonie. C'est une de ces rares compositions, où la correction de la forme s'allie à la noblesse de la pensée.

Les sculptures de Cortot se distinguent toutes par l'ordonnance, par la grandeur unie à la simplicité. Il y faut moins chercher l'expression dans les têtes, la légèreté dans l'exécution, que la beauté majestueuse du dessin. Quoi de plus noblement conçu que la statue de *Casimir Perier* et les bas-reliefs du piédestal funèbre, *l'Éloquence*, *la Justice* et *la Force*? Quel caractère de gravité antique dans *Nantes* et *Brest*, deux statues de la place de la Concorde? *Nantes*, assise sur un navire, le front ombragé de lauriers, tient de la main droite un caducée et de la main gauche un écusson au milieu duquel est un

(1) *Biographie des Contemporains*. Levrault, 1834, in-8°, tome V, page 129.

Digitized by Google

vaisseau. *Brest*, également couronnée de lauriers, tenant un gouvernail de la main droite, appuie l'autre, fortement contractée, sur la culasse d'un canon. Si *Lille* et *Strasbourg*, de M. Pradier, sont plus gracieusement exécutées, *Nantes* et *Brest* surpassent assurément toutes leurs compagnes, sous le rapport monumental.

Cortot est l'auteur du beau groupe en bronze doré, *la Piété*, qui surmonte le maître-autel de Notre-Dame de Lorette, et dont on voit le plâtre à Saint-Gervais, entre deux *Anges en adoration*, de Nanteuil. Il a fait, pour l'arc de l'Étoile, *le Triomphe* (1810), trophée qui occupe le pied droit de gauche, du côté des Champs-Élysées. Napoléon est couronné par la Victoire; la Renommée proclame ses exploits, que l'Histoire consigne sur un registre. Des villes, la tête ceinte de couronnes murales, s'inclinent devant le vainqueur. Au second plan, un prisonnier dans les fers et un palmier auquel sont suspendues les armes des ennemis défaits. Cette composition est moins belle de détails, moins énergique d'exécution que celle de M. Rude, *le Départ* (1792). La nudité du personnage principal, le palmier, le captif enchaîné, nous reportent en deçà du dix-neuvième siècle et semblent caractériser un demi-dieu mythologique plutôt qu'un officier d'artillerie devenu empereur des Français. Néanmoins, par la sévérité des lignes, par l'habileté de l'agencement, ce groupe est celui qui s'harmonie le mieux avec les combinaisons architecturales de l'édifice.

La manière de notre artiste, sacrifiant les détails à l'ensemble, négligeant la partie pour le tout, s'inquiétant moins du caractère spécial de chaque physionomie que de l'effet général des lignes, ne pouvait convenir qu'aux grands monuments. On la trouve, avec ses qualités et ses défauts, dans le *fronton de la Chambre des Députés*, découvert en 1841, et dont il fut récompensé par le grade d'officier de la Légion d'honneur. Au milieu est assise *la Loi* appuyée sur les tables de la Charte, que soutiennent *la Force* et *la Justice*. A gauche, *la Paix* ramène *le Commerce;* à droite, *les Sciences* et *les Arts* escortent *l'Abondance*. Les données abstraites de ce bas-relief s'accordaient avec les idées de l'artiste; aussi est-ce là qu'il a déployé toute la vigueur d'un talent parvenu à sa maturité.

Guyot de Fère, dans *l'Annuaire statistique des Artistes français* (1), cite de Cortot « beaucoup de bustes importants. » Nous ne connaissons de Cortot que deux bustes d'amis, un buste colossal d'*Eustache de Saint-Pierre*, pour la ville de Calais, et le buste du *comte de Guébriant*, qui est au musée de Versailles. Outre les ouvrages que nous avons indiqués, il en a produit un grand nombre d'autres, dont les modèles existent seuls. Il avait fait, pour le monument de la ci-devant place Louis XVI, ce roi debout sur des nuages, la palme du martyre à la main, les yeux levés au ciel, et quatre figures, de trois mètres de proportion, qui devaient orner les angles du piédestal. Il exécuta en plâtre *la Ville de Paris*, statue de huit mètres de haut, pour la fontaine de l'Éléphant; *la Justice*, destinée aux assises du palais de la Bourse et exposée en 1827, et *l'Immortalité*, dont le plâtre figura à la porte de la Chambre des Députés pendant la cérémonie de la translation des cendres de l'empereur. Cette statue, de quinze pieds de haut, est déposée au Panthéon, dont elle était destinée à orner la lanterne. Peu de temps avant sa mort, il avait ébauché en argile une *Ariane abandonnée*, qu'il brisa de ses propres mains.

Cortot souffrait depuis longtemps d'une maladie cruelle qui avait nécessité de douloureuses opérations. Un médecin, M. Tourot de Beauregard, lui conseilla les eaux de Vichy. Là, malgré les soins dont on l'entourait, il sentit les atteintes d'une hydropisie symptomatique, qui lui laissait peu d'espérance de salut. A la nouvelle de cette complication, le peintre Drolling, son ami, quitta Paris en toute hâte et y ramena le mourant, qu'il n'a quitté qu'après l'agonie.

Les funérailles de J.-P. Cortot ont eu lieu le 16 août; le service funèbre a été célébré à l'église Saint-Germain des Prés, en présence de l'élite de nos artistes. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Bosio, Blondel, Raoul Rochette et Jarry de Mancy. Les regrets les plus vifs et les plus touchants ont été exprimés sur la tombe du défunt, au cimetière du Père-Lachaise, par MM. Raoul Rochette, secrétaire perpétuel de l'Académie, et par M. Emery, ancien libraire, beau-frère de Cortot, qu'il n'avait pas quitté depuis quarante-sept années. M. Jarry de Mancy, professeur d'histoire à l'école des beaux-arts, a lu d'une voix émue un discours composé par M. A.-L. Dumont, secrétaire perpétuel de l'école des beaux-arts, qu'une grave indisposition empêchait de se trouver au convoi de son ami. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire ici l'élégant panégyrique que M. Raoul Rochette a prononcé; les judicieuses appréciations qu'il renferme compléteront cet article nécrologique, et achèveront de donner à nos lecteurs une idée exacte des qualités morales et intellectuelles d'un artiste dont les titres de gloire sont écrits sur nos édifices en ineffaçables caractères.

EMILE DE LA BEDOLLIERRE.

(1) 1838, in-8°.

DISCOURS DE M. RAOUL ROCHETTE,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE,

PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES

DE M. CORTOT,

Le 16 août 1843.

« Messieurs,

« Dans l'accablement où nous plonge une perte si cruelle et si imprevue, vous n'attendez pas de moi que je profere ici d'autres paroles que celles qui repondent à la tristesse de vos pensees. L'Academie, frappée tout entiere dans la personne d'un de ses plus illustres membres, ne peut que gemir, et le langage de sa douleur est le seul qu'elle puisse entendre.

« Ce n'est pas d'ailleurs, dans ce lieu funebre, a la vue de cette tombe qui va se fermer, a ce moment ou les prières de l'Église ont à peine cesse, que je pourrais rappeler les titres d'une gloire, hélas! si perissable. Comment oser parler de talents, de succes et d'honneurs, en presence de tant d'objets qui ne nous montrent que le neant de l'humanite? Un jour viendra où nous serons plus libres de rendre a la memoire d'un grand artiste le solennel hommage qui lui est dû. Aujourd'hui, nous ne pouvons que pleurer sur nous-mêmes, en nous representant quel homme, quel confrère et quel ami nous perdons.

« La carriere de M. Cortot fut une des plus laborieuses que nous connaissions, une existence toute de luttes et d'epreuves, toute de travail et de devouement. Ne dans ces humbles rangs du peuple, où se trouvent toutes les forces vives de la nation, d'où sortent toutes les intelligences qui l'eclairent et tous les talents qui l'honorent, il eut d'abord a lutter contre les difficultes de la vie. Plus tard, quand son talent lui eut ouvert la route de la renommee et de la fortune, il ne cessa de lutter contre les difficultes de son art. Le travail, qui avait ete pour lui une ressource, devint ainsi pour lui une passion, la plus noble, la plus constante de toutes, celle a laquelle il devoua son existence entière et se sacrifia pour ainsi dire lui-même, parce qu'il y trouvait le moyen de servir tout ce qu'il aimait, son art et sa famille. Vous savez, à son retour de Rome, quel usage il fit du premier fruit de ses travaux, de quels soins touchants il entoura les dernieres annees de ses vieux parents, et vous savez encore tout ce qu'une sœur cherie dut à la générosite de son âme. Aussi tendre et affectueux pour les siens qu'il était sévère et dur pour lui-même, on peut dire qu'il ne connut jamais d'autres jouissances que celle du travail, et d'autre bonheur que celui qu'il procurait aux autres.

« On est étonné du grand nombre d'ouvrages qu'a produits M. Cortot, même en réflechissant que les seules distractions qu'il se permit dans l'exercice de son art etaient encore des etudes pour son art, même en songeant qu'il ne se delassa jamais d'un travail que par un autre travail. Quand il revint de Rome, où il avait passé neuf ans, et où il laissait, avec de nombreuses etudes, deux statues, monuments de deux revolutions qu'il avait vues se succeder, son *Napoléon* et son *Louis XVIII*, il en rapporta deux de ses chefs-d'œuvre, son *Narcisse couché* et sa *Pandore rétue*; il s'annonçait ainsi, des son debut dans la carriere, pour un artiste consomme, et il partageait, dans cette même année 1819, le grand prix de l'exposition du Louvre, avec son maître, M. Brudan. Ce rare exemple d'une association qui confondait dans une gloire commune les talents du maître et ceux du disciple, les traditions du passé et les promesses de l'avenir, devait se reproduire encore, sous une autre forme, dans la vie de M. Cortot. Élu en 1825 pour succéder a M. Dupaty, a l'Académie et à l'école, ce fut lui qui termina les travaux inacheves par cet

Digitized by Google

habile statuaire, la *Statue de Louis XIII* et le *Monument du duc de Berry*. Ainsi, M. Cortot, qui avait marqué sa première apparition au Louvre en honorant à la fois son maître et lui-même, signala son entrée à l'Institut en acquittant la dette du talent et de l'amitié.

« M. Cortot a parcouru, avec un égal succès, le vaste champ que son art offrait à son infatigable application. Sculpture de ronde bosse et de bas-relief, en pierre, en marbre et en bronze; antiquité, christianisme, histoire moderne, il a tout traité, tout pratiqué, et, dans tous les genres, il a produit des modèles qui se soutiennent à côté de ceux qu'il a suivis. Citer son *Christ* en *Ecce homo*, de Saint-Gervais, sa *Vierge* en marbre, sa *sainte Catherine* en marbre, et son groupe en bronze de Notre-Dame de Lorette, c'est rappeler à vos souvenirs quatre des plus beaux ouvrages que la religion ait inspirés à l'art moderne. Ses statues de *Narcisse* et de *Pandore*, son groupe de *Daphnis et Chloé*, et son *Soldat de Marathon*, place aux Tuileries, respirent le goût de l'antiquité, avec le sentiment qui lui était propre. C'est un autre caractère qui brille dans ses statues du général *Lannes*, à Lectoure, de *Corneille*, dont Rouen s'enorgueillit, et de *Casimir Périer*, qui triomphe encore sur son monument comme à la tribune. Et que pourrais-je ajouter à l'admiration que vous ont inspirée tant de beaux ouvrages, en vous rappelant son groupe, si simple à la fois et si grandiose, de l'*Apothéose de Napoléon*, à l'arc de triomphe de l'Étoile; et cet autre groupe, si noble, si touchant, de *Marie-Antoinette consolée par la Religion*, deux de ces œuvres capitales qui suffiraient pour immortaliser leur auteur.

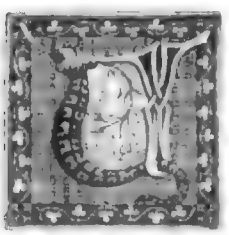
« Les principales qualités qui distinguaient le talent de M. Cortot étaient la simplicité, la sagesse et l'ordonnance. C'est par là qu'il s'était rendu plus propre qu'aucun des plus habiles statuaires de notre époque, à la décoration de nos grands monuments publics, et ce mérite, qu'il possédait à un degré éminent, se retrouve dans ses statues comme dans ses bas-reliefs. Qui de vous n'en a été frappé devant ses bas-reliefs de l'arc de triomphe du Carrousel et de la cour du Louvre, devant celui du monument de Malesherbes, et surtout devant ce magnifique fronton de la chambre des députés, l'une des plus grandes et des plus belles pages monumentales que la sculpture ait produites en France? Ce fut en présence de ce grand ouvrage, lorsqu'il fut complétement découvert en 1841, que M. Cortot reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur; et jamais récompense plus légitime n'avait mieux répondu au vœu de l'opinion publique.

« Tant de travaux, exécutés par un seul homme dans une carrière si courte, sont bien loin encore de donner une idée complète d'un talent si fécond, si soutenu, et toujours si égal à lui-même dans des applications si diverses. Mais que servirait de parler d'autres ouvrages de M. Cortot, après ceux que nous avons nommés, de monuments achevés, détruits par les révolutions, de statues abandonnées par lui-même, parce qu'il était plus difficile à satisfaire que personne? C'est ce dévouement à l'art, joint à cette application si constante, qui forme le principal trait du caractère de M. Cortot, qui peint et qui résume toute sa vie. Son atelier, l'école et l'Académie furent toute l'enceinte où s'écoula cette existence entière d'artiste, enceinte bien étroite, si l'on considère la sphère d'idées qu'elle embrasse. C'est là que, sans rien devoir au monde, seul et appuyé sur lui-même, travaillant sans cesse et produisant toujours, il se fit un nom qui a retenti en France et qui passera à la postérité, attaché à des monuments impérissables; c'est là que nous, qui vivions avec lui, nous avons connu tout ce qu'il y avait de générosité dans ses sentiments, de justesse dans ses idées, de solide dans ses affections; c'est là que nous avons pu apprécier l'homme si désintéressé pour lui-même et si dévoué pour ses amis, si simple dans ses goûts, si modeste dans ses habitudes, l'homme à la fois si doux dans ses mœurs et si ferme dans ses principes; et c'est là que son souvenir nous restera éternellement présent, avec l'immense regret qu'il nous laisse.

LITTÉRATURE.

MARY HERVEY.

III.



s matin qu'en proie au plus profond desespoir, Hervey veillait au chevet de sa fille, un instant endormie, la porte s'ouvrit et un inconnu entra, demandant à lui parler. « Monsieur, dit-il, je me nomme Hokkey; je suis l'ami de M. Fitz-Gérald, le riche négociant de Kingstown chez qui vous avez travaillé pendant vingt ans et qui vous a fait entrer chez M. Falkland, le jour où il déposait dans la maison de ce banquier une somme de 33,000 liv. sterl. En vous plaçant chez M. Falkland, M. Fitz-Gérald vous avait prié de surveiller l'emploi de ses fonds et de l'avertir au premier signe du danger que pourrait courir cet important dépôt. A plusieurs reprises, des bruits defavorables a la situation commerciale de la maison Falkland sont parvenus jusqu'à mon ami. La première fois, ne recevant de vous aucun avis menaçant, et sûr de votre probité non moins que de votre dévouement, il n'y avait prêté aucune attention: toutefois ces bruits ayant pris un caractère plus sérieux, il m'a chargé de venir en vérifier auprès de vous l'exactitude. » Hervey s'excusa, en montrant à M. Hokkey sa fille malade, de n'avoir pas encore averti M. Fitz-Gérald des évènements qui venaient de s'accomplir; puis, passant dans un cabinet voisin, il lui fit le récit complet et détaillé de toutes les infortunes qui l'avaient successivement accablé. Cette cruelle histoire, que les larmes et les sanglots de Hervey interrompirent souvent, fit une profonde et douloureuse impression sur M. Hokkey, homme naturellement sensible, juste, bon, et que Fitz-Gérald avait d'ailleurs vivement prévenu en faveur de Hervey. « J'ai un soupçon, monsieur, dit en terminant le malheureux père de Mary, un soupçon cruel, affreux et qui me ronge le cœur, c'est que l'infâme Falkland a répandu le bruit qu'il m'a renvoyé par un motif déshonorant pour moi; je ne puis expliquer autrement les refus, les procédés cruels, les injustices dont j'ai été l'objet depuis ce moment. Oh! si j'en avais la preuve, monsieur, si je pouvais saisir le calomniateur en flagrant délit... je le traînerais impitoyablement devant les tribunaux, et là,

Digitized by Google

je lui crierais avec cet accent de vérité poignante qui persuade les juges : Misérable ! rends-moi l'honneur ! c'est assez de m'avoir pris la santé et la raison de mon enfant... Oh ! voyez-vous, je serais écouté, monsieur ; on me croirait, on me rendrait justice, et l'infâme recevrait enfin le châtiment que méritent ses crimes, car ce sont bien des crimes... Oh ! mais une preuve, une preuve !... — La voici, monsieur, dit Hokkey en lui remettant une lettre. — Oh ! donnez, donnez, » s'écria Hervey en la saisissant d'un mouvement convulsif. Et il lut ce qui suit :

Falkland, banquier, à M. Fitz-Gerald, négociant à Kingstown.

« Monsieur, c'est avec le plus profond regret que « je me vois obligé de vous informer que la découverte de nombreuses infidélités de la part de « M. Hervey, que vous aviez placé chez moi, m'a « mis dans la nécessité de me priver de ses services.

« Agréez, etc. »

« Oh ! c'est horrible ! s'écria Hervey en froissant la lettre avec rage, c'est horrible..... mais enfin, Dieu soit loué, voilà la preuve de son mensonge ; justice sera faite. — Justice .. justice, interrompit M. Hokkey, cela est facile à dire... mais elle ne se rend pas pour rien, en Angleterre, comme nulle part ailleurs que je sache, et vous ne me paraissez pas en mesure de faire les premières avances des poursuites. N'oubliez pas, en outre, que vous avez affaire à un homme riche, puissant et considéré. — Tout cela est vrai, répondit Hervey en retombant abattu sur son siége. Hélas ! que faire ? — Que faire ? écoutez : ma chaise de poste est en bas, je repars sur-le-champ pour Kingstown, je vais retrouver Fitz-Gerald, que la lettre de Falkland n'a fait qu'indigner ; je lui raconte tout ce que je viens d'apprendre, et je le ramène avec moi. A nous deux, nous faisons les frais des poursuites. Fitz-Gerald, en venant rendre témoignage à votre scrupuleuse probité, éprouvée par plus de vingt ans de travaux, dans une des premières maisons d'Angleterre, où des valeurs énormes étaient à votre discrétion, ne peut manquer de produire une impression décisive sur les juges. Le récit de vos malheurs, des odieuses violences exercées sur votre fille, fera le reste. — Mais elles n'ont point eu de témoin. — Qui sait si le ciel n'en fera pas trouver un... Adieu, à bientôt la fin de vos infortunes. — Hélas ! j'ai peur qu'elle vienne trop tard pour ma pauvre Mary. » Hokkey serra cordialement la main de Hervey et partit.

Trois jours après, Fitz-Gerald, venu avec Hokkey, embrassait avec la plus vive tendresse son ancien commis, disons mieux, son ancien ami, et lui jurait de se dévouer à l'œuvre de sa réhabilitation.

Le banquier Falkland eut sa première visite. Des bruits avaient, en effet, circulé sur la situation difficile et gênée de cette maison, mais ils étaient dus seulement aux calomnies de Falkland, qui avait laissé croire que Hervey, en quittant sa maison, lui enlevait des valeurs considérables. « Je viens, monsieur, retirer les fonds que je vous ai confiés, dit brusquement Fitz-Gérald, introduit dans le cabinet du banquier. — Vous les aurez dans une heure, répond Falkland, étonné, stupéfait de l'arrivée inattendue du négociant — Vous m'avez écrit, monsieur, continua Fitz-Gerald, que de graves infidélités vous avaient obligé de vous séparer de M. Hervey ; vous en avez les preuves sans doute, vous allez me les montrer ; garant de la probité de M. Hervey, je veux, je dois connaître l'origine, la nature et la somme des dommages que ses infidélités prétendues vous ont causés. » A cette demande, Falkland éprouva un instant d'hésitation ; pressé par Fitz-Gerald, dont les regards scrutateurs et menaçants ne le quittaient pas, il se troubla tout à fait et balbutia quelques mots incohérents et sans suite. « Je constate, monsieur, reprend Fitz-Gerald, que ces preuves vous manquent, puisqu'il vous est impossible de me les montrer ; il me suffit. Dans une heure, je viendrai chercher mes fonds. » Et il sortit Dans cet intervalle, Falkland, honteux de sa faiblesse, fit un appel aux expédients les plus désespérés pour tâcher d'établir la culpabilité de Hervey ; mais il ne put y réussir. En sortant de chez Falkland, Fitz-Gerald s'était rendu chez le juge compétent, avec Hervey, et celui-ci avait déposé sa double plainte, plainte en calomnie et accusation de tentative de viol sur sa fille. Cité le lendemain devant le jury de mise en accusation, Falkland fut condamné à comparaître devant les assises qui s'ouvraient quelques jours après, et n'obtint sa liberté que sur une caution de 6,000 livres sterl.

Les préliminaires de ce procès devaient avoir et eurent, en effet, un grand retentissement. Tous les journaux d'Angleterre en donnèrent des analyses détaillées.

Que le lecteur nous suive maintenant dans un appartement de la rue de Rivoli, à Paris. Dans une chambre à coucher meublée avec un grand luxe, sont deux personnes ; l'une est une dame d'une cinquantaine d'années environ, assise dans une vaste bergère, les pieds sur des coussins ; ses traits paraissent altérés par une grave maladie. A ses côtés est assis un jeune homme de vingt-cinq ans, pâle et languissant

On a reconnu peut-être milady et William Murray. Milady, tombée malade à son arrivée à Paris, a été l'objet de soins empressés et éclairés ; mais son état est devenu grave, et les médecins n'ont pas tardé à reconnaître leur impuissance à combattre les symptômes alarmants qu'il présente. La maladie de sa mère, la nécessité de renoncer à Mary, qu'il aime plus que jamais, la cruelle certitude d'avoir jeté dans un profond désespoir la fille de Hervey, expliquent suffisamment la pâleur et l'aspect

Digitized by Google

souffrant de William. Milady Murray, qui a été témoin des luttes violentes dont le cœur de son fils est le théâtre, qui a vu ses yeux pleins de larmes, qui l'a entendu la nuit gémir et sangloter, est demeurée inébranlable; bien mieux, dans le pressentiment de sa fin prochaine, et dans la crainte que son fils devenu libre ne commette la faiblesse de céder à son amour, elle l'a obligé à s'engager par un serment solennel à ne jamais épouser Mary. Au moment où nous introduisons le lecteur dans la chambre à coucher de la vieille dame irlandaise, la pendule marque midi. Au premier coup frappé par l'horloge de l'hôtel, un domestique en livrée entre et dépose sur un guéridon le thé et les journaux anglais. William prend les journaux pour en donner lecture à sa mère, et d'abord les parcourt quelques instants en silence. Tout à coup ses joues se colorent vivement, ses mains tremblent, sa respiration devient haletante. « Ma mère! ma mère! s'écrie-t-il enfin, il n'était pas coupable... c'était une infâme machination... le misérable l'avait calomnié!... et Mary... Mary avait failli devenir victime de ses odieuses violences. Tenez, ma mère, c'est ici... ici... lisez!... lisez!... » Milady Murray se pencha avec effort et lut le passage du journal que lui indiquait son fils : « Mais, William, dit-elle en terminant, tu ne fais pas attention qu'il ne s'agit encore que de l'accusation portée par M. Hervey. — Sans doute, ma mère, mais ne voyez-vous pas aussi que le premier jury a trouvé des charges suffisantes pour renvoyer aux prochaines assises! Soyez sûre que le second verdict confirmera le premier, et pour que M. Hervey puisse montrer aux juges une nouvelle preuve de la calomnie de Falkland, je vais lui envoyer la fatale lettre que le misérable nous a adressée et qu'un heureux hasard m'a fait garder. »

Cette lettre arriva le jour même où la double accusation intentée par Hervey devait être soumise au grand jury. Bien avant l'heure de l'audience, une foule considérable se pressait dans la salle d'enceinte pour assister à l'issue de ce mémorable procès.

Quand on vit paraître Hervey, assisté de son attorney et de MM. Fitz-Gérald et Hokkey, un murmure de satisfaction et d'encouragement se fit entendre; au contraire, l'entrée du banquier fut accueillie d'un de ces témoignages de mécontentement et d'aversion que les Anglais appellent *groan* et qui ressemblent en effet à un murmure sourd et prolongé. Le jury, impatiemment attendu, entra enfin en séance. Ce fut Hervey en personne qui voulut soutenir sa plainte. Il commença par la tentative de viol et raconta, avec une chaleureuse et éloquente sensibilité qui parut émouvoir le jury les détails que nous connaissons déjà. « Hervey ment à la justice, répondit le banquier, prenant à son tour la parole; tout cela est un infâme calcul pour obtenir des dommages-intérêts. Qu'il prouve, s'il le peut, les faits calomnieux qu'il avance! » A ce défi jeté avec vivacité et avec un sentiment d'indignation habilement simulé, il y eut un moment de silence et d'hésitation dans le jury et la foule; tous les regards se portèrent sur Hervey, qui, ne s'attendant pas à ce brusque et formel démenti et pris ainsi au dépourvu, gardait le silence. « Vous le voyez, reprit Falkland triomphant, il n'a pas de preuve et il lui serait difficile d'en avoir, car il ment odieusement; toute cette fable, je le répète, n'a qu'un but de cupidité; c'est à ma fortune que le malheureux en veut! » En ce moment, il se fit dans l'enceinte une violente rumeur, et l'on vit un homme fendre la foule avec effort, arriver devant le prétoire, y pénétrer malgré les huissiers, et s'adresser en ces termes au lord président et au jury : « Milord et messieurs, le menteur, c'est le banquier Falkland; le coupable, c'est le banquier Falkland; j'ai tout vu, tout entendu; j'ai vu M. Falkland poursuivre la jeune fille, j'étais dans une allée voisine; en reconnaissant M. Falkland, j'eus le tort de me retirer et de ne pas aller au secours de sa victime; mais j'étais son employé, et je savais que s'il m'apercevait, il me chasserait le lendemain sans pitié. Depuis, par la même raison, j'ai gardé le silence; mais aujourd'hui, je ne puis faire taire le cri de ma conscience, et je le déclare devant Dieu et les hommes, M. Falkland est coupable. » Cette déposition fut foudroyante pour Falkland, qui n'essaya pas même de répondre. Atterré par cette première défaite, le banquier ne se défendit que faiblement contre la seconde accusation. Hervey arracha des larmes de l'auditoire, quand il raconta les terribles conséquences de la calomnie, son honneur flétri, tous moyens d'existence enlevés à son travail, la misère, une misère sans remède, et enfin, comme couronnement à tant de maux, sa fille, son unique enfant, sa belle et chère Mary, l'espoir, l'unique consolation de ses vieux jours, devenue folle de douleur....

Falkland, déclaré coupable sur tous les points, se vit condamné à la déportation, à une amende considérable et à 10,000 livres sterl. (250,000 fr.) de dommages-intérêts. Hervey fut porté en triomphe chez lui par la foule.

Hervey profita de la riche naissance que venait de lui donner la justice du jury pour appeler au chevet de sa fille les plus célèbres médecins de Londres. Tous leurs efforts échouèrent contre l'intensité du mal; la pauvre Mary avait perdu pour jamais la raison; une crise violente pourrait peut-être la lui rendre, disaient les hommes de l'art, mais d'où lui viendrait cette crise? c'est ce qu'on ne pouvait prévoir. Plusieurs mois se passèrent ainsi en tentatives inutiles. Au printemps suivant, Hervey se rendit sur le continent et alla consulter sur l'état de sa fille les membres les plus distingués de la Faculté de Paris. Plusieurs traitements nouveaux furent essayés sans succès; toutefois, comme le temps seul pouvait faire

Digitized by Google

juger definitivement de leur efficacité, Hervey s'établit pour un an dans cette capitale.

La folie de Mary était douce et calme; c'était une mélancolie profonde, un triste et douloureux silence, une insensibilité à peu près complète à tous les objets extérieurs. Les médecins furent d'avis que son père, loin de la séquestrer, la fît sortir souvent et surtout lui montrât tous les spectacles propres à frapper vivement ses sens. Pour obéir à cette prescription, Hervey la conduisait souvent à l'Opéra. Un soir, on jouait *Masaniello;* Hervey assistait à la représentation avec sa fille. Pour la première fois, Mary parut donner quelques signes d'intelligence; son père surprit une larme dans ses yeux.

Quelques instants avant le dénoûment, un cri étrange, d'une indéfinissable expression, parti de l'amphithéâtre, attire l'attention générale; on se penche de toutes parts pour en connaître la cause, et l'on voit un jeune homme s'efforçant de traverser la foule pour gagner la porte de sortie; toutefois, il ne peut avancer qu'avec les plus grands efforts, ses voisins, furieux d'être ainsi brusquement dérangés, le repoussant vivement. Le désordre se prolongeant, Hervey se penche à son tour; mais dans ce moment, le jeune homme était parvenu à se frayer un passage et courait de toutes ses forces dans les couloirs.

Le rideau baissé, Hervey remarqua que sa fille était vivement émue; la catastrophe finale lui avait fait évidemment une profonde impression; elle l'avait donc comprise; mais alors un rayon d'intelligence s'était donc fait jour au milieu des épaisses ténèbres de sa raison. Cette idée ranima le courage de Hervey, et il sortit de la loge, se promettant d'informer le lendemain les médecins de cet heureux symptôme. Il en était à peine sorti, que le jeune homme, que nous venons de voir quitter si précipitamment l'amphithéâtre, arrive, se la fait ouvrir, et, désolé de la trouver vide, descend à grands pas dans la direction qu'il suppose avoir été prise par les personnes qui l'occupaient. Arrivé au péristyle, il les voit monter en voiture; il se jette aussitôt dans un cabriolet et donne l'ordre de suivre. Un quart d'heure après, Hervey se faisait descendre devant une maison isolée des Champs-Élysées, et gagnait avec sa fille un petit appartement au premier, donnant d'un côté sur la promenade et de l'autre sur un jardin.

Hervey venait de conduire sa fille à sa chambre à coucher, lorsque l'inconnu entre et se précipite dans ses bras, sans pouvoir proférer une parole. « M. William! » s'écrie Hervey reconnaissant le fils de milady Murray. Il y eut un moment de silence pendant lequel le jeune homme se remit de sa vive émotion. « Je sais tout, continua-t-il, je sais tout ce qui s'est passé, votre procès, votre réhabilitation, l'éclatante justice qui vous a été faite, mais, hélas! je sais aussi l'affreux malheur qui nous a frappés tous deux. Mary... folle!... — Et la cause de sa folie, la connaissez-vous, William? — Oh! monsieur Hervey, je l'ai devinée, et depuis ce moment, le remords m'a bourrelé sans relâche; mais, mon Dieu, que pouvais-je faire alors que la vérité n'était pas connue, alors qu'un misérable vous avait odieusement flétri? Fallait-il persister? mais j'encourais la malédiction de ma mère, ou plutôt je la frappais d'un coup mortel. — Je ne vous ai pas accusé un seul instant, William; votre conduite, dans cette circonstance, vous était impérieusement dictée. — A peine arrivé à Paris, ma mère tomba malade, et, malgré tous les soins, tous les secours, j'eus le malheur de la perdre... — Milady Murray morte! — Oui, morte après quelques jours de souffrance. Les derniers devoirs venaient de lui être rendus, continua William en essuyant une larme, lorsque j'appris par la voie des journaux le résultat de vos accusations contre l'infâme Falkland. La nouvelle de votre triomphe me remplit de la plus profonde joie, et je songeai à repartir sur-le-champ pour l'Irlande. Un grave scrupule toutefois m'arrêtait... Ma mère, à l'époque où elle vous croyait coupable, m'avait fait jurer, par le serment le plus solennel, de ne jamais épouser Mary. Depuis que vous étiez réhabilité, ce serment m'enchaînait-il? J'allai consulter un vénérable ecclésiastique qui leva mes doutes, en m'assurant que les événements qui venaient de s'accomplir me rendaient toute ma liberté. Je n'hésitai plus dès lors à partir. Arrivé à Dublin, j'apprends que vous vous êtes embarqué pour la France; je vous y aurais rejoint sur-le-champ, si des intérêts urgents n'eussent exigé ma présence pendant quelques mois dans cette ville. Ces intérêts réglés, je reviens à Paris et me rends à l'adresse qui m'avait été donnée à Dublin. Vous veniez de partir avec Mary, pour vous rendre à l'Opéra; j'y cours sur-le-champ. Vous savez le reste. Et maintenant, Mary... Mary, où est-elle? allons la voir. Venez, conduisez-moi près d'elle. Oh! si vous saviez avec quelle violence mon cœur bat! » Cédant à l'impatience de William, Hervey sort un instant pour s'assurer que Mary n'est pas couchée. La jeune fille était assise dans une bergère, près de la fenêtre qui donnait sur le jardin. En s'approchant, Hervey remarque que des larmes sillonnent ses joues. « Mary, dit-il, c'est William..... William. » A ces mots, Mary se retourne, regarde lentement son père, puis fait un signe de tête négatif et redevient immobile. Hervey entr'ouvre la porte et appelle William, qui entre et se jette aux genoux de sa fiancée. « Mary! s'écrie-t-il, Mary, reconnais-moi... c'est moi, . moi... William, ton fiancé, qui revient te consacrer sa vie entière... Oh! je te le jure, que la raison te soit ou non rendue, mes jours t'appartiennent; nous ne nous séparerons plus, je vivrai à tes côtés, et peut-être le ciel, prenant en pitié mon amour et mon dévouement, accordera-t-il à mes ferventes prières le retour de cette raison que tu as perdue pour moi... Mary, Mary! mon ange, ma bien-aimée, ma vie, mon âme, mon unique, mon

éternel amour!..... » En parlant ainsi, William tenait les deux mains de la folle et les couvrait d'ardents baisers.

A son entrée, au son de sa voix, Mary a tressailli; quand il s'est mis à ses pieds, ses mains se sont promenées quelque temps sur son front, dans ses cheveux, sur ses épaules; on eût dit qu'elle cherchait à le reconnaître; puis elle a regardé à plusieurs reprises son pere, comme pour lui demander si c'était bien lui. Tout à coup, ses regards brillent d'un éclat étrange, un frémissement convulsif agite tous ses membres, ses yeux se fixent sur William et leur orbite grandit démesurément; elle se lève, fait quelques pas dans la chambre, étend les bras, pousse un grand cri et tombe évanouie. — La raison lui était rendue.....

Alfred Legoyt

LE RETOUR DU BAL

Digitized by Google

PANORAMA DE LA BATAILLE D'EYLAU.

Le 8 fevrier 1807, a la pointe du jour, LA GRANDE ARMEE, qui deja, la veille, avait remporte une victoire sur l'armee russe concentree en Pologne, se vit sommee d'engager une nouvelle bataille par le feu meurtrier de cent canons braques contre ses premieres lignes, a cent metres de distance.

Napoleon, dont un faubourg de la ville d'Eylau, incendie la veille rechauffait le bivac, monte a cheval, dirige sa lorguette sur les batteries ennemies, fait sur-le-champ pointer contre elles les soixante pieces d'artillerie de sa garde, et avant que ses aides de camp fussent tous prêts a distribuer ses ordres decisifs, il a deja formule le cinquante-huitieme bulletin de ses rapides conquêtes, qu'il dictera le soir même a la place ou delibere encore le quartier general de l'ennemi.

Bataille sanglante et funebre entre toutes les batailles de ce siecle de fer; bataille qui reste tout un jour indecise entre des legions de mourants acharnés a se disputer un terrain recouvert d'un lit de cadavres!

C'etait un dimanche; ce soir-là il y avait, a Paris,

Digitized by Google

bal masqué à l'Opéra. La tradition vulgaire évalue à cinquante mille, dont vingt mille Français, le nombre des victimes de cette funeste journée, tandis que le bulletin officiel s'exprime ainsi : « Notre perte s'élève *exactement* à mille neuf cents morts et cinq mille sept cents blessés, dont mille grièvement. On a compté sept mille Russes sur le champ de bataille. » Il est difficile de prendre un moyen terme entre deux calculs aussi contradictoires. Constatons seulement que le bulletin ajoute : « Le mal de l'ennemi est immense, mais celui que nous avons avons éprouvé est considérable. Trois cents bouches à feu ont vomi la mort de part et d'autre pendant douze heures. Le champ de bataille fait horreur à voir. Le nombre des blessés de l'armée ennemie est incalculable. Il en est entré seize mille à Kœnigsberg, et toutes les maisons des villages qu'elle a traversés pendant la nuit en sont remplies (or Murat avait poursuivi les Russes jusqu'à dix lieues de distance). Quinze mille prisonniers, dix-huit drapeaux, quarante-cinq pièces de canon, tels sont les trophées trop chèrement payés sans doute par le sang de tant de braves. » On avouera que c'est le cas ou jamais de s'aider du commentaire pour l'intelligence du texte. Après un récit succinct des mouvements généraux de ce terrible combat, le bulletin impérial se termine ainsi : « L'aigle d'un des bataillons du 18e régiment ne s'est pas retrouvée. Elle est probablement tombée au pouvoir de l'ennemi. On ne peut en faire un reproche à ce régiment. C'est, dans la position où il se trouvait, un accident de guerre. Toutefois l'empereur lui en rendra une autre lorsqu'il aura pris un drapeau à l'ennemi.

Dites si ce n'est pas là le cachet de l'homme de l'époque? si Napoléon, dans ce court post-scriptum, ne nous révèle pas, pour ainsi dire, le secret de sa puissance et de ses triomphes? — Des milliers d'hommes sont là couchés dans leur vaste linceul de neige; des milliers d'autres, plus à plaindre, luttent encore, sous le scalpel du chirurgien, contre les angoisses de l'agonie. Il faudra tout le sang d'une génération nouvelle pour remplir les vides faits par le boulet sous nos étendards; il faudra des millions pour réparer nos pertes matérielles, en chevaux, munitions, armes, équipements, etc; mais tout cela n'est rien. Le grand deuil de la journée, le sinistre à déplorer, c'est la perte d'un petit morceau de cuivre taillé en oiseau de proie, que mille causes ont pu faire disparaître dans la bagarre, qui gît peut-être à terre enfoui, confondu avec les entrailles d'un cheval éventré. Voilà ce qu'il importait de conserver, ce qu'il faut retrouver à tout prix, et pour cela on donnera au premier jour une nouvelle bataille. Car, cet insigne de minime valeur, ce pennon de métal vulgaire emmanché d'un bâton doré, c'est l'honneur, c'est la gloire, c'est l'idéal emblème de la pensée impériale, c'est l'amulette sacrée de ces sentiments patriotiques, de cette exaltation morale qui entraînaient nos soldats à la suite de l'homme de génie!

Tel est toutefois le livret solennel d'après lequel M. Langlois a composé, a peint son drame gigantesque que vous pouvez voir tous les jours au Panorama des Champs-Élysées.

Après un quart d'heure d'examen, votre première admiration satisfaite, votre première surprise amortie; quand, dominé par un invincible prestige, vous commencerez à sentir l'odeur de la poudre, à être étourdi du fracas des batteries, à frissonner de froid et d'horreur devant ces scènes de meurtre et de désolation, à l'aspect de la neige qui fond sous des mares de sang, des caissons qui éclatent en lançant les obus jusqu'à vos pieds, des blessés qui continuent à se battre en rampant sur le sol, des chevaux qui piaffent et hennissent à travers le massacre, de l'acharnement du vainqueur le disputant à la rage du vaincu : alors votre émotion vous dira mieux que je ne pourrais le faire si M. Langlois a su déployer un talent au niveau d'une tâche si difficile et si grandiose.

Car on aura beau protester, on aura beau dire, au nom d'une doctrine exclusive et injuste qui mesure le domaine de l'art à la dimension de ses productions : un panorama n'est pas un tableau; c'est le produit d'un procédé spécial qui n'a rien de commun avec la science du peintre proprement dite; c'est une affaire de perspective et d'illusion, où le charlatanisme de la mise en scène a toujours sa part; bref, c'est un trompe-l'œil qui sera parfait si l'on veut, mais comme un trompe-l'œil, et voilà tout. — Comme si la peinture, quelle que soit son application, son instrument, ses proportions, avait un autre but que de mettre l'illusion en joute avec la réalité; comme si cette duperie de l'œil contre laquelle on se récrie ne devait pas être l'éternel triomphe des grands artistes. Soyons francs; et que ceux qui s'extasient, à bon droit, sur tel petit lambeau de tapisserie si minutieusement élaboré dans les charmantes miniatures des Flamands; que ceux qui vous font remarquer si complaisamment l'éclat d'un brillant qui scintille dans un émail de Petitot, confessent le mérite du peintre de panoramas qui réussit, comme M. Langlois, à figurer sur une aussi vaste échelle la transparence et la coloration du ciel, les teintes harmonieusement dégradées de l'horizon le plus lointain, tant de masses de lumière et d'ombre et leurs accidents les plus compliqués.

La Bataille d'Eylau offre, sous tous ces rapports, des parties admirables. L'ensemble de l'exécution est bien supérieur au tableau de *l'Incendie de Moscou*, et l'on n'y découvre aucune erreur de proportion analogue à celles qui avaient été signalées dans *la Bataille de la Moskowa*. Nous ne savons toutefois si cette première composition n'offrait pas au spectateur un intérêt plus saisissant et plus immédiat, sans doute parce que le plan général du combat y

Digitized by Google

etait plus manifeste et les episodes plus caractéristiques; mais l'auteur nous répondra qu'il n'a rien inventé, et que cette monotonie effroyable du carnage est le fait du modèle, la condition essentielle du sujet.

Ici, en effet, tout est *portrait*, vérité dont il faut encore se pénétrer pour apprécier complétement la hardiesse et les difficultés d'une œuvre semblable. C'est que l'artiste était rigoureusement esclave d'un plan et d'un programme positifs; c'est qu'il n'a pu modifier à son gre et à son profit ni les combinaisons de ses lignes, ni l'importance de ses masses, ni les contrastes de ses effets. Ce n'est pas seulement de la peinture qu'un tableau semblable, c'est de l'histoire, de l'histoire tangible, vivante, palpitante, et nous défions M. Thiers, malgre sa capacité incontestable dans la science strategique et l'art d'écrire, d'approcher du récit pittoresque de cette grande bataille d'Eylau, par M. Langlois.

A voir ces bataillons dechainés s'entre-choquer avec tant de furie, on croit d'abord assister à quelque spectacle des temps fabuleux ou barbares, et l'on prend en pitié malgré soi la folie et le délire des hommes. Puis, quand on songe que ce fut là, durant trente ans, la vie de chaque homme et l'histoire de chaque jour; lorsqu'en examinant les acteurs de cette tragédie lugubre, on y reconnaît une foule de visages et de noms contemporains; quand le judicieux et brave militaire qui vous sert de guide dans la mêlée vous dit: J'étais là, près de cet arbre coupé, où tombe cette vivandière expirante; voici le ravin où je perdis mon havresac, et là-bas était l'ambulance où je fus pansé de mes blessures; c'est alors qu'on croit rêver bien davantage! Mais l'on finit par se persuader que la guerre a dû épuiser ainsi toutes ses fureurs, qu'il ne serait plus au pouvoir d'aucun homme de renouveler ces collisions stériles, et que l'avenir de l'Europe, affranchi d'avance et racheté par de tels holocaustes, appartient pour longtemps à la paix.

H. E.

Digitized by Google

ARTISTES CONTEMPORAINS.

LÉO DE KLENZE.

QUAND un architecte n'aurait d'autre titre à la célebrité que la magnifique construction du *Walhala*, il serait assuré d'avoir une page glorieuse dans l'histoire des arts en Allemagne. En toute chose, mais surtout en architecture, le succes dépend souvent de circonstances eventuelles que le génie ne peut creer, pas plus, il est vrai, qu'elles ne pourraient créer le génie. Faut-il rappeler, en effet, que beaucoup d'époques favorables au développement de l'art sont restées stériles, faute d'artistes d'un grand talent, et que souvent, lorsque les hommes ont existé, les évenements leur ont manqué. Si le feu n'avait détruit la vieille église Saint-Paul, Wren aurait-il acquis la grande réputation dont il jouit en Angleterre? si le vieux parlement n'était également devenu la proie des flammes, Charles Barry serait-il devenu son rival? Cette observation s'applique particulièrement à Klenze; malgré son profond amour de l'art, son nom fût reste complétement inconnu, s'il n'avait eu le bonheur de vivre sous un souverain jaloux d'immortaliser son regne par de magnifiques creations artistiques.

Klenze est né a Hildesheim, dans la basse Saxe, en 1784. Ses parents, qui le destinaient à la magistrature, l'envoyerent etudier à Berlin. Mais Klenze ne se sentait aucun goût pour la science du droit, et manifestait au contraire une inclination tres-prononcée pour l'architecture. Son pere, qui n'entrevoyait pour lui, dans cette carriere, ni gloire ni fortune, fit tout pour le dissuader de l'embrasser; il était difficile, en effet, de prévoir, a cette epoque, les encouragements que l'architecture recevrait plus tard en Allemagne; le pere de Léo Klenze pouvait encore moins deviner que son fils serait favorisé par un concours de circonstances unique. Il consentit toutefois a le laisser entrer à l'academie de Berlin; trois ans apres environ, frappé des progrès extraordinaires que le jeune Léo n'avait pas tardé à faire, sous la direction du professeur Gilly, il lui fournit les moyens de faire un voyage artistique en France, en Italie et dans la grande Grece. C'est dans ce dernier pays, et surtout en Sicile, qu'il se prit d'une admiration profonde pour l'architecture des anciens; cette admiration, qui eut le tort d'être exclusive, réagit défavorablement sur son talent en le dépouillant de l'originalité qu'il aurait eue sans doute, si Klenze ne s'était pas persuadé que la suprême ambition de l'architecte moderne doit être d'imiter aussi parfaitement que possible le style et les principes de l'ecole grecque.

A son retour d'Italie, en 1808, Klenze fut nommé architecte du roi de Westphalie, alors Jérôme Napoleon. Cette place, bien plus honorifique que lucrative, ne pouvait guère lui fournir l'occasion de donner l'essor à son talent, lorsque survinrent les évenements de 1813, qui détrônerent le roi Jérôme. Devenu libre, l'ancien architecte royal se rendit a Munich et y fut accueilli avec distinction par le prince royal de Bavière, aujourd'hui roi. Klenze trouva avec joie dans le prince un ami passionné des arts, et surtout un admirateur enthousiaste de l'architecture grecque. C'est à cette époque que commença la carriere active de notre artiste, et on peut dire que, des ce moment, les noms de Klenze et de Louis de Baviere sont inséparables. La Glyptotheque de Munich, commencée en 1807, et terminée seulement en 1830, ouvrit cette serie de magnifiques constructions qui immortaliseront le roi et l'artiste. Cet édifice seul eût suffi d'ailleurs pour transmettre leurs noms à la postérité; c'est l'imitation la plus pure, la plus correcte, la plus intelligente qui ait jamais ete faite du style grec.

Dans l'intervalle de l'achevement de la Glyptotheque, Klenze fit plusieurs constructions importantes

Digitized by Google

à Munich ; nous citerons le *Reitbahn* (manége), 1822 ; *Kriegs-Ministerium* (ministère de la guerre), 1824 ; *l'Odéon*, 1826 ; l'*Allerheiliger-Kapelle* (la chapelle de tous les saints), 1826 ; *la Pinacothèque*, 1826 ; *les Königsbau* et *Festbau* (palais royal et le palais des fêtes), 1829 ; *le palais du prince Maximilien*, 1828, et l'ionique *Monopteros*, ou temple Polychronique dans le jardin anglais, 1833. Le style de ces divers édifices est plus varié qu'on ne devait l'attendre d'un imitateur systématique de la forme grecque ; ainsi il y a reproduit avec bonheur l'architecture italienne de diverses époques, et même le style lombard et byzantin. La partie du palais royal qui porte le nom de *Königsbau* est construite dans la manière florentine, mais, malheureusement, c'est la reproduction trop exacte du palais Pitti, avec addition de pilastres grecs qui détruisent l'unité du monument, sans remédier à la monotonie de son aspect. La manière florentine est d'ailleurs trop sévère pour un palais moderne. Cet essai des styles les plus divers est-il l'œuvre volontaire et spontanée de l'artiste, ou n'a-t-il été fait qu'à l'instigation du roi, c'est ce que nous ne pouvons décider ; il est probable toutefois que Klenze a dû souvent déférer aux désirs de son royal protecteur, qui trouvait sans doute quelque intérêt à réunir ainsi dans sa capitale un spécimen important des principaux styles connus.

En 1830, Klenze commença le *Walhala*, la plus vaste et la plus remarquable de ses constructions. En 1834, il fut envoyé à Athènes par le gouvernement bavarois, pour étudier divers projets d'amélioration et d'embellissements pour la capitale du roi Othon, projets qui ne paraissent pas avoir eu de suite. A son retour, il mit la dernière main à un livre intitulé : *Aphoristische Bemerkungen* (Observations aphoristiques), qui parut en 1838. Un autre ouvrage de lui, qui a plutôt nui qu'ajouté à sa réputation, est le *Christliche Baukunst* (Art de la construction des églises). L'auteur y recommande d'adopter exclusivement l'architecture grecque pour les églises, et donne un certain nombre de dessins où il a fait une application plus ou moins heureuse à ces édifices religieux de son style favori. Cette dernière publication a été vivement attaquée par Wiegman (voir une brochure intitulée : *le chevalier Leo de Klenze*) à la fois dans ses tendances et dans sa valeur artistique ; et nous devons dire que ce n'est pas sans raison. Il est d'ailleurs assez extraordinaire que Klenze, qui n'a guère élevé qu'un seul édifice religieux, l'*Allerheiligen Kapelle*, et encore dans le style byzantin, ait fait un gros livre pour démontrer la supériorité de l'architecture grecque appliquée aux églises.

Un autre ouvrage de Klenze est depuis environ douze ans en cours de publication ; c'est le *Smamlung architectonischer entwürfe* (Collection de dessins d'architecture). Huit livraisons seulement ont paru ; les deux dernières contiennent les coupes du Walhala.

Digitized by Google

LE PETIT PATRE.

Seul sur le rocher grisâtre,
Petit pâtre, petit pâtre,
Humble et pauvre tu me plais.
Dans les cieux tu te promènes !
Les déserts sont tes domaines,
Les nuages, ton palais.

Le sommeil t'est plus propice
Sur les flancs du précipice
Qu'au riche en son lit d'honneur ;
Et tandis qu'en songe il souffre,
Immobile au bord du gouffre,
Toi, tu rêves le bonheur !

Sur nos grandes Babylones,
Cachots ornés de colonnes,
Tu n'abaisses point tes yeux.
Que t'importent nos orages,
Nos triomphes, nos naufrages ?
Ton front plane dans les cieux.

Que te font, roi des espaces,
Nos sciences ? tu t'en passes ;
Tu dédaignes leurs vains fruits !
Ton esprit n'a point d'entraves ;
Nos usages, tu les braves ;
Nos voluptés, tu les fuis !

A Dieu seul ton cœur se livre ;
La nature est ton seul livre,
Livre saint, livre immortel !
Là ton cœur se fertilise ;
L'univers est ton église,
La montagne est ton autel.

Dans ce siècle où tout chancelle,
Où devant chaque nacelle
L'or élève son écueil,
Toi, tu gardes l'équilibre ;
Seul mais fier, pauvre mais libre,
Tu marches dans ton orgueil.

LOUIS DELATRE.

SONNET

AU PEUPLE DE TROYES.

« Depuis quelque temps, il n'est plus
« possible de trouver dans la ville de Troyes
« des charpentiers qui consentent à dresser
« les échafauds nécessaires pour l'exécu-
« tion des arrêts criminels. »
(Journaux du 10 avril 1843.)

Ah ! ton exemple est beau ! c'est la digne conquête
Que sur le siècle enfin exerce le progrès ;
Seul de la loi du Christ véritable interprète,
Tu sais te refuser à de sanglants arrêts.

Lorsqu'en tous lieux encor, comme pour une fête,
On voit les citoyens, dès l'aube toujours prêts,
Accourir pour savoir comment tombe une tête,
Et du drame inhumain savourer les apprêts ;

Toi, peuple intelligent, tu livres les coupables
Aux tourments du remords ; du sang de tes semblables
Tu ne veux pas rougir ta fraternelle main.

Tu ne permets qu'à Dieu ces terribles justices ;
Oh ! d'un grand avenir ce sont là les prémices,
Le peuple sera libre en devenant humain.

LOUISE COLET.

Physionomie Parisienne.

Méditation.

Robert Burns

DECAMPS

Tiré du Cabinet de Mr Cuvillier-Fleury

Digitized by Google

Digitized by Google

EXPOSITION DE GENÈVE.

Il est des villes qui, par la seule influence de leur position topographique, enfantent necessairement des artistes. L'homme s'y developpe en presence d'une nature si pittoresque et si grandiose; tant d'emotions fecondantes lui viennent des objets extérieurs, que, s'il possede, même à un degré minime, le sens interne de la peinture ou de la poesie, il le sent grandir chaque jour à l'aspect des lacs et des montagnes. Ainsi Geneve est le chef-lieu d'un petit canton de quarante-deux mille âmes; elle s'adonne presque exclusivement au commerce et à l'industrie; ses habitants se preoccupent moins des beaux-arts que de l'horlogerie, de la bijouterie et des tissus de laine et de coton; le calvinisme iconoclaste y a desseché la plus riche source des inspirations; cependant Geneve a donné naissance à des hommes qui ont su exprimer, par toutes les formes de l'art, des pensées écloses sans doute sur les bords du lac Leman, au pied des Alpes chargées de glaces eternelles. Sans parler des peintres des deux derniers siecles, du miniaturiste Petitot, du paysagiste Delarive, du peintre d'histoire Saint-Ours, de Liotard, le rival de Latour pour les portraits au pastel, Geneve est encore représentée actuellement à Paris par Calame, Diday, Lugardon, Hornung, et par le sculpteur Pradier. Geneve ne se contente pas de nous envoyer des artistes qui entrent en lice avec les nôtres au Salon de chaque année; elle-même a ses expositions, et quand nous venons de juger ses œuvres d'art à Paris, elle nous oblige à prendre la poste pour l'aller critiquer à domicile.

Les artistes dont le nom nous est deja connu, ceux dont la renommée locale a reçu la consécration des eloges parisiens, ont eu naturellement les honneurs de l'exposition genevoise. A leur tête est M. Lugardon, peintre qui appartient à l'école de M. Ingres par la pureté de son dessin et la froideur de son coloris. Son *Christ en croix* réveille de lointaines réminiscences de ce *saint Symphorien* qui trouva et qui meritait tant de partisans enthousiastes, tant d'adversaires railleurs. La composition est du nombre de celles dont la simplicité banale ne peut être rachetée que par une exécution irréprochable. Le Sauveur après l'agonie, Marie eplorée au pied de la croix, qu'elle embrasse; dans le lointain, les Juifs reprenant le chemin de Jerusalem; pour fond, un ciel ardent et sombre: voila tout le tableau; et l'on en pourrait citer par centaines auxquels cette description serait applicable. Comment M. Lugardon a-t-il fait de son *Christ* une œuvre originale? en etudiant consciencieusement les contours et les raccourcis. La figure de la Vierge, le torse du Christ, les mains, les pieds, principalement le gauche, qui est vu de face, sont dessinés avec une rare correction. L'artiste, desirant qu'on entrevît, à travers les souffrances de la chair, la toute-puissance et la sérénité de la nature divine, a donné à la tête une expression noble et calme. Le corps ne s'affaisse pas comme celui d'un homme mourant; les bras se maintiennent dans une position horizontale, et l'intensité des dernieres souffrances ne se trahit point par des contractions musculaires. Il y a, selon nous, dans cette conception, trop de recherche spiritualiste. Quand on traite des sujets religieux, il est bon de s'inspirer des maîtres du seizieme siecle, de fuir les tons bitumineux et les contorsions des Espagnols; mais on doit se garder aussi des ombres bleuâtres, des teintes grises et de la tranquillité glaciale.

Le *Christ en croix* est l'unique tableau religieux que nous ayons remarqué au musée genevois. Parmi les peintures d'histoire, nous n'avons guère à signaler que *Catherine de Médicis recevant la tête de Coligny*. Le fait de cette réception n'est pas peremptoirement démontré; la tête de l'amiral fut envoyée à Rome, d'après de Thou et d'Aubigné; au roi d'Espagne, d'après d'autres historiens. Mais l'anecdote reproduite dans une note de *la Henriade* n'a pas une authenticité suffisante pour être retracée dans un tableau dont le musée de Genève a fait l'acquisition. L'auteur est M. Hornung, si populaire en sa patrie, si déprécié dans la nôtre; M. Hornung, le peintre des Savoyards lèches, polis, mignards, coquets, dont la lithographie nous a donné de si nom-

Digitized by Google

breuses reproductions. Il a pris pour point de départ ces vers de Voltaire :

> Médicis la reçut avec indifférence,
> Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
> Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
> Et comme accoutumée à de pareils présents.

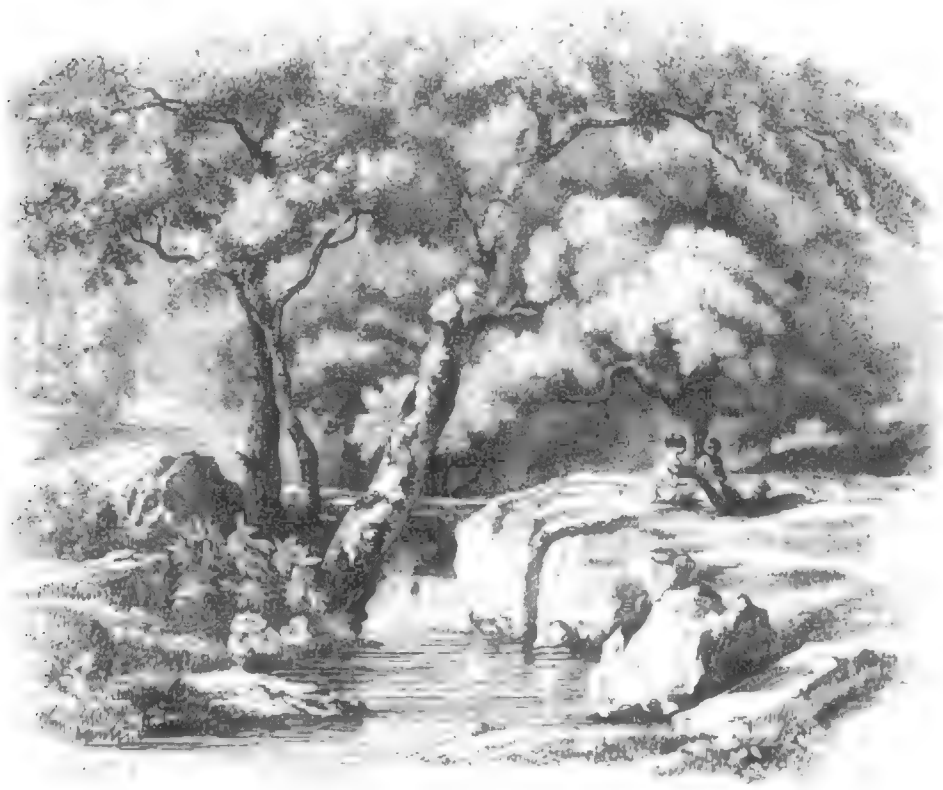
M. Hornung a exagéré ce sentiment d'impassibilité. Sa Catherine de Médicis, vieille femme à la physionomie revêche, soulevant le linge qui enveloppe la tête sanglante de son ennemi, exprime un sentiment tout matériel de curiosité de bas étage, au lieu de la vengeance satisfaite qui devrait animer ses traits.

M. Hornung a traité encore *la Mort de Louis XIV*. « Le roi mort, dit le livret, toute la cour l'avait abandonné; un serviteur fidèle était seul resté auprès de son lit. Massillon arrive. Après avoir contemplé cette misère royale, il dit : Dieu seul est grand. » L'anecdote est complétement controuvée. Massillon n'assista point Louis XIV; mais, ayant été chargé de l'oraison funèbre de ce prince, il prit pour texte : *Ecce magnus effectus sum*. Et après avoir prononcé lentement ces paroles de Salomon, il se recueillit et s'écria : « Dieu seul est grand, mes frères ! » M. Hornung, en travaillant sur une donnée inexacte, s'est efforcé du moins d'être vrai dans les accessoires. « La chambre, dit le livret, a été peinte d'après nature à Versailles. » Draperies, tapis, franges, broderies, rideaux, sont rendus avec un fini précieux ; les dorures semblent être un prolongement de celles du cadre ; mais les figures sont sacrifiées aux enjolivements. Louis XIV, enseveli dans sa couche, ne montre que la tête et la main droite; dans la ruelle, le serviteur fidèle avance la tête. Massillon, vêtu de noir, dans une attitude dramatique, joint les mains, lève les yeux au ciel et ouvre la bouche. Ici, l'artiste a échoué contre une difficulté insurmontable, celle de rendre des sons par des couleurs. Son Massillon ne prononce pas plutôt : Dieu seul est grand, que n'importe quelle autre phrase. Le choix de ces scènes orales est toujours fâcheux, maintenant que les progrès des arts ont privé les artistes de la ressource des maîtres primitifs, qui mettaient sans façon un rouleau de papier entre les lèvres de leurs personnages.

M. Hornung a exposé plusieurs portraits et la figure à mi-corps d'un guerrier du moyen âge. Le meilleur de ces ouvrages est le *Portrait d'une femme âgée*, conçu et exécuté dans le genre de Balthazar Denner. Nous n'aimons pas les trompe-l'œil en général ; ils substituent toujours à la vérité large et puissante une minutie conventionnelle et mesquine ; mais ce portrait de femme âgée est d'une simplicité gracieuse et d'une suavité de coloris que nous sommes heureux de rencontrer chez l'artiste qui a produit les *Ramoneurs*.

Dans un second article, nous examinerons les paysages et les envois des peintres parisiens.

X. X.



Digitized by Google

LES RUINES DE PARIS.

L'AN DE J.-C. 3844.

Le phalanstere Atlasien est, sans contredit, la plus charmante creation de la Fraternité africaine : ce coin de terre ne renferme que trois mille familles, mais il est proposé comme residence modele à tous les peuples de la Nouvelle-France, depuis Alger jusqu'aux sources du Nil.

L'amour des hautes études archéologiques a pousse deux voyageurs du phalanstere Atlasien a visiter cette antique terre de France, où la civilisation a jete ses premieres lueurs, et dont l'histoire physique et morale n'est plus aujourd'hui qu'un chaos sans guide et sans rayon.

Denis Zabulon et Jérémie Artémias sont les flambeaux de la science moderne. Le premier a pour aieul l'immortel physicien à qui le genre humain doit une paix inalterable. On sait que ce grand philanthrope inventa, vers l'an 3309, cette admirable machine qui détruisit deux flottes de cinq mille vaisseaux à vapeur, et cent trente-trois mille combattants, en moins de temps qu'il n'en faut à une horloge pour sonner midi. Le sublime inventeur

Digitized by Google

avait découvert que l'atmosphère maritime est inflammable sur une étendue de cent lieues carrées, et s'embrase spontanément au moyen d'un tison d'amiante et de diamant pulvérisé. Avant cette découverte, les vaisseaux, armés de simples canons à la Paixhans perfectionnés, ne vomissaient qu'un millier de bombes incendiaires à la minute, de sorte qu'un tiers des deux flottes ennemies surnageait toujours après la bataille. L'aïeul Zabulon, en popularisant son philanthropique secret de destruction, oblige deux flottes à s'incendier mutuellement jusqu'à la dernière chaloupe et au dernier matelot. Aussi, depuis trois siècles, on ne se bat plus dans l'univers; l'excès du mal a engendré le bien

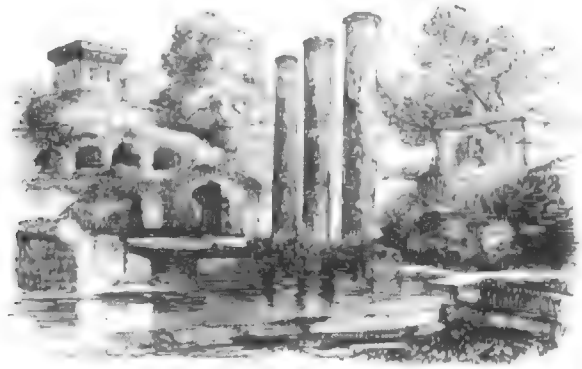
L'univers a récompensé cette généreuse découverte en accordant à perpétuité à la famille Zabulon, jusqu'au jugement dernier, une pension de dix mille phalanstères d'or, hypothéqués sur le trésor du genre humain, à la mine de Quito. Denis Zabulon dépense noblement cette fortune héréditaire, et la fait servir aux besoins ou aux plaisirs des frères mappe-mondains.

Les deux amis traversèrent en *steam-table* le ruisseau qui sépare l'Afrique des rives de l'ancienne France. Un peu contrariés par les vents, ils n'abordèrent qu'à midi, quoiqu'ils fussent partis à quatre heures du matin. Leurs provisions de voyage se composaient d'une meule de racahout, de quatre gigots de lion, d'un pâté de sanglier et de cinquante amphores de vin de Constantine. Ils firent leurs premiers repas sur le rivage désert où l'on dit que florissait autrefois une ville nommée Marseilles, ou Marsyo, ou Marsalias.

Ils remontèrent en *steam-table*, et le soir, ils découvrirent, du haut des airs, vingt lieues de ruines mousseuses, lesquelles, d'après leurs calculs, devaient appartenir à l'ancienne capitale de France, nommée Paris, selon les uns, et, selon les autres mieux instruits, *Parigi* ou *Lutetia;* deux noms pourtant qui ne se ressemblent pas beaucoup. Le savant Polyeucte Frézy opine pour *Lutetia*, mot qui signifiait, dans une ancienne langue, *boue*. Un autre savant, le frère Dalhia-Dream, opine pour Parigi, ne pouvant se résoudre à admettre que, dans l'antiquité, une ville se soit appelée *boue*, pour attirer à elle des habitants.

Les Aides-familles dressèrent une belle tente sur le plateau d'une vaste ruine, qui devait être un de ces monuments appelés arcs de triomphe chez les anciens. On y déposa les meubles et les provisions de voyage, et la promenade aux ruines fut renvoyée au lendemain.

Les deux voyageurs traversèrent une assez vaste forêt où les lianes voilaient les arbres, et les hauts gazons la terre, et ils découvrirent les ruines d'un temple grec ou romain qui paraissait appartenir au siècle de Périclès ou d'Auguste.



Denis Zabulon est un des rares savants qui ont encore quelques notions des vieilles langues grecque et latine. Dans les divers cataclysmes que la terre a subis, soit de la part des hommes, soit de la part des éléments, à peine quelques livres ont surnagé pour conserver jusqu'à nous la filiation des langues. Denis Zabulon connaît ces livres, ou, pour mieux dire, les squelettes de ces livres, et cela suffit à sa merveilleuse sagacité de linguiste et de commentateur.

Denis Zabulon, en fouillant les ruines de ce monument grec ou romain, à l'ouest de Paris, a décou-

Digitized by Google

vert une mosaique assez bien conservee : c'est un grand tableau représentant une jeune fille, vêtue d'une tunique blanche, et entourée de jeunes gens qui lui offrent des bracelets et des anneaux d'or. La jeune fille, sans prêter la moindre attention aux jeunes gens et a leurs dons, regarde dans le lointain trois croix plantees sur le sommet d'une montagne, et semble se preparer a une grande resolution. Cette mosaique, dit Zabulon, donne une idée exacte de l'ameublement et des costumes de cette epoque, dont elle garde la date 1848. Quelle antiquité! Les jeunes gens de Paris portent un costume à peu pres romain, une cuirasse, des brassards, un casque et des sandales; la jeune fille n'est couverte que d'une chlamyde à larges draperies; elle a les pieds nus, et ses longues tresses de cheveux blonds inondent ses epaules et son sein.

Nous allons voir par quel ingénieux procedé d'archeologue Denis Zabulon a reconstruit ces ruines, et démontré l'antique destination du monument.

En reunissant sur une seule ligne plusieurs tronçons de pierres chargées de lettres, Zabulon est parvenu a refaire cette inscription votive :

DOM. SUB. INV. S. M. MAGDALENAE.

Ce qui signifie clairement : *Magdeleine a trouvé son mari sous sa maison : Sub domo invenit suum maritum Magdalena.* L'E qui suit commençait sans doute un autre membre de phrase devore par les siecles; mais ce qui nous reste de l'inscription suffit pour nous prouver que ce temple avait été dédié à la glorification de la vertu domestique et du recueillement virginal du gynecee. Leçon monumentale donnee par les anciens aux jeunes filles! Ce temple leur disait d'eviter les lieux publics, cirques, fêtes, promenades, et leur enseignait aussi qu'une personne sage, sans s'ecarter du foyer domestique, pouvait fort bien trouver un mari dans sa maison, ainsi que le trouva cette Magdeleine qui merita un temple par ses vertus. La mosaique complete l'inscription et en développe le sens avec le relief le plus expressif. Ainsi, les mœurs de cette epoque (1848) n'etaient pas corrompues, comme certains historiens l'ont insinué trop légerement. C'était, au contraire, un noble siecle, celui qui elevait un temple à la vertu isolee, à la vierge cenobite, au pieux recueillement : *Sub domo invenit*.

Denis Zabulon et son ami s'avancerent vers l'est, et, à peu de distance du monument de Magdeleine, ils découvrirent, sous des masses de lichen et de lierre, des tronçons d'une colonne triomphale, qui, selon toutes les apparences, avait eu un revêtement de bronze lorsqu'elle était debout. Le stylobate n'était point renversé; quatre aigles, attestant l'origine romaine de la colonne, subsistaient encore, dans un assez bel état de conservation, aux quatre angles du stylobate. Mais ce qui combla de joie Denis Zabulon, ce fut une inscription romaine tres-lisible, quoique dépecee pour ainsi dire par les ongles des barbares du Nord. L'illustre savant parvint à reconstruire l'inscription dans l'ordre primitif, en rapprochant les debris de la plaque de marbre sur laquelle etait gravée cette phrase latine :

NEA POLIO. IMP. AUG.
MONUMENTUM BELLI GERMANICI
ANNO 1805
TRIMESTRI SPATIO DUCTU SUB
PROFLIGATI EX ÆRE CAPTO
GLORIÆ EXERCITUS MAXIMI DICAVIT.

Cette inscription, quoique ecrite dans un latin des plus médiocres, jettera un grand jour sur cette histoire antique couverte de tenebres. Cette colonne triomphale a été dédiée à la gloire d'une armee tres-considérable, *exercitus maximi*, par Nea Polion, general d'Auguste, *Nea Polio, imperator Augusti*. Rien de plus clair. C'est le monument de la guerre de Germanicus, *monumentum belli Germanici;* achevée dans un trimestre, *trimestri spatio;* fort mauvais latin, mais fort clair. La colonne fut construite avec le bronze pris du vaincu, *ex ære capto profligati*, c'est-à-dire avec toutes les pieces de monnaie de cuivre trouvées chez l'ennemi, ou avec son tresor, *ære*.

Nea Polion, général d'Auguste, eut donc la gloire de terminer la guerre de Germanicus; et il eleva cette colonne à Paris, probablement sous le règne du roi de Rome, dont le palais s'élevait sur les bords de la Seine, dit un historien. L'inscription est d'autant plus precieuse qu'elle releve une erreur chronologique de seize siecles environ; qu'elle fixe le regne d'Auguste en 1805; qu'elle précise exactement la fin de la fameuse guerre de Germanicus, et qu'enfin elle prouve qu'en 1805 la langue latine, quoique bien degeneree, était parlee a Paris. Ce ne fut donc qu'à la fin du dix-neuvième siècle que la langue française se forma de la putrefaction du latin.

Denis Zabulon et Jéremie Artémias ressentirent devant ces grandes decouvertes une joie bien naturelle. Cela console de bien des maux. Tirer un rayon d'une ruine et illuminer l'histoire, quelle œuvre! et quel service rendu à l'humanité! Sans doute le sage roi Spirigh, qui florissait en 3245, a bien merite de l'univers en ordonnant l'incendie de tous les livres et de toutes les bibliothèques de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. La terre était sur le point de n'être plus habitée que par des livres; les insectes et les animaux rongeurs qui vivent des papiers imprimés se multipliaient d'une maniere effrayante, et il aurait bientôt fallu que l'homme abandonnât les villes aux bibliotheques et aux vers. Le sage roi Spirigh, le conquerant éclaire de trois parties du

Digitized by Google

monde, a donc rendu un véritable service aux hommes en livrant au feu ces innombrables montagnes de livres qui ne servaient plus qu'à infecter l'atmosphère ; car ils étaient devenus si nombreux, que leur formidable masse décourageait la science et l'instruction. Le sage roi Spirigh a voulu donner à l'histoire du monde un nouveau point de départ, et faire regarder comme non avenu tout ce qui s'est passé avant son ère glorieuse. Mais, tout en rendant hommage au décret du roi Spirigh, nous devons aussi des actions de grâces aux savants qui, au moyen de quelques lambeaux de papier arraches aux flammes, et de quelques inscriptions nébuleuses, ont surpris à l'antiquité quelques-uns de ses secrets historiques. Denis Zabulon a bien mérité de la science, puisque, à l'aide de trois lignes latines, il a comblé l'immense lacune que l'incendie de toutes les bibliothèques avait ouverte jusqu'à l'epoque actuelle, 3844.

MERY

(La fin à la prochaine livraison.)

BOULEVARD DU TEMPLE

MARTIN SCHONGAVER.

Si j'avais a tracer une histoire des beaux-arts, je raconterais l'epoque de leur croissance avec plus de developpements que celle de leur maturite; je m'arrêterais plus volontiers et plus longtemps a l'âge de Van Eyck et de Jean Mabuse qu'à celui de Rubens et de Van Dyck. Je m'etendrais plus complaisamment sur ces artistes laborieux et à peine connus, qui ont prépare les voies aux autres, que sur ces maitres plus heureux, riches de la dépouille de tous leurs predecesseurs, favorisés des hommes et du sort et parvenus au trône de l'art par une route deja toute frayee à l'avance. Devant ceux-ci, on ne peut qu'adorer et se taire; l'admiration a epuisé pour eux toutes les formules de louange, et leur réputation, assise sur une base inébranlable, brave les attaques du temps et de la critique. Je négligerais un peu ces dieux, devant qui fume un éternel encens, et j'irais offrir mes hommages a ces martyrs de l'art pour qui la renommée n'a point de fanfares eclatantes, point de couronnes de laurier, point de char triomphal. Et pourtant, qui a mieux merité qu'eux de vivre dans la mémoire des hommes? Ce sont eux qui ont defriche et ensemencé le champ que nous moissonnons aujourd'hui. Leur vie a ete une lutte continuelle avec le sort, avec la nature, avec le public. Qui pourra apprecier les peines qu'ils se sont données pour faire faire à l'art quelques pas de plus! Que d'obstacles n'ont-ils pas eu a combattre! Que de jours sans loisir! que de nuits sans sommeil! Que de regrets enfin, lorsque, apres bien des annees de travail, il fallait mourir sans avoir atteint cette perfection qui occupait toutes leurs pensees, sans avoir pu recueillir la glorieuse palme qu'ils promettaient a leurs mains!

L'histoire de ces premiers temps de la peinture est pleine d'interêt dramatique et de délicieuse attente. Tout annonce le grand homme qui doit s'elever a ce haut degre de perfection que nul n'a encore pu atteindre; tout prend un air de fête pour le recevoir. Il vient enfin; il eclaire tout son siecle des rayons de sa gloire, il l'enrichit des tresors de son genie, puis il disparait et laisse apres lui un vide que des générations entieres ne peuvent remplir, une obscurité que plusieurs milliers d'étoiles ne peuvent dissiper. Ses disciples, incapables de le surpasser et même de l'egaler, sont reduits a l'imiter; ils se partagent le velours de son manteau royal, et chacun en emporte un lambeau.

Au XIVe et au XVe siecle, l'art faisait partie inherente du culte. Le peintre, avec une conviction profonde et sincère, prêchait par ses tableaux comme l'ecclésiastique par ses sermons. Il eût refusé de passer d'un sujet religieux a un sujet profane; il n'eût pas voulu employer à peindre une Vénus les mêmes pinceaux qui avaient servi à représenter une madone; il eût plutôt brûle ses pinceaux et sa main! Le frère Angelico de Fiesole se preparait au travail par de longs jeûnes; il appelait l'inspiration par de longues prieres; il s'interrompait souvent pour méditer sur la vie et sur la mort de son Sauveur. Aujourd'hui, il n'y a plus d'art religieux possible, car le peintre et le sculpteur rient des images qu'ils livrent à l'adoration des fidèles. Pour retracer les souffrances du Christ, il faut les avoir ressenties; il faut que sa passion se soit répétée en nous; et aujourd'hui, s'il revenait sur la terre, nous nous mêlerions volontiers à la tourbe de ses accusateurs. La foi s'en est allee, et l'art avec elle. La peinture n'est plus qu'une reminiscence; alors elle était une inspiration.

Les contemporains du frère Angelico ne se preoccupaient pas beaucoup de l'élegance de la forme; ce

Digitized by Google

qui les animait, ce n'était pas le desir de dessiner de beaux contours, mais le besoin d'exprimer une noble ou pieuse idée. C'est l'idée et non la forme, c'est l'esprit et non la chair qui dominent dans leurs tableaux. Différence essentielle entre eux et les peintres de l'âge suivant, dont toute l'attention était portée sur la partie anatomique et matérielle de l'art.

Les peintres de la renaissance manquent de science, mais qu'importe ! Ce qui fait l'artiste et le poëte, ce n'est pas l'étude des principes de l'art, ce n'est pas la connaissance des règles ; c'est le sentiment, c'est l'inspiration, c'est l'enthousiasme ; la science n'est pas le principal, elle n'est que l'accessoire. Demandez à Michel-Ange si c'est le scalpel anatomique qui lui a révélé son *Moïse ;* demandez à Léonard de Vinci si c'est dans un traité de géométrie qu'il a trouvé les belles lignes de sa *Cène*. Ils vous répondront qu'avant d'avoir étudié l'anatomie et les mathématiques, ils étaient déjà de grands maîtres. A treize ans, Michel-Ange avait sculpté une tête de satyre que les connaisseurs prirent pour un antique ; à neuf ans, Léonard avait peint une tête d'ange si supérieure à celles de son maître, que celui-ci, honteux d'être surpassé par un enfant, fit serment de ne jamais plus toucher un pinceau de sa vie, et tint parole.

Les peintres primitifs sont aussi de grands artistes, bien qu'ils ignorent, comme Léonard enfant, la théorie et la technique de l'art ; ils sont de grands artistes, parce qu'ils sentent vivement ce qu'ils peignent et qu'ils ne peignent que ce qu'ils sentent. Leurs ouvrages sont pleins d'énergie et de feu, parce que leur âme était énergique et brûlante. Ils prenaient au sérieux l'art et la religion ; ils vénéraient, ils lisaient avec foi le livre où ils puisaient toutes leurs compositions ; l'Évangile, pour eux, n'était pas un roman incroyable, mais la vérité même. Le souffle glacé du scepticisme n'avait pas éteint le saint enthousiasme des premiers âges ; Luther n'avait pas condamné l'art comme une invention de l'enfer ; le tremblement de terre de la réformation n'avait pas renversé les images et ébranlé jusque dans leurs fondements les cathédrales gothiques. L'art chrétien existait encore dans toute sa force, dans toute sa pureté, sans aucun mélange de pensées païennes. Cet art conservait fidèlement le caractère de sévérité et de componction particulier à la religion d'où il découle. Le dieu des païens se trouvait en dehors de l'homme ; il se cachait dans les plantes, dans les arbres, dans les flots, dans la nature entière ; le Dieu des chrétiens, au contraire, est dans l'homme même ; notre âme est son sanctuaire, il s'y fait entendre par la voix de la conscience. L'architecture des anciens est extérieure comme leur dieu, elle place les colonnes en dehors des temples ; l'architecture chrétienne, austère et recueillie comme la prière, les place dans l'intérieur de l'édifice. La pureté de la forme, la tranquillité des lignes sont le but de l'art grec. Jupiter et Apollon doivent avoir un front serein, une taille bien proportionnée, des membres bien arrondis : l'artiste divinisait en eux les instincts de la matière et les plaisirs des sens. Jupiter est un dieu grand seigneur qui n'a jamais connu le besoin ; il est le patron de ces sybarites romains qui nourrissaient les murènes de leurs étangs avec de la chair d'esclaves. Le Dieu des chrétiens, au contraire, a passé par toutes les épreuves de la douleur ; c'est un homme du peuple, c'est le frère des affligés, des mendiants, des proscrits ; c'est le défenseur de tous les malheureux que les adorateurs de Jupiter oppriment et écrasent ; c'est un Dieu pauvre, humble, souffrant ! Mais qu'il est grand dans sa pauvreté ! qu'il est noble dans son humilité ! qu'il est beau dans sa souffrance ! Lui seul a la véritable beauté, la véritable grandeur, car sa beauté, sa grandeur sont toutes morales. Il ne veut pas effrayer les hommes, il vient les consoler et les convertir ; il ne se revêt pas d'éclairs et de tonnerre, son arme est la parole plus puissante que la foudre. Il vient fouler aux pieds la matière et faire triompher l'esprit.

Ce caractère austère et sublime du christianisme se reflète admirablement dans les ouvrages des artistes venus avant la fusion de l'art chrétien avec l'art grec. Je n'en citerai aujourd'hui qu'un exemple, celui de Martin Schongaver, peintre et graveur, dont les ouvrages sont bien propres à justifier mon admiration pour l'art chrétien primitif. Regardez cette sainte Véronique et ce Christ crucifié, reproduits avec tant de soin par M. Petrak : quelle vérité ! quelle finesse ! quelle grâce dans ces naïves compositions ! Qui ne serait ému de la douleur de ces saintes femmes ? C'est la même simplicité de style que dans l'Évangile, c'est la même profondeur de sentiment. Ces contours sont un peu maigres, ces lignes sont un peu rondes, j'en conviens ; mais ici, comme dans l'Évangile, il faut regarder à l'esprit et non pas à la forme.

Ordinairement, c'est l'épitaphe des hommes célèbres qui apprend à la postérité la date de leur naissance et de leur mort. Martin Schongaver n'a ni épitaphe ni tombeau ; ce que nous savons de plus positif sur sa vie, nous le devons à une inscription qui se trouve au bas de son portrait, peint par *Lavgkmair*, son élève. Voici cette inscription : « Maître Martin Schongaver, peintre, nommé le « beau Martin, par rapport à son art, né à Colmar, « mais du chef de ses parents bourgeois d'Augs- « bourg et noble d'origine. Mort à Colmar, l'an « 1499, le deux février. Dieu lui fasse grâce. Et « moi, Jean Lavgkmair, je fus son disciple en l'an- « née 1488. »

La date de sa naissance n'est pas bien connue. Bartsch la place vers l'an 1445. Il était orfévre en même temps que graveur, comme son contemporain

Digitized by Google

Finiguerra, a qui on doit l'art d'imprimer une gravure sur metal, art qui n'a aucun rapport avec l'impression des gravures sur bois. Cependant, par un hasard extraordinaire, ces deux arts ont pris naissance presque a la même epoque, l'un en Italie, l'autre en Allemagne. Les recherches de l'abbe Zani, confirmees par M. Duchesne, ne laissent plus aucun doute a cet egard. « Qu'il me soit permis, dit M. Duchesne, « de publier à haute voix l'arrêt que sa découverte « le mettait dans le cas de prononcer lui-même ; « qu'on sache que toutes les incertitudes sont fixees ; « qu'il est demontre enfin que l'art d'imprimer des « gravures sur métal est dû à l'Italie ; que cette in- « vention eut lieu dans la ville de Florence, en 1452, « et que son berceau fut l'atelier du célèbre Thomas « Finiguerra (1). »

Notre Martin est l'un des plus anciens graveurs allemands en taille-douce dont on connaisse l'epoque. Mais bien que l'histoire ne fasse pas mention de son maitre, il est certain qu'il en eut un, et il fallait que ce maitre fût deja tres-habile pour former un eleve aussi distingué.

Outre la gravure et l'orfévrerie, Martin cultiva aussi avec succes la peinture. Beatus Rhenanus et Wimpelung font de grands éloges de son talent. « Que dirai-je, ecrit ce dernier, de Martin « Schon de Colmar, qui excelle dans l'art de la pein- « ture a un degré si éminent, que ses tableaux sont « recherchés et transportés en Italie, en Espagne, « en France, en Angleterre et en différents autres « pays du monde. A Colmar, dans l'eglise de Saint- « Martin-et-François, existent des tableaux de sa « main, que les peintres qui s'y rendent de tous « côtes s'empressent à l'envi de copier. En effet, « suivant l'avis des connaisseurs, personne au monde « ne saurait executer des peintures où l'énergie et « l'élégance fussent réunies d'une maniere si par- « faite. »

Albert Durer a aussi rendu hommage au talent de Martin, en ecrivant au bas d'un dessin de ce maitre : « Ce morceau a ete executé par le beau Martin, en « 1470, etant jeune homme. Moi, Albert Durer, j'ai « appris cela et ai ecrit ces lignes en son honneur, « en l'année 1517. »

Dans une de ses lettres, le même artiste raconte que son pere avait voulu l'envoyer à Colmar et le mettre sous la direction de Martin Schon, lorsque la nouvelle de sa mort arriva à Nuremberg.

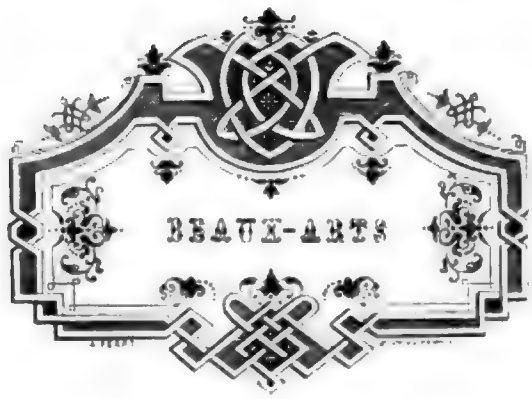
Aujourd'hui, nous ne partagerions pas tout l'enthousiasme des contemporains de Schongaver. Cet artiste a tous les defauts de l'école spiritualiste à laquelle il appartient ; mais il en a aussi les beautés et à un degré superieur. Il rachete presque toujours, par la finesse des details, les imperfections de l'ensemble. Si ses fonds presentent une perspective peu agreable, en revanche ses premiers plans ont beaucoup de vigueur et de relief. Si ses draperies sont un peu roides, elles ont du moins le merite de la simplicité et de la majesté dans les plis. En un mot, les ouvrages de ce maitre sont du nombre de ceux dont on doit conseiller l'étude à tous les artistes qui font quelque cas de la vérité de l'expression et de la simplicité noble et pudique des formes.

LOUIS DELATRE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

(1) *Essai sur les Nielles*, page 22.

Digitized by Google



CORRESPONDANCE ALLEMANDE.

Sommaire. — Architecture : article du Foreign Quarterly Review. École architecturale de Munich. Cathédrale de Cologne. Autel exposé à Vienne. — Gravures : vente de la collection de M. Wurtemberg. — Publications : travaux archéologiques de Panofka sur la Grèce. Antiquités de Pompéi par le professeur Zahn.

ARCHITECTURE. — Un article du *Foreign Quarterly Review*, sur l'architecture allemande, vient d'être l'objet d'une réponse de M. Gevilt. Le pamphlétaire anglais, auteur inconnu de l'*Encyclopedia of architecture*, refuse toute espèce de mérite aux architectes allemands, et surtout à Schinkel, auquel il reproche de manquer d'originalité. Schinkel, à la vérité, s'inspire des monuments antiques, mais il sait mêler au style grec un cachet moderne qui le rajeunit.

L'accusation de n'avoir point de caractère propre est toutefois applicable à l'école architecturale de Munich, la plus célèbre de l'Allemagne. Sans chercher à innover pour répondre aux besoins et aux mœurs de notre époque, elle se borne à des imitations grecques, byzantines ou gothiques. Encore ses pastiches de pierre ne sont-ils pas toujours heureux. Tantôt elle charge d'ornements surabondants des édifices construits à l'exemple des temples anciens, sans songer qu'elle dénature la pureté de leurs lignes ; tantôt, exagérant l'art gothique, elle fait de la guipure sur une grande échelle. La petite église bâtie dans le faubourg de Munich est la seule qui soit d'un gothique irréprochable. La nouvelle église protestante ressemble à un théâtre, et *la Chapelle de tous les saints*, construite par Klenze dans le style byzantin, ne rappelle aucunement la majestueuse sévérité des basiliques. L'extérieur est maigre et froid. L'or a été prodigué dans l'intérieur. Les piliers, le chœur, les tribunes, les chapiteaux, sont dorés ; des fresques peintes sur un fond d'or resplendissent dans les trois coupoles et sur les murs des bas côtés, que huit colonnes de marbre de couleur séparent de la nef. Le faste de ces monuments n'en déguise pas le mauvais goût.

Digitized by Google

Le style byzantin se retrouve dans la nouvelle université de Munich, le séminaire qui est en face, et la nouvelle bibliothèque; mais tous ces bâtiments sont lourds et sans grâce. L'église de Saint-Louis, dont l'intérieur seul est terminé, est plus conforme aux saines traditions. Ses deux tours massives, terminées en pointe, sont d'un aspect imposant; mais l'effet de la façade est détruit par les arcades qui lient l'église à la maison épiscopale. On pense que cet édifice sera inauguré à la fête de Saint-Louis : attendons ce jour solennel pour porter sur l'ensemble un jugement définitif.

Non contents de chercher des modèles dans les œuvres des dixième et onzième siècles, nos artistes copient les basiliques romaines du cinquième siècle. Le professeur Ziebland vient d'en construire une dans le couvent des bénédictins de Munich. Cet immense bâtiment, de trois cents pieds de longueur sur cent vingt de large, est partagé en cinq nefs par soixante colonnes de marbre gris, dont les chapiteaux sont en marbre blanc. Le plafond n'est pas voûté; on l'a peint en bleu et parsemé d'étoiles; les poutres ont été revêtues d'une couche de couleur brune, et les barres de fer dorées. Ces décorations puériles contrastent avec la grossière simplicité du plan général.

En fait de monuments grecs, nous avons à Munich la Pinacothèque, dont malheureusement le rez-de-chaussée manque de lumière; un lourd palais, imité du palais Pitti, et la Glyptothèque, dont l'emplacement calme et solitaire, le portique soutenu par douze colonnes ioniennes, le fronton représentant les arts libéraux, rappellent l'Académie d'Athènes.

Aucune de ces constructions, l'orgueil moderne de Munich, ne vaut la vieille cathédrale de Cologne, dont les travaux se poursuivent avec une infatigable activité. Plusieurs centaines d'ouvriers y sont employés; d'énormes échafaudages montent à l'intérieur et à l'extérieur de l'église. Les parties nouvellement achevées des piliers, des fenêtres et des *tarasques*, égalent en fini et en élégance les plus précieux morceaux de l'art gothique.

Nous avons pu admirer pendant plusieurs jours, dans l'église des minorites de Vienne, un autel gothique destiné à l'une des terres de la riche et noble famille Potocki. Il a été exécuté d'après les dessins du professeur Roesner, et orné de peintures par Leopold Kupelwieser. Au-dessus de la table est représentée la gloire de la Reine des cieux; trois autres tableaux, de moindre dimension, nous montrent *un Christ sous le tilleul, le Sacrifice de Jésus-Christ* et *la Vierge auprès de l'agneau expiateur*. L'autel est surmonté de trois statues de Kahsmann, *saint Pierre*, *saint Paul* et *saint Jacques*.

Gravures. — On vient de vendre, à Dresde, la magnifique collection de gravures qu'avait formée M. Wurtemberg, mort à Dantzig. Elle comprenait trois mille trois cents pièces, classées par ordre chronologique et méthodique. On y trouvait le recueil complet des gravures d'après et par Mantegna, Raphaël, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Albert Durer, Lucas Cranach, Audran, Wille, Edelinck, etc.

Publications — L'archéologue Panofka continue son remarquable ouvrage sur les antiquités grecques, le plus propre à les faire connaître dans tous leurs détails. Déjà il a passé en revue l'éducation, les jeux gymnastiques, les courses, la musique, la chasse, la guerre, la médecine, les beaux-arts, la danse, le jeu, les noces, les repas, les sacrifices, la vie champêtre, la marine, le commerce, les métiers, la vie intérieure, la mort et les funérailles. Ces savants travaux sont d'autant plus précieux que chaque livraison est accompagnée de huit ou dix dessins reproduisant des bas-reliefs ou des tableaux encore inédits

Le professeur Zahn publie avec un éclatant succès la collection des antiquités de Pompei et d'Herculanum. Le septième cahier reproduit plusieurs maisons curieuses et de belles peintures, *Phèdre*, *Iphigénie*, *les Aventures de Psyché*. Nous signalons avec plaisir les travaux de MM. Zahn et Panofka; des œuvres de cette importance méritent d'être popularisées dans le monde artistique, et, convaincu de leur haute valeur, nous voudrions inspirer aux amateurs français le désir de les posséder.

Digitized by Google

Pensées, passions, plaisirs,
Tout ce qui agite cette mortelle enveloppe,
Tout obéit à l'amour,
Et nourrit sa flamme sacrée.

Souvent le jour, je rêve
Que revient cette heure fortunée
Où, à mi-chemin de la montagne,
J'allai près de la tour en ruine

De la lune les rayons mystérieux
Se mêlaient aux feux de la veillée ;
Et elle était là, mon espérance, ma joie,
Ma chère, ma bien aimée Geneviève.

Elle se tenait appuyée contre la statue
D'un chevalier couvert de son armure,
Et, debout, elle écoutait mes chants,
Au milieu de la pâle lumière.

All thoughts, all passions, all delights,
Whatever stirs this mortal frame,
All are but ministers of Love,
And feed his sacred flame.

Oft in my waking dreams do I
Live o'er again that happy hour,
When midway on the mount I lay,
Beside the ruined tower.

The moonshine, stealing o'er the scene,
Had blended with the lights of eve;
And she was there, my hope, my joy,
My own dear Genevieve!

She leaned against the armed man,
The statue of the armed knight;
She stood and listened to my lay,
Amid the lingering light

Elle a peu souffert dans sa vie,
Mon espérance ! ma joie ! ma Geneviève !
Jamais elle ne m'aime mieux que lorsque je chante
De douloureuses histoires.

Je jouai un air doux et plaintif,
Je chantai une vieille et émouvante histoire :
C'était un vieux et rude chant qui allait bien
A ces ruines sauvages et chenues.

Elle écoutait le front rougissant,
Les yeux baissés et avec une grâce modeste ;
Car elle savait bien que, malgré moi,
Mes yeux ne quittaient pas les siens.

Je lui dis l'histoire du chevalier qui portait
Sur son écu une torche enflammée,
Et qui, durant dix longues années, aima
La châtelaine du lieu.

Je dis combien il souffrit...
La voix profonde, voilée, sympathique
Dont je chantais l'amour d'un autre,
Lui révélait le mien.

Elle écoutait, le front rougissant,
Les yeux baissés et avec une grâce modeste ;
Et elle me pardonna d'attacher
Trop amoureusement mes yeux sur les siens.

Mais lorsque je dis qu'un cruel dédain
Rendit fou ce hardi et séduisant chevalier ;
Qu'il courait sur les monts, dans les bois,
Ne reposant ni jour ni nuit ;

Que quelquefois d'un antre sauvage,
Quelquefois d'un épais fourré,
Il s'élançait tout à coup
Sur la verte et lumineuse clairière ;

Few sorrows hath she of her own,
My hope, my joy, my Genevieve !
She loves me best whene'er I sing
The songs, that make her grieve.

I played a soft and doleful air,
I sang an old and moving story —
An old rude song, that suited well
That ruin wild and hoary.

She listened with a flitting blush,
With downcast eyes, and modest grace ;
For well she knew I could not choose,
But gaze upon her face.

I told her of the knight that wore
Upon his shield a burning brand ;
And that for ten long years he wooed
The Lady of the Land.

I told her how he pined : and ah !
The deep, the low, the pleading tone,
With which I sang another's love,
Interpreted my own.

She listened with a flitting blush,
With downcast eyes, and modest grace ;
And she forgave me, that I gazed
Too fondly on her face !

But when I told the cruel scorn
That crazed that bold and lovely knight,
And that he crossed the mountain-woods,
Nor rested day nor night ;

That sometimes from the savage den,
And sometimes from the darksome shade,
And sometimes starting up at once
In green and sunny glade, —

Digitized by Google

Que là venait et le regardait
Un ange brillant et beau,
Et qu'il savait que c'était un démon !
Le malheureux chevalier !

Et que ne sachant ce qu'il faisait,
Il bondit un jour au milieu d'une troupe homicide,
Et sauva d'un outrage pire que la mort
La châtelaine du lieu.

Et combien elle pleura et embrassa ses genoux !
Combien elle prit vainement soin de lui,
Et s'efforça d'expier
Le dédain qui l'avait rendu fou !

Et qu'elle venait le voir dans un antre ;
Et comment la raison lui revint,
Lorsque, étendu sur les feuilles desséchées,
Il allait rendre le dernier soupir,

Et ses dernières paroles .. Mais lorsque j'arrivai
A cet endroit le plus triste de la chanson,
A ma voix tremblante, aux accords expirants de ma harpe,
Son âme fut émue de pitié.

Tout avait touché l'âme et les sens
De mon innocente Geneviève,
La musique, ma lamentable histoire,
Le riche et parfumé paysage ;

Et les espérances, et les craintes qui enflammaient l'espérance,
Mélange confus,
Et les doux désirs longtemps comprimés,
Comprimés et longtemps caressés en secret !

Elle pleura de pitié et de plaisir,
Rougit d'amour et d'une honte virginale ;
Et, comme le murmure d'un rêve,
Je l'entendis soupirer mon nom.

There came and looked him in the face
An angel beautiful and bright ;
And that he knew it was a fiend :
This miserable knight !

And that, unknowing what he did,
He leaped amid a murderous band,
And saved from outrage worse than death
The Lady of the Land.

And how she wept, and clasped his knees ;
And how she tended him in vain —
And ever strove to expiate
The scorn that crazed his brain ; —

And that she nursed him in a cave ;
And how his madness went away,
When on the yellow forest-leaves
A dying man he lay ; —

His dying words. — But when I reached
That tenderest strain of all the ditty,
My faltering voice and pausing harp
Disturbed her soul with pity !

All impulses of soul and sense
Had thrilled my guileless Genevieve ;
The music and the doleful tale,
The rich and balmy eve ;

And hopes, and fears that kindle hope,
And undistinguishable throng,
And gentle wishes long subdued,
Subdued and cherished long !

She wept with pity and delight,
She blushed with love, and virgin shame,
And, like the murmur of a dream,
I heard her breathe my name.

Digitized by Google

Son sein palpitait .... Elle se déroba un instant
Pour échapper à mon regard,
Puis, tout à coup, l'œil tremblant,
Elle accourut à moi et pleura.

Elle me tenait à demi serré dans ses bras
Et me pressait doucement;
Puis, rejetant sa tête en arrière, elle leva les yeux sur moi
Et me regarda fixement.

C'était moitié amour, moitié crainte;
C'était encore un innocent artifice
Pour que je pusse sentir plutôt que voir
Le gonflement de son cœur.

J'apaisai ses craintes et réussis à la calmer;
Elle me dit alors son amour avec un timide orgueil
Et c'est ainsi que je conquis ma Geneviève,
Ma belle et tendre fiancée.

Traduit de l'anglais de

COLERIDGE

Her bosom heaved — she stepped aside,
As conscious of my look she stept —
Then suddenly, with timorous eye
She fled to me and wept.

She half enclosed me with her arms,
She pressed me with a meek embrace;
And, bending back her head, looked up,
And gazed upon my face.

'T was partly love, and partly fear,
And partly 't was a bashful art,
That I might rather feel, than see,
The swelling of her heart

I calmed her fears, and she was calm,
And told her love with virgin pride.
And so I won my Genevieve,
My bright and beauteous bride.

COLERIDGE.

Dis, quel est ton secret, providence divine,
Sphinx, que personne ici ne voit et ne devine ?

Il était un artiste à peine à son printemps,
Léopold Robert, peintre aux tableaux éclatants,
Qui, du pays romain que son art divinise,
Copia le soleil, et mourut à Venise ;
Et mourut, en laissant au début du chemin
Tout un monde nouveau qu'il tenait dans sa main,
Un monde flamboyant d'auréoles romaines
Que l'ange Raphaël légua sur ses domaines !

Je connais un artiste inconnu, bon vieillard
Qui, dans sa vie, a fait cent crimes contre l'art ;
Qui, des coups répétés d'un pinceau centenaire,
A deux fois égorgé les martyrs qu'on vénère ;
A pris l'histoire sainte et profane à deux mains
Avec les héros grecs, gaulois, hébreux, romains,
Les preux chevaliers du sanglant moyen âge,
Morts dans la Palestine en saint pèlerinage,
Et les a tous noyés, en versant à plein seau
Tout un océan gris conduit par un pinceau :
Et qui demande encore à sa blanche vieillesse
Quelque héros futur que l'avenir lui laisse,
Prince, roi, général, ou soldat, condamné
A périr de sa main, même avant d'être né !
Douze enfants, relégués dans un sixième étage
De ce père éternel attendent l'héritage.
Et s'il meurt quelque jour, ce père, ils trouveront
Douze tableaux moisis dans un atelier rond,
Chefs-d'œuvre d'un arpent, qui, vendus à l'enchère
Par l'huissier, aujourd'hui que la toile est peu chère,
Donneront à chacun des douze fils souffrants,
Les droits d'enregistrement déduits, un écu de cinq francs !

MÉRY.

SONNET TRADUIT DE MICHEL-ANGE.

—

Les terrestres beautés servent d'échelle vers le Créateur.

—

La forme d'un beau front jusqu'au ciel m'éperonne,
(Car c'est bien ici-bas tout ce que je chéris)
Et je monte vivant parmi les purs esprits,
Gloire dont rarement un mortel se couronne.

Avec son créateur si bien l'œuvre s'ordonne,
Que jusqu'à lui j'atteins par mes élans hardis,
Et modèle à son gré mes pensers et mes dits,
En brûlant pour l'amour d'une belle personne.

Donc, si de deux beaux yeux je ne sais détourner
Mon regard, je connais en eux quelle lumière
Montre vers Dieu la voie et doit m'y ramener.

Mon âme à leurs rayons s'embrase tout entière ;
Mais en ce feu divin j'ai senti rayonner
La joie où vit des cieux l'éternelle prière.

F. DE G.

Physionomie Parisienne.

Le Matin.

Digitized by Google

EXPOSITION DE GENÈVE.

DEUXIÈME ARTICLE.

Les principes généraux énoncés en tête de notre premier article expliquent comment les Genevois cultivent de préférence le paysage, et comment ils y réussissent. Quelle école que la Suisse et les Alpes! qu'il est fructueux pour un peintre d'avoir sans cesse sous les yeux des sites que les autres artistes vont chercher à grands frais loin de leur patrie! Toutefois l'admiration exclusive que les Suisses conçoivent pour le sol natal jette de la monotonie sur leurs œuvres. Rarement, sur les traces du Poussin, ils cherchent à combiner ce que la nature donne, à mettre en scène quelque drame philosophique, à disposer savamment les parties constitutives du paysage. Leur but unique est la reproduction exacte d'une localité; ils s'attachent préalablement à être de fidèles imitateurs. Arbres, plantes, granits, terrains, rochers, sont rendus si scrupuleusement, que le botaniste décide sans peine à quelle famille appartient tel brin d'herbe; le géologue, de quelle formation sont les montagnes du lointain. Tant de conscience est louable sans doute, et l'on peut faire preuve de haute capacité en daguerréotypant la nature au pinceau; mais nous pardonnerions aisément aux Genevois des incorrections dans le feuillé, s'ils montraient par intervalles ce génie poétique qui, ennoblissant la matière, ajoute en quelque sorte à l'œuvre du créateur.

L'école de Genève est purement naturaliste, et, comme telle, elle égale quelquefois les Flamands; témoin *le Chêne et le Roseau*, de M. Diday. Ce tableau représente simplement un orage, qui heurte, bat, déracine ou plie plusieurs chênes courts et ramassés, et d'inextricables touffes de roseaux. Que de poésie dans l'effet, que de vigueur et de transparence dans le coloris! Le ciel est sombre et sinistre; le vent siffle entre les branchages; les herbes des marais, froissées en tous sens par la tempête, se croisent, se mêlent, s'entrelacent. Un grand chêne renversé couvre le sol de ses rameaux. Toute cette composition est exécutée avec une grande fermeté de touche. Le ciel, le lointain, les terrains de droite, sont d'un ton chaud et énergique, quoique trop uniforme sur le premier plan. L'œuvre nouvelle de M. Diday honore trop l'école genevoise pour qu'on n'ait pas craint de la voir passer entre des mains étrangères. L'artiste en demandait 5,000 fr.; vite, une souscription a été ouverte, et presque immédiatement remplie. Ces contributions volontaires ne sont pas rares. Le Genevois n'est guère libéral, mais il a du patriotisme; ce qu'il se refuse à lui-même il le donne à son pays. Économe par prévoyance plutôt que par égoïsme, il hésiterait à faire des sacrifices pécuniaires pour l'ornement de son salon, et participe avec empressement à l'acquisition d'un tableau qui doit enrichir la collection du musée national.

Les élèves de M. Diday sont en grande majorité parmi les exposants paysagistes. L'exposition se ressent en général de la suprématie de quelques talents supérieurs, dont on suit les errements avec une docilité servile. Point d'originalité, point de verve, point de tendances nouvelles; partout l'emploi routinier des procédés des maîtres. Néanmoins quelques artistes, s'affranchissant des liens de l'imitation, promettent d'accroître la splendeur naissante de l'école helvétique. M. Humbert, qui a obtenu la médaille d'or au Louvre, en 1842, est un peintre d'animaux comparable à Eugène Verboeckhoven. Il a exposé des *Moutons paissant dans une prairie avant le lever du soleil*. M. Coindet, dans quatre paysages de premier ordre (1), s'écarte également de la manière de M. Calame et de celle de M. Diday. Moins heureux dans ses efforts, M. Barthélemy Menn, en aspirant à être original, est tombé dans l'excentricité. Cet artiste avait obtenu quelque succès au Louvre; on avait vanté, en 1838, son *Salomon présenté à la Sagesse par son père et sa mère*; en 1840, son *Jésus jouant avec les instruments de son supplice dans l'atelier de saint Joseph*; en 1842, sa *Vue prise dans le golfe de Salerne*. Les éloges que lui avait adressés la presse parisienne avaient été reproduits par les journaux genevois, de sorte qu'on lui avait prématurément tressé des couronnes. Ces dispositions lui étaient trop favorables pour ne pas lui nuire; il a exposé, et les critiques sévères ont succédé aux louanges anticipées. On n'a vu dans ses tableaux que des pochades, dont le riche coloris, la composition bien entendue,

(1) Nous reproduisons celui qui représente la montagne de la *Dent du Midi*. Voyez page 451.

n'excusent pas la négligence et l'exécution lâchée.

M. Calame n'a rien exposé. Retiré dans sa tente, il boude, assure-t-on, ses concitoyens, depuis que *le Fédéral* s'est permis de le critiquer à propos de la dernière exposition. Les Genevois voient dans sa conduite une marque de mépris dont ils se formalisent. Un artiste n'est-il pas justiciable de la critique ? Ne doit-il pas l'accueillir si elle est juste, la dédaigner si elle s'égare ? En reconnaissant le droit de louer, n'admet-il pas implicitement celui de blâmer ? Lui est-il permis de se soustraire aux observations qui blessent son amour-propre, quand il accepte celles qui le flattent ? Peut-il se croire assez puissant pour se passer de tout contrôle, de tout examen, de toute direction ? Telles sont les réflexions du public genevois, et nous lui donnons cause gagnée, si M. Calame refuse de comparoir par les motifs qu'on lui suppose.

La petite ville de Genève n'est pas moins hospitalière que Paris. Adressez-lui des tableaux de France ou d'Italie, de Belgique ou d'Allemagne, et elle leur réservera généreusement la meilleure place dans ses salles d'exposition. Peu d'artistes en ont profité. M. Grosclaude a exposé trois portraits qui lui vaudront probablement de nombreuses commandes de la part des dames genevoises. Ce sont toujours les mêmes petits enfants demi-nus, jouant sur des coussins de velours rouge ou vert, et grimaçant l'ingénuité. Les deux petits tableaux envoyés par M. Dagnan donnent aux Genevois une médiocre idée du mérite de cet artiste, mais tous admirent une *Rade hollandaise en* 1650, de M. Morel-Fatio, marine fine et d'un effet charmant, qui rappelle celles de Guillaume Van den Velde le jeune.

Pradier a donné comme souvenir à sa ville natale le plâtre de *Vénus et l'Amour*, groupe en marbre que nous avons admiré au Salon de 1836. Bien que cet habile statuaire ait quitté Genève depuis longues années, et qu'il soit Français par ses études, ses travaux, sa haute réputation et son titre de membre de l'Institut, il n'a jamais perdu de vue ses concitoyens. La ville de Genève lui doit les bustes de Charles Bonnet et de l'historien Sismondi, et la statue en bronze de Jean-Jacques Rousseau.

Ne terminons pas sans mentionner les émaux sur porcelaine de M. Constantin, Genevois, qui, longtemps attaché à la manufacture de Sèvres, s'est aujourd'hui fixé à Rome. Il y a reproduit avec une fidélité admirable les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Le cabinet de Turin possède quelques-unes de ces belles copies, que le roi de Sardaigne a acquises pour une somme considérable ; mais aucune d'elles n'égale celles qu'il a mises à l'exposition genevoise, *la Transfiguration* et *la Madone de Foligno*, d'après Raphaël.

X. X

Digitized by Google

LES RUINES DE PARIS.

L'AN DE J.-C. 3844.

II.

Denis Zabulon continuant ses explorations, acheva de se prouver qu'au dix-neuvième siècle, les Français parlaient un latin dégénéré, sous des rois habillés en Césars. Pourtant ce système rencontra bientôt une singulière contradiction, et notre savant voyageur fut obligé de méditer longtemps pour se mettre d'accord avec lui-même. Au milieu d'une enceinte circulaire de ruines qui conservaient encore la forme d'une place publique, Zabulon découvrit les fragments d'une statue équestre de bronze, liés par une mousse gluante à des débris d'inscriptions et de bas-reliefs. Le costume et la coiffure de la statue ne laissaient aucun doute sur la classification nationale du héros représenté. Le manteau à grands plis, les cothurnes à bandelettes, la couronne de laurier, annonçaient du premier coup d'œil un empereur romain. Le nom avait disparu de l'inscription, mais on y lisait encore ces mots : *inter reges magno;* Zabulon et Artémias, d'un commun accord, reconnurent l'empereur Adrien, le

Digitized by Google

seul Cesar dont le type se soit conserve jusqu'a nous, au milieu des révolutions géologiques et historiques dont le globe a ete laboure en tous les sens. Mais le bas-relief accolé à la statue, et paraissant appartenir à la même époque, representait le même héros de la statue avec un costume qui aurait provoque de violents eclats de rire chez des voyageurs moins graves que nos deux savants. L'empereur Adrien était coiffé d'une enorme perruque, debordant, avec une fausse et comique opulence, sous les vastes ailes d'un chapeau, et se déroulant sur le col d'un habit étrangement taillé. Zabulon et Artémias expliquèrent ces différences de costume par un système aussi naturel qu'ingénieux. « Adrien, dit Zabulon, a fait un voyage de sept ans à travers l'Europe et l'Afrique; quand il porte le costume leger d'empereur, c'est que les artistes l'ont representé tel qu'il voyageait sur les bords du Nil; quand il est coiffé de sa vaste chevelure d'emprunt, il est censé visiter les climats pluvieux et froids du Nord. — En effet, ajoutait Artemias, les peuples qui ont habité ce pays devaient tous porter d'enormes perruques pour défendre leurs têtes contre une atmosphere toujours humide ou glaciale. La civilisation a demontré victorieusement, depuis cette époque si ancienne, que l'homme, avec sa chair delicate, n'etait pas né pour recevoir en détail, sur sa tête, pendant sa vie, la cataracte du Niagara. Tous ces monuments qui nous entourent n'ont pas tous été detruits; ils se sont fondus comme des grains de sucre sous un déluge perpétuel. On ne comprend pas qu'il y ait eu un Pharamond assez amphibie pour fonder une ville ici et la faire délayer à l'eau de pluie ou de neige pendant vingt generations. Comme la sagesse est tardive à venir dans le cerveau humain! Il a fallu bien des siècles pour arracher tant de barbares a leur cataracte natale, a leur neige, à leurs brouillards, à leur ciel plat, à leurs giboulées, à leur grésil, et les décider enfin à chercher, dans les régions d'Alger, de Constantine et de l'Atlas, une terre habitable et un climat humain! Vraiment, on ne conçoit pas cette longue aberration de l'antiquité. »

Denis Zabulon fit déblayer par deux de ses aides-familles un terrain couvert de ruines vulgaires, pour achever de lire une inscription latine dont il ne voyait que le premier mot : ce travail de fouille mit en lumière des fragments d'une fontaine a peu pres fondue par les eaux du ciel, et qui n'avait conserve que ces mots sur un tronçon de pilastre :

Nympha.... fluctus credidit esse suos.

« Voilà une precieuse révélation, dit Zabulon. *Nympha!* Les Parisiens, en 1805, n'avaient pas encore renoncé au culte mythologique des nymphes : si nous eussions rencontre ce mot dans un livre, nous l'aurions, à bon droit, regardé comme l'expression isolée de la croyance d'un écrivain; mais c'est un monument public qui parle, un monument national; c'est la profession de foi de tout un pays. *Nympha fluctus credidit esse suos. La nymphe a cru que ces flots lui appartenaient;* la nymphe de ce lieu revendique sa propriété; la divinité réclame ses droits. Rien de plus clair. Ainsi, le catholicisme n'était pas connu à Paris en 1805. Au reste, tout ce que nous avons vu, tout ce que nous voyons autour de nous, confirme la vérité de cette découverte. Frère Artémias, ces temples en ruines, ces dômes, ces colonnades appartiennent à l'art païen. Le style grec et romain domine ces ruines. L'art national et catholique ne se révèle nulle part. »

Digitized by Google

En parlant ainsi, Zabulon regarda du côté du sud, et découvrit les ruines d'un temple grec sur le sommet d'une colline. « Allons voir ce temple grec, » dit-il à Artémias.

Ils traversèrent environ quatre kilomètres de boue et de ruines liquéfiées, et atteignirent le sommet de la colline. Zabulon fut transporté de joie. Quinze colonnes cannelées étaient debout, comme le péristyle d'un temple absent. La moitié d'une coupole, surmontée d'un *génie*, gisait un peu plus loin; et sur un débris de fronton, le mot *Panthéon* se laissait lire de toute la hauteur exagérée de ses lettres d'airain, sous la date de 1875. « Zabulon, mon frère, dit Artémias, ton système est juste, et plus juste encore que tu ne croyais. Paris conservait le culte des dieux en 1875. Ce monument dominateur résumait dans les airs les croyances religieuses de cette époque. La croix du Christ n'était pas connue à Paris en 1875; si elle eût été connue, nous la verrions certainement sur le plus élevé de tous ses édifices, et sur ce dôme où planait un *génie* païen. En 1875, Paris avait encore foi aux *génies*. Un *génie* était une chose qui avait un pied suspendu, deux bras en avant et une flamme sur les cheveux.

—Oh! s'écria Zabulon, voilà qui est décisif! regarde à tes pieds, frère Artémias; ceci est une plaque de marbre détachée d'une muraille de ce monument voisin, élevé autrefois en face du Panthéon. Lis ces deux mots: JUS ROMANUM. 1855.

— *Jus romanum!* dit Artémias en croisant les mains par-dessus son front. En 1855, Paris était gouverné par le droit romain! Les pères y coupaient la tête à leurs enfants, et l'esclavage n'y était pas aboli! Grand Dieu, que la terre a été longtemps acharnée dans ses erreurs! »

Le jour étant près de finir, nos deux voyageurs remontèrent en *steam-table*, avec leurs aides-familles, pour aller coucher à Marsyo ou Marsalias, en face d'Alger.

Denis Zabulon a inventé cette maxime : *Voyager, c'est mépriser sa maison*. Aussi notre savant n'entreprend jamais que des promenades de quelques jours. « La vie est courte, dit-il; vivre, c'est garder sa famille; toute distraction extérieure est un commencement de mort. »

La société du Portique des *amis de la vérité* avait ordonné à Denis Zabulon cette promenade aux ruines de Paris, et le savant devait obéir. Quatre jours après son départ, il embrassait sa famille et ses amis qui l'attendaient sur la chaussée de rocs que le môle d'Alger a lancée à six kilomètres du rivage africain; c'est un superbe travail; pour l'accomplir, il a fallu dépecer quelques montagnes, et les noyer au loin au moyen de l'invincible action de la poudre fulminante raffinée. Cette prodigieuse chaussée donne au marin une douce illusion; il lui semble que l'Atlas lui tend la main jusqu'à l'horizon. A l'extrémité de la chaussée s'élève, comme on sait, un immense portique où les *amis de la vérité* se rassemblent pour parler de la nature des choses, entre l'infini du ciel et l'infini de la mer. Denis Zabulon rendit compte de sa mission dans un discours très-détaillé, dont nous citerons la péroraison.

« Frères, dit Zabulon en finissant, l'aspect général des ruines de Paris a quelque chose de désolant qui brise le cœur. Vous avez vu les ruines de Calcutta, de Madras, de Canton, ruines charmantes, dorées au soleil de l'Inde, hérissées d'aloès, de nopals et de palmiers, bordées partout de verdure et de mousse ardentes, animées par des bonds de tigres, et des fusées de boas tordus dans les airs. Voilà des ruines adorables, et malheur à la main qui voudrait les ressusciter en monuments! Mais les ruines de Paris, grand Dieu! Oh! le brouillard des ennuis me couvre encore les yeux et le cœur en reportant sur elles mon souvenir! Figurez-vous un océan de boue noire, soulevé en vagues énormes par la tempête, et subitement glacé dans sa folle insurrection. L'œil a de la peine à distinguer la maison du citoyen de la demeure des rois et des dieux. Une teinte uniforme couvre ces collines artificielles, et l'air n'y sonne d'autre bruit que la plainte continuelle des gouttes d'eau sur les feuilles, et le croassement des corneilles qui tourbillonnent dans le brouillard.

« Devons-nous être étonnés que les habitants de cette zone inhabitable aient vécu dans les ténèbres du paganisme, et soient morts de génération en génération, pendant vingt siècles peut-être, sans connaître le vrai Dieu! C'est que le vrai Dieu ne se manifeste que dans les régions splendides, à la clarté des étoiles, filles de Dieu. Les Parisiens, mon frère Artémias vous l'attestera, et nos découvertes nous défendent d'en douter, les Parisiens ont vécu assis à l'ombre de la mort et de l'erreur. Les ténèbres physiques sont les sœurs des ténèbres morales. Oui, frères, il résulte de nos explorations qu'en 1805 on adorait à Paris les nymphes des fontaines, et qu'en 1875, on y a élevé un temple à tous les dieux; vous savez que Dieu seul a toujours été exclu des panthéons.

« Nos découvertes historiques, en dehors du domaine religieux, ne sont pas sans intérêt. Les Parisiens ont élevé des colonnes à Néa Polion, général d'Auguste, pour célébrer l'heureuse issue de la guerre de Germanicus; ils ont bâti un temple à la pudeur du gynécée, ce qui prouve du moins que le paganisme n'avait pas entretenu chez eux la corruption des mœurs; ils ont dressé une statue équestre à l'empereur Adrien vers 1816, et un bas-relief de ce monument nous a appris que les Parisiens portaient tous d'énormes perruques pour se garantir de l'humidité perfide de leur climat. Quand on revient de cette promenade aux ruines de Paris, on éprouve un juste sentiment de fierté en jetant un regard sur l'état actuel de notre civilisation. Que nous sommes heureux, mes frères, de

Digitized by Google

vivre en 3844, lorsque tout ce qui pouvait être grand, utile, agréable et beau a été accompli. Les ruines sont les jalons des tâtonnements de l'humanité. Quand une planète s'essaye à vivre, elle s'essaye longtemps ; l'enfance d'un géant de neuf mille lieues est longue ; à l'âge de quarante siècles, elle est encore à la mamelle de sa mère l'Expérience. Félicitons-nous d'avoir reçu la vie au meilleur moment ; et dans l'intérêt de nos fils, travaillons même à soigner le bien que nous avons, pour le changer en mieux. »

Ce discours fut accueilli par un silence solennel, indice des émotions profondes, et le grand artiste Albert Segor, qui a son domicile au troisième étage de l'Atlas, entonna l'hymne de la fraternité mappemondaine. Cent mille voix répétèrent ce fameux refrain :

Frères, chantez ! voici les temps prédits ;
Dieu, sur la terre, a mis le paradis.

MÉRY.

Digitized by Google

MARTIN SCHONGAVER.

II.

L'œuvre capitale de Martin Schongaver, c'est ce grand drame en douze actes qui commence sur la terre et qui finit dans le ciel, en passant par la mort et par l'enfer; c'est cette longue agonie du juste en butte aux persecutions des mechants; c'est cette lutte sublime du bon principe contre le mauvais; guerre epouvantable et magnifique, où le vainqueur est celui qui succombe, ou les vaincus sont ceux qui triomphent.

Nous sommes sur la montagne des Oliviers; le Christ, agenouillé sur la hauteur, voit apparaître l'ange porteur du calice; au bas de la montagne, trois de ses apôtres s'endorment, l'un appuye sur un livre, l'autre armé d'un glaive. Dans le fond, Judas arrive, suivi des sbires auxquels il va livrer son maître.

Jesus est arrêté et lié. Les soldats l'entraînent et l'accablent d'injures; les uns le tirent par son manteau, les autres le prennent par les cheveux. Un de ses disciples fait de vains efforts pour l'arracher des mains des bourreaux

Le voici devant Pilate. Sont-ce des démons qui se pressent autour de lui en demandant son sang? Non! c'est pis que des démons! ce sont des fanatiques. Comme il est beau, lui, au milieu de toutes ces figures hideuses! comme il est calme au milieu de tout ce tumulte! comme sa saintetè se détache resplendissante sur toute cette perversité! Toutes les mauvaises passions, tous les vices, tous les crimes se donnent rendez-vous autour du tribunal de Pilate pour accuser le juste. Les usuriers, les marchands d'esclaves, les prêtres des idoles, les trafiquants de débauche et d'impureté demandent sa mort. « Il prétend, s'écrient-ils, que nous sommes « tous frères, le maître et l'esclave, le riche et le pau- « vre! Il chasse les marchands du temple, comme si « le commerce n'était pas utile pour satisfaire à des « actes. Il renverse leurs sacs d'or, comme si l'or « n'était pas notre vie et notre pain! Il attaque tou- « tes les professions que la loi honore et protege: la « prostitution, l'usure, la vente des esclaves! Il se « met au-dessus de la loi! Il trouble le repos pu- « blic! Il nous a insultés, il nous a jeté la pierre! « Qu'il meure! » Cependant Pilate veut faire un effort pour le sauver. Il propose de livrer Barabbas à la place de Jesus; mais la foule en fureur ne veut pas de cet échange. « Que ferai-je donc, dit Pilate, de cet homme? — Qu'il soit crucifié! » répondirent ses ennemis. « Mais quel mal a-t-il fait? » Et ils crierent encore plus fort: « Qu'il soit crucifié! » Les enfants mêmes unissent leur voix à celle de ces forcenes, et repetent: « Qu'il soit crucifié! »

La victime va être conduite au supplice. « Tu te « fais passer pour être le roi des Juifs? Roi des « Juifs, salut! Voici ta couronne, voici ton sceptre, « voici ton manteau, et nous allons t'accompagner « jusqu'à ton trône, qu'on dressera sur une haute « montagne afin que tu puisses être vu de tout ton « peuple. » Et ils tressent autour de sa tête des branches de ronces aiguës, et ils mettent dans ses mains un fragile roseau, et ils l'emmènent par les rues de Jerusalem, en criant: « Voici le roi des Juifs! » Une sainte femme qui le suit lui prête son voile pour essuyer son visage; mais ses traits inondés de sang et de sueur laissent sur le tissu une empreinte ineffaçable. La gravure qui represente cette

Digitized by Google

dernière scène est une des plus belles de l'œuvre de Martin ; elle offre une grande entente dans la composition et beaucoup d'expression dans les figures.

Mais le chef-d'œuvre de Martin est incontestablement son grand *Portement de croix*, dont le cabinet des estampes de la bibliothèque Royale possede un exemplaire magnifique sous tous les rapports. On remarque dans cette pièce capitale des raccourcis étonnants pour l'époque où vivait notre artiste.

Jésus, accablé sous le poids de l'instrument fatal, occupe le milieu de l'estampe. Il souffre, mais sans se plaindre ; il est effrayé de sa mort, mais il la bénit, car elle doit donner une nouvelle vie à l'humanité épuisée. Quatre sicaires hâtent sa marche, l'un en le tirant par sa robe, l'autre en le frappant à grands coups de corde. La résignation du martyr les irrite ; ils hurlent de toute la force de leurs poumons ; ils vomissent par torrents les injures et les imprécations. Les deux larrons, les poings liés et entourés de soldats à pied ou à cheval, précèdent Jésus sur le théâtre du supplice. Un de ces soldats insulte par ses ricanements à la douleur d'une sainte femme qui pleure et semble dire : « N'est plus de pitié, plus de justice sur la terre ? » Cinq personnages à cheval, ornés de leurs insignes, et parmi lesquels le sanhédrin est reconnaissable à son grand bonnet pointu, suivent Jésus de près comme pour s'assurer que leur victime ne leur échappera pas. Cependant, dans cette multitude hostile, le Fils de l'homme compte quelques amis. A la droite des magistrats et des prêtres, on voit un homme du peuple, un de ces malheureux que Jésus a guéri, et même un soldat, qui s'apitoient sur le sort du juste et qui verseraient volontiers leur sang pour le sauver. Tout au fond, dans une échancrure de la montagne qui domine tous ces groupes, la sainte Vierge, témoin des souffrances de son fils, tombe sans connaissance dans les bras de Marthe et de Marie, qui la soutiennent et qui mêlent leurs larmes aux siennes.

Parmi les autres gravures détachées, nous citerons un *Saint Georges* à cheval, que Michel-Ange lui-même n'a pas dédaigné d'étudier, un *Encensoir* très-remarquable par la finesse de ses détails, une *Crosse* d'un travail également précieux, et *la Mort de la Vierge*. Cette dernière estampe réunit à un aussi haut degré que *le Portement de croix* le mérite de la composition à celui de l'exécution.

La Vierge est couchée ; sa physionomie respire un calme angélique, et ses traits portent l'empreinte d'une éternelle jeunesse. Des vieillards vénérables entourent son lit ; les uns prient, les mains jointes ; les autres, agenouillés, lisent dans la Bible. Un personnage, qui pourrait être saint Jacques, place dans les mains de la mourante un cierge allumé. Saint Joseph, debout, immobile, à la droite du tableau, paraît ne point voir, ne point entendre ce qui se passe autour de lui ; une douleur profonde et pourtant résignée absorbe toutes ses facultés. On ne saurait trop louer l'exécution de cette estampe ; rien de plus délicatement travaillé qu'un grand chandelier orné de figures qui se trouve au pied du lit de la Vierge. Les têtes des vieillards sont pleines de noblesse et de vie.

L'œuvre le moins incomplet et le mieux conservé qui existe de Martin Schongauer est celui du cabinet des estampes de la bibliothèque Royale. La beauté des gravures de Martin les fait rechercher avidement par les amateurs, et leur rareté est cause qu'on les paye quelquefois des prix très-élevés. Il était à désirer que la reproduction de ces estampes en rendît l'acquisition et l'étude plus faciles aux artistes et aux gens du monde. Un banquier de Vienne, M..., vient de satisfaire à ce vœu. Il a chargé un graveur déjà favorablement connu, M. Pétrak, de reproduire par le burin trente gravures de Schongauer, dont il possédait les originaux. M. Pétrak s'est acquitté de cette tâche avec un zèle d'autant plus méritoire, que, pour la bien remplir, il fallait moins de talent et de génie que de patience et d'abnégation. Il fallait que le copiste s'efforçât de ne pas faire moins bien que son modèle, mais surtout, ce qui était peut-être plus difficile encore, qu'il ne cherchât pas à faire mieux ; en un mot, qu'il cessât d'être M. Pétrak pour devenir Martin Schongauer lui-même, orfèvre et graveur du quinzième siècle. La métamorphose s'est assez heureusement accomplie, et sur les trente copies qui composent le recueil, il y en a peu que l'on ne pût à première vue prendre pour des originaux, si la blancheur du papier ne trahissait la contrefaçon.

LOUIS DELATRE.

Digitized by Google

CONCOURS ANNUELS

DE

L'ÉCOLE ROYALE DES BEAUX-ARTS.

—

GRAVURE EN MÉDAILLES ET SUR PIERRES FINES.

Nous aurons à examiner bientôt les travaux des élèves qui ont concouru pour les grands prix de Rome. Déjà l'on a exposé, les 6, 7 et 8 septembre, l'œuvre de M. Merley, unique candidat au prix de gravure en médailles et sur pierres fines. Admis seul en loge, où il est resté du 12 avril au 4 septembre, il a triomphé sans combattre ; mais l'Institut a pensé, sans doute, qu'en ne récompensant pas les efforts solitaires du jeune artiste, on découragerait ceux qui seraient tentés de se vouer à la glyptique. Si l'on n'avait couronné M. Merley, aucun aspirant n'aurait brigué le prix futur; l'art de la gravure sur pierres fines, aujourd'hui dédaigné, mais honoré jadis par de grands maîtres, aurait fait un pas de plus vers l'agonie : or il mérite d'être conservé, ne fût-ce qu'à cause des égards dus aux vieux serviteurs invalides.

Cet art, aussi ancien que la peinture et la sculpture, consiste à représenter les objets en en ciselant les contours dans l'intérieur d'une pierre ou d'un métal. La gravure en creux ne donne pas des effets aussi saisissants que les camées, car souvent on ne peut juger du mérite de ses produits qu'en en prenant une empreinte; mais elle a l'avantage de résister presque éternellement aux chocs extérieurs. On y emploie les onyx, les cornalines, les sardoines, les agates, les calcédoines, les améthystes; on se sert aussi de la nacre, du verre coloré et du cristal de roche. Cette dernière matière, creusée avec une admirable délicatesse, et repoussée par un fond d'or de manière à imiter le bas-relief, décore fréquemment les pièces d'orfévrerie du seizième siècle.

La glyptique paraît avoir été inventée par les Égyptiens, et nous avons d'eux un grand nombre de pierres, où sont représentés Anubis, Sérapis, le scarabée sacré. Les Éthiopiens eurent des cachets gravés en creux ; les Étrusques et les Toscans nous ont laissé des pierres gravées, entre autres une grande cornaline décrite et dessinée par Winkel-

Digitized by Google

mann, et représentant l'assemblée de cinq des sept chefs devant Thèbes (1). Les Grecs excellaient dans la glyptique, qu'ils transmirent aux Romains. On a conservé les noms de Polydore de Samos, de Solon, d'Allion, d'Agatangelos, d'Evode, de Teucer, de Pyrgotèle, le seul auquel Alexandre le Grand eût accordé l'autorisation de le représenter en relief. Pausanias et Cicéron font l'éloge de Polyclète de Sicyone, qui vivait vers l'an 450 avant J.-C. (2). Nous possédons quelques pierres gravées de Dioscoride, artiste grec établi à Rome du temps d'Auguste, et qui exécuta le portrait de cet empereur sur un cachet, dont les Césars, excepté Galba, se servirent successivement pour sceller leurs actes (3). Les artistes grecs gravaient sur onyx, sur cornaline, sur calcédoine, au moyen d'une pointe de diamant attachée à une forte aiguille d'acier, et mise en mouvement par un tour (4). On peut juger de l'immense quantité de leurs productions par ce qui en reste dans les musées de l'Europe, et particulièrement de l'Italie. Elle était telle, que, soixante-douze ans avant notre ère, Pompée trouva deux mille tasses gravées dans le trésor seul de Mithridate (5).

Négligée au moyen âge, la glyptique reparaît au seizième siècle, sous l'influence rénovatrice de Laurent de Médicis. Toutes les villes principales d'Italie ont alors d'habiles graveurs sur pierres fines. Louis Anichini, Ferrarais, fixé à Venise, donne de l'expression et du modelé à des ouvrages microscopiques. Florence est fière de Jean *des cornalines*, de Dominique *des camées*, du Caradosso, de Matthieu Benedetti, de Marc-Attio Moretti. Cellini, l'immortel orfèvre, ne dédaigne pas de graver des pierres dures, des médailles et des coins de monnaie. Valerio Vicentino cisèle la Passion en dix-sept compartiments, sur un coffret de cristal destiné à François Ier par le pape Clément VII : digne présent du chef de la chrétienté au plus puissant souverain de l'Europe. Ravenne cite avec orgueil Furius Severe ; Milan, Jean-Antoine Rossi ; Rome, Pierre-Marie de Pescia, et Michellino, contemporains de Raphaël. C'était encore vers cette époque qu'Alexandre Cesari, surnommé *il Greco*, exécutait son beau camée de Phocion l'Athénien, le portrait de Henri II sur cornaline, et un *Alexandre le Grand s'agenouillant devant le souverain pontife des Juifs*, chef-d'œuvre à la vue duquel Michel-Ange s'écria : « Quand l'art est parvenu à cette perfection, il est à craindre qu'il ne rétrograde. » Cette crainte était malheureusement fondée ; la glyptique passa rapidement des mains des artistes entre celles des artisans. De tous ceux qui s'en sont occupés depuis la Renaissance, il n'est guère que les deux Pikler qui aient égalé les anciens. Le premier, né à Brixen en Tyrol, le 12 janvier 1700, fils et neveu de médecin, étudia d'abord la science d'Hippocrate. Il fait rencontre d'un graveur bohémien, nommé Ziegler, et le voilà métamorphosé. Il arrive à Naples, trouve pour Mécène un officier qui lui achète des outils, grave sur pierres fines, et devient célèbre. Le chevalier Jean, son fils, le fut plus encore ; dès l'âge de quatorze ans, il exécuta un *Hercule vainqueur du lion de Némée*, et imita l'antique avec une perfection dont les marchands, exploitant sa jeunesse, profitèrent pour tromper les collectionneurs. Créé par Joseph II, en 1769, chevalier et graveur en pierres fines de l'empereur, il dut suffire à d'innombrables commandes. Il travaillait très-vite, avec une sûreté de main, avec une finesse de détails prodigieuses, et possédait au plus haut degré les ressources théoriques et pratiques de son art, qu'il définissait la *miniature de la sculpture* (1).

De nos jours la glyptique se meurt. Si quelques artistes se plaisent encore à étudier les belles lignes, le dessin correct, le travail fin des gemmes grecques et italiennes, la majorité du public passe devant elles avec la plus glaciale indifférence. On sait à peine que cette branche de l'art existe, qu'elle est enseignée à Paris, qu'elle envoie des lauréats à la villa Médici. L'œuvre de M. Merley est restée inaperçue, et pourtant elle mérite sous divers rapports l'examen attentif des connaisseurs sérieux.

L'aspirant avait à exécuter un bas-relief en argile, la réduction de ce bas-relief en creux sur un coin d'acier, et la copie sur pierre fine d'un camée antique. Le sujet donné par l'école était : « Arion, précipité dans la mer, est reçu par un dauphin, et transporté au cap Ténare. » Singulier programme au dix-neuvième siècle ! Idée bizarre d'exhumer d'Hérodote et de Strabon cette fable mythologique ! L'allégorie peut être ingénieuse, mais n'en connaît-on pas qui choquent moins la vraisemblance et la raison ? Sommes-nous dans un âge où l'on attribue encore aux cétacés l'amour de la musique et de l'humanité ? Doit-on condamner un malheureux homme de talent, qui a pu voir des dauphins véritables suspendus au plafond du muséum, à dessiner ces êtres fantastiques, au visage bouffi, à la queue recourbée, que les peintres antiques nous présentent sous le pseudonyme de dauphins ?

M. Merley n'a pas choisi le moment où le chantre de Lesbos est reçu par l'honnête mammifère marin. Son Arion vient d'échapper aux vagues ; il repousse

(1) Winkelmann, *Histoire de l'art chez les anciens*, liv. III, chap. II.

(2) Pausanias, *Voyage historique de la Grèce*, Cicéron, *de Oratore*, liv. II, chap. XXXVIII ; liv. III, chap. XV.

(3) *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. II, p. 262.

(4) Pline, *Histoire naturelle*, livre XXXVI, chap. XV.

(5) Appien, *Histoire romaine*.

(1) L'indication des ouvrages de Jean-Antoine Pikler se trouve dans *Memorie degli intagliatori moderni in pietre dure*, Livourne, 1743. La vie du chevalier Jean Pikler a été écrite par J.-G. de Rossi, Rome, 1792, in-8°.

Digitized by Google

du pied droit sa monture aquatique, et, du pied gauche, il escalade les rochers du rivage. Le bras gauche est etendu vers le ciel en signe de reconnaissance : le bras droit etreint une lyre, compagne inséparable de l'inventeur du dithyrambe. L'exécution du sujet en terre est correcte, mais un peu seche. Le sculpteur semble avoir pensé, d'après le programme, qu'Arion, tombé du navire, avait été immediatement reçu par le dauphin, sans que l'économie de sa toilette en souffrit. Sa couronne de laurier, son manteau flottant, sa chevelure frisée, rien n'a ete derangé dans la chute. Du reste, la draperie est d'un bon style et d'un ajustement habile. Nous avons entendu critiquer le tendu des muscles, du sternum, des rotules, etc., mais nous croyons, après mûr examen, la figure irréprochable au point de vue myologique et ostéologique.

La réduction en creux sur acier n'a guère que le mérite de la difficulté vaincue, ce genre de travail n'ayant pas plus d'intérêt que la matrice d'une pièce de cinq francs. Quant à la copie du camée, elle manque de la finesse, de la netteté et de la précision nécessaires, ce qui tient peut-être à l'etat fruste du modèle. M. Merley, par ses ouvrages, démontre la décadence de la gravure en medailles et sur pierres fines. Si on le considère comme sculpteur, il fait honneur à son maitre, David d'Angers. Dans la gravure, dont il a reçu des leçons de M. Galle, il déploie seulement les qualités d'un ouvrier intelligent.

EMILE DE LA BEDOLLIERRE.

PAYSAGE, PAR M. COINDET.
(Exposition de Genève.)

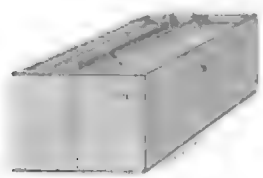
L'ÉLECTROTYPE.

L'ÉLECTRO-MÉTALLURGIE est une de ces découvertes inattendues qui ont lieu quelquefois à la suite de travaux et d'expériences sur des objets entièrement différents, et que souvent même le hasard seul fait naître. Mais quelle que soit l'origine de ce nouveau mode d'action de la puissance galvanique, il faut rendre justice à ceux qui les premiers l'ont mis en usage et lui ont donné d'utiles applications. L'instrument que nous annonçons, l'une de ces applications les plus heureuses et les plus fécondes, est une espèce de génie familier, évoqué par la baguette magique ou plutôt par la batterie à jeu constant d'un savant Anglais, le professeur Daniel, et qui, semblable à ce merveilleux ouvrier dont parle dans un de ses romans Walter Scott, semble destiné à faire dans les arts la plus miraculeuse révolution. Il est impossible, en effet, de prévoir tous les services que peut rendre l'electrotype, d'énumérer tous les cas dans lesquels il sera nécessairement de la plus haute utilité. En ce moment, des compagnies s'organisent pour l'exploiter et l'appliquer aux objets les plus nécessaires à la vie. Quel que soit le résultat de leurs recherches à cet égard, on peut regarder, dès à présent, comme certain que l'electrotype aura pour premier et précieux résultat de répandre dans toutes les classes le goût des beaux-arts, en mettant à la portée des plus modestes fortunes la gravure sur cuivre et sur bois.

Comme nous venons de le dire, l'idée de l'électrotype a été suggérée par la batterie à jeu constant du professeur Daniel. Ce savant remarqua, en retirant une des pièces de métal de sa batterie, qu'elle reproduisait complétement, en sens inverse, l'empreinte de celle contre laquelle elle était appuyée; toutefois ce fait, malgré son importance, n'attira que faiblement l'attention de l'expérimentateur qui s'occupait exclusivement alors du perfectionnement de sa machine. En 1836, un Français, M. Delarue, remarqua également que le dépôt qui se formait sur une feuille de cuivre soumise à l'action voltaïque présentait la contre-partie exacte des moindres délinéaments remarqués sur la planche sur laquelle elle avait été appliquée. Deux années environ après, le professeur Jacobi publia le résultat de ses intéressantes expériences sur l'agent galvanique; ce résultat n'était autre que la reproduction sur cuivre de toute gravure en creux ou en relief. Enfin, en 1838, M. Spenser annonça qu'il avait réussi à reproduire quelques médailles en cuivre. C'est donc à ce dernier et au professeur Jacobi (car les deux savants paraissent avoir opéré à peu près simultanément) que le monde savant et artistique est redevable de l'électrotype. Toutefois son domaine était encore limité, lorsque M. Murray découvrit qu'en étendant une légère couche de plombagine sur les corps non conducteurs de l'électricité, on leur faisait perdre cette propriété; découverte qui fut une conquête immense pour l'électrotype.

La batterie du professeur Daniel se compose d'un vase cylindrique en cuivre (c), contenant une solution de sulfate de cuivre (s), et dans lequel plonge un autre vase d'une substance très-poreuse (p) contenant du zinc (z) et de l'acide delayé a). La hauteur du vase, selon les prescriptions de l'inventeur, doit être de 20 centimètres 24 millimètres à 6 decimetres. Pour se procurer un *fac-simile* d'une médaille, par exemple, on la moule ; puis on met le moule en rapport avec le zinc, au moyen d'un fil de metal, et l'action galvanique commence des qu'il est plongé dans la solution que renferme le vase le plus large.

L'expérience peut être faite pour plusieurs médailles à la fois. Nous recommandons comme également simple et peu coûteux l'appareil suivant : il se compose d'une boîte divisée en deux compartiments par une cloison en terre poreuse. L'un de ces compartiments contient, comme dans l'appareil precedemment décrit, une solution de sulfate de cuivre, ainsi que les moules destinés à recevoir l'empreinte métallique ; l'autre, de l'acide sulfurique délaye et du zinc. L'avantage de cet appareil est de faciliter particulierement la manipulation. Du reste, il ne peut servir, ainsi que le premier, que pour la reproduction de très-petits objets.



Pour operer sur une plus large echelle, on se sert d'une batterie galvanique et d'un vase destiné à contenir la solution métallique que nous avons décrite plus haut. Peu importe pour le succès de l'opération que le vase soit plus ou moins rapproché de la batterie ; les deux parties de l'appareil peuvent être placées à une distance raisonnable, et au besoin même dans deux chambres séparées. Les fils de métal qui doivent mettre en contact les deux pièces de l'appareil sont en cuivre ; un fil très-mince suffit pour un petit appareil ; mais lorsque le vase et la batterie sont placés à distance, on donne au fil conducteur la grosseur d'une corde.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'une foule d'incidents peuvent se présenter dans le cours de l'operation, et en compromettre le résultat. Les personnes qui voudront se servir de l'appareil ci-dessus pourront trouver dans les ouvrages spéciaux, et notamment dans les *Éléments d'electro-métallurgie*, du professeur Smee, des renseignements plus détaillés et plus complets, dans le cas où la description ci-dessus leur semblerait insuffisante.

En décrivant la formation de la batterie, nous avons dit que la solution metallique se composait de sulfate de cuivre ; on peut y ajouter un tiers de son volume environ d'acide sulfurique délayé et de l'acide nitrique dans la proportion de deux grammes et demi pour un litre de fluide.

Si l'on emploie des substances non conductrices de l'électricité, enduites de plombagine, on se servira utilement d'une préparation composée d'un demi-kilogramme de sel dissous dans deux kilogrammes d'eau, avec environ un kilogramme d'acide sulfurique délayé, dans lequel entrent huit parties d'eau et une seule d'acide sulfurique.

Le plâtre de Paris, comme on le pense bien, sera fréquemment employé par l'électrotypiste ; il peut servir en effet à une foule d'usages, quand il a été convenablement preparé. On se sert encore, pour prendre des empreintes et former des moules d'objets en metal, d'autres substances, telles que la cire blanche, cire de miel, la stéarine, etc., etc. ; mais il ne faut pas oublier que le soufre ne peut être employé dans des solutions metalliques. Voici un excellent mode de préparation pour le plâtre de Paris : mettez-en la quantité que vous jugerez nécessaire dans un mortier ou tout autre vase, et versez de l'eau jusqu'à ce qu'il soit entièrement baigné.

L'air s'échappera aussitôt en bulles serrées. Lorsqu'il aura été entierement chassé, et que le plâtre aura été suffisamment mélangé avec l'eau, on pourra immédiatement l'appliquer sur l'objet dont on veut prendre le moule, en ayant eu soin toutefois d'en adoucir la surface par une couche d'huile d'olive. Pour mieux faire encore, on répandra sur l'objet qu'il s'agit de reproduire une petite quantité de plâtre, que l'on introduira, à l'aide d'une brosse fine, jusque dans les moindres détails de sa surface. Pour donner au moule la consistance voulue, il faut le renforcer d'une quantité de plâtre suffisante. Cela fait, il se consolidera rapidement, et pourra bientôt après être détaché de l'objet à reproduire ; enfin on le fera sécher à une douce chaleur.

Avant de se servir du moule ainsi préparé, on doit le dépouiller de sa propriété absorbante, opération pour laquelle on se sert de suif ou de cire fondus, d'huile, de vernis, ou de toute autre substance pré-

paree dans ce but. On place le moule sur un plat, dans lequel on verse ensuite la substance choisie par le manipulateur, apres l'avoir fait fondre à la chaleur d'une lampe, d'un poêle ou du feu; le moule doit être baigné jusqu'à la moitié de son épaisseur. L'operation dure de 20 minutes à 1 heure, selon les circonstances; mais le plus souvent 20 minutes. Quand elle a parfaitement reussi, la surface du plâtre doit être douce, polie, et sans la moindre asperité.

Il est une autre manière de dépouiller le moule en plâtre de ses proprietés absorbantes, et peut-être est-ce la plus simple et en même temps la plus sûre. Elle consiste à le saturer avec de l'huile de graine de lin bouillante; la saturation est complète lorsque le plâtre rejette l'huile à sa surface. L'operation terminée, on peut faire sécher le moule au soleil, s'il a assez de force pour cela, car l'opérateur doit bien s'assurer que la siccation est complete, sans quoi le moule plongé dans la dissolution métallique se briserait infailliblement.

Nous avons vu que les corps mauvais conducteurs deviennent électrisables, si on les enduit de plombagine. La couche doit être aussi légere que possible, et pour cela on fera bien de l'étendre avec une brosse fine.

Le moule de plâtre ayant reçu les diverses préparations que nous venons de decrire, on peut l'exposer au courant voltaique.

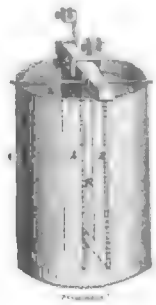
Il est un grand nombre de produits électrotypiques qui gagneraient à être bronzes, comme les medailles, les bas-reliefs; le meilleur moyen de leur donner l'apparence du bronze est d'appliquer à l'objet reproduit, en le retirant de la solution métallique, un enduit de mine de plomb, puis de l'exposer près du feu, et enfin, quand il est sec, d'enlever l'enduit avec une petite brosse à peindre legèrement mouillee.

On peut voir un admirable spécimen des produits de l'électrotype dans les gravures sur bois qui illustrent la belle édition des *Saisons* de Thompson, de l'*Etching Club* (club de la gravure à l'eau-forte); peut-être, cependant, qu'en comparant les epreuves tirées du bois et les reproductions électrotypiques, remarque-t-on un peu de dureté dans ces dernieres; mais on ne saurait douter que le metal *fac-simile* ne finisse, à l'aide des améliorations et des perfectionnements dont l'electrotype ne peut manquer d'être l'objet, par reproduire la gravure sur bois avec tout le fini, tout le moelleux des épreuves tirées de la planche originale. Pour la gravure sur cuivre, la reproduction ne saurait avoir les mêmes défectuosités que pour le bois, puisque le metal reproducteur est le même que le métal reproduit, et que le dessin est rendu ligne pour ligne; l'impression doit donc donner des épreuves entièrement semblables.

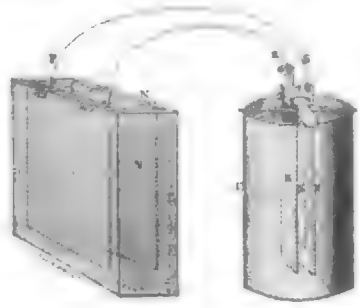
Nous allons décrire le procédé de la reproduction de la gravure sur cuivre.

La préparation du moule est une opération délicate qui exige des soins minutieux. On peut employer de la cire, du plomb ou du plâtre de Paris. L'opérateur ayant réussi à se procurer un moule parfait, l'enduit d'une couche de plombagine, comme nous l'avons expliqué plus haut, et le place dans la dissolution métallique.

En mettant le moule en rapport avec le zinc de la batterie, on a l'habitude de l'y souder; mais pour l'operateur novice, il est plus simple (l'effet étant d'ailleurs le même) d'établir le contact avec un fil de fer partant du zinc et s'attachant au dos du moule. Voici comment doit être construite la batterie : les dimensions du vase cylindrique contenant la dissolution métallique seront calculées d'après la durée du temps pendant lequel la batterie sera mise en action, car la quantité du liquide à y verser est en raison directe de cette durée, et peut varier en conséquence d'un à plusieurs litres.



Immediatement au-dessus de son orifice est étendue une pièce de bois carrée ayant la forme d'une petite poutre (w), à laquelle est suspendue une petite barre en argent (s), qui descend dans le vase. De chaque côte de la pièce de bois, et s'y rattachant par une vis serrée suffisamment, sont également suspendues deux bandes de zinc (z,z) ayant entre elles la barre d'argent, mais ne la touchant pas. Le vase dans lequel la reproduction doit s'operer peut être vertical ou horizontal. S'il est vertical, il sera oblong, en bois et cimenté interieurement.



On place près d'une des parois le moule qui doit recevoir la couche métallique (n) et servir

de pôle positif, et près de l'autre une feuille de cuivre destinée à être dissoute, et servant de pôle negatif. La plaque métallique est mise en contact avec le zinc (z) de la batterie au moyen d'une vis soudée, et la feuille de cuivre avec la barre d'argent (a). La batterie est chargée d'acide sulfurique délayé, dans la proportion d'un demi-litre de fort acide étendu dans neuf litres d'eau. Le vase devra contenir une solution saturée de sulfate de cuivre mélangée d'un peu plus d'un tiers d'acide sulfurique délayé. On aura eu soin d'ailleurs de donner au moule les mêmes dimensions que la planche gravée. La durée de l'opération est ordinairement de deux à trois jours, et peut exiger plus de temps. Le dos et toute la partie de la feuille de cuivre qui doit être dissoute auront été préalablement recouverts de cire, de graisse, ou de toute autre substance non conductrice. Il pourrait arriver, dans certains cas, que les deux plaques vinssent à adhérer fortement; dans ce cas, on les soumet à une vive chaleur, puis à l'action d'un refrigérant pendant vingt heures. Il faut également empêcher que les deux plaques n'adhèrent par leurs bords, ce qui a lieu quelquefois. Lorsque l'opération est terminée, et que le *fac-simile* est retiré de l'appareil, on remarque des rugosités à sa surface supérieure; il faut les faire disparaître avec une lime. Après cette dernière précaution, la nouvelle planche ne laisse plus rien à désirer, et on peut commencer le tirage des épreuves.

La beauté de ces épreuves est remarquable, quand l'opération a un plein succès; nous nous en sommes assuré en comparant, dans les salons du *National Art-Union*, à Londres, deux épreuves de la gravure des deux tableaux de Turner: *Rome ancienne et moderne*, l'une tirée sur la planche originale, l'autre sur la planche électrotypique. L'examen ligne par ligne, taille par taille des deux estampes, ne nous a pas fait découvrir entre elles la plus légère différence. Ainsi, quant à la précision et à la netteté de la reproduction électrotypique, plus de doute maintenant; reste à savoir combien d'épreuves il est possible de tirer d'une planche *fac-simile*. Les expériences faites à l'*Art-Union* de Londres par M. Queen permettent de croire que, sous ce rapport encore, les deux planches originales et électrotypiques ne présentent entre elles aucune différence.

Terminons en faisant remarquer que ce mode de reproduction de la gravure sur cuivre ne nuit à aucun intérêt. Le graveur, en effet, traitera avec l'éditeur à des conditions en rapport avec les avantages que procure à ce dernier la facilité de tirer de la planche un nombre d'épreuves plus considérable que par le passé. La nouvelle découverte n'empêchera pas d'ailleurs que les épreuves tirées de la planche originale ne soient plus recherchées que les autres, et ne conservent une valeur supérieure. Mais à côté des intérêts privés, il y a l'intérêt public, qui sera amplement satisfait par l'abaissement du prix de la gravure et la propagation du goût des arts dans le public.

Digitized by Google

Sonnet traduit de Michel-Ange.

SUR DANTE.

Du monde il descendit aux aveugles abimes,
Vit l'un et l'autre enfer ; puis, sa pensée au ciel
L'emportant tout vivant, il connut l'Éternel,
Dont il nous a donné des clartés légitimes.

Etoile de vertu dont les rayons sublimes
Dans les secrets divins guidèrent l'œil mortel,
Il en obtint le prix qu'un peuple criminel
Souvent garde aux meilleurs d'entre les magnanimes.

Dante a vu ses travaux méconnus, sans éclat,
Et son grand cœur honni de ce vulgaire ingrat
Qui pour les justes seuls manque de révérence ;

Mais avec son génie, oh ! que ne suis-je né !
Je pairais son exil et son âpre souffrance
Du plus haut rang du monde et du plus fortuné.

F. de G.

MM. Alaux, Eugène Lami, E. Isabey et **Morel Fatio**, ont eu l'honneur d'assister au banquet offert par le Roi à S. M. la Reine d'Angleterre au château d'Eu. S. M. a manifesté l'intention de faire construire une galerie destinée à contenir les tableaux qui doivent perpétuer le souvenir de cette mémorable entrevue.

Physionomie Parisienne.

La Prière.

LES AQUARELLISTES ANGLAIS.

—

SOCIETY AND NEW SOCIETY OF PAINTERS IN WATER COLOURS.

—

EXHIBITION DE 1843.

D'ou vient le goût exclusif des Anglais pour l'aquarelle? Comment se fait-il qu'un genre considéré chez nous comme très-inférieur soit, chez eux, traité avec tous les égards et, — ce qui est plus significatif, — rémunéré des mêmes prix qu'on accorde aux travaux plus sérieux de la peinture à l'huile? Par quel prodige, détournant à lui l'activité d'une multitude d'artistes, cet art de fantaisie prospère-t-il et semble-t-il grandir tous les jours, dans un pays où les maîtres anciens sont divinisés? Nulle part, autant qu'en Angleterre, on n'accorde de respect à la tradition; nulle part, les grands maîtres ne sont plus aveuglément admirés; nulle part, on ne forme autant de collections classiques; nulle part, on ne trouve des juges, sinon aussi éclairés, du moins plus sérieux et cherchant de meilleure foi l'érudition vraie, le grand goût, le sens légitime de la haute peinture. Or il arrive, par un singulier contraste entre les théories et la pratique, entre les idées et les faits, entre les principes et leur application, que ce même peuple, toujours prêt à prodiguer son or et son culte aux œuvres les plus inférieures du temps passé, ne produit pas un seul imitateur des maîtres ainsi adorés. Le fanatisme des grandes choses le conduit aux petites. L'enthousiasme pour Raphaël et Claude Lorrain engendre la manie du Stephanoff et du Copley Fielding. Le même grand seigneur qui paye mille livres sterling un Paul Potter ou un Hobbéma, donne fort bien la même somme pour trois ou quatre pochades d'Absolon, de Cristall, de Cattermole ou de Lewis. Nous ne nous chargerons pas d'expliquer une telle anomalie, et, quant

aux consequences que l'on en peut tirer, nous ne nous soucions pas de les formuler ici en toutes lettres; car nous n'avons aucune raison pour nous brouiller définitivement avec les Trois Royaumes.

Constatons seulement ceci : l'aquarelle a fait de tels progrès en Angleterre, qu'elle suffit à défrayer deux institutions considerables. La première, — *the Society of Painters in water colours*, — existe depuis trente-neuf ans et compte vingt-cinq membres, plus dix-sept associés. Copley Fielding est son président. Ses principaux membres sont G. Cattermole, David Cox, Joshua Cristall, P. de Wint, W. Hunt, John H. Lewis, Samuel Prout, les deux Nash, etc.... Elle a tous les privilèges de l'ancienneté, traite sa cadette avec un certain mépris, et, quand elle le peut, lui enlève sournoisement ses membres d'élite.

Celle-ci, — *the New Society*, etc., etc., — est plus nombreuse. Quarante-huit noms figurent sur sa liste. Henri Warren la préside. Avec Haghe, Corbould, Weigall et Absolon, pour la figure, Bright, Duncan, Robins, D. Cox et Youngman pour le paysage, elle soutient hardiment depuis neuf ans la concurrence de l'Ancienne Compagnie. La *New Society* s'est placée sous le patronage de la reine douairière et de la duchesse de Kent; elle a littéralement élevé autel contre autel, et, comme sa rivale, elle ouvre dans Pall-Mall, pendant quatre mois de l'année, ses galeries d'exhibition. Pall-Mall, vous le savez, est la frontière méridionale du vrai Londres, c'est-à-dire du quartier fashionable que Piccadilly borne au septentrion, Saint-James's street au couchant, et l'Opéra du côté de l'est.

C'est là que deux petites portes, ouvertes contrairement à l'usage, vous indiqueront l'accès des deux temples consacrés à l'aquarelle. Dans l'un et dans l'autre, au bas de l'escalier, vous trouvez deux gros huissiers vêtus de noir, qui prennent votre schelling avec une urbanité silencieuse et, moyennant six pences de plus, vous offrent un catalogue grand in-octavo. Vous êtes averti, en le lisant, que le prix des images que vous allez voir (indépendamment du cadre et du verre) se trouve marqué sur un livre *ad hoc*. En supposant que vous soyez tenté d'acheter, il suffit de laisser votre carte à l'employé chargé de ce livre et d'y joindre un dépôt de dix pour cent, dans le cas où il s'agit d'un objet evalué plus de dix guinées, de vingt pour cent si le prix est inférieur. Le surplus est exigible un mois après la clôture de l'exhibition.

Vous voilà bien averti : montons maintenant chez les Vieux Aquarellistes. Tout d'abord vous allez vous croire en Ecosse, car Copley Fielding a exploré, cette année, les *forks* et les *glens* si bien décrits et si bien chantés par l'auteur de *Rob-Roy* et de *la Dame du Lac*; mais soyez tranquille; s'il a largement exploité les bords du Loch Tay et du Loch Achray, le Ben Lomond, le Ben Venue, le Ben Cruachan et la passe de Glencoe, il y a place pour d'autres districts de la joyeuse Angleterre dans les quarante-deux pages ajoutées, cette année, à l'album du laborieux artiste. Le Monmouthshire lui a fourni les châteaux de Chepstow et de Ragland; le Devonshire, une charmante marine représentant l'entrée du havre de Dartmouth; le comté de Kent, plusieurs vues prises des rochers de Folkestone; l'île de Wight, le comte de Sussex, les lacs du Westmoreland et du Cumberland sont également mis à contribution. Enfin, il n'est pas jusqu'à un paysage italien, — *le lac de Nemi et la ville de Gensano*, — que Copley Fielding n'ait cru pouvoir reproduire d'après deux esquisses prises sur les lieux par un peintre italien. Cette fois, nous croyons qu'il s'est trompé gravement, et nos conjectures à cet égard se trouvent confirmées par une comparaison toute naturelle entre le lac de Nemi et le Loch Lomond, qui se trouvent placés à quelques pieds de distance l'un l'autre. Dans ces deux paysages, dont un seul est pris d'après nature, les rochers et les eaux affectent les mêmes teintes : les premiers, mollement peints et auxquels Copley Fielding accorde généralement une transparence impossible, ressemblent à de gigantesques améthystes; les seconds ont cette profondeur bleuâtre et mate, particulière, — on le croirait du moins, — aux lacs qui dorment sous un ciel brumeux. En somme, impressionné d'une manière completement identique par un paysage italien et un paysage écossais, nous sommes amenés à douter de l'un ou de l'autre. Copley Fielding n'en est pas moins un homme éminent pour l'intelligence de la nature. Il la traduit avec netteté dans ses aspects les plus différents. Rien de plus triste, de plus noir et de plus beau que sa *Tempête sur les côtes du Yorkshire* (n° 66). En revanche, la *Vue de la forêt de Tilgate* et le *Rivage près de Brighton* sont éblouissants de lumière et de vigueur. Cette dernière vue surtout nous a frappé. Un vent d'orage commence à soulever les vagues; il roule dans le ciel des nuages électriques et sur la côte des tourbillons de poussière brune; les vaisseaux penchent déjà; leurs mâts, prudemment dépouillés de toiles, craquent sous cette première bourrasque; le soleil luit encore cependant et lutte avec les ombres mobiles qui peu à peu s'emparent de l'espace. Mais, entre toutes les œuvres de l'art, celle dont l'effet est le plus difficile a rendre est sans contredit le paysage. Et plus l'artiste a saisi dans leurs nuances confuses les nombreux détails qui concourent à caractériser une scène de ce genre, mieux il met au défi l'écrivain qui, d'après lui, la voudrait répéter.

La principale aquarelle de Prout représente *la Place du Marché* à Munich. Elle est d'une grandeur notable. Les costumes, étudiés avec soin, sont variés et curieux; la couleur est belle et solide. Samuel Prout, probablement au compte de quelque riche éditeur, parcourt la Bavière, l'Autriche, Venise, la Suisse et Rome. Nous avons même remarqué de lui deux vues de France, *la Place de la Pucelle* à Rouen

Digitized by Google

et *l'Église de Saint-Symphorien* à Tours. Le malheur est que tous ces dessins, soigneusement exécutés et distingués surtout par une entente admirable de la perspective architecturale, pechent par une certaine monotonie et par l'absence totale du sens poétique. Le talent de Prout n'a qu'une note, brillante il est vrai, mais dont l'effet s'use assez vite. Il va aussi loin que le procédé peut aller, mais ce procédé ne varie point et finit par inspirer, sinon le dédain, au moins l'indifference la plus complete.

Varley, au contraire, dont la mort récente a vivement affligé ses admirateurs, cherchait évidemment des voies nouvelles. C'etait un artiste et non pas un ouvrier. Il faut reconnaître cependant que, visant à une reputation de coloriste, il exagérait les contrastes et faisait abus de certaines roueries faciles au moyen desquelles on s'impose à la curiosité du vulgaire, mais non à l'estime des gens de goût. Faire un clair de lune avec du blanc et du noir, découper sur un fond d'indigo fonce le squelette rougeâtre de quelques arbres aux formes fantastiques, ou detacher en bleu sur un ciel pourpre le profil etrange, la silhouette anguleuse d'une ville aux toits pointus, rien n'est plus facile et d'un effet plus immanquable. Mais en s'habituant à mépriser la verite pour s'adonner presque exclusivement au caprice, on rabaisse une composition qui pouvait être serieuse au niveau de ces cartes de visite que les petes filles apprenaient à colorier, il y a quelques annees, pour la plus grande joie de leurs amies et la plus grande admiration de leurs parents ébahis. Varley, dont les aquarelles sont en général d'une fort petite dimension, n'aurait guère pu éviter ce rapprochement peu flatteur qu'en modérant beaucoup ses tendances à l'excentricite.

P. de Wint n'est autre chose qu'un Copley Fielding exclusivement voué au paysage anglais et le comprenant à peu pres comme son modele ; il est d'ailleurs moins habile, moins fécond en ressources. David Cox, heureusement inspire, cette année, par les sites pittoresques du North-Wales, s'est montré plus hardi, plus animé, plus original qu'à son ordinaire. Aux prises avec une nature qui lui parlait fortement, on voit qu'il a trouvé dans les difficultés mêmes de son travail une multitude de moyens innovés, la plupart fort habilement. Frédéric Nash a voyagé en France, ainsi que l'attestent deux vues prises à Paris, — *le Marché aux fruits près de Notre-Dame* et *le Pont-Neuf au lever du soleil*; — il a aussi recueilli plusieurs paysages des bords de la Moselle. Quoiqu'un peu dure et sèche, sa manière n'encourt pas de graves reproches, ou du moins aucun reproche qui lui soit particulier, mais bien ceux qu'on peut adresser en général au genre qu'il cultive, c'est-à-dire des perspectives outrées, des lumieres de convention, etc... C. Bentley, T. M. Richardson, H. Gastineau, W. Callow, les méritent a peu pres au même degre.

Cattermole et Hunt se partagent le domaine des *Intérieurs* et des *Natures mortes* (*Still life*). Vous connaissez Cattermole ; vous savez combien il excelle à reproduire le désordre pittoresque de ces grandes *halls* du moyen âge, encombrées de bahuts bruns, d'armes rouillees, de prie-Dieu travaillés à jour, de cors de chasse étincelants, de bois de cerf et de trophées, de vaisselles et de verreries aux brusques reflets. C'est un domaine restreint, si vous le voulez; mais la perfection n'est jamais petite, en quelques limites qu'elle se renferme, et Cattermole approche de la perfection. Malheureusement, il se répète beaucoup. Le *Hamilton of Bothwellhaug* de cette année est peut-être le dixieme qui soit sorti de son atelier. J'en dirais presque autant de ses moines, — *la Salle du Chapitre* et *le père Thomas s'emparant d'un billet suspect*. — Quant à *la Tourelle de la Sirène*, c'est une ébauche tellement lâchée, tellement imparfaite et de tout point si inferieure aux autres productions du même artiste, qu'on s'étonne de son audace à la signer. En revanche, le n° 455, intitulé *Après la seconde bataille de Newbury*, mérite les plus grands éloges ; c'est un bivac des troupes de Charles Ier, la nuit, au pied des murs de Donnington-Castle (oct. 1644). Il y a d'excellentes reminiscences de Rembrandt et de sa *Garde de nuit* dans la maniere dont les groupes de soldats, l'acier des hausse-cols, les faisceaux de mousquets, etc., sont éclairés d'un côte par le château dont les fenêtres flamboient, de l'autre, par les grands brasiers autour desquels l'armée royale tâche d'oublier sa défaite.

Hunt est presque aussi fécond que Copley Fielding ; je n'ai pas compté moins de trente cadres signés de lui. Les deux tiers au moins représentent des fruits ou des fleurs. Les prunes surtout abondaient ; prunes ordinaires, prunes sauvages, prunes de damas, etc. Çà et là, quelques grappes de raisin ou quelques bouquets de roses, d'un velouté tout appétissant, d'une fraîcheur merveilleuse. Le reste consiste en cabinets gothiques, boudoirs moyen âge, chambres d'alchimistes, petits caprices chatoyants pour lesquels Hunt use et abuse de la belle lumière qu'il s'est créée.

Lake Price essaye de l'imiter en ceci, et, de Venise, où il a établi sa résidence depuis quelque temps, il envoie des intérieurs de palais qui, sauf l'abus du rouge, auraient droit à une mention très-honorable. *La Chambre de Caterina Cornaro*, dans le palais Cornaro à Venise, est le plus charmant échantillon de ces jolis caprices.

Je ne vous arrêterai pas, même pour en rire, devant les abominables petites niaiseries pourléchées dont James Stéphanoff, abusant d'une réputation déjà bien compromise, inonde sans pudeur cette exhibition. Nous avons, avant de la quitter, à faire la part de trois artistes dont le moindre vaut infiniment mieux que lui. Je veux parler d'Oakley, de Cristall et de Frédéric Tayler. *Les Musiciens errants*

(240), *les Bohémiens* (340), mais surtout *le Pêcheur de crevettes* (324), par le premier, sont, dans leur genre, des productions hors ligne. La figure du *Shrimper* m'est restée dans la mémoire comme l'un des types les plus élégants et les plus gracieux de la physionomie anglaise.

Cristall n'a que deux tableaux : une *Blanchérie de toiles*, près du Loch Tay, et une *Paysanne galloise*, près d'une fontaine : deux perles qui seront certainement payées comme telles par quelque riche amateur.

Je suis loin de considérer comme pouvant leur être comparés le *Trop tard pour le service* (1) et *la Chasse du Montagnard*, par Tayler; mais ce sont néanmoins deux jolies compositions.

Nous venons de voir l'aquarelle rivaliser avec presque tous les genres de la peinture à l'huile, et si nous voulons nous assurer qu'elle tente quelquefois de s'élever à la dignité du tableau d'histoire, il faut passer dans les salons de la *New Society*. Là, pour peu que vous soyez dirigé comme je l'étais par un cicerone parfaitement au fait du terrain, il vous conduira de prime abord devant deux toiles... pardon, mais la méprise est excusable... devant deux cadres qui vous étonneront, j'en suis certain. Leur dimension est inusitée; leur style ne l'est pas moins. Le premier représente *Cromwel et Ireton interceptant une lettre de Charles Ier*. L'anecdote historique est celle-ci : Cromwel encore indécis, au mois d'octobre 1647, sur le parti qu'il avait à prendre, et presque tenté d'accepter les offres séduisantes qui lui étaient faites au nom du roi, parvint à savoir qu'une lettre confidentielle, adressée par ce prince à la reine son épouse, devait être secrètement portée à Douvres.

Le courrier chargé de cette missive ne se doutait pas lui-même qu'on dût lui confier un document de cette importance, et il l'emportait, sans le savoir, cousue dans la doublure de sa selle. Cromwell et son lieutenant se rendirent à l'auberge du *Porc bleu*, dans Holborn, se saisirent de la selle en question et, s'enfermant dans une chambre particulière, ils rompirent résolûment le cachet de cette lettre qui devait renfermer l'opinion sincère du roi sur chacun des chefs de l'armée parlementaire. Ils y trouvèrent en effet le passage suivant :

« Les deux factions me font en ce moment la cour,
« et naturellement je me joindrai à celle dont les
« offres seront les meilleures. Déjà je penche à trai-
« ter avec les presbytériens plutôt qu'avec l'armée.
« Ne vous inquiétez pas, au reste, des concessions
« que vous me verrez faire. Quand le temps sera
« venu, je saurai me débarrasser de ces misérables,
« et, au lieu d'une jarretière de soie, leur faire ca-
« deau d'un collier de chanvre. »

La lecture de cette lettre mit un terme aux hésitations de Cromwell, et dès ce moment le sort du roi fut scellé (1).

La manière dont L. Haghe a tiré parti de cette anecdote, en elle-même assez vulgaire, prouve à quel point la peinture se passe aisément de sujets importants, de costumes nouveaux ou de physionomies nouvelles. Voici bien le même Cromwell que le tableau de Delaroche a rendu si populaire. La lecture d'une lettre volée n'a rien en soi de très-noble ou de très-pittoresque, et cependant on ne peut se garder d'une vive impression quand on lit sur ces traits sévères, dont une lumière vigoureuse fait saillir tous les reliefs, la détermination bien arrêtée de mener à bout l'œuvre révolutionnaire. Ireton, agenouillé près de la selle qu'il vient d'ouvrir avec son poignard, frémit et s'indigne devant la trahison royale et les périls dont elle menaçait son parti. Cromwell reste impassible, en homme qui s'attend à tout et pour qui rien n'est plus simple qu'un grand parti à prendre en quelques secondes. Mais à part le mérite intellectuel du tableau, il en a un autre auquel les vrais artistes seront toujours plus sensibles, et qu'il doit à la solidité de la peinture, aux allures magistrales du dessin, à la vigueur et à l'harmonie de toute la composition.

Le second tableau de Haghe (336) présente un épisode de la Journée des Éperons. Le lendemain de cette bataille, les moines de l'abbaye de Groeninge vinrent demander aux chefs victorieux de l'armée flamande, rassemblés alors dans la maison de ville de Courtrai, le corps de Robert d'Artois, fondateur de leur couvent, auquel ils voulaient y donner une honorable sépulture. Les figures, ici, sont de moins grande dimension et beaucoup plus nombreuses que dans le *Cromwell* dont nous venons de parler; aussi l'effet, à première vue, est moins saisissant et gâté d'ailleurs par un défaut essentiel, la ressemblance des figures entre elles : mais en y regardant avec plus de réflexion, le spectateur revient facilement de cette impression fâcheuse. Il est impossible alors qu'il refuse une haute estime aux brillantes qualités de cette composition où respire le sentiment le plus vrai de l'époque. Toute la partie morte du tableau, les boiseries, les draperies, les hanaps, l'architecture, sont traités par Haghe avec le talent dont il avait donné des preuves dans ses albums lithographiés sur la Belgique et la Renaissance Française. Quant aux personnages, — à part le défaut déjà signalé, — ils sont remarquables par la convenance des attitudes, l'expression juste et variée des physionomies, le mouvement naïf des groupes, et sur-

(1) Scène tirée du *Ministre de Wakefield*. C'est le moment où la famille endimanchée du bon vicar s'acheminant vers l'église, s'aperçoit que la cérémonie est close

(1) Voir les *Mémoires* de sir John Berkeley, les *Papiers d'État* de Clarendon et la *Vie du duc d'Ormond*, par T. Carte.

Digitized by Google

tout par la manière dont ils sont diversement éclairés. En somme, dans toute l'exhibition des peintres à l'huile que je vous racontais naguère, je n'ai pas eu à mentionner une seule toile d'un style aussi grave, aussi digne et aussi fier.

Il est vrai d'ajouter que, parmi les aquarellistes, Hagbe n'a pas un concurrent sérieux.

Nous retombons maintenant, de toute nécessité, dans le paysage léger, transparent, facile et doucement harmonieux, que les Anglais semblent préférer à tout. C'est Thomas Lindsay, avec un album entier apporté du North-Wales; c'est David Cox *junior*, de retour d'une excursion dans le Caernarvonshire et dans le Denbighshire; c'est Robins, avec ses marines hollandaises et ses belles esquisses des ports anglais; c'est H. Bright et ses frais paysages du comté de Devon; c'est Duncan, dont la couleur a plus d'éclat et les sujets plus d'originalité. Duncan a surtout une grande et belle marine, une frégate qui se débat, toutes voiles dehors, au milieu des récifs écumants, le long d'une côte hérissée de rochers. Le temps est magnifique; à quelque distance, un autre navire vogue paisiblement sur la mer unie, et c'est justement ce contraste qui, selon nous, fait le prix du tableau, en le mettant à part de toutes ces tempêtes vulgaires dont nos yeux sont rassasiés.

Hardwick a parcouru les bords du Rhin; William Olivier, la Suisse, la Bretagne et les Pyrénées; vingt autres que je ne saurais nommer, la Hollande, la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, avec une ardeur qui menace d'envahir le monde entier.

Henri Warren et Ch. Weigall ne sont ni tout à fait des paysagistes, ni tout à fait des peintres de genre. Le premier s'est complu, cette année, dans de petites esquisses orientales, qui, par leur touche spirituelle et quelquefois par leur exagération de couleurs, rappellent nos Marilhat et nos Decamp. Il s'est aussi essayé dans le genre biblique et dans l'imitation — je dirais presque la parodie — de l'école catholique allemande. Quant au second, ce sont les animaux qu'il affectionne; ici un nid d'oiseaux, là-bas un troupeau de bœufs, ou bien encore une scène de pêche, quelques épisodes d'une foire de village, etc. Sa manière est vive et humoristique. On le dit, — ce qui importe plus à sa fortune qu'à son talent, — un des artistes dont les productions trouvent le plus facile débit.

Edward Corbould, Jos. J. Jenkins et John Absolon sont de vrais faiseurs de vignettes coloriées plus ou moins habiles, plus ou moins malheureux selon l'occasion. Le premier ne se borne pas toujours aux sujets gracieux qui lui sont le plus familiers, et lorsqu'il quitte, pour aborder le mélodrame, ces jolies petites personnes qu'il sait si bien faire rêver sous un arbre, courir après un papillon, effeuiller une rose, lire un roman ou caresser un petit chien, il n'est généralement pas heureux dans ses tentatives. Cette année, par exemple, son *Jésus chez le Pharisien* (306) et son *Apparition d'Astarté à Manfred*, par la mollesse du dessin et le choix malavisé des attitudes, touchaient de fort près à la caricature.

Paul et Virginie chez le planteur, *le Ministre de Wakefield mené en prison*, quelque scène des comédies de Shakspere, des amoureux au bord d'un ruisseau, des moissonneurs dans un champ de blé, une jolie tête d'enfant, un chapitre de Tristam Shandy ou du *Pilgrim's Progress* inspirent tour à tour Absolon, dont le grand mérite est une couleur agréable jointe à un dessin à peu près suffisant et à des idées d'art très-aisément intelligibles.

Jenkins a plus de hardiesse et plus de ressources; il invente davantage et compose mieux. Sa *Favorite des Fées*, — une jeune fille endormie au coin du feu et autour de laquelle voltigent des salamandres, — rappelle les fantaisies du même genre qu'exécutaient naguère les Stothard et les Fuseli. *Ariel s'envolant sur le dos d'une chauve-souris* et *les Pêcheurs de crevettes à Boulogne* (218, 258) sont aussi de charmantes esquisses.

Entre ces peintres et plusieurs de leurs émules, il existe à peine quelques nuances d'infériorité; mais n'est-ce pas déjà trop de noms et ne nous sommes-nous pas condamné par le nombre même de nos souvenirs à des mentions bien superficielles? D'un autre côté, le sujet que nous traitions réclamait-il un examen plus approfondi? nous ne le pensons vraiment pas. Quelques efforts qui soient faits pour élargir son cadre, mûrir en quelque sorte sa couleur, et lui donner une complète puissance de reproduction, l'Aquarelle ne saurait sortir des limites où elle est restreinte par la nature même des moyens qu'elle emploie. Elle pourra sans doute, encouragée comme elle l'est en Angleterre, enfanter des chefs-d'œuvre d'adresse ou de patience; mais jamais elle n'aura pour elle l'autorité, la légitimité, la durée, les véritables monuments de l'art. Il lui est interdit d'être vraie, interdit d'être grande, interdit de se dérober à l'action des âges. Naturellement placée dans les albums, elle semble partout ailleurs hors de propos. Son rang parmi les modes de peindre est justement celui qu'occupe le piano parmi les instruments de musique; quand on cesse de l'appliquer à l'interprétation facile des idées communes, elle devient aussitôt insuffisante. Bref, elle se caractérise par le génie même des peuples chez lesquels elle fleurit le mieux. L'Espagne, l'Italie, la Hollande, l'Allemagne et la France la traitent avec une sorte de dédain. Les Chinois et les Anglais en font grand cas, et ils y déploient une véritable supériorité.

Par malheur, ce symptôme qui pourrait être favorable, s'il était accompagné de progrès dans la peinture proprement dite, semble au contraire indiquer sa décadence. Quand deux genres sont opposés, dont

Digitized by Google

l'un est à la fois plus facile, plus populaire, plus productif, nécessite de moins fortes études, exige un apprentissage moins long, obtient des succès moins chanceux et moins contestés, celui-ci à coup sûr doit triompher tôt ou tard. Le patronage de l'aristocratie a d'ailleurs été fatal à la peinture à l'huile chez les Anglais. Mieux organisés, leurs touristes eussent rapporté d'Italie et de Flandre non pas ce faux goût, cette demi-érudition de connaisseurs qu'on flatte et qu'on amuse avec des *terra-cottas* ébréchées, des médailles plus ou moins suspectes, des copies enfumées plus ou moins, mais bien ce sentiment élevé de l'art qui permet de l'apprécier dans une œuvre moderne comme sur une toile du Tintoret ou de Claude Lorrain. Ils auraient alors consacré aux progrès de l'école nationale une partie des millions que les brocanteurs ont arrachés à leur orgueil ignorant, et nous ne verrions pas aujourd'hui l'Angleterre, si riche en aquarellistes, réduite à venir chercher dans l'atelier de M. Paul Delaroche un peintre digne d'exécuter les fresques du nouveau Parlement (1).

O. N.

(1) Nous n'étions plus à Londres lorsqu'a eu lieu le concours des *Cartons*, si longtemps et si impatiemment attendu. Trois premiers prix de 300 liv. sterl. chacun, trois seconds prix de 200 liv. sterl. et cinq prix de 100 liv. sterl. étaient proposés pour récompenser les onze cartons les plus remarquables, en imposant aux artistes la condition d'emprunter leurs sujets à l'histoire d'Angleterre ou aux ouvrages de Spencer, Shakspere et Milton. Ces onze prix ont été adjugés, et aucun des onze ne l'a été aux membres de l'Académie royale qui avaient concouru : ce sont onze noms à peu près nouveaux dans la grande peinture qui ont été proclamés par les juges-commissaires. Le premier lauréat est M. Armitage, qui a pris pour sujet l'invasion de la Grande-Bretagne par Jules César. M. Armitage est très-jeune, et ses rivaux allèguent contre lui qu'élève de Paul Delaroche, ayant travaillé son carton dans l'atelier de son maître, il a triché le programme, qui exigeait que tout fût anglais dans l'idée et l'exécution (1). En quoi l'invasion de l'Angleterre est-elle un sujet national ? César est le personnage éminent. César était un grand vainqueur, mais était-il Anglais ? Il est vrai que M. Armitage a donné des attitudes bien fières, bien nobles, bien énergiques à ses Bretons ; mais n'est-ce pas le cas de lui dire : *Non tanta superbia victis* ?

(1) *Note de l'Editeur*. On a fait droit, depuis que ces lignes furent écrites, aux jalouses réclamations des concurrents de M. Ch. Armitage, et il a été forcé de rentrer en loge pour y composer un nouveau carton.

Digitized by Google

LES TROIS FANTOMES.

—

POÉME.

I.

« Viens, fidèle écuyer ; que mon âme oppressée
Te puisse librement confier sa pensée ;
De nos chevaux hâtons le pas.
Nul parmi ces rochers ne saurait nous surprendre ;
Là, du moins, si de Dieu ma voix se fait entendre,
Les hommes ne l'entendront pas.

« Romuald a laissé son amour à sa veuve,
Son or à ses deux fils, — bien périlleuse épreuve !
Déjà l'amour est oublié...
Mais quand au cœur d'Emma je règne sans partage,
Faut-il que, satisfait d'un lambeau d'héritage,
J'en respecte l'autre moitié ?

« Tu frémis !... J'ai besoin, pour un sombre mystère,
D'un homme tel que toi, sachant agir, se taire,
D'un confident tel que Mainfroy ;
Qui dans tous les dangers où son destin le jette,
Exécute les plans que son maître projette,
Sans orgueil comme sans effroi.

Demain, avec prudence, au lever de l'aurore,
Amène près du lac ces enfants que j'abhorre,
Engloutis-les au fond des eaux...
Car je devrais un jour, s'ils restaient en ce monde,
Courber mon front altier devant leur tête blonde,
Confondu parmi leurs vassaux !

— Monseigneur, dit Mainfroy, vous savez si mon zèle
En mille occasions vous demeura fidèle ;
Si jamais, me tournant vers un maître étranger,
Je quittai votre cause à l'heure du danger ;
Toujours on vit d'accord et d'une ardeur commune

Marcher ma pauvreté près de votre fortune.
Eh bien, je serai franc .. A vos vœux, à vos lois,
Mon cœur désobéit pour la première fois.
Des fils de Romuald attaquer l'existence,
C'est contre votre honneur porter une sentence !
Quand vous leur apprêtez le plus grand des malheurs,
Que font ces innocents ? — des couronnes de fleurs.
Conviant à leurs jeux des amis de leur âge,
Ils ne connaissent pas leur splendide héritage,
Et des biens paternels ne veulent, au reveil,
Qu'un préau visité par les feux du soleil.

— Ils grandiront, Mainfroy ; sous cette tendre écorce
Les arbustes jumeaux prendront toute leur force.
Bientôt des orphelins la candeur cessera,
Et mes deux ennemis m'apparaissent déjà...
Si je dois à ton bras la suprême puissance,
Compte sur mes bienfaits, sur ma reconnaissance...

— Non ! ne m'ordonnez pas d'aller, en assassin,
Plonger à ces enfants un poignard dans le sein...
Car je croirais ouïr en tous lieux, à toute heure,
Olivier qui m'accuse ou Conradin qui pleure ;
Je croirais voir passer le linceul de deux morts...
C'est un pesant fardeau que celui du remords ! »

Sigebert se taisait... mais son regard farouche
Disait mieux ses pensers que ne l'eût fait sa bouche...
Il mesura de l'œil la pente du glacier,
Et par un choc soudain y jeta l'écuyer.
Aux fentes du rocher s'attacha la victime,
Qui, bientôt emportée au fond du noir abîme,
Plongea rapidement vers ce terrible sol,
Où l'aigle seul pourrait aventurer son vol.

— Ah, valet !... tu pensais impunément connaître,
S'écria Sigebert, le secret de ton maître !
Mon repos se fût hasardé
Sur un faux dévoûment qui se trouble et balance !...
Non ! la mort pour jamais te réduit au silence...
Le secret sera bien gardé ! »

II.

« Il est doux de courir, au lever de l'aurore,
Vers les bords du Léman qui de rayons se dore ;
Il est doux d'écouter les accents des oiseaux
Qui frôlent, en volant, leur aile sur les eaux ;
Il est doux d'aspirer les brises parfumées
Et de cueillir les fleurs que la nuit a semées !
Les clochers font vibrer l'airain harmonieux,
Tout s'agite à la fois et rend grâces aux cieux.
Ah ! venez admirer l'éclat de la nature ;
Comme le papillon, errons à l'aventure.
Conradin, Olivier, je veux, mes chers enfants,
Être le compagnon de vos jeux innocents ;
Le grave Sigebert veut ressaisir cet âge
Où le front est sans ride et le cœur sans orage.
Comme deux jeunes daims, vous courez, sur ma foi !
Essayez de courir aussi vite que moi...
Mais vous semblez cacher une pensée amère ?

— Nous n'avons pas encore embrassé notre mère,
Répondit Olivier, je me sens contristé.
— Quoi ! d'un souci pareil s'alarme ta gaîté !
— C'est que nous aimons tant cette mère chérie...
— Comme Jésus enfant aimait jadis Marie,
Je le sais .. Mais pourquoi ne m'aimeriez-vous pas,
Moi, votre protecteur, moi qui soutiens vos pas ?
Vous vous taisez ?... Allons, parlez avec franchise..
Ai-je l'air si méchant !

— S'il faut que je le dise,
Murmura Conradin, nous avons peur de vous.
— De moi que votre mère a choisi pour époux !
De moi qu'elle a chargé du soin de vous défendre...
Vous fûtes orphelins dans un âge si tendre !
N'ai-je pas su garder le bien de vos aïeux ?
— Ce sera notre tour lorsque vous serez vieux.
— Jusque-là, laissez-moi régir vos destinées,
Et ne devancez pas la marche des années.

— Nous voici près du lac, dit gaîment Olivier,
Montons dans ce bateau...
— Sois-en le nautonier,
S'écria Sigebert... Quelle main ferme et leste !
Pousse au large, rameur ! Le vent fera le reste...
.... Et maintenant, dit-il, en tirant son poignard,
Du bien de vos aïeux je vous dois une part...
Vous allez donc périr ! car la mort est l'otage
Qui seul me garantit votre riche héritage.
Si vous voulez prier, je vous donne un moment. »

Nul, hélas ! n'entendit ce long gémissement :

« Ah ! s'il te faut de l'or, prends notre baronnie,
Épargne-nous ;
Les fils de ton Emma te demandent la vie
A deux genoux.
Pitié ! Tu ne pourrais te servir de tes armes
En meurtrier,
Quand pénétrés d'effroi nous n'avons que nos larmes
Pour bouclier ?
Mais j'ai tort... Le courroux que tu nous fis paraître
Était trompeur ;
Tu nous aimes encore et ris tout bas peut-être
De notre peur !

— Non, non ! dit Sigebert, mourez, mourez ensemble !
Dans le même tombeau ma haine vous rassemble ;
Aux deux frères même trépas...
J'étouffe la pitié, cette dernière entrave,
Et si mon crime est vu par le ciel que je brave,
Les hommes ne le verront pas ! »

Il lance Conradin à l'onde qui s'entr'ouvre,
Il y plonge Olivier que la vague recouvre ;
Deux cris d'angoisse sont poussés...
Bientôt les orphelins, en proie à l'agonie,
Mais unis dans la mort ainsi que dans la vie,
Apparaissent entrelacés...

Leur front décoloré, leurs beaux yeux sans lumière,
Et leurs voix murmurant encore une prière,
Qu'importe à l'assassin... car il héritera !
Tandis que Sigebert s'applaudit de ses crimes,
Dans le sable du lac, dormez, pauvres victimes...
Rien n'a pu vous sauver... Mais Dieu vous vengera !

Digitized by Google

III.

« Modérez, mon Emma, votre douleur profonde,
N'appelez pas vos fils... ils ne répondront plus...
Pour une autre patrie ils ont quitté ce monde,
Votre amour se consume en regrets superflus.

« Sur eux assouvissant une secrète haine,
Mainfroy fut leur bourreau .. Puis, rempli de remords,
Au fond d'un précipice il a cherché sa peine;
Les vautours maintenant se disputent son corps.

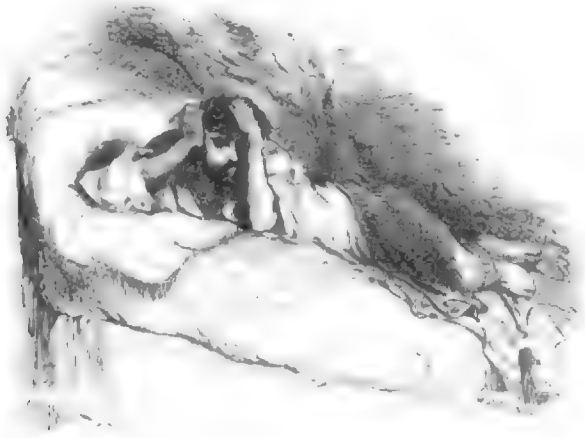
« Que n'ai-je pu tirer vengeance de ce traître!
Du moins, si par la mort il a su m'échapper,
Devant mon tribunal s'il ne doit comparaître,
Le Juge Souverain est prêt à le frapper.

« Ne pleurez plus ces fils qui furent votre joie :
Ainsi que deux ramiers, ils ont pris leur essor...
Vous les retrouverez dans la céleste voie,
Ayant tous deux au front une auréole d'or. »

A son triple forfait joignant la calomnie,
L'odieux Sigebert se dérobe aux soupçons;
Mais il ne peut se fuir, et l'ardente insomnie
Au cœur du châtelain verse tous ses poisons

Son visage est couvert d'une pâleur étrange,
La livide pâleur qu'amène le trépas,
Et de chambre et de lit c'est vainement qu'il change .
Chacun dort au manoir... lui seul il ne dort pas!

S'entourant de flambeaux pour combattre les ombres,
Il s'agite, la nuit, sans pouvoir sommeiller,
Se dresse tout à coup, et de ses regards sombres,
Interroge les grains tombés au sablier...



Si la fatigue enfin engourdit sa paupière,
Il gémit et s'épuise en stériles efforts,
Comme si, tout vivant, sous la lugubre pierre
Il se trouvait captif dans le séjour des morts.

Par ses cris insensés il trouble le silence,
Et, l'épée à la main, parcourant le manoir,
Il crie : « Attendez-moi, fantômes! » Et s'élance
Contre des ennemis que nul ne saurait voir.

Puis, saisi de terreur, croyant que le ciel tonne,
De sueur, de poussière ayant le front souillé,
Il va, loin des varlets, loin d'Emma qui s'étonne,
Aux marches de l'autel pleurer agenouillé.

IV.

Les nobles d'alentour et la foule vassale
Pour lui prêter hommage attendaient Sigebert;
Sous un dais de drap d'or s'élevait dans la salle
Un siége armorié de velours tout couvert.
On avait étalé les armes, les peintures,
Les tapis d'Orient, les splendides tentures;
Cent archers étaient là, rangés, la lance au poing

Chacun avec pitié voyait la châtelaine
Cachant son désespoir sous des habits de reine. .
Mais Sigebert ne venait point.

Il entre enfin, salue et parcourt l'assemblée
En comptant ses amis... Mais il en a bien peu!
Comme par un bandeau sa paupière est voilée...
Où sont sa vieille ardeur et son regard de feu?

Vers son riche fauteuil à pas lents il s'avance...
Mais soudain il frémit, il détourne les yeux,
Recule, et des vassaux oubliant la présence :
« Vous encore! a-t-il dit d'un accent furieux.

« De quel droit venez-vous me disputer ma place?
Enfants, n'avez vous pas disparu sous les eaux?
Ne t'ai-je pas plongé dans l'abîme de glace,
Mainfroy ; n'êtes-vous pas tous trois dans vos tombeaux?

« Non! je n'ai pas tué les enfants de ma femme...
Ils m'accusent pourtant et m'appellent infâme!
O spectres, qui volez plus vite que les vents,
Que voulez-vous? Le jour appartient aux vivants.
Autrefois, moins hardis sous vos voiles funèbres,
Vous ne m'apparaissiez qu'à l'heure des ténèbres;
Maintenant vous venez, à l'heure du réveil,
Me disputer aussi mon rayon de soleil!
Que voulez-vous de moi? De pieuses promesses?
Eh bien donc, vous aurez des prières, des messes...
Surtout, pâles enfants, ne tendez pas ainsi
Vos bras, vos faibles bras en implorant merci.
Et toi, vieux compagnon de mes lointaines guerres,
Dont la fidélité me protégeait naguères,
N'attache plus sur moi ce regard menaçant
Qui fait dans tout mon corps refluer tout mon sang.
Hélas! par un démon ma main était poussée,
Et le crime n'a pas attendu ma pensée...
On m'écoute, je crois... Saurait-on mon secret?
Malheur alors, malheur à qui m'écouterait! »

Mais déjà les vassaux avaient fui cette enceinte
En invoquant le ciel et sa justice sainte.
La malheureuse Emma, les yeux de pleurs noyés,
Criait : « Rends-moi les fils que je t'ai confiés! »
Tremblant sous le mépris d'une femme éperdue,
Sigebert mesurait sa fortune perdue,
Tandis que les échos portaient au loin ces cris :
« Félon et meurtrier, rends-moi, rends-moi mes fils! »

V.

« Monseigneur!
— Que veux-tu?
— Votre noble compagne
Est entrée au couvent d'Ury, sur la montagne,
Pour y pleurer ses fils jusqu'au dernier moment.
— Pleure, pieuse Emma, pour que le Dieu clément
Pardonne à l'assassin que la terreur oppresse.
— Monseigneur! monseigneur!
— Messager de tristesse
Que veux-tu?
— Par décret des juges du canton
L'on vient vous arrêter...
— Que me reproche-t-on?
D'ailleurs, ne suis-je pas libre dans mon domaine?
De cet affront sanglant ils subiront la peine...
Aux armes! mes archers, mes pages, mes varlets!
Chassez ces insolents, sans pitié frappez-les!
— Vous n'avez plus d'archers ni de varlets...
— Tu railles!
— Ainsi que la baronne, ils ont fui ces murailles...
Luc et moi restions seuls près du maître isolé.
— Ah! je me suis perdu moi-même... J'ai parlé! »

VI.

Le glas a retenti... C'est l'heure vengeresse.
Autour d'un échafaud tout un peuple se presse.
Du soleil qui s'éteint, la mourante clarté
Jette un voile de deuil sur ce peuple attristé.
Un invincible effroi dans les âmes se glisse,
Quand Sigebert paraît couvert d'un noir cilice,
Un chapelet en main et des chaînes aux pieds...
Ses crimes, par la mort, seront-ils expiés?

Sigebert lentement a relevé la tête ;
Il voit son écusson que le bourreau s'apprête
A frapper de la hache... Une larme en ses yeux
Semble demander grâce, au nom de ses aïeux.
L'écusson a reçu cette éternelle tache,
Une race a péri sous le coup de la hache.
Un des juges alors devant le criminel
Se place, et lit tout haut cet arrêt solennel :

« Écoutez, ô chrétiens, la sentence suprême.
« Sigebert, chevalier déloyal, assassin,
« Sur toi le tribunal appelle l'anathème,
« Et comme à tes bourreaux il te livre à toi-même.
« Aux fureurs qui rongent ton sein!...

« Va, damné! Si Caïn ou si le juif immonde,
« Que le ciel, comme toi, marqua d'un signe au front,

Digitized by Google

« Te rencontrent un jour à l'autre bout du monde,
« Tous deux, à ton aspect, pleins d'une horreur profonde,
« Avec mépris te chasseront!

« L'ange du jugement, visible à ta pensée,
« Portera devant toi son sinistre flambeau :
« Et tu continueras ta course commencée,
« Sans jamais reposer ta paupière lassée
« Dans le silence du tombeau! »

Trois fois les assistants répètent l'anathème:
Sigebert y répond trois fois par un blasphème,
Et vers le tribunal dressé un poing menaçant,
D'une triste fureur témoignage impuissant.
Les pleurs de l'insensé succèdent à sa rage :
Il tremble, il se débat contre une affreuse image ..
Il veut fermer les yeux, et malgré lui ses yeux
Contemplent fixement des objets odieux :
Vainement il veut fuir les spectres qu'il abhorre :
A sa droite, à sa gauche il les retrouve encore,
Comme s'ils l'entouraient d'un cercle flamboyant;
Vainement à genoux il tombe en suppliant
Et cherche en son esprit quelque mot qui les touche...
Il est muet... La voix expire sur sa bouche...
Tout son corps sous le poids de l'opprobre a fléchi.
Dans la fièvre des nuits ses cheveux ont blanchi ..
On brise ses liens, on lui livre passage :
« Va, dit-on, conquérir un nouvel héritage! »
Poursuivi par les cris comme par un torrent,
Le fou baisse la tête et s'éloigne en courant.

Glacé par le remords, accablé d'épouvante,
Il disparaît, traînant sa vision mouvante.
Les fantômes vengeurs ne l'ont jamais quitté,
Et lorsqu'il demandait à ce sombre cortége :
« Combien de temps encor, dites moi, souffrirai-je? »
Les trois morts répondaient : « Toute l'éternité! »

ALFRED DES ESSARTS

CONCOURS DE SCULPTURE.

—

MM. Maréchal, Lequesne, Lavigne, Moreau, Thomas, Maillet, Leharivel et Guillaume.

En 1814, l'Académie impériale des Beaux-Arts indiquait, pour sujet du concours de sculpture, *la Mort d'Épaminondas*, et le premier grand prix était décerné à un jeune homme qui s'est illustré depuis, M. David d'Angers. En 1845, les membres de la section de sculpture, réunis aux membres du bureau, dans la séance du 15 juin, donnaient aux élèves le programme suivant : « Épaminondas, blessé mortellement dans la bataille de Mantinée, avait été rapporté dans le camp avant d'expirer. Il voulut s'assurer que ses armes étaient sauvées; on lui montra son bouclier; il demanda quel parti était vainqueur; on lui répondit que c'étaient les Thébains. A ces mots, il retira lui-même le fer de sa blessure, et rendit le dernier soupir au milieu des guerriers qui l'entouraient (*Diod. de Sic.*, l. XV). »

Nous ne chicanerons point l'Académie sur la rédaction de ce morceau ; le sujet, et c'est l'essentiel, s'y trouve nettement indiqué. Le fils de Polymnus blessé *dans* la bataille, est rapporté *dans* le camp; on lui dit que les Thébains sont *le parti vainqueur*; heureux de voir sa patrie triomphante, il meurt *au milieu* des guerriers qui sont autour de lui. Rien de plus logique. Mais pourquoi persister avec acharnement dans la voie de l'histoire ancienne? Nos annales sont-elles infécondes? N'y a-t-il de héros que ceux qui sont morts l'an 365 avant Jésus-Christ? Faut-il n'avoir jamais recours qu'à Diodore, Plutarque, Xénophon, Justin ou Cornelius Népos? Les partisans des Grecs peuvent nous répondre : « Comment apprenez-vous le français? En étudiant des langues mortes. Vous n'entrez dans le sanctuaire de votre langue maternelle qu'en passant par le vestibule du grec et du latin. De même c'est à force de copier la statuaire antique que les sculpteurs arrivent au moderne. » Ainsi l'hellénisme aux abois se retranche derrière l'Université; il rend la discussion impossible en la compliquant, en obligeant ses adversaires à attaquer en même temps que lui ce système classique, qui, depuis tant d'années, enfante si laborieusement des nullités.

Le sujet du concours n'était pas moins grec : c'était *les Adieux d'Hector à Andromaque*. « Le magnanime Hector s'approche de son fils, et lui tend les bras; l'enfant, à l'aspect de son père, se jette, en criant, dans le sein de sa nourrice, effrayé des clartés de l'airain et de l'aigrette menaçante qui flottait au sommet du casque. » Le résultat de la lutte préliminaire a classé les concurrents dans l'ordre suivant : MM. Moreau, élève de MM. Ramey et Dumont; Thomas, élève de MM. Ramey et Dumont; Maréchal, élève de MM. Ramey et Dumont; Lequesne, élève de M. Pradier; Lavigne, élève de

Digitized by Google

MM. Ramey et Dumont; Maillet, élève de M. Feuchères; Leharivel, élève de MM. Ramey et Dumont; Guillaume, élève de M. Pradier. Les candidats ont travaillé en loge du 15 juin au 11 septembre; l'exposition de leurs bas-reliefs a eu lieu les 13, 14 et 15 du même mois, et le samedi 16, jour solennel, la quatrième classe de l'Institut a accordé le premier grand prix à M. Marechal, le premier second prix à M. Lequesne, le second second prix à M. Lavigne. La cour du palais des Beaux-Arts présentait ce jour-là un touchant spectacle, que les mêmes circonstances ramènent d'ailleurs tous les ans. Des groupes de jeunes gens circulent, dans l'attente de la suprême sentence; on échange des vœux et des conjectures; les yeux se fixent sur la partie de l'édifice où délibère l'aréopage. Vers les trois heures, l'apparition de quelques académiciens annonce la fin prochaine de la séance. Comme les cœurs battent!! comme les gestes, les mouvements, les regards trahissent l'anxiété! On va donc savoir la décision des juges; on la sait! M. Vinit s'avance, une feuille de papier-ministre à la main, et proclame les noms des vainqueurs. Les félicitations éclatent; les poignées de mains se distribuent; le premier prix embrasse les seconds prix; des pleurs de joie coulent de leurs yeux, pendant que les vaincus, cachant leurs émotions sous une indifférence affectée, se consolent par l'espoir d'une meilleure chance, ou par la supposition d'une injustice. Supposition souvent fondée, si l'on réfléchit que la quatrième classe se compose des peintres, des sculpteurs, des architectes, des graveurs et des musiciens! Le moyen d'obtenir un jugement correct avec une pareille organisation! Un peintre peut à la rigueur connaître d'un bas-relief, quoique, s'il est coloriste, il ne retrouve pas dans la plastique les qualités qu'il affectionne. Un sculpteur appréciera passablement les tableaux, bien que disposé par ses études à ne tenir aucun compte du coloris; mais qu'ont de commun avec la sculpture les graveurs, les architectes, et surtout les musiciens? Qu'il nous soit permis de ravaler un moment les beaux-arts, en les assimilant aux travaux manuels: le tailleur va-t-il consulter son voisin le maçon sur la coupe d'un habit? Chaque branche des arts nécessite des études particulières, qui font infailliblement négliger toutes les autres. Plus l'artiste acquiert dans la spécialité qu'il a choisie, plus il s'écarte de celles qu'il a négligées. On ne prime dans l'art de Philibert Delorme ou d'Edelinck, qu'à la condition de devenir étranger à la peinture et à la sculpture. Pour déterminer le mérite d'un bas-relief, il faut avoir manié l'ébauchoir, façonné l'argile, disposé une armature, vu mouler et mettre au point; et, parmi ceux qui décident sans appel du sort de nos jeunes statuaires, il y en a certainement qui ignorent ce que c'est qu'une armature ou une mise au point.

Cette année, la commission du concours de sculpture comprenait MM. Raoul Rochette, archéologue; Desnoyers, graveur; Blondel, peintre; Bosio, David, Petitot, Lebœuf-Nanteuil, Pradier, Ramey et Dumont, statuaires. Voilà trois professeurs dont les élèves ont concouru. L'Académie, en leur confiant le soin de rédiger un rapport sur le concours, a compté sur leur impartialité; elle a pensé que chacun oublierait les siens; quoi de plus naturel! ou plutôt l'Académie n'a rien prévu; elle a seulement consacré par un nouvel exemple un de ces abus que tout le monde signale, et que personne ne détruit.

Le premier prix n'a pas été adjugé sans contestation. Pendant six épreuves consécutives, les voix ont été constamment partagées entre MM. Marechal et Lequesne. Les sculpteurs penchaient pour celui-ci; MM. Raoul Rochette, Blondel et Desnoyers faisaient cause commune avec MM. Ramey et Dumont. Enfin, M. Marechal l'a emporté, à la majorité de six voix contre quatre; puis M. Lequesne a obtenu le premier second prix à l'unanimité. Une considération puissante militait en faveur de son concurrent; ce dernier avait déjà obtenu un second prix; il avait fait ses preuves, il avait à demi gagné ses éperons, et c'est à sa victoire passée qu'il a dû celle d'aujourd'hui.

La composition de M. Maréchal est sage et raisonnablement entendue. Un soldat présente à Épaminondas son bouclier; un autre lui tend une branche de laurier, symbole de victoire. Le bras de ce messager, s'avançant entre le guerrier du premier plan et le médecin placé en arrière, jette quelque confusion dans la partie gauche du tableau. A droite se tient debout un vieillard nu, appuyé sur sa haste, absorbé dans une douleur muette et sombre. Cette figure, vue de face, est expressive et annonce une connaissance approfondie du modelé. En général, les *nus* de M. Marechal sont sévèrement traités, mais les draperies ne sont pas exemptes de *vaniteux tage*.

M. Lequesne surpasse tous ses rivaux par l'énergie de l'exécution; son bas-relief est un drame *mouvementé*, comme on dit au théâtre. Le héros, par un dernier effort, se lève sur son séant. Un soldat fait un pas en avant pour le soutenir; le médecin, debout derrière Épaminondas, prépare l'appareil désormais inutile. A gauche, le porteur du bouclier s'approche, tout armé, le glaive à la main, encore palpitant de l'animation du combat. A droite, un vieux Thébain pleure, appuyé sur un jeune homme demi-nu. Aux pieds du personnage principal est assis à terre un jeune soldat. Il y a dans les raccourcis de toutes ces figures une grande et généreuse hardiesse; l'artiste a franchement abordé les plus épineuses difficultés, et s'il ne les a pas toujours surmontées,

> Si de vous agréer il n'emporte le prix,
> Il a du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Moins dramatique que M. Lequesne, M. Lavigne

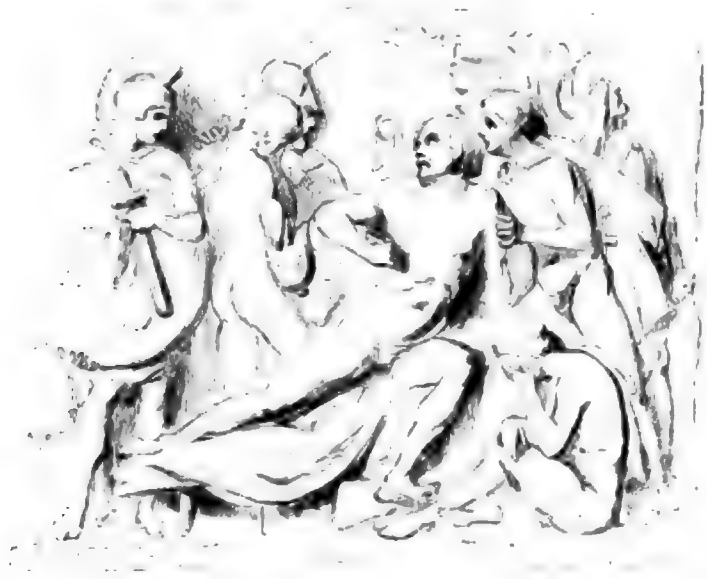
nous offre encore une conception plus originale que celle du premier prix. Épaminondas, la main gauche étendue, semble remercier les dieux ; de l'autre main il arrache le fer, et l'inévitable résultat de ce mouvement est habilement indiqué par un soldat qui, posant la main sur le cœur du blessé, échange avec le médecin un regard significatif. Le torse d'Épaminondas est savamment modelé ; le soldat nu qui occupe l'extrémité droite du bas-relief est une bonne figure d'étude.

Nous dirons peu de mots des concurrents qui ont échoué. A quoi bon augmenter l'amertume de la défaite par des critiques inopportunes ? Loin de nous le *væ victis* de Brennus ; appliquons ici ce mot célèbre : « Honneur au courage malheureux ! » Tempérons le blâme par l'éloge, et n'ayons en vue que d'encourager les débutants dans la bonne voie ou de les prémunir contre les écueils.

Une profusion de casques, d'armures, de bottines, donnait à l'œuvre de M. Moreau l'aspect d'une panoplie. Le nu y était timidement évité ; l'artiste, dans certaines parties de sa composition, s'était montré cependant capable de rendre la chair vivante aussi bien que les draperies. Les mains croisées sur l'abdomen d'un personnage debout à l'extrémité gauche étaient exécutées avec une perfection magistrale. Le mouvement d'Épaminondas, touchant son bouclier d'une main défaillante, était bien compris et bien rendu.

Le bas-relief de M. Thomas manquait de style. M. Maillet avait abusé de ce qu'en terme d'atelier l'on nomme *galettes* ou *camées dégagés*. Il avait découpé ses personnages comme des silhouettes, en terminant seulement les faces et se contentant de masser grossièrement les fonds. Ainsi, une tête d'homme, placée au-dessus de celle d'Épaminondas et imitée du *Jupiter Olympien*, ressemblait de profil à un masque antique. Le morceau de M. Leharivel avait le caractère simple et naïf de la sculpture religieuse ; mais ce qui eût pu constituer une qualité dans toute autre circonstance devenait un défaut dans un sujet grec. Il importe d'abord de se transporter à l'époque qu'on veut retracer, d'en saisir le type et le costume. C'est ce qu'a parfaitement compris M. Guillaume, dont on peut sans désavantage comparer le bas-relief à celui de M. Lavigne. Tout son travail était empreint d'un goût antique. Le soldat nu qui présentait une palme au général thébain, le médecin qui tenait sa coupe vide, la figure même d'Épaminondas, les accessoires, les boucliers suspendus aux parois de la tente, toute la composition portait le cachet grec. Si l'exécution avait répondu en tous points à la pensée, M. Guillaume aurait été en droit d'aspirer au prix. La main que le messager de victoire appuyait sur le bouclier n'était pas correctement dessinée ; la main droite d'Épaminondas semblait, faute de saillie, incorporée au pectoral. Abstraction faite de ces imperfections, l'ouvrage de M. Guillaume nous a paru recommandable. Jeune encore, ce sculpteur sera appelé à rentrer en lice, et nul doute qu'il ne doive un jour prendre, aux frais de l'État, le chemin de la Ville Éternelle.

EMILE DE LA BEDOLLIERRE.



ESQUISSE DU BAS-RELIEF DE M. LAQUERRE
(Premier Second prix).

Digitized by Google

COLLECTIONS ALLEMANDES.

Le goût des Allemands pour la classification n'est pas toujours heureusement appliqué, et s'égare parfois, sinon jusqu'à la puérilité, du moins jusqu'à la bizarrerie. Ainsi, pendant que le roi de Wurtemberg et le prince de la Tour-Taxis recueillent dans d'immenses galeries, et avec un luxe inouï, d'innombrables pièces de sellerie et d'objets de manége, un bibliophile de Munich amasse de son côté, et avec une persévérance digne d'un sujet plus utile, des Bibles de toutes les époques et de tous les pays; mais, quoique riche déjà de six mille Bibles environ, cet intrépide bibliomane a la douleur de voir sa collection éclipsée par celle de la bibliothèque de Stuttgard, qui compte un peu plus de huit mille cinq cents exemplaires de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Voici quelques singularités du même goût :

Un amateur de Wurtzbourg est parvenu à réunir une si prodigieuse quantité d'ailes de papillons, qu'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la portée philosophique de cette collection, ou de la rare patience du naturaliste. Au reste, ces délicates membranes sont disposées avec une symétrie si parfaite, et produisent par leur combinaison une diaprure si étincelante, qu'elles défient l'art du plus habile mosaïste; c'est le côté recommandable de cette singulière nomenclature. On voit à Goëttingue une collection hyperbolique de crânes; cet immense ossuaire est dû aux soins passionnés de M. Blumenbach. Brunswick possède une merveille qui ne le cède point, pour l'étrangeté, au très-célèbre onyx conservé dans le musée de cette ville. Il s'agit d'un véritable musée de pipes, formé dans l'Altstadt par un *dilettante delle belle cose*. Le catalogue de cette curieuse collection ne comprend pas moins de cinq mille articles très-variés, se rattachant tous à l'*art* du fumeur. Faut-il parler de ces cabinets philoplatiques que l'on rencontre en grand nombre, et dans lesquels, sous prétexte d'art, sont conservés des modèles en liége des plus beaux monuments? Au vrai, ces sortes d'ouvrages, qui ont d'ailleurs le tort de satisfaire la curiosité un peu moins bien qu'une bonne gravure, sont des superfluités dispendieuses, aussi étrangères à l'art que le serait un Laocoon exécuté en sucre candi. — Arrêtons-nous là et tirons des exemples rapportés cette conclusion, que l'esprit de classification a ses écueils, mais que des abus, mêmes nombreux, ne sauraient faire nier les bons résultats que l'on doit attendre de son application intelligente et sage.

Ainsi, les galeries d'art dignes d'intérêt ne sont pas moins nombreuses que les collections scientifiques; et nous ne craignons pas d'affirmer qu'à quelques égards, notamment pour les pierres gravées, l'Allemagne peut entrer en rivalité avec l'Italie. On est surpris de trouver cette ville sans monuments publics, sans académies, enrichie de plusieurs musées particuliers. Nous citions tout à l'heure Wurtzbourg à propos d'une singularité; nous sommes heureux de rappeler, par compensation, ce nom à propos des onze galeries de tableaux et d'ouvrages d'art que les voyageurs sont admis à visiter dans diverses maisons de cette ville : Wurtzbourg compte à peine vingt mille âmes. Gotha, dont le beau musée occupe un des premiers rangs parmi les musées d'Allemagne, offre aussi plusieurs galeries particulières. Stuttgart possède quatorze *expositions* de tableaux appartenant à des amateurs.

Parmi les villes qui comptent les plus belles collections particulières, la capitale de l'Autriche peut se placer au premier rang. Indépendamment du musée impérial si riche en tableaux des écoles italienne et hollandaise, Vienne possède un grand nombre de galeries qui, en raison de leur importance, peuvent passer pour de vrais musées; telles sont les galeries du prince Esterhazy, du comte Schoenborn, du baron Dietrich, de M. de Czernin, et enfin la magnifique collection du prince Lichtenstein, dont nous parlerons prochainement.

J. M.

Digitized by Google

BALLADE.

Jà des bourgeons les feuilles deguainées
Vont relevant les amoureux lambris.
Et Zephyrus, par molles alenées,
Emmy les fleurs, cueillant leurs esperits.
De la nature embasme le pourpris.
Serait point temps, o mon ame endormie.
En si doux temps, de refaire une amie?
Ains où treuver, de plus souef parfum,
Cueur féminin de foy bien affermie?
Quant est de moy, je n'en connois pas un.

Des oysillons les bandes ramenées
Sous les fousteaux semblent gaigner le prix.
Et de chansons émaillent les journées :
Du renouveau font les chants et les cris
Leurs petits cueurs mignonnement épris.
Adonc m'a dict ma povre chalemie :
Ne crois-tu pas qu'à ta muse blesmie
Un air nouveau serait bien opportun?
Quierez-le donc et l'enseignez, ma mie :
Quant est de moy, je n'en connois pas un.

Vers nos logis les arondes tourneys
De mol duvet veloutent les abris
Où meuriront leurs amours fortunées :
Tout fait le chœur ès noces de Cypris.
Dans le bled verd se mussent les perdrix.
O cueur lassé, vestu de tristamie,
Voudrais-tu pas, avant l'aage ennemie,
Treuver un nid, recloz et demi brun
Qui t'agréast (je dis sans infamie)?
Quant est de moy, je n'en connois pas un

ENVOY.

Un prince icy, remply de preudhomie,
Soit salué (sans le désigner mie),
Pour ne faillir à l'usage commun,
Fors au musée un Pharaon momie.
Quant est de moy, je n'en connois pas un.

F. DE HOUDIN.

RONDEAU.

Je n'y suis pluz, amy, dans ce bel aage
Où, comme oiseaux restreuvant le feuillage
Qui des bourgeons s'esclate au renouveau,
Rythmes tousjours chantoient soubz mon cerveau,
Obstant rayson qu'estourdit tel ramage.

Le noir ennuy m'a faict si lourd dommage
Qu'escrire à vous a poine m'encourage :
En vain la muse aveingt son chalumeau,
Je n'y suis pluz.

Or cuydez-vous que voulsisse estre sage?
Non : s'il me faut le *dafneique* umbrage
A jamais fuyr, resnyant Apollo,
Sera pour moy le munde un vray tumbeau.
Rien diray fors (de moult pyteux language) :
Je n'y suis pluz.

F. DE HOUDIN.

Physionomie Parisienne.

Lorette.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

TEXTE.

Pages.

PREMIÈRE LIVRAISON.

Salon de 1843. — Introduction. 1
Lettre à Stephen, par M. A. KARR. 12
La Sainte Chapelle 13
Les Burgraves, par M. O. M 14
Les Italiens et Ronconi 18
Revue des concerts. — Conservatoire. 20
Beaux-Arts 24

DEUXIÈME LIVRAISON

Salon de 1843 (2e article) 25
Ombra adorata, par M. A. DUDLEY 30
Galerie Aguado, par M. L. PEISSE. 33
Les Visions, par M. le comte F. DE GRAMONT. 36
Une médaille académique 40
Beaux-Arts Ibid.

TROISIÈME LIVRAISON.

Salon de 1843 (3e article) 41
Ombra adorata (2e partie), par M. A. DUDLEY. 47
Galerie Aguado (2e partie), par M. L. PEISSE. 52
Adieux à l'Italie, par M. LOUIS DELATRE. 55
Beaux-Arts 56

QUATRIÈME LIVRAISON.

Salon de 1843 (4e article). 57
Ombra adorata (fin), par M. A. DUDLEY. 64
Un crime de plus, par M. LÉON GOZLAN. 68
Le Charles VI de M. Halevy 71
Beaux-Arts 72

CINQUIÈME LIVRAISON.

Salon de 1843 (5e article). 73

T. I. 60

Pages

Fêtes de Jupiter et Veillées des fêtes de Venus en 1842, par M. MÉRY. 78
Critique. — Les Mystères de Paris de M. Eugène Sue, par M. O. M. 82
Le Message, par M. le marquis DE BELLOY. 87
Beaux-Arts. 88

SIXIÈME LIVRAISON.

Salon de 1843 (6e article). 89
Fêtes de Jupiter et Veillées des fêtes de Venus en 1842 (fin), par M. M. MÉRY. 94
Le Lac de la mort, par M. HENRI BLAZE. 100
Les Salons à l'étranger. 102
Beaux-Arts. 104

SEPTIÈME LIVRAISON.

Salon de 1843 (7e article). 105
Les Vacances de Pâques, par M. EUG. GUINOT. 111
Léon X, gravure de M. Jesi. 117
Le Cabin-Boy, par M. J. AUTRAN. 118
M. Ronillet et l'Académie des beaux-arts. 120

HUITIÈME LIVRAISON.

Salon de 1843 (8e article). 121
Fleur des Batailles, par M. PAUL FÉVAL. 125
Lucrèce (1re représentation), par M. OLD NICK. 130
Musique. — Société de musique vocale, classique et religieuse. 134
La Sirène aux cheveux verts, par M. ARSÈNE HOUSSAYE. 135
La meilleure musique, par M. MÉRY. 136
Sur le Prométhée du musée de Madrid, par M. TH. GAUTIER. Ibid.

Pages.

NEUVIÈME LIVRAISON

Salon de 1843 (9e article). 137
Madame de Lastic, par M. AMÉDÉE ACHARD. 141
Revue des Concerts. 148
La Vie, par M. MÉRY. 151
Agasias, par M. le comte FERDINAND DE GRAMONT. 152
Beaux-Arts. Ibid.

DIXIÈME LIVRAISON.

Salon de 1843 (10e article). 155
Madame de Lastic (suite), par M. AM. ACHARD. 156
Critique — Amschaspands et Darvands, par M. E. REGNAULT. 161
Penseroso, par M. AUSONE DE CHANCEL. 167
Beaux-Arts. 168

ONZIÈME LIVRAISON.

Salon de 1843 (fin). 169
Madame de Lastic (suite), par M. AM. ACHARD. 173
Musique religieuse. — Société des concerts de musique vocale. — Alla Trinita. 177
De l'état des beaux-arts à Berlin, par M. FRÉDÉRIC GUNTHER. 181
Valsenestre, par M. HENRI DE LACRETELLE. 183
Sonnet, par Mme MARIE NODIER-MENNESSIER. 184
Beaux-Arts. Ibid.

DOUZIÈME LIVRAISON.

Nicolas Poussin, par M. RAOUL ROCHETTE, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts. 185
Madame de Lastic (fin), par M. AMÉDÉE ACHARD. 189
Critique littéraire. — Edouard Aubert, par M. O. M. 194
L'hôtel Lambert, par M. BOISSARD. 198
En quittant Grenade, par M. ROGER DE BEAUVOIR. 200
Beaux-Arts. Ibid.

TREIZIÈME LIVRAISON

Nicolas Poussin (fin), par M. RAOUL ROCHETTE, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts. 201
Le Couriquet, légende bretonne, par Mme la baronne DE MÉNAINVILLE. 205
Musique religieuse. — Société des concerts de musique vocale, religieuse et classique. 208
Ave Maria, par JACQUES ARCADELT (1540). 210
Théâtre. — Lettre à M. Ad. Dumas, par M. POUJOULAT. 212
L'incendio di Babilonia. 214
Antiquités historiques. — Le cœur de saint Louis, par M. le comte HORACE DE VIELCASTEL. id.
L'Étoile sainte, par M. FERTIAULT. 216
La Vénus de Milo, par M. le comte DE GRAMONT. Ibid.
Beaux-Arts. Ibid.

Pages.

QUATORZIÈME LIVRAISON.

Voyage de la commission scientifique envoyée en Asie par M. le ministre de l'intérieur (1re partie), par M. CH. TEXIER. 217
Une envie de dormir, par M. HENRI EGMONT 220
Lettre sur Lucrèce : préambule, examen de la couleur locale de la pièce, emprunts aux auteurs latins par l'auteur, examen des personnages de Brute, de Tullie et de Sextus, contexture du drame, examen du style, conclusion, par M. ÉMILE DE LA BÉDOLLIERRE. 226
La Giralda, par M. ROGER DE BEAUVOIR. 232
Beaux-Arts. Ibid.

QUINZIÈME LIVRAISON.

Voyage de la commission scientifique envoyée en Asie par M. le ministre de l'intérieur (2e partie), par M. CH. TEXIER. 233
Le Champ de bluets, par M. EUG. DE SIZERAC. 238
De l'état des beaux-arts en Allemagne, par M. F. GUNTHER. 243
Giovani Duprè. 245
Fragment, par M. GAVARNI. 246
Le soir, par M. N. MARTIN. 247
Boutade, par M. E. DESCHAMPS. 248
Sur l'album d'une Négresse, par M. le chevalier DE MORANGLES. Ibid.

SEIZIÈME LIVRAISON.

Exposition de l'académie royale de Londres. 249
Le Champ de bluets (fin) par M. EUGÈNE DE SIZERAC. 252
De l'état de la musique dramatique et du théâtre en Allemagne, par M. F. GUNTHER. 257
Beaux-Arts. — Allemagne, par M. FRÉDÉRIC GUNTHER. 259
Tisbé, par M. le marquis DE BELLOY. 261
Pellico, par M. le comte HORACE DE VIELCASTEL. 263
Beaux-Arts. 264

DIX-SEPTIÈME LIVRAISON.

Léopold Robert, par M. TH. THORÉ. 265
Le Collier d'émeraudes, par M. H. BLAZE. 271
L'Auberge de la belle Laure, par M. C. 274
Sous les voûtes de Jumièges, par M. ADOLPHE DUMAS. 277
A lady Greig, par M. MÉRY. 279
Berthe, sonnet, par M. ANTOINE DE LATOUR. 280
A une mère, par Mme MARIE NODIER-MENNESSIER. Ibid
Beaux-Arts. Ibid.

DIX-HUITIÈME LIVRAISON.

Léopold Robert (fin), par M. TH. THORÉ. 281
Euphrosine Thevenin, par M. JULES JANIN 286
Mark, par M. AUSONE DE CHANCEL. 292
Au célèbre poète Van Hennep, voyageant en

Digitized by Google

Pages.

France, par M. ANTOINE DE LATOUR. 296
Réponse à M. Antoine de Latour, par M. P. VAN HENNEP. Ibid.
Beaux-Arts. Ibid.

DIX-NEUVIÈME LIVRAISON.

Soixante-quinzième exhibition de l'académie royale de Londres, par M. OLD NICK. 297
Le Voisin de campagne, par M. EUG. GUINOT. 302
De l'Opera Comique. 308
Sextine, par M. le comte DE GRAMONT. 312
Sonnet à Mme ***, par M. G. SEGAUD. Ibid.

VINGTIÈME LIVRAISON.

Soixante-quinzième exposition de l'académie royale de Londres (fin), par M. OLD NICK. 313
La Fiancée du soleil, par Mme la baronne DE MÉNAINVILLE. 319
Opéra. — Reprise d'*OEdipe à Colone*. 323
A Beranger, par Mme LOUISE COLET. 325
Le Prête, par M. le comte HORACE DE VIEL-CASTEL. 328

VINGT ET UNIÈME LIVRAISON.

Géricault, par M. T. THORÉ. 329
Lettre, par M. A. KARR. 333
Lénore, par M. E. DE LA BÉDOLLIERRE. 337
Théâtre. 341
Collections particulières de Paris. — M. Delessert. 342
Sérénade, par M. LOUIS DELATRE. 344
Sonnet, par Mme MARIE NODIER-MEN-NESSIER. Ibid.

VINGT-DEUXIÈME LIVRAISON.

Gericault (fin), par M. T. THORÉ. 345
Lettre (fin), par M. A. KARR. 348
Beaux-Arts (Allemagne), par M. F. GUNTHER. 353
L'eglise des Essarts-le-Roi, par M. le comte HORACE DE VIELCASTEL. 356
Les Fleurs des champs et les fleurs de l'âme, par M. ARSÈNE HOUSSAYE. 359
Le Batelier du lac de Seculejo, par M. ANTOINE DE LATOUR. 360
Vœu, par M. CH. C. DE LA FAYETTE. Ibid.
Beaux-Arts. Ibid.

VINGT-TROISIÈME LIVRAISON

Exposition de peinture et de sculpture à Naples, par M. A. SAN GERMANO. 361
Hamatocare, nouvelle inédite de HOFFMANN. 364
Hamlet, treize dessins de M. Eugène Delacroix. 373
Les filles d'Amyclée, par M. F. FERTIAULT. 375
A Mme Récamier, par Mme LOUISE COLET. 376
A Mme ***, par M. ED. TEXIER-D'ARNOUT. Ibid.
Signe de mort, par M. N. MARTIN. Ibid.

VINGT-QUATRIÈME LIVRAISON.

Exposition de peinture et de sculpture à Naples (suite), par M. A. SAN GERMANO. 377
Mary Hervey, par M. A. LEGOYT. 380
Séance annuelle de la société archeologique de Rambouillet, par M. le comte HORACE DE VIELCASTEL. 384
Une étude. 389
Hélène, par M. le chevalier DE MORANGLES. 392

VINGT-CINQUIÈME LIVRAISON.

Exposition de peinture et de sculpture à Naples (fin), par M. A. SAN GERMANO. 393
Mary Hervey (suite), par M. A. LEGOYT. 398
Beaux-Arts. — L'Institut catholique. 399
Correspondance allemande. 403
Yvonne, par M. le marquis DE BELLOY. 406
A Julia Grisi, par M. N. MARTIN. 408

VINGT-SIXIÈME LIVRAISON.

Cortot, par M. E. DE LA BÉDOLLIERRE. 409
Discours prononcé aux funérailles de Cortot, par M. RAOUL ROCHETTE. 412
Mary Hervey (fin), par M. A. LEGOYT. 414
Panorama de la bataille d'Eylau, par M. H. E. 419
Léo de Klenze. 422
Le petit Pâtre, par M. L. DELATRE. 424
Sonnet, par Mme LOUISE COLET. Ibid.

VINGT-SEPTIÈME LIVRAISON.

Exposition de Genève. 425
Les Ruines de Paris, par M. MÉRY. 427
Martin Schongaver, par M. LOUIS DELATRE. 431
Correspondance allemande. 434
Geneviève, traduite de COLERIDGE. 436
?, par M. MÉRY. 440
Sonnet traduit de MICHEL-ANGE. Ibid

VINGT-HUITIÈME LIVRAISON.

Exposition de Genève (fin). 441
Les Ruines de Paris (fin), par M. MÉRY. 443
Martin Schongaver (fin), par M. L. DELATRE. 447
Concours annuels de l'école royale des Beaux-Arts, gravure en médailles et sur pierres fines. 449
L'Electrotype. 452
Sonnet sur Dante, traduit de MICHEL-ANGE. 456
Beaux-Arts. Ibid.

VINGT-NEUVIÈME LIVRAISON.

Les Aquarellistes anglais (Society and New Society of painters in water-colours). Exhibition de 1845, par M. OLD NICK. 457
Les Trois Fantômes, poëme, par M. ALFRED DES ESSARTS. 463
Concours de Sculpture, par M. ÉMILE DE LA BÉDOLLIERRE. 468
Collections allemandes, par M. J. M. 471
Ballade, par M. F. DE HOUDIN. 472
Rondeau, par M. F. DE HOUDIN. Ibid.

Digitized by Google

ILLUSTRATIONS.

Pages.

PREMIÈRE LIVRAISON.

Charles-Quint ramassant le pinceau de Titien, par M. ROBERT FLEURY, lithographié par M. MOUILLERON.

Paysage de M. Jules Dupré, par M. L. MARVY.

Paysage de M. Legentil, dessiné par M. MARVY, gravé par M. STIPULKOWSKI. 11

Pastel de M. Flers, dessiné par M. MARVY, gravé par M. PISAN. Ibid.

La Sainte Chapelle, dessinée par M. FRANÇAIS, gravée par M. GUILLAUMOT. 13

Scène des Burgraves, dessinée par MM. MARVY et JACQUE, gravée par M. VERDEIL. 18

Modes contemporaines, par M. GAVARNI, gravé par M. PISAN. 24

DEUXIÈME LIVRAISON.

Paysage, par M. COROT, lithographie par M. FRANÇAIS.

Le Commentaire, lithographie de M. GAVARNI.

Ornement, titre, par M. BEAUCÉ, gravé par M. GUILLAUMOT. 25

Environs de Lyon d'après M. Blanchard, par M. MARVY, gravé par M. STIPULKOWSKI 29

Paysage au pastel d'après M. Flers, par M. MARVY, gravé par M. SOYER. 34

Portrait de Murillo, par M. PAUQUET, gravé par M. HARRISON. 38

Vue des bords de l'Oing d'après M. André Giroux, gravé par M. PISAN. 39

Physionomie parisienne, par M. GAVARNI, gravé par M. BARA. 40

TROISIÈME LIVRAISON.

Vander Velde, qui suivait habituellement son ami Ruyter dans ses campagnes maritimes, dessine un combat naval d'après nature, gravure de M. JACQUE, d'après M. E. LEPOITTEVIN.

Les Lutins, lithographie par M. GAVARNI.

Pages.

Vue du port du Havre, gravé par M. CHARY, d'après M. LOUBON. 47

M. Meyer, par M. PAUQUET, gravure de M. BARA. 48

Vue de Sonnenberg, par M. MARVY, gravée par M. HARRISON. 49

Fritz en voyage, par M. MARVY, gravure de M. MONTIGNEUL. 52

Velasquez, par M. PAUQUET, gravé par M. PISAN. 54

Vue d'Italie, gravée par M. SOYER, d'après M. MARVY. 55

Physionomie parisienne, par M. GAVARNI, gravée par M. GÉRARD. 56

QUATRIÈME LIVRAISON.

Paysage de M. PAUL HUET, lithographié par M. FRANÇAIS.

Clair de lune de M. CAMILLE ROQUEPLAN, gravé par M. MARVY.

Initiale, par M. FÉART, gravée par M. THIÉBAUT. 57

Marée basse (côtes d'Angleterre), par M. HOGUET, n° 612 du livret, dessinée par M. MARVY, gravée par M. BREXRES. 64

La Jeune mère, par M. PAUQUET, gravée par M. GUILLAUMOT. 67

Vue de Nantes, prise de l'île Gloriette, par M. E. LOUBON, n° 816 du livret, gravée par M. CHARY. 68

Physionomie parisienne, par M. GAVARNI, gravée par M. SOYER. 72

CINQUIÈME LIVRAISON.

Personnages de White-Friars (aventures de Nigel), par M. E. LEROUX.

Le Soir. — Le vieux Pauvre, eaux-fortes par M. CH. JACQUE.

Vue d'Orient, par M. FRANÇAIS, gravée par M. HARRISON. 73

Digitized by Google

Pages.

Vue de la rue de la Casbah à Alger, par M. THÉRÈSE, n° 464 du livret, dessinée par M. MARVY, gravée par M. GÉRARD. 77

Jupiter et Vénus, dessinés par M. BARON, gravés par MM. ANDREW, BEST et LELOIR. 78

Le Temple de Jupiter, dessiné par M. BARON, grave par MM. ANDREW, BEST et LELOIR. 79

Le Grand prêtre de Jupiter, dessiné par M. BARON, grave par MM. ANDREW, BEST et LELOIR. 80

Marche de la Théorie, dessinée par M. BARON, gravée par MM. ANDREW, BEST et LELOIR. 81

Ornement, par M. FÉART, grave par M. THIÉBAUT. 82

La Goualeuse, dessinée par M. GAVARNI, gravée par M. GRENAN. 83

Fleur-de-Marie, par M. GAVARNI, gravée par M. LOUIS. 85

Le Chourineur, dessiné par M. GAVARNI, gravé par M. GÉRARD. Ibid.

Café de la Cité, dessiné par M. PAUQUET, gravé par M. HARRISON. 86

Ornement, dessiné par M. VARIN, gravé par M. THIÉBAUT. 87

Physionomie parisienne, dessinée par M. GAVARNI, gravée par M. CHARY. 88

SIXIÈME LIVRAISON.

La Compassion de la très-sainte Vierge.— La sainte Vierge tenant l'enfant Jesus sur ses genoux est entourée de sainte Anne, saint Joseph, saint Joachim, saint François-Xavier, sainte Barbe, composition de M. STEINLE, gravée par M. KELLER.

Chansons à la porte d'une posada, par M. ADOLPHE LELEUX, n° 771 du livret, lithographie par M. FRANÇAIS.

Lettre ornée, dessinée par M. FRANÇAIS, gravée par M. HARRISON. 89

Interieur de forêt (Fontainebleau), par M. A. THIERRÉE, n° 1155 du livret, dessiné par M. MARVY, gravé par M. PISAN. 93

Vue d'Andrezina, par M. BARON, gravure de MM. ANDREW, BEST et LELOIR. 94

Veillées des fêtes de Vénus, par les mêmes. 95

Sacrifice à Jupiter, id. 96

Réception du vaisseau anglais, id. 97

Danses des fêtes de Vénus, id. 98

Vénus, id. 99

Le Lac de la mort, par M. MARVY, grave par M. PISAN. 100

Les Salons à l'étranger, par M. EUGÈNE LAMI. 102

Ornement, par M. BEAUCÉ, gravé par M. GÉRARD. 104

Physionomie parisienne (étudiant), par M. GAVARNI, gravée par M. BARA. Ibid.

Pages.

SEPTIÈME LIVRAISON.

Un Trouvère, tableau de M. COUTURE, n° 281 du livret, lithographie par M. BARON.

La Captive de M. Victor Hugo, lithographie de M. GAVARNI.

Ornement, par M. BEAUCÉ, gravé par M. GÉRARD. 105

Vue des bords de la Loire (Saumur), par M. CH. LEFÈVRE, n° 743 du livret, dessiné par M. MARVILLE, gravé par M. CHARY. 110

M. Philibert, dessiné par M. PAUQUET, grave par M. GÉRARD. 111

Le Souper, dessin de M. BARON, gravé par M. HARRISON. 113

Paysage historique, dessiné par M. BARON, gravé par MM. ANDREW, BEST et LELOIR. 115

Léon X et ses cardinaux, dessin de M. PAUQUET, gravure de M. HARRISON. 117

Le Cabin-boy, dessiné par M. PAUQUET, gravé par M. MONTIGNEUL. 118

Combat naval, dessiné par M. MOREL-FATIO, gravé par M. HARRISON. 119

Ornement, dessiné par M. AD. FÉART, grave par M. THIÉBAUT. 120

Physionomie parisienne, par M. GAVARNI, gravée par M. SOYER. Ibid.

HUITIÈME LIVRAISON.

Le Gardien de porcs, eau-forte, dessinée et gravée par M. DECAMPS.

Portrait de Mme J. J., n° 1323 du livret, par M. ANTONIN MOINE, lithographie par M. ALOPHE.

Sculpture, ornement, par M. BEAUCÉ, gravure de M. GÉRARD. 121

Paysage, par M. BARON, grave par M. ANDREW. 124

Fleur des Batailles, dessinée par M. SAINT-GERMAIN, gravée par M. BARA. 125

M. le Hohic, dessiné par M. GENIOLE, gravé par M. LOUIS. 126

Le vieux Breton, dessiné par M. PENGUILLY L'HARIDON, grave par M. LOUIS. 129

Musique, ornement dessiné par M. VARIN, grave par M. GUILLAUMOT. 134

La meilleure musique, dessiné par M. BARON, gravé par M. ANDREW. 136

Physionomie parisienne (la Sortie de l'église), par M. PAUQUET, gravée par M. LAISNÉ. Ibid.

NEUVIÈME LIVRAISON.

Jeune fille, dessinée d'après WILLE fils, gravée M. H. ROBINSON.

L'Embuscade, dessin lithographié par M. E. LEROUX.

Ornement, par M. FÉART, gravé par M. GÉRARD. 137

Lettre ornée, par M. FÉART, gravée par Mlle AG. LAISNÉ. Ibid.

Digitized by Google

Pages.

Chevaux de halage, n° 1449 du livret, par M. FOUSSEREAU, gravés par M. CHARY. 140
Mme de Lastic, dessinée par M. BARON, gravée par Mlle AG. LAISNÉ. 141
La Petite maison, dessinée et gravée par Mlle AG. LAISNÉ. 142
La Chambre à coucher, dessinée par M. BARON, gravée par M. ANDREW. 143
M. de Lastic, dessiné et gravé par les mêmes. 144
La Rencontre au bal, id. Ibid.
Fuite de Mme de Lastic, gravée par M. BRUGNOT. 146
Ornement, dessiné par M. VARIN, gravé par M. THIÉBAUT. 150
La Vie, dessinée par M. BARON, gravée par M. A. LAISNÉ. 151
Agasias, dessiné par M. BARON, gravé par M. ANDREW. 152
Physionomie parisienne, dessinée par M. PAUQUET, gravée par M. CHARY. Ibid.

DIXIÈME LIVRAISON.

Le Ravin, n° 205 du livret, par M. CHARLET, lithographie de M. LALAISSE.
Environs de Choisy-le-Roi, n° 307 du livret, eau-forte par M. DAUBIGNY.
Lettre ornée, par M. AD. FÉART, gravée par M. LOUIS. 153
Femme endormie, par M. BARON, gravée par Mlle AG. LAISNÉ. 158
Jeune femme, par les mêmes. 159
Le Portrait, par M. BARON, gravé par M. BRUGNOT. 160
Anschaspands et Darvands, dessin de M. TONY JOHANNOT, gravure de M. CASTAN. 161
Lettre ornée, dessin de M. FÉART, gravure de M. GÉRARD. id.
Personnages allégoriques, dessin de M. BARON, gravure de M. ANDREW. 166
Penseroso, dessin de M. GAVARNI, gravure de M. LOUIS. 167
Jeune poëte, par les mêmes. 168
Jeunes artistes, dessin de M. PAUQUET, gravure de M. CHARY. Ibid.

ONZIÈME LIVRAISON.

Le Tasse à l'hôpital des fous, par M. E. DELACROIX, lithographié par M. MOUILLERON.
Port de Boulogne, par M. ISABEY, lithographié par M. E. CICÉRI.
Lettre ornée, par M. BARON, gravée par M. ANDREW. 169
Paysage, ancienne prison à Château-Renard, par M. ISIDORE BOURGEOIS, n° 1204 du livret. 172
Bal, par M. BARON, gravé par M. ANDREW. 174
La Sortie, id. id. 175
La Consultation, id. id. 176
Ornements, par M. A. CHENAVARD, gravés par M. BREVIÈRE. 177

Pages.

Cul-de-lampe, par M. BARON, gravé par M. ANDREW. 182
Paysage, par les mêmes. 183
Amour en pleurs, par M. BARON, gravé par Mlle LOUISE VIDAL. 184
Paysage, par M. MARVY, gravé par M. STIPULKOWSKI. Ibid.
Physionomie parisienne, par M. PAUQUET, gravée par Mlle AD. LAISNÉ. Ibid.

DOUZIÈME LIVRAISON.

Le Maléfice, par M. DIAZ, lithographie de M. BARON.
Une Prairie, par M. CHARLES LEROUX, lithographie de M. FRANÇAIS, n° 791 du livret.
Ornement, par M. VARIN, gravé par M. LAISNÉ. 185
Ornement, par M. FÉART, gravure de M. THIÉBAUT. 188
La Maladie, dessin de M. BARON, gravure de M. LOUTREL. 189
La Course, par M. BARON, gravure de M. BRUGNOT. 190
La Religieuse, id. gravée par Mlle LUCIE CARTAN. 191
Le Remords, id. gravure par M. BRUGNOT. 192
Cul-de-lampe, par M. BARON. 195
Vue d'Orient, gravée par M. MONTIGNEUL. 200
Physionomie parisienne (Conversation), par M. GAVARNI, gravure de M. LOUIS. Ibid.

TREIZIÈME LIVRAISON.

La Procession de la Ligue, d'après M. ROBERT FLEURY, par M. E. LEROUX.
Novembre, par M. FRANÇAIS
Nicolas Poussin, par M. PAUQUET, gravé par M. HARRISON. 204
Saint-Pol de Léon, dessiné par M. SAINT-GERMAIN. 205
Petits Bretons, par M. PENGUILLY L'HARIDON. Ibid.
Jeune Breton, id 206
Adoration, par M. MEISSONIER, gravé par M. MORRIN SMITH. 208
Ornement (théâtre), par M. A. FÉART, gravé par M. THIÉBAUT. 212
Promenade, par M. PAUQUET, gravée par M. CHARY. 216

QUATORZIÈME LIVRAISON.

Guitare, par M. GAVARNI.
Sarcophage antique trouvé à Thessalonique, gravé par M. REVEIL.
Ornement, par M. ADRIEN FÉART, gravé par M. THIÉBAUT. 217
Paysage, par M. BARON, gravé par M. ANDREW. 219

Digitized by Google

Pages.

Bal, par M. PAUQUET. 220
Bouquet, par le même. Ibid.
Soirée, par M. EUGÈNE LAMI, gravée par M. LAVIELLE. 225
Lettre ornée, par M. ADRIEN FÉART. 226
Cul-de-lampe, par le même. 231
Physionomie parisienne, par M. PAUQUET, gravée par MM. BARA et GÉRARD. 232

QUINZIÈME LIVRAISON.

Condottieri, lithographie de M. FRANÇAIS, d'après le tableau de M. BARON.
Lisière de forêt, par M. TH. ROUSSEAU, lithographie par M. FRANÇAIS
Côte latéral droit du Sarcophage, par MM. PAUQUET et THIÉBAUT. 236
Côté latéral gauche, par les mêmes. Ibid.
Face postérieure. id 237
Paysage, par M. DAUBIGNY, gravé par M. HARRISON. 238
Marine, par M. MOREL-FATIO, gravée par M. BARA. 240
Paysage, hiver, par M. DAUBIGNY. 247
Poète, par M. GAVARNI. 248
Physionomie parisienne, par M. PAUQUET, gravée par M. CHARY. Ibid.

SEIZIÈME LIVRAISON.

La Vierge aux palmes, dessin de M. STEINLE, gravure de M. KELLER.
Pépa, par M. GAVARNI.
S. Cette lettre est imprimée sur un bois appartenant à M. Heitz, imprimeur à Strasbourg, successeur de M. Mantelin. 249
Officier d'état-major, par M. E. LAMI, gravé par M. P. SOYER. 251
La Trappe, par M. DAUBIGNY. 252
Religieux dans sa cellule, par le même. Ibid.
Trappiste, par M. MEISSONIER. 256
Tisbé, par M. BARON, gravée par M. BARA. 262
Pellico, par M. POUSSEREAU, gravé par feu THOMPSON. 263
Conversation, par M. ALOPHE, gravé par M. LAISNÉ. 264

DIX-SEPTIÈME LIVRAISON

Vue de l'abbaye de Clare (Galway), dessinée par W. BARTLETT, gravée par J. COUSEN.
Chansons de bivouac, par M. BARON.
Ornement, par M. AD. FÉART. 265
Atelier de peinture, par M. MEISSONIER. 270
Vue du château des papes, à Avignon, par M. LOUBON. 276
Vue de Jumiéges. 277
Ferme normande, par M. EUGÈNE LEROUX, gravée par M. PISAN. 278
Vue de Marseille, par M. LOUBON. 279

Pages.

Physionomie parisienne, par M. PAUQUET, gravée par M. CHARY. 280

DIX-HUITIÈME LIVRAISON.

Scène champêtre, par WATTEAU, lithographie par M. BARON
Crépuscule, par M. JULES DUPRÉ, lithographie par M. FRANÇAIS.
Ornement, par M. AD FÉART. 281
Léopold Robert, par M. PAUQUET, gravé par M. LAISNÉ. 285
Vieille mendiante, par M. PAUQUET, gravée par M. VERDEIL. 290
Paysage, par M. MARVY, gravé par M. AUGÉ 295
Physionomie parisienne, par M. PAUQUET, gravée par M. SOYER. 296

DIX-NEUVIÈME LIVRAISON.

Le Torrent, eau-forte, par M. CARL WAGNER.
Bonne femme de Normandie, lithographie par M. HAGNAUER d'après WILLE.
Ornement, peinture, dessiné par M. VARIN, gravé par M. THIÉBAUT. 297
Cul-de-lampe, par les mêmes 301
Paysage, par M. DAUBIGNY. 307
Tête de page, musique, par M. PAUQUET. 308
Fleuron, par M. AD. FÉART. Ibid
Lecture des journaux, par M. PAUQUET, gravé par M. LAISNÉ. 312

VINGTIÈME LIVRAISON.

Don Quichotte, eau-forte de M. SCHRODTER.
La Prière, par M. GAVARNI.
Paysage, par M. DAUBIGNY. 313
Id. id. 322
Tête de page, par M. MALAPEAU. 323
Figurants, par M. GAVARNI. 324
Béranger, par M. PAUQUET, gravure de MM. BARA et GÉRARD. 327
Physionomie parisienne, par M. PAUQUET, gravure de M. LAISNÉ. 328

VINGT ET UNIÈME LIVRAISON.

Elwes, par M. ROBERT FLEURY, lithographie par M. MOUILLERON, n° 1023 du livret, 1843
La Vierge, par M. J. DUSEIGNEUR, lithographie par M. GSELL.
Ornement, par M. FÉART. 329
L'Empirique, par M. CH. FORTIN, n° 443 du livret. 332
L'Arrivée des tulipes, par M. BARON, gravure de M. GASTAM. 333
Visite de M. Durut, par M. BARON, gravé par M. TIMMS. 334
Tulipes, par M. FREEMAN, gravé par M. CHARY. 336
Lénore, le Rêve, dessiné par M. PENGUILLY, gravé par M. LOUIS. 337

Digitized by Google

Pages.

L'Arrivée des soldats, par les mêmes. Ibid.
Le Blasphème, id. 338
Le Départ, id. Ibid.
La Course, id 339
La Ronde des trepassés, id. Ibid.
Le Cimetière, id. 340
Jeune fille, par M. BARON. 343
Physionomie parisienne, par M. PAUQUET, gravure de M. LAISNÉ. 344

VINGT-DEUXIÈME LIVRAISON.

Jesus sous le pressoir, par M. STEINLE, gravé par M. KELLER.
Lara, par M. EUGÈNE LEROUX.
Gericault, par M. PAUQUET, d'après M. ETEX. 347
L'Exhibition des tulipes, par M. BARON, gravure de M. TIMMS. 350
Le Mariage, par les mêmes. 352
Le Peintre de portraits, par M. TRIMOLET. 353
Eglise de village, par M. DAUBIGNY. 358
Jeune fille cueillant des fleurs, par M. PAUQUET. 359
Physionomie parisienne (le Matin), par M. PAUQUET, gravure de M. SOYER. 360

VINGT-TROISIÈME LIVRAISON

Le Tintoret et sa fille, par M. L. COGNIET, lithographie par M. CALS.
Combat d'une tigresse et d'un python, par M. LANDSEER, gravé par M. CHARY.
Toilette, par M. GAVARNI. 365
Naturaliste, par M. PAUQUET. 366
Vaisseau, par M. DAUBIGNY. 367
Vieil officier, par M. KENNY MEADOWS. 368
Bombyx feuille-morte, par M. STEINHELL. 369
Australien, par M. PAUQUET. 370
Physionomie parisienne (Convalescence), par M. PAUQUET, gravée par M. SOYER. 376

VINGT-QUATRIÈME LIVRAISON.

Une étude, par M. GAVARNI.
Eau-forte, par M. WIEGMAN.
Parc, par M. FREEMAN, gravure de M. CHARY. 383
Boucles et bague mérovingiennes. 387
Le Cloître de Saint-Trophime, à Arles. 388
Le Second mari, par M. GAVARNI. 390
Physionomie parisienne (le Salut), par M. PAUQUET, gravure de MM. BARA et GÉRARD. 392

VINGT-CINQUIÈME LIVRAISON.

Projets de bonheur, par M. GAVARNI.
Un Ravin, par M. BUTTURA, lithographie par M. FRANÇAIS, n° 161 du livret.
Soldat de Charles Ier, roi d'Angleterre, par M. A. GIROUX, n° 504 du livret. 398
Scène d'Atelier, par M. GAVARNI. 402

Pages.

Marine, par M. PAUQUET. 406
Id. par M. MALAPEAU. 408
Physionomie parisienne (Balayeuses), par M. PAUQUET. Ibid.

VINGT-SIXIÈME LIVRAISON.

Pieta, dessin de M. STEINLE, gravure de M. KELLER.
Combat d'animaux, par M. FREEMAN, gravé sur bois par M. J. QUARTLEY.
Ornement, par M. BEAUCÉ. 409
Retour du bal, par M. MEISSONIER. 418
Artilleurs en campagne, par M. E. LAMI. 419
Officier d'état-major, par le même. 421
Cul-de-lampe, par M. TIMMS. 425
Physionomie parisienne (Méditation), par M. PAUQUET. 424

VINGT-SEPTIÈME LIVRAISON.

Enfants turcs, lithographie de M. EUGÈNE LEROUX, d'après le tableau de M. DECAMPS.
Portrait de Martin Schongauer, gravé par M. PÉTRAK, de Vienne, d'après l'original du maître.
Paysage, par M. MARVY, gravé par M. AUGER. 426
Vue du boulevard du Temple, dessiné par M. MARVILLE, gravé par M. HARRISON. 430
Geneviève, illustrations de M. FRANKLIN, gravure de M. ARMSTRONG. 436
Physionomie parisienne (le Matin), dessin de M. PAUQUET, gravure de M. SOYER. 440

VINGT-HUITIÈME LIVRAISON.

La reine Victoria, d'après M. HAYTER, lithographié par M. HAGNAUER
Le Christ en croix, par M. PÉTRAK, d'après MARTIN SCHONGAUER.
Paysage, par M. JACQUE 442
La Bent du Midi, par M. COINDET, dessiné par M. MARVY, gravé par M. HARRISON. 450
Dante, par M. PAUQUET 456
Physionomie parisienne (la Prière), par M. PAUQUET. Ibid

VINGT-NEUVIÈME LIVRAISON

Les Femmes au lavoir, de M. CAMILLE ROQUEPLAN, lithographiées par M. FRANÇAIS.
Frontispice des *Beaux-Arts*, par M. BEAUCÉ.
Parterre, par M. FREEMAN. 462
Chevalier 465
Scènes de chevalerie 466
Esquisse du bas-relief de M. LEQUESNE, par M. PAUQUET. 470
Physionomie parisienne, par M. PAUQUET, gravé par M. SOYER. 472

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Nota. Les noms des auteurs sont indiqués en caractère gras ; les titres des articles et les illustrations sont distingués par des italiques.

Abbaye de Clare, p. 265.
A Béranger, p. 325.
Absalon (John), p. 461.
Achard (A.), p. 141, 156, 175 et 189.
Adam, p. 509.
Adieux à l'Italie, p. 55.
Agasias, p. 152.
Agricola, p. 370.
Albuféra (duchesse d'), p. 178.
Alfred de Musset, p. 132.
A lady Greig, p. 279.
Allgay, p. 104.
Alla Trinita, p. 179.
Allan (William), p. 250 et 515.
Allemagne (Beaux-Arts en), p. 181, 245, 257, 353, 403 et 454.
Alophe, p. 109, 121 et 264.
A madame Recamier, p. 376.
A madame (***), p. 378.
Amiel, p. 120.
Amschaspands et Darvands, p. 161.
Ancienne prison de Château-Renard.
Andrew, Best et **Leleir**, p. 78 et suiv., 94 et suiv., 124, 145 et 162.
André (Jules), p. 107.
Angelin, p. 100.
Angelini, p. 393.
Aquarellistes anglais (les), p. 457.
Arcadelt, p. 209.
Armitage, p. 462.
Armstrong, p. 436.
A Silvio Pellico, p. 265.
Atelier de peinture, p. 270.
Auber, p. 508.
A une mère, p. 280.
Autran (J.), p. 119.
Ave Maria, p. 210.
Bach (Sébastien), p. 180 et 209.
Balfe, p. 25, 180 et 510.
Ballade, p. 472.
Barn, p. 40, 48, 104, 128, 252, 262 et 292.
Bard, p. 41.
Baron, p. 12, 78, 79, 80, 94 et suiv., 105, 115, 116, 124, 126, 136, 141 et suiv., 152, 158 et suiv., 168, 169, 174 et suiv., 184 et suiv., 185, 189 et suiv., 219, 233, 262, 265, 281, 333, 334, 350 et 352.
Barre, p. 40 et 125.
Bartlett, p. 260.
Barye, p. 11, 28 et 56.
Beaume, p. 75.
Beaudin (Mme), p. 109.
Beauvau (princesse de), p. 178.
Beaucé, p. 1, 25, 104, 105, 121 et 409.
Beethoven, p. 21.
Bellangé, p. 75.
Belloc, p. 61 et 109.
Belloy (Marquis de), p. 87, 201 et 406.
Béranger (portrait de), p. 327.
Béranger (Charles), p. 42.
Berlioz, p. 554.
Berthon (Mlle), p. 169 et 170.
Bertin (Edouard), p. 9, 40 et 90.
Berthe (Sonnet), p. 280.
Berthelin, p. 171.
Biard, p. 45.
Bidault, p. 64.
Biefve, p. 405.
Blanchard (feu), p. 24.
Blaze (Henri), p. 100, 274 et 544.
Blondel, p. 84.
Blouet, p. 171.
Boisard, p. 26 et 198.
Boïeldieu, p. 509.
Boltz, p. 171.
Bonnin, p. 104.
Booth, p. 347.
Bords de l'Oing, p. 59.
Bords de la Loire, p. 110.
Borget, p. 60.
Bost (Mme), p. 170.
Bosio, p. 155.
Bouchardy, p. 17.
Bouchet, p. 57.
Bougron, p. 158.
Boulanger (Louis), p. 7, 10, 12, 25, 26 et 95.
Boulanger (Clément), p. 57.
Boulevard du Temple, p. 450.
Bourgeois (Isidore), p. 172.
Bouffade, p. 248.
Bouvret (Mlle), p. 170.
Breysse (Régis), p. 159.
Brian, p. 154.
Bright, p. 461.
Brossclard (Mlle), 176.
Brune (Christian), p. 9 et 560.
Burgraves, p. 14.
Buttura, p. 121 et 395.
Cabat, p. 9, 32 et 232.
Cabin boy (Le), p. 119.
Cabinets particuliers de Paris, p. 542.
Calame, p. 11, 445 et 442.

Calamatta (Mme), p. 60.
Caillault (Mme), p. 170.
Calmels, p. 454.
Caminade, p. 75.
Canon, p. 560.
Carpenter (MM.), p. 347.
Casati, p. 378.
Cassel, p. 109.
Catalano, p. 565.
Cattermole, p. 459.
Champmartin, p. 9.
Chancel (Ausone de), p. 167 et 292.
Chantereine (Mme), p. 170.
Châtillon, p. 8.
Charlet, p. 7, 106 et 152.
Charles VI, p. 24.
Charpentier, p. 92.
Chassériau, p. 9 et 92.
Charles-Quint ramassant le pinceau du Titien, p. 4.
Chansons à la porte d'une posada, p. 89.
Chary, p. 47, 68, 140, 168, 246, 248, 280 et 462.
Chansons de bivouac, p. 265.
Château des Papes, p. 278.
Chaucourtois (Mlle de), 155 et 180.
Chantrey, p. 318.
Chalon (H. B.), p. 344.
Chevaux de halage, p. 140.
Chenou (Mme), p. 170.
Chevandier, p. 9.
Chérubini, p. 509.
Chevalier, p. 465.
Chevillard, p. 450.
Chiboys, p. 174.
Chollet, p. 172.
Cicéri, p. 169.
Citarelli, p. 394.
Clair de lune, p. 57.
Clary (l'abbé), p. 180 et 289.
Claxton, p. 301.
Clerget, p. 24 et 252.
Cléberger, p. 24.
Cœur de saint Louis, p. 214.
Coindet, p. 441 et 451.
Coignet (Léon), p. 7, 9, 28 et 360.
Coigny (duchesse de), p. 178.
Colas, p. 252.
Coleridge, p. 456.
Colet (Louise), p. 325, 376 et 424.
Colin (Mlle), p. 170.
Collections allemandes, p. 471.
Combat d'une tigresse et d'un python, p. 561.
Combat d'animaux, p. 409.
Compte-Calix, p. 42.
Comte, p. 393.
Concerts du Conservatoire, p. 20.
Concours annuel de l'école des Beaux-Arts : gravure, p. 449; sculpture, p. 468.
Condottieri, p. 255.
Copley Fielding, p. 458.
Corbould, p. 461.
Corot (A.), p. 9 et 25.
Cortot, p. 409.
Coste, p. 58.
Cottrau, p. 40, 105 et 168.
Couder, p. 109.
Courriquet (Le), p. 205.
Cousen (J.), p. 265.
Cowley (lord), p. 102.
Craon (princesse de), p. 178.
Cristall, p. 460.
Crepuscule, 284.
Creswick (Thomas), p. 299.
Daby, p. 120.
Dagnan, p. 9 et 158.
Damoreau (Mme), p. 214.
Dantan (aîné), p. 154, 216 et 252.
Dante (portrait de), p. 456.
Dantboine, p. 7.
Daumas, p. 24 et 124.
Dauphin, p. 360.
David Cox (junior), p. 461.
David (d'Angers), p. 246.
David (Maxime), p. 12, 170 et 216.
Daubigny, p. 155, 258, 247, 252, 507.
Dauvergne, p. 109.
Dauzats, p. 60.
Debay père, p. 158.
Debay fils, p. 158.
Decaisne, p. 60.
Decamps, p. 6, 121 et 425.
Debon, p. 89 et 560.
De Bourge (Mme), p. 170.
Delacroix (Eugène), p. 7, 169 et 575.
Delaroche (Paul), p. 6, 26, 460 et 462.
Delatour (Antoine), p. 280, 295 et 560.
Delâtre (L.), p. 55, 314, 451 et 447.
Delessert, p. 342.
Delsarte, p. 209.
De Montaberl, p. 252.
Demeunynck, p. 174.
Demiannay (Mme), p. 170.
Desbœufs, p. 159.
Deschamps (Emile), p. 248.
Des Essarts (Alfred), p. 465.
Desgoffe (Alex.), p. 42.
Desprez, p. 159.
Deveria (Eugène), p. 8 et 109.
Deveria (Achil.), p. 108.
Diaz, p. 185.
Diday, p. 11, 425 et 441.
Dieudonné, p. 152.
Donizetti, p. 344.
Don Quichotte, p. 343.
Dreyschock, p. 150.
Drummond, p. 346, 358 et 367.
Dubois, p. 72 et 200.
Dubon, p. 15.
Dubuffe, p. 11 et 109.
Ducluzeau (Mme), p. 170.
Duc, p. 14.
Dudley (Arthur), p. 50, 47 et 64.
Dumas (Adolphe), p. 242 et 277.
Duncan, p. 461.
Dupont (Alexis), p. 180 et 209.
Dupré (Jules), p. 4, 5, 6 et 284.
Dupré (Giovani), p. 245.
Duret, p. 11.
Duseigneur, p. 155 et 329.
Dutillet, p. 214.
Duval le Camus, p. 107 et 560.
Duval (Amaury), p. 11 et 280.
Duvivier (Mlle), p. 170.
Dyber (père), p. 158.
Eastlake, p. 345.
Eddis, p. 345.
Edouard (Aubert), p. 194.
Egg, p. 344.
Eglise de village, p. 358.
Egmont (Henri), p. 220.
Elshoëct (Ch.), p. 159.
Elues, p. 329.
Emerie, p. 9.
Empis (Mme), p. 106.
Enfants turcs, p. 425.
En quittant Grenade, p. 200.
Environs de Lyon, p. 29.
Environs de Choisy-le-Roi, p. 155.
Esquisse du bas-relief de M. Lequesne, 470.
Etex, p. 252 et 347.
Euphrosine Thevenin, p. 280.
Exposition de peinture et de sculpture à Naples, p. 301, 377 et 393.
Exposition de l'Académie Royale de Londres, p. 249, 297 et 345.
Exposition de Genève, p. 425 et 441.
Famin, p. 140.
Fauveau (Mlle de), p. 11.
Féart, p. 57, 82, 120 et 155.
Feltre (le duc de), 214.
Femmes à la fontaine (les), p. 457.
Femme de Normandie, p. 297.
Ferdinando Tomasso, p. 64.
Fergola, p. 377.
Ferme normande, p. 278.
Féron, 75 et 560.

Fertiault, p. 216 et 375.
Fêtes de Jupiter et Veillées des fêtes de Vénus en 1865, p. 78 et 94.
Fetis, p. 178.
Feuchère, p. 140.
Féval (Paul), p. 125.
Filippo di Molini, p. 379.
Fitbel (Sophie), p. 10, 121 et 170.
Flahaut (le comte de), p. 102.
Flandrin (Charles), p. 56.
Flandrin (Hippolyte), p. 9, 25 et 57.
Flandrin (Aug.), p. 57.
Flandin (Paul), p. 58.
Flers, p. 6, 11 et 170.
Fleur des Batailles, p. 125.
Fleur de Marie, p. 85.
Fontenay, p. 170.
Forey, p. 109.
Fourdrin (Mme), p. 170.
Fousereau, p. 140 et 171.
Foyatier, p. 154.
Franchomme, p. 150.
Francesco, p. 170.
Français, p. 9, 14, 25, 57, 75, 89, 185, 201, 255, 281, 395 et 457.
Franklin, p. 456.
Fratin, p. 11.
Frontispice des Beaux-Arts, p. 1.
Freeman, p. 356, 385, 409 et 462.
Frère, p. 77.
Galerie Aguado, p. 35, 52.
Gallait, p. 405.
Gainsborough, p. 220.
Gamain, p. 42.
Garros, p. 171.
Garnaud, p. 171.
Garnerey, p. 171.
Gauthier (Théop.), p. 156.
Gavarni, p. 24, 25, 40, 41, 56, 88, 104, 105, 120, 167, 217, 246, 248, 249, 315, 324, 365, 377, 390 et 395.
Geefs (W.), p. 318.
Geffroy, p. 42.
Géniole, p. 120.
Gérard, p. 56, 104, 121 et 252.
Gérard Seguin, p. 170.
Géricault, p. 320 et 343.
Géricault (portrait de), p. 343.
Gigoux, p. 10.
Giovani Seritelli, p. 339.
Girard, graveur, p. 172.
Girard, musicien, p. 252.
Girardin (Mme), p. 170.
Giraud, p. 10, 28.
Giroux (André), p. 30.
Giroux (Achille), p. 405.
Glaise, p. 59.
Gleyre, p. 46.
Godefroid, p. 91.
Goualeuse (la), p. 85.
Gourdet, p. 140.
Goyet (Eug.), p. 108, 360.
Gozlan (Léon), p. 68.
Grammont (comte Ferdinand de), p. 30, 152, 216, 342.
Grammont (duchesse de), p. 78.
Granet, p. 28.
Grant, p. 346.
Gresy, p. 60.
Grisi (Julia), p. 19 et 408.
Grosclande, p. 106 et 442.
Gruyère, p. 140.
Gsell, p. 329.
Gudin, p. 9.
Gué (Oscar), p. 360.
Guener (Mlle), p. 170.
Guénepin, p. 252.
Guermann-Bohn, p. 8 et 42.
Guet, p. 108.
Guignet, p. 9, 22 et 109.
Guillaumot, p. 14, 25, 67 et 134.
Guillaume, p. 470.
Guillemin, p. 106.
Guinare, p. 247.
Gunther (Frédéric), p. 181, 245, 257, 259, 355, 405 et 454.
Haendel, p. 180.
Haghe (L.), p. 400.
Hagnauër, p. 297 et 441.
Hallicourt (Mlle), p. 170.
Haïmatocare, p. 308.
Halevy, p. 74.
Hallé, p. 150.
Hamlet, p. 315.
Hampton (mistriss), p. 25.
Hardwick, p. 461.
Harrison, p. 58, 49, 75, 86 et 204.
Haydu, p. 180 et 208.
Hayter, p. 347 et 441.
Henri, p. 108.
Henard, p. 171.
Herbelin (Mme), p. 170.
Hérold, p. 308.
Herz (H.), p. 150.
Hewitt, p. 154.
Hoffmann, p. 306.
Houdin (F. de), p. 472.
Hornung, p. 121, 425 et 426.
Hostein, p. 108 et 121.
Houssaye (Arsène), 135, 359.
Hubert, p. 121.
Huet (Paul), p. 9, 56 et 108.
Hugo (Victor), p. 14.
Hunt, p. 459.
Huyot, p. 15.
Ingres, p. 5, 6, 9, 26 et 40.
Intérieur de forêt, p. 95.
Isabey (E.), p. 9, 44, 160 et 456.
Ivon, p. 360.
Jacquand, p. 6, 9, 62, 157.
Jacque, p. 18, 73 et 442.
Janet (Mlle), p. 170.
Jeanron, p. 8.
Jési, p. 117, 172, 252.
Jésus sous le pressoir, p. 345.
Jeune fille, p. 137.
J. Jenkins, p. 461.
J. Janin, p. 286.
J. Janin (portrait de Mme), p. 121.
Johannot (Tony), p. 161.
Jollivard, p. 121.
Jouffroy, p. 11, 252.
Journet (Mlle), p. 91.
Journault, p. 108.
Jourdan, p. 171.
Joyant, p. 44.
Karr (A.), p. 12, 333 et 348.
Kaulbach, p. 385.
Keller, p. 80, 249, 345 et 409.
Kennedy, p. 346.
Klagmann, p. 11, 104, 140.
Knight, p. 347.
Koekkoek, p. 121.
Labédollierre (de), p. 226, 337, 408, 449 et 468.
Labiache, p. 42.
La Captive, p. 105.
Lacretelle (Henri de), p. 185.
Lacroix, p. 121.
La Compassion de la Vierge, p. 89.
La Dent du Midi, p. 451.
Laederich, p. 76.
Laemlein, p. 60.
Lafaye (Prosper), p. 42.
Lafayette (C. de), p. 360.
La Fiancée du soleil, p. 319.
Lafon (Emile), p. 60 et 106.
La Giralda, p. 252.
Laisné, p. 136, 151, 184, 264 et 312.
Lake Price, p. 459.
Lalaisse, p. 155.
Lallemand (Mme), p. 170.
Lami de Nozan, p. 184.
La meilleure Musique, p. 158.
Lamennais, p. 185.
Lamy (Eugène), p. 102, 225, 251, 419 et 424.
Landseer, p. 250, 344 et 361.
Lance (G.), p. 316.
Lanno, p. 139.
La Prière, p. 515.

Lara, p. 345.
La reine Victoria, p. 441.
L'Arrivée des Tulipes, p. 555.
Larivière, p. 74.
La Sérénade, p. 544.
La Sirène aux cheveux verts, p. 135.
Lassus (Roland), p. 180.
L'Auberge de la belle Laure, p. 274.
Lauder, p. 346.
Lavallard (Mme), p. 10.
La Vénus de Milo, p. 216.
La Vie, p. 151.
Lavigne, p. 470.
La Vierge, p. 329.
La Vierge aux Palmes, p. 249.
Lavigne, p. 9 et 26.
Lebas, p. 40.
Le Batelier du lac de Seculejo, p. 500.
Leblanc, p. 170.
Lebrun, p. 198.
Lebreton, p. 108.
Lecaron, p. 77.
Le Christ en croix, p. 441.
Le Champ de bluets, p. 258 et 252.
Leclerc (Modeste), p. 108.
Le Collier d'émeraudes, p. 271.
Le Commentaire, p. 25.
Lecomte, p. 360.
Ledieu, p. 108.
Lefèvre (Char.), p. 110 et 172.
Legentil, p. 11.
L'Eglise des Essarts-le-Roi, p. 356.
Legoyt, p. 380, 395 et 414.
Le Gardien de porcs, p. 121.
Legendre Héral, p. 157.
Leharivel, p. 470.
Lehmann (Rodolphe), p. 7, 9, 45, 152 et 246.
Lehmann (Henri), p. 58, 168 et 244.
Leisring, p. 209.
Le Lac de la mort, p. 100.
Leleux, p. 9, 44 et 89.
Leloir, p. 360.
Le Message, p. 87.
L'Embuscade, p. 157.
Le Maléfice, p. 185.
L'Empirique, p. 352.
Le Mariage, p. 352.
Lenore, p. 337.
Léoménil (Madame), p. 124.
Léoménil (Laure de), p. 170.
Léon X, p. 147.
Leopold Robert, p. 263 et 284.
Léopold Robert (portrait de), p. 285.
Lépaulle, p. 42.
Le Peintre de portraits, p. 355.
Le Poëte, p. 325.
Le Poittevin, p. 6, 9, 41, 90 et 252.
Lequesne, p. 170 et 469.
Le Ravin, p. 155.
Leroux (Louis), p. 360.
Leroux (Charles), p. 185 et 360.
Leroux (Eugène), p. 75, 157, 201, 278 et 345.
Leroux (Alfred), p. 194.
Les Fleurs des champs et les Fleurs de l'âme, p. 339.
Les Lutins, p. 41.
Leslie, p. 300.
Les Mystères de Paris, p. 82.
Le Soir, p. 247.
Le Soir — Le Vieux pauvre, p. 75.
Le Souper, p. 115.
Les Salons à l'étranger, p. 102.
Lessieux (Adolphe), p. 107.
Lestang-Parade, p. 280.
Les trois Fantômes, p. 465.
Les Vacances de Pâques, p. 111.
Les Vierges d'Amyclée, p. 325.
Les Visions, p. 30.
Lesueur, p. 189.
Letarouilly, p. 41.
Le Tasse à l'hôpital des fous, p. 169.
L'Étoile sainte, p. 216.
Le Torrent, p. 297.
Lettre à Stéphen, p. 12.
Lettre, p. 355 et 348.
Lettre sur Lucrèce, p. 230.
Levasseur, p. 324.
Levasseur (Mme), p. 170.
Le Voisin de campagne, p. 502.
L'Exhibition des Tulipes, p. 520.
L'ôtel Lambert, p. 198.
L'Incendie di Babilonia, p. 214.
Lindsay (Thomas), p. 461.
Lion, p. 171.
Lisière de forêt, p. 155.
Lobau (comtesse de), p. 178.
Lordon (Abel), p. 26.
Lothon (Mlle), p. 170.
Loubon, p. 9, 47, 61, 68, 108, 276 et 279.
Lough, p. 318.
Louis, p. 85 et 120.
Lucrèce, p. 130.
Lugardon, p. 425.
Mac Dowell, p. 518.
Maclise (Daniel), p. 300.
Madame de Lastic, p. 141, 186, 175 et 189.
Magne, p. 170.
Magesi, p. 170.
Maillet, p. 470.
Maindron, p. 24 et 170.
Marie Nodier-Mennessier, p. 181, 280 et 344.
Malapeau, p. 125 et 406.
Malet, p. 154.
Mancinelli, p. 364.
Manesson, p. 170.
Marcello, p. 180.
Marck, p. 299.
Marcotte, p. 5.
Maréchal de Metz, p. 10 et 184.
Maréchal, p. 469.
Marée basse, p. 64.
Marilhat, p. 6, 9 et 170.
Mario, p. 19.
Marsigli, p. 378.
Martin (Arthur), p. 280.
Martin (N.), p. 247, 376 et 408.
Martin, p. 250 et 288.
Martinet (Achille), p. 172 et 280.
Marvy, p. 11, 18, 20, 34, 49, 52, 57, 64, 77, 95, 184, 425 et 451.
Marville, p. 110 et 170.
Masse (duchesse de), p. 178.
Massard, p. 149.
Mauzaisse, p. 29.
Mayer, p. 378.
Mege (Mme), p. 170.
Meissonier, p. 8, 45, 208, 256, 270 et 418.
Menainville (la baronne de), p. 205 et 319.
Mendelshon (Barthaldy), p. 22 et 24.
Mène, p. 154.
Menn, p. 61 et 441.
Mercier, p. 24.
Merley, p. 419.
Merlin (Mme la comtesse), p. 152 et 178.
Méry, p. 78, 94, 156, 151, 270, 427, 440 et 445.
Meuret, p. 170.
Meunier, p. 154.
Meyerbeer, p. 257 et 514.
Michel (Mme), p. 170.
Mirbel (Mme de), p. 9.
Milbourne, p. 9 et 61.
M. Meyer, p. 48.
Moine (Antonin), p. 10, 121 et 155.
Molchnecht, p. 154.
Montrouge (Mlle), p. 170.
Montvoisin (Mme), p. 170.
Montigneul, p. 52, 118 et 465.
Morani, p. 365.
Morangies (le chevalier de), p. 218 et 302.
Moreau, p. 470.
Morel Fatio, p. 9, 45, 246, 280 et 456.

Moskowa (princesse de la), p. 178.
Moskowa (le prince de), p. 155, 178 et 209.
Moutlleron, p. 1, 189 et 329.
Moxin, p. 108.
Muller (Charles), p. 61.
Muller (W.), p. 316.
Murat (Mme la comtesse), p. 155 et 209.
Murillo (portrait de), p. 58.
Musique religieuse, p. 177 et 208.
Mutel (Mlle), p. 170
Nanteuil, p. 184.
Negelen, p. 170.
Ney (le comte Eugène), p. 180.
Newton, p. 317
Niedermeyer, p. 178 et 209.
Nieuwerkerke (le comte de), p. 155.
Noailles (vicomtesse de), p. 178.
Novembre, p. 201.
Oakley, p. 457.
Œdipe à Colone, p. 325
Old Nick, p. 14, 82, 150, 194, 297, 315 et 457.
Ombra adorata, p. 30, 42 et 61.
Opéra-Comique (de l'), p. 308.
Orsay (le comte d'), p. 317
Oudiné, p. 155.
Ouvrié (Justin), p. 91.
Palestrina, p. 178, 180 et 208.
Panebianco, p. 395
Panofka, p. 455.
Panzetta (Mlle), p. 320.
Papin, p. 360.
Papety, 45 et 68
Parc, p. 385
Patry, p. 65.
Pauquet, p. 58, 48, 64, 67, 150, 152, 168, 184, 204, 216, 222, 252, 256, 248, 280, 312, 328, 344, 347, 360, 396, 376, 392, 408, 424, 440, 456 et 472
Paysage, p. 120 et 337
Pelase (L.), p. 35, 52 et 252
Pelletier, p. 170.
Penseroso, p. 167.
Pepa, p. 240.
Periet, p. 10 et 26.
Pernot, p. 108.
Personnages de White-Friars, p. 22.
Petit, p. 104.
Pétrak, p. 125 et 152.
Philippoteaux, p. 71.
Phillips, p. 317
Pichon (Augustin), p. 64.
Pieta, p. 101
Pillard, p. 50.
Pingailly-Lharidon, p. 120, 171, 205, 237 et suiv.
Pisan, p. 44, 94, 39, 95 et 278.
Poix (duchesse de), p. 178.
Ponchard, p. 148.
Ponsard, p. 151 et 226.
Poole, p. 315.
Port de Boulogne, p. 169.
Port du Havre (vue du), p. 42.
Postiglione, p. 364.
Poujoulat, p. 212.
Poussin (Nicolas), p. 185 et 201.
Poussin (portrait de), p. 204.
Prout, p. 458.
Prudent (Emile), p. 150.
Projets de bonheur, p. 385.
Procession de la Ligue, p. 201.
Pradier, p. 11, 26, 154, 360, 425 et 442.
Prieur, p. 121.
Puckler Muskau (le prince), p. 245.
Pujol (Abel de), p. 74.
Quantin, p. 45, 170 et 360.
Quesnel, p. 360.
Raffort, p. 360.
Rainforth (miss), p. 317.
Rambuteau (de), p. 405
Ramelet, p. 170
Raoch, p. 370.
Raoul Rochette, p. 185, 201 et 412
Rauch, p. 245 et 260.
Redgrave, p. 314.
Regnault (Elias), p. 161.
Regnier, p. 360.
Reinagle, p. 209.
Renoux, p. 120.
Retour du bal, p. 418.
Revel, p. 252.
Reveil, p. 217.
Revial, p. 148.
Revoil, p. 170.
Revue des Concerts, p. 148.
Richard Lee, p. 360.
Riesener, p. 40.
Rietschel, p. 405.
Robert Fleury, p. 1, 5, 27, 311 et 329
Roberts, p. 209.
Robertson, p. 317
Robins, p. 461
Rocco, p. 365
Rochard, p. 317
Roger (chanteur), p. 148.
Roger (Alexis), p. 152
Roger de Beauvoir, p. 200 et 250.
Rollet, p. 9
Romano, p. 364.
Ronconi, p. 18, 148, 208 et 254.
Rondeau, p. 172.
Roos, p. 317.
Roqueplan (Camille), p. 6, 27 et 457.
Rossini, p. 18
Rottmann, p. 404.
Roubaud, p. 121.
Rouillet-Mézerac, p. 207.
Rouillet, p. 120.
Rousseau, p. 255.
Rubini, p. 19.
Ruo, p. 362.
Russie (cour de), p. 105.
Sabatelli, p. 88.
Sabatier, p. 108.
Sabatier (Mme), p. 148.
Sacchini, p. 324.
Saglio, p. 360.
Saint-Jean, p. 91, 148 et 252.
Saint-Pol de Léon, p. 205.
Sainte-Chapelle, p. 15.
Saint-Germain, p. 125 et 205.
Salon de 1843, p. 1, 25, 41, 57, 75, 89, 105, 121, 137, 155 et 169.
Sandwich (comtesse de), p. 178.
San Germano, p. 361, 377 et 393.
Saponieri, p. 394.
Sarcophage antique, p. 217.
Sarcophage (côté latéral droit, côté latéral gauche, face postérieure), p. 234.
Say (F. R.), p. 317.
Scène champêtre, p. 281.
Scènes de chevalerie, p. 406
Scène des Burgraves, p. 18.
Scheffer (Ary), p. 6.
Scheffer (Henri), p. 90.
Schitz, p. 170.
Schlesinger, p. 108.
Schongauer (portrait de), p. 425
Schopin, p. 81.
Schrodter, p. 345.
Schwencke, p. 25.
Schwiter, p. 121.
Scribe, p. 310.
Sebron, p. 108.
Segond, p. 312.
Serrais, p. 150.
Sextine, p. 312
Shee (A.), p. 316.
Sheeres, p. 65.
Signe de mort, p. 376.
Simart, p. 11 et 154.
Simonis, p. 155.
Sivori, p. 149.
Sizerac (Eugène de), p. 258 et 282.
Smargiassi, p. 332.
Société de musique vocale, classique et religieuse, p. 154.
Soirée, p. 225.
Soldat de Charles IV, p. 402
Sonnenberg (vue de), p. 49

Sonnets, p. 156, 152, 184, 216, 280, 295, 312, 344, 360, 408, 424, 440 et 456.
Soucy (de), p. 208.
Soulez, p. 170.
Sous les voûtes de Jumiéges, p. 217.
Soyer, p. 54, 55, 72, 120, 254, 296, 360, 376 et 472.
Sparre (comtesse de), p. 209.
Staufield, p. 250 et 299.
Steinle, p. 80, 182, 244, 249, 345 et 409.
Steinhell, p. 10.
Stéphanoff (James), p. 459.
Steuben, p. 64.
Stipulkowski, p. 44, 29 et 184.
Sue (E.), p. 84.
Sur le Promethée du musée de Madrid, p. 136.
Tagliafico, p. 449.
Talleyrand (duchesse de), p. 178.
Tamburini, p. 19.
Tayler (Frédéric), p. 460.
Teytaud, p. 124.
Texier d'Arnoux, p. 376.
Texier (Charles), p. 24, 247 et 253.
Thalberg, p. 150.
Théâtre, p. 14, 18, 56, 74, 150, 212, 226, 257, 308, 325 et 541.
Thévenin, p. 170.
Thierrée, p. 95.
Thiébault, p. 57, 82, 87, 120 et 256.
Thomas, p. 470.
Thompson, p. 265.
Thorn (Mlle Alice), p. 180 et 209.
Thoré (T.), p. 265, 281, 329, 345 et 375.
Thuillier, p. 9, 252 et 360.
Timms, p. 334, 350 et 352.
Tintoret et sa fille, p. 264.
Tisbé, p. 264.
Tourneux, p. 170.
Travers, p. 174.
Trimolet, p. 355.
Triquety, p. 11.
Turner, p. 298.
Un Crime de plus, p. 68.
Un Ravin, p. 395.
Un Trouvère, p. 105.
Une Etude (dessin), p. 377.
Une Prairie, p. 185.
Une Envie de dormir, p. 220.
Valsenestre, p. 185.
Van Hennep, p. 296.
Vander Velde dessinant un combat naval, p. 41.
Varin, p. 87 et 185.
Varnigne (le baron de), p. 180.
Vœu, p. 360.
Varley, p. 459.
Vernet (Horace), p. 6, 26 et 27.
Verdeil, p. 18 et 260.
Vetter, p. 108.
Velasquez (portrait de), p. 54
Viardot-Garcia, p. 25.
Vianelli, p. 395.
Vidal, p. 8, 10, 14 et 124.
Vidal (Mlle), p. 70.
Vieleastel (comte Horace de), p. 215, 265, 328, 356 et 384.
Vieille mendiante, p. 290.
Veït, p. 182.
Vinchon, p. 74.
Vinit, p. 108.
Vieuxtemps, p. 149.
Vivo (de), p. 365.
Visite de M. Durut, p. 354.
Von Perger, p. 405.
Vue de Nantes, p. 68.
Vue de la rue de la Casbah, p. 76.
Vue de Marseille, p. 279.
Wanges, p. 184.
Wagner (Carl), p. 297.
Walker, p. 347.
Walhala, p. 245, 299 et 422.
Ward, p. 304.
Watteau, p. 284.
Warren (Henri), p. 461.
Weber (Mlle), p. 470.
Weber, p. 309.
Weigall (Ch.), p. 461.
Westmacott, p. 348.
Wickenberg, p. 9.
Wichman, p. 154, 245, 286 et 355.
Winterhalter, p. 8.
Wilmers, p. 150.
Wilson, p. 299.
Wint (P. de), p. 459.
Wyld, p. 124.
Yvonne, p. 406.
Zahn, p. 455.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google